



HAL
open science

Jean Potocki. Manuscrit trouvé à Saragosse (1804).

François Rosset, Dominique Triaire

► **To cite this version:**

François Rosset, Dominique Triaire. Jean Potocki. Manuscrit trouvé à Saragosse (1804).. 2019.
halshs-01980373

HAL Id: halshs-01980373

<https://shs.hal.science/halshs-01980373>

Preprint submitted on 28 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier décaméron. [1 CJ]

Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4244.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE¹.

Le Comte d'Olavidèz n'avoit pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des contrebandiers, des bandits, et quelques Bohémiens, qui passoient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés et de là le proverbe Espagnol : “ *Las Gitanas de Sierra Moréna quieren de hombres [sic].* ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit disoit on assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

A la vérité quelques Ventas ou auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des révenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fanatômes [sic] avec qui les aubergistes ont des accommodements ; celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit S^t Jaques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la St Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phéliepe quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

“ Mon jeune Seigneur, /:reprit l'hôte:/ votre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes avant que l'âge eut honoré du plus léger duvet le menton de votre merçed ; il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lors que les démons s'emparent d'un pays ”... Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai et je le vis qui gesticuloit encore et me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la Colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'appelloient : “ Les Alcornouques ” ou “ les chênes verts ” parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau et le seul ombrage que l'on trouvat depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Ventaquemada. Cette auberge étoit batie au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien chateau des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et de là lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin d'Anduhar, dinoient à Los Alcornouques des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils couchoient

¹ Cette copie compte 308 p. Elle est composée de 14 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 7 et 10 de 10 f., le cahier 2 de 8 f. et le dernier de 2 f., un carton a été ajouté aux cahiers 1, 2, 9 et 13.

Le copiste est le même que celui de 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ et 6 CJ.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passaient la journée du lendemain, pour s’y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m’aperçus que Moschito n’étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arrière, pour refaire quelque chose au bât de sa monture : Nous l’attendimes, — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêtames pour l’attendre encore — nous l’appellames — nous retournames sur nos pas pour le chercher ; le tout en vain. Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c’est-à-dire tout notre diner. J’étois le seul à jeun, car Lopez n’avoit cessé de ronger un fromage du Toboso, dont il s’étoit muni, mais il n’en n’étoit pas plus gai, et marmotoit entre ses dents “ que l’Aubergiste d’Anduhar l’avoit bien dit, et que les démons avoient surement emporté l’infortuné Moschito. ”

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornouques, je trouvai sur l’abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J’y fouillai avec curiosité et j’eus le plaisir d’y découvrir quatre belles figues et une orange. J’offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu’il pouvoit attendre jusqu’au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m’en empêcha, alléguant que l’eau me feroit du mal après les fruits, et qu’il avoit à m’offrir un reste de vin d’Alicante. J’acceptai son offre, mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fût empressé à me secourir ; il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu’elle ne devoit point m’effrayer, n’étant qu’un effet de la fatigue et de l’inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d’agitation qui avoit quelque chose d’extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres tout aux tempes et à la gorge [*sic*].

Lopez voyant que mon incomodité n’avoit point eu de suites, ne put s’empêcher de recommencer ses doléances : “ Hélas, /:dit-il:/ pourquoi ne m’en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l’oracle de notre famille, il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n’ai pas voulu les suivre et j’en suis justement puni ; il m’avoit bien dit que les officiers aux gardes vallones étoient un peuple hérétique, ce que l’on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleux, et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de notre Dame d’Atocha, peinte par Saint Luc. ”

J’arrétoi ce torrent d’impertinances, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j’irois sur quelque rocher des environs pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m’offris à garder les chevaux tandis qu’il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu’il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l’abreuvoir.

Les somêts que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu’ils ne me l’avoient parus, je fus près d’une heure à les atteindre, et lorsque j’y fus, je ne vis rien que la plaine deserte et sauvage, nulle trace d’hommes, d’animaux ou d’habitations, null[e] route que le grand chemin, que j’avois suivi, et personne n’y passoit — par tout le plus grand silence. Je l’interrompis par mes cris, que les échos repetèrent au loin. — Enfin je repris le chemin de l’abreuvoir, j’y trouvai mon cheval attaché à un arbre ; mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J’avois deux partis à prendre ; celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l’esprit. Je m’élançai sur mon cheval et le mettant tout de suite au plus grand trot, j’arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad al Quivir, qui n’est point là ce fleuve tranquille et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guad al Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre

les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guad al Quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait long tems le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée : mais l'ainé, appelé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit, et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de vampires, et que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, et qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoûtant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tirailloient pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut de[s] monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoient ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonné, comme me l'avoit dit, l'aubergiste d'Anduhar.

Plus j'approchois de la venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes, accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la Venta Quemada. Sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit, sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menacoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté et parcourir tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à los Alcornos avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentis. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plus part étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines, qui paroisoient pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim, qui me tourmentoit, avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Cependant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson, ou de quelque trape souterraine, avoient

attaqué successivement Lopez et Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné, que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passoient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, et me dit, en très bon Espagnol : “ Seigneur Cavalier, des Dames étrangères, qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre. ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de la quelle étoit une table garnie de trois couverts, et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent avec respect, et je vis entrer deux dames, dont le tein de lys et de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un gout bizarre, ou du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'étoit une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye, mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset, richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants, couvroit le sein assez exactement ; il n'avoit point de manches, celle[s] de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus ou garnis de griffes, n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air aisé et affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, et les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castillan, et me dit : “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin. ” Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyens de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table et la même Dame, avançant vers moi un vase de Japon, me dit : “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une *Olla-podrida*, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue /:lui répondis-je:/ il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi

qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier /:reprit la belle Maure:/ ce n'est pas avec vous, que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sohha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confiées à votre loyauté. ”

J'assurai les belles qu'elles n'avoient aucune indiscretion de à [*sic*] redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m'en prenois à ce que l'on appelle en Espagne “ *Las Dolces*. ” — La belle Emina ordonna aux négresse[s] de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu'il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses, si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l'on danse dans les Algarves, ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contemplai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j'étois avec des femmes ou bien avec d'insidieuses succubes. Je n'osois voir — je ne voulois pas régarder. Je mis ma main sur mes yeux, et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c'étoit qu'un médaillon qu'elle voyoit dans mon sein et si c'étoit le portrait d'une maîtresse — “ c'est /:lui répondis-je:/ un joyau que ma mère m'a donné, et que j'ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix... ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez /:lui dis-je:/ cependant la croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier, /:me dit-elle:/ vous voyez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n'étoit elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui n'est qu'une branche de celle des Abencerages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n'est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattéz Emina, /:lui répondis-je:/ et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous /:reprit la belle Maure:/, mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter. — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t-il mieux que je commence par la nôtre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Gomèlèz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement régnant, nous n'avons jamais eû de frère, nous n'avons point connû notre père, si bien que renfermées dans les murs du sérail, nous n'avons aucune idée de votre sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevâmes à la hâte un petit volume, qui se trouva être : Les amours de Medgenoun et de Léïllé, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léïllé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embrasser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maitresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En verité nos ames sembloient se confondre, et même j'ignore encore ce qui pourroit nous rendre plus heureux que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusâmes de ces scènes passionnées, mais enfin nous leurs fîmes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude des quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des serrails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta, ou la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du prophète ; ses leçons étoient conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koréïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions, par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien votre loi, nous y parut odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomèlèz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtems dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçûmes de

notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Goméléz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura, qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque tems après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Goméléz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérons aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit : “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina d'ajouter à vos délices, de munir [*sic*] à vos étreintes — car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Goméléz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois, à vous dire. ”

Histoire du Château de Cassar-Goméléz.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben Taher, frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous prononcés Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grenade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtems, car il étoit cheri des Musulmans ainsi que des Mossarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calif. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharras, qui sont, comme vous le savez une continuation des montagnes de la Sierra-Moréna, et cette chaine sépare le Royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras. La plus part des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre prophète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants : ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange et

à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomélèz. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un chateau très fort, qu'il appella Cassar Gomélèz. Plutôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tous tems accessible et s'en faisoit un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenoit congé de sa famille, s'en fermoit dans un souterrain du château, et y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disoient que notre Scheïk avoit des entretiens avec le douzieme Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchainé dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y repositoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédecesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au tems où Cordue eut ses Califs particuliers, independants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras, qui avoient pris part à cette revolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages tandis que l'on conserva le nom de Gomélèz à ceux qui resterent attachés au Scheïk de Cassar Gomélèz.

Cependant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un tresor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances celestes, furent livrés aux mains des infidelles. Grenade fut prise, et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras, à la tête de trois mille hommes. Hatem Gomélèz étoit alors notre Scheïk, il alla au devant de Gonsalve et lui offrit les clefs de son château ; l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits et se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix regna sur nos montagnes, jusqu'au tems où Charles monta sur le thrône. Alors notre Scheïk étoit Séfi Gomélèz. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomélèz de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Cependant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah Gomélèz, rassembla les anciens de la tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Gomélèz, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit : “ Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter ! Cher Alphonse, que n'êtes vous musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir ”... Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse /:me dit-elle:/ vous savez assez les persécutions que nous avons essayées sous le regne de Philippe fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne.

On donnoit à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidelles. Ce fut alors qu'un Gomélèz fut reçu dans le Teket des Dervis de S^t Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendimes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence : “ Aimable Alphonse, /:me dit-elle:/ le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ? ” — Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez /:reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité:/ ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” — Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit /:dit Emina:/ ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef. ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitait des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses levres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obeïs — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloyent de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupoyent plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. Mais à peine avois je eu le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irresistible appésantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, mais ma pensée, emportée sur l'aile des désirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des serails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans la [*sic*] vague des plus folles illusions, mais je me retrouvois toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me reveillois dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

Seconde Journée.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — Je vis le ciel — Je vis que j'étois en plein air. — Mais le sommeil appésantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplices se succéderent les unes aux autres. — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étois couché sous le gibet de los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve penible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression des ses serres, acheva de me reveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai envain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colones de la potence, je me mis à considerer le pays des environs. Je m'y reconnu aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Quad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leurs crier : “ Agour, Agour ! ” Ce qui veut dire en Espagnol, “ Bon jour, ou, je vous salue. ” Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils monterent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornosques — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdu de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Quad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuisait encore du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par reparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret et j'étois fortement resolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est-à-dire, le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des événements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit. — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quemada ; et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied, toute la vallée de los Hermanos et celle de la venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroissoit fringant, bien soigné et etrillé de fraix. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle-là de plus ne m'arrêta pas longtemps. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eu la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hôtellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtemps, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de los Hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane, qui paroissoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : " Entrez mon fils ; hâtez vous. Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. "

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger. —

Il me répondit : " Songez à votre ame, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle. — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal tel qu'on peut l'attendre d'un hermite. "

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort, et j'ignorois même qu'il y en eût, tout cela étoit encore un effet de mon éducation.

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure et me conduisit dans la cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avoient d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, et du biscuit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais, mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. — Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang — Sa langue pendoit hors de sa bouche, et laissoit couler une écume baveuse — Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement, il n'avoit même ni bas ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eus achevé de souper je demandai à l'hermite, ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit : " Mon fils, cet homme est un possédé que j'exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut-être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. " Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit : " Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire. " Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes.

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve, appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'il[s] voulurent bien en prendre, le mariage eût [*sic*] lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Seville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s'appelloit Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eu d'elle, et débuta dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte que j'allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défens de songer à ce mariage, et je vous le défens pour trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beaufrère de votre père. Secondement : les saints canons de l’église n’approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inésille ” Mon père m’ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s’en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m’abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s’étoit passé, vint me trouver, et me dit : que j’avois tort de m’afliger ; que, si je ne pouvois devenir l’époux d’Inésille, je pouvois être son cortehho, c’est-à-dire son amant, et qu’elle en faisoit son affaire : mais en même tems elle me déclara l’amour qu’elle avoit pour moi, et fit valoir le sacrifice qu’elle faisoit en me cedant à sa sœur. Je n’ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion, mais Inésille étoit si modeste, qu’il me sembloit impossible qu’on put jamais l’engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l’intention d’y briguer la place de corrégidor de Cordoue ; et il conduisit avec lui sa femme et sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce tems me parut très long, parce que j’étois éloigné d’Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il m’ordonnoit d’aller à sa rencontre, et de l’attendre à la Venta-Quémada, à l’entrée de la Sierra Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue, vers les dix heures du matin, et j’allai coucher à Anduhhar, chez un hôte des plus bavards qu’il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j’en mangeai une partie et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornouques, de ce que j’avois réservé la veille, et j’arrivai le même soir à la Venta-Quemada. Je n’y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m’ordonnoit de l’attendre, je m’y déterminai d’autant plus volontiers, que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L’aubergiste qui la tenoit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d’un grand d’Espagne. Tandis qu’il s’occupoit du soin de le préparer, j’allai me promener sur les bords du Quad-al-Quivir, et lorsque je revins à l’hôtellerie, j’y trouvai un souper qui effectivement n’étoit point mauvais.

Lorsque j’eus mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu’il se troubloit, il me tint quelques discours qui n’avoient pas trop de sens. Enfin il m’avoua que l’hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme, sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j’y voulois coucher aussi, il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis qu’il n’avoit qu’à s’aller coucher où il voudroit, et qu’il eût à m’envoyer mes gens. Gonzalez m’obéit, et se retira en hochant la tête, et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après ; ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m’engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j’avois soupé. Ils m’obeïrent quoique à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n’étois pas dans l’usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d’eux pour m’aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé, près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, et quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j’avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d’heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j’entendis le son d’une cloche, ou d’une horloge, qui sonna minuit — J’en fus surpris, parce que je n’avois pas entendu sonner les autres heures. — Bientôt la porte s’ouvrit, et je vis entrer ma belle mère ; elle étoit en deshabillé de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s’approcha de moi, en marchant sur la

pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence : Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : " Mon cher Pascheco, voici le moment ou je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission, d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille, et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois deux soyent heureux aux dépens du troisième. Je prétens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez " Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit, de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte, où elle se mit à régarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eût assez regardé, elle me dit : " Tout va bien, voyez vous même. "

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie, que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit : " Mon cher Pascheco, restez à cette porte, quand il ne sera tems je viendrai vous avertir [*sic*]. "

Lorsqu'elle fut entrée, je remis mon œil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se deshabilla, assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur, elle lui dit : " Ma pauvre Inésille, est-il bien vrai que tu veuille avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas, le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. "

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, et se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J'y épuisai les délices et les crimes. Long tems, je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gîbet des frères de Zoto, et couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompit ici le démoniaque et me dit : " Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. "

Je lui répondis : " Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils /:reprit l'hermite:/ avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? "

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : " Mon père, si cette aventure est arrivée, au Seigneur Pascheco, elle peut-être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire. "

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : " Pascheco, Pascheco ! au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire " Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gîbet. Je me trainai sans savoir où, enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi, et me ramenèrent à la Venta-Quémada. J'y trouvai le cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit : " Je suis Camille, ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. "

Puis une autre petite voix dit : " Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. "

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut : “ Satan, retire toi ! ”

Alors les petites voix me dirent : “ Pourquoi nous chasses tu ? N’es-tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. ”

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l’âtre de la cuisine. — Elle devint plus claire, et j’aperçus, non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d’avoir échappé à tant d’horreurs, mais je me retournai, et je vis que j’étois suivi par les deux pendus. — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi. — Je courus encore, enfin mes forces m’abandonnèrent.

Alors je sentis qu’un des pendus me saisisoit par la cheville du piéd gauche. Je voulus m’en débarasser, mais l’autre pendu me coupa le chemin. — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge, comme du fer, que l’on sortiroit du feu. — Je demandai grace, ce fut en vain — D’une main il me saisit à la gorge et de l’autre il m’arracha l’œil qui me manque. — A la place de mon œil, il entra sa langue brulante. — Il m’en lécha le cerveau et me fit rugir de douleur.

Alors l’autre pendu qui m’avoit saisi la jambe gauche voulut aussi jouer de la griffe. D’abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu’il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psalterion — J’entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m’arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l’enfer y firent Chorus — Mais lorsque j’en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents. — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J’y ai confessé mes péchés, et j’ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l’hermite prit la parole et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance du satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cêlulle, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons. ”

Je répondis à l’hermite, que je coucherois où il voudroit. Nous portames à la chapelle un petit lit de sangles. Je m’y couchai et l’hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l’ésprit. J’y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j’y réfléchissois encore, lorsque j’entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c’étoit l’hermite qui sonnoit, ou si j’aurois encore à faire à des revenants. Alors j’entendis gratter à ma porte. J’y allai et je demandai : “ Qui va la ? ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus, /:leur répondis-je:/ retournez à votre gibet et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J’y vais à l’instant /:leur répondis-je aussitôt:/ ” J’allai chercher mon épée et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne répondirent point. J’allai me coucher et je dormis jusqu’au jour.

Troisième Journée.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : " Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as-tu couché à la Venta-Quémada ? les démons se sont-ils emparés de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux pieds de l'autel. Confesse tes fautes. Fais pénitence. " L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : " Mon père, je me suis confessé, en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta-Quémada. Mais si j'y ai vu quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler. " Cette réponse parut surprendre l'hermite. Il m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, et voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prenant un air plus naturel, il me dit : " Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. "

Je lui répondis : " Mon père, le désir que vous montrez de me connaître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève, j'irai vous trouver à l'hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. " L'hermite m'embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain, lui-même mangea, quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du côté du démoniaque, et lui dit : " Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton rédempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne " Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes-Vallones.

Il régnoit alors dans l'armée Espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne réglât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en montrait pas content ; il avoit aussitôt à faire avec mon père lui-même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans lequel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ces circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presque uniquement occupé de son tribunal du sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les traits d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélèz, fille de l'Oidor de Grenade, et du sang des anciens Roi[s] du pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tués. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente-trois

avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vû regner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne, et jamais il ne l'eût quittée, mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de la ville de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plutôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les magistrats de Bouillon, dont le temoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philipe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie-heure savoir ce que vous aurez décidé. ” Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'appercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jetta les yeux sur Garciaz Hierro, le meilleur prévôt de salle qu'il-y-eût à Madrid. Ce jeune homme, las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère, ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique, et la langue Castillane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, et selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eût le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de marechal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein. — Enfin il quitta Madrid en repandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades qui avoient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un Colonel françois, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste et demandèrent une chambre. Lorsqu'il furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur. “ Seigneur Cavalier, votre chaise à devancé mon carosse, pour arriver à la poste

avant moi. Ce procédé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison. ”

Le Colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons, et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur Cavalier, /:reprit mon père:/ je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, et je me contenterai du premier sang. ” En disant celà il tira son épée.

“ Attendez encore un instant /:dit le françois:/ Il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement sont, restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plutôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battus, mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au Colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée, celui ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur [une] ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du Colonel, avoit rouvert un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père, étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au Colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, et lui offrit de le présenter au ministre ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parce qu'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messeigneurs les Maréchaux et rapporteur de leur Tribunal.

Comme le chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messeigneurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au Greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père, et il en ressentit [une] joye inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Vélez, ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'église gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les françois étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses thules, si bien qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour sechoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parce qu'elle lui rappelloit le siège de Lérída, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie, une cheminée à la flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyeau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une sorte

d'île assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes par des planches, et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une sorte de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au château, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations le plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joie. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur qui alors occupoit le Tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maître d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au Tribunal. Cette grâce lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du château.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes, ou pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit, que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le Chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde, à trois ans je tenois déjà un petit fleuret, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon perein. Ce gentil-homme s'étoit marié à Tournai et il y exerçoit la charge de Lieutenant de la connétablie et rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions, et dans la suite ils ont été réunis au Tribunal des maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pû être soignée, dans une contrée aussi solitaire que l'étoit celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnû en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude, de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne pût se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passames deux mois, nous fimes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournai vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappellé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez facheux, j'arrivai au château, environs deux heures après le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père, bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pu

compromettre ce que vous autres Espagnols appelez la Gravedad. Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Innigo Velez, me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro, me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : “ Révérend Don Innigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, et de nous en lire quelqu'une. ” Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit :

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelée Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres, pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelque fois un peu de gout pour l'une ou pour l'autre, il ne lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur, enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après qui étoit un dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'église métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule Thebaldo donant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'église ; où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement apperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei-Gieraci, quelqu'un fait-il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition ! /:s'ecria Trivulce:/ ” et en même tems il donna vingt coups de poignard aux deux amants. — On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengèrent ses victimes, et il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne, mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit, qu'elle étoit enterrée avec son cousin dans l'église de Saint-Pierre. Tout auprès de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se reveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les

heures, et il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main et un balai dans l'autre — Mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux, mais son surplis qui colloït sur ses os, faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la Sacristie et sonna la petite cloche qui y est toujours. — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls, et entonnèrent des lithanies sur un ton fort mélancolique

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei Gieraci, damné Trivulce, y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eu grand peur. ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du corps. On se mit au devant de lui, et enfin on l'apaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible et me dit : “ Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonne en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, ou j'avois intention de te faire entrer. ”

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s'adressant à mon père, il lui dit : “ Monseigneur, si j'osois dire mon avis à votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des lithanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en n'auroit sûrement pas peur.

— Monsieur Hierro, /:répondit mon père avec un peu d'aigreur:/ vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur /:réprit Garciaz:/ je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de votre Excellence.

— Qu'apellez vous, /:dit mon père:/ je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon bisaïeul.

— Monseigneur /:dit encore Garciaz:/ je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi. ”

Alors mon père, prenant un air encore plus terrible, dit : “ Hierro, que le ciel vous preserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin /:dit Garciaz:/ il ne me reste plus qu'à me soumettre au châtement, qu'il plaira à votre Excellence de m'infliger au nom de son bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession je voudrois que cette peine me fut administrée par notre Aumonier, pour que je pusse la considerer comme penitence ecclésiastique.

— Cette idée n'est point mauvaise, /:dit alors mon père, d'un ton plus tranquille:/ Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. ”

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de réflexions en réflexions il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien et Garciaz ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passée la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garciaz. J'allai à la chasse. On soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le révérend obeit, l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Dans une ville d'Italie appelée Ferare, il y avoit un jeune homme appelé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions qui les déshonoroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la reputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulphe reçurent la courtisanne mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit rester seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisanne raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maitresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle, qui avoit fait le coup, il courut chez lui, pour l'en punir, mais il le trouva environné de plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille, et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

“ Puisse-t-elle venir /:dit Landulphe:/ et te mener en enfer, avec ton frère et toute ta famille des Zampi. ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit : “ Oh mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prière et Dieu leur fit la grace, de pouvoir soutenir ce spectacle sans exprimer [*sic*] d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents et s'assit à table comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalait, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vide. Le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, mets toi au lit. ”

Ici, mon père, interrompit l'Aumonier et se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, je vous assure que je n'aurois pas eu la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi sans que rien en altéra l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'assoit sur des bancs qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité, et à présent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix-septième année mon père songea à me faire entrer au régiment des

gardes vallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une commission de capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : “ Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. ”

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je répondis, que je n'avois jamais regardé l'or que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mon père me répondit : “ Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre et marquant la flanconade, vous êtes sur de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J'allai en poste jusqu'à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut comme si j'eusse été son propre fils, il s'occupa de mon équipage et me recommanda deux domestique dont l'un s'appelloit Lopez et l'autre Moschito. De Cadix j'ai été à Seville, et de Seville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhhar, où j'ai pris le chemin de la Sierra Morena. J'ai eu le malheur d'être séparé de mes domestiques près de l'abreuvoir de Los Alcornos. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta-Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant, /:me dit l'hermite:/ votre histoire m'a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d'avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à present, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta-Quemada, je crains bien que vous ne soyez exposé, aux obsessions de deux pendus, et que vous n'ayez le triste sort du demoniaque.

— Mon père, /:répondis-je à l'Annachorète:/ j'ai beaucoup réfléchi cette nuit au recit du Seigneur Pascheco. Bien qu'il ait le diable au corps, il n'en n'est pas moins gentilhomme, et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l'on doit à la verité. Mais Inigo Velez, aumonier de notre château m'a dit, que bien qu'il y ait eu des possédés dans les premiers siècles de l'église, il n'y en n'avoit plus à present, et son témoignage me paroît d'autant plus respectable, que mon père m'a ordonne de croire Innigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais /:dit l'hermite:/ n'avez vous pas vu la mine affreuse du possédé et comme les démons l'ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis : “ Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l'œil d'une autre manière. Au reste je m'en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n'avoir peur ni des revenants, ni des vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises. Je vous promets de la porter avec foi et vénération. ”

L'hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : “ Je vois, mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n'y persistez pas. Ces Gomélez de qui vous descendez par les femmes sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l'on dit Musulmans au fond du cœur. S'ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l'accepteriez vous ?

— Non assurément /:lui répondis-je:/, il me semble, que de renoncer à sa religion, ou d'abandonner ses drapeaux, sont deux choses également deshonorantes. ”

Ici l'hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur un point d'honneur, beaucoup trop exagéré, et je vous avertis, que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu'il étoit au tems de votre père. De plus les vertus ont d'autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter davantage, car vous avez une forte journée à faire avant que d'arriver à la

venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L'hôte y est resté, en dépit des voleurs, parce qu'il compte sur la protection d'une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après-demain vous arriverez à la Venta de Cardegnas, où vous serez déjà hors de la Sierra-Morena. J'ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle " Ayant dit ces choses, l'hermite m'embrassa tendrement, mais il ne me donna point de rélique, pour me préserver de démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d'entendre, ne pouvant concevoir, qu'il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d'honneur, qui me sembloit comprendre, à lui seul, toutes les vertus. J'étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu'un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin et me dit : " Vous appelez-vous Alphonse ? " Je répondis qu'oui.

" Si cela est /:dit le cavalier:/ je vous arrête, de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. " J'obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de siflet et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m'attachèrent les mains derrière le dos, et nous prîmes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d'une heure nous conduisit à un chateau très fort. Le pont-levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le dongeon, l'on ouvrit une petite porte de côté, et l'on me jetta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garoté.

Le cachot étoit tout-à-fait obscur, et n'ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j'aurois eu de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C'est pourquoi je m'assis à la place où je me trouvois, et comme on l'imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut que l'inquisition s'étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit tout ce qui s'étoit passé à la Venta-Quémada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n'avois que le choix, ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu, et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événemens de[s] deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment, plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour que l'on m'avoit joué, de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Cependant les heures se passoient. Je commençai d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire, que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit, faute de résistance. Je le poussai tant, que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, me [sic] il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gosier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, et je m'y couchai. Mes mains étoient artristement [sic] nouées, c'est-à-dire très fort, mais sans me faire du mal. Si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir.

Quatrième Journée.

Il me semble que j'avois dormi plusieurs heures, lorsque l'on vint me reveiller. — Je vis entrer un moine de saint Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambaux, d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y raffermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eu la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffert sans proferer une seule plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à-peu-près ce discours : “ Mon cher, mon doux enfant, rends grâces au ciel qui t'a conduit dans ce cachot. Mais dis moi, pourquoi y es tu ? Quelles fautes a tu commises. Confesse toi, répans tes larmes dans mon sein. — Tu ne me réponds pas ? Hélas mon enfant, tu a tort. — Nous n'interrogeons point, c'est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoiqu'un peu forcée, n'est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi. — Allons, il faut te mettre sur les voyes. Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés ? Tu ne dis rien. Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes : “ Et bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore. — Mon cher fils, ne t'effraye point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal. Tu vois ces deux planches. On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coup de marteau. D'abord tes pieds enfleront. — Ensuite le sang j'aillira [*sic*] de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, et l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal. — Tu ne réponds rien ; aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire. — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir — Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux-ci, qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront. Au second, tes jambes, se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — Tu ne veux pas parler ? — allons qu'on lui serre les pouces :/Les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches:/

Tu ne veux pas parler ? — placez les coins. — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : “ O ! Mahomet, nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara, Zoto me dit : de monter à cheval et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde, avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. A la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Grenada, que les Grenadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, la Nuestra Vegilla. Je la voyois toute entière avec ses six villes, ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras des bosquets, de frais ombrages, des édifices, des jardins et une immense quantité de Quintas, ou métayries. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je

devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines, cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières, portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : “ Mesdames, je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta-Quémada, mais je vous avoue, qu'elle à fini d'une manière qui m'a infiniment déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse, ne nous accusez, que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N'avez-vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment /:lui répondis-je:/ quelqu'un douterait-il de mon courage ? Si je savois le trouver, je me battrais avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y à des choses que je ne puis vous dire. Il y en à que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheik Massoud, et qui sait tout le secret du Kassar Gomélez. Tout ce que je puis vous dire c'est, que vous êtes notre très proche parent. L'Oidor de Grénade, père de votre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion Musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors régnant. La cadette seule eut des enfants et elle est notre mère. Peu de tems après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion, qui, à cette époque, désola toute la côté [*sic*] de Barbarie... mais laissons là toutes ces choses que peut-être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, où plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole. Oui Alphonse, vous surpassez tous les heros de notre race, et nous sommes devénues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin, je fus flatté, caressé content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre, et nous goûtâmes tous un repos, dont nous avions besoin.

Cinquième Journée.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu'il étoit impossible de s'y orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : “ Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits et de me dire ce que vous en pensez. ”

Je lui répondis, que j'y voyois de l'eau, et que je pensois que c'étoit un puits.

“ Et bien, /:reprit Zoto:/ vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais. ” Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches, qui sortirent d'un côté du puits, et qui furent posées à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits, et lorsqu'ils furent dehors, Zoto me dit : “ Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps, attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant, ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheik des Gomelez ” Je lui répondis, que j'étois charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde, dont les deux sœurs se servirent, avec plus d'aisance que je ne l'avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fumes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cent marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit, étoient tapissées en liège. Ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra, près de Lisbonne, un couvent, taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle, à cause de cela, le couvent de liege. — De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavallerie étoient dispersés dans les environs. Cependant, en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture, qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine, faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

“ Toutes ces merveilles /:me dit Emina:/ sont l'ouvrage des Gomélèz. Ils creusèrent ce rocher dans les tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est-à-dire qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres, qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même étoient les mines d'or natif de la Betique, et d'anciennes prophéties annoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomélèz. Qu'en dites vous Alphonse, ce seroit un joli patrimoine ? ”

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui témoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoit [*sic*] plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un dîné très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes, Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : “ Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. ”

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du Duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier, habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit, qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfans, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présens de noces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal, à mettre autour du cou. Ma mère en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit long tems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mourroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreille furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine, dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille, pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi, s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi, après un moment de reflexion lui parla en ces termes : “ Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme, assassiné sur le chemin de Naples. La justice à fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté, que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la verité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc les quarante cinq onces, dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. ” Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo, ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louage en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo, qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécution de M^e Lunardo furent si violentes, et si souvent répétées, qu'il se determina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, et dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon. “ *Mira Lunardu che fa lu criadu de sua mugiera.* ” Cependant, comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis, que

ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris, demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eu la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura, qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour tout-de-suite après la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours. “ Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; vous n'avez donc que deux partis à prendre : l'un de corriger votre femme, l'autre d'embrasser un état qui vous mette à-même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a ve[c]u. On a d'autres baguettes de coudrier, qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau ou même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément, de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prénez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent parceque s'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. ” Après avoir ainsi parlé, Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père et s'en alla

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques unes de ses amies. Enfin elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi, sa femme s'évanouit — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit : “ Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible ; et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurès fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer. Adieu, puisse le Ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit ce que Monaldi lui avoit conseillé, et bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe et les sbires, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir à costé [*sic*] par un homme bien mis, qui lui dit : “ Monsieur Zoto, voici cent onces que je vous donne. Dans une demie heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme, qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église. Retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près. ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avoit données ; et lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu dont il avoit servi le ressentiment. Celui-ci lui dit : “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d'accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces

destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d'amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives le Barigiel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu'on l'est d'ordinaire après un premier assassinat. L'ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : " Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit, que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l'on vous donnera par-dessus le marché une absolution générale. " Après cela, il ne fut plus question de ce qui s'étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s'étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu'il en avoit reçues : mais Monaldi lui dit : " Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez de n'en avoir pas fait assez [*sic*]. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée des gens d'honneur et d'une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la croce d'oro et ne vous embarrassez pas du reste. " Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n'étoit pas encore fait au métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d'hiver, dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d'or à son corset noir, et un crochet d'or ou pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d'un certain âge et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : " Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un château voisin, et de permettre, que l'on vous bande les yeux. " Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au chateau du vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un bâillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : " Monsieur Zoto, voici encore cent sequins. Ayez la complaisance de poignarder ma femme. "

Mais mon père répondit : " Monsieur, vous vous êtes mepris sur mon compte. J'attends les gens au coin d'une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu'il convient à un homme d'honneur, mais je ne me charge point de l'office d'un bourreau. " Après avoir ainsi parlé, mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui-ci n'insista pas d'avantage, fit encore bander les yeux à mon père et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d'honneur à mon père, mais ensuite, il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l'un s'appelloit le Comte Montalto et l'autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins, pour assassiner Serra. Mon père s'en chargea, mais il demanda du tems, parce qu'il savoit, que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père, dans un lieu écarté, et lui dit : " Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous, donnez moi votre parole d'honneur de poignarder Montalto. "

Mon père prit la bourse et lui répondit : " Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d'honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. "

Le Marquis dit en riant : " J'espère bien que vous ne le ferez pas. "

Mon père répondit très sérieusement : " Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l'ai promis et je le ferai. "

Le Marquis sauta en arrière et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n'étoit plus. Le Comte l'embrassa et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d'un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent sequins pour l'assassiner. Le comte dit, qu'il étoit charmé d'avoir prevenu son ennemi : " Monsieur le Comte /:lui repondit mon père:/ cela ne vous

servira de rien, car j'ai donné ma parole. ” En même temps il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarrassa d'eux à coup de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composaient, vantèrent à l'envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure, que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant long temps on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l'histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu'on demandoit des ordres au sujet de l'embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain, le fil de son récit. Mais ce qu'il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n'avoit cessé de vanter l'honneur, la délicatesse, l'exacte probité de gens, à qui l'on auroit fait grâce de les pendre. L'abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s'apercevant de ma rêverie, m'en demanda le sujet. Je lui répondis, que l'histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j'avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu'il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d'honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu'il vous dit. Vous le retrouverez plus d'une fois dans le cours de votre vie. ” Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l'intérieur de l'appartement, c'est-à-dire dans la partie du souterrain qui leurs étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s'alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d'une main et conduisant de l'autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l'amour. Mon lit étoit fait de façon qu'elles purent s'y assoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t'ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheik nous le pardonne, si nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi vous même. Si c'est encore là une épreuve ou vous mettiez ma vertu, j'ai peur qu'elle ne s'en tire pas trop bien.

— L'on y a pourvu /:répondit la belle Africaine:/ ”, et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n'étoit point celle de Venus, bien qu'elle tint à l'art et au génie de l'époux de cette déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n'étoit pas au pouvoir de mes cousines, ou du moins elles me l'assurèrent.

Le centre de toute prudence ainsi mis à couvert, l'on ne songea point à m'en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d'amante, qu'elle avoit autrefois étudié avec sa sœur. Celle-ci voyoit dans mes bras, l'objet de ses feintes amours et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brûlante, devoit par le tact, et pénétoit par ses caresses. — Nos moments furent encore remplis par je ne sais quoi, — par des projets sur lesquels on ne s'expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent et l'espérance d'un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans leur appartement. Lorsque je me trouvai seul, je pensai qu'il me seroit bien désagréable, de me réveiller encore sous le gibet ; je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m'occupait jusqu'au moment où je m'endormis.

Sixième Journée.

Je fus reveillé par Zoto, qui me dit, que j'avois dormi très longtems, et que le diné étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur[s] yeux me carressoient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du diné qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le recit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Zoto [*sic*], je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères et moi. Mais ce ne fut que pour la forme, comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune rélation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégéa le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue par les voisines et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avons notre part dans l'estime universelle, et moi en particuliers, j'étois regardé comme le prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le Viceroi de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé, d'un coup de mousquet, dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtems. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même, je n'avois pleuré une fois, en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit et se rendit à Messine, où il demanda un asile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il menoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pansoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose, qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance régnoit dans nôtre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans la [*sic*] carême elle fit une crèche /:ou Présépe:/ représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, et forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes, remportés sur sa sœur ou sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre, qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleuresie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retiré chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffes polissons, que nous

l'avions été à Bénévent. Lorsque nous avons mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chaqu'un, dont nous achétions des chataignes et de craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons. — Lorsqu'un événement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons, que j'avois acheté pour mes frères et pour moi, et j'en faisais les dividendes : lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté ; sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme braciere, qui donna le bras à une belle dame, en suite un Abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongrelaine étoit de velours bleu, brodée en or et garnie de zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. — Son bonnet, également garni de zibelines, étoit aussi en velours bleu, et surmonté d'une houpe de perles, qui tomboit sur une épaule. Sa ceinture étoit en glands et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries. Enfin il avoit à la main un livre de prières monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisais, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main, mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisais, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père et de mes frères, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant, comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme braciere, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca Fiorita, exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur, que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ce-ci, ou rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valaient dix de votre sorte ” Le gentilhomme, considerant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice, mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de piéd dans le visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu. ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment, je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les joyes douces de cet âge, et longtems après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups ; et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y e[n]tretienir, je choisis un but contre lequel je m'exercois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisais ? Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir et de me faire bandit — Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit d'une manière qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la

langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontraï un petit ramoneur de ma connaissance, qui me demanda où j'allois ? Je lui racontai mon histoire, et il me conduisit aussitôt à son maître. Celui-ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit ou en prendre, pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoitroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois, que j'exercois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai, que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeller, mais je ne le fis pas, et je me décidai étourdiment pour une de[s] deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau salon, mais le premier objet que j'y aperçû, fut mon Principino, en chemise et jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, et me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut-etre touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte de plus je m'étois bien vengé de [sic] coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : " Managia la tua faccia de banditu. " Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus, qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins je l'accommodai assez mal, mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : " Ciucio Maledetto io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini. " Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai, par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père, m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit : " Zoto, Zoto ! Gia Vegio che tu sarai banditu. " Ensuite se tournant vers un homme, qui étoit à côté de lui, il lui dit : " Padron Lettereo prendete lo chiotosto vui. "

Letereo est un nom de baptême, particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitans de cette ville, et qu'elle doit avoir datée l'an 1452 de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de S' Janvier. Je vous fais ce détail, parce qu'un an et demi après, j'ai fait à la Madonna della letterea, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque armé /:soit disant:/ pour la peche du corail, mais au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit. Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloit surprendre des batiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douanne y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltelades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante, sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y repondoit si bien, que le[s] gens d'un caractère timide,

ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de Galère, des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit encheri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une Madonne, des quelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe épaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, le bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or. — Tel étoit le Patron.

L'on prétend, que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore, il étoit la coqueluche des femmes de son état, et la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connaître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme, d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui sous le nom du Capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies, et en même tems, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaiement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile et arrivâmes le troisième jour au détroit de S' Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques occupées de la pêche du corail. Nous nous mîmes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois et plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flottille fut dispersée par une Grégolade, c'est le nom, que dans la méditerranée, l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connus sous le nom de la rade de S' Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jetta l'ancre tant proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir [peu] de monde. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les batiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé, que du capitaine, du contre maitre de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit pour la racommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Munis de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une

toile godronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut remis au beau, les Matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile, mais comme ils ne s’y prenoient pas bien, le contre-maitre monta aussi et fut suivi du capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s’y glissa avec sept matelots et aborda par l’arrière de la Polacre. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : “ A larga ladron, a larga. ” Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le capitaine qui paroissoit un homme déterminé, se jette dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer et on ne le revit plus. — Les matelots demanderent grace. Lettereo laissa quatre hommes, pour les tenir en arret, et avec les trois autres, il se mit a parcourir l’intérieur du vaisseau. Dans la chambre du capitaine, il trouva un baril, de ceux où l’on met les olives, mais comme il étoit un peu pesant et cerclé avec soin, il jugea qu’il y trouveroit peut-être d’autres objets, il l’ouvrit et fut agreablement surpris, d’y trouver plusieurs sacs d’or. Il n’en demanda pas davantage et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mimes à la voile, comme nous rangions l’arrière du Venitien, nous lui criâmes encore par raillerie : “ Viva S^t Marco ! ”

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : “ Comme quoi son équipage avoit pris querelle avec celui d’une Polacre Venitienne, et comme quoi le capitaine Vénitien, avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer. ” Une partie du baril d’olives, fut employée a donner à ce récit, l’air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d’autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa, à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif, appelé Nathan Levi, ayant observé, que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C’est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d’angleterre appelée Birmingham. Lorsqu’il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière de[s] deux états, et Lettereo se chargea du soin, d’y transporter et débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d’un an, nous ne fimes qu’aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. — Peut-être même eussions nous pu continuer longtems nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoyes d’or et d’argent. Celui-ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le capitaine Pepo, avoit ordre du Roi de Naples, de l’enlever, mais qu’il ne pouvoit se mettre en mer, qu’à la fin du mois. Ce faux-avis n’étoit qu’une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer, depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l’escadrille de Pepo, composée de deux galliotes et de deux scampavies. Nous étions entourés, il n’y avoit nul moyen d’échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitane. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l’abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l’affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtimens mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés, “ Mayna Ladro, Mayna can Senzafede ” Lettereo mit à l’orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l’eau. Puis, s’adressant à l’équipage, il nous dit : “ Anime managie, io in galera non civado — Pregar per me la santissima Madonna della letterea. ” Nous nous mimes tous à genoux. Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crumes qu’il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s’y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau, plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s’arma d’une hache et coupa l’amarré [sic]. Aussitot le tonneau roula sur l’autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout-à-fait. D’abord, nous autres qui étions à genoux, nous tombâmes tous sur les voiles, et lorsque le navire s’engouffra, celles-ci, par leur elasticité, nous rejetterent heureusement à plusieurs toises de l’autre côté.

Pepo nous répêcha tous, à l’exception du capitaine, d’un matelot et d’un mousse. A mesure que

l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit et l'on nous jettoit dans le gavon de la capitaine [sic]. Quatre jours après nous abordâmes à Messine, Pepo fit avertir la justice, que nous avions [sic] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso, — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la Marine. Nous marchions gravement, précédés et suivis par des Sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu et s'écria : “ Ecco lu piciolu banditu des Augustini. ” En même tems, il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux et m'egratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos j'avois de la peine à me defendre.

Cependant me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots Anglois, je débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai et lui donnai un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau, qu'il tenoit en main. La princesse, qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens, mais les Sbirres, s'y opposèrent et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long, ils furent condamnés à recevoir l'Estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse, qui étoit échappé, et à moi ; nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Des que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses, sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire sans oublier le coup de tête, et le croc en jambes, donné au Principino. Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : “ Mon enfant, votre père en mourant à laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donné au Capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme, que nous avons au pied d'Etna, et vous y passerez doucement les années de votre enfance. ” Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Lai, et lui donna des ordres relatifs à mon sort

Le lendemain je partis avec le frère Lai. Nous arrivâmes à la ferme, et je fus installé. De tems à autre l'on m'envoyoit à la ville pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le principino. Cependant une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelques tems après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile, de l'assassiner, et je me répens tous les jours de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, n'y même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon temperament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa-Lunga. Le plus honnête et vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain si vous le permettez je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter, le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit, de[s] reflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux

qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit, que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu. — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capables de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt plus que du nôtre.

— Ma belle cousine /:lui répondis-je:/ tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites-moi naturellement, ce que vous désirez.

— Cher Alphonse /:reprit Emina:/ Nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh pour ce joyau /:dis-je aussitôt:/ ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter et je tiens toutes mes promesses, ce ne seroit pas a vous, d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est-à-dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

Septième Journée.

Le lendemain matin je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des schals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter avec les autres femmes de notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage, que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testalunga. Il lui expliqua sans détour, l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eut fait autant.

Testa-Lunga, après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se resolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi une prodigieuse quantité de lave ; et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testalunga fortifia sa troupe, dans des repaires, dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au Viceroy, et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa, dans la crainte, à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testalunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : “ Volons en commun, je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maitres. ” C'étoit toujours voler, mais Testalunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardait pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de tems, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testalunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto, et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle ; c'est-à-dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni, et un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des Moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant, n'approcheroit pas encore des hommes de Testalunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une resille de soie, une ceinture de pistolets et de poignards. Une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer, qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle le [*sic*] fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans un chemin creux attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire, les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai au[x] pieds du chef, pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testalunga demanda qui j'étois ? Je repondis, que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joie. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit : “ Mes camarades, Le lieutenant de Testalunga a été tué dans

le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des Ducs et des Princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je repons qu'il se rendra digne de cet honneur. ” Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité. —

Mon grade d'abord, n'étoit qu'une plaisanterie et chaque bandit éclatoit de rire, en s'appellants “ Signor tenenté ”. Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, ou d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissois le sommet de rochers, pour decouvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts chataigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus resister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les heros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flatteuse.

J'étois lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le Sud ; parce qu'une nouvelle irruption de volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un château Rocca Fiorita, fief et manoir en chef, du Principino mon ennemi.

Je ne pensois plus guère aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre, dans nos climats les cœurs sont implacables. Si le Principino eût été dans son château, je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne resisterent point au bon vin de leur maitre, que nous répandions à grands flots. Ils furent de[s] nôtres. Enfin nous fimes de Rocca-Fiorita un veritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième, nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, et plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, et je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eu la précaution, de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de litières, dans lesquelles étoient les dames, et dans la dernière étoit le Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit proceder [*sic*] par une Compagnie de Soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames et quelques gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraiche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je me resolus [à] l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne, à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression, qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut-être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisois quelque fois, pour me réposer avec plus de sûreté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même apperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il

y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vu. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda, d'un air content de lui même, et lui dit : “ Ma chère promise, voici un bouquet que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gueux de Zoto. ”

La demoiselle répondit : “ Monsieur le Prince il me semble que vous avez tort, de mettre des conditions à vos faveurs, et puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendrait. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. ”

Le Principino fort piqué répliqua : “ Mademoiselle Sylvia, souvenez-vous que vous êtes ma promise. ” Sylvia ne répondit point, et fondit en larmes.

Alors le Principino furieux lui dit : “ Méprisable creature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voila ce que tu mérites. ” En même tems il lui donna un soufflet.

Alors la demoiselle s'écria : “ Zoto, que n'es-tu ici pour punir ce lâche. ” Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus et je dis au Prince : “ Tu dois me reconnoître. Je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeler à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles. ” J'avois sur moi deux poignards, et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas, l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino ; mais le malheureux étoit tombé évanoui sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : “ Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince, ou bien être mise au Couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie. ” Et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloît empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc, sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri et retomba évanoui. — Nous sortîmes par le trou, que j'avois fait dans le mur du jardin, et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maitresses, ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obeïr en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Silvia avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours “ Il monté ” ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appellons la tour des Philosophes ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre, qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui, se divisant un peu audessous, y formoit une isle tout-à-fait inabordable [*sic*].

Je sentis tout-de-suite l'importance de cette position, et de plus nous avions dans la tour même, un dépôt de châtaignes, que je ne voulois pas perdre. A force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, ou j'avois passé d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillage. J'en ornai une, autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

A présent, lorsque je reporte ma memoire au tems que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le recit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes, qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plutôt elle n'en n'étoit qu'exilée pour un tems, car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino, devint amoureux de Sylvia, et sa passion étant très forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maîtresse n'y répondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guerir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je detestois au contraire à cause de sa lacheté, et si Testalunga m'en avoit cru, il l'auroit dès long-tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia, et lui fit accroire que j'avois une maîtresse dans un village voisin. Silvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino, instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à demeler des trâmes de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scelerat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, [que] le Prince de Roccafiorita l'avoit payé, pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde, joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage, tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sûreté de mes camarades, je perdis bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer que depuis lors, je suis devenu un brigant de[s] plus ordinaires.

Peu de tems après Testalunga mourut d'une pleuresie et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baye de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un senaut sur lequel nous arrivâmes aux côtés [sic] d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaines de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai [sic] deux convois de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté le grand Scheik des Gomèlez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'il[s] sont irrités, d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordre. Je n'en n'ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveaux.

Voilà mes chers maîtres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en n'auront pas le tems, car notre embarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut-etre jamais. ” Le souper ne fut point gai et je me hatai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'esperois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur

mélancolie.

Elles y vinrent aussi plutôt que de coutume, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains, cet emblème n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer. — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de borne à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut-être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres ou plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvellez le serment que vous avez déjà fait de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus récompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit de[s] ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la rélique, et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrai [*sic*] demain /:me dit-elle:/ en attendant mettez à votre cou cette tresse tissée de mes cheveux et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, preserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas, où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paroître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsque une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement et je dis à mes cousines que je craignois que nous ne fussions menacés de quelque événement sinistre : “ Je le crains comme vous /:dit Emina:/, et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. ”

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la Moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds et lui dirent : “ Puissant Scheik des Gomelez, pardonnez nous ” Le Scheik répondit d'une voix terrible : “ Adonde estan las fahhas ” /:où sont vos ceintures ?:/

Puis se tournant vers moi, il me dit : “ Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire Mahométan ou mourir. ”

J'entendis un affreux hurlement et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînerent hors de la chambre.

“ Malheureux Nazaréen /:reprit encore le Scheik des Gomelez:/ avale d'un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu periras d'une mort honteuse et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s'en serviront dans leurs infernales métamorphoses. ” Il me parut qu'en pareille occasion l'honneur me commandoit le suicide. Je m'écriai avec douleur : “ Oh mon père, à ma place vous eussiez fait comme moi. ” Puis je pris la coupe et la vidai d'un trait. Je sentis un malaise affreux et tombai sans connoissance.

Huitième Journée.

Puisque j'ai l'honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j'avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j'ignore combien de tems j'y suis resté. Tout ce que j'en sais, c'est que je me suis réveillé sous le gibet de los Hermanos, et pour cette fois je me reveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j'avois la satisfaction de voir que je n'étois point mort. Je ne me reveillai pas non plus entre les deux pendus, j'étois à leur gauche et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parce qu'il paroissoit sans vie et qu'il avoit une corde au cou.

Cependant je reconnus qu'il dormoit et je le reveillai. L'inconnu voyant où il étoit, se mit à rire et dit : “ Il faut convenir que dans l'étude de la cabale, on est sujet à de facheuses méprises. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l'on ne sait à qui l'on a à faire. — Mais /:ajouta-t-il:/ pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. ” Puis il m'aperçut et me dit : “ Ah vous, vous êtes bien jeune pour un cabaliste. Mais vous avez aussi une corde au cou. ” Effectivement j'en avois une. Je me rappelai qu'Emina avoit passée à mon cou une tresse tissue de ses cheveux et de ceux de sa sœur, et je ne savois qu'en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : “ Non, vous n'êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; vous êtes Capitaines aux Gardes-Vallones, brave, mais encore un peu simple. N'importe, il faut sortir d'ici, et puis nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los-Hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j'étois décidé à suivre le chemin de Madrid. “ Bon /:me dit-il:/ je vais aussi de ce côté là, mais commençons d'abord par prendre quelque nourriture. ” Il tira de sa poche, une tasse de vermeil un pot rempli d'une sorte d'opiat et [un] flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une cuillerée d'opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur et me dit d'avalier le tout. Je ne me la fis point répéter, car le besoin me faisoit défaillir, l'élixir étoit merveilleux. Je m'en sentis tellement restauré, que je n'hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m'en parut difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta-Quémada. Le cabaliste s'arreta et dit : “ Voici un cabaret, ou l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions. J'y ai laissé de certaines provisions qui ne [*sic*] feront du bien. ”

Nous entrâmes en effet dans la desastreuse Venta et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte et garnie d'un paté de perdrix et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroissoit avoir bon appetit, et son exemple m'encouragea, sans cela je ne sais si j'aurois pu prendre sur moi de manger, car tout ce que j'avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisois, et si quelqu'un l'eut entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eumes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres et nous arrivâmes à celle où j'avois couché, le jour de mon départ d'Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat et m'y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m'étoit arrivé, et surtout aux evenements de la caverne. Je me rappelai qu'Emina m'avoit averti de ne pas croire le mal qu'on me diroit d'elle. — J'étois occupé de ces reflexions, lorsque le cabaliste me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J'y regardai de plus près, et je vis que c'étoit la rélique que les deux sœurs avoient ôtée de mon cou. J'avois vu qu'elles l'avoient jettée dans une fente du rocher de la caverne, et je la retrouvais dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étois réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la rélique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire et me dit : “ Ceci vous appartient donc Seigneur cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris que vous vous soyez réveillé sous le gibet. N'importe il faut nous

remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. ”

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite, qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : “ Ah mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. ” Nous nous reposâmes et puis nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Enfin nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, où du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas, l'hermite prit de l'eau benite et en aspergea le demoniaque en lui disant : “ Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des lithanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bélements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chevre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisement, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabanne, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arretant et m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chevre blanche se changea en un bouc noir, cette metamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de nôtre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin et puis se dressant sur ses piéds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me precipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tarderent pas à m'assaillir, car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment dans le fond d'une caverne ; là je vis le jeune cavalier qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit et avoit auprès de lui deux filles très belles, habillées à la Moresque ; ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de son cou une relique, qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los-hermanos. Mais le jeune Cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier qui lui en témoigna sa réconnoissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux et je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense que c'étoit quelque affreux pêché.

Je voulois crier, mais je ne pus proferer aucun son, cela dura quelque tems, enfin une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant les deux pendus sauterent sur moi et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un

de[s] deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcerent à galopper par monts et par vauds — Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré ; tout en courant il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quitterent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions à pénétré dans mon sang. — Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils, vous l'avez entendu, se peut-il que vous ayez été en conjonction charnelle avec deux démons ? Venez, confessez vous, avouez votre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentil'homme démoniaque a vu d'autres choses que moi. L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut-être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici, un gentilhomme cabaliste, qui a aussi couché à la Venta-Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut-être y trouverions nous de nouvelles lumières, sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse /:répondit le cabaliste:/ les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes ; ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai, de contenter votre curiosité, autant que cela sera en mon pouvoir, mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plait, soupçons et allons nous coucher, demain nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco. Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi que j'avois vu mes cousines sauter sur lui et l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit averti de ne point mal penser d'elle ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparé de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit... Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les beléments d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâche d'ouvrir cette porte car l'hermite l'a fermé. ” la chèvre se tut... J'allai me coucher et dormis jusqu'au lendemain.

Neuvième Journée.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, et me dit : “ Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est point servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabanne, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit la qu'un tres foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeûné qui consistoit en lait bien chaud et châtaignes.

Tandis que nous déjeûnions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui qui inspiroit ainsi l'épouvante... L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : “ Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis qu'une lettre importante, vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille sans l'avoir lue. ” Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : “ Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. ” Puis il sortit de la cabanne.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : “ Pour vous faire voir le peu de cas que je fais [des] menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qu[i] il est ; c'est le juif errant, dont peut-être vous avez entendu parler. Depuis environs mille sept cents ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau comme vous l'avez vu. Il ne paroît guère dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi, qui l'ai fait venir, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur cabaliste /:lui répondis-je:/ le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtems /:reprit le cabaliste:/, et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plutôt. ” Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq minutes, nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris et j'y lus ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre Roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille, et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquilliser votre respectable pere, et de lui faire voir cette affaire, sous un point de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas, Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fimes compliment au cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière à la Venta-Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre, mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes.

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom que je possède un joli château, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence dès astres sur ma destinée, commença à se manifester dès l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joye, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son tems. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hebreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla, tous les deux, avec beaucoup d'exactitude et pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous innitier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parce que l'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répend éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha c'est-à-dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des dialogues dans lesquels Rabbi-Simon, fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaissant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour celèste, et assista à cette assemblée sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut-être vous imaginez vous vous autres, avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits, par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldeen en l'année 1684 dans une petite ville de l'Allemagne appelée francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux qui imaginent, que pour lire il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet pour de certaines langues modernes, mais dans l'Hebreu chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourroit abimer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'ame. Quoique profane vous pouvez aisement en conclure qu'elle doit être le véritable intermediaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours, nous

acquerrions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction intérieure. — Mais nos félicités cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les événements. — Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi, que notre père Mamon perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine seulement pour être perceptible aux sens grossiers des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin [*sic*], que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à genoux. — Il nous y laissa ; et nous y laissa ; [*sic*] et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus. — Ne perdez aucune de mes paroles. — Mon fils, je m'adresse d'abord à vous — je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu'à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La reine le proféra à l'instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles, avant qu'elles eussent touché le séjour impur que l'on nomme terre. — Ils les portèrent dans la sphère des filles d'Elohim, où elles reçurent le don de l'immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu'elles choisiroient pour leur époux commun. — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père à eu en vue dans son Schir haschirim ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les gémeaux célestes. Il[s] seront vos époux. — Que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu'un mortel. — Le sable s'écoule. — Je meurs. ”

Après ces mots, mon père s'évanouit, et nous ne trouvâmes à la place, ou il avoit été qu'un peu de cendres brillantes et légères. Je récueillis ces restes précieux. Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes de cherubins.

Vous jugez bien que l'espoir de jouir de l'immortalité, et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques, mais je fus des années, avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre. Cependant, m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu'un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point, au contraire j'en conclus que mon opération étoit bienfaite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très-jolies. Puis deux autres petits pieds. J'osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux, ma sœur fit des opérations semblables aux miennes, et eu[t] une vision, non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison qu'elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci, je me préparois à recommencer, lorsque j'appris qu'un fameux adepte devoit passer par Cordue. Une discussion que j'eus à son sujet avec ma sœur, m'engagea à aller voir à son passage. Je partis un peu tard et n'arrivai ce jour-là qu'à la Venta-Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m'établis dans la chambre à manger et j'ordonnai au petit Nemraél de m'apporter à souper. Ce Nemraél est un petit genie d'une nature très abjecte, que j'emploie à des commissions pareilles, et c'est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar où couchoit un prier de Bénédictins, s'empara sans façons de son souper, et me l'apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j'étois fatigué et j'y touchai à peine. Je renvoyai Nemraél chez ma sœur, et j'allai me

coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé, par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prélude je m'attendois à voir quelque revenant et je me préparois même à l'écarter, parce qu'en général ils sont incommodes et facheux. J'étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s'agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font quand ils prient. Il n'avoit pas plus d'un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupitre et son livre. Je reconnus bientôt que ce n'étoit pas là un revenant, mais un génie de vingt-septième ordre. Je ne savois pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu a[s] commencé tes opérations à rebours, et voila pourquoi les filles de Salomon, se sont montrées à toi les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, et cherche d'abord le nom de deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé le petit Rabbin disparut — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-Haschirim, et cherchant les noms des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très surpris, cependant je commençai les évoquations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieus s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges ; l'un d'eux me dit : " Fils d'Adam, reprends tes esprits, tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Hénoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudra[s] te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egrégors, nées du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu veras aussi parmi nous quelques Nephelims, mais en petit nombre. Viens nous allons te presenter à notre souverain. "

Je les suivis et j'arrivai au pied du trône sur lequel siégeoit Hénoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides — Je craignis que mon oreille ne put soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes. — Cependant il l'adoucit encore pour me dire : " Fils d'Adam l'on va t'ammener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se méloit à leur sang. Derrière elle deux Nephelims portoient un trépiéd, d'un metal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissue de leur[s] cheveux. Une flamme vive et pure sortant alors du trépiéd, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel. — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrassée d'amour [*sic*]. — On ouvrit une grande fenêtre qui communiquoit avec le troisième ciel et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gîbet de Los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infames cadavres, aussi bien que le cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eu à faire à des esprits très malins et dont la nature ne m'est pas bien connue, je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des piéds.

" Malheureux aveugle /:dit l'Hermitte:/, et que regrèttes-tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui, par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. — Alphonse, mon fils Alphonse, répens toi, il en est encore tems. "

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup, j'y répondis assez froidement en lui disant, que je respectois ses saintes exhortations,

mais que je ne me conduisois que par les loix de l'honneur, ensuite on parla d'autres choses.

Le cabaliste me dit : “ Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert ; je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante. — Oui venez, vous descendez des Gomelez, et ce sang à droit de nous intéresser. ”

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite, il lui dit : “ Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques. — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant après, on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun. Nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Medée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de Grimoire, mais cette idée étoit tout-à-fait fausse. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer, ses beaux cheveux dorés toiboient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligement, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant d'avantage, il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquieté, j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela /:répondit Ben Mamoun:/ pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène, celui-ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Gomélez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir et dit d'un air assez triste : “ j'espère pour votre bonheur que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont-levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste et tout y paroisoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulate [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une olla-potrída et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser d'avantage. Pascheco, toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appétit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser, dès que nous fumes sorti de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon negre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverez que demain à l'heure du diner. ” Ben Mamoun se retira effectivement, et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert, et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, où plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, s'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. A force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espérance de passer quelques jours tranquille dans le château d'Usedá, étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la bibliothèque. — Puis le

jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims, sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vû. — Tout cela est d'une grande consequence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé, Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle elle [*sic*] s'y assit pour s'asseoir et sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint pas, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse /:reprit Rebecca:/ comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole d'honneur donnée à deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé [*sic*]. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces démons, parce que dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience, combien notre sort est différent. Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre.

Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes, puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra. ” En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine à ses operations cabalistiques.

Dixième Journée.

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eut embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme. Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelque mots échappés à Don Emanuel de Sa Majesté [*sic*] gouverneur de cette ville, et que je ne me rappelai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mysterieuse existence de Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée desastreuse de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la Venta une boisson pour m'endormir, et que pendant mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibêt. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire, pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discretion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux êtres surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence, chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas et cascarras. Ils etablirent leur petit camp volant près de la terrasse, et me donnerent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leurs terrain [*sic*]. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels s'étoit mis l'aubergiste de la venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants, pour des brigands. Tandisque je les examinóis, ils dressoient leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants aux branches des arbres voisins. Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrerent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hitana Mahha. Elles s'avancerent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes et se mirent à danser ce pollo, si connu sur les paroles :

Quando me Paco me azze
Las Palmas para vaylar.
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan &c.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoit fait tourner la tête, revêtus de leurs Simarres Moresque, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clef, et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent et étoit fermé par une grille de fer je pouvois les considerer de près et même leurs parler sans être apperçu par les habitants du château. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents le chemin de la terrasse. Lorsque j'y fus je regardai

encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : “ Oh ciel, /:me dis-je en moi même:/ seroit-il possible que ces deux êtres si aimables et si aimants, ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes, des sorcières peut-être, ou ce qu'il y auroit de plus exécrable, des vampires à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée ? — Il me sembloit bien que tout ce-ci pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. ”

Tout en faisant ces réflexions, je rentrai dans la bibliothèque, ou je trouvai sur la table un gros volume, écrit en caractères Gothiques, dont le titre étoit : “ Relations curieuses de Hapelius ” Le volume étoit ouvert, et le [*sic*] page paroissoit avoir été pliée à dessin, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante.

Histoire de Thibaud de la Jacquière.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhone, un très riche marchand, appelé Jacques de la Jaquière ; c'est-à-dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jaquière que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonois ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune, et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquière. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les Moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres, et bienfaisant envers les Moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres, [*sic*] selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudar et friant de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanterans [*sic*], jureur et sacreur. Arrétant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleeau, et autres séjours du Roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune Sous-drille, et le renvoya à Lyon ; afin d'y faire pénitence, dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière, qui demuroit pour lors au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue S' Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé, chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune Gars et chacun lui souhaita sagesse, et resipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, là rempli de vin, et dit : “ Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. ” Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se leverent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de meme étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron, Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron, Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun [*sic*] ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage

et s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablerent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire ; il sortirent pour prendre l'air, sur la place de belle-cour. Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenerent ainsi, d'un air farau à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gagnaient rien. Car il ne passoit ni fille ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus, les appercevoir des fenêtres. Parce que la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud, grossissant sa voix, et jurant son juron coutumier, dit : " Sacre mort du grand diable. Je lui baille mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffe par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoit pas d'aussi grands pêcheurs que lui. Et l'un d'eux lui dit : " Messire notre ami ; Songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite et que l'on invoque son nom. " A cela Thibaud repondit " Comme je l'ai dit je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre courroit après elle. Il fit un faux-pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne parut fort effrayée, et ne savoit quel parti prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette, accepta, après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui, que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit negre, dont la lanterne s'étoit éteinte marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier, quelquefois même elle faisoit des faux pas, et lui seroit le bras, en voulant s'empêcher de choir, alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discretion pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si long-tems, qu'à la fin il s'embloit [*sic*] à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle Fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit à faire, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : " Belle étoile errante, puisque mon étoile à fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez. " La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu, et repondit en ces termes :

Histoire de la gente Dariolette du Chatel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le Châtel de Sombre, dans les Pirenées. Là, je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort qu'on eut pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au chatel de Sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris de[s] deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer notre diner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. A la verité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais quelles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un

mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bégue s'efforçoit de me conter quelque histoire qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y rénoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre c'est-à-dire qu'il n'y en n'avoit qu'une qui donna dans la cour du chatel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs et ce fut mon seul amusement. — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, ou j'allois me contempler dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, et lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelque fois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton et parler Basque avec ma gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le Menton, me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne reçoit de jour que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que la troisième nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit : “ Vous voici sur la place de belle cour, à l'entrée de la rue S^t Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jaquière, ou voulez vous qu'on vous mène ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt ” répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux, et lui [*sic*] dit Sire de Sombre s'étoit maintefois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir en son châtel, une dariolette qui deviendrait sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main. — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter en de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour, mais le jour même on n'y eût rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au révenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser, et sortit enfermant la porte sur elle, à double, et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap verd, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles plus beaux plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Chatel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces cavaliers et ces demoiselles se deshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duegne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper, qu'il avoit fait la veille avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur.

“ Oui /:lui dit elle:/ voila justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient trop [*sic*] beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non c'est moi, c'est moi dirent les deux autres — C'est lui. — C'est l'autre /:dirent les jeunes filles:/ Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire d'une singulière invention. ”

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. “ Eh bien /:dit-il:/ belle Orlandine quelle étoit cette invention dont s'avisait le jeune homme. ”

Ah /:réprit Orlandine:/ ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y étois fort attentive lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet et ma duegne entra.

La Duègne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans une carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du faubourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et ralume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire, Messire Thibaud baisa sa main et lui dit : “ Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule /:reprit la belle:/ avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duègne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre à courû après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit alloit répondre quelque galanterie. Lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud. Orlandine s'écria : “ Que voi-je ! c'est le même cavalier qui s'avisait de la belle invention.

— C'est moi même /:dit Thibaud:/ et je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pourroit attendre de moi une accorte et honnête demoiselle. Car celles avec qui j'étois n'étoient rien moins que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer, toutes les trois /:dit Orlandine:/

— C'est que je n'en aimois aucune ” /:dit Thibaud:/

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du faubourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec un[e] clef qu'il avoit à sa ceinture. — Certes l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, bien ouvrés et pourtraits, qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et massif. De riches cabinets en yvoir et ebène. Des fauteuils en velours de Genes, garnis de franges d'or, et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine, et eut bien voulu en être à la fin de l'aventure.

Sur ce, le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose, qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil dans lequel fumoient quatre perdrix, appetissantes et bien appretées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bu et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : “ Beau cavalier à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? ” Thibaud ne sut que répondre.

“ Il me vient une idée /:dit encore Orlandine:/ Voici un grand miroir. Alons y faire des mines, comme j'en faisois au chatel de sombre. Je m'y amousois [*sic*] à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas autrem^t faite que vous. ” Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : “ Vous avez le col, fait à-peu-près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La

mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus. — Otez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint. — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... ” Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : “ Orlandine, Orlandine /:s'écria-t-il:/ que veut dire ceci ? ”

Orlandine n'étoit plus, Thibaud ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes hideuses “ Je ne suis point Orlandine /:dit le monstre d'une voix epouvantable:/ Je suis Belzeub. ”

Thibaud voulut invoquer le nom de Jesus, mais Satan qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents et l'empecha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon entendirent des gemissements dans une mesure abandonnée, qui étoit près du chemin et servoit de voyerie, ils y allerent et trouverent Thibaud, il étoit couché et tenoit dans ses bras une charaugne [*sic*] à demi-pourie. Ils prirent Thibaud et le coucherent en travers sur leurs paniers, et ils le porterent ainsi chez le prévôt de Lyon. Le malheureux la Jacquièrè reconnut son fils.

Le jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après il parut reprendre ses sens et d'une voix foible et presque inintelligible il dit : “ Ouvrez à ce Saint hermite, ouvrez à ce saint hermite. ” d'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte, et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud. Il fut obéi et l'on ferma la porte sur eux.

Longtems, on entendit les exhortations de l'hermite, aux quelles Thibaud répondoit d'une voix forte : “ Oui mon père, je me répons et j'espère en la misericorde divine. ” Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crut devoir entrer. L'hermite avoit disparu et Thibaud fut trouvé mort, avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plustôt achevé cette histoire que le Cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La verité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui temoigner et je me retirai chez moi. La je réfléchis, sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire, que des démons, avoient pour me tromper animé des corps de pendus et que j'étois un sécond la Jacquièrè. On sonna pour le diné, le Cabaliste ne s'y trouva point, tout le monde me paru préoccupé parce que je l'étois moi même.

Après le diner je réturnai à la terrasse, le[s] Bohemiens avoient placé leur camp à quelque distance du chateau. Les inexplicables Bohemiens ne parurent point, la nuit vint, je me retirai chez moi. J'attendis longtems Rebecca, elle ne vint point, et je m'endormis.

Fin du premier Décaméron.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier décaméron. [1 EF]

Description

Imprimé avec addition autographe, Paris, Bib. Nationale, Rés. M. Y² 932.

Consultation

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1054654d/f7.image>

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51.

ALPHONSE VAN WORDEN
manuscript trouvé à Saragosse¹

Manuscrit trouvé à Saragosse.

Le Comte d'Olavidèz n'avoit pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des contrebandiers, des bandits, et quelques Bohémiens, qui passoient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés, et delà le proverbe Espagnol : “ Las Gitanas de Sierra Moréna quieren carne de hombres. ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit (disoit on) assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

A la vérité quelques Ventas ou auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements ; celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit St. Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la St. Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phélique quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

“ Mon jeune Seigneur, (reprit l'hôte) votre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes, avant que l'âge eut honoré du plus léger duvet le menton de votre

¹ Cette épreuve, du même tirage que [1-2 ER], compte 159 p. dont les trois dernières sont autographes ; elle provient de la collection de Louis Barbier (1799-1888).

Ces deux premières lignes sont autographes ; elles surchargent : “ HISTOIRE D'ALPHONSE WAN WORDEN OU tirée d'un manuscrit trouvé à Saragosse ”.

[1 EF] est précédé d'une note manuscrite : “ Ne peut-on pas supposer que c'est Nodier que Klaproth a voulu désigner en 1829, comme la personne chargée de revoir avant l'impression le *Manuscrit trouvé à Saragosse* et entre les mains de qui la copie manuscrite est restée. Et n'est-il pas probable qu'ayant entre les mains le travail du comte Jean Potocki il ait songé à en tirer le meilleur parti possible littérairement et financièrement parlant. Mais il n'en est pas moins fort étonnant qu'il ait cru devoir garder le silence lors du scandaleux procès fait au comte de Courchamps qui avait cru pouvoir publier dans le Journ. la Presse en 1841-42 d'abord sous le titre de le *Val funeste* puis sous celui de l'*hist. de don Benito d'Almuseñar* de prétendus extraits des *Mémoires inédits de Cagliostro* qui n'étaient que la reproduction d'*Avadoro* et des *Dix Journées de la vie d'Alph. Van Worden* Ce *Val funeste* était un vol manifeste. Nodier qui n'est m. qu'en 1844 aurait pu éclairer la justice à ce sujet il n'a pas soufflé mot. ”

merçed ; il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lors que les démons s'emparent d'un pays "... Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai et je le vis qui gesticuloit encore et me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'appelloient : " Los Alcornos " ou " les chênes verts ", parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau et le seul ombrage que l'on trouva depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette auberge étoit bati au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien château des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et delà lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin d'Anduhar, dinoient à Los Alcornos des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils couchoient à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passoient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arriere, pour refaire quelque chose au bât de sa monture : Nous l'attendimes, — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêtames pour l'attendre encore — nous l'appellames — nous retournames sur nos pas, pour le chercher : le tout en vain. Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c'est-à-dire tout notre diner. J'étois le seul à jeun, car Lopez n'avoit cessé de ronger un fromage du Toboso, dont il s'étoit muni, mais il n'en n'étoit pas plus gai, et marmotoit entre ses dents " que l'aubergiste d'Anduhar l'avoit bien dit, et que les démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito. "

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornos, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues et une orange. J'offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fût empressé à me secourir ; il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres dans les nuits d'été, et je sentois battre mes artères, surtout aux tempes et à la gorge.

Lopez voyant que mon incomodité n'avoit point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances : " hélas, (dit-il) pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille, il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni ; il m'avoit bien dit que les officiers aux gardes vallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleux, et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de notre Dame d'Atocha, peinte par Saint Luc. "

J'arrêtai ce torrent d'impertinences, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à

mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus, je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux ou d'habitations, nulle route que le grand chemin, que j'avois suivi, et personne n'y passoit — par tout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris, que les échos répétèrent au loin. — Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre ; mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval et le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad al Quivir, qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guad al Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guad al Quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait longtems le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée : mais l'ainé, apellé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit, et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de vampires, et que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, et qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoutant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tirailloient pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoient ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonné, comme me l'avoit dit, l'aubergiste d'Anduhar.

Plus j'aprochois de la venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes, accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la Venta Quemada. Sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit, sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté, et parcourir

tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à los Alcornoques avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plus part étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines, qui paroissent pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim, qui me tourmentoit, avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Pendant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine, avoient attaqué successivement Lopez et Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné, que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passaient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, et me dit, en très bon Espagnol : “ Seigneur Cavalier, des Dames étrangères, qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre. ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de la quelle étoit une table garnie de trois couverts, et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent avec respect, et je vis entrer deux Dames, dont le tein de lys et de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux Dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un gout bizarre, ou du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'étoit une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye, mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset, richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants, couvroit le sein assez exactement ; il n'avoit point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nuds étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus ou garnis de griffes, n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la

jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air aisé et affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, et les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castillan, et me dit : “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin ”. Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyens de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table, et la même Dame, avançant vers moi un vase de Japon, me dit : “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une Olla-podrida, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue (lui répondis-je) il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier (reprit la belle Maure) ce n'est pas avec vous, que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sohha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume, et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confiées à votre loyauté. ”

J'assurai les belles qu'elles n'avoient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes, qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m'en prenois à ce que l'on appelle en Espagne “ Las Dolces. ” — La belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu'il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses, si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l'on danse dans les Algarves ; ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contempalai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine ; en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j'étois avec des femmes ou bien avec d'insidieuses succubes. Je n'osois voir — je ne voulois pas regarder. Je mis ma main sur mes yeux, et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c'étoit qu'un médaillon qu'elle voyoit dans mon sein et si c'étoit le portrait d'une maîtresse — “ c'est (lui répondis-je) un joyau que ma mère m'a donné, et que j'ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix. ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez (lui di-je) cependant la croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier, (me dit-elle) vous savez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n'étoit elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui

n'est qu'une branche de celle des Abencerages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n'est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina, (lui répondis-je), et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous (reprit la belle Maure) mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter. — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t'il mieux que je commence par la nôtre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Gomélèz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement régnant, nous n'avons jamais eû de frère, nous n'avons point connû notre père, si bien que renfermées dans les murs du sérail, nous n'avions aucune idée de votre sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevames à la hâte un petit volume, qui se trouva être : Les amours de Medgenoun et de Léillé, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur maniere. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léillé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embraser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maitresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos ames sembloient se confondre, et même j'ignore encore ce qui pourroit nous rendre plus heure[uses] que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusames de ces scènes passionées, mais enfin nous leurs fimes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des serrails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta, ou la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du prophète ; ses leçons étoient

conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koréïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions, par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle-même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien votre loi, nous y parut odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomélèz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtems dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçûmes de notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Gomélèz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura, qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque tems après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Gomélèz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme, ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérions aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit : “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina d'ajouter à vos délices, de m'unir à vos étreintes — car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Gomélèz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois à vous dire. ”

Histoire du Château de Cassar-Gomélèz.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben-Taher, frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous

prononcés Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grénade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtems, car il étoit chéri des Musulmans ainsi que des Mossarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calif. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharras, qui sont, comme vous le savez, une continuation des montagnes de la Sierra-Moréna, et cette chaine sépare le royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras. La plus part des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre pro[p]hète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants : ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomélez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un château très fort, qu'il apella Cassar Gomélez. Plutôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tout tems accessible et s'en faisoit un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château, et y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disoient que notre Scheïk avoit des entretiens avec le douzième Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchainé dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y reposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédécesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au tems où Cordoue eut ses Califs particuliers, indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras, qui avoient pris part à cette révolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages tandis que l'on conserva le nom de Gomélez à ceux qui restèrent attachés au Scheïk de Cassar Gomélez.

Cependant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances celestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise, et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras, à la tête de trois mille hommes. Hatem Gomélez étoit alors notre Scheïk, il alla au devant de Gonsalve et lui offrit les clefs de son château ; l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, et se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix regna sur nos montagnes, jusqu'au tems où Charles monta sur le trône. Alors notre Scheïk étoit Séfi Gomélez. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomélez de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Cependant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui

s'appelloit Billah Gomélez, rassembla les anciens de la tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruirait plusieurs membres de la famille des Gomélez, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence, et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit : “ Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter ! Cher Alphonse, que n'êtes vous musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir ”... Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse (me dit-elle) vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le regne de Philippe, fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidèles. Ce fut alors qu'un Gomélez fut reçu dans le Teket des Dervis de St. Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendimes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence : “ Aimable Alphonse, (me dit-elle) le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ? ” Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez (reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité), ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit (dit Emina) ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef. ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitoit des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses levres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obeïs — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloient de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. Mais à peine avois-je eu le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appésantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges,¹ mais ma pensée, emportée sur l'aile des désirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des serails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvois toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me reveillois dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru

¹ Une tache, un trou (?) empêche la lecture d'un mot.

ressentir ces douces alternatives...

SECONDE JOURNÉE.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — Je vis le ciel — Je vis que j'étais en plein air — Mais le sommeil appésantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étais pas encore éveillé — Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres. — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étais couché sous le gibet de los hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de corde, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression de ses serres, acheva de me réveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étais réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Guad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leurs crier : “ Agour, Agour ! ” Ce qui veut dire en Espagnol, “ Bon jour, ou, je vous salue. ” Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornosques — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criaï, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdu de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à-propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuisait encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, et j'étais fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est-à-dire, le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des événements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit. — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étais fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quemada ; et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied, toute la vallée de los hermanos, et celle de la venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroïsoit fringant, bien soigné et etrillé de fraix. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle-là de plus ne m'arrêta pas longtemps. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eu la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hôtellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelques recherches que

j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtemps, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de los hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane, qui paroissoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : " Entrez mon fils ; hâtez vous. Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. "

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger. —

Il me répondit : " Songez à votre ame, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle. — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal tel qu'on peut l'attendre d'un hermite. "

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort, et j'ignorois même qu'il y en eût, tout cela étoit encore un effet de mon éducation.

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure, et me conduisit dans la cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avoient d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, et du biscuit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais, mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. — Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang — Sa langue pendoit hors de sa bouche, et laissoit couler une écume baveuse. — Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement, il n'avoit même ni bas ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eus achevé de souper je demandai à l'hermite, ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit : " Mon fils, cet homme est un possédé que j'exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut-être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. " Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit : " Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire. " Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes.

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve, appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Seville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s'appelloit Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eu d'elle, et débuta dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas. Je devins pourtant

amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte, que j'allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défens de songer à ce mariage, et je vous le défens pour trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'église n'approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inésille ” Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'étoit passé, vint me trouver, et me dit : que j'avois tort de m'affliger ; que, si je ne pouvois devenir l'époux d'Inésille, je pouvois être son cortehho, c'est-à-dire son amant, et qu'elle en faisoit son affaire : mais en même tems elle me déclara l'amour qu'elle avoit pour moi, et fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion, mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l'intention d'y briguer la place de corrégidor de Cordoue ; et il conduisit avec lui sa femme et sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce tems me parut très long, parce que j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il m'ordonnoit d'aller à sa rencontre, et de l'attendre à la Venta-Quémada, à l'entrée de la Sierra-Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue, vers les dix heures du matin, et j'allai coucher à Anduhhar, chez un hôte des plus bavards qu'il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornouques, de ce que j'avois réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la Venta-Quémada. Je n'y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la t[e]noit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad al Quivir, et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eus mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troubloit, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme, sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j'y voulois coucher aussi, il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis, qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit, et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit, et se retira en hochant la tête, et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après ; ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obeirent quoique à regrèt, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux, pour m'aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé, près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, et quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j'avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche, ou d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris, parce que je n'avois pas

entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit, et je vis entrer ma belle mère ; elle étoit en deshabillé de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi, en marchant sur la pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence : Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : “ Mon cher Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission, d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille, et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois deux soient heureux aux dépens du troisième. Je prétens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez ” Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit, de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte, où elle se mit à regarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit : “ Tout va bien, voyez vous même. ”

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie, que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit : “ Mon cher Pascheco, restez à cette porte, quand il en sera tems je viendrai vous avertir. ”

Lorsqu'elle fut entrée, je remis mon œil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se deshabilla, assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur, elle lui dit : “ Ma pauvre Inésille, est-t-il bien vrai que tu veuille avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas, le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. ”

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, et se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J'y épuisai les délices et les crimes. Long tems, je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto, et couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompit ici le démoniaque et me dit : “ Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois, que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. ”

Je lui répondis : “ Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils (reprit l'hermite) avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? ”

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : “ Mon père, si cette aventure est arrivée, au Seigneur Pascheco, elle peut-être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire. ”

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : “ Pascheco Pascheco ! au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire ” Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gibet. Je me trainai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi, et me ramenèrent à la Venta-Quémada. J'y trouvai le cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit : “ Je suis Camille, ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. ”

Puis une autre petite voix dit : “ Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. ”

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut “ Satan, retire toi ! ”

Alors les petites voix me dirent : “ Pourquoi nous chasses tu ? N'es-tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. ”

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. — Elle devint plus claire, et j'aperçus, non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto, pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me retournai, et je vis que j'étois suivi par les deux pendus. — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joie ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi. — Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge comme du fer, que l'on sortiroit du feu. — Je demandai grace, ce fut en vain. — D'une main il me saisit à la gorge et de l'autre il m'arracha l'œil qui me manque. — A la place de mon œil, il entra sa langue brulante. — Il m'en lécha le cerveau et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu qui m'avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psalterion — J'entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m'arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l'enfer y firent Chorus — Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents. — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J'y ai confessé mes péchés, et j'ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance de satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons. ”

Je répondis à l'hermite, que je coucherois où il voudroit. Nous portames à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai et l'hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j'y réfléchissois encore, lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c'étoit l'hermite qui sonnoit, ou si j'aurois encore à faire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai et je demandai : “ Qui va la. ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus, (leur répondis-je) retournez à votre gibet et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous, parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant (leur répondis-je aussitôt). ” J'allai chercher mon épée et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne répondirent point. J'allai me coucher et je dormis jusqu'au jour.

TROISIEME JOURNÉE.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : " Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as tu couché à la Venta-Quémada ? les démons se sont ils emparé de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux pieds de l'autel. Confesse tes fautes. Fais pénitence. " L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : " Mon père, je me suis confessé, en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta-Quémada. Mais si j'y ai vû quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler. " Cette réponse parut surprendre l'hermite. Il m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, et voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prenant un air plus naturel, il me dit : " Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. "

Je lui répondis : " Mon père, le désir que vous montrez de me connoître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève, j'irai vous trouver à l'hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. " L'hermite m'embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain ; lui même mangea, quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du coté du démoniaque, et lui dit : " Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton redempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne " Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes-Vallones.

Il régnoit alors dans l'armée Espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne règlât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelq[ue]un ne s'en monroit pas content ; il avoit aussitôt à faire avec mon père lui même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans le quel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ses circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presque uniquement occupé de son tribunal de sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélez, fille de l'Oidor de Grenade, et du sang des anciens Rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tué. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente-trois

avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vû regner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne, et jamais il ne l'eût quittée ; mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de la ville de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plutôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philipe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie-heure savoir ce que vous aurez décidé. ”

Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jetta les yeux sur Garciaz Hierro, le meilleur prévôt de salle qu'il-y-eût à Madrid. Ce jeune homme, las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère, ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique, et la langue Castellane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, et selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de marechal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein. — Enfin il quitta Madrid en repandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades, qui avoient des commandemens sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un colonel François, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur. “ Seigneur Cavalier, votre chaise a devancé mon carrosse, pour arriver à la poste

avant moi. Ce procédé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison. ”

Le Colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons, et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur Cavalier, (reprit mon père) je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, et je me contenterai du premier sang. ” En disant celà il tira son épée.

“ Attendez encore un instant (dit le François). Il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement sont, restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plutôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battus, mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée, celui ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur [une] ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du colonel, avoit rouvert un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père, étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, et lui offrit de le présenter au ministre ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia, et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parcequ'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messieurs les Maréchaux et rapporteur de leur tribunal.

Comme le Chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messieurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au Greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père, et il en ressentit [une] joye inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Vélez, ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'église gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les François étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses thules, si bien qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour sechoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parce qu'elle lui rappelloit le siège de Lérída, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie, une cheminée à la flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyeau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une sorte

d'île assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes par des planches, et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une sorte de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au château, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joie. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur, qui alors occupoit le tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maître d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grace lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du château.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes, ou pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit, que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le Chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans je tenois déjà un petit fleuret, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon parein. Ce gentil-homme s'étoit marié à Tournai et il y exerçoit la charge de Lieutenant de la connétablie et rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pû être soignée, dans une contrée aussi solitaire que l'étoit celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre, étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnû en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude, de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne pût se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passames deux mois, nous fimes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournai vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez facheux, j'arrivai au château, environs deux heures après le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père, bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pu

compromettre ce que vous autres Espagnols appelez la Gravedad. Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Innigo Velez, me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro, me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : “ Révérend Don Innigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, et de nous en lire quelqu'une. ” Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit.

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelé Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres, pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelque fois un peu de gout pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur, enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après qui étoit un dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'église métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule, Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'église ; où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement apperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei-Gieraci, quelqu'un fait-il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition ! (s'écria Trivulce) ” et en même tems il donna vingt coups de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengèrent ses victimes, et il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne, mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit, qu'elle étoit enterrée avec son cousin dans l'église de Saint-Pierre. Tout auprès de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé, y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se reveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les

heures, et il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main et un balai dans l'autre — Mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux, mais son surplis qui colloït sur ses os, faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la Sacristie et sonna la petite cloche qui y est toujours. — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls, et entonnèrent des lithanies sur un ton fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei Gieraci, damné Trivulce, y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompit ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eu grand peur. ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du corps. On se mit au devant de lui, et enfin on l'apaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible et me dit : “ Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonne en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, ou j'avois intention de te faire entrer. ”

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s'adressant à mon père, il lui dit : “ Monseigneur, si j'osois dire mon avis à votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des lithanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en n'auroit surement pas peur.

— Monsieur Hierro, (répondit mon père, avec un peu d'aigreur) vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur (réprit Garciaz) je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de votre Excellence.

— Qu'appelez vous, (dit mon père) je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon bisaïeul.

— Monseigneur, (dit encore Garciaz) je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi. ”

Alors mon père, prenant un air encore plus terrible, dit : “ Hierro, que le ciel vous preserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin (dit Garciaz) il ne me reste plus qu'à me soumettre au châtement, qu'il plaira à votre Excellence de m'infliger au nom de son bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession je voudrois que cette peine me fut administrée par notre Aumonier, pour que je pusse la considerer comme pénitence ecclésiastique.

— Cette idée n'est point mauvaise, (dit alors mon père, d'un ton plus tranquille). Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. ”

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de reflexions en reflexions il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien, et Garciaz ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passée la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garciaz. J'allai à la chasse. On soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le révérend obeit,

l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferare, il y avoit un jeune homme appelé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion, et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions qui les déshonoroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la reputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulphe reçurent la courtisanne mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisanne raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maitresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle, qui avoit fait le coup, il courut chez lui, pour l'en punir, mais il le trouva environné de plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère, avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille, et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendroit souper.

“ Puisse-t-elle venir (dit Landulphe) et te mener en enfer, avec ton frère et toute ta famille des Zampi. ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit : “ Oh mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards, et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prière, et Dieu leur fit la grace, de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents et s'assit à table comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalâ, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vide. Le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, mets toi au lit. ”

Ici, mon père, interrompit l'Aumonier et se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, je vous assure que je n'aurois pas eu la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi sans que rien en altéra l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminé, on s'assoyoit sur des bancs qui étoient près de la porte. Six

ans entiers se sont écoulé dans cette douce tranquillité, et à présent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix-septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes vallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une commission de capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : " Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. "

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je repondis, que je n'avois jamais regardé l'or, que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit : " Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre et marquant la flanconade, vous êtes sur de desarmer votre ennemi. " Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J'allai en poste jusqu'à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut comme si j'eusse été son propre fils, il s'occupa de mon équipage et me recommanda deux domestiques dont l'un s'appelloit Lopez et l'autre Moschito. De Cadix j'ai été à Séville, et de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhhar, où j'ai pris le chemin de la Sierra Morena. J'ai eu le malheur d'être séparé de mes domestiques près de l'abreuvoir de Los Alcornos. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta-Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

" Mon cher enfant, (me dit l'hermite) votre histoire m'a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d'avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta-Quemada, je crains bien que vous ne soyez exposé, aux obsessions des deux pendus, et que vous n'ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père, (répondis-je à l'Annachorète) j'ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du Seigneur Pascheco. Bien qu'il ait le diable au corps, il n'en n'est pas moins gentilhomme, et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l'on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumonier de notre château m'a dit, que bien qu'il y ait eu des possédés dans les premiers siècles de l'église, il n'y en n'avoit plus à présent, et son témoignage me paroît d'autant plus respectable, que mon père m'a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais (dit l'hermite) n'avez vous pas vu la mine affreuse du possédé et comme les démons l'ont rendu borgne ? "

Je lui répondis : " Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l'œil d'une autre manière. Au reste je m'en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n'avoir peur ni des revenants, ni des vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises. Je vous promets de la porter avec foi et vénération. "

L'hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : " Je vois, mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n'y persistiez pas. Ces Gomélez de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l'on dit Musulmans au fond du cœur. S'ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l'accepteriez vous ? "

— Non assurément (lui répondis-je), il me semble, que de renoncer à sa religion, ou d'abandonner ses drapaux, sont deux choses également deshonorantes. "

Ici l'hermite parut encore sourire, puis il me dit : " Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur

un point d'honneur, beaucoup trop exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu'il étoit au tems de votre père. De plus les vertus ont d'autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter davantage, car vous avez une forte journée à faire avant que d'arriver à la venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L'hôte y est resté, en dépit des voleurs, parce qu'il compte sur la protection d'une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après-demain vous arriverez à la Venta de Cardegnas, où vous serez déjà hors de la Sierra-Moréna. J'ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle ” Ayant dit ces choses, l'hermite m'embrassa tendrement, mais il ne me donna point de rélique, pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d'entendre, ne pouvant concevoir, qu'il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d'honneur, qui me sembloit comprendre, à lui seul, toutes les vertus. J'étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu'un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin et me dit : “ Vous appelez-vous Alphonse ? ” Je répondis qu'oui.

“ Si cela est (dit le cavalier) je vous arrête, de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. ” J'obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de sifflet et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m'attachèrent les mains derrière le dos, et nous prîmes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d'une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont-levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le dongeon, l'on ouvrit une petite porte de côté, et l'on me jeta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garoté.

Le cachot étoit tout-à-fait obscur, et n'ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j'aurois eu de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C'est pourquoi je m'assis à la place où je me trouvois, et comme on l'imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut que l'inquisition s'étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit tout ce qui s'étoit passé à la Venta-Quémada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n'avois que le choix, ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu, et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événemens de[s] deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment, plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour que l'on m'avoit joué, de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Cependant les heures se passoient. Je commençai d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire, que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit, faute de résistance. Je le poussai tant, que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gosier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, et je m'y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c'est-à-dire très fort, mais sans me faire du mal. Si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir.

QUATRIEME JOURNÉE.

Il me semble que j'avois dormi plusieurs heures, lorsque l'on vint me reveiller. — Je vis entrer un

moine de saint Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambaux, d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y raffermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eu la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffert sans proférer une seule plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à-peu-près ce discours : " Mon cher, mon doux enfant, rends graces au ciel qui t'a conduit dans ce cachot. Mais dis moi, pourquoi y es tu ? Quelles fautes a tu commises. Confesse toi, répans tes larmes dans mon sein. — Tu ne me réponds pas ? Hélas mon enfant, tu a tort. — Nous n'interrogeons point, c'est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoiqu'un peu forcée, n'est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi. — Allons, il faut te mettre sur les voyes. Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés ? — Tu ne dis rien. Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de lucifer. "

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derriere le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes : " Et bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore. — Mon cher fils, ne t'effraye point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal. Tu vois ces deux planches. On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coup de marteau. D'abord tes pieds enfleront. — Ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, et l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal. — Tu ne réponds rien ; aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire. — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir — Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux-ci, qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront. Au second, tes jambes se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — tu ne veux pas parler ? — allons qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches).

Tu ne veux pas parler ? — placez les coins. — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... "

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : " O ! Mahomet, nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. " Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara, Zoto me dit : de monter à cheval et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde, avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. A la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Granada, que les Grénadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, l a N u e s t r a V e g i l l a. Je la voyois toute entière avec ses six villes, ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras, des bosquets, de frais ombrages, des édifices, des jardins et une immense quantité de Quintas, ou métayries. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines, cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières, portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : " Mesdames, je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta-Quémada, mais je vous avoue, qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment

déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse, ne nous accusez, que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N’avez-vous pas eu une occasion de faire preuve d’un courage plus qu’humain ?

— Comment (lui répondis-je) quelqu’un douterait-il de mon courage ? Si je savais le trouver, je me battrais avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire. Il y en a que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheïk Massoud, et qui sait tout le secret du Kassar Gomélez. Tout ce que je puis vous dire c’est, que vous êtes notre très proche parent. L’Oidor de Grénade, père de votre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d’être innitié. Il embrassa la religion Musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors régnant. La cadette seule eut des enfants et elle est notre mère. Peu de tems après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion, qui, à cette époque, désola toute la côte de Barbarie... mais laissons là toutes ces choses que peut-être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnoissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole. Oui Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devénues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu’elle prenoit le ton du sentiment. Enfin, je fus flatté, caressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J’allai me coucher dans une autre, et nous goutâmes tous un repos, dont nous avions besoin.

CINQUIEME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu’il étoit impossible de s’y orienter, ni de savoir de quel côté l’on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d’une ville abandonnée et déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : “ Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits et de me dire ce que vous en pensez. ”

Je lui répondis, que j’y voyois de l’eau, et que je pensois que c’étoit un puits.

“ Et bien, (reprit Zoto) vous vous trompez, car c’est l’entrée de mon palais. ” Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, et cria d’une certaine manière. Alors je vis d’abord des planches, qui sortirent d’un côté du puits, et qui furent posée à quelques pieds au-dessus de l’eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits, et lorsqu’ils furent dehors, Zoto me dit : “ Seigneur Alphonse, j’ai l’honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps, attachés à une certaine potence, mais ils ne s’en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant, ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheïk des Gomelez ” Je lui répondis, que j’étois charmé de voir les frères d’un homme qui sembloit m’avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde, dont les deux sœurs se servirent, avec plus d’aisance que je ne l’avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fumes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l’on ne pouvoit passer qu’en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cents marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d’une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l’on habitoit,

étoient tapissées en liège. Ce qui les garantissait de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra, près de Lisbonne, un couvent, taillé dans le roc, dont les celules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle, à cause de cela, le couvent de liège. — De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavallerie étoient dispersés dans les environs. Cependant, en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture, qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine, faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

“ Toutes ces merveilles (me dit Emina) sont l'ouvrage des Gomélez. Ils creusèrent ce rocher dans le tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est-à-dire qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres, qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même, étoient les mines d'or natif de la Betique, et d'anciennes prophéties anoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomélez. Qu'en dites vous Alphonse, ce seroit un joli patrimoine ? ”

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui temoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoit [*sic*] plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un diné très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes, Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : “ Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. ”

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes.

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier, habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit, qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfans, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présens de noces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal, à mettre autour du cou. Ma mère, en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit long tems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mourroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse, du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreille furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille, pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint

chez lui pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi, s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi, après un moment de réflexion, lui parla en ces termes : “ Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hasard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme, assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté, que vous ne le connaissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc les quarante cinq onces, dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. ” Mon père accepta avec reconnaissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo, ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louage en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo, qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes et si souvent répétées, qu'il se détermina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, et dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon. “ Mira Lunardu che fa lu criadu de sua mugiera. ” Cependant, comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis, que ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris, demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eu la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura, qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour, tout-de-suite après la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours. “ Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; vous n'avez donc que deux partis à prendre : l'un de corriger votre femme, l'autre d'embrasser un état qui vous mette à-même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a ve[c]u. On a d'autres baguettes de coudrier, qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau ou même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément, de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prénez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent parceque c'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. ” Après avoir ainsi parlé, Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père et s'en alla.

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques unes de ses amies. Enfin elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi, sa femme

s'évanouit — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avait point fait un bon effet, et qu'il se recommandait aux braves dont il lui avait parlé. Monaldi lui répondit : “ Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurés fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer. Adieu, puisse le ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit ce que Monaldi lui avait conseillé, et bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe et les sbires, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir acosté par un homme bien mis, qui lui dit : “ Monsieur Zoto, voici cent onces que je vous donne. Dans une demie-heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église. Retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près. ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avait données ; et lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu dont il avait servi le ressentiment. Celui-ci lui dit : “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d'accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d'amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives le Barigel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu'on l'est d'ordinaire après un premier assassinat. L'ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : “ Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit, que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l'on vous donnera par-dessus le marché une absolution générale. ” Après cela, il ne fut plus question de ce qui s'étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s'étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu'il en avait reçues ; mais Monaldi lui dit : “ Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n'en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d'honneur et d'une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la croce d'oro et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n'étoit pas encore fait au métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d'hiver, dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d'or à son corset noir, et un crochet d'or où pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d'un certain âge et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un château voisin, et de permettre que l'on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du

vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un bâillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici encore cent sequins. Ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit : “ Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J’attends les gens au coin d’une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu’il convient à un homme d’honneur, mais je ne me charge point de l’office d’un bourreau. ” Après avoir ainsi parlé, mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui-ci n’insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d’honneur à mon père, mais ensuite, il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l’un s’appelloit le Comte Montalto et l’autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins, pour assassiner Serra. Mon père s’en chargea, mais il demanda du tems, parce qu’il savoit, que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père, dans un lieu écarté, et lui dit : “ Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous, donnez moi votre parole d’honneur de poignarder Montalto. ”

Mon père prit la bourse et lui répondit : “ Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d’honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. ”

Le Marquis dit en riant : “ J’espère bien que vous ne le ferez pas. ”

Mon père répondit très sérieusement : “ Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l’ai promis et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arrière et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n’étoit plus. Le Comte l’embrassa et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d’un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent sequins pour l’assassiner. Le Comte dit, qu’il étoit charmé d’avoir prevenu son ennemi : “ Monsieur le Comte (lui répondit mon père) cela ne vous servira de rien, car j’ai donné ma parole ” En même tems il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d’eux à coups de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient, vantèrent à l’envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure, que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant long tems on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l’histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu’on demandoit des ordres au sujet de l’embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu’il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n’avoit cessé de vanter l’honneur, la délicatesse, l’exacte probité de gens, à qui l’on auroit fait grace de les pendre. L’abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s’apercevant de ma réverie, m’en demanda le sujet. Je lui répondis, que l’histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j’avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu’il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d’honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu’il vous dit. Vous le retrouverez plus d’une fois dans le cour de votre vie. ” Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l’intérieur de l’appartement, c’est-à-dire dans la partie du souterrain qui leurs étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s’alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d’une main et conduisant de l’autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l’amour. Mon lit étoit fait de façon qu’elles purent s’y assoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t’ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheïk nous le pardonne, si nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi vous même. Si c’est encore là une épreuve où vous mettiez ma vertu, j’ai peur qu’elle ne s’en tire pas trop bien

— L'on y a pourvu (repondit la belle Africaine) ”, et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n'étoit point celle de Venus, bien qu'elle tint à l'art et au génie de l'époux de cette déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n'étoit pas au pouvoir de mes cousines, ou du moins elles me l'assurèrent.

Le centre de toute pruderie ainsi mis à couvert, l'on ne songea point à m'en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d'amante, qu'elle avoit autre fois étudié avec sa sœur. Celle-ci voyoit dans mes bras, l'objet de ses feintes amours et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brûlante, devoit par le tact, et pénétoit par ses caresses. — Nos moments furent encore remplis par je ne sais quoi, — par des projets sur lesquels on ne s'expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent et l'espérance d'un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans leur appartement. Lorsque je me trouvai seul, je pensai qu'il me seroit bien désagréable, de me réveiller encore sous le gibet. Je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m'occupait jusqu'au moment où je m'endormis.

SIXIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto, qui me dit, que j'avois dormi très longtemps, et que le dîné étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur[s] yeux me carressoient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du dîné qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Zoto [*sic*], je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères et moi. Mais ce ne fut que pour la forme, comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégua le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue, par les voisines et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avons notre part dans l'estime universelle, et moi en particuliers, j'étois regardé comme le prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le Viceroy de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé, d'un coup de mousquet, dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtemps. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même je n'avois pleuré une fois, en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga, qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit et se rendit à Messine, où il demanda un asile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il ménoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pansoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose, qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance règnoit dans

notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans le carême elle fit une crèche (ou Présépe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, et forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes, remportés sur sa sœur ou sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre, qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleuresie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retiré chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons, que nous l'avions été à Bénévent. Lorsque nous avions mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chacun, dont nous achétions des chataignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons. — Lorsqu'un événement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons, que j'avois acheté pour mes frères et pour moi, et j'en faisois les dividendes : lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté ; sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme braciere, qui donna le bras à une belle dame, en suite un Abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongreline étoit de velours bleu, brodée en or et garnie de zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. — Son bonnet, également garni de zibellines, étoit aussi en velours bleu, et surmonté d'une houpe de perles, qui tomboit sur une épaule. Sa ceinture étoit en glands et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries. Enfin il avoit à la main un livre de prières monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisois, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main, mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisois, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père et de mes frères, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant, comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme braciere, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca Fiorita, exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur, que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino, — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ce-ci, ou rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valoient dix de votre sorte ” Le gentilhomme, considerant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice, mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de pied dans le visage, en me disant : “ Managia la tua facia de banditu ”

Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment, je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joyes de cet âge, et longtems après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups ; et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but contre lequel je m'exercois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisais ? Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir et de me faire bandit — Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit d'une manière, qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrai un petit ramoneur de ma connoissance, qui me demanda où j'allois ? Je lui racontai mon histoire, et il me conduisit aussitôt à son maître. Celui-ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit où en prendre, pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoitroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des chëminées, et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois, que j'exercois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai, que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeller, mais je ne le fis point, et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau salon, mais le premier objet que j'y aperçû, fut mon Principino, en chemise et jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, et me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut-être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte ; de plus je m'étois bien vengé, du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins je l'accommodai assez mal, mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : “ Ciucio Maledetto io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini ” Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai, par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de repondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père, m'écouta avec beaucoup d'interêt, puis il me dit : “ Zoto, Zoto ! Gia Vegio che tu sarai banditu ” Ensuite se tournant vers un homme, qui étoit à côté de lui, il lui dit : “ Padron Lettereo prendete lo chiotosto vui. ”

Lettereo est un nom de baptême, particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville, et qu'elle doit avoir datée, l'an 1452 de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de St. Janvier. Je vous fais ce détail, parce qu'un an et demi après, j'ai fait à la Madonna della lettera, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque, armé, (soit disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit. Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloit surprendre des batiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douanne y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltellades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante, sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien, que les gens d'un caractère timide, ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de Galère, des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit encheri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une madonne, des quelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe epaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or — Tel étoit le Patron.

L'on prétend, que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore, il étoit la coqueluche des femmes de son état, et la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connoître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme, d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui sous le nom du capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies, et en même tems, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaiement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile et arrivâmes le troisième jour au détroit de St. Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques, occupées de la pêche du corail.

Nous nous mêmes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois et plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flotille fut dispersée par une Grégalade, c'est le nom, que dans la méditerranée, l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connus sous le nom de la rade de St. Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jetta l'ancre tant proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir [moins] de monde. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les bâtiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé, que du capitaine, du contre maître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Munis de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile godronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut remis au beau, les Matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile, mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre-maître monta aussi et fut suivi du capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots et aborda par l'arrière de la Polacre. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : " A larga ladron, a larga. " Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le capitaine qui paroissoit un homme déterminé, se jette dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer et on ne le revit plus. — Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes, pour les tenir en arret, et avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du capitaine, il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives, mais comme il étoit un peu pesant et cerclé avec soin. Il jugea qu'il y trouveroit peut-être d'autres objets, il l'ouvrit et fut agréablement surpris, d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mimes à la voile, comme nous rangions l'arrière du Vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie : " Viva St. Marco. "

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : " Comme quoi, son équipage avoit pris querelle avec celui d'une Polacre Vénitienne, et comme quoi le capitaine Vénitien, avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer. " Une partie du baril d'olives, fut employée à donner à ce récit, l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa, à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif, appelé Nathan Levi, ayant observé, que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d'Angleterre, appelée Birmingham. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, et Lettereo se chargea du soin, d'y transporter et débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d'un an, nous ne fimes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. — Peut-être même eussions nous pu continuer longtems nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoyes d'or et d'argent. Celui-ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le capitaine Pepo, avoit ordre du Roi de Naples, de l'enlever, mais qu'il ne pouvoit se mettre en mer, qu'à la fin du mois. Ce faux-avis n'étoit qu'une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer, depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux galliotes et de deux scampavies. Nous étions entourés, il n'y avoit nul moyen d'échapper.

Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitane. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtiments mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés, “ Mayna Ladro, Mayna can Senzafede ” Lettereo mit à l'orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l'eau. Puis, s'adressant à l'équipage, il nous dit : “ Anime managie, io in galera non civado — Pregar per me la santissima Madonna della lettera. ” Nous nous mimas tous à genoux. Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crumes qu'il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau, plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout-à-fait. D'abord, nous autres qui étions à genoux, nous tombâmes tous sur les voiles, et lorsque le navire s'engouffra, celles-ci, par leur élasticité, nous rejettèrent heureusement à plusieurs toises de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. A mesure que l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit et l'on nous jettoit dans le gavon de la capitane. Quatre jours après nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice, que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso, — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la Marine. Nous marchions gravement, précédés et suivis par des Sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu et s'écria : “ Ecco lu picciolu banditu des Augustini ” En même tems, il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux et m'egratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos, j'avois de la peine à me defendre.

Cependant me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots Anglois, je débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai et lui donnant un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en main. La princesse, qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les Sbirres, s'y opposèrent et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long, ils furent condamnés [*sic*] à recevoir l'Estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse, qui étoit échappé, et à moi ; nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses, sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête, et le croc en jambes, donné au Principino. Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : “ Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donné au capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme, que nous avons au pied d'Etna et vous y passerez doucement les années de votre enfance. ” Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Lai, et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère Lai. Nous arrivâmes à la ferme, et je fus installé. De tems à autre l'on m'envoyoit à la ville, pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le principino. Cependant une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelques tems après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile, de l'assassiner, et je me répens tous les jours de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les

premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, n'y même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'atteinis quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon temperament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa-Lunga. Le plus honnête et vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter, le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit, de[s] réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit, que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu. — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capables de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt plus que du nôtre.

— Ma belle cousine (lui répondis-je) tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites-moi naturellement, ce que vous désirez.

— Cher Alphonse, (reprit Emina). Nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh pour ce joyau (dis-je aussitôt), ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter et je tiens toutes mes promesses, ce ne seroit pas à vous, d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est-à-dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

SEPTIEME JOURNÉE.

Le lendemain matin je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des shals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter, avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage, que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testalunga. Il lui expliqua sans détour, l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eut fait autant.

Testa-Lunga, après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se resolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés, sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi une prodigieuse quantité de lave ; et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testalunga fortifia sa troupe, dans des repaires, dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au Viceroy, et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa, dans la crainte, à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testalunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : " Volons en commun, je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres " C'étoit toujours voler, mais Testalunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de tems, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testalunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto, et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle ; c'est-à-dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni, et un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des Moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant, n'approcheroit pas encore des hommes de Testalunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une resille de soie, une ceinture de pistolets et de poignards. Une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipement de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer, qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans une chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire, les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai au[x] pieds du chef, pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testalunga demanda qui j'étois ? Je repondis, que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joie. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit : " Mes camarades, le lieutenant de Testalunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des Ducs et des Princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je repons qu'il se rendra digne de cet honneur. " Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité. —

Mon grade, d'abord, n'étoit qu'une plaisanterie et chaque bandit éclatoit de rire, en s'appellant : " Signor tenenté " Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, ou d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissois le sommet des rochers, pour decouvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts châtaigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus resister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les heros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flatteuse.

J'étois lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix-sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le Sud ; parce qu'une nouvelle irruption du volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un château, appelé Rocca Fiorita, fief et manoir en chef, du Principino, mon ennemi.

Je ne pensois plus guère aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre, dans nos climats les cœurs sont implacables. Si le Principino eut été dans son château, je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maître, que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fîmes de Rocca-Fiorita, un véritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième, nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, et plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, et je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eu la précaution, de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évation.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de litières, dans lesquelles étoient les dames, et dans la dernière étoit le Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames, et quelques gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je me résolus [à] l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne, à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression, qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut-être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisois quelque fois, pour me réposer avec plus de sûreté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même aperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vu. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda, d'un air content de lui même, et lui dit : " Ma chère promise, voici un bouquet, que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gueux de Zoto. "

La demoiselle répondit : " Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort, de mettre des conditions à vos faveurs, et puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendroit. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. "

Le Principino fort piqué répliqua : " Mademoiselle Sylvia, souvenez-vous que vous êtes ma promise. " Sylvia ne répondit point, et fondit en larmes.

Alors le Principino furieux lui dit : " Méprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites. " En même tems il lui donna un soufflet.

Alors la Demoiselle s'écria : " Zoto, que n'es-tu ici pour punir ce lâche. " Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus et je dis au Prince : " Tu dois me reconnoître. Je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeler à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles " J'avois sur moi deux poignards, et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanouï sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : " Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain

épouser le Prince, ou bien être mise au Couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie ” Et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloir empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc, sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri et retomba évanoui. — Nous sortîmes par le trou, que j'avois fait dans le mur du jardin et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maîtresses, ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Sylvia avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours “ Il monté ” ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appelons la tour du Philosophe ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre, qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui, se divisant un peu au-dessus de la tour, et se rejoignant un mille au-dessous, y formoit une isle tout-à-fait inabordable.

Je sentis tout-de-suite l'importance de cette position, et de plus nous avions dans la tour même, un dépôt de châtaignes, que je ne voulois pas perdre. A force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passé d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillage. J'en ornai une autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

A présent, lorsque je reporte ma mémoire au tems que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le recit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes, qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plutôt elle n'en n'étoit qu'exilée pour un tems, car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino, devint amoureux de Sylvia, et sa passion étant très-forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maîtresse n'y répondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guérir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je detestois au contraire à cause de sa lacheté, et si Testalunga m'en avoit cru, il l'auroit dès long-tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia, et lui fit accroire que j'avois une maîtresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino, instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démeler des trâmes de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scelerat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, [que] le Prince de Roccafiorita l'avoit payé, pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre

troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde, joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage, tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sûreté de mes camarades, je perdus bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer que depuis lors, je suis devenu un brigant des plus ordinaires.

Peu de tems après Testalunga mourut d'une pleuresie, et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un senaut sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaines de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai [*sic*] deux convoys de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté, le grand Scheik des Gomélez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités, d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordre. Je n'en n'ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveaux.

Voilà mes chers maitres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en n'auront pas le tems, car notre embarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut-être jamais. ” Le souper ne fut point gai et je me hatai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur mélancolie.

Elles y vinrent aussi plutôt que de coutume, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains, cet emblème n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer. — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de borne à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut-être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres et plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvellez le serment que vous avez déjà fait de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus récompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit des ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la relique, et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrez demain (me dit-elle) en attendant mettez à votre cou cette tresse tissée de mes cheveux et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, préserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes

charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paraître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsqu'une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement et je dis à mes cousines que je craignois que nous ne fussions menacés de quelque événement sinistre : " Je le crains comme vous (dit Emina), et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. "

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la Moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds et lui dirent : " Puissant Scheik des Gomelez, pardonnez nous " Le Scheik répondit d'une voix terrible : " Adonde estan las fahhas " (où sont vos ceintures ?)

Puis se tournant vers moi, il me dit : " Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire Mahométhan ou mourir. "

J'entendis un affreux hurlement, et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînèrent hors de la chambre.

" Malheureux Nazaréen (reprit encore le Scheik des Gomelez) avale d'un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu periras d'une mort honteuse et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s'en serviront dans leurs infernales métamorphoses. " Il me parut qu'en pareille occasion l'honneur me commandoit le suicide. Je m'écriai avec douleur : " Oh mon père, à ma place vous eussiez fait comme moi. " Puis je pris la coupe et la vidai d'un trait. Je sentis un malaise affreux et tombai sans connoissance.

HUITIEME JOURNÉE.

Puisque j'ai l'honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j'avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j'ignore combien de tems j'y suis resté. Tout ce que j'en sais, c'est que je me suis réveillé sous le gibet de los Hermanos, et pour cette fois je me reveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j'avois la satisfaction de voir que je n'étois point mort. Je ne me reveillai pas non plus entre les deux pendus, j'étois à leur gauche et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parce qu'il paroisoit sans vie et qu'il avoit une corde au cou. Cependant je reconnus qu'il dormoit et je le reveillai. L'inconnu voyant où il étoit, se mit à rire et dit : " Il faut convenir que dans l'étude de la cabale, on est sujet à de facheuses méprises. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l'on ne sait à qui l'on a à faire. — Mais (ajouta-t-il), pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. " Puis il m'aperçut et me dit : " Ah vous, vous êtes bien jeune pour un cabaliste. Mais vous avez aussi une corde au cou. " Effectivement j'en avois une. Je me rappelai qu'Emina avoit passée à mon cou une tresse tissée de ses cheveux et de ceux de sa sœur, et je ne savois qu'en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : " Non, vous n'êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; vous êtes Capitaine aux gardes-Vallones, brave, mais encore un peu simple. N'importe, il faut sortir d'ici, et puis nous verrons ce qu'il y aura à faire. "

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los-Hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j'étois décidé à suivre le chemin de Madrid. " Bon, (me dit-il) je vais aussi de ce côté là, mais commençons d'abord par prendre quelque nourriture. " Il tira de sa poche, une tasse de vermeil, un pot rempli d'une sorte d'opiat, et un flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une cuillerée d'opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur et me dit d'avalier le tout. Je ne me la fis point répéter, car le besoin

me faisait défaillir, l'élixir étoit merveilleux. Je m'en sentis tellement restauré, que je n'hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m'en parut difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta-Quémada. Le cabaliste s'arrêta et dit : " Voici un cabaret, où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions. J'y ai laissé de certaines provisions qui nous feront du bien. "

Nous entrâmes en effet dans la desastreuse Venta, et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte et garnie d'un paté de perdrix, et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroissoit avoir bon appetit, et son exemple m'encouragea, sans cela je ne sais si j'aurois pu prendre sur moi de manger, car tout ce que j'avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisais, et si quelqu'un l'eut entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eumes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres et nous arrivâmes à celle où j'avois couché, le jour de mon départ d'Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat et m'y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m'étoit arrivé, et surtout aux evenements de la caverne. Je me rappelai qu'Emina m'avoit averti de ne pas croire le mal qu'on me diroit d'elle. — J'étois occupé de ces reflexions, lorsque le cabaliste, me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J'y regardai de plus près, et je vis que c'étoit la relique que les deux sœurs avoient ôtée de mon cou. J'avois vu qu'elles l'avoient jettée dans une fente du rocher de la caverne, et je la retrouvois dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étois réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la relique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire et me dit : " Ceci vous appartient donc Seigneur cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris que vous vous soyez réveillé sous le gibet. N'importe il faut nous remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. "

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite, qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : " Ah mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. " Nous nous reposâmes et puis nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Enfin nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, ou du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas, l'hermite prit de l'eau benite et en aspergea le démoniaque en lui disant : " Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. " Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des lithanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisement, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabanne, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arrêtant et m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chèvre blanche se changea en un bouc noir, cette metamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin et

puis se dressant sur ses pieds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir, car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment dans le fond d'une caverne ; là je vis le jeune cavalier qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit et avoit auprès de lui deux filles très belles, habillées à la Moresque ; ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de son cou une rélique, qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los-hermanos. Mais le jeune Cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier qui lui en témoigna sa reconnaissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux et je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense que c'étoit quelque affreux pêché.

Je voulois crier, mais je ne pus proferer aucun son, cela dura quelque tems, enfin une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant les deux pendus sautèrent sur moi et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un de[s] deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcerent à galopper par monts et par vauds. — Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré ; tout en courant il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quittèrent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions a pénétré dans mon sang — Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils, vous l'avez entendu, se peut-il que vous ayez été en conjonction charnelle avec ces deux démons ? Venez, confessez vous, avouez votre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu d'autres choses que moi. L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut-être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici, un gentilhomme cabaliste, qui a aussi couché à la Venta-Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut-être y trouverions nous de nouvelles lumières, sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse, (répondit le cabaliste), les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes ; ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai cependant, de contenter votre curiosité, autant que cela sera en mon pouvoir, mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plaît, soupons et allons nous coucher, demain nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, et je fus comme l'autre

fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant.

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco. Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi que j'avois vu mes cousines sauter sur lui et l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit, averti de ne point mal penser d'elle ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparé de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit... Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les beléments d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâche d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ” la chèvre se tut... J'allai me coucher et dormis jusqu'au lendemain.

NEUVIEME JOURNÉE.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, et me dit : “ Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est point servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabanne, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit la qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeûné qui consistoit en lait bien chaud et châtaignes.

Tandis que nous déjeûnions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui qui inspireroit ainsi l'épouvante. L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : “ Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis qu'une lettre importante, vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille sans l'avoir lue. ” Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : “ Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. ” Puis il sortit de la cabanne.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : “ Pour vous faire voir le peu de cas que je fais des menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qu[i] il est ; c'est le juif errant, dont peut-être vous avez entendu parler. Depuis environs mille sept cents ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau comme vous l'avez vu. Il ne paroît guère dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi qui l'ai fait venir ici, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur cabaliste (lui répondis-je), le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après-demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtems (reprit le cabaliste), et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plutôt. ” Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq

minutes, nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris et j'y lus ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre Roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille, et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquilliser votre respectable père, et de lui faire voir cette affaire, sous un point-de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas, Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fîmes compliment au cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière à la Venta-Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre, mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes.

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom que je possède un joli château, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée, commença à se manifester des l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joye, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la verité employé tout son art, pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son tems. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hebreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla, tous les deux, avec beaucoup d'exactitude et pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous innitier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parce que l'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha, c'est-à-dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des dialogues dans lesquels Rabbi-Siméon, fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaisant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour celèste, et assista à cette

assemblée sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut-être vous imaginez vous vous autres, avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits, par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldéen en l'année 1684 dans une petite ville de l'Allemagne appelée Francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux qui imaginent, que pour lire il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet pour de certaines langues modernes, mais dans l'Hebreu chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourroit abimer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunai créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'âme. Quoique profane vous pouvez aisement en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours, nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avons le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction intérieure. — Mais nos félicités cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les événements. — Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi, que notre père Mamon perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine seulement pour être perceptible aux sens grossiers des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin, que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à genoux — Il nous y laissa ; et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus. — Ne perdez aucune de mes paroles. — Mon fils, je m'adresse d'abord à vous — je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu'à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La reine le proféra à l'instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles, avant qu'elles eussent touché le séjour impur que l'on nomme terre. — Ils les portèrent dans la sphère des filles d'Elohim, où elles reçurent le don de l'immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu'elles choisiroient pour leur époux commun. — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père a eu en vue dans son Schir haschirim ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les gémeaux célestes. Il[s] seront vos époux — Que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu'un mortel. — Le sable s'écoule. — Je meurs. ”

Après ces mots, mon père s'évanouit, et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu'un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux. Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des cherubins.

Vous jugez bien que l'espoir de jouir de l'immortalité, et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques, mais je fus des années, avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre. Cependant, m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu'un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point, au contraire j'en conclus que mon opération étoit bienfaite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très-jolis. Puis deux autres petis pieds. J'osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux, ma sœur fit des opérations semblables aux

miennes, et eut une vision, non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison qu'elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci, je me préparais à recommencer, lorsque j'appris qu'un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j'eus à son sujet avec ma sœur, m'engagea à l'aller voir à son passage. Je partis un peu tard et n'arrivai ce jour-là qu'à la Venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m'établis dans la chambre à manger, et j'ordonnai au petit Nemraél de m'apporter à souper. Ce Nemraél est un petit génie d'une nature très abjecte, que j'emploie à des commissions pareilles, et c'est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar où couchoit un prier de Bénédictins, s'empara sans façons de son souper, et me l'apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j'étois fatigué et j'y touchai à peine. Je renvoyai Nemraél chez ma sœur, et j'allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prélude je m'attendois à voir quelque revenant et je me préparais même à l'écarter, parce qu'en général ils sont incommodés et facheux. J'étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s'agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font quand ils prient. Il n'avoit pas plus d'un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupitre et son livre. Je reconnus bientôt que ce n'étoit pas là un revenant, mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savois pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu a[s] commencé tes opérations à rébours, et voila pourquoi les filles de Salomon, se sont montrées à toi les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé le petit rabbin disparut. — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-Haschirim, et cherchant les noms des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très-surpris, cependant je commençai les évoquations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieus s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges ; l'un d'eux me dit : " Fils d'Adam, reprends tes esprits, tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Henoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudra[s] te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egrégors, nés du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu veras aussi parmi nous quelques Nephelims, mais en petit nombre. Viens nous allons te présenter à notre souverain. "

Je les suivis et j'arrivai au pied du trône sur le quel siégeoit Henoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. — Je craignis que mon oreille ne put soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes. — Cependant il l'adoucit encore pour me dire : " Fils d'Adam l'on va t'ammener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se méloit à leur sang. Derrière elles deux Nephelims portoient un trépied, d'un metal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissée de leur[s] cheveux. Une flamme vive et pure sortant alors du trépied, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel. — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour. — On ouvrit une grande fenêtre qui communiquoit avec le troisième ciel, et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos, et couché auprès de

leurs deux infames cadavres, aussi bien que le cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eu à faire à des esprits très malins et dont la nature ne m'est pas bien connue, je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des pieds.

“ Malheureux aveugle (dit l'Hermite), et que regrettes-tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui, par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. — Alphonse, mon fils Alphonse, répens toi, il en est encore tems. ”

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup, j'y répondis assez froidement en lui disant, que je respectois ses saintes exhortations, mais que je ne me conduisois que par les loix de l'honneur, ensuite on parla d'autres chose.

Le cabaliste me dit : “ Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert ; je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante. — Oui venez, vous descendez des Gomelez, et ce sang a droit de nous intéresser. ”

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite, il lui dit : “ Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques. — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant après, on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun. Nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Medée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de Grimoire, mais cette idée étoit tout-à-fait fausse. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer, ses beaux cheveux dorés tomoient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligement, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquieté, j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela (répondit Ben Mamoun) pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amene, celui-ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Gomélez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir et dit d'un air assez triste : “ j'espère pour votre bonheur que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont-levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste, et tout y paroissoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulate [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une olla-potrida et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco, toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appetit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser, dès que nous fumes sorti de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverez que demain à l'heure du diner. ” Ben Mamoun se retira effectivement, et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une legende des pères du désert, et ordonna à Pascheco de lui en

lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. A force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espoir de passer quelques jours tranquille dans le château d'Useda, étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la bibliothèque. — Puis le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims, sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vu. — Tout cela est d'une grande conséquence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé, Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir et sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse (reprit Rebecca), comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole d'honneur donnée à deux démons, puisse vous engager ? Or nous savons, que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces démons, parce que dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance, et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience, combien notre sort est différent. Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots, Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes, puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra. ” En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIEME JOURNÉE.

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eut embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme. Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelque mots échappés à Don Emanuel de Sa gouverneur de cette ville, et que je ne me rappelai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée désastreuse de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la venta une boisson pour m'endormir, et que pendant

mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibet. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire, pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux être surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence, chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse, et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels s'étoit mis l'aubergiste de la venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants, pour des brigands. Tandisque je les examinai, ils dressaient leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants aux branches des arbres voisins. Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hitana Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'apercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes, et se mirent à danser ce pollo, si connu sur les paroles.

Quando me Paco me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan, etc.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs Simarres Moresque, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clef, et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent et étoit fermé par une grille de fer, je pouvois les considérer de près et même leur parler sans être aperçu par les habitants du château. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents le chemin de la terrasse. Lorsque j'y fus je regardai encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : “ Oh ciel, (me dis-je en moi même) seroit-il possible que ces deux êtres si aimables et si aimants, ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes, des sorcières peut-être, ou ce qu'il y auroit de plus exécrable, des vampires à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée ? — Il me sembloit bien que tout ce-ci pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. ”

Tout en faisant ces réflexions, je rentrai dans la bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume, écrit en caractères Gothiques, dont le titre étoit : “ Relations curieuses de Hapélius. ” Le volume étoit ouvert, et la page paroissoit avoir été pliée à dessein, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhone, un très-riche marchand, appelé Jacque de la Jacquière ; c'est-à-dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jacquière que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune, et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquière. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les Moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres, selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudar et friand de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanternes [*sic*], jureur et sacreur. Arrêtant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleeau, et autres séjours du Roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune Sousdrille, et le renvoya à Lyon ; afin d'y faire pénitence, dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière, qui demouroit pour lors au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue St. Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé, chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune Gars, et chacun lui souhaita sagesse, et respiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin, et dit : " Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron, Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé, et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablerent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire ; il sortirent pour prendre l'air, sur la place de belle-cour. Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenèrent ainsi, d'un air farou à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gagnoient rien. Car il ne passoit ni fille ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus, les appercevoir des fenêtres. Parce que la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud, grossissant sa voix, et jurant son juron coutumier, dit : " Sacre mort du grand diable. Je lui baille mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoient pas d'aussi grands pêcheurs que lui. Et l'un d'eux lui dit : " Messire notre ami ; Songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite et que l'on invoque son nom. " A cela Thibaud repondit " Comme je l'ai dit je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne, parut fort effrayée, et ne savoit quel parti

prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette, accepta, après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui, que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'étoit, éteinte, marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine, mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier, quelquefois même elle faisoit des faux pas, et lui serroit le bras, en voulant s'empêcher de choir, alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discretion pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si long-tems, qu'à la fin il sembloit à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle Fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit à faire, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : " Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez. " La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu, et répondit en ces termes.

Histoire de la gente Dariolette du Chatel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le châtel de sombre, dans les Pirenées. Là, je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort qu'on eut pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au chatel de sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer notre diner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. A la vérité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais qu'elles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y rénoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est-à-dire qu'il n'y en n'avoit qu'une qui donna dans la cour du chatel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs et ce fut mon seul amusement. — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, ou j'allois me contempler dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, et lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelquefois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton et parler Basque avec ma gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le

menton, me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne recevoit de jour que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que le troisième nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit : " Vous voici sur la place de belle cour, à l'entrée de la rue St. Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jaquière, ou voulez vous qu'on vous mene ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt " répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme, nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux, et le dit Sire de Sombre s'étoit maintefois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir en son châtel, une dariolette qui deviendroit sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main. — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter en de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour, mais le jour même on n'y eut rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser, et sortit en fermant la porte sur elle, à double, et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap verd, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles plus beaux plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Chatel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces cavaliers et ces demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duegne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper, qu'il avoit fait la veille avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur.

" Oui (lui dit elle), voila justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non, c'est moi, c'est moi dirent les deux autres. — C'est lui — C'est l'autre (dirent les jeunes filles). Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire d'une singulière invention. "

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. " Eh bien (dit-il) belle Orlandine quelle étoit cette invention dont s'avisa le jeune homme. "

Ah (reprit Orlandine) ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y étois fort attentive lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet et ma duegne entra.

La Duègne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans un carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du faubourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et ralume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit : " Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule (reprit la belle) avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le

trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duègne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre a couru après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit alloit répondre quelque galanterie. Lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud. Orlandine s'écria : “ Que voi-je ! c'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même (dit Thibaud) et je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pourroit attendre de moi une accorte et honnête Demoiselle. Car celles avec qui j'étois, n'étoient rien moins que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer, toutes les trois (dit Orlandine).

— C'est que je n'en aimois aucune ” (dit Thibaud).

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du faubourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec une clef qu'il avoit à sa ceinture. — Certes l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, bien ouvrés et pourtraits qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et massif. De riches cabinets en yvoir et ebène. Des fauteuils en velours de Genes, garnis de franges d'or, et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine, et eut bien voulu en être à la fin de l'avanture.

Sur ce, le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil dans lequel fumoient quatre perdrix, appetissantes et bien appretées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bu et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : “ Beau cavalier, à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? ” Thibaud ne sut que répondre.

“ Il me vient une idée (dit encore Orlandine). Voici un grand miroir. Allons y faire des mines, comme j'en faisais au chatel de sombre. Je m'y amusois à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas autrement faite que vous. ” Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : “ Vous avez le col, fait à-peu-près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus. — Otez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint. — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... ” Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : “ Orlandine, Orlandine (s'écria-t-il) que veut dire ceci ?¹

Orlandine n'étoit plus ; Thibaud ne vit à sa place qu'un horrible assemblage de formes inconnues et hideuses. “ Je ne suis point Orlandine (dit le monstre d'une voix épouvantable) je suis Belzebut ”

Thibaud voulut invoquer le nom de Jesus mais Satan qui le devina lui saisit la gorge avec les dents, et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon, entendirent des gémissements dans une mazure abandonnée, qui étoit pres du chemin et servoit de voyrie. Ils y allèrent et trouverent Thibaud, couche sur une charogne à demi pourie Ils le prirent et le placèrent en

¹ La suite est de la main de Potocki.

travers sur leurs paniers, et ils le portèrent ainsi chez le prévost de Lyon... Le malheureux la Jacquiere reconnut son fils.

Le jeune homme fut mis dans un lit. Bientot il parut reprendre un peu ses sens et d'une voix foible et presque inintelligible il dit " Ouvrez à ce Saint hermite, ouvrez à ce Saint hermite " D'abord on ne le comprit pas. Enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud Il fut obéi et l'on ferma la porte sur eux. Longtems on entendit les exhortations de l'hermite auxquelles Thibaud répondoit d'une voix forte " Oui mon pere je me répens et j'espere en la misericorde divine " Enfin comme l'on n'entendoit plus rien l'on crut devoir entrer. L'hermite avoit disparu, et Thibaud fut trouvé mort avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutot achevé cette histoire que le Cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui témoigner et je me retirai chez moi. Là je reflechis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire que des démons avoient pour me tromper, animé des corps de pendus et que j'étois un second La jaquiere. On sonna pour le diner le Cabaliste ne s'y trouva point, tout le monde me parut préoccupé parceque je l'étois moi même

Après le diner je retournai à la Terrasse. Les Bohemiens avoient placé leur camp, à quelque distance du chateau. Les inexplicables bohemiennes ne parurent¹ pas. La nuit vint² je me retirai chez moi. J'atendis longtems Rebéca Elle ne vint point et je m'endormis

Fin du premier décaméron

¹ *Biffé* : point [il n'est pas certain que la correction soit de Potocki]

² *Biffé* : d

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier-deuxième (jusqu'à la treizième journée) décamérons. **[1-2 ER]**

Description

Imprimé, Saint-Pétersbourg, Российская национальная библиотека, cote 6.11.2.26.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51.

Manuscrit trouvé à Saragosse¹.

Le Comte d'Olavidèz n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des contrebandiers, des bandits, et quelques Bohémiens, qui passaient pour manger les voyageurs qu'ils avoient assassinés, et delà le proverbe Espagnol : “ Las Gitanas de Sierra Moréna quieren carne de hombres. ”

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit (disoit on) assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, et des mains invisibles le pousoient vers des abimes sans fond.

A la vérité quelques Ventas ou auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes avoient forcé ceux-ci à leur céder la place, et à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements ; celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit St. Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la St. Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Morena, et que les voyageurs prenoient la route de Jaen ou celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phéliepe quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Vallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

“ Mon jeune Seigneur, (reprit l'hôte) votre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une compagnie aux gardes, avant que l'âge eut honoré du plus leger duvet le menton de votre merçed ; il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis que lors que les démons s'emparent d'un pays ”... Il en eut dit d'avantage, mais je piquai des deux et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai et je le vis qui gesticuloit encore et me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à peu près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'appelloient : “ Los Alcornoques ” ou “ les chênes verts ”, parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau et le seul ombrage que l'on trouvat depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette auberge étoit bati au milieu d'un désert, mais grande et spacieuse. C'étoit proprement un ancien château des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et delà lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin d'Anduhar, dinoient à Los Alcornoques des provisions qu'ils avoient apportées, et puis ils couchoient

¹ Cette épreuve compte 158 p. pour le premier décaméron, et 48 p. pour le suivant qui n'est pas achevé. Le texte est imprimé en italiques comme [1 EF] qui est un autre exemplaire du même tirage.

Sur la p. en regard, un billet a été collé avec ces mots : “ Le Comte Jean Potocki a fait imprimer ces feuilles à Petersbourg en 1805, peu avant son départ pour la Mongolie (lors de l'envoi d'une Ambassade pour la Chine) sans titre ni fin ; se reservant de le continuer ou non dans la suite, quand son imagination à la quelle il a donné dans cet ouvrage une libre carrière l'y inviterait. ”

En haut de la même p., le mot “ rarissimo ”.

à la Venta-Quemada ; souvent même ils y passaient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage des montagnes et faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, et que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arrière, pour refaire quelque chose au bât de sa monture : Nous l'attendimes, — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêtames pour l'attendre encore — nous l'appellames — nous retournames sur nos pas, pour le chercher : le tout en vain. Moschito avoit disparu et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c'est-à-dire tout notre diner. J'étois le seul à jeun, car Lopez n'avoit cessé de ronger un fromage du Toboso, dont il s'étoit muni, mais il n'en n'étoit pas plus gai, et marmotoit entre ses dents “ que l'aubergiste d'Anduhar l'avoit bien dit, et que les démons avoient sûrement emporté l'infortuné Moschito. ”

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornouques, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues et une orange. J'offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois sûrement évanoui, si Lopez ne se fût empressé à me secourir ; il me fit revenir de ma défaillance et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres dans les nuits d'été, et je sentois battre mes artères, surtout aux tempes et à la gorge.

Lopez voyant que mon incomodité n'avoit point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances : “ hélas, (dit-il) pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Heronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de notre famille, il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, et se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans notre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre et j'en suis justement puni ; il m'avoit bien dit que les officiers aux gardes vallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleux, et à leurs joues rouges, au lieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de notre Dame d'Atocha, peinte par Saint Luc. ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinences, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito ou du moins sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu'il me laissa partir. Puis il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l'abreuvoir.

Les somêts que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus, je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux ou d'habitations, nulle route que le grand chemin, que j'avois suivi, et personne n'y passoit — par tout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris, que les échos répétèrent au loin. — Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre ; mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint seulement pas à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval et le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad al Quivir, qui n'est point là ce fleuve tranquille et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Seville. Le Guad al Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre

les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de Los Hermanos commence à l'endroit où le Guad al Quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée parce que trois frères, moins unis encore par les liens du sang que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait longtems le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la vallée : mais l'ainé, appelé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit, et quittoient le gibet pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de vampires, et que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accorderoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, et qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoûtant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tiraillèrent pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de Los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai qu'il ne s'y trouvoient ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, et je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux que l'on avoit abandonné, comme me l'avoit dit, l'aubergiste d'Anduhar.

Plus j'approchois de la venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai et je vis un tronc à mettre des aumônes, accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messieurs les voyageurs ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalez de Murcie, ci-devant cabaretier de la Venta Quemada. Sur toute chose passez votre chemin et ne restez pas ici la nuit, sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté, et parcourir tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à los Alcornos avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plus part étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, et les caves ; celles-ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquoient avec des routes souterraines, qui paroisoient pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim, qui me tourmentoit, avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Pendant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine, avoient

attaqué successivement Lopez et Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné, que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passoient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas effrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue, et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, et me dit, en très bon Espagnol : “ Seigneur Cavalier, des Dames étrangères, qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre. ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de la quelle étoit une table garnie de trois couverts, et couverte de vases du Japon et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées à servir, mais elles se rangèrent avec respect, et je vis entrer deux Dames, dont le tein de lys et de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux Dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un gout bizarre, ou du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume, il ne consistoit proprement qu'en une chemise et un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas c'étoit une gaze de Méquinez, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye, mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset, richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants, couvroit le sein assez exactement ; il n'avoit point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus ou garnis de griffes, n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi d'un air aisé et affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, et les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en castillan, et me dit : “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin ”. Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyens de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table, et la même Dame, avançant vers moi un vase de Japon, me dit : “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une Olla-podrida, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue (lui répondis-je) il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c'est la religion de l'amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi

qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier (reprit la belle Maure) ce n'est pas avec vous, que nous garderons l'incognito. Je m'appelle Emina et ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Sohha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume, et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc que notre voyage est un secret important que nous avons confiées à votre loyauté. ”

J'assurai les belles qu'elles n'avoient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes, qu'un jeune homme a volontiers lorsqu'il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu'on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m'en prenois à ce que l'on appelle en Espagne “ Las Dolces. ” — La belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même qu'il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maîtresses, si elles dansoient quelquefois. Pour toute réponse elles se levèrent et demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa que l'on danse dans les Algarves ; ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s'en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu'y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contempalai quelque tems avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine ; en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j'étois avec des femmes ou bien avec d'insidieuses succubes. Je n'osois voir — je ne voulois pas regarder. Je mis ma main sur mes yeux, et je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d'elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c'étoit qu'un médaillon qu'elle voyoit dans mon sein et si c'étoit le portrait d'une maîtresse — “ c'est (lui répondis-je) un joyau que ma mère m'a donné, et que j'ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix. ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez (lui di-je) cependant la croix ne peut épouvanter que l'esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier, (me dit-elle) vous savez que nous sommes Musulmanes et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n'étoit elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui n'est qu'une branche de celle des Abencerages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s'assit de l'autre côté, s'appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l'air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n'est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina, (lui répondis-je), et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous (reprit la belle Maure) mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à peu-près le premier homme que nous ayons vû. — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter. — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t'il mieux que je commence par la nôtre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Gomélèz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement règnant, nous n'avons jamais eû de frère, nous n'avons point connû notre père, si bien que renfermées dans les murs du sérail, nous n'avons aucune idée de votre sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtems nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevâmes à la hâte un petit volume, qui se trouva être : Les amours de Medgenoun et de Léïllé, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur manière. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léïllé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embraser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maîtresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos âmes sembloient se confondre, et même j'ignore encore ce qui pourroit nous rendre plus heure[uses] que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus combien de tems nous nous amusâmes de ces scènes passionnées, mais enfin nous leurs fîmes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroès.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des serrails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne que l'on appelloit Hazéréta, ou la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du prophète ; ses leçons étoient conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koréïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, et nous savions, par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah cher Alphonse, combien votre loi, nous y parut odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Gomélèz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtems dans les montagnes une vie sauvage et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens qui s'embarquoient sur le lac de la golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgénoun, au moins, nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion, mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge, nous la reçûmes de

notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Gomélèz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura, qu'il nous seroit permis de rester filles, ou d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque tems après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Gomélèz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme, ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérions aussi qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit : “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina d'ajouter à vos délices, de m'unir à vos étreintes — car enfin, cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Gomélèz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois à vous dire. ”

Histoire du Château de Cassar-Gomélèz.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben-Taher, frère de Yousouf Ben-Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous prononcés Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grénade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtems, car il étoit chéri des Musulmans ainsi que des Mossarabes, c'est-à-dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calif. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens et se retira dans les Alpuharras, qui sont, comme vous le savez, une continuation des montagnes de la Sierra-Moréna, et cette chaine sépare le royaume de Grenade d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras. La plus part des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre prophète Nazaréen ; leurs opinions religieuses et leurs lois étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants : ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plutôt par la persuasion que par la force : il apprit leur langue et leur enseigna la loi musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui

distingue les filles des Gomélez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un château très fort, qu'il apella Cassar Gomélez. Plutôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tout tems accessible et s'en faisoit un devoir, mais au dernier vendredi de chaque lune il prenoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du château, et y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu à différentes conjectures : les uns disoient que notre Scheïk avoit des entretiens avec le douzieme Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchainé dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y reposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, et se retira dans un hermitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheïk gouverna comme avoit fait son prédcesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au tems où Cordoue eut ses Califs particuliers, indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras, qui avoient pris part à cette revolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages tandis que l'on conserva le nom de Gomélez à ceux qui restèrent attachés au Scheïk de Cassar Gomélez.

Pendant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheïk renfermoit un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances celestes, furent livrés aux mains des infidelles. Grenade fut prise, et huit jours après le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras, à la tête de trois mille hommes. Hatem Gomélez étoit alors notre Scheïk, il alla au devant de Gonsalve et lui offrit les clefs de son château ; l'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonsalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, et se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour et la galanterie.

Ensuite la paix regna sur nos montagnes, jusqu'au tems où Charles monta sur le trône. Alors notre Scheïk étoit Séfi Gomélez. Cet homme, par des motifs que l'on n'a jamais bien su, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomélez de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Pendant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah Gomélez, rassembla les anciens de la tribu, et leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Gomélez, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence, et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit : “ Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves. Ah ! qui peut en douter ! Cher Alphonse, que n'êtes vous musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir ”... Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pu m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse (me dit-elle) vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le regne de Philippe, fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux-ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidelles. Ce fut alors qu'un

Gomélez fut reçu dans le Teket des Dervis de St. Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendimes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses et préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence : “ Aimable Alphonse, (me dit-elle) le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ? ” Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez (reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité), ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les lois sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ? ” Je promis tout ce qu'on voulut.

“ Il suffit (dit Emina) ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef. ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitait des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut, tenant une coupe, qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses levres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obeïs — Emina me remercia de ma docilité, et m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloient de m'endormir le plutôt possible.

Tant d'événements bizarres, de récits merveilleux et de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupaient plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin d'autant de place. Mais à peine avois-je eu le tems de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appésantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, mais ma pensée, emportée sur l'aile des désirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des serails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me reveillois dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

SECONDE JOURNÉE.

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — Je vis le ciel — Je vis que j'étois en plein air — Mais le sommeil appésantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplices se succédèrent les unes aux autres. — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étois couché sous le gibet de los hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes côtés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de corde, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression de ses serres, acheva de me réveiller. Je vis que mes habits

étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Guad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, et l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leurs crier : “ Agour, Agour ! ” Ce qui veut dire en Espagnol, “ Bon jour, ou, je vous salue. ” Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornos — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criois, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdu de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à-propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat qui cuissoit encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, et j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est-à-dire, le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des événements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit. — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quemada ; et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied, toute la vallée de los hermanos, et celle de la venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroisoit fringant, bien soigné et étrillé de fraix. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires que celle-là de plus ne m'arrêta pas longtems. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eu la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hôtellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelques recherches que j'en fisse, il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtems, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de los hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane, qui paroisoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : “ Entrez mon fils ; hâtez vous. Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. ”

Je remerciai l'hermite de la bonté qu'il me temoignoit, et je lui dis que je ressentois un extrême besoin de manger. —

Il me répondit : “ Songez à votre ame, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle. — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal tel qu'on peut l'attendre d'un hermite. ”

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n'étois pas esprit fort, et j'ignorois même qu'il y

en eût, tout cela étoit encore un effet de mon éducation.

L'hermite vint me chercher au bout d'un quart d'heure, et me conduisit dans la cabane où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avoient d'excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, et du biscuit au lieu de pain. Il y avoit aussi une petite bouteille de vin. L'hermite me dit qu'il n'en buvoit jamais, mais qu'il en gardoit chez lui pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvois pas plus de vin que l'hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j'y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. C'étoit un homme qui paroissoit jeune, mais d'une maigreur hideuse. — Ses cheveux étoient hérissés, un de ses yeux étoit crevé, et il en sortoit du sang — Sa langue pendoit hors de sa bouche, et laissoit couler une écume baveuse. — Il avoit sur le corps un assez bon habit noir, mais c'étoit son seul vêtement, il n'avoit même ni bas ni chemise.

L'affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s'accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu'une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu'il tenoit à la main. Lorsque j'eus achevé de souper je demandai à l'hermite, ce qu'étoit cet homme ? L'hermite me répondit : “ Mon fils, cet homme est un possédé que j'exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l'ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut-être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. ” Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit : “ Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de raconter ton histoire. ” Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes.

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivoit dans un état au dessus de l'aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d'abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Seville, il y devint amoureux d'une jeune veuve, appelée Camille de Tormes. Cette personne ne jouissoit pas d'une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce ; mais en dépit des soins qu'ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Seville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s'appelloit Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l'on avoit eu d'elle, et débuta dans la maison par vouloir m'inspirer de l'amour. Elle n'y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte, que j'allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défens de songer à ce mariage, et je vous le défens pour trois raisons. Premièrement : il seroit contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l'église n'approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : je ne veux pas que vous épousiez Inésille ” Mon père m'ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s'en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m'abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s'étoit passé, vint me trouver, et me dit : que j'avois tort de m'affliger ; que, si je ne pouvois devenir l'époux d'Inésille, je pouvois être son cortehho, c'est-à-dire son amant, et qu'elle en faisoit son affaire : mais en même tems elle me déclara l'amour qu'elle avoit pour moi, et fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion, mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce tems là mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l'intention d'y briguer la place de corrégidor de Cordoue ; et il conduisit avec lui sa femme et sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce tems me parut très long, parce que j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il

m'ordonnoit d'aller à sa rencontre, et de l'attendre à la Venta-Quémada, à l'entrée de la Sierra-Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue, vers les dix heures du matin, et j'allai coucher à Anduhhar, chez un hôte des plus bavards qu'il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornouques, de ce que j'avois réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la Venta-Quémada. Je n'y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la t[e]noit alors, étoit un certain Gonzalez de Murcie, assez bon homme, quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad al Quivir, et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eus mangé, je dis à Gonzalez de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troubloit, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme, sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j'y voulois coucher aussi, il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis, qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit, et qu'il eût à m'envoyer mes gens. Gonzalez m'obéit, et se retira en hochant la tête, et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après ; ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoique à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux, pour m'aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé, près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, et quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j'avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche, ou d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris, parce que je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit, et je vis entrer ma belle mère ; elle étoit en deshabilité de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi, en marchant sur la pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence : Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : “ Mon cher Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission, d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille, et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois deux soyent heureux aux dépens du troisième. Je prétens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez ” Ma belle mère ne me laissa pas le tems de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit, de corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte, où elle se mit à regarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit : “ Tout va bien, voyez vous même. ”

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie, que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit : “ Mon cher Pascheco, restez à cette porte, quand il

en sera tems je viendrai vous avertir. ”

Lorsqu'elle fut entrée, je remis mon œil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se deshabilla, assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur, elle lui dit : “ Ma pauvre Inésille, est-t-il bien vrai que tu veuille avoir un amant. Pauvre enfant, tu ne sais pas, le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. ”

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, et se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale. J'y épuisai les délices et les crimes. Long tems, je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto, et couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompit ici le démoniaque et me dit : “ Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois, que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. ”

Je lui répondis : “ Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils (reprit l'hermite) avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? ”

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : “ Mon père, si cette aventure est arrivée, au Seigneur Pascheco, elle peut-être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez bien lui ordonner de continuer son histoire. ”

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : “ Pascheco Pascheco ! au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire ” Pascheco poussa un affreux hurlement et continua en ces termes.

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gibet. Je me trainai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi, et me ramenèrent à la Venta-Quémada. J'y trouvai le cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus long tems à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit : “ Je suis Camille, ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur — fais moi place sous ta couverture. ”

Puis une autre petite voix dit : “ Moi je suis Inésille. Laisse moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. ”

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces pour dire tout haut “ Satan, retire toi ! ”

Alors les petites voix me dirent : “ Pourquoi nous chasses tu ? N'es-tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. ”

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. — Elle devint plus claire, et j'aperçus, non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto, pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit. Je sautai par la fenêtre et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me retournai, et je vis que j'étois suivi par les deux pendus. — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joye ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi. — Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge comme du fer, que l'on sortiroit du feu. — Je demandai

grace, ce fut en vain. — D'une main il me saisit à la gorge et de l'autre il m'arracha l'œil qui me manque. — A la place de mon œil, il entra sa langue brulante. — Il m'en lécha le cerveau et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu qui m'avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons et se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psalterion — J'entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m'arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l'enfer y firent Chorus — Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents. — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J'y ai confessé mes péchés, et j'ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le Démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance de satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons. ”

Je répondis à l'hermite, que je coucherois où il voudroit. Nous portames à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai et l'hermite me souhaita le bon soir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j'y réfléchissois encore, lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savois pas si c'étoit l'hermite qui sonnoit, ou si j'aurois encore à faire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai et je demandai : “ Qui va la. ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus, (leur répondis-je) retournez à votre gibet et laissez moi dormir. ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous, parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant (leur répondis-je aussitôt). ” J'allai chercher mon épée et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants qui ne répondirent point. J'allai me coucher et je dormis jusqu'au jour.

TROISIEME JOURNÉE.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : “ Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as tu couché à la Venta-Quémada ? les démons se sont ils emparé de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux piéds de l'autel. Confesse tes fautes. Fais pénitence. ” L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : “ Mon père, je me suis confessé, en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta-Quémada. Mais si j'y ai vû quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler. ” Cette réponse parut surprendre l'hermite. Il m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, et voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, et prenant un air plus naturel, il me dit : “ Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. ”

Je lui répondis : “ Mon père, le désir que vous montrez de me connoître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève, j'irai vous trouver à

l'hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. ” L'hermite m'embrassa encore et se retira.

Lorsque je fus habillé j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain ; lui même mangea, quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du côté du démoniaque, et lui dit : “ Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton redempteur je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix, le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes-Vallones.

Il régnoit alors dans l'armée Espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne règlât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelq[u']un ne s'en monroit pas content ; il avoit aussitôt à faire avec mon père lui même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans le quel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ses circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presque uniquement occupé de son tribunal de sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélez, fille de l'Oidor de Grenade, et du sang des anciens Rois du pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tué. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente-trois avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vû regner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, et il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne, et jamais il ne l'eût quittée ; mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de la ville de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jetta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, et leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois j'ai mis votre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis. Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parce que je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plutôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, ou si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie-heure savoir ce que vous aurez décidé. ”

Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie-heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit tems de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garciaz Hierro, le meilleur prévôt de salle qu'il-y-eût à Madrid. Ce jeune homme, las de recevoir tous les jours des bourades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté ma mère, ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion Catholique, et la langue Castellane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, et selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre pour lui baiser la main, mais en le faisant il eut le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de marechal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein. — Enfin il quitta Madrid en repandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades, qui avoient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun événement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un colonel François, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur. “ Seigneur Cavalier, votre chaise a devancé mon carosse, pour arriver à la poste avant moi. Ce procedé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison. ”

Le Colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons, et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur Cavalier, (reprit mon père) je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, et je me contenterai du premier sang. ” En disant celà il tira son épée.

“ Attendez encore un instant (dit le François). Il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement sont, restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plutôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense que nous ne nous serions pas battus, mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée, celui ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur [une] ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du colonel, avoit rouvert

un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père, étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, et lui offrit de le présenter au ministre ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia, et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parcequ'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messieurs les Maréchaux et rapporteur de leur tribunal.

Comme le Chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messieurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au Greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter d'avantage mon père, et il en ressentit [une] joie inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Vélez, ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'église gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les François étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses thules, si bien qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour sechoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parce qu'elle lui rappelloit le siège de Lérida, où il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Pendant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie, une cheminée à la flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toit soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyeau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une sorte d'isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes par des planches, et de son lit à celui de ma mère on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une sorte de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au château, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre qui le combla de joie. Elle étoit signée par le Maréchal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur, qui alors occupoit le tribunal. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maître d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grace lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens et menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du château.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes, ou pour le Marquis

d'Urfé. Mon père convenoit que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit, que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le Chevalier de Bélièvre, qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde ; à trois ans je tenois déjà un petit fleuret, et à six je pouvois tirer un coup de pistolet sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon perein. Ce gentil-homme s'étoit marié à Tournai et il y exerçoit la charge de Lieutenant de la connétablie et rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au tems des jugemens par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, et son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pû être soignée, dans une contrée aussi solitaire que l'étoit celle du château de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre je ne manquerois pas d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parce que mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre, étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche. Genre d'escrime tout à fait inconnû en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude, de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi le Théologien Innigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel qu'elle ne pût se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre Espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passames deux mois, nous fimes un voyage en Hollande et nous arrivâmes à Tournai vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce tems Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre pour venir s'établir à Paris, et je fus rappellé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez facheux, j'arrivai au château, environs deux heures après le soleil couché, et j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père, bien que charmé de me voir, ne s'abandonna point à des démonstrations qui eussent pu compromettre ce que vous autres Espagnols appelez la Gravedad. Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Innigo Velez, me donna sa bénédiction, et le Spadassin Hierro, me présenta un fleuret. Nous fimes un assaut dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper et l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : " Révérend Don Innigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, et de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le tems avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hasard et y lut ce qui suit.

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelé Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres, pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelque fois un peu de gout pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur,

enfin tout cet orgueilleux ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après qui étoit un dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'église métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule, Thebaldo donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'église ; où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau, les deux amants se seroient facilement aperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, et ils y songeoient plus qu'à la messe, ce qui est un grand péché.

Pendant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei-Gieraci, quelqu'un fait-il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition ! (s'écria Trivulce) ” et en même tems il donna vingt coups de poignard aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengèrent ses victimes, et il traîna de ville en ville une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne, mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? on lui dit, qu'elle étoit enterrée avec son cousin dans l'église de Saint-Pierre. Tout auprès de la place où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa et versa un torrent de larmes.

Quelque fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé, y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se reveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisement le parti d'y passer la nuit, parce qu'il aimoit à entretenir sa tristesse et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les heures, et il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin minuit sonna. Alors la porte de la sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le sacristain, tenant sa lanterne dans une main et un balai dans l'autre — Mais ce sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux, mais son surplis qui colloit sur ses os, faisoit assez voir qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux sacristain posa sa lanterne sur le maître autel et alluma les cierges comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église et epousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la Sacristie et sonna la petite cloche qui y est toujours. — Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs linceuls, et entonnèrent des lithanies sur un ton fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié pendant quelque tems, un mort revêtu d'un surplis et d'une etole, monta sur la chaire et dit : “ Mes frères, je suis ici pour publier les bands de Thébaldo et de Nina Dei Gieraci, damné Trivulce, y faites vous opposition ? ”

Mon père interrompt ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, il me semble que j'aurois eu grand peur. ”

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée et voulut me la passer au travers du

corps. On se mit au devant de lui, et enfin on l'appaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible et me dit : " Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonne en quelque façon le régiment des Gardes Vallones, ou j'avois intention de te faire entrer. "

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier et s'adressant à mon père, il lui dit : " Monseigneur, si j'osois dire mon avis à votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des lithanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en n'auroit surement pas peur.

— Monsieur Hierro, (répondit mon père, avec un peu d'aigreur) vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur (réprit Garciaz) je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de votre Excellence.

— Qu'apellez vous, (dit mon père) je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon bisaïeul.

— Monseigneur, (dit encore Garciaz) je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi. "

Alors mon père, prenant un air encore plus terrible, dit : " Hierro, que le ciel vous preserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin (dit Garciaz) il ne me reste plus qu'à me soumettre au châtement, qu'il plaira à votre Excellence de m'infliger au nom de son bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession je voudrois que cette peine me fut administrée par notre Aumonier, pour que je pusse la considerer comme pénitence ecclésiastique.

— Cette idée n'est point mauvaise, (dit alors mon père, d'un ton plus tranquille). Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. "

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de reflexions en reflexions il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien, et Garciaz ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passée la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garciaz. J'allai à la chasse. On soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le révérend obeit, l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferare, il y avoit un jeune homme appelé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion, et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore que ses amants fissent pour elle des actions qui les deshonoreroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère et sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère et lui en fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la reputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chez Blanca et la conduisit chez lui.

La mère et la sœur de Landulphe reçurent la courtisanne mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle-ci voyant leur bonté en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur

de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maîtresse, la trouva poignardée et nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle, qui avoit fait le coup, il courut chez lui, pour l'en punir, mais il le trouva environné de plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère, avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille, et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper.

“ Puisse-t-elle venir (dit Landulphe) et te mener en enfer, avec ton frère et toute ta famille des Zampi. ”

La pauvre mère tomba à genoux et dit : “ Oh mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignards, et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prière, et Dieu leur fit la grace, de pouvoir soutenir ce spectacle sans expirer d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents et s'assit à table comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalait, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vide. Le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons, mets toi au lit. ”

Ici, mon père, interrompit l'Aumonier et se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe auriez vous eu peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père, je vous assure que je n'aurois pas eu la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi sans que rien en altéra l'uniformité. Si ce n'est que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'assoyait sur des bancs qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité, et à présent il me semble que ce soient autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix-septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes vallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur les quels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une commission de capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henri de Sa, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attelée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : “ Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez digne. ”

Comme je ne doutois pas qu'il ne s'agit de quelque trésor caché, je répondis, que je n'avois jamais regardé l'or, que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit : “ Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre et marquant la flanconade, vous

êtes sur de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J’allai en poste jusqu’à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henri de Sa me reçut comme si j’eusse été son propre fils, il s’occupa de mon équipage et me recommanda deux domestiques dont l’un s’appelloit Lopez et l’autre Moschito. De Cadix j’ai été à Séville, et de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhhar, où j’ai pris le chemin de la Sierra Morena. J’ai eu le malheur d’être séparé de mes domestiques près de l’abreuvoir de Los Alcornouques. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta-Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant, (me dit l’hermite) votre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta-Quemada, je crains bien que vous ne soyez exposé, aux obsessions des deux pendus, et que vous n’ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père, (répondis-je à l’Annachorète) j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du Seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le diable au corps, il n’en n’est pas moins gentilhomme, et à ce titre je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez, aumonier de notre château m’a dit, que bien qu’il y ait eu des possédés dans les premiers siècles de l’église, il n’y en n’avoit plus à présent, et son témoignage me paroît d’autant plus respectable, que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais (dit l’hermite) n’avez vous pas vu la mine affreuse du possédé et comme les démons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis : “ Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur ni des revenants, ni des vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises. Je vous promets de la porter avec foi et vénération. ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : “ Je vois, mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Gomélez de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ?

— Non assurément (lui répondis-je), il me semble, que de renoncer à sa religion, ou d’abandonner ses drapaux, sont deux choses également deshonorantes. ”

Ici l’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur un point d’honneur, beaucoup trop exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu’il étoit au tems de votre père. De plus les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter davantage, car vous avez une forte journée à faire avant que d’arriver à la venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L’hôte y est resté, en dépit des voleurs, parce qu’il compte sur la protection d’une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après-demain vous arriverez à la Venta de Cardagnas, où vous serez déjà hors de la Sierra-Moréna. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle ” Ayant dit ces choses, l’hermite m’embrassa tendrement, mais il ne me donna point de relique, pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler et je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir, qu’il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre, à lui seul, toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin et me dit : “ Vous appelez-vous Alphonse ? ” Je répondis qu’oui.

“ Si cela est (dit le cavalier) je vous arrête, de la part du Roi et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. ” J’obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de siflet et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos, et nous primes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très

fort. Le pont-levis se baissa et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le donjon, l'on ouvrit une petite porte de côté, et l'on me jeta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garoté.

Le cachot étoit tout-à-fait obscur, et n'ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j'aurois eu de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C'est pourquoi je m'assis à la place où je me trouvois, et comme on l'imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut que l'inquisition s'étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit tout ce qui s'étoit passé à la Venta-Quémada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n'avois que le choix, ou de les trahir et de manquer à ma parole d'honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m'auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m'être un peu consulté sur le parti que j'avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu, et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux événemens de[s] deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J'en étois averti par je ne sais quel sentiment, plus fort que tout ce qu'on m'avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour que l'on m'avoit joué, de me mettre sous la potence, j'en étois fort indigné.

Pendant les heures se passoient. Je commençai d'avoir faim, et comme j'avois entendu dire, que les cachots étoient quelque fois garnis de pain et d'une cruche d'eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d'un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m'échappoit et glissoit, faute de résistance. Je le poussai tant, que je l'appuyai contre le mur, alors je pus manger, parce que le pain étoit coupé par le milieu. S'il avoit été entier, je n'aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. A peine avois-je humecté mon gosier, que toute l'eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, et je m'y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c'est-à-dire très fort, mais sans me faire du mal. Si bien que je n'eus pas de peine à m'endormir.

QUATRIEME JOURNÉE.

Il me semble que j'avois dormi plusieurs heures, lorsque l'on vint me réveiller. — Je vis entrer un moine de saint Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambaux, d'autres des instruments qui m'étoient tout-à-fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions et je m'y raffermis. Je songeai à mon père. Il n'avoit jamais eu la torture. Mais n'avoit il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses. Je savois qu'il les avoit souffert sans proférer une seule plainte. Je résolus de l'imiter, de ne pas proférer une parole, et s'il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L'inquisiteur se fit donner un fauteuil, s'assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à-peu-près ce discours : “ Mon cher, mon doux enfant, rends grâces au ciel qui t'a conduit dans ce cachot. Mais dis moi, pourquoi y es tu ? Quelles fautes a tu commises. Confesse toi, répans tes larmes dans mon sein. — Tu ne me réponds pas ? Hélas mon enfant, tu a tort. — Nous n'interrogeons point, c'est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s'accuser lui même. Cette confession quoiqu'un peu forcée, n'est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable dénonce ses complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi. — Allons, il faut te mettre sur les voyes. Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés ? — Tu ne dis rien. Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes : “ Et bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore. — Mon cher fils, ne t'effraye point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal. Tu vois

ces deux planches. On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, et on les enfoncera à coup de marteau. D'abord tes pieds enfleront. — Ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, et l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal. — Tu ne réponds rien ; aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire. — Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir — Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux-ci, qui sont beaucoup plus gros — Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront. Au second, tes jambes se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — tu ne veux pas parler ? — allons qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes et les attachèrent entre les planches).

Tu ne veux pas parler ? — placez les coins. — Tu ne veux pas parler ? — Levez les marteaux... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : “ O ! Mahomet, nous sommes sauvés. Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarotta, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara, Zoto me dit : de monter à cheval et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde, avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. A la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zelande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Granada, que les Grénadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, l a N u e s t r a V e g i l l a. Je la voyois toute entière avec ses six villes, ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras, des bosquets, de frais ombrages, des édifices, des jardins et une immense quantité de Quintas, ou métayries. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines, cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières, portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : “ Mesdames, je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta-Quémada, mais je vous avoue, qu'elle a fini d'une manière qui m'a infiniment déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse, ne nous accusez, que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N'avez-vous pas eu une occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment (lui répondis-je) quelqu'un douteroit-il de mon courage ? Si je savois le trouver, je me battrais avec lui, sur un manteau ou le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire. Il y en a que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheïk Massoud, et qui sait tout le secret du Kassar Gomélez. Tout ce que je puis vous dire c'est, que vous êtes notre très proche parent. L'Oidor de Grénade, père de votre mère, avoit eu un fils qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion Musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors régnant. La cadette seule eut des enfants et elle est notre mère. Peu de tems après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois autres femmes moururent dans une contagion, qui, à cette époque, désola toute la côte de Barbarie... mais laissons là toutes ces choses que peut-être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole. Oui Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devenues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin, je fus flatté, caressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre, et nous goûtâmes tous un repos, dont nous avions besoin.

CINQUIEME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu'il étoit impossible de s'y orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, et nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée et déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : " Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits et de me dire ce que vous en pensez. "

Je lui répondis, que j'y voyois de l'eau, et que je pensois que c'étoit un puits.

" Et bien, (reprit Zoto) vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais. " Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, et cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches, qui sortirent d'un côté du puits, et qui furent posées à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture et puis un autre. Ils grimperent hors du puits, et lorsqu'ils furent dehors, Zoto me dit : " Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps, attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant, ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheïk des Gomelez " Je lui répondis, que j'étois charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de corde, dont les deux sœurs se servirent, avec plus d'aisance que je ne l'avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fumes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier, taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cents marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit, étoient tapissées en liège. Ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra, près de Lisbonne, un couvent, taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle, à cause de cela, le couvent de liège. — De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavallerie étoient dispersés dans les environs. Cependant, en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture, qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine, faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

" Toutes ces merveilles (me dit Emina) sont l'ouvrage des Gomélez. Ils creusèrent ce rocher dans le tems qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est-à-dire qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres, qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même, étoient les mines d'or natif de la Betique, et d'anciennes prophéties anoncent que toute la contrée doit retourner un jour au pouvoir des Gomélez. Qu'en dites vous Alphonse, ce seroit un joli patrimoine ? "

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui ternoignai, puis changeant de propos je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir ?

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoit [*sic*] plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu jusqu'à ce que l'on eut préparé leur embarquement.

On nous donna un diné très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les

trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines, qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes, Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : " Vous et vos frères, vous devez avoir eu des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. "

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes.

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du duché de ce nom. Mon père, qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier, habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit, qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfans, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présens de noces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal, à mettre autour du cou. Ma mère, en revenant de la noce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit long tems de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mourroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse, du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreille furent trouvées un peu plus riches que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille, pareille à celle de sa sœur. Cependant comme mon père n'avoit ni argent ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint bientôt aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi, s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi, après un moment de reflexion, lui parla en ces termes : " Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme, assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté, que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la verité, vous pouviez me causer quelque embarras. Voici donc les quarante cinq onces, dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. " Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo, ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louage en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo, qui étoit très avare, avoit bien consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes et si souvent repetées, qu'il se determina enfin à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari

étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, et dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon. " Mira Lunardu che fa lu criadu de sua mugiera. " Cependant, comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis, que ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris, demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eu la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura, qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louage qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau que Madame Lunardo n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour, tout-de-suite après la messe, Monaldi vint chez mon père et lui tint ce discours. " Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; vous n'avez donc que deux partis à prendre : l'un de corriger votre femme, l'autre d'embrasser un état qui vous mette à-même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a ve[c]u. On a d'autres baguettes de coudrier, qu'on prend par les deux bouts, elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau ou même les trésors. Cette baguette-ci n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément, de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prénez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent parceque c'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. " Après avoir ainsi parlé, Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père et s'en alla.

Pendant ce tems là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au Corso et chez quelques unes de ses amies. Enfin elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi, sa femme s'évanouit — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit : " Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurés fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut-être quelqu'un viendra-t-il vous employer. Adieu, puisse le ciel bénir vos entreprises. "

Mon père fit ce que Monaldi lui avoit conseillé, et bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe et les sbires, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir acosté par un homme bien mis, qui lui dit : " Monsieur Zoto, voici cent onces que je vous donne. Dans une demie-heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi. Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église.

Retournez tranquillement chez vous et je vous suivrai de près. ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu’on lui avoit données ; et lorsqu’il fut de retour chez lui, il vit arriver l’inconnu dont il avoit servi le ressentiment. Celui-ci lui dit : “ Monsieur Zoto, je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d’accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous ” Après avoir ainsi parlé, l’inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui-ci invita mon père à venir faire chez lui un souper d’amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives le Barigel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu’on l’est d’ordinaire après un premier assassinat. L’ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : “ Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit, que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l’on vous donnera par-dessus le marché une absolution générale. ” Après cela, il ne fut plus question de ce qui s’étoit passé et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s’étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu’il en avoit reçues ; mais Monaldi lui dit : “ Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez de n’en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d’honneur et d’une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y achèter des canons de fusils, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la croce d’oro et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours et fit une campagne aussi honorable que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n’étoit pas encore fait au métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d’hiver, dans le sein de sa famille, et son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d’or à son corset noir, et un crochet d’or où pendoient ses clefs.

Vers le printemps, il arriva que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d’un certain âge et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un château voisin, et de permettre que l’on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite et plusieurs détours, ils arrivèrent au château du vieux Seigneur. On le fit monter et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un bâillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici encore cent sequins. Ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit : “ Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J’attends les gens au coin d’une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu’il convient à un homme d’honneur, mais je ne me charge point de l’office d’un bourreau. ” Après avoir ainsi parlé, mon père jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux. Celui-ci n’insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d’honneur à mon père, mais ensuite, il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l’un s’appelloit le Comte Montalto et l’autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins, pour assassiner Serra. Mon père s’en chargea, mais il demanda du tems, parce qu’il savoit, que le Marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père, dans un lieu écarté, et lui dit : “ Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins. Elle est à vous, donnez moi votre parole d’honneur de poignarder Montalto. ”

Mon père prit la bourse et lui répondit : “ Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d’honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. ”

Le Marquis dit en riant : “ J’espère bien que vous ne le ferez pas. ”

Mon père répondit très sérieusement : “ Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l’ai promis et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arrière et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto et lui annonça que son ennemi n’étoit plus. Le Comte l’embrassa et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua d’un air un peu confus, que le Marquis avant de mourir lui avoit donné cinq cent sequins pour l’assassiner. Le Comte dit, qu’il étoit charmé d’avoir prevenu son ennemi : “ Monsieur le Comte (lui répondit mon père) cela ne vous servira de rien, car j’ai donné ma parole ” En même tems il lui donna un coup de poignard. Le Comte en tombant poussa un cri qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d’eux à coups de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient, vantèrent à l’envi un attachement aussi réligieux à sa parole. Je vous assure, que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant long tems on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l’histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu’on demandoit des ordres au sujet de l’embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu’il avoit dit me donnoit beaucoup à penser. Il n’avoit cessé de vanter l’honneur, la délicatesse, l’exacte probité de gens, à qui l’on auroit fait grace de les pendre. L’abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s’apercevant de ma rêverie, m’en demanda le sujet. Je lui répondis, que l’histoire du père de Zoto me rappelloit ce que j’avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu’il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d’honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu’il vous dit. Vous le retrouverez plus d’une fois dans le cour de votre vie. ” Puis les deux sœurs se levèrent et se retirèrent avec les négresses, dans l’intérieur de l’appartement, c’est-à-dire dans la partie du souterrain qui leurs étoit destinée. Elles revinrent pour le souper et puis chacun s’alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d’une main et conduisant de l’autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l’amour. Mon lit étoit fait de façon qu’elles purent s’y assoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t’ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheïk nous le pardonne, si nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi vous même. Si c’est encore là une épreuve où vous mettiez ma vertu, j’ai peur qu’elle ne s’en tire pas trop bien

— L’on y a pourvu (répondit la belle Africaine) ”, et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n’étoit point celle de Venus, bien qu’elle tint à l’art et au génie de l’époux de cette déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n’étoit pas au pouvoir de mes cousines, ou du moins elles me l’assurèrent.

Le centre de toute pruderie ainsi mis à couvert, l’on ne songea point à m’en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d’amante, qu’elle avoit autre fois étudié avec sa sœur. Celle-ci voyoit dans mes bras, l’objet de ses feintes amours et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brulante, devoit par le tact, et pénétoit par ses caresses. — Nos moments furent encore remplis par je ne sais quoi, — par des projets sur lesquels on ne s’expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent et l’espérance d’un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans leur appartement. Lorsque je me trouvai seul, je pensai qu’il me seroit bien désagréable, de me reveiller encore sous le gibet. Je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m’occupa jusqu’au moment où je m’endormis.

SIXIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto, qui me dit, que j'avois dormi très longtems, et que le diné étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leur[s] yeux me carressoient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du diné qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table, Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Zoto [*sic*], je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères et moi. Mais ce ne fut que pour la forme, comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégéa le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue, par les voisines et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avons notre part dans l'estime universelle, et moi en particuliers, j'étois regardé comme le prince des polissons de notre rue.

Vers ce tems Monaldi fut tué dans une affaire, et mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le Viceroi de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé, d'un coup de mousquet, dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtems. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même je n'avois pleuré une fois, en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga, qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit et se rendit à Messine, où il demanda un asile aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il ménoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher une couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison pansoit encore ses blessures par dessus le marché.

Je suppose, qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance règnoit dans notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans le carême elle fit une crèche (ou Présépe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, et forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présépe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes, remportés sur sa sœur ou sur ses voisines, séchoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre, qu'elle put goûter. Je ne sais comment elle gagna une pleuresie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retiré chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons, que nous l'avions été à Bénévint. Lorsque nous avons mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chaqu'un, dont nous achétions des chataignes et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin nous étions d'heureux polissons. — Lorsqu'un

événement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons, que j'avois acheté pour mes frères et pour moi, et j'en faisois les dividendes : lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté ; sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme braciere, qui donna le bras à une belle dame, en suite un Abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la Hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongrelaine étoit de velours bleu, brodée en or et garnie de zibelines, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines qui étoient en maroquin jaune. — Son bonnet, également garni de zibellines, étoit aussi en velours bleu, et surmonté d'une houpe de perles, qui tomboit sur une épaule. Sa ceinture étoit en glands et cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries. Enfin il avoit à la main un livre de prières monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisois, j'allai à lui et lui offris deux chataignes, que j'avois à la main, mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisois, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père et de mes frères, qui me lavoient le visage et cherchoient à arrêter l'hémorrhagie.

Cependant, comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme braciere, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca Fiorita, exigeoit que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur, que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino, — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ce-ci, ou rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valaient dix de votre sorte ” Le gentilhomme, considerant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice, mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de pied dans le visage, en me disant : “ Managia la tua facia de banditu ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment, je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joyes de cet âge, et longtems après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me reveillois en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups ; et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but contre lequel je m'exercois presque toute la journée.

Une fois mon père me demanda ce que je faisois ? Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir et de me faire bandit — Mon père parut ne pas croire à ce que je disois, mais il me sourit d'une manière, qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrai un petit ramoneur de ma connoissance, qui me demanda où j'allois ? Je lui racontai mon histoire, et il me

conduisit aussitôt à son maître. Celui-ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit où en prendre, pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit que personne ne me reconnoitroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des chaminées, et l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environs six mois, que j'exercois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis, mais je trouvai, que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeller, mais je ne le fis point, et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser et je me trouvai dans un beau salon, mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino, en chemise et jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, et me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut-être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte ; de plus je m'étois bien vengé, du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins je l'accommodai assez mal, mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : “ Ciucio Maledetto io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini ” Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai, par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père, m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit : “ Zoto, Zoto ! Gia Vegio che tu sarai banditu ” Ensuite se tournant vers un homme, qui étoit à côté de lui, il lui dit : “ Padron Lettereo prendete lo chiotosto vui. ”

Lettereo est un nom de baptême, particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville, et qu'elle doit avoir datée, l'an 1452 de la naissance de mon fils. Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de St. Janvier. Je vous fais ce détail, parce qu'un an et demi après, j'ai fait à la Madonna della lettera, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque, armé, (soit disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier et même forban, selon que l'occasion s'en présentoit. Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloit surprendre des batiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douanne y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltellades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin il avoit une figure véritablement imposante, sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien, que les gens d'un caractère timide, ne le voyoient point sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise étoit chamarée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de Galère,

des croix et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit encheri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix et sur l'autre une madonne, des quelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe epaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nuds, et les poches pleines d'or — Tel étoit le Patron.

L'on prétend, que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore, il étoit la coqueluche des femmes de son état, et la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connoître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme, d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui sous le nom du capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voies, et en même tems, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père et mes frères, et pris gaiement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune ; mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mimes à la voile et arrivâmes le troisième jour au détroit de St. Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques, occupées de la pêche du corail. Nous nous mimes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois et plongeois comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flotille fut dispersée par une Grégalade, c'est le nom, que dans la méditerranée, l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connus sous le nom de la rade de St. Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jetta l'ancre tant proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir [moins] de monde. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les bâtiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Venitien, vit qu'il n'étoit composé, que du capitaine, du contre maître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Munis de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile godronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le tems se fut remis au beau, les Matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile, mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre-maître monta aussi et fut suivi du capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots et aborda par

l'arrière de la Polacre. Le capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : “ A larga ladron, a larga. ” Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le capitaine qui paroissoit un homme déterminé, se jette dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer et on ne le revit plus. — Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes, pour les tenir en arret, et avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du capitaine, il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives, mais comme il étoit un peu pesant et cerclé avec soin. Il jugea qu'il y trouveroit peut-être d'autres objets, il l'ouvrit et fut agréablement surpris, d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mimes à la voile, comme nous rangions l'arrière du Vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie : “ Viva St. Marco. ”

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne. Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : “ Comme quoi, son équipage avoit pris querelle avec celui d'une Polacre Vénitienne, et comme quoi le capitaine Vénitien, avoit malheureusement été poussé par un matelot et étoit tombé dans la mer. ” Une partie du baril d'olives, fut employée à donner à ce récit, l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie, auroit sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa, à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif, appelé Nathan Levi, ayant observé, que le Pape et le Roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d'Angleterre, appelée Birmingham. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, et Lettereo se chargea du soin, d'y transporter et débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d'un an, nous ne fimes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. — Peut-être même eussions nous pu continuer longtems nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif de faire fabriquer des monnoyes d'or et d'argent. Celui-ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite manufacture de Sequins et de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, et prêt à mettre à la voile, on vint lui dire que le capitaine Pepo, avoit ordre du Roi de Naples, de l'enlever, mais qu'il ne pouvoit se mettre en mer, qu'à la fin du mois. Ce faux-avis n'étoit qu'une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer, depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux galliotes et de deux scampavies. Nous étions entourés, il n'y avoit nul moyen d'échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitane. Pepo étoit sur le pont et donnoit des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtimens mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés, “ Mayna Ladro, Mayna can Senzafede ” Lettereo mit à l'orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l'eau. Puis, s'adressant à l'équipage, il nous dit : “ Anime managie, io in galera non civado — Pregate per me la santissima Madonna della lettera. ” Nous nous mimes tous à genoux. Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crumes qu'il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau, plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout-à-fait. D'abord, nous autres qui étions à genoux, nous tombâmes tous sur les voiles, et lorsque le navire s'engouffra, celles-ci, par leur élasticité, nous rejettèrent heureusement à plusieurs toises de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. A mesure que l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit et l'on nous jettoit dans le gavon de la capitane. Quatre jours après nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice, que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso, — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la Marine.

Nous marchions gravement, précédés et suivis par des Sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu et s'écria : " Ecco lu picciolu banditu des Augustini " En même tems, il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux et m'egratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos, j'avois de la peine à me défendre.

Cependant me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots Anglois, je débarassai ma tête et j'en donnai un grand coup dans l'estomac du Principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai et lui donnant un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, et même en tombant il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en main. La princesse, qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les Sbirres, s'y opposèrent et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long, ils furent condamnés [sic] à recevoir l'Estrapade et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse, qui étoit échappé, et à moi ; nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses, sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête, et le croc en jambes, donné au Principino. Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : " Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donné au capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca Fiorita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme, que nous avons au pied d'Etna et vous y passerez doucement les années de votre enfance. " Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Lai, et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère Lai. Nous arrivâmes à la ferme, et je fus installé. De tems à autre l'on m'envoyoit à la ville, pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le principino. Cependant une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelques tems après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute il m'eut été facile, de l'assassiner, et je me répens tous les jours de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, n'y même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi l'avantage du nombre. Enfin j'attaquai quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère que l'air de la mer et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon temperament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa-Lunga. Le plus honnête et vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter, le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit, de[s] reflexions analogues à son propre caractère. J'avouai ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit, que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu. — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien

inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capables de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt plus que du nôtre.

— Ma belle cousine (lui répondis-je) tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites-moi naturellement, ce que vous désirez.

— Cher Alphonse, (reprit Emina). Nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh pour ce joyau (dis-je aussitôt), ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter et je tiens toutes mes promesses, ce ne seroit pas à vous, d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est-à-dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

SEPTIEME JOURNÉE.

Le lendemain matin je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines ; Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des shals. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le diner, Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-Lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter, avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage, que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testalunga. Il lui expliqua sans détour, l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, et l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eut fait autant.

Testa-Lunga, après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se resolut à joindre quelques bandits, qui s'étoient depuis peu réfugiés, sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi une prodigieuse quantité de lave ; et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testalunga fortifia sa troupe, dans des repaires, dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au Viceroy, et lui demanda sa grace et celle de ses compagnons. Le gouvernement refusa, dans la crainte, à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testalunga entra en pour parler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : “ Volons en commun, je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres ” C'étoit toujours voler, mais Testalunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui que l'absolu nécessaire. Au contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de tems, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testalunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto, et le Val di Mazara. Mais à l'époque dont je vous parle ; c'est-à-dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val Demoni, et un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des Moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant, n'approcheroit pas encore des hommes de Testalunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une resille de soie, une ceinture de pistolets et de poignards. Une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipement de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer, qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade, dans une chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire, les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai au[x] pieds du chef, pour le conjurer de me recevoir dans sa troupe. Testalunga demanda qui j'étois ? Je repondis, que j'étois le fils du bandit Zoto. — A ce nom chéri, tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joie. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit : “ Mes camarades, le lieutenant de Testalunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des Ducs et des Princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je repons qu'il se rendra digne de cet honneur. ” Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité. —

Mon grade, d'abord, n'étoit qu'une plaisanterie et chaque bandit éclatoit de rire, en s'appellant : “ Signor tenenté ” Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, ou d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissais le sommet des rochers, pour decouvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts châtaigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus resister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroie. Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les heros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, et l'amour lui reservoit une conquête plus flatteuse.

J'étois lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix-sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le Sud ; parce qu'une nouvelle irruption du volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un château, appelé Rocca Fiorita, fief et manoir en chef, du Principino, mon ennemi.

Je ne pensois plus guère aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit point vous surprendre, dans nos climats les cœurs sont implacables. Si le Principino eut été dans son château, je crois que je l'aurois mis à feu et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maitre, que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fimes de Rocca-Fiorita, un véritable pays de Cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième, nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, et plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, et je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eu la précaution, de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de litières, dans lesquelles étoient les dames, et dans la dernière étoit le

Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames, et quelques gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraîche, une table de marbre et des bancs. C'étoit la partie du jardin la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je me résolus [à] l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne, à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression, qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut-être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisais quelque fois, pour me réposer avec plus de sûreté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisais, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même aperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vu. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda, d'un air content de lui même, et lui dit : “ Ma chère promise, voici un bouquet, que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gieux de Zoto. ”

La demoiselle répondit : “ Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort, de mettre des conditions à vos faveurs, et puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendroit. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. ”

Le Principino fort piqué répliqua : “ Mademoiselle Sylvia, souvenez-vous que vous êtes ma promise. ” Sylvia ne répondit point, et fondit en larmes.

Alors le Principino furieux lui dit : “ Méprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites. ” En même tems il lui donna un soufflet.

Alors la Demoiselle s'écria : “ Zoto, que n'es-tu ici pour punir ce lâche. ” Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus et je dis au Prince : “ Tu dois me reconnoître. Je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres Nobles ” J'avois sur moi deux poignards, et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanouï sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : “ Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince, ou bien être mise au Couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie ” Et elle se jeta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloit empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc, sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri et retomba évanouï. — Nous sortîmes par le trou, que j'avois fait dans le mur du jardin et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maitresses, ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Sylvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Sylvia avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours “ Il monté ” ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appellons la tour du Philosophe ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre, qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui, se divisant un peu au-dessus de la tour, et se rejoignant un mille au-dessous, y formoit une isle tout-à-fait inabordable.

Je sentis tout-de-suite l'importance de cette position, et de plus nous avions dans la tour même, un dépôt de châtaignes, que je ne voulois pas perdre. A force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passé d'autre fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plutôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillage. J'en ornai une autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

A présent, lorsque je reporte ma mémoire au tems que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres et tout étoit soumis à ma chère Sylvia. Enfin pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le recit, il vous donnera plus de satisfaction que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes, qui ne puissent compter de beaux jours ; mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maîtresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plutôt elle n'en n'étoit qu'exilée pour un tems, car cette furie ne retrouve que trop aisement le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino, devint amoureux de Sylvia, et sa passion étant très-forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maitresse n'y répondoit pas et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guérir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je detestois au contraire à cause de sa lacheté, et si Testalunga m'en avoit cru, il l'auroit dès long-tems chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Sylvia, et lui fit accroire que j'avois une maitresse dans un village voisin. Sylvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même tems Antonino, instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Sylvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démeler des trâmes de ce genre. Je poignardai Sylvia et Antonino. Celui-ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scelerat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, [que] le Prince de Roccafiorita l'avoit payé, pour me faire perir ainsi que Sylvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre troupe que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde, joindre son confident et mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage, tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sûreté de mes camarades, je perdis bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer que depuis lors, je suis devenu un brigant des plus ordinaires.

Peu de tems après Testalunga mourut d'une pleuresie, et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baye de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un senaut sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaines de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir. J'enlevai [*sic*] deux convois de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté, le grand Scheik des Gomélez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti. Voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je

connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités, d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordre. Je n'en n'ai pas été témoin et je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveaux.

Voilà mes chers maîtres le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en n'auront pas le tems, car notre embarquement est prêt et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le tems du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours que nous ne retrouverons peut-être jamais. ” Le souper ne fut point gai et je me hatai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher et réussir mieux à dissiper leur mélancolie.

Elles y vinrent aussi plutôt que de coutume, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains, cet emblème n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer. — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de borne à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut-être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres et plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvellez le serment que vous avez déjà fait de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus récompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit des ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la relique, et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrez demain (me dit-elle) en attendant mettez à votre cou cette tresse tissée de mes cheveux et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, préserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paroître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsqu'une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement et je dis à mes cousines que je craignois que nous ne fussions menacés de quelque événement sinistre : “ Je le crains comme vous (dit Emina), et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. ”

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la Moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds et lui dirent : “ Puissant Scheik des Gomelez, pardonnez nous ” Le Scheik répondit d'une voix terrible : “ Adonde estan las fahhas ” (où sont vos ceintures ?)

Puis se tournant vers moi, il me dit : “ Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire Mahométan ou mourir. ”

J'entendis un affreux hurlement, et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînèrent hors de la chambre.

“ Malheureux Nazaréen (reprit encore le Scheïk des Gomelez) avale d’un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu periras d’une mort honteuse et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s’en serviront dans leurs infernales métamorphoses. ” Il me parut qu’en pareille occasion l’honneur me commandait le suicide. Je m’écriai avec douleur : “ Oh mon père, à ma place vous eussiez fait comme moi. ” Puis je pris la coupe et la vidai d’un trait. Je sentis un malaise affreux et tombai sans connaissance.

HUITIEME JOURNÉE.

Puisque j’ai l’honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j’avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j’ignore combien de tems j’y suis resté. Tout ce que j’en sais, c’est que je me suis réveillé sous le gibet de los Hermanos, et pour cette fois je me reveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j’avois la satisfaction de voir que je n’étois point mort. Je ne me reveillai pas non plus entre les deux pendus, j’étois à leur gauche et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parce qu’il paroissoit sans vie et qu’il avoit une corde au cou. Cependant je reconnus qu’il dormoit et je le reveillai. L’inconnu voyant où il étoit, se mit à rire et dit : “ Il faut convenir que dans l’étude de la cabale, on est sujet à de facheuses méprises. Les mauvais génies savent prendre tant de formes que l’on ne sait à qui l’on a à faire. — Mais (ajouta-t-il), pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. ” Puis il m’aperçut et me dit : “ Ah vous, vous êtes bien jeune pour un cabaliste. Mais vous avez aussi une corde au cou. ” Effectivement j’en avois une. Je me rappelai qu’Emina avoit passée à mon cou une tresse tissée de ses cheveux et de ceux de sa sœur, et je ne savois qu’en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : “ Non, vous n’êtes pas des nôtres, vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; vous êtes Capitaine aux gardes-Vallones, brave, mais encore un peu simple. N’importe, il faut sortir d’ici, et puis nous verrons ce qu’il y aura à faire. ”

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los-Hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j’étois décidé à suivre le chemin de Madrid. “ Bon, (me dit-il) je vais aussi de ce côté là, mais commençons d’abord par prendre quelque nourriture. ” Il tira de sa poche, une tasse de vermeil, un pot rempli d’une sorte d’opiat, et un flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une cuillerée d’opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur et me dit d’avalier le tout. Je ne me la fis point répéter, car le besoin me faisoit défaillir, l’elixir étoit merveilleux. Je m’en sentis tellement restauré, que je n’hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m’en parut difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta-Quémada. Le cabaliste s’arrêta et dit : “ Voici un cabaret, où l’on m’a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions. J’y ai laissé de certaines provisions qui nous feront du bien. ”

Nous entrâmes en effet dans la desastreuse Venta, et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte et garnie d’un paté de perdrix, et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroissoit avoir bon appetit, et son exemple m’encouragea, sans cela je ne sais si j’aurois pu prendre sur moi de manger, car tout ce que j’avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisois, et si quelqu’un l’eût entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eumes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres et nous arrivâmes à celle où j’avois couché, le jour de mon départ d’Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat et m’y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m’étoit arrivé, et surtout aux evenements de la caverne. Je me rappelai qu’Emina m’avoit averti de ne pas croire le mal qu’on me diroit d’elle. — J’étois occupé de ces reflexions, lorsque le cabaliste, me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J’y regardai de plus près, et je vis que c’étoit la relique que les deux sœurs avoient ôtée de mon cou. J’avois vu qu’elles l’avoient jettée dans une fente du rocher de la

caverne, et je la retrouvais dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étais réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la relique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire et me dit : “ Ceci vous appartient donc Seigneur cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris que vous vous soyez réveillé sous le gibet. N'importe il faut nous remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. ”

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite, qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : “ Ah mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. ” Nous nous reposâmes et puis nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un tantôt sur l'autre. Enfin nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, ou du moins il avoit la poitrine déchirée par ce rale affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas, l'hermite prit de l'eau benite et en aspergea le démoniaque en lui disant : “ Pascheco, Pascheco, au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco fremit, fit entendre un long hurlement et commença en ces termes.

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des lithanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisément, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabanne, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arrêtant et m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chèvre blanche se changea en un bouc noir, cette metamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin et puis se dressant sur ses pieds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir, car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment dans le fond d'une caverne ; là je vis le jeune cavalier qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit et avoit auprès de lui deux filles très belles, habillées à la Moresque ; ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de son cou une relique, qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los-hermanos. Mais le jeune Cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier qui lui en témoigna sa reconnaissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux et je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense que c'étoit quelque affreux pêché.

Je voulois crier, mais je ne pus proferer aucun son, cela dura quelque tems, enfin une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant les deux pendus sautèrent sur moi et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un de[s] deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcerent à galopper par monts et par vauds. — Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré ; tout en courant il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quittèrent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions a pénétré dans mon sang — Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils, vous l'avez entendu, se peut-il que vous ayez été en conjonction charnelle avec ces deux démons ? Venez, confessez vous, avouez votre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu d'autres choses que moi. L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut-être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici, un gentilhomme cabaliste, qui a aussi couché à la Venta-Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut-être y trouverions nous de nouvelles lumières, sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse, (répondit le cabaliste), les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes ; ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai cependant, de contenter votre curiosité, autant que cela sera en mon pouvoir, mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plait, soupçons et allons nous coucher, demain nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, et je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant.

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco. Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi que j'avois vu mes cousines sauter sur lui et l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit, averti de ne point mal penser d'elle ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparé de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit... Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les beléments d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâche d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ” la chèvre se tut... J'allai me coucher et dormis jusqu'au lendemain.

NEUVIEME JOURNÉE.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, et me dit : “ Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de satan. Je ne sais non plus que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est

point servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabanne, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit la qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeûné qui consistoit en lait bien chaud et châtaignes.

Tandis que nous déjeûnions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui qui inspireroit ainsi l'épouvante. L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : “ Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis qu'une lettre importante, vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille sans l'avoir lue. ” Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : “ Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. ” Puis il sortit de la cabanne.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : “ Pour vous faire voir le peu de cas que je fais des menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qu'il est ; c'est le juif errant, dont peut-être vous avez entendu parler. Depuis environs mille sept cents ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau comme vous l'avez vu. Il ne paroît guère dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi qui l'ai fait venir ici, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur cabaliste (lui répondis-je), le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après-demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtemps (reprit le cabaliste), et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plutôt. ” Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq minutes, nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris et j'y lus ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre Roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci-joint un congé de trois mois. Passez ce tems sur les frontières de la Castille, et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquilliser votre respectable père, et de lui faire voir cette affaire, sous un point-de vue qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné Don Sanche de Tor de Pennas, Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fîmes compliment au cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière à la Venta-Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre, mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes.

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom que je possède un joli château, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom est Rabi Sadok Ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée, commença à se manifester des l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joie, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art, pour que cela arriva ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son tems. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hebreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, et plusieurs autres langues mortes ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla, tous les deux, avec beaucoup d'exactitude et pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous innitier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parce que l'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba et Hadra Sutha, c'est-à-dire au grand et petit Sanhedrin. Ce sont des dialogues dans lesquels Rabbi-Siméon, fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaisant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour celèste, et assista à cette assemblée sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut-être vous imaginez vous vous autres, avoir acquis quelque idée de tous ces divins écrits, par la traduction latine que l'on a imprimée avec l'original Chaldéen en l'année 1684 dans une petite ville de l'Allemagne appelée Francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux qui imaginent, que pour lire il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet pour de certaines langues modernes, mais dans l'Hebreu chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations, les accents convenables, pourroit abimer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunaï créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. — La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'âme. Quoique profane vous pouvez aisement en conclure qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours, nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces et d'en avoir la conviction intérieure. — Mais nos félicités cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les événements. — Tous les jours nous remarquions ma sœur et moi, que notre père Mamon perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine seulement pour être perceptible aux sens grossiers des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin, que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à

genoux — Il nous y laissa ; et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus. — Ne perdez aucune de mes paroles. — Mon fils, je m’adresse d’abord à vous — je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu’à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine le grand nom de celui qui est. La reine le proféra à l’instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent et reçurent les deux jumelles, avant qu’elles eussent touché le séjour impur que l’on nomme terre. — Ils les portèrent dans la sphère des filles d’Elohim, où elles reçurent le don de l’immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu’elles choisiroient pour leur époux commun. — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père a eu en vue dans son Schir haschirim ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets. — Pour vous ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les gémeaux célestes. Il[s] seront vos époux — Que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu’un mortel. — Le sable s’écoule. — Je meurs. ”

Après ces mots, mon père s’évanouit, et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu’un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux. Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des cherubins.

Vous jugez bien que l’espoir de jouir de l’immortalité, et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques, mais je fus des années, avant que d’oser m’élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix-huitième ordre. Cependant, m’ehardissant peu à peu, j’essayai l’année passée un travail sur les premiers versets du Schir ha Schirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu’un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s’écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m’effraya point, au contraire j’en conclus que mon opération étoit bienfaite. Je passai à la seconde ligne, lorsqu’elle fut achevée, une lampe que j’avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très-jolis. Puis deux autres petis pieds. J’osai me flatter que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds jusqu’à la cheville. Puis la nuit d’après, je vis les jambes jusqu’aux genoux, mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux, ma sœur fit des opérations semblables aux miennes, et eut une vision, non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison qu’elle ne fait rien à mon histoire.

Cette année-ci, je me préparois à recommencer, lorsque j’appris qu’un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j’eus à son sujet avec ma sœur, m’engagea à l’aller voir à son passage. Je partis un peu tard et n’arrivai ce jour-là qu’à la Venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m’établis dans la chambre à manger, et j’ordonnai au petit Nemraél de m’apporter à souper. Ce Nemraél est un petit génie d’une nature très abjecte, que j’emploie à des commissions pareilles, et c’est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar où couchoit un prier de Bénédictins, s’empara sans façons de son souper, et me l’apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix que vous avez trouvé le lendemain matin. Quant à moi j’étois fatigué et j’y touchai à peine. Je renvoyai Nemraél chez ma sœur, et j’allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche qui sonna douze coups. Après ce prélude je m’attendois à voir quelque revenant et je me préparois même à l’écarter, parce qu’en général ils sont incommodes et facheux. J’étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s’agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font quand ils prient. Il n’avoit pas plus d’un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupitre et son livre. Je reconnus

bientôt que ce n'étoit pas là un revenant, mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savais pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule qui a quelque pouvoir sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu a[s] commencé tes opérations à rébours, et voila pourquoi les filles de Salomon, se sont montrées à toi les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, et cherche d'abord le nom des deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé le petit rabbin disparut. — Ce qu'il m'avoit dit étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-Haschirim, et cherchant les noms des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très-surpris, cependant je commençai les évoquations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens plus beaux que des anges ; l'un d'eux me dit : " Fils d'Adam, reprends tes esprits, tu es ici dans la demeure de ceux qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le Patriarche Henoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le Prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudra[s] te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egrégors, nés du commerce des fils d'Elohim avec les filles des hommes. Tu veras aussi parmi nous quelques Nephelims, mais en petit nombre. Viens nous allons te présenter à notre souverain. "

Je les suivis et j'arrivai au pied du trône sur le quel siégeoit Henoch, je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle que nous voyons autour de la lune dans les nuits humides. — Je craignis que mon oreille ne put soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce que celle des orgues célestes. — Cependant il l'adoucit encore pour me dire : " Fils d'Adam l'on va t'ammener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats que leurs ames se voyoient à travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines et se méloit à leur sang. Derrière elles deux Nephelims portoient un trépied, d'un metal aussi supérieur à l'or, que celui-ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains dans celles des filles de Salomon, et l'on mit à mon cou une tresse tissée de leur[s] cheveux. Une flamme vive et pure sortant alors du trépied, consuma en un instant tout ce que j'avois de mortel. — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire et embrasée d'amour. — On ouvrit une grande fenêtre qui communiquoit avec le troisième ciel, et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de Los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infames cadavres, aussi bien que le cavalier que voila. J'en conclus que j'ai eu à faire à des esprits très malins et dont la nature ne m'est pas bien connue, je crains même beaucoup que toute cette aventure ne me nuise auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des pieds.

" Malheureux aveugle (dit l'Hermitte), et que regrettes-tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui, par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. — Alphonse, mon fils Alphonse, répens toi, il en est encore tems. "

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup, j'y répondis assez froidement en lui disant, que je respectois ses saintes exhortations, mais que je ne me conduisois que par les loix de l'honneur, ensuite on parla d'autres chose.

Le cabaliste me dit : " Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert ; je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante. — Oui venez, vous descendez des Gomelez, et ce sang a droit de nous intéresser. "

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite, il lui dit : " Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voies ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques. — Venez aussi chez moi avec Pascheco, dont j'acheverai la guérison. "

L'hermite avant de répondre se mit en prière, puis après un instant de méditation, il vint à nous d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre. — Le cabaliste se tourna du côté de son épaule droite et ordonna qu'on lui amena des chevaux. Un instant après, on en vit deux à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun. Nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de Grimoire, mais cette idée étoit tout-à-fait fautive. L'aimable Rebecca qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer, ses beaux cheveux dorés toiboient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligement, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eut été difficile de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquiété, j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela (répondit Ben Mamoun) pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène, celui-ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Gomélez. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir et dit d'un air assez triste : “ j'espère pour votre bonheur que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes et le pont-levis fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste, et tout y paroissoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulate [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une olla-potrída et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco, toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement il étoit sérieux et silencieux. Ben Mamoun mangea avec assez d'appetit, mais il avoit l'air préoccupé et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser, dès que nous fumes sorti de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner. ” Ben Mamoun se retira effectivement, et nous laissa pour ainsi dire les maîtres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert, et ordonna à Pascheco de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir que je me mis à le considérer, ou plutôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations aux quelles j'avois été livré depuis quelques jours. A force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espérance de passer quelques jours tranquille dans le château d'Usedá, étoit pour le moment ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la bibliothèque. — Puis le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre et moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims, sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. — Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vu. — Tout cela est d'une grande conséquence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé, Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir et

sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse (reprit Rebecca), comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole d'honneur donnée à deux démons, puisse vous engager ? Or nous savons, que ce sont deux démons femelles et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien la nature de ces démons, parce que dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance, et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience, combien notre sort est différent. Nous avons voulu voir ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de régner sur le cœur d'un époux. Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots, Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes, puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse, permettez moi de revenir demain à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus tems et il en arrivera ce qui pourra. ” En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIEME JOURNÉE.

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eut embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme. Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelque mots échappés à Don Emanuel de Sa gouverneur de cette ville, et que je ne me rappellai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée désastreuse de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la venta une boisson pour m'endormir, et que pendant mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibet. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire, pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Gomelez, qui vouloit éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux être surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence, chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près de la terrasse, et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection des quels s'étoit mis l'aubergiste de la venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants, pour des brigands. Tandisque je les examinois, ils dressoient leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants aux branches des arbres voisins. Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore parce qu'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais quelle ne fut pas ma

surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne à la Hitana Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes, et se mirent à danser ce pollo, si connu sur les paroles.

Quando me Paco me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan, etc.

Si la tendre Emina et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs Simarres Moresque, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clef, et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent et étoit fermé par une grille de fer, je pouvois les considérer de près et même leur parler sans être apperçu par les habitants du château. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents le chemin de la terasse. Lorsque j'y fus je regardai encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : " Oh ciel, (me dis-je en moi même) seroit-il possible que ces deux êtres si aimables et si aimants, ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes, des sorcières peut-être, ou ce qu'il y auroit de plus exécrable, des vampires à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée ? — Il me sembloit bien que tout ce-ci pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. "

Tout en faisant ces réflexions, je rentrai dans la bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume, écrit en caractères Gothiques, dont le titre étoit : " Relations curieuses de Hapélius. " Le volume étoit ouvert, et la page paroissoit avoir été pliée à dessein, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante.

Histoire de Thibaud de la Jacquièr.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhone, un très-riche marchand, appelé Jacque de la Jaquièr ; c'est-à-dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jaquièr que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune, et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquièr. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les Moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres, selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquièr, Guidon des hommes d'armes du Roi. Gentil soudar et friand de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanteranes [*sic*], jureur et sacreur. Arrêtant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleeau, et autres séjours du Roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune Sousdrille, et le renvoya à Lyon ; afin d'y faire pénitence, dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquièr, qui demuroit pour lors au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue St. Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé,

chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune Gars, et chacun lui souhaila sagesse, et respiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin, et dit : " Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang et mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de belle-cour, où il trouva deux de ses anciens camarades et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron, Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé, et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage et s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablerent maint flacon, et puis comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire ; il sortirent pour prendre l'air, sur la place de belle-cour. Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenèrent ainsi, d'un air farou à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gaignoient rien. Car il ne passoit ni fille ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus, les appercevoir des fenêtres. Parce que la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc que le jeune Thibaud, grossissant sa voix, et jurant son juron coutumier, dit : " Sacre mort du grand diable. Je lui baille mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud qui n'étoient pas d'aussi grands pêcheurs que lui. Et l'un d'eux lui dit : " Messire notre ami ; Songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite et que l'on invoque son nom. " A cela Thibaud repondit " Comme je l'ai dit je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, et qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne, parut fort effrayée, et ne savoit quel parti prendre. Alors Messire Thibaud s'approcha d'elle le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette, accepta, après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui, que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhaite le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui en riant et lui souhaitant liesse et joie.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre, dont la lanterne s'étoit, éteinte, marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine, mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier, quelquefois même elle faisoit des faux pas, et lui serroit le bras, en voulant s'empêcher de choir, alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discretion pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si long-tems, qu'à la fin il sembloit à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon. Mais il en fut bien aise, car il lui parut qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle Fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir avec qui il avoit à faire, il la pria de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit et il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : " Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes et où vous demeurez. " La jeune personne parut d'abord

très intimidée, se rassura peu à peu, et répondit en ces termes.

Histoire de la gentille Dariolette du Chatel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient le peu de personnes qui habitoient avec moi le châtel de sombre, dans les Pirenées. Là, je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort qu'on eut pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue Biscayenne que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au chatel de sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment où il venoit nous passer notre diner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. A la vérité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais qu'elles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y renoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses dont elle se tiroit aussi mal que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est-à-dire qu'il n'y en n'avoit qu'une qui donna dans la cour du chatel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs et ce fut mon seul amusement. — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, ou j'allois me contempler dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante deshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, et lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelquefois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion et plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton et parler Basque avec ma gouvernante. Un jour ce Monsieur au lieu de me prendre par le menton, me prit par la main et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne recevoit de jour que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que le troisième nuit, au moins la soirée étoit elle fort avancée. Un homme ouvrit la portiere et nous dit : “ Vous voici sur la place de belle cour, à l'entrée de la rue St. Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jaquière, ou voulez vous qu'on vous mene ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt ” répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme, nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux, et le dit Sire de Sombre s'étoit maintefois vanté devant Thibaud de montrer un jour qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir en son châtel, une dariolette qui deviendroit sa femme et prouveroit son dire ; mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon et se réjouit bien de l'avoir en sa main. — Cependant Orlandine continua en ces termes.

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter en de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour, mais le jour même on n'y eut rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap verd très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser,

et sortit en fermant la porte sur elle, à double, et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap verd, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers et trois jeunes filles plus beaux plus gais que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air que le Monsieur du Chatel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces cavaliers et ces demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duègne.

Ici Messire Thibaud vit bien qu'il s'agissoit d'un souper, qu'il avoit fait la veille avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille souple et ronde d'Orlandine et la serra contre son cœur.

“ Oui (lui dit elle), voila justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non, c'est moi, c'est moi dirent les deux autres. — C'est lui — C'est l'autre (dirent les jeunes filles). Alors celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire d'une singulière invention. ”

Ici Thibaud qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. “ Eh bien (dit-il) belle Orlandine quelle étoit cette invention dont s'avisa le jeune homme. ”

Ah (reprit Orlandine) ne riez pas Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention et j'y étois fort attentive lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet et ma duegne entra.

La Duègne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans un carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du faubourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière et ralume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main et lui dit : “ Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule (reprit la belle) avec ce petit nègre et ma gouvernante. Mais je ne pense pas qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duègne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures et lui en a répondu. D'autres gens sont survenus et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre a courû après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud charmé de la naïveté de ce récit alloit repondre quelque galanterie. Lorsque le petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud. Orlandine s'écria : “ Que voi-je ! c'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même (dit Thibaud) et je vous assure que ce que j'ai fait alors, n'est rien auprès de ce que pourroit attendre de moi une accorte et honnête Demoiselle. Car celles avec qui j'étois, n'étoient rien moins que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer, toutes les trois (dit Orlandine).

— C'est que je n'en aimois aucune ” (dit Thibaud).

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du faubourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec une clef qu'il avoit à sa ceinture. — Certes l'intérieur de la maison n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres à personnages, bien ouvrés et pourtraits qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et

massif. De riches cabinets en yvoir et ebène. Des fauteuils en velours de Genes, garnis de franges d'or, et un lit en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guère Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine, et eut bien voulu en être à la fin de l'avanture.

Sur ce, le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil dans lequel fumoient quatre perdrix, appetissantes et bien appretées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bu et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : “ Beau cavalier, à quoi voulez vous que nous passions cette soirée ? ” Thibaud ne sut que répondre.

“ Il me vient une idée (dit encore Orlandine). Voici un grand miroir. Allons y faire des mines, comme j'en faisais au chatel de sombre. Je m'y amusois à voir que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir si je ne suis pas autrement faite que vous. ” Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : “ Vous avez le col, fait à-peu-près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraisé que je ne me reconnois plus. — Otez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint. — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... ” Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : “ Orlandine, Orlandine (s'écria-t-il) que veut dire ceci ? ”

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place, qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues : “ Je ne suis point Orlandine (dit le monstre d'une voix épouvantable). Je suis Belzebut, et tu verra[s] demain quel corps j'ai animé pour te séduire. ”

Thibaud voulut invoquer le nom de Jesus, mais satan qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin, des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon, entendirent des gemissements dans une mesure abandonnée qui étoit près du chemin, et servoit de voyerie. Ils y allèrent et trouvèrent Thibaud, couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent et le placèrent en travers sur leurs paniers, et ils le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquièr reconnut son fils.

Ce jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit : “ Ouvrez à ce saint hermite. Ouvrez à ce saint hermite. ” D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissa seul avec Thibaud. Il fut obeï et l'on ferma la porte sur eux. Long-tems on entendit les exhortations de l'hermite, aux quelles Thibaud répondoit d'une voix forte : “ Oui mon père, je me répens et j'espère en la miséricorde divine. ” Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crût devoir entrer. L'hermite avoit disparu, et Thibaud fut trouvé mort avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plutôt achevé cette histoire, que le cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui temoigner et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire que des démons, avoient pour me tromper animé des corps de pendus, et que j'étois un second la Jacquièr. On sonna pour le diner, le cabaliste, ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé parce que je l'étois moi même.

Après le diner je retournai à la terrasse. Les Bohèmiens avoient placé leur camp à quelque distance

du château ; les inexplicables Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint, je me retirai chez moi. J'attendis long-tems Rebecca, elle ne vint point et je m'endormis.

Fin du premier décaméron.

Copié à cent exemplaires.

Manuscrit trouvé à Saragosse.

Seconde partie.

ONZIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Rébéca. Lorsque j'ouvris les yeux, la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. " Brave Alphonse, (me dit-elle) vous avez voulu hier surprendre les deux Bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, (ajouta-t-elle d'un ton mélancolique) je dois m'éloigner. Mon sort le veut ainsi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien (répliqua Rébéca), vous le saurez un jour. Adieu, adieu. "

La juive s'éloigna avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémeaux célestes, dont elle devoit être l'épouse, à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse. Les Bohémiens s'étoient encore plus éloigné[s] que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque, mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres et les vampires. Notre hôte dit, que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves et Lumies. Mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermétiques — L'hermite parla de Simon le Magicien, mais Uzéda soutint, qu'Apollonius de Thyanne devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces tems là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et la dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. Il jeta les yeux sur le texte grec ; et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en Espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien nommé Ménipe, il étoit agé de vingt cinq ans, spirituel et bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontrée sur le chemin qui mene à Kenchrée, où elle l'aborda d'un air charmant et lui dit : " O Ménipe je vous aime depuis longtems. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du faubourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter. Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en n'avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. " Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proferées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer comme sculpteur, qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : “ O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. ”

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta. “ Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse. Croyez vous qu'elle vous aime ?

— Certainement (dit le jeune homme) elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? (dit Apollonius.)

— Il me sera bien doux (dit le jeune homme) d'épouser une femme que j'aime.

— Quand ferez vous la noce (dit Apollonius).

— Peut-être demain (répartit le jeune homme). ”

Apollonius fit attention au tems du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : “ Où est la belle qui donne ce festin ? ”

Ménipe répondit : “ Elle n'est pas loin. ” Puis il se leva, un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : “ Cet or, cet argent et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous ou à cette femme ? ”

Ménipe répondit : “ Ils sont à cette femme. Pour moi, je ne possède que mon manteau de Philosophe. ”

Alors Apollonius dit : “ Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? ”

Les convives répondirent : “ Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes point descendu[s] aux enfers. ”

Alors Apollonius leur dit : “ Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n'est qu'ap[ar]arence, sans aucune réalité. Et afin que vous reconnoiss[i]ez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses, que l'on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine. Et c'est par l'appas du plaisir, qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer. ”

La prétendue Phénicienne dit alors : “ Parlez mieux que vous ne faites ” Et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les Philosophes et les traita d'insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d'or et d'argent disparut. Les échantons, les cuisiniers disparurent également. Alors l'Empuse fit semblant de pleurer, et pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui-ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin qui elle étoit. Qu'elle avoit rassasié [*sic*] Ménipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu'elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parce que leur sang lui faisoit beaucoup de bien.

“ Je pense (dit l'hermite) que c'étoit l'ame de Ménipe, qu'elle vouloit dévorer plutôt que son corps, et que cette empuse n'étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin il n'étoit pas chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l'église met entre nos mains, de plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix qui a fait taire les oracles, doit, à plus forte raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu'Apollonius bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n'en auroit pas imposé au dernier des revenants, puisque ces espèces d'esprits reviennent sur la terre avec la permission divine, et cela toujours pour demander des messes, preuve qu'il n'y en avoit pas au tems du paganisme. ”

Uzéda fut d'un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédé[s] par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d'autres motifs ; et pour le prouver, il prit un volume des lettres de Pline, où il lut ce qui suit.

Histoire du Philosophe Athénagore.

Il y avoit à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans

le plus profond silence de la nuit, l'on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard, maigre, abattu, avec une longue barbe des cheveux herissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit d'une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parut plus, l'impression qu'il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoit toujours avec la même force, quoique l'objet qui l'avoit causé, eût disparu. A la fin la maison fut abandonnée et laissée toute entière au phantôme. On y mit pourtant un écriteau, pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre. Dans la pensée, que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il apperçoit l'écriteau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, craignant que son imagination trop libre, n'alla, au gré d'une crainte frivole, se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire.

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers, s'entre-choquer, des chaines qui se heurtoient. Il ne leve point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce, pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente. Il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre. Enfin dans la chambre même. Il régarde, il apperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre étoit debout et l'appelloit du doigt. Athénagore lui fait signe de la main, de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaines, qu'il fait raisonner aux oreilles du philosophe.

Celui-ci se retourne et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se leve, prend la lumière et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaines l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés, enlacés dans des chaines. Les chairs ayant été consumées par le tems, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble et la ville se charge de les faire ensevelir. Et depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenu[s] dans tous les tems, comme nous le voyons, mon réverend père, par l'histoire de la Baltoyve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique. Et les vampires entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie, et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes ; et les vampires d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi-heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes, qui sembloient prendre le chemin du château et qui, à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponant à des fers qu'on y avoit placés à des[s]ein. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez

à nez avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes et populaires, des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : " Ah Cavalier, che vejo en vuestra bast. Dirvanos Kamela, ma por quen, por demonios " C'est-à-dire : " Ah, Cavalier, que vois-je dans votre main, beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons. "

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné, que, Dirvanos Kaméla, voulut dire : beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de m'expliquer, puis me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine, et encore fraix, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu malin : " Savez-vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d'une bande, dont on dit un peu de mal dans le pays ? N'avez-vous pas un peu peur de nous ? "

Au mot de peur j'avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main et me dit : " Pardon, Seigneur Cavalier, je n'ai pas voulu vous offenser, et j'en suis si éloigné, que je vous prie même de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sites les plus rians, et tout à côté, ce que l'on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre goût. "

J'acceptai cette offre, avec un plaisir d'autant plus grand, que je commençois à m'ennuyer un peu de[s] dissertations du cabaliste, et de la solitude de son château.

Alors le vieux Bohémien me conduisit à sa tente, et me dit : " Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le tems que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d'autant mieux à votre sûreté. "

Je répondis au vieillard, qu'ayant l'honneur d'être capitaine aux Gardes Vallones, je ne devois chercher de protection, que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : " Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits tueroient un capitaine aux Gardes Vallones tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là, il y auroit de l'imprudence à le tenter. " Le vieillard avoit raison et j'eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à rôder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent, les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servit à souper. Le couvert fut mis à l'abri d'un caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l'on nous servit sur une peau de buffle, passée en façon de maroquin, qui nous ténoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l'eau d'une source, qui sortoit du rocher, à deux pas de nous. Le chef lui même soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m'en présageoit des nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef et l'on mit une garde à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l'on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu'on venoit se presser contre moi. " Bon Dieu, (me dis-je en moi même) faudrat-il encore m'éveiller entre les deux pendus ? " Cependant je ne m'arrêtai point à cette idée. Je m'imaginai que ces manières ténoient à l'hospitalité Bohémienne, et qu'il convenoit peu à un militaire de mon âge, de ne s'y point prêter. Ensuite je m'endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

DOUZIEME JOURNÉE.

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. " Levez-vous, Seigneur Cavalier, me dit le chef,

nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m'habillai à la hâte et je montai sur ma mule. Nous prîmes les devants avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivait de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyais avoir passé la nuit. Quelque fois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pieds au dessus ou au dessous d'elles. Alors je m'arrêtois à les considerer, et il me sembloit que c'étoient mes cousines. Le vieux chef paroisoit s'amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures d'une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau, sur le haut d'une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l'inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voila des marchandises d'Angleterre et du Brezil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l'Andalousie, Grenade, Valence et la Catalogne. Le Roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d'un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D'ailleurs, en Espagne tout le monde s'en mêle. Quelques uns de ces ballots seront déposés dans les casernes des soldats, d'autres dans les cellules [*sic*] des moines ; et jusques dans les cavaux des morts. Les ballots, marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les Alguazils, qui s'en feront un mérite à la douane et n'en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s'étendoit fort au de là dela [*sic*] portée de nos sens, c'est-à-dire, que l'horizon y étoit si éloigné, qu'il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du chef, qui apportèrent le diner. De près, comme je l'ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés sembloient me dire, qu'elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi m'avertissoit que ce n'étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude, que des gens, envoyés à l'avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu'il entremêloit son manger de fréquentes accolades, à un outre remplis [*sic*] de bon vin. Tandis que je me contentois de l'eau, d'une source voisine.

Lorsque nous eumes contenté notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit à me conter son histoire, qu'il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l'Espagne me connoissent sous le nom de Pandesowna. C'est, dans leur jargon, la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s'appelloit Don Phelipe d'Avadoro, et il passoit pour l'homme le plus grave et le plus méthodique de son tems. Il l'étoit même si fort, que si je vous contois l'histoire de l'une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entière, ou du moins de tout le tems qui s'est écoulé entre ses deux mariages. Le premier, à qui je dois le jour, et le second, qui causa sa mort, par l'irrégularité qu'il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s'y prit d'une tendre habitude pour une parente éloignée, qu'il épousa aussitôt qu'il en fut le maître. Elle mourut, en me mettant au monde, et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses proches. Le tems, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin, on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respira l'air frais, pendant un quart-d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre, qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de sa connoissance, dans la maison vis-à-vis, et les salua d'un air assez gai. On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de Fra-Heronimo Santèz Théatin et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu

des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en Fra Heronimo, alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye, que les hommes font pour forcer les femmes à défiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise, au contraire il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart-d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux, en lui disant agour, et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " Agour " étoit quelquefois le seul qu'il prononça de toute la journée ; car bien qu'il s'intéressa vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains et jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à fenêtre [*sic*] vis-à-vis, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. A son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier à remettre chaque meuble à la même place où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvroit à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, et coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt-quatre cigars, si bien pliés, si unis qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du palais d'Albe, et six en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il regardoit du côté de la porte de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son dîner.

Après le dîner il fumoit les douze autres cigars. Puis il fixoit ses yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonna l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Moréno, où il écoutoit parler quelques gens de lettre, qui avoient coutume de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutume de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle Fra Héronymo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felic Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rappella la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses. Toujours est-il certain, qu'il pria Fra Héronymo de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même tems il pourvut à mon entretien, en m'assignant le revenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des Théatins.

Hélas, il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence, que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il étoit méthodique et uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille et d'une vie retirée, m'a toujours suivi dans mes courses vagabondes, et le gout du changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de

Bohèmes. C'est bien une espèce de retraite et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou, ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole, et je dis au conteur : “ Seigneur Avadoro, ou Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, a du vous offrir des aventures bien singulières. ”

Le Bohémien me répondit : “ Seigneur Cavalier, j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quant au reste de ma vie, elle n'offre que des événements assez communs, où vous ne trouverez de remarquable, que l'engouement dont je me prenois pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun plus d'un ou deux ans de suite. ” Après m'avoir ainsi répondu, le Bohémien continua en ces termes.

Je vous ai dit, que ma tante Dalanosa m'avoit retiré chez elle. Elle même n'avoit point d'enfants, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leurs résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais qu'elle [*sic*] est l'obstination dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite et d'efficacité sur son oncle Héronymo, que celui-ci se resolut enfin à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Héronymo le fit comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Héronymo proposa une entrevue, au jardin du Buen-Retiro ; mais cette promenade n'entroit point dans le plan méthodique et uniforme, dont mon père ne s'écartoit jamais. Plutôt que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Héronymo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici comment ce gout lui étoit venu. Un jour, qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi, la conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit, qu'il n'en avoit point, ou qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout de-suite, et lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de-même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, et fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne regardoient comme très difficile. En effet, il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galle, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en séparer, que de plus, la gomme elle même tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prévenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'Alkohol.

Mon père achetta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parce que son auteur

recommandoit de faire l'encre en grande quantité à-la-fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux-esprits, rassemblés chez Moréno, tous la trouvèrent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit jamais eu l'occasion d'obliger, qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux-esprits de Madrid avoient, en moins de rien, tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une Dame-Jeanne, de celles où les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux-ésprits épuisèrent, comme ils avoient fait les autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, [*sic*] dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelque ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, et comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Phélique del Tintero Largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; et je brulois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutoit pas que, dès que mon père auroit eu le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Héronymo, tous les derniers dimanches de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Héronymo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda, de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Bresil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joie en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous acheminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Pra[d]o, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Toledé, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante, qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin, destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients et les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut, que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma

tante, je m'élançai sur le fourneau et delà sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon pied posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire. Je lâchai les mains et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre et la brisa en mille pièces. — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas long-tems, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdus connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison, fut que ma tante m'annonça, que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentois fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise ou bien être porté dans une litière. “ Ni l'un ni l'autre assurément, (lui répondis-je avec le plus extrême emportement) je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur, je [ne] partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de votre intérêt de me les donner, puisque c'est à moi de vous défendre. ” Je dis mille folies pareilles, qui me paroisoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante, qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda et nous prîmes celle de Valadolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle une petite chaise très commode, montée sur un bât et surmontée d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air. Et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes, aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue, dont les mules occupoient la meilleure partie et les hommes la plus petite. Mais on n'en n'étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit mille traits malins à l'hôtesse, qui lui répliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état. Jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprits, qui n'étoient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les Servantes faisoient rétentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux raugues chansons du chevrier. Les voyageurs faisoient connoissance, s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la brazier. Chacun disoit qu'il [*sic*] étoit, d'où il venoit, et quelque fois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon tems. Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse que l'on menoit alors en voyage, avoit des charmes que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper,

lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, et que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversé ; l'un d'eux qui n'avoit pas encore ouvert la bouche dit : “ Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages, est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis, mais, en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. ” Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire. On le pressa beaucoup, de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtems presser, enfin il commença en ces termes.

Histoire de Giulio Romati, et de la Princesse de Mont-Salerne.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appelé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loix de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable, mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter dire que j'ai marché, sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans. Et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai reussis [*sic*] assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité. Mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux [*sic*] pas être pris, pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est peut-être la seule science que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé, et mon père, ne connoissant aucun genre de distraction, qui put me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revins[s]e en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi un changement très favorable. Je retrouvai mon appetit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée, je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien put me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par voir les merveilles, que la nature a repandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro Novo, Caltanizète, et j'arrivai au pied de l'Etna, en un village dont j'ai oublié le nom. La je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce tems occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on a faites depuis peu sur le Baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'appercevoir deux étoiles qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parce qu'elles étoient au dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux, où je croyois presque participer aux lumières éthérées ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes, agit sur nos corps d'une manière toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée que celle de Palerme. Ce n'est pas que les sciences exactes ayent beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupoit beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que, l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre, un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique, et l'Hebreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flatteur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai et pris le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Régio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Régio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto, désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolins. Je ne savois absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par, je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours que j'étois arrêté à Régio, et livré à ces incertitudes. Lorsqu'un jour, après m'être assez long tems promené sur le port, je m'assis sur des pierres, du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme, d'une figure avantageuse, et couvert d'un manteau écarlate. Il s'assit à côté de moi, sans faire de compliments ; puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est il occupé de quelque problème d'Algèbre ou d'Astronomie ?

— Point du tout, (lui répondis-je) le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Régio à Naples, et le problème qui l'emb[ar]rasse en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu, prenant un air fort sérieux, me dit : “ Seigneur Romati, vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez, auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau ; donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ” En même tems il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Ici j'interrompis le chef des Bohèmiens, pour lui dire que j'avois entendu parler de ce Zoto et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi (reprit Pandesovna). Ils sont ainsi que moi au service du grand Scheïk des Gomelez.

— Quoi vous aussi à son service ! (m'écriai-je avec le plus grand étonnement). ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du chef, qui se leva aussitôt et me laissa le tems, de m'occuper de ce qu'il venoit de m'apprendre. “ Quelle est donc (me dis-je en moi-même), quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelque fois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute. Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ” Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; la conversation fut en bon Espagnol et sans aucun mélange de Hérigonze (ou jargon Bohémien) ; leur esprit étoit cultivé, et leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

TREIZIEME JOURNÉE.

Le chef des Bohèmiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier : Les ennemis approchent, c'est-à-dire les Gardes de la Douane. Il est juste de leur céder le champ de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise et puis nous partirons. ”

Comme l'on voyoit déjà les gardes de la douane de l'autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte,

tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra-Moréna. Enfin nous nous arrêtrâmes dans une vallée fort profonde, où déjà l'on nous attendoit et l'on avoit préparé notre repas. Après qu'il fut terminé, je priai le chef de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Pandésovna.

Vous m'avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles, le récit admirable de Giulio-Romati, voici donc à peu près comment il s'exprima.

Suite de l'histoire de Giulio-Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu'il m'avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s'en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu'à leur bêtes. Je choisis l'homme qui jouissoit parmi eux de la meilleure reputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule et deux valets qui suivoient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plutôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m'arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n'étois plus qu'à deux journées de Naples, lorsque l'idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m'étois beaucoup attaché à l'histoire de la renaissance des arts, dont l'école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m'entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte-Brugio, et conduit par un guide du village, je m'enfonçai dans le pays le plus sauvage qu'il soit possible d'imaginer. Sur le midi nous arrivâmes à une maison toute ruinée, que le guide m'assura être une auberge, mais je ne m'en aperçus pas à la réception que me fit l'hôte. Car bien loin de m'offrir quelques provisions, il me demanda en grâce, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J'avois effectivement quelques viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet, car les muletiers étoient restés à Monte-Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après je découvris un château très vaste, situé sur le haut d'une montagne. Je demandai à mon guide comment ce lieu s'appelloit ? et s'il étoit habité ? Il me répondit que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : " Lo monte — ou bien lo Castello. " Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l'intérieur on avoit bâti, une chapelle avec quelques cellules où les Franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : " On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l'on commence à en parler, je m'enfuis de la cuisine et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père Franciscain qui me donne son scapulaire à baiser. " Je demandai à ce garçon si nous passerions près de ce château ? Il me répondit que nous passerions, à mi côte de la montagne sur la quelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n'offroit aucun abri. Le guide dit : qu'il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m'y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s'abattit et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m'accrochai à un arbre et lorsque je sentis que j'étois sauvé, j'appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu'à leur lumière, je pus distinguer les objets qui m'environnoient et changer de place avec quelque sûreté. J'avançai en me tenant aux arbres, et

j'arrivai ainsi à une petite caverne qui n'aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vents, les coups de tonnerre, se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation facheuse. Tout-à-coup je crois entrevoir des flambeaux, errants dans le creux du vallon. J'entens des voix. Je pense que ce sont mes gens. J'appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d'autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement et me dit : “ Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Mont-Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits et suivez nous au château.

— Quoi (lui répondis-je) vous voulez me conduire à ce château inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout (reprit le jeune homme) vous verrez un palais superbe, et nous n'en sommes qu'à deux cent pas. ”

Je jugeai qu'effectivement quelque Princesse du pays avoit une habitation dans les environs. Je m'habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n'éclairaient point le reste de l'édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme, me quitta au bas de l'escalier, et lorsque j'en eus monté la première rampe, je trouvai une Dame d'une beauté peu commune, qui me dit : “ Monsieur Romati, Madame la Princesse de Mont-Salerno m'a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. ”

Je lui répondis : qu'en jugeant de la princesse par ses Dames d'honneur, l'on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire étoit, comme je l'ai dit, d'une beauté parfaite et elle avoit l'air si grand, que ma première idée fut de la prendre pour la Princesse elle-même. Je remarquai aussi qu'elle étoit mise, à peu-près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j'imaginai que c'étoit la le costume des Dames de Nâples et qu'elles avoient repris d'anciennes modes.

Nous entrâmes d'abord dans une salle où tout étoit d'argent massif. Le parquet étoit en carreaux d'argent. Les uns mats les autres polis. La tapisserie aussi d'argent massif imitoit un damas, dont le fond eut été poli et les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens chateaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étoient du travail d'orfèvrerie le plus admirable. “ Monsieur Romati (me dit la prétendue Dame d'honneur) toute cette vaisselle vous arrête bien long-tems. Ce n'est ici que l'antichambre, où se tiennent les valets-de-pied de Madame la Princesse. ”

Je ne répondis rien, et nous entrâmes, dans une pièce à peu-près semblable à la première. Si ce n'est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans : “ Cette pièce (dit la Dame) est l'antichambre où se tiennent les gentilshommes d'honneur, le Majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger par cette salle à manger. ” Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc, qui règnoit tout autour. L'on y voyoit aussi de magnifiques buffets, couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers, d'où nous passâmes dans le sallon de compagnie. “ Par exemple (dit la Dame). Je vous permets d'admirer cette pièce. ” Je l'admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazali, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table coute plusieurs années de travail. Le dessin avoit une intention générale, et présentoit l'ensemble le plus régulier. Mais lorsque l'on en examinait les divers compartiments, l'on voyoit que la plus grande variété dans les détails, n'ôtoit rien de l'effet que

produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offroit l'assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c'étoient les coquillages les mieux émaillés ; plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet étoit représenté un écrain, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroissoit en relief et réel, comme dans les tables de Florence. “ Monsieur Romati (me dit la Dame), si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphael, qui paroissoit être la première idée de son école d'Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d'autant qu'il étoit peint à l'huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d'Omphale, la figure de l'Hercule étoit de Michel-Ange, et l'on reconnoit le pinceau du Guide dans la figure de la femme. En un mot, chacun des tableaux de ce sallon étoit plus parfait que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. La tapisserie n'étoit que d'un velours verd tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L'une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phrynè exigea le sacrifice.

La seconde le faune du même artiste.

La troisième la véritable Venus de Praxitele dont celle de Médicis n'est qu'une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du sallon étoient des commodes à tiroirs, qui au lieu d'être ornées en bronze, l'étoient du plus beau travail de joaillerie qui servoit à enchasser des camées, tels que l'on n'en trouve que dans les cabinets des Rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d'or, du plus grand module. “ C'est ici (me dit la Dame) que la Princesse passe ses après-dînées, et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits d'une grandeur extraordinaire. On n'y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousselines des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d'une telle finesse, qu'on les eut prises pour quelque brouillard qu'Arachné elle même auroit trouvé moyen, d'enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? (demandai-je à la Dame).

— C'est (me répondit-elle) pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé, et que l'on ne peut dormir.

— Mais (ajoutai-je), pourquoi ces lits sont-ils si grands ?

— C'est (répliqua la Dame), parce que la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains. ”

C'étoit une rotonde tapissée en nacre et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond étoit fait d'une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire il y avoit un bassin circulaire, autour duquel règnoit un cercle de mousse artificielle, où l'on avoit rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration et je dis : “ Ah Madame, le Paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis (s'écria la dame avec l'air de l'égarement et du désespoir), le Paradis ! N'a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimez plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement. Suivez moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique, et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame (dis-je à ma belle conductrice), comment, songe t'on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m'y mettre seul, à moins que

vous ne daigniez m'y entretenir de la Princesse qui possède tant de merveilles. ” La Dame sourit obligeamment, me servit, s'assit et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Mont Salerno.

— Qui vous Madame ?

— Je voulois dire la Princesse de Mont-Salerno. Mais ne m'interrompez plus. ”

Histoire de la Princesse de Mont Salerno.

Le Prince de Mont-Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit grand d'Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand-Ecuyer, grand-maître de la maison, grand-Veneur, enfin il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du Royaume de Nâples. Mais bien qu'il fut au service de son Roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux-ci se trouvoit le Marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, et possédant toute sa confiance, qu'il partageoit cependant avec sa femme la Marquise de Spinaverde, première Dame d'atour de la Princesse.

J'avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Mont-Salerno avoit dix ans. Lorsque sa mère mourut. A cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince. Le mari pour prendre la régie de tous les fiefs ; la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune Princesse vinrent résider à Mont-Salerno.

On s'occupoit peu de l'éducation d'Elfrida, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres désirs...

“ De vos moindres désirs... (dis-je à la Dame)

— Je vous avois prié de ne point m'interrompre ” Reprit elle avec un peu d'humeur.

Après quoi elle continua en ces termes.

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, et nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d'un moment. Enfin il mourut après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles, nous retournâmes à Mont-Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s'écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m'étoient d'autant plus douces, que la Spinaverde m'assuroit tous les jours que j'avois raison, que tout le monde étoit fait pour m'obeir, et que ceux qui ne m'obeissoient pas assez tôt ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant toutes mes femmes me quitterent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite le soir à me deshabiller moi même. J'en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère et douce Princesse, essuyez vos beaux yeux. Je vous deshabillerai ce soir, et demain je vous amenerai six femmes de chambre, dont sûrement vous serez contente. ”

Le lendemain à mon reveil, la Spinaverde me présenta six jeunes filles très belles, dont la première vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paroissoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fachois jamais.

“ Mais Madame (dis-je à la Princesse) ces jeunes filles, étoient peut-être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avois prié de ne pas m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours.

Le jour où j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'étoit un secrétaire-d'état,

l'Ambassadeur d'Espagne, et le Duc de Guadarrama. Celui-ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n'y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir on proposa une promenade au parc. A peine y eumes nous fait quelques pas, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres, et vint fondre sur nous. Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le Duc, s'enferra lui même dans son épée, et tomba à ses pieds. Je me crus redevable de la vie, à la valeur et à l'adresse du Duc. Mais le lendemain j'appris, que le taureau avoit été a posté [*sic*] exprès, par l'écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naitre cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Alors, bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avoit faite et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion de me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d'état et me donne[r] un maître. Quelque tems après le même secrétaire d'état vint encore me voir, accompagné d'un autre ambassadeur, et du Prince régnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc, blafard, qui voulut m'entretenir des majorats qu'il avoit dans les états héréditaires, mais en parlant italien, il avoit l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence étoit très nécessaire dans ses majorats des états héréditaires. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerno, elle a fait executer toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! m'écriai-je elle a parfaitement réussi, ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” A ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” Puis elle se mit à rire, d'un rire convulsif et affreux, en répétant toujours : “ Oui le paradis, le paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scene devoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d'un air sévère, et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voutes souterraines, au delà desquelles on appercevoit comme un lac d'argent, et qui effectivement étoit de vif-argent. La Princesse frappa dans ses mains, et l'on vit paroître une barque, conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque et je m'aperçus que le nain avoit le visage d'or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c'étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l'argent-vif avec beaucoup d'adresse et faisoit avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des peroquets dont le plumage étoit d'émeraudes voloient sur nos têtes. Des nègres d'ébène, nous présentoient des plats d'or, remplis de cerises de rubis, et de raisins de Saphir, mille autres objets surprenants remplissoient ces voutes merveilleuses, dont l'œil n'appercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de repeter ce mot de paradis, pour voir l'effet qu'il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis : “ En vérité Madame, on peut dire que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde et me dit : “ Pour que vous jugiez d'autant mieux des agréments de ce séjour : je vais vous présenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une clef d'or, pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le squelette s'arrachant à lui même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarassai, mais un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grace à la Princesse.

La Princesse ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : “ Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. ” En même tems elle me saisit le bras, je le sentis brûlé jusqu’à l’os, et je m’évanouis.

Je ne sais combien de tems je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j’entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j’étois au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir et j’arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m’invita à entrer dans sa cellule. Je l’y suivis, et tachant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m’étoit arrivé. Lorsque j’eus achevé mon récit. Le supérieur me dit : “ Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? ”

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le supérieur ouvrit un coffre qui étoit près de son lit et en tira un vieux parchemin : “ Voila (me dit-il), la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. ” Je déroulai le parchemin et j’y lus ce qui suit :

En l’année du Seigneur 1503, neuvième année de Frédéric Roi de Naples et Sicile : Elfrida de Mont Salerno, poussant l’impiété jusqu’à l’excès, se vantoit hautement de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de satan, ou l’ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtems obsédé et obsèdent encore par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Mont Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs. — C’est pour quoi, Nous Pie troisième, serviteur des serviteurs etc. Nous autorisons la fondation d’une chapelle dans l’enceinte même des ruines etc.

Je ne me rapelle plus du reste de la bulle. Ce dont je me rapelle, c’est que le supérieur m’assura que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu’elles se renouveloient néanmoins quelquefois et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même tems il me conseilla de faire dire des messes pour le repos de la Princesse et d’y assister moi-même. Je suivis son conseil et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j’ai vu dans cette nuit fatale, m’a laissé une impression mélancolique que rien me [*sic*] peut effacer, et de plus je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela Romati releva sa manche, et nous fit voir son bras, où l’on distinguoit la forme des dîges [*sic*] de la Princesse et comme des marques de brûlure.

Ici j’interrompis le chef, pour lui dire que j’avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius, et que j’y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

“ Cela peut-être (reprit le chef) peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l’a-t-il inventée. Toujours est-il sûr que son récit contribua beaucoup à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague de trouver des aventures merveilleuses que je ne trouvois jamais. Mais telle est la force des impressions que nous recevons dans notre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtems ma tête, et que je ne m’en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesovna (dis[-je] alors au chef Bohémien). Ne m’avez vous pas fait entendre, que depuis que vous viviez dans ces montagnes, vous y aviez vu des choses que l’on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai (me répondit-il) j’ai vu des choses qui m’ont rappellées l’histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l’on dina, et comme le chef avoit encore des occupations ; je pris mon fusil et j’allai chasser. Je gravis quelques sommets, et ayant jetté les yeux sur la vallée

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Premier-troisième (jusqu'à la vingt-deuxième journée) décamérons. **[1-3 CS]**

Description

Copie non autographe, Pontarlier, Arch. municipales.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 3-217 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 59-369.

MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE.¹

PREMIER DÉCAMERON

Le Comte d'Olavidès n'avoit pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Moréna ; cette chaîne sourcilleuse qui sépare l'Andalousie d'avec la Manche, n'étoit alors habitée que par des Contrebandiers, des bandits & quelques Bohémiens, qui passoient pour manger les voyageurs, qu'ils avoient assassinés, et delà le proverbe Espagnol " Las Gitanas de Sierra Moréna quieren carne de hombres. "

Ce n'est pas tout. Le voyageur qui se hasardoit dans cette sauvage contrée, s'y trouvoit (disoit-on) assailli par mille terreurs capables de glacer les plus hardis courages. Il entendoit des voix lamentables se mêler au bruit des torrents, et aux sifflements de la tempête, des lueurs trompeuses l'égaroient, & des mains invisibles le pousoient vers des abîmes sans fond.

À la vérité quelques Ventas où auberges isolées, se trouvoient éparses sur cette route désastreuse, mais des revenants plus diables que les cabaretiers eux mêmes, avoient forcé ceux ci à leur céder la place, & à se retirer en des pays où leur repos ne fut plus troublé que par les reproches de leur conscience, sortes de fantômes avec qui les aubergistes ont des accommodements ; Celui de l'hôtellerie d'Anduhar, attestoit St. Jacques de Compostelle de la vérité de ces récits merveilleux. Enfin il ajoutoit, que les archers de la S^{te} Hermandad avoient refusé de se charger d'aucune expédition pour la Sierra Moréna, & que les voyageurs prenoient la route de Jaen, où celle de l'Estramadoure.

Je lui répondis, que ce choix pouvoit convenir à des voyageurs ordinaires, mais que le Roi Don Phélique quinto ayant eu la grace de m'honorer d'une commission de Capitaine aux gardes Wallones, les loix sacrées de l'honneur me prescrivoient de me rendre à Madrid, par le chemin le plus court, sans demander s'il étoit le plus dangereux.

" Mon jeune Seigneur (reprit l'hôte) vôtre merçed me permettra de lui observer, que si le Roi l'a honoré d'une Compagnie aux gardes, avant que l'age eut honoré du plus leger duvet le menton de vôtre merçed, il seroit expédient de faire des preuves de prudence, or je dis, que lorsque les démons s'emparent d'un pays "... Il en eut dit davantage, mais je piquai des deux, et ne m'arrêtai que lorsque je me crus hors de la portée de ses remontrances : Alors je me retournai, & je le vis qui gesticuloit encore, & me montrait de loin la route de l'Estramadoure. Mon valet Lopez, et Moschito mon zagal me regardoient d'un air piteux, qui vouloit dire à-peu-près la même chose. Je fis semblant de ne les point comprendre, et m'enfonçai dans les bruyères, où depuis l'on a bati la colonie appelée la Carlota.

A la place même où est aujourd'hui la maison de poste, il y avoit alors un abri, fort connu des muletiers, qui l'apelloient " los Alcornos " où " les chènes verts " parce que deux beaux arbres de cette espèce y ombrageoient une source abondante que recevoit un abreuvoir de marbre. C'étoit la seule eau, et le seul ombrage que l'on trouva depuis Anduhar, jusqu'à l'auberge dite Venta-Quemada. Cette auberge étoit bati au milieu d'un désert, mais grande & spacieuse. C'étoit proprement un ancien chateau des Mores que le Marquis de Penna-Quemada avoit fait réparer, et delà lui venoit le nom de Venta-Quemada. Le Marquis l'avoit affermée à un bourgeois de Murcie, qui y avoit établi une hôtellerie, la plus considérable qu'il y eut sur cette route. Les voyageurs partoient donc le matin

¹ Cette copie compte 119 p. pour le premier décaméron, 133 p. pour le deuxième, et 13 p. pour le troisième qui n'est pas achevé.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

d'Anduhar, dinoient à Los Alcornouques des provisions qu'ils avoient apportées, & puis ils couchoient à la Venta Quemada ; Souvent même ils y passoient la journée du lendemain, pour s'y préparer au passage des montagnes & faire de nouvelles provisions ; tel étoit aussi le plan de mon voyage.

Mais comme nous approchions déjà des chênes verts, & que je parlois à Lopez du petit repas que nous comptions y faire, je m'aperçus que Moschito n'étoit point avec nous, non plus que la mule chargée de nos provisions. Lopez me dit que ce garçon étoit resté quelques cents pas en arrière, pour refaire quelque chose, au bât de sa monture. Nous l'attendimes — puis nous fimes quelques pas en avant — puis nous nous arrêtâmes pour l'attendre encore — nous l'appellâmes — nous retournâmes sur nos pas, pour le chercher : le tout en vain. Moschito avoit disparu, et emportoit avec lui nos plus chères espérances, c'est à dire, tout notre diner. J'étois le seul à jeun, car Lopez n'avoit cessé de ronger un fromage du Toboso dont il s'étoit muni, mais il n'en étoit pas plus gai, & marmotoit entre ses dents “ que l'aubergiste d'Anduhar l'avoit bien dit, et que les démons avoient surement emporté l'infortuné Moschito. ”

Lorsque nous fumes arrivés à los Alcornouques, je trouvai sur l'abreuvoir un panier rempli de feuilles de vignes ; il paroissoit avoir été plein de fruits, et oublié par quelque voyageur. J'y fouillai avec curiosité, et j'eus le plaisir d'y découvrir quatre belles figues & une orange. J'offris deux figues à Lopez, mais il les refusa, disant qu'il pouvoit attendre jusqu'au soir ; Je mangeai donc la totalité des fruits, après quoi je voulus me désaltérer à la source voisine. Lopez m'en empêcha, alléguant que l'eau me feroit du mal après les fruits, et qu'il avoit à m'offrir un reste de vin d'Alicante. J'acceptai son offre, mais à peine le vin fut-il dans mon estomac que je me sentis le cœur fort oppressé. Je vis la terre et le ciel tourner sur ma tête, et je me serois surement évanoui, si Lopez ne se fut empressé à me secourir ; Il me fit revenir de ma défaillance, et me dit qu'elle ne devoit point m'effrayer, n'étant qu'un effet de la fatigue et de l'inanition. Effectivement non seulement je me trouvois rétabli, mais même dans un état de force et d'agitation qui avoit quelque chose d'extraordinaire. La campagne me sembloit émaillée des couleurs les plus vives ; les objets scintilloient à mes yeux, comme les astres dans les nuits d'été, et je sentois battre mes artères, surtout aux tempes, et à la gorge.

Lopez voyant que mon incommodité n'avoit point eu de suites, ne put s'empêcher de recommencer ses doléances : “ Hélas ! (dit-il) pourquoi ne m'en suis-je pas rapporté à Fra Héronimo della Trinidad, moine, prédicateur, confesseur et l'oracle de nôtre famille ; il est beau frère, du beau fils, de la belle sœur, du beau père, de ma belle mère, & se trouvant ainsi le plus proche parent que nous ayons, rien ne se fait dans nôtre maison que par ses avis. Je n'ai pas voulu les suivre, et j'en suis justement puni ; il m'avoit bien dit, que les officiers aux gardes Wallones étoient un peuple hérétique, ce que l'on reconnoit aisément à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus, et à leurs joues rouges, aulieu que les vieux chrétiens sont de la couleur de nôtre Dame d'Atocha, peinte par Saint Luc ”

J'arrêtai ce torrent d'impertinences, en ordonnant à Lopez de me donner mon fusil à deux coups, et de rester auprès des chevaux, tandis que j'irois sur quelque rocher des environs, pour tâcher de découvrir Moschito, où d'ailleurs sa trace. A cette proposition Lopez fondit en larmes, et se jettant à mes genoux, il me conjura au nom de tous les Saints, de ne pas le laisser seul en un lieu si plein de dangers. Je m'offris à garder les chevaux tandis qu'il iroit à la découverte, mais ce parti lui parût encore bien plus effrayant ; cependant je lui dis tant de bonnes raisons, pour aller chercher Moschito, qu'il me laissa partir. Puis, il tira un rosaire de sa poche, et se mit en prières auprès de l'abreuvoir.

Les sommets que je voulois gravir, étoient plus éloignés qu'ils ne me l'avoient parus, je fus près d'une heure à les atteindre, et lorsque j'y fus, je ne vis rien que la plaine déserte et sauvage, nulle trace d'hommes, d'animaux, ou d'habitation, nulle route que le grand chemin que j'avois suivi, & personne n'y passoit — partout le plus grand silence. Je l'interrompis par mes cris, que les échos répétèrent au loin — Enfin je repris le chemin de l'abreuvoir, j'y trouvai mon cheval attaché à un arbre, mais Lopez, Lopez avoit disparu.

J'avois deux partis à prendre, celui de retourner à Anduhar, et celui de continuer mon voyage. Le premier parti ne me vint pas seulement à l'esprit. Je m'élançai sur mon cheval, et le mettant tout de suite au plus grand trot, j'arrivai au bout de deux heures sur les bords du Guad-al-Quivir, qui n'est point là, ce fleuve tranquile et superbe, dont le cours majestueux embrasse les murs de Séville. Le

Guad-al-Quivir au sortir des montagnes est un torrent sans rives ni fond, et toujours mugissant contre les rochers qui contiennent ses efforts.

La vallée de los Hermanos commence à l'endroit où le Guad-al-quivir se répand dans la plaine ; elle étoit ainsi appelée, parceque trois frères, moins unis encore par les liens du sang, que par leur goût pour le brigandage, en avoient fait longtemps le théâtre de leurs exploits. Des trois frères deux avoient été pris, et leurs corps se voyoient attachés à une potence à l'entrée de la Vallée. Mais l'ainé appelé Zoto, s'étoit échappé des prisons de Cordoue, et l'on disoit qu'il s'étoit retiré dans la chaîne des Alpuharras.

On racontoit des choses bien étranges des deux frères qui avoient été pendus ; on n'en parloit pas comme de revenants, mais on prétendoit que leurs corps animés, par je ne sais quels démons, se détachent la nuit et quittoient le gibet, pour aller désoler les vivants. Ce fait passoit pour si certain, qu'un Théologien de Salamanque avoit fait une dissertation, dans laquelle il prouvoit, que les deux pendus étoient des espèces de Vampires, & que l'un n'étoit pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accordoient sans peine. Il couroit aussi un certain bruit, que ces deux hommes étoient innocents, & qu'ayant été injustement condamnés, ils s'en vengeoient avec la permission du ciel, sur les voyageurs et autres passants. Comme j'avois beaucoup entendu parler de tout cela à Cordoue, j'eus la curiosité de m'approcher de la potence. Le spectacle en étoit d'autant plus dégoûtant, que les hideux cadavres, agités par le vent, faisoient des balancements extraordinaires, tandis que d'affreux vautours les tiraillotent pour arracher des lambeaux de leur chair ; j'en détournai la vue avec horreur et m'enfonçai dans le chemin des montagnes.

Il faut convenir, que la vallée de los Hermanos sembloit très propre à favoriser les entreprises des bandits, et à¹ leur servir de retraite. L'on y étoit arrêté tantôt par des roches détachées du haut des monts, tantôt par des arbres renversés par l'orage. En bien des endroits le chemin traversoit le lit du torrent, ou passoit devant des cavernes profondes, dont l'aspect malencontreux inspiroit la défiance.

Au sortir de cette vallée j'entrai dans une autre, et je découvris la Venta qui devoit être mon gîte, mais du plus loin que je l'aperçus, je n'en augurai rien de bon. Car je distinguai, qu'il ne s'y trouvoit ni fenêtres, ni volets, les cheminées ne fumoient point, je ne voyois point de mouvement dans les environs, & je n'entendois pas les chiens avertir de mon arrivée. J'en conclus que ce cabaret étoit un de ceux, que l'on avoit abandonné comme me l'avoit dit l'Aubergiste d'Anduhar.

Plus j'approchois de la Venta, et plus le silence me sembloit profond. Enfin j'arrivai, et je vis un tronc à mettre des aumônes accompagné d'une inscription ainsi conçue : “ Messeigneurs les voyageurs, ayez la charité de prier pour l'ame de Gonzalés de Murcie, ci devant cabaretier de la Venta-Quemada. Sur toute chose passez vôtre chemin, et ne restez pas ici la nuit sous quelque prétexte que ce soit. ”

Je me décidai aussitôt à braver les dangers dont l'inscription me menaçoit. Ce n'étoit pas que je fusse convaincu qu'il n'y a point de revenants ; mais on verra plus loin, que toute mon éducation avoit été dirigée du côté de l'honneur, et je le faisois consister à ne donner jamais aucune marque de crainte.

Comme le soleil ne faisoit que de se coucher, je voulus profiter d'un reste de clarté, et parcourir tous les recoins de cette demeure, moins pour me rassurer contre les puissances infernales, qui en avoient pris possession, que pour chercher quelque nourriture, car le peu que j'avois mangé à Los Alcornos avoit pu suspendre, mais non pas satisfaire le besoin impérieux que j'en ressentais. Je traversai beaucoup de chambres et de salles. La plupart étoient revêtues en mosaïque jusques à la hauteur d'un homme, et les plafonds étoient en cette belle menuiserie, où les maures mettoient leur magnificence. Je visitai les cuisines, les greniers, & les caves ; celles ci étoient creusées dans le rocher, quelques unes communiquaient avec des routes souterraines, qui paroisoient pénétrer fort avant dans la montagne ; mais je ne trouvai à manger nulle part. — Enfin comme le jour finissoit tout à fait, j'allai prendre mon cheval que j'avois attaché dans la cour, je le menai dans une écurie où j'avois vu un peu de foin, et j'allai m'établir dans une chambre, où il y avoit un grabat, le seul que l'on eut laissé dans

¹ *Interl.*

toute l'auberge. J'aurois bien voulu avoir une lumière, mais la faim qui me tourmentoit avoit cela de bon, c'est qu'elle m'empêchoit de dormir.

Cependant plus la nuit devenoit noire, et plus mes réflexions étoient sombres. Tantôt je songeois à la disparition de mes deux domestiques, et tantôt aux moyens de pourvoir à ma nourriture. Je pensois, que des voleurs sortant à l'improviste de quelque buisson ou de quelque trape souterraine, avoient attaqué successivement Lopez & Moschito, lorsqu'ils se trouvoient seuls, et que je n'avois été épargné que parce que ma tenue militaire ne promettoit pas une victoire aussi facile. Mon appetit m'occupoit plus que tout le reste ; mais j'avois vu des chèvres sur la montagne ; elles devoient être gardées par un chevrier, et cet homme devoit sans doute avoir une petite provision de pain, pour le manger avec son lait. De plus je comptois un peu sur mon fusil. Mais de retourner sur mes pas, et de m'exposer aux railleries de l'hôte d'Anduhar, c'est là ce que j'étois bien décidé à ne point faire. Je l'étois au contraire bien fermement à continuer ma route.

Toutes ces sortes de réflexions étant épuisées, je ne pouvois m'empêcher de repasser dans mon esprit la fameuse histoire des faux monnoyeurs et quelques autres du même genre, dont on avoit bercé mon enfance. Je songeois aussi à l'inscription mise sur le tronc des aumônes. Je ne croyois pas que le diable eut tordu le cou à l'hôte, mais je ne comprenais rien à sa fin tragique.

Les heures se passoient ainsi dans un silence profond, lorsque le son inattendu d'une cloche me fit tressaillir de surprise. Elle sonna douze coups, et comme l'on sait, les revenants n'ont de pouvoir que depuis minuit jusques au premier chant du coq. Je dis que je fus surpris, et j'avois raison de l'être, car la cloche n'avoit point sonné les autres heures ; enfin son tintement me sembloit avoir quelque chose de lugubre. — Un instant après la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer une figure toute noire, mais non pas éffrayante, car c'étoit une belle négresse demi-nue et tenant un flambeau dans chaque main.

La négresse vint à moi, me fit une profonde révérence, & me dit en très bon Espagnol “ Seigneur Cavalier, des dames étrangères qui passent la nuit dans cette hotellerie vous prient de vouloir bien partager leur souper. Ayez la bonté de me suivre ” Je suivis la négresse de corridor en corridor, enfin dans une salle bien éclairée, au milieu de laquelle étoit une table garnie de trois couverts, & couverte de vases du Japon, et de carafes de cristal de roche. Au fond de la salle étoit un lit magnifique. Beaucoup de négresses sembloient empressées de servir, mais elles se rangèrent avec respect, & je vis entrer deux Dames dont le tein de lys & de roses contrastoit parfaitement avec l'ébène de leurs soubrettes. Les deux dames se tenoient par la main ; elles étoient mises dans un goût bizarre, où du moins il me parut tel, mais la vérité est, qu'il est en usage dans plusieurs villes sur la côte de Barbarie, ainsi que je l'ai vu depuis lorsque j'y ai voyagé. Voici donc quel étoit ce costume ; il ne consistoit proprement qu'en une chemise, & un corset. La chemise étoit de toile jusqu'au dessous de la ceinture, mais plus bas, c'étoit une gaze de Mèquines, sorte d'étoffe qui seroit tout à fait transparente, si de larges rubans de soye mêlés à son tissu, ne le rendoient plus propre à voiler des charmes qui gagnent à être devinés. Le corset richement brodé en perles et garni d'agrafes de diamants couvroit le sein, assez exactement ; Il n'avoit point de manches, celles de la chemise, aussi de gaze, étoient retroussées et nouées derrière le col. Leurs bras nus étoient ornés de bracelets, tant aux poignets qu'au dessus du coude. Les pieds de ces dames, qui, si elles eussent été des diablesses, auroient été fourchus où garnis de griffes n'étoient rien de tout cela, mais ils étoient à cru dans une petite mule brodée, et le bas de la jambe étoit orné d'un anneau de gros brillants.

Les deux inconnues s'avancèrent vers moi, d'un air aisé & affable. C'étoient deux beautés parfaites, l'une grande, svelte, éblouissante, l'autre touchante et timide. La majestueuse avoit la taille admirable, & les traits de même. La cadette avoit la taille ronde, les lèvres un peu avancées, les paupières à demi fermées, et le peu de prunelles qu'elles laissoient [*sic*] voir, étoit caché par des cils d'une longueur extraordinaire. L'ainée m'adressa la parole en Castillan, et me dit “ Seigneur Cavalier, nous vous remercions de la bonté que Vous avez eue d'accepter cette petite collation, je crois que vous devez en avoir besoin ” Elle dit ces derniers mots d'un air si malicieux que je la soupçonnai presque d'avoir fait enlever la mule chargée de nos provisions, mais elle les remplaçoit si bien, qu'il n'y avoit pas moyen de lui en vouloir.

Nous nous mimes à table, et la même Dame, avançant vers moi un vase du Japon, me dit “ Seigneur Cavalier, vous trouverez ici une Olla-potrida, composée de toutes sortes de viandes, une seule exceptée, car nous sommes fidelles, je veux dire Musulmanes.

— Belle inconnue (lui répondis-je) il me semble que vous aviez bien dit. Sans doute vous êtes fidelles, c’est la religion de l’amour. Mais daignez satisfaire ma curiosité avant mon appetit, dites moi qui vous êtes.

— Mangez toujours, Seigneur Cavalier (reprit la belle Maure) ce n’est pas avec vous, que nous garderons l’incognito. Je m’appelle Emina, & ma sœur Zibeddé ; nous sommes établies à Tunis, mais notre famille est originaire de Grenade, et quelques uns de nos parents sont restés en Espagne, où ils professent en secret la loi de leurs pères. Il y a huit jours que nous avons quitté Tunis ; Nous avons débarqué près de Malaga dans une plage déserte. Puis nous avons passé dans les montagnes entre Soha et Antequerra, puis nous sommes venues dans ce lieu solitaire pour y changer de costume, et prendre tous les arrangements nécessaires à notre sûreté. Seigneur Cavalier vous voyez donc, que notre voyage est un secret important que nous avons confié à votre loyauté. ”

J’assurai les belles qu’elles n’avoient aucune indiscretion à redouter de ma part, et puis je me mis à manger, un peu goulument à la vérité, mais pourtant avec de certaines graces contraintes, qu’un jeune homme a volontiers, lorsqu’il se trouve seul de son sexe, dans une société de femmes.

Lorsqu’on se fut aperçu que ma première faim étoit apaisée, et que je m’en prenois à ce que l’on appelle en Espagne “ Las dolces ” — la belle Emina ordonna aux négresses de me faire voir comment on dansoit dans leur pays. Il parut que nul ordre ne pouvoit leur être plus agréable. Elles obéirent avec une vivacité qui tenoit de la licence. Je crois même, qu’il eut été difficile de mettre fin à leur danse, mais je demandai à leurs belles maitresses, si elles dansoient quelques fois. Pour toute réponse elles se levèrent & demandèrent des castagnettes. Leurs pas tenoient du Voléro de Murcie et de la Foffa, que l’on danse dans les Algarves ; Ceux qui ont été dans ces provinces, pourront s’en faire une idée. Mais pourtant ils ne comprendront jamais tout le charme qu’y ajoutoient les graces naturelles des deux Africaines, relevées par les draperies diaphanes dont elles étoient revêtues.

Je les contemplai quelque temps avec une sorte de sang froid, enfin leur mouvements pressés par une cadence plus vive, le bruit étourdissant de la musique moresque, mes esprits soulevés par une nourriture soudaine, en moi, hors de moi, tout se réunissoit pour troubler ma raison. Je ne savois plus si j’étois avec des femmes ou bien avec d’insidieuses Succubes. Je n’osois voir — je ne voulois pas regarder. Je mis ma main sur mes yeux, & je me sentis défaillir.

Les deux sœurs se rapprochèrent de moi, chacune d’elles prit une de mes mains. Emina demanda si je me trouvois mal ? Je la rassurai — Zibeddé me demanda ce que c’étoit qu’un médaillon qu’elle voyoit dans mon sein, et si c’étoit le portrait d’une maitresse — “ c’est (lui répondis-je) un joyau que ma mère m’a donné, et que j’ai promis de porter toujours, il contient un morceau de la vraie croix... ” à ces mots je vis Zibeddé reculer et pâlir.

“ Vous vous troublez (lui dis-je) cependant la croix ne peut épouvanter que l’esprit des ténèbres. ”

Emina répondit pour sa sœur : “ Seigneur Cavalier (me dit-elle) vous savez que nous sommes Musulmanes, et vous ne devez pas être surpris du chagrin que ma sœur vous a fait voir. Je le partage, nous sommes bien fâchées de voir un chrétien en vous, qui êtes notre plus proche parent. Ce discours vous étonne, mais votre mère n’étoit-elle pas une Gomélèz ? nous sommes de la même famille, qui n’est qu’une branche de celle des Abencerrages, mais mettons nous sur ce sofa, et je vous en apprendrai davantage. ”

Les négresses se retirèrent. Emina me plaça dans le coin du Sofa, et se mit à côté de moi, les jambes croisées sous elle. Zibeddé s’assit de l’autre côté, s’appuya sur mon coussin, et nous étions si près les uns des autres, que leur haleine se confondoit avec la mienne. Emina parut rêver un instant, puis me regardant avec l’air du plus vif intérêt, elle prit ma main et me dit : “ Cher Alphonse, il est inutile de vous le cacher, ce n’est pas le hasard qui nous amène ici. Nous vous y attendions ; si la crainte vous eût fait prendre une autre route, vous perdiez à jamais notre estime.

— Vous me flattez Emina (lui répondis-je) et je ne vois pas quel intérêt vous pouvez prendre à ma valeur ?

— Nous prenons beaucoup d'intérêt à vous (reprit la belle Maure) mais peut-être en serez vous moins flatté lorsque vous saurez, que vous êtes à-peu-près le premier homme que nous ayons vû — Ce que je dis vous étonne, et vous semblez en douter — Je vous avois promis l'histoire de nos ancêtres, mais peut-être vaudra-t'il mieux que je commence par la notre. ”

Histoire d'Emina et de sa sœur Zibeddé.

Nous sommes filles de Gasir Goméléz, oncle maternel du Dey de Tunis actuellement régnant, nous n'avons jamais eù de frère, nous n'avons point connu nôtre père, si bien que renfermées dans les murs du Sérail, nous n'avions aucune idée de vôtre Sexe. — Cependant comme nous étions nées toutes les deux avec un extrême penchant pour la tendresse, nous nous sommes aimées l'une l'autre avec beaucoup de passion. Cet attachement avoit commencé dès notre première enfance. Nous pleurions dès que l'on vouloit nous séparer, même pour des instants. Si l'on grondoit l'une, l'autre fondoit en larmes. Nous passions les journées à jouer à la même table, et nous couchions dans le même lit.

Ce sentiment si vif sembloit croître avec nous, et il prit de nouvelles forces, par une circonstance que je vais raconter. J'avois alors seize ans, et ma sœur quatorze. Depuis longtemps nous avions remarqué des livres que ma mère nous cachoit avec soin. D'abord nous y avions fait peu d'attention, étant déjà fort ennuyées des livres où l'on nous apprenoit à lire ; Mais la curiosité nous étoit venue avec l'âge. Nous saisîmes l'instant, où l'armoire défendue se trouvoit ouverte, et nous enlevames à la hâte un petit volume, qui se trouva être : *Les amours de Medgénoun et de Léillé*, traduit du Persan par Ben-Omri. Ce divin ouvrage qui peint en traits de flammes tous les délices de l'amour, alluma nos jeunes têtes. Nous ne pouvions le bien comprendre, parce que nous n'avions point vû d'être de votre Sexe, mais nous répétions ses expressions. Nous parlions le langage des amants ; enfin nous voulumes nous aimer à leur maniere. Je pris le rôle de Medgénoun, ma sœur celui de Léillé. D'abord je lui déclarai ma passion par l'arrangement de quelques fleurs, sorte de chiffre mystérieux, fort en usage dans toute l'Asie. Puis je fis parler mes regards, je me prosternai devant elle, je baisai la trace de ses pas, je conjurai les Zéphirs de lui porter mes tendres plaintes, et du feu de mes soupirs je croyois embraser leur haleine.

Zibeddé fidelle aux leçons de son auteur, m'accorda un rendez-vous. Je me jettai à ses genoux, je baisai ses mains, je baignai ses pieds de mes larmes ; ma maitresse faisoit d'abord une douce résistance, puis me permettoit de lui dérober quelques faveurs, enfin elle finissoit par s'abandonner à mon ardeur impatiente. En vérité nos ames sembloient se confondre, & même j'ignore encore, ce qui pourroit nous rendre plus heureux que nous ne l'étions alors.

Je ne sais plus, combien de temps nous nous amusames de ces scènes passionnées, mais enfin nous leurs fimes succéder des sentiments plus tranquilles. Nous primes du goût pour l'étude de quelques sciences, surtout pour la connoissance des plantes, que nous étudions dans les écrits du célèbre Averroës.

Ma mère qui croyoit qu'on ne pouvoit trop s'armer contre l'ennui des sérails, vit avec plaisir que nous aimions à nous occuper. Elle fit venir de la Mecque une sainte personne, que l'on appelloit Hazéréta, où la sainte par excellence. Hazéréta nous enseigna la loi du Prophète ; ses leçons étoient conçues dans ce langage si pur, et si harmonieux, que l'on parle dans la tribu des Koreïsch. Nous ne pouvions nous lasser de l'entendre, & nous savions par cœur presque tout le Coran. Ensuite ma mère nous instruisit elle même de l'histoire de notre maison, et mit entre nos mains, un grand nombre de mémoires dont les uns étoient en Arabe, d'autres en Espagnol. Ah ! cher Alphonse, combien votre loi nous y parût odieuse ; combien nous haïssions vos prêtres persécuteurs. Mais que d'intérêt nous prenions au contraire à tant d'illustres infortunés, dont le sang couloit dans nos veines.

Tantôt nous nous enflammions pour Saïd Goméléz, qui souffrit le martyre dans les prisons de l'inquisition, tantôt pour son neveu Léïss, qui mena longtemps dans les montagnes une vie sauvage, et peu différente de celle des animaux féroces. De pareils caractères nous firent aimer les hommes, nous eussions voulu en voir, et souvent nous montions sur notre terrasse, pour appercevoir de loin les gens

qui s'embarquoient sur le lac de la Golette, ou ceux qui alloient aux bains de Hamam-Nef. Si nous n'avions pas tout à fait oublié les leçons de l'amoureux Medgenoun, au moins nous ne les répétions plus ensemble. Il me parût même, que ma tendresse pour ma sœur n'avoit plus le caractère d'une passion ; mais un nouvel incident me prouva le contraire.

Un jour ma mère nous amena une Princesse du Tafilet, femme d'un certain âge ; nous la reçûmes de notre mieux. Lorsqu'elle fut partie, ma mère me dit, qu'elle m'avoit demandée en mariage pour son fils, et que ma sœur épouserait un Goméléz. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre ; d'abord nous en fumes saisies au point de perdre l'usage de la parole. Ensuite le malheur de vivre l'une sans l'autre, se peignit à nos yeux avec tant de force, que nous nous abandonnâmes au plus affreux désespoir. Nous arrachâmes nos cheveux, nous remplîmes le sérail de nos cris. Enfin les démonstrations de notre douleur allèrent jusqu'à l'extravagance. Ma mère effrayée, promit de ne point forcer nos inclinations, elle nous assura qu'il nous seroit permis de rester filles, où d'épouser le même homme. Ces assurances nous calmèrent un peu.

Quelque temps après, ma mère vint nous dire qu'elle avoit parlé au chef de notre famille, et qu'il avoit permis que nous eussions le même mari, à condition, que ce seroit un homme du sang des Goméléz.

Nous ne répondîmes point d'abord, mais cette idée d'avoir un mari à nous deux, nous rioit tous les jours davantage. Nous n'avions jamais vû d'homme, ni jeune ni vieux que de très loin, mais comme les jeunes femmes nous paroisoient plus agréables que les vieilles, nous voulions que notre époux fut jeune. Nous espérions aussi, qu'il nous expliqueroit quelques passages du livre de Ben-Omri, dont nous n'avions pas bien saisi le sens...

Ici Zibeddé interrompit sa sœur, et me serrant dans ses bras, elle me dit “ Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman ; quel seroit mon bonheur de vous voir dans les bras d'Emina, d'ajouter à vos délices, de m'unir à vos étreintes — Car enfin cher Alphonse, dans notre maison comme dans celle du prophète, les fils d'une fille ont les mêmes droits, que la branche masculine. Il ne tiendrait peut-être qu'à vous, d'être le chef de notre maison, qui est prête à s'éteindre. Il ne faudroit pour cela qu'ouvrir les yeux aux saintes vérités de notre loi. ”

Ceci me parut ressembler si fort à une insinuation de Satan, que je croyois déjà voir des cornes sur le joli front de Zibeddé. Je balbutiai quelques mots de religion. Les deux sœurs se reculèrent un peu. Emina prit une contenance plus sérieuse, et continua en ces termes.

“ Seigneur Alphonse, je vous ai trop parlé de ma sœur et de moi. Ce n'étoit pas mon intention, je ne m'étois mise ici que pour vous instruire de l'histoire des Goméléz, dont vous descendez par les femmes. Voici donc ce que j'avois à vous dire. ”

Histoire du Chateau de Cassar-Gomelez.

Le premier auteur de notre race fut Massoud Ben Taher, frère de Youssouf Ben Taher, qui est entré en Espagne à la tête des Arabes, et a donné son nom à la montagne de Gebal-Taher, que vous prononcez Gibraltar. Massoud qui avoit beaucoup contribué au succès de leurs armes, obtint du Calife de Bagdad, le gouvernement de Grenade, où il resta jusqu'à la mort de son frère. Il y seroit resté plus longtemps, car il étoit chéri des Musulmans et des Mossarabes, c'est à dire des chrétiens restés sous la domination des Arabes : Mais Massoud avoit des ennemis dans Bagdad, qui le noircirent dans l'esprit du Calife. Il sut que sa perte étoit résolue, et prit le parti de s'éloigner. Massoud rassembla donc les siens & se retira dans les Alpuharras, qui sont comme vous le savez une continuation des montagnes de la Sierra-Morena, et cette chaîne sépare le royaume de Grenade, d'avec celui de Valence.

Les Visigoths, sur qui nous avons conquis l'Espagne, n'avoient point pénétré dans les Alpuharras ; La plupart des vallées étoient désertes. Trois seulement étoient habitées par les descendants d'un ancien peuple de l'Espagne. On les appelloit Turdules : Ils ne reconnoissoient ni Mahomet, ni votre

prophète Nazaréen ; Leurs opinions religieuses et leurs loix étoient contenues dans des chansons que les pères enseignoient à leurs enfants ; ils avoient eu des livres qui s'étoient perdus.

Massoud soumit les Turdules plustôt par la persuasion que par la force : Il apprit leur langue, et leur enseigna la loi Musulmane. Les deux peuples se confondirent par des mariages : c'est à ce mélange, et à l'air des montagnes que nous devons ce teint animé, que vous voyez à ma sœur et à moi, et qui distingue les filles des Gomelez. On voit chez les Maures beaucoup de femmes très blanches, mais elles sont toujours pâles.

Massoud prit le titre de Scheïk, et fit bâtir un chateau très fort, qu'il appella Cassar-Gomelez. Plustôt juge que souverain de sa tribu, Massoud étoit en tout temps accessible, et s'en faisoit un devoir, mais au dernier Vendredi de chaque lune, il prenoit congé de sa famille, s'enfermoit dans un souterrain du chateau, & y restoit jusqu'au vendredi suivant. Ces disparitions donnèrent lieu, à différentes conjectures : Les uns disoient que notre Scheik avoit des entretiens avec le douzième Iman, qui doit paroître sur la terre à la fin des siècles. D'autres croyoient que l'Antichrist étoit enchaîné dans notre cave. D'autres pensoient que les sept dormants y reposoient avec leur chien Caleb. Massoud ne s'embarassa pas de ces bruits ; Il continua de gouverner son petit peuple tant que ses forces le lui permirent. Enfin il choisit l'homme le plus prudent de la tribu, le nomma son successeur, lui remit la clef du souterrain, & se retira dans un hêrmitage, où il vécut encore bien des années.

Le nouveau Scheik gouverna comme avoit fait son prédécesseur, et fit les mêmes disparitions au dernier vendredi de chaque lune. Tout subsista sur le même pied, jusqu'au temps où Cordoue eut ses Califes particuliers, indépendants de ceux de Bagdad. Alors les montagnards des Alpuharras qui avoient pris part à cette révolution, commencèrent à s'établir dans les plaines, où ils furent connus sous le nom d'Abencerages, tandis que l'on conserva le nom de Goméléz, à ceux qui restèrent attachés au Scheïk de Cassar-Goméléz.

Pendant les Abencerages achetèrent les plus belles terres du royaume de Grenade, et les plus belles maisons de la ville. Leur luxe fixa l'attention du public, on supposa que le souterrain du Scheik renfermoit un trésor immense, mais on ne put s'en assurer, car les Abencerages ne connoissoient pas eux mêmes la source de leurs richesses.

Enfin ces beaux royaumes ayant attiré sur eux les vengeances célestes, furent livrés aux mains des infidèles. Grenade fut prise, et huit jours après, le célèbre Gonzalve de Cordoue vint dans les Alpuharras à la tête de trois mille hommes. Hatem Goméléz étoit alors nôtre Scheik, il alla au devant de Gonzalve et lui offrit les clefs de son chateau ; L'Espagnol lui demanda celles du souterrain. Le Scheïk les lui donna aussi sans difficultés. Gonzalve voulut y descendre lui même, il n'y trouva qu'un tombeau et des livres, se moqua hautement de tous les contes qu'on lui avoit faits, & se hâta de retourner à Valadolid, où le rappeloient l'amour & la galanterie.

Ensuite la paix régna sur nos montagnes, jusqu'au temps où Charles monta sur le trône. Alors notre Scheïk étoit Sefi-Goméléz. Cet homme par des motifs que l'on n'a jamais bien sû, fit savoir au nouvel Empereur, qu'il lui révéleroit un secret important, s'il vouloit envoyer dans les Alpuharras quelque Seigneur, en qui il eût confiance. Il ne se passa pas quinze jours que Don Ruïs de Tolède se présenta aux Gomelez, de la part de Sa Majesté, mais il trouva que le Scheïk avoit été assassiné la veille. Don Ruïs persécuta quelques individus, se lassa bientôt des persécutions, et retourna à la cour.

Pendant le secret des Scheïks étoit resté au pouvoir de l'assassin de Séfi. Cet homme qui s'appelloit Billah-Goméléz, rassembla les anciens de la tribu, & leur prouva la nécessité de prendre de nouvelles précautions pour la garde d'un secret aussi important. Il fut décidé que l'on instruiroit plusieurs membres de la famille des Goméléz, mais que chacun d'eux ne seroit initié qu'à une partie du mystère, et que même ce ne seroit qu'après avoir donné des preuves éclatantes de courage, de prudence et de fidélité.

Ici Zibeddé interrompit encore sa sœur et lui dit " Chère Emina, ne croyez vous pas, qu'Alphonse eût résisté à toutes les épreuves ? Ah ! qui peut en douter ? Cher Alphonse, que n'êtes vous Musulman, d'immenses trésors seroient peut-être en votre pouvoir "...

Ceci ressembloit encore tout à fait à l'esprit de ténèbres, qui n'ayant pû m'induire en tentation par la volupté, cherchoit à me faire succomber par l'amour de l'or. Mais les

deux beautés se rapprochèrent de moi, et il me sembloit bien que je touchois des corps, et non pas des esprits. Après un moment de silence Emina reprit le fil de son histoire.

Cher Alphonse (me dit-elle) vous savez assez les persécutions que nous avons essuyées sous le règne de Philippe, fils de Charles. On enlevait des enfants, on les faisoit élever dans la loi Chrétienne. On donnoit à ceux ci tous les biens de leurs parents qui étoient restés fidelles. Ce fut alors qu'un Goméléz fut reçu dans le Teket des Dervis de S^t Dominique, et parvint à la charge de Grand-Inquisiteur...

Ici nous entendîmes le chant du coq, et Emina cessa de parler... Le coq chanta encore une fois... Un homme superstitieux eût pu s'attendre à voir les deux belles s'envoler par le tuyau de la cheminée. Elles ne le firent point, mais elles parurent rêveuses & préoccupées...

Emina fut la première à rompre le silence. “ Aimable Alphonse (me dit-elle) le jour est prêt à paroître, les heures que nous avons à passer ensemble sont trop précieuses, pour les employer à conter des histoires. Nous ne pouvons être vos épouses, qu'autant que vous embrasserez notre sainte loi. Mais il vous est permis de nous voir en songe. Y consentez vous ?... ” Je consentis à tout. “ Ce n'est pas assez (reprit Emina avec l'air de la plus grande dignité) ce n'est pas assez, cher Alphonse ; il faut encore que vous vous engagiez sur les loix sacrées de l'honneur, à ne jamais trahir nos noms, notre existence, et tout ce que vous savez de nous. Osez vous en prendre l'engagement solennel ?... ” Je promis tout ce¹ qu'on voulut.

“ Il suffit (dit Emina) ; ma sœur, apportez la coupe consacrée par Massoud, notre premier chef... ” Tandis que Zibeddé alloit chercher le vase enchanté, Emina s'étoit prosternée et récitoit des prières en langue Arabe. Zibeddé reparut tenant une coupe qui me sembla taillée d'une seule émeraude, elle y trempa ses levres. Emina en fit autant, et m'ordonna d'avalier, d'un seul trait, le reste de la liqueur. — Je lui obéis — Emina me remercia de ma docilité, & m'embrassa d'un air fort tendre. — Ensuite Zibeddé colla sa bouche sur la mienne, et parut ne pouvoir l'en détacher. Enfin elles me quittèrent en me disant, que je les reverrois, et qu'elles me conseilloyent de m'endormir le plustot possible.

Tant d'évènements bizarres, de récits merveilleux, & de sentiments inattendus, auroient sans doute eu de quoi me faire réfléchir toute la nuit ; mais il faut en convenir, les songes que l'on m'avoit promis, m'occupoyent plus que tout le reste. Je me hâtai de me deshabiller, et de me mettre dans un lit, que l'on avoit préparé pour moi. Lorsque je fus couché, j'observai avec plaisir, que mon lit étoit très large, et que des rêves n'ont pas besoin de tant de place. Mais à peine avois-je eù le temps de faire cette réflexion, qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit, s'emparèrent aussitôt de mes sens. Je les sentois égarés par de fantastiques prestiges, mais ma pensée emportée sur l'aile des desirs, malgré moi, me plaçoit au milieu des sérails de l'Afrique, et s'emparoit des charmes renfermés dans leurs enceintes, pour en composer mes chimériques jouissances. Je me sentois rêver, et j'avois cependant la conscience de ne point embrasser des songes. Je me perdois dans le vague des plus folles illusions, mais je me retrouvais toujours avec mes belles cousines. Je m'endormois sur leur sein, je me réveillais dans leurs bras. — J'ignore combien de fois j'ai cru ressentir ces douces alternatives...

SECONDE JOURNÉE

Enfin je me réveillai réellement ; le soleil bruloit mes paupières — je les ouvris avec peine — je vis le ciel — je vis que j'étois en plein air — mais le sommeil appesantissoit encore mes yeux — Je ne dormois plus, mais je n'étois pas encore éveillé — Des images de supplice se succédèrent les unes aux autres — J'en fus épouvanté. Je me soulevai en sursaut, et me mis sur mon séant...

Où trouverai-je des termes pour exprimer l'horreur dont je fus alors saisi... J'étois couché sous le

¹ *Interl.*

gibet de Los Hermanos. Les cadavres des deux frères de Zoto, n'étoient point pendus, ils étoient couchés à mes cotés. J'avois apparemment passé la nuit avec eux — Je reposois sur des morceaux de cordes, des débris de roues, des restes de carcasses humaines, et sur les affreux haillons, que la pourriture en avoit détaché.

Je crus encore n'être pas bien éveillé, et faire un rêve pénible. Je refermai les yeux, et je cherchai dans ma mémoire, où j'avois été la veille... Alors je sentis que des griffes s'enfonçoient dans mes flancs. — Je vis qu'un vautour s'étoit perché sur moi, et dévorait un des compagnons de ma couche. La douleur que me causoit l'impression de ses serres, acheva de me réveiller. Je vis que mes habits étoient près de moi, et je me hâtai de les mettre. Lorsque je fus habillé, je voulus sortir de l'enceinte du gibet, mais je trouvai la porte clouée, et j'essayai en vain de la rompre. Il me fallut donc grimper ces tristes murailles. J'y réussis, et m'appuyant sur une des colonnes de la potence, je me mis à considérer le pays des environs. Je m'y reconnus aisément. J'étois réellement à l'entrée de la vallée de los hermanos, et non loin des bords du Guad al Quivir.

Comme je continuois à observer, je vis près du fleuve deux voyageurs, dont l'un apprêtoit un déjeuner, & l'autre tenoit la bride de deux chevaux. Je fus si charmé de voir des hommes, que mon premier mouvement fut de leur crier, " Agour, Agour ! " ce qui veut dire en Espagnol " bonjour " ou " je vous salue " Les deux voyageurs qui virent les politesses qu'on leur faisoit du haut de la potence, parurent un instant indécis, mais tout à coup ils montèrent sur leurs chevaux, les mirent au plus grand galop, et prirent le chemin des Alcornouques. — Je leur criai de s'arrêter, ce fut en vain ; plus je criaï, et plus ils donnoient de coups d'éperons à leurs montures. Lorsque je les eus perdus de vue, je songeai à quitter mon poste. Je sautai à terre, et me fis un peu de mal.

Boitant tout bas, je gagnai les bords du Guad al Quivir, et j'y trouvai le déjeuner que les deux voyageurs avoient abandonné ; rien ne pouvoit me venir plus à-propos, car je me sentois très épuisé. Il y avoit du chocolat, qui cuisait encore, du Sponhao trempé dans du vin d'Alicante, du pain et des œufs. Je commençai par réparer mes forces, après quoi je me mis à réfléchir, sur ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit. Les souvenirs en étoient très confus, mais ce que je me rappellois bien, c'étoit, d'avoir donné ma parole d'honneur d'en garder le secret, & j'étois fortement résolu à la tenir. Ce point une fois décidé, il ne me restoit qu'à voir ce que j'avois à faire pour l'instant, c'est à dire le chemin que j'avois à prendre : et il me parut que les loix de l'honneur m'obligeoient plus que jamais, à passer par la Sierra Morena.

L'on sera peut-être surpris de me voir si occupé de ma gloire, et si peu des évènements de la veille ; mais cette façon de penser étoit encore un effet de l'éducation que j'avois reçue, c'est ce que l'on verra par la suite de mon récit — Pour le moment j'en reviens à celui de mon voyage.

J'étois fort curieux de savoir ce que les diables avoient fait de mon cheval, que j'avois laissé à la Venta Quémada, et comme c'étoit d'ailleurs mon chemin, je me résolus à y passer. Il me fallut faire à pied toute la vallée de Los hermanos, et celle de la Venta, ce qui ne laissa pas de me fatiguer, et de me faire souhaiter beaucoup de retrouver mon cheval. Je le retrouvai en effet, il étoit dans la même écurie où je l'avois laissé, et paroisoit fringant, bien soigné & étrillé de frais. Je ne savois qui pouvoit avoir pris ce soin, mais j'avois vu tant de choses extraordinaires, que celle là de plus ne m'arrêta pas longtemps. Je me serois mis tout de suite en chemin, si je n'eusse eù la curiosité, de parcourir encore une fois l'intérieur de l'hotellerie. Je retrouvai la chambre où j'avois couché, mais quelque recherche que j'en fisse il me fut impossible de retrouver celle où j'avois vu les belles Africaines. Je me lassai donc de la chercher plus longtemps, je montai à cheval et continuai ma route.

Lorsque je m'étois éveillé sous le gibet de Los hermanos, le soleil étoit déjà au milieu de sa course. J'avois mis plus de deux heures à venir à la Venta. Si bien que lorsque j'eus encore fait une couple de lieues, il me fallut songer à un gîte, mais n'en voyant aucun, je continuai toujours à marcher. Enfin j'aperçus au loin une chapelle Gothique, avec une cabane qui paroisoit être la demeure d'un hermite. Tout cela étoit éloigné du grand chemin, mais comme je commençois à avoir faim, je n'hésitai pas à faire ce détour pour me procurer de la nourriture. Lorsque je fus arrivé, j'attachai mon cheval à un arbre. Puis je frappai à la porte de l'hermitage, et j'en vis sortir un religieux de la figure la plus vénérable. Il m'embrassa avec une tendresse paternelle, puis il me dit : " Entrez mon fils ; hâtez vous.

Ne passez pas la nuit dehors — craignez le tentateur — Le Seigneur a retiré sa main de dessus nous. ”

Je remerciai l’hermite de la bonté qu’il me témoignait, et je lui dis que je ressentais un extrême besoin de manger.

Il me répondit “ Songez à votre âme, O ! mon fils. — Passez dans la chapelle — Prosternez vous devant la croix. — Je songerai aux besoins de votre corps. Mais vous ferez un repas frugal, tel qu’on peut l’attendre d’un hermite. ”

Je passai à la chapelle, et je priai réellement, car je n’étais pas esprit fort, et j’ignorais même qu’il y en eût ; tout cela était encore un effet de mon éducation.

L’hermite vint me chercher au bout d’un quart d’heure et me conduisit dans la cabane, où je trouvai un petit couvert assez propre. Il y avait d’excellentes olives, des cardes conservées dans du vinaigre, des oignons doux dans une sauce, & du biscuit au lieu de pain. Il y avait aussi une petite bouteille de vin. L’hermite me dit qu’il n’en buvait jamais, mais qu’il en gardait chez lui, pour le sacrifice de la messe. Alors je ne buvais pas plus de vin que l’hermite, mais le reste du souper me fit grand plaisir. Tandis que j’y faisais honneur, je vis entrer dans la cabane une figure plus effrayante, que tout ce que j’avois vu jusqu’alors. C’était un homme qui paraissait jeune, mais d’une maigreur hideuse — Ses cheveux étaient hérissés, un de ses yeux était crevé, et il en sortait du sang — Sa langue pendait hors de sa bouche, et laissait couler une écume baveuse — Il avait sur le corps un assez bon habit noir, mais c’était son seul vêtement, il n’avait même ni bas, ni chemise.

L’affreux personnage ne dit rien à personne, et alla s’accroupir dans un coin, où il resta aussi immobile qu’une statue, son œil unique fixé sur un crucifix qu’il tenait à la main. Lorsque j’eus achevé de souper je demandai à l’hermite ce qu’était cet homme ? L’hermite me répondit :

“ Mon fils, cet homme est un possédé que j’exorcise, sa terrible histoire prouve bien la fatale puissance que l’ange des ténèbres usurpe dans cette malheureuse contrée, le récit en peut être utile à votre salut, et je vais lui ordonner de le faire. ” Alors se tournant du côté du possédé, il lui dit :

“ Pascheco ! Pascheco ! au nom de ton rédempteur je t’ordonne de raconter ton histoire ”

Pascheco, poussa un horrible hurlement, et commença en ces termes :

Histoire du Démoniaque Pascheco.

Je suis né à Cordoue, mon père y vivait dans un état au-dessus de l’aisance. Ma mère est morte il y a trois ans. Mon père parut d’abord la regretter beaucoup, mais au bout de quelques mois, ayant eu occasion de faire un voyage à Séville, il y devint amoureux d’une jeune veuve appelée Camille de Tormés. Cette personne ne jouissait pas d’une trop bonne réputation, et plusieurs des amis de mon père cherchèrent à le détacher de son commerce, mais en dépit des soins qu’ils voulurent bien en prendre, le mariage eut lieu, deux ans après la mort de ma mère. La nôce se fit à Séville, et quelques jours après, mon père revint à Cordoue, avec Camille sa nouvelle épouse, et une sœur de Camille, qui s’appelait Inésille.

Ma nouvelle belle mère répondit parfaitement à la mauvaise opinion que l’on avait eue d’elle, et débuta dans la maison par vouloir m’inspirer de l’amour. Elle n’y réussit pas. Je devins pourtant amoureux, mais ce fut de sa sœur Inésille. Ma passion devint même bientôt si forte, que j’allai me jeter aux pieds de mon père, et lui demander la main de sa belle sœur.

Mon père me releva avec bonté, puis il me dit : “ Mon fils, je vous défends de songer à ce mariage, et je vous le défends pour trois raisons. Premièrement : il serait contre la gravité, que vous devins[s]iez en quelque façon le beau-frère de votre père. Secondement : les saints canons de l’église n’approuvent point ces sortes de mariages. Troisièmement : Je ne veux pas que vous épousiez Inésille. ” Mon père m’ayant fait part de ces trois raisons, me tourna le dos et s’en alla.

Je me retirai dans ma chambre, où je m’abandonnai au désespoir. Ma belle mère, que mon père informa aussitôt de ce qui s’était passé, vint me trouver, et me dit : que j’avois tort de m’afliger ; que, si je ne pouvais devenir l’époux d’Inésille, je pouvais être son cortehho, c’est à dire son amant, et qu’elle en faisait son affaire : mais en même temps elle me déclara l’amour qu’elle avait pour moi, &

fit valoir le sacrifice qu'elle faisoit, en me cédant à sa sœur. Je n'ouvris que trop mon oreille à des discours qui flattoient ma passion. Mais Inésille étoit si modeste, qu'il me sembloit impossible, qu'on pût jamais l'engager à répondre à mon amour.

Dans ce temps là, mon père se détermina à faire le voyage de Madrid, dans l'intention d'y briguer la place de Corrégidor de Cordoue, et il conduisit avec lui, sa femme & sa belle sœur. Son absence ne devoit être que de deux mois, mais ce temps me parut très long, parceque j'étois éloigné d'Inésille.

Lorsque les deux mois furent à peu-près passés, je reçus une lettre de mon père, dans laquelle il m'ordonnoit d'aller à sa rencontre, et de l'attendre à la Venta Quemada, à l'entrée de la Sierra Moréna. Je ne me serois pas aisément déterminé à passer par la Sierra Moréna quelques semaines auparavant ; mais on venoit précisément de pendre les deux frères de Zoto. Sa bande étoit dispersée, et les chemins passoient pour être assez surs.

Je partis donc de Cordoue vers les dix heures du matin, & j'allai coucher à Anduhar, chez un hôte des plus bavards qu'il y ait en Andalousie. Je commandai chez lui un souper abondant, j'en mangeai une partie, et gardai le reste pour mon voyage.

Le lendemain je dinai à Los Alcornos, de ce que j'avois réservé la veille, et j'arrivai le même soir à la Venta Quemada. Je n'y trouvai point mon père, mais comme par sa lettre il m'ordonnoit de l'attendre, je m'y déterminai d'autant plus volontiers que je me trouvois dans une hôtellerie spacieuse et commode. L'aubergiste qui la tenoit alors, étoit un certain Gonzalés de Murcie, assez bon homme quoique hableur, qui ne manqua pas de me promettre un souper digne d'un grand d'Espagne. Tandis qu'il s'occupoit du soin de le préparer, j'allai me promener sur les bords du Guad al Quivir, et lorsque je revins à l'hôtellerie, j'y trouvai un souper qui effectivement n'étoit point mauvais.

Lorsque j'eus mangé je dis à Gonzalés de faire mon lit... Alors je vis qu'il se troublait, il me tint quelques discours qui n'avoient pas trop de sens. Enfin il m'avoua que l'hôtellerie étoit obsédée par des revenants, que lui et sa famille passoient toutes les nuits dans une petite ferme sur les bords du fleuve, et il ajouta, que si j'y voulois coucher aussi il me feroit faire un lit auprès du sien.

Cette proposition me parut très déplacée, je lui dis, qu'il n'avoit qu'à s'aller coucher où il voudroit, et qu'il eut à m'envoyer mes gens. Gonzalés m'obéit, et se retira en hochant la tête et levant les épaules.

Mes domestiques arrivèrent un instant après, ils avoient aussi entendu parler de revenants, et voulurent m'engager à passer la nuit à la ferme. Je reçus leurs conseils un peu brutalement, et leur ordonnai de faire mon lit dans la chambre même où j'avois soupé. Ils m'obéirent quoiqu'à regret, et lorsque le lit fut fait, ils me conjurèrent encore, les larmes aux yeux, de venir coucher à la ferme. Sérieusement impatienté de leurs remontrances, je me permis quelques démonstrations qui les mirent en fuite, et comme je n'étois pas dans l'usage de me faire déshabiller par mes gens, je me passai facilement d'eux, pour m'aller coucher : cependant ils avoient été plus attentifs que je ne le méritois par mes façons à leur égard. Ils avoient laissé près de mon lit, une bougie allumée, une autre de rechange, deux pistolets, & quelques volumes, dont la lecture pouvoit me tenir éveillé, mais la vérité est, que j'avois perdu le sommeil.

Je passai une couple d'heures, tantôt à lire, tantôt à me retourner dans mon lit. Enfin j'entendis le son d'une cloche, ou d'une horloge, qui sonna minuit — J'en fus surpris, parceque je n'avois pas entendu sonner les autres heures — Bientôt la porte s'ouvrit, et je vis entrer ma belle-mère ; elle étoit en déshabillé de nuit, et tenoit un bougeoir à la main. Elle s'approcha de moi, en marchant sur la pointe de ses pieds, et le doigt sur sa bouche, comme pour m'imposer silence. Puis elle posa son bougeoir sur ma table de nuit, s'assit sur mon lit, prit une de mes mains, et me parla en ces termes : “ Mon cher Pascheco, voici le moment où je puis vous donner les plaisirs que je vous ai promis. Il y a une heure que nous sommes arrivés à ce cabaret. Votre père est allé coucher à la ferme, mais comme j'ai su que vous étiez ici, j'ai obtenu la permission d'y passer la nuit avec ma sœur Inésille. Elle vous attend, et se dispose à ne vous rien refuser ; mais il faut vous informer des conditions que j'ai mises à votre bonheur. Vous aimez Inésille et je vous aime. Il ne faut pas que de nous trois, deux soient heureux aux dépens du troisième. Je pretens qu'un seul lit nous serve cette nuit. Venez... ” Ma belle mère ne me laissa pas le temps de lui répondre, elle me prit par la main, et me conduisit de

corridor en corridor, jusqu'à ce que nous fumes arrivés à une porte où elle se mit à regarder par le trou de la serrure.

Lorsqu'elle eut assez regardé, elle me dit : " Tout va bien, voyez vous mère... "

Je pris sa place à la serrure, et je vis effectivement la charmante Inésille dans son lit ; mais qu'elle étoit loin de la modestie que je lui avois toujours vue. L'expression de ses yeux, sa respiration troublée, son teint animé, son attitude, tout en elle prouvoit, qu'elle attendoit un amant.

Camille m'ayant laissé bien regarder, me dit " Mon cher Pascheco restez à cette porte, quand il en sera temps je viendrai vous avertir. "

Lorsqu'elle fut entrée je remis mon œuil au trou de la serrure, et je vis mille choses, que j'ai de la peine à raconter. D'abord Camille se déshabilla assez exactement, puis se mettant dans le lit de sa sœur elle lui dit " Ma pauvre Inésille est-il bien vrai que tu veuilles avoir un amant ? Pauvre enfant, tu ne sais pas le mal qu'il te fera. D'abord il te terrassera, te foulera, et puis il t'écrasera, te déchirera. "

Lorsque Camille crut son élève assez endoctrinée, elle vint m'ouvrir la porte, me conduisit au lit de sa sœur, & se coucha avec nous. — Que vous dirai-je de cette nuit fatale : J'y épuisai les délices et les crimes. Longtemps je combattis contre le sommeil et la nature, pour prolonger d'autant mes infernales jouissances — Enfin je m'endormis, et je m'éveillai le lendemain sous le gibet des frères de Zoto, & couché entre leurs infames cadavres.

L'hermite interrompit ici le Démoniaque et me dit : " Eh bien mon fils, que vous en semble, je crois que vous auriez été bien effrayé de vous trouver couché entre deux pendus. "

Je lui répondis : " Mon père vous m'offensez. Un gentilhomme ne doit jamais avoir peur, et moins encore, lorsqu'il a l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Mais mon fils (reprit l'hermite) avez vous jamais ouï dire, qu'une pareille aventure soit arrivée à quelqu'un ? "

J'hésitai un instant, après quoi je lui répondis : " Mon père, si cette aventure est arrivée au Seigneur Pascheco, elle peut être arrivée à d'autres, j'en jugerai encore mieux si vous voulez lui ordonner de continuer son histoire. "

L'hermite se tourna du côté du possédé, et lui dit : " Pascheco, Pascheco ! Au nom de ton redempteur je t'ordonne de continuer ton histoire. " Pascheco poussa un affreux hurlement, et continua en ces termes :

J'étois à demi-mort lorsque je quittai le gibet. Je me trainai sans savoir où. Enfin je rencontrai des voyageurs qui eurent pitié de moi & me ramenèrent à la Venta Quemada. J'y trouvai le Cabaretier et mes gens, fort en peine de moi. Je leur demandai si mon père avoit couché à la ferme ? Ils me répondirent, que personne n'étoit venu.

Je ne pus prendre sur moi de rester plus longtemps à la Venta, et je repris le chemin d'Anduhhar. Je n'y arrivai qu'après le soleil couché. L'auberge étoit pleine, on me fit un lit dans la cuisine et je m'y couchai, mais je ne pus dormir, car je ne pouvois éloigner de mon esprit, les horreurs de la nuit précédente. — J'avois laissé une chandelle allumée sur le foyer de la cuisine. Tout à coup elle s'éteignit, et je sentis aussitôt comme un frisson mortel, qui me glaça les veines. —

L'on tira ma couverture — puis j'entendis une petite voix qui disoit " Je suis Camille ta belle mère, j'ai froid mon petit cœur, fais moi place sous ta couverture. "

Puis une autre petite voix dit : " Moi je suis Inésille, laisses moi entrer dans ton lit. J'ai froid, j'ai froid. "

Puis je sentis une main glacée qui me prenoit sous le menton. Je ramassai toutes mes forces, pour dire tout haut " Satan, retire-toi ! "

Alors les petites voix me dirent : " Pourquoi nous chasses tu ? N'ès tu pas notre petit mari ? Nous avons froid. Nous allons faire un peu de feu. "

En effet je vis bientôt après de la flamme sur l'âtre de la cuisine. Elle devint plus claire, et j'aperçus non plus Inésille et Camille, mais les deux frères de Zoto pendus dans la cheminée.

Cette vision me mit hors de moi. Je sortis de mon lit ; Je sautai par la fenêtre, et me mis à courir dans la campagne. Un moment je pus me flatter d'avoir échappé à tant d'horreurs, mais je me

retournai, et je vis que j'étois suivi par les deux pendus — Je me mis encore à courir, et je vis que les pendus étoient restés en arrière. Mais ma joye ne fut pas de longue durée. Les détestables êtres se mirent à faire la roue, et furent en un instant sur moi — Je courus encore, enfin mes forces m'abandonnèrent.

Alors je sentis qu'un des pendus me saisissoit par la cheville du pied gauche. Je voulus m'en débarrasser, mais l'autre pendu me coupa le chemin — Il se présenta devant moi, faisant des yeux épouvantables, et tirant une langue rouge comme du fer, que l'on sortiroit du feu. Je demandai grace, ce fut en vain — D'une main il me saisit à la gorge & de l'autre il m'arracha l'œil qui me manque — À la place de mon œil, il entra sa langue brulante — Il m'en lècha le cerveau, et me fit rugir de douleur.

Alors l'autre pendu, qui m'avoit saisi la jambe gauche, voulut aussi jouer de la griffe. D'abord il commença par me chatouiller la plante du pied qu'il tenoit — Puis le monstre en arracha la peau, en sépara tous les nerfs, les mit à nud, et voulut jouer dessus, comme sur un instrument de musique ; mais comme je ne rendois pas un son qui lui fit plaisir, il enfonça son ergot dans mon jarret, pinça les tendons, & se mit à les tordre, comme on fait pour accorder une harpe — Enfin il se mit à jouer sur ma jambe, dont il avoit fait un psaltérion — J'entendis son rire diabolique — Tandis que la douleur m'arrachoit des mugissements affreux — Les hurlements de l'Enfer firent Chorus. Mais lorsque j'en vins à entendre les grincements des damnés, il me sembla, que chacune de mes fibres étoit broyée sous leurs dents — Enfin je perdis connoissance.

Le lendemain des pâtres me trouvèrent dans la campagne, et me portèrent à cet hermitage. J'y ai confessé mes péchés, et j'ai trouvé aux pieds de la croix quelque soulagement à mes maux — Ici le démoniaque poussa un affreux hurlement et se tut.

Alors l'hermite prit la parole, et me dit : “ Jeune homme, vous voyez la puissance de Satan, priez et pleurez. Mais il est tard. Il faut nous séparer. Je ne vous propose pas de coucher dans ma cellule, car Pascheco fait pendant la nuit des cris, qui pourroient vous incommoder. Allez vous coucher dans la chapelle. Vous y serez sous la protection de la croix, qui triomphe des démons ”

Je répondis à l'hermite que je coucherois où il voudroit. Nous portâmes à la chapelle un petit lit de sangles. Je m'y couchai, et l'hermite me souhaita le bonsoir.

Lorsque je me trouvai seul, le récit de Pascheco me revint à l'esprit. J'y trouvois beaucoup de conformité avec mes propres aventures, et j'y réfléchissois encore lorsque j'entendis sonner minuit. Je ne savois pas, si c'étoit l'hermite qui sonnoit, ou si j'aurois encore à faire à des revenants. Alors j'entendis gratter à ma porte. J'y allai, et je demandai : “ Qui va là ? ”

Une petite voix me répondit : “ Nous avons froid, ouvrez nous, ce sont vos petites femmes.

— Oui dà, maudits pendus (leur répondis-je) retournez à vôtre gibet, et laissez moi dormir ”

Alors la petite voix me dit : “ Tu te moques de nous, parceque tu es dans une chapelle, mais viens un peu dehors.

— J'y vais à l'instant (leur répondis-je aussitôt). ” J'allai chercher mon épée, et je voulus sortir, mais je trouvai que la porte étoit fermée. Je le dis aux revenants, qui ne répondirent point. J'allai me coucher, et je dormis jusqu'au jour.

TROISIÈME JOURNÉE.

Je fus reveillé par l'hermite, qui parut très content de me voir sain et sauf. Il m'embrassa, me baigna les joues de ses larmes, et me dit : “ Mon fils, il s'est passé cette nuit d'étranges choses. Dis moi vrai ; as tu couché à la Venta Quemada ? les démons se sont ils emparés de toi ? Il y a encore du remède. Viens aux pieds de l'autel. Confesses tes fautes. Fais pénitence ” L'hermite se répandit en exhortations pareilles. Puis il se tut, pour attendre ma réponse. Alors je lui dis : “ Mon Père, je me suis confessé en partant de Cadix. Depuis lors je ne crois pas avoir commis aucun péché mortel, si ce n'est peut-être en songe. Il est véritable que j'ai couché à la Venta Quemada ; mais si j'y ai vu quelque chose, j'ai de bonnes raisons pour n'en point parler ” Cette réponse parut surprendre l'hermite ; Il

m'accusa d'être possédé du démon de l'orgueil, & voulut me persuader qu'une confession générale m'étoit nécessaire, mais voyant que mon obstination étoit invincible, il quitta un peu son ton apostolique, & prenant un air plus naturel, il me dit : “ Mon enfant, votre courage m'étonne. Dites moi qui vous êtes ? l'éducation que vous avez reçue ? et si vous croyez aux revenants, ou bien si vous n'y croyez pas ? Ne vous refusez pas à contenter ma curiosité. ”

Je lui répondis : “ Mon père, le desir que vous montrez de me connoître, ne peut que me faire honneur, et je vous en suis obligé comme je le dois. Permettez que je me lève ; j'irai vous trouver à votre hermitage, où je vous informerai de tout ce que vous voudrez savoir sur mon compte. ” L'hermite m'embrassa encore, et se retira.

Lorsque je fus habillé, j'allai le trouver. Il réchauffoit du lait de chèvre, qu'il me présenta avec du sucre et du pain, lui même mangea quelques racines cuites à l'eau.

Quand nous eûmes fini de déjeuner, l'hermite se tourna du côté du démoniaque et lui dit : “ Pascheco ! Pascheco ! Au nom de ton rédempteur, je t'ordonne d'aller conduire mes chèvres sur la montagne ” Pascheco poussa un affreux hurlement et se retira — Alors je commençai mon histoire, que je lui contai en ces termes.

Histoire d'Alphonse Van-Worden.

Je suis issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a eu que peu d'illustration, et moins encore de biens. Tout notre patrimoine n'a jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, relevant du cercle de Bourgogne, et situé au milieu des Ardennes.

Mon père ayant un frère aîné, dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisoit cependant pour l'entretenir honorablement à l'armée. Il fit toute la guerre de succession, et à la paix le Roi Philippe cinq lui donna le grade de Lieutenant Colonel aux Gardes Wallones.

Il régnoit alors dans l'armée espagnole un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse, et mon père enchérissoit encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque l'honneur est proprement l'ame et la vie d'un Militaire. Il ne se faisoit pas dans Madrid un seul duel, dont mon père ne réglât le cérémonial, et dès qu'il disoit que les réparations étoient suffisantes, chacun se tenoit pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en monroit pas content, il avoit aussitôt à faire avec mon père lui même, qui ne manquoit pas de soutenir à la pointe de l'épée, la valeur de chacune de ses décisions. De plus, mon père avoit un livre blanc, dans lequel il inscrivoit l'histoire de chaque duel, avec toutes ses circonstances, ce qui lui donnoit réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants.

Presqu'uniquement occupé de son tribunal de sang, mon père s'étoit fait voir peu sensible aux charmes de l'amour, mais enfin son cœur fut touché par les attraits d'une demoiselle, encore assez jeune, appelée Uraque de Gomélez, fille de l'Oidor de Grenade, & du sang des anciens Rois du Pays. Des amis communs eurent bientôt rapproché les parties intéressées, et le mariage fut conclu.

Mon père jugea à propos, d'inviter à sa noce, tous les gens avec qui il s'étoit battu, s'entend ceux qu'il n'avoit pas tué. Il s'en trouva cent vingt deux à table, treize absents de Madrid, et trente trois avec qui il s'étoit battu à l'armée, dont il n'avoit pas de nouvelles. Ma mère m'a dit souvent, que cette fête avoit été extraordinairement gaye, et que l'on y avoit vu régner la plus grande cordialité, ce que je n'ai pas de peine à croire, car mon père avoit au fond un excellent cœur, & il étoit fort aimé de tout le monde.

De son côté mon père étoit très attaché à l'Espagne et jamais il ne l'eût quittée, mais deux mois après son mariage, il reçut une lettre, signée par le magistrat de Bouillon. On lui annonçoit que son frère étoit mort sans enfans, et que le fief lui étoit échu. Cette nouvelle jeta mon père dans le plus grand trouble, et ma mère m'a conté, qu'il étoit alors si distrait, que l'on ne pouvoit en tirer une parole. Enfin il ouvrit sa chronique des duels, choisit les douze hommes de Madrid, qui en avoient eû le plus, les invita à se rendre chez lui, & leur tint ce discours : “ Mes chers frères d'armes, vous savez assez combien de fois, j'ai mis vôtre conscience en repos, dans les cas où l'honneur sembloit compromis.

Aujourd'hui je me vois moi même obligé de m'en rapporter à vos lumières, parceque je crains que mon propre jugement ne se trouve en défaut, ou plustôt je crains qu'il ne soit obscurci par quelque sentiment de partialité. Voici la lettre que m'écrivent les Magistrats de Bouillon, dont le témoignage est respectable, bien qu'ils ne soyent pas gentilshommes. Dites moi si l'honneur m'oblige à habiter le château de mes pères, où si je dois continuer à servir le Roi Don Philippe, qui m'a comblé de ses bienfaits, et qui vient dernièrement de m'élever au rang de Brigadier général. Je laisse la lettre sur la table et je me retire. Je reviendrai dans une demie heure savoir ce que vous aurez décidé. ” Après avoir ainsi parlé, mon père sortit en effet. Il rentra au bout d'une demie heure et alla aux voix. Il s'en trouva cinq pour rester au service, et sept pour aller vivre dans les Ardennes. Mon père se rangea sans murmure à l'avis du plus grand nombre.

Ma mère auroit bien voulu rester en Espagne, mais elle étoit si attachée à son époux, qu'il ne put même s'apercevoir de la répugnance qu'elle avoit à s'expatrier. Enfin l'on ne s'occupa plus, que des préparatifs du voyage et de quelques personnes qui devoient en être, afin de représenter l'Espagne, au milieu des Ardennes. Quoique je ne fusse pas encore au monde, mon père qui ne doutoit pas que j'y vinsse, songea qu'il étoit temps de me donner un maître en fait d'armes. Pour cela il jeta les yeux sur Garcias Hierro, le meilleur prévôt de salle, qu'il y eut à Madrid. Ce jeune homme las de recevoir tous les jours des bourrades à la place de la Cévada, se détermina facilement à venir. D'un autre côté, ma mère ne voulant point partir sans un aumônier, fit choix d'Innigo Velez, Théologien gradué à Cuenza. Il devoit aussi m'instruire dans la religion catholique, et la langue Castillane. Tous ces arrangements pour mon éducation furent pris, un an et demi avant ma naissance.

Lorsque mon père fut prêt à partir, il alla prendre congé du Roi, & selon l'usage de la cour d'Espagne, il mit un genou en terre, pour lui baiser la main, mais en le faisant, il eut le cœur si serré, qu'il tomba en défaillance, et l'on fut obligé de l'emporter chez lui. Le lendemain il alla prendre congé de Don Fernand de Lara, alors premier ministre. Ce Seigneur le reçut avec une distinction extraordinaire, et lui apprit que le Roi lui accordoit une pension de douze mille réales, avec le grade de Serhente hénéral, qui revient à celui de Maréchal de Camp. Mon père eût donné une partie de son sang, pour la satisfaction de se jeter encore une fois aux pieds de son maître, mais comme il avoit déjà pris congé, il se contenta d'exprimer dans une lettre, une partie des sentiments dont son cœur étoit plein — Enfin, il quitta Madrid en répandant bien des larmes.

Mon père choisit la route de Catalogne, pour revoir encore une fois, les pays où il avoit fait la guerre, et prendre congé de quelques uns de ses anciens camarades, qui avoient des commandements sur cette frontière. Ensuite il entra en France par Perpignan.

Son voyage jusqu'à Lyon ne fut troublé par aucun évènement fâcheux, mais comme il étoit parti de cette ville avec des chevaux de poste, il fut devancé par une chaise qui étant plus légère, arriva la première au relai. Mon père qui arriva un instant après, vit que l'on mettoit déjà les chevaux à la chaise. Aussitôt il prit son épée, et s'approchant du voyageur, il lui demanda la permission de l'entretenir un instant en particulier. Le voyageur qui étoit un colonel Français, voyant à mon père un uniforme d'officier général, prit aussi son épée, pour lui faire honneur. Ils entrèrent dans une auberge, qui étoit vis-à-vis de la poste, et demandèrent une chambre. Lorsqu'ils furent seuls, mon père dit à l'autre voyageur ; “ Seigneur Cavalier, vôtre chaise a devancé mon carosse, pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé, qui en lui même n'est point une insulte, a cependant quelque chose de désobligeant, dont je crois devoir vous demander raison ”

Le colonel, très surpris, rejeta toute la faute sur les postillons et assura qu'il n'y en avoit aucune de sa part.

“ Seigneur cavalier, (reprit mon père) je ne prétens pas non plus faire de ceci une affaire sérieuse, & je me contenterai du premier sang. ” En disant cela, il tira son épée.

“ Attendez encore un instant, (dit le français) il me semble que ce ne sont point mes postillons, qui ont devancé les vôtres, mais que ce sont les vôtres, qui allant plus lentement, sont restés en arriere. ”

Mon père, après avoir un peu réfléchi, dit au Colonel : “ Seigneur Cavalier, je crois que vous avez raison, et si vous m'eussiez fait cette observation plustôt, et avant que j'eusse tiré l'épée, je pense, que nous ne nous serions pas battus ; mais vous sentez bien, qu'au point où en sont les choses, il faut un

peu de sang. ”

Le Colonel, qui sans doute trouva cette dernière raison assez bonne, tira aussi son épée. Le combat ne fut pas long. Mon père se sentant blessé, baissa aussitôt la pointe de son épée, et fit beaucoup d'excuses au colonel, de la peine qu'il lui avoit donnée ; Celui-ci y répondit par des offres de services, donna l'adresse où on le trouveroit à Paris, remonta dans sa chaise et partit.

Mon père jugea d'abord sa blessure très légère, mais il en étoit si couvert, qu'un nouveau coup, ne pouvoit guere porter que sur une ancienne cicatrice. En effet, le coup d'épée du colonel, avoit rouvert un ancien coup de mousquet, dont la balle étoit restée. Le plomb fit de nouveaux efforts pour se faire jour, sortit enfin, après un pansement de deux mois, et l'on se remit en route.

Mon père étant arrivé à Paris, son premier soin fut de rendre ses devoirs au Colonel, qui s'appelloit le Marquis d'Urfé. C'étoit un des hommes de la cour, dont on faisoit le plus de cas. Il reçut mon père avec une extrême obligeance, & lui offrit de le présenter au ministre, ainsi que dans les meilleures maisons. Mon père le remercia, et le pria seulement de le présenter au Duc de Tavannes, qui étoit alors Doyen des Maréchaux, parcequ'il voulut être informé de tout ce qui regardoit le tribunal du point d'honneur, dont il s'étoit fait toujours les plus hautes idées, et dont il avoit souvent parlé en Espagne, comme d'une institution très sage, et qu'il auroit bien voulu voir introduire dans le Royaume. Le Maréchal reçut mon père avec beaucoup de politesse, et le recommanda au chevalier de Bélièvre, premier exempt de Messeigneurs les Maréchaux, & rapporteur de leur tribunal.

Comme le Chevalier venoit souvent chez mon père, il eut connoissance de sa chronique des duels. Cet ouvrage lui parut unique en son genre, et il demanda la permission de le communiquer à Messeigneurs les Maréchaux, qui en jugèrent comme leur premier exempt, et firent demander à mon père la faveur d'en faire une copie, qui seroit gardée au greffe de leur tribunal. Nulle proposition ne pouvoit flatter davantage mon père, et il en ressentit une joye inexprimable.

De pareils témoignages d'estime, rendoient le séjour de Paris très agréable à mon père, mais ma mère en jugeoit autrement. Elle s'étoit fait une loi, non seulement, de ne point apprendre le françois, mais même de ne pas écouter, lorsqu'on parloit cette langue. Son confesseur Inigo Velez ne cessoit de faire d'amères plaisanteries sur les libertés de l'Eglise Gallicane, et Garcias Hierro terminoit toutes les conversations, par décider que les Français étoient des Gavaches.

Enfin on quitta Paris, l'on arriva au bout de quatre jours à Bouillon. Mon père s'y fit reconnoître du magistrat, et alla prendre possession de son fief.

Le toit de nos pères, privé de la présence de ses maitres, l'étoit aussi d'une partie de ses tuiles, si bien, qu'il pleuvoit dans les chambres, autant que dans la cour ; avec la différence, que le pavé de la cour séchoit très promptement, au lieu que l'eau avoit fait dans les chambres des mares, qui ne séchoient jamais. Cette inondation domestique ne déplut pas à mon père, parcequ'elle lui rappelloit le siège de Lérida, ou il avoit passé trois semaines les jambes dans l'eau.

Cependant son premier soin fut de placer à sec le lit de son épouse. Il y avoit dans le salon de compagnie une cheminée à la Flamande, autour de laquelle quinze personnes pouvoient se chauffer à l'aise, et le manteau de la cheminée y formoit comme un toît soutenu par deux colonnes de chaque côté. L'on boucha le tuyeau de cette cheminée, et sous son manteau, l'on put placer le lit de ma mère, avec sa table de nuit, et une chaise, et comme l'âtre étoit élevé d'un pied au-dessus, il formoit une espèce d'Isle assez inabordable.

Mon père s'établit de l'autre côté du sallon, sur deux tables jointes avec des planches, et de son lit, à celui de ma mère, on pratiqua une jetée, fortifiée dans le milieu, par une espèce de batardeau, construit de coffres et de caisses. Cet ouvrage fut achevé le jour même de notre arrivée au chateau, et je suis venu au monde neuf mois après, jour pour jour.

Tandis que l'on travailloit avec beaucoup d'activité aux réparations les plus nécessaires, mon père reçut une lettre, qui le combla de joye. Elle étoit signée par le Marechal de Tavannes, et ce Seigneur lui demandoit son opinion sur une affaire d'honneur. Cette faveur authentique parut à mon père d'une telle conséquence, qu'il la voulut célébrer, en donnant une fête à tout le voisinage — Mais nous n'avions pas de voisin, si bien que la fête se borna à un fandango, exécuté par le maitre d'armes et la Signora Frasca, première cameriste de ma mère.

Mon père en répondant à la lettre du Maréchal, demanda, qu'on voulût bien dans la suite, lui communiquer les extraits des procédures portées au tribunal. Cette grâce lui fut accordée, et tous les premiers de chaque mois, il en recevoit un pli, qui suffisoit pendant plus de quatre semaines aux entretiens & menus devis, dans les soirées d'hiver, autour de la grande cheminée, et pendant l'été sur deux bancs, qui étoient devant la porte du chateau.

Pendant toute la grossesse de ma mère, mon père lui parla toujours du fils qu'elle auroit, et il songea à me donner un parrain. Ma mère penchoit pour le Maréchal de Tavannes ou pour le Marquis d'Urfé. Mon père convenoit, que ce seroit beaucoup d'honneur pour nous, mais il craignit que ces deux Seigneurs ne crussent lui faire trop d'honneur, et par une délicatesse bien placée, il se décida pour le chevalier de Bélièvre qui de son côté accepta avec estime et reconnaissance.

Enfin je vins au monde, à trois ans, je tenois déjà un petit fleuret, et à six, je pouvois tirer un coup de pistolet, sans cligner les yeux... J'avois environ sept ans, lorsque nous eumes la visite de mon parrain. Ce gentilhomme s'étoit marié à Tournay, et y exerçoit la charge de Lieutenant de la Connétable, & rapporteur du point d'honneur. Ce sont des emplois, dont l'institution remonte au temps des jugements par champions, et dans la suite ils ont été réunis au tribunal des Maréchaux de France.

Madame de Bélièvre étoit d'une santé très délicate, & son mari la menoit aux eaux de Spa. Tous deux me prirent en une extrême affection, et comme ils n'avoient point d'enfants, ils conjurèrent mon père de leur confier mon éducation, qui aussi bien n'eût pu être soignée, dans une contrée aussi solitaire, que l'étoit celle du chateau de Worden. Mon père y consentit, déterminé surtout par la charge de rapporteur du point d'honneur, qui lui promettoit, que dans la maison de Bélièvre, je ne manquerois pas, d'être imbû de bonne heure, de tous les principes qui devoient un jour déterminer ma conduite.

Il fut d'abord question de me faire accompagner par Garcias de Hierro, parceque mon père jugeoit, que la plus noble manière de se battre, étoit à l'épée et le poignard dans la main gauche ; genre d'escrime tout à fait inconnu en France. Mais comme mon père avoit pris l'habitude de tirer tous les matins à la muraille avec Hierro, et que cet exercice étoit devenu nécessaire à sa santé, il ne crut pas devoir s'en priver.

Il fut aussi question d'envoyer avec moi, le Théologien Inigo Velez, mais comme ma mère ne savoit toujours que l'Espagnol, il étoit bien naturel, qu'elle ne put se passer d'un confesseur qui sût cette langue. Si bien que je n'eus pas auprès de moi les deux hommes, qui avant ma naissance avoient été destinés à faire mon éducation. Cependant on me donna un valet de chambre espagnol, pour m'entretenir dans l'usage de la langue Espagnole.

Je partis pour Spa avec mon parrain, nous y passâmes deux mois, nous fîmes un voyage en Hollande, et nous arrivâmes à Tournay vers la fin de l'automne. Le chevalier de Bélièvre répondit parfaitement à la confiance que mon père avoit eue en lui, et pendant six ans, il ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à faire un jour de moi un excellent officier. Au bout de ce temps, Madame de Bélièvre vint à mourir, son mari quitta la Flandre, pour venir s'établir à Paris, & je fus rappelé dans la maison paternelle.

Après un voyage que la saison avancée rendit assez fâcheux, j'arrivai au chateau environ deux heures après le soleil couché, & j'en trouvai les habitans rassemblés autour de la grande cheminée. Mon père bien que charmé de me voir, ne s'abandonna pas à des démonstrations, qui eussent pu compromettre, ce que vous autres Espagnols appelez " la Gravedad " Ma mère me baigna de ses larmes. Le Théologien Inigo Véléz me donna sa bénédiction & le Spadassin Hierro me présenta un fleuret. Nous fîmes un assaut, dont je me tirai d'une manière au dessus de mon âge. Mon père étoit trop connoisseur, pour ne pas s'en appercevoir, et sa gravité fit place à la plus vive tendresse. On servit à souper, & l'on y fut très gai.

Après souper l'on se remit autour de la cheminée, et mon père dit au Théologien : " Révérend Don Inigo, vous me feriez plaisir d'aller chercher votre gros volume, dans lequel il y a tant d'histoires merveilleuses, & de nous en lire quelqu'une. " Le Théologien monta dans sa chambre, et en revint avec un in-folio, relié en parchemin blanc, que le temps avoit rendu jaune. Il l'ouvrit au hazard, & y lut ce qui suit :

Histoire de Trivulce de Ravenne.

Il y avoit une fois dans une ville d'Italie appelée Ravenne, un jeune homme appelé Trivulce. Il étoit beau, riche, et rempli d'une haute opinion de lui même. Les jeunes filles de Ravenne se mettoient aux fenêtres pour le voir passer, mais aucune ne lui plaisoit. Ou s'il prenoit quelquefois un peu de goût pour l'une ou pour l'autre, il ne le lui témoignoit pas, dans la crainte de lui faire trop d'honneur ; enfin tout cet orgueil ne put tenir contre les charmes de la jeune et belle Nina Dei-Gieraci. Trivulce daigna lui déclarer son amour. Nina répondit, que le Seigneur Trivulce lui faisoit bien de l'honneur, mais que depuis son enfance elle aimoit son cousin Thebaldo Dei-Gieraci, et que sûrement elle n'aimeroit jamais que lui — A cette réponse inattendue, Trivulce sortit en donnant des marques de la plus extrême fureur.

Huit jours après, qui étoit un Dimanche, comme tous les citoyens de Ravenne alloient à l'Eglise métropolitaine de Saint Pierre, Trivulce distingua dans la foule, Thebaldo, donnant le bras à sa cousine. Il mit son manteau sur son nez, et les suivit. Lorsque l'on fut entré dans l'Eglise, où il n'est point permis de cacher son visage dans son manteau les deux amants se seroient facilement apperçus que Trivulce les suivoit, mais ils n'étoient occupés que de leur amour, & ils y songeoient plus qu'à la Messe, ce qui est un grand péché.

Cependant Trivulce s'étoit assis dans un banc derrière eux. Il entendoit tous leurs discours, et il en nourrissoit sa rage. Alors un prêtre monta en chaire et dit : “ Mes frères ! Je suis ici pour publier les bans de Thebaldo et de Nina Dei-Gieraci ; quelqu'un fait il opposition à leur mariage ?

— J'y fais opposition (s'écria Trivulce) ” et en même temps il donna vingt coups de poignard, aux deux amants. On voulut l'arrêter, mais il donna encore des coups de poignard, sortit de l'église, puis de la ville et gagna l'état de Venise.

Trivulce étoit orgueilleux, gâté par la fortune, mais son ame étoit sensible. Les remords vengerent ses victimes, et il traîna de ville en ville, une existence déplorable. Au bout de quelques années ses parents arrangèrent son affaire, et il revint à Ravenne ; mais ce n'étoit plus ce même Trivulce, rayonnant de bonheur, et fier de ses avantages. Il étoit si changé, que sa nourrice elle même, ne le reconnut point.

Dès le premier jour de son arrivée, Trivulce demanda où étoit le tombeau de Nina ? On lui dit qu'elle étoit enterrée avec son cousin, dans l'église de Saint-Pierre, tout auprès de la place, où ils avoient été assassinés. Trivulce y alla en tremblant, et lorsqu'il fut auprès du tombeau, il l'embrassa & versa un torrent de larmes.

Quelle que fut la douleur qu'éprouva dans ce moment le malheureux assassin, il sentit que les pleurs l'avoient soulagé. C'est pourquoi il donna sa bourse au Sacristain, et obtint de lui, de pouvoir entrer dans l'église, toutes les fois qu'il le voudroit. Si bien qu'il finit par y venir tous les soirs, et le sacristain qui s'y étoit accoutumé y faisoit peu d'attention.

Un soir Trivulce, qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, s'endormit auprès du tombeau, et lorsqu'il se réveilla, il trouva que l'église étoit fermée. Il prit aisément le parti d'y passer la nuit, parcequ'il aimoit à entretenir sa tristesse, et nourrir sa mélancolie. Il entendoit successivement sonner les heures, & il auroit voulu être à celle de sa mort.

Enfin, minuit sonna ; Alors la porte de la Sacristie s'ouvrit, et Trivulce vit entrer le Sacristain, tenant sa lanterne dans une main, & un balai dans l'autre. — Mais ce Sacristain n'étoit qu'un squelette. Il avoit un peu de peau sur le visage, et comme des yeux fort creux ; mais son surplis qui colloit sur ses os, faisoit assez voir, qu'il n'avoit pas de chair du tout.

L'affreux Sacristain posa sa lanterne sur le maître autel, et alluma les cierges, comme pour vêpres. Ensuite il se mit à balayer l'église, et à épousseter les bancs. Il passa même plusieurs fois près de Trivulce, mais il ne parut point l'apercevoir.

Enfin il alla à la porte de la sacristie, et sonna la petite cloche qui y est toujours. Alors les tombeaux s'ouvrirent, les morts y parurent enveloppés de leurs lindeils, & entonnèrent des Litanies sur un ton

fort mélancolique.

Après qu'ils eurent ainsi psalmodié, pendant quelque temps, un mort revêtu d'un surplis et d'une étole, monta sur la chaire, & dit : " Mes frères ! Je suis ici pour publier les bans de Thebaldo & de Nina dei-Gieraci, damné Trivulce ! y faites vous opposition ? "

Mon père interrompit ici le Théologien, et se tournant vers moi, il me dit : " Mon fils Alphonse, à la place de Trivulce, auriez vous eù peur ? "

Je lui répondis : " Mon cher père, il me semble que j'aurois eù grand peur. "

Alors mon père se leva furieux, sauta sur son épée, et voulut me la passer au travers du corps. On se mit audevant de lui, et enfin on l'appaisa un peu. Cependant lorsqu'il eut repris sa place, il me lança un regard terrible, et me dit : " Fils indigne de moi, ta lâcheté deshonore en quelque façon le Régiment des Gardes Wallones, où j'avois intention de te faire entrer "

Après ces durs reproches, qui manquèrent à me faire mourir de honte, il se fit un grand silence. Garcias le rompit le premier, et s'adressant à mon père il lui dit : " Monseigneur, si j'osois dire mon avis à Votre Excellence, ce seroit de prouver à Monsieur votre fils, qu'il n'y a point de revenants, ni de spectres, ni de morts qui chantent des litanies, et qu'il ne peut y en avoir. De cette manière là, il n'en auroit surément pas peur

— Monsieur Hierro (répondit mon père, avec un peu d'aigreur) vous oubliez que j'ai eù l'honneur de vous montrer hier une histoire de revenants, écrite de la propre main de mon bisaïeul.

— Monseigneur (reprit Garcias) je ne donne pas un démenti au Bisaïeul de Votre Excellence.

— Qu'appelez vous (dit mon père) je ne donne pas un démenti ? Savez vous que cette expression suppose la possibilité d'un démenti, donné par vous à mon Bisaïeul.

— Monseigneur (dit encore Garcias) Je sais bien que je suis trop peu de chose, pour que Monseigneur votre Bisaïeul voulut tirer aucune satisfaction de moi "

Alors, mon père prenant un air encore plus terrible, dit : " Hierro, que le ciel vous préserve de faire des excuses, car elles supposeroient une offense.

— Enfin (dit Garcias) il ne me reste plus, qu'à me soumettre au châtiment, qu'il plaira à Votre Excellence de m'infliger au nom de son Bisaïeul, seulement pour l'honneur de ma profession, je voudrois que cette peine me fut administrée par notre aumônier, pour que je pusse la considérer comme pénitence ecclésiastique

— Cette idée n'est point mauvaise (dit alors mon père, d'un ton plus tranquille) Je me rappelle avoir écrit autrefois un petit traité, sur les satisfactions admissibles dans les cas où le duel ne pouvoit avoir lieu. Laissez moi y réfléchir. "

Mon père parut d'abord s'occuper de cet objet, mais de reflexions en reflexions, il finit par s'endormir dans son fauteuil. Ma mère dormoit déjà, ainsi que le Théologien, & Garcias ne tarda pas à suivre leur exemple. Alors je crus devoir me retirer, et c'est ainsi que s'est passé la première journée de mon retour à la maison paternelle.

Le lendemain je fis des armes avec Garcias. J'allai à la chasse, on soupa, et lorsqu'on fut levé de table, mon père pria encore le Théologien, d'aller chercher son gros volume. Le Révérend obéit, l'ouvrit au hasard, et lut ce que je vais raconter.

Histoire de Landulphe de Ferrare.

Dans une ville d'Italie appelée Ferrare, il y avoit un jeune homme nommé Landulphe. C'étoit un libertin sans religion, et en horreur à toutes les bonnes ames, qu'il y avoit dans ce pays. Ce méchant aimoit passionnément le commerce des courtisannes, et il avoit fait le tour de toutes celles de la ville, mais aucune ne lui plut autant, que Blanca de Rossi, parce qu'elle surpassoit toutes les autres en impureté.

Blanca étoit non seulement libertine intéressée, dépravée, mais elle vouloit encore, que ses amants fissent pour elle des actions qui les deshonoreroient, et elle exigea de Landulphe, qu'il la conduisit tous les soirs chez lui, et la fit souper avec sa mère & sa sœur. Landulphe alla aussitôt chez sa mère & lui

en fit la proposition, comme de la chose du monde la plus convenable. La bonne mère fondit en larmes, et conjura son fils d'avoir égard à la réputation de sa sœur. Landulphe fut sourd à ses prières et promit seulement de tenir la chose aussi secrète qu'il pourroit, puis il alla chercher Blanca et la conduisit chez lui.

La mère & la sœur de Landulphe reçurent la courtisane mieux qu'elle ne méritoit. Mais celle ci voyant leur bonté, en redoubla d'insolence, elle tint à souper des propos très libres, et donna à la sœur de son amant des leçons dont elle se seroit bien passée. Enfin elle lui signifia ainsi qu'à sa mère, qu'elles feroient bien de s'en aller, parce qu'elle vouloit reste seule avec Landulphe.

Le lendemain la courtisane raconta cette histoire dans toute la ville, et pendant plusieurs jours on ne parla pas d'autre chose. Si bien que le bruit public en informa bientôt Odoardo Zampi, frère de la mère de Landulphe. Odoardo étoit un homme que l'on n'offensoit point impunément. Il crut l'être dans la personne de sa sœur, et fit dès le jour même assassiner l'infame Blanca. Landulphe étant allé voir sa maitresse, la trouva poignardée & nageant dans son sang. Il apprit bientôt que c'étoit son oncle qui avoit fait le coup, il courut chez lui pour l'en punir, mais il le trouva environné des plus braves de la ville, qui se moquèrent de son ressentiment.

Landulphe ne sachant sur qui exercer sa fureur, courut chez sa mère, avec l'intention de l'accabler d'outrages. La pauvre femme étoit avec sa fille et alloit se mettre à table. Lorsqu'elle vit entrer son fils, elle lui demanda si Blanca viendrait souper ?

“ Puisse-t-elle venir (dit Landulphe) et te mener en enfer, avec ton frère, et toute ta famille des Zampi ! ”

La pauvre mère tomba à genoux, et dit : “ O mon Dieu, pardonne lui ses blasphèmes. ”

Dans ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, & l'on vit entrer un spectre hâve, déchiré de coups de poignard, et conservant néanmoins avec Blanca une affreuse ressemblance.

La mère et la sœur de Landulphe se mirent en prières, et Dieu leur fit la grace de pouvoir soutenir ce spectacle, sans expirer d'horreur.

Le fantôme s'avança à pas lents, et s'assit à table, comme pour souper. Landulphe, avec un courage que le démon seul pouvoit inspirer, osa prendre un plat et l'offrir. Le fantôme ouvrit une bouche si grande, que sa tête parut se partager en deux, et il en sortit une flamme rougeâtre. Ensuite il avança une main toute brulée, prit un morceau, l'avalait, et on l'entendit tomber sous la table. Il engloutit ainsi tout le plat, et tous les morceaux tombèrent sous la table. Lorsque le plat fut vuide, le fantôme fixant Landulphe avec des yeux épouvantables, lui dit : “ Landulphe, quand je soupe ici, j'y couche. Allons mets toi au lit. ”...

Ici mon père interrompit l'aumônier, & se tournant de mon côté, il me dit : “ Mon fils Alphonse, à la place de Landulphe, auriez vous eù peur ? ”

Je lui répondis : “ Mon cher père je vous assure, que je n'aurois pas eù, la plus légère frayeur. ” Mon père parut satisfait de cette réponse, et fut très gai pendant tout le reste de la veillée.

Nos jours se passoient ainsi, sans que rien en altérât l'uniformité. Si ce n'est, que dans la belle saison, au lieu de se mettre autour de la cheminée, on s'asseyoit sur des bancs, qui étoient près de la porte. Six ans entiers se sont écoulés dans cette douce tranquillité, & aprésent il me semble que ce soyent autant de semaines.

Lorsque j'eus achevé ma dix septième année, mon père songea à me faire entrer au régiment des gardes Wallones, et en écrivit à ceux de ses anciens camarades, sur lesquels il comptoit le plus. Ces dignes et respectables militaires réunirent en ma faveur, tout ce qu'ils avoient de crédit, et obtinrent une comission de Capitaine. Quand mon père en reçut la nouvelle, il éprouva un saisissement si vif, que l'on craignit pour ses jours. Mais il se rétablit promptement, et ne songea plus qu'aux préparatifs de mon départ. Il voulut que j'allasse par mer, afin d'entrer en Espagne par Cadix, et me présenter d'abord à Don Henry de Sà, commandant de la province, et qui avoit le plus contribué à mon avancement.

Lorsque la chaise de poste fut déjà tout attellée dans la cour du château, mon père me conduisit dans sa chambre, et après en avoir fermé la porte, il me dit : “ Mon cher Alphonse, je vais vous confier un secret, que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils, lorsque vous l'en croirez

digne. ”

Comme je ne doutois pas, qu’il ne s’agit de quelque trésor caché, je répondis, que je n’avois jamais regardé l’or, que comme un moyen, de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit “ Non mon cher Alphonse, il ne s’agit ici, ni d’or, ni d’argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre, et marquant la flanconade, vous êtes sûr de désarmer votre ennemi. ” Alors il prit des fleurets, me montra la botte en question, me donna sa bénédiction, et me conduisit à ma voiture. Je baisai encore la main de ma mère, et je partis.

J’allai en poste jusqu’à Flessingue, où je trouvai un vaisseau, qui me porta à Cadix. Don Henry de Sà me reçut comme si j’eusse été son propre fils, il s’occupa de mon équipage, et me recommanda deux domestiques, dont l’un s’appelloit Lopez, et l’autre Moschito. De Cadix, j’ai été à Séville, & de Séville à Cordoue, puis je suis venu à Anduhar, où j’ai pris le chemin de la Sierra Morena. J’ai eù le malheur d’être séparé de mes domestiques près de l’abreuvoir de Los Alcornoques. Cependant je suis arrivé le même jour à la Venta Quemada, et hier au soir dans votre hermitage.

“ Mon cher enfant (me dit l’hermite) votre histoire m’a vivement intéressé, et je vous suis très obligé d’avoir bien voulu me la raconter. Je vois bien à présent, que de la manière dont vous avez été élevé, la peur est un sentiment qui vous doit être tout à fait étranger. Mais puisque vous avez couché à la Venta Quemada, je crains bien, que vous ne soyez exposé aux obsessions des deux pendus, et que vous n’ayez le triste sort du démoniaque.

— Mon père (répondis-je à l’Anachorète) j’ai beaucoup réfléchi cette nuit au récit du Seigneur Pascheco. Bien qu’il ait le diable au corps, il n’en est pas moins Gentilhomme, et à ce titre, je le crois incapable de manquer à ce que l’on doit à la vérité. Mais Inigo Velez aumônier de notre chateau m’a dit, que bien qu’il y ait eù des possédés dans les premiers siècles de l’Eglise, il n’y en avoit plus aprésent ; et son témoignage me paroît d’autant plus respectable, que mon père m’a ordonné de croire Inigo sur toutes les matières qui ont rapport à notre religion.

— Mais (dit l’hermite) n’avez vous pas vu la mine affreuse du possédé, et comme les demons l’ont rendu borgne ? ”

Je lui répondis : “ Mon père, le Seigneur Pascheco peut avoir perdu l’œil d’une autre manière. Au reste je m’en rapporte sur toutes ces choses à ceux qui en savent plus que moi. Il me suffit de n’avoir peur, ni des revenants, ni des Vampires. Cependant si vous voulez me donner quelque sainte relique, pour me préserver de leurs entreprises, je vous promets de la porter avec foi et vénération. ”

L’hermite me parut sourire un peu de cette naïveté, puis il me dit : “ Je vois mon cher enfant, que vous avez encore de la foi, mais je crains que vous n’y persistiez pas. Ces Goméléz de qui vous descendez par les femmes, sont tous nouveaux chrétiens. Quelques uns même sont, à ce que l’on dit Musulmans au fond du cœur. S’ils vous offroient une fortune immense pour changer de religion, l’accepteriez vous ?

— Non assurément (lui répondis-je) il me semble que renoncer à sa religion, où d’abandonner ses drapeaux, sont deux choses également déshonorantes. ”

Ici l’hermite parut encore sourire, puis il me dit : “ Je vois avec chagrin, que vos vertus reposent sur un point d’honneur beaucoup trop exagéré, et je vous avertis que vous ne trouverez plus Madrid aussi féraillant qu’il étoit au temps de votre père. De plus les vertus ont d’autres principes plus surs. Mais je ne veux pas vous arrêter d’avantage, car vous avez une forte journée à faire, avant que d’arriver à la Venta del Pegnon, ou cabaret du rocher. L’hôte y est resté en dépit des voleurs, parcequ’il compte sur la protection d’une bande de Bohémiens, campés dans les environs. Après demain vous arriverez à la Venta de Cardegnas, où vous serez déjà hors de la Sierra Moréna. J’ai mis quelques provisions dans les poches de votre selle. ” Ayant dit ces choses, l’hermite m’embrassa tendrement, mais il ne me donna pas de relique pour me préserver des démons. Je ne voulus plus lui en parler, & je montai à cheval.

Chemin faisant, je me mis à réfléchir sur les maximes que je venois d’entendre, ne pouvant concevoir, qu’il y eût pour les vertus des bases plus solides, que le point d’honneur, qui me sembloit comprendre à lui seul, toutes les vertus. J’étois encore occupé de ces réflexions, lorsqu’un cavalier, sortant tout à coup de derrière un rocher, me coupa le chemin, et me dit : “ Vous apellez vous

Alphonse ? ” Je répondis qu’oui.

“ Si cela est (dit le cavalier) je vous arrête de la part du Roi, et de la très sainte inquisition. Rendez moi votre épée. ” J’obéis sans réplique. Alors le cavalier donna un coup de sifflet, et de tous les côtés je vis des gens armés fondre sur moi. Ils m’attachèrent les mains derrière le dos, et nous prîmes dans les montagnes un chemin de traverse, qui au bout d’une heure nous conduisit à un château très fort. Le pont-levis se baissa, et nous entrâmes. Comme nous étions encore sous le donjon, l’on ouvrit une petite porte de côté, & l’on me jeta dans un cachot, sans se donner seulement la peine de défaire les liens qui me tenoient garotté.

Le cachot étoit tout à fait obscur, et n’ayant pas les mains libres pour les mettre devant moi, j’aurois eù de la peine à y marcher, sans donner du nez contre les murailles. C’est pourquoi je m’assis à la place où je me trouvois, & comme on l’imagine aisément, je me mis à réfléchir, sur ce qui pouvoit avoir donné lieu à mon emprisonnement. Ma première, et ma seule idée fut, que l’inquisition s’étoit emparée de mes belles cousines, et que les négresses avoient dit, tout ce qui s’étoit passé à la Venta Quemada. Dans la supposition que je fusse interrogé sur le compte des belles Africaines, je n’avois que le choix, ou de les trahir, et de manquer à ma parole d’honneur, ou de nier que je les connusse, ce qui m’auroit embarqué dans une suite de honteux mensonges. Après m’être un peu consulté sur le parti que j’avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu. Après m’être un peu consulté sur le parti que j’avois à prendre, je me décidai pour le silence le plus absolu [*sic*], et je pris une ferme résolution de ne rien répondre à tous les interrogatoires.

Ce doute une fois éclairci dans mon esprit, je me mis à rêver aux évènements des deux jours précédents. Je ne doutai pas, que mes cousines ne fussent des femmes en chair et en os. J’en étois averti par je ne sais quel sentiment plus fort que tout ce qu’on m’avoit dit sur la puissance des démons. Quant au tour qu’on m’avoit joué, de me mettre sous la potence, j’en étois fort indigné.

Pendant les heures se passoient. Je commençai d’avoir faim, et comme j’avois entendu dire, que les cachots étoient quelquefois garnis de pain, et d’une cruche d’eau, je me mis à chercher avec les jambes et les pieds, si je ne trouverois pas quelque chose de semblable. Effectivement je sentis bientôt un corps étranger, qui se trouva être la moitié d’un pain. La difficulté étoit de la porter à ma bouche. Je me couchai à côté du pain, et je voulus le saisir avec les dents, mais il m’échappoit et glissoit faute de résistance. Je le poussai tant, que je l’appuyai contre le mur, alors je pus manger, parceque le pain étoit coupé par le milieu. S’il avoit été entier, je n’aurois pu y mordre. Je trouvai aussi une cruche, mais il me fut impossible de boire. À peine avois-je humecté mon gosier, que toute l’eau se versa. Je poussai plus loin mes recherches, je trouvai de la paille dans un coin, & je m’y couchai. Mes mains étoient artistement nouées, c’est à dire très fort, mais sans me faire mal. Si bien, que je n’eus pas de peine à m’endormir.

QUATRIÈME JOURNÉE

Il me semble que j’avois dormi plusieurs heures, lorsque l’on vint me réveiller — Je vis entrer un moine de S^t Dominique, suivi de plusieurs hommes de très mauvaise mine. Quelques uns portoient des flambeaux, d’autres des instruments qui m’étoient tout à fait inconnus, et que je jugeai devoir servir à des tortures. Je me rappelai mes résolutions & je m’y raffermis. Je songeai à mon père. Il n’avoit jamais eù la torture. Mais n’avoit-il pas souffert entre les mains des chirurgiens mille opérations douloureuses ? Je savois qu’il les avoit souffert sans proférer une seule plainte. Je résolus de l’imiter, de ne pas proférer une seule parole, et s’il étoit possible, de ne pas laisser échapper un soupir. L’inquisiteur se fit donner un fauteuil, s’assit auprès de moi, prit un air doux et patelin, et me tint à peu-près ce discours : “ Mon cher, mon doux Enfant ! rends grâces au ciel, qui t’a conduit dans ce cachot. Mais dis-moi pourquoi y es tu ? Quelles fautes as tu commises ? Confesses toi, répands tes larmes dans mon sein... Tu ne me réponds pas ? Hélas ! mon enfant tu a tort... Nous n’interrogeons point, c’est notre méthode. Nous laissons au coupable le soin de s’accuser lui même. Cette confession, quoiqu’un peu forcée, n’est pas sans quelque mérite, surtout lorsque le coupable, dénonce ses

complices. Tu ne réponds pas ? Tant pis pour toi... Allons, il faut te mettre sur les voyes ; Connois-tu deux princesses de Tunis ? ou plutôt deux infâmes sorcières, vampires exécrables, et démons incarnés... Tu ne dis rien ! Que l'on fasse venir ces deux Infantes de la cour de Lucifer. ”

Ici l'on amena mes deux cousines, qui avoient comme moi, les mains liées derrière le dos. Puis l'inquisiteur continua en ces termes. “ Eh bien, mon cher fils, les reconnois tu ? Tu ne dis rien encore ! — Mon cher fils, ne t'effrayes point de ce que je vais te dire — On va te faire un peu de mal ; Tu vois ces deux planches : On y mettra tes jambes, on les serrera avec une corde. Ensuite on mettra entre tes jambes les coins que tu vois ici, & on les enfoncera à coups de marteau. D'abord tes pieds enfleront, ensuite le sang jaillira de tes orteils, et les ongles des autres doigts tomberont tous. Ensuite la plante de tes pieds crevera, & l'on en verra sortir une graisse, mêlée de chairs écrasées — Cela te fera beaucoup de mal — Tu ne réponds rien ? Aussi tout cela n'est-il encore que la question ordinaire... Cependant tu t'évanouiras. Voici des flacons, remplis de divers esprits, avec lesquels on te fera revenir... Lorsque tu auras repris tes sens, on ôtera ces coins, et l'on mettra ceux ci, qui sont beaucoup plus gros... Au premier coup, tes genoux et tes chevilles se briseront ; Au second tes jambes se fendront dans leur longueur. La moëlle en sortira, et coulera sur cette paille, mêlée avec ton sang. — tu ne veux pas parler ? — Allons ! qu'on lui serre les pouces. (Les bourreaux prirent mes jambes, et les attachèrent entre les planches).

Tu ne veux pas parler ? Placez les coins ! — Tu ne veux pas parler ?... Levez les marteaux !... ”

En ce moment on entendit une décharge d'armes à feu. Emina s'écria : “ Ô Mahomet nous sommes sauvés... Zoto est venu à notre secours. ” Zoto entra avec sa troupe, mit les bourreaux à la porte, et attacha l'inquisiteur à un anneau, qu'il y avoit dans la muraille du cachot. Puis il nous dégarrota, les deux Moresques et moi. Le premier usage qu'elles firent de la liberté de leurs bras, fut de se jeter dans les miens. On nous sépara. Zoto me dit, de monter à cheval, et de prendre les devants, m'assurant qu'il suivroit bientôt avec les deux dames.

L'avant garde avec laquelle je partis, étoit de quatre cavaliers. À la pointe du jour, nous arrivâmes en un lieu fort désert, où nous trouvâmes un relais. Ensuite nous suivîmes de hauts sommets, et des crêtes de montagnes chenues.

Vers les quatre heures, nous arrivâmes à de certains creux de rocher, où nous devions passer la nuit ; mais je me félicitai bien, d'y être venu pendant qu'il faisoit encore jour, car la vue en étoit admirable, et devoit surtout me paroître telle à moi, qui n'avois vu que les Ardennes et la Zélande. J'avois à mes pieds cette belle Vega de Grenada, que les Grenadins appellent, pur [*sic*] contre vérité, la nuestra Vegilla. Je la voyois toute entière avec ses six villes, et ses quarante villages. Le cours tortueux du Hénil, les torrents qui se précipitoient du haut des Alpuharras, des bosquets, de frais ombrages, des jardins, des édifices, et une immense quantité de Quintas où métairies. Charmé de voir que mon œil pouvoit à la fois embrasser tant de beaux objets, je m'abandonnai à la contemplation. Je sentis que je devenois amant de la nature. J'oubliai mes cousines ; cependant elles arrivèrent bientôt dans des litières portées sur des chevaux. Elles prirent place sur des carreaux dans la grotte, et lorsqu'elles furent un peu reposées, je leur dis : “ Mesdames ! je ne me plains point de la nuit que j'ai passée à la Venta Quemada, mais je vous avoue, qu'elle a fini d'une manière qui ma [*sic*] infiniment déplu. ”

Emina me répondit : “ Mon Alphonse ne nous accusez que de la belle partie de vos songes. Mais de quoi vous plaignez vous ? N'avez-vous pas eù occasion de faire preuve d'un courage plus qu'humain ?

— Comment (lui répondis-je) quelqu'un douterait-il de mon courage ? Si je savois le trouver, je me battois avec lui, sur un manteau, où le mouchoir en bouche. ”

Emina me répondit : “ Je ne sais ce que vous voulez dire avec votre mouchoir et votre manteau. Il y a des choses que je ne puis vous dire ; il y en a d'autres que je ne sais pas moi même. Je ne fais rien, que par les ordres du chef de notre famille, successeur du Scheik Massoud et qui sait tout le secret du Kassar-Goméléz. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes notre très proche parent. L'Oïdor de Grenade, père de votre mère, avoit eù un fils, qui fut trouvé digne d'être initié. Il embrassa la religion musulmane, et épousa les quatre filles du Dey de Tunis alors règnant. La cadette seule eut des enfants, et elle est notre mère. Peu de temps après la naissance de Zibeddé, mon père et ses trois

autres femmes moururent dans une contagion, qui à cette époque désola toute la Barbarie... mais, laissons là toutes ces choses que peut être vous saurez un jour. Parlons de vous, de la reconnaissance que nous vous devons, ou plutôt de notre admiration pour vos vertus. Avec quelle indifférence vous avez regardé les apprêts du supplice. Quel respect religieux pour votre parole ! Oui ! Alphonse, vous surpassez tous les héros de notre race, et nous sommes devenues votre bien. ”

Zibeddé, qui laissoit volontiers parler sa sœur, lorsque la conversation étoit sérieuse, reprenoit ses droits, lorsqu'elle prenoit le ton du sentiment. Enfin je fus flatté, caressé, content de moi même et des autres. Puis arrivèrent les négresses, on donna le souper, et Zoto nous servit lui même, avec les marques du plus profond respect. Ensuite les négresses firent pour mes cousines un assez bon lit, dans une espèce de grotte. J'allai me coucher dans une autre, et nous goûtâmes tous un repos dont nous avions besoin.

CINQUIEME JOURNÉE.

Le lendemain la caravane fut sur pied de bonne heure. Nous descendîmes les montagnes, et tournâmes dans de creux vallons, ou plutôt dans des précipices, qui sembloient atteindre aux entrailles de la terre. Ils coupoient la chaîne des monts, sur tant des directions différentes, qu'il étoit impossible de s'y orienter, ni de savoir de quel côté l'on alloit.

Nous marchâmes ainsi pendant six heures, & nous arrivâmes aux ruines d'une ville abandonnée & déserte. Là Zoto nous fit mettre pied à terre, et me conduisant à un puits, il me dit : “ Seigneur Alphonse, faites moi la grace de regarder dans ce puits, et de me dire ce que vous en pensez. ”

Je lui répondis que j'y voyois de l'eau, et que je pensois que c'étoit un puits.

“ Eh bien ! (reprit Zoto) vous vous trompez, car c'est l'entrée de mon palais. ” Ayant ainsi parlé, il mit la tête dans le puits, & cria d'une certaine manière. Alors je vis d'abord des planches qui sortirent d'un côté du puits, et qui furent posées à quelques pieds au-dessus de l'eau. Ensuite un homme armé sortit de la même ouverture, et puis un autre. Ils grimpèrent hors du puits, et lorsqu'ils furent dehors Zoto me dit : “ Seigneur Alphonse, j'ai l'honneur de vous présenter mes deux frères Cicio et Momo. Vous avez peut-être vu leurs corps attachés à une certaine potence, mais ils ne s'en portent pas moins bien, et vous seront toujours dévoués, étant ainsi que moi, au service et à la solde du grand Scheïk des Goméléz ” Je lui répondis que j'étois charmé de voir les frères d'un homme qui sembloit m'avoir rendu un service important.

Il fallut se résoudre à descendre dans le puits. On apporta une échelle de cordes, dont les deux sœurs se servirent avec plus d'aisance, que je ne l'avois espéré. Je descendis après elles. Lorsque nous fûmes arrivés aux planches, nous trouvâmes une petite porte latérale, où l'on ne pouvoit passer qu'en se baissant beaucoup. Mais tout de suite après, nous nous trouvâmes sur un bel escalier taillé dans le roc, éclairé par des lampes. Nous descendîmes plus de deux cent marches. Enfin nous entrâmes dans une demeure souterraine, composée d'une quantité de salles et de chambres. Les pièces que l'on habitoit, étoient tapissées en liège ; ce qui les garantissoit de l'humidité. J'ai vu depuis à Cintra près de Lisbonne, un couvent taillé dans le roc, dont les cellules étoient ainsi tapissées, et que l'on appelle à cause de cela, le couvent de liège. De plus, de bons feux, bien disposés, donnoient une température très agréable au souterrain de Zoto. Les chevaux qui servoient à sa cavalerie étoient dispersés dans les environs. Cependant en un besoin, on pouvoit aussi les retirer dans le sein de la terre, par une ouverture qui donnoit sur un vallon voisin, et il y avoit une machine faite exprès pour les hisser, mais on s'en servoit rarement.

“ Toutes ces merveilles (me dit Emina) sont l'ouvrage des Goméléz. Ils creusèrent ce rocher dans le temps qu'ils étoient les maîtres du pays, c'est à dire, qu'ils achevèrent de le creuser, car les idolâtres qui habitoient les Alpuharras à leur arrivée, en avoient déjà fort avancé le travail. Les savants prétendent, qu'en ce lieu même étoient les mines d'or natif de la Bétique, & d'anciennes prophéties annoncent, que toute la contrée doit retourner un jour, au pouvoir des Goméléz. Qu'en dites vous Alphonse ? ce seroit un joli patrimoine. ”

Ce discours d'Emina me parut très déplacé, je le lui témoignai, puis changeant de propos, je lui demandai quels étoient ses projets pour l'avenir.

Emina me répondit, qu'après ce qui s'étoit passé, elles ne pouvoient plus rester en Espagne, mais qu'elles vouloient se reposer un peu, jusqu'à ce que l'on eût préparé leur embarquement.

On nous donna un diner très abondant, surtout en venaison, et beaucoup de confitures sèches. Les trois frères nous servoient avec le plus grand empressement. J'observai à mes cousines qu'il étoit impossible de trouver des pendus plus honnêtes. Emina en convint, et s'adressant à Zoto, elle lui dit : " Vous et vos frères, vous devez avoir eù des aventures bien étranges, vous nous feriez beaucoup de plaisir de nous les raconter. "

Zoto, après s'être fait un peu presser, prit place auprès de nous, et commença en ces termes :

Histoire de Zoto.

Je suis né dans la ville de Bénévent, capitale du Duché de ce nom. Mon père qui s'appelloit Zoto comme moi, étoit un armurier habile dans sa profession. Mais comme il y en avoit deux autres dans la ville, qui avoient même plus de réputation, son état ne suffisoit qu'à peine à l'entretenir avec sa femme et ses trois enfants, à savoir mes deux frères et moi.

Trois ans après que mon père se fut marié, une sœur cadette de ma mère épousa un marchand d'huile, appelé Lunardo, qui lui donna pour présent de nêces, des boucles d'oreilles en or, avec une chaîne du même métal à mettre autour du cou. Ma mère en revenant de la nêce, parut plongée dans une sombre mélancolie. Son mari voulut en savoir le motif, elle se défendit longtemps de le lui dire, enfin elle lui avoua qu'elle se mouroit d'envie d'avoir des pendants d'oreilles et un collier comme sa sœur. Mon père ne répondit rien. Il avoit un fusil de chasse du plus beau travail, avec les pistolets de même façon, ainsi que le couteau de chasse. Le fusil tiroit quatre coups sans être rechargé. Mon père y avoit travaillé quatre ans. Il l'estimoit trois cent onces d'or de Naples. Il alla chez un amateur, vendit toute la garniture pour quatre vingt onces. Puis il alla acheter des bijoux tels que sa femme en avoit désiré, et les lui apporta. Ma mère alla dès le même jour les montrer à la femme de Lunardo, et même ses boucles d'oreilles furent trouvées un peu plus riches, que celles de sa sœur, ce qui lui fit un extrême plaisir.

Mais huit jours après, la femme de Lunardo, vint chez ma mère, pour lui rendre sa visite. Elle avoit les cheveux tressés tournés en limaçon, et rattachés par une aiguille d'or, dont la tête étoit une rose de filigrane, enrichie d'un petit rubis. Cette rose d'or enfonça une cruelle épine dans le cœur de ma mère. Elle retomba dans sa mélancolie, et n'en sortit, que lorsque mon père lui eut promis, une aiguille pareille à celle de sa sœur. Cependant, comme mon père n'avoit ni argent, ni moyen de s'en procurer, et qu'une pareille aiguille coutoit quarante cinq onces, il devint presque aussi mélancolique, que ma mère l'avoit été quelques jours auparavant.

Sur ces entrefaites, mon père reçut la visite d'un brave du pays, appelé Grillo Monaldi, qui vint chez lui, pour faire nettoyer ses pistolets. Monaldi s'apercevant de la tristesse de mon père, lui en demanda la raison, et mon père ne la lui cacha point. Monaldi après un moment de reflexion, lui parla en ces termes : " Monsieur Zoto, je vous suis plus redevable que vous ne le pensez. L'autre jour on a par hazard trouvé mon poignard dans le corps d'un homme assassiné sur le chemin de Naples. La justice a fait porter ce poignard chez tous les armuriers, et vous avez généreusement attesté que vous ne le connoissiez point. Cependant c'étoit une arme que vous aviez faite, et vendue à moi même. Si vous eussiez dit la vérité, vous pouviez me causer quelqu'embarras. Voici donc les quarante cinq onces dont vous avez besoin, et de plus ma bourse vous sera toujours ouverte. " Mon père accepta avec reconnoissance, alla acheter une aiguille d'or, enrichie d'un rubis, et la porta à ma mère, qui ne manqua pas dès le jour même, de s'en parer aux yeux de son orgueilleuse sœur.

Ma mère de retour chez elle, ne douta point de revoir Madame Lunardo ornée de quelque nouveau bijou. Mais celle-ci formoit bien d'autres projets. Elle vouloit aller à l'église, suivie d'un laquais de louâge en livrée, et elle en avoit fait la proposition à son mari. Lunardo qui étoit très avare, avoit bien

consenti à faire l'acquisition de quelque morceau d'or, qui au fond lui sembloit aussi en sûreté sur la tête de sa femme, que dans sa propre cassette. Mais il n'en fut pas de même, lorsqu'on lui proposa de donner une once d'or à un drôle, seulement pour se tenir une demie heure derrière le banc de sa femme. Cependant les persécutions de Madame Lunardo furent si violentes, et si souvent répétées, qu'il se détermina enfin, à la suivre lui même en habit de livrée. Madame Lunardo trouva que son mari étoit pour cet emploi aussi bon qu'un autre, & dès le dimanche suivant elle voulut paroître à la paroisse, suivie de ce laquais d'espèce nouvelle. Les voisins rirent un peu de cette mascarade, mais ma tante n'attribua leurs plaisanteries qu'à l'envie qui les dévorait.

Lorsqu'elle fut proche de l'église, les mendiants firent une grande huée, et lui crièrent dans leur jargon : “ Mira Lunardo che fa lù criadu de sua mugiera. ” Cependant comme les gueux ne poussent la hardiesse que jusqu'à un certain point, Madame Lunardo entra librement dans l'église, où on lui rendit toutes sortes d'honneurs. On lui présenta l'eau bénite, et on la plaça dans un banc, tandis que ma mère étoit debout, et confondue avec les femmes de la dernière classe du peuple.

Ma mère de retour au logis, prit aussitôt un habit bleu de mon père, et se mit à en orner les manches d'un reste de bandoulière jaune, qui avoit appartenu à la giberne d'un Miquelet. Mon père surpris lui demanda ce qu'elle faisoit ? Ma mère lui raconta toute l'histoire de sa sœur, et comme son mari avoit eù la complaisance de la suivre en habit de livrée — Mon père l'assura qu'il n'auroit jamais cette complaisance. Mais le dimanche suivant, il donna une once d'or à un laquais de louâge qui suivit ma mère à l'église, où elle joua un rôle encore plus beau, que Madame Lunardo, n'avoit fait le dimanche précédent.

Ce même jour tout de suite après la messe, Monaldi vint chez mon père, et lui tint ce discours : “ Mon cher Zoto, je suis informé de la rivalité d'extravagances, qui existe entre votre femme et sa sœur. Si vous n'y remédiez, vous serez malheureux toute votre vie ; Vous n'avez donc que deux partis à prendre : L'un, de corriger votre femme, l'autre, d'embrasser un état, qui vous mette à même de satisfaire son goût pour la dépense. Si vous prenez le premier parti, je vous offre une baguette de coudrier, dont je me suis servi avec ma défunte femme, tant qu'elle a vécu. On a d'autres baguettes de coudrier qu'on prend par les deux bouts ; elles tournent dans la main, et servent à découvrir les sources d'eau, et même les trésors ; Cette baguette ci, n'a point les mêmes propriétés. Mais si vous la prenez par un bout, et que vous appliquiez l'autre sur les épaules de votre épouse, je vous assure que vous la corrigerez aisément de tous ses caprices.

Si au contraire, vous prenez le parti de satisfaire à toutes les fantaisies de votre femme, je vous offre l'amitié des plus braves gens de toute l'Italie. Ils se rassemblent volontiers à Bénévent, parceque c'est une ville frontière. Je pense que vous m'entendez, ainsi faites vos réflexions. ” Après avoir ainsi parlé Monaldi laissa sa baguette de coudrier sur l'établi de mon père & s'en alla.

Pendant ce temps là, ma mère étoit allée après la messe, montrer son laquais de louage au corso, et chez quelques unes de ses amies. Enfin, elle rentra toute triomphante, mais mon père la reçut tout autrement, qu'elle ne s'y attendoit. De sa main gauche, il saisit son bras gauche, et prenant la baguette de coudrier de la main droite, il commença de mettre en exécution les conseils de Monaldi ; sa femme s'évanouït — Mon père maudit la baguette, demanda pardon, l'obtint, et la paix se trouva rétablie.

Quelques jours après, mon père alla trouver Monaldi, pour lui dire, que le bois de coudrier n'avoit point fait un bon effet, et qu'il se recommandoit aux braves, dont il lui avoit parlé. Monaldi lui répondit : “ Monsieur Zoto, il est assez surprenant, que n'ayant pas le cœur d'infliger la moindre punition à votre femme, vous ayez celui d'attendre les gens au coin d'un bois. Cependant tout cela est possible, et le cœur humain recèle bien d'autres contradictions. Je veux bien vous présenter à mes amis, mais il faut auparavant, que vous ayez commis au moins un assassinat. Tous les soirs, lorsque vous aurez fini votre ouvrage, prenez une épée de longueur, mettez un poignard à votre ceinture, et promenez vous d'un air un peu fier, vers le portail de la Madonne, peut être quelqu'un viendra vous employer. Adieu ! puisse le ciel bénir vos entreprises. ”

Mon père fit, ce que Monaldi lui avoit conseillé, & bientôt il s'aperçut, que divers cavaliers de sa trempe, et les sbirres, le saluoient d'un air d'intelligence. Au bout de quinze jours de cet exercice, mon père fut un soir acosté par un homme bien mis, qui lui dit : “ Monsieur Zoto, voici cent onces que je

vous donne. Dans une demie-heure vous verrez passer deux jeunes gens, qui auront des plumes blanches à leurs chapeaux. Vous vous approcherez d'eux, avec l'air de vouloir leur faire une confidence, et vous direz à demi-voix : Qui de vous est le Marquis Feltri ? L'un d'eux dira : c'est moi ! Vous lui donnerez un coup de poignard dans le cœur. L'autre jeune homme qui est un lâche s'enfuira. Alors vous acheverez Feltri. Lorsque le coup sera fait, n'allez pas vous réfugier dans une église. Retournez tranquillement chez vous, et je vous suivrai de près ” Mon père suivit ponctuellement les instructions qu'on lui avoit données ; et lorsqu'il fut de retour chez lui, il vit arriver l'inconnu, dont il avoit servi le ressentiment. Celui ci lui dit : “ Monsieur Zoto je suis très sensible à ce que vous avez fait pour moi. Voici encore une bourse de cent onces, que je vous prie d'accepter, et en voici encore une autre de même valeur, que vous présenterez au premier homme de justice qui viendra chez vous. ” Après avoir ainsi parlé, l'inconnu se retira.

Bientôt après, le chef des Sbirres se présenta chez mon père, qui lui donna aussitôt les cent onces destinées à la justice, et celui ci invita mon père, à venir faire chez lui un souper d'amis. Ils se rendirent à un logement adossé à la prison publique, et ils y trouvèrent pour convives, le Barigel et le confesseur des prisonniers. Mon père étoit un peu ému, et ainsi qu'on l'est d'ordinaire après un premier assassinat. L'Ecclésiastique remarquant son trouble, lui dit : “ Monsieur Zoto, point de tristesse. Les messes de la cathédrale sont à douze taris la pièce. On dit que le Marquis Feltri a été assassiné. Faites dire une vingtaine de messes pour le repos de son ame, et l'on vous donnera par-dessus le marché, une absolution générale. ” Après cela, il ne fut plus question de ce qui s'étoit passé, et le souper fut assez gai.

Le lendemain Monaldi vint chez mon père, et lui fit compliment sur la manière dont il s'étoit montré. Mon père voulut lui rendre les quarante cinq onces, qu'il en avoit reçu. Mais Monaldi lui dit : “ Zoto vous offensez ma délicatesse. Si vous me reparlez encore de cet argent, je croirai que vous me reprochez, de n'en avoir pas fait assez. Ma bourse est à votre service, et mon amitié vous est acquise. Je ne vous cacherai plus, que je suis moi même le chef de la troupe, dont je vous ai parlé. Elle est composée de gens d'honneur, et d'une exacte probité. Si vous voulez en être, dites que vous allez à Brescia pour y acheter des canons de fusil, et venez nous joindre à Capoue. Logez vous à la Croce d'oro, et ne vous embarrassez pas du reste. ” Mon père partit au bout de trois jours, & fit une campagne aussi honorable, que lucrative.

Quoique le climat de Bénévent soit très doux, mon père qui n'étoit pas encore au fait du métier, ne voulut pas travailler dans la mauvaise saison. Il passa son quartier d'hiver dans le sein de sa famille, & son épouse eut un laquais le dimanche, des agraffes d'or à son corset noir, et un crochet d'or, où pendoient ses clefs.

Vers le printemps il arriva, que mon père fut appelé dans la rue, par un domestique inconnu, qui lui dit de le suivre à la porte de la ville. Là il trouva un Seigneur d'un certain âge, et quatre hommes à cheval. Le Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici une bourse de cinquante sequins. Je vous prie de vouloir bien me suivre dans un chateau voisin, & de permettre que l'on vous bande les yeux. ” Mon père consentit à tout, et après une assez longue traite, & plusieurs détours, ils arrivèrent au chateau du vieux Seigneur. On le fit monter, et on lui ôta son bandeau. Alors il vit une femme masquée, attachée dans un fauteuil, et ayant un baillon dans la bouche. Le vieux Seigneur lui dit : “ Monsieur Zoto, voici encore cent sequins ; ayez la complaisance de poignarder ma femme. ”

Mais mon père répondit : “ Monsieur, vous vous êtes mépris sur mon compte. J'attends les gens au coin d'une rue, ou je les attaque dans un bois, ainsi qu'il convient à un homme d'honneur, mais je ne me charge pas de l'office d'un bourreau. ” Après avoir ainsi parlé il jeta les deux bourses aux pieds du vindicatif époux ; celui ci n'insista pas davantage, fit encore bander les yeux à mon père, et ordonna à ses gens de le conduire aux portes de la ville. Cette action noble et généreuse fit beaucoup d'honneur à mon père, mais ensuite il en fit une autre, qui fut encore plus généralement approuvée.

Il y avoit à Bénévent deux hommes de qualité, dont l'un s'appelloit le Comte Montalto, et l'autre le Marquis Serra. Le Comte Montalto fit appeler mon père, et lui promit cinq cent sequins pour assassiner Serra. Mon père s'en chargea, mais il demanda du temps, parce qu'il savoit que le marquis étoit fort sur ses gardes.

Deux jours après, le Marquis Serra fit appeler mon père dans un lieu écarté, et lui dit : “ Zoto, voici une bourse de cinq cent sequins ; Elle est à vous, donnez moi votre parole d’honneur de poignarder Montalto. ”

Mon père prit la bourse, et lui répondit : “ Monsieur le Marquis, je vous donne ma parole d’honneur de tuer Montalto. Mais il faut que je vous avoue, que je lui ai aussi donné parole de vous faire périr. ”

Le Marquis dit en riant : “ J’espère bien, que vous ne le ferez pas. ”

Mon père répondit très sérieusement : “ Pardonnez moi, Monsieur le Marquis, je l’ai promis, et je le ferai. ”

Le Marquis sauta en arrière, et tira son épée. Mais mon père tira un pistolet de sa ceinture, et cassa la tête au Marquis. Ensuite il se rendit chez Montalto, et lui annonça que son ennemi n’étoit plus. Le Comte l’embrassa, et lui remit les cinq cent sequins. Alors mon père avoua, d’un air un peu confus, que le marquis avant de mourir, lui avoit donné cinq cent sequins pour l’assassiner. Le Comte dit, qu’il étoit charmé d’avoir prévenu son ennemi. “ Monsieur le Comte (lui répondit mon père) cela ne vous servira de rien, car j’ai donné ma parole. ” En même temps il lui donna un coup de poignard. Le comte en tombant poussa un cri, qui attira ses domestiques. Mon père se débarassa d’eux à coups de poignard, et gagna les montagnes, où il trouva la troupe de Monaldi. Tous les braves qui la composoient, vantèrent à l’envi un attachement aussi religieux à sa parole. Je vous assure que ce trait est encore, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, et que pendant longtemps on en parlera dans Bénévent...

Comme Zoto en étoit à cet endroit de l’histoire de son père, un de ses frères vint lui dire, qu’on demandoit des ordres au sujet de l’embarquement. Il nous quitta donc, en nous demandant la permission, de reprendre le lendemain le fil de son récit. Mais ce qu’il avoit dit, me donnoit beaucoup à penser. Il n’avoit cessé de vanter l’honneur, la délicatesse, l’exacte probité de gens, à qui l’on auroit fait grace de les pendre. L’abus de ces mots, dont il se servoit avec tant de confiance, brouilloit toutes mes idées.

Emina, s’apercevant de ma rêverie, m’en demanda le sujet. Je lui répondis, que l’histoire du père de Zoto, me rappelloit ce que j’avois entendu dire, il y avoit deux jours, à un certain hermite, à savoir : qu’il y avoit pour les vertus des bases plus sûres que le point d’honneur. Emina me répondit : “ Mon cher Alphonse, respectez cet hermite, et croyez ce qu’il vous dit. Vous le retrouverez plus d’une fois, dans le cours de votre vie. ” Puis, les deux sœurs se levèrent, et se retirèrent avec les négresses, dans l’intérieur de l’appartement, c’est à dire, dans la partie du souterrain qui leur étoit destinée. Elles revinrent pour le souper, et puis chacun s’alla coucher.

Mais lorsque tout fut tranquille dans la caverne, je vis entrer Emina, tenant comme Psyché une lampe d’une main, et conduisant de l’autre sa petite sœur, qui étoit plus jolie que l’amour. Mon lit étoit fait de façon, qu’elles purent s’y asseoir toutes les deux. Puis Emina me dit : “ Cher Alphonse, je t’ai dit que nous étions à toi, que le grand Scheïk nous le pardonne, et [*sic*] nous prévenons un peu sa permission. ”

Je lui répondis : “ Belle Emina, pardonnez moi, vous même. Si c’est encore là une épreuve où vous mettez ma vertu, j’ai peur qu’elle ne s’en tire pas trop bien

— L’on y a pourvû (repondit la belle Africaine) ” et mettant ma main sur sa hanche, elle me fit sentir une ceinture, qui n’étoit point celle de Vénus, bien qu’elle tint à l’art et au génie de l’époux de cette Déesse. La ceinture étoit fermée par un cademat, dont la clef n’étoit pas au pouvoir de mes cousines, où du moins elles me l’assurèrent.

Le centre de toute pruderie ainsi mis à couvert, l’on ne songea point à m’en disputer les surfaces. Zibeddé se rappella le rôle d’amante, qu’elle avoit autrefois étudié avec sa sœur. Celle ci voyoit dans mes bras, l’objet de ses feintes amours, et livroit ses sens à cette douce contemplation. La cadette souple, vive, brûlante, dévoroit par le tact, et pénéroit par ses caresses — Nos moments furent encore remplis, par je ne sais quoi — Par des projets sur lesquels on ne s’expliquoit pas, par tout ce doux babil de jeunes gens, qui sont entre le souvenir récent, et l’espoir d’un bonheur prochain.

Enfin le sommeil vint appesantir les belles paupières de mes cousines, et elles se retirèrent dans

leur appartement. Lorsque je me trouvai seul, je pensai qu'il me seroit bien désagréable de me réveiller encore sous le gibet. Je ne fis que rire de cette idée, mais néanmoins elle m'occupa jusqu'au moment où je m'endormis.

SIXIEME JOURNÉE.

Je fus réveillé par Zoto, qui me dit que j'avois dormi très longtemps, et que le dîner étoit prêt. Je m'habillai à la hâte et j'allai trouver mes cousines, qui m'attendoient dans la salle à manger. Leurs yeux me caressaient encore, et elles sembloient occupées de la veille, plus que du dîner qu'on leur servoit. Lorsque l'on eut ôté la table Zoto prit place auprès de nous, et reprit en ces termes le récit de son histoire.

Suite de l'histoire de Zoto.

Lorsque mon père alla joindre la troupe de Monaldi, je pouvois avoir sept ans, et je me rappelle, qu'on nous mena en prison, ma mère, mes deux frères & moi. Mais ce ne fut que pour la forme ; comme mon père n'avoit pas oublié la part des gens de loi, ils furent aisément convaincus, que nous n'avions aucune relation avec lui.

Le chef des Sbirres eut un soin tout particulier de nous, pendant notre détention, et même il en abrégé le terme. Ma mère, au sortir de la prison, fut très bien reçue par les voisins et tout le quartier, car dans le midi de l'Italie, les bandits sont les héros du peuple, comme les contrebandiers le sont en Espagne. Nous avions notre part, dans l'estime universelle, et moi en particulier, j'étois regardé comme le Prince des polissons de notre rue.

Vers ce temps Monaldi fut tué dans une affaire, & mon père, qui prit le commandement de la troupe, voulut débiter par une action d'éclat. Il alla se poster sur le chemin de Salerne, pour y attendre une remise d'argent, qu'envoyoit le viceroy de Sicile. L'entreprise réussit, mais mon père y fut blessé d'un coup de mousquet dans les reins, qui le rendit incapable de servir plus longtemps. Le moment où il prit congé de la troupe, fut extraordinairement touchant. L'on assure même, que plusieurs bandits y pleurèrent ; ce que j'aurois de la peine à croire, si moi même je n'avois pleuré une fois en ma vie, et ce fut après avoir poignardé ma maîtresse, ainsi que je vous le dirai en son lieu.

La troupe ne tarda pas à se dissoudre ; quelques uns de nos braves allèrent se faire pendre en Toscane ; les autres furent joindre Testalunga, qui commençoit à acquérir quelque réputation en Sicile. Mon père lui même passa le détroit, et se rendit à Messine, où il demanda un asyle aux Augustins del Monte. Il mit son petit pécule entre les mains de ces pères, fit une pénitence publique, et s'établit sous le portail de leur église, où il menoit une vie fort douce, ayant la liberté de se promener dans les jardins, et les cours du couvent. Les moines lui donnoient la soupe, et il faisoit chercher un couple de plats à une gargote voisine. Le frater de la maison, pansoit encore ses blessures, par-dessus le marché.

Je suppose qu'alors mon père nous faisoit tenir de fortes remises, car l'abondance règnoit dans notre maison. Ma mère prit part aux plaisirs du carnaval, et dans le carême elle fit une crèche (ou Présèpe) représentée par des petites poupées, des châteaux de sucre, et autres enfantillages de cette espèce, qui sont fort en vogue dans tout le royaume de Naples, & forment un objet de luxe pour le bourgeois. Ma tante Lunardo eut aussi un présèpe, mais il n'approchoit pas du nôtre.

Autant que je me rappelle de ma mère, il me semble, qu'elle étoit très bonne, et souvent nous l'avons vu pleurer, sur les dangers auxquels s'exposoit son époux ; mais quelques triomphes remportés sur sa sœur, ou sur ses voisines, sècheoient bien vite ses larmes. La satisfaction que lui donna sa belle crèche, fut le dernier plaisir de ce genre. Je ne sais comment elle gagna une pleurésie, dont elle mourut au bout de quelques jours.

A sa mort nous n'aurions su que devenir, si le Barigel ne nous eut retirés chez lui. Nous y passâmes quelques jours, après quoi l'on nous remit à un muletier, qui nous fit traverser toute la Calabre, et

arriver le quatorzième jour à Messine. Mon père étoit déjà informé de la mort de son épouse. Il nous reçut avec beaucoup de tendresse, nous fit donner une natte auprès de la sienne, et nous présenta aux moines, qui nous mirent au nombre des enfants de chœur. Nous servions la messe, nous mouchions les cierges, nous allumions les lampes, et à cela près, nous étions d'aussi fieffés polissons, que nous l'avions été à Bénévint. Lorsque nous avons mangé la soupe des moines, mon père nous donnoit un tari à chacun, dont nous achetions des chataignes, et des craquelins, après quoi nous allions jouer sur le port, et ne revenions plus qu'à la nuit. Enfin, nous étions d'heureux polissons — Lorsqu'un événement, qu'aujourd'hui même je ne puis me rappeler sans un mouvement de rage, décida du sort de ma vie entière.

Un certain dimanche, comme l'on alloit chanter vêpres, je revins au portail de l'église, chargé de marons que j'avois achetés pour mes frères & pour moi, et j'en faisais les dividendes ; lorsque je vis arriver une voiture superbe, attelée de six chevaux, et précédée de deux chevaux de même couleur, qui couroient en liberté, sorte de luxe que je n'ai vu qu'en Sicile. La voiture s'ouvrit, et j'en vis sortir d'abord un gentilhomme braciere, qui donna le bras à une belle dame, ensuite un abbé, et enfin un petit garçon de mon âge, d'une figure charmante et magnifiquement habillé à la hongroise, ainsi que l'on habilloit alors les enfants assez communément. La petite hongreline étoit de velour bleu, brodée en or et garnie de zibeline, elle lui descendoit à la moitié des jambes, et couvroit même une partie de ses bottines, qui étoient en maroquin jeaune. Sa ceinture étoit en glands & cordons d'or, et son petit sabre enrichi de pierreries ; son bonnet également de velour bleu garni de zibeline étoit surmonté d'une houe de perles, qui tomboit sur une épaule. Enfin il avoit à la main, un livre de prières, monté en or.

Je fus si émerveillé de voir un si bel habit, à un garçon de mon âge, que ne sachant trop ce que je faisais, j'allai à lui, et lui offris deux chataignes que j'avois à la main ; mais l'indigne garnement, au lieu de répondre à la petite amitié que je lui faisais, me donna de son livre de prières par le nez, et cela de toute la force de son bras. J'eus l'œil gauche presque poché, et un fermoir du livre, étant entré dans une de mes narines, la déchira de façon, que je fus en un instant couvert de sang. Il me semble, qu'alors j'entendis aussi le petit Seigneur, pousser des cris affreux, mais j'avois pour ainsi dire perdu connoissance ; lorsque je la repris, je me trouvai près de la fontaine du jardin, entouré de mon père, et de mes frères, qui me lavoient le visage, et cherchoient à arrêter l'hémorragie.

Cependant comme j'étois encore tout en sang, nous vîmes revenir le petit Seigneur, suivi de son abbé, du gentilhomme braciere, et de deux valets de pied, dont l'un portoit un paquet de verges. Le gentilhomme expliqua en peu de mots, que Madame la Princesse de Rocca fiorita exigeoit, que je fusse fouetté jusqu'au sang, en réparation de la frayeur que je lui avois causée, ainsi qu'à son Principino — et tout de suite les valets de pied mirent la sentence en exécution. Mon père, qui craignoit de perdre son asyle, n'osa d'abord rien dire, mais voyant que l'on me déchiroit impitoyablement, il n'y put tenir, et s'adressant au gentilhomme, avec tout l'accent d'une fureur étouffée, il lui dit : “ Faites finir ceci, où rappelez vous, que j'en ai assassiné qui en valoient dix de votre sorte. ” Le gentilhomme considérant que ces paroles renfermoient un grand sens, ordonna que l'on mit fin à mon supplice ; mais comme j'étois encore couché sur le ventre, le Principino s'approcha de moi, et me donna un coup de pied dans le visage, en me disant : “ Managia la tua faccia de banditu ” Cette dernière insulte mit le comble à ma rage. Je puis dire, que depuis ce moment je n'ai plus été enfant, ou du moins que je n'ai plus goûté les douces joyes de cet âge, et longtemps après, je ne pouvois de sang froid voir un homme richement habillé.

Il faut que la vengeance soit le péché originel de notre pays, car bien que je n'eusse alors que huit ans, la nuit, comme le jour, je ne songeai plus qu'à punir le Principino. Je me réveillais en sursaut, rêvant que je le tenois aux cheveux, et le rouois de coups, et le jour je pensois à lui faire du mal de loin, car je me doutois bien, qu'on ne me laisseroit pas approcher. De plus je voulois m'enfuir, après avoir fait le coup. Enfin je me décidai à lui lancer une pierre dans le visage, sorte d'exercice que j'entendois déjà assez bien ; cependant pour m'y entretenir, je choisis un but, contre lequel je m'exerçois presque toute la journée.

Une fois, mon père me demanda ce que je faisais. Je lui répondis, que mon intention étoit d'écraser le visage du Principino, et puis de m'enfuir & de me faire bandit. Mon père parut ne pas croire à ce

que je disois, mais il me sourit d'une manière, qui me confirma dans mon projet.

Enfin arriva le dimanche, qui devoit être le jour de la vengeance. Le carosse parut, l'on descendit. J'étois fort ému, cependant je me remis. Mon petit ennemi me démêla dans la foule et me tira la langue. Je tenois ma pierre, je la lançai et il tomba à la renverse.

Aussitôt je me mis à courir, et ne m'arrêtai qu'à l'autre bout de la ville. Là je rencontrai un petit ramoneur de ma connoissance qui me demanda où j'allois. Je lui racontai mon histoire, & il me conduisit aussitôt à son maître. Celui ci, qui manquoit de garçons, et ne savoit où en prendre pour un métier aussi rude, me reçut avec plaisir. Il me dit, que personne ne me reconnoîtroit, lorsque j'aurois le visage barbouillé de suie, et que de grimper les cheminées, étoit une science souvent très utile. En cela il ne m'a point trompé. J'ai souvent du la vie au talent que j'acquis alors.

La poussière des cheminées, & l'odeur de la suie m'incommodèrent beaucoup d'abord, mais je m'y accoutumai, car j'étois dans l'âge où l'on se fait à tout. Il y avoit environ six mois, que j'exerçois ma profession, lorsque m'arriva l'aventure que je vais rapporter.

J'étois sur un toit, et je prêtois l'oreille pour savoir par quel tuyeau sortiroit la voix du maître. Il me parut l'entendre crier dans la cheminée la plus voisine de moi. J'y descendis ; mais je trouvai que sous le toit le tuyeau se séparoit en deux. Là j'aurois encore du appeler, mais je ne le fis point, et je me décidai étourdiment pour une des deux ouvertures. Je m'y laissai glisser, et je me trouvai dans un beau salon ; mais le premier objet que j'y aperçus, fut mon Principino, en chemise & jouant aux volants.

Quoique ce petit sot eut sans doute vu d'autres ramoneurs, il s'avisa de me prendre pour le diable. Il se mit à genoux, & me pria de ne point l'emporter, et promettant d'être bien sage. Les protestations m'auroient peut être touché, mais j'avois à la main mon petit balai de ramoneur, et la tentation d'en faire usage, étoit devenue trop forte ; de plus, je m'étois bien vengé du coup que le Principino m'avoit donné avec son livre de prières, et en partie des coups de verges, mais j'avois encore sur le cœur, le coup de pied, qu'il m'avoit donné au visage, en me disant : " Managia la tua faccia de banditu ". Enfin, un Napolitain aime à se venger plutôt un peu plus, qu'un peu moins.

Je détachai donc une poignée de verges de mon balai. Puis je déchirai la chemise du Principino, et quand son dos fut à nud, je le déchirai aussi, ou du moins, je l'accommodai assez mal ; mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que la peur l'empêchoit de crier.

Lorsque je crus en avoir fait assez, je me débarbouillai le visage, et lui dis : " Ciucio Maledetto, io no zuno lu diavolu, io zuno lu piciolu banditu delli Augustini. " Alors le Principino retrouva l'usage de la voix, et se mit à crier au secours, mais je n'attendis pas que l'on vint, et je remontai par où j'étois descendu.

Lorsque je fus sur le toit, j'entendis encore la voix du maître qui m'appelloit, mais je ne jugeai pas à propos de répondre. Je me mis à courir de toit en toit, et j'arrivai à celui d'une écurie, devant laquelle étoit un chariot de foin. Je me jettai du toit sur le chariot, et du chariot à terre. Puis j'arrivai tout courant au Portail des Augustins, où je racontai à mon père, tout ce qui venoit de m'arriver. Mon père m'écouta avec beaucoup d'intérêt, puis il me dit : " Zoto, Zoto ! Gia vegio che tu sarai banditu. " Ensuite se tournant vers un homme qui étoit à côté de lui, il lui dit : " Padron Lettereo, prendete lo chiuostosto vui. "

Lettereo est un nom de baptême particulier à Messine. Il provient d'une lettre, que la vierge doit avoir écrite aux habitants de cette ville, et qu'elle doit avoir datée " l'an 1452 de la naissance de mon fils ". Les Messinois ont autant de dévotion à cette lettre, que les Napolitains au sang de Saint Janvier. Je vous fais ce détail, parcequ'un an & demi après, j'ai fait à la Madonna della lettera, une prière que j'ai cru être la dernière de ma vie.

Or donc Patron Lettereo étoit Capitaine d'un Pinque armé (soi disant) pour la pêche du corail, mais au fond contrebandier & même forban, selon que l'occasion s'en présentoit ; Ce qui lui arrivoit rarement, parcequ'il ne portoit pas de canons, et qu'il lui falloît surprendre des bâtiments en des plages désertes.

L'on savoit tout cela à Messine, mais Lettereo faisoit la contrebande pour le compte des principaux marchands de la ville. Les commis de la douane y avoient leur part, et d'ailleurs, le patron passoit pour être très libéral de Coltellades, ce qui en imposoit à ceux qui auroient voulu lui faire de la peine. Enfin

il avoit une figure véritablement imposante ; sa taille et sa carrure auroient déjà suffi à le faire remarquer, mais tout le reste de son extérieur y répondoit si bien, que les gens d'un caractère timide, ne le voyoient point, sans ressentir un mouvement de frayeur. Son visage d'un brun déjà très foncé, étoit encore obscurci par un coup de poudre à canon, qui lui avoit laissé beaucoup de marques, et sa peau bise, étoit chamarrée de divers dessins tout particuliers. Les matelots de la Méditerranée, ont presque tous l'usage, de se faire picoter sur les bras et la poitrine des chiffres, des profils de galère, des croix, et autres ornements pareils. Mais Lettereo avoit enchéri sur cet usage. Il avoit gravé sur l'une de ses joues un crucifix, & sur l'autre une Madonne, desquelles images l'on ne voyoit pourtant que le haut, car le bas en étoit caché dans une barbe épaisse, que le rasoir ne touchoit jamais, et que les ciseaux seuls, contenoient dans de certaines bornes. Ajoutez à cela des anneaux d'or aux oreilles, un bonnet rouge, une ceinture de même couleur, une veste sans manches, des culottes de matelot, les bras et les pieds nus, et les poches pleines d'or, — tel étoit le Patron.

L'on prétend que dans sa jeunesse il avoit eu des bonnes fortunes du plus haut parage. Alors encore il étoit la coqueluche des femmes de son état, & la terreur de leurs époux.

Enfin, pour achever de vous faire connoître Lettereo, je vous dirai, qu'il avoit été l'ami intime d'un homme d'un vrai mérite, qui depuis a fait parler de lui, sous le nom du Capitaine Pepo. Ils avoient servi ensemble, dans les corsaires de Malte. Ensuite Pepo étoit entré au service de son Roi, tandis que Lettereo, à qui l'honneur étoit moins cher que l'argent, avoit pris le parti de s'enrichir par toutes sortes de voyes, et en même temps, il étoit devenu l'irréconciliable ennemi de son ancien camarade.

Mon père, qui dans son asyle n'avoit rien à faire, qu'à panser sa blessure, dont il n'espéroit plus l'entière guérison, entroit volontiers en conversation avec des héros de son acabit. C'étoit là ce qui l'avoit lié avec Lettereo ; et en me recommandant à lui, il avoit lieu d'espérer, que je ne serois pas refusé. Il ne se trompa point ; Lettereo fut même sensible à cette marque de confiance. Il promit à mon père, que mon noviciat seroit moins rude, que ne l'est d'ordinaire celui d'un mousse de vaisseau, et il l'assura, que puisque j'avois été ramoneur, il ne me faudroit pas deux jours, pour apprendre à monter dans les manœuvres.

Pour moi, j'étois enchanté, car mon nouvel état me paroissoit plus noble, que de gratter les cheminées. J'embrassai mon père & mes frères, et pris gayement avec Lettereo le chemin de son navire. Lorsque nous fumes à bord, le Patron rassembla son équipage, composé de vingt hommes, dont les figures répondoient assez bien à la sienne. Il me présenta à ces Messieurs, et leur tint ce discours : “ Anime managie quista criadura e lu filiu de Zotu, se uno de vui a outri, li mette la mano sopra, io li mangio l'anima. ” Cette recommandation eut tout l'effet qu'elle devoit avoir. On voulut même que je mangeasse à la gamelle commune, mais comme je vis deux mousses de mon âge, qui servoient les matelots, et mangeoient leurs restes, je fis comme eux. On me laissa faire, et l'on m'en aima davantage. Mais lorsque l'on vit ensuite, comme je montois l'antenne, chacun s'empressa à me combler de témoignages d'estime. L'antenne tient lieu de la vergue, dans les voiles latines, mais il est beaucoup moins dangereux de se tenir sur les vergues, car elles sont toujours dans une position horizontale.

Nous mîmes à la voile, et arrivâmes le troisième jour au détroit de S^t Boniface, qui sépare la Sardaigne d'avec la Corse. Nous y trouvâmes plus de soixante barques, occupées de la pêche du Corail. Nous nous mîmes aussi à pêcher, ou plutôt nous en faisons le semblant. Mais moi, en mon particulier, j'en tirai beaucoup d'instruction, car en quatre jours, je nageois & plongeois, comme le plus hardi de mes camarades.

Au bout de huit jours, notre petite flotille fut dispersée par une Grégalade, c'est le nom, que dans la Méditerranée l'on donne à un coup de vent de Nord-Est. Chacun se sauva comme il put. Pour nous, nous arrivâmes à un ancrage, connu sous le nom de la rade de S^t Pierre. C'est une plage déserte, sur la côte de Sardaigne. Nous y trouvâmes une Polacre Vénitienne, qui sembloit avoir beaucoup souffert de la tempête. Notre patron forma aussitôt des projets sur ce navire, et jeta l'ancre tout proche de lui. Puis il mit une partie de son équipage à fond de cale, afin de paroître avoir du monde [*sic*]. Ce qui étoit presque une précaution superflue, car les batiments latins en ont toujours plus que les autres.

Lettereo ne cessant d'observer l'équipage Vénitien vit, qu'il n'étoit composé que du Capitaine, du

Contre maître, de six matelots et d'un mousse. Il observa de plus, que la voile de hune étoit déchirée, et qu'on la descendoit, pour la raccommoder, car les navires marchands n'ont pas de voiles de rechange. Muni de ces observations, il mit huit fusils et autant de sabres dans la chaloupe, couvrit le tout d'une toile goudronnée, et se résolut à attendre le moment favorable.

Lorsque le temps se fut remis au beau, les matelots ne manquèrent pas de monter sur le hunier, pour déferler la voile ; mais comme ils ne s'y prenoient pas bien, le contre maître monta aussi, & fut suivi du Capitaine. Alors Lettereo fit mettre la chaloupe à la mer, s'y glissa avec sept matelots, et aborda par l'arrière de la Polacre. Le Capitaine qui étoit sur la vergue leur cria : " A larga, Ladron, a larga ! " Mais Lettereo le coucha en joue, avec menace de tuer le premier qui voudroit descendre. Le Capitaine qui paroissoit un homme déterminé se jeta dans les haubans pour descendre. Lettereo le tira au vol. Il tomba dans la mer, et on ne le revit plus. Les matelots demandèrent grace. Lettereo laissa quatre hommes pour les tenir en arrêt, & avec les trois autres, il se mit à parcourir l'intérieur du vaisseau. Dans la chambre du Capitaine il trouva un baril, de ceux où l'on met les olives. Mais comme il étoit un peu pesant, et cerclé avec soin, il pensa qu'il s'y trouveroit peut-être d'autres objets ; il l'ouvrit et fut agréablement surpris, d'y trouver plusieurs sacs d'or. Il n'en demanda pas davantage, et sonna la retraite. Le détachement revint à bord, et nous mêmes à la voile ; comme nous rangions l'arrière du Vénitien, nous lui criâmes encore par raillerie " Viva S^t Marco " !

Cinq jours après nous arrivâmes à Livourne ; Aussitôt le Patron se rendit chez le consul de Naples, avec deux de ses gens, et y fit sa déclaration : " Comme quoi son équipage avoit pris querelle avec celui d'une Polacre Vénitienne, & comme quoi le Capitaine Vénitien avoit malheureusement été poussé par un matelot, et étoit tombé dans la mer. " Une partie du baril d'olives fut employée, à donner à ce récit l'air de la plus grande vraisemblance.

Lettereo, qui avoit un goût décidé pour la piraterie auroit sans doute tenté d'autres entreprises de ce genre ; mais on lui proposa à Livourne un nouveau commerce, auquel il donna la préférence. Un juif appelé Nathan Lévi ayant observé que le Pape, et le roi de Naples gagnoient beaucoup sur leurs monnoyes de cuivre, voulut aussi prendre part à ce gain. C'est pourquoi il fit fabriquer des monnoyes pareilles, dans une ville d'Angleterre, appelée Birmingham. Lorsqu'il en eut une certaine quantité, il établit un de ses commis à la Flariola, hameau de pêcheurs, situé sur la frontière des deux états, & Lettereo se chargea du soin d'y transporter & débarquer la marchandise.

Le profit fut considérable, et pendant plus d'un an, nous ne fîmes qu'aller et venir, toujours chargés de nos monnoyes Romaines et Napolitaines. Peut être même eussions nous pu continuer longtemps nos voyages, mais Lettereo qui avoit du génie pour les spéculations, proposa aussi au juif, de faire fabriquer des monnoyes d'or et d'argent. Celui ci suivit son conseil, et établit à Livourne même, une petite fabrique de Sequins & de Scudi. Notre profit excita la jalousie des puissances. Un jour que Lettereo étoit à Livourne, & prêt à mettre à la voile, on vint lui dire, que le Capitaine Pepo avoit ordre du Roi de Naples de l'enlever, mais qu'il ne pouvoit se mettre en mer, qu'à la fin du mois. Ce faux avis, n'étoit qu'une ruse de Pepo, qui tenoit déjà la mer depuis quatre jours. Lettereo en fut la dupe. Le vent étoit favorable, il crut pouvoir faire encore un voyage, et mit à la voile.

Le lendemain à la pointe du jour, nous nous trouvâmes au milieu de l'escadrille de Pepo, composée de deux Galliottes et de deux Scampavies. Nous étions entourés, il n'y avoit nul moyen d'échapper. Lettereo avoit la mort dans les yeux. Il mit toutes les voiles dehors, et gouverna sur la capitanne. Pepo étoit sur le pont, et donnoit des ordres pour l'abordage. Lettereo prit un fusil, le coucha en joue, et lui cassa un bras. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes.

Bientôt après, les quatre bâtiments mirent le cap sur nous, et nous entendions de tous côtés : " Mayna Ladro, mayna can senzafede " Lettereo mit à l'orse, en sorte que notre bande rasoit la surface de l'eau. Puis s'adressant à l'équipage, il nous dit : " Anime managie, io in galera non civado — Pregate per me la santissima Madonna della lettera " — Nous nous mêmes tous à genoux ; Lettereo mit des boulets de canon dans sa poche. Nous crûmes qu'il vouloit se jeter à la mer. Mais le malin pirate ne s'y prit pas ainsi. Il y avoit un gros tonneau plein de cuivre, amarré sur le vent. Lettereo s'arma d'une hache, et coupa l'amarre. Aussitôt le tonneau roula sur l'autre bande, et comme nous penchions déjà beaucoup, il nous fit chavirer tout à fait. D'abord, nous autres qui étions à genoux, nous

tombâmes tous sur les voiles, & lorsque le navire s'engouffra, celles ci par leur élasticité, nous rejettèrent heureusement, à plusieurs toises de l'autre côté.

Pepo nous repêcha tous, à l'exception du capitaine, d'un matelot et d'un mousse. À mesure que l'on nous tiroit de l'eau, l'on nous garottoit, et l'on nous jetoit dans le gavon de la capitane. Quatre jours après, nous abordâmes à Messine. Pepo fit avertir la justice, que nous avions [*sic*] à lui remettre des sujets dignes de son attention. Notre débarquement ne manqua pas d'une certaine pompe. C'étoit précisément l'heure du Corso — où toute la noblesse se promène sur ce que l'on appelle la marine. Nous marchions gravement, précédés et suivis par des sbirres.

Le Principino se trouva au nombre des spectateurs. Il me reconnut aussitôt qu'il m'eut aperçu, et s'écria : “ Ecco lu picciolu banditu des Augustini ” En même temps il me sauta aux yeux, me saisit par les cheveux, et m'égratigna le visage. Comme j'avois les mains liées derrière le dos, j'avois de la peine à me défendre.

Cependant, me rappelant un tour, que j'avois vu faire à Livourne à des matelots anglois, je débarassai ma tête, et j'en donnai un grand coup au principino. Il tomba à la renverse. Puis se levant furieux, il tira un petit couteau de sa poche, et voulut m'en frapper. Je l'évitai, et lui donnant un croc en jambes, je le fis tomber lui même fort rudement, & même en tombant, il se blessa avec le couteau qu'il tenoit en mains. La princesse qui arriva sur ces entrefaites, voulut encore me faire battre par ses gens. Mais les Sbirres s'y opposèrent, et nous conduisirent en prison.

Le procès de notre équipage ne fut pas long ; ils furent condamnés à recevoir l'estrapade, et puis à passer le reste de leurs jours aux galères. Quant au mousse qui étoit échappé, et à moi, nous fûmes relâchés, comme n'ayant pas l'âge compétent. Dès que la liberté nous fut rendue, j'allai au couvent des Augustins. Mais je n'y trouvai plus mon père. Le frère portier me dit, qu'il étoit mort, et que mes frères étoient mousses sur un vaisseau Espagnol. Je demandai à parler au Père Prieur. Je fus introduit, et contai ma petite histoire, sans oublier le coup de tête, & le croc en jambes donnés au Principino.

Sa Révérence m'écouta avec beaucoup de bonté, puis elle me dit : “ Mon enfant, votre père en mourant a laissé au couvent une somme considérable. C'étoit un bien mal-acquis, auquel vous n'aviez aucun droit. Il est dans les mains de Dieu, et doit être employé à l'entretien de ses serviteurs. Cependant, nous avons osé en détourner quelques écus, que nous avons donnés au capitaine Espagnol, qui s'est chargé de vos frères. Quant à vous, on ne peut plus vous donner asyle dans ce couvent, par égard pour Madame la Princesse de Rocca-florita, notre illustre bienfaitrice. Mais mon enfant, vous irez à la ferme que nous avons au pied de l'Etna, et vous y passerez doucement les années de votre enfance. ” Après m'avoir dit ces choses, le Prieur appella un frère Laï, et lui donna des ordres relatifs à mon sort.

Le lendemain je partis avec le frère Laï. Nous arrivâmes à la ferme et je fus installé. De temps à autre l'on m'envoyoit à la ville, pour des commissions qui avoient rapport à l'économie. Dans ces petits voyages, je fis tout mon possible, pour éviter le Principino. Cependant, une fois que j'achettois des marons dans la rue, il vint à passer, me reconnut, et me fit rudement fustiger par ses laquais. Quelque temps après, je m'introduisis chez lui, à la faveur d'un déguisement, et sans doute, il m'eût été facile de l'assassiner, et je me repens tous les jours, de ne l'avoir point fait. Mais alors je n'étois point encore familiarisé avec les procédés de ce genre, et je me contentai de le maltraiter. Pendant les premières années de ma jeunesse, il ne s'est point passé six mois, ni même quatre, sans que j'eusse quelque rencontre avec ce maudit Principino, qui souvent avoit sur moi, l'avantage du nombre. Enfin j'atteignis quinze ans, et j'étois alors un enfant pour l'âge et la raison, mais j'étois presque un homme, pour la force et le courage, ce qui ne doit point surprendre, si l'on considère, que l'air de la mer, et ensuite celui des montagnes, avoient fortifié mon tempérament.

J'avois donc quinze ans, lorsque je vis pour la première fois, le brave et digne Testa Lunga, le plus honnête & vertueux bandit, qu'il y ait eu en Sicile. Demain, si vous le permettez, je vous ferai connoître cet homme, dont la mémoire vivra éternellement dans mon cœur. Pour l'instant je suis obligé de vous quitter. Le gouvernement de ma caverne exige des soins attentifs, auxquels je ne puis me refuser.

Zoto nous quitta, et chacun de nous fit sur son récit des réflexions analogues à son propre caractère. J'avouai, ne pouvoir refuser une sorte d'estime, à des hommes aussi courageux, que ceux qu'il me dépeignoit. Emina soutenoit que le courage ne mérite notre estime, qu'autant qu'on l'emploie pour faire respecter la vertu — Zibeddé dit, qu'un petit bandit de seize ans, pouvoit bien inspirer de l'amour.

Nous soupâmes, et puis chacun fut se coucher. Les deux sœurs vinrent encore me surprendre. Emina me dit : “ Mon Alphonse, seriez vous capable de nous faire un sacrifice ? Il s'agit de votre intérêt, plus que du nôtre.

— Ma belle cousine (lui répondis-je) tous ces préambules ne sont point nécessaires. Dites moi naturellement ce que vous desirez.

— Cher Alphonse, (reprit Emina) nous sommes choquées, glacées par ce joyau, que vous portez au cou, et que vous appelez un morceau de la vraie croix.

— Oh ! pour ce joyau (dis-je aussitôt) ne me le demandez point. J'ai promis à ma mère de ne le point quitter, & je tiens toutes mes promesses ; ce ne seroit pas à vous d'en douter. ”

Mes cousines, ne répondirent point, furent un peu boudeuses, se radoucirent, et la nuit se passa à peu près comme la précédente. C'est à dire, que les ceintures ne furent point dérangées.

SEPTIEME JOURNÉE.

Le lendemain matin, je me réveillai de meilleure heure que la veille. J'allai voir mes cousines. Emina lisoit le Coran, Zibeddé essayoit des perles et des shawls. J'interrompis ces graves occupations par de douces caresses, qui tenoient presque autant de l'amitié que de l'amour. Puis nous dinâmes. Après le dîner Zoto vint reprendre le fil de son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

Suite de l'histoire de Zoto.

J'avois promis de vous parler de Testa-lunga. Je vais vous tenir parole. Mon ami étoit un paisible habitant de Val-Castera, petit bourg, au pied de l'Etna. Il avoit une femme charmante. Le jeune Prince de Val-Castera, visitant un jour ses domaines, vit cette femme, qui étoit venue le complimenter avec les autres femmes des notables. Le présomptueux jeune homme, loin d'être sensible à l'hommage que ses vassaux lui offroient, par les mains de la beauté, ne fut occupé que des charmes de Madame Testa-lunga. Il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle faisoit sur ses sens, et mit la main dans son corset. Le mari se trouvoit dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche, & l'enfonça dans le cœur du jeune Prince. Je crois qu'à sa place, tout homme d'honneur en eût fait autant.

Testa-lunga après avoir fait ce coup, se retira dans une église, où il resta jusqu'à la nuit. Mais jugeant qu'il lui falloit prendre d'autres mesures pour l'avenir, il se résolut à joindre quelques bandits qui s'étoient depuis peu, réfugiés sur les sommets de l'Etna. Il y alla, et les bandits le reconnurent pour leur chef.

L'Etna avoit alors vomi, une prodigieuse quantité de lave, et ce fut au milieu de ces torrents enflammés, que Testa-lunga fortifia sa troupe, dans des repaires dont les chemins n'étoient connus que de lui. Lorsqu'il eut ainsi pourvu à sa sûreté, ce brave chef s'adressa au vice roi, & lui demanda sa grace, et celle de ses compagnons. Le Gouvernement refusa, dans la crainte à ce que j'imagine, de compromettre l'autorité. Alors Testa-lunga entra en pourparler avec les principaux fermiers des terres voisines. Il leur dit : “ Volons en commun ; je viendrai, et je demanderai, vous me donnerez ce que vous voudrez, et vous n'en serez pas moins à couvert devant vos maîtres. ” C'étoit toujours voler, mais Testa-lunga partageoit le tout entre ses compagnons, et ne gardoit pour lui, que l'absolu nécessaire. Au

contraire, s'il traversoit un village, il faisoit tout payer au double ; si bien, qu'il devint en peu de temps, l'idole du peuple des deux Siciles.

Je vous ai déjà dit, que plusieurs bandits de la troupe de mon père, avoient été joindre Testa-lunga, qui pendant quelques années se tint au midi de l'Etna, pour faire des courses dans le Val di Noto & le Val di Mazara. Mais, à l'époque dont je vous parle, c'est à dire lorsque j'eus atteint quinze ans, la troupe revint au Val demoni, & un beau jour nous les vîmes arriver à la ferme des moines.

Tout ce que vous pouvez imaginer de leste et de brillant n'approcheroit pas encore des hommes de Testa-lunga. Des habits de Miquelets, les cheveux dans une résille de soye, une ceinture de pistolets et de poignards ; une épée de longueur, et un fusil de même, tel étoit à peu près leur équipage de guerre. Ils furent trois jours à manger nos poules, et boire notre vin. Le quatrième on vint leur annoncer qu'un détachement des dragons de Syracuse s'avançoit, avec l'intention de les envelopper. Cette nouvelle les fit rire de tout leur cœur. Il se mirent en embuscade dans une chemin creux, attaquèrent le détachement et le dispersèrent. Ils étoient un contre dix, mais chacun d'eux portoit plus de dix bouches à feu, et toutes de la meilleure qualité.

Après la victoire les bandits revinrent à la ferme, et moi, qui de loin les avois vu combattre, j'en fus si enthousiasmé, que je me jettai aux pieds du chef, pour le conjurer, de me recevoir dans sa troupe. Testa-lunga demanda qui j'étois ? Je répondis que j'étois le fils du bandit Zoto ; — À ce nom chéri tous ceux qui avoient servi sous mon père, poussèrent un cri de joye. Puis l'un d'eux me prenant dans ses bras, me posa sur la table et dit “ Mes camarades, le lieutenant de Testa-lunga a été tué dans le combat, nous sommes embarrassés à le remplacer, que le petit Zoto soit notre Lieutenant. Ne voyez vous pas, que l'on donne des régiments aux fils des ducs et des princes, faisons pour le fils du brave Zoto, ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de cet honneur. ” Ce discours mérita de grands applaudissements à l'orateur, et je fus proclamé à l'unanimité.

Mon grade, d'abord n'étoit que plaisanterie, et chaque bandit éclatoit de rire, en m'appellant “ Signor tenente ”. Mais il leur fallut changer de ton. Non seulement j'étois toujours le premier à l'attaque, et le dernier à couvrir la retraite ; mais aucun d'eux, n'en savoit autant que moi, lorsqu'il s'agissoit d'épier les mouvements de l'ennemi, où d'assurer le repos de la troupe. Tantôt je gravissais le sommet des rochers, pour découvrir plus de pays, et faire les signaux convenus, et tantôt je passois des journées entières, tout au milieu des ennemis, ne descendant d'un arbre, que pour grimper sur un autre. Souvent même, il m'est arrivé, de passer les nuits sur les plus hauts chataigniers de l'Etna. Et lorsque je ne pouvois plus résister au sommeil, je m'attachois aux branches avec une courroye ; Tout cela ne m'étoit pas bien difficile, puisque j'avois été mousse et ramoneur.

J'en fis tant enfin, que la sureté commune me fut entièrement confiée. Testalunga m'aimoit comme son fils, mais si je l'ose dire, j'acquis une renommée qui surpassoit presque la sienne, et les exploits du petit Zoto devinrent en Sicile, le sujet de tous les entretiens. Tant de gloire, ne me rendit pas insensible aux douces distractions, que m'inspiroit mon âge. Je vous ai déjà dit, que chez nous les bandits étoient les héros du peuple, et vous jugez bien, que les bergères de l'Etna, ne m'auroient pas disputé leur cœur ; mais le mien étoit destiné, à se rendre à des charmes plus délicats, & l'amour lui réservoir une conquête plus flatteuse.

J'étois Lieutenant depuis deux ans, et j'en avois dix sept finis, lorsque notre troupe fut obligée de retourner vers le sud, parce qu'une nouvelle irruption du volcan, avoit détruit nos retraites ordinaires. Au bout de quatre jours nous arrivâmes à un chateau, appelé Rocca-florita, fief & manoir principal du Principino mon ennemi.

Je ne pensois plus guères aux injures que j'en avois reçues, mais le nom du lieu me rendit toute ma rancune. Ceci ne doit pas vous surprendre, dans nos climats, les cœurs sont implacables. Si le principino eût été dans son château, je crois, que je l'aurois mis à feu, et à sang. Je me contentai d'y faire tout le dégât que je pus, et mes camarades, qui connoissoient mes motifs, me secondoient de leur mieux. Les domestiques du château, qui avoient d'abord voulu nous résister, ne résistèrent point au bon vin de leur maître, que nous répandions à grands flots. Ils furent des nôtres. Enfin nous fîmes de Rocca-florita, un véritable pays de cocagne.

Cette vie dura cinq jours. Le sixième nos espions m'avertirent, que nous allions être attaqués par

tout le régiment de Siracuse, et que le Principino viendrait ensuite avec sa mère, & plusieurs dames de Messine. Je fis retirer ma troupe, mais je fus curieux de rester, & je m'établis sur le sommet d'un chêne touffu, qui étoit à l'extrémité du jardin ; cependant j'avois eù la précaution de faire un trou dans la muraille du jardin, pour faciliter mon évacion.

Enfin je vis arriver le régiment, qui campa devant la porte du château, après avoir placé des postes tout autour. Puis arriva une file de Litières, dans lesquelles étoient les Dames, et dans la dernière étoit le Principino lui même, couché sur une pile de coussins. Il descendit avec peine, soutenu par deux écuyers, se fit précéder par une compagnie de soldats, et lorsqu'il sut, que personne de nous, n'étoit resté dans le château, il y entra avec les dames, et quelques Gentilhommes de sa suite.

Il y avoit au pied de mon arbre, une source d'eau fraîche, une table de marbre, et des bancs. C'étoit la partie du jardin, la plus ornée. Je supposai, que la société ne tarderoit pas à s'y rendre, et je résolus de l'attendre, pour la voir de plus près. Effectivement au bout d'une demie heure, je vis venir une jeune personne à peu près de mon âge. Les anges n'ont pas plus de beauté, et l'impression qu'elle fit sur moi, fut si forte et si subite, que je serois peut être tombé du haut de mon arbre, si je n'y eusse été attaché par ma ceinture, ce que je faisois quelquefois, pour me reposer avec plus de sureté.

La jeune personne avoit les yeux baissés, et l'air de la mélancolie la plus profonde. Elle s'assit sur un banc, s'appuya sur la table de marbre, et versa beaucoup de larmes. Sans trop savoir ce que je faisois, je me laissai couler en bas de mon arbre, et me plaçai de manière, à ce que je pouvois la voir, sans être moi même aperçu. Alors je vis le Principino, qui s'avançoit, tenant un bouquet à la main. Il y avoit près de trois ans, que je ne l'avois vû. Il s'étoit formé. Sa figure étoit belle, pourtant assez fade.

Lorsque la jeune personne le vit, sa physionomie exprima le mépris d'une manière, dont je lui sus bon gré. Cependant le Principino l'aborda d'un air content de lui même, & lui dit : “ Ma chère promise, voici un bouquet, que je vous donnerai, si vous me promettez, de ne jamais plus me parler de ce petit gueux de Zoto. ”

La demoiselle répondit : “ Monsieur le Prince, il me semble que vous avez tort de mettre des conditions à vos faveurs, & puis, quand je ne vous parlerois pas du charmant Zoto, toute la maison vous en entretiendroit. Votre nourrice elle même, ne vous a-t-elle pas dit, qu'elle n'avoit jamais vu, un aussi joli garçon, et pourtant vous étiez là. ”

Le Principino fort piqué replica : “ Mademoiselle Sylvia, souvenez vous que vous êtes ma promise. ” Sylvia ne répondit point, & fondit en larmes.

Alors le Principino furieux, lui dit : “ Meprisable créature, puisque tu es amoureuse d'un bandit, voilà ce que tu mérites ” En même temps il lui donna un soufflet.

Alors la Demoiselle s'écria : “ Zoto, que n'es tu ici, pour punir ce lâche ! ” Elle n'avoit pas achevé ces mots, que je parus, & je dis au Prince : “ Tu dois me reconnoître, je suis bandit et je pourrois t'assassiner. Mais je respecte Mademoiselle, qui a daigné m'appeller à son secours, et je veux bien me battre à la manière de vous autres nobles. ” J'avois sur moi deux poignards et quatre pistolets. J'en fis deux parts, je les mis à dix pas l'une de l'autre, et je laissai le choix au Principino. Mais le malheureux étoit tombé évanoui sur un banc.

Sylvia prit alors la parole, et me dit : “ Brave Zoto, je suis noble et pauvre. Je devois demain épouser le Prince, ou bien être mise au couvent. Je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je veux être à toi pour la vie. ” et elle se jetta dans mes bras.

Vous pensez bien, que je ne me fis pas prier. Cependant il falloit empêcher le Prince, de troubler notre retraite. Je pris un poignard, et me servant d'une pierre en guise de marteau, je lui clouai la main contre le banc sur lequel il étoit assis. Il poussa un cri, et retomba évanoui. — Nous sortîmes par le trou que j'avois fait dans le mur du jardin, et nous regagnâmes le sommet des monts.

Mes camarades avoient tous des maitresses ; ils furent charmés que j'en eusse fait une, et leurs belles jurèrent d'obéir en tout à la mienne.

J'avois passé quatre mois avec Silvia, lorsque je fus obligé de la quitter, pour reconnoître les changements que la dernière éruption avoit fait dans le nord. Je trouvai dans ce voyage à la nature des charmes, qu'auparavant je n'avois pas aperçus. Je remarquai des gazons, des grottes, des ombrages, en des lieux, où je n'aurois auparavant vu, que des embuscades ou des postes de défense. Enfin Silvia

avoit attendri mon cœur de brigand. Mais il ne tarda pas, à reprendre toute sa férocité.

Je reviens à mon voyage au nord de la montagne. Je m'exprime ainsi, parce que les Siciliens, lorsqu'ils parlent de l'Etna, disent toujours " il monte " ou le mont par excellence. Je dirigeai d'abord ma marche sur ce que nous appelons la tour du philosophe ; mais je ne pus y parvenir. Un gouffre qui s'étoit ouvert sur les flancs du volcan, avoit vomi un torrent de lave, qui se divisant un peu, audessus de la tour, et se rejoignant un mille audessus, y formoit une isle tout à fait inabordable.

Je sentis tout de suite l'importance de cette position, et de plus, nous avions dans la tour même, un dépôt de chataignes, que je ne voulois pas perdre. À force de chercher, je retrouvai un conduit souterrain, où j'avois passé d'autres fois, et qui me conduisit jusqu'au pied, ou plustôt dans la tour elle même. Aussitôt je résolus, de placer dans cette isle, tout notre peuple femelle. J'y fis construire des huttes de feuillages. J'en ornai une, autant que je le pus. Puis je retournai au Sud, d'où je ramenai toute la colonie, qui fut enchantée de son nouvel asyle.

Aprésent, lorsque je reporte ma mémoire au temps que j'ai passé dans cet heureux séjour, je l'y retrouve comme isolé, au milieu des cruelles agitations, qui ont assailli ma vie. Nous étions séparés des hommes, par des torrents de flammes. Celles de l'amour embrasoient nos sens. Tout y obéissoit à mes ordres, et tout étoit soumis à ma chère Silvia. Enfin, pour mettre le comble à mon bonheur, mes deux frères me vinrent trouver. Tous les deux avoient eu des aventures intéressantes, et j'ose vous assurer, que si quelque jour vous voulez en entendre le récit, il vous donnera plus de satisfaction, que celui que je vous fais.

Il est peu d'hommes qui ne puissent compter de beaux jours ; Mais je ne sais, s'il y en a, qui peuvent compter de belles années. Mon bonheur à moi, ne dura pas un an entier. Les braves de la troupe étoient très honnêtes entre eux. Nul n'auroit osé jeter les yeux sur la maitresse de son camarade, et moins encore sur la mienne. La jalousie étoit donc bannie de notre isle, ou plustôt elle n'en étoit qu'exilée pour un temps, car cette furie ne retrouve que trop aisément le chemin des lieux qu'habite l'amour.

Un jeune bandit appelé Antonino devint amoureux de Silvia, et sa passion étant très forte, il ne pouvoit la cacher. Je l'apercevois moi même, mais le voyant fort triste, je jugeai que ma maitresse n'y répondoit pas, et j'étois tranquille. Seulement j'aurois voulu guérir Antonino, que j'aimois à cause de sa valeur. Il y avoit dans la troupe un autre bandit appelé Moro, que je détestois au contraire à cause de sa lâcheté, et si Testa-lunga m'en avoit cru, il l'auroit dès longtemps chassé.

Moro sut gagner la confiance du jeune Antonino, et lui promit de servir son amour. Il sut aussi se faire écouter de Silvia, et lui fit accroire, que j'avois une maitresse dans un village voisin. Silvia craignit de s'expliquer avec moi. Elle eut un air contraint, que j'attribuai à un changement dans le sentiment qu'elle me portoit. En même temps Antonino instruit par Moro, redoubla d'assiduités auprès de Silvia, et il prit un air de satisfaction, qui me fit supposer qu'elle le rendoit heureux.

Je n'étois pas exercé à démêler des trames de ce genre. Je poignardai Sylvia & Antonino. Celui ci qui ne mourut pas sur le champ, me dévoila la trahison de Moro. J'allai chercher le scélérat, mon poignard sanglant à la main. Il en fut effrayé, tomba à genoux et m'avoua, que le Prince de Rocca-fiorita l'avoit payé, pour me faire périr ainsi que Silvia, et qu'enfin il ne s'étoit joint à notre troupe, que dans l'intention d'accomplir ce dessein. Je le poignardai. Puis j'allai à Messine, et m'étant introduit chez le Prince à la faveur d'un déguisement, je l'envoyai dans l'autre monde joindre son confident, & mes deux autres victimes. Telle fut la fin de mon bonheur, et même de ma gloire. Mon courage tourna en une entière indifférence pour la vie, et comme j'avois la même indifférence pour la sureté de mes camarades, je perdus bientôt leur confiance. Enfin je puis vous assurer, que depuis lors, je suis devenu un brigand des plus ordinaires.

Peu de temps après Testa-lunga mourut d'une pleuresie, et toute sa troupe se dispersa. Mes frères qui connoissoient bien l'Espagne, me persuadèrent d'y aller. Je me mis à la tête de douze hommes. J'allai dans la baie de Taormine, et m'y tins caché pendant trois jours. Le quatrième nous nous emparâmes d'un Senaut, sur lequel nous arrivâmes aux côtes d'Andalousie.

Quoiqu'il y ait en Espagne plusieurs chaînes de montagnes, qui pouvoient nous offrir des retraites avantageuses, je donnai la préférence à la Sierra Morena, et je n'eus point lieu de m'en repentir.

J'enlevai deux convois de piastres, et je fis d'autres coups importants.

Enfin mes succès donnèrent de l'ombrage à la cour. Le Gouverneur de Cadix eut ordre de nous avoir morts ou vifs, et fit marcher plusieurs régiments. D'un autre côté le grand Scheïk des Gomelez me proposa d'entrer à son service, et m'offrit une retraite dans cette caverne. J'acceptai sans balancer.

L'audience de Grenade ne voulut point en avoir le démenti ; voyant qu'on ne pouvoit nous trouver, elle fit saisir deux pâtres de la vallée, et les fit pendre sous le nom des deux frères de Zoto. Je connoissois ces deux hommes, et je sais qu'ils ont commis plusieurs meurtres. On dit pourtant qu'ils sont irrités d'avoir été pendus à notre place, et que la nuit ils se détachent du gibet, pour commettre mille désordres. Je n'en ai pas été témoin, & je ne sais que vous en dire. Cependant il est véritable qu'il m'est arrivé plusieurs fois, de passer près du gibet pendant la nuit et lorsqu'il y avoit clair de lune, j'ai bien vu, que les deux pendus n'y étoient point, et le matin ils y étoient de nouveau.

Voilà mes chers maitres, le récit que vous m'avez demandé. Je crois que mes deux frères, dont la vie n'a pas été aussi sauvage, auroient eu des choses plus intéressantes à vous dire, mais ils n'en auront pas le temps, car notre embarquement est prêt, et j'ai des ordres positifs pour qu'il ait lieu demain matin.

Zoto se retira, et la belle Emina dit avec l'accent de la douleur : “ Cet homme avoit bien raison, le temps du bonheur tient bien peu de place dans la vie humaine. Nous avons passé ici trois jours, que nous ne retrouverons peut être jamais. ” Le souper ne fut point gai, et je me hâtai de souhaiter le bon soir à mes cousines. J'espérois les revoir dans ma chambre à coucher, et réussir mieux, à dissiper leur mélancolie.

Elles y vinrent aussi plustôt que de coutûme, et pour comble de plaisir, elles avoient leurs ceintures dans leurs mains ; cet emblème n'étoit pas difficile à comprendre ; cependant Emina prit la peine de me l'expliquer — Elle me dit : “ Cher Alphonse, vous n'avez point mis de bornes à votre dévouement pour nous, nous ne voulons point en mettre à notre reconnaissance. Peut être allons nous être séparés pour toujours. Ce seroit pour d'autres femmes un motif d'être sévères ; mais nous voulons vivre dans votre souvenir, et si les femmes que vous verrez à Madrid l'emportent sur nous, pour les charmes de l'esprit et de la figure, elles n'auront du moins pas l'avantage de vous paroître plus tendres ou plus passionnées. Cependant mon Alphonse, il faut encore que vous nous renouvelliez le serment que vous avez déjà fait, de ne point nous trahir, et jurez encore de ne pas croire le mal, que l'on vous dira de nous. ” Je ne pus m'empêcher de rire un peu, de la dernière clause, mais je promis ce qu'on voulut, et j'en fus recompensé par les plus douces caresses. Puis Emina me dit encore : “ Mon cher Alphonse, cette relique qui est à votre cou nous gêne. Ne pouvez vous la quitter un instant ? ” Je refusai, mais Zibeddé avoit des ciseaux à la main, elle les passa derrière mon cou, et coupa le ruban. Emina se saisit de la relique et la jeta dans une fente du rocher. “ Vous la reprendrez demain ; (me dit-elle) en attendant mettez à votre cou cette tresse tissée de mes cheveux, et de ceux de ma sœur, et le talisman qui y est attaché, préserve aussi de l'inconstance, du moins si quelque chose peut en préserver les amants. ” Puis Emina tira une épingle d'or qui retenoit sa chevelure, et s'en servit pour fermer exactement les rideaux de mon lit.

Je ferai comme elle, et je jetterai un rideau sur le reste de cette scène. Il suffira de savoir que mes charmantes amies devinrent mes épouses. Il est sans doute des cas où la violence ne peut sans crime répandre le sang innocent. Mais il en est d'autres, où tant de cruauté sert l'innocence en la faisant paroître dans tout son jour. Ce fut aussi ce qui nous arriva, et j'en conclus que mes cousines n'avoient pas eu une part bien réelle à mes songes de la Venta-Quemada.

Cependant nos sens se calmèrent, et nous étions assez tranquilles, lorsqu'une cloche fatale vint à sonner minuit. Je ne pus me défendre d'un certain saisissement, et je dis à mes cousines, que je craignois que nous ne fussions menacés de quelque évènement sinistre. “ Je le crains comme vous (dit Emina) et le danger en est prochain, mais écoutez bien ce que je vous dis : Ne croyez pas le mal qu'on vous dira de nous. N'en croyez pas même à vos yeux. ”

En cet instant les rideaux de mon lit s'ouvrirent avec fracas, et je vis un homme d'une taille majestueuse, habillé à la moresque. Il tenoit l'Alcoran d'une main, et un sabre dans l'autre. Mes cousines se jettèrent à ses pieds, et lui dirent : “ Puissant Scheïk des Gomelez ! pardonnez nous ” Le

Scheïk répondit d'une voix terrible : " Adonde estan las fahas ? " (où sont vos ceintures ?)

Puis se tournant vers moi, il me dit : " Malheureux Nazaréen, tu as déshonoré le sang des Gomelez. Il faut te faire mahométan ou mourir. "

J'entendis un affreux hurlement, et j'aperçus le démoniaque Pascheco, qui me faisoit des signes dans le fond de la chambre ; mes cousines l'aperçurent aussi, elles se levèrent avec fureur, saisirent Pascheco, et l'entraînaient hors de la chambre.

" Malheureux Nazaréen (reprit encore le Sheïk des Gomelez) avale d'un trait le breuvage contenu dans cette coupe, ou tu périras d'une mort honteuse, et ton corps suspendu entre ceux des frères de Zoto y sera la proie des vautours, et le jouet des esprits de ténèbres, qui s'en serviront dans leurs infernales métamorphoses " Il me parut qu'en pareille occasion l'honneur me commandoit le suicide. Je m'écriai avec douleur : " Oh mon père ! à ma place vous eussiez fait comme moi. " Puis je pris la coupe, et la vidai d'un trait. Je sentis un malaise affreux, et tombai sans connaissance.

HUITIEME JOURNÉE.

Puisque j'ai l'honneur de vous raconter mon histoire, vous jugez bien que je ne suis point mort du poison que j'avois cru prendre. Je tombai seulement en défaillance et j'ignore combien de temps j'y suis resté. Tout ce que j'en sais, c'est que je me suis réveillé sous le gibet de Los Hermanos, et pour cette fois je me réveillai avec une sorte de plaisir, car au moins j'avois la satisfaction de voir que je n'étois point mort ; Je ne me réveillai pas non plus entre les deux pendus, j'étois à leur gauche, et je vis à leur droite un autre homme, que je pris aussi pour un pendu, parcequ'il paroisoit sans vie, et qu'il avoit une corde au cou. Cependant je reconnus qu'il dormoit, et je le réveillai. L'inconnu voyant où il étoit, se mit à rire, et dit " Il faut convenir que dans l'étude de la cabale on est sujet de fâcheuses méprises. Les mauvais Génies savent prendre tant de formes, que l'on ne sait à qui l'on a à faire. Mais (ajouta-t-il) pourquoi ai-je une corde au cou ? je croyois y avoir une tresse de cheveux. " Puis il m'aperçut et me dit : " Ah ! vous êtes bien jeune pour un cabaliste ; mais vous avez aussi une corde au cou. " Efectivement j'en avois une. Je me rappelai qu'Emina avoit passé à mon cou, une tresse tissée de ses cheveux & de ceux de sa sœur, et je ne savois qu'en penser.

Le cabaliste me fixa quelques instants, et puis il me dit : " Non, vous n'êtes pas des nôtres ; vous vous appelez Alphonse, votre mère étoit une Gomelez ; Vous êtes Capitaine aux Gardes Wallones, brave, mais encore un peu simple. N'importe, il faut sortir d'ici, & puis nous verrons ce qu'il y aura à faire. "

La porte du gibet se trouvoit ouverte. Nous en sortîmes, et je revis encore la vallée maudite de Los hermanos. Le cabaliste me demanda où je voulois aller ? Je lui répondis que j'étois décidé à suivre le chemin de Madrid. " Bon, (me dit-il) je vais aussi de ce côté là, mais commençons d'abord par prendre quelque nourriture. " Il tira de sa poche une tasse de vermeil, un pot rempli d'une sorte d'opiat, & un flacon de cristal, qui contenoit une liqueur jaunâtre. Il mit dans la tasse une cuillerée d'opiat, versa dedans quelques gouttes de liqueur, et me dit d'avaler le tout. Je ne me le fis point répéter, car le besoin me faisoit défaillir. L'elixir étoit merveilleux. Je m'en sentis tellement restauré, que je n'hésitai point à me mettre en marche à pied, ce qui sans cela m'eût paru difficile.

Le soleil étoit déjà assez haut, lorsque nous aperçûmes la malencontreuse Venta Quemada. Le Cabaliste s'arrêta et dit : " Voici un cabaret où l'on m'a joué cette nuit un tour bien cruel. Il faut pourtant que nous y entrions ; J'y ai laissé de certaines provisions qui nous feront du bien. "

Nous entrâmes en effet dans la désastreuse Venta, et nous trouvâmes dans la salle à manger, une table couverte, et garnie d'un pâté de perdrix, et de deux bouteilles de vin. Le cabaliste paroisoit avoir bon appetit, et son exemple m'encouragea, sans cela je ne sais si j'aurois pu prendre sur moi, de manger, car tout ce que j'avois vu depuis quelques jours, bouleversoit tellement mes esprits, que je ne savois plus ce que je faisois, et si quelqu'un l'eût entrepris, il seroit parvenu à me faire douter de ma propre existence.

Lorsque nous eûmes achevé de diner, nous nous mîmes à parcourir les chambres, et nous arrivâmes

à celle où j'avois couché le jour de mon départ d'Anduhar. Je reconnus mon malheureux grabat, et m'y étant assis, je me mis à réfléchir sur tout ce qui m'étoit arrivé, et surtout aux évènements de la caverne. Je me rappelai qu'Emina m'avoit averti de ne pas croire le mal qu'on me diroit d'elle — J'étois occupé de ces réflexions, lorsque le cabaliste me fit remarquer quelque chose de brillant entre les ais mal joints du plancher. J'y regardai de plus près, et je vis que c'étoit la relique, que les deux sœurs avoient otée de mon cou. J'avois vu qu'elles l'avoient jettée dans une fente du rocher de la caverne, & je la retrouvais dans une fente du plancher. Je me mis à imaginer que je n'étois réellement pas sorti de ce malheureux cabaret, et que l'hermite, l'inquisiteur, et les frères de Zoto, étoient autant de fantômes produits par des fascinations magiques. Cependant à l'aide de mon épée je retirai la relique, et je la remis à mon cou.

Le cabaliste se prit à rire, et me dit : “ Ceci vous appartient donc Seigneur Cavalier. Si vous avez couché ici, je ne suis point surpris, que vous vous soyez réveillé sous le gibet. — N'importe il faut nous remettre en marche, nous arriverons bien ce soir à l'hermitage. ”

Nous nous remîmes en route, et nous n'étions pas encore à moitié chemin, lorsque nous rencontrâmes l'hermite qui paroissoit avoir bien de la peine à marcher. Du plus loin qu'il nous aperçut il s'écria : “ Ah ! mon jeune ami, je vous cherchois, revenez à mon hermitage. Arrachez votre ame des griffes de Satan, mais soutenez moi. J'ai fait pour vous de cruels efforts. ” Nous nous reposâmes et puis, nous continuâmes à marcher, et le vieillard put nous suivre, en s'appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Enfin, nous arrivâmes à l'hermitage.

La première chose que j'y vis fut Pascheco, étendu dans le milieu de la chambre. Il sembloit à l'agonie, ou du moins il avoit la poitrine déchirée par ce râle affreux, dernier pronostic d'une mort prochaine. Je voulus lui parler, mais il ne me reconnut pas. L'hermite prit de l'eau bénite, et en aspergea le démoniaque en lui disant : “ Pascheco, Pascheco ! au nom de ton rédempteur, je t'ordonne de nous dire, ce qui t'est arrivé cette nuit. ” Pascheco frémit, fit entendre un long hurlement, et commença en ces termes :

Récit de Pascheco.

Mon père, vous étiez dans la chapelle, et vous y chantiez des Litanies, lorsque j'entendis frapper à cette porte, et des bêlements qui ressembloient parfaitement à ceux de notre chèvre blanche. Je crus donc que c'étoit elle, et je pensai, qu'ayant oublié de la traire, la pauvre bête venoit m'en rappeler. Je le crus d'autant plus aisément, que la même chose étoit réellement arrivée quelques jours auparavant. Je sortis donc de votre cabane, et je vis effectivement votre chèvre blanche, qui me tournoit le dos, et me montrait ses pis gonflés. Je voulus la saisir, pour lui rendre le service qu'elle me demandoit, mais elle s'échappa de mes mains, et toujours s'arrêtant & m'échappant toujours, elle me conduisit au bord du précipice, qui est près de votre hermitage.

Lorsque nous y fumes arrivés, la chèvre blanche se changea en un bouc noir ; cette métamorphose me fit grand peur, et je voulus fuir du côté de notre demeure, mais le bouc noir me coupa le chemin, et puis, se dressant sur ses pieds de derrière, et me regardant avec des yeux enflammés, il me causa une telle frayeur, que mes sens en furent glacés.

Alors le bouc maudit se mit à me donner des coups de cornes, en me ramenant vers le précipice. Lorsque j'y fus, il s'arrêta pour jouir de mes mortelles angoisses. Enfin il me précipita — Je me croyois en poudre, mais le bouc fut au fond du précipice avant moi, et me reçut sur son dos, sans que je me fisse du mal.

De nouvelles frayeurs ne tardèrent pas à m'assaillir ; car dès que ce maudit bouc, m'eut senti sur son dos, il se mit à galopper d'une étrange manière. Il ne faisoit qu'un bond d'une montagne à l'autre, franchissant les plus profondes vallées, comme si elles n'eussent été que des fossés. Enfin il se secoua, et je tombai je ne sais comment, dans le fond d'une caverne ; Là je vis le jeune cavalier, qui ces jours derniers a couché dans notre hermitage. Il étoit sur son lit, et avoit auprès de lui, deux filles très belles, habillées à la moresque ; Ces deux jeunes personnes après lui avoir fait quelques caresses, ôtèrent de

son cou, une relique qui y étoit, et dès ce moment elles perdirent leur beauté à mes yeux, et je reconnus en elles les deux pendus de la vallée de Los hermanos. Mais le jeune cavalier les prenant toujours pour des personnes charmantes, leur prodigua les noms les plus tendres. Alors l'un des pendus ôta la corde qu'il avoit à son cou, et la mit au cou du cavalier, qui lui en témoigna sa reconnaissance par de nouvelles caresses. Enfin ils fermèrent leurs rideaux, & je ne sais ce qu'ils firent alors, mais je pense, que c'étoit quelque affreux péché.

Je voulois crier, mais je ne pus proférer aucun son ; cela dura quelque temps ; enfin, une cloche sonna minuit, et bientôt après je vis entrer un démon, qui avoit des cornes de feu, et une queue enflammée, que quelques petits diables portoient derrière lui.

Ce démon tenoit un livre dans une main, et une fourche dans l'autre. Il menaça le cavalier de le tuer, s'il n'embrassoit la religion de Mahomet. Alors voyant le danger où se trouvoit l'âme d'un chrétien, je fis un effort, et il me semble que j'étois parvenu à me faire entendre. Mais au même instant, les deux pendus sautèrent sur moi, et m'entraînèrent hors de la caverne, où je trouvai le bouc noir. L'un des deux pendus se mit à cheval sur le bouc, et l'autre sur mon cou, et puis ils nous forcèrent à galopper par monts et par vauds. Le pendu que je portois sur mon cou, me pressoit les flancs, à coups de talons, mais trouvant que je n'allois pas encore à son gré, tout en courant, il ramassa deux scorpions, les attacha à ses pieds, en manière d'éperons, et se mit à me déchirer les côtes avec la plus étrange barbarie. Enfin, nous arrivâmes à la porte de l'hermitage, où ils me quittèrent. Ce matin, mon père, vous m'y avez trouvé sans connoissance. Je me crus sauvé, lorsque je me vis dans vos bras, mais le venin des scorpions a pénétré dans mon sang. Il me déchire les entrailles ; je n'y survivrai point. — Ici, le démoniaque poussa un affreux hurlement & se tût.

Alors l'hermite prit la parole et me dit : “ Mon fils ! Vous l'avez entendu, se peut-il, que vous ayez été en conjonction charnelle avec ces deux démons ? Venez, confessez vous, avouez vôtre coulpe. La clémence divine est sans bornes. Vous ne répondez pas, seriez vous tombé dans l'endurcissement ? ”

Après avoir donné quelques instants à la réflexion, je répondis : “ Mon père, ce gentilhomme démoniaque a vu d'autres choses que moi ; L'un de nous a eu les yeux fascinés, et peut être avons nous mal vu tous les deux. Mais voici un Gentilhomme Cabaliste, qui a aussi couché à la Venta Quemada. S'il veut nous conter son aventure, peut être y trouverions nous de nouvelles lumières sur la nature des évènements, qui nous occupent depuis quelques jours.

— Seigneur Alphonse, (répondit le cabaliste) les gens qui comme moi s'occupent des sciences occultes, ne peuvent pas tout dire. Je tâcherai cependant, de contenter votre curiosité autant que cela sera en mon pouvoir ; mais ce ne sera pas ce soir, s'il vous plait. Soupons & allons nous coucher, demain, nos sens seront plus rassés. ”

L'Anachorète nous servit un souper frugal, après lequel chacun ne songea plus, qu'à se coucher. Le cabaliste prétendit avoir des raisons, pour passer la nuit auprès du démoniaque, & je fus comme l'autre fois renvoyé à la chapelle. Mon lit de mousse y étoit encore. Je m'y couchai. L'hermite me souhaita le bon-soir, et m'avertit que pour plus de sûreté, il fermeroit la porte en s'en allant.

Lorsque je me vis seul, je songeai au récit de Pascheco ; Il étoit certain que je l'avois vu dans la caverne. Il l'étoit aussi, que j'avois vu mes cousines sauter sur lui & l'entraîner hors de la chambre ; mais Emina m'avoit averti de ne point mal penser d'elle, ou de sa sœur. Enfin les démons qui s'étoient emparés de Pascheco, pouvoient aussi troubler ses sens, et l'assaillir de toutes sortes de visions. Enfin, je cherchois encore des motifs pour justifier et aimer mes cousines, lorsque j'entendis sonner minuit...

Bientôt après j'entendis frapper à la porte, et comme les bélements d'une chèvre. Je pris mon épée, j'allai à la porte, et je dis d'une voix forte : “ Si tu es le diable, tâches d'ouvrir cette porte, car l'hermite l'a fermée ”

La chèvre se tut... J'allai me coucher, et dormis jusqu'au lendemain.

L'hermite vint m'éveiller, s'assit sur mon lit, & me dit : “ Mon enfant, de nouvelles obsessions ont cette nuit, assailli mon malheureux hermitage. Les solitaires de la Thébaïde n'ont pas été plus exposés à la malice de Satan. Je ne sais non plus, que penser de l'homme qui est venu avec toi, et qui se dit Cabaliste. Il a entrepris de guérir Pascheco, et lui a fait réellement beaucoup de bien, mais il ne s'est pas servi des exorcismes, prescrits par le rituel de notre sainte église. Viens dans ma cabane, nous déjeunerons, et puis nous lui demanderons son histoire, qu'il nous a promise hier au soir. ”

Je me levai, et suivis l'hermite. Je trouvai en effet que l'état de Pascheco, étoit devenu plus supportable, et sa figure moins hideuse. Il étoit toujours borgne, mais sa langue étoit rentrée dans sa bouche. Il n'écumoit plus, et son œuil unique paroissoit moins hagard. J'en fis compliment au cabaliste, qui me répondit que ce n'étoit là, qu'un très foible échantillon de son savoir faire. Ensuite l'hermite apporta le déjeuner qui consistoit en lait bien chaud, et des châtaignes.

Tandis que nous déjeunions, nous vîmes entrer un homme sec et hâve, dont toute la figure avoit quelque chose d'effrayant, sans que l'on put dire précisément, ce que c'étoit en lui, qui inspiroit ainsi l'épouvante. L'inconnu se mit à genoux devant moi, et ôta son chapeau. Alors je vis qu'il avoit un bandeau sur le front. Il me présenta son chapeau, de l'air dont on demande l'aumône. J'y jettai une pièce d'or. L'extraordinaire mendiant me remercia, et ajouta : “ Seigneur Alphonse, votre bienfait ne sera pas perdu, je vous avertis, qu'une lettre importante vous attend à Puerto-Lapiche. N'entrez pas en Castille, sans l'avoir lue. ” Après m'avoir donné cet avis, l'inconnu se mit à genoux devant l'hermite, qui remplit son chapeau de châtaignes. Puis il se mit à genoux devant le cabaliste, mais se relevant aussitôt, il lui dit : “ Je ne veux rien de toi. Si tu dis ici qui je suis, tu t'en repentiras. ” Puis il sortit de la cabane.

Lorsque le mendiant fut sorti, le cabaliste se prit à rire, et nous dit : “ Pour vous faire voir, le peu de cas que je fais des menaces de cet homme, je vous dirai d'abord qui il est ; c'est le Juif errant, dont peut être, vous avez entendu parler. Depuis environ mille sept cent ans, il ne s'est ni assis, ni couché, ni reposé, ni endormi. Tout en marchant, il mangera vos châtaignes, et d'ici à demain matin, il aura fait soixante lieues. Pour l'ordinaire il parcourt en tous sens, les vastes déserts de l'Afrique. Il s'y nourrit de fruits sauvages, et les animaux féroces ne peuvent lui faire de mal, à cause du signe sacré du Thau, imprimé sur son front, et qu'il voile avec un bandeau, comme vous l'avez vu. Il ne paroît guères dans nos contrées, à moins d'y être forcé par les opérations de quelque cabaliste. Au reste je vous assure que ce n'est pas moi, qui l'ai fait venir, car je le déteste. Cependant je conviens qu'il est informé de beaucoup de choses, et je ne vous conseille point Seigneur Alphonse, de négliger l'avis qu'il vous a donné.

— Seigneur Cabaliste, (lui répondis-je) le juif m'a dit qu'il y avoit à Puerto-Lapiche une lettre pour moi. J'espère y être après demain, et je ne manquerai pas de la demander.

— Il n'est pas nécessaire d'attendre si longtemps (dit le cabaliste) et il faudroit que j'eusse bien peu de crédit dans le monde des génies, pour ne pas vous faire avoir cette lettre plustôt. ” Alors il se retourna du côté de son épaule droite, et prononça quelques mots d'un ton impératif. Au bout de cinq minutes nous vîmes tomber sur la table une grosse lettre à mon adresse. Je l'ouvris, et j'y lus, ce qui suit :

Seigneur Alphonse !

C'est de la part de notre roi Don Fernand quarto, que je vous fais parvenir l'ordre de ne point entrer encore en Castille. N'attribuez cette rigueur qu'au malheur que vous avez eu, de mécontenter le saint tribunal, chargé de conserver la pureté de la foi dans les Espagnes. Ne diminuez point de zèle pour le service du Roi. Vous trouverez ci joint un congé de trois mois. Passez ce temps sur les frontières de la Castille et de l'Andalousie, sans trop vous faire voir dans aucune de ces deux provinces. L'on a eu soin de tranquiliser votre respectable père, et de lui faire voir cette affaire sous un point de vue, qui ne lui fasse pas trop de peine.

Votre affectionné, Don Sanche de Tor de Pennas
Ministre de la guerre.

Cette lettre étoit accompagnée d'un congé de trois mois en bonne forme, et revêtu de tous les seings et cachets accoutumés.

Nous fîmes compliment au Cabaliste sur la célérité de ses couriers. Puis nous le priâmes de tenir sa promesse, et de nous conter, ce qui lui étoit arrivé la nuit dernière, à la Venta Quemada. Il nous répondit comme la veille, qu'il y auroit bien des choses dans son récit, que nous ne pourrions comprendre ; mais après avoir réfléchi un instant, il commença en ces termes :

Histoire du Cabaliste.

On m'appelle en Espagne Don Pedre de Uzeda, et c'est sous ce nom, que je possède un joli chateau, à une lieue d'ici. Mais mon véritable nom, est Rabi Sadok ben Mamoun, et je suis juif. Cet aveu est en Espagne un peu dangereux à faire, mais outre que je m'en fie à votre probité, je vous avertis qu'il ne seroit pas très aisé de me nuire. L'influence des astres sur ma destinée, commença à se manifester dès l'instant de ma naissance, et mon père qui tira mon horoscope, fut comblé de joye, lorsqu'il vit que j'étois venu au monde, précisément à l'entrée du soleil, dans le signe de la vierge. Il avoit à la vérité employé tout son art, pour que cela arrivât ainsi, mais il n'avoit pas espéré autant de précision dans le succès. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon père Mamon étoit le premier astrologue de son temps. Mais la science des constellations étoit une des moindres qu'il posséda, car il avoit poussé celle de la cabale, jusqu'à un degré, où nul Rabbin n'étoit parvenu avant lui.

Quatre ans après que je fus venu au monde, mon père eut une fille, qui naquit sous le signe des gémeaux. Malgré cette différence, notre éducation fut la même. Je n'avois pas encore atteint douze ans, et ma sœur huit, que nous savions déjà l'Hébreu, le Chaldéen, le Syro-Chaldéen, le Samaritain, le Copte, l'Abyssin, & plusieurs autres langues mortes, ou mourantes. De plus, nous pouvions sans le secours d'un crayon, combiner toutes les lettres d'un mot, de toutes les manières indiquées par les règles de la Cabale.

Ce fut aussi à la fin de ma douzième année, que l'on nous boucla tous les deux, avec beaucoup d'exactitude, & pour que rien ne démentit la pruderie du signe sous lequel j'étois né, l'on ne nous donna à manger que des animaux vierges, avec l'attention de ne me faire manger que des mâles, et des femelles à ma sœur.

Lorsque j'eus atteint l'âge de seize ans, mon père commença à nous initier aux mystères de la cabale Schafiroth. D'abord il mit entre nos mains le Sepher Zoohâr, ou livre lumineux appelé ainsi, parcequ'on n'y comprend rien du tout, tant la clarté qu'il répand éblouit les yeux de l'entendement. Ensuite nous étudiâmes le Siphra Dzaniutha, ou livre occulte, dont le passage le plus clair, peut passer pour une énigme. Enfin nous en vinmes au Hadra Raba, et Hadra Sutha, c'est à dire au grand & petit Sanhédrin. Ce sont des dialogues, dans lesquels Rabbi-Siméon fils de Johaï, auteur des deux autres ouvrages, rabaisant son style à celui de la conversation, feint d'instruire ses amis des choses les plus simples, et leur révèle cependant les plus étonnans mystères, ou plutôt toutes ces révélations, qui nous viennent directement du prophète Elie, lequel quitta furtivement le séjour céleste, et assista à cette assemblée, sous le nom supposé du Rabin Abba. Peut être vous imaginez vous, vous autres, avoir acquis quelqu'idée de ces divins écrits, par la traduction latine, que l'on a imprimée avec l'original chaldéen en l'année 1684. dans une petite ville de l'Allemagne, appelée Francfort, mais nous nous rions de la présomption de ceux, qui imaginent que pour lire, il suffise de l'organe matériel de la vue. Cela pourroit suffire en effet, pour de certaines langues modernes, mais dans l'hébreu, chaque lettre est un nombre, chaque mot une combinaison savante, chaque phrase une formule épouvantable, qui bien prononcée avec toutes les aspirations et les accents convenables, pourroit abîmer les monts et dessécher les fleuves. Vous savez assez qu'Adunai créa le monde par la parole, ensuite il se fit parole lui même. La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'ame. Quoique profane, vous pouvez aisément en conclure, qu'elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les

intelligences de tous les ordres. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que tous les jours nous acquerions non seulement de nouvelles connoissances, mais un pouvoir nouveau, et si nous n'osions pas en faire usage, au moins nous avions le plaisir de sentir nos forces, et d'en avoir la conviction intérieure — Mais nos félicités Cabalistiques, furent bientôt interrompues, par le plus funeste de tous les évènements. Tous les jours nous remarquions, ma sœur et moi, que nôtre père Mamon, perdoit de ses forces. Il sembloit un esprit pur, qui auroit revêtu une forme humaine, seulement pour être perceptible aux sens grossiers, des êtres sublunaires. Un jour enfin, il nous fit appeler dans son cabinet. Son air étoit si vénérable et divin, que par un mouvement involontaire, nous nous mîmes tous deux à genoux — Il nous y laissa, et nous montrant une horloge de sable, il nous dit : “ Avant que ce sable se soit écoulé, je ne serai plus... Ne perdez aucune de mes paroles... Mon fils ! je m'adresse d'abord à vous... Je vous ai destiné des épouses célestes, filles de Salomon, et de la Reine de Saba. Leur naissance ne les destinoit qu'à être de simples mortelles. Mais Salomon avoit révélé à la Reine, le grand nom de celui qui est. La Reine le proféra à l'instant même de ses couches. Les génies du grand orient accoururent, et reçurent les deux jumelles, avant qu'elles eussent touché le séjour impur, que l'on nomme terre — Ils les portèrent dans la sphère des filles d'Elohim, où elles reçurent le don de l'immortalité, avec le pouvoir de le communiquer à celui qu'elles choisiroient pour leur époux commun — Ce sont ces deux épouses ineffables, que leur père a eù en vue, dans son Schir-haschirim, ou cantique des cantiques. Etudiez ce divin Epithalame de neuf en neuf versets — Pour vous, ma fille, je vous destine un hymen encore plus beau. Les deux Thamims, ceux que les Grecs ont connus sous le nom de Dioscures, les Phéniciens sous celui de Kabires ; en un mot, les Gémeaux célestes. Ils seront vos époux — que dis-je — votre cœur sensible, je crains qu'un mortel... le sable s'écoule... je meurs... ”

Après ces mots, mon père s'évanouit, et nous ne trouvâmes à la place où il avoit été, qu'un peu de cendres brillantes et légères. Je recueillis ces restes précieux ; Je les renfermai dans une urne, et je les plaçai dans le tabernacle intérieur de notre maison, sous les ailes des Chérubins.

Vous jugez bien, que l'espoir de jouir de l'immortalité et de posséder deux épouses célestes, me donna une nouvelle ardeur pour les sciences cabalistiques ; mais je fus des années, avant que d'oser m'élever à une telle hauteur, et je me contentai de soumettre à mes conjurations quelques génies du dix huitième ordre. Cependant m'enhardissant peu à peu, j'essayai l'année passée, un travail sur les premiers versets du Schir-haschirim. A peine en avois-je composé une ligne, qu'un bruit affreux se fit entendre, et mon château sembla s'écrouler sur ses fondements. Tout cela ne m'effraya point ; au contraire j'en conclus, que mon opération étoit bien faite. Je passai à la seconde ligne ; lorsqu'elle fut achevée, une lampe que j'avois sur ma table, sauta sur le parquet, y fit quelques bonds, et alla se placer devant un grand miroir, qui étoit au fond de ma chambre. Je regardai dans le miroir, et je vis le bout de deux pieds de femme très jolis. Puis, deux autres petits pieds. J'osai me flatter, que ces pieds charmants appartenoient aux célestes filles de Salomon, mais je ne crus pas, devoir pousser plus loin mes opérations.

Je les repris la nuit suivante, et je vis les quatre petits pieds, jusqu'à la cheville. Puis la nuit d'après, je vis les jambes jusqu'aux genoux ; mais le soleil sortit du signe de la vierge, et je fus obligé de discontinuer.

Lorsque le soleil fut entré dans le signe des gémeaux ma sœur fit des opérations semblables aux miennes, et eut une vision non moins extraordinaire, que je ne vous dirai point, par la raison, qu'elle ne fait rien, à mon histoire.

Cette année ci, je me préparois à recommencer, lorsque j'appris qu'un fameux adepte devoit passer par Cordoue. Une discussion que j'eus à son sujet avec ma sœur, m'engagea à l'aller voir à son passage. Je partis un peu tard, & n'arrivai ce jour là, qu'à la Venta Quemada. Je trouvai ce cabaret abandonné par la peur des revenants, mais comme je ne les crains pas, je m'établis dans la chambre à manger, et j'ordonnai au petit Nemraël de m'apporter à souper. Ce Nemraël est un petit génie d'une nature très abjecte, que j'emploie à des commissions pareilles, et c'est lui qui est allé chercher votre lettre à Puerto Lapiche. Il alla à Anduhar, où couchoit un prieur de Bénédictins, s'empara sans façons de son souper, et me l'apporta. Il consistoit dans ce pâté de perdrix, que vous avez trouvé le lendemain

matin. Quant à moi, j'étois fatigué, et j'y touchai à peine. Je renvoyai Nemraël chez ma sœur, & j'allai me coucher.

Au milieu de la nuit, je fus réveillé par une cloche, qui sonna douze coups. Après ce prélude je m'attendois à voir quelque revenant, et je me préparois même à l'écarter, parcequ'en général ils sont incommodes & fâcheux. J'étois dans ces dispositions, lorsque je vis une forte clarté sur une table, qui étoit au milieu de la chambre, et puis il y parut un petit rabbin bleu de ciel, qui s'agitoit devant un pupitre, comme les rabbins font, quand ils prient. Il n'avoit pas plus d'un pied de haut, et non seulement son habit étoit bleu, mais même son visage, sa barbe, son pupître, et son livre. Je reconnus bientôt, que ce n'étoit pas là un revenant mais un génie du vingt-septième ordre. Je ne savois pas son nom, et je ne le connoissois pas du tout. Cependant je me servis d'une formule, qui a quelque pouvoir, sur tous les esprits en général. Alors le petit rabbin bleu de ciel, se tourna de mon côté et me dit : " Tu as commencé tes opérations à rebours, et voilà pourquoi les filles de Salomon se sont montrées à toi, les pieds les premiers. Commence par les derniers versets, & cherche d'abord le nom des deux beautés célestes. " Après avoir ainsi parlé, le petit rabbin disparut. Ce qu'il m'avoit dit, étoit contre toutes les règles de la cabale. Cependant j'eus la foiblesse de suivre son avis. Je me mis après le dernier verset du Schir-haschirim, et cherchant le nom des deux immortelles, je trouvai Emina et Zibeddé. J'en fus très surpris ; cependant je commençai les évocations. Alors la terre s'agita sous mes pieds, d'une façon épouvantable, je crus voir les cieux s'écrouler sur ma tête, et je tombai sans connoissance.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans un séjour tout éclatant de lumière, dans les bras de quelques jeunes gens, plus beaux que des anges ; L'un d'eux me dit : " Fils d'Adam ! reprends tes esprits, tu es ici, dans la demeure de ceux, qui ne sont point morts. Nous sommes gouvernés par le patriarche Hénoch, qui a marché devant Elohim, et qui a été enlevé de dessus la terre. Le prophète Elie est notre grand prêtre, et son chariot sera toujours à ton service, quand tu voudras te promener dans quelque planète. Quant à nous, nous sommes des Egregors, nés du commerce des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Tu verras aussi parmi nous, quelques Néphelims, mais en petit nombre. Viens, nous allons te présenter à nôtre Souverain. "

Je les suivis, et j'arrivai au pied du trône sur lequel siég[e]oit Hénoch ; Je ne pus jamais soutenir le feu qui sortoit de ses yeux, et je n'osois élever les miens, plus haut que sa barbe, qui ressembloit assez à cette lumière pâle, que nous voyons autour de la lune, dans les nuits humides — Je craignis que mon oreille ne pût soutenir le son de sa voix, mais sa voix étoit plus douce, que celle des orgues célestes — Cependant il l'adoucit encore, pour me dire. " Fils d'Adam ! l'on va t'amener tes épouses. " Aussitôt je vis entrer le prophète Elie, tenant les mains de deux beautés, dont les appas ne sauroient être conçus par les mortels. C'étoient des charmes si délicats, que leurs ames se voyoient au travers, et l'on appercevoit distinctement le feu des passions, lorsqu'il se glissoit dans leurs veines, et se mêloit à leur sang. Derrière elles deux Néphélins portoient un trépied, d'un métal aussi supérieur à l'or, que celui ci est plus précieux que le plomb. On plaça mes deux mains, dans celles des filles de Salomon, & l'on mit à mon cou une tresse tissée de leurs cheveux. Une flamme vive et pure, sortant alors du trépied, consuma en un instant, tout ce que j'avois de mortel — Nous fumes conduits à une couche resplendissante de gloire, et embrasée d'amour. On ouvrit une grande fenêtre, qui communiquoit avec le troisième ciel, et les concerts des anges achevèrent de mettre le comble à mon ravissement... Mais, vous le dirai-je, le lendemain je me réveillai sous le gibet de los Hermanos, et couché auprès de leurs deux infâmes cadavres, aussi bien que le cavalier que voilà. J'en conclus, que j'ai eù à faire à des esprits très malins, et dont la nature ne m'est pas bien connue ; je crains même beaucoup, que toute cette aventure ne me nuise, auprès des véritables filles de Salomon, dont je n'ai vu que le bout des pieds.

" Malheureux aveugle (dit l'Hermitte) et que regrettes tu ? Tout n'est qu'illusion dans ton art funeste. Les maudits succubes qui t'ont joué, ont fait éprouver les plus affreux tourments à l'infortuné Pascheco, et sans doute un sort pareil attend ce jeune cavalier, qui par un endurcissement funeste, ne veut point nous avouer ses fautes. Alphonse ! mon fils Alphonse, repens toi, il en est encore temps ! "

Cette obstination de l'hermite, à me demander des aveux, que je ne voulois point lui faire, me déplut beaucoup ; j'y répondis assez froidement, en lui disant, que je respectois ses saintes

exhortations, mais que je ne me conduisois, que par les loix de l'honneur ; ensuite on parla d'autres choses.

Le Cabaliste me dit : “ Seigneur Alphonse, puisque vous êtes poursuivi par l'inquisition, et que le Roi vous ordonne de passer trois mois dans ce désert, je vous offre mon château, vous y verrez ma sœur Rebecca, qui est presque aussi belle que savante — Oui, venez, vous descendez des Gomèlez, et ce sang a droit de nous intéresser. ”

Je regardai l'hermite pour lire dans ses yeux, ce qu'il pensoit de cette proposition — Le Cabaliste parut deviner ma pensée, et s'adressant à l'hermite il lui dit : “ Mon père, je vous connois plus que vous ne pensez. Vous pouvez beaucoup par la foi. Mes voyes ne sont pas aussi saintes, mais elles ne sont pas diaboliques — Venez aussi chez moi, avec Pascheco dont j'achèverai la guérison. ”

L'hermite avant de répondre, se mit en prières, puis après un instant de méditation, il vint à nous, d'un air riant, et dit qu'il étoit prêt à nous suivre — Le Cabaliste se tourna du côté de son épaule droite, et ordonna qu'on lui amenât des chevaux. Un instant après, on en vit deux, à la porte de l'hermitage, avec deux mules, sur lesquelles se mirent l'hermite et le possédé. Bien que le château fut à une journée, à ce que nous avoit dit Ben Mamoun, nous y fumes en moins d'une heure.

Pendant le voyage Ben Mamoun, m'avoit beaucoup parlé de sa savante sœur, et je m'attendois à voir une Médée à la noire chevelure, une baguette à la main, et marmottant quelques mots de grimoire, mais cette idée, étoit tout à fait fausse. L'aimable Rebecca, qui nous reçut à la porte du château, étoit la plus aimable et touchante blonde qu'il soit possible d'imaginer ; ses beaux cheveux dorés tombaient sans art sur ses épaules. Une robe blanche la couvroit négligemment, mais elle étoit fermée par des agraffes d'un prix inestimable. Son extérieur annonçoit une personne qui ne s'occupoit jamais de sa parure, mais en s'en occupant davantage, il eût été difficile, de mieux réussir.

Rebecca sauta au cou de son frère, et lui dit : “ Combien vous m'avez inquiété ; j'ai toujours eu de vos nouvelles, hors la première nuit. Que vous étoit-il donc arrivé ?

— Je vous conterai tout cela, (répondit Ben Mamoun) pour le moment ne songez qu'à bien recevoir les hôtes que je vous amène ; Celui ci est l'hermite de la vallée, et ce jeune homme est un Goméléz. ”

Rebecca regarda l'hermite avec assez d'indifférence, mais lorsqu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle parut rougir, et dit d'un air assez triste, “ J'espère pour votre bonheur, que vous n'êtes pas des nôtres. ”

Nous entrâmes, et le pont levé fut aussitôt fermé sur nous. Le château étoit assez vaste, et tout y paroissoit dans le plus grand ordre. Cependant nous n'y vîmes que deux domestiques, à savoir un jeune Mulâtre et une Mulatte [*sic*] du même âge. Ben Mamoun nous conduisit d'abord à sa bibliothèque, c'étoit une petite rotonde, qui servoit aussi de salle à manger. Le Mulâtre vint mettre la nappe, apporta une Olla-potrída, et quatre couverts, car la belle Rebecca ne se mit point à table avec nous. L'hermite mangea plus qu'à l'ordinaire, et parut aussi s'humaniser davantage. Pascheco toujours borgne, ne sembloit d'ailleurs plus se ressentir de sa possession. Seulement, il étoit sérieux & silencieux. Ben Mamoun, mangea avec assez d'appétit, mais il avoit l'air préoccupé, et nous avoua que son aventure de la veille, lui avoit donné beaucoup à penser ; Dès que nous fumes sortis de table, il nous dit : “ Mes chers hôtes, voilà des livres pour vous amuser, et mon nègre sera empressé de vous servir en toutes choses, mais permettez moi de me retirer avec ma sœur, pour un travail important. Vous ne nous reverrez que demain à l'heure du dîner. ” Ben Mamoun se retira éfectivement et nous laissa pour ainsi dire, les maitres de la maison.

L'hermite prit dans la bibliothèque une légende des pères du désert, et ordonna à Pascheco, de lui en lire quelques chapitres. Moi, je passai sur la terrasse dont la vue se portoit vers un précipice, au fond duquel rouloit un torrent, qu'on ne voyoit pas, mais qu'on entendoit mugir. Quelque triste que parut ce paysage, ce fut avec un extrême plaisir, que je me mis à le considérer, où plustôt à me livrer aux sentiments que m'inspiroit sa vue. Ce n'étoit pas de la mélancolie, c'étoit presque un anéantissement de toutes mes facultés, produit par les cruelles agitations auxquelles j'avois été livré depuis quelques jours. À force de réfléchir à ce qui m'étoit arrivé, et de n'y rien comprendre, je n'osois plus y penser, crainte d'en perdre la raison. L'espoir de passer quelques jours tranquille dans le château d'Uzeda, étoit pour le moment, ce qui me flattoit le plus. De la terrasse je revins à la

bibliothèque ; Puis, le jeune Mulâtre nous servit une petite collation de fruits secs, et de viandes froides, parmi lesquelles, il ne se trouvoit point de viandes impures. Ensuite nous nous séparâmes. L'hermite et Pascheco furent conduits dans une chambre, & moi dans une autre.

Je me couchai et m'endormis — mais bientôt après, je fus réveillé par la belle Rebecca, qui me dit : “ Seigneur Alphonse, pardonnez moi, d'oser interrompre votre sommeil. Je viens de chez mon frère, nous avons fait les plus épouvantables conjurations, pour connoître les deux esprits auxquels il a eu à faire dans la Venta, mais nous n'avons point réussi. Nous croyons qu'il a été joué par des Baalims sur lesquels nous n'avons point de pouvoir. Cependant le séjour d'Enoch est réellement tel qu'il l'a vu. Tout cela est d'une grande conséquence pour nous, et je vous conjure de nous dire ce que vous en savez. ” Après avoir ainsi parlé Rebecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir, et sembloit uniquement occupée des éclaircissements qu'elle me demandoit. Cependant elle ne les obtint point, et je me contentai de lui dire, que j'avois engagé ma parole d'honneur de ne jamais en parler.

“ Mais Seigneur Alphonse, (reprit Rebecca,) comment pouvez-vous imaginer, qu'une parole donnée à deux démons, puisse vous engager ? Or nous savons que ce sont deux démons femelles, et que leurs noms sont Emina et Zibeddé. Mais nous ne connoissons pas bien, la nature de ces démons, parceque dans notre science, comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir. ”

Je me tins toujours sur la négative, et priai la belle de n'en plus parler. Alors elle me regarda avec une sorte de bienveillance, et me dit : “ Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu, d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience ; Combien notre sort est différent ! Nous avons voulu voir, ce qui n'est point accordé aux yeux des hommes, et savoir ce que leur raison ne peut comprendre. Je n'étois point faite pour ces sublimes connoissances, que m'importe un vain empire sur les démons. Je me serois bien contentée de règner sur le cœur d'un époux ; Mon père l'a voulu, je dois subir ma destinée. ” En disant ces mots, Rebecca tira son mouchoir, et parut cacher quelques larmes ; puis elle ajouta : “ Seigneur Alphonse permettez moi, de revenir demain, à la même heure, et de faire encore quelques efforts pour vaincre votre obstination, ou comme vous l'appellez ce grand attachement à votre parole. Bientôt le soleil entrera dans le signe de la vierge, alors il ne sera plus temps, et il en arrivera ce qui pourra. ”

En me disant adieu, Rebecca serra ma main avec l'expression de l'amitié, et parut retourner avec peine à ses opérations cabalistiques.

DIXIEME JOURNÉE

Je me réveillai plus matin qu'à l'ordinaire, et j'allai sur la terrasse pour y respirer plus à mon aise, avant que le soleil eût embrasé l'atmosphère. L'air étoit calme ; Le torrent lui même sembloit mugir avec moins de fureur, et laissoit entendre les concerts des oiseaux. La paix des éléments passa jusqu'à mon ame, et je pus réfléchir avec quelque tranquillité, sur ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de Cadix. Quelques mots échappés à Don Emanuel de Sà, gouverneur de cette ville, et que je ne me rapellai qu'alors, me firent juger qu'il entroit aussi dans la mystérieuse existence des Gomelez, et qu'il savoit aussi une partie de leur secret. C'étoit lui, qui m'avoit donné mes deux valets, Lopez et Moschito, et je supposai que c'étoit par son ordre, qu'ils m'avoient quittés à l'entrée de la vallée de Los Hermanos. Mes cousines m'avoient souvent fait entendre que l'on vouloit m'éprouver. Je pensai que l'on m'avoit donné à la Venta une boisson pour m'endormir, et que pendant mon sommeil, l'on m'avoit transporté sous le gibet. Pascheco pouvoit être devenu borgne, par un tout autre accident, que par sa liaison amoureuse avec les deux pendus, et son effroyable histoire pouvoit être un conte. L'hermite cherchant toujours à surprendre mon secret sous les formes de la confession, me paroissoit être un agent des Goméléz, qui vouloit éprouver ma discrétion. Il me parut enfin que je commençois à voir plus clair dans mon histoire, et à l'expliquer sans avoir recours aux être surnaturels ; lorsque j'entendis au loin une musique fort gaye, dont les sons sembloient tourner la montagne. Ils devinrent bientôt plus distincts, et j'aperçus une troupe joyeuse de Bohémiens, qui s'avançoient en cadence chantants et s'accompagnants de leurs son-ahhas, et cascarras. Ils établirent leur petit camp volant près

de la terrasse, et me donnèrent la facilité de remarquer l'air d'élégance, répandu sur leurs habits et leur train. Je supposai que c'étoient là ces mêmes Bohémiens voleurs, sous la protection desquels s'étoit mis l'aubergiste de la Venta de Cardegnas, à ce que m'avoit dit l'hermite, mais ils me paroissoient trop galants pour des brigands. Tandis que je les examinai, ils dressèrent leurs tentes, mettoient leurs olles sur le feu, suspendoient les berceaux de leurs enfants, aux branches des arbres voisins ; Et lorsque tous ces apprêts furent finis, ils se livrèrent de nouveau, aux plaisirs attachés à leur vie vagabonde, dont le plus grand à leurs yeux, est la fainéantise.

Le pavillon du chef étoit distingué des autres, non seulement par le baton à grosse pomme d'argent, qui étoit planté à l'entrée, mais encore, parcequ'il étoit bien conditionné, et même orné d'une riche frange, ce que l'on ne voit pas communément aux tentes des Bohémiens. Mais, quelle ne fut pas ma surprise, en voyant le pavillon s'ouvrir, et mes deux cousines en sortir, dans cet élégant costume que l'on appelle en Espagne Hitana-Mahha. Elles s'avancèrent jusqu'au pied de la terrasse, mais sans paroître m'appercevoir. Puis elles appellèrent leurs compagnes, et se mirent à danser ce Pollo si connu, sur les paroles,

Quando me Paco, me azze
Las Palmas para vaylar
Me se puene el corpecito
Como hecho de marzapan, &c^a

Si la tendre Emina, et la gentille Zibeddé m'avoient fait tourner la tête, revêtues de leurs simarres moresques, elles ne me ravirent pas moins dans ce nouveau costume. Seulement je leur trouvois un air malin et moqueur, qui véritablement n'alloit pas mal à des diseuses de bonne aventure, mais qui sembloit présager qu'elles songeoient à me jouer quelque nouveau tour, en se présentant à moi, sous cette forme nouvelle et inattendue.

Le château du Cabaliste étoit soigneusement fermé, lui seul en gardoit les clefs ; et je ne pouvois joindre les Bohémiennes. Mais en passant par un souterrain qui aboutissoit au torrent, et étoit fermé par une grille de fer, je pouvois les considérer de près, et même leur parler, sans être apperçu par les habitants du chateau. Je me rendis donc à cette porte secrète, où je ne me trouvai séparé des danseuses, que par le lit du torrent. Mais ce n'étoient point mes cousines. Elles me parurent même avoir un air assez commun, et conforme à leur état.

Honteux de ma méprise, je repris à pas lents, le chemin de la terrasse. Lorsque j'y fus, je regardai encore, et je reconnus mes cousines. Elles parurent aussi me reconnoître, firent de grands éclats de rire, et se retirèrent dans leurs tentes.

J'étois indigné : “ Oh Ciel ! (me dis-je en moi même) seroit il possible, que ces deux êtres si aimables, et si aimants ne fussent que des esprits lutins, accoutumés à se jouer des mortels, en prenant toutes sortes de formes ; Des sorcières peut être, où ce qu'il y auroit de plus exécrationnable, des Vampyres à qui le ciel auroit permis d'animer les corps hideux des pendus de la vallée. Il me sembloit bien que tout ceci, pouvoit s'expliquer naturellement, mais maintenant je ne sais plus qu'en croire. ”

Tout en faisant ces reflexions, je rentrai dans la Bibliothèque, où je trouvai sur la table un gros volume écrit en caractères gothiques, dont le titre étoit : *Rélations curieuses de Hapelius*. Le volume étoit ouvert, et la page paroissoit avoir été pliée à dessein, sur le commencement d'un chapitre, où je lus l'histoire suivante :

Histoire de Thibaud de la Jacquiére.

Il y avoit une fois à Lyon de France, ville située sur le Rhône un très riche marchand, appelé Jaques de la Jacquiére ; C'est à dire pourtant qu'il ne prit le nom de la Jacquiére que lorsqu'il eut quitté le commerce, et fut devenu prévôt de la cité, qui est une charge que les Lyonnais ne donnent qu'à des hommes qui ont une grande fortune et une renommée sans tâche. Tel étoit aussi le bon prévôt de la Jacquiére. Charitable envers les pauvres, et bienfaisant envers les moines et autres religieux, qui sont les véritables pauvres selon le Seigneur.

Mais tel n'étoit point le fils unique du prévôt, Messire Thibaud de la Jacquière, guidon des hommes d'armes du roi. Gentil soudard, et friant de la lame, grand pipeur de fillettes, rafleur de dez, casseur de vitres, briseur de lanternes, jureur et sacreur. Arrêtant mainte fois le bourgeois dans la rue, pour troquer son vieux manteau contre un tout neuf, et son feutre usé contre un meilleur. Si bien qu'il n'étoit bruit que de Messire Thibaud, tant à Paris, qu'à Blois, Fontaine-belleau, et autres séjours du roi. Or donc il advint que notre bon Sire de sainte mémoire François premier, fut enfin marri des déportements du jeune sousdrille, et le renvoya à Lyon, afin d'y faire pénitence dans la maison de son père, le bon prévôt de la Jacquière, qui demouroit pour lors, au coin de la place de Bellecour, à l'entrée de la rue S^t Ramond.

Le jeune Thibaud fut reçu dans la maison paternelle avec autant de joye, que s'il y fut arrivé, chargé de toutes les indulgences de Rome. Non seulement on tua pour lui le veau gras ; mais le bon prévôt donna à ses amis un banquet, qui couta plus d'écus d'or, qu'il ne s'y trouva de convives. On fit plus. On but à la santé du jeune gars, et chacun lui souhaita sagesse et résipiscence. Mais ces vœux charitables lui déplurent. Il prit sur la table une tasse d'or, la remplit de vin, et dit : " Sacre mort du grand diable, je lui veux dans ce vin bailler mon sang & mon ame, si jamais je deviens plus homme de bien, que je ne suis. " Ces affreuses paroles firent dresser les cheveux à la tête des convives. Ils se signèrent, et quelques uns se levèrent de table.

Messire Thibaud se leva aussi, et alla prendre l'air sur la place de Bellecour, où il trouva deux de ses anciens camarades, et grivois de même étoffe. Ils les embrassa, les conduisit chez lui, et leur fit apporter maint flacon, sans plus s'embarasser de son père, et de tous les convives.

Ce que Thibaud avoit fait le jour de son arrivée, il le fit le lendemain, et tous les jours d'après. Si bien, que le bon prévôt en eut le cœur navré. Il songea à se recommander à son patron Monsieur Saint Jacques, et porta devant son image un cierge de dix livres, orné de deux anneaux d'or, de cinq marcs chacun ; mais comme le prévôt vouloit placer le cierge sur l'autel, il le fit tomber, et renversa une lampe d'argent, qui bruloit devant le saint. Le prévôt avoit fait fondre ce cierge pour une autre occasion, mais n'ayant rien de plus à cœur, que la conversion de son fils, il en fit l'offrande avec joye. Cependant lorsqu'il vit le cierge tombé, et la lampe renversée, il en tira un mauvais présage, & s'en retourna tristement chez lui.

En ce même jour Messire Thibaud, festoya encore ses amis. Ils sablèrent maint flacon, et puis, comme la nuit étoit déjà avancée, et bien noire, ils sortirent pour prendre l'air, sur la place de Belle cour ; Et lorsqu'ils y furent, ils se prirent tous les trois sous les bras, et se promenèrent ainsi, d'un air farau, à la manière des grivois, qui s'imaginent par là attirer les regards des jeunes filles. Cependant pour cette fois, ils n'y gagnoient rien, car il ne passoit ni fille, ni femme ; et l'on ne pouvoit pas non plus les appercevoir des fenêtres, parceque la nuit étoit sombre, comme je l'ai déjà dit. Si bien donc, que le jeune Thibaud grossissant sa voix, et jurant son juron coutûmier dit : " Sacre mort du grand diable, je lui baillie mon sang et mon ame, que si la grande diablesse sa fille venoit à passer, je la prierois d'amour, tant je me sens échauffé par le vin. " Ce propos déplut aux deux amis de Thibaud, qui n'étoient pas d'aussi grands pêcheurs que lui ; et l'un d'eux lui dit : " Messire, notre ami, songez que le diable est l'éternel ennemi des hommes, et qu'il leur fait assez de mal, sans qu'on l'y invite, et que l'on invoque son nom. " À cela Thibaud répondit : " Comme je l'ai dit, je le ferai. "

Sur ces entrefaites les trois ribauds virent sortir d'une rue voisine, une jeune dame voilée, d'une taille accorte, & qui annonçoit la première jeunesse. Un petit nègre couroit après elle. Il fit un faux pas, tomba sur le nez, et cassa sa lanterne. La jeune personne parut fort effrayée, & ne savoit quel parti prendre. Alors, Messire Thibaud s'approcha d'elle, le plus poliment qu'il put, et lui offrit son bras pour la reconduire chez elle. La pauvre Dariolette accepta après quelques façons, et Messire Thibaud se retournant vers ses amis, leur dit à demi-voix : " A donc vous voyez, que celui que j'ai invoqué, ne m'a pas fait attendre. Par ainsi je vous souhait le bon soir. " Les deux amis comprirent ce qu'il vouloit, et prirent congé de lui, en riant, et lui souhaitant liesse et joye.

Thibaud donna donc le bras à la belle, et le petit nègre dont la lanterne s'étoit éteinte marchoit devant eux. La jeune dame paroissoit d'abord si troublée, qu'elle ne se soutenoit qu'avec peine ; mais elle se rassura peu à peu, et s'appuya plus franchement sur le bras du cavalier ; quelquefois même elle

faisoit des faux pas, et lui serroit le bras, en voulant s'empêcher de choir ; alors le cavalier voulant la retenir, pressoit son bras contre son cœur, ce qu'il faisoit pourtant avec beaucoup de discrétion, pour ne pas effaroucher le gibier.

Ainsi ils marchèrent et marchèrent si longtemps, qu'à la fin, il sembloit à Thibaud, qu'ils s'étoient égarés dans les rues de Lyon ; mais il en fut bien aise, car il lui parut, qu'il en auroit d'autant meilleur marché de la belle fourvoyée. Cependant voulant d'abord savoir, avec qui il avoit à faire, il la pria, de vouloir bien s'asseoir sur un banc de pierre, que l'on entrevoyoit auprès d'une porte. Elle y consentit, & il s'assit auprès d'elle. Ensuite il prit une de ses mains d'un air galant, et lui dit avec beaucoup d'esprit : “ Belle étoile errante, puisque mon étoile a fait que je vous ai rencontré dans la nuit, faites moi la faveur de me dire qui vous êtes, et où vous demeurez ” La jeune personne parut d'abord très intimidée, se rassura peu à peu, et répondit en ces termes :

Histoire de la gente Dariolette du Châtel de Sombre.

Mon nom est Orlandine, au moins c'est ainsi que m'appelloient, le peu de personnes qui habitoient avec moi le châtel de Sombre dans les Pyrénées. Là je n'ai vu d'être humain, que ma gouvernante qui étoit sourde, une servante qui bégayoit si fort, qu'on eût pu l'appeller muette, et un vieux portier qui étoit aveugle.

Ce portier n'avoit pas beaucoup à faire, car il n'ouvroit la porte, qu'une fois par an, et cela à un Monsieur qui ne venoit chez nous, que pour me prendre par le menton, et pour parler à ma duegne en langue biscayenne, que je ne sais point. Heureusement je savois parler, lorsqu'on m'enferma au châtel de Sombre, car je ne l'aurois sûrement pas appris des deux compagnes de ma prison. Pour ce qui est du portier aveugle, je ne le voyois qu'au moment, où il venoit nous passer notre dîner, à travers les grilles de la seule fenêtre que nous eussions. À la vérité ma sourde gouvernante, me crioit souvent aux oreilles, je ne sais quelles leçons de morale, mais je les entendois aussi peu, que si j'eusse été aussi sourde qu'elle, car elle me parloit des devoirs du mariage, et ne me disoit pas, ce que c'étoit qu'un mariage. Elle parloit de même de beaucoup de choses qu'elle ne vouloit pas m'expliquer. Souvent aussi ma servante bègue s'efforçoit de me conter quelque histoire, qu'elle m'assuroit être fort drôle ; mais ne pouvant jamais aller jusqu'à la seconde phrase, elle étoit obligée d'y renoncer, et s'en alloit en me begayant des excuses, dont elle se tiroit aussi mal, que de son histoire.

Je vous ai dit, que nous n'avions qu'une seule fenêtre, c'est à dire, qu'il n'y en n'avoit qu'une, qui donnât dans la cour du châtel. Les autres avoient la vue sur une autre cour, qui étant plantée de quelques arbres, pouvoit passer pour un jardin, et n'avoit d'ailleurs aucune autre issue, que celle qui conduisoit à ma chambre. J'y cultivai quelques fleurs, et ce fut mon seul amusement — Je dis mal, j'en avois encore un, et tout aussi innocent. C'étoit un grand miroir, où j'allois me contempler, dès que j'étois levée, et même au saut du lit. Ma gouvernante déshabillée comme moi, venoit s'y mirer aussi, et je m'amusois à comparer ma figure à la sienne. Je me livrois aussi à cet amusement avant de me coucher, & lorsque ma gouvernante étoit déjà endormie. Quelquefois je m'imaginois voir dans mon miroir une compagne de mon âge, qui répondoit à mes gestes, et partageoit mes sentiments. Plus je me livrois à cette illusion, & plus le jeu m'en plaisoit.

Je vous ai dit, qu'il y avoit un Monsieur, qui venoit tous les ans une fois, pour me prendre par le menton, et parler basque avec ma gouvernante. Un jour, ce Monsieur, au lieu de me prendre par le menton, me prit par la main, et me conduisit à un carosse à soupentes, où il m'enferma avec ma gouvernante. On peut bien dire enferma, car le carosse ne recevoit de jour, que par en haut. Nous n'en sortîmes que le troisième jour, ou plutôt que la troisième nuit, au moins la soirée étoit-elle fort avancée. Un homme ouvrit la portière et nous dit : “ Vous voici sur la place de Bellecour, à l'entrée de la rue S^t Ramond, et voici la maison du prévôt de la Jacquièrre ; où voulez vous qu'on vous mène ?

— Entrez dans la première porte cochère après celle du prévôt ” répondit ma gouvernante.

Ici le jeune Thibaud devint fort attentif, car il étoit réellement le voisin d'un gentilhomme, nommé le Sire de Sombre, qui passoit pour être d'un caractère jaloux ; et le

dit Sire de Sombre s'étoit maintes fois vanté devant Thibaud, de montrer un jour, qu'on pouvoit avoir femme fidèle, et qu'il faisoit nourrir dans son châtel une Dariolette, qui deviendrait sa femme, et prouveroit son dire ; Mais le jeune Thibaud ne savoit pas qu'elle fut à Lyon, & se réjouit bien de l'avoir en sa main — Cependant Orlandine continua en ces termes :

Nous entrâmes donc dans une porte cochère, et l'on me fit monter dans de grandes et belles chambres, et puis delà par un escalier tournant, en une tourelle, d'où il me sembla qu'on auroit découvert toute la ville de Lyon, s'il eut fait jour ; mais le jour même on n'y eut rien vu, car les fenêtres étoient bouchées avec un drap vert très fort. Au revenant la tourelle étoit éclairée par un beau lustre de cristal, monté en émail. Ma duegne m'ayant assise en un siège, me donna son chapelet pour m'amuser, et sortit en fermant la porte sur elle, à double et triple tour.

Lorsque je me vis seule, je jettai mon chapelet, je pris des ciseaux que j'avois à ma ceinture, et je fis une ouverture dans le drap vert, qui bouchoit la fenêtre. Alors je vis une autre fenêtre fort près de moi, et par cette fenêtre une chambre fort éclairée, où soupoient trois jeunes cavaliers, et trois jeunes filles, plus beaux, plus gais, que tout ce que l'on peut imaginer. Ils chantoient, buvoient, rioient, s'embrassoient. Quelquefois même ils se prenoient par le menton, mais c'étoit d'un tout autre air, que le Monsieur du châtel de Sombre, qui pourtant n'y venoit que pour cela. De plus, ces Cavaliers et ces demoiselles se déshabilloient toujours un peu plus, comme je faisois le soir devant mon grand miroir, et en vérité cela leur alloit aussi bien, et non pas comme à ma vieille duegne.

Ici Messire Thibaud vit bien, qu'il s'agissoit d'un souper qu'il avoit fait la veille, avec ses deux amis. Il passa son bras autour de la taille ronde et souple d'Orlandine, et la serra contre son cœur.

“ Oui (lui dit elle) voilà justement comme faisoient ces jeunes cavaliers. En vérité il me sembloit qu'ils s'aimoient tous beaucoup. Cependant ne voila-t-il pas, qu'un de ces jeunes gars dit, qu'il aimoit mieux que les autres. Non, c'est moi, c'est moi, dirent les deux autres — C'est lui — c'est l'autre (dirent les jeunes filles) alors, celui qui s'étoit vanté d'aimer le mieux, s'avisa pour prouver son dire, d'une singulière invention. ”

Ici Thibaud, qui se rappella ce qui s'étoit passé au souper, faillit à étouffer de rire. “ Eh bien, dit il, belle Orlandine, quelle étoit cette invention dont s'avisa le jeune homme ? ”

Ah ! (reprit Orlandine) ne riez pas, Monsieur, je vous assure que c'étoit une très belle invention, et j'y étois fort attentive, lorsque j'entendis ouvrir la porte. Je me remis aussitôt à mon chapelet, et ma duegne entra.

La duegne me prit encore par la main, sans me rien dire, et me fit entrer dans un carosse, qui n'étoit pas fermé comme le premier, et j'aurois bien pu voir la ville dans celui là, mais il étoit nuit close, et je vis seulement que nous allions bien loin, bien loin, si bien que nous arrivâmes enfin dans la campagne, tout au bout de la ville. Nous nous arrêtâmes dans la dernière maison du fauxbourg. Ce n'étoit qu'une cabane pour l'apparence, et même elle est couverte de chaume, mais bien jolie au dedans, comme vous le verrez, si le petit nègre en sait le chemin, car je vois qu'il a trouvé de la lumière, et rallume sa lanterne.

Orlandine termina ici son histoire. Messire Thibaud baisa sa main, et lui dit : “ Belle fourvoyée, faites moi la faveur de me dire, si vous habitez toute seule cette jolie maison.

— Toute seule (reprit la belle) avec ce petit nègre, et ma gouvernante. Mais je ne pense pas, qu'elle puisse revenir ce soir au logis. Le Monsieur qui me prenoit par le menton, m'a fait dire de venir le trouver chez une de ses sœurs, avec ma gouvernante, mais qu'il ne pouvoit envoyer son carosse, qui étoit allé chercher un prêtre. Nous y allions donc à pied. Quelqu'un nous a arrêté, pour me dire qu'il me trouvoit jolie. Ma duegne qui est sourde, a cru qu'il me disoit des injures, & lui en a répondu. D'autres gens sont survenus, et se sont mêlés de la querelle. J'ai eu peur, et je me suis mise à courir. Le petit nègre a couru après moi. Il est tombé, sa lanterne s'est brisée ; et c'est alors, beau Sire, que pour mon bonheur je vous ai rencontré. ”

Messire Thibaud, charmé de la naïveté de ce récit alloit répondre quelque galanterie. Lorsque le

petit nègre rapporta sa lanterne allumée, dont la lumière venant à donner sur le visage de Thibaud, Orlandine s'écria : " Que vois-je ? c'est le même cavalier qui s'avisa de la belle invention.

— C'est moi même (dit Thibaud) et je vous assure, que ce que j'ai fait alors, n'est rien, auprès de ce que pourroit attendre de moi, une accorte et honnête demoiselle. Car celles avec qui j'étois, n'étoient rien moins, que cela.

— Vous aviez bien l'air de les aimer toutes les trois (dit Orlandine).

— C'est que je n'en aimois aucune (dit Thibaud) "

Si bien dit-il ; si bien dit-elle, que tout en marchant et devisant, ils arrivèrent au bout du fauxbourg, à une chaumière isolée, dont le petit nègre ouvrit la porte, avec une clef, qu'il avoit à sa ceinture — Certes, l'intérieur de la maison, n'étoit pas d'une chaumière. On y voyoit belles tentures de Flandres, à personnages, bien ouvrés & pourtraits, qu'ils sembloient vivants. Des lustres à bras en argent fin et massif. De riches cabinets en yvoire et ébène. Des fauteuils en velours de Gènes, garnis de franges d'or, et un lit, en moire de Venise. Mais tout cela n'occupoit guères Messire Thibaud. Il ne voyoit qu'Orlandine et eut bien voulu en être à la fin de l'aventure.

Sur ce le petit nègre vint couvrir la table, et Thibaud s'aperçut que ce n'étoit pas un enfant, comme il l'avoit cru d'abord, mais comme un vieux nain tout noir, et d'une figure affreuse. Cependant le petit homme apporta quelque chose qui n'étoit point laid. C'étoit un bassin de vermeil, dans lequel fumoient quatre perdrix appétissantes et bien apprêtées, et sous le bras il avoit un flacon d'Hypocras. Thibaud n'eut pas plutôt bû et mangé, qu'il lui sembla qu'un feu liquide circuloit dans ses veines. Pour Orlandine, elle mangeoit peu, et regardoit beaucoup son convive, tantôt d'un regard tendre et naïf, et tantôt avec des yeux si pleins de malice, que le jeune homme en étoit presque embarrassé.

Enfin le petit nègre vint ôter la table. Alors Orlandine prit Thibaud par la main, et lui dit : " Beau cavalier, à quoi voulez vous, que nous passions cette soirée ? " Thibaud ne sut que lui répondre.

" Il me vient une idée (dit encore Orlandine) Voici un grand miroir. Allons y faire des mines, comme j'en faisois au châtel de Sombre. Je m'y amusois à voir, que ma gouvernante étoit faite autrement que moi. Aprésent je veux savoir, si je ne suis pas autrement faite que vous. " Orlandine plaça leurs chaises devant le miroir, après quoi elle délaça la fraise de Thibaud, et lui dit : " Vous avez le col fait à peu près comme le mien. Les épaules aussi, mais pour la poitrine quelle différence. La mienne étoit comme cela l'année passée, mais j'ai tant engraissée, que je ne me reconnois plus — Ôtez donc votre ceinture — défaites votre pourpoint — Pourquoi toutes ces aiguillettes ?... " Thibaud ne se possédant plus, porta Orlandine sur le lit de moire de Venise, et se crut le plus heureux des hommes...

Mais bientôt il changea de pensée, car il sentit comme des griffes qui s'enfonçoient dans son dos : " Orlandine !... Orlandine ! (s'écria-t-il) que veut dire ceci ? "

Orlandine n'étoit plus. Thibaud ne vit à sa place, qu'un horrible assemblage de formes hideuses et inconnues : " Je ne suis point Orlandine (dit le monstre, d'une voix épouvantable) Je suis Belzébut, et tu verras demain, quel corps j'ai animé pour te séduire. "

Thibaud, voulut invoquer le nom de Jésus, mais Satan qui le devina, lui saisit la gorge avec les dents, et l'empêcha de prononcer ce saint nom.

Le lendemain matin, des paysans qui alloient vendre leurs légumes au marché de Lyon, entendirent des gémissements, dans une mesure abandonnée, qui étoit près du chemin, et servoit de voïerie. Ils y allèrent & trouvèrent Thibaud couché sur une charogne à demi-pourrie. Ils le prirent, le placèrent en travers sur leurs paniers, et le portèrent ainsi chez le prévôt de Lyon... Le malheureux la Jacquiere reconnut son fils.

Ce jeune homme fut mis dans un lit. Bientôt après il parut reprendre un peu ses sens, et d'une voix foible et presque inintelligible, il dit : " Ouvrez à ce saint hermite. " D'abord on ne le comprit pas, enfin on ouvrit la porte, et l'on vit entrer un vénérable religieux, qui demanda qu'on le laissât seul avec Thibaud. Il fut obéi, et l'on ferma la porte sur eux.

Longtemps on entendit les exhortations de l'hermite, auxquelles Thibaud répondoit d'une voix forte : " Oui ! mon père ! je me repens, et j'espère en la miséricorde divine. "

Enfin comme l'on n'entendoit plus rien, on crut devoir entrer. L'hermite avoit disparu, et Thibaud fut trouvé mort, avec un crucifix entre les mains.

Je n'eus pas plustot achevé cette histoire, que le Cabaliste entra, et sembla vouloir lire dans mes yeux, l'impression que m'avoit fait cette lecture. La vérité est qu'elle m'en avoit fait beaucoup, mais je ne voulus pas le lui témoigner, et je me retirai chez moi. Là je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé, et j'en vins presque à croire que des démons, avoient pour me tromper, animé des corps de pendus, et que j'étois un second la Jacquièrre. On sonna pour le dîner, le cabaliste ne s'y trouva point. Tout le monde me parut préoccupé, parceque je l'étois moi même.

Après le dîner, je retournai à la terrasse. Les Bohémiens avoient placé leur camp, à quelque distance du château ; Les inexplicables Bohémiennes ne parurent point. La nuit vint, je me retirai chez moi. J'attendis longtemps Rebecca, elle ne vint point, & je m'endormis.

Fin du premier décameron.

SECOND DÉCAMERON

ONZIÈME JOURNÉE

Je fus réveillé par Rebecca ; lorsque j'ouvris les yeux la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. “ Brave Alphonse, (me dit-elle) vous avez voulu hier surprendre les deux bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, (ajouta-t-elle d'un ton mélancolique) je dois m'éloigner. Mon sort le veut ainsi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien, (repliqua Rebecca) vous le saurez un jour. Adieu, adieu ! ”

La juive s'éloigna, avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémeaux célestes, dont elle devoit être l'épouse à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse ; Les bohémiens s'étoient encore plus éloignés que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres, & les vampyres. Notre hôte dit que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves, et Lamies. Mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus, que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun, avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermétiques — L'hermite parla de Simon le magicien, mais Uzeda soutint, qu'Apollonius de Thyane devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces temps là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et là-dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. il jetta les yeux sur le texte grec, et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien, nommé Ménipe ; il étoit âgé de vingt cinq ans, spirituel & bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontré sur le chemin qui mène à Kenchrée, où elle l'aborda d'un air charmant, et lui dit : “ O Ménipe, je vous aime depuis longtemps. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du fauxbourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter ; Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. ” Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proférées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer, comme sculpteur qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : “ O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. ”

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta : “ Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse ; croyez vous, qu'elle vous aime ?

— Certainement (dit le jeune homme) elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? (dit Apollonius)

— Peut être demain (repartit le jeune homme) ”

Apollonius fit attention au temps du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : “ Où est la belle qui donne ce festin ? ”

Ménipe répondit : “ Elle n’est pas loin. ” puis il se leva un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : “ Cet or, cet argent, et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous, ou à cette femme ? ”

Ménipe répondit : “ Ils sont à cette femme. Pour moi je ne possède que mon manteau de philosophe. ”

Alors Apollonius dit : “ Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? ”

Les convives répondirent : “ Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes pas descendus aux enfers. ”

Alors Apollonius leur dit : “ Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n’est qu’apparence, sans aucune réalité ; Et afin que vous reconnoissiez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces Empuses, que l’on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l’amour, mais de chair humaine ; Et c’est par l’appas du plaisir qu’elles attirent ceux, qu’elles veulent dévorer. ”

La prétendue Phénicienne dit alors : “ Parlez mieux que vous ne faites ” et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les philosophes, et les traita d’insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d’or & d’argent disparut. Les échantons, les cuisiniers disparurent également. Alors, l’Empuse fit semblant de pleurer, & pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin, qui elle étoit ; qu’elle avoit rassasié Menipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu’elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parceque leur sang leur [*sic*] faisoit beaucoup de bien.

“ Je pense (dit l’hermite) que c’étoit l’ame de Ménipe qu’elle vouloit dévorer, plustôt que son corps, et que cette Empuse n’étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin, il n’étoit pas Chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l’église met entre nos mains. De plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix, qui a fait taire les oracles, doit à plus forte raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu’Apollonius, bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n’en auroit pas imposé, au dernier des revenants, puisque ces espèces d’esprits reviennent sur la terre, avec la permission divine, et cela toujours, pour demander des messes, preuve qu’il n’y en avoit pas, au temps du paganisme. ”

Uzeda fut d’un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédés par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d’autres motifs ; Et pour le prouver, il prit un volume des Lettres de Pline, où il lut ce qui suit :

Histoire du philosophe Athénagore.

Il y avoit à Athènes une maison fort grande, & fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans le plus profond silence de la nuit, l’on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l’on prêtoit l’oreille avec plus d’attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin, et puis s’approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard maigre, abattu, avec une longue barbe, des cheveux hérissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu’il secouoit d’une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies, qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parût plus, l’impression qu’il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoît toujours avec la même force, quoique l’objet qui l’avoit causé, eut disparu. À la fin la maison fut abandonnée, et laissée toute entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu’elle étoit à louer où à vendre, dans la pensée, que quelqu’un peu instruit d’une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il aperçoit l'écriveau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, craignant que son imagination trop libre n'allât au gré d'une crainte frivole, et [*sic*] se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire.

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtoient. Il ne lève point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente ; il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre ; Enfin, dans la chambre même. Il regarde ; il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre étoit debout, et l'appelloit du doigt. Athénagore lui fait signe de la main, de l'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait résonner aux oreilles du philosophe.

Celui ci se retourne, et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se lève, prend la lumière, et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés enlacés dans des chaînes ; Les chairs ayant été consumées par le temps, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble, et la ville se charge de les faire ensevelir ; Et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenus, dans tous les temps, comme nous le voyons, mon révérend père, par l'histoire de la baltoÿve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes, de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique ; Et les vampyres entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampyres de Hongrie et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux, et vont sucer le sang des hommes ; Et les vampyres d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes, qui sembloient prendre le chemin du chateau, et qui à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape, et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponnant à des fers, qu'on y avoit placés à dessein. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez à nez, avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes & populaires des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main, et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : “ Ah Cavalier, che vejo, en vuestra bast ; Dirvanos Kamela, ma por quen ? por demonios. ” C'est à dire : Ah Seigneur Cavalier, que vois-je dans votre main ? beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons.

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné que *Dirvanos Kamela* voulût dire, beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de me l'expliquer ; puis, me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent, à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine et encore frais, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu

malin : “ Savez vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d’une bande, dont on dit un peu de mal, dans le pays ? N’avez vous pas un peu peur de nous ? ”

Au mot de peur, j’avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main, et me dit : “ Pardon Seigneur Cavalier, je n’ai pas voulu vous offenser, et j’en suis si éloigné, que je vous prie même, de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sîtes les plus riants, et à coté, ce que l’on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre gout. ”

J’acceptai cette offre, avec un plaisir d’autant plus grand, que je commençois à m’ennuyer un peu, des dissertations du cabaliste, et de la solitude de son chateau.

Alors le vieux Bohémien, me conduisit à sa tente, et me dit : “ Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le temps que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d’autant mieux à votre sureté. ”

Je répondis au vieillard, qu’ayant l’honneur d’être Capitaine aux gardes Wallones, je ne devois chercher de protection que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : “ Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits, tueroient un Capitaine aux gardes Wallones, tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là il y auroit de l’imprudence à le tenter. ” Le vieillard avoit raison, et j’eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à roder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servit à souper. Le couvert fut mis à l’abri d’un Caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l’on nous servit sur une peau de buffle passée en façon de maroquin, qui nous tenoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l’eau d’une source, qui sortoit du rocher à deux pas de nous. Le chef lui même, soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m’en présageoit de nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef, et l’on mit une garde à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l’on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu’on venoit se presser contre moi. “ Mon Dieu ! (me dis-je en moi même) faudrat-il encore m’éveiller entre les deux pendus ? ” Cependant je ne m’arretai point à cette idée. Je m’imaginai que ces manières tenoient à l’hospitalité Bohémienne, et qu’il convenoit peu, à un militaire de mon âge, de ne s’y point prêter. Ensuite je m’endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

DOUZIEME JOURNÉE

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de Los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. “ Levez vous, Seigneur Cavalier (me dit le chef) nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n’a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m’habillai à la hâte, et je montai sur ma mule. Nous prîmes les devants, avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivoit de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyois avoir passé la nuit. Quelquefois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pieds au dessus ou au dessous d’elles. Alors je m’arrêtois à les considerer, et il me sembloit, que c’étoient mes cousines. Le vieux chef paroissoit s’amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures, d’une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau sur le haut d’une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l’inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voilà des marchandises d’Angleterre et du Bresil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l’Andalousie, Grenade, Valence, & la Catalogne. Le roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d’un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D’ailleurs, en Espagne tout le monde s’en mêle. Quelques uns de ces ballots, seront déposés dans les casernes des soldats, d’autres dans les cellules des moines, et jusques dans les caveaux des morts. Les ballots marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les alguazils, qui s’en feront un mérite à la douâne, et n’en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s’étendoit fort au delà de la portée de nos sens, c’est à dire, que l’horizon y étoit si éloigné, qu’il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du chef, qui apportèrent le dîner. De près comme je l’ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés sembloient me dire, qu’elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi, m’avertissoit que ce n’étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude, que des gens envoyés à l’avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu’il entremêloit son manger, de fréquentes accolades à un outre rempli de bon vin ; tandis que je me contentois de l’eau d’une source voisine.

Lorsque nous eûmes contenté notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit à me conter son histoire, qu’il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna, Chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l’Espagne, me connoissent sous le nom de Pandesowna ; c’est, dans leur jargon la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s’apelloit Don Phelipe d’Avadoro, et il passoit pour l’homme le plus grave et le plus méthodique de son temps. Il l’étoit même si fort, que si je vous contois l’histoire de l’une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entière, ou du moins, de tout le temps qui s’est écoulé entre ses deux mariages. Le premier à qui je dois le jour, et le second qui causa sa mort, par l’irrégularité qu’il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s’y prit d’une tendre habitude pour une parente éloignée, qu’il épousa aussitôt qu’il en fut le maître. Elle mourut en me mettant au monde, et mon père inconsolable de sa perte, se renferma chez lui, pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses

proches. Le temps qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respira l'air frais pendant un quart-d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de sa connoissance, dans la maison vis-à-vis, et les salua d'un air assez gai ; On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de fra Hieronimo Santèz Théatin, et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en fra Hieronimo alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye que les hommes font, pour forcer les femmes à défiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise ; au contraire, il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper, avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux en lui disant " agour " et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " agour " étoit quelquefois le seul mot qu'il prononçat dans toute la journée ; car bien qu'il s'intéressât vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains, & jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à la fenêtre, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. À son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier a remettre chaque meuble à la même place, où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvroit à l'instant le moindre brin de paille, ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, & coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt-quatre cigars, si bien pliés, si unis, qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du Palais d'Albe, et six, en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il regardoit du côté de la porte de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son dîner.

Après le dîner, il fumoit les douze autres cigars ; puis il fixoit les yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonnât l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Morèno, où il écoutoit parler quelques gens de lettres, qui avoient coutûme de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutûme de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle fra Hieronimo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felicia Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rapellât la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses ; toujours est-il certain, qu'il pria fra Hieronimo de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même temps il pourvut à mon entretien, en m'assignant le revenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des

Théatins.

Hélas ! il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eù quelque pressentiment de la prodigieuse différence que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il étoit méthodique & uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant, jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille, et d'une vie retirée, m'a toujours suivi, dans mes courses vagabondes, et le goût du changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de Bohémiens. C'est bien une espèce de retraite, et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux, les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole et je dis au conteur : " Seigneur Avadoro et Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, a du vous offrir des aventures bien singulières. "

Le bohémien me répondit : " Seigneur Cavalier, j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quant au reste de ma vie, elle n'offre que des évènements assez communs, où vous ne trouverez de remarquable, que l'engouement dont je me prenois, pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun, plus d'un ou deux ans de suite. " Après m'avoir ainsi répondu, le Bohémien continua en ces termes :

Je vous ai dit que ma tante Dalanosa, m'avoit retiré chez elle ; Elle n'avoit point d'enfants, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes, à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces, et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés, que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leur résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi, un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais quelle est l'obstination, dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite, et d'efficacité sur son oncle Hieronimo, que celui ci se résolut enfin, à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant, qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Hieronimo le fit, comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Hieronimo proposa une entrevue au jardin du Buen-retiro ; Mais cette promenade n'entroit point dans le plan méthodique & uniforme dont mon père ne s'écartoit jamais. Plustot que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Hieronimo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie, avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies, il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici, comment ce goût lui étoit venu. Un jour qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi ; La conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit qu'il n'en avoit point, où qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout-de-suite, & lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, & fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne regardoient comme très difficile. En effet il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galles, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de

la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parceque la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en séparer ; que de plus, la gomme elle même, tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prévenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'alcool.

Mon père acheta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parceque son auteur recommançoit de faire l'encre en grande quantité à la fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux esprits, rassemblés chez Morèno ; tous la trouvèrent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit jamais eu l'occasion d'obliger qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux esprits de Madrid avoient en moins de rien tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une dame-jeanne, de celles où les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux esprits épuisèrent, comme ils avoi[en]t fait les autres, et toujours en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se décida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter, autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelqu'homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelqu'ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, & comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Felipe del Tintero largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; & je brûlois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doûtoit pas, que dès que mon père auroit eû le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin, de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Hieronimo, tous les derniers dimanches de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin, lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Hieronimo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda de ne toucher à rien, dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, & ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Brésil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joye en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous acheminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Prado, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Tolède, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever & de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi

propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso, en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients & les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma tante, je m'elançai sur le fourneau, & delà sur l'armoire.

Dabord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux, pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon pied posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire ; Je lâchai les mains, et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre, et la brisa en mille pièces — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire, qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se démit le pied, et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas longtemps, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdus connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie, d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison fut, que ma tante m'annonça que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage, me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentois, fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise, ou bien être porté dans une litière. “ Ni l'un, ni l'autre assurément (lui répondis-je avec le plus extrême emportement) je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture, et une épée de longueur ; Je ne partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de vôtre intérêt de me les donner, puisque c'est à moi de vous défendre. ” Je dis mille folies pareilles, qui me paroisoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables, dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda, et nous prîmes celle de Valladolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle, une petite chaise très commode, montée sur un bât, et surmontée d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air ; et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelque une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin, et autres endroits suspects.

L'on imagine bien, qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie, que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue dont les mules occupoient la meilleure partie, et les hommes la plus petite. Mais on n'en étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit mille traits malins, à l'hôtesse, qui lui repliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état ; jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprit, qui n'étoient suspendus, que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisoient retentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux rauques chansons du chévrier. Les voyageurs faisoient connoissance, s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la

brazière. Chacun disoit qui il étoit, d'où il venoit, et quelquefois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon temps ; Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse que l'on mènoit alors en voyage avoit des charmes, que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous les voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, & que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversés, l'un d'eux, qui n'avoit pas encore ouvert la bouche, dit : " Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis ; mais en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si effrayante, que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup, si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. "

Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire ; On le pressa, beaucoup de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtemps presser ; enfin, il commença en ces termes :

Histoire de Giulio Romati et de la princesse de Monte Salerno.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appellé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loi de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable ; mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter, dire, que j'ai marché sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans ; et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai réussi assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis pas ces choses, pour en tirer vanité ; Mais parcequ'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux pas être pris pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est la seule science, que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'aplication prit sur ma santé, et mon père ne connoissant aucun genre de distraction qui pût me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revinsse en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plustôt en route, qu'il s'opéra en moi, un changement très favorable. Je retrouvai mon appétit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais dès la troisième journée je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas, que le mien pût me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage, par voir les merveilles que la nature a répandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro, Novo, Caltanizete, et j'arrivai au pied de l'Etna en un village dont j'ai oublié le nom. Là je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce temps, occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on a faites depuis peu sur le baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles, qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parcequ'elles étoient au-dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux où je croyois presque participer aux lumières éthérées, ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes agit sur nos corps, d'une manière toute particulière, en rendant nôtre pouls plus fréquent, et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin,

je quittai la montagne, et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée, que celle de Palerme. Ce n'est pas que les sciences exactes aient beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupoit beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout, et les belles choses que l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique ; et l'hébreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flateur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai, et pris le chemin de Messine. Cette place fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit, et j'abordai à Reggio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Reggio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolitains. Je ne savois absolument comment faire, pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu, par je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours, que j'étois arrêté à Reggio, et livré à ces incertitudes, lorsqu'un jour, après m'être assez longtemps promené sur le port, je m'assis sur des pierres du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme d'une figure avantageuse, & couvert d'un manteau écarlate ; il s'assit à côté de moi, sans faire de compliments, puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est il occupé de quelque problème d'Algèbre où d'Astronomie ?

— Point du tout (lui répondis-je) le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Reggio à Naples, et le problème qui l'embarasse en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu prenant un air fort sérieux me dit “ Seigneur Romati vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez, auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arrêter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau, donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ”

En même temps il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main, et disparut.

Ici, j'interrompis le chef des Bohémiens, pour lui dire, que j'avois entendu parler de ce Zoto, et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi (reprit Pandesowna) ils sont ainsi que moi au service du grand Scheik des Gomèlez.

— Quoi, vous aussi à son service ? (m'écriai-je avec le plus grand étonnement) ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du Chef, qui se leva aussitôt, et me laissa le temps de m'occuper, de ce qu'il venoit de m'apprendre.

“ Quelle est donc (me dis-je en moi même) quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelquefois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute ? Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ”

Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; La conversation fut en bon Espagnol, sans aucun mélange de Hérigonza ; (ou jargon Bohémien) Leur esprit étoit cultivé, & leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

TREIZIEME JOURNÉE.

Le chef des Bohémiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier, les ennemis approchent ; c’est à dire les gardes de la douâne. Il est juste de leur céder le champ de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise, et puis nous partirons. ”

Comme l’on voyoit déjà les gardes de la douane de l’autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte, tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra Morena. Enfin, nous nous arrêtâmes dans une vallée fort profonde, où déjà l’on nous attendoit, et l’on avoit préparé notre repas. Après qu’il fut terminé, je priai le Chef de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes :

Suite de l’histoire de Pandésowna.

Vous m’avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles le récit admirable de Giulio Romati, voici donc à peu près comment il s’exprima :

Suite de l’histoire de Giulio Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu’il m’avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s’en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu’à leur bêtes. Je choisis l’homme, qui jouissoit parmi eux, de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique, et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule, & deux valets qui suivoient à pied.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plustôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m’arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n’étois plus qu’à deux journées de Naples, lorsque l’idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m’étois beaucoup attaché à l’histoire de la renaissance des arts, dont l’école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m’entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin, à Monte Brugio, et conduit par un guide du village, je m’enfonçai dans le pays le plus sauvage, qu’il soit possible d’imaginer. Sur le midi, nous arrivâmes à une mesure toute ruinée, que le guide m’assura être une auberge, mais je ne m’en aperçus pas à la réception que me fit l’hôte. Car bien loin de m’offrir quelques provisions, il me demanda en grace, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J’avois éfectivement quelques viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide, et mon valet, car les muletiers étoient restés à Monte Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après, je découvris un château très vaste, situé sur le haut d’une montagne. Je demandai à mon guide, comment ce lieu s’appelloit, et s’il étoit habité. Il me répondit, que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : “ Lo monte, ou bien lo Castello. ” Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l’intérieur on avoit bâti une chapelle avec quelques cellules, où les franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : “ On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l’on commence à en parler, je m’enfuis de la cuisine,

et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père franciscain, qui me donne son scapulaire à baiser. ” Je demandai à ce garçon, si nous passerions près de ce château ; Il me répondit, que nous passerions à mi côte de la montagne, sur laquelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages, et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne, qui n’offroit aucun abri. Le guide dit : qu’il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m’y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s’abattit, et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m’accrochai à un arbre, et lorsque je sentis que j’étois sauvé, j’appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu’à leur lumière je pus distinguer les objets qui m’environnoient, et changer de place avec quelque sûreté. J’avançai en me tenant aux arbres, et j’arrivai ainsi, à une petite caverne, qui n’aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle, où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vent, les coups de tonnerre se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation fâcheuse. Tout à coup je crois entrevoir des flambeaux errants dans le creux du vallon. J’entends des voix ; Je pense que ce sont mes gens ; j’appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d’autres, des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement, et me dit : “ Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Monte Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits, et suivez nous au château.

— Quoi, (lui dis-je) vous voulez me conduire à ce chateau inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout, (reprit le jeune homme) vous verrez un palais superbe, et nous n’en sommes qu’à deux cent pas. ”

Je jugeai qu’effectivement quelque Princesse du pays, avoit une habitation dans les environs. Je m’habillai, et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n’éclairaient point le reste de l’édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme me quitta au bas de l’escalier, et lorsque j’en eus monté la première marche, je trouvai une Dame, d’une beauté peu commune, qui me dit : “ Monsieur Romati, Madame la Princesse de Monte Salerno m’a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. ”

Je lui répondis : qu’en jugeant de la Princesse par ses dames d’honneur, l’on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire, étoit comme je l’ai dit, d’une beauté parfaite, et elle avoit l’air si grand, que ma première idée fut, de la prendre pour la Princesse elle même. Je remarquai aussi qu’elle étoit mise à peu près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j’imaginai que c’étoit là le costume des Dames de Naples, et qu’elles avoient repris d’anciennes modes.

Nous entrâmes d’abord dans une salle où tout étoit d’argent massif. Le parquet étoit en carreaux d’argent, les uns mats, les autres polis. La tapisserie aussi d’argent massif, imitoit un Damas, dont le fond eut été poli, & les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables étoient du travail d’orfèvrerie le plus admirable. “ Monsieur Romati (me dit la prétendue Dame d’honneur) toute cette vaisselle vous arrête bien longtemps. Ce n’est ici que l’antichambre, où se tiennent les valets de pied de Madame la Princesse. ”

Je ne répondis rien, et nous entrâmes dans une pièce à peu près semblable à la première. Si ce n’est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans. “ Cette pièce (dit la Dame) est l’antichambre où se tiennent les gentilshommes d’honneur, le Major Dôme, et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or, ni argent dans les

appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger, par cette salle à manger. ” Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en marbre blanc, qui régnoit tout autour. L’on y voyoit aussi de magnifiques buffets, couverts en vases de cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans la salle des officiers, d’où nous passâmes dans le salon de compagnie. “ Par exemple (dit la Dame) Je vous permets d’admirer cette pièce. ” Je l’admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazuli, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table coûte plusieurs années de travail. Le Dessin avoit une intention générale, et présentoit l’ensemble le plus régulier. Mais, lorsque l’on en examinait les différents compartiments, l’on voyoit que la plus grande variété dans les détails n’ôtoit rien de l’effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fut toujours le même dessin, ici il offroit l’assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c’étoient les coquillages les mieux émaillés, plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l’imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet, étoit représenté un écrin, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroisoit en relief, et réel, comme dans les tables de Florence. “ Monsieur Romati (me dit la dame) si vous vous arrêtez à tout, nous n’en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d’abord sur un tableau de Raphaël, qui paroisoit être la première idée de son école d’Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d’autant qu’il étoit peint à l’huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d’Omphale, la figure de l’Hercule étoit de Michel Ange, et l’on reconnoit le pinceau du Guide, dans la figure de la femme. En un mot chacun des tableaux de ce Sallon étoit plus parfait, que tout ce que j’avois vu jusqu’alors. La tapisserie n’étoit que d’un velour vert tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L’une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phryné exigea le sacrifice.

La seconde la faune du même artiste.

La troisième la véritable Vénus de Praxitèle, dont celle de Médicis n’est qu’une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du sallon étoient des commodes à tiroir, qui au lieu d’être ornées en bronze, l’étoient du plus beau travail de joaillerie, qui servoit à enchasser des camées, tels que l’on n’en trouve que dans les cabinets des rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d’or, du plus grand module. “ C’est ici (me dit la Dame) que la Princesse passe ses après dinées, et l’examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs, qu’intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors, nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits, d’une grandeur extraordinaire. On n’y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousseline des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d’une telle finesse, qu’on les eut prises pour quelque brouillard qu’Arachné elle même auroit trouvé moyen d’enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? (demandai-je à la dame)

— C’est (me répondit-elle) pour en changer, lorsqu’on se trouve échauffé et que l’on ne peut dormir.

— Mais (ajoutai-je) pourquoi ces lits sont ils si grands ?

— C’est (repliqua la Dame) parceque la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu’elle veut causer, avant de s’endormir. Mais, passons à la chambre des bains. ”

C’étoit une rotonde tapissée en nacre, et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d’un filet de perles, à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur, & de la même eau. Le plafond étoit fait d’une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire, il y avoit un bassin circulaire, autour duquel régnoit un cercle de mousse artificielle, où l’on avoit rangé les plus belles coquilles, de la mer des

Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration, & je dis : “ Ah ! Madame ! le Paradis n’est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis ? (s’écria la dame, avec l’air de l’égarement et du désespoir) le Paradis !... N’a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimez plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement... Suivez moi. ”

Nous passames alors dans une volière, remplie de tous les oiseaux du tropique, & de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame (dis-je, à ma belle conductrice) comment songe-t-on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois, que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m’y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m’y entretenir de la Princesse, qui possède tant de merveilles. ” La dame sourit obligeamment, me servit, s’assit, et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Monte Salerno...

— Qui vous Madame ?...

— Je voulois dire la Princesse de Monte Salerno ; Mais ne m’interrompez plus ”

Histoire de la Princesse de Monte Salerno.

Le Prince de Monte Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit Grand d’Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand Ecuyer, grand maitre de la maison, grand Veneur, enfin, il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du royaume de Naples. Mais bien qu’il fut au service du roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux ci, se trouvoit le marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, & possédant toute sa confiance, qu’il partageoit cependant avec sa femme la marquise de Spinaverde, première Dame d’atours de la Princesse.

J’avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Monte Salerno avoit dix ans, lorsque sa mère mourut. À cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince, le mari pour prendre la régie de tous les fiefs, la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère & la jeune Princesse vinrent résider à Monte Salerno.

On s’occupoit peu de l’éducation d’Elfride, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres desirs...

“ De vos moindres desirs... (dis-je à la dame)

— Je vous avois prié de ne point m’interrompre, reprit-elle avec un peu d’humeur. ”

Après quoi elle continua en ces termes :

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d’épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras, et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m’en donna d’autres, qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, & nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d’un moment. Enfin il mourut, après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles nous retournâmes à Monte Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s’écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m’étoient d’autant plus douces, que la Spinaverde m’assuroit tous les jours que j’avois raison, que tout le monde étoit fait pour m’obéir, et que ceux qui ne m’obéissoient pas assez tôt, ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant, toutes mes femmes me quittèrent l’une après l’autre, et je me vis sur le point d’être réduite le soir à me deshabiller moi même. J’en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère & douce Princesse, essuyez vos beaux yeux. Je vous déshabillerai ce soir, et

demain je vous amènerai six femmes de chambre dont surément vous serez contente. ”

Le lendemain à mon réveil, la Spinaverde me présenta six jeunes filles très belles, dont la première vue, me causa une sorte d'émotion. Elles mêmes paroisoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres, et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fâchois jamais.

“ Mais Madame, (dis-je à la Princesse) ces jeunes filles étoient peut être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avois prié, de ne pas m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours :

Le jour où j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'étoit un Secrétaire d'Etat, l'Ambassadeur d'Espagne, et le duc de Guadamarra. Celui ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n'y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier, qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir, on proposa une promenade au parc. À peine y avions nous fait quelques pas, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres, et vint fondre sur nous : Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main, et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le Duc, s'enferma lui même dans son épée, et tomba à ses pieds. Je me crus redevable de la vie à la valeur, et à l'adresse du Duc. Mais le lendemain j'appris, que le taureau avoit été aposté exprès par l'écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naître cette occasion de me faire une galanterie, à la manière de son pays. Alors, loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avoit fait, et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion, pour me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d'état, et me donner un maître. Quelque temps après, le même Secrétaire d'Etat vint encore me voir, accompagné d'un autre Ambassadeur, & du prince régnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc blafard, qui voulut m'entretenir des majorats qu'il avoit dans les états héréditaires mais en parlant Italien, il avoit l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence étoit très nécessaire dans ses majorats des Etats héréditaires. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus surément à Monte Salerno, elle a fait exécuter toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! (m'écriai-je) elle a parfaitement réussi ; ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” À ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” puis elle se mit à rire d'un rire convulsif & affreux, en répétant toujours : “ Oui, le Paradis, le Paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scène devenoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me regarda d'un air sévère, & m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voûtes souterraines, au delà desquelles on apercevoit comme un lac d'argent, et qui effectivement étoit de vif-argent. La Princesse frappa dans ses mains, & l'on vit paroître une barque, conduite par un nain jeune. Nous montâmes dans la barque, et je m'aperçus que le nain avoit le visage d'or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c'étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l'argent vif avec beaucoup d'adresse, et faisoit avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée & couverte de pierreries. Des perroquets dont le plumage étoit d'émeraudes voloient sur nos têtes. Des Nègres d'Ebène nous présentoient des plats d'or, remplis de cerises de rubis, & de raisins de Saphir ; mille autres objets surprenants, remplissoient ces voûtes merveilleuses, dont l'œil n'apercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de répéter ce mot de Paradis, pour voir l'effet qu'il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis “ En vérité Madame, on peut dire que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde, et me dit : “ Pour que vous jugiez d'autant mieux des agréments de ce séjour, je vais vous présenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une

clef d'or pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velour noir, et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un Squelette, qui s'avança vers moi, d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le Squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme, & m'assailit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre Squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier Squelette, et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarassai, mais un troisième Squelette sortit du coffre, et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grâce à la Princesse.

La Princesse ordonna aux Squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : “ Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. ” En même temps elle me saisit le bras ; je le sentis brûlé jusqu'à l'os, & je m'évanouis.

Je ne sais, combien de temps je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis, que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir, et j'arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le Supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis, et tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit, le Supérieur me dit : “ Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? ”

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé, et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le Supérieur ouvrit un coffre, qui étoit près de son lit, et en tira un vieux parchemin. “ Voilà (me dit-il) la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. ” Je déroulai le parchemin, & j'y lus ce qui suit :

En l'année du Seigneur 1503. neuvième année de Frédéric Roi de Naples et de Sicile, Elfrida de Monte Salerne, poussant l'impiété jusqu'à l'excès, se vantoit hautement de posséder le véritable Paradis, et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du Jeudi au Vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de Satan, où l'ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtemps obsédé, & obsèdent encore, par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Monte Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs — C'est pourquoi, nous Pie troisième, Serviteur des Serviteurs &c^a nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines &c^a

Je ne me rappelle plus, du reste de la bulle. Ce dont je me rappelle, c'est que le Supérieur m'assura, que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu'elles se renouvelloient néanmoins quelquefois, et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps il me conseilla de faire dire des Messes, pour le repos de la princesse, et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil, et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale, m'a laissé une impression mélancolique, que rien ne peut effacer, et de plus, je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela, Romati releva sa manche ; et nous fit voir son bras, où l'on distinguoit la forme des doigts [*sic*] de la princesse, et comme des marques de brûlure.

Ici j'interrompis le chef, pour lui dire que j'avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapélius, et que j'y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

“ Cela peut être (reprit le chef) peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l'a-t-il inventée. Toujours est il sûr, que son récit contribua beaucoup, à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague, de trouver des aventures merveilleuses, que je ne trouvois jamais. Mais telle

est la force des impressions que nous recevons dans nôtre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtemps ma tête, et que je ne m'en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesowna (dis-je alors au chef des Bohémiens) ne m'avez vous pas fait entendre, que depuis que vous vivez dans ces montagnes, vous y aviez vu des choses que l'on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai, (me répondit-il) j'ai vu des choses qui m'ont rappelé l'histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l'on dina, et comme le Chef avoit encore des occupations, je pris mon fusil et j'allai chasser. Je gravis quelques rochers, et ayant jetté les yeux sur la vallée qui s'étendoit à mes pieds, je crus reconnoître la potence funeste des deux frères Zoto. Cette vue piqua ma curiosité. Je pressai ma marche, et éfectivement je me trouvai au pied du gibet, et les pendus y étoient accrochés. J'en détournai les yeux, et je repris tristement le chemin du camp. Le Chef me demanda ou j'avois été. Je lui répondis, que j'avois été, jusqu'à la potence des deux frères de Zoto.

“ Y étoient-ils ? (me dit le Bohémien)

— Comment (lui répondis-je) ont-ils quelquefois la coutume de s'absenter ?

— Très souvent (dit le Chef) surtout la nuit. ”

Ce peu de mots me rendit excessivement rêveur. Je me retrouvais tout à coup dans le voisinage de ces maudits fantômes, et qu'ils fussent des Vampyres, ou que l'on s'en servit pour me persécuter, il me sembloit toujours, que j'en avois beaucoup à craindre. Je fus triste, tout le reste du jour, je m'allai coucher sans souper, et je rêvai de Vampyres, de fantômes, de Cochemares, de Spectres & de pendus.

QUATORZIEME JOURNÉE.

Les Bohemiennes apportèrent mon chocolat et voulurent bien déjeuner avec moi ; ensuite je pris mon fusil, et je ne sais quelle attraction funeste me conduisit à la potence des frères de Zoto.

Ils étoient décrochés. J'entrai dans l'intérieur du gibet ; j'y trouvai les deux cadavres étendus de leur long, et entre eux une jeune fille, que je reconnus pour Rebecca.

Je l'éveillai le plus doucement possible. Cependant la surprise, que je ne pus lui sauver tout à fait, la mit dans un état cruel. Elle eut des convulsions, pleura, s'évanouit. Je la pris dans mes bras, et la portai jusqu'à une source voisine. Je lui jettai de l'eau au visage, et la fis revenir insensiblement.

Je n'eus jamais osé lui demander comment elle étoit venue à cette potence, mais ce fut elle, qui parla la première. “ Je l'avois bien prévu (me dit-elle) que votre discrétion nous seroit funeste. Vous n'avez pas voulu nous conter votre aventure ; Je suis devenue comme vous, la victime, de ces maudits Vampyres. Je ne puis encore me persuader les horreurs de cette nuit. Je vais cependant tâcher de me les rappeler, et de vous en faire le récit ; mais vous me comprendriez mal, si je ne reprenois de plus haut l'histoire de ma vie. ”

Rebecca donna quelques instants à la réflexion, et commença en ces termes.

Histoire de Rebecca.

Mon frère en vous contant son histoire, vous a dit une partie de la mienne. Mon père l'avoit destiné à être l'époux des deux filles de la reine de Saba, et il vouloit que j'épousasse les deux génies qui président à la constellation des gémeaux. Mon frère flatté de l'alliance qu'on lui promettoit, en redoubla d'ardeur, pour les sciences cabalistiques. Ce fut le contraire chez moi. Epouser deux génies à la fois, me parut effrayant ; l'idée seule, m'en troubla si fort, que je ne pus prendre sur moi, de composer deux lignes de Cabale. Chaque jour je remettois l'ouvrage au lendemain, et je finis par oublier un art, aussi difficile que dangereux.

Mon frère ne tarda pas, à s'apercevoir de ma négligence, et m'en fit les reproches les plus amers. Je lui promis de me corriger, et je n'en fis rien. Enfin il me menaça de se plaindre de moi à mon père. Je le conjurai de m'épargner. Il promit d'attendre encore, jusqu'au Samedi suivant. Mais comme alors je n'avois encore rien fait, il entra chez moi à minuit, m'éveilla, et me dit qu'il alloit évoquer l'ombre de mon père, le terrible Mamon.

Je me précipitai à ses genoux, j'implorai sa pitié, il fut inexorable. Je l'entendis proférer la formule épouvantable, inventée jadis par la Baltoyve d'Endor. Aussitôt mon père m'apparut assis sur un trône d'ivoire. Son œil menaçant me donnoit la mort, et je craignis de ne pas survivre au premier mot qui sortiroit de sa bouche. Il parla cependant. Il parla du Dieu d'Abraham, et de Jacob. Il osa les proférer ces imprécations épouvantables.

(Ici la jeune Israélite couvrit son visage de ses mains, et parut frémir à la seule idée de cette scène cruelle. Enfin, elle se remit et continua en ces termes)

Je n'entendis pas la fin du discours de mon père ; Je m'étois évanouie avant qu'il l'eût achevé. Revenue à moi, je vis mon frère qui me présentoit le livre des Schefiross. Je pensai m'évanouir de nouveau. Mais il fallut se soumettre. Mon frère qui se doutoit bien, qu'il faudroit avec moi, en revenir aux premiers éléments, eut la patience de les rappeler peu à peu à ma mémoire. Je commençai par la composition des syllabes, je passai à celle des mots, et des formules, enfin je finis par m'attacher à cette science sublime. Je passois les nuits dans le cabinet, qui avoit servi d'observatoire à mon père, et j'allois me coucher, lorsque la lumière du jour, venoit troubler mes opérations ; alors je tombois de sommeil. Ma mulatresse Zulica me déshabillait presque sans que je m'en aperçusse. Je dormois

quelques heures, et puis je retournois à des occupations, pour lesquelles je n'étois point faite, comme vous l'allez voir.

Vous connoissez Zulica, et vous avez pu faire quelque attention à ses charmes ; elle en a infiniment. Ses yeux ont l'expression de la tendresse ; sa bouche s'embellit par le sourire ; son corps a des formes parfaites ; Un matin, comme je venois de l'observatoire, je l'appellai pour me déshabiller. Elle ne m'entendit pas. J'allai à sa chambre qui est à côté de la mienne, et je la vis à la fenêtre penchée en dehors à demi nue, faisant des signes de l'autre côté du vallon, et soufflant sur sa main des baisers, que son ame entière sembloit suivre.

Je n'avois aucune idée de l'amour. L'expression de ce sentiment frappoit pour la première fois mes regards. Je fus tellement émue et surprise, que j'en restai aussi immobile qu'une statue. Zulica se retourna. Un vif incarnat perçait à travers la couleur noisette de son sein, et se répandit sur toute sa personne. Je rougis aussi, puis je pâlis ; j'étois prête à défaillir. Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur, que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui régnoit dans ses sens.

Zulica me déshabilla à la hâte, et lorsque je fus couchée, elle parut se retirer avec plaisir, et fermer la porte avec plus de plaisir encore. Bientôt après j'entendis les pas de quelqu'un, qui entroit dans sa chambre. Un mouvement aussi prompt qu'involontaire, me fit courir à la porte, et attacher mon œuil au trou de la serrure. Je vis le jeune mulâtre Tanzaï. Il s'approchoit tenant une corbeille remplie des fleurs, qu'il venoit de cueillir dans la campagne. Zulica courut au-devant de lui, prit les fleurs à poignée, les pressa contre son sein. Tanzaï s'approcha pour respirer leur parfum, qui s'exhaloit avec les soupirs de sa maitresse. Je vis distinctement Zulica, éprouver dans toute sa personne un frémissement, qu'il me parut ressentir avec elle. Elle tomba dans les bras de Tanzaï, et j'allai cacher dans mon lit ma honte et ma foiblesse.

Ma couche fut inondée de mes larmes. Les sanglots m'étouffoient, et dans l'excès de ma douleur je m'écriai : “ Ô ma Cent et Douzième ayeule, de qui je porte le nom, douce et tendre épouse d'Isaac, si du sein de vôtre beau père, du sein d'Abraham, si vous voyez l'état ou je suis, appechez l'ombre de Mamon, et dites lui, que sa fille est indigne des honneurs qu'il lui destine. ”

Mes cris avoient éveillé mon frère. Il entra chez moi, et pensant que j'étois malade, il me fit prendre un calmant. Il revint encore à midi, et me trouvant le pouls agité, il s'offrit à continuer pour moi, mes opérations cabalistiques. J'acceptai sa proposition avec plaisir, car il m'eut été impossible d'y travailler. Je m'endormis vers le soir, et j'eus des rêves bien différents de ceux que j'avois eu jusqu'alors. Le lendemain, je révois toute éveillée, ou du moins j'eus des distractions qui auroient pu le faire croire.

Une nuit mon frère entra dans ma chambre. Il avoit sous son bras le livre des Shefiross, et dans sa main une écharpe constellée, sur laquelle étoient écrits, les soixante et dix noms, que Zoroastre a donnés à la constellation des Gémaux. “ Rebecca (me dit-il) Rebecca ! Sortez d'un état qui vous déshonore ; Il est temps que vous essay[i]ez votre pouvoir sur les peuples élémentaires, et sur les esprits infernaux. Cette bande constellée vous garantira de leur pétulance. Choisissez sur les monts d'alentour, le lieu que vous croirez le plus convenable pour votre opération. Songez que votre sort en dépend. ” Après avoir ainsi parlé, mon frère m'entraîna hors de la porte du chateau, et ferma la grille sur moi.

Abandonnée à moi même, je rappelai mon courage. La nuit étoit sombre ; j'étois en chemise, nuds pieds, les cheveux épars, et mon livre dans une main. Je dirigeai ma course vers la montagne, qui me parut la plus proche. Un pâtre voulut mettre la main sur moi. Je le repoussai avec la main, dont je tenois mon livre, et il tomba mort à mes pieds. Vous n'en serez pas surpris, lorsque vous saurez que la couverture de mon livre étoit faite avec du bois de l'arche, qui avoit la propriété de faire périr tout ce qui la touchoit.

Le soleil commençoit à paroître, lorsque j'arrivai sur le sommet que j'avois choisi pour mes opérations. Je ne pouvois les commencer que le lendemain à minuit. Je me retirai dans une caverne, j'y trouvai une ourse avec ses petits. Elle se jeta sur moi ; mais la reliure de mon livre fit son effet, elle tomba à mes pieds. Ses mammelles gonflées me rappellèrent que je mourois d'inanition, et je n'avois encore aucun génie à mes ordres, pas même le moindre esprit follet. Je pris le parti de me

jetter à terre à côté de l'ourse, et de sucer son lait. Un reste de chaleur que l'animal conservoit encore, rendit ce repas moins dégoûtant ; mais les petits oursons vinrent me le disputer. Imaginez Alphonse, une fille de seize ans, qui n'étoit jamais sortie des murs où elle étoit née, et dans cette horrible situation. J'avois en ma main des armes terribles, mais je ne m'en étois jamais servie, et la moindre inattention pouvoit les tourner contre moi.

Cependant je voyois l'herbe se dessècher, l'air se chargeoit d'une vapeur enflammée, et les oiseaux expiroient au milieu de leur vol. Je jugeai que les démons avertis commençoient à se rassembler. Un arbre s'alluma de lui même ; il en sortit des tourbillons de fumée, qui au lieu de s'élever, environnèrent ma caverne, et me plongèrent dans les ténèbres. L'ourse étendue à mes pieds, parut se ranimer et ses yeux étincelèrent d'un feu, qui pour un instant dissipa l'obscurité. Un esprit malin sortit alors de sa gueule sous la forme d'un serpent ailé. C'étoit Nemraël démon du plus bas étage, que l'on destinoit à me servir. Bientôt après j'entendis parler la langue des Egrégors, les plus illustres des anges tombés, et je compris, qu'ils me faisoient l'honneur d'assister à ma réception dans le monde des êtres intermédiaires. Cette langue est la même dans laquelle nous avons le premier livre d'Enoch, ouvrage dont j'ai fait une étude particulière.

Enfin Sémiaras Prince des Egrégors, vint m'annoncer qu'il étoit temps de commencer. Je sortis de ma caverne, j'étendis en cercle mon écharpe constellée, j'ouvris mon livre, et je prononçai à haute voix les formules terribles que jusqu'alors je n'avois osé lire que des yeux. Vous jugez bien, Seigneur Alphonse que je ne puis vous dire ce qui se passa alors, et même vous ne pourriez le comprendre. Je vous dirai seulement que j'acquis un assez grand pouvoir sur les esprits, et que l'on m'enseigna les moyens de me faire connoître des gémeaux célestes. Vers ce temps là, mon frère aperçut le bout des pieds des filles de Salomon. J'attendis que le soleil entrât dans le signe des gémeaux, et j'opérai à mon tour. Ce jour là, ou plutôt cette nuit là, je fis un effort prodigieux de travail. Enfin vaincue par le sommeil, je fus forcée de lui céder.

Le lendemain matin Zulica vint me présenter mon miroir, et j'y aperçus deux figures humaines qui sembloient être derrière moi. Je me retournai & je ne vis rien. Je regardai dans le miroir, et je les revis encore. Au reste cette apparition n'avoit rien d'effrayant. Je vis deux jeunes gens dont la stature étoit un peu audessus de la taille humaine. Leurs épaules avoient aussi un peu plus de largeur, mais elles avoient une rondeur qui tenoit de notre sexe. La poitrine s'élevoit aussi comme celle des femmes, mais leurs seins étoient comme ceux des hommes. Leurs bras arrondis et parfaitement formés étoient couchés sur leurs hanches, dans l'attitude que l'on voit aux statues Egyptiennes. Leurs cheveux étoient d'azur et d'or, et toiboient en grosses boucles sur leurs épaules. Je ne vous parle pas des traits de leurs visages ; vous pouvez imaginer si des demi-dieux sont beaux ; car enfin c'étoient là les gémeaux célestes. Je les reconnus aux petites flammes qui brilloient sur leurs têtes.

“ Comment ces demi Dieux étoient ils habillés ? demandai-je à Rebecca. ”

Ils ne l'étoient pas du tout (me répondit-elle) chacun avoit quatre ailes, dont deux étoient couchées sur leurs épaules, et deux autres se replioient et se croisoient autour de leur ceinture. Ces ailes étoient à la vérité aussi transparentes que des ailes de mouche, mais des parties d'or et d'azur mêlées à leur tissu — savoient tout ce qu'il y auroit pu avoir d'alarmant pour la pudeur.

Les voilà donc, (me dis-je en moi-même) ces époux célestes à qui je suis destinée. Je ne pus m'empêcher de les comparer intérieurement au jeune mulâtre qui adoroit Zulica : mais j'eus honte de cette pensée ; Je regardai dans le miroir, je crus voir que les demi dieux me jettoient un regard plein de sévérité, comme s'ils eussent lu dans mon ame, et qu'ils se trouvassent offensés de ce mouvement involontaire de comparaison.

Je fus plusieurs jours, sans oser lever les yeux sur une glace ; enfin je m'y hasardai. Les divins gémeaux avoient les mains croisées sur la poitrine, et leur air plein de douceur fit disparoître ma timidité. Je ne savois cependant que leur dire ; pour sortir d'embarras, j'allai chercher un volume des ouvrages d'Edris que vous appelez Atlas. C'est ce que nous avons de plus beau en fait de poésie ; L'harmonie des vers d'Edris imite celle des corps célestes. La langue de cet auteur ne m'est pas familière, et craignant d'avoir mal lù, je portois à la dérobée mes yeux dans la glace, pour y voir l'effet que je faisois sur mon auditoire. J'eus tout lieu d'en être content[e]. Les Thamims se regardoient l'un

l'autre, avec l'air de m'approuver, et quelquefois ils jetoient dans le miroir des regards que je ne re[n]controis pas sans émotion.

Mon frère entra dans ce moment, et la vision s'évanouit. Il me parla des filles de Salomon, dont il avoit vu le bout des pieds. Il étoit fort gai, je partageai sa joye. Je me sentois moi même pénétrée d'un sentiment qui jusqu'alors m'avoit été inconnu. Le saisissement intérieur qui accompagne d'ordinaire les opérations cabalistiques faisoit insensiblement place à je ne sais quel doux abandon, dont jusques là j'avois ignoré les charmes.

Mon frère fit ouvrir la grille du chateau, qui ne l'avoit pas été depuis mon voyage à la montagne. Nous goûtâmes le plaisir de la promenade. La campagne me parut émaillée des plus belles couleurs. Je trouvai aussi dans les yeux de mon frère, je ne sais quel feu, très différent de l'ardeur qu'on a pour l'étude. Nous nous enfonçâmes dans un bosquet d'orangers ; j'allai rêver de mon côté, lui du sien, et nous rentrâmes encore tout remplis de nos rêveries.

Zulica pour me coucher, m'apporta un miroir. Je vis que je n'étois pas seule ; je fis emporter le miroir, me persuadant comme l'autruche, que je ne serois pas vue, dès que je ne verrois pas. Je me couchai et m'endormis. Mais bientôt des rêves bizarres s'emparèrent de mon imagination. Il me sembla que je voyois dans l'abîme des cieux, deux astres brillants, qui s'avançaient majestueusement dans le Zodiaque. Ils s'en écartèrent tout à coup, et puis reparurent, ramenant avec eux la nébuleuse de la ceinture d'Andromède. Ces trois corps célestes continuèrent ensemble leur course éthérée, et puis ils s'arrêtèrent et prirent l'apparence d'un météore igné. Ensuite ils m'apparurent sous la forme de trois anneaux lumineux, qui après avoir tourbillonné quelque temps, se fixèrent à un même centre. Alors ils se changèrent en une sorte de gloire, où d'auréole qui environnoient un trône de saphir. J'y vis les gémeaux me tendant les bras, et montrant la place que je devois occuper entre eux. Je voulus m'élancer ; mais dans ce moment il me sembla que le mulâtre Tanzai m'arrêtoit, en me saisissant par le milieu du corps. Je fus en effet très saisie, et m'éveillai en sursaut.

Ma chambre étoit sombre, et je vis par les fentes de la porte, que Zulica avoit de la lumière chez elle. Je l'entendis se plaindre, et je la crus malade. J'aurois dû l'appeler, je ne le fis point. Je ne sais quelle coupable étourderie me fit encore avoir recours au trou de la serrure. Je vis le mulâtre Tanzai qui prenoit avec Zulica des libertés qui me glacèrent d'horreur ; mes yeux se fermèrent, et je tombai évanouie.

Lorsque je revins à moi, je vis près de mon lit mon frère, et Zulica. Je jettai sur celle ci un regard foudroyant et lui ordonnai de ne plus se présenter devant moi. Mon frère me demanda le motif de ma sévérité. Je lui contai en rougissant ce qui m'étoit arrivé. Il me répondit, qu'il les avoit mariés la veille ; mais qu'il en étoit bien fâché, n'ayant pas prévu ce qui étoit arrivé. Il n'y avoit eû à la vérité que ma vue de profanée ; mais l'extrême délicatesse des Thammims lui donnoient [*sic*] de l'inquiétude. Pour moi j'avois perdu tout sentiment, excepté celui de la honte, et je serois morte plutôt que de jeter les yeux sur un miroir.

Mon frère ne connoissoit pas le genre de mes relations avec les Thammims. Mais il savoit que je ne leur étois plus inconnue ; et voyant que je me laissois aller à une sorte de mélancolie, il craignit que je négligeasse les opérations que j'avois commencées. Lorsque le soleil fut prêt à sortir du signe des Gémeaux, il crut devoir m'en avertir. Je me réveillai comme d'un songe ; je tremblai de ne plus revoir mes Dieux, de me séparer d'eux pour onze mois, sans savoir même, comment j'étois dans leur esprit, et si je ne m'étois pas rendue tout à fait indigne de leur attention.

Je pris la résolution d'aller dans une salle haute du château, où se trouvoit une glace de Venise, de dix pieds de haut ; mais pour avoir une contenance, je pris avec moi le volume d'Edris, dans lequel se trouve un poème de la création du monde. Je m'assis très loin du miroir, et me mis à lire tout haut. Ensuite m'interrompant, et élevant la voix, j'osai demander aux Thammims, s'ils avoient été témoins de ces merveilles. Alors la glace de Venise quitta la muraille où elle étoit attachée, et se plaça devant moi. J'y vis les gémeaux me sourire, avec un air de satisfaction, et baisser tous les deux la tête, pour me témoigner qu'ils avoient réellement assisté à la création du monde, et que tout s'y étoit passé comme Edris l'avoit dit.

Alors je m'enhardis davantage, je fermai mon livre, & je confondis mes regards avec ceux de mes

divins amants. Cet instant d'abandon pensa me coûter cher. Je tenois encore de trop près à l'humanité, pour pouvoir soutenir une communication aussi intime. La flamme céleste qui brilloit dans leurs yeux, pensa me dévorer. Je baissai les miens, et m'étant un peu remise, je continuai ma lecture ; mais je tombai précisément sur le second chant, où ce premier des poètes décrit les amours des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Il est impossible aujourd'hui, de se faire une idée de la manière dont on aimait dans le premier âge du monde. Ces exagérations que je ne comprenois pas bien, me faisoient souvent hésiter. Dans ces momens là, mes yeux se tournoient involontairement vers le miroir, & il me sembla voir, que les Thammims prenoient un plaisir toujours plus vif à cette lecture. Ils me tendoient les bras, ils s'approchoient de ma chaise. Je les vis déployer les brillantes ailes, qu'ils avoient aux épaules. Je distinguai même, un léger frémissement dans celles qui leur servoient de ceinture. Je crus qu'ils alloient aussi les déployer, et je mis ma main sur mes yeux ; au même instant je la sentis baiser, ainsi que celle dont je tenois mon livre. Au même instant aussi j'entendis que le miroir se brisoit en mille éclats. Je compris que le soleil étoit sorti du signe des gémeaux, et que c'étoit un congé qu'ils prenoient de moi.

Le lendemain, j'aperçus dans une autre glace, comme deux ombres, ou plutôt comme une légère esquisse des traits de mes divins amants. Le surlendemain, je ne vis plus rien du tout. Alors pour charmer les ennuis de l'absence, je passois les nuits à l'observatoire, et l'œil collé au télescope, j'y suivis mes amants, jusqu'à leur coucher. Ils étoient sous l'horizon, que je croyois les voir encore. Enfin, lorsque la queue du cancre [*sic*] disparoissoit à ma vue, je m'allois coucher moi-même, & ma couche étoit souvent baignée de pleurs involontaires, qui même n'avoient pas de motif.

Cependant mon frère, rempli d'amour et d'espérance s'adonnoit plus que jamais à l'étude des sciences occultes. Un jour, il vint me trouver, et me dit, que certains signes qu'il avoit aperçus dans le ciel, lui avoient appris qu'un fameux adepte, qui depuis deux cent ans habitoit la Pyramide de Saophis, étoit parti pour l'Amérique, et qu'il passeroit à Cordoue le 23 de notre mois Thybi, à sept heures, & quarante deux minutes. J'allai le soir à l'observatoire et je trouvai qu'il avoit raison, mais mon calcul me donna un résultat un peu différent. Mon frère soutint que le sien étoit juste, et comme il est fort attaché à ses opinions, il voulut aller lui-même à Cordoue, pour me prouver que la raison étoit de son côté. Mon frère auroit pu faire ce voyage en aussi peu de temps, que je vous le raconte ; mais il voulut jouir du plaisir de la promenade, et suivit la pente des côtes, choisissant la route, où de beaux sites contribueroient le plus à le distraire. Il s'étoit fait accompagner par Nemraël, cet esprit malin, qui m'avoit apparu dans la caverne. Il lui ordonna de lui apporter un souper. Nemraël enleva celui d'un prieur de Bénédictins, et l'apporta à la Venta. Ensuite mon frère me renvoya Nemraël, comme n'en n'ayant plus besoin. J'étois dans cet instant à l'observatoire, et je vis dans le ciel des choses qui me firent trembler pour mon frère ; j'ordonnai à Nemraël de retourner à la Venta, et de ne point quitter son maître. Il y alla, et revint un instant après me dire, qu'un pouvoir plus grand que le sien, l'avoit empêché de pénétrer dans l'intérieur du cabaret. Mon inquiétude fut à son comble ; enfin je vous vis arriver avec mon frère.

Je démêlai dans vos traits, une assurance, & une sérénité, qui me prouva, que vous n'étiez point cabaliste. Mon père m'avoit annoncé que j'avois beaucoup à craindre d'un mortel ; je craignis que vous ne fussiez ce mortel. Bientôt d'autres soins m'occupèrent, mon frère me conta l'aventure de Pascheco, et ce qui lui étoit arrivé à lui-même ; Mais il ajouta à ma grande surprise, qu'il ne savoit pas du tout à quelle espèce de démons il avoit eu à faire. Nous attendîmes la nuit avec une extrême impatience. Elle arriva, et nous fîmes les plus épouvantables conjurations ; ce fut en vain ; nous ne pûmes savoir, ni la nature des deux êtres, ni si mon frère avoit réellement perdu avec eux, ses droits à l'immortalité. Je crus que l'on pouvoit tirer de vous quelque lumière, mais fidèle à je ne sais quelle parole d'honneur, vous ne voulûtes rien dire.

Alors pour servir et tranquiliser mon frère, je me résolus à passer moi-même une nuit à la Venta Quemada et je suis partie hier. La nuit étoit déjà très avancée, lorsque j'arrivai à l'entrée du vallon. Je rassemblai quelques vapeurs, dont je composai un feu follet, et je lui ordonnai de me conduire. C'est un secret qui est resté dans notre famille, et c'est par un moyen semblable que Moïse, propre frère de mon soixante et treizième ayeul, fit la colonne de feu, qui conduisit les Israélites dans le désert.

Mon feu follet s'alluma très bien, et se mit à marcher devant moi ; mais il ne prit pas le plus court chemin ; Je m'aperçus de son infidélité, mais je n'y fis pas assez d'attention. Il étoit minuit lorsque j'arrivai. En entrant dans la cour de la Venta je vis, qu'il y avoit de la lumière dans la chambre du milieu, et j'entendis une musique harmonieuse. Je m'assis sur un banc de pierre, et je fis quelques opérations cabalistiques, qui ne produisirent rien du tout. Il est vrai que cette musique me charmoit & me distraisoit [*sic*] au point, qu'à l'heure qu'il est, je ne puis vous dire, si mes opérations étoient bien faites, et je pense que j'ai du y manquer en quelque point essentiel. Enfin je crus les avoir bien faites, & jugeant qu'il n'y avoit dans l'auberge ni démons ni esprits, j'en conclus, qu'il n'y avoit que des hommes, et je me livrai au plaisir de les entendre chanter. C'étoient deux voix, soutenues d'un instrument à corde ; mais elles étoient si bien d'accord, et si harmonieuses, qu'aucune musique sur la terre ne peut entrer en comparaison.

Les airs que ces voix faisoient entendre, inspiroient une tendresse si provoquante, que je ne puis en donner aucune idée. Longtemps, je les écoutai de dessus mon banc ; mais enfin il fallut bien entrer, puisque je n'étois venue que pour cela. Je montai donc, et je trouvai dans la chambre du milieu, deux jeunes gens, grands, bienfaits, assis à table, mangeant, buvant et chantant de tout leur cœur. Leur costume étoit oriental ; ils étoient coëffés d'un turban, la poitrine et les bras nuds, et de riches armes à leur ceinture.

Ces deux inconnus, que je pris pour des turcs, se levèrent, m'approchèrent une chaise, remplirent mon assiette et mon verre, et se remirent à chanter, en s'accompagnant d'un théorbe, dont ils jouoient tour à tour.

Leurs manières dégagées avoient quelque chose de contagieux ; Ils ne faisoient point de façons, je n'en fis point ; j'avois faim, je mangeai. Il n'y avoit point d'eau, je bus du vin. Alors il me prit envie de chanter avec les jeunes turcs, qui parurent charmés de m'entendre. Je chantai une Séguedille Espagnole ; Ils répondirent sur les mêmes rimes, et la même pensée.

Je leur demandai, où ils avoient appris l'Espagnol.

L'un d'eux me répondit : “ Nous sommes nés en Morée, et marins de profession. Nous avons facilement appris la langue des ports que nous fréquentons. Mais laissons là les Séguedilles ; écoutez les chansons de notre pays. ”

Que vous dirai-je, Alphonse ! Leurs chants avoient une mélodie, qui faisoient passer l'ame par toutes les nuances du Sentiment, et lorsque l'on en étoit venu à l'excès de l'attendrissement, des accents inattendus vous ramenoient à la plus folle gaïeté.

Je n'étois point dupe, de tout ce manège. Je fixois attentivement les prétendus matelots, & il me sembloit leur trouver une extrême ressemblance, de l'un à l'autre, et avec mes divins gémeaux. “ Vous etes Turcs (leur dis-je) et nés en Morée ?

— Point du tout (me répondit celui qui n'avoit pas encore parlé) nous ne sommes point Turcs ; nous sommes Grecs, nés à Sparte, et venus du même œuf.

— D'un œuf ?

— Ah ! divine Rebecca, (reprit l'autre) pouvez-vous nous méconnoître. Je suis Pollux, et voici mon frère. ”

Je sautai de ma chaise, et me réfugiai dans un coin de la chambre. Les gémeaux prétendus prirent leur forme du miroir, & déployèrent leur ailes. Je me sentis enlever dans les airs ; mais par une heureuse inspiration, je prononçai un nom sacré, dont mon frère & moi sommes seuls en possession, entre tant d'autres cabalistes. A l'instant même je fus précipitée sur la terre. Ma chute m'a fait perdre connoissance, et ce sont vos soins qui me l'ont rendue. Un sentiment sûr m'avertit, que je n'ai rien perdu, de tout ce qu'il m'importoit de conserver. Mais je suis lasse de tant de merveilles ; Divins Gemeaux, je le sens, je suis indigne de vous. J'étois née pour rester une simple mortelle.

Rebecca finit ici son récit, et ma première idée fut, qu'elle s'étoit moquée de moi d'un bout à

l'autre, & qu'elle n'avoit d'autre but, que d'abuser de ma crédulité. Je la quittai assez brusquement, et me mettant à réfléchir, sur ce qu'elle m'avoit raconté, je me dis en moi même : “ Ou cette femme est de moitié avec les Gomelez, pour m'éprouver et me rendre Musulman, ou bien elle a quelqu'autre intérêt à m'arracher le secret de mes cousines ; ou bien elles sont des démons, ou bien si elles sont aux ordres des Gomelez !!... ”

J'en étois encore à suivre le fil de mes conjectures, lorsque j'aperçus que Rebecca faisoit des cercles en l'air, et d'autres simagrées magiques. Un instant après elle vint à moi, et me dit : “ J'ai fait savoir à mon frère où j'étois, et surément il sera ici ce soir. En attendant allons joindre le camp des Bohémiens. ”

Elle s'appuya sur mon bras assez franchement et nous arrivâmes chez le vieux chef, qui reçut la juive avec beaucoup de démonstrations de respect.

Pendant toute la journée Rebecca fut fort naturelle, et parut avoir oublié les sciences occultes. Son frère arriva avant la nuit. Ils se retirèrent ensemble, et je m'allai coucher. Lorsque je fus au lit, je réfléchis encore au récit de Rebecca ; mais comme j'entendois pour la première fois parler de Cabale, de Génies de Signes célestes, je ne trouvai rien de solide à objecter à ce que j'avois entendu, et je m'endormis dans cette incertitude.

QUINZIEME JOURNÉE.

Je m'éveillai d'assez bonne heure, et m'allai promener en attendant le déjeuner. Je vis de loin, le cabaliste et sa sœur, qui paroisoient avoir une conversation assez animée. Je me détournai dans la crainte de les interrompre, mais bientôt je vis que le cabaliste s'en alloit du côté du camp, et que Rebecca s'avançoit vers moi, avec assez d'empressement. Je fis quelques pas audevant d'elle, et puis nous continuâmes notre promenade, sans nous dire grand chose. Enfin la belle Israélite rompit le silence, et me dit : " Seigneur Alphonse ! Je vais vous faire une confidence, qui ne vous sera pas indifférente, si vous prenez quelqu'intérêt à ce qui me concerne. C'est que je viens de renoncer aux sciences Cabalistiques. J'ai fait cette nuit toutes mes réflexions. Quelle est cette vaine immortalité dont mon père a voulu me douer ? Ne sommes nous pas tous immortels ? Ne devons nous pas tous aller au séjour des justes ? Je veux vivre de cette courte vie ; Je veux la passer avec un époux, et non pas entre deux astres. Je veux être mère ; je veux voir les enfants de mes enfants, & puis lassée et rassasiée de l'existence, je veux m'endormir entre leurs bras, et voler dans le sein d'Abraham. Que dites vous de ce projet ?

— Je l'approuve très fort (répondis-je à Rebecca,) mais qu'en dit votre frère ?

— Il a (me dit-elle) d'abord été furieux, mais enfin il m'a promis qu'il en feroit autant, s'il lui falloit renoncer aux filles de Salomon. Il attendra que le soleil soit entré dans le signe de la Vierge, et se décidera ensuite. En attendant il veut savoir, quels sont ces vampires qui l'ont joué à la Venta, et qui selon lui s'appellent Emina et Zibeddé. Il a renoncé à vous questionner sur leur sujet, parcequ'il prétend, que vous n'en savez pas plus que lui. Mais ce soir, il veut citer le juif errant, le même que vous avez vu chez l'hermite. Il espère en tirer quelques informations. "

Comme Rebecca en étoit à cet endroit de son discours on vint nous avertir que le déjeuner étoit prêt ; On l'avoit mis dans une grotte spacieuse, où l'on avoit aussi retiré les tentes, parceque le ciel se couvroit de nuages. L'orage ne tarda pas à se faire entendre. Voyant donc, que nous étions condamnés à passer le reste de la journée dans la grotte, je priai le vieux chef, de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous vous rappelez Seigneur Alphonse de l'histoire de la Princesse de Monte Salerno, qui fut contée par Romati & je vous ai dit, combien elle m'avoit fait d'impression. Lorsque nous fumes couchés, la chambre ne resta éclairée que par la foible lueur d'une lampe. Je n'osois regarder les endroits les plus sombres de l'appartement, et surtout un certain coffre, où l'hôte avoit coutûme de mettre sa provision d'orge. Il me sembloit à tout instant, que j'en verrois sortir les six Squelettes de la Princesse. Je m'enfonçai sous mes couvertures pour ne plus rien voir, et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain de bonne heure, et je fus un des premiers sur pied. J'oubliai Romati et sa princesse, et je ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage. Il fut des plus agréables ; Le soleil un peu voilé par les nuages, ne nous incommodoit pas trop, et les muletiers se résolurent à faire toute la journée d'une traite, en s'arrêtant seulement à l'abreuvoir dos Leones, où la route de Ségovie se réunit à celle de Madrid. Ce lieu offre un bel ombrage, et deux lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre, contribuent infiniment à l'embellir.

Il étoit midi, lorsque nous arrivâmes, et nous y étions à peine, que nous vîmes venir d'autres voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvroit la marche étoit montée par une jeune fille qui sembloit de mon age, bien qu'elle eut réellement quelques années de plus ; et le Zagal qui conduisoit sa mule, étoit aussi un garçon de dix-sept ans, mais joli et bien mis, quoique dans le

costume ordinaire des valets d'écurie ; Ensuite venoit une dame d'un certain age, que l'on auroit prise pour ma tante Dalanosa, non qu'elle lui ressemblât, mais parcequ'elle avoit absolument le même air, et surtout la même expression de bonté dans tous les traits. Ensuite venoient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageurs à partager notre repas, que l'on étaloit sous les arbres. Elles acceptèrent, mais d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De temps à autre, elle regardoit le jeune valet d'un air assez tendre, et celui ci la servoit d'un air fort empressé, et la dame agée les regardoit tous deux, d'un air de compassion, et les larmes aux yeux. Je voyois leur chagrin à tous, et j'eusse bien voulu leur dire quelque chose de consolant ; mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeai de mon mieux.

On se remit en route ; ma bonne tante fit aller sa mule à côté de la dame ; moi je m'approchai de la jeune fille. Je vis bien, que le jeune zagal, sous prétexte de rattacher sa selle, touchoit son pied où sa main, et même une fois je lui vis baiser le pied.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmèdo où nous devions passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de l'auberge et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après elle me dit, de faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison, et voulus chercher nos gens ; Je me trouvai dans une chambre où je vis le jeune homme, et la jeune fille, se tenant étroitement embrassés, & versant des torrents de larmes. Mon cœur se brisa à cette vue ; je me jetai au col du jeune garçon, et je pleurai, jusqu'à en gagner des convulsions. Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites. Ma tante fort émue, m'entraîna hors de la chambre, et me demanda la cause de mes larmes ; Comme je ne savois pas du tout pourquoi nous avions pleuré, il me fut impossible de l'instruire. Lorsqu'elle sut que j'avois pleuré sans savoir pourquoi, elle ne put s'empêcher de rire un peu. Cependant l'autre matrone s'étoit renfermée avec la jeune fille, nous les entendions sanglotter, et elles ne parurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas, ne fut pas très gai, ni très long. Lorsque l'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame agée et lui dit : “ Segnora, le ciel me préserve de penser mal de mon prochain, et surtout de vous, qui paraissez avoir l'ame toute bonne, et toute chrétienne ; mais enfin, j'ai eu l'honneur de souper avec vous, et je m'en ferai certainement un honneur dans toutes les occasions : cependant voila mon neveu, qui a vu cette jeune demoiselle, qui embrassoit un valet d'écurie, bien joli à la vérité, et de ce coté là, il n'y a rien à lui reprocher ; Quant à vous Madame, vous avez aussi l'air de n'y trouver rien de répréhensible ; moi surément, je n'ai aucun droit... cependant ayant eù l'honneur de souper... et le voyage jusqu'à Burgos, étant encore... ”

Ici ma bonne tante s'embarassa si fort, qu'elle ne se seroit jamais tiré de sa phrase ; mais l'autre dame l'interrompant fort à propos, lui dit : “ Oui Madame, vous avez raison ; après ce que vous avez vu, vous avez tout le droit possible de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher, mais enfin je vois, qu'il est de mon devoir de vous les dire. ”

Alors la bonne dame tira son mouchoir, essuya ses yeux, et commença en ces termes :

Histoire de Marie de Torrès.

Je suis la fille ainée de Don Emanuel de Norugna, Oydor de l'audience de Ségovie ; j'ai été mariée à dix-huit ans à Don Henrique de Torrès, colonel retiré du service ; Ma mère étoit morte bien des années auparavant. Nous perdîmes mon père, deux mois après mon mariage, et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette Elvire de Norugna, qui alors, n'avoit pas encore quatorze ans, mais dont la beauté faisoit déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se réduisit à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avoit un assez beau bien ; mais par des arrangements de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte, et payer les dots de six religieuses de nos parentes. Si bien que notre revenu ne suffisoit qu'à nous fournir le plus étroit nécessaire. Mais une pension que la cour avoit accordé à mon mari, nous mettoit un peu plus à l'aise.

Il y avoit alors à Ségovie nombre de maisons très nobles, qui n'étoient pas plus aisées que la notre ; liées par un intérêt commun, elles avoient introduit la mode, de faire peu de dépense. On n'alloit que

rarement les uns chez les autres. Les Dames se tenoient aux fenêtres, les cavaliers dans la rue. On jouoit beaucoup de la guitare, on soupiroit encore davantage, et tout cela ne coutoit rien. Les fabriquants de draps de vigogne vivoient avec luxe. Mais comme nous ne pouvions les imiter, nous nous en vengions en les méprisant & les tournant en ridicule.

A mesure que ma sœur grandissoit, notre rue se trouvoit plus encombrée de guitarres. Quelques râcleurs soupiroient tandis que les autres râcloient, ou bien ils soupiroient et râcloient tout à la fois. Les beautés de la ville en mouroient de jalousie ; mais celle à qui s'adressoient tous ces hommages, n'y faisoit aucune attention. Ma sœur étoit presque toujours retirée ; moi, pour ne point paroître impolie je restois à la fenêtre, pour dire à chacun quelque chose d'obligeant ; c'étoit un devoir de bienséance, dont je n'eusse pu me dispenser. Mais lorsque le dernier râcleur étoit parti, je fermois ma fenêtre avec un plaisir inconcevable. Mon mari & ma sœur m'attendoient dans la chambre à manger. Nous faisons un souper très frugal, que nous assaisonnions de mille plaisanteries sur les soupirants. Chacun avoit son lot, et je pense, que s'ils avoient écouté aux portes, pas un ne seroit revenu. Ces conversations n'étoient pas très charitables ; cependant nous y prenions tant de plaisir, que nous les prolongions quelque fois fort avant dans la nuit.

Un soir qu'à souper nous traitions notre sujet favori, Elvire prenant un air un peu sérieux me dit : “ Ma sœur avez vous observé, que lorsque tous les râcleurs ont quitté la rue, et qu'il n'y a plus de lumière dans notre salon, l'on entend tous les soirs une où deux Séguédilles, chantées et accompagnées en artiste plutôt qu'en amateur. ” Mon mari dit que cela étoit vrai, et qu'il avoit fait la même observation. Je répondis à peu près la même chose, et nous plaisantâmes ma sœur sur son nouveau soupirant. Cependant nous crûmes nous appercevoir, qu'elle recevoit ces plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain, après que j'eus congédié les râcleurs et fermé la fenêtre, j'éteignis la lumière & je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avoit parlé. On commença par préluder avec infiniment de méthode ; Ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du mystère ; un autre sur l'amour timide ; Après quoi, je n'entendis plus rien. En sortant du sallon, je vis ma sœur, qui avoit écouté à la porte. Je ne lui en fis point de semblant, mais j'observai qu'à souper elle avoit l'air rêveuse et préoccupée.

Le mystérieux chanteur continua ses Sérénades, & nous nous y accoutumâmes si bien, que nous n'allions plus souper, qu'après l'avoir entendu.

Cette constance et ce mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage, qui renversa les têtes et les fortunes. C'étoit le comte de Rovellas, exilé de la cour, et à ce titre important aux yeux des provinciaux.

Rovellas étoit né à la Vera Cruz ; Sa mère qui étoit Mexicaine avoit porté dans cette maison une fortune immense, et comme les Américains étoient alors bien vus à la cour, il avoit passé la mer, pour obtenir la Grandesse ; Vous pouvez juger qu'étant né dans le nouveau monde, il ne devoit pas avoir un grand usage de l'ancien. Mais son luxe étoit éblouissant, et le Roi lui même, daigna s'amuser de ses naïvetés. Cependant comme elles venoient presque toutes, de la haute opinion qu'il avoit de lui même, on finit par s'en moquer.

Les jeunes Seigneurs avoient alors la coutûme de choisir chacun une dame de ses pensées. Ils portoient ses couleurs, et dans certaines occasions son chiffre, comme par exemple aux Parèhos, qui sont des espèces de carrousels.

Rovellas qui avoit le cœur très haut, arbora le chiffre de la Princesse des Asturies. Le Roi trouva cette idée très plaisante, mais la Princesse s'en étant offensée, un Alguazil de cour, vint prendre le comte chez lui, et le conduisit à la tour de Ségovie. Il y passa huit jours, et eut ensuite la ville pour prison. Le sujet de cet exil, n'étoit pas très honorable ; mais il étoit dans le caractère du comte de tirer vanité de tout. Il aimoit donc à parler de sa disgrâce, et laissoit soupçonner que la Princesse étoit au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avoit véritablement tous les genres d'amour propre. Il croyoit tout savoir, et réussir en tout ce qu'il entreprenoit ; Mais ses plus grandes prétentions étoient de combattre le Taureau, de chanter et de danser.

Personne n'étoit assez impoli pour lui disputer les deux derniers talents ; mais les Taureaux n'avoient pas eu autant de complaisance. Cependant le comte aidé de ses piqueurs se croyoit invincible.

Je vous ai dit, que nos maisons n'étoient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites que nous recevions toujours. Comme mon mari étoit distingué par sa naissance et par ses services militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon estrade, et lui en déhors. L'usage de notre province étant encore de mettre un grand espace entre nous, et les hommes qui nous viennent voir.

Rovellas parla beaucoup et avec facilité ; au milieu de sa conversation, ma sœur entra, et vint s'asseoir à côté de moi. Le comte fut si frappé de la beauté d'Elvire qu'il en resta pétrifié. Il balbutia quelques mots, qui n'avoient pas trop de sens, et puis il demanda quelle étoit sa couleur favorite ? Elvire répondit, qu'elle n'avoit de préférence pour aucune.

“ Madame (reprit le Comte), puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais ma couleur. ”

Ma sœur qui n'étoit point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Nous apprimes dès le même soir, que dans toutes les visites qu'il avoit faites, il n'avoit parlé que de la beauté d'Elvire, et dès le lendemain nous sûmes, qu'il avoit commandé quarante livrées brunes, chamarrées d'or et de noir ; Dès lors, la voix touchante du soir, ne se fit plus entendre.

Rovellas ayant su que l'usage des maisons nobles de Ségovie n'étoit pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres, avec les autres gentilshommes qui nous faisoient cet honneur. Comme il n'étoit pas Grand d'Espagne, et que la plupart de nos jeunes gens étoient titrés de Castille, ils se croyoient ses égaux, & le traitoient comme tel. Mais peu à peu les richesses reprirent leur invincible ascendant ; toutes les guittares se turent devant la sienne, et il donna le ton, dans les conversations, comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne suffisoit point encore à Rovellas. Il bruloit d'envie de courir le taureau devant nous, et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'emphase, qu'il avoit fait venir cent taureaux de Guarama, et qu'il feroit planchayer une place à cent pas de l'amphitéatre ou l'on passeroit à dans[er] les nuits qui suivroient les spectacles. Ce peu de mots, fit un grand effet à Ségovie. Celui que je vous ai dit, de tourner les têtes & sinon de renverser toutes les fortunes, au moins de les entamer.

Le bruit du combat de taureaux ne fut pas plutôt répandu, que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écervelés, prendre toutes les attitudes de ce combat, commander des habits dorés, et des manteaux écarlates. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avoient d'habits et de coiffures ; ce n'étoit pas beaucoup dire, mais on fit venir des tailleurs, des modistes, et le crédit suppléa aux richesses.

Le lendemain de ce jour fameux, Rovellas vint sous nos fenêtres à l'heure accoutumée, et nous dit qu'il avoit fait venir de Madrid vingt-cinq confiseurs et Limonadiers, et qu'il nous prioit de prononcer sur leur talent. Au même instant notre rue fut remplie de gens en livrée brune et or, qui portoient des rafraichissements sur des plateaux de vermeil.

Le lendemain ce fut la même chose, et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui sembla pas décent que notre porte devint un lieu d'assemblée publique ; il eut la bonté de me consulter sur ce sujet, je fus de son avis, comme j'en étois toujours, et nous prîmes la résolution de nous retirer au petit bourg de Villaca, ou nous avons une maison & un domaine. Nous y trouvions d'ailleurs un grand avantage celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement nous pouvions manquer quelques spectacles, et quelques bals de Rovellas, et c'étoient autant de toilettes d'épargnées. Cependant, comme la maison de Villaca avoit besoin de réparations, nous fumes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentoit, non plus que les sentiments que ma sœur lui avoit inspirés. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avoit oublié la voix touchante du soir, mais qu'elle recevoit néanmoins les soins de Rovellas avec la plus parfaite indifférence.

J'aurois du vous dire, qu'à cette époque mon fils avoit deux ans, et ce fils n'est autre, que le petit valet d'écurie que vous avez vu avec nous. Cet enfant, que nous appellions Lonzeto faisoit notre joye ; Elvire l'aimoit presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il étoit notre unique consolation, lorsque nous étions trop lasses des fadaïses, que l'on débitoit sous nos fenêtres. A peine avions nous pris la résolution d'aller à Villaca que Lonzeto gagna la petite vérole. Vous pouvez juger de notre désespoir. Nous passions les jours et les nuits à le soigner, et pendant ce temps la voix touchante commença à se faire entendre. Elvire rougissoit dès que l'on commençoit à préluder ; mais d'ailleurs elle n'étoit occupée que de Lonzeto. Enfin ce cher enfant guérit, notre fenêtre se rouvrit aux soupirants, et le mystérieux chanteur cessa de se faire entendre.

Dès que la fenêtre se fut rouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter. Il nous dit que le combat de taureaux n'avoit été retardé qu'à cause de nous, et qu'il nous prioit d'en fixer le jour. Nous répondîmes à cette politesse comme nous le devons ; Enfin ce jour fameux fut fixé au Dimanche suivant, qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur les détails de ce spectacle ; quand on en a vu un, c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le Rehon, ou javelot ; après qu'ils ont porté le premier coup, il faut en recevoir un ; mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice, le coup ne fait que leur effleurer la croupe ; alors le noble combattant met pied à terre, et l'épée à la main. Pour que tout cela réussisse, il faut avoir des Toros francos, c'est à dire que le taureau soit loyal et sans malice. Mais les piqueurs du comte eurent la maladresse de lui chercher un Toro marahho qui étoit réservé pour d'autres occasions. Les connoisseurs s'aperçurent d'abord de la faute que l'on avoit faite ; mais Rovellas étoit dans l'arène, et il n'y avoit plus moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il couroit. Il caracola autour de l'animal, et lui porta un coup de javelot dans l'épaule droite, lui même ayant le bras passé & tout le corps penché entre les cornes de son adversaire, ce qui est dans la règle de l'art.

Le taureau blessé eut l'air de s'enfuir du côté de la porte, mais se retournant tout à coup, il courut sur Rovellas et l'enleva sur ses cornes avec tant de violence, que le cheval tomba hors de la barrière, et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le collet de son habit, le fit pirouetter en l'air, et le lança de l'autre côté de l'amphithéâtre. Après cela l'animal voyant que sa victime lui avoit échappé, la cherchait partout avec des yeux féroces, et l'ayant enfin aperçu la considéroit avec une fureur toujours croissante, creusant la terre de ses pieds, et battant ses flancs de sa queue... En ce moment un jeune homme s'élança par-dessus la barrière saisit l'épée et le mantelet de Rovellas et se présenta devant le taureau. Le malicieux animal essaya quelques feintes, qui ne parvinrent point à déconcerter l'inconnu, enfin il fondit sur lui les cornes baissées jusqu'à terre, s'enfila dans son épée, et tomba mort à ses pieds. Ensuite le vainqueur jeta l'épée et le mantelet sur le taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, ressauta la barre, & se perdit dans la foule. Elvire me serra la main, et me dit " Je suis sûre, que c'est là notre chanteur. "

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, un de ses affidés vint lui parler. Il nous pria de lui permettre de remettre au lendemain la suite de son histoire, et s'en alla vaquer aux soins de son petit empire.

" En vérité (dit Rebecca) je suis très fâchée de cette interruption ; notre chef a laissé le comte de Rovellas dans une triste situation, et s'il reste jusqu'à demain dans l'amphithéâtre il n'y aura plus moyen de lui porter du secours.

— N'en soyez point en peine, (lui répondis-je) soyez sûre qu'un homme riche ne reste point ainsi abandonné, et vous pouvez vous en fier à ses piqueurs.

— Vous avez raison (reprit la Juive) aussi n'est ce pas là ce qui me met le plus en peine ; mais je voudrois savoir le nom de celui qui a tué le taureau, et s'il est le même que le chanteur du soir.

— Mais Madame (lui dis-je) je pensois que rien ne vous étoit caché.

— Alphonse (me dit-elle) ne me parlez plus de sciences occultes, je ne veux plus savoir que ce que l'on me dit, ni étudier d'autre science que celle de faire le bonheur de celui que j'aimerai.

— Vous avez donc fait un choix ?

— Point du tout, et ce choix n'est pas une chose facile. Je ne sais pourquoi j'imagine qu'un homme

de ma religion pourroit difficilement me plaire. Je n'épouserai jamais un homme de la votre ; reste donc à épouser un musulman. On dit que ceux de Tunis et de Fez sont des hommes jolis & aimables ; pourvu que j'en trouve un de sensible, c'est tout ce que je lui demande.

— Mais (dis-je à Rebecca) pourquoi cette antipathie pour les chrétiens ?

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet (me répondit elle) qu'il vous suffise de savoir qu'après ma religion, la Musulmane est la seule que je puisse embrasser. ”

Nous causâmes quelque temps sur ce ton ; mais comme la conversation commençoit à languir, je pris congé de la jeune Israélite, et passai presque toute la journée à la chasse. Je revins à l'heure du souper. Je trouvai tout le monde d'assez bonne humeur. Le cabaliste parla du juif errant ; il dit qu'il étoit déjà en chemin, et arriveroit dans peu, du fond de l'Afrique. Rebecca me dit “ Seigneur Alphonse vous verrez quelqu'un qui a connu personnellement celui que vous adorez ” Ce propos ne put que me déplaire. Je parlai donc d'autres choses. Nous eussions voulu avoir pour le soir même la suite de l'histoire du Bohémien, mais il nous demanda la permission de remettre ce récit au lendemain. Nous allâmes donc nous coucher, & mon sommeil ne fut point interrompu.

SEIZIEME JOURNÉE.

Le chant des cigales si vif et si animé dans l'Andalousie me réveilla d'assez grand matin. J'étois devenu sensible aux beautés de la nature. Je sortis de ma tente pour considérer l'effet des premiers rayons du soleil sur le vaste horizon où j'étendois ma vue. Je songeai à Rebecca. " Elle a raison (me dis-je en moi même) de préférer les jouissances de cette vie humaine et matérielle, aux vaines spéculations d'un monde idéal, auquel nous appartiendrons aussi bien tôt ou tard. Ce monde ci ne nous offre-t-il pas assez de sensations diverses, d'impressions délicieuses pour nous occuper pendant le temps de notre courte durée. " Des réflexions semblables, qui n'étoient que de véritables rêveries me charmèrent quelques instants. Ensuite voyant que l'on prenoit le chemin de la grotte pour y déjeuner, je dirigeai mes pas du même côté. Nous mangeames comme des gens qui avoient dormi à l'air des montagnes, et lorsque notre appetit fut satisfait, nous priâmes le chef Bohémien de reprendre le fil de son récit, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je vous disois Mis Señores que nous étions à notre seconde couchée de Madrid à Burgos, que nous y étions avec une très jeune fille, amoureuse d'un très jeune garçon déguisé en valet de mules, et fils de Marie de Torrès. Cette Marie nous disoit que le comte de Rovellas étoit resté pour mort à un bout de l'amphithéâtre, tandis qu'un jeune inconnu avoit à l'autre bout tué le taureau qui menaçoit ses jours. C'est donc Marie de Torrès, qui va continuer son histoire.

Suite de l'histoire de Marie de Torrès.

Dès que le redoutable Taureau eut roulé dans son sang, les écuyers du comte se précipitèrent dans l'arène, pour venir à son secours ; il ne donnoit aucun signe de vie. On le mit sur un brancard, et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu, comme vous le jugez bien, et chacun s'en retourna chez lui, mais dès le même soir nous apprîmes que Rovellas étoit hors de danger. Mon mari envoya demander de ses nouvelles. Notre page tarda longtemps à revenir ; enfin il nous apporta une lettre concue en ces termes :

Monsieur le Colonel ! Seigneur Don Henrique de Torrès !

Votre Merced verra par la présente, que la miséricorde du créateur daigne me laisser encore l'usage de quelques forces. Cependant une grande douleur que je ressens à la poitrine me fait douter de mon entière guérison. Vous savez, Seigneur Don Henrique que la providence m'a comblé de biens de ce siècle. J'en destine une partie au généreux inconnu qui a exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste, je ne saurois en faire un meilleur usage, que de le mettre aux pieds d'Elvire de Norugna votre incomparable belle sœur. Veuillez bien lui faire part des sentiments respectueux et légitimes qu'elle a inspirés à celui, qui peut être ne sera dans peu que cendre et poussière mais à qui le ciel permet encore de se dire

Comte de Rovellas, marquis de Verra, Lonza, y Cruz Velada,
commandeur héréditaire de Tallaverde, y Rio floro,
Seigneur de Tolasquez, y Riga fuera, y Mendéz, y Lonzos,
y otros, y otros, y otros, y otros.

Vous serez surpris de ce que je me rappelle autant de titres, mais nous les donnions à ma sœur par

plaisanterie les uns après les autres, et nous avons fini par les apprendre.

Dès que mon mari eut reçu cette lettre il nous en fit part, et demanda à ma sœur la réponse qu'il avoit à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agiroit jamais que d'après les conseils de mon mari, mais elle avoua que les bonnes qualités du Comte l'avoient moins frappée que l'amour-propre excessif, qui perçoit dans tous ses discours, comme dans toutes ses actions.

Mon mari comprit aisément le sens de cette réponse ; il répondit au comte qu'Elvire étoit trop jeune pour sentir tout le prix des propositions de Son Excellence, mais qu'elle unissoit néanmoins ses vœux à tous ceux que l'on faisoit pour le rétablissement de sa santé. Le Comte ne prit point ceci pour un refus, il parla même de son mariage avec Elvire comme d'une chose arrangée ; Cependant nous partîmes pour Villaca.

Notre maison située à l'extrémité de la bourgade, étoit comme à la campagne, et la situation en étoit charmante, de plus on l'avoit très joliment arrangée. Mais tout vis à vis, il y avoit une maison de paysan, que l'on avoit décorée avec un goût tout à fait particulier. Il y avoit des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin je ne sais quoi, d'agréable & de soigné. L'on nous dit, que cette maison venoit d'être achetée par un Labrador de Murcie. Les cultivateurs à qui dans notre province on donne le nom de Labradores, sont d'une classe moyenne entre le noble et le paysan.

Il étoit tard, lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison de la cave au grenier, et puis nous fîmes mettre des chaises devant la porte, et nous prîmes le chocolat. Mon mari plaisanta Elvire sur la pauvreté de sa maison, peu faite pour recevoir une future Comtesse de Rovellas. Elle reçut ses plaisanteries assez gayement. Peu après, nous vîmes dans la campagne une charrue qui revenoit du travail, attelée de quatre puissants bœufs, conduits par un valet, et suivie par un jeune homme, qui donnoit le bras à une jeune femme. Le jeune homme étoit distingué par sa taille, et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention, mais ma sœur me jeta un coup d'œil, que je compris à merveille. Le jeune homme nous salua de l'air de quelqu'un, qui ne veut pas faire connoissance, et entra dans la maison vis-à-vis. La jeune personne eut l'air de nous examiner avec attention.

“ Voilà un joli couple (dit donna Manuela notre concierge)

— Comment un joli couple ? (dit Elvire) ils sont mariés ?

— Sans doute qu'ils le sont (reprit Manuela) et pour vous dire le vrai, c'est un mariage fait contre le gré des parents ; quelque fille enlevée ; personne ici n'en est la dupe, et nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans. ”

Mon mari demanda à Elvire, pourquoi elle s'étoit si fort écriée, et il ajouta “ On diroit que c'est là le chanteur mystérieux. ” En ce moment nous entendîmes dans la maison vis-à-vis des préludes de guitare, et une voix qui confirma les soupçons de mon mari. “ Cela est singulier (dit-il) mais puisqu'il est marié, les sérénades s'adressoient sans doute à quelqu'une de nos voisines.

— En vérité (dit Elvire) j'avois cru, qu'elles étoient pour moi. ” Cette naïveté nous fit un peu rire, et puis nous n'en parlâmes plus. Pendant six semaines que nous passâmes à Villaca, les jalousies de la maison vis-à-vis furent toujours fermées, et nous n'aperçûmes point nos voisins. Je crois même, qu'ils quitterent Villaca avant nous.

Au bout de ce temps nous apprîmes que le Comte de Rovellas étoit assez bien rétabli, et que les spectacles de taureaux alloient recommencer ; mais qu'il n'y figureroit pas en personne. Nous retournâmes à Ségovie. Ce ne fut que fêtes et inventions galantes. Les soins du Comte finirent par toucher le cœur d'Elvire, et les nœces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le Comte étoit marié depuis trois semaines, lors qu'il apprit que son exil étoit fini, et qu'on lui permettoit de reparoitre à la cour. Il se faisoit un plaisir très vif, d'y mener ma sœur ; mais il voulut avant de quitter Ségovie, savoir le nom de celui qui lui avoit sauvé la vie. Il fit donc publier par le crieur public, que celui qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur, recevrait une récompense de cent pièces de a Ocho, dont chacune vaut huit pistoles. Le lendemain, il recut la lettre suivante :

Monsieur le Comte !

Votre Excellence se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connoître l'homme qui vous a sauvé la vie, et contentez vous de savoir que vous lui avez arraché la

sienne.

Rovellas montra cette lettre à mon mari, et lui dit d'un air très hautain, que cet écrit ne pouvoit venir que d'un rival, et qu'il ne savoit pas qu'Elvire eût eu des affaires de cœur ; que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. Mon mari pria le Comte de mettre plus de réserve dans ses discours, et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre ; Toute sa vanité étoit devenue de la jalousie, et la jalousie se tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué le contenu de cette lettre anonyme, nous en conclûmes, que le paysan de Villaca avoit du être un amoureux déguisé. Nous envoyâmes prendre des informations ; mais l'inconnu avoit disparu, et la maison étoit vendue.

Elvire étoit enceinte ; nous lui cachâmes soigneusement ce que nous savions, sur le changement des sentiments de son époux. Elle s'aperçut de ce changement et ne sut à quoi l'attribuer. Le Comte déclara que craignant d'incommoder sa femme, il vouloit faire lit à part. Il ne la vit plus, qu'aux heures des repas. La conversation alors étoit pénible, et presque toujours sur le ton de l'ironie.

Comme ma sœur entroit dans son neuvième mois, Rovellas prétextait des affaires qui l'appelloient à Cadix, & au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi, qui remit une lettre à Elvire, la priant d'en faire lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes tous, & voici quel étoit le contenu de cette Lettre.

Madame ! J'ai découvert votre intrigue avec Don Sanche de Penna Sombre. Je m'en doutois depuis longtemps, mais son séjour à Villaca, prouve assez votre perfidie, maladroitement couverte par la sœur de Don Sanche, qu'il faisoit passer pour sa femme. Mes richesses méritoient sans doute la préférence. Vous ne les partagerez point ; et nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence ; mais je ne reconnois point l'enfant qui naîtra de vous.

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture ; elle s'étoit évanouïe dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir, pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venoit de s'embarquer pour l'Amérique. Mon mari se mit sur un autre navire ; Un coup de vent les fit périr tous les deux. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis-je pas morte aussi ? En vérité je n'en sais rien ; Je crois que c'est l'excès de ma douleur, qui m'a donné la force de la supporter.

Je donnai à la petite le nom d'Elvire, et je cherchai à faire valoir ses droits à la succession de son père. On me dit qu'il falloit s'adresser à l'audience de Mexico. J'écrivis en Amérique ; il me fut répondu que la succession avoit été partagée entre vingt collatéraux, et que l'on savoit bien, que Rovellas n'avoit pas reconnu l'enfant de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi pour payer vingt pages de procédure. Je me contentai de constater à Ségovie, la naissance, et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avois en ville, et je me retirai à Villaca avec mon petit Lonzeto qui avoit bientôt trois ans, et ma petite Elvire qui avoit autant de mois. Mon plus grand chagrin étoit d'avoir toujours devant les yeux la maison où s'étoit allé nicher le maudit inconnu, avec son mystérieux amour. Enfin, je m'y accoutumai, et mes enfants me consoloièrent de tout.

Il n'y avoit pas encore un an, que j'étois retirée à Villaca, lorsque je reçus d'Amérique, une lettre ainsi conçue :

Madame !

Les présentes lignes sont adressées par l'infortuné, dont le respectueux amour a causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire, étoit s'il est possible, plus grand encore, que l'amour qu'elle m'inspira dès la première vue. Je n'osois donc faire entendre mes soupirs et ma guitare, que lorsque la rue étant abandonnée je n'avois plus de témoins de mon audace

Le Comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté, je crus devoir renfermer dans mon sein, jusqu'aux plus légères étincelles d'une flamme qui pouvoit devenir coupable. Sachant cependant, que vous deviez passer quelque temps à Villaca, j'osai y acheter une maison, et là caché derrière mes jalousies, j'osai me

hazarder quelquefois à contempler celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole, et moins encore déclarer mes vœux. J'avois avec moi ma sœur, que je faisais passer pour ma femme, afin d'écarter tout ce qui eut pu donner lieu à croire, que je fusse un amant déguisé.

Le danger d'une mère chérie, nous fit courir dans ses bras, et à mon retour je trouvai, qu'Elvire portait le nom de Comtesse de Rovellas ; je déplorai la perte d'un bien, auquel pourtant, je n'eusse jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les forêts d'un autre hémisphère. C'est là que j'ai appris les indignités dont j'avois été la cause innocente, et les horreurs dont on avoit accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc que le feu comte de Rovellas en a menti, lorsqu'il a avancé que mon respect pour l'incomparable Elvire avoit pu me rendre père, de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut, de n'avoir jamais d'autre femme que la fille de l'incomparable Elvire, ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne. En témoignage de cette vérité, j'atteste la Vierge, et le sang précieux de son fils, qui me soit en aide, à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna-Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le Corréridor d'Acapulco, et par quelques témoins ; faites la aussi vidimer & légaliser à l'audience de Ségovie.

Je n'eus pas plutôt achevé la lecture de cette lettre, que je me répandis en imprécations contre Penna-Sombre et son respectueux amour. “ Ah malheureux (lui dis-je) extravagant, original, Satan, Lucifer ! Pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux, ne t'a-t-il pas plutôt éventré. Ton maudit respect a causé la mort de mon mari, et de ma sœur. Tu m'as condamnée à passer ma vie dans les larmes et la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois ; Que le ciel !... que la foudre !... ” Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira, et puis, j'allai à Ségovie, où je légalisai la lettre de Don Sanche. A mon arrivée en ville, j'y trouvai nos affaires en mauvais état. Les paiements de la maison que j'avois vendue, étoient arrêtés pour des pensions arriérées, de celles que nous faisions aux cinq chevaliers de Malthe, & la pension dont jouissoit mon mari fut supprimée. Je pris un arrangement définitif avec les cinq chevaliers, & les six religieuses ; Il ne me resta alors, que mon petit domaine de Villaca ; Il m'en devint d'autant plus précieux, et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir.

J'y trouvai mes enfants sains et joyeux. Je gardai la femme qui en avoit eu soin, et avec un laquais et un valet de charrue, elle composa tout mon domestique. Je vécus de cette manière sans connoître le besoin.

Ma naissance, et le rang qu'avoit eu mon mari, me faisoient considérer dans toute la bourgade ; chacun m'y rendoit les services qui étoient en son pouvoir. Six années se passèrent ainsi, et je souhaite de n'en pas avoir de plus mauvaises.

Un jour l'Alcade de notre bourg vint chez moi ; Il avoit connoissance de la déclaration extraordinaire de Don Sanche, et me dit en m'apportant la gazette : “ Madame permettez que je vous fasse mon compliment sur le mariage brillant que va faire Mademoiselle votre nièce ; Lisez cet article,

Don Sanche de Penna-Sombre, ayant rendu au Roi, les plus éminents services, tant par l'acquisition de deux provinces riches en mines d'argent, situées au nord du nouveau Mexique, que par la prudence avec laquelle il a terminé la révolte de Cusco, vient d'être élevé à la dignité de Grand d'Espagne, avec le titre de Comte de Penna-Velez. Il vient d'être envoyé aux Philippines, en qualité de Capitaine Général.

— Dieu soit loué (dis-je à l'Alcade) Elvire aura sinon un mari, du moins un protecteur. Puisse-t-il revenir heureusement des Philippines, être fait vice roi du Mexique, et nous faire rendre notre bien ! ”

Ce que je desirois si fort, arriva réellement quatre ans après. Le Comte de Penna-Velez fut fait vice Roi, & je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui faisais une cruelle injure, en supposant qu'il put oublier la fille de l'incomparable Elvire ; Que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avoit déjà fait les démarches nécessaires à l'audience de Mexico. Que le procès dureroit très

longtemps, et qu'il n'osoit pas en presser la marche, parceque ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenoit pas, qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur. Je vis donc, que mon homme tenoit ferme à son idée. Quelque temps après, un banquier de Cadix, me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire, de qui venoit cette somme. Je me doutois bien, que c'étoit du vice roi ; mais par délicatesse je ne voulus pas accepter cet argent, ni même y toucher, et je priai le banquier de le placer à la banque de l'Assiento.

Je tins toutes ces choses aussi secrettes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, l'on sut aussi, dans Villaca les vues que le vice Roi avoit sur ma nièce, et on ne l'appelloit plus, que la petite Vice Reine.

Ma petite Elvire avoit alors onze ans, et je crois, que la tête en eût tourné à toute autre ; Mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avoient pris un autre pli qui empêchoit la vanité d'agir, et dont je m'apperçus trop tard. Depuis sa première enfance, elle avoit pour ainsi dire begayé les mots d'amour & de tendresse, et son petit cousin Lonzeto étoit l'objet de ses sentiments précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer ; mais je ne savois que faire de mon fils ; je grondai ma nièce, & tout ce que j'y gagnai fut, qu'elle se cacha de moi.

Vous savez qu'en province, toutes nos lectures consistent en Romans ou Nouvelles, et en romances qu'on récite en s'accompagnant de la guitarrre. Nous avons à Villaca une vingtaine de volumes de cette belle littérature, et les amateurs se les prêtoient les uns aux autres. Je défendis à Elvire d'en lire une page ; Mais, lorsque je m'avisai de cette belle défense, il y avoit longtemps qu'elle les savoit par cœur.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que mon petit Lonzeto avoit dans l'esprit la même tournure romanesque. Tous les deux s'entendoient à merveille, surtout pour se cacher de moi, ce qui n'étoit pas bien difficile ; car vous savez que sur ces choses là, les mères & les tantes, sont à peu près aussi clairvoyantes que les maris. J'avois pourtant quelque soupçon de leur manège, et je voulus mettre Elvire au couvent, mais je n'avois pas trop de quoi payer sa pension ; Il y a apparence, que je ne fis rien de ce que j'aurois du faire, et il advint, que la petite personne, au lieu d'être enchantée du titre de vice reine, alla s'imaginer d'être une amante infortunée, victime illustre du sort. Elle communiqua ces belles idées à son cousin, et tous les deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour, contre les tyranniques décrets de la fortune ; Tout cela dura pendant trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Un beau jour, je les surpris au poulaillier dans l'attitude la plus tragique. Elvire étoit couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir, et fondant en larmes. Lonzeto à genoux à dix pas d'elle, pleuroit aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils faisoient là ? ils me répondirent qu'ils répétoient une situation du Roman de Fuen de Rosaz y linda Mora.

Pour le coup, je ne fus point leur dupe, et je vis bien, qu'il y avoit de l'amour sur jeu ; Je ne leur en fis aucun semblant, mais j'allai chez notre curé pour lui demander conseil sur le parti que j'avois à prendre. Le curé après y avoir un peu réfléchi, dit qu'il écrirait à un ecclésiastique de ses amis, qui pourroit prendre Lonzeto chez lui ; Qu'en attendant je devois dire des neuvaines à la Vierge, et bien fermer la porte du cabinet où couchoit Elvire.

Je remerciai le curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire ; mais malheureusement je n'avois pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entendis du bruit chez Elvire, j'ouvris la porte, et je la trouvai couchée avec Lonzeto. Ils sautèrent de leur lit en chemise, et se jettant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étoient mariés. " Qui vous a mariés ? (m'écriai-je) Quel prêtre a pu commettre une pareille indignité ?

— Non Madame (me répondit Lonzeto avec un grand sérieux) aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand maronnier ; Le dieu de la nature a reçu nos serments, en présence de l'aurore naissante, et les oiseaux d'alentour, ont été témoins de notre ravissement. C'est ainsi Madame, que la charmante Linda mora est devenue l'épouse de l'heureux Fuen de Rosaz, et cela est imprimé dans leur histoire.

— Ah malheureux enfants (leur dis-je) vous n'êtes point mariés, et vous ne pouvez l'être ; vous êtes cousins germains. "

Le chagrin m'avoit si fort abattu, que je n'avois pas même le courage de gronder. Je dis à Lonzeto

de se retirer, & je me jettai sur le lit d'Elvire, que j'inondai de mes larmes.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, il se rappella une affaire qui exigeoit sa présence, et nous demanda la permission de se retirer. Lorsqu'il fut parti, Rebecca me dit : “ Ces enfants m'intéressent ; l'amour m'a paru charmant sous les traits mulâtres de Tanzai & de Zulica. Il dut être bien plus séduisant lorsqu'il animoit le joli Lonzeto, et la gentille Elvire. C'est le groupe de l'amour et de Psyché.

— Cette comparaison est heureuse (lui répondis-je) Elle annonce que vous ferez autant de progrès dans l'art qu'enseignoit Ovide, que vous en avez fait dans les livres d'Enoch & d'Atlas

— Je crois (dit Rébecca) que la science dont vous me parlez est aussi dangereuse, que celles dont je m'occupois jusqu'ici, et que l'amour a sa magie, aussi bien que la cabale.

— A propos de Cabale (dit Ben Mamon) je vous annonce que le juif errant a passé cette nuit les montagnes d'Arménie, et qu'il est en pleine marche, pour nous venir trouver. ”

J'étois si las de magie, que je n'écoutois plus, lorsque l'on mettoit la conversation sur ce sujet. Je m'éloignai donc et j'allai chasser. Je revins vers le soir. Le chef Bohémien étoit allé je ne sais où. Je soupai avec ses filles, car le cabaliste ne parut point, non plus que sa sœur. J'éprouvai quelqu'embarras de me trouver avec ces deux jeunes personnes. Il me parut pourtant que ce n'étoient pas elles, qui avoient été de nuit dans ma tente. Il me sembloit que c'étoient mes cousines. Mais qu'est ce que c'étoit que ces cousines ou Démons, c'est ce que je ne pouvois m'expliquer à moi même.

DIX SEPTIEME JOURNÉE.

Lorsque je vis que le monde s'assembloit à la grotte je m'y rendis aussi. L'on se pressa de déjeuner, et Rebecca fut la première à demander des nouvelles de Marie de Torrès. Le chef bohémien, ne se fit point prier, et commença en ces termes :

Suite de l'histoire de Marie de Torrès.

Après avoir longtemps pleuré sur le lit d'Elvire, j'allai pleurer sur le mien. Mon affliction eut peut être été moindre si j'eusse pu prendre conseil de quelqu'un ; mais je n'osois révéler la honte de mes enfants, et je mourois de honte moi même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième je vis arriver devant ma maison, une longue file de cheveaux et de mules, et l'on m'annonça le Corrégidor de Ségovie. Ce magistrat après les premiers compliments me dit, que le Comte de Penna Velez Grand d'Espagne, & Vice Roi du Mexique, lui avoit envoyé une lettre avec ordre de me la faire tenir, et que la considération qu'il avoit pour ce seigneur l'avoit engagé à me la remettre en mains propres. Je le remerciai comme je le devois, et je pris la lettre, qui étoit conçue en ces termes :

Madame !

Il y a aujourd'hui treize ans, moins deux mois, que j'eus l'honneur de vous déclarer, que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'Elvire de Norugna, agée de sept mois & demi, le jour ou cette lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avois dès lors pour son aimable personne, n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposois de voler à Villaca, pour me jeter à ses pieds, mais les ordres suprêmes de Sa Majesté me prescrivent de ne point m'approcher de Madrid de plus de cinquante lieues. C'est pourquoi je m'attends à voir vos Graces, sur le chemin qui va de Ségovie en Biscaye.

Je suis avec Respect

De vos Graces,

Le fidèle Serviteur

Don Sanche Comte de Penna Velez

Telle étoit la lettre du respectueux Vice Roi ; toute affligée que j'étois, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le Corrégidor me remit un portefeuille ou se trouvoit la somme que j'avois placée à l'Assiento, puis il prit congé de moi, alla diner chez l'Alcade, et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statue, tenant la lettre dans une main, et le portefeuille dans l'autre. Je n'étois même pas encore revenue de ma surprise, lorsque l'Alcade vint me dire, qu'il avoit reconduit le Corrégidor jusqu'à la frontière du territoire de Villaca, et qu'il étoit à mes ordres, pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il falloit pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon Alcade. Graces à ses soins empressés, nous fumes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa-Verde, et nous voici. Demain nous arriverons à Villa-real, où nous devons trouver le respectueux Vice-Roi. Mais que lui dirai-je ? Que dira-t-il lui même, en voyant les pleurs de cette petite. Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison, crainte de donner des soupçons, et à dire vrai aussi, je n'ai pu résister aux instances qu'il m'a faites pour venir. Je l'ai donc déguisé en valet de mules. Le ciel sait ce qui en arrivera. Je crains, et je desire que tout se découvre. Enfin il faut que je voye le Vice-Roi. Il faut que je sache de lui, ce qu'il a fait pour recouvrer le bien d'Elvire. Si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'intéresse assez, pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence ? En vérité, si je n'étois pas

chrétienne, je préférerois la mort à un pareil moment.

La bonne Marie finit ici son récit, et s'abandonnant à sa douleur, elle versa un torrent de larmes. Ma bonne Tante tira aussi son mouchoir, et se mit à pleurer ; je pleurai aussi. Elvire sanglotta au point, qu'il fallut la délayer, et la mettre au lit. Cet accident fut cause, que tout le monde alla se coucher.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je me couchai aussi & m'endormis. Le soleil n'étoit pas encore levé, que je me sentis prendre le bras. Je m'éveillai & je voulus crier : “ Parlez bas (répondit-on) Je suis Lonzeto. Elvire et moi, nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voici les habits de ma cousine ; mettez les, & Elvire prendra les vôtres. Ma mère est si bonne qu'elle nous pardonnera ; et pour ce qui est des muletiers et autres gens, qui nous ont accompagné depuis Villaca ils ne pourront nous trahir, car ils viennent d'être remplacés par d'autres, que le Vice-Roi a envoyés. La femme de chambre est dans nos intérêts. Habillez vous vite, et puis vous vous coucherez sur le lit d'Elvire, et elle viendra se mettre dans le vôtre. ”

Je ne trouvai absolument rien à objecter à la proposition de Lonzeto, et je m'habillai le plus vite que je pus ; J'avois douze ans, j'étois grand pour mon âge, et les habits d'une Castillane de quatorze ans, m'alloient parfaitement. Car vous savez que les femmes en Castille, sont généralement plus petites qu'en Andalousie.

Dès que je fus habillé, j'allai me mettre sur le lit d'Elvire, et bientôt après j'entendis comme l'on disoit à sa Tante que le Majordôme du Vice Roi l'attendoit dans la cuisine de l'auberge, qui servoit de salle commune.

Un instant après, on appella Elvire, et je descendis à sa place. Sa Tante leva ses mains au ciel, et tomba sur une chaise qui étoit derrière elle ; mais le Majordôme ne la vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître, & me présenta un écrin. Je le reçus très gracieusement, et lui ordonnai de se relever. Beaucoup de gens du Vice-Roi entrèrent pour me saluer, et crièrent par trois fois : Viva la nuestra Vireyna.

Ma Tante à moi, entra ensuite suivie d'Elvire habillée en garçon. Elle faisoit à Marie de Torrès des signes d'intelligence et de pitié, qui vouloient dire, qu'il n'y avoit plus rien à faire, qu'à nous laisser aller nôtre train.

Le Major dôme demanda qui étoit cette dame ? Je lui dis, qu'elle étoit de Madrid, et qu'elle alloit à Burgos, pour mettre son neveu au collège des Théatins. Le Majordôme la pria, de vouloir bien accepter les litières du Vice Roi. Ma Tante en demanda une pour son neveu, qu'elle dit être très délicat, et fatigué de la route. Le Majordôme donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me présenta sa main gantée, et me fit monter dans ma litière. J'ouvris la marche, et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voilà donc future Vice Reine, un écrin de brillants à la main, portée par deux mules blanches, dans une litière dorée, et escortée de deux écuyers, qui caracoloient à mes portières. Dans cette situation très singulière pour un garçon de mon âge, je me mis pour la première fois de ma vie, à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'étoit pas tout à fait connue. Cependant j'en savois assez pour être certain, que le vice roi ne m'épouserait jamais, et qu'ainsi, je n'avois rien de mieux à faire, que de prolonger son erreur, et de donner à mon ami Lonzeto le temps d'imaginer quelquel'expédient pour se tirer d'affaire. Servir un ami me paroissoit très beau. Enfin je me résolus à faire la jeune fille, et pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant & me donnant des airs ; Je me rappelai aussi qu'en marchant il falloit éviter de faire de trop grands pas, et me garder en général de tous les grands mouvements.

J'en étois là dans mes reflexions, lorsqu'un grand tourbillon de poussière, nous annonça le Vice Roi. Le majordôme me fit descendre, et me dit de m'appuyer sur son bras. Le Vice-Roi descendit de cheval, mit un genou en terre et me dit : “ Madame ! daignez agréer les témoignages d'un amour, qui a commencé à votre naissance, et qui ne finira qu'à ma mort. ” Ensuite il baisa ma main, et sans

attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval, et fit continuer la route.

Comme il caracolait près de ma litière, et me regardoit peu, j'eus le temps de l'examiner à mon aise. Ce n'étoit plus ce jeune homme, qui avoit paru si beau à Madame de Torrès, lorsqu'il tua le taureau ou lorsqu'il revenoit avec sa charrue au village de Villaca. Le vice roi pouvoit encore passer pour un bel homme ; mais son teint brulé par le soleil de la ligne, étoit beaucoup plus près du noir, que du blanc. Ses sourcils qui tomboient sur ses yeux donnoient à sa physionomie une expression si terrible, que tous les soins qu'il prenoit pour l'adoucir, ne produisoient qu'une grimace, qui n'avoit rien d'affable. Lorsqu'il parloit aux hommes, il avoit une voix de tonnerre, et lorsqu'il parloit aux femmes, c'étoit un fausset, que l'on ne pouvoit entendre sans rire ; Quand il se tournoit du côté de ses gens, il sembloit commander une armée, et quand il s'adressoit à moi, il paroissoit prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je faisois d'observations sur le vice roi, et moins je me trouvois à mon aise. Je réfléchis que le moment où il découvreroit que j'étois un garçon, pourroit bien devenir le signal d'une fustigation dont l'idée seule me faisoit frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre de la timidité, car je tremblois de tous mes membres, & je n'osai plus lever les yeux, sur qui que ce fut.

Nous arrivâmes à Valladolid ; Le Majordôme me donna la main, et me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. J'y fus suivi par les deux tantes. Elvire voulut entrer, mais on la renvoya comme un polisson. Pour Lonzeto, il étoit avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les Tantes, je me jettai à leurs pieds, les conjurant de ne point me trahir, & leur exposant les punitions auxquelles m'exposeroit la moindre indiscretion. L'idée de me voir fouetté, mit ma Tante au désespoir ; elle joignit ses instances aux miennes ; Mais elles étoient superflues ; Marie de Torrès aussi effrayée que nous, ne songeoit qu'à retarder le dénouement autant qu'elle le pourroit.

Enfin, on annonça le dîner : le Vice-Roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place, et se mit à ma droite, en me disant " Madame, L'incognito que j'observe, suspend seulement ma dignité de Vice Roi, et ne l'anéantit point. Je dois donc oser prendre la droite sur vous, comme le maître auguste que je représente, se met à la droite de la Reine. " Ensuite le Majordôme plaça les autres personnes selon leur rang, en donnant la première place à Madame de Torrès.

Longtemps on mangea en silence ; enfin le Vice-Roi s'adressant à Madame de Torrès, lui dit : " Madame, j'ai vu avec peine, que dans une lettre que vous m'écrivîtes en Amérique, vous avez semblé douter, que je ne vinsse remplir la promesse que je vous avois faite, il y a treize ans & quelques mois.

— Monseigneur (dit Marie) véritablement ma nièce paroitrait & seroit même plus digne de votre Grandeur, si j'eusse pensé que ce fut votre sérieux.

— On voit bien (reprit le Vice-Roi) que vous êtes d'Europe. Car dans le nouveau monde l'on sait bien, que je ne plaisante pas. "

Ensuite la conversation tomba, et ne se releva plus. Lorsque l'on fut levé de table, le Vice-Roi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux Tantes allèrent chercher la véritable Elvire, que l'on avoit fait manger à la table du Major dôme, et je restai avec sa femme de chambre qui étoit devenue la mienne. Elle savoit que j'étois un garçon, et ne m'en servit pas avec moins de zèle. Mais elle avoit aussi une peur affreuse du Vice Roi. Nous nous encourageâmes mutuellement et nous finîmes par rire de bon cœur.

Mes Tantes revinrent, et comme le Vice Roi avoit fait dire, qu'il ne nous reverroit plus de la journée, elles firent entrer secrettement Elvire et Lonzeto ; Alors la joye fut complète. Nous rîmes comme des fous, et les tantes charmées d'avoir un jour de repit, partagèrent presque notre gaieté.

Lorsque la soirée fut plus avancée nous entendîmes une guitarrre, et nous aperçûmes l'amoureux Vice Roi, envelopé d'un manteau de couleur sombre, et demi caché par une maison voisine. Sa voix, qui n'étoit plus celle d'un jeune homme avoit encore de la beauté ; mais il chantoit très juste, & l'on pouvoit juger, qu'il s'étoit beaucoup occupé de musique.

La petite Elvire, qui étoit au fait des usages de la galanterie ôta un de mes gands, et le jetta dans la rue. Le Vice-Roi le ramassa, le baisa, et le mit dans son sein ; Mais je n'eus pas plustot accordé cette

faveur, qu'il me parut que ce seroit cent coups de verge de plus, que je recevrois lorsque le Vice Roi viendrait à savoir, quelle espèce d'Elvire j'étois. Cette réflexion me rendit si triste, que je ne songeai plus qu'à m'aller coucher. Elvire & Lonzeto, prirent congé de moi, et répandirent quelques larmes.
“ À demain ! (leur dis-je)

— Peut-être (me répondit Lonzeto) ” puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle Tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle observa aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fumes réveillés par ma Tante Dalanosa, qui nous apprit qu'Elvire et Lonzeto s'étoient échappés pendant la nuit, et que l'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Marie de Torrès. Quant à moi, dans le premier instant, il me parut, que je n'avois d'autre parti à prendre, que de devenir Vice Reine à la place d'Elvire.

Comme le Chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, un Bohémien vint lui parler d'affaires. Il se leva, et nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire.

Rebecca observa avec une sorte d'impatience, que nous étions toujours interrompus à l'endroit d'une histoire le plus intéressant. Ensuite on parla de choses indifférentes. Le Cabaliste dit, qu'il avoit eu des nouvelles du Juif errant, qui avoit déjà passé le mont Balckhan, et seroit bientôt en Espagne. Je ne sais plus ce qu'on fit le reste de la journée. C'est pourquoi je passe à celle du lendemain, qui fut plus fertile en évènements.

M'étant éveillé avant l'aurore, il me prit fantaisie d'aller du côté de la potence désastreuse de Los hermanos, et voir si je n'y trouverois pas quelque nouvelle victime. Ma course ne fut point vaine. Je trouvai effectivement un homme couché entre les deux pendus. Il paroissoit lui même privé de sentiment. Je touchai ses mains qui étoient roides, mais conservoient néanmoins un reste de chaleur. J'allai chercher de l'eau au fleuve, et lui en jettai au visage ; voyant qu'alors il donnoit quelques signes de vie, je le pris dans mes bras, et je le portai hors de l'enceinte du gibet. Il reprit ses sens, me fixa d'abord avec des yeux égarés, puis m'échappant tout à coup, il se mit à courir dans la campagne. Je le suivis quelque temps des yeux ; Enfin voyant qu'il alloit disparaître dans les buissons, et peut être se perdre dans le désert, je crus qu'il étoit de mon devoir, de courir après lui, et de le ramener. Il se retourna, et me voyant courir, il courut encore plus fort, tomba rudement & se blessa audessus de la tempe. J'employai mon mouchoir à panser sa blessure, après quoi, je pris un morceau de ma chemise, dont je lui enveloppai la tête. Mon homme se laissa faire sans dire un mot. Voyant sa docilité, je crus devoir le conduire au camp des bohémiens. Je lui offris mon bras qu'il accepta, et marcha à mes côtés, sans que j'en pusse en tirer une parole.

Lorsque j'arrivai à la grotte, tout le monde y étant rassemblé pour le déjeuner, on avoit gardé une place pour moi. L'on en fit une à l'inconnu, sans demander qui il étoit ; ainsi le veulent les loix de l'hospitalité, et l'on n'y manque guères en Espagne. L'inconnu prit de la soupe au chocolat, en homme qui paroissoit avoir besoin de se refaire. Le chef Bohémien me demanda, si mon compagnon avoit été blessé par des voleurs. " Point du tout (lui répondis-je) J'ai trouvé Monsieur évanouï sous le gibet de los hermanos. Dès qu'il eut repris ses sens, il s'est mis à courir la campagne. Craignant qu'il ne s'égarât dans les bruyères, je courus après lui. Plus je faisais d'efforts pour l'atteindre, plus il en faisoit pour m'échapper, ce qui cause [sic] qu'il s'est fait beaucoup de mal.

Ici l'inconnu posa sa cuillère, et se retournant vers moi, avec un grand sérieux, il me dit " Monsieur, vous vous exprimez mal, et je soupçonne, que l'on vous a donné de mauvais principes. " Vous jugez bien, de l'effet que dut produire sur moi, un pareil propos. Je me modérai cependant et je répondis " Monsieur l'inconnu, j'ose vous assurer, que depuis mon enfance, l'on m'a donné les meilleurs principes, et qu'ils me sont d'autant plus nécessaires, que j'ai l'honneur d'être Capitaine aux gardes Wallones.

— Monsieur (reprit l'inconnu) je parlois des principes que l'on a pu vous donner, sur l'accélération des graves, telle qu'elle a lieu, le long d'un plan incliné. En effet puisque vous vouliez parler de ma chute, et rendre compte de sa cause, vous auriez dû observer, que le gibet étant placé sur une hauteur, je courois sur un plan incliné, et dès lors vous auriez dû considérer la ligne de ma course, comme l'hypothénuse d'un triangle rectangle, dont la base étant parallèle à l'horizon, son angle droit eut été compris, entre la même base, & une perpendiculaire qui aboutissoit au sommet du rectangle, c'est à dire au pied de la potence. Alors vous auriez pu dire, que mon accélération sur le plan incliné, étoit à l'accélération que j'aurois eue, en tombant le long de la perpendiculaire, comme cette même perpendiculaire, étoit à l'hypothénuse. C'est cette accélération ainsi évaluée qui m'a fait tomber si rudement, et non pas le redoublement de ma vitesse, causé par le désir de vous échapper. Mais cela n'empêche pas, que vous soyez capitaine aux gardes Wallones. " Après avoir ainsi parlé, l'inconnu reprit sa cuillère, et se remit à manger de la soupe au chocolat, me laissant dans l'incertitude sur la manière, dont je devois prendre ses raisonnements, et ne sachant même, s'il avoit parlé sérieusement, où s'il s'étoit moqué de moi.

Le chef Bohémien, me voyant quelques dispositions à me fâcher, voulut donner un autre tour à la conversation, et dit : " Ce gentilhomme qui paroît savoir très bien la géometrie doit avoir besoin de repos. Il y auroit de l'indiscrétion à le faire parler aujourd'hui. C'est pourquoi, si la société le trouve

bon, je continuerai l'histoire que j'avois commencée hier. ” Rebecca dit, que rien ne pouvoit lui être plus agréable, et le chef commença en ces termes.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Au moment où l'on nous interrompit hier, je vous contois comment ma Tante Dalanosa étoit venue nous annoncer que Lonseto s'étoit évadé avec Elvire habillée en garçon, et toute la consternation où cette nouvelle nous plongea. La Tante Torrès qui avoit perdu à la fois sa nièce et son fils, en étoit dans une douleur inconcevable ; Et moi, il me sembloit qu'abandonné par Elvire il ne me restoit plus, qu'à devenir Vice Reine en sa place, où bien à recevoir un chatiment, que je craignois plus que la mort. J'étois à faire mes réflexions, sur cette cruelle alternative, lorsque le majordôme m'annonça qu'il falloit partir, et m'offrit son bras, pour descendre l'escalier. J'avois l'esprit si frappé de la nécessité de devenir vice reine, que par un mouvement involontaire, je me rengorgeai, et pris le bras du majordôme, avec un air de dignité, et de modestie, qui fit rire mes Tantes, malgré leur chagrin.

Ce jour là, le vice roi ne caracola point auprès de mes portières. Nous le trouvâmes à Torquemada à la porte de l'auberge. La faveur que je lui avois accordé la veille, l'avoit rendu hardi. Il me montra mon gand, caché dans son sein, et puis il me présenta la main, pour descendre de ma litière, la serra un peu, et la baisa. Je ne pus me défendre d'une sorte de plaisir, en me voyant ainsi traité par un Vice-Roi ; mais j'étois toujours troublé par l'idée du fouet, qui succèderoit probablement à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant, dans l'appartement destiné aux femmes, et puis, l'on annonça le dîner. Nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsque l'on commença de porter le second, le vice roi s'adressant à Madame Dalanosa, lui dit : “ J'ai appris, Madame, le tour que vous a joué votre neveu, avec ce petit coquin de valet d'écurie. Si nous étions au Mexique, ils seroient bientôt entre mes mains ; mais enfin, j'ai ordonné qu'on les cherche ; Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet fera un tour aux galères. ” Ce mot de galère, joint à l'idée de son fils, fit à l'instant évanouir Madame de Torrès, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins me fit tomber de ma chaise.

Le vice roi mit à me secourir, la galanterie la plus empressée. Je me remis un peu, et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsque l'on fut levé de table, le vice-roi, au lieu de me conduire dans mon appartement, me mena avec les deux Tantes, sous des arbres qui étoient vis à vis de l'auberge, et nous ayant fait asseoir, il nous dit “ Mesdames ! Je me suis aperçu, que vous avez pris aujourd'hui quelqu'ombrage d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et qu'apparemment j'ai gagné dans les divers emplois que j'ai exercé. J'ai réfléchi aussi, que vous ne pouviez me connoître que sur quelques traits de ma vie, dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Il me semble donc, que vous devez desirer de savoir mon histoire, et qu'il convient que je vous la raconte. J'espère au moins, qu'en me connoissant davantage, vous n'aurez plus de moi, les frayeurs, que je vous ai vues aujourd'hui ” Après avoir ainsi parlé, le vice roi se tût pour attendre notre réponse. Nous lui témoignâmes le plus vif desir de le connoître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt, & commença en ces termes :

Histoire du Comte de Penna-Velez

Je suis né dans le beau pays, qui environne Grenade, dans une maison de campagne que mon père avoit sur les bords du romantique Hénil. Vous savez que les poètes espagnols placent dans notre province le théâtre de toutes les scènes pastorales. Ils nous ont si bien persuadés, que notre climat devoit inspirer l'amour, qu'il n'est guères de Grenadin, qui ne passe sa jeunesse et quelquefois sa vie entière sans autre occupation que d'aimer.

Lorsque chez nous un jeune homme entre dans le monde, son premier soin, est de chercher une

Dame de ses pensées, & si elle accepte son hommage, il se déclare son Embecerido, c'est à dire, forcené de ses appas. La Dame, en le recevant pour tel, prend un engagement tacite, de ne confier qu'à lui, ses gands, et son éventail. Elle lui donne aussi la préférence lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau, & l'Embecerido le présente à genoux ; de plus il a le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau bénite à l'église et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations, et ils auroient tort de l'être, d'abord, parceque les femmes ne reçoivent point dans leurs maisons, où d'ailleurs elles sont toujours environnées de Duegues et de Caméristes, et puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes, qui se décident à être infidèles à leurs maris, ne donnent pas la préférence à leur Embecerido ; Elles jettent les yeux, sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompues prennent des amants dans les dernières classes de la société.

Tel étoit le ton de la galanterie Grenadine, lorsque je parus dans le monde ; mais la mode ne m'entraîna point ; ce n'est pas, que je fusse insensible. Bien loin de là, mon cœur avoit plus qu'un autre, senti la tendre influence de notre climat, et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse.

Mais je ne tardai pas à me convaincre, que l'amour étoit toute autre chose, que ce commerce de fadaïses que nos dames entretenoient avec leur Embecerido, commerce qui véritablement n'avoit rien de coupable, mais dont l'effet étoit pourtant d'intéresser le cœur d'une femme, pour un homme, qui ne devoit jamais posséder sa personne, et d'affoiblir ses sentiments pour celui, auquel appartenoit sa personne et son cœur. Ce partage me révolta. Amour et Mariage me parurent ne devoir être qu'une seule et même chose ; et l'hymen embelli sous les traits de l'amour devint la plus secrète, comme la plus chère de mes pensées, l'idole de mon imagination. Enfin il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon ame, que ma raison en ressentit quelqu'atteinte, & quelquefois l'on m'eût pris pour un véritable Embecerido.

Entrai-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation que l'on y faisoit, je me plaisois à imaginer que la maison étoit à moi, et j'y logeois ma femme. Je meublois son sallon des plus belles toiles des Indes, de Nattes de la chine, et de tapis de Perse, sur lesquels je voyois déjà, l'empreinte de ses pas. Je croyois voir aussi les carreaux, sur lesquels elle s'asseyoit de préférence. Sortait-elle pour prendre l'air, elle trouvoit un balcon, orné des plus belles fleurs, avec un[e] volière peuplée des oiseaux les plus rares. Pour ce qui étoit de sa chambre à coucher, je n'osois y songer, que comme à un temple, que mon imagination craignoit de profaner. Pendant que je m'occupois ainsi, la conversation alloit toujours son train ; Je n'y prenois part, qu'en répondant à tort & à travers lorsque l'on m'adressoit la parole, et je répondois presque toujours avec un peu d'humeur, parceque je n'aimois pas à être troublé dans mes arrangements.

Telle étoit la façon singulière dont je me comportois dans les visites ; à la promenade c'étoit même folie. Si j'avois un ruisseau à passer, j'entrois dans l'eau jusqu'à mi-jambe ; ma femme passoit sur les pierres, s'appuyant sur mon bras et recompensant mes soins par un sourire céleste. Les enfants me ravissoient ; Je n'en rencontrais pas un, que je ne le mangeasse de caresses, et une femme nourrissant le sien, me sembloit le chef-d'œuvre de la nature.

Ensuite le vice-roi se tournant de mon côté d'un air tendre et respectueux, me dit “ Je n'ai pas changé d'avis sur ce point, et je me persuade que l'adorable Elvire, ne fera point passer dans le sang de ses enfants, le lait souvent impur d'une mercenaire. ”

Cette proposition me déconcerta, plus que vous ne pouvez l'imaginer ; je joignis mes mains, & je dis “ Monseigneur, au nom du ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles, car je n'y entends rien du tout. ”

Le Vice Roi me répondit “ Mademoiselle je ne me console point d'avoir allarmé votre innocence. Je vais continuer mon histoire, sans retomber dans une faute pareille. ” En effet, il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions firent penser à Grenade, que j'avois perdu la raison, et vraiment il en étoit quelque chose ; ou plutôt je paroissois fou, parceque ma folie étoit différente de celle de mes concitoyens. J'aurois passé pour sage, si j'eusse pu me résoudre à être le fou déclaré de quelque

Grenadine. Cependant comme cette réputation n'a rien de flateur, je pris le parti de quitter ma patrie. J'y étois encore déterminé par un autre motif ; Je voulois être heureux avec ma femme, & heureux par elle. Si j'eusse épousé une Grenadine, autorisée par l'usage, elle se seroit crû permis, d'accepter les hommages d'un Embecerido, et, comme on l'a vû, ce n'étoit pas mon compte.

Je me déterminai donc à partir, et j'allai à la Cour. J'y trouvai les mêmes fadaïses, sous d'autres dénominations. Celle d'Embecerido qui de Grenade a passé aujourd'hui jusqu'à Madrid, n'étoit point alors en usage ; Les dames de la Cour appelloient Cortego leur amant préféré bien que malheureux ; et elles appelloient simplement Galanes les amoureux encore plus mal traités, qui n'étoient payés au plus, que d'un sourire, et cela une où deux fois par mois. Mais tous indistinctement portoient les couleurs de la belle, et caracoloient autour de sa voiture ; Ce qui faisoit tous les jours au Prado une promenade, qui rendoit inhabitables toutes les rues voisines de cette belle promenade.

Je n'avois ni assez de fortune, ni un rang assez illustre pour être remarqué à la cour ; mais je m'y fis connoître par mon adresse dans les combats des taureaux. Le Roi m'adressa plusieurs fois la parole, et les grands me firent l'honneur de rechercher mon amitié. J'étois entre autres fort connu du Comte de Rovellas, mais lorsque j'ai tué son taureau, il étoit privé de sentiment & n'a pu me reconnoître. Deux de ses piqueurs me connoissoient très bien, mais il est à croire qu'ils étoient occupés ailleurs, sans quoi ils n'eussent pas manqué de réclamer les mille pièces de huit, promises par le comte à qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur.

Un jour que je dînois chez le Ministre de la hacienda ou finance, je m'y trouvai placé à côté de Don Henrique de Torrès, le digne époux de Madame. Il étoit venu à Madrid pour affaire. C'étoit la première fois que j'avois l'honneur de lui adresser la parole, mais son air inspiroit la confiance, et je ne tardai pas, à mettre la conversation sur mon sujet favori, c'est à dire sur le mariage, et la galanterie. Je demandai à Don Henrique si les Dames de Ségovie avoient aussi des Embeceridos, Cortegos & Galanes.

“ Non (me répondit-il) nos mœurs n'ont encore admis aucun personnage de cette espèce ; Lorsque les Dames vont à la promenade, appelée le Zocodover, elles sont à demi voilées, & il n'est pas d'usage qu'on les aborde, soit qu'elles soyent à pied où en voiture. Nous ne recevons pas non plus dans nos maisons, que la première visite tant d'un homme que d'une femme ; mais il est d'usage de passer les soirées sur les balcons, qui sont peu élevés audessus de la rue. Les hommes s'arrêtent pour parler aux personnes de leur connoissance. Les jeunes gens, après avoir rodé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison, où il y a une fille à marier.

Mais (ajouta M^r de Torrès) de tous les balcons de Ségovie c'est le mien, qui reçoit le plus d'hommages, et il les doit à ma belle sœur Elvire de Norugna, qui à toutes les excellentes qualités de mon épouse, joint une beauté qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes ”

Ce discours de M^r de Torrès me fit une grande impression. Une personne aussi belle, douée de qualités aussi excellentes, et dans un pays où il n'y avoit point d'Embecerido, me parut destinée par le ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens que je fis causer sur le même sujet, convenoient tous, que la beauté d'Elvire étoit incomparable. Je me déterminai à en juger par mes yeux.

Je n'avois pas encore quitté Madrid, que ma passion pour Elvire avoit déjà acquis une certaine force, mais ma timidité augmentoit d'autant, et lorsque je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi, d'aller voir M^r de Torrès, ni aucune des connoissances, que j'avois faites à Madrid. J'aurois voulu que quelqu'un prévint Elvire en ma faveur, comme j'étois moi même prévenu pour elle. J'enviois ceux, qu'un grand nom ou des qualités brillantes annoncent, avant qu'ils arrivent ; et il me sembla que si au premier abord, je ne faisois pas sur l'esprit d'Elvire une impression favorable, il me deviendroit ensuite impossible d'obtenir d'elle un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne ; enfin, je me fis conduire dans la rue où demeuroit M^r de Torrès. Je vis un écriteau à la maison vis-à-vis. Je demandai s'il s'y trouvoit quelque chambre à louer ; on m'en montra une sous le toit ; je m'en accomodai pour le prix de douze Réales ; Je pris le nom d'Alonzo, et dis être venu, pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bernoient à regarder à travers une jalousie ; Et sur le soir, je vous vis paroître sur le balcon, avec l'incomparable Elvire. Vous le dirai-je ? Je crus au premier moment ne

voir qu'une beauté commune ; Mais après un court examen, je m'aperçus facilement, que la parfaite harmonie, que ses traits avoient entre eux, me rendoient sa beauté moins frappante ; mais qu'elle reprenoit tous ses avantages, dès que l'on la comparoit avec une autre femme. Vous même, Madame de Torrès, vous étiez très belle, et j'ose vous dire, que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grenier, je remarquai avec un plaisir extrême, qu'Elvire étoit parfaitement indifférente à tous les hommages ; Que même elle en paroissoit ennuyée ; Mais cette observation m'ôta entièrement le desir d'augmenter la foule des adorateurs, c'est à dire, des gens qui l'ennuyoient. Je me résolus à la regarder de mes fenêtres, en attendant quelqu'occasion favorable de me faire connoître, et s'il faut tout dire, je comptois un peu sur les combats de Taureaux.

Vous vous rappellerez Madame, qu'alors je chantais assez bien. Je ne pus résister au desir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent gagné leur logis, je descendis, et sur ma guitarrre je chantai une Seguedille du mieux qu'il me fut possible. J'en fis autant plusieurs soirs de suite ; Enfin je m'aperçus que l'on ne se retiroit chez vous, qu'après avoir entendu ma chanson. Cette observation remplit mon ame, de je ne sais quel sentiment très doux qui cependant étoit encore très loin de l'Espérance.

J'appris alors, que Rovellas étoit exilé à Ségovie. J'en fus au désespoir, et je ne doutai pas un instant qu'il ne devint amoureux d'Elvire. Je ne me trompai point ; se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le Cortègo de votre sœur, prit ses couleurs, ou ce qu'il imagina être ses couleurs, et en bariola ses livrées. Du haut de mon grenier je fus longtemps témoin de son impertinente fatuité, & j'eus le plaisir de voir, qu'Elvire le jugeoit sur ses qualités personnelles, plustôt, que sur tout l'éclat dont il étoit environné. Mais il étoit riche, sur le point d'obtenir la Grandezze ; que pouvais-je offrir, qui put entrer en comparaison avec de pareils avantages ? Rien, sans doute. J'en étois si convaincu, & j'aimois Elvire avec un tel désintéressement, que je finis, par desirer sincèrement, qu'elle épousât Rovellas. Je ne songeai plus, à me faire connoître, et je cessai de chanter mes tendres Tirannes.

Cependant Rovellas n'exprimoit sa passion, que par des galanteries, et ne faisoit aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que Monsieur de Torrès vouloit se retirer à Villaca. J'avois pris une douce habitude de demeurer vis-à-vis de sa maison. Je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca, j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai la maison, qui étoit vis à vis de la vôtre. Je la meublai à ma fantaisie ; mais comme les amants déguisés ont toujours quelque chose qui les fait reconnoître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grenade, et de la faire passer pour ma femme, ce qui paroissoit devoir écartier tout soupçon. Lorsque j'eus pris tous ces arrangements, je retournai à Ségovie, où j'appris que Rovellas se préparoit à donner un magnifique Combat de Taureaux. Mais, Madame de Torrès, vous aviez alors un fils de deux ans ; voudriez vous bien, m'en donner des nouvelles ?

La Tante Torrès se rappelant que cet enfant étoit le même valet de mule, que le vice-roi destinoit aux galères une heure auparavant, ne sut que répondre, tira son mouchoir, et fondit en larmes.

“ Pardonnez (dit le vice roi) je vois, que je vous retrace quelque cruel souvenir ; mais la suite de mon histoire exige, que je vous parle de ce malheureux enfant. ”

Vous vous rappellerez qu'il eut alors la petite vérole. Vous eutes pour lui les plus tendres soins, et je sais qu'Elvire passoit aussi les jours et les nuits près du petit malade. Je ne pus résister au plaisir de vous informer, qu'il étoit encore un mortel, qui partageoit vos peines. Et toutes les nuits j'allai près de vos fenêtres, chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais Madame de Torrès, si vous vous en rappelez.

“ Je m'en rappelle très bien (répondit-elle) et je le racontois hier à Madame ” Le vice roi continua en ces termes :

La maladie de Lonseto, faisoit la nouvelle de toute la ville, car c'étoit elle qui retardoit la fête des taureaux. Le rétablissement de cet enfant causa une joye universelle. La fête eut lieu, et ne dura pas longtemps. Rovellas fut cruellement maltraité par le premier taureau. Lorsque j'eus plongé mon épée dans le flanc de l'animal, je jettai un coup-d'œil vers votre loge, et je vis, qu'Elvire se penchoit vers vous, et parloit de moi, avec une expression qui me fit plaisir. Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain Rovellas un peu rétabli demanda la main d'Elvire ; on dit, qu'il ne fut pas accepté. Il

dit, qu'il l'étoit ; mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus, qu'il avoit été refusé. Je partis moi même pour me rendre à Villaca, où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi même ma charrue, ou du moins en faisant le semblant, car je laissois tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours, comme je revenois chez moi, à la suite de mes bœufs, et donnant le bras à ma sœur, qui passoit pour ma femme, je vous vis avec Elvire & votre époux. Vous étiez assis devant la porte de votre maison, & vous preniez le chocolat. Vous me reconnutes, ainsi que votre sœur, mais je ne me trahis point. J'eus cependant la malice, pour accroître votre curiosité, de jouer, en rentrant chez moi, quelques uns des airs que j'avois fait entendre, pendant la maladie de Lonseto. Je n'attendis plus, pour me déclarer, que d'être sur, qu'Elvire avoit refusé Rovellas.

“ Ah, Monseigneur ! (dit Madame de Torrès) il est sûr, que vous étiez parvenu à intéresser Elvire, et il est aussi sûr, qu'elle avoit refusé Rovellas. Si elle l'a épousé ensuite, c'est peut-être, qu'elle vous a cru marié.

— Madame (reprit le Vice Roi) La providence avoit sans doute des desseins sur mon indigne personne. En effet si j'avois obtenu la main d'Elvire, les Chirigous, les Acapaleques, & les Apalaches n'eussent pas été convertis à la foi chrétienne, et la croix, signe sacré de nôtre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au Nord de la mer Vermeille.

— Cela peut être, (dit Madame de Torrès) mais ma sœur et mon mari vivoient encore ; Cependant, Monseigneur veuillez bien reprendre la suite de votre histoire. ”

Le Vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après vôtre arrivée à Villaca, un homme venu exprès de Grenade, m'apprit, que ma mère étoit dangereusement malade. L'amour fit place, à la tendresse filiale, et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura deux mois ; elle rendit l'ame dans nos bras. Je la pleurai, pas assez longtemps peut-être, et je repris le chemin de Ségovie, où j'appris qu'Elvire étoit devenue Comtesse de Rovellas. Je sus en même temps, que le Comte avoit promis une recompense de Cent pièces de huit à celui, qui découvroit son libérateur. Je lui répondis par une lettre anonyme, & je partis pour Madrid, où je sollicitai de l'emploi en Amérique. Je l'obtins, et m'embarquai le plus tôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca, avoit été un mystère connu seulement de ma sœur et de moi. Je le croyois du moins ; mais nos gens, sont des espions nés, auxquels rien n'échappe. Un domestique, qui n'avoit pas voulu me suivre dans le nouveau monde, entra au service de Rovellas, & lui raconta toute l'histoire de la maison achetée à Villaca, et de mon déguisement. Il fit cette confidence, à la femme de chambre de la duegna major de la Comtesse. La femme de chambre le dit à la duegne, et celle ci, pour se faire un mérite de sa diligence, redit le tout au Comte. Celui ci, combinant ce déguisement avec ma lettre anonyme, mon habileté à combattre le taureau, et mon départ pour l'Amérique, en conclut, que j'avois été l'amant heureux de son épouse. Je fus dans la suite informé de toutes ces circonstances ; Mais à mon arrivée en Amérique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçue :

Seigneur Don Sanche de Penna-Sombre !

Je suis informé du commerce secret, que vous avez eu avec l'infâme, que je ne reconnois plus pour Comtesse de Rovellas. Vous pouvez faire chercher, si vous le jugez à propos, l'enfant qui naîtra d'elle.

Quant à moi, je vous suivrai de près en Amérique, ou j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie.

Cette lettre me mit au désespoir, et ma douleur fut à son comble, lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de vôtre Epoux, et celle de Rovellas que j'aurois voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour repousser la calomnie, et constater l'état de sa fille. Je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle seroit en age d'être mariée. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'étoit permis de chercher la mort, que ma religion m'empêchoit de me donner moi même.

Un peuple sauvage allié des Espagnols, avoit la guerre avec ses voisins. Je me fis recevoir dans la nation. Il falloit pour être reçu, souffrir, que l'on picotât tout mon corps avec une aiguille, pour y imprimer la figure d'un serpent, et d'une tortue. Il falloit que la tête du serpent fut dessinée sur mon

épaule droite, que son corps fit seize fois le tour du mien, et que sa queue aboutît à mon orteil gauche.

Pendant la cérémonie le sauvage qui opère, pique à dessin, les os des jambes, et autres parties sensibles, & il est défendu au récipiendaire de pousser une plainte. Tandis que l'on me martyrisoit, nos sauvages ennemis hurloient déjà dans la plaine, et les nôtres entonnèrent la chanson de mort.

Lorsqu'elle fut finie, je m'armai du casse-tête, et je volai au combat. Nous en rapportâmes deux cent trente chevelures, et je fus élu Cacique sur le champ de bataille. Au bout de deux ans, les nations du nouveau monde furent converties à la foi chrétienne, & soumises à la couronne d'Espagne. Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire. Je suis parvenu à la plus grande dignité dont un sujet du Roi des Espagnes puisse être revêtu ; Mais, charmante Elvire, je dois vous dire, que vous ne serez jamais Vice reine. La Politique du Conseil de Madrid, ne permet point que des hommes mariés aient en mains, d'aussi grands pouvoirs, dans le nouveau monde. Au moment ou vous daignerez m'épouser, je ne serai plus Vice roi. Je ne puis mettre à vos pieds, que mon titre de Grand d'Espagne & une fortune, sur laquelle je crois vous devoir quelques détails, puisqu'elle doit nous être commune.

Lorsque j'eus fait la conquête de deux provinces, au Nord du Nouveau Mexique, le Roi me permit d'y exploiter une mine d'argent à mon choix. Je m'associai un particulier de la Vera Cruz, et dans la première année nous eûmes un dividende de trois Millions de Piastres fortes ; Cependant comme le privilège étoit en mon nom, j'eus la première année six cent mille Piastres de plus, que mon associé.

“ Monsieur (dit l'inconnu) la part du Vice-Roi étoit d'Un Million, huit cent mille Piastres, & celle de son associé, d'Un Million deux cent.

— Cela se peut bien (dit le chef)

— Cela est (reprit l'inconnu) La moitié de la somme, plus la moitié de la différence. Tout le monde sait cela.

— À la bonne heure ! (dit le chef) ” et ensuite il continua en ces termes :

Le Vice roi voulant toujours m'instruire de l'état de sa fortune, me dit : “ Dès la seconde année nous avançâmes plus profondément dans le sein de la terre, et il nous fallut construire des galeries, des puisards, des avenues. Les dépenses qui n'avoient été que d'un quart, augmentèrent d'un huitième, et la quantité du minerai diminua d'un sixième. ”

Ici le Géomètre tira de sa poche des tablettes & un crayon ; mais s'imaginant tenir une plume, il trempa son crayon dans le chocolat. Voyant ensuite que le chocolat n'écrivoit pas à son gré, il voulut essuyer sa plume contre son habit noir, et l'essuya à la jupe de Rebecca ; après quoi, il se mit à chiffrer dans ses tablettes. Nous rîmes un peu de sa distraction, et le chef Bohémien, poursuivit en ces termes :

“ Les obstacles augmentèrent encore dans la troisième année ; nous fumes obligés de faire venir des mineurs du Pérou, auxquels nous donnâmes un quinzième du profit, sans les associer aux dépenses, qui cette année, augmentèrent de deux quinzièmes ; Mais le minerai augmenta de dix fois et un quart, de ce qu'il avoit été dans la seconde année. ”

Ici je vis bien, que le Bohémien cherchoit à embarasser le calcul du Géomètre : Et en effet, affectant de donner à son récit, toute la forme d'un problème, il continua en ces termes :

“ Depuis lors, Madame, nos dividendes ont toujours diminué de deux dix septièmes ; Mais comme je mettois à intérêt l'argent que je tirois de la mine, et que j'y laissois aussi les intérêts, que je joignis au Capital, il en est résulté une fortune de Cinquante Millions de Piastres, que je mets à vos pieds, ainsi que mes titres, mon cœur, & ma main ”

Ici l'inconnu se leva, et toujours chiffrant dans ses tablettes, il prit le chemin, par lequel nous étions venus ; mais au lieu de le suivre, il suivit un sentier, par lequel les Bohémiennes alloient chercher l'eau dont elles avoient besoin, et un instant après, nous l'entendîmes tomber dans le torrent.

Je courus à son secours, je me précipitai dans l'eau, et après avoir lutté contre le courant, j'eus le bonheur de ramener notre distrait au rivage. On lui fit rendre l'eau, qu'il avoit avalée, on alluma un

grand feu ; et après nous avoir tous fixé avec des yeux où la langueur étoit peinte, il nous dit :
“ Messieurs, soyez certains que le bien du Vice roi se montoit à Soixante Millions, vingt cinq mille, cent soixante & une piastres, en supposant que la part du Vice roi fut toujours à celle de son associé, comme dix huit cent, sont à douze cent, ou comme trois à deux ”

Après avoir ainsi parlé le Géomètre retomba dans une sorte de léthargie, dont nous ne voulumes pas le retirer, parcequ’il nous sembloit que le sommeil lui étoit devenu nécessaire. Il dormit jusqu’à six heures du soir ; mais il ne sortit de sa lethargie, que pour tomber dans une suite de distractions qui ne finirent plus. Dabord il demanda, qui étoit tombé dans l’eau ? On lui répondit, qu’il étoit tombé dans l’eau, et que c’étoit moi, qui l’en avois retiré. Alors se tournant de mon côté, avec un grand air de politesse et d’affabilité, il me dit : “ En verité je ne croyois pas nager aussi bien ; Je suis charmé d’avoir conservé au Roi, un de ses meilleurs officiers ; Car vous êtes Capitaine aux Gardes Wallones. Vous me l’avez dit, et je n’oublie jamais rien. ”

L’on rit ; mais notre Géomètre ne se déconcerta pas, et continua à nous amuser par ses distractions.

Le Cabaliste n’étoit guères moins préoccupé et ne parloit que du juif errant, qui devoit lui donner des renseignements sur les deux démons appellés Emina et Zibeddé.

Rebecca prit mon bras, et me conduisant en un lieu, d’où l’on ne pouvoit nous entendre, elle me dit : “ Seigneur Alphonse, je vous conjure de me dire votre opinion, sur tout ce que vous entendez, et voyez depuis que vous êtes dans ces montagnes, & ce que vous pensez de ces maudits pendus, qui jouent de si vilains tours. ”

Je lui répondis “ Madame, votre question m’embarrasse infiniment. Le point qui intéresse votre frère, est un secret que j’ignore. Pour ce qui me regarde, je suis persuadé, que l’on m’a porté sous le gibet, après m’avoir endormi, au moyen d’un breuvage assoupissant. D’ailleurs vous m’avez parlé du pouvoir que les Gomelez exercent secretement dans cette contrée

— Ah ! oui (dit Rebecca) je crois qu’ils veulent vous rendre Musulman, et peut-être ne feriez vous pas mal de céder à leurs desirs

— Comment ? (lui dis-je) seriez vous de moitié dans leurs vues ?

— Non (me répondit-elle) ce sont peut être, les miennes que je suis. Je vous ai déjà dit, que je n’aimerai jamais, ni un homme de ma religion, ni un chrétien ; mais rejoignons la société, nous traiterons ce sujet une autre fois ”

Rebecca alla trouver son frère, et moi je m’en fus de mon côté, réfléchir à ce que j’avois vu et entendu ; mais plus j’y réfléchissois, et moins je le pouvois comprendre.

DIX NEUVIEME JOURNÉE.

Toute la société se rassembla de bonne heure à la grotte ; mais le chef ne s'y trouva point. Le Géomètre étoit très bien remis, et toujours persuadé qu'il m'avoit tiré de l'eau ; il me regardoit avec cet air d'intérêt que l'on a pour ceux, à qui l'on a rendu d'importants services. Rebecca le remarqua, et s'en amusa beaucoup. Après que l'on eut mangé elle dit : “ Messieurs nous perdons beaucoup à l'absence du chef, car je meurs d'envie de savoir, comment il avoit reçu l'offre de la main & de la fortune du vice roi. Mais, voici un Gentilhomme qui pourroit nous dédommager, en nous contant son histoire à lui, qui doit être fort intéressante. Il paroît avoir cultivé des sciences qui ne me sont point étrangères, et tout ce qui a rapport à un homme comme lui, doit me plaire infiniment. ”

L'Inconnu répondit : “ Madame, je n'imagine pas que vous vous soyez appliquée aux mêmes sciences que moi, puisque les femmes n'en peuvent pour la plupart comprendre les éléments. Mais enfin vous m'avez reçu ici avec tant d'hospitalité que c'est un devoir pour moi, de vous instruire de tout ce qui me concerne. Je vous dirai donc que mon nom est... mon nom est...

— Comment (dit Rebecca) seriez vous assez distrait, pour oublier votre nom ?

— Point du tout (répondit le Géomètre) je ne suis point naturellement distrait... mais mon père a eu dans sa vie, une forte distraction ; Il a signé le nom de son frère à la place du sien, et cette distraction lui a fait perdre à la fois, sa femme, sa fortune, et la recompense de ses services. Ainsi pour qu'une pareille chose ne m'arrive pas, j'ai écrit mon nom, sur mes tablettes, & quand je veux signer, je copie, ce qui y est écrit.

— Mais (dit Rebecca) il s'agit ici, de dire votre nom, & non pas de le signer.

— Ah ! vous avez raison, (dit l'Inconnu,) ” puis il remit ses tablettes dans sa poche et commença en ces termes.

Histoire du Géomètre.

Mon nom, est Don Pèdre Velasquez. Je descends de l'illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l'invention de la poudre, ont tous servi dans l'artillerie, et ont donné à l'Espagne, les meilleurs officiers, qu'elle ait eù dans cette arme. Don Ramire Velasquez, grand maître d'artillerie, sous Philipe quatre, fut fait grand d'Espagne, par son successeur. Il avoit deux fils, mariés tous les deux. La branche ainée resta en possession des biens, et de la Grandezze ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour, les chefs de notre maison, sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux, auxquels ils devoient leurs honneurs ; Et ils se faisoient d'ailleurs un devoir, de soutenir & protéger la branche cadette.

Ceci dura jusqu'à Don Sanche cinquième Duc de Velasquez, arrière petit fils du fils ainé de Don Ramire. Ce digne Seigneur, fut, comme plusieurs de ses ancêtres, revêtu de la charge et dignité de Grand Maître de l'Artillerie. De plus il étoit Gouverneur de Galice, & résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d'Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur, que l'alliance de la maison d'Albe, étoit honorable à notre famille. Mais la fécondité de la Duchesse, ne répondit pas aussi bien aux vœux de son époux. Elle n'eut qu'une fille, qui fut apellée Blanche. Le Duc la destina à devenir l'épouse d'un Velasquez de la branche cadette, à laquelle elle transporterait la Grandesse et les biens, de la branche ainée.

Mon père, qui s'appelloit Don Henrique, et son frère Don Carlos, venoient de perdre leur père, qui descendoit de Don Ramire, au même degré que le Duc. Ce Seigneur les fit venir tous les deux dans sa maison. Mon père avoit alors douze ans, et son frère onze. Leurs caractères étoient très très [*sic*] différents. Mon père étoit sérieux, appliqué à l'étude, et excessivement sensible. Son frère Carlos étoit

leger, étourdi, & incapable d'application. Le Duc, ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos à Paris, pour le faire élever, sous les yeux du Comte de la Hereria son parent, alors ambassadeur en France.

Mon Pere, par les excellentes qualités de son cœur, et son application extraordinaire, méritoit tous les jours davantage les bontés du Duc, et la jeune Blanche, qui savoit qu'elle lui étoit destinée, s'attachoit toujours plus, au choix qu'avoit fait son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant, et le suivoit de loin, dans la carrière des sciences. Imaginez un jeune homme, dont le génie précoce, embrassoit tout l'ensemble des connoissances humaines, dans un age, ou d'autres en conçoivent à peine les éléments. Imaginez ensuite, ce jeune homme amoureux d'une personne de son age, d'un esprit supérieur, avide de le comprendre, et heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager, Vous aurez alors quelqu'idée du bonheur dont mon père jouissoit à cette courte époque de sa vie ; et comment Blanche ne l'eut-elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux duc, l'amour de toute la province, et il n'avoit pas encore vingt ans, que sa réputation commençoit déjà à s'étendre au-delà de l'Espagne. Blanche, aimoit son futur, et d'amour, & d'amour propre. Mais Henrique, qui étoit tout cœur, & tout ame, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc, presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Don Carlos. " Ma chère Blanche (disoit-il à sa maitresse) ne trouvez vous pas, que Carlos manque à nôtre bonheur. Nous avons ici, bien des demoiselles aimables, qui pourroient le fixer. Il est bien leger ; il m'écrit bien rarement, mais une femme douce et tendre, achèveroit de former son cœur. Chere Blanche, je vous adore, je chéris votre père, mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il, que nous soyons toujours séparés ? "

Un jour le Duc, fit appeller mon père, & lui dit : " Don Henrique, je viens de recevoir du Roi notre maitre, une Lettre, que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon Cousin !

Nous en notre Conseil, avons pris la résolution de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos Royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée, entre les Systèmes de Vauban, & de Cohorn. Employez les plus habiles sujets, à écrire sur ces matières. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un, qui nous satisfasse, son auteur sera chargé lui même, d'exécuter les plans qu'il aura donnés, et nôtre magnificence royale le recompensera en conséquence.

Sur ce, nous prions Dieu, qu'il vous maintienne en sa sainte Garde.

Moi le Roi.

Eh bien ! (dit le Duc) mon cher Henrique, vous sentez vous en état d'entrer en lice ? Je vous avertis que je vous donnerai pour rivaux, les plus habiles Ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entière. " Mon père réfléchit un instant, à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance : " Oui, Monseigneur, j'entre dans la carrière, et je ne vous ferai pas de honte.

— Eh bien ! (dit le Duc) faites de votre mieux, et lorsque le travail sera achevé, rien ne retardera plus votre bonheur, Blanche sera à vous. "

Vous pouvez imaginer avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les jours et les nuits, et lorsque son esprit épuisé le forçoit à prendre quelque repos, il passoit ce temps de récréation dans la société de Blanche, parlant de leur bonheur futur, et souvent du plaisir qu'il auroit à revoir Carlos. Une année se passa ainsi.

Enfin divers mémoires arrivèrent de tous les coins de l'Espagne, et de toutes les parties de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la chancellerie du Duc. Mon père vit qu'il étoit temps de mettre la dernière main à son travail, & il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une idée très foible. Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la défense. Il monroit en quoi Cohorn s'étoit conformé à ces principes, et en quoi, il s'en étoit écarté ; Il mettoit Vauban fort au-dessus de Cohorn, mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de système, et l'évènement a justifié sa prédiction. Tous ces arguments étoient soutenus, non seulement par une savante théorie, mais encore, par des détails de Localités, des devis de dépenses, et surtout par des

calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eut écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts, qu'il n'avoit pas d'abord aperçus, et il alla tout tremblant le présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain, en lui disant : " Mon cher Neveu, le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre nôce, elle se fera bientôt. "

Mon père se jeta aux pieds du Duc, et lui dit : " Monseigneur, ayez la bonté de faire venir mon frère ; mon bonheur ne sera point complet, si je n'ai celui de l'embrasser après une si longue absence. "

Le Duc fronça le sourcil, et lui dit : " Je prévois que Carlos nous rebattra les oreilles de la grandeur de Louis Quatorze ; mais puisque tu le veux, faisons le venir. " Mon père baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie ; l'amour remplissoit tous ses moments, et toutes les facultés de son ame.

Pendant le Roi, à qui le projet de fortification, tenoit fort à cœur, ordonna, que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père l'emporta tout d'une voix. Il reçut du ministre une lettre, qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi Sa Majesté désiroit qu'il demandât lui même une récompense. Dans une autre lettre, adressée au Duc, le Ministre faisoit entendre, que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel général d'Artillerie, il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc, qui lui communiqua celle qu'il avoit reçue. Mon père déclara ne pouvoir jamais demander un Grade, qu'il ne croyoit pas avoir mérité, et il conjura le Duc, de répondre au Ministre, pour lui. Le Duc s'y refusa. " C'est à vous (lui dit il) que le Ministre a écrit, et c'est vous, qui devez répondre. Surément le Ministre a ses raisons, et comme dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle le jeune homme, il est à croire, que votre jeunesse intéresse le Roi, et qu'enfin, il veut mettre sous les yeux du Roi, une lettre du jeune homme. Enfin, nous saurons bien tourner la lettre de manière, à ne pas y faire paroître trop de présomption. " Après avoir ainsi parlé, le Duc se mit à son secretaire, et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur !

La satisfaction du Roi, qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense, qui doit suffire à tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés j'ose demander l'agrément de sa Majesté pour mon mariage, avec Blanche de Velasquez, héritière des biens & titres de notre maison.

Cet établissement ne rallentira point mon zèle pour le service. Heureux, si je puis par mes travaux mériter un jour, le rang et charge de Colonel général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercée avec honneur.

De votre Excellence &c. &c.

Mon père remercia le Duc, de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et la copia, mot pour mot ; Mais au moment d'y mettre la signature, il entendit que l'on crioit dans la cour " Don Carlos est arrivé ! Don Carlos est arrivé !

— Qui ? mon frère ? ou est-il ? que je l'embrasse...

— Signez donc, Seigneur Henrique, dit le courier, qui devoit porter la Lettre au Ministre. " Mon père, plein de la joie que lui causoit l'arrivée de son frère, et pressé par le courier signa Don Carlos de Velasquez, au lieu de Don Henrique, cacheta la lettre, et courut embrasser son frère.

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais Don Carlos, se reculant aussitôt, se prit à rire de toutes ses forces, et dit : " Mon cher Henrique, tu ressembles comme deux gouttes d'eau, au Scaramouche de la Comédie Italienne. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe ; mais je t'aime comme cela ; Allons voir le bon homme. "

Ils montèrent chez le vieux Duc, que Don Carlos pensa étouffer en l'embrassant, ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : " Mon cher oncle, ce bon homme d'Ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous ; Mais j'ai eù soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste, c'est égal ; Grammont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos (dit le Duc) je ne connois aucun de ces Messieurs.

— Tant pis pour vous (reprit Carlos) ils sont fort bons à connoître. Mais où donc est ma future

belle sœur ? elle doit être fort embellie. ”

Blanche entra dans ce moment. Don Carlos, s’avança vers elle d’un air dégagé, et lui dit : “ Ma divine sœur, la coutume chez nous à Paris, est d’embrasser les femmes ” et il l’embrassa en effet, au grand étonnement d’Henrique qui ne voyoit Blanche, qu’au milieu des Duegnes, et n’avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit encore mille choses inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique, et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin, ce Seigneur lui dit du ton le plus sévère : “ Allez quitter votre habit de voyage. Il y aura bal ce soir ; Rappelez vous, que ce qui passe pour gentillesse au delà des monts, passe pour impertinence de ce côté ci. ”

Carlos, sans se déconcerter, lui répondit : “ Mon cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis Quatorze a donné à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand, dans tout ce qu’il fait. J’engage ma belle Cousine pour une Sarabande ; C’est une danse Espagnole, mais vous verrez ce que les François en ont fait. ” Après avoir ainsi parlé, Don Carlos se retira en fredonnant un air de Lully. Son frère très affligé de ses travers voulut l’excuser, auprès du Duc, et de Blanche ; mais il prenoit une peine inutile ; car le Duc étoit déjà trop prévenu contre lui, & Blanche ne l’étoit pas du tout.

Enfin le bal commença. Blanche y parut habillée non pas à l’Espagnole, mais à la Française, ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par l’Ambassadeur son grand oncle, et que son cousin l’avoit apporté. Mais cette explication ne satisfit point, et l’on ne laissa pas, que de s’étonner.

Don Carlos se fit longtemps attendre, enfin il parut habillé, comme on l’étoit à la cour de Louis Quatorze. Il avoit un juste au corps bleu, brodé en argent ; Echarpe et éguilletes de satin blanc, brodées de même. Un rabat de point d’Alençon, et une perruque blonde, d’un volume énorme. Cet ajustement magnifique en lui même, le paroissoit d’autant plus, que nos derniers Rois, de la maison d’Autriche, avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. L’on avoit même abandonné la fraise, qui l’auroit un peu relevé, pour adopter la Gonille telle que vous la voyez porter aujourd’hui aux Alguazils et aux gens de loi ; ce qui ressembloit assez bien, à l’habit de Scaramouche, comme l’avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi déjà très différent des cavaliers Espagnols par son costume, s’en distingua encore plus, par la manière dont il entra dans le bal. Au lieu de saluer, ou de faire la moindre politesse à qui que ce fut, du plus loin qu’on put l’entendre, il cria aux Musiciens : “ Taisez vous, marauts ; si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles ” Ensuite il distribua les partitions qu’il avoit apportées, alla chercher Blanche, et la conduisit au milieu de la salle pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche, qui avoit naturellement des graces infinies, se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut achevée, les Dames se levèrent toutes à la fois, pour faire compliment à Blanche, sur la manière dont elle avoit dansé ; mais tout en la comblant d’éloges, elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire comprendre, qu’il étoit lui, le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s’y trompa point, et le suffrage secret des femmes, releva à ses yeux, le mérite du jeune homme.

Pendant tout le reste de la soirée, Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère s’approchoit, il lui disoit : “ Henrique mon ami, vas-t’en un peu, résoudre quelque problème d’Algèbre, tu auras tout le temps d’ennuyer Blanche, lorsqu’elle sera ta femme. ” Blanche, par des rires immodérés, encourageoit ces propos insultants, et le pauvre Henrique, se retiroit confondu.

Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et alla se placer avec elle, au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil, mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos à souper, entretenit le monde, des fêtes que donnoit Louis Quatorze, et surtout du Ballet de l’Olympe amoureux, où ce Prince lui même, avoit rempli le rôle du soleil ; Il dit savoir très bien ce pas, et que Blanche feroit à merveille, le rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles, et avant que l’on se levât de table, le ballet de Louis Quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, & Blanche ne s’aperçut pas de son absence.

Le lendemain matin, mon père alla rendre ses devoirs à Blanche, à l’heure accoutumée, et la trouva

répétant un pas avec Carlos. Trois semaines se passèrent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre. Henrique dévorait ses douleurs ; Carlos disoit mille impertinences, que les femmes de la ville, retenoient comme autant d'oracles. Blanche avoit la tête remplie de Paris, du ballet de Louis quatorze, et ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour, comme l'on étoit à table, le Duc reçut une dépêche de la cour ; c'étoit une Lettre du Ministre, ainsi conçue :

Monseigneur le Duc Velasquez !

Le Roi nôtre maitre, agrée le mariage de votre fille avec Don Carlos de Velasquez, confirme la Grandesse, et lui donne la charge de Colonel Général de l'Artillerie.

Votre affectionné &c. &c.

“ Qu'est ceci ? (dit le Duc furieux) Qu'est ce que le nom de Carlos fait dans cette lettre. Blanche doit épouser Henrique. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit : “ Monseigneur, j'ignore comment le nom de Carlos se trouve ici, à la place du mien ; mais je suis sûr, qu'il n'y a point de la faute de mon frère, ou plustôt, il n'y a la faute de personne, et ce changement de nom, entroit dans les décrets de la providence. En effet vous devez vous être aperçu, que Mademoiselle Blanche, n'a point d'inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos ; ainsi sa main, sa personne, ses titres lui appartiennent et je n'y ai plus de droits. ”

Le Duc s'adressa à sa fille, et lui dit : “ Blanche ! Blanche ! est-il vrai que ton ame soit légère & perfide ? ”

Blanche s'évanouit, pleura, et finit par avouer, qu'elle aimoit Carlos.

Le Duc désespéré, dit à mon père : “ Cher Henrique, s'il t'a enlevé ta maitresse, il ne peut t'ôter la charge de Colonel Général d'Artillerie ; C'est toi, qui la mérites, et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Monseigneur, (reprit Henrique) tout votre bien, appartient à Mademoiselle votre fille, et pour ce qui est de la charge de Colonel Général, le Roi l'a donnée à mon frère, et certes il a bien fait ; car l'état ou se trouve mon ame, ne me permet point de servir, ni dans ce grade, ni dans un autre ; Permettez moi de me retirer. Je vais dans quelque saint azile, répandre ma douleur aux pieds des autels, et l'offrir en sacrifice à celui qui a souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc, et entra dans un couvent de Camaldules, où il prit l'habit de novice. Don Carlos épousa Blanche ; sa nôce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche, tout en désespérant son père, s'affligeoit des maux qu'elle avoit causés ; Et Carlos, malgré son impertinence, se trouva un peu déconcerté par la tristesse générale.

Bientôt le Duc eut une goutte remontée, et sentit, qu'il n'avoit pas longtemps à vivre. Il envoya chez les Camaldules, et fit demander à voir encore le frère Henrique. Alvarèz major dôme du Duc, se rendit au couvent, et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parceque la règle leur défend de parler ; Mais ils le conduisirent à la cellule de Henrique ; Alvarèz le trouva couché sur la paille, couvert de haillons, et enchainé par le milieu du corps.

Mon père reconnut Alvarèz, et lui dit : “ Ami Alvar, comment trouves tu la Sarabande que j'ai dansé hier ? Louis Quatorze en a été content ; Ces marauds des Musiciens ont mal joué ; et Blanche qu'en dit-elle ? Blanche ! Blanche !... malheureux répons moi... ” Alors mon père agita ses chaines, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. Alvarèz se retira en fondant en larmes, & fit au Duc le triste récit, de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac, et l'on désespéra de ses jours. Prêt à mourir, il se tourna du coté de sa fille, et lui dit : “ Blanche ! Blanche ! Henrique me suivra de près ; Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières paroles du Duc : Elles s'insinuèrent dans l'ame de Blanche, et y portèrent le poison des remords. Elle tomba dans une affreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put, pour distraire sa jeune épouse ; mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse. Il fit venir de Paris, une fameuse courtisane appellée la Jardin, et Blanche se retira dans un couvent. La charge de Colonel Général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc. Il essaya cependant de l'exercer, mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission, et lui demanda une charge de cour. Le Roi le fit Grand-Maitre de la garde-robe, et il s'établit à Madrid,

avec la Jardin.

Mon père passa trois ans, chez les Camaldules ; enfin, ces bons pères par des soins assidus, et une patience angélique, parvinrent à lui rendre l'usage de la raison ; Alors il alla à Madrid, et se fit annoncer chez le Ministre. Ce seigneur le fit entrer dans son cabinet et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, votre affaire est venue à la connoissance du Roi, qui m'en a voulu de cette méprise, ainsi qu'à mes bureaux. Mais je lui ai montré votre lettre, signée *Don Carlos*, et la voici encore. Dites moi, s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom ? ”

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture, & dit au Ministre : “ Hélas, Monseigneur, je me rappelle qu'à l'instant où j'ai signé cette Lettre, on annonça l'arrivée de mon frère. La joie que j'en ai ressentie, m'aura fait mettre le nom de mon frère, à la place du mien ; Mais ce n'est pas cette méprise, qui a causé mes malheurs. Lors même, que le brevet de Colonel général eut été expédié en mon nom, je n'eusse point été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise, et je me crois capable de remplir les vues que le Roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique (reprit le Ministre) tous les projets de fortifications sont tombés dans l'eau ; et à la cour, nous n'avons pas coutûme de reparler des choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir, est la place de Commandant de Ceuta ; c'est là, tout ce que j'ai de vacant ; Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avoue, que cette place, est audessous de vos talents ; D'ailleurs il est cruel à votre âge, de se confiner sur un rocher de l'Afrique.

— C'est là précisément (répondit mon père) ce qui me fait accepter ce poste. Il me semble en quittant l'Europe, échapper à ma cruelle destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y deviendrai comme un autre homme ; et qu'enfin j'y trouverai la paix et le bonheur sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon Père se hâta de prendre ses provisions de Commandant, alla s'embarquer à Algésiras, et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant, il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au port, après de longs jours d'orages.

Le premier soin du nouveau Commandant fut de bien connoître ses devoirs, non seulement pour les remplir, mais pour aller au delà. Quelque gout qu'il eût pour les fortifications, il ne s'occupa guères de cet objet ; parceque la place, environnée d'ennemis barbares, étoit toujours assez bonne, pour leur résister ; Mais il employa toutes les ressources de son génie, à améliorer le sort de la garnison et des habitants, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible ; renonçant pour y parvenir, à mille profits et avantages, que les Commandants avoient eus jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite colonie. Mon père prit encore des soins infinis, des prisonniers d'état, qui étoient sous sa garde, et quelquefois il s'écarta en leur faveur de la stricte règle de ses instructions, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leurs familles, soit pour leur procurer d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta, le moins mal possible, mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly faisoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père les appelloit en badinant Etéocle et Polynice ; mais au fond il y prenoit le plus vif intérêt, et souvent il se mêloit au combat par des écrits anonymes, qui fournissoient des secours inattendus, à l'un, ou l'autre parti. Lorsque le grand problème des Iso-périmètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands Géomètres de l'Europe, mon père leur fit parvenir des méthodes d'analyse, que l'on peut regarder comme des chefs d'œuvres d'invention, mais l'on n'imagina point, que leur auteur eut pû se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point, de les attribuer tantôt à l'un, et tantôt à l'autre des deux frères ; on se trompoit. Mon père aimoit les sciences, et non pas la réputation qu'elles procurent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide.

Jacques Bernouilly mourut au moment de remporter une victoire complète. Son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'étoit trompé en ne considérant que deux Elements de la courbe ; mais il ne voulut point prolonger une guerre qui faisoit la désolation du monde savant. Cependant Nicolas Bernouilly ne pouvoit vivre en paix. Il déclara la guerre au marquis de l'Hopital, dont il revendiquoit toutes les découvertes, et quelques années après, il s'en prit à Newton lui même. Le sujet de ces nouvelles hostilités étoit l'analyse infinitésimale que Leibnitz avoit trouvée, en même temps que Newton, et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considérer de loin, ces grandes batailles, où les plus grands génies du monde, combattoient avec les armes les plus acérées, que l'esprit humain se soit jamais forgé.

Cependant l'amour que mon père avoit pour les sciences exactes, ne lui faisoit pas négliger les autres. Les rochers de Ceuta sont l'asile de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près, à la nature des plantes, et forment la transition entre ces deux grands règnes. Mon père en avoit toujours quelques uns de renfermés dans des bocaux, et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Mon père avoit encore une bibliothèque de livres latins, ou traduits en latin, que l'on peut considérer comme sources historiques. Il avoit fait cette collection, dans l'intention d'appuyer de preuves tirées des faits, les principes de probabilité développés par Bernouilly, dans son livre intitulé *Ars conjectandi*.

Ainsi mon père vivant par la pensée, passant alternativement de l'observation, à la méditation, étoit presque toujours enfermé chez lui, et la tension continuelle de son esprit, lui faisoit souvent oublier cette cruelle époque de sa vie, où sa raison avoit succombé, sous le faîte du malheur ; mais souvent aussi, le cœur reprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit surtout vers le soir. Lorsque sa tête s'étoit épuisée par le travail de la journée, alors, comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse, et regardoit la mer, et l'horizon borné au loin par les côtes de l'Espagne. Cette vue lui rapelloit les jours de gloire et de bonheur, où chéri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de mérite, son ame, enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvroit à tous les sentiments qui font les délices de la vie, ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se rapelloit son frère, lui enlevant sa maîtresse, ses biens, son état ; et lui, étendu sur la paille, et privé de raison ; quelquefois il prenoit son violon, et jouait la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré, il se sentoit soulagé. Quinze ans se passèrent ainsi.

Un soir le Lieutenant de Roi de Ceuta, ayant à faire à mon père, vint chez lui, un peu tard, et le trouva dans ses accès de mélancolie. Après y avoir un peu réfléchi, il lui dit : “ Notre cher Commandant, je vous prie, de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux ; vous souffrez ; ce n'est point un secret. Nous le savons, et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Ceuta, et depuis lors, il ne s'est pas passé un seul jour, sans qu'elle ait entendu parler de vous, avec adoration ; Car vous êtes la divinité tutélaire de notre petite Colonie. Souvent elle m'a dit : “ Notre cher Commandant ne sent si fort ses peines, que parcequ'il n'a personne qui les partage ” Venez nous voir, Seigneur Don Henrique ; Cela vous fera plus de bien, que de compter les vagues de la mer. ”

Mon père se laissa conduire chez Inès de Cadanza. Il l'épousa au bout de six mois, et je suis né dix mois après leur mariage.

Lorsque mon foible individu, eut vu le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au ciel, il dit : “ Ô Puissance ! qui as l'immensité pour exposant, dernier terme de toutes les progressions ascendantes ; ô mon Dieu ! voici encore un être sensible, jetté dans l'espace. S'il doit être aussi misérable, que l'a été son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction ! ”

Après avoir fait cette prière, mon père m'embrassa avec transport et dit : “ Non, mon pauvre Enfant, tu ne seras point malheureux comme je l'ai été. Je jure le saint nom de Dieu, que jamais, je ne t'apprendrai les mathématiques ; mais tu sauras la Sarabande, le ballet de Louis quatorze, et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance ” Ensuite mon père me baigna de ses larmes, et me rendit à la sage-femme.

Or je vous prie de faire attention, à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu, de ne jamais m'enseigner les mathématiques, et de me faire apprendre à danser ; eh bien ! c'est l'inverse qui a lieu. Il arrive que j'ai une grande connoissance des sciences exactes ; Et je ne puis apprendre, je ne dis pas la Sarabande, puisqu'elle n'est plus en usage, mais je dis, aucune autre danse ; et à la vérité je ne conçois pas, que l'on retienne les figures des contredanses. En effet il n'y en a aucune de produite par un point générateur, mu selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules, et il me paroît inconcevable qu'il y ait des gens, qui puissent les garder dans leur mémoire.

Comme Don Pedre Velasquez en étoit à cet endroit de son récit, le chef Bohémien entra dans la grotte, et dit, que les intérêts de la horde exigeoient, que l'on se mit en marche, et que l'on s'enfonçât dans la chaîne des Alpuharras.

“ À la bonne heure (dit le Cabaliste) nous en rencontrerons d'autant plutôt le juif errant, et comme il ne lui est pas permis de se reposer, il nous suivra dans la marche, et nous en jouïrons d'autant mieux de sa conversation. Il a beaucoup vû, et il est impossible d'avoir plus d'expérience. ”

Ensuite le chef Bohémien s'adressa à Velasquez et lui dit : “ Et vous Seigneur Cavalier, voulez vous nous suivre, ou voulez vous, vous rendre sous escorte, dans quelque ville du voisinage ? ”

Velasquez réfléchit un instant, et puis il dit “ J'ai laissé quelques papiers à côté du mauvais grabat, où j'ai couché avant hier, pour me réveiller sous le gibet, où m'a trouvé Monsieur, qui est Capitaine aux Gardes Wallones. Veuillez bien envoyer à la Venta Quemada ; Si je n'ai pas mes papiers, il est inutile, que je continue ma route. Il faudra que je retourne à Ceuta. Tandis que vous enverrez à la Venta, je puis toujours faire route avec vous.

— Tous mes gens sont à votre service (dit le Bohémien) J'en enverrai quelques uns à la Venta, et ils nous rejoindront à la première halte. ” Tout le monde plia bagage, nous fîmes six lieues, et nous passâmes la nuit, sur je ne sais, quel sommet désert.

VINGTIÈME JOURNÉE

Nous passâmes la matinée, à attendre les gens, que le chef Bohémien avoit envoyés à la Venta, pour y chercher le[s] papiers de Velasquez ; et par un mouvement de badauderie, que je crois naturel à tous les hommes, nous avions les yeux fixés sur le chemin, par lequel ils devoient venir, à l'exception de Velasquez, qui ayant trouvé sur la pente d'un rocher une table d'ardoise polie par les eaux, l'avoit couverte de $x = de z$, et d'y Grecs. Lorsqu'il eut assez calculé, il se retourna vers nous, et demanda pourquoi nous nous impatientions. Nous lui répondîmes, que c'étoit, parceque ses papiers n'arrivoient pas. Il nous répondit, que nous étions bien bons de nous impatienter, & que dès qu'il auroit achevé son calcul, il s'impatienteroit avec nous. Alors il acheva ses équations, et nous demanda ce que l'on attendoit pour partir.

— “ Ma foi (dit le Cabaliste) Monsieur le Géomètre Don Pedre de Velasquez, si vous ne connoissez pas l'impatience pour vous même, vous devez l'avoir apperçue quelquefois dans ceux, à qui vous aviez à faire.

— Il est vrai (repondit Velasquez) j'ai souvent observé l'impatience chez les autres, et il m'a paru, que c'étoit un sentiment de mal aise, qui augmentoit de moment en moment, sans que l'on put assigner la loi de cet accroissement. Cependant on peut dire en termes généraux, qu'il est en raison inverse du carré de la force d'inertie. En sorte que si je suis deux fois plus difficile à émouvoir que vous, je n'aurai au bout d'une heure qu'un degré d'impatience, au lieu que vous en aurez quatre. Il en est de même, de toutes les passions, que l'on peut très bien considérer comme des forces motrices.

— Il me semble (dit Rebecca) que vous connoissez parfaitement les ressorts du cœur humain, et que la Géométrie est la route la plus sûre, pour arriver au bonheur

— Madame (reprit Velasquez) cette recherche du bonheur, peut ce me semble, être comparée à la résolution d'une équation, d'un degré supérieur. Vous connoissez le dernier terme, et vous savez qu'il est le produit de toutes les racines ; mais avant d'avoir épuisé les diviseurs, vous arrivez à nombre de racines imaginaires. En attendant la journée se passe, et vous avez eu le plaisir de calculer. Il en est de même, de la vie humaine ; Vous y arrivez aussi à des quantités imaginaires, que vous avez prises pour des valeurs réelles ; mais en attendant vous avez vécu, et de plus vous avez agi ; or, l'action est la loi universelle de la nature. Rien n'y est en repos. Ce rocher vous paroît reposer, parceque la terre sur laquelle il repose, lui oppose une réaction supérieure à la pression ; Mais si vous mettiez le pied sous le roc, vous vous apercevriez de son action

— Mais (dit Rebecca) ce mouvement que l'on appelle amour, peut-il être soumis au calcul. On assure par exemple, que l'amour chez les hommes, diminue par l'intimité, et qu'il augmente chez les femmes. Pouvez vous m'en dire la raison ?

— Madame (dit Velasquez) ce problème que vous me proposez, suppose, que l'un des deux amours va en croissant et l'autre en diminuant ; en sorte qu'il y a nécessairement un instant quelconque, où les deux amants s'aimeront également, & précisément autant l'un que l'autre. Dès lors la question rentre dans les Maximis, & Minimis, et le problème pourroit être représenté par une courbe. J'ai imaginé pour tous les problèmes de ce genre une démonstration très élégante ; Soit $x \dots$ ”

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de son analyse l'on aperçut les gens envoyés à la Venta. Ils apportèrent quelques papiers que Velasquez examina avec soin, après quoi il dit : “ Tous mes papiers s'y trouvent à l'exception d'un seul, qui à la vérité n'est pas très nécessaire ; mais qui m'a fort occupé la nuit où je me suis trouvé transporté sous le gibet. N'importe, que je ne vous arrête pas. ”

L'on partit en effet, l'on marcha une partie du jour ; on s'arrêta ; l'on se rassembla dans la tente du chef, et lorsque l'on eut soupé, on le pria de continuer l'histoire de sa vie ; Ce qu'il fit en ces termes :

Vous m'aviez laissé avec le terrible Vice Roi, qui daignoit m'instruire de sa fortune.

“ Je m'en rappelle très bien (dit Velasquez) & cette fortune se montoit à Soixante Millions, Vingt cinq Mille, Cent soixante et une Piastres.

— À la bonne heure (dit le Bohémien) ” & il reprit ainsi le fil de son discours :

Si le Vice Roi m'avoit fait peur, dès le moment ou je l'avois vù, il m'en fit bien davantage, lorsque je sus, qu'on lui avoit brodé à l'éguille un serpent, qui faisoit seize fois le tour de son corps, et aboutissoit à son orteil gauche. Je fis donc très peu d'attention à ce qu'il me disoit sur l'état de sa fortune ; Mais il n'en fut pas de même de la Tante Torrès ; Elle rassembla tout ce qu'elle avoit de courage, et dit au Vice Roi : “ Monseigneur, votre fortune est sans doute très grande ; mais celle de cette jeune personne doit aussi être considérable.

— Madame (reprit le Vice Roi) le Comte de Rovellas, avoit par ses prodigalités, fort entamé sa fortune ; Et quoique j'aye supporté tous les frais de la procédure, je n'ai pu tirer de son bien, que seize plantations à Saint Domingue ; Vingt deux actions actions [*sic*] dans la mine d'argent d'Argalahar ; Douze dans la Compagnie des Philippines ; Cinquante six dans l'Assiento, et d'autre menus effets. La somme totale ne montant, qu'à Vingt sept Millions de Piastres fortes plus où moins. ”

Alors le Vice-Roi, appella son Secrétaire, et se fit apporter une Casette d'un bois précieux des Indes. Puis mettant un genou en terre, il me dit “ Fille charmante, d'une mère que mon cœur n'a point cessé d'adorer, daignez recevoir le fruit de Treize années de soins ; Car il m'en a fallu tout autant pour tirer ce bien des mains, de vos avides collatéraux ” Je voulus d'abord prendre la Casette d'un air tendre et gracieux ; mais l'idée de voir à mes genoux l'homme qui avoit cassé la tête à tant d'Indiens, peut être la honte de jouer un rôle étranger à mon sexe, enfin je ne sais quel trouble, m'alloit faire défaillir ; Mais la Tante Torrès, dont les Vingt-sept Millions avoient singulièrement accru le courage, me retint dans ses bras ; et saisissant la Casette avec un mouvement ou il paroissoit un peu d'avidité, elle dit au Vice Roi : “ Monseigneur ! Cette jeune personne n'a jamais vu d'homme à ses genoux. Veuillez bien lui permettre de se retirer dans son appartement. ” Lorsque nous y fumes, nous fermâmes la porte à double tour, et la Tante Torrès s'abandonna à la joie la plus vive, baisant cent fois la cassette, et remerciant le ciel, de ce que le sort d'Elvire étoit non seulement assuré, mais très brillant.

Un instant après l'on frappa à la porte ; nous vîmes entrer le secrétaire du Comte, avec un homme de loi qui inventoria les papiers contenus dans la cassette, et exigea que Madame de Torrès en donnât un reçu ; Il ajouta qu'étant mineure, ma signature seroit superflue.

Ensuite, nous nous renfermâmes encore, les deux Tantes et moi : “ Mesdames (leur dis-je) voilà donc le sort d'Elvire assuré ; mais la fausse Rovellas, comment la ferons nous entrer aux Théatins ? et la véritable, où la trouverons nous ? ” À peine j'eus proféré ces paroles, que les deux Dames se répandirent en Hélas ! Madame Dalanosa, s'imaginant déjà, me voir entre les mains des fustigateurs, et Madame de Torrès craignant pour sa nièce & son fils, tant de dangers de toute espèce, auxquels étoient exposés de malheureux enfants, errants sans guide, et sans appui. Chacun s'alla coucher tristement. Je rêvai longtemps aux moyens de me tirer d'affaire ; Je pouvois fuir aussi ; mais le vice-roi m'eût fait chercher de tous les côtés. Je m'endormis, sans avoir rien trouvé, et nous n'étions plus, qu'à une journée de Burgos.

Le Vice roi, me donna la main pour descendre de ma litière ; mais au lieu de me conduire au déjeuner, il me mena un peu plus loin ; me fit asseoir à l'ombre, s'assit auprès de moi, et me dit : “ Charmante Elvire, plus j'ai le bonheur de vous approcher, et plus je me persuade, que le ciel vous a destinée à embellir le soir d'une vie orageuse, consacrée au bien de mon pays, et à la gloire de mon Roi. J'ai assuré à l'Espagne la possession de l'archipel des Philippines ; j'ai découvert la moitié du nouveau Mexique ; J'ai fait rentrer dans le devoir, la race turbulente des Incas ; J'ai eu sans cesse à disputer mon existence aux vagues de l'océan, aux intempéries de la Ligne, aux funestes exhalaisons des mines, que je faisois ouvrir ; Qui me payera ce nombre d'années, les plus belles de ma vie ? Je pouvois les consacrer au repos, aux doux loisirs, à l'amitié, aux sentiments les plus délicieux. Sans

doute le Roi des Espagnes et des Indes, quelque puissant qu'il soit, ne l'est point assez, pour me récompenser ; Mais vous, adorable Elvire, cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne, ne me laissera rien à desirer. Passant mes jours sans autre affaire, que celle d'épier tous les mouvements de votre belle ame, je serai heureux, par un de vos sourires, et transporté de plaisir à la moindre marque d'affection, qu'il vous plaira de me donner. L'image de cet avenir paisible, succédant aux agitations de ma vie passée, me ravit au point, que j'ai pris cette nuit la résolution de hâter l'instant, où vous serez à moi. Je vous quitte donc, belle Elvire ; mais c'est pour me rendre à Burgos, où vous verrez les effets de mon empressement. ”

Après avoir ainsi parlé le Vice Roi, mit un genou en terre, me baisa la main, remonta à cheval, et partit au grand galop.

Je n'ai pas besoin de vous dire, quelles étoient mes angoisses. Je m'attendois aux scènes les plus désagréables ; et cette perspective désespérante étoit toujours terminée par la fustigation, que je ne manquerois pas de recevoir dans la cour des Théatins. J'allai rejoindre les deux Tantes, qui déjeunoient ; je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du Vice roi ; mais il n'y eut pas moyen. L'impitoyable Majordôme me pressa de remonter en litière, et il fallut obéir.

Arrivés aux portes de Burgos, nous y trouvâmes un page de mon futur époux, qui nous dit, que nous étions attendues au palais Episcopal. Une sueur froide que je sentis couler de mon front, m'avertit que j'existois encore ; Car d'ailleurs la peur m'avoit plongé dans une sorte d'anéantissement, dont je ne sortis, que lorsque je me trouvai vis-à-vis de l'Archévêque. Ce Prélat étoit dans un fauteuil, vis-à-vis du Vice roi ; son clergé étoit audessous de lui. Les principaux habitants de Burgos étoient assis du coté du Vice roi. À l'autre bout de la salle, étoit un autel, préparé pour la Cérémonie. L'archevêque se leva, me bénit, et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentiments dont mon ame étoit agitée, je tombai aux pieds de l'Archévêque, & alors, comme inspiré, par je ne sais quelle présence d'esprit, je lui dis “ Monseigneur, ayez pitié de moi ! Je veux être Religieuse ; oui ! je veux être Religieuse. ” Après cette déclaration, dont toute la salle retentit, je crus convenable de m'évanouir. Je ne me relevai donc, que pour tomber dans les bras de mes Tantes, qui avoient bien de la peine à se soutenir elles mêmes, tant elles étoient émues. J'avois les yeux entreouverts, & je vis que l'Archevêque se tenoit respectueusement devant le Vice-roi, et sembloit attendre qu'il prit quelque résolution.

Le Vice-roi pria l'Archévêque de reprendre sa place, et de lui laisser le temps de la réflexion. L'Archevêque s'assit donc, et me laissa voir la physionomie de mon auguste adorateur, qui plus sévère encore que de coutume, avoit une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque temps, absorbé dans ses réflexions. Puis, mettant son chapeau, il dit : “ Mon incognito est fini, je suis le Vice Roi du Mexique. L'Archevêque peut rester assis ” Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

“ Messieurs ! (dit alors le Vice roi) Il y a aujourd'hui quatorze ans, que d'infâmes calomnieux, m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvois alors d'autre moyen de leur fermer la bouche, que de prendre l'engagement de l'épouser dès qu'elle auroit l'age requis. Tandis qu'elle croissoit en graces et en vertus, le Roi agréant mes services, me faisoit monter de grade, et m'a enfin revêtu de la dignité eminente qui me rapproche du trône. Cependant le temps d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au Roi, la permission de venir en Espagne et de m'y marier. La réponse du Conseil de Madrid fut, que je pouvois venir, mais que je n'aurois les honneurs de Vice-roi, qu'au moment où je renoncerois au mariage. Il m'étoit en meme temps défendu, d'approcher de Madrid de plus, de cinquante lieues. Je compris aisément que j'avois à renoncer au mariage, ou à la faveur de mon maître ; mais j'avois promis, et il n'y avoit pas à balancer. Lorsque j'ai vu la charmante Elvire, j'ai cru, que le ciel vouloit me tirer de la voye des honneurs, et me faire trouver la félicité nouvelle, dans les jouissances paisibles de la retraite ; Mais, puisque ce ciel jaloux appelle à lui, une ame, dont le monde n'étoit pas digne, je vous la remets ; faites la conduire au Couvent des annonciades, et qu'elle y commence son noviciat. Je vais écrire au Roi, et lui demander la permission de venir à Madrid. ”

Après avoir ainsi parlé, le terrible Vice Roi salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur

ses yeux, de l'air le plus sévère, et reprit le chemin de son carosse. Il fut reconduit par l'Archevêque, les magistrats, le clergé et toute leur suite. Nous restâmes seuls dans la salle avec quelques Sacristains, qui déshabillaient l'autel. Alors les deux Tantes et moi, nous nous jettâmes dans une chambre voisine, et je courus à la fenêtre, pour voir, s'il n'y avoit pas moyen de m'échaper, et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnoit sur une cour intérieure, où il y avoit une fontaine. J'y vis deux petits garçons déguénillés, et harassés de fatigue, qui sembloient pressés de se désaltérer. Je reconnus sur l'un d'eux, les habits que j'avois échangés avec Elvire. Je la reconnus elle même ; l'autre garçon déguénillé étoit Lonzeto. Je poussai un cri de joie. Il y avoit quatre portes dans la chambre où nous étions. La première que j'ouvris donnoit sur un escalier, qui conduisoit à la cour intérieure, où étoient mes polissons. Je courus les chercher, et la bonne Torrès pensa mourir de plaisir, en embrassant ses enfants.

En ce moment nous entendîmes l'Archevêque qui ayant reconduit le Vice roi, venoit me chercher, pour me conduire au Couvent des Annonciades. Je n'eus que le temps de me jeter sur la porte, et de la fermer. Ma Tante cria, que la jeune personne avoit eu un second évanouissement, et qu'elle n'étoit pas en état de voir du monde. Nous nous hatâmes d'échanger encore une fois nos habits, on banda la tête d'Elvire, comme si elle se fut blessée en tombant, et l'on eut soin, de lui cacher une partie du visage, afin qu'on s'aperçût plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut prêt, je m'échappai avec Lonzeto et l'on ouvrit la porte. L'Archevêque n'y étoit plus ; mais il y avoit laissé son grand Vicaire, qui conduisit au Couvent Elvire, et Madame de Torrès. Ma Tante Dalanosa, se rendit à l'auberge de Las Rosas, où elle m'avoit donné rendez vous. Nous y prîmes un appartement, et pendant huit jours, nous ne songeâmes qu'à nous réjouir de l'heureuse fin de cette aventure, et des peines qu'elle nous avoit causées. Lonzeto qui n'étoit plus muletier, logeoit avec nous, et il étoit connu pour le fils de Madame de Torrès.

Ma Tante fit plusieurs visites au couvent des Annonciades ; Il y fut convenu qu'Elvire témoigneroit d'abord un grand desir d'entrer en religion ; que la ferveur de sa vocation iroit toujours en diminuant ; qu'enfin on la feroit sortir, et que l'on demanderoit à Rome les dispenses nécessaires, pour lui faire épouser son cousin germain.

Bientôt nous apprîmes que le Vice-roi avoit été à Madrid, et qu'on l'y avoit fort distingué. Il obtint même l'agrément de Sa Majesté, pour faire passer ses biens et titres, à son neveu, fils de cette sœur, qu'il avoit menée à Villaca, et peu de temps après, il s'embarqua pour l'Amérique.

Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier, avoient fort ajouté, à ce que mon humeur avoit déjà de léger, et de vagabond, et je ne songeai qu'avec répugnance à l'instant, où il faudroit se cloîtrer chez les Théatins ; Mais mon Grand oncle l'avoit résolu, & il fallut s'y déterminer, après tous les délais que je pus imaginer.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de son histoire, on vint le chercher. Chacun de nous fit quelques réflexions sur une aventure aussi bizarre ; Mais le Cabaliste nous promit des récits bien plus extraordinaires, que devoit nous faire le juif errant, et il nous assura, que le lendemain sans faute, nous rencontrerions l'extraordinaire personnage.

Fin du Second Décameron

TROISIÈME DÉCAMERON

VINGT ET UNIÈME JOURNÉE.

On se mit en marche, et le Cabaliste qui nous avoit promis le juif errant pour ce jour là, ne pouvoit modérer l'impatience qu'il avoit de ne point le voir paroître ; enfin nous aperçûmes sur un sommèt éloigné un homme qui marchoit très vîte, et sans suivre de chemin. " Ah ! le voyez vous ? (dit Uzeda) Le paresseux ! Le coquin ! Mettre huit jours, à venir du fond de l'Afrique ! " En un instant le juif errant arriva jusqu'à nous. Lorsqu'il fut à la portée de la voix, le Cabaliste lui cria : " Eh bien ! puis-je encore prétendre aux filles de Salomon ?

— Non, non, (lui cria le juif,) vous n'y avez plus aucun droit, et vous avez même perdu tout pouvoir sur les esprits audessus de la vingt-deuxième classe. J'espère, que vous ne conserverez pas longtemps le pouvoir, que vous avez su prendre sur moi. "

Le Cabaliste parut rêver quelques instants, puis il dit : " À la bonne heure ! je ferai comme ma sœur. Nous parlerons de cela quelqu'autre fois. En attendant, Monsieur le voyageur, je vous ordonne de marcher entre la mule de ce jeune cavalier, et celle qui porte cet autre jeune homme, l'honneur de la géométrie. " Le Juif errant sembla vouloir résister, mais le Cabaliste lui adressa quelques mots inintelligibles, et l'infortuné vagabond commença en ces termes :

Histoire du Juif errant.

Ma famille est du nombre de celles, qui suivirent le grand pontife Onias, et bâtirent un temple dans la basse Egypte, avec la permission de Ptolomée Philométor. Mon grand père s'apelloit Hiskias. Lorsque la fameuse Cléopâtre épousa son frère Ptolomée Denis, Hiskias entra dans sa maison, en qualité de jouaillier de la reine ; Mais il étoit aussi chargé d'acheter les étoffes, les parures, et dans la suite ce fut lui, qui dirigea les fêtes. Enfin je puis vous assurer que mon grand père étoit un homme très important à la cour d'Alexandrie. Je ne le dis pas, pour m'en vanter ; Que m'en reviendrait-il ? Il y a dix-sept siècles qu'il est mort, et même quelque chose de plus, car il est mort dans la quarante et unième année d'Auguste. J'étois alors très jeune, et je m'en rappelle à peine ; Mais un certain Dellius m'a souvent entretenu de tous les évènements de ce temps là.

Velasquez interrompit ici le juif errant, pour lui demander si ce Dellius, étoit le musicien de Cléopâtre, dont il est beaucoup question dans Flavien ?

" C'est précisément le même, dit le juif " ; Ensuite il poursuivit en ces termes.

Ptolomée ne pouvant avoir d'enfans de sa sœur, la crut stérile, et la répudia après trois ans de mariage. Cléopâtre se retira dans un port sur la mer rouge. Mon grand père la suivit dans son exil, et c'est alors qu'il eut occasion d'acheter pour sa maitresse, les deux perles dont l'une fut dissoute en un festin et avalée par Antoine.

Cependant la guerre civile éclata dans toutes les parties du monde romain. Pompée se réfugia chez Ptolomée Denys, qui lui fit couper la tête. Cette trahison qui devoit lui concilier la faveur de César, produisit un effet tout contraire. César voulut remettre Cléopâtre sur le trône. Les Alexandrins prirent le parti de leur roi avec un zèle dont l'histoire offre peu d'exemples ; Mais ce prince s'étant noyé par accident, rien ne s'opposa à l'ambition de Cléopâtre, qui ne mit pas non plus de bornes, à sa reconnoissance.

César avant de quitter l'Egypte, fit épouser à Cléopâtre le jeune Ptolomée, qui étoit son frère, & son beau frère, étant le cadet de Ptolomée Denys qu'elle avoit épousé en premières nœces. Ce Prince n'avoit que onze ans. Cléopâtre étoit enceinte, et son enfant fut appellé Césarien, pour que l'on n'eût

pas de doutes sur son origine.

Mon grand père qui avoit alors vingt cinq ans, songea à se marier. C'étoit assez tard pour un juif : mais il avoit toujours eù de la répugnance à prendre une femme dans les familles d'Alexandrie. Ce n'est pas que nous fussions regardés comme schismatiques par les juifs de Jérusalem. Cependant dans l'esprit de nôtre religion, il ne devoit y avoir qu'un seul temple. L'opinion générale étoit, que notre temple d'Egypte, fondé par Onias, deviendroit l'occasion d'un schisme, comme avoit été celui de Samarie, ce que les juifs regardoient comme l'abomination de la désolation.

Ces motifs de piété, et les dégouts qui ne manquent jamais dans les cours, faisoient desirer à mon père [*sic*] de se retirer dans la ville sacrée du Seigneur, et de s'y marier ; mais vers ce temps là, un juif de Jerusalem appelé Hillel, vint à Alexandrie avec sa famille, pour quelques affaires de commerce. Sa fille ainée appelée Milka fixa le choix de mon grand père. La noce se fit avec une magnificence extraordinaire ; Cléopâtre & son époux l'honorèrent de leur présence.

Quelques jours après la Reine fit appeler mon grand père & lui dit : “ Mon cher Hiskias, je viens d'apprendre que César est nommé Dictateur perpétuel. Maître des vainqueurs du monde, la fortune l'a mis à une élévation, où elle n'avoit encore placé aucun mortel, et bien audessus des Bélus, des Sésostris, audessus de Cyrus & d'Alexandre. Je suis plus glorieuse que jamais, de l'avouer pour le père du petit Césarion. Cet enfant a bientôt quatre ans, je veux que César le voye et l'embrasse. D'ici à deux mois je veux être partie pour Rome. Vous jugez bien, que je dois y paroître en Reine. Je veux que le dernier de mes esclaves soit vêtu d'étoffes d'or, et que les plus vils de mes meubles soyent massifs d'or, et enrichis de pierreries. Quant à moi, je ne porterai que des perles, et mes habits ne seront que de legers tissus du plus fin Byssus. Prenez tous mes écrains, tout l'or qu'il y a dans mon palais. De plus mon trésorier vous comptera cent mille talents d'or ; c'est le prix de deux provinces, que j'ai vendues au roi des Arabes. Je saurai bien les lui reprendre à mon retour de Rome. Allez, et que tout soit prêt dans deux mois. ”

Cléopâtre avoit alors vingt cinq ans. Son jeune frère, qu'elle avoit épousé depuis quatre ans, et qui n'en avoit alors que quinze, l'aimoit avec une passion extraordinaire. Lorsqu'il sut qu'elle devoit partir, il fit éclater le plus affreux désespoir ; et lorsqu'il prit congé de la Reine, et qu'il vit son vaisseau s'éloigner, il en fut affecté au point, que l'on craignit pour ses jours.

Cléopâtre mit à la voile, et arriva au port d'Ostie en moins de trois semaines. Elle y trouva des gondoles magnifiques, qui l'attendoient pour lui faire remonter le Tybre ; et l'on peut dire, qu'elle entra en Triomphe dans cette même ville, où les rois ne venoient guères, qu'attachés au char des généraux Romains.

César qui étoit le plus aimable des hommes, comme le plus grand, reçut Cléopâtre avec des graces infinies ; mais avec un peu moins de tendresse, qu'elle ne s'y attendoit. La Reine, plus ambitieuse que sensible, n'y fit pas beaucoup d'attention, et ne songea, qu'à bien connoître Rome. Comme elle ne manquoit pas de pénétration, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qui menaçoient le Dictateur. Elle lui en parla ; mais tout ce qui ressemble à la crainte, ne sauroit trouver accès chez les héros. Cléopâtre voyant que César ne vouloit pas l'entendre, songea à tirer parti pour elle même de ses observations. Il lui paroissoit certain que César seroit la victime de quelque conspiration, & qu'alors le monde Romain se partageroit en deux partis ; L'un, qui étoit celui des amis de la liberté, avoit pour chef visible, le vieux Cicéron, personnage vaniteux, qui croyoit avoir fait de grandes choses, parcequ'il avoit fait de grands discours : qui auroit bien voulu se livrer à un loisir studieux dans sa retraite de Tusculum, et cependant jouir de toute la consideration attachée à la vie active des hommes d'état. Tous les gens de ce parti vouloient le bien, et ne savoient le faire, parcequ'ils n'avoient aucune connoissance des hommes. L'autre parti, étoit celui, des amis de César ; braves guerriers, et meilleurs buveurs, qui se livroient à toutes leurs passions, et savoient tirer parti de celles des autres. Le choix de Cléopâtre fut bientôt fait. Elle témoigna beaucoup de considération pour Antoine, et très peu pour Cicéron, qui ne le lui a point pardonné, comme vous le pouvez voir, dans plusieurs lettres qu'il écrivoit alors à Atticus.

Cléopâtre ne voulant point attendre le dénouement du drame, dont elle avoit démêlé l'intrigue, reprit le chemin d'Alexandrie. Son jeune époux la revit avec des transports de joye immodérés. Le

peuple d'Alexandrie fut dans l'yvresse. Cléopâtre paroissant partager le délire qu'elle inspiroit, gagna tout à fait les cœurs des Alexandrins ; mais les gens qui la connoissoient, s'aperçurent aisément, qu'il entroit beaucoup de politique dans ses démonstrations, et qu'il y avoit dans ses sentimens plus d'affectation, que de sincérité. En effet lorsqu'elle se crut assurée d'Alexandrie elle alla à Memphis, ou elle parut habillée en Isis, et coiffée avec des cornes de vache, ce qui lui gagna le cœur des Egyptiens. Elle parvint de même, à se faire aimer des Nabathéens, des Lybiens, et de tous les peuples qui bordent l'Egypte.

Enfin la Reine revint à Alexandrie ; César fut assassiné, et la guerre civile éclata dans toutes les provinces de l'Empire. Depuis ce moment Cléopâtre parut sombre et pensive, et ceux qui l'approchoient de plus près, pénétrèrent son dessein, qui étoit d'épouser Antoine, et de régner à Rome.

Un matin mon grand père alla chez la Reine, et lui présenta des pierreries nouvellement venues des Indes. Elle en parut fort contente, loua mon grand père sur son goût, exalta son zèle, et puis elle lui dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'excellentes Bananes confites, qui je crois ont été apportées des Indes par les mêmes marchands de Sérendive, de qui vous tenez ces pierres précieuses ; faites moi le plaisir de porter ces fruits à mon jeune époux et dites lui, qu'il les mange pour l'amour de moi. ”

Mon grand père s'acquitta de sa commission, & le jeune roi lui dit : “ Puisque la Reine veut que je mange ces confitures pour l'amour d'elle, je veux que vous soyez témoin, que je n'en laisserai pas une seule. ” Mais, il n'eut pas mangé trois Bananes, que ses traits se défigurèrent, ses yeux semblèrent s'efforcer à sortir de sa tête ; Il poussa un cri douloureux & tomba sans vie sur le parquet. Mon grand père vit tout de suite qu'il avoit été l'instrument du plus affreux de tous les crimes. Il se retira, déchira ses habits, se revêtit d'un sac, et se couvrit la tête de cendres.

Six semaines après, la Reine le fit chercher et lui dit : “ Mon cher Hiskias, vous devez savoir que Octave Antoine, et Lépide ont partagé entre eux l'empire du monde. L'orient est tombé en partage à mon cher Antoine, et j'ai pris la résolution de l'aller joindre en Cilicie. Je veux mon cher Hiskias, que vous me fassiez construire un vaisseau, qui ait la forme d'une conque, & qui soit revêtu de nacre, en dedans et en dehors. Je veux que sur tout le pont de ce vaisseau, il règne un filet d'or d'un tissu délicat, à travers lequel on me verra, avec les attributs de Vénus, entourée des graces & des amours. Allez, exécutés mes ordres avec votre intelligence accoutumée. ”

Mon grand père se jeta aux pieds de la Reine, et lui dit : “ Ah Madame ! daignez considérer que je suis Hébreu ; tout ce qui a rapport aux divinités de la Grèce, me semble un sacrilège, et je ne puis m'en mêler en aucune manière.

— J'entends (reprit la Reine) Vous regrettez mon jeune époux ; votre douleur est juste, et j'en ressens moi même plus que je ne m'y serois attendue. Hiskias, vous n'êtes pas fait pour la cour, et je vous dispense d'y paroître. ”

Mon grand père, ne se le fit pas dire à deux fois ; Il alla chez lui, fit ses paquets, et se retira dans une maison qu'il avoit sur les bords du lac Mareotis. Là il ne s'occupa qu'à mettre ses affaires en ordre, pour exécuter le plus tôt possible, le projet qu'il méditoit depuis longtemps, d'un établissement à Jérusalem. Il vivoit d'ailleurs dans la plus grande retraite, et ne recevoit aucun des gens, qu'il avoit vù à la cour, à l'exception du musicien Dellius, pour lequel, il avoit toujours eu beaucoup d'amitié.

Cependant Cléopâtre ayant fait exécuter un navire, tel à peu près, qu'elle l'avoit projeté, fit voile pour la Cilicie, dont les peuples la prirent réellement pour Vénus ; Et Marc Antoine qui trouvoit que les Ciliciens ne se trompoient pas de beaucoup, suivit Cléopâtre en Egypte, ou leurs nœces furent célébrées avec une magnificence, audessus de toute description.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, le Cabaliste lui dit : “ Mon ami, en voila assez pour aujourd'hui, car nous sommes au gîte. Tu passeras la nuit à tourner autour de cette montagne, et demain, tu nous joindras sur la route ; Quant à ce que j'ai à te dire, ce sera pour une autre fois. ”

Le juif errant, jeta un regard affreux au Cabaliste, et se perdit dans le creux du vallon.

VINGT DEUXIEME JOURNÉE.

Nous nous mîmes en chemin d'assez bonne heure, et lorsque nous eumes fait un couple de lieues, nous fumes joints par le juif errant, qui sans se le faire repèter, se plaça entre mon cheval, et la mule de Velasquez, et commença en ces termes :

Suite de l'histoire du Juif errant.

Cléopâtre devenue l'épouse d'Antoine, jugea bien, que le rôle qu'elle devoit jouer pour conserver son cœur, devoit tenir du personnage de Phryné, plustot que de celui d'Artémise, ou plustot cette femme artificieuse, passoit avec une extrême facilité du ton d'une courtisane, à celui d'une Reine, et faisoit même parfaitement l'épouse tendre et fidèle. Elle savoit qu'Antoine étoit le plus voluptueux de tous les hommes, et c'étoit surtout par les raffinements de la séduction, qu'elle cherchoit à le captiver. La cour imita les maitres. La ville, imita la cour, et tout le pays, la capitale, si bien, qu'en peu de temps l'Egypte ne fut qu'un vaste théâtre de prostitutions. Ces horreurs gagnèrent même la colonie juive.

Mon grand père se seroit depuis longtemps retiré à Jerusalem, mais les Parthes venoient de prendre cette ville, et d'en chasser Hérode fils d'Antipas, qui fut ensuite fait Roi de Judée par Marc Antoine. Mon grand père fut forcé à prolonger son séjour en Egypte, et ne savoit plus où se retirer ; Car le lac Mareotis, toujours couvert de gondoles, offroit jour et nuit, les plus scandaleux spectacles. Enfin mon grand père prit le parti de faire murer celles de ses fenêtres, qui donnoient sur le lac, et de se renfermer absolument chez lui, avec sa femme Milka, et un enfant auquel il avoit donné le nom de Mardochée. D'ailleurs sa porte n'étoit ouverte, qu'à son ancien ami, Dellius. Plusieurs années se passèrent ainsi. Hérode fut fait Roi, et mon grand père reprit son projet d'établissement à Jerusalem.

Un jour Dellius vint à la maison, et dit à mon grand père : “ Mon cher Hiskias, je suis venu prendre vos ordres pour Jerusalem, où je suis envoyé par Antoine et Cléopâtre ; Donnez moi une lettre pour votre beau père Hillel, je veux le regarder comme mon hôte, quoique d'ailleurs je sois bien sûr, que l'on me retiendra à la cour, et que l'on ne me permettra pas de loger chez un particulier. ” Mon grand père voyant un homme qui partoit pour Jérusalem versa beaucoup de larmes. Il lui donna une lettre pour Hillel, et une somme de vingt mille Dariques, avec la commission de lui acheter la plus belle maison de Jerusalem.

Dellius fut de retour au bout de trois semaines. Il fit tout de suite savoir son arrivée à mon grand père, mais il lui fit dire en même temps, qu'il ne pouvoit le voir que dans quatre jours, parcequ'il avoit des affaires à la cour. Enfin il vint à la maison et dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'abord le contrat de vente de la plus belle maison de Jerusalem, qui est celle de votre beau-père. Tous les juges y ont mis leur seing, et l'acte est en bonne forme. Voici encore une Lettre de Hillel, qui continuera d'habiter sa maison, jusqu'à votre arrivée, et vous en payera le loyer. Quant à mon voyage, il a été des plus agréables. Hérode n'étoit pas à Jérusalem lorsque j'y suis arrivé. Sa belle mère Alexandra, m'a invité à souper avec ses deux enfants, Marianne, qui vient d'épouser Hérode, et le jeune Aristobule, que l'on destinoit à la prêtrise, mais qui s'est vu préférer un homme de la lie du peuple. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été frappé de la beauté de ces deux personnes. Aristobule surtout, paroît un dieu, descendu sur la terre. Imaginez la tête de la plus belle femme, sur les épaules du plus beau jeune homme. Comme je ne parlois pas d'autre chose à mon arrivée, Antoine dit, qu'il faudroit les faire venir tous les deux. “ Je vous le conseille (a répondu Cléopâtre) faites venir la femme du Roi de Judée, & vous aurez bientôt les Parthes dans les provinces Romaines.

— Eh bien ! (dit Antoine) faisons au moins venir ce beau jeune homme. Nous le ferons notre

premier échanson ; Aussi bien ne fais-je aucun cas, de la beauté d'un esclave. Je veux, que mes pages soyent des premières familles de Rome, et tout au moins fils de roi.

— A la bonne heure, (a répondu Cléopatre) faisons venir Aristobule. ”

“ Dieu d'Israël & de Jacob, (s'écria mon grand-père) l'ai-je bien entendu ? Un Asmonéen, le pur sang des Macchabées, le successeur d'Aaron, seroit mis au nombre des pages d'Antoine, d'un incirconcis adonné à toutes sortes d'impuretés ! J'ai trop vécu, Dellius ; je vais me retirer, déchirer mes habits, me revêtir d'un sac, & couvrir ma tête de cendres. ”

Mon grand père le fit, comme il le disoit. Il se renferma chez lui, pleurant les malheurs de Sion, et ne se nourrissant presque que de larmes ; et surément il eût succombé à son chagrin, si au bout de quelques semaines Dellius ne fut venu crier à sa porte : “ Aristobule ne sera point page d'Antoine. Hérode l'a fait grand prêtre ! Hérode l'a fait grand prêtre ! ”

Mon grand père ouvrit sa porte, se consola un peu, et recommença à vivre avec sa famille, comme il avoit fait auparavant.

Quelque temps après, Antoine partit pour l'Arménie avec Cléopatre, qui le suivit dans l'intention de se faire donner l'Arabie Pétrée & la Judée. Dellius fut du voyage, & il en raconta toutes les particularités. Alexandra arrêtée dans son palais, par les ordres d'Hérode avoit voulu s'enfuir avec son fils, pour aller voir Cléopatre, qui au fond, étoit très curieuse, de voir le charmant Grand prêtre. Ce projet fut découvert par un certain Gabion. Hérode avoit fait noyer Aristobule, tandis qu'il prenoit le bain. Cléopatre avoit sollicité sa vengeance ; mais Antoine avoit répondu : Qu'un roi devoit être maître chez lui ; Cependant pour contenter Cléopatre, il lui avoit fait présent de quelques villes, appartenantes à Hérode.

“ Ensuite (ajouta Dellius) nous avons eù bien d'autres scènes. Hérode, en véritable juif, a pris en ferme de Cléopatre les provinces, qu'elle lui avoit enlevées. Nous avons été à Jerusalem, pour traiter cette affaire. Notre Reine a voulu donner aux conférences une tournure assez vive, mais la bonne Princesse a ses trente cinq ans. Hérode est amoureux fou de Marianne, qui n'en a que vingt. Au lieu de répondre à nos agaceries, il a rassemblé son conseil, et a proposé de faire étrangler Cléopatre, assurant même, qu'Antoine en étoit fort las, & qu'il lui en auroit obligation. Heureusement, le conseil lui a observé, qu'Antoine, bien que charmé d'être défait de Cléopatre, n'en vengeroit pas moins sa mort, & ils avoient bien raison. Mais arrivés ici, nous avons trouvé bien d'autres nouvelles. Cléopatre est accusée à Rome, d'avoir ensorcelé Antoine : Le procès n'a pas encore commencé, mais il ne tardera pas. Que dites vous, de tout cela ? Mon cher Hiskias, avez vous toujours envie de vous retirer à Jerusalem ?

— Pas pour le moment, (répondit mon grand père) Je ne pourrais cacher mon attachement pour le sang des Macchabées, et je suis assuré qu'Hérode fera périr tous les Asmonéens, les uns après les autres.

— Puisque vous voulez rester ici (reprit Dellius) donnez moi une retraite chez vous. J'ai quitté la cour d'hier. Nous nous renfermerons ensemble, & nous ne partirons plus, que lorsque ce pays sera devenu province Romaine, ce qui ne peut pas tarder. Quant à ma fortune, je l'ai remise à votre beau père ; Elle se monte a trente mille dariques. Il m'a aussi chargé de vous remettre le prix du loyer de votre maison. ”

Mon grand père accepta avec joye la proposition de son ami Dellius.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Deuxième décaméron. [2 CJ]

Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4245.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 15 et p. 135-220 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 51, et *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 207-328.

Seconde partie.

Onzième Journée

Je fus réveillé par Rébecca. Lorsque j'ouvris les yeux, la douce Israélite étoit déjà établie sur mon lit, et tenoit une de mes mains. “ Brave Alphonse, /:me dit-elle:/ vous avez voulu hier surprendre les deux Bohémiennes, mais la grille du torrent étoit fermée. Je vous en apporte la clef. Si elles approchent aujourd'hui du château, je vous prie de les suivre, même jusqu'à leur camp. Je vous assure, que vous ferez grand plaisir à mon frère, de lui en donner des nouvelles. Quant à moi, /:ajouta-t-elle d'un ton mélancolique:/ je dois m'éloigner. Mon sort le veut aussi, mon sort bizarre. Ah ! mon père, que ne m'avez vous laissé une destinée commune. J'aurois bien su aimer en réalité, et non pas dans un miroir.

— Que voulez vous dire par ce miroir ?

— Rien, rien /:répliqua Rébéca:/, vous le saurez un jour. Adieu, adieu. ”

La juive s'éloigna avec l'air fort ému, et je ne pus m'empêcher de songer, qu'elle auroit de la peine à se conserver pure, pour les gémaux célestes, dont elle devoit être l'épouse, à ce que m'avoit dit son frère.

J'allai sur la terrasse. Les Bohémiens s'étoient encore plus éloigné[s] que la veille. Je pris un livre dans la bibliothèque, mais je lus peu. J'étois distrait et préoccupé. Enfin on se mit à table. La conversation roula comme à l'ordinaire sur les esprits, les spectres et les vampires. Notre hôte dit, que l'antiquité en avoit eu des idées confuses, sous les noms d'Empuses, Larves et Lamies. Mais que les cabalistes anciens valaient bien les modernes, bien qu'ils ne fussent connus que sous le nom de Philosophes, qui leur étoit commun avec beaucoup de gens, qui n'avoient aucune teinture des sciences hermetiques — L'hermite parla de Simon le Magicien, mais Uzéda soutint, qu'Apollonius de Thyanne devoit être regardé comme le plus grand cabaliste de ces tems là, puisqu'il avoit pris un empire extraordinaire sur tous les êtres du monde Pandémoniaque. Et la dessus, étant allé chercher un Philostrate de l'édition de Morel 1608. Il jeta les yeux sur la [*sic*] texte grec ; et sans paroître éprouver le moindre embarras à le bien comprendre, il lut en Espagnol, ce que je vais raconter.

Histoire de Ménipe de Lycie.

Il y avoit à Corinthe un Lycien nommé Ménipe, il étoit agé de vingt cinq ans, spirituel et bienfait [*sic*]. On racontoit dans la ville, qu'il étoit aimé d'une femme étrangère, belle et très riche, et dont il ne devoit la connoissance qu'au hasard. Il l'avoit rencontrée sur le chemin qui mene à Kenchrée, où elle

¹ Cette copie compte 364 p. Elle est composée de 18 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 1, 5 et 8 de 10 f., le cahier 6 de 8 f., le cahier 17 de 6 f. et les cahiers 15 et 18 de 4 f., un f. ayant été découpé aux cahiers 8 et 10.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f. Des morceaux du dernier f. ont été arrachés.

l'aborda d'un air charmant et lui dit : " O Ménipe je vous aime depuis longtemps. Je suis Phénicienne, et je demeure à l'extrémité du faubourg de Corinthe le plus prochain. Si vous venez chez moi, vous m'entendrez chanter. Vous boirez d'un vin, tel que vous n'en n'avez jamais bu. Vous n'aurez aucun rival à craindre, et vous trouverez toujours en moi, autant de fidélité, que je vous crois réellement de probité. " Le jeune homme, d'ailleurs ami de la sagesse, ne sut point résister à ces belles paroles, proferées par une belle bouche, et s'attacha à sa nouvelle maîtresse.

Lorsqu'Apollonius vit Ménipe pour la première fois, il se mit à le considérer comme sculpteur, qui eût entrepris de faire son buste. Puis il lui dit : " O beau jeune homme, vous caressez un serpent, et un serpent vous caresse. "

Ménipe fut surpris de ce discours, mais Apollonius ajouta. " Vous êtes aimé d'une femme, qui ne peut pas être votre épouse. Croyez vous qu'elle vous aime ?

— Certainement /:dit le jeune homme:/ elle m'aime beaucoup.

— L'épouserez vous ? /:dit Apollonius:/

— Il me sera bien doux /:dit le jeune homme:/ d'épouser une femme que j'aime.

— Quand ferez vous la noce ? /:dit Apollonius:/

— Peut-être demain /:répartit le jeune homme:/ "

Apollonius fit attention au tems du festin, et lorsque les convives se furent rassemblés, il entra dans la salle, et dit : " Où est la belle qui donne ce festin ? "

Ménipe répondit : " Elle n'est pas loin. " Puis il se leva un peu honteux.

Apollonius continua en ces termes : " Cet or, cet argent et les autres ornements de cette salle, sont ils à vous ou à cette femme ? "

Ménipe répondit : " Ils sont à cette femme. Pour moi, je ne possède que mon manteau de Philosophe. "

Alors Apollonius dit : " Avez vous vu les jardins de Tantale, qui sont et ne sont pas ? "

Les convives répondirent : " Nous les avons vu dans Homère, car nous ne sommes point descendu[s] aux enfers. "

Alors Apollonius leur dit : " Tout ce que vous voyez ici, est comme ces jardins. Le tout n'est qu'ap[ar]arence, sans aucune réalité. Et afin que vous reconnoiss[i]ez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses, que l'on appelle communément Larves ou Lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine. Et c'est par l'appas du plaisir, qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer. "

La prétendue Phénicienne dit alors : " Parlez mieux que vous ne faites " Et se montrant un peu irritée, elle déclama contre les Philosophes et les traita d'insensés. Mais aux paroles que prononça Apollonius, la vaisselle d'or et d'argent disparut. Les échantons, les cuisiniers disparurent également. Alors l'Empuse fit semblant de pleurer, et pria Apollonius de ne plus la tourmenter. Mais celui-ci, la pressant sans relâche, elle avoua enfin qui il étoit. Qu'elle avoit rassasié [*sic*] Ménipe de plaisirs, pour le dévorer ensuite, et qu'elle aimoit à manger les plus beaux jeunes gens, parce que leur sang lui faisoit beaucoup de bien.

" Je pense /:dit l'hermite:/ que c'étoit l'ame de Ménipe, qu'elle vouloit dévorer plutôt que son corps, et que cette empuse n'étoit que le démon de la concupiscence. Mais je ne conçois pas, quelles étoient ces paroles, qui donnoient un si grand pouvoir à Apollonius. Car enfin il n'étoit pas chrétien, et ne pouvoit user des armes terribles, que l'église met entre nos mains, de plus, les philosophes ont pu usurper quelque puissance sur les démons, avant la naissance du Christ, mais la croix qui à fait taire les oracles, doit, à plus fort[e] raison, avoir anéanti tout autre pouvoir des idolâtres. Et je pense, qu'Apollonius bien loin de pouvoir chasser le moindre démon, n'en auroit pas imposé au dernier des revenants, puisque ces espèces d'esprits reviennent sur la terre, avec la permission divine, et cela toujours pour demander des messes, preuve qu'il n'y en avoit pas au tems du paganisme. "

Uzéda fut d'un avis différent, il soutint que les payens avoient été obsédé[s] par les revenants, autant que les chrétiens, bien que ce fut sans doute pour d'autres motifs ; et pour le prouver, il prit un volume des lettres de Pline, ou il lut ce qui suit.

Il y avoit à Athènes une maison fort logeable, mais décriée et déserte. Souvent dans le plus profond silence de la nuit, l'on y entendoit un bruit de fer, qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaines, qui sembloit venir de loin et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre, fait comme un vieillard, maigre, abattu, avec une longue barbe des cheveux herissés, et des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit d'une manière effrayante. Cette horrible apparition ôtoit le sommeil, et les insomnies occasionnoient des maladies qui finissoient de la manière la plus triste. Car pendant le jour, bien que le spectre ne parut plus, l'impression qu'il avoit faite, le remettoit toujours devant les yeux, et la frayeur continuoit toujours avec la même force, quoique l'objet qui l'avoit causé, eût disparu. A la fin la maison fut abandonnée et laissée toute entière au phantôme. On y mit pourtant un écriteau, pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre. Dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourroit y être trompé.

Le philosophe Athénagore vint alors à Athènes. Il appe[r]çoit l'écriteau, il demande le prix. Sa modicité le met en défiance. Il s'informe. On lui raconte l'histoire, qui loin de lui faire¹ rompre son marché, l'engage à le conclure sans remise. Il se loge dans la maison, et sur le soir il ordonne, qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui craignant que son imagination trop libre, n'alla, au gré d'une crainte frivole, se figurer de vains fantômes, applique son esprit, ses yeux, et sa main à écrire

Au commencement de la nuit le silence régnoit dans cette maison, comme partout ailleurs, mais ensuite il entendit des fers, s'entre-choquer, des chaines qui se heurtoient. Il ne leve point les yeux, il ne quitte point sa plume, se rassure et s'efforce, pour ainsi dire, de ne point entendre.

Le bruit s'augmente. Il semble qu'il se fasse à la porte de la chambre. Enfin dans la chambre même. Il régarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint. Le spectre recommence son fracas avec ses chaines, qu'il fait raisonner aux oreilles du philosophe.

Celui-ci se retourne et voit qu'on l'appelle du doigt encore une fois. Il se leve, prend la lumière et suit le fantôme. Le fantôme marchoit d'un pas lent, comme si le poids des chaines l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout à coup, et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles, et les pose à l'endroit où le spectre l'avoit quitté, pour pouvoir le reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats et les supplie d'ordonner, que l'on fouille en cet endroit. On le fait. On trouve des os décharnés, enlacés dans des chaines. Les chairs ayant été consumées par le tems, et l'humidité de la terre, il n'étoit resté que des os dans des liens. On les rassemble et la ville se charge de le faire ensevelir. Et depuis que l'on eût rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus l'ordre de cette maison.

Après que le cabaliste eut achevé cette lecture, il ajouta : “ Les revenants sont revenu[s] dans tous les tems, comme nous le voyons, mon réverend père, par l'histoire de la Baltoyve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue, qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde Démonagorique. Et les vampires entre autres, sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie, et de Pologne, qui sont des corps morts, qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes ; et les vampires d'Espagne, qui sont des esprits immondes, qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toutes sortes de formes, et... ”

Voyant où le cabaliste en vouloit venir, je me levai de table, peut-être un peu trop brusquement, et j'allai sur la terrasse. Il n'y avoit pas encore une demi heure que j'y étois, lorsque j'aperçus mes deux Bohémiennes qui sembloient prendre le chemin du château et qui à cette distance, ressembloient parfaitement à Emina et Zibeddé. Je me proposai aussitôt de faire usage de ma clef. J'allai dans ma chambre chercher ma cape et mon épée, et je descendis en moins de rien jusqu'à la grille. Mais

¹ *Interl.*

lorsque je l'eus ouverte, le plus fort n'étoit pas fait, car j'avois encore le torrent à passer. Pour cela il fallut suivre le mur de la terrasse, en me cramponant à des fers qu'on y avoit placés à dessin¹. Enfin j'arrivai à un lit de pierres, et sautant de l'une à l'autre, je me trouvai de l'autre côté du torrent, et nez à nez avec mes Bohémiennes, mais ce n'étoient point mes cousines. Elles n'en avoient pas non plus les manières, sans avoir pourtant les façons communes et populaires, des femmes de leur nation. Il sembloit presque qu'elles jouassent un rôle, pour en soutenir le caractère. Elles voulurent d'abord me dire la bonne aventure. L'une m'ouvrit la main et l'autre, faisant semblant d'y voir tout mon avenir, me dit en son patois : " Ah Cavalier, che vejo en vuestra bast. Dirvanos Kamela, ma por quen, por demonios " C'est-à-dire : " Ah, Cavalier, que vois-je dans votre main, beaucoup d'amour, mais pour qui ? pour des démons. "

L'on peut bien juger, que je n'aurois jamais deviné, que Dirvanos Kaméla, voulut dire : beaucoup d'amour, dans le jargon des Bohémiennes. Mais elles prirent la peine de m'expliquer, puis me prenant chacune par un bras, elles me conduisirent à leur camp, où elles me présentèrent à un vieillard de bonne mine, et encore fraix, qu'elles me dirent être leur père. Le vieillard me dit, d'un air un peu malin : " Savez-vous bien, Seigneur Cavalier, que vous êtes ici au milieu d'une bande, dont on dit un peu de mal dans le pays ? N'avez-vous pas un peu peur de nous ? "

Au mot de peur j'avois mis la main sur la garde de mon épée. Mais le vieux chef me tendit affectueusement la main et me dit : " Pardon, Seigneur Cavalier, je n'ai pas voulu vous offenser, et j'en suis si éloigné, que je vous prie même de passer quelques jours avec nous. Si un voyage dans ces montagnes peut vous intéresser, nous promettons de vous faire voir les plus beaux vallons, comme les plus affreux. Les sites les plus riants, et tout à côté, ce que l'on appelle de belles horreurs ; et si vous aimez la chasse, vous aurez tout loisir de satisfaire votre goût "

J'acceptai cette offre, avec un plaisir d'autant plus grand, que je commençois à m'ennuyer un peu de[s] dissertations du cabaliste, et de la solitude de son château.

Alors le vieux Bohémien me conduisit à sa tente, et me dit : " Seigneur Cavalier, ce pavillon sera votre demeure, pendant tout le tems que vous voudrez bien passer avec nous, et je ferai tendre une canonnière tout auprès, dans la quelle je coucherai, pour pouvoir veiller d'autant mieux à votre sûreté. "

Je repondis au vieillard, qu'ayant l'honneur d'être capitaine aux Gardes Vallones, je ne devois chercher de protection, que celle de ma propre épée.

Cette réponse le fit rire, et il me dit : " Seigneur Cavalier, les mousquets de nos bandits tueroient un Capitaine aux Gardes Vallones tout comme un autre ; mais quand ils seront avertis, vous pourrez même vous écarter de notre troupe. Jusques là, il y auroit de l'imprudence à le tenter. " Le vieillard avoit raison et j'eus quelque honte de ma bravade.

Nous passâmes la soirée à rôder dans le camp, à causer avec les jeunes Bohémiennes, qui me parurent, les plus folles mais les plus heureuses femmes du monde. Puis on nous servi[t] à souper. Le couvert fut mis à l'abri d'un caroubier, près de la tente du chef. Nous nous étendîmes sur des peaux de cerfs, et l'on nous servit sur une peau de buffle en façon de maroquin qui nous ténoit lieu de nappe. La chère fut bonne, surtout en gibier. Le vin étoit versé par les filles du chef, mais je donnai la préférence à l'eau d'une source, qui sortoit du rocher, à deux pas de nous. Le chef lui même soutint agréablement la conversation. Il paroissoit instruit de mes aventures, et m'en présageoit des nouvelles.

Enfin il fallut se coucher. On me fit un lit dans la tente du chef et l'on mit une garde à la garde [sic] à la porte. Mais vers le milieu de la nuit, je fus réveillé en sursaut. Puis je sentis que l'on soulevoit à la fois les deux côtés de ma couverture, et qu'on venoit se presser contre moi. " Bon Dieu /:me dis-je en moi même:/ faudrat-il encore m'veiller entre les deux pendus ? " Cependant je ne m'arrêtai point à cette idée. Je m'imaginai que ces manières ténoient à l'hospitalité Bohémienne, et qu'il convenoit peu à un militaire de mon âge, de ne s'y point prêter. Ensuite je m'endormis avec la ferme persuasion, de ne pas être avec les deux pendus.

¹ *Surch.* : dessein

Douzième Journée.

Effectivement je ne me réveillai point sous le gibet de los hermanos, mais dans mon lit, au bruit que les Bohémiens faisoient en levant leur camp. “ Levez-vous, Seigneur Cavalier, me dit le chef, nous avons une forte traite à faire. Mais vous monterez une mule, qui n’a pas sa pareille dans les Espagnes, et vous ne vous sentirez pas aller. ” Je m’habillai à la hâte et je montai sur ma mule. Nous primes les devants avec quatre Bohémiens, tous bien armés. Le reste de la troupe suivait de loin, ayant en tête les deux jeunes personnes, avec qui je croyois avoir passé la nuit. Quelque fois les Zigzags que les sentiers faisoient dans les montagnes, me faisoient passer à quelques centaines de pièds au dessus ou au dessous d’elles. Alors je m’arrêtois à les considerer, et il me sembloit que c’étoient mes cousines. Le vieux chef paroisoit s’amuser de mon embarras.

Au bout de quatre heures d’une marche assez précipitée, nous arrivâmes à un plateau, sur le haut d’une montagne, et nous y trouvâmes un grand nombre de ballots, dont le vieux chef fit aussitôt l’inventaire, après quoi il me dit : “ Seigneur Cavalier, voila des marchandises d’Angleterre et du Brezil, de quoi en fournir les quatre royaumes de l’Andalousie, Grenade, Valence et la Catalogne. Le Roi souffre un peu de notre petit commerce, mais cela lui revient d’un autre côté, et un peu de contrebande amuse et console le peuple. D’ailleurs, en Espagne tout le monde s’en mêle. Quelques uns de ces ballots seront déposés dans les casernes des soldats, d’autres dans les celules [*sic*] des moines ; et jusques dans les cavaux des morts. Les ballots, marqués en rouge, sont destinés à être saisis par les Alguazils, qui s’en feront un mérite à la douane et n’en seront que plus attachés à nos intérêts. ” Après avoir ainsi parlé, le chef Bohémien fit cacher les marchandises en divers trous de rochers. Puis il fit servir dans une grotte, dont la vue s’étendoit fort au de là dela [*sic*] portée de nos sens, c’est-à-dire, que l’horizon y étoit si éloigné, qu’il sembloit se confondre avec le ciel. Devenant tous les jours plus sensible aux beautés de la nature, cet aspect me plongea dans un véritable ravissement, dont je fus tiré par les deux filles du Chef, qui apportèrent le dinér. De près, comme je l’ai dit, elles ne ressembloient pas du tout à mes cousines. Leurs regards dérobés sembloient me dire, qu’elles étoient contentes de moi, mais quelque chose en moi m’avertissoit que ce n’étoient pas elles, qui étoient venues me trouver la nuit.

Les belles apportèrent cependant une olle bien chaude que des gens, envoyés à l’avance, avoient fait mitonner pendant toute la matinée. Nous en mangeâmes copieusement le vieux chef et moi, avec la différence, qu’il entreméloit son manger de fréquentes accolades, à un autre remplis [*sic*] de bon vin. Tandis que je me contentois de l’eau, d’une source voisine.

Lorsque nous eumes contente notre appétit, je lui témoignai quelque curiosité de le connoître. Il se défendit, je le pressai ; enfin il consentit a me conter son histoire, qu’il commença en ces termes.

Histoire de Pandesowna chef des Bohémiens.

Tous les Bohémiens de l’Espagne me connoissent sous le nom de Pandesowna. C’est, dans leur jargon, la traduction de mon nom de famille qui est Avadoro, car je ne suis point né parmi les Bohémiens. Mon père s’appelloit Don Phélique d’Avadoro, et il passoit pour l’homme le plus grave et le plus méthodique de son tems. Il l’étoit même si fort, que si je vous contois l’histoire de l’une de ses journées, vous sauriez aussitôt celle de sa vie entiere, ou du moins de tout le tems qui s’est écoulé entre ses deux mari[a]ges. Le premier, à qui je dois le jour, et le second, qui causa sa mort, par l’irrégularité qu’il mit dans sa manière de vivre.

Mon père, étant encore dans la maison du sien, s’y prit d’une tendre habitude pour une parente éloignée, qu’il épousa aussitôt qu’il en fut le maître. Elle mourut, en me mettant au monde, et mon père, inconsolable de sa perte, se renferma chez lui pendant plusieurs mois, sans vouloir recevoir même ses proches. Le tems, qui adoucit toutes les peines, calma aussi sa douleur, et enfin on le vit ouvrir la porte de son balcon, qui donnoit sur la rue de Toléde. Il y respira l’air frais, pendant un quart-

d'heure, et alla ouvrir ensuite une fenêtre, qui donnoit sur une rue de traverse. Il vit quelques personnes de son [*sic*] connoissance, dans la maison vis à vis, et les salua d'un air assez gai. On le vit faire les mêmes choses les jours suivants, et ce changement dans sa manière de vivre, fut enfin connu de Fra-Héronimo Santez Théatin et oncle maternel de ma mère.

Ce religieux se transporta chez mon père, lui fit compliment sur le retour de sa santé, lui parla peu des consolations que nous offre la religion, mais beaucoup du besoin qu'il avoit de se distraire. Il poussa même l'indulgence jusqu'à lui conseiller d'aller à la comédie. Mon père, qui avoit la plus grande confiance en Fra Heronimo, alla dès le soir même au théâtre de la Cruz. On y jouoit une pièce nouvelle, qui étoit soutenue par tout le parti des Pollacos, tandis que celui des Sorices cherchoit à la faire tomber. Le jeu de ces deux factions intéressa si fort mon père, que depuis lors, il n'a jamais manqué volontairement un seul spectacle. Il s'attacha même particulièrement au parti des Pollacos, et n'alloit au théâtre du Prince, que lorsque celui de la Cruz étoit fermé.

Après le spectacle il se plaçoit au bout de la double haye, que les hommes font pour forcer les femmes à defiler une à une, mais il ne le faisoit pas comme les autres, pour les examiner plus à son aise, au contraire il s'y intéressoit peu, et dès que la dernière femme étoit passée, il prenoit le chemin de la croix de Malte, où il faisoit un léger souper avant de rentrer chez lui.

Le matin, le premier soin de mon père étoit, d'ouvrir le balcon qui donnoit sur la rue de Tolède. Il y respiroit l'air frais pendant un quart-d'heure. Puis il alloit ouvrir la fenêtre qui donnoit dans la petite rue. S'il y avoit quelqu'un à la fenêtre vis-à-vis, il le saluoit d'un air gracieux, en lui disant agour, et refermoit ensuite la fenêtre. Ce mot " Agour " étoit quelquefois le seul qu'il prononça de toute la journée ; car bien qu'il s'intéressa vivement au succès de toutes les comédies que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, il ne témoignoit cet intérêt qu'en battant des mains et jamais par des paroles. S'il n'y avoit personne à fenêtre [*sic*] vis-à-vis, il attendoit patiemment que quelqu'un parût, pour placer son salut gracieux.

Ensuite mon père alloit à la messe aux Théatins. A son retour il trouvoit la chambre faite par la servante de la maison, et prenoit un soin particulier à remettre chaque meuble à la même place où il avoit été la veille. Il y mettoit une attention extraordinaire, et découvrit à l'instant le moindre brin de paille ou grain de poussière qui avoit échappé au balai de la servante.

Lorsque mon père étoit satisfait de l'ordre de sa chambre, il prenoit un compas et des ciseaux, et coupoit vingt-quatre morceaux de papier, d'une grandeur égale, les remplissoit d'une trainée de tabac de Brésil, et en faisoit vingt quatre cigars, si bien pliés, si unis qu'on pouvoit les regarder comme les plus parfaits cigars de toute l'Espagne. Il fumoit six de ces chefs-d'œuvres, en comptant les tuiles du palais d'Albe, et six en comptant les gens qui entroient par la porte de Tolède. Ensuite il régardoit du côté de sa chambre, jusqu'à ce qu'il vit arriver son diner.

Après le diner il fumoit les douze autres cigars. Puis il fixoit ses yeux sur la pendule, jusqu'à ce qu'elle sonna l'heure du spectacle, et s'il n'y en avoit à aucun théâtre, il alloit chez le libraire Moréno, ou il écoutoit parler quelques gens de lettre, qui avoit [*sic*] coutume de s'y rassembler ces jours là, mais sans jamais se mêler à leurs entretiens. S'il étoit malade, il faisoit chercher chez Moreno la pièce que l'on jouoit au théâtre de la Cruz, et lorsque l'heure du spectacle étoit arrivée, il se mettoit à lire la pièce, sans oublier d'applaudir tous les passages, que la faction des Pollacos avoit coutume de relever.

Cette vie étoit fort innocente, cependant mon père songeant à remplir les devoirs de sa religion, demanda un confesseur aux Théatins. On lui amena mon grand oncle Fra Héronymo Santez, qui prit cette occasion de lui rappeler que j'étois au monde, et dans la maison de Donna Felic Dalanosa, sœur de ma défunte mère. Soit que mon père craignit, que ma vue ne lui rappella la personne chérie dont j'avois innocemment causé la mort, ou que peut-être il ne voulut pas que mes cris enfantins troublassent ses habitudes silencieuses. Toujours est-il certain, qu'il pria Fra Héronymo, de ne jamais me rapprocher de lui, mais en même tems il pourvut à mon entretien, en m'assignant le révenu d'une Quinta ou ferme, qu'il avoit dans les environs de Madrid, et il confia ma tutelle au procureur des Théatins.

Hélas, il semble que mon père, en m'éloignant ainsi de lui, ait eu quelque pressentiment de la prodigieuse différence, que la nature avoit mise entre nos caractères. Car vous avez vu, combien il

étoit méthodique et uniforme dans sa manière de vivre, et j'ose vous assurer, qu'il seroit presque impossible de trouver un homme plus inconstant que je l'ai toujours été. J'ai été inconstant jusques dans mon inconstance, car l'idée d'un bonheur tranquille et d'une vie retirée, m'a toujours suivi dans mes courses vagabondes, et le gout de changement, m'a toujours arraché à la retraite. Si bien, que me connoissant enfin moi même, j'ai mis fin à ces inquiètes alternatives, en me fixant dans cette horde de Bohémiens. C'est bien une espèce de retraite et de vie uniforme, mais au moins n'ai-je pas le malheur, d'avoir toujours devant les yeux les mêmes arbres, les mêmes rochers, ou, ce qui me seroit encore plus insupportable, les mêmes rues, les mêmes murs, et les mêmes toits.

Ici je pris la parole, et je dis au conteur : “ Seigneur Avadoro, ou Pandesowna, je crois qu'une vie aussi errante, à du vous offrir des aventures bien singulières. ”

Le Bohémien me répondit : “ Seigneur Cavalier j'ai véritablement vu des choses assez extraordinaires, depuis que je vis dans ce désert. Quand au reste de ma vie, elle n'offre que des événements assez communs, où vous ne trouverez de rémarquable, que l'engouement dont je me prenois pour tous les états de la vie, sans jamais en suivre aucun plus d'un ou deux ans de suite. ” Après m'avoir ainsi répondu le Bohémien continua en ces termes.

Je vous ai dit, que ma tante Dalanosa m'avoit retiré chez elle. Elle même n'avoit point d'enfans, et sembloit avoir réuni en ma faveur, toute l'indulgence des tantes à toute celle des mères, en un mot, je fus un enfant gâté. Je le fus même tous les jours davantage, car à mesure que je croissois en forces et en intelligence, j'étois aussi plus tenté d'abuser des bontés que l'on avoit pour moi. D'un autre côté, n'éprouvant presque jamais d'opposition à mes volontés, j'opposois souvent peu de résistance à celle des autres, ce qui me donnoit presque l'air de la docilité ; et ma tante avoit aussi un certain sourire tendre et caressant, dont elle accompagnoit ses ordres, et alors je ne leurs résistois jamais. Tel que j'étois enfin, la bonne Dalanosa se persuada, que la nature, aidée de ses soins, avoit produit en moi un véritable chef-d'œuvre. Mais un point essentiel manquoit à son bonheur, c'étoit de ne pouvoir rendre mon père témoin de mes prétendus progrès, et le convaincre de mes perfections, car il s'obstinoit toujours à ne me point voir.

Mais qu'elle [*sic*] est l'obstination dont une femme ne vienne à bout. Madame Dalanosa agit avec tant de suite et d'efficacité sur son oncle Héronymo, que celui-ci se resolut enfin à profiter de la première confession de mon père, pour lui faire un cas de conscience de la cruelle indifférence, qu'il témoignoit à un enfant qui ne pouvoit avoir aucun tort avec lui.

Le père Héronymo le fit comme il l'avoit promis à ma tante. Mais mon père ne put, sans le plus grand effroi, songer à me recevoir dans l'intérieur de sa chambre. Le père Héronymo proposa une entrevue, au jardin du Buen-Retiro ; mais cette promenade n'entroit point dans le Plan methodique et uniforme, dont mon père ne s'ecartoit jamais. Plutôt que de s'en écarter, il consentit à me recevoir chez lui, et le père Héronymo alla annoncer cette bonne nouvelle à ma tante, qui pensa en mourir de joye.

Je dois vous apprendre, que dix années d'hypocondrie avoient fort ajouté aux singularités de la vie casanière de mon père. Entre autres manies il avoit pris celle de faire de l'encre, et voici comment ce gout lui étoit venu. Un jour, qu'il se trouvoit chez le libraire Moreno, avec plusieurs des plus beaux esprits de l'Espagne, et quelques hommes de loi, la conversation tomba sur la difficulté qu'il y avoit à trouver de la bonne encre, chacun dit, qu'il n'en avoit point, ou qu'il avoit vainement tenté d'en faire. Moreno dit, qu'il avoit dans son magasin un recueil de recettes, où l'on trouveroit sûrement de quoi s'instruire sur ce sujet. Il alla chercher ce volume, qu'il ne trouva pas tout de-suite, et lorsqu'il revint, la conversation avoit changé d'objet, on s'étoit animé sur le succès d'une pièce nouvelle, et personne ne voulut plus parler d'encre, ni écouter aucune lecture qui y eut trait. Il n'en fut pas de-même de mon père. Il prit le livre, trouva tout de-suite la composition de l'encre, et fut très surpris, de comprendre si bien une chose, que les plus beaux esprits de l'Espagne régardoient comme très difficile. En effet, il ne s'agissoit que de mêler de la teinture de noix de galle, avec de la solution de vitriol, et d'y ajouter de la gomme. L'auteur avertissoit cependant, que l'on n'auroit jamais de bonne encre, qu'autant que l'on en feroit une grande quantité à la fois, que l'on tiendrait le mélange chaud, et qu'on le remueroit souvent, parce que la gomme, n'ayant aucune affinité avec les substances métalliques, tendoit toujours à s'en

séparer, que de plus, la gomme elle même tendoit à une dissolution putride, qu'on ne pouvoit prevenir, qu'en y ajoutant une petite dose d'Alkohol.

Mon père achetta le livre, et se procura dès le lendemain les ingrédients nécessaires, une balance pour les doses, enfin le plus grand flacon qu'il put trouver dans Madrid, parce que son auteur recommandoit de faire l'encre en grande quantité à-la-fois. L'opération réussit parfaitement. Mon père porta une bouteille de son encre aux beaux-ésprits, rassemblés chez Moréno, tous la trouverent admirable, tous en voulurent avoir.

Mon père, dans sa vie retirée et silencieuse, n'avoit j'amaïs [*sic*] eu l'occasion d'obliger, qui que ce fut, et moins encore celle de recevoir des louanges. Il trouva qu'il étoit doux de pouvoir obliger, plus doux encore d'être loué, et s'attacha singulièrement à la composition qui lui procuroit des jouissances aussi agréables. Voyant que les beaux-ésprits de Madrid avoient, en moins de rien, tari le plus grand flacon qu'il eut pu trouver dans toute la ville, mon père fit venir de Barcelone une Dame-Jeanne, de celles ou les marins de la méditerranée mettent leurs provisions de vin. Il put faire ainsi, tout à la fois, vingt bouteilles d'encre, que les beaux-ésprits épuisèrent, comme ils avoient fait les autres, et toujours, et toujours [*sic*] en comblant mon père de louanges et de remerciements.

Mais plus les flacons de verre étoient grands, plus ils avoient d'inconvénients. On ne pouvoit y chauffer la composition, et moins encore la bien remuer, et surtout il étoit difficile de la transvaser. Mon père se decida donc à faire venir du Toboso, une de ces grandes jarres de terre, dont on se sert pour la fabrication du salpêtre. Lorsqu'elle fut arrivée, il la fit maçonner sur un petit fourneau, [*sic*] dans lequel on entretenoit constamment le feu de quelques braises. Un robinet adapté au bas de la jarre, servoit à en tirer le liquide, et en montant sur le fourneau, l'on pouvoit assez commodément le remuer avec un pilon de bois. Ces jarres ont plus de la hauteur d'un homme, ainsi vous pouvez imaginer la quantité d'encre que mon père y fit à la fois ; et il avoit soin même d'en ajouter autant qu'il en ôtoit. C'étoit une vraie jouissance pour lui, de voir entrer la servante ou le domestique de quelque homme de lettre fameux, pour lui demander de l'encre ; et lorsque cet homme publioit quelque ouvrage, qui faisoit du bruit dans la littérature, et que l'on en parloit chez Moreno, il sourioit avec complaisance, et comme y ayant contribué en quelque chose. Enfin, pour vous tout dire, mon père ne fut plus connu dans la ville, que sous le nom de Don Phélippe del Tintero Largo, ou Don Philippe du grand encrier, et son nom d'Avadoro n'étoit connu que d'un petit nombre de personnes.

Je savois tout cela, j'avois entendu parler du caractère singulier de mon père, de l'ordre de sa chambre, de sa grande jarre d'encre ; et je brulois d'en juger par mes yeux. Pour ce qui est de ma tante, elle ne doutoit pas que, dès que mon père auroit eû le bonheur de me voir, il ne manqueroit pas de renoncer à toutes ses manies, pour ne plus s'occuper que du soin de m'admirer du matin jusqu'au soir. Enfin le jour de la présentation fut fixé. Mon père se confessoit au père Héronymo, tous les derniers dimanche de chaque mois. Le père devoit encore le fortifier dans la résolution de me voir, enfin lui annoncer que je l'attendois chez lui, et l'accompagner jusqu'à son logement. Le père Héronymo, en nous faisant part de cet arrangement, me recommanda, de ne toucher à rien dans la chambre de mon père. Je promis tout ce qu'on voulut, et ma tante promit de me garder à vue.

Enfin arriva le dimanche tant attendu. Ma tante me fit mettre un habit de Mahho couleur de rose, relevé de franges d'argent, avec des boutons en topazes du Bresil. Elle m'assura que j'avois l'air de l'amour lui même, et que mon père ne manqueroit pas de devenir fou de joie en me voyant. Pleins d'espérances et d'idées flatteuses, nous nous achéminâmes gaiement à travers la rue des Ursulines, et nous gagnâmes le Prado, où plusieurs femmes s'arrêtèrent pour me caresser. Enfin nous arrivâmes dans la rue de Toledé, enfin dans la maison de mon père. On nous ouvrit sa chambre, et ma tante, qui redoutoit ma vivacité, me plaça dans un fauteuil, s'assit vis-à-vis de moi, et se saisit des franges de mon écharpe, pour m'empêcher de me lever et de toucher à quelque chose.

Je me dédommageai d'abord de cette contrainte en promenant mes regards dans tous les recoins de la chambre, dont j'admirai l'ordre et la propreté. Le coin, destiné à la fabrication de l'encre, étoit aussi propre et bien rangé que le reste, la grande jarre du Toboso en faisoit comme un ornement, et tout à côté, il y avoit une grande armoire vitrée, où étoient rangés tous les ingrédients et les instruments nécessaires.

La vue de cette armoire haute et étroite, placée près du fourneau de la jarre, m'inspira un désir aussi soudain qu'irrésistible d'y monter, et il me parut, que rien ne seroit aussi agréable, que de voir mon père, me chercher en vain dans toute la chambre, et m'apercevoir enfin, ainsi caché au-dessus de sa tête. Par un mouvement aussi prompt que la pensée, je me débarassai de l'écharpe que tenoit ma tante, je m'élançai sur le fourneau et delà sur l'armoire.

D'abord ma tante ne put s'empêcher d'applaudir à mon adresse. Puis elle me conjura de descendre — Dans ce moment l'on nous annonça, que mon père montoit les escaliers. Ma tante se mit à genoux pour me prier de quitter mon poste. Je ne pus résister à ses touchantes supplications. Mais en voulant descendre sur le fourneau, je sentis que mon piéd posoit sur le bord de la jarre. Je voulus me retenir, je sentis que j'allois entraîner l'armoire. Je lâchai les mains et je tombai dans la jarre d'encre. Je m'y serois noyé, mais ma tante prit le pilon qui servoit à remuer l'encre, en donna un grand coup sur la jarre et la brisa en mille pièces. — Mon père entra en ce moment, il vit un fleuve d'encre qui inondoit sa chambre, et une figure noire qui la faisoit retentir des plus affreux hurlements. Il se précipita dans l'escalier, se demit le piéd et tomba évanoui.

Quant à moi, je ne hurlai pas long-tems, l'encre que j'avois avalée me causa un malaise affreux. Je perdus connoissance, et je ne la recouvrai entièrement, qu'après une longue maladie, qui fut suivie d'une assez longue convalescence. Ce qui contribua le plus à ma guérison, fut que ma tante m'annonça, que nous allions quitter Madrid et nous établir à Burgos. L'idée d'un voyage me transporta au point, que l'on craignit que je n'en perdisse la tête. L'extrême plaisir que j'en ressentis fut cependant troublé, lorsque ma tante me demanda, si je voulois aller dans sa chaise ou bien être porté dans une litière ? “ Ni l'un ni l'autre assurément, /:lui répondis-je avec le plus extrême emportement:/ je ne suis pas une femme. Je ne veux voyager qu'à cheval, ou du moins sur une mule, avec un bon fusil de Ségovie accroché à ma selle, deux pistolets à ma ceinture et une épée de longueur, je [ne] partirai qu'à condition que vous me donnerez toutes ces choses, et il est de votre intérêt de me le[s] donner, puisque c'est à moi de vous défendre. ” Je dis mille folies pareilles, qui me paroissoient les choses les plus sensées, et qui véritablement étoient agréables dans la bouche d'un enfant de onze ans.

Les préparatifs du voyage me fournirent l'occasion de déployer une activité extraordinaire. J'allois, je venois, je montois, je portois, j'ordonnois, enfin j'étois la mouche du coche, et j'avois beaucoup à faire, car ma tante, qui alloit s'établir à Burgos, y portoit tout son mobilier. Enfin arriva le jour fortuné du départ. Nous envoyâmes les gros bagages par la route d'Aranda et nous prîmes celle de Valadolid.

Ma tante qui avoit d'abord voulu aller en chaise, voyant que j'étois décidé à monter une mule, prit aussi le même parti. On lui fit au lieu de selle une petite chaise très commode, montée sur un bât et surmonté d'un parasol. Un zagal marchoit devant elle, pour ôter jusqu'à l'apparence du danger. Tout le reste de notre train, qui occupoit douze mules avoit très bon air. Et moi, qui me regardois comme le chef de cette élégante caravane, j'étois tantôt à la tête, tantôt fermant la marche, et toujours quelqu'une de mes armes à la main, particulièrement à tous les détours du chemin et autres endroits suspects.

L'on imagine bien qu'il ne se présenta aucune occasion d'exercer ma valeur, et nous arrivâmes heureusement à Alabahos, où nous trouvâmes deux caravanes, aussi nombreuses que la notre. Les bêtes étoient au ratelier, et les voyageurs à l'autre bout de l'écurie, dans la cuisine, qui n'étoit séparée de l'écurie que par deux gradins en pierre. Il en étoit alors de même de presque toutes les auberges de l'Espagne. Toute la maison ne formoit qu'une seule pièce fort longue, dont les mules occupoient la meilleure partie et les hommes la plus petite. Mais on n'en n'étoit que plus gai. Le zagal, tout en étrillant les montures, décochoit [*sic*] mille traits malins à l'hôtesse, qui lui répliquoit avec la vivacité de son sexe et de son état. Jusqu'à ce que l'hôte, interposant sa gravité, interrompit ces combats d'esprits, qui n'étoient suspendus que pour recommencer l'instant d'après. Les servantes faisoient rétentir la maison du bruit de leurs castagnettes, et dansoient aux raugues chansons du chevrier. Les voyageurs faisoient connoissance s'invitoient réciproquement à souper. Puis l'on se rassembloit autour de la brazière. Chacun disoit qu'il [*sic*] étoit, d'où il venoit, et quelque fois racontoit toute son histoire. C'étoit le bon tems. Aujourd'hui l'on a de meilleurs gîtes, mais la vie sociale et tumultueuse

que l'on menoit alors en voyage, avoit des charmes que je ne puis vous peindre. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que j'y fus ce jour là si sensible, que je décidai dans mon petit cerveau, que je voyagerois toute ma vie, ce que j'ai bien tenu depuis.

Cependant une circonstance particulière me confirma encore dans cette résolution. Après le souper, lorsque tous voyageurs se furent rassemblés autour de la brazier, et que chacun eut conté quelque chose, sur les pays qu'il avoit traversé ; l'un d'eux qui n'avoit pas encore ouvert la bouche dit : “ Tout ce qui vous est arrivé dans vos voyages, est fort intéressant à écouter et à retenir. Quant à moi je voudrois bien qu'il ne me fut pas arrivé pis, mais en voyageant dans la Calabre, il m'est arrivé une aventure si extraordinaire, si surprenante, si affrayante [*sic*] que je ne puis en écarter le souvenir. Il me poursuit, m'obsède, empoisonne toutes les jouissances que je pourrois avoir, et c'est beaucoup si la mélancolie qu'il me donne, ne me fait pas perdre la raison. ” Un pareil début excita vivement la curiosité de l'auditoire. On le pressa beaucoup, de soulager son cœur en faisant un récit aussi admirable. Il se fit longtemps presser, enfin il commença en ces termes :

Histoire de Giulio Romati, et de la Princesse de Mont-Salerno.

Mon nom est Giulio Romati, mon père appellé Pietro Romati, est le plus illustre des hommes de loix de Palerme, et même de la Sicile entière. Il est, comme vous le pouvez croire, fort attaché à une profession, qui lui donne une existence honorable, mais plus attaché encore à la philosophie, il lui consacre tous les moments qu'il peut dérober aux affaires.

Je puis sans me vanter dire que j'ai marché, sur ses traces dans les deux carrières, car j'étois docteur en droit à l'âge de vingt deux ans. Et m'étant ensuite appliqué aux mathématiques et à l'astronomie, j'y ai reussis [*sic*] assez, pour pouvoir commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité. Mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux [*sic*] pas être pris, pour un homme crédule et superstitieux. Je suis si éloigné d'un pareil défaut, que la théologie est peut-être [la] seule science que j'aye constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnois avec le zèle le plus infatigable, ne connoissant de récréation que dans le changement d'études.

Tant d'application prit sur ma santé, et mon père, ne connoissant aucun genre de distraction, qui put me convenir, me proposa de voyager, et exigea même de moi, que je fisse le tour de l'Europe et que je ne revins[s]e en Sicile qu'au bout de quatre ans.

J'eus d'abord beaucoup de peine à me séparer de mes livres, de mon cabinet, de mon observatoire. Mais mon père l'exigeoit, il falut obéir. Je ne fus pas plutôt en route, qu'il s'opéra en moi un changement très favorable. Je retrouvai mon appetit, mes forces, en un mot toute ma santé. J'avois d'abord voyagé en litière, mais de [*sic*] la troisième journée, je pris une mule, et je m'en trouvai bien.

Beaucoup de gens connoissent le monde entier, excepté leur pays. Je ne voulus pas que le mien put me reprocher un pareil travers, et je commençai mon voyage par voir les merveilles, que la nature à repandues dans notre île avec tant de profusion. Au lieu de suivre la côte de Palerme à Messine, je passai par Castro Novo, Caltanizette, et j'arrivai au pied de l'Etna, en un village dont j'ai oublié le nom. La je me préparai au voyage de la montagne, me proposant d'y consacrer un mois. J'y passai effectivement tout ce tems occupé principalement à vérifier quelques expériences, que l'on à faites depuis peu sur le Baromètre. La nuit j'observois les astres, et j'eus le plaisir d'apercevoir deux étoiles qui n'étoient point visibles pour l'observatoire de Palerme, parce qu'elles étoient au dessous de son horizon.

Ce fut avec un véritable regret, que je quittai ces lieux, où je croyois presque participer aux lumières éthérées ainsi qu'à l'harmonie sublime des corps célestes, dont j'avois tant étudié les loix. D'ailleurs il est certain, que l'air raréfié des hautes montagnes, agit sur nos corps d'une manière toute particulière, en rendant notre pouls plus fréquent et le mouvement de nos poumons plus rapide. Enfin je quittai la montagne et je la descendis du côté de Catane.

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre et plus éclairée que celle de Palerme. Ce n'est

pas que les sciences exactes aient beaucoup d'amateurs à Catane, non plus que dans le reste de notre île. Mais l'on s'y occupait beaucoup des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne et moderne, de tous les peuples qui ont occupé la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que, l'on en obtenoit, y faisoient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément l'on venoit de tirer du sein de la terre, un très beau marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je vis que l'inscription étoit en langue Punique, et l'Hebreu que je sais assez bien, me donna le moyen de l'expliquer d'une manière qui satisfit tout le monde. Ce succès me valut un accueil [*sic*] flatteur, et les plus distingués de la ville, voulurent me retenir par des offres de fortune assez séduisantes. Ayant quitté ma famille dans d'autres vues, je les refusai et pris le chemin de Messine. Cette place, fameuse par le commerce qui s'y fait, me retint une semaine entière, après quoi je passai le détroit et j'abordai à Régio.

Jusques là mon voyage n'avoit été qu'une partie de plaisir, mais à Régio l'entreprise devint plus sérieuse. Un bandit nommé Zoto, désoloit la Calabre, et la mer étoit couverte de pirates Tripolins. Je ne savois absolument comment faire pour me rendre à Naples, et si je n'eusse été retenu par, je ne sais quelle mauvaise honte, je serois retourné à Palerme.

Il y avoit déjà huit jours que j'étois arrêté à Régio, et livré à ces incertitudes. Lorsqu'un jour, après m'être assez long tems promené sur le port, je m'assis sur des pierres ; du côté de la plage, où il y avoit le moins de monde. Là je fus abordé par un homme, d'une figure avantageuse, et couvert d'un manteau écarlate. Il s'assit à côté de moi sans faire de compliments ; puis il me parla ainsi : “ Le Seigneur Romati, est-il occupé de quelque problème d'Algèbre ou d'Astronomie ?

— Point du tout, /:lui répondis-je:/ le Seigneur Romati voudroit seulement aller de Régio à Naples, et le problème qui l'emb[ar]rassé en cet instant, est de savoir comment il échappera à la bande du Seigneur Zoto. ”

Alors l'inconnu, prenant un air fort sérieux, me dit : “ Seigneur Romati, vos talents font déjà honneur à votre pays, vous lui en ferez encore plus, lorsque les voyages que vous entreprenez auront étendu la sphère de vos connoissances. Zoto est trop galant homme, pour vouloir vous arreter dans une aussi noble entreprise. Prenez ces aigrettes rouges, mettez en une à votre chapeau ; donnez les autres à vos gens, et partez hardiment. Quant à moi, je suis ce Zoto que vous craignez tant, et pour que vous n'en doutiez pas, je vais vous montrer les instruments de ma profession. ” En même tems il ouvrit son manteau, et me fit voir une ceinture de pistolets et de poignards. Puis il me serra affectueusement la main et disparut.

Ici j'interrompis le chef des Bohémiens, pour lui dire que j'avois entendu [parler] de ce Zoto et que je connoissois ses deux fils.

“ Je les connois aussi /:réprit Pandesovna:/ Ils sont ainsi que moi au service du grand Scheïk des Gomelez.

— Quoi vous aussi à son service ! /:m'écriai-je avec le plus grand étonnement:/ ”

En ce moment un Bohémien vint parler à l'oreille du chef, qui se leva aussitôt et me laissa le tems, de m'occuper de ce qu'il venoit de m'apprendre. “ Quelle est donc /:me dis-je en moi-même:/, quelle est cette puissante association, qui paroît n'avoir d'autre but que de cacher, je ne sais quel secret, ou de me fasciner les yeux par des prestiges, dont je devine quelque fois une partie, tandis que d'autres circonstances ne tardent pas à me replonger dans le doute. Il est clair que je fais moi-même partie de cette chaîne invisible. Il est clair que l'on veut m'y retenir encore plus étroitement. ” Mes réflexions furent interrompues par les deux filles du chef, qui vinrent me proposer une promenade. J'acceptai et les suivis ; la conversation fut en bon Espagnol et sans aucun mélange de Hérigonze /:ou jargon Bohémien:/ ; leur esprit étoit cultivé et leur caractère gai et ouvert. Après la promenade on soupa et l'on fut se coucher. — Mais la nuit point de cousines.

Treizième Journée.

Le chef des Bohémiens me fit apporter un ample déjeuner et me dit : “ Seigneur Cavalier : Les ennemis approchent, c’est-à-dire les Gardes de la Douane. Il est juste de leur céder le camp [*sic*] de bataille. Ils y trouveront les ballots qui leur sont destinés, le reste est déjà en sûreté. Déjeunez à votre aise et puis nous partirons. ”

Comme on voyoit déjà les gardes de la douane de l’autre côté du vallon, je déjeunai à la hâte, tandis que le gros de la troupe prenoit les devants. Nous errâmes de montagnes en montagnes, nous enfonçant toujours davantage dans les déserts de la Sierra-Moréna. Enfin nous nous arrêtâmes dans une vallée fort profonde, où déjà l’on nous attendoit et l’on avoit préparé notre repas. Après qu’il fut terminé, je priai le chef de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes.

Suite de l’histoire de Pandésovna.

Vous m’avez laissé, écoutant de toutes mes oreilles le récit admirable de Giulio-Romati, voici donc à peu près comment il s’exprima.

Suite de l’histoire de Giulio-Romati.

Le caractère connu de Zoto, me fit prendre une confiance entière aux assurances qu’il m’avoit données. Je retournai très satisfait à mon auberge, et je fis chercher des muletiers. Il s’en offrit plusieurs, car les bandits ne leur faisoient aucun mal, non plus qu’à leur bêtes. Je choisis l’homme qui jouissoit parmi eux de la meilleure réputation. Je pris une mule pour moi, une pour mon domestique et deux pour mon bagage. Le muletier en chef avoit aussi sa mule et deux valets qui suivoient à piéd.

Je partis le lendemain à la pointe du jour, et je ne fus pas plutôt en chemin, que je vis des partis de la bande de Zoto, qui sembloient me suivre de loin, et se relayoient de distance en distance. Vous jugez bien, que de cette manière il ne pouvoit m’arriver aucun mal.

Je fis un voyage fort agréable, pendant lequel ma santé se raffermissoit de jour en jour. Je n’étois plus qu’à deux journées de Naples, lorsque l’idée me vint de me détourner de mon chemin, pour passer à Salerne. Cette curiosité étoit fort naturelle. Je m’étois beaucoup attaché à l’histoire de la renaissance des arts, dont l’école de Salerne avoit été le berceau en Italie. Enfin je ne sais quelle fatalité m’entraînoit à ce funeste voyage.

Je quittai le grand chemin à Monte-Brugio, et conduit par un guide du village, je m’enfonçai dans le pays le plus sauvage qu’il soit possible d’imaginer. Sur le midi nous arrivâmes à une mesure toute ruinée, que le guide m’assura être une auberge, mais je ne m’en aperçus pas à la réception que me fit l’hôte. Car bien loin de m’offrir quelques provisions, il me demanda en grâce, de lui faire part de celles que je pourrois avoir avec moi. J’avois effectivement quelque[s] viandes froides, que je partageai avec lui, avec mon guide et mon valet, car les muletiers étoient restés à Mont-Brugio.

Je quittai ce mauvais gîte, vers les deux heures après midi, et bientôt après je découvris un château très vaste, situé sur le haut d’une montagne. Je demandai à mon guide comment ce lieu s’appelloit ? et s’il étoit habité ? Il me répondit que dans le pays on appelloit ce lieu simplement : “ Lo monte — ou bien lo Castello. ” Que le château étoit entièrement désert et ruiné, mais que dans l’intérieur on avoit bâti, une chapelle avec quelques cellules où les Franciscains de Salerne entretenoient habituellement cinq ou six religieux, et il ajouta avec beaucoup de naïveté : “ On fait bien des histoires sur ce château, mais je ne puis vous en dire aucune. Car dès que l’on commence à en parler, je m’enfuis de la cuisine et je vais chez ma belle sœur la Pepa, où je trouve toujours quelque père Franciscain qui me donne son scapulaire à baiser. ” Je demandai à ce garçon si nous passerions près de ce château ? Il me répondit que nous passerions, à mi côte de la montagne sur la quelle il étoit bâti.

Sur ces entrefaites le ciel se chargea de nuages et vers le soir, un orage affreux vint à fondre sur nos têtes. Nous étions alors sur un dos de montagne qui n'offroit aucun abri. Le guide dit : qu'il savoit une caverne, où nous pourrions nous mettre à couvert, mais que le chemin en étoit difficile. Je m'y hasardai, mais à peine étions nous engagés entre les rochers, que le tonnerre tomba tout auprès de nous. Ma mule s'abattit et je roulai de la hauteur de quelques toises. Je m'accrochai à un arbre et lorsque je sentis que j'étois sauvé, j'appellai mes compagnons de voyage, mais aucun ne me répondit.

Les éclairs se succédoient avec tant de rapidité, qu'à leur lumière, je pus distinguer les objets qui m'environnoient et changer de place avec quelque sûreté. J'avançai en me tenant aux arbres, et j'arrivai ainsi à une petite caverne qui n'aboutissant à aucun chemin frayé, ne pouvoit être celle où le guide vouloit me conduire.

Les averses, les coups de vents, les coups de tonnerre, se succédoient sans interruption. Je grelottois dans mes habits mouillés, et il me fallut rester plusieurs heures dans cette situation facheuse. Tout-à-coup je crois entrevoir des flambeaux, errants dans le creux du vallon. J'entens des voix. Je pense que ce sont mes gens. J'appelle, on me répond.

Bientôt je vois arriver un jeune homme de bonne mine, suivi de quelques valets, dont les uns portoient des flambeaux, d'autres des paquets de hardes. Le jeune homme me salua très respectueusement et me dit : " Seigneur Romati, nous appartenons à Madame la Princesse de Mont-Salerno. Le guide que vous avez pris à Monte-Brugio, nous a dit que vous étiez égaré dans ces montagnes, et nous vous cherchons par ordre de la Princesse. Prenez ces habits et suivez nous au château.

— Quoi /:lui répondis-je:/ vous voulez me conduire à ce château inhabité, qui est au haut de la montagne ?

— Point du tout /:reprit le jeune homme:/ vous verrez un palais superbe, et nous n'en sommes qu'à deux cent pas. "

Je jugeai qu'effectivement quelque Princesse du pays avoit une habitation dans les environs. Je m'habillai et suivis le jeune homme. Bientôt je me trouvai devant un portail de marbre noir, et comme les flambeaux n'éclairaient point le reste de l'édifice, je ne pus en porter aucun jugement. Nous entrâmes. Le jeune homme, me quitta au bas de l'escalier, et lorsque j'en eus monté la première rampe, je trouvai une Dame d'une beauté peu commune, qui me dit : " M' Romati, Madame la Princesse de Mont-Salerno m'a chargé de vous faire voir les beautés de ce séjour. "

Je lui répondis : qu'en jugeant de la princesse par ses Dames d'honneur, l'on en prenoit déjà une assez haute idée.

En effet, la Dame qui devoit me conduire étoit, comme je l'ai dit, d'une beauté parfaite et elle avoit l'air si grand, que ma première idée fut de la prendre pour la Princesse elle-même. Je remarquai aussi qu'elle étoit mise, à peu près comme nos portraits de famille, faits dans le siècle dernier. Mais j'imaginai que c'étoit la le costume des Dames de Nâples et qu'elles avoient repris d'anciennes modes.

Nous entrâmes d'abord dans une salle où tout étoit d'argent massif. Le parquet étoit en carreaux d'argent. Les uns mats les autres polis. La tapisserie aussi d'argent massif imitoit un damas, dont le fond eut été poli et les ramages en argent mat. Le plafond étoit ciselé comme les menuiseries des anciens châteaux. Enfin les lambris, les bords de la tapisserie, les lustres, les cadres, les tables, étoient du travail d'orfèvrerie le plus admirable. " Monsieur Romati /:me dit la prétendue Dame d'honneur:/ toute cette vais[s]elle vous arrête bien long-tems. Ce n'est ici que l'antichambre, où se tiennent les valets-de-pied de Madame la Princesse. "

Je ne répondis rien, et nous entrâmes, dans une pièce à peu près semblable à la première. Si ce n'est que tout y étoit en vermeil, avec des ornements de cet or nuancé qui étoit fort à la mode, il y a quelques cinquante ans : " Cette pièce /:dit la Dame:/ est l'antichambre où se tiennent les gentilshommes d'honneur, le Majordome et les autres officiers de la maison. Vous ne verrez ni or ni argent dans les appartements de la Princesse. La simplicité a seule le droit de lui plaire. Vous en pouvez juger par cette salle à manger. " Alors elle ouvrit une porte latérale. Nous entrâmes dans une salle, dont les murs étoient revêtus en marbre de couleur, ayant pour frise un magnifique bas-relief en

marbre blanc, qui règnait tout autour. L'on y voyait aussi des magnifiques buffets, couverts de vases en cristal de roche, et de jattes de la plus belle porcelaine des Indes.

Puis nous rentrâmes dans l'antichambre des officiers, d'où nous passâmes dans le salon de compagnie. “ Par exemple /:dit la Dame:/ Je vous permets d'admirer cette pièce. ” Je l'admirai en effet. Mon premier étonnement fut pour le parquet. Il étoit en Lapis Lazali, incrusté de pierres dures, en mosaïque de Florence, dont une table couvrait plusieurs années de travail. Le dessin avoit une intention générale, et présentait l'ensemble le plus régulier. Mais lorsque l'on en examinoit les divers compartiments, l'on voyait que la plus grande variété dans les détails, n'ont [*sic*] rien de l'effet que produit la symétrie. En effet, quoique ce fût toujours le même dessin, ici il offroit l'assemblage des fleurs les mieux nuancées ; là c'étoient les coquillages les mieux émaillés ; plus loin des papillons, ailleurs des colibris. Enfin, les plus belles pierres du monde étoient employées à l'imitation de ce que la nature a de plus beau. Au centre de ce magnifique parquet étoit représenté un écran, composé de toutes les pierres de couleur, entouré de fils de grosses perles. Le tout paroisoit en relief et réel, comme dans les Tables de Florence. “ Monsieur Romati /:me dit la Dame:/, si vous vous arrêtez à tout, nous n'en finirons point. ”

Je levai donc les yeux, et ils tombèrent d'abord sur un tableau de Raphael, qui paroisoit être la première idée de son école d'Athènes, et qui étoit plus beau par le coloris, d'autant qu'il étoit peint à l'huile.

Ensuite je remarquai un Hercule aux pieds d'Omphale, la figure de l'Hercule étoit de Michel-Ange, et l'on reconnoit le pinceau du guide dans la figure de la femme. En un mot, chacun des tableaux de ce salon étoit plus parfait que tout ce que j'avois vu jusqu'alors. La tapisserie n'étoit que d'un velours verd tout uni, dont la couleur faisoit ressortir les peintures.

Aux deux côtés de chaque porte, étoient des statues un peu plus petites que nature. Il y en avoit quatre. L'une étoit le célèbre amour de Phidias, dont Phryné exigea le sacrifice.

La seconde, le faune du même artiste.

La troisième la véritable Venus de Praxitèle dont celle de Médicis n'est qu'une copie.

La quatrième un Antinous de la première beauté. Il y avoit encore des groupes dans chaque fenêtre.

Tout autour du salon étoient des commodes à tiroirs, qui au lieu d'être ornées en bronze, l'étoient du plus beau travail de joaillerie qui servoit à enchasser des camées, tels que l'on n'en trouve que dans les cabinets des Rois. Les commodes renfermoient une suite de médailles d'or, du plus grand module. “ C'est ici /:me dit la Dame:/ que la Princesse passe ses après-dinées, et l'examen de cette collection donne lieu à des entretiens aussi instructifs qu'intéressants. Mais vous avez encore bien des choses à voir. Ainsi suivez moi. ”

Alors nous entrâmes dans la chambre à coucher. Cette pièce étoit octogone. Elle avoit quatre alcoves, et autant de lits d'une grandeur extraordinaire. On n'y voyoit ni lambris, ni tapisseries, ni plafond. Tout étoit couvert de mousselines des Indes, drapées avec un goût merveilleux, brodées avec un art surprenant, et d'une telle finesse, qu'on les eut prises pour quelque brouillard qu'Arachné elle même auroit trouvé moyen, d'enfermer dans une légère broderie.

“ Pourquoi quatre lits ? /:demandai-je à la dame:/

— C'est /:me répondit-elle:/ pour en changer lorsqu'on se trouve échauffé, et que l'on ne peut dormir.

— Mais /:ajoutai-je:/ pourquoi ces lits sont ils si grands ?

— C'est /:répliqua la Dame:/ parce que la Princesse y admet quelquefois ses femmes, lorsqu'elle veut causer avant de s'endormir. Mais passons à la chambre des bains. ”

C'étoit une rotonde tapis[s]ée en nacre et les bordures en burgos. Au lieu de draperies, le haut des parois étoit garni d'un filet de perles à grosses mailles, avec une frange de perles, toutes de la même grandeur et de la même eau. Le plafond étoit fait d'une seule glace, à travers laquelle on voyoit nager des poissons dorés de la Chine. Au lieu de baignoire il y avoit un bassin circulaire, autour duquel régnoit un cercle de mousse artificielle, où l'on avoit rangé les plus belles coquilles de la mer des Indes.

Ici je ne pus plus renfermer en moi même, les témoignages de mon admiration et je dis : “ Ah

Madame, le Paradis n'est pas un plus beau séjour.

— Le Paradis /:s'écria la dame avec l'air de l'égaré et du désespoir:/ le Paradis ? N'a-t-il pas parlé du Paradis ? Monsieur Romati, je vous en prie, ne vous exprimé [*sic*] plus de cette manière. Je vous en prie sérieusement. Suivez moi. ”

Nous passâmes alors dans une volière remplie de tous les oiseaux du tropique, et de tous les aimables chanteurs de nos climats. Nous y trouvâmes une table servie pour moi seul : “ Ah Madame /:dis-je à ma belle conductrice:/, comment, songe t'on à manger dans un séjour aussi divin ? Je vois que vous ne voulez pas vous mettre à table, et je ne saurois me résoudre à m'y mettre seul, à moins que vous ne daigniez m'y entretenir de la Princesse qui possède tant de merveilles. ” La Dame sourit obligeamment, me servit, s'assit et commença en ces termes : “ Je suis fille du dernier Prince de Mont Salerno.

— Qui vous Madame ?

— Je voulois dire la Princesse de Mont-Salerno. Mais [ne] m'interrompez plus. ”

Histoire de la Princesse de Mont Salerno.

Le Prince de Mont-Salerno, qui descendoit des anciens Ducs de Salerne, étoit grand d'Espagne, Connétable, Grand-Amiral, grand-Ecuyer, grand-maître de la maison, grand-Veneur, enfin il réunissoit en sa personne toutes les grandes charges du Royaume de Nâples. Mais bien qu'il fut au service de son Roi, il avoit lui même une maison composée de Gentilshommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de titrés. Au nombre de ceux-ci se trouvoit le Marquis de Spinaverde, premier Gentilhomme du Prince, et possédant toute sa confiance, qu'il partageoit cependant avec sa femme la Marquise de Spinaverde, première dame d'atour de la Princesse.

J'avois dix ans... Je voulois dire que la fille unique du Prince de Mont-Salerno avoit dix ans. Lorsque sa mère mourut. A cette époque les Spinaverde quittèrent la maison du Prince. Le mari pour prendre la régie de tous les fiefs ; la femme pour prendre soin de mon éducation. Ils laissèrent à Naples leur fille ainée appelée Laure, qui eut auprès du Prince une existence un peu équivoque. Sa mère et la jeune Princesse vinrent résider à Mont-Salerno.

On s'occupoit peu de l'éducation d'Elfrida, mais beaucoup de celle de ses entours. On leur enseignoit à courir au devant de mes moindres désirs...

“ De vos moindres désirs... /:dis-je à la Dame:/

— Je vous avois prié de ne point m'interrompre ” Reprit elle avec un peu d'humeur.

Après quoi elle continua en ces termes.

Je me plaisois à mettre la soumission de mes femmes à toutes sortes d'épreuves. Je leur donnois des ordres contradictoires, dont elles ne pouvoient jamais exécuter que la moitié, et je les en punissois, soit en les pinçant, soit en leur enfonçant des épingles dans les bras et les cuisses. Elles me quittèrent. La Spinaverde m'en donna d'autres qui me quittèrent aussi.

Sur ces entrefaites, mon père devint malade, et nous allâmes à Naples. Je le voyois peu, mais les Spinaverde ne le quittoient pas d'un moment. Enfin il mourut après avoir fait un testament, par lequel il nommoit Spinaverde seul tuteur de sa fille, et administrateur des fiefs et autres biens.

Les funérailles nous occupèrent plusieurs semaines, après lesquelles, nous retournâmes à Mont-Salerno, où je recommençai à pincer mes femmes de chambre. Quatre années s'écoulèrent dans ces innocentes occupations, qui m'étoient d'autant plus douces, que la Spinaverde m'assuroit tous les jours que j'avois raison, que tout le monde étoit fait pour m'obeïr, et que ceux qui ne m'obeïsoient pas assez tôt ou assez bien, méritoient toutes sortes de punitions.

Un jour pourtant toutes mes femmes me quitterent l'une après l'autre, et je me vis sur le point d'être réduite le soir à me deshabiller moi même. J'en pleurai de rage, et je courus chez la Spinaverde, qui me dit : “ Chère et douce Princesse, essayez vos beaux yeux. Je vous deshabillerai ce soir, et demain je vous amenerai six femmes de chambre dont sûrement vous serez contente. ”

Le lendemain à mon reveil, la Spinaverde, me presenta six jeunes filles très belles, dont la première

vue me causa une sorte d'émotion. Elles-mêmes paroisoient émues. Je fus la première à me remettre de mon trouble. Je sautai de mon lit tout en chemise. Je les embrassai les unes après les autres et les assurai, que jamais elles ne seroient ni grondées ni pincées. En effet, soit qu'elles fissent quelque gaucherie en m'habillant, soit qu'elles osassent me contrarier, je ne me fachoï jamais.

“ Mais Madame /:dis-je à la Princesse:/ ces jeunes filles, étoient peut-être des garçons déguisés. ” La Princesse prit un air de dignité et me dit : “ Monsieur Romati, je vous avez [*sic*] prié de ne pas m'interrompre. ” Ensuite elle reprit ainsi le fil de son discours.

Le jour ou j'achevai seize ans, l'on m'annonça une visite illustre. C'étoit un secrétaire-d'état, l'Ambassadeur d'Espagne, et le Duc de Guadarrama. Celui-ci venoit me demander en mariage, et les deux autres n'y étoient que pour appuyer sa demande. Le jeune Duc avoit la meilleure mine qu'on puisse imaginer, et je ne puis nier qu'il n'ait fait quelque impression sur moi.

Le soir on proposa une promenade au parc. A peine y eumes nous fait quelques pas, qu'un taureau furieux s'élança du milieu d'un bouquet d'arbres, et vint fondre sur nous. Le Duc courut à sa rencontre, son manteau dans une main et son épée dans l'autre. Le taureau s'arrêta un instant, s'élança sur le Duc, s'enferra lui même dans son épée, et tomba à ses pieds. Je me crus redevable de la vie, à la valeur et à l'adresse du Duc. Mais le lendemain j'appris, que le taureau avoit été a posté [*sic*] exprès, par l'écuyer du Duc, et que son maître avoit fait naître cette occasion de me faire une galanterie à la manière de son pays. Alors, bien loin de lui en savoir quelque gré, je ne pus lui pardonner la peur qu'il m'avoit fait et je refusai sa main.

La Spinaverde me sut gré de mon refus. Elle saisit cette occasion de me faire connoître tous mes avantages, et combien je perdrois à changer d'état et me donne[r] un maître. Quelque tems après le même secrétaire d'état vint encore me voir, accompagné d'un autre ambassadeur, et du Prince règnant de Noudel-Hansberg. Ce souverain étoit un grand, gros, gras, blond, blanc, blafard, qui voulut m'entretenir des majorats qu'il avoit dans les états héréditaires, mais en parlant italien, il avoit l'accent du Tyrol. Je me mis à parler comme lui, et tout en le contrefaisant, je l'assurai que sa présence étoit très nécessaire dans ses majorats des états héréditaires. Il s'en alla un peu piqué. La Spinaverde me mangea de caresses, et pour me retenir plus sûrement à Mont-Salerno, elle à fait executer toutes les belles choses que vous voyez.

“ Ah ! m'ecriai-je elle a parfaitement réussi, ce beau lieu peut être appelé un Paradis sur la terre. ” A ces mots la Princesse se leva avec indignation, et me dit : “ Romati, je vous avois prié de ne plus vous servir de cette expression. ” Puis elle se mit à rire, d'un rire convulsif et affreux, en répétant toujours : “ Oui le paradis, le paradis, il a bonne grace de parler du Paradis. ” Cette scene devoit pénible. La Princesse reprit enfin son sérieux, me régarda d'un air sévère, et m'ordonna de la suivre.

Alors elle ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans des voutes souterraines, au delà desquelles on appercevoit comme un lac d'argent, et qui effectivement étoit de vif argent. La Princesse frappa dans ses mains, et l'on vit paroître une barque, conduite par un nain jaune. Nous montâmes dans la barque et je m'aperçus que le nain avoit le visage d'or, les yeux de diamants, la bouche de corail. En un mot c'étoit un automate, qui au moyen de petits avirons, fendoit l'argent-vif avec beaucoup d'adresse et faisoit avancer la barque. Ce nocher d'une espèce nouvelle nous conduisit au pied d'un roc qui s'ouvrit, et nous entrâmes encore dans un souterrain, où mille autres automates nous offrirent le spectacle le plus singulier. Des paons faisant la roue étalèrent une queue émaillée et couverte de pierreries. Des peroquets dont le plumage étoit d'émeraudes voloient sur nos têtes. Des nègres d'ébène nous présentoient des plats d'or, remplis de cerises de rubis, et de raisins de Saphir, mille autres objets surprenants remplissoient ces voutes merveilleuses, dont l'œil n'appercevoit pas la fin.

Alors, je ne sais pourquoi, je fus encore tenté de repeter ce mot de paradis, pour voir l'effet qu'il feroit sur la Princesse. Je cédaï à cette fatale curiosité, et je lui dis : “ En verité Madame, on peut dire, que vous avez le Paradis sur la terre... ”

La Princesse me sourit le plus agréablement du monde et me dit : “ Pour que vous jugiez d'autant mieux des agréments de ce séjour : je vais vous presenter mes six femmes de chambre. ” Elle prit une clef d'or, pendue à sa ceinture, et alla ouvrir un grand coffre, couvert de velours noir et garni en argent massif.

Lorsque le coffre fut ouvert, j'en vis sortir un squelette qui s'avança vers moi d'un air menaçant. Je tirai mon épée. Le squelette s'arrachant à lui-même son bras gauche, s'en servit comme d'une arme et m'assaillit avec beaucoup de fureur. Je me défendis assez bien, mais un autre squelette sortit du coffre, arracha une côte au premier squelette, et m'en donna un coup sur la tête. Je le saisis à la gorge, il m'entoura de ses bras décharnés, et voulut me jeter à terre. Je m'en débarrassai, mais un troisième squelette sortit du coffre et se joignit aux deux premiers. Les trois autres parurent aussi. Ne pouvant espérer de me tirer d'un combat aussi inégal, je me jettai à genoux, et je demandai grâce à la Princesse.

La Princesse ordonna aux squelettes de rentrer dans le coffre, puis elle me dit : " Romati rappelez vous toute votre vie, de ce que vous avez vu ici. " En même temps elle me saisit le bras, je le sentis brûlé jusqu'à l'os, et je m'évanouis.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état. Enfin je me réveillai, et j'entendis psalmodier assez près de moi. Je vis que j'étais au milieu de vastes ruines. Je voulus en sortir et j'arrivai dans une cour intérieure, où je vis une chapelle et des moines qui chantoient matines. Lorsque leur service fut fini, le supérieur m'invita à entrer dans sa cellule. Je l'y suivis, et tâchant de rassembler mes esprits, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé. Lorsque j'eus achevé mon récit. Le supérieur me dit : " Mon enfant, ne portez vous pas quelque marque au bras que la Princesse a saisi ? "

Je relevai ma manche, et je vis effectivement mon bras tout brûlé et les marques des cinq doigts de la Princesse.

Alors le Supérieur ouvrit un coffre qui étoit près de son lit et en tira un vieux parchemin : " Voila /:me dit-il:/ la bulle de notre fondation, elle pourra vous éclairer sur ce que vous avez vu. " Je déroulai le parchemin et j'y lus ce qui suit :

En l'année du Seigneur 1503, neuvième année de Frédéric Roi de Naples et Sicile : Elfrida de Mont Salerno, poussant l'impieeté jusqu'à l'excès, se vantoit hautement de posséder le véritable paradis et de renoncer volontairement à celui que nous attendons dans la vie éternelle. Mais dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un tremblement de terre abîma son palais, dont les ruines sont devenues un séjour de satan, ou l'ennemi du genre humain, établit maint et maint démon, qui ont longtemps obsédé et obsèdent encore par mille fascinations, ceux qui osent approcher du Mont Salerno, et même les bons chrétiens qui habitent dans les environs. — C'est pour quoi, Nous Pie troisième serviteur des serviteurs etc. Nous autorisons la fondation d'une chapelle dans l'enceinte même des ruines etc.

Je ne me rappelle plus du reste de la bulle. Ce dont je me rappelle, c'est que le supérieur m'assura que les obsessions étoient devenues beaucoup plus rares, mais qu'elles se renouveloient néanmoins quelquefois et particulièrement dans la nuit du jeudi au vendredi saint. En même temps il me conseilla de faire dire des messes pour le repos de la Princesse et d'y assister moi-même. Je suivis son conseil et puis je partis pour continuer mes voyages. Mais ce que j'ai vu dans cette nuit fatale, m'a laissé une pression mélancolique que rien me [*sic*] peut effacer, et de plus je souffre beaucoup de mon bras. En disant cela Romati releva sa manche, et nous fit voir son bras, où l'on distinguoit la forme des doigts [*sic*] de la Princesse et comme des marques de brûlure.

Ici j'interrompis le chef, pour lui dire que j'avois feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius, et que j'y avois trouvé une histoire à peu près semblable.

" Cela peut-être /:reprit le chef:/ peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre. Peut-être l'a-t-il inventée. Toujours est-il sûr que son récit contribua beaucoup à me donner le goût des voyages, et même un espoir vague de trouver des aventures merveilleuses que je ne trouvois jamais. Mais telle est la force des impressions que nous recevons dans notre enfance, que cet espoir extravagant troubla longtemps ma tête, et que je ne m'en suis jamais bien guéri.

— Monsieur Pandesovna /:dis[-je] alors au chef Bohémien:/ Ne m’avez vous pas fait entendre, que depuis que vous viviez dans ce[s] montagnes, vous y aviez vu des choses que l’on peut appeller merveilleuses ?

— Cela est vrai /:me répondit-il:/ j’ai vu des choses qui m’ont rappellées l’histoire de Romati... ”

En ce moment un Bohémien vint nous interrompre. Puis l’on dina, et comme le chef avoit encore des occupations ; je pris mon fusil et j’allai chasser. Je gravis quelques sommets, et ayant jetté les yeux sur la vallée qui s’étendait à mes pieds, je crus reconnoître la potence funeste des deux frères de Zoto. Cette vue piqua ma curiosité. Je pressai ma marche et effectivement je me trouvai au pied du gibet et les deux pendus y étoient accrochés. J’en détournai les yeux et je repris tristement le chemin de notre camp. Le Chef me demanda où j’avois été et je lui répondis que j’avois été jusqu’à la potence des deux frères de Zoto.

“ Y étoient-ils ? me dit le Bohémien.

— Comment /:lui répondis-je:/ ont-ils quelquefois la coutume de s’absenter ?

— Très souvent /:dit le Chef:/ surtout la nuit. ”

Ce peu de mots me rendit excessivement réveur. Je me retrouvais tout à coup dans le voisinage de ces maudits fantômes. Et qu’ils fussent des Vampires, ou que l’on s’en servit pour me persécuter, il me sembloit toujours que j’en avois beaucoup à craindre. Je fus triste tout le reste de la journée. Je m’allai coucher sans souper, et je rêvai de Vampires, de fantômes, de Cochemar, de spectres, de revenants et de pendus.

Quatorzième Journée.

Les Bohémiens apportèrent mon chocolat et voulurent bien déjeuner avec moi. Ensuite je pris mon fusil, et je ne sais quelle distraction funeste me conduisit à la potence des frères Zoto, ils étoient décrochés. J'entrai dans l'intérieur du gibet, j'y trouvai les deux cadavres étendus de leur long, et entre-eux une jeune fille, que je reconnus pour Rebeca.

Je l'éveillai le plus doucement qu'il me fut possible. Cependant la surprise que je ne pus lui sauver tout à fait, là mit dans un état cruel. Elle eût des convulsions, pleura, s'évanouit. Je là pris dans mes bras et la portai jusqu'à une source voisine, je lui jettai de l'eau au visage, et la fis révenir insensiblement.

Je n'eus jamais osé lui demander comment elle était venue à cette potence, mais ce fut-elle qui parla la première. “ Je l'avois bien prévu /:me dit-elle:/ que votre discretion nous seroit funeste. Vous n'avez pas voulu nous conter votre aventure et je suis devenuë comme vous la victime de ces maudits Vampires. Je ne puis encore me persuader les horreurs de cette nuit. Je vais cependant tâcher de me les rappeler et de vous en faire le recit. Mais vous me comprendrez mal ; si je ne reprenais d'un peu plus haut l'histoire de ma vie. ” Rebecca donna quelques instans à la réflexion, et commença en ces termes :

Histoire de Rebeca.

Mon frère en vous contant son histoire vous à dit une partie de la mienne. Mon père le destinoit à devenir l'époux des deux filles de la reine de Saba, et il voulait que j'épousasse les deux génies qui président à la constellation des gémeaux.

Mon frère flatté de l'alliance qu'on lui promettoit, en redoubla d'ardeur pour les sciences cabalistiques. Ce fut le contraire chez moi. Epouser deux Génies à la fois me parut effrayant, l'idée seule m'en troubla si fort, que je ne pus prendre sur moi de composer deux lignes de caballe. Chaque jour je remettais l'ouvrage au lendemain, et je finis par oublier cet art aussi difficile que dangereux.

Mon frère ne tarda pas à s'apercevoir de ma négligence et m'en fit les reproches les plus amers. Je lui promis de me corriger et je n'en fis rien. Enfin il me menaça de se plaindre de moi à mon père, je le conjurai de m'épargner. Il promit d'attendre encore jusqu'au samedi suivant, mais comme alors je n'avais encore rien fait, il entra chez moi à minuit, m'éveilla et me dit qu'il allait évoquer l'ombre de mon père du terrible mamon.

Je me précipitai à ses genoux, j'implorai sa pitié il fut inexorable. Je l'entendis proférer la formule épouvantable inventée jadis par la Baltoyve d'Endor. Aussitôt mon père m'aparut assis dans un Trône d'yvoire, son œil menaçant me donnoit la mort, et je craignis de ne pas survivre au premier mot qui sortirait de sa bouche. Il parla cependant — Il parla Dieu d'Abraham et de Jacob. Il osa les proferer ces imprécations épouvantables.

/:Ici la jeune Israelite couvrit son visage de ses mains, et parut fremir à la seule idée de cette scene cruelle, enfin elle se remit et continua en ces termes:/

Je n'entendis pas la fin du discours de mon père je m'étois évanouie avant qu'il l'eût achevé. Revenue à moi, je vis mon frère qui me présentoit le livre des Schefiross. Je pensai m'évanouir de nouveau ; mais il fallut se soumettre. Mon frère qui se doutoit bien, qu'il faudrait avec moi en revenir aux premiers éléments, eût la patience de les rappeler peu à peu à ma memoire. Je passais les nuits dans le cabinet qui avoit servi d'observatoire de mon père, et j'allais me coucher lorsque la lumière du jour venait troubler mes opérations, alors je tombois de sommeil. Ma mulatresse Zulica, me deshabillait presque sans que je m'en aperçusse. Je dormois quelques heures et puis je retournois à des occupations pour lesquelles je n'étois point faite, comme vous l'allez voir.

Vous connoissez Zulica, et vous avez pû faire quelqu'attention à ses charmes, elle en a infiniment. Ses yeux ont l'expression de la tendresse ; sa bouche s'embellit par le sourire, son corps à des formes

parfaites. Un matin comme je revenois de l'observatoire, je l'appelai pour me deshabiller, elle ne m'entendit pas, j'allai à sa chambre, qui étoit à côté de la mienne et je là vis à sa fenêtre, penchée en dehors, à demi-nuë faisant des signes de l'autre côté du Vallon et soufflant sur sa main des baisers que son âme entière sembloit suivre.

Je n'avois aucune idée de l'Amour. L'expression de ce sentiment frappoit pour la première fois mes regards. Je fus tellement émuë de surprise, que j'en restai aussi immobile qu'une statuë. Zulica se retourna un vif incarnat perçait à travers la couleur noisette de son tein, et se répendit sur toute sa personne. Je rougis aussi, puis je pâlis. J'étois prête à défaillir, Zulica me reçut dans ses bras, et son cœur que je sentis palpiter contre le mien, y fit passer le désordre qui regnoit dans ses sens.

Zulica me dèshabilla à la hâte, et lorsque je fus couchée, elle parut se retirer avec plus de plaisir encore. Bientôt après j'entendis les pas de quelqu'un qui entroit dans sa chambre. Un mouvement aussi prompt qu'involontaire me fit courir à la porte, et attacher mon œil au trou de la serrure. Je vis le jeune mulâtre Tanzaï il apportoit une corbeille remplie de fleurs qu'il venoit de cueillir dans la campagne. Zulica courut au devant de lui, prit les fleurs à poignées les pressa contre son sein. Tanzaï s'approcha pour respirer leur parfum, qui s'exhaloit avec les soupirs de sa maîtresse. Je vis distinctement Zulica, éprouver dans tous ses membres un frémissement qu'il me parut ressentir avec elle. Elle tomba dans les bras de Tanzaï, et j'allai cacher dans mon lit ma foiblesse et ma honte.

Ma couche fut inondée de mes larmes. Les sanglots m'étouffoient et dans l'excès de ma douleur, je m'écriai : “ Oh ma cent et douzième ayeule, de qui je porte le nom, douce et tendre épouse d'Isaac ; si du sein de votre beau père, du sein d'Abraham, si vous voyez l'état où je suis, apaisés l'ombre de Mamon, et dites lui, que sa fille est indigne des honneurs qu'il lui destine. ”

Mes cris avoient éveillé mon frère. Il entra chez moi, et croyant que j'étois malade, il me fit prendre un calmant. Il revint encore à midi et me trouvant le pouls agité, il s'offrit à continuer pour moi mes opérations Cabalistiques. J'acceptai sa proposition avec plaisir, car il m'eût été impossible d'y travailler. Je m'endormis vers le soir, et j'eus des rêves bien différens de ceux que j'avois fait jusqu'alors. Le lendemain je révois toute éveillée, où du moins j'eus des distractions qui auroient pu le faire croire. Mon frère me jettoit souvent des régards pleins de sévérité, et me faisoit rougir sans que j'en eusse de motif. Huit jours se passèrent ainsi.

Une nuit, mon frère entra dans ma chambre, il avoit sous son bras le livre de Shefiroth, et dans sa main une écharpe constellée, sur laquelle étoient écrits, les soixante dix noms que Zoroastre a donné à la constellation des Gémeaux. “ Rebecca ! /:me dit-il:/ Rebecca sortez d'un état qui vous deshonore. Il est temps que vous essay[i]ez votre pouvoir sur les peuples élémentaires et sur les esprits infernaux. Cette bande constellée vous garantira de leur petulance. Choisissez sur les monts d'alentour le lieu que vous croirez le plus convenable pour votre opération, songez que votre sort en dépend. ”

Après m'avoir ainsi parlé, mon frère m'entraîna hors de la porte du château, et ferma la grille sur moi.

Abandonnée à moi même je rappelai mon courage, la nuit étoit sombre, j'étois en chemise, nuds piëds, les cheveux épars et mon livre à la main. Je dirigeai ma course vers la montagne qui me parut la plus proche. Un pâtre voulût mettre la main sur moi, je le repoussai avec la main dont je tenois mon livre, il tomba mort à mes piëds. Vous n'en seréz pas surpris lorsque vous saurez que la couverture de mon livre étoit faite avec du bois de l'arche qui avoit la propriété de faire périr tout ce qu'elle touchoit.

Le soleil commençoit à paroître, lorsque j'arrivai sur le sommet que j'avois choisi pour mes opérations. Je ne pouvois les commencer que le lendemain à minuit. Je me retirai dans une caverne, j'y trouvai une ourse avec ses petits, elle se jeta sur moi ; mais la relieure de mon livre fit son effet, elle tomba à mes piëds. Ses mammelles gonflées me rappellèrent que je mourois d'inanition, et je n'avois encore aucun génie à mes ordres, pas même le moindre esprit follet. Je pris le parti de me jeter à terre à côté de l'ourse et de sucer son lait. Un reste de chaleur que l'animal conservoit encore, rendoit ce repas moins dégoûtant ; mais les petits oursons vinrent me le disputer. Imaginez Alphonse une fille de seize ans, qui n'étoit jamais sortie des murs où elle étoit née, et dans cette horrible situation. J'avois en mains des armes terribles ; mais je ne m'en étois jamais servie, et la moindre inattention pouvoit les tourner contre moi.

Cependant je voyois l'herbe se dessécher. L'air se chargeoit d'une vapeur enflammée et les oiseaux expiroient au milieu de leur vol. Je jugeai que les démons avertis commençoient à se rassembler. Un arbre s'alluma de lui même, il en sortit des tourbillons de fumée, qui au lieu de s'élever environnèrent ma caverne et me plongèrent dans les ténèbres. L'ourse étendue à mes pieds parut se ranimer et ses yeux étincelèrent d'un feu, qui pour un instant dissipa l'obscurité. Un esprit malin sortit alors de sa gueule, sous la forme d'un serpent ailé. C'étoit Nemrael Démon du plus bas étage, que l'on destinoit à me servir. Bientôt après j'entendis parler la langue des Egrégores, les plus illustres des anges tombés, et je compris qu'ils me feroient l'honneur d'assister à ma réception dans le monde des êtres intermédiaires. Cette langue est la même dans laquelle nous avons le premier livre d'Enoch, ouvrage dont j'ai fait une étude particulière.

Enfin Sémiarus Prince des Egrégores vint m'annoncer qu'il étoit tems de commencer. Je sortis de ma Caverne, j'entendis [*sic*] en cercle mon echarpe constellée, j'ouvris mon livre, et je prononçai à haute voix, les formules terribles que jusqu'alors je n'avois osé lire que des yeux. — Vous jugez bien Seigneur Alphonse, que je ne puis vous dire ce qui se passa alors, et même vous ne pourriez le comprendre. Je vous dirai seulement que j'acquis un assez grand pouvoir sur les esprits, et que l'on m'enseigna les moyens de me faire connoître des Gemeaux celestes. — Vers ce tems là mon frère aperçut le bout des pieds des filles de Salomon. J'attendis que le Soleil entra dans le signe des Gemeaux, et j'operai à mon tour ce jour là, où plutôt cette nuit là, je fis un effort prodigieux de travail. Enfin vaincue par le Sommeil, je fus forcée de lui céder.

Le lendemain matin Zulica vint me présenter mon miroir et j'y aperçus deux figures humaines qui sembloient être derrière moi, je me retournai et je ne vis rien. Je regardai dans le miroir et je les revis encore. Au reste cette apparition n'avoit rien d'effrayant. Je vis deux jeunes gens dont la Stature étoit un peu au dessus de la taille humaine. Leurs épaules avoient aussi plus de largeur ; mais une rondeur qui tenoit de notre sexe. La poitrine s'élevoit aussi comme celle des femmes ; mais leurs seins étoient comme ceux des hommes, leurs bras arrondis et parfaitement formés étoient couchés sur leurs hanches, dans l'attitude que l'on voit au[x] Statues Egyptiennes. Leurs cheveux bleu et or, tomboient en grosses boucles sur leurs épaules, je ne vous parle pas des traits de leur visage. Vous pouvez imaginer, si des demi-dieux sont beaux ; car enfin c'étoient là les Gémeaux célestes, je les reconnus aux petites flammes qui brilloient sur leurs aîles.

“ Comment ces demi-dieux étoient-ils habillés ? demandai-je à Rebecca. ”

Ils ne l'étoient pas du tout /:me répondit-elle:/ chacun avoit quatre aîles, dont deux étoient couchées sur leurs épaules, et deux autres se replioient et se croisoient autour de leur ceinture. Ces ailes étoient à la vérité aussi transparentes que des ailes de mouche ; mais des parties d'or et d'azur mêlées à leur tissu diaphane, sauvoit tout ce qu'il auroit pu avoir d'alarmant pour la pudeur.

“ Les voila donc, /:me dis-je en moi-même:/ les epoux celestes à qui je suis destinée. ” Je ne pus m'empêcher de les comparer intérieurement au jeune mulâtre qui adoroit Zulica ; mais j'eus honte de cette pensée. Je regardai dans le miroir, je crus voir que les demi dieux me jettoient un regard plein de sévérité, comme s'ils eussent lû dans mon âme, et qu'ils se trouvassent offensés de ce mouvement involontaire de comparaison.

Je fus plusieurs jours sans oser lever les yeux sur une glace. Enfin je m'y hazardai. Les Divins Gémeaux avoient les mains croisées sur la poitrine, et leur air plein de douceur fit disparoître ma timidité. — Je ne savois cependant que leur dire. Pour sortir d'embarras, j'allai chercher un volume des ouvrages d'Edris, que vous appelez Aastas. C'est ce que nous avons de plus beau en fait de poésie. L'harmonie des vers d'Edris, imite celle des corps célestes. La langue de cet auteur ne m'est pas trop familière, et craignant d'avoir mal lu, je portois à la derobée mes yeux dans la glace pour y voir l'effet que je fesois sur mon auditoire. J'eus tout lieu d'en être contente. Les Tamins se regardoient l'un l'autre avec l'air de m'approuver, et quelquefois ils jettoient dans le miroir des regards que je ne rencontrais pas sans émotion.

Mon frère entra dans ce moment et la vision s'évanouit. Il me parla des filles de Salomon, dont il avoit vû le bout des pieds. Il étoit fort gai, je partageai sa soye [*sic*]. Je me sentois moi même pénétrée d'un sentiment qui jusqu'alors m'avoit été inconnu. Le saisissement intérieur qui accompagne

d'ordinaire les opérations cabalistiques faisoit insensiblement place à je ne sais quel doux abandon, dont jusques la j'avois ignoré les charmes.

Mon frère fit ouvrir la grille du château, qui ne l'avoit pas été depuis mon voyage à la Montagne, nous goûtâmes le plaisir de la promenade. La Campagne me parut émaillée des plus belles couleurs. Je trouvai aussi dans les yeux de mon frère je ne sais quel feu, très différent de l'ardeur qu'on a pour l'étude. Nous nous enfonçâmes dans un bosquet d'orangers. — J'allai rêver de mon côté, lui du sien, et nous rentrâmes encore tout rempli[s] de nos rêveries.

Zulica pour me coucher m'apporta un miroir. Je vis que je n'étois pas seule, je fis emporter le miroir, me persuadant comme l'Autruche que je ne serois pas vûe, dès que je ne verrois pas. Je me couchai et m'endormis ; mais bientôt des rêves bizarres s'emparèrent de mon imagination. Il me sembla que je voyois dans l'abîme des cieux, deux astres brillants qui s'avançoient majestueusement dans le Zodiaque. Ils s'en écartèrent tout-à-coup et puis reparurent ramenant avec eux la nébuleuse de la ceinture d'Andromède. Ces trois corps Celestes, continuèrent ensemble leur route et Thérée [*sic*], et puis ils s'arrêtèrent et prirent l'apparence d'un météore igné. Ensuite ils m'aparurent sous l'apparence de trois anneau[x] lumineux, qui après avoir tourbillonné quelque tems, se fixèrent à un même centre. Alors ils se changèrent en une sorte de gloire ou d'aureole, qui environnoit un trône de Saphir. J'y vis les gemeaux me tendant les bras, et me montrant la place que je devois occuper entre eux. Je voulus m'élancer ; mais dans ce moment, il me sembla que le mulâtre Tanzaï, m'arrêtoit et me saisissoit par le milieu du corps. Je fus en effet très saisie, et je m'éveillai en sursaut.

Ma chambre étoit sombre, et je vis par les fentes de la porte que Zulica avoit de la lumière chez elle. Je l'entendis se plaindre et je la crus malade. J'aurois dû l'appeler, je ne le fis point. Je ne sais quelle coupable étourderie me fit encore avoir recours au trou de la serrure. Je vis le mulâtre Tanzaï, qui prenoit avec Zulica des libertés qui me glacerent d'horreur. Mes yeux se fermerent et je tombai évanouie.

Lorsque je revins à moi, je vis près de mon lit mon frère et Zulica. Je jettai sur celle-ci un regard foudroyant, et lui ordonnai de ne plus se presenter devant moi. Mon frère me demanda le motif de ma sévérité. Je lui contai en rougissant ce qui m'étoit arrivé. — Il me répondit qu'il les avoit mariés la veille ; mais qu'il en étoit bien fâché, n'ayant pas prévu ce qui étoit arrivé. Il n'y avoit eû à la verité que ma vue de profanée ; mais l'extrême délicatesse des Tamsins lui donnoit de l'inquiétude. Pour moi j'avois perdu tout sentiment excepté celui de la honte, et je serois morte plutôt que de jeter les yeux sur un miroir.

Mon frère ne connoissoit pas le genre de mes relations avec les Thansims ; mais il savoit que je ne leur étois plus inconnue, et voyant que je me laissois aller à une sorte de mélancolie, il craignit que je ne négligeasse les opérations que j'avois commencées. Lorsque le soleil fut prêt à sortir du signe des Gémeaux il crut devoir m'en avertir. Je me réveillai comme d'un songe. Je tremblai de ne plus revoir mes dieux, de me séparer d'eux pour onze moi[s], sans savoir même comment j'étois dans leur esprit, et si je ne m'étois pas rendue tout à fait indigne de leur attention.

Je pris la résolution d'aller dans une salle haute du château, où se trouvoit une glace de Venise de dix pièds de haut. Mais pour avoir une contenance, je pris avec moi le volume d'Edris, ou se trouve son poème de la création du monde. Je m'assis très loin du miroir, et me mis à lire tout haut. — Ensuite m'interrompant et élevant la voix, j'osai demander aux Thamims, s'ils avoient été témoins de ces merveilles ? Alors la glace de Venise quitta la muraille où elle étoit attachée et se plaça devant moi. J'y vis les gémeaux me sourire avec un air de satisfaction et baisser tous les deux la tête, pour me témoigner qu'il[s] avoient reellement assisté à la creation du monde, et que tout s'y étoit passé comme le dit Edris.

Alors je m'enhardis d'avantage, je fermai mon livre, et je confondis mes regards, avec ceux de mes divins amans. Cet instant d'abandon pensa me couter cher. Je tenois encore de trop près à l'humanité, pour pouvoir soutenir une communication aussi intime. La flamme Céleste qui brilloit dans leurs yeux pensa me dévorer, je baissai les miens et m'étant un peu remise, je continuai ma lecture. Mais je tombai précissement sur le second chant, ou ce premier des Poètes décrit les amours des fils d'Elohim, avec les filles des hommes. Il est impossible aujourd'hui de se faire une idée de la manière dont on

aimoit dans le premier âge du monde. Ces exagérations que je ne comprenois pas bien moi même, me fesoient souvent hésiter. Dans ces moments-là mes yeux se tournoient involontairement vers le miroir. Et il me sembla voir que les Tamims prenoient un plaisir toujours plus vif à cette lecture. Ils me tendoient les bras. Ils s'approchèrent de ma chaise. Je les vis déployer les brillantes ailes qu'ils avoient aux épaules. Je distinguai même un léger flotement dans celles qui leur servoient de ceinture. Je crus qu'ils alloient aussi les déployer, et je mis ma main sur mes yeux. Au même instant je là sentis baiser, ainsi que celle dont je tenois mon livre. Au même instant aussi, j'entendis que le miroir se brisoit en mille éclats. Je compris que le soleil étoit sorti du signe des Gémeaux, et que c'étoit un congé qu'ils prenoient de moi.

Le lendemain j'aperçus dans une autre glace, comme deux ombres où plutôt comme une légère esquisse des traits de mes divins amants. Le surlendemain je ne vis plus rien du tout. Alors pour charmer les ennuis de l'absence, je passois les nuits à l'observatoire et l'œil collé au Telescope. J'y suivais mes amants jusqu'à leur coucher. Ils étoient sous l'horizon que je croyois les voir encore. Enfin lorsque la queue du cancre [*sic*] disparoissoit à ma vuë, je m'allois coucher moi même, et ma couche étoit souvent baignée de pleurs involontaires, qui même n'avoient point de motif.

Cependant mon frère rempli d'amour et d'espérance, s'adonnoit plus que jamais à l'étude des sciences occultes. Un jour il vint me trouver et me dit : que certains signes qu'il avoit aperçus dans le ciel, lui avoient appris qu'un fameux adepte, qui depuis deux cent ans habitoit la pyramide de Saophis, étoit parti pour l'Amérique et qu'il passeroit à Cordoue le 23 de notre mois Thybi, à sept heures et quarante deux minutes. J'allai le soir à l'observatoire, et je trouvai qu'il avoit raison ; mais mon calcul me donna un résultat un peu différent. Mon frère soutint que le sien étoit juste et comme il est fort attaché à ses opinions, il voulut aller lui même à Cordouë pour me prouver que la raison étoit de son côté. Mon frère auroit pu faire son voyage, en aussi peu de tems que je vous la [*sic*] raconte ; mais il voulut jouir du plaisir de la promenade et suivit la pente des coteaux, choisissant la route où de beaux sites contribueroient le plus à le distraire. Il arriva ainsi à la Venta Quemada. Il s'étoit fait accompagner de cet esprit malin qui m'avoit aparu dans la caverne, il lui ordonna de lui apporter un soupe[r]. Nemraël enleva celui d'un prier de Bénédictins et l'apporta à la venta. Ensuite mon frère me renvoya Nemraël, comme n'en ayant plus besoin. J'étois dans cet instant à l'observatoire, et je vis dans le ciel des choses qui me firent trembler pour mon frère. J'ordonnai à Nemraël de retourner à la Venta, et de ne point quitter son maître. Il y alla et revint un instant après, me dire qu'un pouvoir plus grand que le sien l'avoit empêché de pénétrer dans l'intérieur du cabaret. Mon inquietude fut à son comble. Enfin je vous vis arriver avec mon frère.

Je démêlai dans vos traits, une assurance et une serenité qui me prouva que vous n'étiez point cabaliste. Mon père m'avoit annoncé que j'avois beaucoup à craindre d'un mortel. Je craignis que vous ne fussiez ce mortel. Bientôt d'autres soins m'occupèrent. Mon frère me conta l'aventure de Pascheco et ce qui lui étoit arrivé à lui même ; mais il ajoûta à ma grande surprise, qu'il ne savoit pas du tout à quelle espèce de demons, il avoit eû affaire. Nous attendimes la nuit avec une extrême impatience, elle arriva et nous fimes les plus épouvantables conjurations. Ce fut en vain. Nous ne pumes savoir, ni la nature des deux êtres ; ni si mon frère avoit réellement perdu avec eux ses droits à l'immortalité. Je crus que l'on pouroit tirer de vous quelque lumière ; mais fidèle a je ne sais quelle parole d'honneur, vous ne voulutes nous rien dire.

Alors pour servir et tranquilliser mon frère, je me resolut à passer moi même une nuit à la Venta Quemada et je suis partie hier. La nuit étoit déjà très avancée lorsque j'arrivai à l'entrée du Vallon. Je rassemblai quelques vapeurs dont je composai un feu folet et je lui ordonnai de me conduire. C'est un secret qui est resté dans notre famille, et c'est par un moyen semblable que Moyse, propre frère de mon soixante et treizieme ayeul, fit la Colonne de feu qui conduisoit les Israélites dans le désert.

Mon feu follet s'alluma très bien et se mit à marcher devant moi ; mais il ne prit pas le plus court chemin. Je m'aperçus de son infidélité ; mais je n'y fis pas assez d'attention. Il étoit minuit lorsque j'arrivai. En entrant dans la cour de la Venta, je vis qu'il y avoit de la lumière dans la chambre du milieu, et j'entendis une musique harmonieuse. Je m'assis sur un banc de pierre, et je fis quelques opérations Cabalistiques, qui ne produisirent rien du tout. Il est vrai que cette musique me charmoit et

me distraisoit [*sic*] au point qu'à l'heure qu'il est je ne puis vous dire si mes opérations étoient bien faites, et je pense que j'ai dû y manquer en quelque point essentiel. Enfin je crus les avoir bienfaites, et jugeant qu'il n'y avoit dans l'Auberge ny demons, n'y esprits, j'en conclus qu'il n'y avoit que des hommes, et je me livrai au plaisir de les entendre chanter. C'étoient deux voix soutenuës d'un instrument à corde ; mais elles étoient si bien d'accord et si harmonieuses, qu'aucune musique sur la terre ne peut entrer en comparaison.

Les airs que ces voix faisoient entendre inspiroient une tendresse si provoquante, que je ne puis en donner aucune idée. Longtems je les écoutai de dessus mon banc ; mais enfin il fallut bien entrer, puisque je n'y étois venu[e] que pour cela. Je montai donc et je trouvai dans la chambre du milieu, deux jeunes gens, grands, bienfaits assis à table mangeant, buvant et chantant de tout leur cœur. Leur costume étoit oriental. Ils étoient coëffés d'un turban, la poitrine et les bras nuds et de riches armes à leurs ceintures.

Ces deux inconnus que je pris pour des Turcs, se levèrent m'approchèrent une chaise, remplirent mon assiette et mon verre et se remirent à chanter en s'accompagnant d'un Théorbe dont ils jouoient tour-à-tour.

Leurs manières dégagées avoient quelque chose de contagieux. Ils ne faisoient point de façons, je n'en fis point. J'avois faim, je mangeai. Il n'y avoit point d'eau, je bus du vin. Alors il me prit envie de chanter avec les jeunes Turcs, qui parurent charmés de m'entendre. Je chantai une Séquedille espagnole, ils répondirent sur les mêmes rimes et à la même pensée.

Je leur demandai où ils avoient appris l'Espagnol ?

L'un d'eux me répondit : “ Nous sommes nés en Morée et marins de profession. Nous avons facilement appris la langue des ports que nous fréquentons. Mais laissons-là les seguedilles, ecoutez les chansons de notre pays. ”

Que vous dirai-je Alphonse — leurs chants avoient une mélodie, qui fesoit passer l'âme par toutes les nuances du Sentiment, et lorsque l'on en étoit venu à l'excès de l'attendrissement, des accents inattendus vous ramenoient à la plus folle gaîté.

Je n'étois point dupe de tout ce manège. Je fixois attentivement les prétendus matelots, et il me sembloit leur trouver une extrême ressemblance de l'un à l'autre, et avec mes divins Gémeaux. “ Vous êtes Turcs /:leur dis-je:/ et nés en Morée.

— Point du tout /:me répondit celui qui n'avoit point encore parlé:/ nous ne sommes point Turcs nous sommes Grecs, nés à Sparte et venus du même œuf.

— D'un œuf ?

— Ah ! divine Rebecca /:reprit l'autre:/ pouvez vous nous méconnoître, je suis Pollux et voici mon frère. ”

Je sautai de ma chaise et me refugiai dans un coin de la chambre. Les gémeaux prétendus prirent leur forme du miroir et déployèrent leur aîles. Je me sentis enlever dans les airs ; mais par une heureuse inspiration je prononçai un nom sacré, dont mon frère et moi nous sommes seuls en possession entre tant d'autres cabalistes... à l'instant même je fus précipitée sur la terre. Ma chute m'a fait perdre connoissance et ce sont vos soins qui me l'ont renduë. Un sentiment sur m'avertit que je n'ai rien perdu de tout ce qu'il m'importoit de conserver ; mais je suis lasse de tant de merveilles. Dévins Gémeaux je le sens, je suis indigne de vous. J'étois née pour rester une simple mortelle.

Rebecca finit ici son récit et ma première idée, fut qu'elle s'étoit moquée de moi d'un bout à l'autre et qu'elle n'avoit eû d'autre but que d'abuser de ma crédulité. Je là quittai assez brusquement et me mettant à réfléchir sur ce qu'elle m'avoit raconté, je me dis en moi même : “ Où cette femme est de moitié avec les Gomelez, pour m'éprouver et me rendre Musulman, où bien elle à quelqu'autre intérêt à m'arracher le secret de mes cousines, et pour ce qui est de mes cousines, où bien, elles sont des démons, ou bien elles sont aussi aux ordres des Gomelez... ” J'en étois encore à suivre le fil de mes conjectures lorsque j'appercus que Rebecca faisoit des cercles en l'air et d'autres simagrées magiques. Un instant après elle vint à moi et me dit : “ J'ai fait savoir à mon frère ou j'étois et surement il sera ici ce soir. En attendant allons joindre le camp des Bohémiens. ” Elle s'appuya sur mon bras assez franchement, et nous arrivames chez le vieux Chef, qui recut la juive avec beaucoup de

démonstrations de respect.

Pendant toute la journée Rebecca fut fort naturelle, et parut avoir oublié les sciences occultes. Son frère arriva avant la nuit, ils se retirèrent ensemble et je m'allai coucher. — Lorsque je fus au lit, je réfléchis encore au récit de Rebecca ; mais comme j'entendois pour la première fois de ma vie parler de Caballe d'Adeptes, de signes célestés [*sic*] je ne trouvois rien de solide à objecter, à ce que j'avois entendu, et je m'endormis dans cette incertitude.

Quinzième Journée.

Je m'éveillai d'assez bonne heure, et m'allai promener en attendant le déjeuné. Je vis de loin le Cabaliste et sa sœur qui paroisoient avoir une conversation assez animée. Je me détournai dans la crainte de les interrompre ; mais bientôt je vis que le Cabaliste s'en alloit du côté du Camp, et que Rébecca s'avançoit vers moi avec assez d'empressement. Je fis quelques pas au devant d'elle, et puis nous continuâmes notre promenade, sans nous dire grand chose. Enfin la belle Israélite rompit la [*sic*] silence et me dit : “ Seigneur Alphonse, je vais vous faire une confidence qui ne vous sera pas indifférente ; si vous prenez quelque intérêt à ce qui me concerne. C'est que je viens de renoncer aux sciences Cabalistiques. J'ai fait cette nuit toutes mes réflexions. Quelle est cette vaine immortalité dont mon Père a voulu me douer ? ne sommes nous pas tous immortels ? Ne devons nous pas tous aller au séjour des justes ? Je veux jouir de cette courte vie, je là veux passer avec un époux, et non pas entre deux astres. Je veux être mère, je veux voir les enfants de mes enfants, et puis lassée et rassasiée de l'existence, je veux m'endormir entre leurs bras, et voler dans le sein d'Abraham. Que dites vous de ce projet ?

— Je l'approuve très fort /:répondis-je à Rebeca:/ ; mais qu'en dit votre frère.

— Il à /:me dit-elle:/ d'abord été furieux ; mais enfin il m'a promis qu'il en feroit autant s'il lui falloit renoncer aux filles de Salomon. Il attendra que le Soleil soit entré dans le signe de la vierge et le [*sic*] décidera ensuite. En attendant il veut savoir quels sont ces Vampires qui l'ont joué à la Venta et qui selon lui s'appellent Emina et Zibeddé. Il à renoncé à vous questionner sur leur sujet, parcequ'il pretend que vous n'en savez pas plus que lui. Mais ce soir il veut citer le Juif errant. Le même que vous avez vû chez l'hermite. Il espère en tirer quelques informations. ”

Comme Rebecca en étoit à cet endroit de son discours, on vint nous avertir que le déjeuné étoit prêt, on l'avoit mis dans une grotte spacieuse, où l'on avoit aussi retiré les tentes, parceque le Ciel se couvroit de nuages. L'orage ne tarda pas à se faire entendre. Voyant donc que nous étions condamnés à passer le reste de la journée dans la grotte. Je priai le vieux chef de continuer son histoire ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous vous rappellerez Seigneur Alphonse l'histoire de la Princesse de Mont-Salerno qui me fut contée par Guilio Romati, et je vous ai dit combien elle m'avoit fait d'impression. Lorsque nous fumes couchés, la chambre ne resta éclairée que par la foible lueur d'une lampe. Je n'osois regarder les endroits le plus sombres de l'appartement et surtout un certain cofre, où l'hôte avoit coutume de mettre sa provision d'orge. Il me sembloit à tout instant que j'en verrois sortir les six squelettes de la Princesse. Je m'enfoncai sous mes couvertures pour ne plus rien voir et bientôt je m'endormis.

Les grelots des mules me réveillèrent le lendemain de bonne heure, et je fus un des premiers sur pied. J'oubliai Romati et sa princesse et je ne songeai qu'au plaisir de continuer notre voyage, il fut des plus agréables. Le Soleil un peu voilé par les nuages, ne nous incommodoit pas trop, et les muletiers se résolurent à faire toute la journée d'une traite en s'arrêtant seulement à l'abrevoir dos Leones, où la route de Ségovie se reunit à celle de Madrid. Ce lieu offre un bel ombrage, et deux Lions qui versent de l'eau dans un bassin de marbre, contribuent infiniment à l'embellir.

Il étoit midi lorsque nous arrivâmes, et nous y étions à peine, que nous vîmes venir d'autres voyageurs par la route de Ségovie. Celle de leurs mules qui ouvroit la marche, étoit montée par une jeune fille qui sembloit de mon âge, bien qu'elle eût réellement quelques années de plus. Et le Zagal qui conduisoit sa mule, étoit aussi un garçon de dix sept ans ; mais joli et bien mis, quoique dans le costume ordinaire des valets d'écurie. Ensuite venoit une dame d'un certain âge que l'on auroit prise pour ma tante Dalanosa, non pas qu'elle lui ressembloit ; mais parce qu'elle avoit absolument le même air et surtout la même expression de bonté dans tous ses traits. Ensuite venoient quelques domestiques.

Comme nous étions venus les premiers, nous invitâmes les voyageurs à partager notre repas que l'on étaloit sous les arbres. Elles acceptèrent ; mais d'un air fort triste, surtout la jeune fille. De tems à autre, elle regardoit le jeune valet d'un air assez tendre, et celui-ci là servoit d'un air fort empressé, et la Dame âgée les regardoit tous d'un air de compassion et les larmes aux yeux. Je vis bien leur chagrin à tous et j'eusse bien voulu leur dire quelque chose de consolant ; mais ne sachant comment m'y prendre, je mangeois de mon mieux.

On se remit en route, ma bonne tante fit aller sa mule à côté de celle de la Dame. Moi je me rapprochai de la jeune fille et je vis bien que le jeune Zayol [*sic*] sous prétexte de rattacher sa selle, touchoit son pied ou sa main, et même une fois je lui vis baiser son pied.

Nous arrivâmes au bout de deux heures à Olmedo, où nous devions passer la nuit. Ma tante fit apporter des chaises devant la porte de la maison, c'est à dire de l'auberge et s'y assit avec l'autre dame. Un moment après, elle me dit de faire faire du chocolat. J'entrai dans la maison et voulant chercher nos gens. Je me trouvai dans une chambre, où je vis le jeune homme et la jeune fille se tenant étroitement embrassés et versant des torrents de larmes. Mon cœur se brisa à cette vuë, je me jettai au cou du jeune garçon et je pleurai, jusqu'à en gagner des convulsions. Les deux matrones entrèrent sur ces entrefaites. Ma tante fort émuë m'entraîna hors de la chambre et me demanda la cause de mes larmes. Comme je ne savois pas du tout pourquoi nous avions pleuré, il me fut impossible de l'instruire. Lorsqu'elle sut que j'avois pleuré sans savoir pourquoi elle ne put s'empêcher d'en rire un peu. Cependant l'autre Matrone s'étoit renfermée avec la jeune fille, nous les entendions sanglotter, et elles ne parurent qu'à l'heure du souper.

Ce repas ne fut pas très gai, ni très long, lorsque l'on eut desservi, ma tante s'adressa à la dame âgée et lui dit : “ Signora le ciel me preserve de penser mal de mon prochain, et surtout de vous qui paroissez avoir l'ame toute bonne et toute Chrétienne. Mais enfin, j'ai eu l'honneur de souper avec vous, et je m'en ferois surement un honneur dans toutes les occasions. Cependant voila mon neveu qui à vû cette jeune demoiselle, qui embrassoit un valet d'écurie bien joli à la verité et de ce côté là, il n'y à rien à lui reprocher. Quant à vous, Madame, vous avez aussi l'air de n'y trouver rien de répréhensible. Moi surement, je n'ai aucun droit... cependant ayant eû l'honneur de souper... et le voyage jusqu'à Burgos, étant encore... ”

Ici ma bonne tante s'embarassa si fort, qu'elle ne se seroit jamais tirée de sa phrase. Mais l'autre dame l'interrompant fort à propos lui dit : “ Oui, Madame, vous avez raison après ce que vous avez vû, vous avez tout le droit possible de vous informer des motifs de mon indulgence. J'ai bien des raisons de les cacher ; mais enfin je vois qu'il me convient de ne vous rien taire de ce qui me concerne. ” Alors la bonne Dame tira son mouchoir, essuya ses yeux et commença en ces termes :

Histoire de Marie de Torres.

Je suis la fille ainée de Don Emanuel de Norugna Oydor de l'Audience de Ségovie, j'ai été mariée à dix huit ans a Don Henrique de Torres Colonel retiré du service. Ma mère étoit morte bien des années auparavant. Nous perdîmes mon père deux mois après mon mariage et nous recueillîmes chez nous ma sœur cadette Elvire de Norugna, qui alors n'avoit pas encore quatorze ans ; mais dont la beauté faisoit déjà beaucoup de bruit. La succession de mon père se reduisit à rien. Pour ce qui est de mon mari, il avoit un assez beau bien ; mais par des arrangemens de famille, nous étions tenus à faire des pensions à cinq chevaliers de Malte, et payer les dotes de six religieuses de nos parentes, si bien que notre revenu ne suffisoit qu'à nous fournir le plus étroit nécessaire. Mais une pension que la cour avoit accordée à mon mari nous mettoit un peu plus à l'aise.

Il y avoit alors à Ségovie, nombre de maisons très nobles qui n'étoient pas plus aisées que la nôtre. Liées par un intérêt commun, elles avoient introduit la mode de faire peu de depense. On n'alloit que rarement les uns chez les autres. Les dames se tenoient aux fenêtres, les Cavaliers dans la ruë. On jouoit beaucoup de la Guitare, on soupéroit encore d'avantage, et tout cela ne coutoit rien. Les fabriquants de drap de Vigognes vivoient avec luxe, mais comme nous ne pouvions les imiter, nous

nous en vengions en les méprisant et en les tournant en ridicule.

A mesure que ma sœur grandissoit notre ruë se trouvoit toujours plus encombrée de guitares. Quelques racleurs soupiroient, tandis que les autres raclioient, où bien ils soupiroient et raclioient tout à la fois. Les beautés de la ville en mouroient de jalousie ; mais celle a qui s'adressoit tous ces hommages, n'y fesoit aucune attention. Ma sœur étoit presque toujours retirée, moi pour ne point paroître impolie, je restois à la fenêtre pour dire à chacun quelque chose d'obligeant. C'étoit un devoir de bienséance dont je n'eusse pu me dispenser. Mais lorsque le dernier racleur étoit parti, je fermois ma fenêtre avec un plaisir inconcevable. Mon mari et ma sœur m'attendoient dans la salle à manger. Nous fisions un souper très frugal, que nous assaisonnions de mille plaisanteries sur les soupirans. Chacun avoit son lot. Et je pense que s'ils avoient écouté aux portes, pas un ne seroit revenu. Ces conversations n'étoient pas très charitables cependant nous y prenions tant de plaisir que nous les prolongions quelque fois bien avant dans la nuit

Un soir qu'à soupé, nous traitions notre sujet favori, Elvire prenant un air un peu sérieux me dit : “ Ma sœur avez vous observé que lorsque tous les racleurs ont quitté la ruë et qu'il n'y a plus de lumière dans notre salon, l'on entend tous les soirs une ou deux séguedilles chantées en maître plutôt qu'en amateur. ”

Mon mari dit que cela étoit vrai et qu'il avoit fait la même observation. Je repondis à peu près la même chose, et nous plaisantâmes ma sœur, sur son nouveau soupirant. Cependant nous crûmes nous apercevoir qu'elle recevoit ces plaisanteries d'un air moins libre que de coutume.

Le lendemain après que j'eus congédié les racleurs et fermé ma fenêtre. J'éteignis la lumière et je restai dans la chambre. Bientôt j'entendis la voix dont ma sœur avoit parlé. On commença par préluder avec infiniment de methode. Ensuite on chanta un couplet sur les plaisirs du Mystère, un autre sur l'amour timide. Après quoi je n'entendis plus rien. En sortant du sallon, je vis ma sœur qui avoit écouté à la porte. Je ne lui en fis point de semblant ; mais j'observai qu'à soupé, elle avoit l'air rêveuse et préoccupée

Le mystérieux chanteur continua ses sérénades, et nous nous y accoutumâmes si bien, que nous n'allions plus souper qu'après l'avoir entendu. Cette constance et ce Mystère rendirent Elvire curieuse et non pas sensible. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Ségovie un nouveau personnage, qui renversa les têtes et les fortunes. C'étoit le Comte de Rovellas, exilé de la cour, à ce titre important aux yeux des Provinciaux. Rovellas étoit né à la Vera Cruz. Sa mère qui étoit mexicaine avoit porte dans cette maison, une fortune immense et comme les Américains étoient alors bien vus à la cour il avoit passé la mer dans l'idée d'obtenir la Grandesse. Vous pouvez juger qu'étant né dans le nouveau monde, il ne devoit pas avoir un grand usage de l'ancien. Mais son luxe étoit éblouissant et le Roi lui même daigna s'amuser de ses naïvetés. Cependant comme elle[s] venoient presque toutes de la haute opinion qu'il avoit de lui même on finit par s'en moquer.

Les jeunes Seigneurs avoient alors la coutume de choisir chacun une dame de leurs pensées. Ils portoient ses couleurs et dans certaines occasions son chiffre, comme par exemple aux Sarehos qui sont des espèces de Carousels.

Rovellas qui avoit la [*sic*] cœur très haut arbora le Chiffre de la Princesse des Asturies. Le Roi trouva cette idée très plaisante ; mais la Princesse s'en étant offensée. Un Alguazil de cour vint prendre le Comte chez lui, et le conduisit à la Tour de Ségovie, il y passa huit jours et eût ensuite la ville pour prison.

Le sujet de cet exil n'étoit pas très honorable ; mais il étoit dans le caractère du Comte de tirer vanité de tout. Il aimoit donc à parler de sa disgrâce et laissoit volontiers soupçonner que la Princesse étoit au fond d'intelligence avec lui.

Rovellas avoit véritablement tous les genres d'amour propre. Il croyoit tout savoir et réussir en tout ce qu'il entreprenoit ; mais ses plus grandes prétentions étoient de combattre le Taureau, de chanter et de danser. Personne n'étoit assez impoli, pour lui disputer les deux derniers talents ; mais les Taureaux n'avoient pas eu autant de complaisance. Cependant le Comte aidé de ses piqueurs, se croyoit toujours invincible.

Je vous ai dit que nos maisons n'étoient point ouvertes. Il faut en excepter les premières visites que

nous recevions toujours. Comme mon mari étoit distingué, et par sa naissance et par ses services militaires, Rovellas crut devoir commencer ses visites par notre maison. Je le reçus sur mon Estrade et lui en dehors, l'usage de notre province, étant encore de mettre une grande distance, entre nous et les hommes qui nous viennent voir.

Rovellas parla beaucoup et avec facilité. Au milieu de la conversation, ma sœur entra et vint s'asseoir à coté de moi. Le Comte fut si frappé de la beauté d'Elvire, qu'il en resta comme pétrifié. Il balbutia quelques mots qui n'avoient pas trop de sens, et puis il demanda qu'elle étoit sa couleur favorite ? Elvire répondit qu'elle n'avoit de préférence pour aucune.

“ Madame /:reprit le Comte:/ puisque vous annoncez tant d'indifférence, il me convient de n'annoncer que de la tristesse, et le brun sera désormais ma couleur. ” Ma sœur qui n'étoit point accoutumée à de pareils compliments, ne sut que lui répondre. Rovellas se leva et prit congé de nous. Nous apprimes dès ce même soir, que dans toutes les visites qu'il avoit faites, il n'avoit parlé que de la beauté d'Elvire. Et dès le lendemain nous sûmes qu'il avoit commandé, quarante livrées, brunes, chamarées d'or et de noir. — Dès-lors, la voix touchante du soir ne se fit plus entendre.

Rovellas ayant sù que l'usage des maisons nobles de Segovie, n'étoit pas de recevoir habituellement, se résigna à venir passer les soirées sous nos fenêtres, avec les autres gentilshommes qui nous fesoient cet honneur. Comme il n'étoit pas Grand d'Espagne et que la plûpart de nos jeunes gens étoient Titolados de Castilla, ils se croyoient ses égaux et le traitoient comme tel. Mais insensiblement les richesses reprirent leur invincible ascendant. Toutes les guitares se turent devant la sienne, et il donna le ton dans la conversation comme dans nos concerts.

Cette prééminence ne satisfaisoit point encore Rovellas, il brûloit d'envie de courir le Taureau devant nous, et de danser avec ma sœur. Il nous annonça donc avec assez d'Emphase qu'il avoit fait venir cent Taureaux de Guarama, et qu'il fesoit planchayer une place à cent pas de l'Amphithéâtre, où l'on passeroit à danser les nuits qui suivroient les spectacles. Ce peu de mots fit un grand effet à Ségovie, celui que je vous ai dit : de tourner toutes les têtes, et si non de renverser toutes les fortunes au moins de les entamer.

Le bruit du Combat de Taureaux ne fut pas plutôt répandu, que l'on vit tous les jeunes gens courir comme des écervelés, prendre toutes les attitudes de ce combat, commander des habits dorés et des manteaux d'écarlatte. Je vous laisse à penser ce que firent les femmes. Elles essayèrent tout ce qu'elles avoient d'habits et de coëffures, ce n'étoit pas beaucoup dire, mais on fit venir des tailleurs, des modestes [*sic*], et le crédit supléa aux richesses.

Le lendemain de ce jour fameux Rovellas vint sous nos fenêtres à l'heure accoutumée, et nous dit qu'il avoit fait venir de Madrid, vingt cinq confisseurs et limonadiers, et qu'il nous prioit de prononcer sur leur talent. Au même instant notre ruë fut remplie de gens en livrée brune et or, qui portoient des rafraichissements sur des plateaux de vermeil.

Le lendemain ce fut la même chose et mon mari en prit un juste ombrage. Il ne lui sembla pas decent que notre porte devint un lieu d'assemblée publique. Il eût la bonté de me consulter sur ce sujet. Je fus de son avis, comme j'en étois toujours, et nous prîmes la resolution de nous retirer au petit Bourg de Villaca où nous avons une maison et une [*sic*] Domaine. Nous y trouvions d'ailleurs un grand avantage, celui de l'économie. Au moyen de cet arrangement nous pouvions manquer quelques spectacles et quelques bals de Rovellas, et c'étoit autant de toilettes d'épargnées. Cependant comme la maison de Villaca avoit besoin de réparations, nous fûmes obligés de renvoyer notre départ à trois semaines. Dès que ce projet fut annoncé, Rovellas ne cacha point le chagrin qu'il en ressentoit, non plus que les sentiments que ma sœur lui avoit inspirés. Pour ce qui est d'Elvire, il me semble qu'elle avoit oublié la voix touchante du soir ; mais qu'elle recevoit néanmoins les soins de Rovellas, avec la plus parfaite indifférence.

J'aurois dû vous dire qu'à cette époque, mon fils avoit deux ans, et ce fils n'est autre que le petit valet d'écurie que vous avez vû avec nous. Cet enfant que nous appellions Lonzetto faisoit notre joye, Elvire l'aimoit presque autant que moi, et je puis vous assurer qu'il étoit notre unique consolation, lorsque nous étions trop lasses des fadaises que l'on débitoit sous nos fenêtres.

A peine avons nous pris la résolution d'aller à Villaca que Lonzetto gagna la petite vérole. Vous

pouvez juger de notre désespoir. Nous passions les jours et les nuits à le soigner et pendant ce tems-là la voix touchante du soir, recommença à se faire entendre. Elvire rougissoit dès que le [sic] commençait à preluder ; mais d'ailleurs elle n'étoit occupée que de Lonzeto. Enfin ce cher enfant guerit, notre fenêtre se r'ouvrit aux Soupirants, et le Mystérieux chanteur cessa de se faire entendre.

Dès que la fenêtre se fut r'ouverte, Rovellas ne manqua pas de se présenter, il nous dit que le Combat de Taureaux n'avoit été retardé qu'à cause de nous, et qu'il nous prioit d'en faire fixer le jour. Nous répondimes à cette politesse comme nous le devions. Enfin ce jour fameux fut fixé au Dimanche suivant, qui n'arriva que trop tôt pour le pauvre Rovellas.

Je passerai sur les détails de ce Spectacle quand on en à vû un c'est comme mille. Vous savez pourtant que les nobles ne combattent pas le Taureau comme les roturiers. Ils l'attaquent d'abord à cheval avec le Rehnon ou Javelot. Après qu'ils ont porté le premier coup. Il faut en recevoir un ; mais comme les chevaux sont dressés à cet exercice. Le coup ne fait que leur éfleurer la croupe. Alors le noble combattant mêt pied à terre et l'épée à la main. Pour que tout cela réussis[s]e, il faut avoir des Toros-francos, c'est à dire que le Taureau soit Royale [sic] et sans malice. Mais les piqueurs du Comte eurent la maladresse de lâcher un Toro Marahho, qui étoit réservé pour d'autres occasions. Les connoisseurs s'aperçurent d'abord de la faute que l'on avoit faite. Mais Rovellas étoit dans l'arène, et il n'y avoit plus moyen de reculer. Il eut l'air de ne pas s'apercevoir du danger qu'il couroit. Il caracola autour de l'animal et lui porta son coup de Rehnon dans l'épaule droite, lui même ayant le bras passé et tout le corps penché entre les cornes de son adversaire, ce qui est dans les regles de l'art.

Le Taureau blessé eût l'air de s'enfuir du côté de la porte ; mais se tournant tout-à-coup, il courut sur Rovellas et l'enleva sur ses cornes avec tant de violence, que le Cheval tomba hors de la barrière, et lui en dedans. Alors le taureau revint sur lui, engagea sa corne dans le colet de son habit, le fit pirouetter en l'air, et le lança de l'autre côte de l'Amphithéâtre. Après cela l'animal, voyant que sa victime lui avoit échappé, la cherchoit partout avec des yeux féroces, et l'ayant enfin aperçu là consideroit avec une fureur toujours croissante, creusant la terre de ses pieds, et battant ses flancs de sa queue... En ce moment un jeune homme s'élança par dessus la barrière, saisit l'épée et le mantelet écarlatte de Rovellas et se présenta devant le Taureau. Le malicieux animal fit quelques feintes qui ne parvinrent point à deconcerter l'inconnu, enfin il fondit sur lui les cornes baissées jusques à terre s'enferma de son épée et tomba mort à ses piéds. — Ensuite le vainqueur jetta l'épée et le mantelet sur le Taureau, regarda du côté de notre loge, nous salua, ressauta la barrière, et se perdit dans la foule. — Elvire me serra la main, et me dit “ Je suis sure que c'est là notre chanteur. ”

Comme le Chef Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, l'un de ses affidés vint lui parler d'affaires. Il nous pria de lui permettre de remettre au lendemain la suite de son histoire, et s'en alla vaquer aux soins de son petit Empire.

“ En verité /:dit Rebecca:/ je suis très fâchée de cette interruption, notre Chef à laissé le Comte de Rovellas dans une triste situation, et s'il reste jusqu'à demain dans l'Amphithéâtre il n'y aura plus moyen de lui porter de secours.

— N'en soyez point en peine /:lui répondis-je:/ soyez sure qu'un homme riche ne reste point ainsi abandonné et vous pouvez vous en fier à ses piqueurs.

— Vous avez raison /:réprit la juive:/ aussi n'est ce pas là ce qui me mêt le plus en peine ; mais je voudrois savoir le nom de celui qui a tué le taureau, et s'il est le même que le chanteur du soir.

— Mais Madame /:lui dis-je:/ je pensois que rien ne vous étoit caché.

— Alphonse ! /:me dit-elle:/ ne me parlez plus de sciences ocultes, je ne veux plus savoir que ce que l'on me dit, ni etudier d'autre science que celle de faire le bonheur de celui que j'aimerai.

— Point du tout, et ce choix n'est pas une chose facile. Je ne sais pourquoi j'imagine qu'un homme de ma religion pouroit difficilement me plaire, je n'épouserai jamais un homme de la vôtre, reste donc à epouser un musulman. On dit que ceux de Tunis et de Fez, sont des hommes jolis et aimables. Pourvu que j'en trouve un de sensible, c'est tout ce que je demande.

— Mais /:dis-je à Rebecca:/ pourquoi cette Antipathie pour les chretiens ?

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet /:me répondit elle:/ qu'il vous suffise de savoir qu'après ma religion, la Musulmane est la seule que je puisse embrasser. ”

Nous causâmes quelque tems sur ce ton ; mais comme la conversation commençoit à languir. Je pris congé de la jeune Israélite, et je passai presque toute la journée à la chasse. Je revins à l'heure du souper. Je trouvai tout le monde d'assez bonne humeur. Le cabaliste parla du Juif errant, il dit : qu'il étoit déjà en chemin et arriveroit dans peu du fond de l'Affrique. Rebecca me dit " Seigneur Alphonse vous verrez quelqu'un qui a connue personnellement celui que vous adorez " Ce propos de Rebecca me paroissoit devoir nous mener à une conversation qui eût pu me déplaire. Je parlai donc d'autre chose. Nous eussions bien voulu avoir pour le soir même, la suite de l'histoire du Bohémien mais il nous demanda la permission de remettre ce recit au lendemain. Nous allâmes nous coucher, et mon sommeil ne fut point interrompu.

Seizième Journée.

Le chant de Cigalles si vif et si animé dans l'Andalousie me reveilla d'assez grand matin. J'étois devenu sensible aux beautés de la nature. Je sortis de ma tente pour considerer l'effet des premiers rayons du soleil, sur le vaste horison où s'étendoit ma vuë ! Je songeai à Rebecca. " Elle à raison /:me dis-je en moi même:/ de préférer les jouissances de cette vie humaine et matérielle, aux vaines spéculations d'un monde idéal, auquel nous appartiendrons aussi bien, tôt-ou-tard. Ce monde-ci ne nous offre t-il pas assez de sensations diverses, d'impressions délicieuses pour nous occuper pendant le tems de notre courte durée. " Des réflexions semblables qui n'étoient que des véritables rêveries, me charmèrent quelques instants. Ensuite voyant que l'on prenoit le chemin de la grotte pour y déjeuner, je dirigeai mes pas du même côté. Nous mangeâmes comme des gens qui avoient dormi à l'air des Montagnes, et lorsque notre appetit fut satisfait, Nous priames le Chef Bohémien de reprendre le fil de son récit, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je vous disois, Myss Sénores, que nous étions à notre seconde couchée de Madrid à Burgos, que nous y étions avec une très jeune fille amoureuse, d'un très jeune garçon déguisé en valet de mules et fils de Marie de Torres. Cette Marie nous disoit que le Comte de Rovellas étoit resté pour mort, à un bout de l'Amphithéâtre, tandis qu'un jeune inconnu avoit à l'autre bout tué le taureau qui menaçoit ses jours. C'est donc Marie de Torres qui va continuer son histoire.

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Dès que le redoutable Taureau eût roulé dans son sang, les ecuyers du Comte se précipitèrent dans l'arène pour venir à son secours. Il ne donnoit aucun signe de vie. On le mit sur un brancard et il fut porté chez lui. Le spectacle n'eut point lieu comme vous le jugez bien et chacun s'en retourna chez lui. Mais dès le même soir nous apprimes que Rovellas étoit hors de danger. Le lendemain mon mari envoya demander de ses nouvelles. Notre Page tarda longtems à revenir. Enfin il nous apporta une lettre concue en ces termes :

Monsieur le Colonel, Seigneur Don Henrique de Torres, Votre Merced verra par la présente, que la miséricorde du créateur, daigne me laisser encore l'usage de quelques forces. Cependant une grande douleur que je ressens à la poitrine, me fait douter de mon entière guérison. Vous savez Seigneur Don Henrique, que la Providence m'a comblé des biens de ce Siècle. J'en destine une partie au généreux inconnu qui à exposé ses jours pour sauver les miens. Le reste je ne saurois en faire un meilleur usage, que de le mettre aux pieds d'Elvire de Moragna [*sic*], votre incomparable belle sœur. Veuillez bien, lui faire part des sentimens respectueux et légitimes, qu'elle à inspirés a celui qui peut être ne sera dans peu que cendre et poussière ; mais a qui le ciel permet encore de se dire :

Comte de Rovellas Marquis de Verra lonza, y cruz velada,
Commandeur héréditaire de Talla Verdé y Rio Floro,
Seigneur de Tolasques y Rigo-Guera, y Mendez, y Lonzos
y Otros, y Otros, y Otros.

Vous serez surprise que je me rappelle autant de titres ; mais nous les donnions à ma sœur par plaisanterie, les uns après les autres, et nous avions fini par les apprendre.

Dès que mon mari eut reçû cette lettre, il nous en fit part, et demanda à ma sœur la réponse qu'il avoit à y faire. Elvire répondit qu'elle n'agiroit jamais que d'après les conseils de mon mari ; mais elle avoua que les bonnes qualités de Rovellas l'avoient moins frapée que son amour-propre excessif, qui

perçoit dans tous ses discours, comme dans toutes ses actions.

Mon mari comprit aisément le sens de cette réponse, il répondit au Comte qu'Elvire étoit encore trop jeune, pour sentir tout le prix des propositions de Son Excellence mais qu'elle unissoit néanmoins ses vœux à tous ceux que l'on fesoit pour le rétablissement de sa santé — Le comte ne prit point ceci pour un refus. Il parla même de son mariage avec Elvire, comme d'une chose arrangée. Cependant nous partimes pour Villaca.

Notre maison située à l'extrémité de la Bourgade, étoit comme à la Campagne, et la situation en étoit charmante. De plus on l'avoit très joliment arrangée. Mais tout vis-à-vis il y avoit une maison de simple paysan, que l'on avoit décorée avec un goût tout à fait particulier. Il y avoit des pots de fleurs sur le perron, de belles fenêtres, une volière, enfin je ne sais quoi d'agréable et de soigné. L'on nous dit que cette maison venoit d'être achetée par un Labrador de Murcie. Les Cultivateurs à qui dans notre Province on donne le nom de Lab-adores [*sic*], sont une classe mitoyenne entre le noble et le paysan.

Il étoit tard lorsque nous arrivâmes à Villaca. Nous commençâmes par visiter la maison de la Cave au grenier, et puis nous fimes mettre des chaises devant la porte, et nous prîmes le Chocolat. Mon mari plaisanta Elvire sur la pauvreté de sa maison peu faite pour recevoir une future comtesse de Rovellas. Elle reçut ces plaisanteries assez gayement. Peu après nous vîmes dans la campagne une charrue qui revenoit du travail attelée de quatre puissants bœufs conduits par un valet, et suivis par un jeune homme qui donnoit le bras à une jeune femme. Le jeune homme étoit distingué par sa taille, et lorsqu'il fut près de nous, Elvire et moi nous reconnûmes le Sauveur de Rovellas. Mon mari n'y fit pas d'attention ; mais ma sœur me jetta un coup d'œil que je compris à merveille. Le jeune homme nous salua de l'air de quelqu'un qui ne veut pas faire connoissance, et entra dans la maison vis à vis. La jeune femme eût l'air de nous examiner avec attention.

“ Voila un joli couple /:dit Dona Manuela notre concierge:/

— Comment un joli couple ? /:dit Elvire:/ Ils sont mariés ?

— Sans doute qu'il[s] sont marié[s] /:réprit Manuela:/ et pour vous dire le vrai, c'est un mariage fait contre le gre des parens. Quelque fille enlevée. Personne ici n'en est la dupe, et nous voyons bien que ce ne sont pas là des paysans. ”

Mon mari demanda à Elvire, pourquoi elle s'étoit si tant ecriée, et il ajouta : “ On diroit que c'est là le chanteur mystérieux. ”

En ce moment nous entendimes dans la maison vis-à-vis des preludes de Guitare et une voix qui confirma les soupçons de mon mari. “ Cela est singulier /:dit-il:/ mais puisqu'il est marié, ses sérénades s'adressoient sans doute à quelqu'une de nos voisines.

— En verité /:dit Elvire:/ j'avois crû qu'elles étoient pour moi. ” Cette naïveté nous fit un peu rire et puis nous n'en parlâmes plus. Pendant six semaines que nous passâmes à Villaca, les jalousies de la maison vis-à-vis furent toujours fermées et nous n'aperçûmes point nos voisins. Je crois même qu'ils quittèrent Villaca avant nous.

Au bout de ce tems nous apprîmes, que le Comte de Rovellas étoit assez bien rétabli, et que les Spectacles de Taureaux alloient recommencer ; mais qu'il n'y figureroit pas en personne. — Nous retournâmes à Segovie. Ce ne furent que fêtes et inventions galantes. Les soins du Comte finirent par toucher Elvire, et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence.

Le Comte étoit marié depuis trois semaines, lorsqu'il apprit que son exil étoit fini, et qu'on lui permettoit de reparoître à la cour. Il se fesoit un plaisir très vif d'y mener ma sœur. Mais il voulut avant de quitter Ségovie, savoir le nom de celui qui avoit sauvé ses jours. Il fit donc publier par le crieur public, que celui qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur recevroit une récompense de Cent pièces de de Ocho, dont chacune vaut huit pistoles. — Le lendemain il reçut la lettre suivante.

Monsieur le Comte.

Votre Excellence, se donne une peine inutile. Renoncez au projet de connoître l'homme qui vous à sauvé la vie, et contentez vous de savoir, que vous lui avez arraché la sienne.

Rovellas montra cette lettre à mon mari et lui dit d'un air très hautain, que cet écrit ne pouvoit

venir que d'un rival et qu'il ne savoit pas qu'Elvire eut eû des affaires de cœur, que s'il l'eût su, il ne l'eût pas épousée. — Mon mari pria le Comte de mettre plus de reserve dans ses discours et ne retourna plus chez lui.

Il ne fut plus question d'aller à la cour. Rovellas devint sombre et emporté. Toute sa vanité étoit devenue de la Jalousie et la jalousie se tourna en une fureur concentrée. Mon mari m'ayant communiqué, le contenu de la lettre anonyme, nous en conclumes que le paysan de Villaca avoit du être un amoureux déguisé. Nous envoyâmes prendre des informations ; mais l'inconnu avoit disparu, et la maison étoit vendue.

Elvire étoit enceinte, nous lui cachâmes soigneusement tout ce que nous savions sur les changemens des sentimens de son époux. Elle s'aperçut de ce changement et ne sut à quoi l'attribuer. Le comte déclara que craignant d'incommoder sa femme, il vouloit faire lit à part. Il ne la vit plus qu'aux heures des repas. La conversation alors étoit penible, et presque toujours sur le ton de l'ironie

Comme ma sœur entroit dans son neuvieme mois, Rovellas pretexta des affaires qui l'appeloient à Cadix, et au bout de huit jours, nous vîmes arriver un homme de loi, qui remit une lettre à Elvire, là priant d'en faire la lecture devant témoins. Nous nous rassemblâmes tous, et voici quel étoit le contenu de cette Lettre.

Madame.

J'ai découvert votre intrigue avec Don Sanche de Penna Sombre. Je m'en doutois depuis longtems ; mais son séjour à Villaca prouve assez votre perfidie, maladroitement couverte par la sœur de Don Sanche, qu'il faisoit passer pour sa femme. Mes richesses méritoient sans doute la preference. Vous ne les partagerez point, et nous ne vivrons plus ensemble. J'assurerai cependant votre existence ; mais je ne reconnoitrai point l'enfant qui naîtra de vous.

Elvire n'entendit pas la fin de cette lecture, elle étoit évanouie dès les premières lignes. Mon mari partit dès le même soir pour venger l'injure de ma sœur. Rovellas venoit de s'embarquer pour l'Amérique. Mon mari se mit sur un autre Navire, un coup de vent, les fit périr tous les deux. Elvire accoucha de la jeune fille qui est avec moi, et mourut deux jours après. Comment ne suis je pas mort[e] aussi ? en verité je n'en sais rien, je crois que c'est l'excès de ma douleur qui ma donné la force de la supporter.

Je donnai à la petite le nom d'Elvire, et je cherchai à faire valoir ses droits à la succession de son père. On me dit qu'il falloit s'adresser à l'audience de México. J'écrivis en Amerique. Il me fut répondu que la Succession avoit été partagée entre vingt Collateraux, et que l'on savoit bien que Rovellas n'avoit point reconnu l'enfant de ma sœur. Tout mon revenu n'eût pas suffi à payer vingt pages de procédure. Je me contentai de constater à Segovie, la naissance et l'état d'Elvire. Je vendis la maison que j'avois en ville, et je me retirai à Villaca avec mon petit Lonzeto, qui avoit près de trois ans, et ma petite Elvire qui avoit autant de mois. Mon plus grand chagrin étoit toujours d'avoir devant les yeux la maison où s'étoit allé nicher le maudit inconnu, avec son mystérieux amour. — Enfin je m'y accoutumai, et mes enfans me consoloiert de tout.

Il n'y avoit pas encore un an, que j'étois retirée à Villaca lorsque je reçus d'Amerique une lettre ainsi concuë.

Madame.

Les présentes lignes vous sont adressées, par l'infortuné, dont le respectueux amour à causé les malheurs de votre maison. Mon respect pour l'incomparable Elvire, étoit s'il est possible plus grand encore, que l'amour qu'elle m'inspira de la première vuë. Je n'osois donc faire entendre mes soupirs et ma Guitarre, que lorsque la vuë [*sic*] étant abandonnée je n'avois plus de témoins de mon audace —

Le Comte de Rovellas s'étant déclaré l'esclave des charmes vainqueurs de ma liberté. Je crus devoir renfermer dans mon sein jusqu'aux plus légères etincelles d'une flamme qui pouvoit devenir coupable. Sachant cependant que vous deviez passer quelque tems à Villaca, j'osai y acheter une maison, et là caché derrière mes jalousies, j'osai me hasarder quelquefois à contempler celle à qui je n'eusse jamais osé adresser la parole et moins

encore déclarer mes vœux. J'avois avec moi ma sœur que je fesois passer pour ma femme, afin d'écartier tout ce qui eût pû donner lieu, à croire que je fusse un amant déguisé.

Le danger d'une mère chérie, nous fit courir dans ses bras, et à mon retour, je trouvai qu'Elvire portoit le nom de Comtesse de Rovellas. Je déplorai la perte d'un bien, auquel pourtant je n'eusse jamais osé prétendre, et j'allai cacher ma douleur dans les forêts d'une autre hemisphere. C'est-là que j'ai appris les indignités dont j'avois été la cause innocente et les horreurs dont on avoit accusé mon respectueux amour.

Je déclare donc, que le feu Comte de Rovellas, en à menti. Lorsqu'il à avancé que mon respect pour l'incomparable Elvire, avoit pû me rendre père de l'enfant qu'elle portoit dans son sein.

Je déclare que cela est faux, et je jure sur ma foi et mon salut, de n'avoir jamais d'autre femme que la fille de l'incomparable Elvire. Ce qui doit prouver qu'elle n'est point la mienne. Et en témoignage de cette verité, j'atteste la vierge et le sang précieux de son fils, qui me soit en aide à ma dernière heure.

Don Sanche de Penna Sombre.

P. S. J'ai fait contresigner cette lettre par le Corregidor d'Acapulco, et par quelques témoins. Faites là aussi vidimer, et légaliser à l'Audience de Ségovie.

Je n'eus pas plustôt achevé la lecture de cette lettre, que je me répandis en imprécation contre le Penna Sombre et son respectueux amour. " Ah malheureux /:lui dis-je:/ Extravagant, original, Satan, Lucifer. Pourquoi le taureau que tu as tué sous nos yeux, ne t'a-t-il pas plustôt éventré. Ton maudit respect à causé la mort de mon mari et de ma sœur. Tu m'as condamnée à passer ma vie dans les larmes et la misère, et maintenant tu viens demander en mariage un enfant de dix mois ! Que le Ciel, que la foudre... " Enfin je dis tout ce que le dépit m'inspira et puis j'allai à Segovie, où je légalisai la lettre de Don Sa[n]che. A mon arrivée en ville, j'y trouvai nos affaires en mauvais état. Les paiements de la maison que j'avois venduë, étoient arrêtés pour des pensions arriérées de celles que nous faisons aux cinq chevaliers de Malte. Et la pension dont mon mari jouissoit fut supprimée. Je fis un arrangement définitif avec les cinq chevaliers et les six Religieuses. Il ne me resta alors que mon petit domaine de Villaca. Il m'en devint d'autant plus précieux et j'y retournai avec d'autant plus de plaisir.

J'y trouvai mes enfans sains et joyeux, je gardai la femme qui en avoit eû soin, et avec un laquais et un valet de charruë, elle composa tout mon domestique. Je viens [*sic*] de cette manière sans connoître le besoin. Ma naissance et le rang qu'avoit eû mon mari, me fesoient considérer dans toute la Bourgade. Chacun m'y rendoit les services qui étoient en leur pouvoir. Six années se passerent ainsi, et je souhaite de n'en avoir pas de plus malheureuses.

Un jour l'Alcade de notre bourg vint chez moi, il avoit connoissance de la déclaration extraordinaire de Don Sanche, et me dit, en m'apportant la gazette " Madame permettez que je vous fasse mon compliment, sur le mariage brillant que va faire Mademoiselle votre nièce — Lisez cet article :

Don Sanche de Penna Sombre ayant rendu au Roi les plus éminents services, tant par l'acquisition de deux Provinces riches en mines d'argent, situées au nord du nouveau Mexique que par la prudence avec laquelle il à terminé la revolte de Casco, vient d'être élevé à la dignité de Grand d'Espagne, avec le titre de Comte de Penna Velez. Il vient d'etre envoyé aux Philippines en qualite de Capitaine Général.

— Dieu soit loué /:dis-je à l'Alcade:/ Elvire aura si non un mari, du moins un protecteur. Puisse t-il revenir heureusement des Philippines être fait Vice-Roi du Mexique et nous faire rendre notre bien. "

Ce que je desirois si fort arriva réellement quatre ans après. Le Comte de Penna Velez, fut fait Vice-Roi et je lui écrivis en faveur de ma nièce. Il me répondit que je lui fesois une cruelle injure, en supposant qu'il put oublier la fille de l'incomparable Elvire. Que bien loin d'être coupable d'un pareil oubli, il avoit déjà fait des démarches nécessaires à l'Audience de Mexico. Que le procès dureroit très longtemps et qu'il n'osoit pas en presser la marche parceque ne voulant pas avoir d'autre femme que ma nièce, il ne convenoit pas qu'il fit faire à la justice des exceptions en sa faveur — Je vis donc que

mon homme tenoit ferme à son idée. Quelque tems après un Banquier de Cadix me fit remettre mille pièces de huit, sans vouloir me dire de qui venoit cette Somme. Je me doutois bien que c'étoit du Vice-roi. Mais par délicatesse je ne voulus pas accepter cet argent, ni même y toucher, et je priai le même Banquier de le placer à l'Anceinte.

Je tins toutes ces choses aussi secrettes que je le pus ; mais comme tout finit par se savoir, l'on sut aussi dans Villaca, les vues que le Vice Roi avoit sur ma nièce, et on ne l'appelloit plus que la petit[e] Vice Reine.

Ma petite Elvire avoit alors onze ans, et je crois que la tête en eût tourné à toute autre, mais l'esprit et le cœur de la jeune personne avoient pris un autre pli, qui empêchoit la vanité d'agir. Ce dont je m'aperçus trop tard, c'est que depuis sa première enfance elle avoit pour ainsi dire begayé les mots d'amour et de tendresse, et son petit cousin Lonzeto, étoit l'objet de ses sentiments précoces. Souvent j'eus l'idée de les séparer ; mais je ne savais que faire de mon fils. Je grondai ma nièce et tout ce que j'y gagnai fut qu'elle se cacha de moi.

Vous savez qu'en Province toutes nos lectures consistent en romans où nouvelles et en romances que l'on récite en les accompagnant de la Guitarre. Nous avons à Villaca une vingtaine de Volumes de cette belle Littérature, et les Amateurs se les prêtoient les uns aux autres. Je défendis à Elvire d'en lire une page ; mais lorsque je m'avisai de cette belle défense il y avoit longtems qu'elle les savoit par cœur.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que mon petit Lonzeto, avoit dans l'esprit précissément la même tournure romanesque. Tous les deux s'entendoient à merveille surtout pour le cacher de moi ce qui n'étoit pas bien difficile ; car vous savez que sur ces choses là, les mères et les tantes, sont à peu près aussi clairvoyantes que le[s] maris. J'avois pourtant quelque soupçon de leur manège, et je voulus mettre Elvire au couvent ; mais je n'avois pas trop de quoi payer sa pension. Il y a apparence que je ne fis rien de ce que j'aurois du faire, et il en advint que la petite personne, au lieu d'être enchantée du titre de Vice Reine, alla s'imaginer d'être une amante infortunée, victime illustre du sort. Elle communiqua ses belles idées à son cousin et tous les deux résolurent de soutenir les droits sacrés de l'amour contre les décrets Tyranniques de la fortune. Tout cela dura pendant trois ans, sans que je m'en doutasse le moins du monde.

Un beau jour je les surpris dans mon Poulailier, dans l'attitude la plus tragique. Elvire étoit couchée sur une cage à poulets, tenant un mouchoir et fondant en larmes. Lonzeto à genoux à dix pas d'elle pleurant aussi de toutes ses forces. Je leur demandai ce qu'ils fesoient là. Ils me répondirent qu'ils répétoient une situation du Roman de Fuen de Rosaz y Linda Mora.

Pour le coup je ne fus point leur dupe et je vis bien qu'il y avoit de l'amour sur jeu. Je ne leur en fis aucun semblant ; mais j'allai chez notre curé pour lui demander conseil, sur le parti que j'avois à prendre. Le curé après y avoir un peu réfléchi dit : " Qu'il écriroit à un ecclésiastique de ses amis qui pourroit prendre Lonzeto chez lui. " Qu'en attendant je devois dire des neuvaines à la vierge, et bien fermer la porte du cabinet ou couchoit Elvire.

Je remerciai le Curé, je dis les neuvaines, je fermai la porte d'Elvire ; mais malheureusement je n'avois pas fermé la fenêtre. Une nuit j'entend[is] du bruit chez Elvire, j'ouvris la porte, et je là trouvai couchée avec Lonzeto. Ils sauterent de leur lit en chemise, et se jettant à mes pieds, ils me dirent qu'ils étoient mariés. " Qui vous à marié /:m'écriai-je:/ quel Prêtre à pu commettre une pareille indignité ?

— Non Madame /:me répondit Lonzeto avec un grand sérieux:/ Aucun prêtre ne s'est mêlé de cette affaire. Nous nous sommes mariés sous le grand maronier. Le Dieu de la nature à reçu nos serments en présence de l'aurore naissante et les oiseaux d'alentour ont été temoins de notre ravissement. C'est ainsi, Madame, que la charmante Lindamine est devenuë l'épouse de l'heureux Fuen de Rosaz, et cela est imprimé dans leur histoire.

— Ah malheureux enfants, leur dis je, vous n'êtes point mariées et vous ne pouvez l'être, vous êtes cousins germains " Le chagrin m'avoit si fort abattuë, que je n'avois pas même le courage de gronder. Je dis à Lonzeto de se retirer, et je me jettai sur le lit d'Elvire que j'inondai de mes pleurs.

Comme le Chef Bohémien, en étoit à cet endroit de son récit, il se rappella une affaire qui exigeoit

sa présence, et nous demanda la permission de se retirer. Lorsqu'il fut parti Rebecca me dit : “ Ces enfans m'interessent. L'amour m'a paru charmant sous les traits mulâtres de Tanzai et de Zulica. Il dut être bien plus séduisant lorsqu'il animoit le joli Lonzeto et la gentille Elvire, c'est le groupe de l'amour et de Psyché.

— Cette comparaison est heureuse, lui répondis-je. Elle annonce que vous ferez autant de progrès dans l'art qu'enseignoit Ovide, que vous en avez fait dans les livres d'Enoch et d'Atlas.

— Je crois dit Rebecca, que la science dont vous me parlez est aussi dangéreuse, que celles dont je m'occupois jusqu'ici et que l'amour à sa magie aussi bien que la Caballe.

— À propos de Caballe, /:dit Ben Mamoun:/, je vous annonce que le juif errant à passé cette nuit les montagnes d'Armenie, et qu'il est en pleine marche pour nous venir trouver. ”

J'étois si las de Magie, que je n'écoutois plus lorsque l'on mettoit la conversation sur ce sujet. Je m'éloignai donc et j'allai chasser. Je revins vers le soir. Le chef Bohemien étoit allé je ne sais où. Je soupai avec ses filles ; car le Cabaliste ne parut point non plus que sa sœur. J'éprouvai quelqu'embarras de me trouver avec ces deux jeunes personnes. Il me parut pourtant que ce n'étoient pas elles, qui avoient été de nuit dans ma tente. Il me sembloit que c'étoient mes cousines. Mais qu'est-ce que c'étoit que ces cousines, ou démons, c'est ce que je ne pouvois m'expliquer à moi même.

Dix-septième Journée.

Lorsque je vis que le monde s'assembler [*sic*] à la grotte, je m'y rendis aussi, l'on se pressa de déjeuner, et Rebecca fut la première à demander des nouvelles de Marie de Torres. Le Chef Bohémien, ne se fit point prier et commença en ces termes.

Suite de l'histoire de Marie de Torres.

Après avoir longtemps pleuré sur le lit d'Elvire, j'allai pleurer sur le mien. Mon affliction eût peut-être été moindre si j'eusse pu me résoudre à prendre conseil de quelqu'un ; mais je n'osois révéler la honte de mes enfants. Et je mourois de honte moi même, me regardant comme la seule coupable. Je passai ainsi deux jours à pleurer continuellement. Le troisième je vis arriver devant ma maison une longue file de chevaux et de mules, et l'on m'annonça le Corrégidor de Segovie. Ce Magistrat après les premiers compliments, me dit : que le Comte de Penna Velez, Grand d'Espagne et Vice-Roi de Mexique, lui avoit envoyé une lettre avec l'ordre de me la faire tenir, et que la consideration qu'il avoit pour ce seigneur, l'avoit engagé à me la remettre en main propre. Je le remerciai comme je le devois, et je pris la lettre qui étoit conçue en ces termes :

Madame.

Il y à aujourd'hui treize ans moins deux mois, que j'eus l'honneur de vous déclarer que je n'aurois jamais d'autre épouse qu'Elvire de Morugna, âgée de Sept mois et demi, le jour où cette lettre fut écrite en Amérique. Le respect que j'avois des lors pour son aimable personne, n'a fait que croître avec ses charmes. Je me proposois de voler à Villaca pour me jeter à Ses pieds ; mais les ordres suprêmes de Sa Majesté, me prescrivent de ne point m'approcher de Madrid de plus de cinquante lieux. C'est pourquoi je m'attend à voir vos graces sur le chemin qui va de Segovie en Biscaye. Je suis avec respect

De vos graces

Le fidèle Serviteur

Don Sanche Comte de Penna Velez.

Telle étoit la lettre du respectueux Vice-Roi, et toute affligée que j'étois, je ne pus m'empêcher d'en rire un peu. Le Corregidor me remit encore un porte feuille, où se trouvoit la Somme que j'avois placée à l'Assiento. Puis il prit congé de moi, alla dîner chez l'Alcade et partit pour Ségovie.

Quant à moi, je restai aussi immobile qu'une statuë, tenant la lettre dans une main et le portefeuille dans l'autre. Je n'étois même pas encore revenue de ma surprise. Lorsque l'Alcade vint me dire, qu'il avoit reconduit le corrégidor jusqu'à la frontière du territoire de Villaca, et qu'il étoit à mes ordres pour me procurer des mules, des valets, des guides, des selles, des vivres, enfin tout ce qu'il falloit pour me mettre en voyage.

Je laissai faire le bon Alcade graces à ses soins empressés nous fûmes en état de partir le lendemain. Nous avons couché à Villa verde et nous voici. Demain nous arriverons à Villa real, où nous devons trouver le respectueux Vice-Roi. Mais que lui dirai-je ? Que dira t'il lui même en voyant les pleurs de cette petite ? Je n'ai pas osé laisser mon fils à la maison, crainte de donner des soupçons et à dire vrai aussi, je n'ai pu résister aux instances qu'il m'a fait pour venir. Je l'ai donc déguisé en valet de mule. Le Ciel sait ce qui en arrivera. Je crains et je desire que tout se decouvre. Enfin, il faut que je voye le Vice Roi. Il faut que je sache de lui ce qu'il à fait pour recouvrir [*sic*] le bien d'Elvire. Si elle ne mérite plus d'être sa femme, je veux qu'elle l'interesse assez pour qu'il en fasse sa pupille. Mais moi, à mon âge, de quel front lui ferai-je l'aveu de ma négligence. En verité, si je n'étois Chretienne, je prefererois la mort à un pareil moment.

La bonne Marie finit ici son récit, et s'abandonnant à sa douleur, elle versa un torrent de larmes. Ma bonne tante tira aussi son mouchoir, et se mit à pleurer. Je pleurai aussi, Elvire sanglotta, aupoint

qu'il fallut la délayer et là mettre au lit. Cet accident fut cause que tout le monde alla coucher.

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Je me couchai aussi et m'endormis. Le Soleil n'étoit pas encore levé que je me sentis tirer par le bras. Je m'éveillai, et je voulus crier " Parlez bas /:me dit on:/ Je suis Lonzeto. Elvire et moi nous avons imaginé un expédient qui nous tirera d'embarras, au moins pour quelques jours. Voici les habits de ma cousine mettez les et Elvire prendra les vôtres. Ma mere est si bonne qu'elle nous pardonnera. Et pour ce qui est des Muletiers et autres gens qui nous ont accompagnés depuis Villaca, ils ne pourront nous trahir ; car ils viennent d'être remplacés par d'autres que le Vice-Roi à envoyés. La femme de chambre est dans nos intérêts, habillez vous vite et puis vous vous coucherez sur le lit d'Elvire, et elle viendra se mettre dans le vôtre. "

Je ne trouvai absolument rien à objecter à la proposition de Lonzeto, et je m'habillai le plus vite que je pus. J'avois douze ans, j'étois grand pour mon âge, et les habits d'une Castillane de quatorze ans, m'alloient parfaitement ; car vous savez que les femmes en Castille, sont généralement plus petites qu'en Andalousie.

Dès que je fus habillé, j'allai me mettre sur le lit d'Elvire, et bientôt après j'entendis comme l'on disoit à sa tante que le Majordome du Vice Roi, l'attendoit dans la Cuisine de l'auberge qui servoit de Salle commune.

Un instant après l'on appella Elvire, et je descendis à sa place. Sa tante leva les mains au ciel et tomba sur une chaise qui étoit derrière elle ; mais le Majordome ne là vit point. Il mit un genou en terre, m'assura des respects de son maître, et me presenta un Ecrin. Je le reçus très gracieusement et lui ordonnai de se relever. Beaucoup de gens du Vice Roi entrèrent pour me saluer, et crièrent par trois fois : " Viva la nuestra Vi-regna. "

Ma Tante et [*sic*] moi entra ensuite suivie d'Elvire habillée en garçon. Elle faisoit à Marie de Torres des signes d'intelligence et de pitié, qui vouloient dire qu'il n'y avoit plus rien à faire qu'à nous laisser aller notre train.

Le Majordome demanda qui étoit cette dame ? Je lui dis qu'elle étoit de Madrid et qu'elle alloit à Burgos, pour mettre son neveu au Collège des Théatins. Le Majordome là pria de vouloir bien accepter les Litières du Viceroi. Ma Tante en demanda une pour son neveu qu'elle dit etre très délicat et fatigué de la route. Le Majordome donna ses ordres en conséquence. Ensuite il me presenta sa main gantée et me fit monter dans ma litière. J'ouvris la marche et toute la troupe se mit en mouvement.

Me voila donc future Vice Reine, un ecrin de brillants à la main, porté par deux mules blanches dans une litière dorée et escorté de deux ecuyers qui caracoloient à mes portier[e]s. Dans cette situation très singulière pour un garçon de mon âge. Je me mis pour la première fois de ma vie à réfléchir sur le mariage, sorte de lien dont la nature ne m'étoit pas tout à fait connue. Cependant j'en savois assez pour etre certain que le Vice roi ne m'épouserois jamais, et qu'ainsi je n'avois rien de mieux à faire que de prolonger son erreur, et de donner à mon ami Lonzeto, le tems d'imaginer quelque expédient pour se tirer d'affaire. Servir un ami me paroissoit très beau. Enfin je me résolus à faire la jeune fille, et pour m'y exercer, je m'enfonçai dans ma litière, minaudant et me donnant des airs. Je me rappelai aussi qu'en marchant, il falloit éviter de faire de trop grands pas, et me garder en général de tous les grands mouvements.

J'en étois la de mes réflexions lorsqu'un grand tourbillon de poussière, nous annonça le Vice Roi. Le Majordome me fit descendre, et me dit de m'apuyer sur son bras. Le Vice Roi descendit de cheval, mit un genou en terre et me dit : " Madame daignez agréer les témoignages d'un amour qui à commencé à votre naissance et qui ne finira qu'à ma mort. " Ensuite il baisa ma main, et sans attendre ma réponse, il me remit dans ma litière, remonta à cheval et fit continuer la route.

Comme il caracoloit près de ma Litière, et me régardoit peu j'eus le tems de l'examiner à mon aise. Ce n'étoit plus ce jeune homme qui avoit paru si beau à Madame de Torres lorsqu'il tua le Taureau, ou lorsqu'il revenoit avec la charruë au village de Villaca. Le Vice-Roi pouvoit encore passer pour un bel

homme ; mais sonheur¹ brulé par le Soleil de la ligne, étoit beaucoup plus près du noir que du blanc. Les sourcils qui tomboient sur ses yeux, donnoient à sa phisionomie une expression si terrible, que tous les soins qu'il prénoit pour l'adoucir et [*sic*] ne produisoient qu'une grimace qui n'avoit rien d'affable. Lorsqu'il parloit aux hommes, il avoit une voix de tonnère, et lorsqu'il parloit aux femmes, c'étoit un fausset flûté que l'on ne pouvoit entendre sans rire. Quand il se tournoit du côté de ses gens, il sembloit commander une armée, et quand il s'adressoit à moi il paraissoit prendre mes ordres pour une expédition.

Plus je fesois d'observations sur le Vice Roi, et moins je me trouvois à mon aise. Je réfléchis que le moment où il découvroit que j'étois un garçon, pouroit bien devenir le signal d'une fustigation, dont l'idée seule me fesoit frémir. Je n'eus donc pas besoin de feindre de la timidité ; car je tremblois de tous mes membres. Et je n'osai plus lever les yeux sur qui que ce fut.

Nous arrivâmes à Valladolid. Le Majordome me donna la main et me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. J'y fus suivi par les deux Tantes. Elvire voulut entrer, on la renvoya comme un Polisson. Pour Lonzeto il étoit avec les valets d'écurie.

Dès que je me vis seul avec les tantes, je me jettai à leurs pieds les conjurant de ne point me trahir, et leur représentant les punitions aux quelles m'exposeroit la moindre indiscretion. L'idée de me voir fouetté, mit ma tante au desespoir. Elle joignit ses instances aux miennes ; mais elles étoient superflües. Marie de Torres aussi éffrayé[e] que nous, ne songeoit qu'à retarder le denoncement [*sic*] autant qu'elle le pourroit.

Enfin on annonça le dîner. Le Vice-Roi me reçut à la porte de la salle à manger, me conduisit à ma place et se mit à droite, en me disant : “ Madame, l'incognito que j'observe, suspend seulement ma dignité de Vice-Roi, et ne l'anéantit point. Je dois donc oser prendre la droite sur vous, comme le Maître Auguste que je représente se met à la droite de la Reine. ” Ensuite le Majordome plaça les autres personnes selon leur rang, en donnant la première place à Mad^e de Torres.

Longtems on mangea en silence, enfin le Viceroi s'adressant à Mad^e de Torres lui dit : “ Mad^e j'ai vû avec peine que dans une lettre que vous me fites parvenir en Amérique, vous ayez semblé douter que je vins[s]e remplir la promesse que je vous avois faite il y a treize ans et quelques mois.

— Monseigneur /:dit Marie:/ véritablement ma nièce paroïtroit et seroit même plus digne de votre grandeur, si j'eusse pensée que ce fut votre serieux.

— On voit bien /:réprit le Vice-Roi:/ que vous êtes d'Europe ; car dans le nouveau monde, l'on sait bien, que je ne plaisante jamais. ”

Ensuite la conversation tomba et ne se releva plus. Lorsque on fut levé de table, le Viceroi me conduisit jusqu'à la porte de mon appartement. Les deux Tantes allèrent chercher la véritable Elvire que l'on avoit fait manger à la table du Majordome, et je restai avec sa femme de chambre qui étoit devenuë la mienne. Elle savoit que j'étois un garçon, et ne m'en servit pas avec moins de zèle. Mais elle avoit aussi une peur affreuse du Viceroi. Nous nous encourageâmes mutuellement, et nous finimes par rire d'assez bon cœur.

Mes tantes revinrent, et comme le Viceroi avoit fait dire, qu'il ne nous réverroit plus de la journée. Elles firent entrer secretement Elvire et Lonzeto. Alors la joye fut complete, nous rimes comme des fous et les tantes charmées d'avoir un jour de répi partagerent presque notre gaité.

Lorsque la soirée fut plus avancée, nous entendimes une guitarre, et nous appercumes l'amoureux Vice Roi, enveloppé d'un manteau de couleur sombre et demi caché par une maison voisine. Sa voix qui n'étoit plus celle d'un jeune homme, avoit encore de la beauté ; mais il chantoit très juste, et l'on pouvoit juger qu'il s'étoit beaucoup occupé de Musique

La petite Elvire qui étoit au fait des usages de la Galanterie, ôta un de mes gands et le jetta dans la ruë. Le Vice Roi le ramassa le baisa et le mit dans son sein. Mais je n'eus pas plutôt accordé cette faveur, qu'il me parût, que ce seroit cent coups de verge de plus, que je recevrois, lorsque le Vice Roi viendroit à savoir quelle espèce d'Elvire j'étois. Cette réflexion me rendit si triste, que je ne songeai

¹ Le texte n'a pas été compris par le copiste.

plus qu'à m'aller coucher. Elvire et Lonzeto prirent congé de moi, et répandirent quelques larmes. “ A demain /:leur dis-je:/

— Peut-être /:me répondit Lonzeto:/ ” Puis je me couchai dans une même chambre avec ma nouvelle tante. Je me déshabillai le plus modestement que je pus, ce qu'elle observa aussi de son côté.

Le lendemain matin, nous fumes reveillés par ma Tante Dalanosa, qui nous apprit qu'Elvire et Lonzeto, s'étoient échappés pendant la nuit, et que l'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Marie de Torres. Quant à moi dans le premier instant. Il me parut que je n'avois d'autre parti à prendre que de devenir Vice Reine à la place d'Elvire.

Comme le Chef Bohémien en étoit à cette endroit de son récit. Un des siens vint lui parler d'affaires. Il se leva et demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son récit.

Rebecca observa avec une sorte d'impatience que nous étions toujours interrompus à l'endroit d'une histoire le plus intéressant. — Ensuite on parla de choses indifférentes. Le Cabaliste dit qu'il avoit eû des nouvelles du Juif errant qui avoit déjà passé le Mont Balkan, et seroit bientôt en Espagne. Je ne sais plus ce qu'on fit le reste de la journée. C'est pourquoi je passe à celle du lendemain qui fut plus fertile en événements.

M'étant éveillé avant l'aurore. Il me prit fantaisie d'aller du côté de la potence désastreuse de Los hermanos, et voir si je n'y trouverois pas quelque nouvelle victime. Ma course ne fut point vaine. Je trouvai effectivement un homme couché entre les deux pendus. Il paroissoit lui même privé de sentiment. Je touchai ses mains qui étoient roides ; mais conservoient néanmoins un reste de chaleur. J'allai chercher de l'eau au fleuve, et lui en jetai au visage. Voyant qu'alors il donnoit quelques signes de vie, je le pris dans mes bras, et je le portai hors de l'enceinte du Gibet. Il reprit ses sens, me fixa d'abord avec des yeux égarés, puis m'échappant tout à coup, il se mit à courir dans la campagne. Je le suivis quelque tems des yeux. Enfin voyant qu'il alloit disparaître dans les buissons et peut-être se perdre dans le désert. Je crus qu'il étoit de mon devoir de courir après lui et de le ramener. Il se retourna, et me voyant courir, il courut encore plus fort, tomba rudement et se blessa au dessus de la tempe. J'employai mon mouchoir à panser sa blessure, après quoi je coupai un morceau de ma chemise dont je lui enveloppai la tête. Mon homme se laissa faire sans dire un mot. Voyant sa docilité, je crus devoir le conduire au Camp des Bohémiens. Je lui offris mon bras, qu'il accepta, et marcha à mes côtés sans que je pusse en tirer une parole.

Lorsque j'arrivai à la grotte, tout le monde y étoit rassemblé pour le déjeuner. On avoit gardé une place pour moi. L'on en fit une à l'inconnu sans demander qui il étoit. Ainsi le veulent les loix de l'hospitalité, et l'on n'y manque guères en Espagne.

L'inconnu prit du chocolat, en homme qui avoit besoin de se refaire. Le Chef Bohémien me demanda, si mon compagnon avoit été blessé par des voleurs “ Point du tout /:lui répondis-je:/ J'ai trouvé [*sic*] Monsieur évanoui sous le Gibet de Los hermanos. Dès qu'il eût repris ses sens, il s'est mis à courir dans la campagne. Craignant qu'il ne s'égara dans les bruyères, j'ai couru après lui, et j'allois l'atteindre au moment où il est tombé. La vitesse avec laquelle il couroit est cause qu'il s'en fait beaucoup de mal.

Ici l'inconnu pose sa cuillère, et se tournant vers moi avec un grand sérieux il me dit : “ Monsieur vous vous exprimez mal, et je soupconne que l'on vous a donné de mauvais principes. ” Vous jugez bien de l'effet que dut produire sur moi un pareil propos. Je me modérai cependant et je répondis : “ Monsieur l'inconnu, j'ose vous assurer que depuis mon enfance, l'on m'a donné les meilleurs principes et qu'ils me sont d'autant plus nécessaires que j'ai l'honneur d'être Capitaine aux Gardes Vallones.

— Monsieur /:reprit l'inconnu:/ je parlois des principes que l'on a pû vous donner sur l'accélération des graves, telle qu'elle à lieu le long d'un plan incliné. En effet puisque vous vouliez parler de ma chute, et rendre compte de la cause. Vous auriez du observer que le Gibet étant placé sur une hauteur, je courois sur un plan incliné. Et dès lors vous auriez pû considerer la ligne de ma course, comme l'hypothénuse d'un triangle rectangle, dont la base étant parallèle à l'horison, son angle droit eût été compris entre la même base, et une perpendiculaire, qui aboutiroit au sommet du rectangle. C'est à dire au pied de la potence. Alors vous auriez pû dire que mon accélération sur le plan incliné étoit à la [*sic*] celle que j'aurois eû en tombant le long de la perpendiculaire, comme cette même perpendiculaire étoit à l'hypothénuse. C'est cette acceleration ainsi évaluée qui m'a fait tomber si rudement et non pas le redoublement de ma vitesse ; mais cela n'empêche pas que vous soyez Capitaine aux Gardes Vallones. ”

Après avoir ainsi parlé l'inconnu reprit sa tasse, me laissant dans l'incertitude sur la manière, dont je devois prendre ses raisonnements et ne sachant même s'il avoit parlé sérieusement où s'il s'étoit moqué de moi.

Le Chef Bohémien, me voyant quelques dispositions à me fâcher, voulut donner un autre tour à la conversation et dit : “ Ce gentilhomme qui paroît savoir très bien la géométrie doit avoir besoin de repos. Il y auroit de l'indiscrétion à le faire parler aujourd'hui. C'est pourquoi si la société le trouve bon, je continuerai l'histoire que j'avois commencé hier. ” Rebeca dit que rien ne pouvoit lui être plus agréable, et le Chef commença en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Au moment où l'on nous interrompoit hier je vous contois comment ma tante Dalanosa, étoit venuë nous annoncer que Lonseto, s'étoit évadé avec Elvire habillée en garçon, et toute la consternation où cette nouvelle nous plongea. La Tante Torres qui avoit perdu à la fois sa nièce et son fils en étoit dans une douleur inconcevable. Et moi, il me sembloit qu'abandonnée par Elvire, il ne me restoit plus qu'à devenir Vice-Roi, en sa place, où bien à recevoir un châtiment que je craignois plus que la mort. J'étois à faire mes réflexions sur cette cruelle alternative, lorsque le Majordome m'annonça qu'il falloit partir, et m'offrit son bras pour descendre l'escalier. J'avois l'esprit si frappé de la nécessité de devenir Vice Reine, que par un mouvement involontaire je me rengorgeai, et pris le bras du Majordome, avec un air de dignité et de modestie, qui fit rire mes tantes en dépit de leur chagrin.

Ce jour là le Vice-Roi ne caracola point auprès de mes portières. Nous le trouvâmes à Torquemada à la porte de l'Auberge. La faveur que je lui avois accordé la veille, l'avoit rendu hardi. Il me montra mon gand caché dans son sein, et puis il me présenta la main pour descendre de ma litière, la serra un peu et là baisa. Je ne pus me défendre d'une sorte de plaisir, et me voyant ainsi traité par un Vice-Roi ; mais j'étois toujours troublé par l'idée du fouet qui succéderoit probablement à tous ces témoignages de respect.

Nous passâmes un instant dans l'appartement destiné aux femmes, et puis l'on annonça le diné. Nous fûmes placés à peu près comme la veille. Le premier service se passa dans un grand silence. Lorsque l'on commença de porter le second, le Vice Roi s'adressant à Madame Dalanosa lui dit : " J'ai appris, Madame, le tour que vous à joué votre neveu, avec ce petit coquin de valet d'écurie. Si nous étions au Mexique, ils seroient bientôt entre mes mains. Mais j'ai ordonné qu'on les cherche. Si on les trouve, votre neveu recevra solennellement le fouet dans la cour des Théatins, et le petit valet fera un tour aux galères. "

Ce mot de galère, joint à l'idée de son fils fit à l'instant évanouir Madame de Torres, et l'idée du fouet dans la cour des Théatins me fit tomber de ma chaise.

Le Vice-Roi, mit à me secourir, la galanterie la plus empressée. Je me remis un peu et fis assez bonne contenance pendant le reste du repas. Lorsque l'on fut levé de table, le Vice-Roi au lieu de me conduire dans mon appartement me mena avec les deux tantes, sous des arbres qui étoient vis à vis de l'Auberge, et nous ayant fait asseoir, il nous dit " Mes dames, je me suis aperçu que vous aviez pris aujourd'hui quelqu'ombrage, d'une apparente dureté que l'on voit dans mes manières, et qu'apparemment j'ai gagnée dans les divers emplois que j'ai exercés. J'ai réfléchi aussi que vous ne pouviez me connoître que sur quelques traits de ma vie, dont vous ignorez les motifs et l'enchaînement. Il me semble donc, que vous devez desirer savoir mon histoire, et qu'il convient que je vous la raconte. J'espère au moins qu'en me connoissant d'avantage, vous n'aurez plus de moi les frayeurs, que je vous ai vûes aujourd'hui. "

Après avoir ainsi parlé, le Vice-Roi se tut pour attendre notre réponse. Nous lui témoignames le plus vif desir de la connoître plus particulièrement. Il nous remercia de cette marque d'intérêt, et commença en ces termes.

Histoire du Comte de Pena Velez

Je suis né dans le beau pays qui environne Grénade, dans une maison de campagne, que mon père avoit sur les bords du Romantique prénil [*sic*]. Vous savez que les Poètes Espagnols placent dans notre province le Théâtre de toutes les scènes pastorales. Il[s] nous ont si bien persuadé que notre Climat devoit inspirer amour, qu'il n'est guères de Grenadin, qui ne passe sa jeunesse et quelque fois sa vie entière, sans autres occupations que d'aimer.

Lorsque chez vous [*sic*], un jeune homme entre dans le monde, son premier soin est de choisir une

dame de ses pensées, et si elle accepte son hommage, il se déclare son Embecevido, c'est-à-dire forcene de ses appas ! La dame en le recevant pour tel, prend un engagement tacite, de ne confier qu'à lui ses gands et son éventail. Elle lui donne aussi la préférence, lorsqu'il s'agit de lui apporter un verre d'eau, et l'Embecevido le présente à genoux. Deplus il à le droit de caracoler à ses portières, de lui offrir de l'eau benite à l'Eglise, et quelques autres privilèges de la même importance. Les maris ne sont point jaloux de ces sortes de relations, et ils auroient tort de l'être. D'abord parceque les femmes ne reçoivent point dans leurs maisons où d'ailleurs elles sont toujours environnées de Duégnés et de Caméristes. Et puis à vous dire le vrai, celles de nos femmes qui se décident à être infidèles à leurs maris, ne donnent point la préférence à leur Embecevido. Elles jettent les yeux sur quelque jeune parent qui ait accès dans la maison, et les plus corrompuës prennent des amants dans les dernières classes de la société.

Tel étoit le ton de la galanterie Grenadine, lorsque je parus dans le monde ; mais la mode ne m'entraîna point, ce n'est pas que je fusse insensible. Bien loin de là mon cœur avoit plus qu'un autre ressenti la tendre influence de votre climat et le besoin d'aimer fut le premier sentiment qui anima ma jeunesse.

Mais je ne tardai pas à me convaincre, que l'amour étoit tout autre chose que ce commerce de fadaïses que nos dames entretenoient avec leur Embecevido. Commerce qui véritablement n'avoit rien de coupable ; mais dont l'effet étoit pourtant d'intéresser le cœur d'une femme, pour un homme qui ne devoit jamais posséder sa personne et d'affoiblir ses sentiments pour celui auquel appartenoit sa personne et son cœur ; le partage me révolta. Amour et mariage ne me parurent devoir être qu'une seule et même chose. Et le mariage embelli de tous les traits de l'amour devint la plus secrète, comme la plus chère de mes pensées l'idole de mon imagination. Enfin il faut vous l'avouer, à force de caresser cette idée favorite, elle s'empara si bien de toutes les facultés de mon âme, que ma raison en ressentit quelque atteinte, et quelque fois l'on m'eût pris pour un véritable Embecevido.

Entrois-je dans une maison, bien loin de m'occuper de la conversation que l'on y faisoit. Je me plaisois à imaginer que la maison étoit à moi, et j'y logeois ma femme. Je meublois son sallon des plus belles toiles des Indes, de nattes de la Chine et de tapis de Perse, sur les quels je voyois déjà l'empreinte de ses pas. Je croyois voir aussi les carreaux sur lesquels, elle s'assoïoit de préférence. Sortoit-elle pour prendre l'air, elle trouvoit un balcon orné des plus belles fleurs, avec une volière peuplée des oiseaux les plus rares. Pour ce qui étoit de sa chambre à coucher, je n'osois y songer, que comme à un temple, que mon imagination craignoit de profaner. Pendant que je m'occupois ainsi, la conversation alloit toujours son train, je n'y prenois pas part, qu'en répondant à tort et à travers, lorsque l'on m'adessoit la parole. Et je repondois presque toujours avec un peu d'humeur, parceque je n'aimois pas à être troublé dans mes arrangements.

Telle étoit la façon singulière dont je me comportois dans les visites. A la promenade c'étoit même folie ; si j'avois un ruisseau à passer, j'entrais dans l'eau jusqu'à mi-jambes, ma femme passoit sur les pierres, s'appuyant sur mon bras. Et récompensant mes soins d'un sourire céleste. Les enfants me ravissoient. Je n'en rencontrais pas un que je ne le mangeasse de caresses. Et une femme nourrissant le sien me sembloit le Chef d'œuvre de la création...

Ensuite le Vice-Roi, se tournant de mon côté d'un air tendre et respectueux, me dit : “ Je n'ai pas changé d'avis sur ce point, et je me persuade que l'adorable Elvire, ne fera point passer dans le sang de ses enfants, le lait souvent impur d'une mercenaire. ”

Cette proposition me déconcerta, plus que vous ne pouvez l'imaginer. Je joignis mes mains et je dis : “ Monseigneur au nom du Ciel, ne me parlez jamais de choses pareilles ; car je n'y entens rien du tout. ”

Le Vice Roi me répondit : “ Mademoiselle, je ne me console point d'avoir allarmé votre innocence. Je vais continuer mon histoire, sans retomber dans une faute pareille. ” En effet il continua en ces termes :

Mes fréquentes distractions, firent penser à Grénade que j'avois perdu la raison, et véritablement il en étoit quelque chose. Où plutôt je paroissois fou, parceque ma folie étoit différente de celle de mes concitoyens. J'aurois passé pour sage, si j'eusse pu me résoudre à être le fou déclaré de quelque

Grénadine. Cependant comme cette réputation n'à rien de flatteur, je pris le parti de quitter ma patrie. J'y étois encore déterminé par un autre motif. Je voulois être heureux avec ma femme et heureux par elle. Si j'eusse épousé une Grenadine, autorisée par l'usage, elle se seroit cru permis d'accepter les hommages d'un Embecevido, et comme on l'a vû ce n'étoit pas mon compte.

Je me déterminai donc à partir et j'allai à la cour. J'y trouvai les mêmes fadaïses sous d'autres dénominations. Celle d'Embecevido, qui de Grenade a passé aujourd'hui jusqu'à Madrid, n'étoit point alors en usage. Les dames de la cour appelloient Corteho, leur amant préféré bien que malheureux, et elles appelloient simplement Galants, les amoureux encore plus maltraités, qui n'étoient payés au plus que d'un sourire, et cela une où deux fois par mois ; mais tous indistinctement portoient les couleurs de la belle, et caracoloient autour de sa voiture, ce qui fesoit tous les jours au Prado, une poussière qui rendoit inhabitables, toutes les routes voisines de cette belle promenade.

Je n'avois ni assez de fortune, ni un rang assez illustre pour être remarqué à la cour ; mais je m'y fis connoître par mon adresse dans les combats des Taureaux. Le Roi m'adressa plusieurs fois la parole, et les grands me firent l'honneur de rechercher mon amitié. J'étois entre-autre fort connu du Comte de Rovellas ; mais lorsque j'ai tué son Taureau, il étoit privé de sentiment, et n'a pû me reconnoître. Deux de ses piqueurs me connoissoient très bien ; mais il est à croire qu'ils étoient occupés ailleurs. Sans quoi, ils n'eussent pas manqué de réclamer les milles pièces de huit promises par le Comte, à qui lui donneroit des nouvelles de son libérateur.

Un jour que [je] dinois chez le Ministre de la Hazienda où Fixance [*sic*], je m'y trouvai placé, à côté de Don Henrique de Torres, le digne époux de Madame, il étoit venu à Madrid pour affaires. C'étoit la première fois que j'avois l'honneur de lui adresser la parole ; mais son air inspiroit la confiance, et je ne tardai pas à mettre la conversation sur mon sujet favori. C'est à dire sur le mariage et la galanterie. Je demandai à Don Henrique : si les dames de Segovie avoient aussi des Embecevidos, Cortellos et Galanes ?

“ Non /:me répondit-il:/ nos mœurs n'ont encore admis aucun personnage de cette espèce. Lorsque les dames vont à la promenade, appelée le Zocodover, elles sont à demi voilées, et il n'est point d'usage qu'on les aborde, soit qu'elles soient à piéd, où en voiture. Nous ne recevons non plus dans nos maisons, que la première visite, tant d'un homme que d'une femme ; mais il est d'usage qu'elles passent les soirées à leurs balcons qui sont peu élevés au dessus de la ruë. Les hommes s'arrêtent pour parler aux personnes de leur connaissance ; les jeunes gens après avoir rodé de balcon en balcon, finissent leur soirée devant quelque maison où il y ait une fille à marier.

Mais /:ajouta Monsieur de Torres:/ de tous les balcons de Segovie, c'est le mien qui reçoit le plus d'hommages, et il les doit à ma belle sœur Elvire de Marugna, qui à toutes les excellentes qualités de mon epouse, joint une beauté qui n'a pas sa pareille dans les Espagnes. ”

Ce discours de M^r de Torres, me fit une grande impression. Une personne aussi belle, douée de qualités aussi excellentes et dans un pays où il n'y avoit point d'Embecevido, me parut destinée par le Ciel à faire ma félicité. Plusieurs Ségoviens que je fis causer sur le même sujet, convenoient tous que la beauté d'Elvire étoit incomparable, je me déterminai à en juger par mes yeux.

Je n'avois pas encore quitte Madrid, que ma passion pour Elvire avoit déjà acquis une certaine force ; mais ma timidité augmentoit d'autant. Et lorsque je fus arrivé à Ségovie, je ne pus prendre sur moi, d'aller voir Monsieur de Torres ni aucune des connoissances que j'avois faites à Madrid. J'aurois voulu que quelqu'un prévint Elvire en ma faveur, comme j'étois moi même prevenu pour elle. J'envis ceux qu'un grand nom où des qualités brillantes annoncent avant qu'ils arrivent. Et il me sembla que si au premier abord, je ne fesois pas sur l'esprit d'Elvire une impression favorable, il me deviendroit ensuite impossible d'obtenir d'elle un sentiment de préférence.

Je passai plusieurs jours à mon auberge, ne voyant personne. Enfin je me fis conduire dans la ruë où demeuroit M^r de Torres. Je vis un ecriteau à la maison vis-à-vis. Je demandai s'il s'y trouvoit quelque chambres à louer. On m'en montra une sous le toit, je m'en accomodai pour le prix de douze réales, je pris le nom d'Alonzo, et dis être venu pour affaires de commerce.

Cependant toutes mes affaires se bornoient à régarder à travers ma jalousie, et sur le soir, je vous vis paroître à votre balcon, avec [l']incomparable Elvire : Vous le dirai-je ? Je crus au p[r]emier

moment ne voir qu'une beauté commune ; mais après un court examen, je m'aperçus facilement, que la parfaite harmonie que ses traits avoient entre eux rendoient sa beauté moins frappante ; mais qu'elle reprenoit tous ses avantages dès qu'on la comparoit à une autre femme. Vous même M^e de Torres vous étiez très belle, et j'ose vous dire, que vous ne pouviez soutenir la comparaison.

Du haut de mon grénier, je remarquai avec un plaisir extrême, qu'Elvire étoit parfaitement indifférente à tous les hommages, que même elle en paroisoit ennuyée. Mais cette observation m'ôta entièrement le desir, d'augmenter la foule des adorateurs. C'est-à-dire des gens qui l'ennuyoient. Je me résolus à la régarder de mes fenêtres, en attendant quelque occasion de me faire connoître, et s'il faut tout dire, je comptois un peu sur les combats de Taureaux.

Vous vous rappelerez Madame, qu'alors je chantois assez bien, je ne pus résister au desir de faire entendre ma voix. Lorsque tous les amoureux eurent régné leur logis. Je descendis et sur ma guitare, je chantai une tiranne du mieux qu'il me fut possible. J'en fis autant plusieurs soirs de suite. Enfin je m'aperçus que l'on ne se rétiroit chez vous, qu'après avoir entendu ma chanson. Cette observation remplit mon âme de je ne sais quel sentiment très doux, qui cependant étoit encore très loin de l'espérance.

J'appris alors que Rovellas étoit exilé à Segovie. J'en fus au désespoir, et je ne doutai pas un instant, qu'il ne devint amoureux d'Elvire, je ne me trompai point. Se croyant toujours à Madrid, il se déclara publiquement le Cortelhos de votre sœur, prit ses couleurs, où ce qu'il imagina être ses couleurs et en bariola ses livrées. Du haut de mon grenier, je fus longtems le témoin de son impertinente fatuité, et j'eus le plaisir de voir qu'Elvire, jugeoit sur ses qualités personnelles, plutôt que sur tout l'éclat dont il étoit environné ; mais il étoit riche, sur le point d'obtenir la Grandesse ; que pouvois-je offrir qui put entrer en comparaison avec des pareils avantages ? Rien sans doute. J'en étois si convaincu et j'aimois Elvire avec un tel désintéressement, que je finis par désirer sincèrement qu'elle épousa Rovellas. Je ne songeai plus à me faire connoître et je cessai de chanter mes tendres tirannes.

Cependant Rovellas n'exprimoit sa passion que par des galanteries, et ne fesoit aucune démarche pour obtenir la main d'Elvire. J'appris même que M^r de Torres vouloit se retirer à Villaca. J'avois pris une douce habitude de demeurer vis à vis de sa maison. Je voulus m'assurer le même avantage à la campagne. J'allai à Villaca, j'y parus sous le nom d'un laboureur de Murcie. J'achetai la maison qui étoit vis-à-vis de la votre. Je là meublai à ma fantaisie. Mais comme les amants déguissés ont toujours quelque chose qui les fait reconnoître, j'imaginai d'aller chercher ma sœur à Grénade, et de la faire passer pour ma femme, ce qui me paroisoit devoir écarter tout soupçon. Lorsque j'eus pris tous mes arrangemens, je réournai à Ségovie, où j'appris que Rovellas se préparoit à donner un Magnifique combat de Taureaux... Mais Madame de Torres, vous aviez alors un fils de deux ans. Voudriez vous bien m'en dire des nouvelles ?

La Tante Torres, se rappelant que cet enfant étoit le même valet de mule, que le Vice-Roi destinoit aux galères une heure auparavant, ne sut que répondre, tira son mouchoir et fondit en larmes.

“ Pardonnez /:dit le Vice-Roi:/ je vois que je vous rétrace quelque cruel souvenir ; mais la suite de mon histoire exige que je vous parle de ce malheureux enfant. ”

Vous vous rappelerez qu'il eût alors la petite vérole, vous eûtes pour lui les plus tendres soins, et je sais qu'Elvire passoit aussi les jours et les nuits près du petit malade. Je ne pus résister aux plaisirs de vous informer qu'il étoit encore un mortel qui partageoit vos peines, et toutes les nuits j'allai près de vos fenêtres, chanter quelques mélancoliques romances. Je ne sais Mad^e de Torres si vous vous en rappelez.

“ Je m'en rappelle très bien /:répondit elle:/ et je le racontois hier à Madame. ”

Le Vice-Roi continua en ces termes :

La maladie de Lonzeto fesoit la nouvelle de toute la ville ; car c'étoit elle qui retardoit la fête de Taureaux. Le rétablissement de cet enfant, causa une joye universelle.

La fête eût lieu, et ne dura pas longtems. Rovellas fut cruellement mal traité par le premier Taureau. Lorsque j'eus plongé mon épée dans le flanc de l'animal, je jettai un coup d'œil vers votre loge, et je vis qu'Elvire se penchoit vers vous et parloit de moi avec une expression qui me fit plaisir.

Cependant je me perdis dans la foule.

Le lendemain Rovellas un peu rétabli, demanda la main d'Elvire, on dit qu'il ne fut pas accepté. Il dit qu'il l'étoit ; mais comme j'appris que vous vous disposiez à partir pour Villaca, j'en conclus qu'il avoit été refusé. Je partis moi même pour me rendre à Villaca, où je pris toutes les manières d'un laboureur, conduisant moi même ma charuë, où du moins en faisant le semblant ; car je laissois tout faire à mon valet.

Au bout de quelques jours comme je révenois chez moi à la suite de mes bœufs et donnant le bras à ma sœur qui passoit pour ma femme, je vous vis avec Elvire et votre époux, vous étiez assise devant la porte de votre maison, et vous preniez le chocolat. Vous me reconnutes ainsi que votre sœur ; mais je ne me trahis point. J'eus cependant la malice pour accroître votre curiosité de jouer en rentrant chez moi quelques uns des airs que j'avois fait entendre pendant la maladie de Lonzeto. Je n'attendois plus pour me déclarer que d'être sur qu'Elvire avoit refusé Rovellas.

“ Ah, Monseigneur /:dit Madame de Torres:/ il est sur que vous etiez parvenu à interesser Elvire, et il est sur aussi qu'elle avoit refusé Rovellas. Si elle l'à épousé ensuite, c'est peut-être qu'elle vous à cru marié.

— Madame /:réprit le Vice-Roi:/ La Providence avoit sans doute ses desseins sur mon indigne personne. En effet, si j'eusse obtenu la main d'Elvire les Chirigous, les Ascapelques, et les Apalaches n'eussent pas été convertis à la fois [*sic*] Chretienne. Et la croix, signe sacré de notre rédemption, n'eût pas été plantée à trois degrés au Nord de la mer Vermeille.

— Cela peut-être /:dit Madame de Torres:/ mais ma sœur et mon mari vivoit [*sic*] encore. Cependant Monseigneur veuillez bien reprendre la suite de votre histoire. ”

Le Vice-roi continua en ces termes :

Quelques jours après votre arrivée à Villaca, un homme venu exprès de Grenade m'apprit que ma mère étoit dangereusement malade. L'amour fit place à la tendresse filiale et je partis avec ma sœur. La maladie de ma mère dura deux mois, et elle rendit l'âme dans nos bras. Je là pleurai pas assez longtems peut-être et je repris le chemin de Ségovie, ou j'appris qu'Elvire étoit devenuë Comtesse de Rovellas.

Je sus en meme tems que le Comte avoit promis une récompense de Cent pièces de huit à celui qui découvreroit son liberateur. Je lui répondis par une lettre anonyme et je partis pour Madrid où je sollicitai de l'emploi en Amerique. Je l'obtins et m'embarquai le plutôt qu'il me fut possible. Mon séjour à Villaca avoit été un Mystère, connu seulement de ma sœur et de moi. Je le croyois du moins ; mais nos gens sont des espions nés auxquels rien n'échappe. Un domestique, qui n'avoit pas voulu me suivre dans le nouveau monde, entre [*sic*] au service de Rovellas et raconta toute l'histoire de la maison achetée à Villaca et de mon déguisement. Il fit cette confidence à la femme de chambre de la Duegna Major de la Comtesse. La femme de chambre le dit à la Duégne et celle ci pour se faire un merite de sa diligence reedit le tout au Comte. Celui-ci combinant ce déguisement avec ma lettre anonyme, mon habileté à combattre le taureau, et mon départ pour l'Amerique, en conclut que j'avois été l'amant heureux de son épouse. Je fus dans la suite informé de toutes ces circonstances. Mais à mon arrivée en Amerique, je fus bien surpris de recevoir une lettre ainsi conçu :

Seigneur Don Sanche de Penna Sombéré.

Je suis informé du commerce secrèt que vous avez eü avec l'infâme que je ne reconnois plus pour Comtesse de Rovellas. Vous pouvez chercher si vous le jugez à propos l'enfant qui naîtra d'elle. Quant à moi je vous suivrai de près en Amerique, où j'espère vous voir pour la dernière fois de ma vie.

Cette lettre me mit au desespoir, et ma douleur fut à son comble lorsque j'appris la mort d'Elvire, celle de votre époux, et celle de Rovellas, que j'eusse voulu convaincre de son injustice. Je fis cependant tout ce qui étoit en mon pouvoir pour repousser la calomnie et constater l'état de sa fille. Je pris donc l'engagement solennel de l'épouser dès qu'elle seroit en âge d'être mariée. Après avoir rempli ce devoir, je crus qu'il m'étoit permis de chercher la mort que ma religion m'empêchoit de me donner moi même.

Un peuple sauvage allié des Espagnols avoit la guerre avec des voisins. Je me fis recevoir dans la

nation. Il falloit pour être reçu souffrir que l'on piquota tout mon corps avec une aiguille, pour y imprimer la figure d'un serpent et d'une tortuë. Il falloit que la tête du serpent fut dessinée sur mon épaule droite, que son corps fit seize fois le tour du mien et que sa queue aboutit à mon orteil gauche. Pendant la Cérémonie, le sauvage qui opère pique à dessein les os des jambes et autres parties sensibles, et il est défendu au récipiendaire de pousser une plainte. Tandis que l'on me martirisoit nos sauvages ennemis hurloient déjà dans la plaine, et les nôtres entonnèrent la chanson de mort. Lorsqu'elle fut finie, je m'armai du Casse-tête et je volai au Combat. Nous en rapportâmes deux cent trente chevelures et je fus un Cacique sur le champ de Bataille.

Au bout de deux ans les nations du nouveau Mexique, furent converties à la foi Chretienne, et soumises à la Couronne d'Espagne.

Vous devez savoir à peu près le reste de mon histoire. Je suis parvenu à la plus grande dignité, dont un sujet du Roi des Espagnes puisse être revêtu. Mais charmante Elvire, je dois vous dire que vous ne serez jamais Vice-Reine. La Politique du Conseil de Madrid ne permet point que des hommes mariés aient en main d'aussi grands pouvoirs dans le nouveau monde. Du moment ou vous daignerez m'épouser, je ne serai plus Vice-Roi. Je ne puis mettre à vos pieds que mon titre de Grand d'Espagne, et une fortune sur laquelle je crois vous devoir quelques détails puisqu'elle doit nous être commune.

Lorsque j'eus fait la conquête de deux Provinces au Nord du nouveau Mexique le Roi me permit d'y exploiter une mine d'argent à mon choix. Je m'associai un particulier de la Vera Cruz, et dans la première année nous eûmes un dividende de trois millions de piastres fortes, cependant comme le privilege étoit en mon nom, j'eus la première année six cent mille piastres de plus que mon associé.

“ Monsieur /:dit l'inconnu:/ la part du Vice-Roi étoit d'un million huit cent mille piastres, et celle de son associé d'un million deux cent.

— Cela se peut bien /:dit le Chef:/

— Cela est repris l'inconnu la moitié de la Somme, plus la moitié de la différence. Tout le monde sait cela.

— A la bonne heure /:dit le Chef:/ ” et ensuite il continua en ces termes :

Le Vice-Roi voulant toujours m'instruire de l'état de sa fortune me dit : “ Dès la seconde année nous avançames plus profondément dans le sein de la terre, et il nous fallut construire des galeries, des puisards, des auvents : les dépenses qui n'avoient été que d'un quart. Augmentèrent d'un huitième et la quantité du minéral diminua d'un sixième. ”

Ici le Géomètre, tira de sa poche des tablettes et un crayon ; mais s'imaginant tenir une plume ; il trempa son crayon dans le chocolat. Voyant ensuite que le chocolat n'écrivait pas à son gré, il voulut essuyer sa plume contre son habit noir et l'essuya à la jupe de Rebecca. Après quoi il se mit à chiffrer dans ses tablettes. Nous rimes un peu de sa distraction et le Chef Bohémien poursuivit en ces termes :

“ Les obstacles augmentant encore dans la troisième année. Nous fûmes obligés de faire venir des mineurs du Pérou, auxquels nous donnâmes un quinzième du profit, sans les associer aux dépenses ; qui cette année augmentèrent de deux quinzièmes. Mais le minéral augmenta de six fois et un quart de ce qu'il avoit été dans la seconde année. ”

Ici je vis bien que le Bohémien cherchoit à embarasser le calcul du Géomètre. Et en effet affectant de donner à son recit toute la forme d'un Problème il continua en ces termes :

“ Depuis lors, Madame, nos dividendes ont constamment diminué de deux dix septième. Mais comme je mettois à intérêt l'argent que je tirois de la mine, et que j'y laissois aussi les intérêts que je joignis au Capital il en est résulté une fortune de Cinquante millions de piastres, que je mets à vos pieds ainsi que mes titres, mon cœur et ma main. ”

Ici l'inconnu se leva, et chiffrant toujours dans ses tablettes, il prit le chemin par lequel, les Bohemiennes alloient chercher l'eau dont elles avoient besoin, et un instant après, nous l'entendîmes tomber dans le torrent

Je courus à son secours, je me précipitai dans l'eau et après avoir lutté contre le courant, j'eus le bonheur de ramener notre distrait au rivage. On lui fit rendre l'eau qu'il avoit avalée, on alluma un grand feu ; et après nous avoir tous fixés avec des yeux où la langueur étoit peinte, il nous dit :

“ Messieurs soyez certains que le bien du Vice-Roi, se montoit à soixante millions, vingt cinq mille

cent soixante et une piastres, en supposant que la part du Vice-Roi fut toujours à celle de son associé comme dix huit cent à douze cent, où comme trois à deux. ”

Après avoir ainsi parlé, le Géomètre retomba dans une sorte de tethargie [*sic*], dont nous ne voulumes point le tirer, parce qu’il nous sembloit que le sommeil lui étoit devenu nécessaire. Il dormit jusqu’à six heures du soir ; mais il ne sortit de sa tethargie que pour tomber dans une suite de distractions qui ne finirent plus. D’abord il demanda : qui étoit tombé dans l’eau ? On lui répondit qu’il étoit tombé lui même dans l’eau, et que c’étoit moi qui l’en avois retiré. Alors se tournant de mon côté avec un grand air de politesse et d’affabilité. Il me dit : “ En verité, je ne croyois pas nager aussi bien. Je suis charmé d’avoir conservé au Roi un de ses meilleurs officiers ; car vous êtes Capitaine aux Gardes Vallones, vous me l’avez dit, et je n’oublie jamais rien. ”

L’on rit ; mais notre Géomètre ne se déconcerta point et continua à nous amuser par ses distractions.

Le Cabaliste n’étoit gueres moins preoccupé et ne parloit que du Juif-errant qui devoit lui donner des renseignements sur les deux demons appellés Emina et Zibeddé.

Rebecca prit mon bras, et me conduisant en un lieu où l’on ne pouvoit nous entendre, elle me dit : “ Seigneur Alphonse, je vous conjure de me dire votre opinion sur tout ce que vous entendez et voyez depuis que vous êtes dans ces montagnes. Et ce que vous pensés de ces maudits pendus, qui jouent de si vilains tours. ”

Je lui répondis : “ Madame, votre question m’embarasse infiniment. Le point qui interesse votre frère est un secret que j’ignore. Pour ce qui me régarde, je suis persuadé, que l’on m’a porté sous le Gibet, après m’avoir endormi au moyen d’un breuvage assoupissant. D’ailleurs vous m’avez parlé du pouvoir que les Gomelez exercent secrètement dans cette contrée.

— Ah oui /:dit Rebeca:/ je crois qu’ils veulent vous rendre Musulman, et peut-être ne feriez vous pas mal de céder à leurs desirs.

— Comment ? /:lui dis-je:/ seriez vous de moitié dans leurs vues ?

— Non /:me répondit-elle:/ se [*sic*] sont peut-être les miennes que je suis. Je vous ai déjà dit que je n’aimerois jamais, ni un homme de ma religion ni un chrétien ; mais réjoignons la société nous traiterons ce sujet une autre fois ”

Rebecca alla trouver son frère et moi je m’en fus de mon côté, reflechir à tout ce que j’avois vû et entendu ; mais plus je réfléchissois je le pouvois comprendre [*sic*].

Dix neuvième Journée.

Toute la société se rassembla de bonne heure à la grotte ; mais le Chef ne s’y trouva point. Le Géometre étoit très bien remis et toujours persuadé qu’il m’avoit retiré de l’eau, il me régardoit avec cet air d’intérêt, que l’on a pour ceux à qui l’on a rendus d’importants services. Rebecca le remarqua et s’en amusa beaucoup. Après que l’on eut mangé elle dit : “ Messieurs nous perdons beaucoup à l’absence du Chef ; car je mourois d’envie de savoir comment il avoit reçu le don de la main et de la fortune du Vice-Roi. Mais voici un Gentilhomme qui pouroit nous en dedomager, en nous contant son histoire à lui qui doit être fort interessante. Il paroît avoir cultivé des sciences qui ne me sont point étrangères, et tout ce qui a rapport à un homme comme lui à droit de me plaire infiniment ”

L’inconnu répondit : “ Madame, je n’imagine pas que vous vous soyez appliquée aux mêmes sciences que moi, puisque les femmes pour la plûspart n’en peuvent comprendre les premiers éléments ; mais enfin vous m’avez reçu ici avec tant d’hospitalité, que c’est un devoir pour moi de vous instruire de tout ce qui me concerne.

Je vous dirai donc que mon nom est... mon nom est...

— Comment /:dit Rebecca:/ seriez vous assez distrait pour oublier votre nom ?

— Point du tout /:répondit le Géometre:/ je ne suis point naturellement distrait... mais mon père dans sa vie à eû une forte distraction. Il a signé le nom de son frère à la place du sien, et cette distraction lui a fait perdre à la fois, sa femme, sa fortune et la récompense de ses services. Ainsi pour qu’une pareille chose ne m’arrive point, j’ai écrit mon nom sur mes tablettes et quand je veux signer, je copie ce qui est écrit.

— Mais /:dit Rebecca:/ il s’agit ici de nous dire votre nom, et non pas de le signer.

— Ah vous avez raison, dit l’inconnu ” puis il remit ses tablettes dans sa poche, et commença en ces termes :

Histoire du Géometre

Mon nom est Don Pedre Vélasquez, je descends de l’Illustre maison des Marquis de Velasquez, qui depuis l’invention de la poudre ont tous servis dans l’Artillerie, et ont donné à l’Espagne les meilleurs Officiers qu’elle aît eû dans cette arme. Don Ramire Vélasquez Grandmaître d’Artillerie sous Philipe quatre, fut fait Grand d’Espagne par son successeur. Il avoit deux fils, tous les deux maries. La branche ainée resta en possession des biens et de la Grandesse ; mais bien loin de se livrer à la mollesse des charges de cour. Les chefs de notre maison sont toujours restés appliqués aux glorieux travaux auxquels ils devoient leurs honneurs, et ils se fesoient d’ailleurs un devoir de soutenir et protéger la branche cadette.

Ceci dura jusqu’à Don Sanche cinquième Duc de Vélasquez arrière petit fils du fils aîné de Don Ramire. Ce digne Seigneur fut comme plusieurs de ses ancêtres, revêtu de la charge et dignité de Grand maître d’Artillerie, de plus il étoit Gouverneur de Galice, et résidoit dans cette province. Il avoit épousé une fille du Duc d’Albe, et ce mariage lui donna autant de bonheur que l’alliance de la maison d’Albe étoit honorable à notre famille. Mais la fecondité de la Duchesse, ne répondit pas si bien aux vœux de son Epoux. Elle n’eût qu’une fille qui fut appelée Blanche. Le Duc là destina, à devenir l’Epouse d’un Velasquez de la branche cadette, à laquelle elle transporterait la Grandesse et les biens de la branche ainée.

Mon père qui s’appelloit Don Henrique et son frère Don Carlos, venoient de perdre leur père, qui descendoit de Don Ramire au même degré que le Duc. Le Seigneur les fit venir tous les deux dans sa maison. Mon père avoit alors douze ans, et son frère onze. Leurs caractères étoient très différens. Mon père étoit sérieux, appliqué à l’étude et excessivement sensible. Son frère Carlos, étoit léger, étourdi, et incapable d’application. Le Duc ayant reconnu ces dispositions opposées, décida que mon père seroit son gendre, et pour que le cœur de Blanche ne fit pas un choix différent du sien, il envoya Don Carlos

à Paris, pour le faire élever sous les yeux du Comte de la Herreria son parent alors Ambassadeur en France.

Mon père par les excellentes qualités de son cœur et son application extraordinaire méritoit tous les jours d'avantage, les bontés du Duc, et la jeune blanche qui savoit qu'elle lui étoit destinée, s'attachoit toujours plus aux choix qu'avoit fait son père. Elle partageoit même les goûts de son jeune amant et le suivoit de loin dans la carrière des sciences. Imaginez un jeune homme dont le génie précoce, embrassoit tout l'ensemble des connoissances humaines, dans un âge ou d'autres en conçoivent à peine les éléments. Imaginez ensuite ce jeune homme amoureux d'une personne de son âge, d'un esprit supérieur. Avide de le comprendre et heureuse de ses succès qu'elle croyoit partager, vous aurez alors quelque idée du bonheur dont mon père jouissoit à cette courte époque de sa vie. Et comment Blanche ne l'eut-elle pas aimé ? Il étoit l'orgueil du vieux Duc, l'amour de toute la province, et il n'avoit pas encore vingt ans, que sa réputation commençoit déjà à s'étendre au delà de l'Espagne. Blanche aimoit son futur, et d'amour et d'amour propre. Mais Henrique, qui étoit tout cœur et tout âme, l'aimoit uniquement par tendresse. Il aimoit le Duc presque autant que sa fille, et souvent il pensoit à son frère Don Carlos. “ Ma chère Blanche, disoit-il à sa maîtresse. Ne trouvez vous pas que Carlos manque à notre bonheur. Nous avons ici bien des demoiselles aimables qui pourroient le fixer il est bien léger, il m'écrit bien rarement ; mais une femme douce et tendre acheveroit de former son cœur. Chère Blanche, je vous adore, je chéris votre père ; mais puisque la nature m'a donné un frère, pourquoi faut-il que nous soyons toujours séparés ? ”

Un jour le Duc fit appeller mon père et lui dit : “ Don Henrique. Je viens de recevoir du Roi nôtre maître une lettre que je veux vous communiquer. En voici le contenu :

Mon Cousin.

Nous en notre Conseil, avons pris la résolution de fortifier sur de nouveaux plans, les places qui servent à la défense de nos Royaumes.

Nous voyons l'Europe partagée entre les Systèmes de Vauban et de Cohorn. Employez les plus habiles sujets à écrire sur ces matières. Envoyez nous leurs mémoires. Si nous en trouvons un qui nous satisfasse Son auteur sera chargé lui même d'exécuter les plans qu'il aura donnés. Et notre Munificence Royale le recompensera en consequence.

Sur ce nous prions Dieu qu'il vous maintienne en sa sainte garde.

Moi. Le Roi

Eh bien /:dit le Duc:/ Mon cher Henrique, vous sentez vous en état d'entrer en lice ? je vous avertis que je vous donnerai pour rivaux les plus habiles ingénieurs, non seulement de l'Espagne, mais de l'Europe entiere. ”

Mon père réfléchit à ce que lui disoit le Duc, et puis il répondit avec assurance : “ Oui, Monseigneur. J'entre dans la carrière et je ne vous ferai pas de honte

— Eh bien /:dit le Duc:/ faites de votre mieux, et lorsque votre travail sera achevé rien ne retardera plus votre bonheur, Blanche sera à vous. ”

Vous pouvez imaginer avec quelle ardeur mon père se mit à l'ouvrage. Il y passoit les jours et les nuits, et lorsque son esprit épuisé, le forçoit à prendre quelque repos. Il passoit ce tems de récréation dans la société de Blanche, parloit de leur bonheur futur, et souvent du plaisir qu'il auroit à revoir Carlos, une année se passa ainsi.

Enfin divers mémoires, arrivèrent de tous les coins de l'Espagne et de toutes les parties de l'Europe. Ils étoient cachetés et déposés dans la Chancellerie du Duc. — Mon père vit qu'il étoit tems de mettre la dernière main à son travail, et il le porta à un point de perfection, dont je ne puis vous donner qu'une foible idée. Il commençoit par établir les grands principes de l'attaque et de la defense. Il monroit en quoi Cohorn, s'étoit conformé à ces principes et en quoi il s'en étoit écarté. Il mettoit Vauban fort au dessus de Cohorn ; mais il prédisoit qu'il changeroit une seconde fois de Système et l'évènement à justifié sa prédiction. Tous ces arrangements, étoient soutenus non seulement par une savante Théorie ; mais encore par des détails de localités, des devis de dépense, et surtout par des calculs effrayants, même pour les gens de l'art.

Lorsque mon père eût écrit la dernière ligne de son ouvrage, il lui sembla y découvrir mille défauts

qu'il n'avoit pas d'abord apperçus, et il alla tout tremblant se présenter au Duc, qui le lui rendit le lendemain en lui disant : " Mon cher neveu, le prix est à vous. Je me charge de faire parvenir le mémoire. Ne songez qu'à votre noce, elle se fera bientôt "

Mon père se jeta aux pieds du Duc et lui dit : " Monseigneur ayez la bonté de faire venir mon frère, mon bonheur ne sera point complet ; si je n'ai celui de l'embrasser après une aussi longue absence. "

Le Duc fronça le sourcil, et lui dit : " Je prevois que Carlos, nous rebattra les oreilles, de la grandeur de Louis quatorze ; mais puisque tu le veux, fessons le venir " Mon père baisa la main du Duc, et puis il alla chez sa future. Il ne fut plus question de Géométrie. L'amour remplissoit tous ses moments et toutes les facultés de son âme.

Cependant le Roi, a qui le projet de fortification tenoit fort à cœur, ordonna que tous les mémoires fussent lus et examinés. Celui de mon père, l'emporta tout d'une voix. Il reçut du Ministre une lettre qui lui annonçoit la satisfaction du Roi, et comme quoi Sa Majesté désiroit qu'il demanda lui même une récompense. Dans une autre lettre adressée au Duc, le Ministre fesoit entendre, que si le jeune homme demandoit la charge de Colonel Général d'Artillerie il l'obtiendrait peut-être.

Mon père alla porter sa lettre au Duc qui lui communique [*sic*] celle qu'il avoit reçuë. Mon père déclara ne pouvoir jamais prendre sur lui, de demander un grade qu'il ne croyoit pas avoir mérité, et il conjura le Duc de répondre au Ministre pour lui. Le Duc s'y refusa. " C'est à vous /:lui dit-il:/ que le Ministre a écrit, et c'est vous qui devez répondre. Surement le Ministre à ses raisons, et comme dans la lettre qu'il m'écrit, il vous appelle le jeune homme, il est à croire que votre jeunesse interesse le Roi, et qu'il veut mettre sous les yeux du Roi une lettre du jeune homme. Enfin nous saurons bien tourner la lettre de manière, à ne pas y faire paroître trop de présomption. " Après avoir ainsi parlé le Duc se mit à son bureau, et écrivit la lettre suivante :

Monseigneur.

La satisfaction du Roi qui m'est annoncée par Votre Excellence, est une récompense qui doit suffire à tout noble Castillan.

Cependant encouragé par vos bontés, j'ose demander l'agrément de Sa Majesté pour mon mariage avec Blanche de Velasquez heritière des biens et titres de notre maison.

Cet établissement ne ralentira point mon zèle pour le service. Heureux, si je puis par mes travaux mériter un jour, le rang et la charge de Colonel Général d'Artillerie, que plusieurs de mes ancêtres ont exercée avec honneur.

De Votre Excellence &c &c.

Mon père remercia le Duc de la peine qu'il avoit prise, porta la lettre chez lui, et là copia mot pour mot ; mais au moment d'y mettre la signature, il entendit que l'on crioit dans la cour : " Don Carlos est arrivé, Don Carlos est arrivé.

— Qui mon frère, où est-il, que je l'embrasse.

— Signez donc Seigneur Don Henrique, dit le courier qui devoit porter la Lettre au Ministre. "

Mon père plein de joye, que lui causoit l'arrivée de son frère et pressé par le courier, signa Don Carlos de Velasquez, au lieu de Don Henrique, cacheta la lettre et courut embrasser son frère.

Les deux frères s'embrassèrent en effet, mais Don Carlos se reculant aussitôt se prit à rire de toutes ses forces, et dit : " Mon cher Henrique tu ressembles comme deux gouttes d'eau au Scaramouche de la Comedie Italienne. Ta gonille te prend le menton comme un plat à barbe ; mais je t'aime comme cela, allons voir le bon homme. "

Ils monterent chez le vieux duc, que Don Carlos pensa étouffer en l'embrassant, ce qui étoit alors du bel air à la cour de France. Ensuite il lui dit : " Mon cher oncle ce bon homme d'Ambassadeur, m'avoit donné une lettre pour vous ; mais j'ai eû soin de l'oublier chez mon baigneur. Au reste, c'est égal Gramont, Roquelaure et tous les vieux vous embrassent.

— Mon cher Carlos /:dit le Duc:/ je ne connois aucun de ces Messieurs.

— Tampus pour vous /:réprit Carlos:/ ils sont fort bons à connoître ; mais où donc est ma future belle sœur, elle doit être fort embellie. "

Blanche entra dans ce moment, Don Carlos s'avança vers elle d'un air dégagé et lui dit : " Ma

divine sœur la coutume chez nous à Paris, est d'embrasser les femmes ” et il l'embrassa en effet au grand étonnement d'Henrique, qui ne voyoit Blanche qu'au milieu de ses Duègnes, et n'avoit jamais osé lui baiser la main.

Don Carlos dit encore mille choses inconvenables, qui affligèrent sincèrement Henrique et firent froncer les sourcils du Duc. Enfin ce Seigneur lui dit du ton le plus sévère : “ Allez quitter votre habit de voyage et il y aura bal ce soir. Rappelez vous que ce qui passe pour gentilles[s]e au delà des monts passe pour impertinence de ce côté-ci. ”

Carlos sans se déconcerter lui répondit : “ Mon cher oncle, je vais mettre le nouvel uniforme que Louis quatorze a donné à ses courtisans, et vous verrez que ce Prince est grand dans tout ce qu'il fait. J'engage ma belle Cousine, pour une Sarabande, c'est une danse Espagnole ; mais vous verrez ce que les françois en ont fait. ” Après avoir ainsi parlé, Don Carlos se retira en frédonnant un air de Lully. Son frère très affligé de ses travers, voulut l'excuser auprès du Duc et de Blanche ; mais il prénoit une peine inutile ; car le Duc étoit déjà trop prevenu contre lui, et Blanche ne l'étoit pas du tout.

Enfin le bal commença, Blanche y parut habillée, non pas à l'Espagnole ; mais à la française. Ce qui surprit tout le monde. Elle dit que cet habit lui avoit été envoyé par l'Ambassadeur son grand oncle et que son cousin l'avoit apporté. Mais cette explication ne satisfit point, et l'on ne laissa pas que de s'étonner.

Don Carlos se fit longtems attendre. Enfin il parut habillé comme on l'étoit à la cour de Louis quatorze. Il avoit un juste au corps bleu, brodé en argent, echarpe et aiguillete de satin blanc brodées de même, un rabat de point d'Alençon et une perruque blonde d'un volume enorme. Cet ajustement magnifique en lui même, le paroissoit d'autant plus, que nos derniers Rois de la maison d'Autriche, avoient introduit en Espagne un costume très mesquin. L'on avoit même abandonné la fraize qui l'auroit un peu relevé pour adopter la Gonille, telle que vous là voyez aujourd'hui aux Alguasils, et aux gens de loix. Ce qui ressembloit assez à l'habit de Scaramouche, comme l'avoit très bien observé Don Carlos.

Notre étourdi, déjà très différent des Cavaliers Espagnols par son costume, s'en distingua encore plus par la manière dont il entra dans le bal. Au lieu de saluer, où de faire la moindre politesse à qui que ce fut. De plus loin qu'on put l'entendre, il cria aux Musiciens : “ Taisez vous marauds. Si vous jouez autre chose que ma Sarabande, je vous donne de vos violons sur les oreilles. ” Ensuite il distribua les partitions qu'il avoit apportées, alla chercher Blanche, et la conduisit au milieu de la salle, pour danser avec elle.

Mon père convient que Carlos dansa supérieurement et Blanche qui avoit naturellement des graces infinies se surpassa en cette occasion. Lorsque la Sarabande fut achevée. Les dames se levèrent toutes à la fois pour faire compliment à Blanche sur la manière dont elle avoit dansé. Mais tout en là comblant elles tournoient les yeux sur Carlos, de manière à lui faire comprendre qu'il étoit lui le véritable objet de leur admiration. Blanche ne s'y trompa point et le suffrage secret des femmes, réleva à ses yeux le mérite du jeune homme.

Pendant le reste de la soirée Carlos ne quitta plus Blanche, et lorsque son frère s'approchoit, il lui disoit : “ Henrique mon ami, va t'en un peu résoudre quelque problème d'Algèbre ; tu auras tout le tems d'ennuyer Blanche lorsqu'elle sera ta femme. ” Blanche par des ris immodérés encourageoit ses propos insultants, et le pauvre Henrique se retiroit confondu.

Lorsque le souper fut servi, Don Carlos donna la main à Blanche, et alla se placer avec elle au haut de la table. Le Duc fronça le sourcil ; mais Henrique le pria de ne point faire de peine à son frère.

Don Carlos à souper entretint le monde des fêtes que donnoit Louis quatorze, et surtout du Balet de l'Olympe Amoureux où ce Prince avoit rempli lui même le rôle du Soleil, il dit savoir très bien ce pas, et que Blanche feroit à merveille le Rôle de Diane. Il distribua également les autres rôles et avant que l'on se leva de table, le balet de Louis quatorze fut arrangé. Henrique quitta le bal, et Blanche ne s'aperçu[t] point de son absence.

Le lendemain matin, mon père alla rendre ses devoirs à Blanche à l'heure accoutumée et la trouva repetant un pas avec Carlos. Trois semaines se passèrent ainsi. Le Duc étoit devenu sombre. Henrique devoit ses douleurs. Carlos disoit mille impertinences, que les femmes de la ville retenoient comme

autant d'oracles.

Blanche avoit la tête remplie de Paris, du Ballet de Louis quatorze, et ne savoit pas un mot de ce qui se passoit autour d'elle.

Un jour comme l'on étoit à table, le Duc reçut une dépêche de la cour ; c'étoit une lettre du Ministre conçuë en ces termes :

Monseigneur le Duc de Velasquez.

Le Roi nôtre maître, agrée le mariage de votre fille avec Don Carlos de Velasquez, confirme la Grandesse, et lui donne la charge de Colonel Général de l'Artillerie.

Votre affectionné &c &c.

“ Qu'est-ceci /:dit le Duc furieux:/ qu'est ce que le nom de Carlos fait dans cette lettre ? Blanche doit épouser Henrique. ”

Mon père pria le Duc de l'écouter avec patience, et puis il lui dit : “ Monseigneur j'ignore comment le nom de Carlos se trouve ici à la place du mien ; mais je suis sur qu'il n'y a point de la faute de mon frère. Ou plutôt il n'y a de la faute de personne, et ce changement de nom qui nous surprend entroit dans le décret de la providence. En effet vous devez vous être aperçu que Mademoiselle Blanche n'a point d'inclination pour moi, et qu'elle en a au contraire beaucoup pour Don Carlos. Ainsi sa main sa personne ses titres lui appartiennent et je n'y ai plus de droits. ”

Le duc s'adressa à sa fille, et lui dit : “ Blanche, Blanche, est-il vrai que ton âme soit légère et perfide ? ” Blanche s'évanouit pleura, et finit par avouer qu'elle aimoit Carlos.

Le duc au désespoir, dit à son père : “ Cher Henrique, s'il t'a enlevé ta maîtresse, il ne peut t'ôter la charge de Colonel Général d'Artillerie, c'est toi qui là mérite et j'y joindrai une partie de mon bien.

— Non Monseigneur /:réprit Henrique:/ tout votre bien appartient à Madame votre fille, et pour ce qui est de la charge de Colonel général, le Roi l'a donnée à mon frère, et certes il a bienfait ; car l'état ou se trouve mon âme, ne me permet point de servir ni dans ce grade, ni dans un autre. Permettez moi de me retirer. Je vais dans quelque saint azile, répandre ma douleur aux pieds des autels, et l'offrir en sacrifice, à celui qui à souffert pour nous. ”

Mon père quitta la maison du Duc et entra dans un Couvent de Cameldules, où il prit l'habit de Novice. Don Carlos épousa Blanche, la noce se fit sans bruit. Le Duc se dispensa d'y paroître. Blanche tout en désespérant son père, s'affligeoit des maux qu'elle avoit causés. Et Carlos malgré son impertinence, se trouva un peu deconcerté par la tristesse générale.

Bientôt le Duc eut une goutte remontée et sentit qu'il n'avoit pas longtems à vivre. Il envoya chez les Camaldules, et fit demander à voir encore une fois le frère Henrique. Alvarez Majordome du Duc, se rendit au Couvent et s'acquitta de sa commission. Les Camaldules ne lui répondirent point, parceque la règle leur défend de parler ; mais ils le conduisirent à la cellule de Henrique. Alvarez le trouva couché sur la paille couvert de haillons et enchaîné par le milieu du corps.

Mon père reconnut Alvarez et lui dit : “ Ami Alvar, comment trouves-tu la Sarabande, que j'ai dansé hier. Louis quatorze en a été content. Ces marauds de musiciens, ont mal joué. Et Blanche qu'en dit-elle ? Blanche... malheureux répons moi. ” Alors mon père agita ses chaînes, se mordit les bras, et tomba dans un affreux accès de rage. Alvarez se retira en fondant en larmes, et fit au Duc le triste récit de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain la goutte du Duc lui entra dans l'estomac et l'on désespara de ses jours. Près à mourir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit : “ Blanche, Blanche, Henrique me suivra de près. Nous te pardonnons. ” Ce furent les dernières paroles du Duc, elles s'insinuèrent dans l'âme de Blanche, et y portèrent le poison des rémords. Elle tomba dans une affreuse mélancolie.

Le nouveau Duc fit ce qu'il put pour distraire sa jeune épouse ; mais ne pouvant y parvenir, il l'abandonna à sa tristesse. Il fit venir de Paris une fameuse courtisane appelée la Jardin, et Blanche se retira dans un couvent. La charge de Colonel Général d'Artillerie ne pouvoit convenir au Duc, il essaya cependant de l'exercer ; mais ne pouvant en venir à son honneur, il envoya au Roi sa démission et lui demanda une charge de Cour. Le Roi le fit Grand maître de la Garderobe et il s'établit à Madrid avec la Jardin.

Mon père passa trois ans chez les Camaldules, enfin ces bons pères par des soins assidus et une

patience Angelique parvinrent à lui rendre l'usage de la raison. Alors il alla à Madrid, et se fit annoncer chez le Ministre. Ce Seigneur le fit entrer dans son cabinet et lui dit : “ Seigneur Don Henrique, votre affaire est venue à la connoissance du Roi, qui m'en a voulu de cette méprise, ainsi qu'à mes bureaux ; mais je lui ai montré votre lettre signée Don Carlos. Et la voici encore, dites moi s'il vous plaît, pourquoi vous n'y avez pas mis votre nom ? ”

Mon père prit la lettre, reconnut son écriture, et dit au Ministre : “ Monseigneur je me rappelle qu'à l'instant où j'ai signé cette lettre, on annonça l'arrivée de mon frère, la joie que j'en ai ressentie m'aura fait mettre le nom de mon frère à la place du mien. Mais ce n'est pas cette méprise qui a causé mes malheurs. Lors même que le brevet de Colonel Général eût été expédié en mon nom, je n'eusse point été en état d'exercer cette charge. Aujourd'hui ma tête est remise et je me crois capable de remplir les vuës que le Roi avoit à cette époque.

— Mon cher Henrique /:réprit le Ministre:/ Tout le projet de fortifications est tombé dans l'eau, et à la cour nous n'avons pas coutume de réparer des choses oubliées. Tout ce que je puis vous offrir, est la place de Ceuta. C'est-là tout ce que j'ai de vacant. Encore faudra-t-il que vous partiez sans voir le Roi. J'avouë que cette place est au dess[ous] de vos talents. D'ailleurs, il est cruel à votre âge de se confiner, sur un Rocher de l'Afrique.

— C'est là précisément /:répondit mon père:/ ce qui me fait accepter ce poste. Il me semble en quittant l'Europe échapper à ma cruelle destinée, et qu'en allant dans une autre partie du monde, j'y deviendrai comme un autre homme, et qu'enfin j'y trouverai la paix et le bonheur, sous l'influence d'astres plus favorables. ” Mon père se hâta de prendre ses provisions de Commandant, alla s'embarquer à Algésiras et arriva heureusement à Ceuta. En y débarquant il éprouva un sentiment délicieux. Il lui sembla toucher au Port après de longs jours d'orage.

Le premier soin du nouveau Commandant, fut de bien connoître tous ses devoirs, non seulement pour les remplir ; mais pour aller au delà. Quelque goût qu'il eût pour les fortifications, il ne s'occupait guère de cet objet. Parce que la place environnée d'ennemis Barbares étoit toujours assez bonne pour leur résister. Mais il employa toutes les ressources de son génie, à améliorer le sort de la garnison et des habitans, et à leur procurer toutes les jouissances dont leur position étoit susceptible. Renonçant pour y réussir à mille profits et avantages que les Commandants avoient eû jusqu'alors. Cette conduite le rendit l'idole de la petite Colonie. Mon père prit encore des soins infinis des prisonniers d'état qui étoient sous sa garde, et quelque fois il s'écarta en leur faveur de la triste règle de son instruction, soit en leur facilitant quelques moyens de correspondance avec leur famille, soit pour leur procurer d'autres douceurs.

Lorsque tout fut à Ceuta le moins mal possible, mon père recommença à se livrer à l'étude des sciences exactes. Les deux frères Bernouilly fesoient alors retentir le monde savant du bruit de leurs querelles. Mon père les appelloit en plaisantant Etéocle et Polinice ; mais au fond il y prenoit le plus vif intérêt, et souvent il se méloit au combat par des écrits anonymes, qui fournissoient des secours inattendus, à l'un ou à l'autre parti. Lorsque le grand problème des Iso-perimètres fut soumis à l'arbitrage des quatre plus grands Géomètres de l'Europe. Mon père leur fit parvenir des méthodes d'analyse que l'on peut regarder, comme des chefs d'œuvres d'invention ; mais l'on n'imagina point que leur auteur eût pû se résoudre à garder l'incognito, et l'on ne manqua point de les attribuer tantôt à l'un, tantôt à l'autre des deux frères. On se trompoit. Mon père aimoit les sciences et non pas la réputation qu'elles procurent. Ses malheurs l'avoient rendu farouche et timide.

Jacques Bernouilly mourut [*sic*] au moment de remporter une victoire complète, son frère resta maître du champ de bataille. Mon père vit bien qu'il s'étoit trompé, en ne considérant que deux éléments de la courbe. Mais il ne voulut point prolonger une guerre qui fesoit la désolation du monde savant. Cependant Nicolas Bernouilly ne pouvoit vivre en paix, il déclara la guerre au Marquis de l'Hopital, dont il revendiquoit toutes les découvertes, et quelques années après il s'en prit à Neuton lui même. Le sujet de ces nouvelles hostilités, étoit l'analyse infinitésimale que Leybnitz avoit trouvé en même tems que Newton et dont les Anglois avoient fait une affaire nationale.

Ainsi mon père passa les plus belles années de sa vie à considerer de loin ces grand[e]s batailles où les plus grands génies du monde combattoient avec les armes les plus acérées que l'esprit humain se

soit jamais forgé. Cependant l'amour que mon père avoit pour les sciences exactes, ne lui fesoit pas négliger les autres. Les rochers de Ceuta, sont l'asyle de nombre d'animaux marins, qui tiennent de très près de la nature des plantes et forment la transition entre ces deux grands règnes. Mon père en avoit toujours quelques uns de renfermés dans des bocaux et se plaisoit à observer les merveilles de leur organisation. Mon père avoit une bibliothèque de livres latins ou traduits en latin que l'on peut considerer comme sources historiques. Il avoit fait cette collection dans l'intention d'appuyer de preuves tirées des faits. Les principes de probabilité developpés par Bernouilly dans son livre intitulé *Ars conjectandi*.

Ainsi mon père vivant par la pensée passant alternativement de l'observation à la méditation étoit presque toujours renfermé chez lui, et la tentation [*sic*] continuelle de son esprit lui fesoit oublier cette cruelle époque de sa vie où sa raison avoit succombé sous le faix du malheur. Mais souvent aussi le cœur réprenoit tous ses droits, ce qui arrivoit surtout vers le soir, lorsque sa tête s'étoit épuisée par le travail de la journée. Alors comme il n'étoit point accoutumé à chercher des distractions hors de chez lui, il montoit sur sa terrasse et regardoit la mer et l'horizon borné au loin par les cotés de l'Espagne. Cette vue lui rappelloit les jours de gloire et de bonheur, où cheri de sa famille, aimé de sa maîtresse, admiré des hommes de merite, son âme enflammée du feu de la jeunesse, éclairée des lumières de l'âge mur, s'ouvroit à tous les sentimens qui font les délices de la vie ainsi qu'à toutes les conceptions qui font l'honneur de l'esprit humain. Ensuite il se rappeloit son frère lui enlevant sa maîtresse, ses biens, son état, et lui étendu sur la paille et privé de raison. Quelque fois il prenoit son violon et jouoit la fatale Sarabande, qui avoit décidé Blanche en faveur de Carlos. Cette musique lui arrachoit des larmes, et lorsqu'il avoit pleuré, il se sentoit soulagé. Quinze ans se passèrent ainsi.

Un soir le Lieutenant du Roi de Ceuta ayant affaire à mon père, vint chez lui un peu tard, et le trouva dans ces accès de melancolie. Après y avoir un peu réfléchi il lui dit : " Notre cher Commandant : je vous prie de m'accorder un peu d'attention. Vous êtes malheureux, vous souffrez, ce n'est point un secret nous le savons tous, et ma fille le sait aussi. Elle avoit cinq ans lorsque vous vintes à Centa, et depuis lors il ne s'est pas passé un seul jour, sans qu'elle ait entendu parler de vous avec adoration ; car vous êtes la Divinité tutelaire de notre petite Colonie. Souvent elle m'a dit : " Notre cher Commandant ne sent si fort ses peines, que parcequ'il n'a personne qui les partage. " Venez nous voir Seigneur Don Henrique, cela vous fera plus de bien que de compter les vagues de la mer. " Mon père se laissa conduire chez Inez de Ladonza [*sic*] il l'épousa au bout de six mois, et je suis né dix mois après leur mariage.

Lorsque mon foible individu, eut vû le jour, mon père me prit dans ses bras, et levant les yeux au Ciel, il dit " Oh Puissance qui à l'immensité pour exposant dernier terme de toutes les progressions ascendantes. Oh mon Dieu, voici encore un être sensible jetté dans l'espace, s'il doit être aussi misérable que l'a été son père, puisse ta bonté le marquer du signe de la soustraction. "

Après avoir fait cette prière, mon père m'embrassa avec transport et dit : " Non mon pauvre enfant, tu ne sera[s] point malheureux comme je l'ai été. Je jure le Saint nom de Dieu, que jamais je ne t'apprendrai les Mathématiques ; mais tu sauras la Sarabande, le ballet de Louis quatorze et toutes les impertinences qui parviendront à ma connoissance. " Ensuite mon père me baigna de ses larmes et me rendit à la sage femme.

Or je vous prie de faire attention à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les Mathématiques et de me faire apprendre à danser. Eh bien c'est l'inverse qui à lieu. Il arrive que j'ai une grande connoissance de sciences exactes, et je ne puis apprendre, je ne dis pas la Sarabande, puisqu'elle n'est plus en usage ; mais je dis aucune autre danse. Et à la verité je ne conçois pas que l'on retienne les figures des contredanses. En effet il n'y en à aucune de produite par un point générateur, ni selon une règle constante. Elles ne peuvent point être représentées par des formules, et il me paroît inconcevable qu'il y ait des gens qui puissent les garder dans leur mémoire.

Comme Don Pedre de Vélasquez en étoit à cet endroit de son récit, le Chef Bohémien entra dans la grotte, et dit : que les intérêts de la horde exigeoient que l'on se mit en marche, et que l'on s'enfonça dans la chaîne des Alphuharas.

" A la bonne heure /:dit le Cabaliste:/ nous en rencontrerons d'autant plutôt le Juif errant, et comme

il ne lui est pas permis de se reposer, il nous suivra dans la marche, et nous en jouirons d'autant mieux de sa conversation. Il a beaucoup vu, et il est impossible d'avoir plus d'expérience. ”

Ensuite le Chef Bohémien s'adressa à Vélasquez et lui dit : “ Et vous Seigneur Cavalier, voulez vous nous suivre, ou voulez vous se [*sic*] rendre sous escorte dans quelque ville du voisinage ? ”

Vélasquez réfléchit un instant et puis il dit : “ J'ai laissé quelques papiers à coté du mauvais grabat où j'ai couché avant hier, pour me réveiller sous le gibet où m'a trouvé Monsieur qui est Capitaine aux Gardes Vallones. Veuillez bien envoyer à la Venta Quemada. Si je n'ai pas mes papiers il est inutile que je continue ma route. Il faudra que je retourne à Ceuta. Tandis que vous enverrez à la Venta, je puis toujours faire route avec vous.

— Tous mes gens sont à votre service /:dit le Bohémien:/ j'en enverrai quelques uns à la Venta, et ils nous rejoindront à la première halte. ” Tout le monde plia bagage nous fimes six lieues, et nous passames la nuit sur je ne sais quel sommet désert.

Vingtième Journée.

Nous passâmes la matinée à attendre les gens, que le Chef Bohémien avoit envoyé à la Venta, pour y chercher les papiers de Velasquez, et par un mouvement de badauderie que je crois naturel à tous les hommes, nous avions les yeux fixés sur le chemin par lequel ils devoient venir, à l'exception de Velasquez qui ayant trouvé sur la pente d'un rocher une table d'ardoise polie par les eaux, l'avoit couverte de X de Z et d'Y grecs. Lorsqu'il eut assez calculé il se tourna vers nous, et demanda pourquoi nous nous impatientions. Nous lui répondîmes que c'étoit par ce que ses papiers n'arrivoient point. Il nous répondit que nous étions bien bons de nous impatienter pour lui, et que dès qu'il auroit achevé son calcul il s'impatienteroit avec nous. Alors il acheva ses équations et nous demanda ce que l'on attendoit pour partir ?

“ Ma foi /:dit le Cabaliste:/ Monsieur le Géomètre Don Pedre de Velasquez ; si vous ne connoissez pas l'impatience pour vous même, vous devez l'avoir appercuë quelque fois dans ceux à qui vous aviez affaire.

— Il est vrai /:répondit Velasquez:/ j'ai souvent observé l'impatience chez les autres, et il m'a paru que c'étoit un sentiment de mal aise que l'on put assigner la loi de cet accroissement [*sic*]. Cependant on peut dire en termes généraux qu'il est en raison inverse de la force d'inertie. Ensorte que [si] je suis deux fois plus difficile à emouvoir que vous, je n'aurai au bout d'une heure, qu'un degré d'impatience au lieu que vous en aurez deux. Il en est de même de toutes les passions que l'on peut très bien considerer, comme des forces motrices.

— Il me semble /:dit Rebecca:/ que vous connoissez parfaitement les ressorts du cœur humain et que la Géometrie est la route la plus sure pour arriver au bonheur.

— Madame /:réprit Velasquez:/ cette recherche du bonheur, peut ce me semble être comparée à la résolution d'une équation d'un degré supérieur. Vous connoissez le dernier terme et vous savez qu'il est le produit de toutes les racines ; mais avant d'avoir épuisé les diviseurs vous arrivés à nombre de racines imaginaires. En attendant la journée se passe et vous avez eû le plaisir de calculer. Il en est de même de la vie humaine, vous y arrivés aussi à des quantite[s] imaginaires, que vous avez pris pour des valeurs réelles ; mais en attendant vous avez vécu, et de plus vous avez agi. Or l'action e[st] la loi universelle de la nature. Rien n'y est en repos. Ce rocher vous paroît réposer, parceque la terre sur la quelle il repose, lui oppose [une] réaction supérieure à sa pression ; mais si vous mettez le pied sous le roc, vous vous appercevriez de son action.

— Mais /:dit Rebeca:/ ce mouvement que l'on appelle amour, peut-il être soumis au Calcul. On assure par exemple que l'amour chez les hommes diminue par l'intimité, et qu'il augmente chez les femmes. Pouvez vous m'en dire la raison ?

— Madame /:dit Velasquez:/ le problème que vous me proposéz, suppose que l'un des deux amours vâ en croissant et l'autre en diminuant. Ensorte qu'il y à nécessairement un instant quelconque où les deux amants s'aimeront également et precisement autant l'un que l'autre. Dès lors la question rentre dans les maximis et minimis, et le problème pouroit être représenté par une courbe. J'ai imaginé pour tous les problèmes de ce genre une demonstration très élégante. S'appelle X... ”

Comme Velasquez en étoit à cet endroit de son analyse, l'on aperçut les gens envoyés à la Venta. Ils apportèrent quelques papiers que Velasquez examina avec soin, après quoi il dit : “ Tous mes papiers s'y trouvent à l'exception d'un seul, qui à la vérité ne m'est pas très nécessaire ; mais qui m'a fort occupé la nuit où je me suis trouvé transporté sous le Gibet. N'importe que je ne vous arrête pas ”

L'on partit en effet. L'on marcha une partie du jour. On s'arrêta l'on se rassembla dans la tente du Chef et lorsque l'on eût soupé, on le pria de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

Suite de l'histoire du Chef Bohémien.

Vous m'aviez laissez avec le terrible Vice-Roi, qui daignoit m'instruire de l'état de sa fortune.

“ Je m’en rappelle très bien /:dit Velasquez:/ et cette fortune se montoit à Soixante millions, vingt cinq mille, Cent soixante et une piastre[s].

— À la bonne heure dit le Bohémien ” et il reprit ainsi le fil de son discours.

Si le Vice Roi m’avoit fait peur des le moment où je l’avois vû. Il m’en fit bien d’avantage lorsque je sus, qu’on lui avoit brodé à l’aiguille un serpent qui fesoit seize fois le tour de son corps et aboutissoit à son orteil gauche. Je fis donc très peu d’attention à ce qu’il me disoit sur l’état de sa fortune. Mais il n’en fut pas de même de la Tante Torres, elle rassembloit tout ce qu’elle avoit de courage et dit au Vice-Roi : “ Monseigneur votre fortune est sans doute très grande ; mais celle de cette jeune personne doit aussi être considérable.

— Madame /:reprit le Vice-Roi:/ le Comte de Rovellas, avoit par ses prodigalités fort entamé sa fortune, et quoique j’aye supporté tous les frais de la procédure, je n’ai pû tirer de son bien que seize plantations à S^t Domingue. Vingt deux actions dans la mine d’argent de S^t Lugar, douze dans la Compagnie des Philippines, cinquante six dans l’Assiento, et d’autre menus effet. La Somme totale ne montant qu’à vingt sept millions de piastres fortes plus où moins. ”

Alors le Vice-Roi appella son secrétaire, et se fit apporter une Casette d’un bois précieux des Indes. Puis mettant un genoux en terre, il me dit : “ fille charmante d’une mère que mon cœur n’a point cessé d’adorer, daignez recevoir le fruit de treize années de soins ; car il m’en à fallû tout autant pour tirer ce bien des mains de vos avides Collatéraux ” Je voulus d’abord prendre la cassette d’un air tendre et gracieux. Mais l’idée de voir à mes genoux, l’homme qui avoit cassé la tête à tant d’Indiens, peut-être la honte de jouer un rôle étranger à mon sexe. Enfin je ne sais quel trouble m’alloit faire défaillir. Mais la tante Torres dont les vingt sept millions avoient singulièrement accru le courage, me rétint dans ses bras, et saisissant la cassette avec un mouvement où il paroissoit un peu d’avidité, elle dit au Vice-Roi : “ Monseigneur, cette jeune personne n’a jamais vû d’homme à ses genoux. Veuillez bien lui permettre de se retirer dans son appartement ” Le Vice Roi, baisa ma main, et ensuite me présenta la sienne pour me conduire à l’appartement que j’occupois. Lorsque nous y fumes nous fermâmes la porte à double tour, et la tante Torres s’abandonna à la joye la plus vive. Baisant cent fois la Casette et rémerciant le ciel de ce que le sort d’Elvire étoit non seulement assuré ; mais très brillant.

Un instant après l’on frappa à la porte. Nous vîmes entrer le Secrétaire du Comte avec un homme de loi, qui inventoria les papiers contenus dans la Casette, et exigea que Madame de Torres, en donna un reçu. Il ajoûta qu’étant mineure ma signature seroit superflue.

Ensuite nous nous renfermâmes encore les deux Tantes et moi. “ Mes dames /:leur dis-je:/ voila donc le sort d’Elvire assuré ; mais la fausse Rovellas, comment la ferons nous entrer aux Théatins, et la véritable où là trouverons nous ? ” A peine j’eus proféré ces paroles, que les deux dames se répandirent en hélas ! Madame Dalanosa s’imaginant déjà de me voir entre les mains des fustigateurs et Madame Torres craignant pour sa nièce et son fils, tant de dangers de toute espèce, aux quels etant [*sic*] exposés de malheureux enfants errants sans guide et sans appui. Chacun s’alla coucher fort tristement. Je rêvai longtems aux moyens de me tirer d’affaire. Je pouvois fuir aussi ; mais le Vice-Roi m’eut fait chercher de tous les côtés. Je m’endormis sans avoir rien trouvé et nous n’étions plus qu’à une journée de Burgos.

Le lendemain je ne trouvai rien non plus. Je rentrai dans ma litière. Le Vice Roi se remit à caracoler près de moi. Entremêlant la sévérité habituelle de ses traits de je ne sais quels airs tendres et empressés qui me mettoient fort mal à mon aise. Nous arrivâmes ainsi à un abreuvoir très ombragé, où nous trouvâmes une collation que nous avoient fait préparer les bourgeois de Burgos.

Le Vice Roi, me donna la main pour descendre de ma litière ; mais au lieu de me conduire au lieu du déjeuné, il me mena un peu plus loin, me fit asseoir à l’ombre, s’assit auprès de moi, et me dit :

“ Charmante Elvire ; plus j’ai le bonheur de vous approcher et plus je me persuade, que le Ciel vous à destinée, a embelir le soir d’une vie orageuse consacrée au bien de mon pays et à la gloire de mon Roi. J’ai assuré à l’Espagne la possession de l’archipel, des Philippines. J’ai découvert la moitié du nouveau Mexique. J’ai fait rentrer dans le devoir la râce turbulente des Incas. J’ai eû sans cesse à disputer mon existence, aux vagues de l’océan, aux intempéries de la ligne aux funestes exhalaisons des mines que je fesois ouvrir. Qui me payera ce nombre d’années les plus belles de ma vie. Je

pouvois les consacrer au repos, aux doux loisirs, à l'amitié, aux sentiments les plus délicieux. Sans doute le Roi des Espagnes et des Indes quelque puissant qu'il soit ne l'est point assez pour me récompenser. Mais vous adorable Elvire. Cette récompense est en votre pouvoir. Votre destinée unie à la mienne ne me laissera rien à désirer. Passant mes jours sans autre affaire que celle d'épier tous les mouvements de votre belle âme. Je serai heureux par un de vos sourires, et transpo[r]té de plaisir à la moindre marque d'affection qu'il vous plaira me donner. L'imâge de cet avenir paisible, succédant aux agitations de ma vie passée me ravit au point que j'ai pris cette nuit la resolution de hâter l'instant où vous serez à moi. Je vous quitte donc belle Elvire ; mais c'est pour me rendre à Burgos où vous verrez les effets de mon empressement ” Après avoir ainsi parlé le Vice-Roi, mit un genoux en terre, me baisa la main remonta à cheval et partit au grand galop.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elles étoient mes angoisses. Je m'attendois aux scènes les plus désagréables, et cette perspective désesp[é]rante, étoit toujours terminée par la fustigation, que je [ne] manquerois pas de recevoir dans la cour des Théatins. J'allai réjoindre les deux Tantes qui déjeunoient, je voulus leur faire part de la nouvelle déclaration du Vice-Roi ; mais il n'y eut pas moyen. L'impitoyable Majordome, me pressa de remonter en Litière et il falut obeir.

Arrivé aux portes de Burgos nous y trouvâmes un Page de mon futur époux, qui nous dit que nous étions attendus au Palais Episcopal. Une sueur froide que je sentis couler de mon front, m'avertit que j'existois encore ; car d'ailleurs la peur m'avoit plongé dans une sorte d'aneantissement dont je ne sortis que lorsque je me trouvai vis à vis du Vice-Roi, son clergé étoit au dessous de lui. Les principaux habitants de Burgos étoient assis du côté du Vice Roi. A l'autre bout de la salle étoit un autel préparé pour la ceremonie. L'archevêque se leva, me benit et me baisa au front.

Surmonté par tous les sentiments dont mon âme étoit agitée, je tombai aux pieds de l'archevêque, et alors comme inspiré par je ne sais quelle présence d'esprit je lui dis : “ Monseigneur, ayez pitié de moi, je veux être religieuse, oui je veux être religieuse ” Après cette déclaration dont toute la salle rétentit je crus convenable de m'évanouir. Je ne me relevai donc que pour rétomber dans les bras de mes Tantes, qui avoient bien de la peine à se soutenir elles mêmes, tant elles étoient émuës. J'avois les yeux entr'ouverts, et je vis que l'Archevêque se tenoit respectueusement devant le Vice-Roi, et sembloit attendre qu'il prit une résolution.

Le Vice-Roi pria l'Archevêque de reprendre sa place, et de lui laisser le tems de la réflexion. L'archevêque s'assit donc et me laissa voir la physionomie de mon Auguste adorateur, qui plus sevére encore que de coutume avoit une expression à faire trembler les plus hardis. Il parut quelque tems absorbé dans ses réflexions. Puis mettant fièrement son chapeau il dit : “ Mon incognito est fini. Je suis le Vice-Roi du Mexique. L'archevêque peut rester assis. ” Tout le reste de l'assemblée se leva avec respect.

“ Messieurs /:dit alors le Vice Roi:/ il y à aujourd'hui quatorze ans que d'infâmes Calomniateurs, m'ont accusé d'être le père de cette jeune personne. Je ne trouvai alors d'autre moyen de leur fermer la bouche, que de prendre l'engagement de l'épouser dès qu'elle auroit l'âge requis. Tandis qu'elle croissoit en graces et en vertu, le Roi agréant mes services, me fesoit monter de grade en grade, et m'a enfin revêtu de la dignité eminente qui me rapproche du Trône. Cependant le tems d'accomplir ma promesse étant venu, je demandai au Roi la permission de venir en Espagne et de m'y marier. La reponse du Conseil de Madrid fut que je pouvois venir ; mais que je n'aurois les honneurs de Vice-Roi, qu'au moment où je renoncerois au mariage. Il m'étoit en même tems défendu d'approcher de Madrid de plus de Cinquante lieuës. Je compris facilement que j'avois à renoncer au mariage, ou à la faveur de mon maître ; mais j'avois promis et il n'y avoit pas à balancer. Lorsque j'ai vû la Charmante Elvire, j'ai cru deviner que le ciel, vouloit me tirer de la voye des honneurs, et me faire trouver une felicity nouvelle dans les jouissances paisibles de la retraite ; mais puisque ce Ciel jaloux appelle à lui une âme dont le monde n'étoit pas digne. Je vous là remêts, faites là conduire au couvent des annonciades, et qu'elle y commence son noviciat. Je vais écrire au Roi et lui demander la permission de vénir à Madrid. ”

Après avoir ainsi parlé, le terrible Viceroi, salua tout le monde, remit son chapeau, l'enfonça sur ses yeux de l'air le plus sévére et reprit le chemin de son carosse. Il fut reconduit par l'Archevêque, les

Magistrats le Clergé et toute leur suite. Nous restâmes seuls dans la salle avec quelques sacristains qui déshabillaient l'autel. Alors les deux Tantes et moi, nous nous jettâmes dans une chambre voisine, et je courus à la fenêtre pour voir s'il n'y avait pas moyen de m'échapper et d'esquiver le couvent.

La fenêtre donnoit sur une cour intérieure où il y avait une fontaine. J'y vis deux petits garçons déguenillés et harrassés de fatigue, qui sembloient pressés de se désalterer. Je reconnus sur l'un d[']eux, les habits que j'avois échangés avec Elvire, je là reconnus elle même. L'autre garçon déguenillé étoit Lonsetto. Je poussai un cri de joye. Il y avait quatre portes dans la chambre ou nous étions. La première que j'ouvris donnoit sur un escalier qui conduisoit à la cour intérieure ou étoient mes polissons. Je courus les chercher et la bonne Torres pensa mourir de plaisir en embrassant ses enfants.

En ce moment nous entendimes l'Archevêque, qui ayant reconduit le Vice-Roi venoit me chercher pour me conduire au couvent des Annonciades. Je n'eus que le tems de me jeter sur la porte et de la fermer. Ma tante cria que la jeune personne avoit eû un second évanouissement, et qu'elle n'étoit pas en état de voir du monde. Nous nous hatâmes de changer encore une fois d'habits, on banda la tête d'Elvire comme si elle se fut blessée en tombant et l'on eût soin de lui cacher une partie du visage, a fin qu'on s'aperçut plus difficilement de l'échange.

Lorsque tout fut près je m'échapai avec Lonsetto. Et l'on ouvrit la porte, l'Archevêque n'y étoit plus ; mais il avoit laissé son Grand vicaire, qui conduisit au Couvent Elvire et Madame de Torres. Ma Tante Dalanosa, se rendit à l'auberge de Las Rozas, où elle m'avoit donné rendez vous. Nous y prîmes un appartement, et pendant huit jours nous ne songeâmes qu'à nous réjouir de l'heureuse fin de cette aventure, et des peurs qu'elle nous avoit causé.

Lonsetto, qui n'étoit plus muletier logeoit avec nous, et il étoit connu pour le fils de Madame de Torres.

Ma Tante fit plusieurs visites au Couvent des Annonciades. Il y fut convenu qu'Elvire, témoigneroit d'abord un grand desir d'entrer en Religion, que la ferveur de sa vocation iroit toujours en diminuant Qu'enfin on là feroit sortir, et que l'on demanderoit à Rome les dispenses nécessaires pour lui faire épouser son cousin germain

Bientôt nous apprimes que le Vice-Roi, avoit été à Madrid, et qu'on l'y avoit fort distingué. Il obtint même l'agrément de Sa Majesté pour faire passer ses biens et titres à son neveu, fils de cette sœur, qu'il avoit menée à Villaca, et peu de tems après il s'embarqua pour l'Amérique.

Quant à moi, les agitations d'un voyage aussi singulier avoient fort ajoûté à ce que mon humeur avoit déjà de léger et de vagabond. Et je ne songeois qu'avec répugnance à l'instant où il faudroit se cloître chez les Théatins ; mais mon grand oncle l'avoit résolu, et il falut s'y déterminer après tous les délais que je pus imaginer.

Comme le Chef Bohémien [...] à cet endroit de son histoire, on vint le [...] Chacun de nous fit quelques réflexions sur une aventure aussi bizarre. Mais le Cabaliste nous promit des recits bien plus extraordinaires que devoit nous faire le Juif errant, et il nous assura que le lendemain sans faute, nous rencontrerions l'extraordinaire personnage.

Fin du second Décaméron.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Troisième décaméron. **[3 MP]**

Description

Copie avec corrections autographes, propriété de la famille Potocki.

Mémoire sur l'expédition en Chine et Rapport du Comte Jean Potocki sur les travaux des savants attachés à l'ambassade destinée pour la Chine (Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2004, vol. II, p. 215) : même main.

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 219-312 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 371-506.

VINGT ET UNIEME JOURNÉE.¹

On se mit en marche, et le cabaliste, qui nous avoit promis le juif errant pour ce jour là, ne pouvoit modérer l'impatience qu'il avoit de ne point le voir paroître. Enfin nous apperçumes sur un sommèt éloigné, un homme, qui marchoit très vite et sans suivre de chemin... " Ah, le voyez-vous ? (dit Uzéda), le paresseux, le coquin ! Mettre huit jours a venir du fond de l'Afrique ! " En un instant le juif errant arriva jusqu'à nous. Lorsqu'il fut à la portée de la voix, le cabaliste lui cria : " Eh bien, puis-je encore prétendre aux filles de Salomon ?

— Non, non, lui cria le juif, vous n'y avez plus aucun droit, et vous avez même perdu, tout pouvoir sur les esprits, au dessus de la vingt deuxième classe. J'espère que vous ne conserverez pas longtems le pouvoir, que vous avez su prendre sur moi ! "

Le cabaliste parut rever quelques instants, et puis il dit : " A la bonne heure ; je ferai comme ma sœur. Nous parlerons de cela quelque autre fois ; en attendant, Monsieur le voyageur, je vous ordonne de marcher entre la mulle de ce jeune cavalier, et celle qui porte cet autre jeune homme. L'honneur de la Géométrie ! " Le juif errant sembla vouloir résister, mais le cabaliste lui adressa quelques mots intelligibles [*sic*], et l'infortuné vagabond commença en ces termes :

HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Ma famille est du nombre de celles, qui suivirent le grand Pontife Onias, et bâtirent un temple dans la basse Egypte, avec la permission de Ptolomée Philometor. Mon grand père s'appeloit Hiskias. Lorsque la fameuse Cléopatre épousa son frère Ptolemée Dénys, Hiskias entra dans sa maison en qualité de jowalier de la Reine ; mais il étoit aussi chargé d'acheter les étofes, les parures, et dans la suite ce fut lui qui dirigea les fêtes. Enfin je puis vous assurer, que mon grand père étoit un homme très important à la cour d'Alexandrie. Je ne le dis pas pour m'en vanter. Que m'en reviendrait-il ? Il y a dix sept siècles qu'il est mort ; et même quelque chose de plus ! car il est mort dans la quarante unième année d'Auguste. J'étois alors très jeune et je m'en rappelle apeine. Mais un certain Dellius m'a souvent entretenu de tous les événemens de ces tems là.

Vélasquez interrompit ici le juif errant pour lui demander, si ce Dellius étoit le musicien de Cléopatre, dont il est beaucoup question dans Flavien ?

C'est précisément le même, dit le Juif, ensuite il poursuivoit en ces termes :

Ptolomée ne pouvant avoir d'enfans de sa sœur, la crut stérile et la répudia après trois ans de mariage. Cléopatre se retira dans un port sur la mer rouge. Mon grand père la suivit dans son exil, et c'est alors qu'il eut occasion d'acheter pour sa maitresse, les deux belles perles, dont l'une fut dissoute

¹ Cette copie de 152 p. avec corrections aut. est reliée en maroquin rouge avec tranches et ornements dorés ; au dos : " TROISIEME DE CAMERON [*sic*] ". Il est composé de 7 cahiers de 12 f. pour les trois premiers et le dernier, de 10 f. pour le quatrième et le cinquième et de 8 f. pour le sixième.

Le filigrane est : J LARKING 1805 (pour les gardes : J NORWOOD 1806).

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Au verso de la première garde, au crayon : " N. 18 "

Au recto de la deuxième garde, au crayon : " 3. *Décameron* — Vingt et unième journée-Trentième journée. / Manuscrit trouvé à Saragosse / III. "

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

en un festin et avalée par Antoine.

Pendant la guerre civile éclata dans toutes les parties du monde Romain. Pompée se refugia chez Ptolomée Denys, qui lui fit couper la tête. Cette trahison qui devoit lui concilier la faveur de César, produisit un effet tout contraire. César voulut remettre Cléopâtre sur le Throne. Les Alexandrins prirent le parti de leur Roi avec un zèle dont l'histoire offre peu d'exemples. Mais ce Prince s'étant noyé par accident, rien ne s'opposa à l'ambition de Cléopâtre qui ne mit pas non plus de bornes à sa reconnaissance.

César avant de quitter l'Égypte fit épouser à Cléopâtre le jeune Ptolemée, qui étoit son frère et son beau frère, étant le cadet de Ptolomée Denys, qu'elle avoit épousé en premières noces. Ce Prince n'avoit que onze ans. Cléopâtre étoit enceinte et son enfant fut appelé Césarion, pour que l'on ne put avoir aucun doute sur son origine.

Mon grand père qui avoit¹ alors vingt cinq ans songea à se marier. C'étoit assez tard pour un juif, mais il avoit eu toujours de la répugnance à prendre une femme dans les familles d'Alexandrie. Ce n'est pas que nous fussions regardés comme schismatiques par les juifs de Jérusalem, cependant dans l'esprit de notre religion, il ne devoit y avoir qu'un seul temple. L'opinion générale c'étoit que notre temple d'Égypte fondé par Onias, deviendroit l'occasion d'un schisme, comme avoit été celui de Samarie, ce² que les Juifs regardoient comme l'abomination de la désolation.

Ces motifs de piété, et les dégoûts qui ne manquent jamais dans les cours, fesoient désirer à mon père [*sic*] de se retirer dans la ville sacrée du Seigneur et de s'y marier. Mais vers ce tems là, un juif de Jérusalem, appelé Hillel, vint à Alexandrie avec sa famille pour quelques affaires de commerce. Sa fille ainée appelé Melca fixa le choix de mon grand père. Sa noce se fit avec une magnificence extraordinaire. Cléopâtre et son jeune époux l'honorèrent de leur présence.

Quelques jours après la Reine fit appeler mon grand père et lui dit : “ Mon cher Hiskias, je viens d'apprendre que César est nommé Dictateur perpétuel. Maître des vainqueurs du monde ; sa fortune l'a placé³ à une élévation où elle n'avoit encore mis aucun mortel, et bien au dessus des Bélus, des Sésostris, au dessus de Cyrus et d'Alexandre. Je suis plus glorieuse que jamais de l'avouer pour le père du petit Césarion. Cet enfant a bientôt quatre ans. Je veux que César le voye et l'embrasse. D'ici à deux mois⁴ je veux être partie pour Rome. Vous jugez bien que je dois y paroître en Reine. Je veux que le dernier de mes esclaves soit vêtu d'étoffes d'or, et que les plus vils de mes meubles soient massifs et enrichis de piereries. Quant à moi, je ne porterai que des perles et mes habits ne seront que de legers tissus du plus fin byssus. Prenez tous mes écrains, tout l'or qu'il y a dans mon palais, de plus mon trésorier vous complètera cent mille talents d'or. C'est le prix de deux Provinces que j'ai vendues au Roi des Arabes. Je saurai bien les lui reprendre à mon retour de Rome. Allez et que tout soit prêt en deux mois. ”

Cléopâtre avoit alors vingt cinq ans. Son jeune frère, qu'elle avoit épousé depuis quatre ans, et qui n'en avoit alors que quinze, l'aimoit avec une passion extraordinaire. Lorsqu'il sut qu'elle devoit partir, il fit éclater le plus affreux desespoir et lorsqu'il prit congé de la Reine et qu'il vit son vaisseau s'éloigner, il en fut affecté au point que l'on craignit pour ses jours.

Cléopâtre mit à la voile et arriva au port d'Ostie, en moins de trois semaines. Elle y trouva des Gondoles magnifiques qui l'attendoient pour lui faire remonter le Tybre ; et l'on peut dire qu'elle entra en triomphe dans cette même ville, où les Rois ne venoient guère qu'attachés aux chars des généraux Romains.

César, qui étoit le plus aimable des hommes, aussi bien que le plus grand, reçut Cléopâtre avec des graces infinies, mais avec un peu moins de tendresse, qu'elle ne s'y attendoit. La reine plus ambitieuse que sensible n'y fit pas beaucoup d'attention et ne songea qu'à bien connoître Rome. Comme elle ne

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.*

³ *Aut.*

⁴ *Biffé* : je veux

manquoit pas de pénétration, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qui menaçoient le Dictateur. Elle lui en parla, mais tout ce qui ressemble à la crainte ne sauroit trouver accès chez les Hérôs. Cléopâtre voyant que César ne vouloit pas l'entendre, songea à tirer parti pour elle même de ses observations. Il lui paroissoit certain, que César seroit la victime de quelque conspiration et qu'alors le monde Romain se partageroit entre deux partis, l'un qui étoit celui des amis de la liberté, avoit pour chef visible le vieux Cicéron, personnage vaniteux, qui croyoit avoir fait de grandes choses, parce qu'il avoit fait de grands discours, qui auroit bien voulu se livrer à un loisir studieux, dans sa retraite de Tusculum, et cependant jouir de toute la considération attachée à la vie active des hommes d'Etat. Tous les gens de ce parti vouloient le bien et ne savoient pas le faire parce qu'ils n'avoient aucune connoissance des hommes. L'autre parti étoit celui des amis de César. Braves guerriers et meilleurs buveurs, qui se livroient à toutes leurs passions et savoient tirer parti de celles des autres. Le choix de Cléopâtre fut bientôt fait, elle temoigna beaucoup de considération pour Antoine et très peu pour Cicéron, qui ne le lui a point pardonné, comme vous le pouvez voir dans plusieurs lettres qu'il écrivoit alors à Atticus.

Cléopâtre ne voulant point attendre le dénouement du Drame, dont elle avoit démelé l'intrigue, reprit le chemin d'Alexandrie. Son jeune époux la reçut avec des transports de joie immodérés. Le peuple d'Alexandrie fut dans l'ivresse ; Cléopâtre paroissant partager le délire qu'elle inspiroit, gagna tout à fait les cœurs des Alexandrins, mais les gens qui la connoissoient s'aperçurent aisement, qu'il entroit beaucoup de politique dans ses démonstrations, et qu'il y avoit dans ses sentimens plus d'affectation que de sincérité. En effet lorsqu'elle se crut assurée d'Alexandrie, elle alla à Memphis où elle parut habillée en Isis et coiffée avec des cornes de vache. Ce qui lui gagna le cœur des Egyptiens. Elle sut également capter la bienveillance des Ethyopiens, des Nabathéens, des Lybiens, et de tous les peuples qui bordent l'Egypte.

Enfin la Reine revint à Alexandrie. César fut assassiné et la guerre civile éclata dans toutes les Provinces de l'Empire. Depuis ce moment Cléopâtre parut sombre et pensive, et ceux qui l'approchoient de plus près pénétrèrent son dessein, qui étoit d'épouser Antoine et de regner à Rome.

Un matin mon grand père, alla chez la Reine et lui présenta des pierreries nouvellement venues des Indes. Elle en parut fort contente, loua mon grand-père sur son gout, exalta son zèle et puis elle lui dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'excellentes Bananes confites, que [*sic*] je crois ont été apportées des Indes par les mêmes marchands de Serendive, de qui vous tenez ces pierres précieuses. Faites moi le plaisir de porter ces fruits à mon jeune époux et dites lui qu'il les mange pour l'amour de moi. ”

Mon grand père s'acquitta de sa comission et le jeune Roi lui dit : “ Puisque la Reine veut que je mange ces confitures pour l'amour d'elle, je veux que vous soyez temoin que je n'en laisserai pas une seule. ” Mais il n'eut pas encore mangé trois Bananes que ses traits se défigurèrent, ses yeux semblèrent s'efforcer à sortir de sa tête. Il poussa un cri douloureux et tomba sans vie sur le parquet. Mon grand père vit tout de suite qu'il avoit été l'instrument du plus affreux des crimes. Il se retira chez lui déchira ses habits, se revetit d'un sac et se couvrit la tête de cendres.

Six semaines après la Reine le fit chercher et lui dit : “ Mon cher Hiskias, vous devez savoir, qu'Auguste, Antoine et Lépide ont partagé entre eux l'Empire du monde. L'Orient est tombé en partage à mon cher Antoine et j'ai pris la résolution de l'aller joindre en Cilicie. Je veux mon cher Hiskias, que vous me fassiez construire un vaisseau qui ait la forme d'une conque et qui soit révetu de nacre en dedans et en dehors. Je veux que sur tout le pont de ce vaisseau, il regne un filèt d'or d'un tissu délicat à travers lequel, on me verra avec les attributs de Venus, entourée des graces et des amours. Allez et exécutez mes ordres avec votre intelligence accoutumée. ”

Mon grand père se jeta aux pieds de la Reine et lui dit : “ Ah Madame, daignez considerer que je suis Hébreu, tout ce qui a rapport aux divinités de la Grèce, me semble un sacrilège et je ne puis m'en meler en aucune manière !

— J'entends, reprit la Reine, vous regrettez mon jeune époux. Votre douleur est juste et j'en ressens moi même, plus que je ne m'y seroit attendue. Hiskias vous n'êtes pas fait pour la cour, et je vous dispense d'y paroître. ”

Mon grand père ne se le fit pas dire deux fois ; il alla chez lui, fit ses paquets et se retira dans une

maison qu'il avoit sur les bords du lac Maréotis. Là il ne s'occupa qu'à mettre ses affaires en ordre pour exécuter le plutôt possible le projet qu'il méditoit depuis longtems d'un établissement à Jérusalem. Il vivoit d'ailleurs dans la plus grande retraite, et ne recevoit aucun des gens qu'il avoit vû à la cour, à l'exception du musicien Dellius pour lequel il avoit toujours eu beaucoup d'amitié.

Cependant Cléopatre ayant fait exécuter un navire, tel a peu près, qu'elle l'avoit projeté, fit voile pour la Cilicie, dont les peuples la prirent réellement pour Vénus, et Marc Antoine trouvant que les Ciliciens ne se trompoient pas de beaucoup, suivit Cléopatre en Egypte, où leur noces furent célébrées avec une magnificence au dessus de toute description.

Comme le juif errant en étoit en cet endroit de sa narration, le Cabaliste lui dit : “ Mon ami en voilà assez pour aujourd'hui, car nous sommes arrivés au gîte. Tu passeras la nuit à tourner autour de cette montagne et demain tu nous joindras sur la route. Quant à ce que j'ai à te dire ce sera pour une autre fois. ” Le Juif errant jeta un regard affreux au Cabaliste et se perdit dans le creux du vallon.

VINGT DEUXIEME JOURNÉE.

Nous nous mimes en chemin d'assez bonne heure et lorsque nous eumes fait une couple de lieues, nous fumes joints par le juif errant, qui sans se le faire repeter, se plaça entre mon cheval et la mule de Vélasquez et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Cléopatre devenue l'épouse d'Antoine, jugea bien que le rôle qu'elle devoit jouer pour conserver son cœur devoit tenir du personnage de Phryné plutôt que celui d'Artémise, ou plutôt cette femme artificieuse, passoit avec une extrême facilité du ton d'une courtisane à celui d'une Reine et fesoit même parfaitement l'épouse tendre et fidèle. Elle savoit qu'Antoine étoit le plus voluptueux de tous les hommes et c'étoit surtout par les raffinemens de la séduction qu'elle cherchoit à le captiver. La cour imita les maitres, la ville imita la cour et tout le pays la capitale, si bien qu'en peu de tems l'Egypte entiere n'étoit qu'un vaste théâtre de prostitutions. Ces horreurs gagnèrent même la colonie Juive.

Mon grand père se seroit depuis longtems retiré à Jérusalem, mais les Parthes venoient de prendre cette ville et d'en chasser Herode fils d'Antipas, qui fut ensuite fait Roi de Judée, par Marc Antoine. Mon grand père forcé de prolonger son séjour en Egypte ne savoit plus où se retirer, car le lac Maréotis toujours couvert de gondoles, offroit jour et nuit les plus scandaleux spectacles. Enfin mon grand père prit le parti de faire murer celles de ses fenêtres qui donnoient sur le lac, et de se renfermer absolument chez lui, avec sa femme Melca et un enfant à qui il avoit donné le nom de Mardochée. D'ailleurs sa porte n'étoit ouverte qu'a son ancien ami Dellius. Plusieurs années se passerent ainsi, Hérode fut fait Roi et mon grand père reprit son projet d'établissement à Jérusalem.

Un jour Dellius vint à la maison et dit à mon grand père : “ Mon cher Hiskias, je suis venu prendre vos ordres pour Jérusalem où je suis envoyé par Antoine et Cléopatre. Donnez moi une lettre pour votre beau père Hillel. Je veux etre son hote¹ Quoique d'ailleurs je sois bien sûr que l'on me retiendra à la cour et que l'on ne me permettra pas de loger chez un particulier. ” Mon grand père voyant un homme qui partoît pour Jérusalem versa beaucoup de larmes. Il lui donna une lettre pour Hillel et une somme de vingt mille Dariques avec la comission de lui acheter la plus belle maison de Jérusalem.

¹ *Interl. aut.* : Je veux etre son hote

Dellius fut de retour au bout de trois semaines. Il fit tout de suite savoir son arrivée à mon grand père, mais il lui fit dire en même tems qu'il ne pourroit le voir qu'au bout de quatre jours, parce qu'il avoit des affaires à la cour. Enfin il vint à la maison et dit : “ Mon cher Hiskias, voici d'abord le contract de vente de la plus belle maison de Jérusalem, qui est celle de votre beau-père lui même. Tous les juges y ont mis leur seign et l'acte est en bonne forme. Voici encore une lettre de Hillel qui continuera d'habiter sa maison jusqu'à votre arrivée, et vous en payera le loyer. Quant à mon voyage il a été des plus agréables. Hérode n'étoit pas à Jérusalem lorsque j'y suis arrivé. Sa belle mère Alexandra m'a invité a souper avec ses deux enfants Marianne qui vient d'épouser Hérode et le jeune Aristobule que l'on destinoit à la prétrise mais qui s'est vu préférer un homme de la lie du peuple. Je ne puis vous dire à quel point j'ai été frappé de la beauté de ces deux personnes. Aristobule surtout paroît un Dieu descendu sur la terre. Imaginez la tête de la plus belle femme sur les épaules du plus beau jeune homme. Comme je ne parlois pas d'autre chose à mon arrivée, Antoine dit qu'il faudroit les faire venir tous les deux. “ Je vous le conseille a répondu Cléopatre, faites venir la femme du Roi de Judée et vous aurez bientôt les Parthes dans l'intérieur des Provinces Romaines.

— Et bien, a dit Antoine, faisons au moins venir ce beau jeune homme. Nous le ferons notre premier échanson, aussi bien ne fais je aucun cas de la beauté d'un esclave. Je veux que mes pages soient des premières familles de Rome ou tout au moins fils de Roi.

— A la bonne heure, a répondu Cléopatre, faisons venir Aristobule. ”

“ Dieu d'Israel et de Jacob, s'ecria mon grand-père, l'ai-je bien entendu ? un Asmonéen, le pûr sang des Machabées, le successeur d'Aron, seroit mis au nombre des pages d'Antoine !! d'un incirconcis adonné à toutes sortes d'impuretés ! J'ai trop vécu Dellius. Je vais me retirer, déchirer mes habits me revêtir d'un sac et couvrir ma tête de cendres. ”

Mon grand père le fit, comme il le disoit. Il se renferma chez lui pleurant les malheurs de Sion ne se nourrissant presque que de ses larmes ; et sûrement il eut succombé à son chagrin, si au bout de quelques semaines Dellius ne fut venu crier à sa porte. “ Aristobule ne sera point page d'Antoine. Hérode l'a fait grand prêtre. ”

Mon grand père ouvrit sa porte se consola un peu et recommença à vivre avec sa famille, comme il avoit fait auparavant.

Quelque tems après, Antoine partit pour l'Arménie avec Cléopatre qui le suivit dans l'intention de se faire donner l'Arabie Petrée et la Judée. Dellius fut du voyage et à son retour il en raconta toutes les particularités Alexandra arretée dans son Palais par les ordres d'Herode, avoit voulu s'enfuir avec son fils, pour aller joindre Cléopatre, qui au fond étoit très curieuse de voir le charmant grand prêtre. Ce projet fut découvert par un certain Cubion. Hérode avoit fait noyer Aristobule, tandis qu'il prenoit le bain. Cléopatre avoit sollicité sa vengeance, mais Antoine avoit répondu, qu'un Roi devoit être maitre chez lui. Cependant pour contenter Cléopatre il lui avoit fait présent de quelques villes appartenantes à Herode.

“ Ensuite, ajouta Dellius, nous avons eu bien d'autres scènes Herode en véritable Juif, a pris en ferme de Cléopatre les Provinces qu'elle lui avoit enlevées. Nous avons été à Jérusalem pour traiter cette affaire, notre Reine a voulu donner aux conférences une tournure assez vive, mais la bonne Princesse a ses trente cinq ans. Herode est amoureux fou de Mariane, qui en a vingt. Au lieu de répondre à nos agaceries, il a assemblé son conseil et a proposé de faire étrangler Cléopatre, assurant même qu'Antoine en étoit fort las, et qu'il lui en auroit obligation. Heureusement le conseil lui a observé : qu'Antoine bien que charmé d'être défait de Cléopatre n'en vengeroit pas moins sa mort, et ils avoient bien raison. Mais arrivés ici nous avons trouvé bien d'autres nouvelles. Cléopatre est accusée à Rome d'avoir ensorcellé Antoine. Le procès n'a pas encore commencé, mais il ne tardera pas. Que dites¹ vous de tout cela ? Mon cher Hiskias avez vous toujours envie de vous retirer à Jerusalem ?

— Pas pour le moment, répondit mon grand père, je ne pourrois cacher mon attachement au sang

¹ Interl.

des Machabées, et je suis persuadé qu'Herode fera perir tous les Asmonéens les uns après les autres.

— Puisque vous voulez rester ici, reprit Dellius, donnez moi une retraite chez vous. J'ai quitté la cour, d'hier. Nous nous renfermerons ensemble et nous ne reparoîtrons plus jusqu'à ce que ce pays soit devenu Province Romaine, ce qui ne peut pas tarder ; quant à ma fortune elle se monte a trente mille dariques. Je les ai remises à votre beau père, qui m'a chargé de vous remettre le prix du loyer de votre maison. ”

Mon grand pere accepta avec joye la proposition de son ami Dellius, et se retira du monde plus strictement que jamais. Mais pour Dellius il sortoit quelques fois, rapportoit les nouvelles de la ville, et le reste du tems il [l']employoit à enseigner les lettres grèques au jeune Mardochee qui depuis est devenu mon père. Souvent aussi l'on prenoit la version des septante et Hiskias essayoit de convertir Dellius.

Vous savez quelle fut la fin d'Antoine et de Cléopatre : l'Egypte fut reduite en Province Romaine, comme Dellius l'avoit prevu. Mais notre maison où la réclusion étoit tournée en habitude, continua d'être aussi solitaire que par le passé.

Cependant on avoit toujours des nouvelles de Palestine ; Hérode qui devoit naturellement succomber avec son protecteur Antoine, trouva grace aux yeux d'Auguste. Il recouvra toutes les Provinces aliénées en acquit de nouvelles, eut une armée, un trésor, des gréniers publics ; enfin on a dit de lui : “ Hérode le grand ”, et l'on eut pu dire : l'heureux, si les divisions de sa famille, n'eussent terni l'éclat d'une aussi belle destinée.

La tranquillité étant donc rétablie en Palestine, mon grand père reprit le projet de s'y établir avec son cher Mardochee, qui avoit alors treize ans. Dellius qui s'étoit beaucoup attaché à son élève vouloit aussi s'y établir avec eux. Mais sur ces entrefaites ils virent arriver un juif de Jérusalem qui leur remit une lettre conçue en ces termes.

Rabi Sédékias, fils de Hillel, pêcheur indigne, et le dernier du Sanhédrin sacré des Pharisiens, à Hiskias, mari de sa sœur Melca. Salut !

La contagion que les pêcheurs [*sic*] d'Israël ont attirée sur Jérusalem, a fait perir mon père et mes frères ainés. Ils sont dans le sein d'Abraham et participent à la gloire éternelle. Que le ciel confonde les Saducéens et tous ceux qui ne croyent pas à la résurrection. Je serois indigne de m'appeler Pharisien, si mes mains pouvoient se souiller en retenant le bien d'autrui. C'est pourquoi j'ai scrupuleusement recherché si mon père ne devoit rien à personne et quelqu'un m'a dit que la maison que nous occupions à Jérusalem, vous avoit appartenue pendant quelque tems. J'ai donc été au grêfe des Juges, mais je n'y ai rien trouvé qui put autoriser une pareille opinion. La maison est bien à moi. Que le ciel confonde les mechants. Je ne suis pas un Saducéen. J'ai aussi trouvé qu'un incirconcis appelé Dellius, avoit autrefois placé trente mille Dariques chez mon père. Mais j'ai un papier un peu effacé, qui me paroît être¹ la quittance de ce Dellius. D'ailleurs cet homme a été attaché à Marianne et à son frère Aristobule. C'est un ennemi de notre grand Roi. Que le ciel le confonde, ainsi que tous les mechants, et les Saducéens.

Adieu mon cher frère, embrassez ma bonne sœur Melca. J'étois bien jeune lorsque vous l'avez épousée, mais elle est toujours présente à mon cœur. Je crois que la dôte qu'elle vous a apportée surpasse ce qui lui étoit dû légitimement. Cependant nous traiterons ce sujet une autre fois. Adieu mon cher frère, puisse le ciel faire de vous un véritable Pharisien.

Mon grand père et Dellius se regarderent longtems d'un air surpris enfin Dellius rompit le silence et dit : “ Mon ami, voila ce que c'est que la retraite. L'on croit jouir du repos, mais on en est bien loin. Les hommes vous regardent comme un arbre mort qu'ils peuvent couper ou dépouiller ; comme un ver qu'ils peuvent écraser, comme un poids inutile sur la terre. Je le vois bien, il faut dans ce monde être marteau ou enclume, battant ou battu. J'ai été lié avec beaucoup de préfets Romains, qui ont passé

¹ *Interl.*

dans le parti d'Auguste, et si je ne les avois pas négligé, l'on n'oseroit pas m'insulter aujourd'hui. Mais j'étois fatigué du monde ; je le quitte pour vivre avec un ami vertueux, et voilà qu'un Pharisien de Jérusalem me prend mon bien, et dit qu'il a un papier effacé qu'il regarde comme ma quittance. Pour vous mon cher Hiskias, la maison qu'il vous a prise ne fesoit pas le quart de votre bien. Mais moi, j'ai tout perdu ; et coute qu'il coute je veux aller en Palestine. ”

Melca survint en ce moment. On l'informa de la mort de son père et de ses deux aînés ; et l'on ne put lui cacher le procédé de son frère Sédékias. Les impressions que l'on reçoit¹ dans la retraite sont d'ordinaire² profondes. Le chagrin que conçut la bonne Melca, s'étant joint à je ne sais quelle maladie, la conduisit au tombeau en moins de six mois.

Dellius se préparoit à partir pour la Judée, mais un soir qu'il revenoit à pied par le faubourg de Rakotis, il reçut un coup de couteau dans les reins. Il se retourna et reconnut le même Juif qui lui avoit apporté la lettre de Sédékias. Dellius fut longtemps à se remettre de sa blessure et lorsqu'enfin, il fut guéri, l'envie d'aller en Judée lui avoit passée. Du moins il n'y voulut aller qu'avec des protections suffisantes, et il songea aux moyens de se rappeler au souvenir de ses anciens protecteurs. Mais Auguste avoit aussi pour principe de laisser les Rois maitres chez eux. Il falloit donc connoître comment Hérode étoit disposé pour Sédékias ; et l'on prit le parti d'envoyer à Jérusalem un homme de confiance, et assez intelligent pour prendre la carte du pays.

Cet homme revint au bout de deux mois. Il rapporta que la fortune d'Hérode alloit toujours en croissant ; que ce Prince habile ménageoit également les Romains et les Juifs, et que tandis qu'il élevoit des autels à Octave, il anonçoit le projet de rebatir le temple de Jérusalem sur un plan beaucoup plus vaste ; ce qui charmoit tellement le peuple que quelques flatteurs en avoit pris occasion d'annoncer qu'il étoit le Messie annoncé par les Prophètes. “ Cette opinion (nous dit notre messenger) a très bien pris à la cour ; elle y fait secte. On appelle Herodiens les nouveaux sectaires et Sédékias est comme leur chef. ”

Vous jugez bien que toutes ces nouvelles donnerent beaucoup à penser à mon grand père ainsi qu'à Dellius. Mais avant d'aller plus loin, je vais vous dire ce que nos prophètes avoient dit du Messie.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de son histoire, il s'arreta tout à coup, et fixant le cabaliste d'un air arrogant ; il lui dit : “ Fils impur de Mamon, un adepte plus puissant que toi, m'appelle sur les sommets de l'Atlas. Adieu.

— Tu en as menti (dit le Cabaliste) j'ai cent fois plus de pouvoir que le Scheik de Tarudant.

— Ton pouvoir s'est perdu à la venta Quemada ” dit le juif, en s'éloignant et bientôt nous le perdimes de vue.

Le cabaliste parut un peu déconcerté, mais après y avoir réfléchi quelques instants, il nous dit : “ Je vous assure que le drôle ne se doute pas de la moitié des formules qui sont en mon pouvoir, et qu'il les connoitra à ses dépend. Mais parlons d'autres choses. Seigneur Vélasquez avez vous bien suivi le fil de sa narration ?

— Oui, sans doute, reprit le géomètre, je l'ai suivi avec attention et je trouve tout ce qu'il dit très conforme à l'histoire. Tertulien parle de la Secte des Hérodiens.

— Seriez-vous, dit le Cabaliste, aussi fort dans l'histoire que dans les mathematiques ?

— Non pas, tout à fait, reprit Vélasquez, mais comme je vous l'ai déjà dit, mon père qui appliquoit le calcul à tout, croyoit aussi en faire usage dans l'étude de l'histoire et déterminer dans quelle proportion, dans quel rapport de probabilité, ce qui est arrivé, étoit avec ce qui eut pu arriver. Il alloit même plus loin, car il croyoit pouvoir représenter les actions et les passions humaines par des figures

¹ *Biffé* : d'ordinaire

² *Interl.*

de géométrie. Je m'explique. Mon père disoit par exemple : " Antoine arrive en Egypte, il s'y trouve en proie à deux passions ; l'ambition qui le conduit à l'Empire et l'amour qui l'en détourne. Je représente ces deux directions par deux lignes, AB et AC, faisant entre elles un angle quelconque. La ligne AB, représentant l'amour d'Antoine pour Cléopâtre est moindre que AC ; parceque Antoine avoit moins d'amour que d'ambition. Je suppose que ce soit trois fois. Je prend donc la ligne AB, et je la porte trois fois sur la direction AC, après quoi j'achève le parallélograme, et je tire la Diagonale résultante qui représentera très exactement la nouvelle direction produite par les impulsions vers B et C. Cette diagonale se rapprochera toujours de la ligne AB ; si l'on suppose plus d'amour et qu'on allonge la ligne AB, et la Diagonale se rapprochera toujours de la ligne AC. Si l'on suppose plus d'ambition. Auguste, par exemple, se rapprochera toujours plus du point C ; parceque rien ne le détourne de la ligne AC. Mais comme les passions prennent un accroissement successif et une diminution successive qui fesoient aussi changer la forme du parallélograme, il résulte que l'extrémité de la diagonale résultante, traçoit dans tous les cas une courbe, et qu'ainsi l'on y pouvoit appliquer le calcul des fluxions appelé aujourd'hui différentiel.

A la vérité le sage auteur de mes jours ne regardoit tous ces problèmes historiques, que comme d'agréables folies, dont il usoit pour égayer sa solitude. Mais comme l'exactitude des solutions dependoit de celle des données, mon père comme je vous l'ai dit, avoit, avec des soins infinis, rassemblé toutes les sources historiques. Ce trésor me fut longtems fermé, aussi bien que l'armoire qui contenoit les livres de Géométrie, parceque mon père vouloit, que je n'apprisse que la Sarabande, le passe pied et mille autres extravagances ; mais j'ai su enfin, m'en ouvrir l'entrée et c'est ainsi que j'ai appris l'histoire.

— Seigneur Vélasquez, dit le Cabaliste, permettez moi de répéter, que je suis très surpris de vous voir également versé dans l'histoire et dans la géométrie. L'une de ces études dépend du jugement, l'autre de la mémoire et ces deux qualités passent pour être opposées et contraires.

— Permettez moi, reprit le géomètre, de n'être point de cet avis. Le jugement aide la mémoire en classant ce qu'elle a rassemblé, en sorte que dans une mémoire bien ordonnée, chaque idée se présente toujours accompagnée de toutes ses conséquences. Mais il est véritable, que la mémoire comme le jugement, ne peut être appliquée avec succès qu'à un certain nombre d'idées. Par exemple, je me rappelle quand il le faut, tout ce que j'ai jamais appris sur les sciences exactes, sur l'histoire des hommes et sur celle de la nature ; mais d'un autre côté il m'arrive d'oublier mes rapports momentanés avec les objets qui m'entourent. C'est à dire, que je ne vois pas ce qu'il y a devant mes yeux, et que je n'entends pas ce que l'on me crie aux oreilles ; et cela me donne quelque fois l'air de la distraction.

— Oui quelques fois, dit le Cabaliste, comme par exemple, lorsque vous êtes tombé dans l'eau.

— Il est vrai, dit Velasquez, que je ne sais pas positivement pourquoi je me suis trouvé dans l'eau au moment où je m'y attendois le moins. Mais je suis toujours charmé que cela me soit arrivé, puisque j'ai eu ainsi l'occasion de sauver les jours de cet aimable cavalier, qui est capitaine aux gardes wallones. Au surplus je ne voudrois pas me trouver souvent dans le cas, de rendre de pareils services, car je me trouve fort incommodé de l'eau que j'ai bue. "

Après quelques autres propos du même genre, nous arrivâmes au lieu où nous devions passer la nuit et où notre souper étoit préparé. On mangea de bon appetit, mais on parla peu, parceque le cabaliste paroissoit avoir de l'humeur. Après le souper, le frère et la sœur eurent un long entretien. Je ne voulus point les interrompre et je me retirai dans un creux de rocher où l'on avoit préparé mon lit.

VINGT-TROISIEME JOURNÉE

Le tems étoit beau, nous fumes sur pied au lever du soleil et nous nous remimes en route après un léger déjeuner. La traite ne fut pas longue, nous arrivâmes au gîte à l'heure du diner. Lorsque nous fumes à table, c'est à dire autour d'une nape de cuir étendue à terre, le cabaliste se mit à tenir plusieurs propos, qui annonçoient son mécontentement contre le monde des esprits. Il reprit le même sujet lorsque nous eumes achevé de manger. Sa sœur qui sembloit y trouver de l'inconvenance, fit ce

qu'elle put pour donner un autre tour à la conversation. Enfin elle pria Vélasquez de continuer son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE VÉLASQUEZ.

J'ai eu l'honneur de vous raconter, comme quoi j'étois né, et comme quoi mon père m'ayant pris dans ses bras, avoit fait sur moi une prière géométrique, et avoit ensuite juré, qu'il [ne] m'apprendroit jamais la géométrie. Environ six semaines après ma naissance, mon père vit entrer dans le port un petit Chébek, qui ayant jeté l'ancre, envoya sa chaloupe a terre. De cette chaloupe sortit un vieillard courbé par l'age, et vetu comme l'étoient les officiers du feu Duc de Vélasquez, c'est à dire, en juste au corps vert, passemens d'or et d'écarlate, les manches pendantes, la ceinture galliègue, et l'épée pendue au baudrier. Mon père prit son Télescope et crut reconnoître le vieux Alvarez. C'étoit lui en effet. Il avoit de la peine à marcher ; mon père courut à lui jusque sur le pont, et tous deux manquèrent à mourir de l'impression qu'ils éprouvèrent en cet instant. Ensuite Alvarez dit à mon père qu'il venoit de la part de la Duchesse Blanche de Vélasquez, retirée au couvent des Ursélines et lui remit une lettre conçue en ces termes :

Seigneur Don Henrique.

Une infortunée qui a causé la mort de son père et fait le malheur de celui à qui le ciel la destinoit, ose se rappeler à votre mémoire.

En proie aux remords, je m'étois vouée à des pénitences dont l'austérité eut rapproché le terme. Alvarez m'a représenté que ma mort, en rendant au Duc sa liberté pouvoit aussi lui donner des héritiers. Et qu'en prolongeant mes jours, je pouvois au contraire vous conserver son héritage. Cette considération me détermina a vivre. Je renonçai aux jeunes austères. Je quittai le silice et je bornai ma pénitence à la retraite et à la priere.

Le Duc qui ne cesse de se livrer aux dissipations les plus mondaines, a fait presque tous les ans quelque maladie sérieuse, et plusieurs fois j'ai cru qu'il vous mettroit en possession du titre et des biens de notre maison ; mais le ciel veut apparament vous laisser dans une obscurité si peu faite pour vos talens.

J'apprends que vous avez un fils ; si je demande au ciel de prolonger ma vie, c'est uniquement pour lui conserver les avantages, dont mes fautes vous ont privé. J'ai cependant veillé ici sur ses intérêts et sur les vôtres. Les fiefs allodiaux de notre maison ont de tout tems appartenu à la branche cadette ; mais comme vous ne les réclamiez point, on les avoit joints à ceux qui étoient destinés à mon entretien. Cependant ils vous appartiennent de droit. Le revenu de quinze années vous sera remis par Alvarez et vous prendrez avec lui pour l'avenir les arrangemens que vous jugerez convénables. Des motifs qui tiennent au caractère du Duc de Vélasquez m'ont empêchés de vous faire cette restitution plutôt.

Adieu Seigneur Don Henrique ; il n'y a pas de jour ou je n'élève ma voix pénitente et n'appelle les bénédictions célestes sur vous et sur votre heureuse épouse. Priez aussi pour moi et ne répondez pas à cette lettre.

Je vous ai déjà dit le pouvoir que les Souvenirs exerçoient sur l'ame de Don Henrique et vous pouvez croire que cette lettre dut les renouveler. Il fut plus d'une année sans pouvoir revenir à ses occupations favorites ; mais les soins de son épouse, l'affection qu'il me portoit et plus que tout cela, la résolution générale des équations, dont les géomètres commencèrent à s'occuper alors, enfin toutes ces causes réunies eurent l'effet de rendre à son esprit du ressort et de la tranquillité. L'accroissement de son revenu lui permit aussi d'augmenter sa bibliothèque et son cabinet de physique. Il parvint même à monter un observatoire, très bien fourni d'instrumens. Je n'ai pas besoin de vous dire, qu'il se livra aussi au penchant qui l'entraînoit vers la bienfaisance. Je puis vous assurer que je n'ai pas laissé à Ceuta un seul individu qui fut véritablement à plaindre, parceque mon père employoit toutes les ressources de son génie, à procurer à chacun une subsistance honête. Le détail que je pourrois vous en

faire, vous interesseroit sûrement, mais je n'oublie point que je me suis engagé à vous raconter mon histoire, et je ne dois point sortir de l'annoncé de ma proposition.

Autant que je m'en rappelle, la curiosité a été ma première passion. On ne voit à Ceuta ni chevaux, ni voitures, ni autres dangers à courir pour des enfants, et l'on me laissoit promener dans les rues tant que je voulois. Je satisfaisois donc ma curiosité en allant au port, et remontant à la ville cent fois par jour, j'entrois même dans toutes les maisons, dans les arsenaux, les magasins les ateliers. Regardant les ouvriers, suivant les portefaix, questionnant les passants et me mêlant de tout. Partout on s'amusoit de ma curiosité, partout on se fesoit un plaisir de la satisfaire ; mais il n'en¹ n'étoit pas de même dans la maison paternelle.

Mon père avoit fait bâtir dans une cour de sa maison, un pavillon séparé, dans lequel il avoit sa bibliothèque, son cabinet et son observatoire. L'entrée de ce pavillon m'étoit défendue ; je ne m'en embarrassai pas beaucoup dans les commencemens, mais ensuite cette prohibition, en excitant ma curiosité, fut je crois un puissant aiguillon, qui hata mes pas dans la carrière des sciences.

La première science à laquelle je m'appliquai, fut cette partie de l'histoire naturelle que l'on appelle Conchyologie. Mon père se rendoit souvent sur les bords de la mer, près d'un rocher où l'eau, dans les tems calmes, étoit aussi claire qu'une glace. Il y examinoit les mœurs des animaux marins, et lorsqu'il trouvoit quelque coquille d'une belle conservation, il l'emportoit chez lui. Les enfants sont imitateurs et je devins Conchiologiste ; mais il m'arriva d'être pincé par les crabes, brûlé par les orthyes de mer et piqué par les oursins. Ces inconveniens me dégoutèrent de l'histoire naturelle et je m'attachai à la physique.

Mon père qui avoit besoin d'un ouvrier pour changer, raccommoder ou imiter les instrumens qui lui venoient d'Angleterre, avoit enseigné cet art à un maître canonier, à qui la nature avoit donné quelque talent. Je passois presque tout mon tems chez cet apprentif mécanicien ; je l'aidois dans son travail ; j'acquis des connoissances pratiques, mais il m'en manquoit une très essentielle. Je ne savois lire ni écrire.

J'avois cependant huit ans, mais mon père disoit que pourvu que je susse signer mon nom et danser la Sarabande, cela devoit me suffire. Il y avoit à Ceuta un vieux prêtre, rélégué, pour je ne sais quelle intrigue de cloître : il étoit fort estimé de tout le monde et venoit souvent nous voir. Ce bon ecclésiastique voyant que j'étois aussi négligé, représenta à mon père, que l'on ne m'avoit point instruit de ma religion et s'offrit à me l'enseigner. Mon père y consentit, et sous ce prétexte le père Anselme, m'enseigna à lire, à écrire et à compter. Mes progrès furent rapides, surtout dans l'Arithmétique où je ne tardai pas à surpasser mon maître.

J'atteignis ainsi ma douzième année et pour mon âge j'avois beaucoup de connoissances, mais je me gardai bien d'en faire parade devant mon père, ou si cela arrivoit, il ne manquoit pas de me lancer un regard sévère, et de me dire : “ Apprends la Sarabande mon fils, apprend la Sarabande, et laisse là des choses qui ne serviroient qu'à te rendre malheureux ! ” Alors ma mère me fesoit signe de me taire et donnoit un autre tour à la conversation.

Un jour que nous étions à table et que mon père me recommandoit encore de sacrifier aux grâces, nous vîmes entrer un homme d'environ trente ans, habillé à la françoise. Il nous fit une douzaine de reverences de suite. Après quoi voulant faire je ne sais quelle pirouette, il heurta un domestique qui portoit la soupe et la fit tomber. Un Espagnol se fut confondu en excuses, l'étranger n'en fit point. Il fit autant d'éclats de rire qu'il avoit fait de réverences en entrant. Après quoi il nous dit en très mauvais espagnol, qu'il s'appeloit le Marquis de Folencour, qu'il avoit été forcé de quitter la France, pour avoir tué un homme en duel, et qu'il nous prioit de lui donner un azyle, jusqu'à ce que son affaire fut arrangée.

Folencourt n'eut pas plutôt terminé son compliment, que mon père se levant avec une extrême vivacité, lui dit : “ Monsieur le Marquis vous êtes l'homme que j'attendois depuis longtems, regardez ma maison comme la votre ; disposez de tout ce qui m'appartient et daignez seulement donner

¹ *Interl. aut.*

quelques soins à l'éducation de mon fils : s'il peut un jour vous ressembler, je me regarderai comme le plus heureux des pères. ”

Si Folencourt eut su le sens que mon père attachoit à ce qu'il venoit de dire, il n'en eut peut-être pas été très flatté ; mais il prit son compliment dans le sens le plus littéral, et il en parut fort content ; il en redoubla même d'impertinences, faisant de continuelles allusions à la beauté de ma mère et à l'âge de mon père, qui cependant ne se lassa pas de l'applaudir et de me le faire admirer.

Sur la fin du diner mon père demanda au Marquis, s'il pouvoit m'enseigner la Sarabande ? Au lieu de répondre, mon instituteur se prit à rire plus fort qu'il n'avoit fait, et lorsqu'après les plus grands éclats, il fut revenu à lui même, il nous assura que depuis vingt siècles on ne dansoit plus la Sarabande, mais seulement le passe pied et la bourée. En même tems il tira de sa poche un de ces instrumens, que les maitres de danse appelle[nt] une pochète, et joua les airs de ces deux danses. Lorsqu'il eut fini, mon père lui dit d'un air fort sérieux. “ Monsieur le Marquis, vous jouez là d'un instrument que peu de gens de qualité savent manier, et vous me feriez croire que vous avez été maitre de danse, au surplus il n'importe, et vous en seriez plus propre à remplir mes vûes. Je vous prie de commencer dès demain à former mon fils et à le rendre tout à fait semblable à un Seigneur de la cour de France. ”

Folencourt convint que divers malheurs l'avoient forcé à faire quelque tems l'état d'un maitre de danse, mais que n'en étant pas moins homme de condition, il n'en seroit que plus propre à former un jeune Seigneur. Il fut donc décidé que je prendrois dès le lendemain ma première leçon de danse, et de belles manières : mais avant [de] vous parler de cette journée malencontreuse, je dois vous rendre compte d'une conversation que mon père eut le même soir avec Monsieur de Cadanza, son beau-père. Je n'y avois guère pensé depuis, mais dans ce moment toute cette conversation me revient à l'esprit et peut-être pourra-t-elle vous intéresser :

La curiosité me retenant ce jour là auprès de mon nouveau Mentor, je ne songeai point à courir les rues et passant auprès du cabinet de mon père, j'entendis qu'élevant la voix avec quelque emportement, il disoit à Cadanza : “ Mon cher beau père ! je vous en avertis pour la dernière fois. Si vous continuez vos alures mystérieuses et vos envoys dans l'intérieur de l'Afrique, je vous denoncrai au Ministre.

— Mon cher beau-fils, répondit Cadanza, si vous voulez entrer dans nos mystères, rien ne vous sera plus aisé. Ma mère étoit une Gomélez et son sang coule dans les veines de votre fils.

— Monsieur Cadanza, reprit mon père, je commande ici pour le Roi, et je n'ai que faire des Gomélez et de leur secrets ; soyez sûr que dès demain je rendrai compte au ministre de notre conversation.

— Et vous, dit Cadanza, soyez sûr que le ministre vous defendera à l'avenir de lui faire de rapports sur ce qui nous regarde. ”

Leur conversation n'alla pas plus loin : le secret des Gomélez m'occuppa ce jour là, et une partie de la nuit ; mais le lendemain le maudit Folencourt me donna ma première leçon de danse, qui tourna tout autrement que mon père se l'étoit promis¹ et dont l'effet fut de tourner toutes mes idées du côté des mathématiques.

Comme Vélasquez en étoit à cet endroit de sa narration, le cabaliste l'interrompit, parce qu'il avoit, disoit-il, des choses importantes à communiquer à sa sœur. Nous nous séparâmes donc, et chacun s'en alla de son côté.

VINGT-QUATRIÈME JOURNÉE.

Nous nous mimas encore à errer dans les Alpaharras. Nous arrivâmes au gîte, et lorsque nous eumes soupé l'on pria Vélasquez de continuer l'histoire de sa vie, ce qu'il fit en ces termes :

¹ *Aut.* : se l'étoit promis

Mon père voulut assister à ma première leçon de danse, et voulut aussi que ma mère y fut présente. Folencour encouragé par de tels égards, oublia tout à fait qu'il se fut donné pour un homme de qualité et fit un assez long discours en l'honneur de la danse, qu'il appeloit son art. Ensuite il observa que j'avois les pieds fort en dedans, et voulut me faire envisager cette habitude comme honteuse et tout-à-fait incompatible avec la qualité d'homme d'honneur. Je tournai donc les pointes en dehors et j'essayai de marcher ainsi ; mais Folencour n'en fut point content ; il exigea encore que je tinsse les pointes basses. Enfin impatienté de ma maladresse, il me prit les mains et voulant me faire avancer vers lui, il me tira si rudement, que ne pouvant plus me tenir sur mes pieds ainsi tournés, je tombai sur le nez, et je me fis beaucoup de mal. Folencour, ce me semble me devoit des excuses, mais bien loin de m'en faire, il s'emporta contre moi, et me dit les choses les plus désagréables, avec des expressions dont il auroit senti l'inconvenance, s'il eut mieux sçu l'espagnol. J'étois accoutumé à la bienveillance générale de tout Ceuta ; les propos de Folencour me parurent des outrages, que je ne devois pas supporter. J'allai fierement à lui, je pris sa pochète, et la brisant contre terre, je jurai de ne jamais apprendre à danser d'un homme aussi grossier. Mon père ne me gronda point il se leva gravement, me prit par la main, me conduisit à une salle basse qui étoit à une extrémité de la cour et ferma la porte sur moi, en me disant que je ne sortirois que pour apprendre à danser.

Accoutumé comme je l'étois à la plus grande liberté, la prison me parut d'abord insupportable, je pleurai beaucoup et longtems. Tout en pleurant je tournai les yeux vers une grande fenêtre carrée, la seule qu'il y eut dans cette salle basse, et je me mis à en compter les vitres. Il y en avoit vingt six dans la hauteur et autant dans la largeur. Je me rappelai les leçons d'arithmétique du père Anselme, dont la science n'alloit pas au delà de la multiplication.

Je multipliai les carreaux de la hauteur par ceux de la base, et je vis avec surprise, que j'avois précisément le nombre général de mes vitres. Mes sanglots furent moins fréquents, ma douleur moins vive. Je repetai mon calcul, en retranchant tantôt une bande, tantôt deux, soit de la hauteur, soit de la base. Je compris alors, que la multiplication, n'étoit qu'une addition répétée et que les surfaces pouvoient se mesurer aussi bien que les longueurs. Je repetai mon expérience sur les carreaux de pierre dont ma salle étoit pavée ; elle me réussit également bien. Je ne pleurai plus, mon cœur au contraire palpitoit de joye ; aujourd'hui même je n'en parle point, sans ressentir quelque émotion.

Vers les midis ma mère vint m'apporter du pain noir et une cruche d'eau ; elle me conjura la larme à l'œil de me prêter aux désirs de mon père et de prendre des leçons de Folencour. Lorsqu'elle eut fini son exhortation, je baisai sa main avec beaucoup de tendresse, ensuite je la priai de me faire tenir du papier avec un crayon et de ne plus s'embarrasser de mon sort, parce que je me trouvois très bien dans cette salle basse. Ma mère me quitta avec l'air de la surprise et m'envoya les objets que je lui avois demandés. Alors je me livrai à mes calculs avec une ardeur inexprimable, persuadé qu'à tout moment je ferois les plus grandes découvertes ; en effet, toutes ces propriétés des nombres étoient de véritables découvertes pour moi, qui n'en avois aucune idée.

Cependant je m'aperçus que j'avois faim : je rompis mon pain noir et je vis que ma mère y avoit renfermé un poulèt roti et un morceau de petit salé. Cette marque de bonté ajouta à ma satisfaction, et je repris avec un nouveau plaisir la suite de mes calculs. Le soir on m'apporta de la lumière et je poussai mon travail fort avant dans la nuit.

Le lendemain je partageai le côté d'un carreau par la moitié, et je vis que le produit de la moitié par la moitié, étoit un quart. Je partageai le côté du carreau en trois et j'eus une neuvième, ce qui m'éclaira sur la nature des fractions : je m'en assurai encore mieux, lorsque je multipliai deux et demie par deux et demie et qu'à côté du carré de deux, j'obtins une équerre, dont la valeur étoit deux et un quart.

Je poussai toujours plus loin mes essais sur les nombres ; je vis que si je multipliois un nombre par lui même et que je carrasse ce produit, j'obtenois le même résultat, qu'en multipliant le nombre trois fois par lui même. Toutes mes belles découvertes n'étoient point exprimées en langage Algébrique, que j'ignorois. Mais je m'étois fait une notation particulière qui avoit rapport aux carreaux de ma

fênêtre et ne manquoit ni d' legance ni de clarté.

Enfin le seizième jour de ma prison, ma mère en m'apportant mon diner, me dit : " Mon cher enfant j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre. Folencour a été reconnu pour un déserteur, et ton père qui a la désertion en horreur, l'a fait embarquer. Je pense donc que tu sortiras bientôt de prison. " Je reçus la nouvelle de mon élargissement avec une indifférence qui surprit ma mère. Mon père la suivit d'assez près ; il confirma ce qu'elle avoit dit, puis, il ajouta, qu'il avoit écrit à ses amis Cassini et Huyhens, et les avoit prié de lui envoyer les airs et les figures de danses les plus à la mode à Paris et à Londres. D'ailleurs il se rappeloit très bien de la manière dont son frère Carlos entroit dans une chambre et c'étoit cela surtout qu'il vouloit m'inculquer.

Tout en parlant mon père aperçut un cahier qui sortoit de ma poche, et s'en empara. Il fut d'abord très surpris de le voir chargé de chiffres et de¹ certains signes qui lui étoient inconnus. Je les expliquai ainsi que toutes mes opérations. Sa surprise augmenta et fut mêlée d'un air de satisfaction qui ne m'échappa point.

Mon père suivit tout le fil de mes découvertes, après quoi il me dit : " Mon cher enfant, si à cette fenêtre carrée qui a dix carraux en tout sens, j'en ajoutois deux par en bas et que je voulusse lui conserver la forme carrée, combien y auroit-il de carraux ajoutés ? "

Je répondis, sans hésiter : " Vous auriez sur le même côté et par en haut, deux bandes de vingt carraux chacune et de plus un petit carré de quatre carraux sur le coin qui touche aux deux bandes. "

  cette réponse mon père éprouva une joye très vive, qu'il cacha cependant du mieux qu'il put ; après quoi il me dit : " Mais si j'ajoutois par le bas une ligne infiniment petite, quel seroit le carré résultant ? "

Je réfléchis un instant et puis je dis : " Vous auriez deux bandes aussi longues que le sont les côtés de la fenêtre, mais infiniment peu larges, et quant au carré du coin, il seroit si infiniment petit, que je ne puis m'en former aucune idée. "

Ici mon père se laissa aller sur le dossier de la chaise, joignit ses mains, leva les yeux au ciel et dit : " Oh mon Dieu ! vous le voyez, il a d vin  la loi du binome, et si je le laisse faire, il devinera le calcul diff renciel ! "

L' tat où je vis mon père m'effraya, je défis sa cravate, j'appelai du secours. Il reprit ses sens, me serra dans ses bras et me dit : " Mon enfant, mon cher enfant, laisse là tes calculs, apprends la Sarabande mon ami, apprends la Sarabande ! " Il ne fut plus question de prison. Je fis dès le même soir, le tour des remparts de Ceuta ; et tout en me promenant, je r p tai en moi même : " Il a d vin  la loi du binome, il a d vin  la loi du binome !! "

Je puis dire que depuis lors, tous mes jours ont été marqués par quelques progrès dans les mathématiques. Mon père avoit juré de ne jamais permettre² que je les apprissse, mais un jour je trouvai sous mes pieds l'arithmétique universelle du ch valier Don Isaac Neuton, et je ne puis m'enpecher de croire que mon père l'avoit égaré presque à dessein. Quelquefois aussi je trouvois son cabinet ouvert et je ne menquois pas d'en profiter.

Mais d'autres fois aussi mon père revenant à ses anciennes idées, prétendoit me former pour le monde ; il me fesoit pirou ter en entrant dans la chambre, fr donoit un air, fesoit semblant d'avoir la v ue basse ; puis il fondoit en larmes et me disoit : " Mon enfant tu n'a pas été crée pour l'impertinence, tes jours ne seront pas plus heureux que n'ont été les miens. "

Cinq ans après l'époque de mon emprisonnement, ma mère se trouva enceinte, elle accoucha d'une fille, qui fut appelée Blanche, en l'honneur de la belle et trop légère Duchesse de Vélasquez. Bien que cette Dame eut défendu à mon p re de lui écrire, il crut devoir lui annoncer la naissance de cette enfant, et il reçut une réponse qui renouvela ses anciennes douleurs. Mais mon père vieillissoit et n'étoit plus susceptible d'émotions aussi vives.

Ensuite dix années se passèrent sans qu'aucun  v nement vint troubler l'uniformité de notre vie,

¹ *Interl. aut.*

² *Interl.* : de ne jamais permettre

qui pourtant étoit très variée et pour mon père et pour moi, par les nouvelles connoissances dont nous nous enrichissions tous les jours. Mon père avoit même quitté avec moi son ancienne réserve. En effet ce n'étoit pas lui qui m'avoit enseigné les mathématiques, il avoit au contraire fait tout son possible, pour que je ne susse que la Sarabande : il n'avoit donc rien à se reprocher et se livroit sans remords au plaisir de causer avec moi, sur tout ce qui avoit rapport aux sciences exactes. Ces conversations avoient toujours l'effèt de ranimer mon zèle et de redoubler mon application ; mais en même tems l'attention que j'y mettois, m'a donné quelque penchant à la distraction comme je vous l'ai dit ; et mes distractions ont quelque fois pensé me coûter cher, comme je vous le dirai en son lieu. Car une fois je suis sorti de Ceuta s'en m'en apercevoir et je me suis trouvé au milieu des Arabes.

Pour ce qui est de ma sœur, elle croissoit tous les jours en grace [et] en beauté, et il n'eut rien manqué à notre filicité [*sic*], si nous eussions conservé notre mère, mais il y a un an qu'une maladie violente l'enleva à notre tendresse. Mon père prit alors dans sa maison une sœur de sa défunte femme, qui s'appeloit Donna Antonia de Ponéras, âgée de vingt ans et veuve depuis six mois. Elle n'étoit point du même lit que ma mère. Lorsque Monsieur de Cadanza eut marié sa fille alors unique, se trouvant trop isolé chez lui, il prit aussi le parti de se marier : mais sa seconde femme étoit morte au bout de cinq ans de mariage, en mettant au monde une fille qui avoit je crois cinq ans de moins que moi.

Cette jeune et jolie tante, prit donc possession de l'appartement de ma mère et du gouvernement de notre maison, dont elle s'acquitta assez bien : elle avoit surtout beaucoup d'attention pour moi ; elle entroit vingt fois par jour dans ma chambre, pour me demander, si je voulois du Chocolat de la limonade ou autre chose pareille.

Ces visites m'étoient souvent très désagréables, parcequ'elles interrompoient mes calculs. Quand par hazard Donna Antonia étoit une demie heure sans m'interrompre, sa femme de chambre la remplacoit : c'étoit une fille du même âge que sa maitresse et de la même humeur, son nom étoit Marica.

Je m'aperçus bientôt que ma sœur n'avoit du gout ni pour la suivante ni pour la maitresse ; et je ne tardai pas à partager cette antipathie, qui cependant n'étoit fondée de mon côté, que sur le chagrin que j'éprouvois d'être interrompu. Cependant je n'étois pas toujours leur dupe ; j'avois pris l'habitude de substituer mes valeurs, dès que l'une ou l'autre des deux femmes entroit dans ma chambre, et je reprénois mon calcul dès qu'elle étoit sortie.

Un jour que je calculois un logarithme, Antonia entra chez moi et se mit dans un fauteuil à côté de ma table, ensuite elle se plaignit de la chaleur, ota le mouchoir qu'elle avoit sur son sein, le plia et le mit sur le dos[s]ier de sa chaise. Jugeant à tous ces arrangemens qu'elle alloit faire une longue séance, j'arrêtai mon calcul à la quatrième moyenne proportionnelle, et je me mis à faire quelques reflexions sur la nature des logarithmes et sur la peine extrême que la confection des tables avoit coûtée au célèbre Baron Neper. Alors Antonia qui ne vouloit que me contrarier passa deriere ma chaise, mit ses deux mains sur mes yeux et me dit : “ Aprésent calculez Monsieur le Géomètre. ” Ce propos de ma tante me parut un véritable défi, ce qu'il étoit effectivement. Ayant fait en dernier lieu un frequent¹ usage des tables, beaucoup de logarithmes étoient restés dans ma mémoire et je les savois, comme l'on dit par cœur. Il me vint tout à coup dans la pensée de décomposer en trois facteurs le nombre dont je cherchois le logarithme. J'en trouvai trois, dont les logarithmes m'étoient connus. Je les additionnai de tête, puis tout à coup me débarrassant des mains d'Antonia, j'écrivis tout mon logarithme, sans qu'il y manqua une décimale. Antonia en fut piquée, elle sortit de la chambre, en me disant avec assez d'impolitesse “ Le sot homme qu'un géomètre ! ”² mais elle n'en étoit pas moins très ingénieuse et pouvoit être utile en bien des cas ; ce n'étoit pas le moment à me dire que je fusse un sot. Bientôt après vint la suivante Marica, qui voulut aussi me chatouiller et me pincer ; mais j'avois encore sur le cœur

¹ *Aut.* : un frequent

² *Gratté* : Ma methode [ces deux mots sont incertains] à la vérité ne pouvoit pas s'appliquer aux nombres premiers, qui n'ont en diviseur que l'unité,

le propos de sa maîtresse, et je la renvoyai un peu brutalement.

Me voici arrivé à une époque de ma vie remarquable par le nouvel employ, que je commençai à faire de mes idées, en les dirigeant vers un même but. Vous observerez dans la vie de chaque savant qu'il vient un instant où frappé de quelque principe, il en étend les conséquences et les applications et donne, comme l'on dit, dans un système. Alors il redouble de courage et de force, il revient sur ce qu'il sait et achève d'acquérir ce qui lui manquait. Il considère chaque notion sous toutes ses faces, les réunit, les classe : s'il ne réussit pas à établir son système, ou même à se convaincre de sa réalité ; du moins il l'abandonne plus savant qu'il n'étoit avant de l'avoir conçu, et en recueille quelques vérités qui n'avoient pas été aperçues auparavant. L'instant de faire un système étoit donc venu pour moi et voici l'occasion qui m'en fit naître la première idée.

Un soir que je travaillois après souper et que je venois d'achever une différentiation très délicate, je vis entrer ma tante Antonia, presque en chemise. Elle me dit : " Mon cher neveu, je ne puis dormir tant que je vois de¹ la lumière dans votre chambre ; et puisque votre géométrie est une si belle chose, je veux que vous me l'appreniez. "

Comme je n'avois rien de mieux à faire, je consentis à ce que ma tante demandoit : je pris mon ardoise et je lui montrai les deux premières propositions d'Euclide : j'allais passer à la troisième, lorsqu'Antonia m'arrachant mon ardoise, me dit : " Mon nigaud de neveu, la géométrie ne vous a-t-elle point appris comment l'on fait les enfants ? "

Le propos de ma tante me parut d'abord absurde ; mais en y réfléchissant, je crus comprendre, qu'elle me demandoit peut-être une expression générale, qui répondit à tous les modes de reproduction employés par la nature, depuis le cèdre jusqu'au Lichen et depuis la Baleine jusqu'aux animalcules microscopiques. Je me rappelai en même tems, des réflexions que j'avois faites sur le plus ou moins d'idées de chaque animal, dont j'avois retrouvé la première cause en remontant à l'éducation, gestion et génération, et ce plus et ce moins me prouvant ici la susceptibilité d'augmentation ou de diminution me rentra dans le domaine de la géométrie. Enfin j'avois eu l'idée d'une notation particulière, qui eut désigné pour tout le regne animal, les actions de même genre et de valeur différente. Mon imagination s'enflamma subitement, et je crus entrevoir la possibilité de déterminer le lieu géométrique et la limite de chacune de nos idées et de l'action qui peut en résulter : en un mot la possibilité d'appliquer le calcul au système entier de la nature. Suffoqué par la foule de mes pensées, je sentis le besoin de respirer un air plus libre ; je courus sur les remparts et j'en fis trois fois le tour, sans trop savoir ce que je fesois.

Enfin ma tête se calma, et le jour qui commençoit à poindre, me donna l'idée de mettre par écrit quelques uns de mes principes : je tirai donc mes tablettes et tout en écrivant je pris, ou plutôt je crus prendre le chemin de notre maison ; mais il m'arriva qu'au lieu d'aller à droite de l'ouvrage à couronne, je pris à gauche et j'entrai dans le fossé par une poterne. Outre que mes idées n'étoient pas encore bien claires, j'avois aussi beaucoup de peine à les placer même confusement dans mes tablettes, parceque le jour étoit si foible qu'à peine je pouvois voir, ce que j'écrivais. J'étois pressé de me trouver rendu chez moi. Je doublai donc mon pas, croyant toujours me diriger vers notre maison. Mais au lieu de cela je pris le chemin d'un talus, que l'on avoit ménagé pour y passer les canons, en cas de sortie, et je me trouvai sur le glacis.

Croyant toujours aller chez moi et toujours écrivant, je marchois le plus vite qu'il m'étoit possible ; cependant j'avois beau marcher, je n'arrivois pas, parceque s'en m'en apercevoir, j'avois pris une direction opposée à la ville. Je m'assis donc et me mis à chiffrer.

Au bout de quelques tems je levai les yeux et je me vis entouré d'Arabes ; comme je sais leur langue qui est généralement entendue à Ceuta, je leur dis qui j'étois et je les assurai que s'ils me ramenoient à mon père, il leur donneroit une bonne rançon.

Le mot de rançon a toujours quelque chose de flatteur pour les oreilles arabes ; ceux qui m'entouroient se tournèrent vers leur chef d'un air de complaisance et paroisoient attendre de lui une

¹ *Interl. aut.*

réponse qui devait leur être lucrative

Le Scheik carressa longtems sa barbe d'un air pensif et sérieux et puis il me dit : " Ecoute jeune Nazaréen, nous connoissons ton père, qui est un homme craignant Dieu ; nous avons aussi entendu parler de toi. On dit que tu es bon comme ton père, mais que Dieu t'a privé d'une partie de ta raison. Que cela ne te fasse point de peine. Dieu est grand ; il donne la raison et il l'ôte à sa volonté. Les insensés sont une preuve vivante de la puissance de Dieu, et du néant de la sagesse humaine. Les insensés ignorant le bien et le mal, sont aussi comme des types de l'ancien état d'innocence. Ils ont comme un premier degré de sainteté. Nous donnons aux insensés le nom de Marabout, tout comme aux saints : tout cela est dans les principes de notre religion. Nous croirions donc pêcher, si nous prenions de toi la moindre rançon. Nous allons te ramener au premier poste Espagnol et nous nous retirerons ensuite. "

Je vous avoue que ce discours du Scheik Arabe, me plongea dans la plus extrême consternation. " Eh quoi, me dis-je en moi même, sur les traces de Locke et de Neuton, je serois parvenu aux dernières limites de l'intelligence humaine. Apuyant les principes de l'un, des calculs de l'autre, j'aurai assuré quelques uns de mes pas dans l'abime de la métaphysique ; et que m'en revient-il ? d'être mis au nombre des foux, de passer pour un être dégradé qui n'appartient plus à l'espèce humaine. Perisse le calcul différentiel et toutes les intégrations où j'avois attaché ma gloire ! "

En disant ces mots je pris mes tablettes et les brisai en petits morceaux, ensuite continuant ma plainte, je dis : " Oh mon père, vous aviez bien raison de me faire apprendre la Sarabande et toutes les impertinences imaginées depuis " Ensuite par un mouvement involontaire, je me mis à repeter quelques pas de la Sarabande, comme fesoit mon père, lorsqu'il se rappeloit ses malheurs.

Cependant les Arabes qui m'avoient vu écrire sur mes tablettes avec beaucoup d'application et ensuite les briser et danser ; dirent d'un air de pitié et de pitié : " Dieu est grand, louanges à Dieu ! Hamdullah, Allah-Kerim ! " Puis ils me prirent doucement sous les bras et me conduisirent au premier poste Espagnol.

Comme Vélasquez en étoit à cet endroit de sa narration, il parut affecté ou distrait, et comme nous vimes qu'il avoit quelque peine a retrouver le fil de son discours, nous le priames d'en remettre la suite au lendemain.

VINGT CINQUIÈME JOURNÉE.

Nous fimes route par de belles contrées, mais très désertes ; comme nous tournions une montagne et que je m'étois un peu éloigné du reste de la troupe, je crus entendre des gémissemens dans un creux vallon très ombragé, qui s'étendoit sous le chemin où nous étions alors. Les gémissemens redoublèrent j'attachai mon cheval, je mis l'épée à la main et m'enfonçai dans les taillis¹.

Les gemissemens sembloient s'éloigner à mesure que j'avançois ; enfin j'arrivai à un endroit moins touffu et je me trouvai au milieu de huit à dix hommes armés de mousquets et qui me couchèrent en joue.

L'un d'entre eux me cria de rendre mon épée ; pour toute réponse je m'avançai pour la lui passer à travers du corps ; mais il mit lui même son fusil à terre, comme pour rendre les armes, puis il me proposa une capitulation et de promettre je ne sais quoi. Je repondis que je ne voulois ni capituler ni rien promettre.

Dans ce moment l'on entendit les cris des voyageurs qui m'appelaient. Celui qui paroissoit le chef de la bande me dit : " Seigneur cavalier, l'on vous cherche, nous n'avons pas du tems à perdre. Dans cinq jours d'ici, ayez la bonté de quitter le camp et de vous avancer vers le soleil couchant. Vous y trouverez des personnes qui ont à vous communiquer d'importans secrets. Les gemissemens que vous avez entendu n'étoient qu'un artifice pour vous attirer au milieu de nous. Veuillez bien être exact au

¹ *Surch. aut.* : [mot gratté]

rendez-vous. ” Après avoir ainsi parlé mon homme me fit un léger salut, donna un coup de sifflet et disparut avec ses compagnons. Je rejoignis la caravane mais je ne jugeai point a propos de lui faire part de mon aventure. Nous arrivames au gîte d’assez bonne heure ; l’on soupa et puis l’on pria Vélasquez de continuer l’histoire de sa vie, ce qu’il fit en ces termes :

SUITE DE L’HISTOIRE DE VÉLASQUEZ.

Je vous ai dit Messieurs, comment en portant mes réflexions sur l’ordre qui regne dans cet univers, j’avois crû trouver des applications du calcul qui n’avoient pas été apperçues avant moi. Je vous ai dit ensuite, comment ma tante Antonia, par un propos indiscret et déplacé fut cause, que mes idées éparses, se rassemblèrent comme dans un foyer et se formèrent en système ; enfin je vous ai dit, comment, ayant appris que je passois pour un fou, j’étois tombé d’une extrême exaltation d’esprit dans un extrême découragement. Je vous l’avouerai, cet état d’abattement fut long et douloureux. Je n’osois lever les yeux sur personne : mes semblables me parurent ligués pour me repousser et m’avilir ; les livres qui avoient fait mes déli[c]es me causoient un mortel dégoût, je n’y voyois plus qu’un amas confus de verbiages inutiles. Je ne touchois plus une ardoise, je ne calculois plus : les fibres de mon cervau s’étoient détendues, elles avoient perdues leur ressort, je ne pensois plus. Mon père s’aperçut de mon découragement et me¹ pressa de lui en découvrir la cause. Je resistai longtems, enfin je lui rapportai le discours du Scheik Arabe et la peine que j’éprouvois à passer pour avoir perdu la raison.

Mon père laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses yeux se remplirent de larmes ; après un long silence il tourna sur moi des regards pleins de compassion et me dit : “ Oh mon fils, tu passe donc pour un fou, et moi je l’ai été réellement pendant trois ans. Tes distractions et mon amour pour Blanche, ne sont point les causes premières de nos peines. Notre mal vient de plus loin.

La nature infiniment féconde et variée en des [*sic*] moyens, semble se plaire à enfreindre ses regles les plus constantes ; elle a fait de l’intérêt personel, le mobile de toutes les actions de l’homme : mais dans la foule des humains, elle en produit de bizarrement conformés, chez qui l’égoïsme est apeine perceptible, parcequ’ils placent leurs affections hors d’eux mêmes Les uns se passionnent pour les sciences, d’autres pour le bien public, ils aiment les découvertes des autres comme s’ils les eussent faites, et les institutions salutaires à l’état, comme s’il leur en revenoit quelque avantage. Cette habitude de ne point penser à eux mêmes, influe sur toute leur destinée ; ils ne savent point tourner les hommes à leur profit, la fortune vient s’offrir, ils ne songent point à l’arrêter.

Chez presque tous les hommes, l’action du moi, n’est jamais suspendue ; vous retrouvez leur moi, dans le conseil qu’ils vous donnent, dans les services qu’ils vous rendent, dans les liaisons qu’ils recherchent, dans les amitiés qu’ils forment. Passionnés pour leur intérêt le plus éloigné, indifferents pour tout le reste, et lorsqu’ils trouvent, sur leur chemin, un homme indifferant à l’intérêt personel, ils ne le peuvent comprendre, ils lui supposent des motifs cachés, de l’affectation de² la follie. Ils le rejètent de leur sein, l’avilissent et le relèguent sur un rocher de l’Afrique.

Oh mon fils nous appartenons tous les deux à cette race proscrite mais nous avons aussi nos plaisirs, et je dois te³ les faire connoître. J’ai tout tenté pour faire de toi un fât et un sot ; le ciel n’a point couronné mes efforts, et te voila avec une ame sensible et un esprit éclairé. Il faut donc que je t’apprenne que nous avons aussi nos jouissances, elles sont ignorées et solitaires, mais douces et pures. Quelle n’a point été ma satisfaction intérieure, lorsque j’ai vu Don Isaac Neuton approuver un de mes écrits anonymes et désirer en connoître l’auteur. Je ne me nommai point, mais encouragé à de nouveaux efforts, j’enrichis mon intelligence d’une foule de pensées nouvelles ; j’en étois rempli, je ne pouvois les contenir. Je sortois pour les réveler aux rochers de Ceuta, je les confiois à la nature entière,

¹ *Interl.*

² *Interl. aut.*

³ *Interl. aut.*

je les offrois en tribut à mon créateur. Le souvenir de ce que j'avois souffert, méloit à ces sentimens exaltés des soupirs et des larmes qui avoient aussi leurs délices. Elles me rappeloient qu'il étoit autour de moi des maux que je pouvois adoucir ; je m'unissois, en idée, aux vues de la providence, aux œuvres de la création, aux progrès de l'esprit humain. Mon esprit, ma personne, ma destinée, ne se présentoient point sous une forme individuelle, mais comme faisant partie d'un grand ensemble.

Ainsi s'est écoulé l'âge des passions, ensuite je retrouvai le moi. Les soins assidus et tendres de votre mère, cent fois le jour m'avertissoient que j'étois moi l'objet unique de son attachement. Mon ame repliée sur elle même, s'ouvrit au sentiment de la reconnoissance, aux épanchemens de l'intimité. Les petits événemens de votre enfance et de celle de votre sœur, m'ont ensuite entretenu dans l'habitude des plus douces émotions.

Aujourd'hui votre mère ne vit plus que dans mon cœur, et mon esprit affoibli par les ans, ne peut plus rien ajouter aux richesses de l'esprit humain ; mais je vois avec plaisir ce trésor s'accroître tous les jours, je me plais à suivre cet accroissement : l'intérêt que j'y prends me fait oublier les infirmités, tri[s]tes compagnes de mon âge, et l'ennui n'a point encore approché de mon existence.

Tu vois donc mon fils, que nous avons aussi nos plaisirs, et si tu étois devenu un fat, comme je l'ai toujours désiré, tu aurois aussi eu tes peines.

Lorsqu'Alvarez a été ici, il m'a parlé¹ de mon frère, d'une manière qui a plutôt excité en moi de la compassion que de l'envie. " Le Duc, m'a-t-il dit, connoit bien la cour et en démêle facilement les intrigues, mais lorsqu'il veut s'élever jusqu'à l'ambition, il ne tarde pas à se repentir, d'avoir pris un vol trop haut.

Il a été ambassadeur et l'on dit, qu'il représentoit le Roi son maître avec toute la dignité possible, mais à la première affaire épineuse, l'on fut forcé de le rappeler.

Vous savez aussi qu'il a été nommé au Ministère, et il remplissoit les places vacantes, tout comme un autre ; mais quelque soin que les premiers commis missent à lui épargner le travail, son inapplication étoit plus grande encore, et il fut obligé de rendre le portefeuille.

Il n'a maintenant aucun crédit, mais il a l'art de faire naître des occasions peu importantes qui l'approchent du Monarque et lui donnent l'air de la faveur.

Au reste l'ennui le tue, il a tout fait pour lui échapper, mais il retombe toujours sous la main pesante du monstre qui l'écrase.

Il s'en sauve un peu par une continuelle occupation de lui même et de sa personne ; mais cet excessif égoïsme l'a rendu si sensible aux moindres contrariétés, que l'existence même est devenue un tourment pour lui. Cependant des maladies fréquentes l'ont averti, que ce lui même, objet unique de tant de soins, pouvoit aussi lui échapper un jour et cette idée empoisonne toutes ses jouissances. " Voilà à peu près ce que m'a dit le vieux Alvarez et j'en conclus que dans mon obscurité j'ai été peut-être plus heureux que mon frère, au milieu des biens dont il m'a privé. Quant à toi mon cher fils, les habitans de Ceuta, t'ont cru un peu fou. Ce n'est qu'un effet de leur simplicité ; mais un jour si tu te lance dans le monde tu ne manqueras pas d'éprouver l'injustice et c'est contre elle qu'il faut te prémunir. Le meilleur seroit sans doute d'opposer l'insulte à l'insulte, la calomnie à la calomnie et de combattre l'injustice avec ses propres armes. Mais cet art de manier les opprobres n'est pas à la portée de gens de notre espèce ; lors donc que tu te verras accablé, retire toi, replie toi sur toi même, nourris ton ame de sa propre substance et tu connoîtras encore le bonheur ! "

Ce discours de mon père, fit une impression profonde sur moi ; je repris courage et me remis à travailler à mon système. Alors aussi je commençai à devenir véritablement distrait. Il étoit rare que j'entendisse ce que l'on me disoit à l'exception des dernières syllabes, qui restoient gravées dans ma mémoire. J'y répondois très juste, mais presque toujours une ou deux heures après que l'on m'avoit parlé. Il m'est aussi quelque fois arrivé de marcher sans savoir où aller, et j'aurois eu besoin d'un guide comme les aveugles. Ces distractions ne durèrent cependant qu'autant de tems qu'il m'en a fallu, pour mettre mon système dans un certain ordre. À mesure que j'y employois moins d'attention,

¹ Gratté : aussi

je devenois tous les jours moins distrait et je puis dire que j'en suis aujourd'hui à peu près corrigé.

“ Oh oui, à peu près, dit le Cabaliste, permettez que j'aie l'honneur de vous en faire mon compliment.

— Je le reçois avec plaisir, dit Vélasquez, car mon système n'eut pas plutôt été achevé, qu'un événement inattendu, a produit dans ma destinée un changement tel, que maintenant il me sera difficile, je ne dis pas de faire un système, mais peut-être hélas ne me sera-t il pas permis, de donner dix à douze heures de suite à un calcul. Enfin Messieurs, le ciel veut que je sois Duc de Vélasquez, Grand d'Espagne, et maître d'une fortune considérable. ”

Il y a environ quatre semaines, que Diego Alvarez, fils de l'autre Alvarez est venu à Ceuta, pour remettre à mon père une lettre de la Duchesse Blanche ; cette lettre étoit ainsi conçue en ces termes :

Seigneur Don Henrique !

Ces lignes sont pour vous annoncer que Dieu va peut-être bientôt appeler à lui, votre frère, le Duc Vélasquez. Les lois féodales de l'Espagne, ne permettant point que vous hérétiez d'un frère cadèt et la Grandesse doit passer à votre fils [*sic*]. Je me trouve heureuse de pouvoir terminer quarante années de pénitence, en lui restituant les biens, que mon imprudence vous avoit otés. Ce que je ne puis vous rendre, c'est la gloire où vos talents vous auroient conduit. Mais nous sommes tous les deux aux portes de la gloire éternelle, et celle du monde ne peut guère nous toucher. Pardonnez donc une dernière fois à la coupable Blanche, et envoyez nous le fils que le ciel vous a donné. Le Duc que je soigne depuis deux mois, désire voir son hérétier.

Blanche de Velasquez.

Je puis dire que cette lettre repandoit la joie dans tout Ceuta, tant on me vouloit du bien ainsi qu'à mon père : mais j'étois loin de partager l'allegresse générale. Ceuta étoit un monde pour moi, et je n'en sortois qu'en esprit pour me perdre dans les abstractions ; ou si je jectois les yeux au delà des remparts, dans les vastes pays habités par les Mômes, c'étoit comme si j'eusse considéré quelques paysages. Ne pouvant m'y promener, la campagne ne me sembloit faite que pour le plaisir des yeux. Il me parut aussi que Ceuta étoit¹ le seul lieu que je pusse habiter. Il n'y avoit dans cette petite ville aucun mur où je n'eusse charbonné quelque équation, aucun réposoir qui ne me rappela quelque méditation, dont le résultat avoit satisfait mon esprit. J'étois à la vérité quelques fois vexé par ma tante Antonia et sa servante Marica, mais qu'étoient leurs légères interruptions, auprès des distractions sans nombres auxquelles j'allois être condamné. Point de longues méditations, point de calcul et point de calcul² point de bonheur pour moi. Voila comment je raisonnois et cependant il fallut partir.

Mon père m'accompagna jusqu'au rivage et joignant ses mains sur ma tête pour me bénir, il me dit : “ Oh mon fils, tu vas voir Blanche, elle n'est plus cette beauté ravissante, qui devoit faire la gloire et le bonheur de ton père : tu verras des traits effacés par l'age, altérés par la pénitence, mais pourquoi pleura-t-elle si longtems une faute, que son père lui avoit pardonnée ? Quant à moi, je n'eus jamais de ressentiment contre elle. Si je n'ai pas servi mon Roi en des postes glorieux, j'ai fait pendant quarante ans, dans ces rochers, le bien de quelques bons gens. C'est à Blanche qu'ils le doivent, ils ont tous entendu parler de ses vertus : et tous la bénissent ! ”

Mon père ne put en dire d'avantage, il se sentoit suffoqué par les sanglôts Tous les habitants de Ceuta assistèrent à mon départ, on pouvoit lire dans tous les yeux le chagrin de me perdre, mêlé à la joie causée par l'intérêt que l'on prenoit au changement de ma fortune.

Je mis à la voile et j'abordai le lendemain au port d'Algésiras, d'où je me rendis à Cordoue, pour coucher ensuite à Anduhar. L'hôte d'Andahar me conta, je ne sais quelles histoires de révenants, dont je n'entendis pas un mot. Je couchai chez lui, et je partis le lendemain d'assez bonne heure. J'avois deux domestiques, l'un alloit devant et l'autre me suivait.

Frappé de l'idée que je n'aurois pas le tems à Madrid de travailler, je tirai mes tablettes, et je me

¹ *Surch. aut.* : [mot gratté]

² *Interl. aut.* : et point de calcul

mis à effectuer quelques calculs, qui n'étaient qu'indiqués dans mon système. Je montois une mule dont le pas égal et lent, favorisait ce genre d'occupation. Je ne sais combien de temps j'employai de cette manière, mais tout à coup ma mule s'arrêta. Je me vis au pied d'un gibet garni de deux pendus, dont les figures sembloient grimacer : ce qui me causa un sentiment d'horreur. Je jetai les yeux autour de moi et je ne vis point mes gens. Je les appelai à grands cris ; ils ne vinrent point. Je pris le parti de suivre le chemin qui étoit devant moi. À la nuit tombante j'arrivai à une auberge vaste et bien bâtie, mais abandonnée et déserte.

Je mis ma mule à l'écurie et je montai dans une chambre, où je trouvai les restes d'un souper ; à savoir un paté de perdrix, du pain, et une bouteille de vin d'Alicante. Je n'avois pas mangé depuis Anduhar, et je crus que le besoin me donnoit des droits sur le paté, qui d'ailleurs n'avoit pas de maître : j'étois aussi fort alteré et j'étanchai ma soif peut-être avec trop de précipitation, car le vin d'Alicante me porta à la tête, et je m'en aperçus trop tard.

Il y avoit dans la chambre un lit assez propre ; je me déshabillai, me couchai et m'endormis ; mais ensuite je ne sais quoi me réveilla en sursaut. J'entendis une cloche qui sonna minuit : j'imaginai qu'il y avoit quelque couvent dans les environs et je me proposai d'y aller le lendemain.

Bientôt après j'entendis du bruit dans la cour, je crus que mes gens étoient arrivés ; mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je vis entrer ma tante Antonia, avec sa suivante Marica. Celle-ci portoit une lanterne garnie de deux bougies et ma tante avoit un cahier à la main. “ Mon cher neveu, me dit-elle, votre père nous envoie, pour vous remettre ce papier, qu'il dit important. ”

Je pris le papier et je lus sur l'enveloppe : “ Démonstration de la quadrature du cercle ”. Je savois que mon père ne s'étoit jamais occupé de ce problème oiseux ; j'ouvris donc le cahier avec un étonnement qui se changea en indignation, lorsque je vis que cette prétendue quadrature, n'étoit que la quadratrice de Dinostrate, accompagnée d'une démonstration où je reconnus la main de mon père, mais non pas son génie, car les preuves prétendues n'étoient que de misérables paralogismes.

Cependant ma tante m'observa que m'étant emparé du seul lit qu'il y eut dans l'auberge, je devois lui permettre de s'y placer à côté de moi. J'étois tellement affligé de voir que mon père donna dans des erreurs aussi grossières que je n'entendis pas trop ce qu'elle me disoit. Je lui fis place machinalement et Marica se coucha à mes pieds, appuyant sa tête sur mes genoux.

Alors je relus la démonstration et soit que le vin d'Alicante me porta à la tête ou que j'eusse les yeux fascinés ; enfin je ne sais comment cela arriva, mais je ne trouvai plus les preuves si mauvaises : à une troisième lecture je fus tout-à-fait convaincu. Je tournai la page, et je trouvai une suite de corollaires les plus ingénieux, qui tendoient à quarrer et rectifier toute les courbes quelconques. Enfin le problème des Isochrones, résolu par les règles de la géométrie élémentaire ; ravi, surpris, étourdi même par tout ce que je voyois, je m'écriai : “ Oui, mon père a fait la plus grande des découvertes !! ”

— Eh bien, dit ma tante, embrassez moi donc pour me payer de la peine, que j'ai prise, et d'avoir passé la mer, pour vous apporter ce cahier. ”

Je l'embrassai.

“ Et moi donc, me dit Marica, n'ai-je pas aussi passé la mer ? ” Il me fallut aussi l'embrasser.

Les deux compagnes de ma couche, me serrèrent si fortement dans leurs bras, qu'il me parut impossible de m'en débarrasser. Je ne le souhaitai même pas, car tout à coup, je sentis naître en moi des sentimens inconnus, même inappréciables. Un sens nouveau se formoit sur toute la surface de mon corps et surtout dans les points où il touchoit aux deux femmes, ce qui me rappela quelques propriétés des courbes osculatrices. Je voulois me rendre raison de ce que j'éprouvois, mais ma tête ne pouvoit plus suivre le fil d'aucune idée. Enfin mes sensations se développèrent en une série ascendante à l'infini, qui fut suivie d'un sommeil et ensuite d'un réveil très désagréable, sous le gibet où j'avois vu grimacer les deux pendus.

Telle est l'histoire de ma vie à laquelle il ne manqueroit plus que celle de mon système ; c'est à dire mes applications du calcul à l'ordre général de cet univers ; mais j'espère vous en donner un jour quelque idée ; et surtout à cette belle dame, qui me paroît avoir pour la géométrie un goût supérieure

à¹ son sexe.

Rébecca répondit à ce compliment avec beaucoup d'obligeance, puis elle demanda à Vélasquez, ce qu'il avoit fait du cahier que lui avoit apporté sa tante ?

“ Madame lui répondit-il, je ne l'ai point trouvé parmi les papiers que m'ont apporté les Bohémiens et j'en suis très fâché, car je ne doute point qu'en revoyant cette prétendue démonstration, je n'en eusse découvert la fausseté : mais comme je vous l'ai dit, je n'étois pas alors de sang froid, le vin d'Alicante, ces deux femmes dans mon lit et une envie de dormir, à la quelle je résistois avec peine, voilà sans doute quelles furent les causes de mon erreur. Mais ce qui m'en étonne le plus, c'est que le cahier me paroissoit de l'écriture de mon père et notamment dans sa manière d'écrire les chiffres. ”

Je fus frappé d'entendre dire à Vélasquez, qu'il avoit eu de la peine à se défendre du sommeil. Je jugeai que le vin d'Alicante de la Venta avoit été préparé comme celui de mes Cousines, le jour de notre première entrevue, ou comme le prétendu poison que l'on m'avoit fait boire dans le souterrain, qui probablement n'étoit qu'un breuvage soporifique. — La société se sépara : je fis en me couchant d'autres réflexions, qui me parurent conduire² à pouvoir expliquer, tout ce qui m'étoit arrivé par des moyens naturels. Le sommeil me surprit au milieu de ces raisonnemens.

VINGT SIXIÈME JOURNÉE.

Ce jour fut consacré au repos. Le genre de vie de nos Bohémiens, et la contrebande dont ils fesoient profession, exigeoient des déplacemens continuels et fatiguans : je fus donc charmé de pouvoir passer toute une journée à l'endroit où j'avois passé la nuit. Chaque'un prit quelque soin de sa personne ; Rebecca elle même ajouta quelque chose à sa parure ; l'on eut dit, qu'elle cherchoit à devenir l'objet des distractions du jeune Duc. C'est le titre que depuis la veille nous donnions à Vélasquez.³

L'on choisit un bel ombrage, pour y servir un diner plus recherché, que nos répas ordinaires, et lorsqu'il fut fini, Rébecca dit que le Chef Bohémien n'étant pas occupé comme de coutume, il n'y auroit pas d'indiscrétion à lui demander la suite de son histoire. Il ne se fit pas prier et commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

Je n'entraï donc au collège, comme je crois vous l'avoir dit, qu'après avoir épuisé tous les prétextes et les délais que je pus imaginer. D'abord je ne fus pas trop fâché de me trouver avec autant de jeunes gens de mon âge,⁴ mais la dépendance continuelle où nous tenoient les recteurs, ne tarda pas à me paroître insupportable. Je m'étois fait une douce habitude des caresses de ma tante et de sa tendre indulgence ; j'étois aussi très flatté de ce qu'elle remarquoit cent fois par jour, que j'avois un très bon cœur. Ici le bon cœur ne servoit de rien : il falloit prêter une attention continuelle ou sentir la fêrulle. L'un et l'autre m'étoit presque également odieux. Il en résulta de ma part une aversion complète, pour tout ce qui portoit la robe noire et je la manifestois en leur jouant tous les tours imaginables.

Il y avoit parmi les étudiants, de jeunes gens, dont la mémoire étoit meilleure que le caractère et qui se fesoient un plaisir de rapporter tout ce qu'ils savoient des actions de leurs camarades. Je formai une ligue contre eux, et mes espiègleries étoient arrangées de manière, que les soupçons tomoient sur ceux mêmes, qui les avoient fait naître ; si bien que les robes noires nous prirent tous en grise et

¹ *Interl. aut.*

² *Interl.*

³ que depuis la veille [...] *surch. aut.* : que nous donnions depuis la veille à Vélasquez

⁴ Un trait de plume barre approximativement les premières lignes de ce paragraphe.

punissent [sic] indifféremment les accusés et les délateurs.

Je n'irai pas vous entretenir d'un sujet aussi puéride que des tours de collège ; mais je vous observerai seulement, que pendant quatre ans, que j'y exerçai mon imagination, les pièces que je jouais, prenoient un caractère toujours plus sérieux, et qu'enfin je m'avisai d'un tour bien innocent en lui même, mais sans doute bien coupable par les moyens dont j'osai me servir, qui ne tendoient pas à moins qu'à me faire passer dans les cachôts, ma jeunesse et peut-être ma vie entière. Voici ce qui y donna lieu.

Parmi les Théatins qui nous traitoient avec le plus de rigueur, nul ne nous avoit donné des preuves d'une sévérité plus inflexible, que le père Sanudo, Recteur de première. Tant de dureté n'étoit cependant pas dans son cœur ; ce religieux étoit au contraire né trop sensible, ses penchants secrets avoient toujours été en opposition avec ses devoirs et Sanudo étoit arrivé à l'âge de trente ans, sans jamais cesser de combattre et de vaincre.

Sanudo sans pitié pour lui-même, étoit devenu inexorable pour les autres. Les sacrifices continuels qu'il fesoit aux mœurs, étoient d'autant plus méritoires, que jamais on n'avoit vu plus qu'en lui, le vœu de la nature opposé à ceux de la religion. Car il étoit le plus bel homme qu'on puisse imaginer et peu de femmes à Burgos avoient pu le rencontrer, sans lui témoigner l'impression qu'il fesoit sur elles. Mais Sanudo baissoit les yeux, fronçoit le sourcil et passoit sans paroître y¹ faire aucune attention. Tel étoit, ou plutôt tel avoit longtems été le père Sanudo. Mais tant de victoires avoient fatigué son ame ; elle n'avoit plus la même énergie, forcé de craindre les femmes, il avoit fini par y penser sans cesse, et l'ennemi qu'il avoit si longtems combattu, étoit toujours présent à son imagination. Enfin une maladie violente suivie d'une convalescence pénible, avoit laissé après elle une sensibilité trop grande, qui se manifestoit par une impatience presque continuelle. Nos moindres fautes l'irritoient, nos excuses pouvoient lui arracher des larmes ; il étoit devenu reveur et ses yeux distraits se fixant sur quelque objet indifférent prenoient cependant l'expression de la tendresse ; ou si quelqu'un l'interrompoit dans ses extases, son regard exprimoit la douleur et non pas la sévérité. Nous avions trop l'habitude d'épier nos mentors pour qu'un si grand changement put nous échapper : mais nous n'en démêlions pas encore la cause, lorsque nous eumes lieu de faire une observation qui nous mit sur la voie. Cependant pour que vous puissiez bien me comprendre, je dois prendre la chose d'un peu plus haut.

Les deux plus illustres maisons de Burgos, étoient les Comtes de Lirias et les Marquis de Fuen Castilla. Les premiers étoient même de ceux qu'en Espagne l'on appelle Agraviados, ce qui exprime le tort qu'on leur a fait de ne pas les nommer grands. Aussi les autres grands les tutoyent comme ils se tutoyent entre eux.

Le Chef de la maison de Lirias étoit un vieillard de soixante et dix ans, du caractère le plus aimable et le plus noble. Il avoit eu deux fils qui étoient morts et tous ses biens tomboient en partage à la jeune Comtesse de Lirias, fille unique de son fils aîné.

Le vieux Comte privé d'héritiers de son nom, avoit promis la main de sa petite fille, à l'héritier des Fuen-Castilla, qui à cette occasion devoit prendre le titre de Comte de Fuen de Lirias y Castilla. Cette union si bien assortie d'ailleurs, l'étoit aussi pour l'âge, la figure et le caractère des jeunes époux, aussi s'aimoient-ils avec la plus extrême passion ; et le vieux Lirias se plaisoit au spectacle de leurs innocentes amours, qui ramenoient ses souvenirs aux plus douces époques de sa vie.

La future Comtesse Fuen de Lirias, demouroit au couvent des Anonciades, mais tous les jours elle alloit dîner chez son grand père pour y rester jusqu'au soir dans la société de son futur époux ; elle avoit alors avec elle une Dueña Mayor, appelée Donna Clara Mendoce, femme d'environ trente ans, très honête, mais point morose, aussi le vieux comte n'aimoit-il pas les gens de ce caractère.

Tous les jours la jeune Lirias et sa Dueña passaient devant notre collège, parceque c'étoit le chemin pour aller chez le vieux Comte, et comme c'étoit aussi l'heure de notre récréation, nous nous trouvions souvent aux fenêtres, ou bien nous y courions dès que nous entendions le bruit de leur

¹ Interl.

voiture.

Les premiers venus à la fenêtre avoient souvent entendu que la Mendoce disoit à sa jeune élève “ Voyons le beau Théatin ”, c’étoit le nom que le public féminin donnoit au père Sanudo. La Duegne en effet n’avoit des yeux que pour lui. Quant à la jeune personne, elle promenoit ses regards sur nous tous, dont l’âge lui rappeloit celui de son amant, ou bien elle cherchoit à reconnoître deux cousins, qu’elle avoit au collègue.

Pour ce qui est de Sanudo, il couroit comme les autres à la fenêtre, mais dès que les femmes paroissoient l’apercevoir, il prenoit son air sombre et se reculoit avec dédain. Nous fumes frappés de cette contradiction. “ Car enfin, disions-nous, s’il a horreur des femmes, pourquoi court-il à la fenêtre ? Et s’il est curieux d’en voir, il a tort d’en détourner les yeux ! ” Un jeune étudiant, appelé Véyras me dit à ce sujet : que Sanudo n’étoit plus ennemi des femmes, comme par le passé, et qu’il tenteroit un moyen pour s’en assurer. Ce Véyras étoit le meilleur ami que j’eusse au collègue, c’est à dire, qu’il m’aideroit dans tous mes tours, dont souvent il étoit l’inventeur.

Il avoit paru à cette époque un nouveau Roman dont le titre étoit : “ L’Amoureux Léonce ”. L’auteur de cet ouvrage avoit peint l’amour avec des couleurs qui en rendoient la lecture très dangereuse, et nos instituteurs l’avoient sévèrement défendu. Véyras trouva le moyen de se procurer un exemplaire du Léonce et le mit dans sa poche, de manière à ce que la moitié du volume pouvoit être aperçue. Sanudo l’aperçut et le confisqua : il menaça Véyras du plus rigoureux traitement, si jamais il retomboit en pareille faute, puis il prétexta, je ne sais quelle maladie, et ne parut point à la leçon du soir. Nous de notre côté nous prétextâmes le désir d’avoir des nouvelles de la santé de notre maître. Nous entrâmes à l’improviste dans sa chambre. Nous l’y trouvâmes occupé du dangereux Léonce et les yeux baignés de larmes ; qui temoignoient combien cette lecture avoit eu de charmes pour lui. Sanudo parut embarrassé ; nous ne fîmes point semblant de nous en apercevoir et bientôt nous eumes une nouvelle preuve du grand changement qui s’étoit fait dans le cœur de l’infortuné religieux.

Les femmes en Espagne remplissent souvent les devoirs de leur religion et demandent à chaque fois le même confesseur. On appelle cela : *buscar el su padre*. De là vient que certains railleurs outrés, saisissant l’équivoque, lorsqu’ils voyent un enfant à l’église, demandent, s’il vient : *Buscar el su padre ?*

Les Dames de Burgos eussent bien voulu se confesser au Pere Sanudo, mais l’ombrageux recteur avoit déclaré qu’il ne se chargeoit point de diriger la conscience du Sexe, cependant le lendemain de la fatale lecture, l’une des plus jolies femmes de la ville, demanda le Pere Sanudo et sur le champ il se rendit à son confessionnal. On lui fit à ce sujet quelques complimens équivoques. Il y répondit avec beaucoup de sérieux, qu’il n’avoit plus à craindre un ennemi qu’il avoit tant combattu. Les pères le crurent peut-être, mais nous autres jeunes gens, nous savions à quoi nous en tenir.

Pendant Sanudo parut s’intéresser tous les jours d’avantage aux secrets que le beau sexe venoit déposer au Tribunal de la pénitence. Il fut exact au confessionnal, expédiait promptement les Dames âgées et retenoit plus longtems les jeunes ; et toujours il couroit à la fenêtre pour voir passer la belle Lirias et l’aimable Mendoce. Puis lorsque le carosse avoit passé, il détournoit les yeux avec dédain.

Un jour que nous avions pris nos leçons avec beaucoup de négligence, et que nous avions éprouvé la sévérité de Sanudo ; Véyras me prit à part d’un air mystérieux et me dit : “ Il est tems de nous venger du pédant maudit, qui marque nos plus beaux jours, par des pénitences et semble se complaire à nous infliger des punitions. J’imagine un tour excellent, mais il nous faudroit trouver une jeune fille, dont la taille rappela celle de la Lirias. La Hoanita, fille du jardinier, nous sert bien dans tous nos tours, mais elle n’a pas assez d’esprit pour celui-ci.

— Mon cher Véyras, lui répondis-je, lors même que nous aurions une personne de la taille de la jeune Lirias, je ne vois pas comment nous lui donnerions son charmant visage.

— Je n’ai point d’inquiétude à cet égard, reprit Véyras, nos femmes viennent d’adopter pour le carême des voiles qu’elles appellent *Catafalcos*. Ce sont comme des Falbalas de crêpe qui tombent les uns sur les autres, et les déguisent si bien, qu’au bal même, elles ne pourroient être mieux masquées. La Hoanita sera toujours bonne, si non pour représenter, au moins pour habiller la nouvelle Lirias et

sa Duegne. ”

Véyras n'en dit pas d'avantage ce jour là, mais un beau jour de dimanche, comme le père Sanudo, siégeoit dans son confessionnal, il vit entrer deux femmes couvertes de mantes et de crêpes ; dont l'une s'assit à terre sur une natte, comme il est d'usage dans les églises d'Espagne et l'autre prit auprès de lui sa place de pénitente. Celle-ci qui paroissoit très jeune, quoiqu'elle fut venue pour se confesser, ne faisoit que fondre en larmes et s'étouffer de sanglots¹. Sanudo fit ce qu'il put pour la calmer, mais elle repetoit toujours : “ Mon père ayez pitié de moi. Je suis en péché mortel ! ”

Enfin Sanudo lui dit : qu'elle n'étoit point en état de lui ouvrir son ame et qu'elle eut a revenir le lendemain. La jeune pêcheresse s'éloigna, se prosterna devant les autels, pria longtems avec ferveur et sortit de l'église avec sa compagne.

“ Mais en vérité, dit le Bohémien, en s'interrompant lui même, ce n'est pas sans quelque peine, que je vous parle de jeux aussi coupables, notre extreme jeunesse pouvoit seule les excuser, et si je ne comptois sur votre indulgence, je n'oserois jamais poursuivre mon recit. ”

Chacun repondit ce qu'il imagina de plus propre à rassurer le narrateur, qui poursuivoit [*sic*] en ces termes :

Les deux penitentes revinrent le lendemain à la même heure, et Sanudo les attendoit depuis longtems ; la plus jeune reprit sa place au confessionnal. Elle paroissoit un peu plus maitresse d'elle même ; cependant il y eut encore bien des pleurs et des sanglots ; enfin d'une voix argentine et jeune, elle fit entendre ces mots : “ Mon père il n'y a pas longtems encore, que mon cœur d'accord avec mes devoirs, sembloit pour jamais affermi dans le sentier de la vertu. L'on me destinoit un époux aimable et jeune et je croyois l'aimer... ”

Ici les sanglots recommencerent, mais Sanudo, par des discours pleins d'une sainte onction, rassura la jeune personne, qui poursuivit en ces termes : “ Une Duegne imprudente m'a rendue trop attentive, au mérite d'un homme, à qui je ne dois jamais appartenir, auquel je ne dois même jamais songer ; et cependant je ne puis vaincre cette passion sacrilège. ”

Ce mot de Sacrilège sembloit avertir Sanudo, qu'il s'agissoit ici d'un prêtre, et peut-être de lui-même. “ Mademoiselle, dit-il, d'une voix tremblante, vous devez toutes vos affections, à l'époux dont vos parents ont fait choix.

— Ah mon père, reprit la jeune personne, que ne ressemble-t-il à l'homme que j'aime ! que n'a-t-il pas son regard tendre et severe ; ses traits, ses traits si nobles et si beaux, sa taille, son air !

— Mademoiselle, dit Sanudo, ce n'est point ainsi que l'on se confesse !

— Ce n'est pas une confession, dit la jeune personne, c'est un aveu. ” Et comme honteuse, elle se leva, fut joindre sa compagne, et toutes les deux² sortirent de l'église. Sanudo les suivit des yeux et tout le reste du jour, il parut préoccupé. Le lendemain il resta presque tout le jour au confessionnal, mais personne ne parut, non plus que le surlendemain.

Le troisieme jour la jeune personne revint avec sa Duegne, se mit au confessionnal et dit à Sanudo : “ Mon père, je crois avoir eu cette nuit une révélation. Je me sentois surmontée par la honte et le désespoir, mon mauvois ange m'inspira de passer une de mes jaretières autour de mon cou. Je ne respirois plus ; tout à coup j'ai cru que l'on arretoit ma main. Mes yeux furent frappés d'une vive lumiere, et je vis Sainte Therèse, ma patronne, debout devant mon lit. Elle me dit : “ Ma fille confessez vous demain au Pere Sanudo, et priez le de vous donner une boucle de ses cheveux. Vous la porterez sur votre cœur, et la Grace y rentrera dans l'instant. ”

— Retirez vous, Mademoiselle, dit Sanudo, allez aux pieds des autels pleurer votre égarement. De mon côté, je vais implorer pour vous les miséricordes divines. ” Sanudo se leva, quitta le confessionnal et se retira dans une chapelle ; il y resta jusqu'au soir, priant avec une extreme ferveur.

Le lendemain la jeune personne, ne parut point. La Duegne vint toute seule. Elle se mit au confessionnal et dit : “ Oh mon Pere, je suis ici pour demander votre indulgence en faveur d'une jeune

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.* : les deux

pecheresse, dont l'ame est en danger de perdition ; elle dit ne pouvoir survivre à la rigueur avec laquelle vous l'avez traitée hier. Vous avez, dit-elle, refusé de lui donner une sainte relique, dont vous êtes en possession. Son esprit s'égare ; elle cherche les moyens de se distraire. Montez chez vous mon pere ; apportez la relique, qu'elle vous a demandée. Je vous attendrai. Allez ne me refusez pas cette grace. ”

Sanudo cacha son visage dans son mouchoir, se leva, sortit de l'église et revint bientôt après. Il tenoit en main un petit reliquaire, et le présentant à la Duègne, il lui dit : “ Madame ce que je vous donne, est un morceau du crane de notre Saint fondateur. Une bulle du Saint Pere vient d'attacher à cette relique, nombre d'indulgeances et nous n'en avons point ici de plus précieuse. Que votre élève porte ces restes sacrés sur son cœur ; et que le ciel lui soit en aide. ”

Lorsque la relique fut entre nos mains, nous en defimes la monture, esperant y trouver quelque mèche de cheveux ; mais nous ne trouvames rien. Sanudo n'étoit que tendre et crédule, peut-être un peu vain, mais vertueux et fidèle à ses principes.

Véyras après la leçon du soir, lui dit : “ Mon père, pourquoi n'est-il pas permis aux prêtres de se marier ?

— Pour leur malheur dans ce monde, et peut-être leur damnation dans l'autre, repondit Sanudo. ” Puis prenant l'air le plus austère, il lui dit : “ Véyras, ne me faites jamais de questions pareilles ! ”

Le lendemain Sanudo ne parut point au confessionnal, la Duegne le demanda, mais un autre religieux vint à sa place. Nous étions prêts à désesperer du succès de nos détestables malices, lorsque le hazard nous servit au delà de nos espérances.

La jeune Comtesse de Lirias, au moment d'être unie au Comte de Fuen Castilla, tomba malade. Elle eut une fièvre chaude, accompagnée d'un transport au cerveau, ou plutôt d'une sorte de délire. Tout la ville de Burgos s'interressoit à ces deux illustres maisons, et la nouvelle de cette maladie, y repandit une consternation universelle. Les Pères Théatins ne furent pas des derniers à la savoir et Sanudo reçut dans la soirée une lettre ainsi conçue :

Mon père !

Sainte Thérèse est irritée ; elle dit que vous m'avez trompé : elle a fait aussi de cruels reproches à la Mendoce, pourquoi m'avoir fait passer tous les jours devant les Théatins. Elle m'aime Sainte Thérèse. Ce n'est pas comme vous. — J'ai fort mal à la tête, je me meurs.

Cette lettre étoit écrite d'une main tremblante et presque'inlisible, et plus bas, l'on avoit ajouté d'une autre main.

Mon père ; elle écrit vingt de ces billets en un jour, maintenant elle n'est plus en état d'écrire. Priez pour nous mon père. Voila tout ce que je puis vous dire pour le moment.

La tête du pauvre Sanudo n'y tint plus, son trouble fut excessif : il alloit, venoit, sortoit, demandoit, et ce que nous y trouvames d'agréable, c'est qu'il ne nous donnoit plus de leçon, ou du moins elles étoient si courtes, que nous les pouvions supporter sans ennui.

Enfin une crise heureuse et je ne¹ sais quel sudorifique sauverent les jours de l'aimable Lirias. La convalescence fut déclarée et Sanudo reçut une lettre conçue en ces termes.

Mon père ! enfin le danger est passé, mais la raison n'est point encore revenue. La jeune personne est à tout moment sur le point de m'échaper et de se trahir. Voyez mon père s'il ne vous seroit pas possible de nous recevoir dans votre cellule. La cloture n'a lieu chez vous que vers les onze heures, et nous pourrions venir à la nuit tombante. Peut-être vos exhortations auroient elles plus d'effèt que vos reliques. Si cela dure, il est probable que je deviendrai folle aussi. Mon père au nom du ciel, sauvez l'honneur de deux maisons illustres.

Sanudo fut tellement affecté de cette lecture qu'il avoit de la peine à retrouver le chemin de sa cellule. Il alla s'y enfermer et nous nous tinmes sur la porte pour entendre ce qui s'y passoit. D'abord

¹ *Interl. aut.*

nous l'entendimes sangloter et pleurer, ensuite prier avec beaucoup de ferveur. Puis il fit venir le portier de la maison et lui dit : “ Mon frère, si deux femmes viennent me demander, vous ne les laisserez entrer sous aucun prétexte. ”

Sanudo ne vint point souper, il passa la soirée en prières, et vèrs les onze heures, il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit — Une jeune personne se precipita dans sa chambre et renversa sa lampe qui s'éteignit aussitôt. En ce moment on entendit la voix du père préfet appelant Sanudo.

Comme le chef Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, un de ses gens vint lui parler des affaires de la Horde. Mais Rebecca lui dit : “ Je vous prie de ne point interrompre ici votre narration. Je veux absolument savoir aujourd'hui, comment Sanudo s'est tiré d'une position aussi critique !

— Madame, dit le Bohémien, je dois consacrer¹ quelques instants à cet homme et puis je reprendrai la suite de mon histoire. ”

Nous donnâmes des louanges à la fermeté qu'avait montrée Rébecca, et le Bohémien ayant expédié l'homme qui le retenoit, reprit en ces termes le fil de son discours.

L'on entendit donc la voix du père préfet appelant le Père Sanudo, qui n'eut que le tems de fermer sa porte à double tour, et de descendre auprès de son supérieur.

Ce seroit faire tort à votre pénétration, d'imaginer que vous n'avez pas déjà deviné, que la fausse Mendoce, n'étoit autre que Véyras, et que la belle Lirias, étoit la même personne que le Vice-Roi du Mexique vouloit épouser : c'est-à-dire — moi même ! Je me voyois donc renfermé dans la cellule de Sanudo, sans lumière et ne sachant trop, quel dénouement je donnerois à cette pièce, qui n'avait pas tout à fait tourné comme nous le voulions. Car nous avions trouvé Sanudo crédule ; mais jamais foible ou hypocrite. Ce que nous eussions fait de mieux sans doute eut été de ne donner aucun dénouement à notre pièce. Le mariage de Mademoiselle Lirias, qui eut lieu, quelques jours après, et le bonheur des deux époux eussent été pour Sanudo des énigmes inexplicables, qui l'eussent tourmenté toute sa vie. Mais nous avions voulu jouir de la confusion de notre Mentor ; et j'étois seulement en peine de savoir s'il valoit mieux terminer ce dernier acte de notre pièce² par de grands éclats de rire ou par quelque piquante ironie. J'étois encore occupé de ces malicieux projets, lorsque j'entendis ouvrir la porte.

Sanudo parut, et sa vûe m'en imposa plus, que [je] ne m'y pouvois attendre. Il étoit en étolle et surpris, tenant un bougeoir d'une main et dans l'autre un crucifix d'ébène. Il posa son bougeoir sur la table, prit son crucifix dans ses deux mains, et me dit : “ Mademoiselle, vous me voyez revêtu d'ornemens sacrés, qui vous doivent rappeler le caractère religieux imprimé sur toute ma personne. Prêtre d'un Dieu sauveur, je ne puis mieux remplir mon saint ministère, qu'en vous arrêtant sur le bord de l'abîme. Le démon du mal a troublé votre raison, pour vous entraîner en des penchans vicieux. — Détournez en vos pas, Mademoiselle ! rentrez dans le sentier de la vertu : pour vous il ne fut semé que de fleurs ; un jeune époux vous y tend la main. Il vous est présenté par ce vieillard vertueux, dont le sang coule dans vos veines. Votre père fut son fils. Ce père vous a précédé tous les deux, dans le séjour des âmes pures, et vous en montre les Chémins. Elevez vos yeux vèrs les lumières célestes, redoutez l'esprit de mensonge, qui fascinant vos regards, les égara parmi les Serviteurs de ce Dieu, dont il est l'éternel ennemi... ” Sanudo dit encore plusieurs belles choses, faites pour operer ma conversion. Si j'eusse été réellement Mademoiselle de Lirias, amoureuse de son confesseur, mais je n'étois qu'un polisson, afublé d'une jupe et d'une mantille et fort en peine de savoir comment tout ceci finiroit. Cependant Sanudo reprit haleine, et puis il me dit : “ Venez Mademoiselle, tout est préparé pour vous ménager un moyen de sortir du cloître. Je vais vous conduire chez la femme de notre jardinier et l'on avertira la Mendoce de venir vous y prendre. ” En même tems Sanudo m'ouvrit la porte. Aussitôt je m'élançai pour sortir et m'enfuir à toutes jambes ; et c'est la certainement ce que j'eusse dû faire ; mais dans cet instant même, je ne sais quel mauvois génie m'inspira, d'ôter mon voile et de me jeter au cou du recteur, en lui disant : “ Cruel ! voulez vous faire mourir l'amoureuse Lirias ! ”

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.* : de notre pièce

Sanudo me reconnut, et d'abord sa consternation fut extrême, ensuite il versa des larmes et donnant des marques du plus extrême désespoir, il repetoit : " Mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de moi, daignez m'inspirer, et m'éclairer au milieu de mes doutes ! Mon Dieu, que dois-je faire ! " Le pauvre recteur me fit compassion ; j'embrassai ses genoux et le priant de me pardonner, je lui jurai, que Véyras et moi, nous nous lui garderions le secret.

Sanudo me releva, me baigna de ses pleurs et me dit : " Malheureux enfant, peut tu penser que la crainte de faire rire à mes depends, puisse me mettre en cet état ! Infortuné, c'est sur toi que je pleure. Tu n'a pas craint de profaner ce que notre religion a de plus saint ! Tu t'es joué du Tribunal sacré de la pénitence, je dois t'aller accuser à celui de l'inquisition. Les cachôts, les suplices seront ton partage. " Ensuite m'embrassant avec l'expression de la plus profonde douleur, il me dit : " Non mon enfant ne livre point ton ame au désespoir. J'obtiendrai peut-être que l'on nous abandonne ton chatiment. Il sera cruel, mais il n'aura point d'influence sur le reste de ta vie. "

Après avoir ainsi parlé, Sanudo sortit en fermant la porte à double tour, et me laissa dans une consternation, que je vous laisse imaginer, et que je n'entreprendrai pas de decrire. L'idée du crime ne s'étoit jamais présentée à notre esprit, et nos inventions sacrilèges, ne nous avoient paru que des malices très innocentes. Les chatimens dont j'étois menacé me plongèrent dans un abatement qui m'ota jusqu'à la faculté de pleurer. Je restai dans cet état, je ne sais combien de tems ; enfin la porte s'ouvrit, je vis entrer le Père prefèt, suivi du pénitencier et de deux hommes qui me prirent sous les bras, et me conduisirent à travers je ne sais combien de corridors, jusqu'en une chambre écartée ; ils m'y jetterent et j'entendis plusieurs veroux se fermer sur moi.

Je repris mes sens et j'examinai ma prison. La lune qui donnoit en plein à travers les barreaux de ma fenêtre, me firent distinguer des murs charbonnés de divers inscriptions, et de la paille dans un coin.

Ma fenêtre donnoit sur un cimétière. Trois corps enveloppés dans leurs linceuls et couchés sur autant de brancards, avoient été déposés sous un portique. Cette vue me causa de la frayeur ; je n'osai regarder ni dans ma chambre ni dehors.

Bientôt j'entendis du bruit dans le cimétière et j'y vis entrer un capucin avec quatre fossoyeurs. Ils s'avancèrent vèrs le portique et le capucin dit : " Voici le corps du Marquis de Valornez, vous le mettrez dans la chambre d'inhalsamation. Quant à ces deux chretiens, vous les jetterez dans la nouvelle fosse ouverte d'hier. " Le capucin n'eut pas plutôt achevé sa phrase, que j'entendis un long gémissement et trois spectres affreux se firent voir sur le mur du cimetièrè.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration, l'homme qui nous avoit interrompu la première fois, vint lui parler d'affaires. Mais Rebecca enhardie par son premier succès, prit le même ton d'autorité, et dit : " Monsieur le Chef, je veux absolument savoir ce que c'étoient que ces spectres, je ne me coucherai point sans cela ! "

Le Bohemien promit de la satisfaire, son absence en effet ne fut pas d'une longue durée : il revint et reprit en ces termes le fil de son histoire :

Je vous ai dit, que trois spectres affreux s'étoient fait voir sur le mur du cimetièrè. Cette apparition et le gémissement dont elle fut accompagnée causerent une frayeur mortelle aux quatre fossoyeurs, ainsi qu'à leur chef le capucin ; ils s'enfuirent en poussant de grands cris. Quant à moi j'eu peur aussi, mais l'effet en fut tout différent, car je restai comme cloué, près de ma fenêtre et dans un état voisin de l'aneantissement.

Je vis alors que deux spectres, s'élancerent d'abord, de dessus le mur, dans le cimétière et donnèrent la main au troisième, qui paroissoit avoir un peu plus de peine à descendre. Puis d'autres spectres parurent et sauterent aussi dans le cimetièrè, jusqu'au nombre de dix à douze. Alors le Spectre lourdeau, à qui les autres avoient donné la main, pour le faire descendre, tira de dessous son linceuil blanc, une lanterne sourde, vint sous le Portique examiner les trois morts, puis se tournant du côté des autres spectres, il leur dit : " Mes amis, voici le corps du Marquis de Valonez ; vous avez vu le traitement que m'ont fait éprouver, les anes, mes confrères. Cependant ils s'étoient tous trompés, en prenant la maladie du Marquis pour une hydropsie de poitrine. Moi seul, moi le docteur Sangro Moreno, j'ai su toucher au but en y reconnoissant l'anguina polyposa, si bien decrite par les maitres de l'art.

Cependant je n'eus pas plutôt nommé l'Anguina Polyposa, que vous avez vu les mines qu'on[t] faites les anes batés mes confrères honorables. Vous les avez vu lever les épaules et me tourner le dos, comme si je fusse un membre indigne de leur corps. Ah sans-doute le Docteur Sangro Moreno n'est pas fait pour figurer avec eux. Les aniers de la Galice et les mulétiers de l'Estremadoure ; voila les gens qu'il faudroit pour les conduire et leur faire entendre raison. Mais le ciel est juste : nous avons eu l'année passée une grande mortalité, parmi le bétail, si l'épizotie se manifeste encore cette année ci ; soyez assuré, qu'aucun de mes confrères n'y sauroit échapper.

Alors le Docteur Sangro-Moreno restera maître du champ de bataille, et vous mes chers disciples, vous y viendrez arborer l'étendard de la médecine Chymique. Vous avez vu que j'ai sauvé la jeune Lirias, par le seul effet d'un heureux mélange de Phosphore et d'Antimoine. Les demi-métaux et leurs savantes combinaisons, voilà les remèdes héroïques ; propres à combattre et à vaincre tous les maux ; mais non pas les racines et les herbes, qui ne sont bonnes que pour être broutées par les anes batés mes honorables confrères.

Mes chers disciples vous avez été témoins des instances que j'ai faites à la Marquise de Valonez pour qu'il me fut permis, d'enfoncer seulement la pointe du Scapel dans la trachée artère de l'illustre Marquis ; mais séduite par mes ennemis, la Marquise n'y voulut jamais consentir. Enfin je me trouve en état de fournir mes preuves.

Ah combien je suis affligé que l'illustre Marquis ne puisse pas assister lui même à l'ouverture de son propre corps. Avec quel plaisir je lui montrerois la matière hydatique et polypeuse, prenant sa racine dans les bronches et poussant des rameaux jusque dans le Larinx !

Mais que dis-je : l'avare Castillon, indifférent aux progrès des sciences, nous refuse des choses dont lui même ne peut faire aucun usage. Si le Marquis eut eu le moindre goût pour la médecine, il nous eut abandonné ses poumons, son foye et tous ses viscères qui ne peuvent plus lui servir. Mais non ; il faut qu'au peril de notre vie, nous allions violer les asyles de la mort et troubler la paix des sepulcres.

Il n'importe mes chers disciples. Plus nous rencontrerons d'obstacles, et plus nous aurons de gloire à les surmonter. Courage donc et mettons à fin à cette grande entreprise. Lorsque vous aurez sifflé trois fois, vos camarades restés de l'autre côté de la muraille, passeront les échelles et tout de suite nous enleverons l'illustre Marquis.

On doit le féliciter d'être mort d'une maladie aussi rare, mais plus encore, d'être tombé dans les mains de gens habiles, qui ont reconnu sa maladie et l'ont nommé de son nom véritable.

Dans peu de jours nous serons dans le cas, de venir chercher ici, certain personnage illustre mort par l'effet... mais chut, il ne faut pas tout dire. ”

Le Docteur ayant achevé son discours, l'un de ses disciples siffla trois fois, et je vis des échelles que l'on passoit par dessus le mur. Ensuite le corps du Marquis fut entouré de cordes et passé de l'autre côté. Les spectres le suivirent, après quoi, l'on enleva les échelles. Lorsque je ne vis plus personne, je me mis à rire de bon cœur de la peur que j'avois eu.

Mais ici je dois vous rendre compte d'une manière particulière d'ensevelir en usage dans¹ quelques couvents de l'Espagne et de la Sicile. L'on y construit de petits caveaux obscurs où cependant la circulation de l'air devient très vive par des courants que l'on ménage avec art. L'on dépose dans ces caveaux certains corps que l'on veut conserver ; l'obscurité les préserve des insectes et l'air les dessèche. Au bout de six mois, l'on ouvre le caveau, si l'opération a réussi les moines vont en procession en faire compliment à la famille. Puis ils mettent au mort un habit de Capucin et le placent dans un caveau destiné, non pas précisément à des corps saints, mais soupçonnés de sainteté.

Dans ces couvents le convoi n'accompagne les corps que jusqu'à la porte du cimetière, où des frères Lais viennent les prendre pour en disposer selon les ordres de leurs supérieurs. D'ordinaire l'on apportoit les corps le soir, les supérieurs en déliberoient et puis on les portoit la nuit à leur destination. Beaucoup de corps n'étoient pas susceptibles d'être conservés.

¹ *Interl. aut.* : en usage dans

Les Capucins vouloient desécher le Marquis de Valornez, ils alloient y procéder, lorsque les spèctres mirent les fosseyeurs en fuite. Ceux ci reparurent à la petite pointe du jour, marchant sur la pointe des pieds et serrés les uns contre les autres. Mais leur frayeur fut extrême, lorsqu'ils trouverent que le corps du Marquis avoit disparu. Ils jugèrent que le Diable l'avoit emporté. Bientôt après tous les moines arriverent armés de goupillons, aspergeant, exorcisant et braillant à tue tête. Quant à moi n'en pouvant plus de someil, je me jetais sur la paille, et m'endormis aussitôt.

Le lendemain ma première idée fut celle des chatimens dont j'étois menacé et la seconde celle des moyens de m'y soustraire. Véyras et moi nous avions tant pillé de garde manger, que les escalades nous étoient devenues familières. Nous savions aussi très bien détacher les barreaux d'une fenêtre et les replacer sans qu'il y parut. Je me servis d'un couteau que j'avois en poche, pour détacher un cloud, du bois de ma fenêtre. Avec ce cloud j'usai l'enchassure d'un barreau. J'y travaillai sans relache jusqu'à midi.

Alors le guichèt de ma porte s'ouvrit, et je reconnus le visage d'un frere lai qui servoit dans notre dortoir. Il me passa du pain avec une cruche d'eau et me demanda, s'il pouvoit m'être bon en quelque chose ? Je le priaï d'aller de ma part chez le père Sanudo, le conjurer de me faire donner des draps avec une couverture, étant juste que je fusse puni mais non pas que je fusse malpropre. Ce raisonnement fut pris en bonne part, on m'envoya ce que j'avois demandé ; l'on y joignit quelque viande pour me soutenir. Je demandois quand ma punition commenceroit. Le frère Lai me repondit qu'il l'ignoroit, mais que pour l'ordinaire on laissoit trois jours de reflexion. Il ne m'en falloit pas d'avantage et je fus tout-à-fait tranquille.

J'employai l'eau que l'on m'avoit donnée pour humecter l'enchassure de mur que je voulois user, et ce travail alloit grand train. Le barreau fut entièrement libre dès le matin du troisième jour. Alors je decoupai mes draps et ma couverture, j'en fis une chaine, qui ne ressembloit pas mal à une échelle de corde, et j'attendis la nuit, pour effectuer mon évasion. Il étoit tems d'y songer, car le guichetier m'avertit que le lendemain je devois être jugé par une jonte composée de Théatins et présidée par un membre du Saint office.

L'on apporta vers le soir un corps couvert d'un drap noir garni de franges d'argent ; je jugeai que c'étoit là le grand Seigneur dont avoit parlé Sangro-Moréno.

Lorsque la nuit fut bien noire et le silence assez profond, je degageai le barreau, j'attachai l'échelle et j'allai descendre, lorsque les spectres reparurent sur la muraille, c'étoient comme vous l'imaginez bien, les élèves du Docteur. Ils allerent droit au grand Seigneur defunt et l'enleverent, mais sans toucher au drap noir garni de franges d'argent.

Quand ils furent partis, j'ouvris ma fenêtre et je descendis le plus heureusement du monde. Ensuite je me proposai de poser contre le mur l'un des brancards et de m'en servir en guise d'échelle.

Comme j'allois y procéder, j'entendis, que l'on ouvroit la porte du cimétière, je courois me cacher dans le portique, je m'étendis sur le brancard et je me couvris du drap à franges, dont je relevai le coin, pour voir ce qui alloit entrer.

D'abord je vis entrer un ecuyer vetu de noir qui tenoit un flambeau d'une main et son épée dans l'autre. Puis venoient des valèts en deuil, enfin, une dame d'une beauté merveilleuse, couverte de crepes noirs depuis la tête jusqu'aux pieds.

La belle éplorée s'avança jusqu'à quelques pas de mon brancard, puis se jettant à genoux, elle proféra ces paroles lamentables : “ Oh restes adorés du plus aimable des époux ; que ne puis-je comme une seconde Artémise, mêler vos cendres à ma boisson. Elles circuleroient avec mon sang et ranimeroient ce cœur qui n'a jamais battu que pour vous ; mais puisque ma religion ne me permet point de vous servir de sépulcre vivant, je veux au moins vous enlever à la poussière de cette foule de morts. Je veux¹ arroser tous les jours de mes pleurs, les fleurs qui naitront sur votre tombe où mon dernier soupir nous reunira bientôt. ”

Après avoir ainsi parlé, la dame se tourna du côté de son écuyer et lui dit : “ Don Diegue faites

¹ Gratté : vous

enlever le corps de votre maître, nous l'enterrerons ensuite auprès de la chapelle du jardin. ”

Aussitôt quatre valèts robustes se chargèrent de mon brancard, et s'ils croyoient porter un mort, ils ne se trompoient guère, car j'étois à moitié mort de frayeur.

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de son histoire, on le vint chercher pour les intérêts de la Horde. Il nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

VINGT-SEPTIÈME JOURNÉE.

Nous restames encore en place ce jour là. Le Bohemien se trouva de loisir et Rebecca saisit la première occasion de lui demander la suite de son histoire ; il ne se fit pas beaucoup prier et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN

Tandis que l'on me portoit sur mon brancard, j'avois fait un trou dans le drap noir, qui me couvroit. Je vis que la Dame étoit montée dans une litière drapée de noir, que son écuyer la suivoit à cheval et que mes porteurs se relayoient pour aller plus vite.

Nous étions sortis de Burgos, par je ne sais quelle porte et nous marchames environ une heure, après quoi l'on s'arrêta devant un jardin, à travers lequel on me porta dans un pavillon, ou je fus enfin déposé, dans le milieu d'une sale drapée de noir et que la lumière de quelques lampes, éclairoit assez foiblement.

“ Don Diegue, dit la Dame à son écuyer, retirez vous, je veux encore pleurer sur ces restes adorés, auxquels ma douleur me rejoindra bientôt. ”

Lorsque la Dame fut seule, elle s'assit devant moi et dit : “ Barbare voila donc où t'a conduit ton implacable fureur. Tu nous condempnas sans nous entendre, comment en repondras-tu au tribunal terrible de l'éternité ? ”

En ce moment vint une autre femme, elle avoit un poignard à la main et tout l'air d'une furie : “ Où sont, dit-elle, les restes infames de ce monstre à figure humaine. Je veux savoir s'il eut des entrailles, je les veux déchirer, je veux arracher son impitoyable cœur. Je veux l'écraser dans mes mains ; j'ai besoin d'assouvir ma rage ! ”

Il me parut alors qu'il étoit tems de me faire connoître. Je me débarrassai de mon drap noir et me jettant aux pieds de la Dame qui venoit de parler, je lui dis : “ Madame ayez pitié d'un pauvre écolier, qui s'est caché sous ce drap pour échapper au fouet ! ”

— Petit malheureux, dit la Dame, où donc est le corps du Duc de Sidonia ?

— Il est, lui dis-je, entre les mains du Docteur Sangro Moréno, dont les disciples sont venus l'enlever cette nuit.

— Juste ciel, dit la Dame, lui seul a reconnu, que le Duc étoit mort par le poison. Je suis perdue !

— Ne craignez rien, lui dis-je, le Docteur n'osera jamais avouer les enlevemens qu'il fait au cimetière des capucins ; et ceux ci¹ qui croient que le diable emporte les corps qui disparaissent, se garderont bien d'avouer que Satan ait pris tant de pouvoir dans l'enceinte de leur couvent. ”

Alors la Dame au poignard, me regardant d'un air severe me dit : “ Et toi petit malheureux qui nous repondra de ta discrétion ? ”

¹ *Interl.*

— Madame, lui repondis-je, je dois aujourd’hui être jugé par une jonte de Théatins, présidée par un membre de l’inquisition. Sans doute ils me condamneront à recevoir mille coups de fouets. Je vous supplie de vous assurer de ma discrétion, en me déroband à tous les regards. ”

La Dame au poignard, au lieu de me répondre, ouvrit une trape ménagée au coin de la chambre et me fit signe d’y descendre. J’obeis et la trape se referma sur moi.

Je descendis un escalier très obscur qui me conduisit en un souterrain tout aussi sombre. Je heurtai contre un potau ; des chaînes se présentèrent sous ma main ; puis mes pieds rencontrèrent une pierre sépulcrale, garnie d’une croix. Ces tristes objets n’invitoient pas au sommeil ; mais j’étais dans l’âge heureux où l’on dort en dépit de tout. Je m’étendis sur ce marbre funéraire et je ne tardai pas à m’endormir très profondément.

Le lendemain en m’éveillant je vis ma prison éclairée par une lampe allumée dans un autre cavau, séparé du mien par des barreaux de fer. Bientôt la Dame au poignard parut à la grille pour y déposer une corbeille couverte d’un linge. Elle voulut me parler, mais ses pleurs l’en empêchèrent. Elle se retira, me faisant entendre par signes que ce lieu lui rappeloit d’affreux souvenirs. Je trouvois dans sa corbeille, d’abondantes provisions et quelques livres. J’étais rassuré contre la fustigation j’étais sûr aussi de ne voir aucun Théatin ; et toutes ses considérations firent que ma journée se passa fort agréablement.

Le lendemain ce fut la jeune veuve, qui m’apporta ma provision. Elle voulut aussi parler, mais elle n’en eut pas la force, et se retira sans pouvoir me dire un seul mot.

Le jour suivant elle revint encore, elle avoit sa corbeille sous le bras et dans sa main un grand crucifix. Elle me passa la corbeille à travers les barreaux, de ma grille. Ensuite elle appuya le crucifix contre le mur, se jeta sur ses genoux, et fit cette prière : “ Oh mon Dieu sous ce marbre reposent les restes mutilés d’un être doux et tendre. Il a sans doute pris sa place parmi les anges, dont il étoit l’image sur la terre. Sans doute il implore ta clémence pour son barbare meurtrier, pour celle qui vengea sa mort et pour l’infortunée dont le sort fut d’être complice involontaire et victime de tant d’horreurs ! ”

Ensuite la Dame continua sa prière, à voix basse, mais avec beaucoup de ferveur. Enfin elle se releva, s’approcha de la grille et me dit d’un ton plus calme : “ Mon jeune ami, dites moi s’il vous manque quelque chose et ce que nous pouvons faire pour vous.

— Madame, lui repondis-je, j’ai une tante appelée Dalanosa, qui demeure dans la rue des Théatins. Je voudrais bien qu’elle sut que j’existe, et que je suis en sûreté.

— Une pareille commission, dit la dame, pourroit nous compromettre. Je vous promès néanmoins de chercher les moyens de tranquilliser votre tante.

— Madame lui repondis-je, vous êtes la bonté même, et l’époux qui fit votre malheur dut sans doute être un monstre.

— Hélas, dit la Dame, quelle erreur est la votre : Le Duc de Médina Sidonia étoit le meilleur et le plus sensible des hommes. ”

Le jour suivant ce fut l’autre Dame qui m’apporta ma provision. Elle me parut moins affectée ou du moins plus maîtresse d’elle-même.

“ Mon enfant, me dit-elle, j’ai moi même été chez Madame Dalanosa. Cette femme paroît avoir pour vous la tendresse d’une mère ; et sans doute vous n’avez plus de parents ? ”

Je lui repondis que j’avois effectivement perdu ma mère en naissant, et qu’ayant eu le malheur de tomber dans l’encrier¹ de mon père, il m’avoit pour toujours banni de sa présence.

La Dame voulut avoir une explication de ce que je venois de lui dire. Je lui racontai mon histoire ; qui parut lui arracher un sourire. Elle me dit : “ Mon enfant je crois que j’ai ri ; depuis longtemps cela ne m’étoit arrivé. J’avois un fils, il repose sous le marbre où vous êtes assis. Je voudrais le retrouver en vous. J’ai nourri la Duchesse de Sidonia, je ne suis qu’une femme du peuple ; mais j’ai un cœur qui sait aimer et haïr, et les personnes de ce caractère ne sont jamais à mépriser. ”

¹ *Aut.*

Je remerciai la Dame et l'assurai que j'aurois toujours pour elle les sentimens d'un fils.

Plusieurs semaines se passerent à peu près de la même manière ; les deux Dames s'accoutumerent à moi tous les jours d'avantage. La nourrice¹ me traitoit comme un fils et la Duchesse sembloit prendre² pour moi les sentimens d'une sœur. Elle passoit souvent plusieurs heures au souterrain.

Un jour qu'elle paroissoit un peu moins triste que de coutume ; j'osai la prier de me faire le récit de ses infortunes ; elle s'en défendit longtems, enfin elle voulut bien céder à mes instances et s'exprima en ces termes :

HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE MÉDINA-SIDONIA.

Je suis la fille unique de Don Emanuel de Val-Florida, premier secretaire d'Etat mort depuis peu, honoré des regrets de son maître et, m'a-t on dit, de ceux de plusieurs Rois, alliés de notre puissant Monarque. Je n'ai connu cet homme respectable, que dans les dernieres années de sa vie.

Ma jeunesse³ s'étoit passée dans les Asturies auprès de ma mère, qui séparée de son époux dans les premières années de son mariage, vivoit chez son père, le Marquis d'Astorgas, dont elle étoit l'unique héritiere.

J'ignore jusqu'à quel point ma mère mérita de perdre l'affection de son époux, mais je sais que les longues peines de sa vie, eussent suffi pour expier les fautes⁴ les plus graves. La mélancolie sembloit avoir pénétré tout son être. Il y avoit des larmes dans son regard, de la douleur dans son sourire. Son sommeil même n'étoit pas exempt de tristesse. Des soupirs et des sanglots en troubloient la tranquillité.

Ce n'est pas que la séparation fut entière. Ma mère recevoit regulierement des lettres de son époux et lui repondoit de même. Elle avoit deux fois été le voir à Madrid. Mais le cœur de cet époux s'étoit fermé pour toujours. La Marquise avoit l'ame aimante et tendre. Elle réunit toutes ses affections sur son père et ce sentiment qu'elle porta jusqu'à l'exaltation mela quelque douceur à l'amertume de ses longues [*sic*] chagrins.

Pour ce qui me regarde, je serois embarrassée a définir le sentiment que ma mere me portoit ; elle m'aimoit sans doute, mais on eut dit, qu'elle craignoit de se mêler de ma destinée. Bien loin de me faire des leçons, apeine osoit-elle me donner des conseils. Enfin s'il faut vous le dire, ayant offensée la vertu, elle ne se croyoit plus digne de l'enseigner à sa fille.

L'espèce d'abandon dans lequel on laissa mon enfance, m'eut sans doute privé des avantages d'une bonne éducation, si je n'avois eu près de moi la Giralda, d'abord nourrice, et devenue ensuite ma gouvernante. Vous la connoissez, vous savez qu'elle a l'ame forte et l'esprit très cultivé. Elle n'a rien négligé pour faire de moi la plus heureuse des femmes. Mais une destinée irrésistible l'emporte sur tous ses soins.

Le mari de la Giralda avoit été connu par un caractère entreprenant, mais équivoque. Forcé de quitter l'Espagne, il s'étoit embarqué pour l'Amérique et ne donnoit point de ses nouvelles. La Giralda n'avoit eu de lui qu'un seul fils, qui fut mon frère de lait. Cet enfant étoit d'une beauté presque merveilleuse, ce qui fit lui donner le surnom d'Hermosito, qu'il garda pendant tout le court espace de sa vie. Un même lait nous avoit nourri, nous avions souvent reposé dans le même berceau. Notre intimité ne fit que croître, jusqu'à notre septième année. Alors la Giralda pensa qu'il étoit tems d'instruire son fils de la difference des rangs, et de la grande distance que le sort avoit mise entre lui et sa jeune amie.

Un jour que nous avions eu quelque querelle d'enfant, la Giralda appela son fils et prenant un ton fort sérieux, elle lui dit : “ Mon enfant n'oubliez jamais que Mademoiselle de Val-Florida, est votre

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.*

³ *Aut.* : Ma jeunesse

⁴ *Interl. aut.* : les fautes

maitresse et la mienne ; et que nous sommes seulement les premiers serviteurs de la maison. ”
Hermosito se le tint pour dit ; il n'eut d'autres volontés que les miennes : il mettoit même son étude à les deviner et les prévenir. Cette obéissance entière paroissoit avoir pour lui des charmes inexprimables ; et moi je pris beaucoup de plaisir à le voir m'obéir en toute chose¹

La Giralda vit bientôt les dangers de la nouvelle manière d'être, qui s'étoit établie entre nous, et se proposa de nous séparer dès que nous aurions treize ans. Se croyant assurée par là, de pouvoir mettre des bornes à ce sentiment, elle n'y pensa plus et tourna son attention vers d'autres objets.

La Giralda comme vous le savez a l'esprit très cultivé ; de bonne heure elle mit entre nos mains, quelques bons auteurs Espagnols et nous donna une idée générale de l'histoire ; voulant aussi nous former le jugement, elle nous fesoit raisonner nos lectures et montrait comment on pouvoit en faire le sujet d'utiles réflexions.

Il est assez ordinaire aux enfants, lorsqu'ils commencent à lire l'histoire, de se passionner pour les personnages dont le rôle est le plus brillant. Dans ce cas là, mon héros devoit aussitôt celui de mon jeune ami ; et si j'en changeois, il adoptoit aussitôt mon nouvel engouement.

Je m'étois si parfaitement accoutumée à la soumission d'Hermosito, que la moindre résistance de sa part, m'eut fort étonnée ; mais cela n'étoit point à craindre et je fus de moi-même obligée à mettre des bornes à mon autorité, ou du moins à n'en user qu'avec prudence. Un jour je voulus avoir un coquillage brillant, que je voyois au fond d'une eau claire et profonde. Hermosito s'y précipita dans le même instant et faillit à se noyer. Une autre fois voulant atteindre un nid dont j'avois envie, une branche cassa sous lui, le fit tomber et lui fit beaucoup de mal. Depuis lors je mis de la circonspection à temoigner mes désirs, mais en même tems je trouvai qu'il étoit beau d'avoir un pouvoir aussi grand et de n'en point user. Ce fut là, si je m'en rappelle bien, mon premier mouvement d'orgueil, je crois en avoir eu quelques autres depuis.

Ainsi se passa notre treizième année. Le jour qu'Hermosito l'eut finie, sa mère lui dit : “ Mon fils, aujourd'hui nous avons célébré, le treizième anniversaire de votre naissance. Vous n'êtes plus un enfant et vous ne pouvez plus être aussi rapproché de Mademoiselle que vous l'avez été jusqu'apresent. Prenez congé d'elle, demain vous partirez, pour vous rendre en Navarre auprès de votre grand père. ”

La Giralda n'eut pas plutôt achevé sa phrase, qu'Hermosito donna les marques du plus affreux désespoir. Il pleura, s'évanouit, reprit ses sens pour pleurer encore. Quant à moi, j'étois plutôt occupée à le consoler, que je ne partageois son chagrin ; je le regardoit comme un être tout-à-fait dependant de moi, qui ne respiroit pour ainsi dire qu'avec ma permission. Je trouvois donc son désespoir une chose toute naturelle, mais j'étois fort éloignée de croire lui devoir le moindre retour. D'ailleurs j'étois trop jeune et trop accoutumée à le voir, pour que sa beauté merveilleuse, put faire sur moi quelque impression.

La Giralda n'étoit point de ces personnes, que l'on peut toucher par des pleurs, celles d'Hermosito furent inutiles, il lui fallut partir ; mais au bout de deux jours, le muletier auquel on l'avoit confié, vint avec un air fort affligé nous dire, qu'en passant par un bois, il avoit quitté ses mules seulement cinq minutes, et qu'en revenant il ne l'avoit plus trouvé ; qu'il l'avoit en vain appelé, puis cherché dans toute la forêt, et qu'aparament les loups l'avoient mangé. La Giralda parut moins affligée que surprise. “ Vous verrez, dit-elle, que ce petit obstiné nous reviendra. ” Elle ne se trompa point : bientôt nous vimes arriver le jeune fugitif ; il embrassa les genoux de sa mère et lui dit : “ Je suis né pour servir Mademoiselle de Val-Florida, et je mourrai si l'on veut m'éloigner de la maison. ”

Peu de jours après la Giralda reçut une lettre de son mari, qui depuis très longtemps n'avoit pas donné de ses nouvelles. Il disoit avoir fait fortune à la Vera-Cruz ; ajoutant que² si son fils vivoit encore, il seroit charmé de l'avoir auprès de lui. La Giralda qui vouloit à tout prix éloigner son fils, ne manqua pas d'accepter la proposition. Hermosito depuis son retour ne demouroit plus au chatau, on l'avoit logé dans une ferme que nous avions sur les bords de la mer. Un matin sa mère alla l'y trouver

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.*

et le força de s'embarquer sur un bateau de pêcheur, dont le patron avoit promis de le conduire à bord d'un navir américain. Hermosto s'embarqua, mais pendant la nuit, il se jeta à la nage et gagna la côte. La Giralda le força de se rembarquer encore. C'étoient autant de sacrifices qu'elle fesoit à son devoir ; il étoit aisé de voir combien ils coutoient à son cœur.

Tous les événemens que je viens de rapporter s'étoient suivis de fort près ; ensuite il en survint de bien tristes. Mon grand père tomba malade, ma mère depuis longtems consumée par une maladie de langueur, n'eut plus qu'autant de forces qu'il en falloit pour le soigner et confondit son dernier soupir avec celui du Marquis d'Astorgas.

Mon père avoit été tous les jours attendu dans les Asturies, mais le Roi ne put se resoudre à le laisser partir, et l'on dit, que l'état des affaires ne permettoit pas son éloignement. Le Marquis de Val-Florida écrivit à la Giralda dans les termes les plus touchants et lui ordonna de m'amener à Madrid en toute hâte.

Mon père avoit pris en son service, tous les domestiques du Marquis d'Astorgas, dont j'étois la seule hérétière. Ils se mirent en route avec moi et me composèrent un cortège tres brillant. La fille d'un secretaire d'Etat est d'ailleurs toujours assez sûre d'être bien accueillie, d'un bout de l'Espagne à l'autre, et les honneurs que je reçus dans ce voyage contribuerent, je crois, à faire naître dans mon esprit, les vues ambitieuses, qui depuis ont décidé de mon sort.

En approchant de Madrid, je fus distraite de ce sentiment par une autre espèce d'orgueil. J'avois vu la Marquise de Val Florida aimer son père jusqu'à l'adoration, le respecter jusqu'à l'idolatrie, ne respirer, n'exister que pour lui, et me traiter avec une sorte de froideur. Aprésent j'allois avoir un père pour moi ; je me promettois de l'aimer de toute mon ame, je voulois même contribuer à son bonheur. Cet espoir me rendoit fiere, j'oubliois mes quatorze ans, et je me croyois une grande personne ; cependant je n'avois pas quatorze ans finis.

Ces idées flatteuses m'occupoient encore, lorsque ma voiture entra dans la porte de notre hotel. Mon père me reçut au bas de l'escalier et me fit mille tendres caresses. Bientôt un ordre du Roi l'appela à la cour. Je me retirai dans mon appartement ; mais j'étois fort agitée et je passai la nuit sans dormir.

Le lendemain matin mon père me fit appeler ; il prenoit son chocolat, et me fit déjeuner avec lui. Ensuite il me dit : “ Ma chère Eléonore mon intérieur est triste et mon humeur en est devenue un peu sombre ; mais puisque vous m'êtes rendue, j'espère voir desormais des jours plus serains. Mon cabinet vous sera toujours ouvert : apportez-y quelque ouvrage de femme, j'ai un cabinèt plus retiré pour les conferences et le travail secrèt. Je chercherai dans l'intervalle des affaires, des moments pour causer avec vous, et j'espère en ces doux entrétiens, retrouver quelque image de ce bonheur domestique que j'ai depuis si longtems perdu. ”

Après m'avoir ainsi parlé, le Marquis sonna, son secretaire entra portant deux corbeilles, dont l'une renfermoit les lettres arrivées ce jour là, l'autre les lettres arrierées dont on avoit retardé l'expédition.

Je fus encore une heure dans ce cabinet et je revins pour celle du diner. J'y trouvai quelques uns des amis intimes de mon père, employés comme lui dans les affaires les plus importantes. Ils en parlerent devant moi sans se gêner ; à leurs graves reflexions, je melai des mots naïfs qui les amuserent. Je crus m'appercevoir qu'ils interressoient mon père et j'en conçus un plaisir très vif. Le lendemain je me rendis chez lui, dès que je sus qu'il étoit dans son cabinet ; il prenoit son chocolat et me dit d'un air très satisfait : “ C'est aujourd'hui Vendredi, nous aurons des lettres de Lisbonne. ” Ensuite il sonna, le Secrétaire apporta les deux corbeilles : mon père fouilla d'un air empressé dans celle des nouveautés. Il en tira une lettre qui contenoit deux feuilles, l'une chiffrée qu'il remit à son secretaire, l'autre écrite qu'il se mit à lire lui même, avec un air de complaisance et de satisfaction.

Tandis qu'il étoit occupé de cette lecture, j'avois pris l'enveloppe de la lettre, et j'en considerois le cachèt. Il étoit enrichi d'une toison, chargé d'un mantau ducal. Helas ! ces pompeuses armoiries devoient un jour être les miennes. Le jour suivant vint la poste de France et successivement toutes les autres, mais aucune n'interressa mon père autant que celle de Portugal.

Lors donc que la semaine fut revolue et que nous fumes au vendredi ; comme mon père prenoit son chocolat, je lui dis, d'un air très satisfait : “ C'est aujourd'hui vendredi, nous aurons des lettres de

Lisbonne. ” Ensuite je lui demandai la permission de sonner, et lorsque le Secrétaire entra, je courus fouiller dans la corbeille. J’en tirai la lettre favorite et j’allai la présenter à mon père, qui pour m’en récompenser m’embrassa tendrement.

Je repetai le même manège plusieurs vendrédis de suite. Ensuite un jour je m’ehardis jusqu’a demander à mon père, ce que c’étoit que cette lettre, qu’il distinguoit ainsi de toutes les autres ; “ Cette lettre, me repondit-il, est de notre ambassadeur à Lisbonne, le Duc de Médina Sidonia, mon ami, mon bienfaiteur et plus que tout cela, car je crois de bonne foi, que mon existence est attachée à la sienne.

— En ce cas, lui dis-je, cet aimable Duc a droit à m’interresser aussi. Je dois chercher à le connoître ; je ne vous demande pas à savoir ce qu’il vous écrit en chiffres, mais je vous conjure de me lire la feuille écrite. ” Cette proposition parut mettre mon père dans une colère véritable, il me traita d’enfant gâtée, volontaire et remplie de fantaisies. Il me dit encore d’autres choses fort dures. Ensuite il se radoucit, et non seulement il me lut la lettre du Duc de Sidonia, mais il m’en fit présent. Je l’ai là haut et je vous l’apporterai la premiere fois que je viendrai vous voir.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint le chercher pour les intérêts de la Horde, et nous ne le revimes plus de la journée.

VINGT HUITIÈME JOURNÉE.

Le déjeuner nous rassembla tous d’assez bonne heure. Ensuite voyant que le Chef Bohémien se trouvoit de loisir, Rebecca le pria de reprendre la suite de son histoire, ce qu’il fit en ces termes :

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

La Duchesse m’apporta effectivement la lettre dont elle m’avoit parlé la veille, elle étoit ainsi conçue :

Le Duc de Médina Sidonia au Marquis de Val-Florida !

Vous trouverez cher ami dans la dépêche chiffrée la suite de nos négociations. Ici je veux encore vous parler de ce qu[i] se passe à la cour dévote et galante où je suis condamné à vivre. Un de mes gens doit porter la lettre à la frontière, ce qui fait que je m’étendrai sur ce sujet avec plus de confiance.

Le Roi Dom Pedre de Bragance continue à faire des couvents le théâtre de ses galanteries. Il a quitté l’Abesse des Urselines pour la Prieure des Visitandines.

S. M. veut que je l’accompagne dans ses amoureux pèlerinages et pour le bien des affaires, il faut m’y prêter. Le Roi se tient chez la Prieure, séparé d’elle, par une grille menaçante, qui, dit-on, par un mécanisme secret, peut s’abaisser sous la main toute puissante du Monarque.

Nous autres sommes repandus dans d’autres parloirs, dont les plus jeunes récluses nous font les honneurs. Les Portugois trouvent un extrême plaisir à la conversation des religieuses, qui pourtant n’a guère plus de sens que le ramage des oiseaux en cages, à qui elles ressemblent d’ailleurs, par la cloture où elles vivent. Mais la touchante paleur de ces vièrges sacrées, leurs dévots soupirs, les tendres applications qu’elles font du langage de la piété, leur ignorance naïve et leurs vagues désirs, voila sans doute ce qui charme les jeunes Seigneurs de notre cour et ce qu’ils ne trouveroient pas chez les Dames de Lisbonne.

D’ailleurs tout dans ces retraites porte à l’ivresse de l’ame et des sens. L’air qu’on y

respire est embaumé, par les fleurs entassées devant les images des Saints. L'œil au de la des parloirs entrevoit des dortoirs solitaires, également parés et parfumés ; les sons de la guitare profane s'y confondent, avec les accords des orgues sacrées et couvrent le doux chuchotage de jeunes amants collés aux deux côtés d'une grille. — Telles sont les mœurs des religieuses Portugaises.

Pour moi, je puis pendant quelques instants me mêler à ces tendres folies, mais ensuite les propos caressants de passion et d'amour ne tardent pas à me rappeler des idées de crime et de meurtre. Je n'ai pourtant jamais commis qu'un meurtre, je n'ai assassiné qu'un ami, l'homme qui sauva vos jours et les miens. Les manières galantes du beau monde ont amené ces événemens funestes qui flétrirent ma vie, en cet âge d'épanouissement, où mon âme s'ouvrait au bonheur ainsi qu'à la vertu ; et sans doute elle se fut ouverte à l'amour. Mais ce sentiment ne put naître au milieu de si cruelles impressions. Je n'entendois pas parler d'amour que je ne visse mes mains teintes de sang.

Cependant je sentois le besoin d'aimer, ce qui dans mon cœur fut devenu de l'amour devint un sentiment général de bienveillance qui cherchoit à se répandre autour de moi.

J'aimai mon pays, j'aimai mes semblables, j'aimai surtout ce bon peuple Espagnol, si fidèle à ses Rois, à son culte, à sa parole. Les Espagnols me rendirent amour pour amour, et la cour trouva que l'on m'aimoit trop. Depuis lors dans un exil honorable, j'ai pu servir mon pays, j'ai pu contribuer au bonheur de mes vassaux. L'amour de ma patrie et de l'humanité a rempli mon existence de sentimens assez doux. Pour ce qui est de cet autre amour dont se fut embellie le printemps de ma vie, quel bien en pourrois-je entendre [*sic*] aujourd'hui. Je l'ai résolu, je serai le dernier des Sidonia. Je sais que les filles des grands ambitionnent de s'unir à moi ; mais elles ignorent que ce don de ma main est un dangereux présent. Mon humeur ne peut s'accommoder aux mœurs du jour. Nos pères ont vu dans leurs épouses les dépositaires de leur bonheur et de leur honneur. Le poignard et le poison étoient dans l'antique Castille, les punitions de l'infidélité. Je suis loin de blâmer mes ancêtres, je ne voudrois pas être dans le cas de les imiter ; et comme je vous l'ai dit, il vaut mieux que ma maison finisse en moi...

Comme mon père en étoit à cet endroit de la lettre, il parut hésiter et ne vouloir pas en continuer la lecture ; mais je fis si bien qu'il la reprit et lu[t] ce qui suit :

Je me rejouis avec vous du bonheur que vous trouvez dans la société de l'aimable Eléonore ; la raison à cet âge doit avoir des formes bien séduisantes. Ce que vous m'en dites me prouve que vous êtes heureux et me rend heureux moi même.

Je n'en pus entendre d'avantage, j'embrassai les genoux de mon père. Je fesois son bonheur. J'en étois sûre, j'étois transportée de plaisir.

Lorsque ces premiers moments de joie se furent passés, je demandai, quel âge avoit le Duc de Sidonia ? “ Il a (me répondit mon père) cinq ans de moins que moi, c'est à dire trente cinq. Mais, ajouta-t-il, c'est une de ces figures qui restent longtems jeunes. ”

J'étois dans cet âge où les jeunes filles n'ont point encore porté leurs idées sur l'âge des hommes. Un garçon qui n'eut eu comme moi que quatorze ans ne m'eut paru qu'un enfant tout à fait indigne de mon attention. Mon père ne me paroissoit point vieux, et le Duc étant plus jeune que mon père, me sembloit devoir être un jeune homme. Ce fut là l'idée que j'en pris alors, et cette première impression contribua je crois dans la suite à décider mon sort.

Ensuite je demandai ce que c'étoit que ces meurtres, dont parloit le Duc ? Ici mon père devint très sérieux. Il donna quelques instans à la réflexion et puis il me dit : “ Ma chère Eléonore ce sont des événemens qui ont un rapport intime, avec la séparation que vous avez vu exister entre votre mère et moi. Je ne devrois peut-être pas vous en parler, mais tôt ou tard votre curiosité s'y porteroit d'elle-même ; et plutôt que de la laisser s'aiguïser sur un sujet aussi délicat qu'affligeant, j'aime mieux vous en instruire moi même. ” Après ce préambule, mon père me fit l'histoire de sa vie et la commença en ces termes :

Vous savez que la maison d’Astorgas, a fini dans la personne de votre mère. Cette famille et celle de Val Florida étoient les plus anciennes dans les Asturies et le vœu général de la Province me destinoit la main de Mademoiselle d’Astorgas. Accoutumés de bonne heure à cette idée, nous avons pris l’un pour l’autre tous les sentimens qui peuvent rendre un mariage heureux. Diverses circonstances retarderent cependant notre union et je ne me mariaï qu’à l’age de vingt cinq¹ ans finis.

Six semaines après celle de notre noce, je dis à mon épouse, que tous mes ancêtres ayant donné la préférence à la carrière des armes, je croyois que l’honneur me prescrivoit de suivre leur exemple et que d’ailleurs il y avoit en Espagne beaucoup de garnisons, où nous passerions notre tems plus agréablement que dans les Asturies. Madame de Val Florida me repondit, qu’elle seroit toujours de mon avis dans les choses où je croirois mon honneur interessé. Il fut donc décidé que je servirois. J’en écrivis au ministre, et j’obtins une compagnie de Cavalerie dans le régiment de Médina Sidonia. Il étoit en garnison à Barcelone, je m’y rendis avec mon épouse et c’est là que vous êtes née.

La guerre se déclara, nous fumes envoyés en Portugal, pour y faire partie de l’armée de Don Sarche de SAVEDRA. Ce général ouvrit la campagne par le fameux combat de Villa Marga. Notre régiment alors le plus fort de l’armée reçut ordre de détruire une colonne angloise, qui formoit l’aile gauche de l’ennemi. Deux fois nous chargeames inutilement, nous nous préparions à une troisième charge, lorsqu’un Heros inconnu nous apparut. Il étoit dans la fleur de la jeunesse et revetu d’armes éclatantes. “ A moi, dit-il ; je suis votre chef, le Duc de Sidonia. ” Certes, il fit bien de se nommer, car peut être l’eussions nous pris pour l’ange des batailles, ou pour quelque autre Prince de l’armée céleste. Son air avoit véritablement quelque chose de divin.

La colonne angloise fut détruite et notre régiment eut tout l’honneur de la journée. J’ai lieu de croire qu’après le Duc, ce fut moi qui fit les plus belles actions. Du moins j’en reçus un temoignage très flatteur, par l’honneur que notre illustre colonel me fit, de me demander mon amitié. — De sa part ce n’étoit point un vain compliment : nous devi[n]mes véritablement amis, sans que ce sentiment prit chez le Duc aucun caractère de protection, ni chez moi quelque tinte d’infériorité. L’on reproche aux Espagnols une certaine gravité, qu’ils mettent dans leurs manières, mais c’est pourtant en évitant la familiarité que nous savons être fiers sans orgueil et respectueux avec noblesse.

L’heureux succès de l’affaire de Villa Marga, donna lieu à plusieurs avancemens. Le Duc eut le grade de Major de Bataille, qui repondoit à ce qu’on appelle aujourd’hui, Marechal de camp, et quelque fois aussi Sergent général, en même tems on lui confia un corps. Je fus fait Lieutenant Colonel et placé près du Duc, en qualité de premier aide de camp.

On nous donna la comission périlleuse de disputer à l’ennemi le passage du Douro. Le Duc prit un poste avantageux et s’y maintint assez longtems ; enfin nous fumes attaqués par toute l’armée angloise, la supériorité du nombre ne put nous determiner à la retraite, le carnage étoit affreux et notre perte certaine, lorsqu’un nommé Vanberg, Colonel des bandes Vallones nous amena un renfort de trois mille hommes. Il fit des prodiges de valeur, et non seulement il nous tira d’affaire mais nous fit garder le champ de bataille. Neanmoins nous fumes ensuite obligés de réjoindre le gros de l’armée.

Le lendemain de l’affaire, comme nous faisons notre retraite de concert avec les Vallons, le Duc m’aborda et me dit : “ Mon cher Val Florida, le nombre de deux est je le sais, celui qui convient à l’amitié, on ne peut le passer, sans blesser ses saintes loix, mais je crois que le service eminent que Vamberg nous a rendu, mérite une exception. Il me paroît que la reconnoissance nous fait un devoir de lui faire l’offre de votre amitié, comme de la mienne et de l’admettre en tiers dans le nœud qui nous lie. ”

Je fus de l’avis du Duc, qui se rendit chez Vanberg, et lui fit des offres d’amitié avec une solemnité qui repondoit à l’importance qu’il attachoit au titre d’ami. Vanberg en parut surpris : “ Monsieur le

¹ Aut.

Duc, dit-il, votre Excellence me fait beaucoup d'honneur, mais j'ai l'habitude de m'ennivrer presque tous les jours. Lorsque je ne suis pas sou, je joue le plus gros jeu que je puis. Si votre Excellence n'a pas les mêmes habitudes, je ne crois pas que notre liaison puisse être de quelque durée. ”

Cette réponse déconcerta le Duc, mais elle le fit rire. Il assura néanmoins Vamberg de tout[e] son estime ; ensuite il s'employa avec chaleur pour qu'il fut recompensé d'une manière éclatante ; mais Vanberg vouloit des récompenses lucratives. Le Roi lui donna la Baronie de Deulen, située dans l'arrondissement de Malines ; et le même jour il la vendit à Walter Wandyk bourgeois d'Anvers et livrancier de l'armée.

Nous primes nos quartiers d'hiver à Coimbre, l'une des plus grandes villes du Portugal. Madame de Val Florida vint m'y joindre, elle aimoit le monde, et j'ouvris ma maison aux principaux officiers de l'armée. Mais le Duc et moi nous primes peu de part aux plaisirs de la société ; des occupations sérieuses remplissoient tous nos moments. La vertu c'étoit l'idole du jeune Sidonia, le bien public sa chimère. Nous faisons une étude particulière de la constitution de l'Espagne et beaucoup de plans pour sa prospérité future. Afin de rendre les Espagnols heureux, nous voulions d'abord leur faire aimer la vertu, et puis les détacher de leur intérêt, ce qui nous paroissoit très facile. Nous voulions aussi ranimer l'antique esprit de chevalerie. Chaque Espagnol devoit être aussi fidèle à son épouse qu'au Roi et chacun devoit avoir un frère d'armes. Moi j'étois déjà celui du Duc. Nous n'étions pas éloignés de croire que le monde s'entretiendroit¹ un jour de notre amitié ; et qu'à notre exemple les ames honêtes, se prénant ainsi deux à deux, rendroient à l'avenir les chemins de la vertu plus faciles et plus sûrs.

Ma chère Eléonore j'aurois honte de vous parler de ces folies, mais depuis longtems on en a fait l'observation, les jeunes gens qui ont donné dans les travers de l'enthousiasme, peuvent ensuite devenir des hommes utiles et grands ; au contraire les jeunes Catons refroidis encore par l'age, ne peuvent plus s'élever au dessus des strictes calculs de l'intérêt. Leur ame rétrécit leur esprit, et les rend tout a fait incapables des conceptions qui constituent l'homme d'Etat, ou l'homme utile à ses semblables. Cette règle souffre peu d'exceptions

Livrant ainsi notre imagination à des vertueux écarts, nous espérions un jour recommencer en Espagne, les regnes de Saturne et de Rhée, mais pendant ce tems là, Vanberg y ramenoit réellement l'age d'or. Il avoit tiré huit cent mille livres tournois de la vente de sa Baronie de Deulen, et il avoit déclaré, et s'étoit engagé sur sa parole d'honneur, non seulement de dépenser tout cet argent pendant les deux mois que devoit durer notre quartier d'hiver, mais encore de faire cent mille francs de dettes. Notre prodigue Flamand trouva ensuite que pour satisfaire à sa parole, il lui falloit dépenser quatorze cent pistoles par jour, ce qui n'étoit pas très facile dans une ville, comme Coimbra. Il craignit de s'être avancé trop légèrement ; on lui représenta qu'il pouvoit employer une partie de son argent à secourir les misérables et faire des heureux ; mais Van Berg rejetta cette idée ; il dit qu'il s'étoit engagé a dépenser et non pas à donner et que sa délicatesse ne lui permettoit point de détourner pour des bienfaits la moindre partie de cet argent ; et même son jeu n'y pouvoit entrer pour rien, car il avoit la chance de gagner et l'argent perdu n'étoit pas un argent dépensé.

Un si cruel embarras parut affecter van Berg ; il eut quelques jours l'air préoccupé, enfin il trouva un biais², qui lui sembla mêttre son honneur à couvert. Il rassembla tout ce qu'il put trouver de cuisiniers, musiciens, comediens et d'autres personnes d'une profession encore plus joyeuse. Il donnoit de grands répas le matin, bal et comédie le soir et des cocagnes devant la porte de son Hotel, et si malgré tous ses soins, l'on n'avoit pu dépenser les mille quatre cent pistoles, il fesoit jeter le surplus par les fenêtres, disant qu'une pareille action ne dérogeoit point à la prodigalité.

Lorsque Van-Berg eut ainsi mis sa conscience en repos, il reprit toute sa gaieté. Il avoit beaucoup d'esprit naturel et en mettoit infiniment à defendre ses bizarres travers sur lesquels on l'attaquoit partout. Ce plaidoyer auquel il s'étoit souvent exercé donnoit à sa conversation quelque chose de

¹ *Surch. aut.* : entendroit

² *Aut.*

brillant, et le distinguoit surtout de nous autres Espagnols, qui avons tous beaucoup de reserve et de sérieux.

Van-Berg venoit souvent chez moi, aussi bien que les autres officiers de distinction ; mais il venoit aussi dans les moments où je n’y étois pas. Je le savois et je n’en pris point d’ombrage, parceque je m’imagineois qu’un excès de confiance lui persuadoit, qu’il étoit le bien venu partout et à toutes les heures. Le public fut plus clairvoyant et des bruits injurieux à mon honneur ne tardèrent pas à se repandre ; je les ignorois, mais le Duc en étoit informé. Il savoit combien j’étois attaché à mon épouse, et l’amitié qu’il avoit pour moi, le fesoit souffrir à ma place.

Un matin le Duc se rendit chez Madame de Val Florida, se jeta à ses genoux, la conjura de ne point oublier ses devoirs et de ne plus voir Van-Berg dans les moments ou elle seroit seule. Je ne sais trop ce qu’on lui répondit.

Ensuite le Duc se rendit chez Van-Berg avec l’intention de lui parler, sur le même ton, et de le ramener à des sentimens plus conformes à la vertu. Il le trouva sorti et revint dans l’après diné. La chambre étoit remplie de monde, mais Vanberg étoit seul, assis à une table de jeu, remuant des dés dans un cornet, et surement un peu pris de vin.

Le Duc l’aborda d’un air amical et lui demanda en riant des nouvelles de sa dépense.

Van-Berg le regardant d’un air de¹ couroux, lui répondit : “ Je fais de la dépense pour recevoir mes amis et non pas les malhonêtes gens, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. ” Plusieurs personnes l’entendirent.

“ Est ce moi, dit le Duc, qu’on peut appeler un malhonête homme ? Van-Berg retractez ce propos. — Je ne me retracte jamais ! répondit Vanberg. ”

Le Duc mit un genoux en terre, et dit : “ Vanberg vous m’avez rendu des services éclatants, pourquoi cherchez vous à mes déshonorer. Je vous en conjure reconnoissez moi pour un honête homme. ”

Van-Berg répondit encore je ne sais quoi d’injurieux.

Le Duc se releva avec l’air le plus calme : il prit un poignard, qu’il avoit à sa ceinture et le posa sur la table, puis il dit : “ Ceci ne peut plus finir par un duel ordinaire. L’un de nous deux y doit rester et le plutôt sera le mieux : jettons les dez l’un après l’autre, celui qui amènera le plus gros point, prendra ce poignard et l’enfoncera dans le cœur de son adversaire. “ Bravo, dit Van-berg, voilà ce qui s’appelle un gros jeu. Je jure Dieu, que si je gagne, je ne vous épargnerai pas ! ”

Les spectateurs saisis d’un sentiment d’effroy restèrent immobiles.

Vanberg jeta les déz et amena double deux : “ Diable, dit-il, j’ai mauvois jeu ! ”

Le Duc prit le cornet et amena six et cinq. Il prit le poignard et l’enfonça dans le sein de Van-Berg. Ensuite se tournant vers les spectateurs, avec le même sang froid, il leur dit : “ Messieurs je vous laisse le soin de rendre les derniers devoirs à ce jeune homme, que sa valeur héroïque eut rendu digne d’un meilleur sort. Pour moi je vais chez le Grand Prevost de l’armée, me remettre entre ses mains et me soumettre à la justice du Roi. ”

Vous pouvez imaginer le bruit que fit cette affaire. Le Duc étoit non-seulement aimé des Espagnols, mais même des Portugois nos ennemis ; lorsqu’on en fut informé à Lisbonne, l’Archevêque de cette ville, qui est en même tems Patriarche des Indes, prouva que la maison où le Duc étoit arrêté à Coimbre appartenoit au Chapitre et avoit de tout tems été regardé comme un asyle ; et qu’ainsi la personne du Duc s’y trouvoit en sûreté et hors des atteintes du bras séculier. Le Duc fut sensible à cette marque d’intérêt, mais il déclara ne vouloir point profiter de cette franchise.

L’Auditeur général commença d’informer contre le Duc ; mais le Conseil de Castille voulut s’en meler ; ensuite le grand justicia² d’Arragon dont la charge vient d’être supprimée, prétendit que le Duc étoit son justiciable, comme originaire de la Province et l’un des anciens Ricos-Hombres. Toute cette émulation ne venoit que du desir que chacun avoit de sauver le Duc.

¹ *Interl. aut.* : air de

² *Surch. aut.* : justice

Au milieu de tout ce bruit, je me tuois à demander ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce duel. Enfin quelqu'un de charitable eut pitié de moi, et m'instruisit de la conduite de Madame de¹ Val Florida.

Je m'étois persuadé, je ne sais par quelle raison, que ma femme ne pouvoit aimer que moi. Je fus plusieurs jours avant de² me pouvoir convaincre du contraire, enfin quelques circonstances m'ayant donné de nouvelles lumières, j'allai chez Madame de Val Florida et je lui dis : " Madame, l'on m'écrit que votre père est malade, je crois qu'il seroit convénable, que vous fussiez auprès de lui. Votre fille d'ailleurs demande vos soins ; et c'est je crois en Asturie où vous devez vivre désormais. " Madame de Val-Florida baissa les yeux et reçut son arret avec résignation. Vous savez comment nous avons vécu depuis, votre mère avoit mille qualités estimables ; et même des vertus auxquelles j'ai toujours rendu justice.

Cependant le procès du Duc avoit pris la tournure la plus singulière. Les officiers Vallons en avoient fait une affaire de corps et nationale. Ils dirent que³ puisque les Grands d'Espagne se permettoient d'assassiner les Flamands, ils alloient tous quitter le service. Les Espagnols soutenoient au contraire, que ceci étoit un duel et non point un assassinat. La chose alla si loin, que le Roi fit assembler une Jonte, composée de douze Espagnols et de douze Flamands, non pas pour juger le Duc, mais seulement pour décider la question du duel ou de l'assassinat.

Les douze officiers Espagnols votèrent les premiers, et comme on peut le croire, ils décidèrent en faveur du Duel. Les onze premiers Vallons furent de l'avis contraire, ne motivèrent point leur avis et firent en tout beaucoup de bruit.

Le douzième qui votoit le dernier, parcequ'il étoit le plus jeune, s'étoit déjà fait connoître par plusieurs affaires d'honneur. Il s'appeloit Don Juan van Worden.

Ici j'interrompis le Bohémien et je lui dis : " J'ai l'honneur d'être fils, de ce brave Van Borden [*sic*], et je me flatte, qu'il ne se trouvera rien dans votre récit dont mon respect puisse s'offenser.

— Monsieur, me répondit le Bohémien, je repeterai fidèlement ce que le Marquis de Val Florida en a dit à sa fille :

Lorsque le tour de voter vint à Don Juan Van Worden, il prit la parole, et s'exprima en ces termes : " Messieurs, je crois, que deux choses constituent la nature du duel, la première est le défi, ou bien à son défaut la rencontre. Secondement l'égalité des armes, ou bien à son défaut l'égalité des chances. Car par exemple un homme armé d'un fusil pourroit se battre contre un autre armé d'un pistolet de poche, pourvu que le premier tira à cent pas, et le second à quatre. Si l'on étoit une fois convenu, lequel tireroit le prémier. Dans le cas qui nous occupe, la même arme devoit servir à tous les deux. Ainsi l'égalité ne pouvoit être plus entière. Les déz n'étoient point faux, ainsi l'égalité des chances y étoit aussi. Enfin le défi fut nettement prononcé et accepté.

J'avoue qu'il est affligeant de voir le duel qui est le plus noble des combats, rabaisé jusqu'au niveau d'un jeu de⁴ hazard, sorte d'amusement, qu'un homme d'honneur ne doit se permettre qu'avec la plus extrême réserve. Mais d'après les principes que je viens d'établir, il me paroît incontestable que l'affaire qui nous occupe étoit un duel et non point un assassinat. Je le prononce selon ma conscience, mais je n'en ressens pas moins un chagrin profond, d'avoir un avis différent de celui de mes onze confrères. Etant donc presque assuré d'avoir eu le malheur d'encourir de leur part une sorte de disgrâce, je crois qu'il est de ma délicatesse de prévenir les expressions de leur mecontentement, en⁵ les invitant à me faire l'honneur de se battre avec moi tous les onze, à savoir six le matin, et cinq dans l'après diné. "

La conclusion de ce discours causa dans l'assemblée une vive rumeur, mais enfin il fallut se rendre à l'invitation de Monsieur de Vorden. Il mit hors de combat les six premiers, qui se présentèrent avant

¹ *Interl. aut.*

² *Interl. aut.*

³ *Interl. aut.*

⁴ *Interl. aut.* : jeu de

⁵ *Interl. aut.*

diné et ensuite il dina avec les cinq autres.

Après diné, l'on reprit les armes, les trois premiers furent blessés par Monsieur de Vorden, le dixième le blessa à l'épaule, le onzième lui passa son épée au travers du corps et l'étendit sur le carau.

Ensuite un habile Chirurgien sauva les jours de Mr. de Worden, mais il ne fut plus question de jonte, ni de procès, et le Roi fit grace au Duc de Sidonia.

Nous fimes encore une campagne et nous la fimes en gens d'honneur mais non plus avec le même cœur qu'auparavant. Nous avons senti les premières atteintes du malheur. Le Duc avoit toujours montré beaucoup d'estime pour le courage et les talents militaires de Van Berg : il se reprochoit ce zèle outré pour mon repos, qui avoit amené des événements aussi tragiques. Il apprit qu'il ne suffisoit pas de vouloir le bien, et qu'il falloit encore savoir le faire. Quant à moi, comme bien des époux, je renfermois mes douleurs et je les en ressentois d'autant plus vivement. Nous ne faisons plus de projets pour la prospérité de l'Espagne.

Cependant les Rois firent la paix : le Duc prit le parti de voyager ; nous parcourames [*sic*] ensemble l'Italie, la France et l'Angleterre. A notre retour mon noble ami entra dans le conseil de Castille et je fus fait rapporteur du même conseil. Les voyages et quelques années de plus avoient opéré le plus grand changement dans l'esprit du Duc. Non seulement il étoit revenu des vertueux travers de sa jeunesse, mais la prudence étoit devenue sa vertu favorite. Le bien public n'étoit plus sa chimère, il étoit encore sa passion ; mais il savoit qu'on ne peut le faire tout à la fois, qu'il faut y préparer les esprits et cacher soigneusement ses moyens et son but. Il pousoit la circonspection au point, qu'il sembloit n'avoir jamais d'avis au conseil¹ ; et suivre ceux des autres et c'étoit lui cependant qui les avoit inspiré. Le soin que le Duc prit de voiler ses talents et d'en dérober la connaissance, ne servoit qu'à les mieux faire ressortir. Les Espagnols le devinèrent et l'aimèrent ; la cour en conçut de la jalousie. On offrit au Duc l'Ambassade de Lisbonne, il vit bien qu'on ne lui permettroit pas de refuser ; il accepta, mais à condition que je serois fait secrétaire d'Etat.

Depuis lors, je ne l'ai plus vu, mais nos cœurs sont restés unis.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, on vint le chercher pour les intérêts de sa peuplade. Lorsqu'il fut sorti Velasquez prit la parole et dit : “ J'ai beau faire attention aux récits de notre Chef, je n'y puis plus rien comprendre ; je ne sais plus qui parle ou qui écoute. Ici c'est le Marquis de Val Florida qui raconte son histoire, à sa fille qui la raconte au Bohémien, qui nous la raconte. En vérité cela est très confus ; il m'a toujours paru, que les Romains et autres ouvrages de ce genre devoient être écrits sur plusieurs colonnes, comme les Traités de Chronologie.

— En effet, dit Rébecca, on liroit dans une colonne que Madame de Val Florida, trompoit son mari, et dans l'autre on verroit ce que son mari devenoit par là, ce qui repandroit un grand jour sur cette histoire.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit Vélasquez, mais voici par exemple : le Duc de Sidonia, dont je dois étudier le caractère, tandis que je l'ai vu déjà mort. N'eut il pas été plus a propos de commencer par la guerre de Portugal : et sur une autre colonne, j'aurois vu que Sangro moreno, étudia la médecine. Ensuite quand l'un dissequa l'autre je n'en eusse plus été surpris.

— Vous avez bien raison, reprit Rebecca, les surprises continuelles ôtent tout l'intérêt de cette histoire, on ne sait jamais à qui l'on a à faire. ”

Je pris alors la parole et je dis : que lors de la guerre de Portugal mon père étoit très jeune, et que l'on ne sauroit assez admirer la prudence, qu'il avoit montré dans l'affaire du Duc de Médina Sidonia.

“ Vous m'y faites penser, dit Rébecca, en effet si votre père ne s'étoit battu avec ces onze officiers, il eut pu avoir quelque querelle avec eux ; et il a sagement fait de la prévenir. ”

¹ *Interl. aut.* : au conseil

Il me parut alors que Rébecca se moquoit de nous tous. Je lui trouvois dans le caractère quelque chose d'ironique et de douteux. Je soupçonnai qu'elle eut pu nous raconter une histoire toute différente que celle des gemaux célestes ; et je me proposai de la lui demander un jour. Cependant nous nous séparâmes et chacun s'en alla de son côté.

VINGT-NEUVIEME JOURNÉE.

On se rassembla d'assez bonne heure, et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire :

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

La Duchesse de Sidonia, après m'avoir conté l'histoire de son père, fut ensuite plusieurs jours sans venir et ce fut la Giralda qui m'apporta mon [sic] corbeille. Elle m'apprit aussi que mon affaire étoit arrangée, grace au crédit de mon grand oncle. Dans le fond, l'on étoit bien aise, que je me fusse échappé. Le décret du saint office ne parloit que d'imprudence et d'une pénitence de deux ans ; on n'avoit même designé¹ que par² les premieres lettres de mon nom. La Giralda me dit encore de la part de ma tante Dalanosa, que j'eusse à me cacher pendant deux ans, et que pour elle, elle se rendroit à Madrid : où elle s'occuperoit des revenus de la Quinta, c'est à dire de la ferme, que mon père avoit assignée pour mon entretien.

Je demandai à la Giralda, si elle pensoit que je dusse passer ces deux années dans le cavau, où j'étois ? Elle me repondit que ce seroit le plus sûr, et que d'ailleurs sa sûreté à elle demandoit des précautions.

Le lendemain ce fut la Duchesse qui vint, et j'en fus charmé, parceque je l'aimai mieux que son altièrè nourrice. Je voulois aussi savoir la suite de son histoire, je la lui demandai et elle la reprit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA DUCHESSE DE SIDONIA.

Je remerciai mon père de la confiance qu'il m'avoit temoignée, en me faisant part des événements les plus remarquables de sa vie, et le vendredi suivant je lui remis encore, la lettre du Duc de Sidonia. Il ne me la lut point, non plus que toutes celles qu'il reçut depuis, mais il me parloit souvent de son ami, car nulle conversation ne pouvoit l'interresser d'avantage.

Quelque tems après, j'eus la visite d'une Dame, veuve d'un officier. Elle étoit fille de l'un des vassaux du Duc et reclamoit un fief relevant du Duc de Sidonia. Il ne m'étoit jamais arrivé d'accorder ma protection à personne ; je fus flattée d'en avoir une occasion. J'écrivis un mémoire dans lequel je deduisis les droits de la veuve avec beaucoup de precision et de clareté : je le portai à mon père, qui en fut très content et l'envoya au Duc ; et je vous avoue, que j'avois prévu qu'il le feroit. Le Duc accorda la grace que la veuve lui demanda et m'écrivit une lettre, toute remplie de compliments sur ma raison si supérieure à mon age. J'eus ensuite une occasion de lui écrire à mon tour, j'en reçus de nouveaux compliments sur mon esprit, et véritablement j'employois mon tems et mes soins à le cultiver et j'y étois aidée par les soins et les lumières de la Giralda. Lorsque j'écrivis cette lettre, j'avois fini ma quinzième année et j'avançois dans la seizième.

Un jour que j'étois chez mon père, j'entendis du bruit dans la rue, et comme les acclamations d'un

¹ *Aut.*

² *Interl. aut.*

peuple atrouppé. Je courus à la fenêtre, et je vis beaucoup de monde assemblé tumultueusement et conduisant comme en triomphe un carosse doré, sur lequel je reconnus les armes de Sidonia.

Une foule de gentilshommes et de pages se précipitèrent aux portières pour les ouvrir et j'en vis sortir un homme de la figure la plus avantageuse. Il étoit en habit Castillon que notre cour venoit d'abandonner ; c'est à dire qu'il avoit la froise, le manteau court, le panache, et ce qui relevoit encore la beauté de ce costume, c'étoit la Toison enrichie de pierrerie qui brilloit sur sa poitrine. Mon père avoit aussi couru à la fenêtre. " Ah c'est lui, s'écria-t-il, je savois bien qu'il viendrait. "

Je me retirai dans mon appartement, et je ne vis le Duc que le lendemain ; mais ensuite je le revis tous les jours ; car il ne quittoit presque pas la maison de mon pere.

Le Duc avoit été rappelé pour des affaires très importantes. Il s'agissoit de calmer une vive fermentation, que de nouveaux impôts avoient produite dans l'Aragon. Le Duc qui étoit particulièrement aimé des habitans de ce royaume, s'y rendit de la part du Roi, et sut concilier le vœu de la cour avec les intérêts de la nation. On lui donna le choix d'une recompense, il demanda seulement la permission de respirer quelque tems dans sa patrie.

Le Duc ayant beaucoup de franchise dans le caractère, ne cachoit point le plaisir qu'il avoit à s'entretenir avec moi, et nous étions presque toujours ensemble. Tandis que les autres amis de mon père decidoient entre eux des affaires de l'état.

Sidonia m'avoua son penchant à la jalousie, et quelquefois à la violence ; en général il me parloit presque toujours de lui même ou de moi, de moi ou de lui, et lorsque ce genre de conversation s'établit, les rapports ne tardent guère a devenir plus intimes. Je n'éprouvai donc pas¹ beaucoup de surprise, lorsqu'un jour mon père m'appela dans son cabinet et m'apprit que le Duc me demandoit en mariage.

Je lui repondis, que je ne demandois point le tems de la reflexion, parceque prevoyant que le Duc pourroit porter un vif intérêt à la fille de son ami, j'avois d'avance reflechi sur son caractère et sur la différence de nos ages. " Mais, ajoutai-je, les grands en Espagne se marient entre eux et de quel œuil verroient-ils notre union ; peut-être iroient-ils jusqu'à refuser de tutoyer le Duc, ce qui est le premier signe de leur malveillance.

— C'est, me dit mon père, une objection que j'ai faite au Duc. Il m'a repondu, qu'il vouloit seulement avoir votre consentement et que le reste étoit son affaire. "

Sidonia n'étoit pas loin, il parut avec un air timide, qui contrastoit singulièrement avec sa fiereté naturelle. J'en fus touchée et mon consentement ne se fit pas beaucoup attendre. Je fis ainsi deux heureux, car mon père l'étoit au delà de ce que je puis vous dire. La Giralda fut également transportée de plaisir.

Le lendemain le Duc fit inviter a diner tous les grands, qui se trouvoient à Madrid. Lorsqu'ils furent rassemblés chez lui, il les fit assoir et leur tint ce discours : " D'Albe, je m'adresse à toi te regardant comme le premier d'entre nous ; non pas que ta maison soit plus illustre que la mienne, mais par respect pour la memoire du héros dont tu porte le nom.

Un préjugé qui nous honore, veut que nous choissions nos épouses, parmi les filles des Grands, et sûrement je mépriserois celui d'entre nous, qui se mégalieroit par amour des richesses, ou bien entraîné dans quelque penchant licentieux.

Le cas que je vous propose, est bien différent ; vous savez que les Asturiens se disent, Nobles comme le Roi et un peu d'avantage. Quelque exagérée que soit cette expression, il n'en est pas moins certain, qu'ils ont le droit de se croire comme les meilleurs gentilshommes de l'Europe.

Le plus pûr sang des Asturias, coule dans les veines d'Eléonore de Val Florida ; elle y reunit les plus rares vertus. Je soutiens qu'une pareille alliance ne peut qu'honorer la maison d'un grand d'Espagne. Si quelqu'un est d'un avis différent, qu'il relève ce gand, que je jette au milieu de l'assemblée.

— Je le relève, dit le Duc d'Albe, mais c'est pour te le rendre, et te faire mon compliment sur une

¹ *Interl. aut.*

union aussi belle. ” Ensuite il l’embrassa et tous les grands en firent autant.

Mon père en me rendant compte de cette scène, me dit d’un air un peu triste : “ Voilà mon ancien Sidonia, avec sa chevalerie ; je crains aussi qu’il ne soit pas corrigé de sa violence. Ma chère Eléonore garde toi de l’offenser. ”

Je vous ai avoué que j’avois dans le caractère quelque disposition à l’orgueil, mais cet amour altier de la grandeur me quitta sitôt qu’il fut satisfait. Je devins Duchesse de Sidonia, et mon cœur se remplit des sentimens les plus doux. Le Duc étoit dans son intérieur le plus aimable des mortels ; parcequ’il en étoit le plus aimant : il avoit une bonté constante, une bienveillance inépuisable, une tendresse de tous les moments, et son ame angelique se peignoit dans ses traits. Quelque fois seulement s’ils étoient altérés par quelques mouvemens sevères, ils prenoient un caractere effrayant et me fesoient en fremissant reconnoître le meurtrier de Vanberg.

Mais peu de choses avoient droit de facher Sidonia et tout en moi pouvoit le rendre heureux. Il aimoit a me voir agir, à m’entendre parler ; il dévinoit mes moindres pensées. Je crus qu’il étoit impossible qu’il m’aimât d’avantage, mais la naissance d’une fille acrut¹ encore son amour et mit le comble à notre bonheur.

Le jour où je fus relevée de couches, la Giralda me vint trouver et me dit : “ Ma chère Eléonore, vous êtes femme, mère et heureuse, mon devoir aprésent m’appelle en Amérique. ” Je voulus la retenir. “ Non, me dit-elle, ma présence y est nécessaire. ” Elle partit peu de jours après. La Giralda avoit eu près de moi l’emploi de Duegna Majore ; on me donna à sa place une certaine Donna Mencia, femme de trente ans et encore assez belle, dont l’esprit n’étoit pas sans quelque culture, ce qui lui mérita d’être quelque fois admise dans notre société. Dans ces moments là, elle se conduisit quelque fois, comme si elle eut été amoureuse de mon mari. Je ne fesois qu’en rire et lui n’y fesoit aucune attention. D’ailleurs la Mencia cherchoit à me plaire, et surtout à me connoître. Souvent elle mettoit la conversation sur des sujets assez gais ; ou bien elle m’entrenoit des aventures de la ville, et plus d’une fois, je fus obligée de lui imposer silence.

J’avois nourri ma fille et j’eus le bonheur de la sevrer, avant les événemens affreux, dont il me reste à vous entretenir. Mon premier malheur fut la mort de mon père, attaqué d’une maladie aigue et violente, il expira dans mes bras, me bénissant ainsi que mon époux, et prevoyant peu tout ce qui alloit nous arriver.

Peu de tems après, il y eut des revoltes en Biscaye. Le Duc y fut envoyé et je l’accompagnai jusqu’à Burgos. Nous avons des terres dans toutes les provinces de l’Espagne et des maisons dans toutes les villes. Mais les Sidonia n’avoient ici qu’une maison de plaisance, située à une lieue de la ville, et c’est celle où vous êtes aujourd’hui.

Le Duc m’y laissa avec toute ma suite et partit pour sa destination. Un jour, en rentrant chez moi, je trouvai du bruit dans ma cour ; on me dit, que l’on avoit trouvé un voleur, qu’on l’avoit assommé d’un coup de pierre à la tête, mais que c’étoit un jeune homme si beau, qu’il ne s’étoit jamais rien vu² de semblable. En même tems quelques valêts l’apportèrent à mes pieds et je reconnus Hermosito.

“ Oh ciel, m’écriai-je, ce n’est point un voleur, c’est un garçon d’Astorgas élevé chez mon grand père. ” Puis me tournant vèrs mon Majordome je lui dis, de prendre ce jeune homme chez lui et d’en avoir le plus grand soin. Je crois même avoir dit, qu’il étoit fils de la Giralda, mais je ne m’en rappelle pas³ très bien.

Le lendemain Donna Mencia me dit, que le jeune homme avoit la fièvre et que dans le délire, il parloit beaucoup de moi, et disoit des choses fort tendres et passionnées.

Je dis à la Mencia, que si elle continuoit à m’entretenir de pareils propos, je la ferois chasser.

“ Nous verrons, me repondit-elle. ”

Je lui ordonnai de ne plus reparoitre devant moi. Le lendemain elle me fit demander sa grace, vint

¹ *Aut.*

² rien vu *surch. aut.* : vu quelque chose

³ *Interl. aut.*

se jeter à mes pieds et je lui pardonnai. Huit jours après, comme j'étois seule, je vis entrer la Mencia, soutenant Hermosito, dont la foiblesse paroissoit extrême. “ Vous m'avez ordonné de venir, me dit-il. ”

Je regardai la Mencia d'un air surpris, mais je ne voulois point faire de la peine au fils de la Giralda, et je lui fis approcher une chaise à quelques pas de moi. “ Mon cher Hermosito, lui dis-je, votre mère n'a jamais prononcé votre nom devant moi, et je désire savoir ce qui vous est arrivé depuis notre séparation. ” Hermosito prit la parole d'une voix éteinte et foible, et s'exprima en ces termes.

HISTOIRE D'HERMOSITO GIRALDO.

Lorsque je vis notre navire à la voile, et que je perdis tout espoir de regagner le rivage de ma patrie, je réfléchis à la cruauté ou du moins à l'extrême sévérité, avec laquelle ma mere m'avoit banni, et je ne pouvois comprendre ses motifs. On m'avoit dit, que j'étois votre Serviteur et je vous servois avec tout le zèle dont j'étois capable. Je ne vous avois jamais désobéis. Pourquoi donc, me dis-je, me chasser comme si j'eusse commis les fautes les plus graves. Plus j'y pensois et moins je le pouvois comprendre.

Le cinquieme jour de notre navigation, nous nous trouvames au milieu de l'escadre de Don Fernand Arudez. L'on nous cria de passer à l'arrière du vaisseau amiral. Au haut d'un balcon doré et pavoisé¹ de mille couleurs, je vis Don Ferdinand [*sic*] richement vetu, décoré de beaucoup d'ordres et ses officiers l'entouroient avec l'air du respect. Il avoit un port voix à la main. Il nous fit plusieurs questions sur ce que nous avions rencontré à la mer ; et puis nous ordonna de faire route. Lorsque nous eumes passé notre Capitaine me dit : “ Voilà un Marquis, et pourtant il a commencé comme ce mousse, qui balaye la cabine. ”

Comme Hermosito en étoit à cet endroit, de son récit, il jetta plusieurs fois les yeux sur la Mencia, avec un air d'embarras. Je crus comprendre, qu'il craignoit de s'expliquer² devant elle, et je lui dit de sortir. Je ne consultai en cela que mon amitié pour la Giralda, et l'idée d'être soupçonnée ne me vint point à l'esprit. Lorsque la Mencia fut sortie, Hermosito reprit en ces termes la suite de son discours :

Je crois Madame, qu'en puisant ma premiere nourriture, aux mêmes sources que vous, il s'est formé en moi une ame sympathique, qui ne peut penser qu'à vous, ou par vous et qui vous rapporte tout ce qui la touche. Le capitaine me dit, que Don Fernand étoit devenu Marquis après avoir commencé par être mousse. Je me rappelai que vous étiez Marquise, il me parut que rien n'étoit plus beau que de devenir Marquis, et je demandai comment s'y étoit pris don Fernand. Le Capitaine m'expliqua qu'il étoit monté de grade en grade et s'étoit distingué par des actions éclatantes. Dès ce moment je résolus de me faire matelot et je m'exercai à monter dans les manœuvres ; le Capitaine qui s'étoit chargé de moi, s'y opposa tant qu'il put, mais je lui resistai, et j'étois déjà assez bon marin, lorsque nous arrivames à la Vera-cruz.

Mon père avoit sa maison sur le bord de la mer ; nous y allames en chaloupe ; mon père me reçut, entouré d'une troupe de jeunes mulatres, qu'il me fit embrasser les unes après les autres. Elles danserent, m'agacèrent³ de cent façons et la soirée se passa à faire mille folies.

Le lendemain le Corregidor de la Vera-Cruz fit dire à mon père, que lorsqu'on avoit une maison montée comme la sienne, on ne pouvoit pas y⁴ garder son fils⁵ et qu'il eut à m'envoyer au Collège des Théatins. Mon père obéit quoique à regret.

Je trouvai au Collège un père recteur, qui pour nous encourager à l'étude, nous disoit souvent, que

¹ *Aut.*

² *Surch. aut.* : s'exprimer

³ *Surch. aut.* : m'égayèrent

⁴ *Interl.*

⁵ *Gratté* : chez soi

le Marquis de Campo-Salez, alors second secrétaire d'Etat, avoit aussi commencé à n'être qu'un pauvre étudiant, et qu'il ne devoit sa fortune qu'à son application. Voyant que l'on pouvoit aussi devenir Marquis par cette voie, j'étudiai pendant deux ans avec beaucoup d'ardeur.

Le Corregidor de la Vera-Cruz fut changé ; son successeur étant un homme dont les principes étoient moins rigides : mon père crut pouvoir hasarder de me reprendre chez lui. Je me trouvai de nouveau exposé à la petulance des jeunes mulat[r]es, que mon père encourageoit à m'importuner de mille manières. Ces folies étoient loin de me plaire, mais elles m'avertirent cependant de mille choses que j'avois ignorées jusqu'alors ; et je compris enfin pourquoi l'on m'avoit éloigné d'Astorgas.

Alors aussi se fit en moi la plus funeste révolution. Des sentimens nouveaux en se développant en mon ame y reveillerent le souvenir des jeux de mon premier age. L'idée de ce bonheur que j'avois perdu, des jardins d'Astorgas où je courois avec vous ; la memoire confuse de mille temoignages de votre bonté. Trop d'ennemis à la fois vinrent assaillir ma foible raison, elle ne put y resister, non plus que ma santé. Les médécins dirent que j'avois une fièvre lente. Quant à moi, je ne me croyois point malade ; mais le désordre de mes sens en vint au point, que souvent je croyois voir des objets qui n'étoient point devant mes yeux et n'avoient aucune réalité. C'étoit vous Madame que mes visions présentoient le plus souvent à mon imagination égarée ; non telle que vous êtes aujourd'hui, mais telle à peu près que je vous avais quitte. La nuit m'éveillant en sursaut, vous me sembliez percer l'ombre, et m'apparoître brillante et radieuse. Si je sortois, les bruits dans la campagne, me sembloient repeter votre nom.

Quelques fois il me paroissoit que vous aviez traversée la plaine devant mes yeux, et si je les levois vèrs le ciel, pour lui demander la fin de mon tourment, je voyois encore votre image empreinte dans les airs.

J'avois observé que je souffrois moins dans une église et surtout que la prière me donnoit du soulagement. Je finis par passer des journées entières dans ces asyles de la dévotion. Un religieux qui avoit blanchi dans les exercices de la pénitence, m'aborda un jour, et me dit : “ Mon fils, ton ame est pleine d'un immense amour, qui n'est point fait pour ce monde. Viens dans ma cellule, je te montrerai les chemins du Paradis. ” Je le suivis : je vis chez lui, des haïres, des cilices et d'autres instrumens de martyre, qui ne m'effrayèrent pas beaucoup ; ce que je souffrois étoit bien une autre peine. Le religieux me lut quelques passages de la vie des saints. Je lui demandai la permission d'emporter le livre et j'y lus toute la nuit. Ma tête se remplit d'idées toutes nouvelles ; je vis en songe les cieus ouverts et des anges, qui veritablement vous ressembloient tous un peu.

L'on sut alors à la Vera-Cruz, votre mariage avec le Duc de Médina Sidonia ; depuis longtems je nourrissois l'idée de me consacrer à la vie religieuse. Je mettois ma félicité à prier jour et nuit pour votre bonheur dans ce monde et votre salut dans l'autre. Mon pieux instituteur me dit, que le relachement étoit grand dans les couvents de l'Amérique, et qu'il me conseilloit de faire mon noviciat dans un couvent de Madrid.

J'annoncai ma résolution à mon père ; il avoit toujours vu ma dévotion avec beaucoup de déplaisir¹ ; mais n'osant pas m'en détourner ouvertement, il me pria d'attendre au moins ma mère, qui devoit arriver dans peu. Je lui dis, que je n'avois plus de parents sur la terre et que le ciel étoit ma famille. Il n'eut rien à me repondre.

Ensuite j'allai chez le Corregidor, qui loua mon dessein, et me fit embarquer sur le premier vaisseau. En arrivant à Bilbao, j'appris que ma mère s'y étoit embarquée pour l'Amérique. Mes lettres d'obédience étoient, comme je vous l'ai dit, pour Madrid. En passant à Burgos, je sus que vous habitiez dans les environs de cette ville, et je desirai vous voir encore une fois, avant de renoncer au monde. Il me paroissoit, que si je vous avois vû, j'en prierois pour votre salut, avec plus de ferveur.

Je pris donc le chemin de votre maison de plaisance ; j'entrai dans la première cour, et je me proposai d'y voir quelque ancien domestique, de ceux que vous aviez à Astorgas ; car je savois qu'ils vous avoient suivi. Je voulois me faire connoître du premier qui passeroit, et le prier de me placer de

¹ de déplaisir *surch. aut.* : de plaisir

manière à ce que je pusse vous voir, lorsque vous monteriez dans votre carosse, car je voulois vous voir, et non pas me présenter à vous.

Personne ne passa que des inconnus, et je commençai à me trouver embarrassé de ma personne. Je vis une porte ouverte. J'entrai dans une chambre absolument vide, ensuite je crus voir passer quelqu'un de¹ connaissance, je sortis et je fus renversé d'un coup de pierre... Mais je vois Madame que mon recit vous a fait une vive impression...

Je puis vous assurer, me dit la Duchesse, que le délire d'Hermosito, ne m'avoit inspiré que de la pitié ; mais lorsqu'il avoit parlé des jardins d'Astorgas, des jeux de notre enfance ; le souvenir du bonheur, dont je jouissois alors ; l'idée de mon bonheur présent ; une crainte subite de l'avenir ; je ne sais quel sentiment en même tems doux et mélancolique avoit oppressé mon cœur, et je me sentis baignée de mes larmes.

Hermosito se leva, et je crois qu'il voulut baiser le bas de ma robe, mais ses genoux ployèrent sous lui sa tete² tomba sur les miens et ses bras m'enlacèrent avec beaucoup de force.

Dans cet instant, je jettai les yeux sur une glace et j'y vis la Mencia avec le Duc, mais les traits de celui ci, avoient une expression de fureur tellement effrayante, que l'on avoit de la peine à le reconnoître.

Mes sens furent glacés d'horreur. Je levai les yeux sur la même glace, et je ne vis plus rien. Je me débarrassai des bras d'Hermosito. J'appellai ; la Mencia vint, je lui ordonnai de prendre soin de ce jeune homme, qui étoit encore évanoui, et je passai dans un cabinet. La vision, que j'avois eue me donna beaucoup d'inquiétude.

Le lendemain je fis demander des nouvelles de la santé d'Hermosito ; l'on me repondit qu'il n'étoit plus chez moi.

Trois jours après, comme j'étois prête à m'aller coucher, la Mencia m'apporta une lettre du Duc, elle ne contenoit que ces mots :

Faites tout ce qui vous sera prescrit par Donna Mencia. Je vous l'ordonne moi, votre époux et votre juge.

Mencia m'attacha un mouchoir sur les yeux, je sentis que l'on me saisissoit les bras et je fus conduite dans ce souterrain. — J'entendis des bruits de chaînes. J'otai mon bandeau ; et je vis Hermosito enchaîné par le cou, au poteau, sur lequel vous êtes appuyé. Ses yeux étoient éteints et sa paleur extrême.

“ Est-ce vous, me dit-il, d'une voix mourante ; j'ai peine à vous parler, on ne me donne point d'eau et ma langue est collée à mon palais ; mon martyr ne sera pas long ; si je vais au ciel, j'y parlerai de vous. ”

En cet instant un coup de feu partit de la fente que vous voyez à ce mur et cassa un bras à Hermosito. Il s'écria : “ Mon Dieu pardonnez à mes boureaux ! ”

Un second coup de feu partit du même endroit, mais j'ignore quel en fut l'effet, car je perdis toute connoissance.

Lorsque je retrouvai l'usage de mes sens, je me vis au milieu de mes femmes, qui me parurent n'être instruites de rien, seulement elles me dirent que la Mencia avoit quitté la maison.

Dans la matinée un Ecuyer vint de la part de mon epoux et me dit qu'il étoit parti pour la France, chargé d'une commission secrète, et ne seroit de retour que dans quelques mois.

Ainsi livrée à moi-même, je rappelai mon courage, j'abandonnai ma cause au juge suprême et je donnai tous mes soins à ma fille.

Au bout de trois mois, je vis arriver la Giralda ; elle étoit revenue d'Amérique et avoit déjà été chercher son fils à Madrid, dans le couvent où il devoit faire son noviciat. Ne l'y ayant point trouvé elle étoit allée à Bilbao, et avoit suivi les traces d'Hermosito, jusqu'à Burgos ; craignant de tristes éclats, je lui dis une partie de la vérité : elle sut m'arracher le reste.

¹ *Gratté* : ma

² *Aut.*

Vous savez que le caractère de cette femme est dût et violent. La rage, la fureur et tous les sentimens affreux, qui peuvent déchirer le cœur, s'emparèrent tour à tour du sien. J'étois moi même trop malheureuse, pour pouvoir soulager ses peines.

Un jour la Giralda faisant quelques changemens dans sa chambre, découvrit une porte cachée par la tapisserie et pénétra jusqu'au cavau, dans lequel elle reconnut aussitôt le potau, auquel on avoit enchainé son fils. Il étoit encore teint de sang. Elle vint chez moi, dans un état voisin de l'égarement ; depuis lors elle se renfermoit souvent dans sa chambre, mais je crois qu'elle étoit alors dans le funeste souterrain, et y méditoit des projets de vengeance.

Un mois après l'on m'annonça l'arrivée du Duc, et je l'attendis avec une sorte de tranquillité — Il entra d'un air calme et composé, fit quelques caresses à ma fille ; puis il m'ordonna de m'asseoir et s'assit auprès de moi. “ Madame, me dit-il, j'ai beaucoup réfléchi à la conduite que j'avois à tenir avec vous. Je n'en changerai point. Vous serez dans ma maison servie avec le même respect et vous recevrez, en apparence, de moi, les mêmes témoignages d'estime. Ceci durera jusqu'au jour où votre fille aura seize ans...

— Et quand ma fille aura seize ans, que m'arrivera-t-il, demandai-je au Duc. ” En cet instant la Giralda vint apporter du chocolat ; et j'eus l'idée qu'il étoit empoisonné ; mais le Duc reprenant aussitôt la parole, me dit : “ Lorsque votre fille aura seize ans, je lui dirai : vos traits, ma fille, me rappellent ceux d'une femme, dont je veux vous conter l'histoire. Elle étoit belle, et son ame paroissoit plus belle encore, mais ses vertus étoient feintes ; à force d'en contrefaire les apparences elle parvint à faire le plus grand mariage de l'Espagne. Un jour son mari dut s'éloigner, aussitôt elle fit venir de sa province un petit misérable. Ils se rappelèrent d'anciennes amours et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Cette exécration hypocrite la voilà ma fille. C'est votre mère. Ensuite je vous banirai de ma présence et vous irez pleurer sur le tombeau d'une mère, qui ne valoit pas mieux que vous. ” L'injustice avoit tellement endurcie mon ame, que cet affreux discours, ne me fit pas une très grande impression. Je pris ma fille dans mes bras et je passai dans un cabinet.

Malheureusement j'oubliai le chocolat ; le Duc ainsi que je l'ai sù depuis, n'avoit presque rien mangé de deux jours. Cette tasse étoit devant ses yeux, il la vida jusqu'à la dernière goutte. Ensuite il passa dans son appartement.

Au bout d'une demi heure, il ordonna que l'on fit chercher le Docteur Sangro Moréno, et qu'excepté lui on ne fit entrer personne.

On alla chez le Docteur ; il étoit parti pour une maison de campagne, où il fesoit ses dissections. On y alla, il n'y étoit plus, on le chercha chez toutes ses pratiques. Il ne vint qu'au bout de trois heures, et trouva le Duc expiré.

Sangro-Moréno examina le corps avec beaucoup d'attention ; il regarda aux ongles, aux yeux, à la langue ; il fit apporter de chez lui plusieurs flacons, et fit je ne sais quelles expériences. Ensuite il vint chez moi et me dit : “ Madame soyez sûre, que le Duc est mort par les effets d'un savant et détestable mélange d'une résine narcotique avec un métal corrosif. Je n'exerce point un ministère de sang, et j'abandonne au grand juge de là haut, le soin de dévoiler les crimes. Je vais publier que le Duc est mort d'un coup d'appopléxie. ” D'autres médecins vinrent ensuite et s'en tinrent à l'avis de Sangro-Moréno.

Je fis venir la Giralda et je lui rapportai le discours du Docteur : son trouble la trahit : “ Vous avez, lui dis-je, empoisonné mon époux, comment une Chrétienne se rend elle coupable d'un pareil crime ?

— Je suis Chrétienne, me dit-elle, mais je fus mère ; et si l'on massacroit votre enfant, peut-être deviendriez vous plus cruelle que la Lionne en furie. ” Je n'eus rien à lui répondre. Je lui observai pourtant, qu'elle auroit pû m'empoisonner aussi. “ Non, me répondit-elle, j'avois l'œil collé au trou de la serrure, et si vous aviez touché à la tasse, j'entrois à l'instant. ”

Ensuite les Capucins vinrent demander le corps du Duc, pour l'embaumer, et comme ils exhibèrent¹ un ordre de l'Archevêque ; on ne put les refuser.

¹ *Aut.*

La Giralda qui jusqu'alors avoit montré beaucoup de courage, parut tout-à coup inquiète et craintive. Elle eut peur qu'en embaumant le corps, l'on ne vint à decouvrir les traces de poison ; et ses instances me forcèrent à l'enlèvement, qui nous a procuré l'honneur de vous avoir chez nous.

Le discours amphatique que j'ai prononcé au cimetière, étoit fait à dessein de tromper mes gens ; et lorsque nous avons vu que c'étoit vous que l'on avoit apporté à la place du corps, il a fallu pour les tromper encore, faire un manequin que l'on a enterré à votre place, près de la Chapelle du jardin.

Malgré toutes ces précautions, la Giralda n'est point tranquille, elle parle de retourner en Amérique et veut vous retenir ici, jusqu'à ce qu'elle ait pris un parti. Pour moi, je suis sans crainte ; si jamais je suis interrogée, je dirai toute la vérité et j'en ai prevenu la Giralda.

L'injustice du Duc et sa cruauté, lui avoit oté ma tendresse, et je n'eusse jamais pu me resoudre à vivre avec lui. J'ai mis tout mon bonheur dans ma fille, et je ne suis point inquiète de son sort. Vingt grandesses sont accumulées sur sa tête, et c'est de quoi être bien reçue dans une famille.

Voilà mon jeune ami ce que vous avez voulu savoir. La Giralda n'ignore point, que je vous raconte toute notre histoire ; elle trouve qu'il ne faut pas vous laisser instruit à moitié. — Mais l'air de ce cavau est étouffant, je vais là haut, respirer avec plus de liberté.

Lorsque la Duchesse fut partie, je jetai les yeux autour de moi, et je trouvai que ce cavau avoit quelque chose d'étouffant. Le tombeau du jeune martyr et le poteau auquel on l'avoit attaché, me parurent un ameublement fort triste. Je m'étois plû dans cette prison, tant que j'avois craint la jonte des Théatins, mais aprésent que mon affaire étoit arrangée, je commençai à m'y déplaire, et je ne pus m'empêcher de rire de la confiance de la Giralda, qui prétendoit m'y retenir deux ans. Les deux dames savoient au reste si mal leur métier de géolières, que la plupart du tems, elles laissoient ouverte la porte de leur cavau, croyant peut-être que la grille qui m'en séparoit, étoit quelque obstacle insurmontable. Cependant j'avois fait non seulement le plan de mon évacion, mais encore celui de toute ma conduite pendant les deux années que devoit durer ma pénitence. — Je vais dire en peu de mots les idées que j'avois là dessus.

Pendant tout mon sejour au Collège des Théatins, j'avois souvent reflechi au bonheur dont me paroisoient jouir quelques petits mendiants, qui se tenoient à la porte de notre église. Leur sort me sembloit bien préférable au mien. En effet tandis que je palissois sur des livres et sans pouvoir jamais contenter entierement mes maitres, ces heureux enfants de la misère, couroient les rues, jouoient aux cartes sur le marbre d'un péron et payoient en chataignes. Ils se battoient sans qu'on les sépara ; ils se salissoient sans qu'on les obligea de se laver ; ils se déshabillioient dans la rue, et lavoient leur chemise dans le ruisseau. Pouvoit on passer le tems d'une manière plus agréable ?

Ces idées sur le bonheur dont jouissoient ces petits gueux, me revinrent dans mon cavau, et je pensai, non sans quelque raison, que le meilleur parti que j'avois à prendre, étoit d'embrasser l'état de mendiant, pendant tout le tems qu[e] devoit¹ durer ma pénitence. J'avois véritablement dans l'esprit une culture qui eut pu me trahir² par un langage plus poli que celui de mes collègues, mais j'esperois prendre aisement leur ton et leurs manières, et revenir ensuite aux miennes. Quoique ce parti fut singulier, il étoit réellement le meilleur que je pusse prendre dans la situation où je me trouvois.

Ce point une fois resolu, je cassai la lame d'un couteau, et me mis à travailler après un des barreaux de la grille. Il me fallut cinq jours pour le dégager. Je recueillois soigneusement la poussière de la pierre que j'usois, et je la remettois près du bareau, en sorte qu'il n'y paroisoit pas.

Le jour ou mon ouvrage fut achevé, la Giralda m'apporta la corbeille. Je lui demandai, si elle ne craignoit pas, que l'on vint à savoir qu'elle nourrissoit un jeune homme dans la cave de sa maison.

¹ *Aut.*

² *Aut.* : me trahir

“ Non me repondit-elle, la trape par laquelle vous êtes entré donne dans un pavillon séparé dont j’ai fait murer la porte, sous prétexte qu’il rapeloit à la Duchesse de tristes souvenirs, et le passage par lequel nous venons, aboutit dans ma chambre à couché. L’entrée en est couverte par une tapisserie.

— J’espère, lui dis-je, qu’il y a là, quelque bonne porte de fer ?

— Non, me repondit-elle, la porte est assez legère, mais elle est bien cachée, et d’ailleurs je ferme toujours la porte de ma chambre. Il y a dans la maison plusieurs cavaux pareils à celui-ci. Je crois qu’elle a été habitée avant nous, par d’autres jaloux et qu’il s’y est commis bien des crimes. ” En disant cela, la Giralda parut vouloir s’en aller.

“ Pourquoi vous en allez vous déjà ? lui demandai-je.

— C’est, me repondit-elle, parceque la Duchesse va sortir, elle a fini aujourd’hui les premieres six semaines de son deuil, et veut s’aller promener. ”

J’avois appris tout ce qu’il m’importoit¹ de savoir et je ne retins plus la Giralda, qui s’en alla encore sans fermer la porte du cavau. J’écrivis en hâte à la Duchesse une lettre d’excuse et de remercimens et je la posai sur la grille ; ensuite je dégageai le barau et j’entraï dans le cavau des deux dames, puis dans un passage obscur qui aboutissoit à une porte que je trouvai fermée. J’entendis le bruit d’une voiture et de plusieurs chevaux. J’en conclus que la Duchesse étoit sortie et que la nourrice n’étoit pas chez elle.

Je me mis en devoir de rompre la porte, elle étoit à moitié pourrie et céda à mes premiers efforts. Je me trouvai alors dans la chambre de la nourrice et sachant qu’elle en fermoit la porte avec soin, je crus que je pouvois m’y arrêter avec sûreté.

Je me vis dans un miroir et je trouvai que mon extérieur ne reponoit pas assez à l’état que j’allois embrasser. Je pris un charbon dans la cheminée et je m’en servis à moderer² l’éclat de mon tein ; ensuite je déchiroi ma chemise et mon habit, puis je m’approchai de la fênêtre et je vis qu’elle donnoit dans un petit jardin, favorisé jadis de la préférence de ses maitres, mais qui paroissoit alors tout à fait abandonné.

J’ouvris la fênêtre et je n’en vis aucune qui donna du même côté ; elle n’étoit pas non plus très haute et j’eusse pu sauter dans le jardin, mais je préfèrai de me servir des draps de la Giralda. Ensuite la charpente d’une ancienne charmille me donna le moyen de grimper sur le mur, d’où je pris mon élan dans la campagne, ravi de respirer l’air des champs et plus encore d’être defait des Théatins et des Inquisiteurs, des Duchesses et de leurs nourrices.

Je vis de loin la ville de Burgos, mais je pris la route opposée ; j’arrivai à un cabaret borgne ; je montrai à l’hotesse une pièce de six sous, que j’avois soigneusement enveloppée, dans du papier et je lui dis, que je voulois dépenser tout cet argent chez elle. Elle se mit à rire et me donna du pain et des oignons, pour le double de cette valeur ; ensuite je m’allai coucher dans l’écurie, et j’y dormis, comme on dort à seize ans.

J’arrivai à Madrid, sans qu’il m’arriva rien qui vaille la peine de vous être conté. Mon premier soin fut de parcourir les rues et les places pour choisir celles où je voulois principalement exercer ma profession.

En passant par la rue de Tolède, je rencontrai une servante, qui portoit une bouteille d’encre. Je lui demandai si elle ne venoit point de chez le Seigneur Avadoro ? “ Non, me repondit-elle, je viens de chez Don Philippe del Tintero Largo. ” Je vis donc, que mon père étoit toujours connu par le même surnom et qu’il s’occupoit aux mêmes choses.

Cependant il falloit songer à un établissement ; je vis sous le portail de l’église Saint Roc, quelques gueux de mon age, dont la phisionomie me prevint à leur faveur. J’allai a eux et leur dis : que j’étois un garçon de la Province et que j’étois venu à Madrid pour m’y recommander aux ames charitables ; que cependant il me restoit encore une petite poignée de Liards, et que s’ils avoient une caisse commune, j’y déposerois volontier ce trésor.

¹ qu’il m’importoit *surch. aut.* : qui m’importa

² *Aut.*

Ce début prévint en ma faveur, ils me dirent, qu'ils avoient véritablement une petite caisse commune, qui étoit confiée à une vendeuse de chataignes, établie au bout de la rue. Ils m'y conduisirent et puis nous revinmes au portail, où nous nous mimes à jouer au tarots¹. Tandis que nous étions occupés de ce jeu qui demande assez d'attention, un homme bien mis parut nous examiner, fixant tantôt l'un de nous² tantôt l'autre. Nous allions lui dire quelque sottise à ce sujet, lorsqu'il nous prévint en m'appelant et m'ordonant³ de le suivre.

Il me conduisit dans une rue écartée et puis il me dit : “ Mon enfant, je t'ai donné la préférence sur tes camarades, parceque ta figure annonce plus d'esprit et qu'il en faut pour la commission dont je vœux te charger. Voici de quoi il est question. Il va passer ici bien des femmes, qui seront toutes en jupes de velours noir, et mantille noire garnie de dentelles, qui leur cache si bien le visage qu'il est impossible de les reconnoître ; mais heureusement les dessins des velours et des dentelles, n'étant point les mêmes, on a quelque moyen de suivre et de reconnoître la⁴ de ces belles inconnues. Je suis l'amant aimé d'une jeune personne, qui me semble avoir quelque penchant à l'inconstance, et j'ai résolu à m'en assurer. Voici deux échantillons de vélours, et deux de dentelles. S'il passe deux femmes, dont les habits y repondent, tu observera si elles entrent dans cette église, ou bien dans la maison vis-à-vis, qui est celle du Chevalier de Tolède, et puis tu viendras m'en rendre compte, chez le marchand de Bévandes, qui est au bout de la rue. Voici une pièce d'or, tu en recevras une seconde, si tu t'acquites bien de ta commission. Adieu. ”

Tandis que cet homme me parloit, je l'avois examiné avec beaucoup d'attention, et il me parut qu'il n'avoit point l'air d'un amant, mais bien plutôt d'un mari. Les fureurs du Duc de Sidonia me revinrent à l'esprit et je craignis de pêcher en sacrifiant à cette occasion les intérêts de l'amour, aux noirs soupçons de l'hymen. Je me résolus donc à ne faire que la moitié de la comission : c'est à dire, que si les deux dames entroient dans l'église, je me proposai de l'aller dire au jaloux, mais que si elles alloient ailleurs, j'allois au contraire moi, les instruire du danger dont elles étoient menacées. Je retournai auprès de mes camarades, je leur dis de continuer à jouer sans faire attention à moi, puis je me couchai derriere eux, et j'établis devant moi les morceaux de velours et de dentelles.

Bientôt un grand nombre de femmes arriva par couples et enfin deux qui portoient réellement sur elles, les pièces, dont je tenois les échantillons. Les deux femmes firent mine d'entrer dans l'église, mais elles s'arrêtèrent dans le portail, regardèrent autour d'elles, pour voir si on les suivoit, et puis elles traversèrent la rue aussi vite qu'elles purent et entrèrent dans la maison vis-à-vis.

Lorsque le Bohémien en fut à cet endroit de son récit, on vint l'appeler, et lorsqu'il fut sorti Velasquez prit la parole et dit : “ En vérité, je redoute extrêmement cette histoire ; toutes celles du Bohémien commencent d'un air fort simple et l'on espère en voir bientôt la fin ; point du tout, une histoire en renferme une autre, qui en contient une troisième. À peu près, comme ces restes de divisions, qu'on peut développer en suites, qui dans certains cas deviennent infinies. Mais on a des méthodes pour sommer presque toutes les suites. Au lieu que si je veux prendre la somme de tout ce que dit le Bohémien ; je n'y trouve rien qu'une extrême confusion.

— Il semble, dit Rebecca, que vous ayez assez de plaisir à l'entendre, car votre intention étoit je crois d'aller à Madrid, et je vois avec plaisir, que vous ne songiez [*sic*] point à nous quitter.

— Madame, repondit Velasquez, j'ai deux motifs, pour m'arrêter encore ici ; d'abord j'ai commencé un calcul important, que je veux mettre à fin, ensuite je trouve plus de plaisir dans votre

¹ au tarots *surch. aut.* : Tavo [sic]

² *Interl. aut.* : de nous

³ *Surch. aut.* : me disant

⁴ L'espace d'un mot a été laissé en blanc.

société, que je n'en ai eu encore dans celle d'aucune femme, ou plutôt vous êtes la seule, dont la conversation m'ait paru agréable.

— Monsieur le Duc, reprit la Juive ; je désire que le second motif devienne un jour le premier.

— Madame, dit Vélasquez, il importe peu je crois, que je pense à vous avant la géométrie ou après, mais une chose m'embarasse. Je ne sais point votre nom, et lorsque je pense à vous, je suis obligé de vous désigner par x, y ou z, dont en Algèbre nous affectons les valeurs inconnues.

— Mon nom, dit la Juive, est un mystère, que je confierais volontier à votre probité, si je ne craignois l'effet de vos distractions.

— Oh, point du tout, reprit Vélasquez, le fréquent usage que je fais des substitutions dans le calcul, m'a donné l'habitude de désigner invariablement les mêmes valeurs de la même manière. Et si une fois, je vous donne un nom, vous voudriez ensuite être appelée autrement, que cela ne me seroit plus possible.

— Eh bien, dit Rebecca, appelez moi Laure de Useda.

— À la bonne heure, dit Vélasquez, ou bien belle Laure, savante Laure, aimable Laure, car tout cela sont des facteurs de votre valeur générale. ”

Comme ils en étoient là de leur conversation, je me rappelai la promesse que j'avois faite aux Bohémiens, de les aller trouver à quatre cent pas à l'ouest du camp. Je pris mon épée et lorsque je me fus éloigné à peu près à cette distance, j'entendis tirer un coup de pistolet. J'allai dans la partie du bois où l'on avoit tiré et j'y trouvai les gens à qui j'avois à faire. Leur chef me dit : “ Seigneur Cavalier salut ! Je vois que vous êtes homme de parole et je ne doute pas que vous ne soyiez aussi homme de courage. Vous voyez d'ici une entrée dans le rocher, elle conduit à des souterrains, où vous êtes attendu avec impatience. J'espère que vous ne tromperez pas la confiance de ceux qui s'interessent à vous ! ”

J'entrai dans le Souterrain, sans que l'homme qui m'avoit parlé, se mit en peine de me suivre. Lorsque j'eus fait quelques pas sous terre, j'entendis du bruit derrière moi, et je vis que de gros rochers s'abaissant par, je ne sais quel mécanisme, avoient fermé la porte par laquelle j'étois entrée. Le jour qui pénétroit par une crevasse de la montagne, me laissoit voir devant moi, une longue allée, qui n'étoit point éclairée à l'autre extrémité. J'y marchois cependant sans peine malgré l'obscurité, parceque le terrain en étoit uni, et qu'il alloit en pente douce. Je ne me fatiguois donc point, mais je crois que plus d'un homme à ma place, eut ressenti quelque frayeur, en s'enfonçant ainsi dans les entrailles de la terre. Je marchai deux bonnes heures, mon épée dans une main, et l'autre étendue devant moi, pour me préserver des chocs... Tout à coup, je sentis l'air s'agiter autour de moi. Ensuite j'entendis une voix fort douce qui disoit : “ Comment ce mortel ose-t-il pénétrer chez les gnomes ? ”

Une autre voix toute aussi douce repondit, “ Peut-être vient-il enlever nos trésor[s] ? ”

La première voix reprit : “ S'il quittoit son épée nous nous approcherions de lui. ”

Je pris à mon tour la parole et je dis : “ Aimables Gnomides, dont je crois connoître les voix, je ne puis quitter mon épée, mais j'en ai enfoncé la pointe dans la terre ; vous pouvez m'approcher sans danger. ”

Les divinités souterraines m'enlacèrent dans leurs bras, mais un tact sûr m'avertit que j'étois avec mes cousines ; une vive lumière qui nous éclaira, subitement, me fit voir, que je ne m'étois pas trompé. Elles me conduisirent dans une grotte ornée de Sophas, et tapissée de brillants minéraux, qui réfléchissoient toutes les couleurs de l'opâle.

“ Eh bien, dit Emina, trouvez vous quelque charme à nous revoir. Vous vivez dans la société d'une jeune Israélite dont l'esprit égale la beauté.

— Je puis vous assurer, lui dis-je, que Rebecca n'a fait aucune impression sur moi, mais je pense avec une secrète inquiétude, à chaque fois que je vous vois, que ce sera la dernière. On a voulu me persuader que vous étiez deux démons ; je ne l'ai jamais cru. Quelque chose en moi me disoit que vous étiez deux êtres de mon espèce et faites pour être aimées. L'on croit communement qu'il est impossible d'aimer plus d'une femme à la fois. C'est sans doute une erreur, car vous m'êtes également chères. Mon cœur ne vous sépare point, et comme sur mes sens, vous y regnez toutes les deux avec le même Empire.

— Ah, dit Emina, c'est le sang des Abencérages qui se reveille, puisque vous pouvez aimer plus

d'une femme, embrassez la sainte loix, qui vous permet plusieurs épouses.

— Peut-être, dit Zibedde, peut-être regneriez vous à Tunis, si vous connoissiez ce beau pays, les Sérails du Bard et de Manuba, leurs jardins, leurs eaux jaillissantes, leurs bains délicieux, cent jeunes esclaves plus belles que nous.

— Laissons là, leur dis-je, les royaumes que le soleil éclaire, nous sommes ici dans le fond de je ne sais quel abyme, mais bien que voisins des enfers nous pouvons y trouver les délices que votre profète promet, dit-on, à ses saints. ” Zibedde appuya cet avis, et sa sœur n'y refusa point son suffrage.

TRENTIÈME JOURNÉE.

En m'éveillant je ne trouvai plus mes cousines, je vis devant moi une longue galerie, bien éclairée, et je compris que c'étoit là le chemin que je devois suivre. Je m'habillai donc à la hâte, et après avoir marché encore une demie heure, j'arrivai à un escalier en limaçon, par lequel je pouvois à mon choix, m'élever vers la surface de la terre, ou descendre plus avant dans ses entrailles. Je choisis ce dernier parti, et je parvins à un cavau, ou je vis un tombeau en marbre blanc, éclairé par quatre lampes et un vieux Dervis qui recitoit des prières.

Le vieillard se tourna vers moi, d'un air affable et me dit : “ Soyez le bien venu, Seigneur Alphonse, il y a longtems que nous vous attendions. ”

Je lui demandai, si je n'étois pas dans les Souterains de Cassar Gomélez ?

“ Vous ne vous trompez pas, Noble Nazaréen, reprit le Dervis. Ce tombeau couvre le fameux secrèt des Gomélez, mais avant de vous entretenir sur ce sujet important, permettez moi de vous offrir une legère collation. Vous aurez aujourd'hui besoin de toutes les forces de votre corps et peut-être, ajouta-t-il d'un air un peu malin, ont elles déjà besoin d'être réparées ! ”

Après m'avoir ainsi parlé, le vieillard me conduisit, dans un cavau adhérent, ou je trouvai un déjeuner proprement servi. Lorsque j'eus fini de manger, mon hôte me pria de l'écouter avec attention, et me dit : “ Seigneur Cavalier, je n'ignore point, que vos belles cousines, vous ont mis au fait de l'histoire de vos ancêtres, et de l'importance qu'ils attachoient au secrèt du Cassar Gomelez. En effet rien au monde ne sauroit être plus important. Un homme maître de notre secrèt, n'auroit point de peine à se faire obéir par des nations entières et peut-être à parvenir à la monarchie universelle. Mais ces grands et dangéreux moyens pourroient entre des mains imprudentes, detruire pour longtems l'ordre établi dans la société. Les loix auxquelles nous obéissons depuis bien des siècles ont donc statué, que le secrèt ne seroit révéle qu'à des hommes du Sang des Gomélez et seulement lorsqu'on se seroit assuré de leur caractère par des épreuves singulières et variées. Il est aussi d'usage que l'on exige des serments solennels accompagnés de tout l'appareil de la religion. Mais la connoissance que nous avons de votre façon de penser, fait que nous nous contentons de votre parole d'honneur. J'ose donc, Seigneur Cavalier vous demander votre parole, de ne rien révéler de ce que vous allez voir. ”

Il me parut, dans le premier instant, qu'étant au service du Roi d'Espagne, je ne devois pas engager ma parole, avant de savoir, si je ne verrois rien dans ce Souterrain, qui fut contraire à ses intérêts. J'en fis l'objection au dervis. Il me repondit : “ Seigneur Cavalier, votre scrupule est à sa place, votre bras appartient certainement au Roi, que vous servez ; mais vous êtes ici, en des contrées souteraines, ou sa puissance ne penetra jamais. Le sang dont vous sortez vous impose aussi des devoirs ; enfin la parole d'honneur que je vous demande, n'est qu'une suite de celle que vous avez donné à vos cousines. ” Je crois que ce raisonnement n'étoit que spécieux, mais il me persuada. Je donnai la parole, que l'on me demanda ; alors le Dervis poussant une des parois du tombeau, me montra un escalier, qui conduisoit à des souterains encore plus profonds. “ Descendez, Seigneur Cavalier, me dit le Dervis, il est inutile que je vous accompagne, mais je viendrai vous chercher ce soir. ” Je descendis donc, et je vis des choses, que je me ferois un plaisir de vous raconter, si je n'étois retenu par ma parole d'honneur, qui y met un obstacle invincible.

Le Dervis vint sur le soir, comme il me l'avoit promis. Nous remontames ensemble, et nous allames dans un autre cavau, où l'on nous avoit préparé un souper. La table étoit mise au pied d'un

arbre d'or, qui représentoit la généalogie des Gomélez. L'arbre étoit séparé comme en deux branches principales, dont l'une réservée pour les Gomélez Mahamétans, paroissoit florissante et dans toute la vigueur de la végétation, l'autre au contraire destinée aux Gomélez Chrétiens, sembloit desséchée et garnie seulement de longues et menaçantes épines. Lorsque nous eumes soupé, le Dervis me dit : " Ne vous étonnez pas de la différence, que vous voyez entre ces deux maitresses branches. Les Gomélez fidèles à la loi du Prophète, en ont été recompensés par des thrones, les autres ont au contraire vécu assez obscurément dans l'exercice de divers emplois, aucun de ceux ci, n'a jamais été admis à la connoissance de notre secret, et si l'on fait une exception en votre faveur, vous la devez principalement à l'honneur que vous avez eu, de mériter l'affection de deux¹ Princesses du Sang de Tunis. Encore êtes vous bien éloigné de connoitre toute notre politique, si vous vouliez passer à l'autre branche, à celle qui fleurit et fleurira tous les jours d'avantage, alors votre ambition auroit sûrement de quoi être satisfaite, et vous auriez aussi la gloire de concourir à de grands desseins. " Je voulois répondre, mais le Dervis ne m'en laissa pas le tems, et reprenant la parole, il me dit : " Il est juste que vous ayez votre part des biens de votre famille et quelques dédomagemens pour la peine que vous avez prise dans le souterrain. Voici une lettre de change sur Estevan Moro, le plus riche banquier de Madrid. L'ordre paroît être seulement de mille pièces de huit, mais il y a un trait de plume particulier qui rend la lettre de change illimité, et l'on vous donnera sur votre signature, tout ce que vous demanderez. Aprésent montez par cet escalier tournant. Lorsque vous aurez monté trois mille cinq cent marches, vous arriverez à une voute très basse, où il faudra vous trainer sur le ventre l'espace de cinquante pas ; alors vous vous trouverez au milieu des ruines du chateau d'Alcassar ou Cassar Gomélez. Vous ferez bien d'y passer la nuit, et demain vous découvrirez facilement le camp des Bohémiens, au pied de la montagne. Adieu notre cher Alphonse ! puisse notre saint Prophète vous éclairer et vous faire voir le chemin de la vérité. "

Le Dervis m'embrassa, me dit Adieu, et ferma la porte sur moi. Il ne me restoit qu'à suivre de point à point ce qu'il m'avoit prescrit. Je fus obligé de me reposer plusieurs fois en montant ; enfin je revis le ciel étoilé. Je me blotis sous une voute et je m'endormis.

(Fin du troisième Décameron.)

¹ de deux *surch. aut.* : d'une

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Quatrième décaméron. **[4 MC]**

Description

Copie avec corrections autographes, Cracovie, Arch. Narodowe, Arch. Krzeszo. Pot., 292.

Consultation

<https://searcharchives.pl/29/635/0/3.2/292?q=jan+potocki+XSKANro:t&wynik=28&rpp=15&page=2#tabSkany>

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 313-401 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 507-632.

QUATRIEME DÉCAMÉRON¹

MANUSCRIT DE SARAGOSSE

TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE

En m'éveillant, j'aperçus dans la vallée le camp des Bohémiens, et j'y distinguai des mouvements, qui m'annonçaient qu'ils allaient quitter ce lieu pour recommencer leurs courses vagabondes. Je m'empressai donc de les joindre. Je m'attendais à quelques questions sur une absence de deux nuits, l'on ne m'en fit pas et chacun ne me parut occupé que des préparatifs du départ.

Lorsque nous fûmes à cheval, le Cabaliste nous dit : " Pour le coup je puis vous promettre, que nous jouirons aujourd'hui de la conversation du juif errant. Mon pouvoir n'est pas encore anéanti comme le drôle l'imagine. Il était déjà près de Tarudant, lorsque je l'ai forcé à revenir sur ses pas. Il rechigne & marche le² plus lentement qu'il peut ; mais j'ai des moyens de le faire aller plus vite. " Alors il tira de sa poche un livre, où il lut, je ne sais quelles formules barbares, et bientôt nous aperçûmes un homme sur le sommet d'une montagne.

" Le voyez vous (dit Uzeda) le paresseux le coquin. Vous allez être témoins de la façon dont je vais le traiter. " Rebeca demanda grâce pour le coupable, et son frère parut s'adoucir. Le Juif étant arrivé près de nous, en fut quitte pour quelques reproches assez vifs, que le Cabaliste lui fit dans une langue que je n'entendais pas. Ensuite il lui ordonna de se tenir près de mon cheval & de reprendre son histoire à l'endroit, où il l'avait laissée. L'infortuné vagabond ne répliqua pas & commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Je vous ai dit, qu'il s'était formé à Jérusalem une secte d'Herodiens, qui soutenaient qu'Herode était le Messie et j'avais promis de vous instruire du sens que les juifs attachaient à ce mot. Je vous dirai donc que³ Messie en hébreu veut dire, Oingt, frotté d'huile, et Christos est la traduction de ce nom en Grec. Jacob se reveillant après sa fameuse vision, répandit de l'huile sur la pierre, où sa tête avait posé⁴, et il appella ce lieu Bethel, où maison de dieu. Vous pouvez voir dans Sanchoniaton que Scham inventa les Betyles, où pierres animées. On croyait alors que l'esprit divin remplissait aussitôt, tout ce qui était consacré par l'onction. On oignit les Rois, et Messie devint le synonyme de Roi. Lorsque David parle du Messie, c'est lui même qu'il a eû en vue, comme l'on peut s'en convaincre dès son deuxième psaume

¹ Cette copie de 210 p. avec corrections aut. est reliée en maroquin rouge avec tranches et ornements dorés ; au dos : " QUATRIEME DECAMERON ". Elle est composée de 10 cahiers de 12 f., sauf le troisième qui compte 10 f., le septième qui compte 8 f. et le dernier qui compte 2 f. La première garde est paginée. Les cahiers ont été numérotés par Potocki.

Le filigrane est : J LARKING 1805

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

² *Interl. aut.*

³ *Biffé* : le

⁴ *Surch. aut.* : porté

Mais lorsque le Royaume des Juifs, divisé puis envahi, devint le jouet des Puissances voisines, surtout lorsque le peuple fut conduit en captivité, les Prophètes le consolait en lui disant, qu'un jour n'aitroit¹ un Roi² de la race de David, qui abaisserait l'orgueil de Babylone, et rendrait les Juifs triomphants

Les plus beaux édifices ne coutaient rien à l'inspiration des prophètes, aussi ne manquèrent ils pas de bâtir une future Jerusalem, digne d'être la résidence d'un aussi grand Roi, avec un temple auquel il ne manquait rien de tout ce qui pouvait rendre le culte respectable aux yeux du peuple. Les Juifs écoutaient les prophéties³ avec plaisir ; mais sans y attacher une grande importance. En effet comment se seraient ils intéressés à des événements, qui ne devaient avoir lieu que sous les petits fils de leurs arrières neveux.

Il paraît que les prophéties furent à peu près oubliées sous l'empire des Macedoniens, aussi n'a-t-on regardé comme Messie aucun des Macchabées, qui pourtant avaient delivré leur pays de l'oppression des Etrangers. Leurs descendants qui porterent le titre de Roi, ne passerent pas non plus pour avoir été anoncés par les prophètes

Mais il en fut autrement sous le vieux Herode. Les courtisans de ce Prince après avoir epuisé pendant quarante ans toutes les flatteries, qui lui pouvaient plaire, finirent par lui prouver qu'il était le Messie annoncé par les Prophètes. Herode fatigué de tout, excepté du pouvoir suprême, dont il devenait tous les jours plus jaloux, crut trouver dans cette opinion un moyen de reconnaître ceux qui lui étaient dévoués. Ses amis formerent donc une secte d'herodiens, dont le chef fut le fourbe Sédékias, frere cadet de ma grand mere. Vous jugez bien que mon grand père et son ami Dellius ne songerent plus à s'établir a Jerusalem. Ils firent faire un petit coffre de bronze, y renfermerent le contrat de vente de la maison de Hillel, son obligation de trente mille Dariques, avec une cession que Dellius fit à mon pere Mardochée. Puis ils y⁴ mirent leur cachet et se promirent de n'y plus penser tant que les circonstances ne seraient pas plus favorables.

Hérode mourut & la Judée fut en proie aux plus déplorables divisions. Trente chefs de parti se firent oindre, et furent autant de Messies. Quelques années après Mardochée épousa la fille d'un de ses voisins, et moi unique fruit de leur union, je vins au monde dans la dernière année d'Auguste. Mon grand pere voulut avoir la satisfaction de me circoncire lui même et il ordonna les apprêts d'une fête assez pompeuse ; mais il avait l'habitude de la retraite. Le mouvement qu'il dut donner à cette occasion et sans doute aussi son grand âge furent les premières causes d'une maladie qui le conduisit au tombeau dans peu de semaines. Il rendit le dernier soupir entre les bras de Dellius en lui recommandant de nous conserver le coffret de bronze, et d'empêcher que le méchant ne jouit⁵ des fruits de sa scélératesse. Ma mere dont les couches n'avaient pas été heureuses ne survécut à son beau-père que quelques mois

Dans ce tems là les Juifs avaient coutume de prendre des noms Grecs ou Persans Je fus appelé Assuérus. C'est sous ce nom que je me suis fait connaître à Lubeck à Antoine Cotterus en l'année 1603, comme on peut le voir dans les écrits de Duduléus et j'ai pris aussi ce nom à Cambridge en l'année 1710. Comme on peut le voir dans les ouvrages du judicieux Tenzelius.

“ Monsieur Assuerus dit Velasquez, Il est aussi question de vous dans le Theatrum Europeum.

— Cela se peut bien dit le Juif, Je ne suis que trop connu depuis que les cabalistes se sont avisés de m'aller chercher jusqu'au fond⁶ de l'Afrique ”

Je pris alors la parole, et je demandai au Juif, quel charme il pouvait trouver à ces contrées désertes.

¹ *Surch. aut.* : [mot illisible]

² *Surch. aut.* : Prophète

³ *Surch. aut.* : prophètes

⁴ *Interl. aut.*

⁵ *Surch. aut.* : jouisse

⁶ *Biffé* : des déserts

“ C’est me répondit-il de ne point y voir d’hommes. Et si j’y rencontre quelque voyageur égaré, ou bien une famille Caffres, je connais le repaire de la lionne nourrissant ses petits. Je la conduis vers sa proie et j’ai le plaisir de la voir dévorer à mes yeux.

— Monsieur Assuerus vous me semblez avoir un assez mauvais caractère (dit Velasquez)

— Je vous en avais prevenu dit le Cabaliste. C’est le plus grand coquin du monde.

— Si tu avais vécu dixhuit siècles, dit le Vagabond tu ne vaudrais pas mieux que moi

— J’espère bien vivre plus longtemps & valoir mieux que toi dit le Cabaliste ; mais laisse¹ là ces réflexions désobligeantes et reprend la suite de ton histoire. ” Le Juif ne répliqua plus et reprit² son récit en ces termes³

Le vieux Delliüs resta près de mon Pere, que tant de pertes avaient accablé⁴. Ils continuèrent de vivre dans la retraite ; Mais Sédékias n’était pas tranquille, la mort d’Herode l’avait privé d’un sur appui. La crainte de nous voir arriver à Jérusalem le tourmentait sans cesse. Il résolut de nous sacrifier à son repos, tout aussi semblait favoriser ses desseins ; car Delliüs perdit la vue et mon pere, qui l’aimait beaucoup se renferma dans sa retraite plus qu’il n’avait jamais fait. Six années se passerent ainsi

Un jour on vint nous dire que la maison attenante à la nôtre venait d’être achetée par des Juifs de Jérusalem, & qu’elle était remplie de gens de mauvaise mine, qui avaient l’air d’assassins. Mon Pere aimant naturellement la retraite trouva dans cette circonstance de nouveaux motifs pour ne pas sortir.

Je ne sais quel bruit dans la caravane interrompit le Récit du Juif errant. Il en profita pour s’évader, et bientôt nous arrivâmes au gîte. Notre repas était préparé & même servi ; nous mangeâmes avec l’appetit ordinaire aux voyageurs, et lorsqu’on eût ôté la nappe, Rebeca s’adressant au Bohémien lui dit : “ Lorsqu’on est venu vous interrompre, vous nous disiez je crois que les deux dames s’étant assurés de n’être point vues, traverserent la rue pour entrer dans la maison du chevalier de Toledé. ” Le chef Bohémien voyant que l’on desirait avoir la suite de son histoire, en reprit le fil en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

J’atteignis les deux dames, lorsqu’elles étaient encore sur l’escalier, et leur ayant fait voir les échantillons et rendu compte de la commission que m’avait donnée le jaloux, je leur dis : “ aprésent Mesdames entrez reellement dans l’église. J’irai chercher l’amant prétendu, qui je crois est l’époux d’une de vous deux. Lorsqu’il vous aura vues, ne voulant pas que vous sachiez qu’il vous a suivies, probablement il s’en ira. Alors vous pouvez vous mêmes aller, où bon vous semblera ”

Les deux dames goûtèrent ce conseil. J’allai dans la boutique des Bevandes, et je dis à mon homme que les deux dames étaient réellement entrées à l’église. Nous y allâmes ensemble et je lui montrai les deux jupes de velours conformes aux échantillons, aussi bien que les dentelles. Il paraissait douter encore ; mais une des deux dames se retourna, relevant son voile avec un air de negligence. Aussitôt une satisfaction conjugale se peignit dans les traits du jaloux. Bientôt il se mêla dans la foule & sortit de l’église. Je le joignis dans la rue ; il me remercia et me donna encore une piece d’or. J’eus quelque conscience de l’accepter ; mais je craignis de me trahir. Je le suivis des yeux, puis j’allai chercher les deux dames, et je les reconduisis jusqu’à la maison du chevalier. La plus jolie voulut me donner une

¹ *Surch. aut.* : laissez

² *Biffé* : en ces termes

³ *Interl. aut.* : en ces termes

⁴ *Surch.* : accablés

pièce d'or. " Nom, Madame, lui dis-je : j'ai trahi votre amant prétendu, parcequ'en lui j'ai bien reconnu le mari et ma conscience m'obligeait à le faire ; mais je suis trop délicat pour me faire payer¹ des deux cotés. "

Je revins au portail Saint Roch, & j'y montrai les deux pièces d'or, mes camarades en furent éblouis. Souvent ils avaient été chargés de commissions pareilles ; mais on ne les avait jamais aussi richement payés. J'allai porter cet or à la Caisse commune, mes camarades me suivirent pour jouir de l'étonnement de la marchande, qui fut réellement émerveillée de la vue de cet or. Elle déclara que non seulement elle nous donnerait des châtaignes, tant que nous en voudrions ; mais qu'elle se fournirait de petites saucisses et de tout ce qu'il fallait pour les griller. L'espoir d'une chair aussi délicieuse, répandit la joie dans notre troupe ; mais je n'y pris point de part et me proposais de chercher un meilleur cuisinier. Cependant nous nous fournîmes de châtaignes. Nous retournâmes au portail de Saint Roch, l'on soupa, chacun s'enveloppa dans son menteau et l'on ne tarda pas à s'endormir.

Le lendemain l'une des dames de la veille, vint m'aborder et me remit un billet, me priant de le porter chez le chevalier. J'y allai et je remis ce billet à son valet de chambre. Bientôt après, je fus moi même introduit. L'extérieur du chevalier de Tolède me prévint si fort en sa faveur, que je compris aisément que les dames ne devaient pas le voir avec indifférence. C'était un jeune homme de la figure la plus agréable. Il n'avait pas besoin de rire, pour que la gayeté se peignit dans tous ses traits. Elle y était comme empreinte². Avec cela je ne sais quelle grace accompagnait tous ses mouvements.

Seulement on démêlait dans ses manières quelque chose de libertin et de léger, qui eut pu lui faire du tort auprès des femmes ; si chacune d'elles toujours ne se croyait faite pour fixer les plus volages

" Mon ami (me dit le chevalier) je connais déjà ton intelligence et ta délicatesse. Veux-tu entrer à mon service ?

— Cela m'est impossible (lui répondis-je) Je suis né Gentil homme et je ne puis embrasser une condition servile. Je me suis fait mendiant parce [que] c'est un état qui ne déroge point

— Bravo (répondit le chevalier) Cette façon de penser est digne d'un Castillan ; mais mon ami que puis-je faire pour toi ?

— Monsieur le chevalier (lui dis-je) j'aime ma profession, parcequ'elle est honorable et parcequ'elle me fait vivre ; mais on y fait bien mauvaise chair : vous m'obligeriez donc en me permettant de venir manger avec vos gens & partager votre desserte.

— Très volontiers, dit le chevalier. Les jours où j'attends les femmes, je renvoie³ d'ordinaire mes gens, et si ta noblesse le permettait ; j'aimerais assez que tu vinsses me servir dans ces occasions là.

— Monsieur (lui répondis-je) lorsque vous serez avec votre maîtresse, je vous servirai avec plaisir, parceque celui que je trouverai à vous être utile annoblira cette action à mes propres yeux. " Ensuite je pris congé du chevalier, & j'allai dans la rue de Tolède.

Je demandai la maison du Seigneur Avadoro, personne ne sut me répondre. Ensuite je demandai Don Philippe Tinteros. L'on me montra un balcon, où je vis un homme d'un extérieur fort grave, qui fumait un cigare, et semblait compter les tuiles du palais d'Albe. Bien que la nature me parla vivement en sa faveur, je ne pus m'empêcher d'admirer qu'elle eut donné tant de gravité au père, et si peu au fils. Il me parut qu'elle eût mieux fait d'en donner un peu à chacun ; mais ensuite je fis réflexion, qu'il fallait comme on dit, louer Dieu de toute chose, et je retournai près de mes camarades. Nous allâmes essayer les saucisses de la marchande, et j'y pris tant de goût que j'oubliai la desserte du chevalier.

Sur le soir, je vis les deux dames entrer chez lui. Elles y resterent assez longtems. J'y allai voir, si on avait besoin de moi ; mais les dames en sortaient. Je fis à la plus jolie un compliment un peu équivoque, dont elle me paya par un coup d'éventail sur la joue.

L'instant d'après, je fus abordé par un jeune homme d'un extérieur imposant que relevait encore la Croix de Malte brodée sur son menteau. Le reste de son habillement annonçait un voyageur. Il me

¹ *Surch.* : passer

² *Surch. aut.* : empreinte

³ *Biffé* : mes

demanda où logeait le chevalier de Toledé. Je m'offris de l'y conduire. Nous ne trouvâmes personne dans l'antichambre. J'ouvris la porte & j'entraî avec lui.

La surprise du chevalier de Toledé fut extrême. “ Que vois-je — dit-il ! toi,... Mon cher Aguilar¹ ! à Madrid !... que je suis heureux... que fait-on à Malte ? que fait le Grand Prieur, le Grand Bailli, le Maître des novices ? que je t'embrasse donc. ” Le chevalier d'Aguilar² répondit à toutes ses amitiés avec la même tendresse ; mais avec beaucoup de sérieux.

Je jugeai que ces deux amis souperaient ensemble. Je trouvai dans l'anti-chambre de quoi couvrir la table & j'allai chercher le souper. Lorsqu'il fut servi, le chevalier de Toledé m'ordonna de demander à son somélier deux bouteilles de vin de France mousseux. Je les apportai et j'en fis sauter les bouchons

Pendant ce tems là, les deux amis s'étaient déjà dit bien des choses, rappellé bien des souvenirs, et Toledé reprenant alors la parole dit :

“ Je ne conçois pas comment étant de caracteres opposés nous pouvons nous aimer autant. Tu possèdes toutes les vertus, et bien je t'aime comme si tu étais le plus mauvais sujet du monde. Cela est si vrai, que je n'ai fait encore aucune liaison à Madrid. Tu es toujours le seul ami que j'aye ; mais à dire vrai je ne suis pas tout à fait aussi constant en amour.

— As-tu (dit Aguilar³) toujours les mêmes principes à l'égard des femmes ?

— Les mêmes principes, non pas tout-à-fait (repondit Toledé) autrefois je faisais succéder mes maitresses les unes aux autres, le plus rapidement que je pouvais ; mais j'ai trouvé que de cette manière l'on perdait beaucoup de tems. Apresent je commence une nouvelle liaison avant que l'autre soit finie et j'en ai déjà une troisieme en vue.

— Ainsi (dit Aguilar⁴) tu ne comptes jamais renoncer à ton libertinage ?

— Ma foi non, (dit Toledé) je crains plutôt qu'il ne me quitte. Les dames de Madrid, ont dans le caractère quelque chose de si pressant, de si assidu, que bien souvent, on reste plus moral qu'on ne voudrait.

— Notre ordre (dit Aguilar) est Militaire ; mais il est aussi religieux. Nous faisons des vœux comme les moines et les prêtres

— Sans doute (dit Toledé) et comme les femmes quand elles promettent d'être fidelles à leurs maris.

— Et qui sait (dit Aguilar) si elles n'en seront pas punies dans un autre monde

— Mon ami (dit Toledé) j'ai toute la foi qu'un chrétien doit avoir ; mais il y a necessairement dans tout cela quelque malentendu ; comment diable veux-tu que la femme de l'Oydor Uscaritz, qui vient de passer une heure chez moi, aille pour cela bruler une éternité ?

— La Religion (dit Aguilar) nous enseigne qu'il y a d'autres lieux d'expiations.

— Tu veux parler du purgatoire (dit Toledé) pour celui-là, je crois que j'y ai passé. C'est lorsque j'aimais cette peste de Navarra, la créature la plus fantasque, la plus exigeante, la plus jalouse, aussi j'ai renoncé aux femmes de théâtre. — Mais mon ami, tu ne manges, ni⁵ ne bois. J'ai vuider ma bouteille et ton verre est toujours plein. A quoi penses-tu ? Mais à quoi penses-tu don ?

— Je pensais (dit Aguilar) que j'avais vu le soleil aujourd'hui.

— Ah ! pour cela je te crois, (dit Toledé) ; car moi qui te parle, je l'ai vu tout de même

— Je pensais aussi (dit Aguilar) que je voudrais bien le voir le soleil demain.

— Mais tu le verras (dit Toledé), à moins qu'il n'y ait du brouillard.

¹ *Surch. aut.* : Anguilar

² *Surch. aut.* : Anguilar

³ *Surch. aut.* : Anguilar

⁴ *Surch. aut.* : Anguilar

La faute du copiste ne se renouvelant qu'une fois, il est permis de penser que Potocki relisait le manuscrit au fur et à mesure qu'il avançait.

⁵ *Interl. aut.*

— Cela n'est pas bien sur (dit Aguilar) ; car je pourrai mourir cette nuit.

— Il faut convenir (dit Tolède) que tu nous apportes de Malte, des propos de table tres rejouissants.

— Helas ! (dit Aguilar) on est sur de mourir ; mais l'heure est incertaine.

— Ecoutes donc, (dit Toledé) de qui tiens-tu toutes ces agréables nouveautés ? Ce doit être un mortel d'un commerce très amusant. L'invite-t-on souvent a souper ?

— Point du tout (dit Aguilar) c'est mon confesseur, qui m'a dit tout cela ce matin.

— Tu arrives à Madrid (dit Toledé) et tu te confesses le même jour ; mais tu es donc venu pour te battre ?

— C'est cela même (dit Aguilar)

— À la bonne heure (dit Toledé) aussi bien¹ y a-t-il² longtems que je n'ai ferailé. Je serai ton second.

— Voila precisement ce qui ne peut pas être (dit Aguilar). Tu es le seul homme au monde que je ne puis pas prendre pour cela.

— Juste ciel ! (s'ecria Toledé) tu as recommencé ta maudite querelle avec mon frere.

— C'est cela même (dit Aguilar) Le Duc de Lerne³ n'a pas voulu consentir aux réparations que j'exigeois, et nous nous batterons cette nuit aux flambeaux, sur les bords du Mansanarez⁴ au dessous du grand pont.

— Bon Dieu ! (dit Toledé) avec l'accent de la douleur, faudra-t-il ce soir perdre un frere où un ami ?

— Peut-être l'un et l'autre (dit Aguilar). Nous aurons un combat à outrance, au lieu d'épées de courtes dagues, et le poignard dans la main gauche. Tu sais que ce sont des armes cruelles. ”

Toledé dont l'âme sensible cédait à toutes les impressions, passa dans un instant de la gaité la plus vive, au plus extrême desespoir.

“ J'ai prévu ta douleur (dit Aguilar) et je ne voulais pas te voir ; mais une voix du ciel s'est fait entendre en moi, & m'a ordonné de te parler des peines d'une autre vie.

— Ah ! (dit Toledé) Laisse là ma conversion.

— Je ne suis qu'un soldat (dit Aguilar) je ne sais pas prêcher ; mais j'obeis a la voix du ciel. ”

En ce moment nous entendimes sonner onze heures. Aguilar⁵ embrassa son ami, & lui et lui [*sic*] dit : “ Toledé écoute moi, un secret pressentiment m'avertit que je perirai, mais je veux que ma mort devienne utile à ton salut. Je veux retarder le combat jusqu'à minuit. Sois alors bien attentif. S'il est possible aux morts de se faire entendre des vivants par quelques signes, sois assuré que ton ami te donnera des nouvelles d'un autre monde ; mais sois bien attentif a minuit précise. ” Ensuite Aguilar embrassa encore son ami & partit.

Toledé se jetta sur son lit, et versa bien des larmes, et moi je me retirai dans l'antichambre, assez curieux de savoir comment tout cela finirait.

Tolède se levait, regardait à sa montre, & puis il retournait à son lit et pleurait. La nuit était sombre, la lueur de quelques éclairs lointains, brillait à travers les aix⁶ de nos volets. L'orage se rapprocha et ses terreurs ajouterent à la tristesse de notre situation. Minuit sonna & nous entendîmes frapper trois coups à notre volet⁷.

Toledé ouvrit le volet et dit : “ Es-tu mort ?

— Je suis mort (répondit une voix sépulcrale)

— Y a-t-il un purgatoire ? (dit Toledé)

¹ *Interl. aut.*

² *Biffé* : bien

³ *Surch. aut.* : Lerme

⁴ *Surch. aut.* : Mansanaretz

⁵ *Surch. aut.* : Anguilar

⁶ *Surch. aut.* : haies

⁷ *Surch. aut.* : porte

— Il y en a un¹, et j’y suis (repondit la même voix) ” et puis nous entendimes comme un gémissement douloureux

Tolede tomba le front prosterné dans la poussiere. Ensuite il se leva prit son menteau & sortit. Je le suivis, nous prîmes le chemin du Manzanarez² ; mais nous n’étions pas encore au grand pont que nous vîmes une troupe de gens, dont quelques uns portaient des flambeaux. Tolede reconnut son frere.

“ Ne vas pas plus loin (lui dit le Duc de Lerme) tu rencontrerais le corps de ton ami. ” Tolede tomba sans connaissance : Je le vis entouré des siens, et je repris le chemin du portail. Lorsque j’y fus, je me mis a réfléchir sur ce que nous avions entendu. Le Pere Sanudo m’avait toujours dit qu’il y avait un purgatoire ; je ne fus donc pas surpris de me l’entendre dire encore, et tout cela ne me fit pas une grande impression ; je dormis aussi bien que de coutume.

Le lendemain le premier homme, qui entra dans l’église de saint Roch, ce fut Tolede ; mais si pâle et si defait qu’a peine on pouvait le reconnaître. Il fit sa priere et demanda un confesseur.

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son récit, on le vint interrompre. Il fut obligé de nous quitter, et l’on se sépara.

TRENTE DEUXIÈME JOURNÉE

On se remit en route d’assez bonne heure, on suivit un chemin qui nous conduisit dans les vallées les plus intérieures de la chaine et au bout d’une heure l’on apperçut le [cahier] 2 Juif Assuerus, qui vint prendre sa place entre Velasquez et moi ; et qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L’HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Un jour l’on nous annonça un greffier Romain ; il fut introduit, & nous sûmes que mon père était accusé de haute trahison & d’avoir voulu livrer l’Egypte aux Arabes. Lorsque le Romain fut parti Dellius dit à mon père : “ Mon cher Mardochée, il est inutile de vous justifier ; car chacun est bien convaincu de votre³ innocence ; mais il vous en coutera la moitié de votre bien et il faut le donner de bonne grace. ” Dellius avait raison cette affaire couta la moitié de notre bien

L’année suivante, mon père sortant le matin de chez lui trouva devant sa porte un homme, qui semblait respirer encore. Mon Pere le fit transporter dans sa maison et voulut le rappeler à la vie ; mais il vit entrer aussitôt chez lui des hommes de la justice avec tous les habitants de la maison voisine au nombre de huit, qui jurèrent tous, avoir vu mon pere assassinant cet homme. Mon pere passa six mois en prison, et n’en sortit qu’après avoir sacrifié l’autre moitié de son bien c’est-à dire tout ce qui lui en restait

Sa maison lui restait encore ; mais il y était à peine rentré, que le feu prit chez ses méchants voisins. C’était la nuit, les voisins pénétrèrent chez lui enleverent tout ce qu’ils purent & mirent le feu partout où il n’était pas encore.

Au lever du soleil, notre maison n’était plus qu’un monceau de cendres, où l’on voyait se trainer l’aveugle Dellius avec mon père, qui me tenait dans ses bras et deplorait son malheur.

Lorsque les boutiques furent ouvertes, mon pere me⁴ donna la main et me conduisit chez le boulanger, qui nous avait fourni jusqu’alors. Cet homme parut⁵ emu de⁶ compassion et nous donna

¹ *Interl. aut.*

² *Surch. aut.* : Manzanavies

³ *Interl. aut.* : de votre

⁴ *Interl. aut.*

⁵ *Interl. aut.*

⁶ *Interl. aut.*

trois pains. Nous retournâmes auprès de Dellius, qui nous dit, que pendant notre absence, un homme qu'il n'avait pu voir, lui avait dit : " Oh ! Dellius puissent vos malheurs retomber sur la tête de Sédekias, pardonnez à ceux qu'il a employé. Nous étions payés pour vous faire perir & nous avons épargné vos jours. Tenez voici de quoi vous soutenir quelque tems. " Alors cet homme¹ lui avait remis une bourse avec cinquante pieces d'or.

Ce secours inattendu fit plaisir à mon père. Il étendit gayement sur les cendres un tapis à demi brûlé, mit les trois pains dessus & alla chercher de l'eau dans un vase de terre à moitié brisé. J'avais alors sept ans, je me rappelle d'avoir partagé avec mon père ce moment de gaîté et d'avoir été avec lui à la citerne. J'eus aussi ma part du déjeuner.

Nous avions à peine commencé ce repas que nous vîmes venir un enfant de mon age qui pleurait et² nous demanda du pain. " Je suis dit-il fils d'un soldat Romain & d'une femme de Syrie, qui est morte en me mettant au monde. Les femmes des soldats de la même cohorte, les vivandieres m'ont donné le sein tour-à-tour. L'on y a joint apparemment quelqu'autre nourriture ; car enfin me voila ; mais mon Pere envoyé contre un parti de pasteur n'en n³est plus revenu, et tous ses camarades y sont restés. Le pain qu'on m'avait laissé a fini hier ; j'ai voulu en demander par la ville ; mais j'ai trouvé toutes les portes fermées ; mais comme vous n'avez plus ni porte, ni maison, j'espere que vous ne me refuserez pas. "

Le vieux Dellius, qui ne manquait aucune occasion de faire de la morale,⁴ dit : " Il n'y a donc pas d'homme tellement miserable, qu'il ne puisse encore faire du bien à quelqu'un. Tout comme il n'y en n⁵a pas de si puissant qu'il n'ait⁶ encore besoin⁷ des autres. Oui mon enfant sois le bien venu, partage avec nous le pain de la misere. Quel est ton nom ?

— Je m'appelle Germanus, dit l'enfant

— Puissest-tu vivre longtems, reprit Dellius. " & cette espèce de bénédiction est devenue une prophétie ; car cet enfant à bien longtems vécu & vit encore à l'heure qu'il est à Venise, où il est connu sous le nom du chevalier de Saint-Germain.

" Je le connais (dit Uzéda). Il a quelques connaissances cabalistiques. " Ensuite le Juif poursuivit en ces termes.

Lorsque nous eûmes déjeuné, Dellius demanda à mon père, si on avait forcé la porte de la cave ?

Mon Pere répondit que la porte était fermée, comme elle l'avait été avant l'incendie, et que les flammes n'avaient même pu détruire la voute, qui était au dessus de la cave. " Eh ! bien dit Dellius prenez deux pieces d'or de la bourse qu'on m'a donnée, louez des ouvriers, et construisez une cabane autour de la voute, on pourra surement employer quelques débris de l'ancienne maison. " L'on trouva en effet quelques poutres & quelques planches encore entieres. On les joignit comme l'on put, on couvrit le tout de branches de palmiers, on le tapissa de nattes, et nous eumes un abri commode. La nature n'en demande pas d'avantage dans nos heureux climats, la plus légère apparence d'un toit suffit sous un ciel aussi pur, et la plus légère nourriture y est aussi la plus saine. Ainsi l'on peut dire avec raison, que la misere n'est pas aussi à redouter chez nous qu'elle l'est dans vos latitudes, que vous appelez tempérées.

Tandis qu'on travaillait à notre habitation, Dellius porta une natte sur la rue, s'assit & joua un air sur la cithare phénicienne, ensuite il chanta une grande ariette, qu'il avait autrefois composée pour Cleopâtre. Sa voix plus que sexagenaire, eut néanmoins le pouvoir de rassembler autour de nous une foule de gens, qui trouvaient du plaisir à l'entendre. Lorsqu'il eut fini son ariette, il dit : " Oh !

¹ *Interl. aut.*

² *Interl. aut.*

³ *Interl. aut.*

⁴ *Biffé* : lui

⁵ *Interl. aut.*

⁶ *Biffé* : besoin

⁷ *Interl. aut.*

Citoyens d'Alexandrie faites l'aumone au pauvre Dellius, que vos Pères ont vu premier musicien de Cleopatre & favori d'Antoine. ” Ensuite le petit Germanus porta à la ronde une petite écuelle de terre, où chacun mit son offrande.

Dellius se fit une loi de ne chanter & mendier qu'une fois par semaine. Ces jours là, tout le quartier s'y rassemblait, et l'on ne retournait chez soi, qu'après nous avoir laissé d'abondantes aumônes. Nous ne les devions pas uniquement à la voix de Dellius ; mais beaucoup aussi à sa conversation, qui était gaie, instructive, et remplie d'anecdotes. Notre destinée était donc assez supportable. Cependant mon pere s'étant trop affecté de cette suite d'infortunes, tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau dans moins d'une année. Nous restâmes alors uniquement confiés aux soins de Dellius, et réduit à vivre de ce que lui portait sa voix déjà si vieille & cassée. Un[e] grosse toux suivie d'un enrrouement complet, nous ota cette ressource dès l'hiver suivant ; mais je fis alors un petit héritage d'un parent mort à Peluse. La somme se monta à cinq cents pièces d'or, ce n'était pas le tiers de ce qui m'en revenait. Mais Dellius dit que la justice n'était pas faite pour le pauvre¹, et qu'il devait se contenter de ce qu'on lui accordait à titre de grace. Il s'en contenta donc en mon nom ; mais il fit si bien valoir cet argent, qu'il a suffi à mon entretien pendant tout le tems de mon enfance.

D'ailleurs Dellius ne négligea pas mon éducation, non plus que celle du jeune Germanus. Nous restions alternativement auprès de lui. Les jours où je n'étais pas de service, je fréquentais une petite école juive dans le voisinage, & les jours où Germanus était libre, il suivait les leçons d'un prêtre d'Isis appelé Chéremon. Dans la suite on le fit porte flambeau, aux mysteres de la Déesse, et il me charmait par les descriptions qu'il me faisait de ces ceremonies².

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, nous arrivâmes au gîte, et il se perdit dans les montagnes. Sur le soir, comme nous nous trouvions assemblés et que le chef Bohemien paraissait de loisir, Rebeca lui demanda la suite de son histoire, et il en reprit le fil en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le chevalier de Toledé avait apparemment laissé beaucoup de péchés s'accumuler sur sa conscience ; car il tint très longtems le confesseur. Il le quitta baigné de larmes & sortit de l'église, en donnant toutes³ marques de la plus profonde contrition, en traversant le portail, il m'aperçut & me fit signe de le suivre.

Il était très grand matin, et les rues étaient encore désertes. Le chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrâmes & nous sortîmes de la ville. Je lui observai que ses gens concevraient de l'inquiétude d'une trop longue absence. “ Non, me répondit-il, ils sont prévenus & ne m'attendent pas.

— Monsieur le chevalier (lui dis-je) permettez moi de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier, vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre catéchisme. Vous vous êtes confessé, sans doute l'on ne vous a pas refusé l'absolution. Mettez si vous voulez quelque réforme dans votre conduite ; mais ne vous affligez pas comme vous le faites

— Ah ! mon ami (dit le chevalier) quand une fois on a entendu la voix des morts, on a pas [*sic*] longtems à rester avec les vivants. ” Je compris alors que mon jeune patron croyait mourir bientôt, et qu'il s'était affecté de cette idée, & je pris la résolution de ne le pas quitter

Nous entrâmes dans un chemin peu fréquenté, qui traversait une contrée assez sauvage, & nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine se fit voir, le chevalier se nomma & demanda la permission de faire une retraite de quelques

¹ *Surch.* : les pauvres

² *Surch. aut.* : événements

³ *Interl. aut.*

semaines. On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin, et on nous fit entendre par des signes qu'une cloche nous annoncerait l'heure du réfectoire. Notre cellule était fournie de livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quand à moi, je trouvai un Camaldule, qui péchait à la ligne je me joignis à lui et ce fut mon seul amusement

Le silence qui fait partie de la règle des Camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour ; mais dès le troisième, il m'était devenu insupportable. Pour ce qui est du chevalier, sa mélancolie augmenta de jour en jour, et bientôt même il cessa tout à fait de parler.

Nous étions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail saint-Roch. Il me dit qu'il nous avait vu monter sur nos mules de louage & qu'ayant ensuite rencontré le même muletier, il avait su de lui, le lieu de notre retraite. Il m'apprit en même temps que le chagrin de m'avoir perdu, avait en partie dissipé la petite troupe, et que lui s'était mis au service d'un négociant de Cadix, tombé malade à Madrid, qui ayant eu par un triste accident, les jambes et les bras fracassés, avait besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvais plus me supporter chez les Camaldules, & que je le priais de prendre seulement pour quelques jours ma place auprès du chevalier.

Il me répondit, qu'il le ferait volontiers ; mais qu'il craignait de manquer au négociant de Cadix, qui l'avait pris à son service, qu'on l'avait engagé sous le portail saint Roch, et qu'une pareille action pouvait faire tort à la société qui s'y rassemblait.

Je lui répliquai que je pouvais prendre sa place chez le négociant, j'avais d'ailleurs su prendre de l'autorité sur mes camarades, & celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le chevalier, auquel je dis, que des affaires importantes me forçaient à retourner passer quelques jours à Madrid, & que pour ce temps là, je lui laisserai un camarade, dont je répondais, comme de moi même. Le chevalier, qui ne parlait pas, me fit comprendre par signes qu'il consentait à l'échange.

J'allai donc à Madrid, & je me rendis aussitôt à l'auberge, que m'avait indiqué[e] mon camarade ; mais je trouvai que l'on avait transféré le malade chez un fameux med[e]cin qui demeurait dans la rue saint Roch. Je n'eus pas de peine à le trouver. Je dis que j'étais venu à la place de mon camarade Chiquito¹, que je m'appellais Avarito, et que je rendrais les mêmes services, & avec la même fidélité.

On me répondit que mes services seraient acceptés ; mais qu'il fallait tout de suite que j'allasse dormir, parceque j'aurais à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, & le soir je me presentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade, que je trouvai étendu sur son lit dans une attitude fort gênante, & ne pouvant faire usage d'aucun de ses membres, à l'exception de la main gauche. C'était d'ailleurs un jeune homme d'une figure intéressante, et il n'était pas proprement malade ; mais ayant eu les membres fracassés, il y ressentait de grandes douleurs. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances en l'amusant & le distrayant autant qu'il m'était possible, enfin je fis si bien qu'il consentit à me raconter son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je suis le fils unique de Gaspard Soarez, le plus riche négociant de Cadix. Mon pere dont l'humeur est naturellement austere & rigide, exigeait que je ne fusse occupé, que des affaires du comptoir. Il ne voulait pas que je prisse part aux amusements, que se permettent² les fils des premières maisons de Cadix. Desirant lui plaire en tout, je fréquentais peu le spectacle, et je n'étais jamais de ces grandes parties de plaisir, auxquelles dans les villes de commerce l'on consacre la plupart des jours de dimanche

Cependant comme l'esprit a besoin de délassement, j'en cherchai dans la lecture de ces livres agréables ; mais dangereux, que l'on connaît sous le nom de Romans. Le goût que j'y pris, me donna

¹ *Surch. aut.* : Chignito

² *Biffé* : volontiers

beaucoup de disposition à la tendresse ; mais comme je sortais peu, & qu'il ne venait pas de femmes chez nous, je n'avais pas d'occasion de disposer de mon cœur.

Mon père se trouva avoir des affaires à la cour, et crut que ce serait une bonne occasion¹ de me faire voir Madrid. Il m'annonça donc le projet qu'il avait formé de m'y envoyer. Je fus loin de m'y opposer, j'étais charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir & de la poussière de nos magasins.

Lorsqu'on eut fait tous les préparatifs du voyage, mon père me fit venir dans son cabinet et me tint ce discours : “ Mon fils vous allez dans un pays, où les négociants ne jouent pas comme à Cadix le premier rôle, & ils ont besoin d'une conduite très grave & décente², pour n'y pas voir³ ravalier un état qui les honore, puisqu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie, ainsi qu'à la force réelle du Monarque. Voici trois préceptes que vous observerez fidèlement, sous peine d'encourir mon indignation.

Premièrement je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles, ils croient nous honorer, lorsqu'ils nous adressent la parole & nous disent quelque chose. C'est une erreur dans laquelle il ne faut pas les laisser, puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire

Secondement je vous ordonne de vous faire appeler Soares tout court, et non pas Don Lope Soares. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant, elle consiste toute entière dans l'étendue de ses relations, & la sagesse de ses entreprises.

Troisièmement je vous défends de jamais tirer l'épée, l'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une. Mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements, aussi n'ai-je jamais voulu que vous prissiez une seule leçon de l'art dangereux de l'escrime.

Si vous contreveniez à quelqu'un de ces trois points, vous encoureriez par là même mon indignation ; mais il en est un quatrième sur lequel vous devez aussi m'obéir, sous peine d'encourir non seulement mon indignation ; mais encore ma malédiction, celle de mon père, et celle de mon grand père, qui est votre ayeul & le premier auteur de notre fortune. Ce point important est de ne jamais avoir de relation directe ou indirecte avec la maison des frères Moro banquiers de la Cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation d'être les plus honnêtes gens du monde, & cette défense de ma part a droit de vous surprendre ; mais votre surprise cessera lorsque vous saurez les griefs que notre maison [*sic*] a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots, vous faire notre histoire.

HISTOIRE DE LA MAISON DE SOAREZ

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soares, qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers, prit une part considérable dans l'apaltes des mines du Potosi & fonda une maison de commerce à Cadix

Comme le Bohémien en était à cet endroit de son histoire, Velasquez tira ses tablettes & y fit quelques notes. Alors le narrateur s'adressa à lui, & lui dit : “ Monsieur le Duc a peut-être l'intention de faire quelque intéressant calcul, & mon récit pourrait l'en distraire

— Point du tout (répondit Velasquez) c'est au contraire votre histoire qui m'occupe. Ce Monsieur Inigo Soares aura peut-être rencontré en Amérique, quelqu'un qui lui racontera l'histoire de quelqu'un, qui aura aussi une histoire à raconter. Pour m'en tirer j'ai imaginé une échelle de relation, assez semblable à celle dont on se sert pour les suites récurrentes appelées ainsi, parcequ'on y recourt aux premiers termes — Continuez donc s'il vous plaît. ” Le Bohémien poursuivit en ces termes.

Inigo Soares ayant une maison à fonder, rechercha l'amitié des principaux négociants de

¹ *Surch. aut.* : action

² *Surch. aut.* : descente

³ *Interl. aut.*

l'Espagne. Les Moro, jouaient dès lors un grand rôle. Il les informa de l'intention où il était de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement, et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid ; mais quelle ne fut pas son indignation, lorsqu'il reçut sa lettre de change accompagnée d'un protêt. Par la poste suivante il recut une lettre remplie d'excuses. Rodrigue Moro lui écrivait, s'être trouvé à Saint Ildéphonse auprès du Ministre & que la lettre d'avis d'Anvers ayant retardé, son premier commis n'avait pas cru devoir s'écarter de la règle établie dans ses comptoirs, que cependant il n'y avait pas de réparations auxquelles il ne se preta ; mais l'offense était faite, & Inigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, & en mourant il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux.

Ruyz Soarez mon père, fut longtems obéissant au sien ; mais de grandes banqueroutes, qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forçerent pour ainsi dire à avoir recours aux Moro, il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'apalte des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements. Pour cela nous avions des caisses qui contenaient cent livres d'argent, c'est-à-dire une valeur de deux mille sept cent cinquante piastres fortes. Ces caisses dont vous avez encore pu voir quelques unes, étaient garnies en fer & munies de cachets de plomb, à la marque de notre maison. Chaque caisse avait son numero, elles allaient aux Indes, revenaient en Europe, allaient en Amérique, sans que personne songea à les ouvrir, & chacun les recevait en paiement avec le plus grand plaisir, elles étaient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant un paiement à faire à la maison Moro, y porta quatre de ces caisses, et le chef du comptoir non seulement les fit ouvrir ; mais fit essayer¹ l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux arriva à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. À la vérité par la poste suivante, il reçut une lettre d'Antoine Moro, fils de Rod[r]igue. La lettre était remplie d'excuses. Rod[r]igue écrivait qu'il avait été mandé à Valadolid, où se tenait la cour, qu'à son retour, il avait été bien fâché de ce qu'avait fait son commis, qui étant étranger, ne connaissait pas les usages de l'Espagne.

Mon Père ne se contenta pas de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il me recommanda de n'avoir aucune relation avec eux.

Longtems je me montrai obeissant aux ordres de mon pere², et je m'en trouvai bien, enfin des circonstances particulieres me réunirent avec les Moro. J'oubliai, ou plutôt je n'eus pas toujours assez présentes les dernières leçons de mon père, et vous verrez ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeant d'aller à Madrid, j'y fis connaissance avec un certain Livardez négociant retiré, qui vivait de la rente qu'il tirait de capitaux considérables, d[i]versement places. Cet homme avait dans le caractère quelque chose, qui convenait au mien. Notre liaison était déjà tres intime, lor[s]que j'appris que Livardez était oncle maternel de Sanche Moro, alors chef de cette maison

J'aurais du rompre tout de suite avec Livardez. Je ne le fis pas, tout au contraire ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je faisais le commerce des Philippines. Il voulait y mettre un million à titre de commandite. Je lui représentai qu'étant oncle des Moro, il devait plutôt leur confier ses fonds. " Non (me répondit-il) je n'aime pas avoir des affaires d'intérêt avec mes proches. " Enfin il sut me persuader et il eut d'autant moins de peine, que véritablement je n'entrais par là dans aucune relation avec les Moro. De retour à Cadix, j'ajoutai un navire aux deux que j'envoyais tous les ans aux Ph[i]lippines, et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante le pauvre Livardez mourut & Sanche Moro, m'écrivit que son [cahier] 3 oncle ayant placé un million chez moi, il me priait de le lui envoyer. Peut-être aurai[s]-je du l'informer de nos conditions & de la commandite ; mais je ne voulais avoir aucune relation avec cette maison maudite, et je renvoyai simplement le million.

Au bout de deux ans mes vaisseaux revinrent, & le capital que j'avais mis avait triplé. Il revenait

¹ *Surch.* : charger

² *Interl. aut.* : aux ordres de mon pere

donc encore deux millions au défunt Livardez. Il fallut donc bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur écrivis que j'avais deux millions à leur remettre.

Ils me répondirent que le capital avait été encaissé deux ans auparavant, et que c'était une affaire dont ils ne voulaient plus entendre parler. Vous jugez bien mon fils, que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant ; car c'était absolument vouloir me faire présent de deux millions. J'en parlai à quelques negociants de Cadix, qui me dirent que les Moro avaient raison, et qu'ayant encaissé le capital, ils n'avaient plus de droit aux profits que j'avais faits. Moi je m'offris de prouver par des papiers authentiques que le capital de Livardez était réellement sur les vaisseaux, et que s'ils avaient péri, j'aurais eu droit de me faire rendre le million que j'avais donné ; mais je vis bien que le nom Moro en imposait, et que si j'avais demandé une jonte de negociants leur parere m'eut été défavorable.

Je consultai un avocat, qui me dit que les Moro ayant reitiré ce capital sans la permission de leur oncle qui était mort, & moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle. Le dit capital était encore réellement chez moi et que le million¹ que les Moro avaient en caisse, était un autre million qui ne pouvait avoir aucun rapport avec celui-là. Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Séville. Je le fis, je plaidai six ans, & il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon procès & les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie de faire quelque fondation pieuse ; mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant quand je fais mon bilan de Doit & Avoir, je mets dans l'Avoir deux millions de moins. Vous voyez donc mon fils, que j'ai des motifs suffisants, pour vous défendre toute relation avec les Moro. ”

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son histoire, on vint l'appeller & chacun s'en alla de son coté.

TRENTE TROISIÈME JOURNÉE

Nous nous remîmes en marche, et bientôt nous fûmes rejoints par le Juif errant, qui reprit en ces termes la suite de son histoire

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Nous croissions don, non pas sous les yeux du bon Dellius, qui n'en avait plus ; mais protégés par sa prudence et dirigés par ses bons avis. Dix huit siecles se sont écoulés depuis, et l'âge de l'enfance est le seul tems de ma longue² vie, dont je me rappelle avec quelque plaisir. J'aimais Dellius comme mon père, et je m'étais fort attaché à mon ami Germanus. J'avais cependant avec celui-ci de fréquentes disputes et toujours sur le même sujet³ qui était la religion. Imbu des principes intolérants de la Synagogue, je ne cessais de lui dire : “ Vos Idoles ont des yeux ; mais elles ne voyent pas, elles ont des oreilles ; mais elles n'entendent pas. Un orfèvre les a fondues, les souris y font leur nid. ” Germanus me répondait toujours, que les Idoles n'étaient pas regardées comme des Dieux, & que je n'avais aucune idée de la religion des Egyptiens.

Cette réponse à force d'être répétée, excita ma curiosité ; je priai Germanus d'engager le prêtre Chérémon à m'instruire lui-même dans sa religion, ce qui ne pouvait se faire qu'en secret : car si on l'eut su à la Synagogue, j'aurais eu l'affront d'être excomunié. Germanus était fort aimé de Chérémon qui lui accorda facilement ma demande, et dès la nuit suivante je me rendis dans un bosquet voisin du temple d'Isis. Germanus me presenta à Cheremon, qui après m'avoir fait assoir auprès de lui, joignit

¹ le million *surch.* : les Moro

² *Interl. aut.*

³ *Interl. aut.*

les mains, se recueillit, et prononça la priere suivante, en langue vulgaire de la basse Egypte, que j'entendais parfaitement

PRIÈRE EGYPTIENNE

Ô mon Dieu, Père de tout
Dieu saint, tu te manifestes aux tiens.
Tu es le Saint qui a tout fait par la parole.
Tu es le Saint, dont la nature est l'image.
Tu es le Saint que la nature n'a pas créée
Tu es le Saint plus fort que toute puissance
Tu es le Saint plus grand que toute élévation
Tu es le Saint meilleur que toute Louange,
Recois le Sacrifice de graces de mon cœur et de mes paroles.
Tu es ineffable & le silence et ta prédication
Tu as aboli les erreurs contraires à la vraie connaissance
Approuve moi, renforce moi, et fais participer à cette grace, ceux qui sont dans l'ignorance, aussi bien que ceux qui te connaissent & qui sont par là mes¹ freres & tes² enfans.
Je crois en toi, je le confesse hautement.
Je m'eleve a la vie, ainsi qu'a la lumiere.
Je veux participer à ta Sainteté, et c'est toi qui m'en inspire le desir.

Lorsque Cheremon eut fait sa priere il se tourna vers moi, & me dit : “ Mon enfant vous voyez que nous connaissons ainsi que vous, un Dieu qui crea le monde par la parole. La priere que vous venez d'entendre est tirée du Pimander, livre que nous attribuons à Thot, Trois fois grand, dont les ouvrages sont portés en procession dan[s] toutes nos fêtes. Il y a chez nous vingt-six mille rouleaux, qui passent pour avoir été écrits par ce philosophe, qui vivait il y a deux mille ans. Mais comme il n'est permis qu'à nos Sahis d'en faire des copies, il est possible qu'ils ayent ajoutés bien des choses. D'ailleurs les écrits de Thôt sont remplis d'une métaphysique obscure & subtile, qui a donné lieu à des interprétations fort differentes. Je me contenterai donc de vous instruire des dogmes les plus universellement recus, & qui se rapportent assez à ceux des chaldéens. Les religions comme toutes les choses de ce monde sont soumises à une force lente & continue, qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siecles, il se trouve qu'une religion qu'on croit toujours la même, finit cependant par offrir à la croyance des hommes d'autres opinions. Des allégories, dont on ne penetre plus le sens, ou des dogmes auxquels on ne croit plus qu'à moitié.

Je ne puis donc assurer, que je vous instruirai dans l'ancienne religion, dont vous pouvez voir encore des cérémonies représentées dans le bas relief d'Osymandias à Thèbes. Mais je vous transmettrai les lecons de mes maitres telles que je les donne à mes élèves

Ce que je vous recommanderai d'abord, est de ne vous attacher ni à l'image ni à l'emblème ; mais de vous appliquer à saisir l'esprit de toutes ces choses, ainsi le limon represente tout ce qui est materiel. Un Dieu assis sur une feuille de lotus, & nageant sur le limon, represente la pensée qui repose sur la matiere sans la toucher. C'est l'emblème dont s'est servi votre legislateur, lorsqu'il a dit : que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. On pretend que Moise a été élevé par les prêtres de la ville de On, ou héliopolis³, et vos rites en effet ont beaucoup de ressemblance avec les notres.

Comme vous, nous avons les familles sacerdotales, les Prophetes, l'usage de la circoncision,

¹ *Surch. aut.* : tes

² *Surch. aut.* : mes

³ *Surch. aut.* : Philiopolis

l'horreur du porc, et bien d'autres analogies ”

Comme Chérémon, en était à cet endroit de sa leçon. Un Accolyte du culte d'Isis, frappa l'heure qui indiquait le milieu de la nuit. Notre maître, nous dit, que des devoirs pieux, l'appelaient au temple, et que nous pouvions revenir à l'entrée de la nuit suivante.

Vous même, ajouta le Juif errant, vous allez bientôt arriver au gîte, permettez donc, que je remette à demain la suite de mon histoire.

Lorsque le Vagabond se fut éloigné, je réfléchis à ce qu'il nous avait dit, et il me parut y découvrir l'envie assez manifeste, d'affaiblir nos principes de religion, et de concourir par là aux projets de ceux qui voulaient m'en faire changer. Mais je savais bien ce que l'honneur me prescrivait à cet égard et de quelque manière qu'on s'y prit, il était impossible d'y réussir. Cependant on arriva au gîte, le repas eut lieu de la manière accoutumée et le chef bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Lorsque le jeune Soares m'eut informé de l'histoire de sa maison, il parut avoir quelque envie de dormir, et comme je savais que le sommeil était très nécessaire à son rétablissement, je le priai de remettre à la nuit suivante, la suite de son récit. Il dormit effectivement assez bien. La nuit d'après, il me parut mieux ; mais voyant qu'il ne pouvait dormir, je l'engageai à reprendre son histoire, ce qu'il fit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je vous ai dit que mon père m'avait défendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée et de fréquenter les nobles ; mais sur toutes choses, d'avoir aucune relation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le goût exclusif que j'avais pour la lecture des Romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire, les préceptes de mon père, et puis j'allai chez tous les libraires de Cadix pour m'y fournir de ce genre d'ouvrage, dont pendant mon voyage surtout, je me promettais un plaisir infini

Enfin je m'embarquai sur un pinque, & ce ne fut pas sans quelque satisfaction, que je quittai notre île aride, poudreuse & brûlée. Je fus au contraire charmé des rivages fleuris de l'Andalousie [*sic*]. J'entrai dans le Guadalquivir et j'abordai à Séville

Les belles contrées qu'on traverse jusqu'à Cordoue, les sites pittoresques de la Sierra Moréna. Les mœurs pastorales des Manchegues¹ tout ce que je voyais ajoutait à l'effet de mes lectures favorites. J'attendrissais mon âme, je la nourrissais de sentiments exaltés et délicats. Enfin je puis vous dire qu'en arrivant à Madrid j'étais déjà éperdument amoureux, sans l'être encore d'aucun objet déterminé

En arrivant dans la capitale, je descendis à la Croix de Malthe. Il était midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes effets, comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce temps là, j'entendis et vis quelque mouvement à ma serrure. J'y allai et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La résistance que j'avais éprouvée me fit juger que j'avais heurté quelqu'un. En effet je vis derrière ma porte, un homme assez bien mis, s'essuyant le nez qu'il avait écorché. “ Seigneur Don Lope me dit l'inconnu, j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspar Soares, et je venais vous rendre mes devoirs

— Monsieur (lui dis-je) Si vous aviez eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait en ouvrant la porte, quelque bosse au front ; mais vous avez le nez écorché, je pense que vous aviez peut être l'œil au trou de la serrure.

— Bravo (dit l'inconnu) votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connaissance

¹ *Surch. aut.* : Mamchegue

avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelqu'idée de vos manieres & j'ai été charmé de l'air noble, avec lequel vous marchiez dans la chambre & vous rangeiez vos petits effets. ” Apres avoir ainsi parlé, l'inconnu entra chez moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours, il me dit : “ Seigneur Don Lope, vous voyez en moi l'illustre rejetton des Busqueros de Castille Vieille, qu'il ne faut pas confondre avec d'autres Busqueros, qui sont originaires de Leon. Quand à moi je suis connu sous le nom de Don Roque Busqueros ; mais desormais je ne veux plus être distingué, que par mon devouement pour le service de votre Seigneurerie. ”

Je me rappellai alors les ordres de mon père & je dis : “ Seigneur Dom Roque, je vous dirai, que lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soarez, dont je suis le fils, il m'a défendu de jamais souffrir, qu'on me donna le titre de Dom, à cette defense il a ajouté celle de jamais fréquenter aucun noble, par où votre Seigneurerie peut voir, qu'il ne me sera plus possible de profiter de ses dispositions obligantes ”

Ici Busqueros prit un air fort serieux & me dit : “ Seigneur Dom Lope votre Seigneurerie m'embarasse infiniment par ce qu'elle vient de me dire ; car mon père à moi en mourant m'a ordonné de toujours donner le titre de Dom, aux Illustres négociants & de rechercher leur société. Votre Seigneurerie voit donc qu'elle ne peut obeir à son père, sans que je ne contrevienne aux volontés du mien, et qu'autant vous ferez d'effors pour m'éviter, autant je dois en faire pour être avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. ” Le raisonnement de Busqueros me confondit. D'ailleurs il avait pris un air fort sérieux et mon père m'ayant défendu de tirer l'épée, je devais faire mon possible pour éviter les querelles

Cependant Dom Roque, avait trouvé sur ma table des pieces de huit, c'est-à-dire valant huit ducats de Hollande : “ Seigneur Dom Lope (me dit-il), je fais collection de ces pieces, & précisément il m'en manque qui soyent frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous savez ce que c'est que la manie des collections, et je crois vous faire plaisir, en vous offrant une occasion de m'obliger, où plutôt c'est le hasard qui vous l'offre ; car j'ai de ces pièces là depuis l'an 7, ou l'on commença d'en frapper, et il fallait précisément que ces deux là me manquassent. ” J'offris les deux pieces d'or, à Dom Roque avec d'autant plus d'empressement, que je crus qu'il s'en irait ensuite ; mais ce n'était pas son intention. Busqueros reprenant son air sérieux, me dit : “ Seigneur Dom Lope, je crois qu'il serait tout à fait inconvenable, que nous mangeassions tous les deux à la même assiete¹, où que nous fussions réduits à nous passer alternativement la culliere ou la fourchette, je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence, ensuite on nous servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive furent assez amusants, Et² sans le chagrin de désobeir à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla tout de suite après qu'il eut diné, pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de ce lieu ; mais j'étais très impatient de voir le Buen-rétiro, cette promenade solitaire est fameuse dans nos Romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissait que j'y trouverais moi même l'occasion d'y faire une³ tendre liaison

La vue de ce beau jardin, me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serais abandonné à mon admiration ; mais je fus tiré de mon ravissement par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai au milieu de l'herbe à deux pas de moi. Je le ramassai, et je vis que c'était un portrait attaché à un morceau de chaîne. Le portrait représentait un très beau jeune homme et de l'autre coté du médaillon était une natte de cheveux traversée par une bande d'or, sur laquelle on avait gravé ces mots : “ Tout a Toi Ma chere Inez ” Je mis le joyau dans ma⁴ poche et je poursuivis ma promenade

Etant ensuite revenu au même endroit, j'y trouvai deux femmes, dont l'une qui était une très jeune & très belle personne, cherchait à terre à terre [*sic*] avec l'air chagrin que l'on a d'avoir perdu quelque chose. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchait le portrait. Je l'abordai respectueusement & je

¹ *Surch.* : table

² *Interl. aut.*

³ *Ce mot suit les lettres effacées* : fort

⁴ dans ma *surch. aut.* : en

lui dis : “ Madame, je crois avoir trouvé l’objet que vous cherchez ; mais la prudence ne me permet pas de m’en désaisir, jusqu’à ce que vous en daigniez en¹ faire une sorte de description qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur (me répondit la belle inconnue) Je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne d’or, dont voici le reste.

— Mais (lui dis-je) n’y aurait-il pas quelqu’inscription avec le portrait ?

— Il y en a une (dit l’inconnue en rougissant un peu), elle vous aura appris que je m’appelle Inez et que l’original du portrait est tout à moi. Eh ! bien qu’est-ce qui vous empêche encore de le rendre.

— Madame (lui dis-je) vous ne m’apprenez pas à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur (dit l’inconnue) j’ai cru devoir satisfaire vos scrupules, et non pas contenter votre curiosité, et je ne sais quel droit vous avez à me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité (lui répondis je) eut avec plus de justice été appelée de l’intérêt. Quand au droit que j’ai de vous faire de pareilles questions. Je vous observerai que ceux, qui rendent un effet perdu, en reçoivent pour l’ordinaire une récompense honnête. Celle que [je] vous demande, est de me dire, ce qui peut-être me rendra le plus malheureux des hommes ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux & me dit : “ Vous vous avancez beaucoup pour une première entrevue, ce n’est pas toujours un sur moyen d’en avoir une seconde ; mais je veux bien vous satisfaire sur ce point. L’original de ce portrait c’est... ”

Dans ce moment Busqueros sortit inopinément d’une allée voisine, et nous abordant d’un air cavalier, il nous dit : “ Je vous fais mon compliment Madame d’avoir fait connaissance avec l’illustre fils du plus riche négociant de Cadix ”

La plus extrême indignation se peignit dans les traits de l’inconnue. “ Je ne croyais pas dit-elle être faite, pour qu’on m’adressa la parole sans me connaître. ” Ensuite se tournant de mon côté ; elle me dit : “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé... ” Ensuite elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux.

Quelqu’un étant venu chercher le Bohémien, il nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu’il nous eut quitté la belle Juive, que nous n’appellions plus que Laure, se tournant vers Velasquez, lui dit : “ Que pensez vous Monsieur le Duc, des sentiments exaltés de ce jeune [cahier] 4 Soarez. Vous êtes vous jamais donné la peine de porter vos idées, sur ce qu’on appelle communement² amour.

— Madame (lui répondit Velasquez) mon système embrasse toute la nature & par la même, il doit comprendre tous les sentiments qu’elle a placés dans le cœur humain. J’ai dû les approfondir tous & les définir, j’ai surtout réussi à l’égard de l’amour ; car j’ai trouvé qu’il était possible de l’exprimer en termes algébriques & vous savez que les questions qui sont abordables à l’algèbre, donnent lieu à des solutions, qui ne laissent rien à désirer.

En effet supposons amour une valeur positive accompagnée du signe *plus* ; haine qui est l’opposé de l’amour, sera accompagnée du signe *moins*, & l’indifférence qui est un sentiment nul, sera égale à *zéro*

Si je multipliais l’amour par lui même, que j’aime l’amour, que j’aime à aimer l’amour, j’ai toujours des valeurs positives, aussi plus par *plus*, fait-il toujours plus.

Mais si je hais la haine³, je rentre dans les sentiments d’amour, où dans les quantités positives et c’est ainsi que *moins par moins fait plus*

Au contraire si je hais la haine de la haine, je rentre dans les sentiments opposés à l’amour, c’est-à-dire : dans les valeurs négatives, tout de même que le cube de *moins est moins*

¹ Interl. aut. Il a oublié de biffer le en précédent. Un grand nombre de pages qui suivent n’ont pas été relues et corrigées.

² Surch. : amour

³ Surch. : l’amour

Quand aux produits d'amour par haine, ou de haine par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de plus par *moins* & de moins par plus. En effet soit que je haïsse l'amour, où que j'aime la haine, je suis toujours dans les sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous belle Laure, quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout, répondit la Juive, et je suis convaincue, qu'il n'y a pas de femme qui ne se rendit à des arguments pareils

— Ce ne serait pas mon compte, reprit Velasquez ; car en se rendant si vite, elle perdrait la suite de mes corollaires où conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement, puisque amour & haine se comportent absolument comme des valeurs positives & négatives, il en résulte qu'à la place de haine. Je puis écrire *moins amour*, qu'il ne faut pas confondre avec l'indifférence, dont la nature est d'être égale à zero.

Maintenant examinez la conduite des amants. Ils aiment, ils se haïssent, puis ils¹ detestent la haine qu'ils ont eue, ils s'aiment plus qu'auparavant, puis un facteur négatif change tous ces sentiments en haine Or il est impossible d'y méconnaître les puissances alternatives de *plus* et de *moins*, enfin vous entendez dire que l'amant a poignardé sa maitresse, vous êtes bien embarrassé à décider, si c'est là un produit d'amour où de haine. Tout comme en algebre, vous arrivez à *plus, moins, racine X*, lorsque les exposants sont impairs

Cela est si vrai, que vous voyez souvent l'amour commencer par une sorte d'aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter par B. Cette aversion amenera une brouillerie, que nous représenterons par moins C, c'est-à-dire une valeur positive, un sentiment d'amour. ”

Ici la fausse Uzeda, interrompit Velasquez & lui dit : “ Monsieur le Duc, si je vous ai bien compris, l'amour ne saurait être mieux représenté que par le développement des puissances de *X moins A* beaucoup moindre que *X*.

— Aimable Laure (dit Velasquez) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne, la formule du binome inventée par le chevalier Dom Neuton, doit être notre guide, dans l'étude du cœur humain comme dans tous les calculs. ”

Ensuite on se sépara ; mais dès lors, il fut aisé de voir que la belle Iseraelite avait fait la plus vive impression sur l'esprit & le cœur de Velasquez. Comme il descendait des Gomelez aussi bien que moi, je ne doutai pas, qu'on ne se servit de l'ascendant que cette aimable personne prenait sur lui, pour chercher à le convertir au Mahométisme. La suite fera voir que je ne me trompais pas dans mes conjectures.

TRENTE QUATRIÈME JOURNÉE.

Nous fûmes à cheval d'assez grand matin. Le Juif-errant qui ne croyait pas que nous puissions partir d'aussi bonne heure, s'était beaucoup éloigné. Nous fûmes longtems à l'attendre, enfin il parut, reprit sa place auprès de moi & commença en ces termes

“ Les Emblèmes ne nous ont jamais empêché de croire en un Dieu superieur à tous les autres. Le texte de Thôt, est positif à cet égard ; voici comment il s'exprime.

Ce Dieu un est immobile, dans l'isolation de son unité, l'intelligence même ne peut s'unir à lui, non plus que toute autre chose

Il est son propre père, il est son propre fils, & seul pere de Dieu. Il est le bon, il est la source de toutes les idées et de tous les êtres premiers

Ce Dieu un s'explique de lui-même parce qu'il se suffit à lui-même. Il est le principe le Dieu des Dieux, la monade de l'unité et le commencement de l'essence, et comme il a existé avant l'intelligence, il est appelé Noétarque.

Vous voyez donc, mes amis, continua Cheremon, que l'on ne peut avoir sur la Divinité des idées

¹ *Biffé* : se

plus relevées que les nôtres ; mais nous avons cru pouvoir déifier, une partie des attributs de Dieu et de ses rapports avec nous pour en faire comme autant de Divinités ou plutôt de vertus divines.

Ainsi nous appellons Emeth, la pensée de Dieu, et lorsqu'elle se manifeste par l'organe de la parole, nous l'appellons Toth (persuasion) ou Ormeth (interprétation)

Lorsque la pensée de Dieu tenant à sa garde la vérité, descend sur la terre, et met en usage la force génératrice, elle est appelée Ammoun.

Lorsque la pensée y ajoute le secours de l'art, elle est appelée Phta, ou Vulcain. Lorsque la pensée paraît plus éminamment bienfaisante, elle est appelée Osyris

Nous regardons Dieu, comme étant un ; mais l'immense quantité de rapports bienfaisants qu'il daigne avoir avec nous, fait que nous croyons pouvoir sans impiété le regarder comme une multitude ; car il est vraiment multiplié, ainsi qu'immensément varié, dans les qualités que nous pouvons apercevoir

Quand aux démons, nous pensons que chacun de nous en a deux, l'un bon et l'autre mauvais. Les âmes des héros tiennent de la nature des démons et surtout les premières dans l'ordre des âmes.

Les Dieux par leur nature, peuvent se comparer à l'Ether. Les Héros et les Démons à l'air & les simples âmes nous semblent avoir quelque chose de terrestre. La providence Divine, nous la comparons à la lumière qui remplit tout l'espace des mondes

D'anciennes traditions nous parlent aussi de puissances angéliques ou annonciatrices, chargées de porter les ordres de Dieu, et d'autres puissances d'un ordre plus relevé, que les Juifs Hellenisants ont appelé archonte, ou archanges.

Ceux d'entre nous, qui ont reçu l'ordre de la prêtrise, pensent avoir le pouvoir d'opérer la présence réelle des Dieux, Démons, anges, héros, et âmes ; mais ils ne peuvent effectuer ces Theurgies, sans troubler un peu l'ordre de cet univers.

Lorsque les Dieux descendent sur la terre, le soleil, ou la lune se dérobenent pour quelque tems à la vue des mortels

Les archanges sont environnés d'une lumière plus éclatante que celle des anges ; les âmes des héros ont moins d'éclat que celles des anges ; mais plus que les âmes des simples mortels, qui sont fort obscurcies par les effets de l'ombre.

Les Princes du Zodiaque se présentent sous des formes très majestueuses, il y a de plus une infinité de circonstances particulières, qui accompagnent les apparitions de ces différents êtres, et servent à les distinguer les uns des autres. Les mauvais démons par exemple sont reconnaissables aux influences malignes qui les suivent toujours.

Quand aux Idoles, nous croyons que si on les fabrique, sous de certains aspects célestes, avec de certaines cérémonies Theurgiques, on peut faire descendre sur elles quelques portions de l'essence divine. Mais cet art est si trompeur et si indigne de la véritable connaissance de Dieu, que nous l'abandonnons à un ordre de Prêtres, fort inférieur à celui dont j'ai l'honneur de faire partie.

Lorsqu'un de nos prêtres invoque les Dieux, il se rend en quelque sorte participant à leur essence. Il ne cesse pas pour cela d'être homme, mais la nature divine le pénètre cependant jusqu'à un certain point. Il s'unit en quelque sorte à son Dieu. Lorsqu'il est dans cet état, il lui devient facile de commander aux démons brutes et terrestres, & de les faire sortir des corps, où ils sont entrés

Quelquefois nos prêtres, en mêlant des pierres, des herbes et des matières animales, en composent un mélange digne de recevoir la divinité ; mais la prière est le véritable lien, qui unit le prêtre à son Dieu.

Tous ces rites et les dogmes dont je vous ai donné l'explication, nous ne les attribuons pas à Thôt ou troisième mercure, qui vivait sous Osymandias. Leur véritable auteur, selon nous, est le Prophète Bytis, qui florissait deux mille ans auparavant, et qui a expliqué les opinions du premier mercure ; mais comme je vous l'ai dit, le temps y a changé, ajouté, & je ne crois pas que cette ancienne religion nous soit parvenue sans mélange.

Enfin s'il faut tout vous dire, nos prêtres osent quelquefois user de menaces envers les Dieux, alors, pendant le sacrifice, ils s'expriment ainsi : " Si vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, je découvrirai ce qu'Isis a de plus caché. Je révélerai les secrets de l'abyme, je briserai le Coffre d'Osiris

et je disperserai ses membres. ” Je vous avouerai que je n’approuve point ces formules, & les Chaldéens s’en abstiennent entierement ”

Comme Chérémon en était à cet endroit de la leçon, l’acolyte frappa minuit ; et puisque vous êtes proche du gîte, permettez moi de remettre à demain la suite de mon histoire.

Le Juif errant s’éloigna, et Velasquez nous assura qu’il ne lui avait rien appris de nouveau, et que tout cela se trouvait dans le livre de Jamblique. “ C’est un ouvrage ajouta-t-il que j’ai lu avec beaucoup d’attention, et je n’ai jamais pu comprendre, comment les critiques qui recevaient pour authentiques la lettre de Porphyre à l’egyptien Anebon, ne regardaient la réponse faite par l’egyptien Abamon, que comme une invention de Porphyre. Il m’a paru au contraire que Porphyre n’avait fait que fondre dans son ouvrage la réponse d’Abamon, en y ajoutant quelques observations sur les philosophes Grecs et sur les Chaldéens

— Quoiqu’il en soit (dit Uzeda) d’Anebon & d’Abamon, je vous assure que le Juif ne vous a dit que la pure vérité. ”

Nous arrivâmes au gîte ; nous fîmes un léger repas, et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le jeune Soares, m’ayant rendu compte de la manière dont avait fini l’entrevue du jardin, parut avoir besoin de dormir, le sommeil était nécessaire au rétablissement de sa santé. Je lui laissai la liberté de s’y livrer ; mais la nuit suivante il reprit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Je quittai le Buen-retiro, le cœur plein d’amour pour la belle inconnue et d’indignation contre Busqueros. Le lendemain, comme c’était dimanche, je pensai qu’à force de courir les églises, je pourrais rencontrer la dame de mes pensées. J’en visitai trois fort inutilement ; mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut, lorsque la messe fut finie, elle sortit de l’église et passant à côté de moi et s’approchant à dessein très près, elle me dit : “ Le portrait était celui de mon frère. ”

Elle avait déjà passé, que j’étais encore cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j’avais entendus, en effet le soin qu’elle prenait de me tranquiliser, ne pouvait être que l’effet d’un intérêt naissant.

De retour à mon auberge, je fis apporter mon dîner et j’espérais ne pas voir arriver mon Busqueros ; mais il arriva avec la soupe, & me dit : “ Seigneur Don Lope, j’ai refusé vingt invitations ; mais je vous l’ai déclaré, je suis entierement dévoué au service de votre Seigneurie. ”

J’avais fort envie, de faire au seigneur Dom Roque quelque compliment désobligeant ; mais je songeai à la défense que mon père m’avait faite de tirer l’épée, et je pensai que je devais par là même éviter les querelles.

Busqueros se fit donner un couvert, prit place, et puis s’adressant à moi d’un air très satisfait et content de lui, il me dit : “ Convenez, Seigneur Dom Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service, sans faire semblant de rien, j’ai averti la dame que vous étiez fils d’un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux ; mais c’était pour vous persuader que son cœur était insensible à l’attrait des richesses. Ne le croyez pas seigneur Dom Lope. Vous êtes jeune, vous avez de l’esprit, une belle figure ; mais quand on vous aimera, l’or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple, cela n’est pas à craindre. Quand on m’aime, c’est moi qu’on aime, et je n’ai jamais inspiré de passion où l’intérêt entra pour quelque chose ”

Busqueros tint je ne sais combien de discours pareils et quand il eut diné, il s’en alla. Le soir je me rendis à Buen retiro ; mais avec un secret pressentiment que je n’y verrais plus la belle inconnue. En effet, elle n’y vint pas ; mais Busqueros vint et ne me quitta pas de la soirée.

Le lendemain il vint dîner et en s'en allant, il m'annonça qu'il irait me rejoindre au Buen-retiro. Je lui dis que je n'irais pas & comme j'étais bien persuadé qu'il ne m'en croirait pas sur ma parole. Lorsque le soir fut venu, je m'allai cacher¹ dans une boutique, sur le chemin de Buen retiro. Je n'y fus pas longtemps, que je vis passer Busqueros, il alla au Buen-retiro, et ne m'y trouvant point, je l'en vis bientôt revenir, alors j'y allai moi même. J'y fis quelques tours, enfin je vis entrer la belle inconnue. Je l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savais, si je devais la remercier de ce qu'elle m'avait dit à l'église. Elle-même voulut bien me tirer d'embarras. Elle prit un air riant et me dit : " Vous prétendez qu'on a droit à une récompense honnête, lor[s]que l'on trouve un effet perdu, et pour avoir retrouvé ce portrait, vous avez voulu connaître mes relations avec l'original. Vous les connaissez maintenant, ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose, qui m'appartienne ; car alors vous aurez droit sans doute à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas qu'on nous voye souvent promener ensemble. Adieu je ne vous défends point de m'aborder lorsque vous aurez quelque chose à me dire. "

L'inconnue me fit ensuite un salut gracieux, auquel je répondis par une profonde révérence, puis je portai mes pas dans une allée voisine & parallèle, non sans laisser errer mes regards dans l'allée que je venais de quitter. L'inconnue fit encore quelque tour avant de quitter le jardin, & en montant en voiture, elle me jeta un dernier regard, où je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin toujours occupé du même sentiment, & réfléchissant sur ses progrès, il me parut que le moment n'était peut-être pas éloigné, où la belle Inez me donnerait le droit de lui écrire, & comme je n'avais jamais écrit de lettres d'amour, je crus convenable de m'y exercer pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue

LOPE SOAREZ À INEZ***

Ma main tremblante, d'accord avec un sentiment timide se refuse à tracer ces caractères. En effet, que pourraient-ils exprimer ? Quel mortel pourrait écrire sous la dictée de l'amour ? La plume ne peut le suivre.

Je voudrais rassembler ma pensée sur ce papier ; mais elle s'échape ; elle s'égare dans le bosquets de Buen-retiro, elle s'arrête sur le sable, où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher.

Ce jardin de nos Rois est-il réellement aussi beau qu'il me le paraît [?] Non sans doute, le charme est dans mes yeux et c'est vous qui l'y avez mis. Ces lieux rest[e]raient-ils abandonnés, si d'autres y voyaient les beautés que j'y découvre.

Dans ce jardin, le gazon a plus de fraîcheur, le jasmin s'épuise exhalant ses parfums, et le bocage, où vous avez passé jaloux de son ombre amoureuse, s'oppose avec plus de force, aux rayons brûlants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer ; mais que ferez vous dans ce cœur, où vous êtes à demeure ?

Ayant achevé cette Epître, je la relus, et je vis qu'elle était remplie d'extravagances, aussi n'avais-je pas envie de la remettre, ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion, je la cachetai & j'écrivis dessus, à la belle Inez*** puis je jetai ma lettre dans un tiroir.

Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid, & passant devant l'auberge du Lion blanc, je pensai qu'il serait agréable d'y dîner et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dinai en effet, puis je retournai dans mon auberge.

J'ouvris le tiroir, où j'avais mis ma lettre amoureuse. J'en demandai des nouvelles à mes gens, ils me dirent que personne n'était venu à l'exception de Busqueros ; je ne doutai point qu'il l'eut prise, et fut fort inquiet de ce qu'il en ferait.

Le soir je n'allai pas droit au Buen-retiro ; mais je me mis en embuscade dans la même boutique,

¹ *Surch.* : coucher

où j'avais été l'autrefois. Bientôt je vis paraître le carosse de la belle Inez & Busqueros courant après & montrant une lettre, qu'il tenait à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, qu'on arrêta le carosse et il eu l'avantage de remettre la lettre en mains propres. Ensuite le carosse poursuivit du côté de Buen-retiro, et Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savais trop quelle serait la fin de cette scène et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez assise avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille, elle me fit signe d'approcher, me fit asseoir & puis me dit : " Monsieur, il est nécessaire que j'aye une explication avec vous. D'abord je vous prie de me dire pourquoi vous m'avez écrit toutes ces folies ? et puis pourquoi vous avez chargé cet homme, dont la hardiesse m'a beaucoup déplu comme vous l'avez pu voir.

— Madame (lui répondis-je) il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre ; mais mon intention n'était pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, & puis je l'ai mise dans un tiroir dont elle a été enlevée, par ce detestable Busqueros, qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid "

Inez se prit à rire et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit : " Votre nom est Dom Lope Soarez, êtes vous parent de ce grand & riche negotiant à Cadix ? " Je répondis que j'étais son propre fils. Inez parla ensuite de choses indifférentes et reprit le chemin de son carosse. Avant d'y monter, elle me dit : " Il ne convient pas que je garde ces folies, je vous les rends ; mais ne le[s] perdez pas, peut-être vous les redemanderai-je un jour. " En me rendant ma lettre, Inez me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avait serré la main. J'en avais cependant vu des exemples dans les Romans ; mais je n'avais pu par la lecture, me faire une juste idée du plaisir qui en résultait. Je trouvai cette manière d'exprimer le sentiment, tout-à-fait ravissante, et je rentrai chez moi le plus heureux des hommes.

Le lendemain Busqueros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. " Et bien, me dit-il, la lettre est arrivée à son adresse. Je vois à votre air qu'elle a fait un bon effet. " Je fus obligé de convenir que je lui avais quelques obligations.

Sur le soir j'allai au Buen-retiro, tout en entrant je vis Inez, qui me devançait de quelques cinquantes pas. Elle était sans sa compagne & suivie de loin par un laquais. Elle se retourna et puis elle continua d'avancer, & laissa tomber son évantail. Je le lui rapportai, elle le reçut d'un air gracieux et me dit : " Je vous ai promis une récompense honnête toutes les fois que vous me rapporteriez un effet perdu. Allons nous mettre sur ce banc & nous y traiterons cette grande affaire "

Elle me conduisit au même banc, où nous avions été la veille, et me dit : " Et bien quand vous avez rapporté ce portrait, vous avez appris que c'était celui de mon frere. Que voulez vous savoir à present ?

— Ah ! Madame, (lui répondis-je) je veux savoir qui vous êtes ? Comment vous vous appelez, et de qui vous dependez ?

— Ecoutez, me dit Inez vous pourriez croire que vos richesses auraient le droit de m'éblouir ; mais vous perdrez cette idée, lorsque vous saurez que je suis fille d'un homme aussi riche que votre père, du banquier Moro.

— Juste Ciel ! m'écriai-je, l'ai-je bien entendu ? ah ! Madame je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous, sans [cahier] 5 encourir la malédiction de mon père de mon grand père & de mon ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers, à fondé une maison de commerce à Cadix, il ne me reste plus qu'à mourir "

Dans ce moment la tête de Busqueros perça la charmille, où notre banc était adossé, et plaçant sa tête entre Inez et moi, il lui dit : " N'en croyez rien Madame, c'est toujours sa ressource quand il veut se débarasser de quelqu'un. Comme il ne se souciait pas de lier connaissance avec moi, il a allégué que son père lui avait défendu de fréquenter les nobles. A présent, il a peur de facher son ayeul Inigo Soarez, qui après avoir parcouru les mers, a fondé une maison à Cadix. Ne vous découragez pas Mademoiselle, ces petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon ; mais il faudra bien qu'il y passe. "

Inez se leva avec l'air de la plus extrême indignation & reprit le chemin de sa voiture.

Comme le Bohemien en était à cet endroit de son histoire, on vint l'interrompre et nous ne le revîmes plus de la soirée.

TRENTE CINQUIÈME JOURNÉE.

L'on remonta à cheval pour errer encore dans les montagnes, et lorsqu'on eut marché environ une heure, l'on vit paraître le Juif errant Il prit sa place accoutumée entre Velasquez & moi & reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

La nuit suivante, le vénérable Chérémon nous reçut avec sa bonté accoutumée et nous dit :
“ L'abondance des matieres que nous avons traitées hier, ne m'a pas permis de vous parler d'un dogme universellement reçu parmi nous ; mais qui jouit encore d'une plus grande célébrité parmi les grecs, par la vogue que lui a donné Platon. Je veux parler de la croyance dans le Verbe, ou Sagesse divine, que nous appellons tantôt Mander tantôt Meth, et quelquefois Thot ou persuasion.

Il est encore un dogme dont je dois vous parler. Il fut établi par un des trois Thot, lequel fut appelé Trismégiste ou trois fois grand, parce qu'il avait conçu la Divinité, comme partagée en trois grands pouvoirs. Dieu lui même auquel il donna le nom de Père, puis le Verbe et l'Esprit.

Tels sont nos dogmes. Quand aux préceptes, ils sont tout aussi purs, surtout pour nous autres prêtres. L'exercice de la vertu, le jeune, la priere, voila de quoi notre vie est composée

Le régime végétal, auquel nous nous astreignons, fait couler dans nos veines un sang moins facile à s'allumer & nous avons moins de peine à vaincre nos passions. Les Prêtres d'Apis ne se permettent point du tout le commerce des femmes.

Telle est aujourd huy notre religion. Elle s'éloigne de l'ancienne en plusieurs points importants, entre autres dans ce qui regarde la Methempsychose, qui trouve aujourd huy peu de partisans, quoiqu'elle fut fort accréditée, il y a sept cents¹ ans, lorsque Pythagore a visité notre pays. — Notre ancienne Mythologie, parle aussi beaucoup des Dieux des Planetes, qui sont appelés les Regineurs [*sic*] ; mais aujourd'hui cette doctrine est abandonnée aux faiseurs d'horoscope ; comme je vous l'ai dit : les religions changent comme tout dans ce monde.

Il ne me reste plus que de vous parler de nos saints Mysteres, et je vous dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé, que si vous étiez initié, vous n'en sauriez pas davantage sur l'origine de notre Mythologie. Ouvrez l'historien Hérodote il était initié & s'en vante à chaque page, cependant il a fait des recherches sur l'origine des Dieux de la Grèce, comme quelqu'un qui n'en saurait pas davantage que le vulgaire

Ce qu'il appelle le discours sacré n'avait aucun rapport avec l'histoire. C'était ce que les Romains appellent : Turpi loquens, ou discours honteux. L'on fait à chaque initié un récit qui choque les idées communes de décence à Eleuris c'est sur le compte de Banbo, qui reçut Cérès chez elle. En Phrygie il s'agit des amours de Bacchus

En Egypte nous croyons que cette turpitude est un emblème, qui indique combien l'essence de la matiere est vile en elle même et nous n'en savons pas davantage. Un illustre Consulaire appelé Ciceron a fait dernièrement un livre sur la nature des Dieux. Il avoue qu'il ne sait point d'ou l'Italie a pris son culte religieux. Cep[e]ndant il était augure, et par conséquent initié à tous les mysteres de la religion Toscane. L'ignorance qui perce dans tous les ouvrages des initiés, vous prouve que l'initiation

¹ *Surch.* : ans

ne nous rendrait pas plus savant sur l'origine de notre religion. Tout cela est effectivement très ancien. Vous voyez une procession d'Osyris dans le bas relief d'Osymandias. Le culte d'Apis et de Mnévis fut introduit en Egypte par Keachus, il y a plus de 3,000 ans

L'initiation ne donne donc aucune lumière, ni sur le sens de nos emblèmes [*sic*] ; mais l'établissement des mystères n'en a pas moins été très utile au genre humain. L'homme qui se reproche quelques fautes graves, ou dont les mains sont souillées par le meurtre, se présente aux prêtres des mystères, fait l'aveu de ses péchés & ensuite il est purifié par le batême. Avant l'époque de cette institution salutaire, beaucoup d'hommes, qui ne pouvaient plus approcher des autels, étaient rejetés de la société & devenaient des brigands.

Dans les Mystères de Mithra, on présente à l'initié du pain & du vin, et l'on appelle ce repas l'Eucharistie, le pécheur reconcilié avec Dieu, recommence une nouvelle vie, plus innocente que celle qu'il avait menée auparavant ”

Ici j'interrompis le Juif errant, et je lui observai que l'Eucharistie me semblait appartenir uniquement à la religion chrétienne.

Velasquez prit alors la parole. “ Pardonnez moi (me dit-il), ce qu'il a dit à cet égard est très conforme, à ce que j'ai lu dans Justin martyr, qui ajoute même que l'on y reconnaît la malice des démons, d'avoir imité à l'avance ce que les Chrétiens devaient faire un jour. Cependant continuez Seigneur Juif errant. ” Le Juif reprit en ces termes le fil de son discours

“ Les mystères dit Chérémon, ont encore une cérémonie qui leur est commune à tous, un Dieu meurt, on l'enterre, on pleure pendant plusieurs jours, ensuite le Dieu ressuscite et l'on se rejoint [*sic*]. Quelques uns disent que cet emblème représente le soleil ; mais généralement on l'entend des grains confiés à la terre.

Voilà ajouta le prêtre, voilà mon jeune Israelite à peu près, tout ce que je puis vous dire sur nos dogmes et nos rites. Vous voyez que nous ne sommes pas Idolâtres comme vos prophètes nous l'ont reproché tant de fois ; mais je l'avoue je pense que votre religion et la mienne, commence à ne plus suffire aux nations. Si nous jettons les yeux autour de nous, nous appercevons par tout l'inquietude & le goût de la nouveauté.

En Palestine on se porte en foule dans le désert pour y entendre ce nouveau prophète, qui baptise dans le Jourdain. Ici vous voyez des Térapeutes ou guérisseurs, des Mages, qui mêlent le culte des Persans avec le nôtre ; le jeune Appollonius, qui promène de ville en ville sa blonde chevelure et veut se faire passer pour Pithagore, des bateleurs se donnent pour prêtres d'Isis, & l'ancien est abandonné, ses temples son[t] déserts, l'encens ne brûle plus sur ses autels. ”

Comme le Juif errant en était à cet endroit de son récit, il s'aperçut que nous approchions du gîte et se perdit dans le vallon.

Je pris à part le Duc de Velasquez & je lui dis : “ Permettez moi de vous demander votre avis sur les choses que nous dit le Juif errant. Il y en a qu'il [ne] nous convient pas d'entendre et qui me semblent contraires à la croyance que nous professons.

— Seigneur Alphonse, (me répondit Velasquez) ce sentiment de piété doit vous faire honneur aux yeux de tout homme, qui pense. Ma foi j'ose le dire est plus éclairée que la vôtre ; mais elle n'est pas moins vive et moins pure. La preuve en est dans mon système, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et qui n'est qu'une suite de réflexions sur la providence & sa sagesse infinie. Je crois donc seigneur Alphonse, que ce que j'entends sans peine, vous pouvez l'écouter sans scrupule. ”

Cette réponse de Velasquez me tranquillisa tout-à-fait, e[t] pendant la soirée, le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de sa déconvenue au jardin de Buen Retiro, parut ressentir le besoin de dormir, je le laissai jouir d'un repos que l'état de sa santé lui rendait nécessaire, et l'étant

venu veiller la nuit suivante, il reprit en ces termes le fil de sa narration.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

J'avais toujours l'âme remplie d'amour pour Inez et comme vous pouvez le croire d'indignation contre Busqueros, ce qui n'empêcha point le fâcheux importun de m'apparaître le lendemain, en même tems que l'on apportait la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier appetit il me dit : " Seigneur Don Lope, je conçois qu'à votre âge vous n'avez pas envie de vous marier ; mais d'alléguer à une fille, le courroux de votre ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison de commerce à Cadix. V[o]ilà véritablement une idée fort bizarre. Vous êtes bien heureux que j'aye [un] peu racommodé la chose

— Seigneur Dom Roque (lui répondis-je) daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'avez rendus, c'est de ne point aller ce soir au Buen-retiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas, et que si elle y vient, elle ne daignera pas me parler ; mais je veux aller sur ce même banc, où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur & y gémir à mon aise. "

Don Roque prit un air sérieux et dit : " Seigneur Don Lope, le propos que votre Seigneurie vient de m'adresser a quelque chose de très offensant, et pourrait faire croire que mon devouement n'aurait pas le bonheur de vous agréer. Il est vrai que je pourai sans inconvénient vous laisser gémir seul & déplorer vos infortunes ; mais la belle Inez pourrait venir, & si je n'y suis pas, qui se chargera de reparer vos imprudences. Non Seigneur Don Lope je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci "

Don Roque se retira tout de suite après diner. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin de Buen-retiro, & ne me trouvant pas, il revint sur ses pas, et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quittai mon embuscade, & j'allai dans les mêmes lieux où j'avais eu déjà tant de plaisir & de chagrin. Je m'assis sur le banc, où j'avais été la veille & j'y répandis bien des larmes.

Tout-à-coup, je me sentis donner un coup sur l'épaule, je crus que c'était Busqueros, et je me retournai avec un sentiment de colere ; mais je vis Inez, qui me souriait avec une grace divine. Elle prit place à coté de moi, ordonna a la suivante de s'éloigner un peu & me tint ce discours : " Mon cher Soarez, j'étais hier fort irrité contre vous, parce que je ne comprenais pas, pourquoi vous me parliez de votre grand pere & de votre ayeul ; mais j'ai été aux informations, j'ai su que depuis un siècle que votre maison ne veut pas avoir de relation avec la nôtre, et cela je ne sais sur quels griefs, qui dit-on sont en eux mêmes de très peu de conséquence ; mais s'il y a des difficultés de votre coté, il [y] en a aussi du mien. — Mon Pere a depuis longtems disposé & craint que je ne prenne des idées d'établissement différentes des siennes. Il veut que je sorte rarement et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. Ce n'est que l'absolue necessité de me faire prendre l'air quelquefois, qui le force à me permettre de venir avec ma dugene [*sic*]. Cette promenade est si peu fréquenté qu'il croit que j'y puis paraître sans danger. Mon futur époux est un seigneur Napolitain, appelé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune et pour reparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'éloignement pour ce parti, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connais. Mon Père est d'un caractère entier. Cependant Madame D'Avaloz sa sœur, a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chère tante a infiniment d'amitié pour moi et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous, elle desire vous connaître, venez avec moi jusqu'à ma voiture, vous trouverez à la porte du jardin, un des gens de Madame D'Avalos, qui vous conduira chez elle "

Ce discours de l'adorable Inez remplit mon cœur de joye, et je concus mille douces espérances. Je la suivis jusqu'à sa voiture puis j'allai chez sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame D'Avalos. J'y retournai les jours suivants à la même heure, et toujours j'y trouvai la niece

Mon bonheur dura six jours, le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa Maura. Madame D'Avalos me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison me remit avec mystere une lettre ainsi concue

INEZ MORO À LOPE SOAREZ

L'homme haïssable auquel je suis destinée est à Madrid, et ses gens remplissent toute notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis, dont une fenêtre donne dans la ruelle des Augustins. La fenêtre n'est pas très haute et nous pourrions nous entretenir quelques instants. J'ai à vous dire des choses, qui importent à notre bonheur. Venez à la nuit tombante.

Il était cinq heures du soir, lorsque je reçus ce billet, et le soleil se couchant à neuf, il me restait quatre heures dont je ne savais trop que faire. Je pris le parti d'aller au Buen-retiro. La vue de ce lieu ne manquait pas de me plonger dans de douces reveries, qui me faisaient passer le tems sans que je m'aperçusse de sa longueur. J'avais déjà fait quelques tours dans le jardin, lorsque je vis entrer le Busqueros. Mon premier mouvement fut de grimper sur un chêne noueux que je voyais près de moi ; mais je n'étais point assez adroit pour réussir, je redescendis à terre, et m'allai mettre sur un banc, où j'attendis l'ennemi de pied ferme

Don Roque m'abordant avec son air familier et content de lui, me dit : “ Eh bien Seigneur Don Lope, je crois que la belle Moro finira par attendrir votre ayeul Inigo, qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison à Cadix. — Vous ne me répondez pas, Seigneur Don Lope, et bien puisque vous ne voulez pas parler, je vais prendre place sur ce banc et je vous raconterai mon histoire, vous y trouverez des traits assez bizarres. ”

J'étais résolu à tout souffrir jusqu'au coucher du soleil, je laissai donc toute liberté à Busqueros, qui commença en ces termes.

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUEROS

Je suis le fils unique de Don Blas Busqueros, lui était le fils cadet du frère cadet d'un autre Busqueros, qui lui même était d'une branche cadette.

Mon Pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente ans, en qualité d'alfier c'est-à-dire d'enseigne dans un regiment d'infanterie, voyant que sa persévérance ne pouvait le faire monter au grade de sous lieutenant, il quitta le service, & s'établit dans la bourgade d'Allezuelos, où il épousa une demoiselle noble, à qui un oncle chanoine avait fait une rente viagère de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union, qui ne dura guère, mon père étant mort, lorsque je n'avais encore que huit ans

Je restai donc abandonné aux soins de ma mère, qui pourtant n'en prenait pas beaucoup, croyant sans doute que le mouvement était salutaire aux enfants, elle me laissa courir les rues du matin jusqu'au soir, sans s'embarasser de ce que je faisais. Les autres enfants de mon âge, n'avaient pas la liberté de sortir quand ils le voulaient, ainsi c'était moi qui les allais voir. Leurs parents s'étaient accoutumés à mes visites et n'y faisaient plus d'attention. Je trouvai par là les moyens de m'introduire à toute heure dans toutes les maisons de la bourgade.

Un esprit naturellement porté à l'observation, me faisait curieusement remarquer, ce qui se passait dans l'intérieur de tous les ménages, et je les rapportais fidelement à ma mère qui prenait beaucoup de plaisir à mes récits. Je dois même avouer, que c'était à ses sages directions que je dois l'heureux talent, que j'ai pour me mêler des affaires des autres, plutôt pour leur avantage que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferais un très grand plaisir à ma mère, d'instruire tout le voisinage de ce qui se passait chez nous. Elle ne recevait pas de visites et n'avait point d'entretien quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fut aussitôt informée. Mais cette publicité n'avait pas le droit de plaire, et un chatiment assez rude m'avertit qu'il fallait importer les nouvelles du dehors sans faire mention de celles du dedans

Au bout de quelque tems je m'aperçus que dans toutes les maisons, l'on se cachait de moi. J'en fus piqué, les obstacles que l'on opposait à ma curiosité, ne firent que l'irriter d'avantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards jusques dans l'intérieur des chambres, et la bâtisse

légère en usage dans la bourgade favorisait mes manœuvres. Les plafonds n'étaient que de planches assemblées. Je m'introduisais la nuit dans les greniers, je perçais les planches avec une grille [*sic*] et j'étais bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquais à ma mère, qui les révélait à tous les habitants d'Allazuelos, ou plutôt à chacun d'eux en particulier.

On se doutait bien que ma mère me devait toutes ces informations, et l'on me haïssait tous les jours d'avantage, toutes les maisons m'étaient fermées ; mais les lucarnes m'étaient ouvertes, et tapis dans les greniers, j'étais au milieu de mes compatriotes, sans qu'ils le sussent, ils m'hébergeaient sans le vouloir & j'habitais leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avais aussi de commun avec ses [*sic*] animaux de m'introduire dans les gardes mangers quand je le pouvais & d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix huit ans, ma mère me dit qu'il était tems pour moi de me choisir un état ; mais mon choix était fait depuis longtemps. Je voulais être homme de loi et avoir par là mille occasions de connaître l'intérieur des familles et m'ingérer dans leurs affaires. Il fut donc décidé que j'étudierais le droit et je partis pour Salamanque

Quelle différence entre une grande ville et la bourgade, où j'avais vu le jour. Quel vaste champ pour ma curiosité ; mais aussi que de nouveaux obstacles. Les maisons avaient plusieurs étages, elles étaient exactement fermées pendant la nuit, et comme pour me piquer d'avantage, les habitants des seconds et troisièmes étages, laissaient la nuit leurs fenêtres ouvertes, pour respirer un air plus libre. Je vis au premier coup d'œil, que seul je ne pourrais rien faire, & qu'il fallait m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc à suivre mon cours de droit & cependant j'étudiais le caractère de mes camarades afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, & je commençai à roder les nuits avec eux, faisant seulement un peu de tapage dans les rues, enfin lorsque je les crus assez préparés, je leur dis : “ Mes chers amis, n'admirez vous pas l'audace, avec laquelle les habitants de cette ville laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Eh quoi ! parce qu'ils sont élevés de vingt-pieds au dessus de nos têtes se croient-ils le droit de braver les étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passe chez eux, et ensuite leur montrer ce que nous savons faire. ”

Ce discours fut applaudi ; mais on ne savait point encore où j'en voulais venir. Alors je m'expliquai plus clairement. “ Mes chers amis, leur dis-je d'abord il faut avoir une échelle de quinze pieds. Seulement trois de vous enveloppés dans leurs manteaux, la porteront facilement et auront seulement l'air de gens, qui marchent à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé et de tenir l'échelle, nous l'appuyons contre une fenêtre et tandis que l'un de nous s'élèvera ainsi au niveau de l'appartement qu'on voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se¹ fait au dessus du rez-de-chaussée, nous verons ce qu'il y aura à faire ”

Ce projet fut agréé, je fis exécuter une échelle légère & pourtant solide ; et dès quelle fut achevée, nous nous mîmes à même de l'employer. Je choisissais une maison d'assez bonne apparence, dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle & je m'élevais de manière à ce que ma tête seule pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnait en plein. Néanmoins dans le premier instant je n'y pouvais rien distinguer mais ensuite je vis un homme dans son lit qui me fixait avec des yeux hagards. La frayeur semblait lui avoir oté l'usage de la parole, cependant il se retourna & me dit : “ Tête effroyable & sanglante, cesse de me poursuivre & de me reprocher un crime involontaire ”

Comme Don Roque en était à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissait beaucoup & n'ayant pas pris de montre, je lui demandai l'heure qu'il était.

Cette question assez simple parut l'offenser beaucoup. “ Seigneur Don Lope Soarez, me dit-il avec un peu d'humeur ; il me semble que lorsqu'un galant homme à l'honneur de vous raconter son

¹ Interl.

histoire, l'interrompre à l'endroit le plus intéressant, pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre, qu'il est ce que nous autres Espagnols appellons Pesado. C'est-à-dire ennuyeux. Je ne pense pas que l'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction je reprends la suite [cahier] 6 de mon histoire. ”

Voyant que l'on me¹ prenait pour une tête effroyable & sanglante, je donnai à mes traits l'expression la plus effrayante qu'il fut possible de trouver. Mon homme n'y put tenir, il sauta de son lit & s'élança hors de la chambre. Mais il n'était pas seul dans ce lit, une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très ronds & m'ayant aperçu elle se leva & ferma aux verroux la porte par laquelle son mari était sorti, puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle était [un] peu courte, je m'aidai à quelques ornements d'architecture, j'y posai un pied et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de plus près parut apercevoir qu'elle s'était trompée, & je m'aperçus aussi que je n'étais pas l'homme qu'elle attendait. Cependant elle me fit assoir & passa un jupon

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, & me dit : “ Monsieur j'attendais un parent, qui devait me parler de quelques affaires de famille, & vous jugez bien que s'il entrait par la fenêtre il avait des motifs suffisants. Quand à vous, Monsieur je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne sais pour quoi vous venez chez moi, à l'heure qu'il est, qui n'est point celle des visites. ”

Je lui répondis : “ Madame, mon intention n'était pas de venir chez vous ; mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe. ” Alors je pris occasion d'instruire la jeune Dame de mes goûts, des occupations de ma jeunesse, & de la liaison que j'avais formée avec quatre jeunes gens qui devaient seconder mes entreprises

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit : “ Monsieur ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison, rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres, & j'ai toujours pensé la-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus longtemps ; mais nous nous reverrons.

— Madame, (lui dis-je) avant que vous fussiez éveillée, votre époux m'a fait l'honneur de prendre mon visage pour une tête effroyable, qui venait lui reprocher un crime involontaire. Faites moi l'honneur de m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité (dit la dame) rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public & vous m'y trouverez avec une de mes amies pour ce soir adieu. ”

La dame me reconduisit jusqu'à la fenêtre avec beaucoup de politesse je descendis l'échelle & j'allai rejoindre mes compagnons à qui je racontai ce qui s'était passé. Le lendemain je me rendis au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en était à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissait considérablement & je dis : “ Seigneur Don Roque, je puis vous assurer qu'une affaire très importante m'oblige de vous quitter. Il vous sera très facile de reprendre la suite de votre histoire la première fois que vous me ferez l'honneur de venir chez moi ”

Busqueros prit l'air le plus sérieux et dit : “ Seigneur Dom Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'offenser ; si cela est, vous ferez mieux de me dire tout franchement, que vous me regardez comme un impudent bavard et un ennuyeux ; mais non Seigneur Don Lope, je ne puis me persuader que ce soit là, votre façon de penser à mon égard ; et je reprends le fil de mon récit ”

Je trouvai au jardin public la dame en question avec une de ses amies, personne grande et bien faite et à peu près de son âge, nous prîmes place sur un banc, et la dame voulant que je fisse avec elle une connaissance plus particulière commença en ces termes l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE FRASQUETA SALERO.

¹ Interl.

Je suis la fille cadette d'un brave officier, qui par ses services avait mérité que toute sa paye¹ fut à sa mort conservée à la veuve à titre de pension. Ma mère qui était née à Salamanque se retira avec ma sœur, qui s'appellait Dorothée, et avec moi qu'on appelait alors Frasqueta. Elle possédait une maison dans un quartier très solitaire, elle la fit réparer & arranger, nous nous y établîmes, et nous y vivions avec une économie qui répondait fort bien aux modestes dehors de notre habitation

Ma mère ne nous laissait aller ni aux spectacles, ni au combat de taureaux, ni dans les promenades publiques. Elle ne faisait ni ne recevait de visites. N'ayant donc point d'autre amusement, j'étais presque tout le jour à la fenêtre

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passait dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivais des yeux ; & le regardais de manière à le persuader, qu'il m'inspirait quelque sorte d'intérêt. Les passans n'étaient point insensibles aux égards que j'avais pour eux. Quelques uns me saluaient, d'autres me jetaient des regards d'approbation & plusieurs d'entre eux repassaient plusieurs fois dans la rue sans autre intention que celle de me revoir. Lorsque ma mère s'apercevait de mon manège, elle me disait : " Frasqueta !... Frasqueta !... Qu'est-ce que vous faites là ? Soyez modeste & sérieuse comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez point de mari. " Ma mère se trompait ; car ma sœur est encore fille, & je suis mariée depuis plus d'un an

Notre rue était fort déserte et j'avais rarement le plaisir d'y voir des passans, dont l'extérieur attirait mes prévenances. Cependant une circonstance particulière me favorisait. Il y avait fort près de nos fenêtres un grand arbre, avec un banc de pierre, et ceux qui voulaient me voir à leur aise, pouvaient s'y asseoir, sans donner du soupçon n'y se faire remarquer.

Un jour, un jeune homme bien mieux mis que tous ceux que j'avais vu jusqu'alors, vint prendre place sur le banc, tira un livre de sa poche & se mit à lire ; mais dès qu'il m'eut aperçu, la lecture ne l'occupait guère et ses yeux ne quittaient plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants. Une fois il s'approcha de ma fenêtre avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit : " Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? " Je lui répondis que non

" Tampus, me répondit il ; car par exemple si vous aviez laissé tomber cette petite croix que vous avez au col, je l'aurais ramassée et je l'aurais emportée chez moi. Possédant quelque chose qui vous avait appartenu, je me ferais l'illusion d'imaginer, que je ne vous suis pas aussi indifférent que d'autres gens, qui viennent s'asseoir sur ce banc. L'effet que vous avez fait sur mon cœur, mérite peut-être un peu que vous me distinguiez de la foule. " Comme ma mère entra dans ce moment, je ne pus répondre au jeune homme ; mais je defis adroitement ma croix, et je la laissai tomber

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée, elle s'assirent sur le banc et ôtèrent leurs mantilles, alors l'une d'elles tira de sa poche un morceau de papier, le défit et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jeta un regard un peu moqueur. Persuadée que le jeune homme avait [fait] le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable & je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur son banc, et je fus très surpris[e] de le voir tirer de sa poche un petit morceau de papier, le déplier, en ôter une petite croix et la baiser.

Le soir, je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille, ils apportèrent une table et la couvrirent, puis ils s'en allèrent & revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille, elles s'assirent sur le banc, & firent servir ce que l'on avait apporté

Ma mère et ma sœur qui ne se mettaient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence, au bruit des assiettes & des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues & leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises.

Ma mère ne se fit point trop prier, elle fit porter des chaises dans la rue, nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, & nous allâmes joindre la dame, qui nous avait prévenues avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avait beaucoup de ressemblance de mon jeune

¹ *Surch.* : fut a

homme, je supposai qu'elle était sa sœur, j'en conclus qu'il lui avait parlé de moi, lui avait donné ma croix, & que la veille, elle s'était mise à cette place seulement pour me voir. Bientôt on s'aperçut qu'il manquait des cuillères, & ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il n'y avait point de serviettes, ma mère me dit d'y aller ; mais la dame me fit signe et je répondis que je ne saurais jamais les trouver ; ma mère y alla donc. Dès qu'elle fut partie, je dis à la dame : " Il me semble Madame, que vous avez un frère, qui vous ressemble beaucoup ?

— Non Madame (me répondit-elle) ce frère dont vous parlez c'est moi-même ; mais écoutez moi bien. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de Sant Lugar, moi-même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse ; mais si [je] me refusais à ce mariage, il en résulterait dans ma famille des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main, suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable, que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné, Mademoiselle de vouloir¹ vous parler des choses contraires à l'honneur ; mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus, le hasard pourra nous réunir ; à son défaut je saurais bien faire naître moi-même les occasions de nous revoir. Votre mère va venir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix, je l'ai choisie d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en² impose point sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au vôtre. " J'étais élevée par une mère dont les principes avaient la plus grande austérité, & je savais assez que l'honneur me prescrivait de refuser ce présent ; mais quelques réflexions que je fis pour lors, et que je [ne] me rappelle pas dans cet instant, me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes & ma sœur avec des cuillères. La Dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres et probablement il était allé se marier avec l'héritière d'Arcos

Le Dimanche suivant je fis réflexion, que la bague serait tôt ou tard découverte chez moi, en conséquence me trouvant à l'église je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'était sans doute un morceau de verre, que l'on avait ainsi enchassé ; mais que je devais toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeait dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère, elle me dit que le plus convenable serait de l'offrir à Saint Antoine de Padoue, qui était le protecteur de notre famille ; mais qu'en la vendant il y aurait de quoi faire deux bonnes dotes, et nous marier toutes les deux. " Pardonnez-moi Maman (lui répondis-je) Il me semble que d'abord il faut faire publier, que nous avons trouvé une bague sans en spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente, nous lui rendrons la bague, si non, ma sœur n'y a aucun droit, non plus que Saint-Antoine de Padoue & comme j'ai trouvé la bague, elle m'appartiendra incontestablement. " Ma mère n'eut rien à répondre. On publia dans Salamanque, qu'il y avait une bague de trouvée ; mais on garda le secret sur sa valeur, et comme vous le jugez bien personne [ne] se présenta.

Le jeune homme à qui je devais un présent aussi précieux, avait fait une vive impression sur mon cœur & pendant huit jours on ne me voyait plus à la fenêtre. Mais enfin la force de l'habitude fit que je m'y remis comme auparavant, & que j'y passais presque tout mon temps

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçait pour me voir était alors rempli par un gros Monsieur, dont l'humeur paraissait parfaitement calme & tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre & ma présence lui semblait être désagréable. Il me tourna le dos ; mais je l'incommodais lors même qu'il ne me voyait pas ; car il se tournait de temps à autre avec un air d'inquiétude. Bientôt il s'en alla témoignant par ses regards, ressentir quelque indignation ; mais il revint le lendemain & répéta la même scène. Enfin il se tourna tant & se retourna qu'au bout de deux mois il me demanda en mariage

Ma mère me dit que l'on ne trouvait pas tous les jours des partis comme celui-là, & m'ordonna de l'accepter. J'obeis, je changeai mon nom de Frasqueta Saléro en celui de Dona Francisca Cornadez, et

¹ *Interl.*

² *Interl.*

je vins habiter la maison ou vous m'avez vu hier.

Devenue la femme de Don Cornadez, je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur, j'y reussis trop & au bout de trois mois, je lui trouvai l'air plus heureux que je ne voulais, et qui pis est, il croyait me rendre parfaitement heureuse. Cet air de satisfaction allait très mal à sa physionomie, et de plus il me déplaisait & m'impatientait. Heureusement l'état de béatitude ne dura pas longtems.

Un jour Cornadez sortant de chez lui, vit un garçon, qui tenait un papier à la main & semblait embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que la lettre était adressée à l'adorable Frasqueta. Cornadez fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document & y lut ce qui suit

Ce peut-il que mes richesses, ma valeur mon nom, ne puissent me faire connaitre par vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelqu'attention à moi. Ceux qui s'étaient offerts à me servir m'ont sans doute trompé ; car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractere, rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit des intérêts d'une passion. La mienne à sa naissance ne connait plus ni frein, ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

Le Comte de Penna Flor.

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la félicité, dont jouissait Cornadez. Il devint inquiet, soupconneux, & ne me permettait pas de sortir ; si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il avait prise en affection, à cause de sa dévotion exemplaire.

Cornadez n'osait cependant pas me parler de ses peines ; car il ne savait pas où j'étais avec le Comte de Penna Flor, ni même, si j'étais instruite de son amour. Cependant mille circonstances venaient accroître son inquiétude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s'être caché dans la maison. D'ailleurs de fréquentes sérénades se faisaient entendre, & c'est une musique que les jaloux detestent. Enfin le Comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado avec ma dévoute voisine, nous restâmes tard & presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda, me déclara formellement sa passion, me déclara qu'il était resolu à me posséder ou mourir, puis il me prit la main de force, & je ne sais ce que ce furieux eût entrepris sans les cris que nous fimes.

Nous revinmes au logis dans un état affreux, la dévoute voisine déclara à mon époux, quelle ne voulait plus sortir avec moi, & qu'il était bien facheux que je n'eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte, puisque j'avais un mari qui savait si peu me faire respecter ; que la religion nous défendait à la vérité les vengeances ; mais que l'honneur d'une femme tendre & fidelle, méritait que l'on s'en occupa un peu d'avantage, & qu'enfin le Comte de Penna Flor n'en agissait ainsi, que parce qu'il était peut-être informé de l'humeur débonnaire de Don Cornadez.

Mon époux revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivait assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tirait de grandes bottes contre le mur, avec une épée d'une longueur démesurée, & l'autre homme lui disait : “ Bravo Seigneur Don Ramire, si vous allez ainsi avec l'illustre Comte de Penna Flor, il ne sera pas longtems la terreur des frères & des époux. ” Le nom odieux de Penna Flor, rendit Cornadez attentif, et il se blottit dans une allée obscure. “ Mon cher ami répondit l'homme à la grande épée ; je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer ; mais seulement l'arranger de manière, à ce qu'il n'y revienne plus. Cela n'est pas pour rien, que Ramire Caramanza passe pour le premier bréteur de l'Espagne ; mais ce qui m'embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avais seulement cent doublons, j'irais passer quelque tems dans les îles. ”

Les deux amis s'entretenrent quelque tems sur le même ton, et ils allaient se retirer lorsque mon mari sortit de sa cachette, les aborda et leur dit : “ Messieurs, je suis un de ces époux, dont le Comte de Penna Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serais point mêlé à votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires pour passer dans les îles. Restez ici je vais chercher cet argent. ” Il alla en effet chez lui, & revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza

Le sur lendemain au soir, nous entendîmes frapper à notre porte avec un air d'autorité. On y alla & on vit paraître un homme de justice avec deux alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : " Monsieur, nous sommes venus de nuit, par ménagement pour vous ; afin que notre apparition que notre apparition [*sic*], ne vous fit aucun tort et ne mit pas l'effroi dans le voisinage. Il s'agit du Comte de Penna Flor, qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche de l'un des assassins, peut faire croire que vous avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime & favoriser leur évasion. " Mon mari répondit avec une présence d'esprit, dont je ne l'aurais pas cru capable : " Je n'ai jamais vu le Comte de Penna Flor. Deux hommes que je ne connais pas, m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j'avais faite l'année passée à Madrid & j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change "

L'homme de loi tira une lettre de sa poche et dit : " Il y a ici, nous partons pour saint Domingue avec les cent doublons du bon Cornadez.

— Eh bien dit mon époux ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle était à vue & je n'avais pas le droit d'en différer le paiement, ni de m'informer du nom des porteurs.

— J'appartiens à la justice criminelle, dit l'homme de loi, et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort ; adieu Seigneur Cornadez excusez l'embarras que nous vous avons donné "

Comme je vous l'ai dit, la présence d'esprit que mon époux fit voir dans cette occasion, me surprit ; mais j'avais déjà observé d'autres fois, qu'il montrait du génie, lorsqu'il s'agissait de son intérêt ou de la conservation de sa personne. Lorsque toute cette allarme fut passée, je demandai à mon cher Cornadez, si réellement il avait fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut pas d'abord convenir de rien, enfin il avoua qu'il avait donné cent doublons au spadassin Caramanza, non pour tuer le Comte, mais seulement pour le corriger de sa pétulance ; que néanmoins l'idée d'avoir contribué à un meurtre pesait sur sa conscience, et qu'il méditait de faire un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle & peut-être plus loin, pour gagner d'autant plus d'indulgences

Cet aveu de mon mari, devint pour ainsi dire, le signal des événements les plus extraordinaires & les plus surnaturels ; car presque chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante, propre à porter le trouble dans une conscience déjà burlée. Presque toujours il s'agissait des cent doublons. Quelquefois au milieu des ténèbres, on entendait une voix, qui disait : " Je vais te rendre les cent doublons. " D'autre fois on entendait compter de la monnaie.

Une fois une servante vit dans un coin un bassin rempli de doublons, elle voulut mettre la main dessus et ne trouva que des feuilles sèches qu'elle nous apporta avec le bassin.

Le lendemain au soir, mon mari passant par une chambre, qui n'était que faiblement éclairée par les rayons de la lune, crut voir dans un coin une tête d'homme¹ dans un bassin, il en sortit rempli d'effroi, et me dit ce qu'il l'avait causé. J'y allai & je ne vis que sa tête à perruque, que par hasard on avait mis dans son plat à barbe. Comme je ne voulais point le contredire et que je voulais même entretenir ses terreurs, je fis des cris affreux, et je l'assurai que j'avais vu la même tête sanglante & menaçante.

Depuis lors, la même apparut à presque tous les gens de la maison, & mon mari s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ces apparitions étaient de mon invention. Le Comte de Penna Flor était comme l'on dit, un être de raison imaginé seulement pour inquiéter Cornadez et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de justice aussi bien que les spadassins étaient des gens du Duc D'Arcos, qui était venu à Salamanque tout de suite après son mariage

Cette nuit je comptais faire quelque grande peur à mon mari, parce que je ne doutais pas qu'il ne sortit de sa chambre ; et n'alla dans son cabinet, où il a un prie-dieu ; alors je me proposai de fermer la porte au verroux, et le Duc devait entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignais point que mon mari le vit entrer, ou qu'il trouva l'échelle ; car la maison est exactement fermée toutes les nuits & j'ai la clef sous mon chevêt. Tout-à-coup votre tête a paru à la fenêtre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna

¹ d'homme *surch.* : en sang

Flor, qui venait lui reprocher les cent doublons. Enfin, il ne me reste plus, qu'à vous parler de cette voisine dévote et si exemplaire, en qui mon époux avait tant de confiance. Hélas ! cette voisine, c'était le Duc lui même, & c'est lui que vous voyez ici avec des habits de femme, qui véritablement lui vont à merveilles. Je suis encore fidelle à mes devoirs ; mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos ; car je ne suis point sûre de rester toujours vertueuse, et si je venais à prendre un parti à cet égard, je voudrais avoir Arcos sous la main

Frasqueta termina ici son recit & le Duc prenant la parole me dit : “ Seigneur Busqueros, ce n'est pas sans dessein que l'on vous a mis dans notre confiance ; il s'agit de hater le voyage de Cornadez : Nous voulons même qu'il ne s'en tienne pas à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire pénitence dans quelque retraite pieuse. Pour cela, j'ai besoin de vous & des quatre étudiants qui sont à votre disposition, je vais vous expliquer mon projet. ”

Comme Busqueros en était à cet endroit de sa narration, je m'aperçus que le soleil était prêt à se coucher, et je songeai avec effroy, que je pourrais manquer au rendez-vous, qui m'était donné par la charmante Inez. J'interrompis donc le narrateur & le conjurai de remettre au lendemain à m'informer [cahier] 7 des intentions du Duc D'Arcos ; Busqueros me répondit avec son insolence accoutumée, alors je me sentis surmonter par la colere & je lui dis : “ Detestable Busqueros, arrache moi donc des jours, que tu remplis d'amertume, ou bien defends les tiens. ” En même [temps] je tirai mon épée & je l'obligeai d'en faire [sic]

Comme mon père, n'avait jamais permis que je touchasse un fleuret, je fus assez embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espèce de moulinet, qui parut étonner mon adversaire ; mais ensuite, il fit je ne sais quelle feinte & me perça le bras ; sa pointe me fit même une blessure à l'épaule. Mon épée me tomba des mains, & je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avait de plus désespérant c'est que je manquais à mon rendez-vous, & qu'il [ne] m'était plus possible de savoir les choses, dont l'adorable Inez voulait m'informer.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller, et lorsqu'il fut sorti, Velasquez dit : “ J'avais bien prévu que les histoires du Bohémien s'engraineraient les unes dans les autres. Frassetta Salero vient de compter son histoire à Busqueros, qui l'a racontée [à] Lope Soarez, qui la raconte au Bohémien. J'espere que celui-ci nous dira, ce qu'est devenu la belle Inez ; mais s'il met encore une histoire à la traverse, je me brouillerai avec lui, comme Soarez s'est brouillé avec Busqueros. Je pense cependant que notre conteur ne viendra plus de la soirée. ” En effet le Bohémien ne reparut plus, & chacun s'alla coucher.

TRENTE SIXIÈME JOURNÉE.

Nous nous remîmes en route, le Juif errant ne tarda pas à nous rejoindre, & reprit en ces termes le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Les leçons du sage Chéremon avaient beaucoup plus d'étendues, que l'espece d'extrait que j'en ai fait, leur resultat général était qu'un prophete appelé Bytis, avait démontré dans ses ouvrages, l'existence de Dieu & des Anges, & qu'un autre prophète appelé Thot, avait enveloppé ses idées d'une methaphysique très obscure ; mais qui en paraissait d'autant plus sublime

Dans cette theologie, Dieu qu'on appelait le Père, n'était loué que par le silence. Cependant lorsqu'on voulait exprimer, combien il se suffit à lui même, on disait : il est son propre Père, il est son propre fils. On le considérait aussi sous ce rapport de fils, & pour lors on l'appelait : Raison de Dieu

ou bien Thot, qui en Egyptien veut dire persuasion.

Enfin comme l'on croyait voir dans la nature, Esprit & matiere, on regardait l'esprit comme une émanation de Dieu, et on le représentait nageant sur le limon, comme je vous l'ai dit ailleurs, l'inventeur de cette métaphysique fut appelé trois fois grand. Platon, qui avait passé dix huit ans en Egypte, porta chez les Grecs la doctrine du Verbe, ce qui lui valut de leur part le surnom de Divin

Cheremon prétendait que tout cela n'était pas entierement dans l'esprit de l'ancienne religion Egyptienne, qu'elle avait changée & que toute religion devait changer. Son opinion à cet égard fut bientôt justifiée, par ce qui arriva dans la Synagogue d'Alexandrie

Je n'avais pas été le seul Juif, qui étudia la theologie Egyptienne, d'autres y avaient pris goût ; surtout ils avaient été séduits par cet esprit énigmatique, qui regnait dans toute la litterature Egyptienne, & qui probablement avait sa source dans l'écriture hieroglyphique, et dans le précepte Egyptien, de ne pas s'attacher à l'emblème ; mais au sens caché qu'il renferme.

Nos Rabins d'Alexandrie voulurent aussi avoir des énigmes à deviner ; il leur plut de supposer que les écrits de Moïse bien qu'ils présentassent le récit de faits, et une histoire réelle, étaient néanmoins écrits avec un art si divin, qu'à coté du sens historique, il en recellait un allegorique & caché. Plusieurs de nos savans démêlerent ce sens caché avec une subtilité, qui leur fit beaucoup d'honneur dans le tems ; mais de tous les Rabins, aucun ne s'y distingua autant que Philon. Une longue étude de Platon, l'avait exercé à repandre de fausses idées, dans les ténèbres de la metaphysique, aussi l'appellait on le Platon de la synagogue. Le premier ouvrage de Philon traitait de la création du monde. Mais surtout des propriétés du nombre sept. Dans cet écrit Dieu est appelé le Père, ce qui est tout-à-fait dans le gout de la theologie Egyptienne, & non pas dans le style de la bible. On y lit aussi que le serpent est une allégorie de la volupté, que l'histoire de la femme tirée d'une côte de l'homme est aussi allegorique.

Le même Philon a fait un ouvrage sur les songes, où il dit que Dieu a deux temples. L'un des deux temples est ce monde, et le Grand Prêtre du temple est le Verbe de Dieu, l'autre temple est l'ame rationnelle, dont l'homme est le grand prêtre

Dans son livre sur Abraham, Philon s'exprime encore plus dans le goût Egyptien, car il dit : “ Celui que nos lettres sacrées appellent *le Etant* (ou celui qui est) c'est celui, qui est le père de tout, des deux cotés il est terminé par les puissances du Grand être, les plus anciennes & les plus inhérentes : la Puissance créatrice et la Puissance régissante. L'une est appelée Dieu & l'autre Seigneur, de manière que le Grand être toujours accompagné de ces deux puissances, offre une forme tantôt simple & tantôt triforme ; l'une lorsque l'ame entierement purifiée, s'éleve audessus de tous les nombres, & même du binaire si voisin de l'unité, et qu'elle arrive enfin à l'image abstraite, sublime & simple. L'autre forme qui est la triple, se présente à l'ame, qui n'est pas encore entierement innitiée aux grands mysteres. ”

Ce Philon, qui Platonisait ainsi à perte de vue & de raison, est le même qui fut dans la suite député près de l'Empereur Claude. Il jouissait d'une grande considération, à Alexandrie, et la beauté de son style, l'amour que tous les hommes ont pour la nouveauté, firent adopter les opinions de presque tous les Juifs héliénisants. Bientôt ils ne furent que pour ainsi dire, Juifs que de nom. Les livres de Moïse ne furent plus pour eux qu'une espece de canevas, sur lequel ils dessinerent à plaisir leurs allegories & leurs mystères ; mais surtout celui de la triple forme

A cette époque les Esseniens avaient déjà formé leur bizarre association ; ils n'avaient pas de femmes & leurs biens étaient en commun ; enfin l'on ne voyait de tous cotés que religions nouvelles, mélange de Judaïsme et de magisme, mélange de Sabeïsme et de Platonisme, & partout beaucoup d'astrologie. Les anciennes religions croulaient de toutes parts

Comme le Juif errant en était à cet endroit de sa narration, nous nous trouvâmes près du gîte & le malheureux Vagabond nous quitta, pour se perdre dans les montagnes. Vers le soir le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes le fil de son histoire.

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de son duel avec Busqueros, parut avoir envie de dormir. Je le laissai livrer ses sens au sommeil & lui ayant demandé le lendemain la suite de son histoire, il la reprit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Busqueros m'ayant percé le bras, me dit qu'il était charmé de trouver une nouvelle occasion de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un menteau et me conduisit chez un chirurgien. Celui-ci mit le premier appareil sur mes blessures et puis je fis venir une voiture & j'allai chez moi. Busqueros fit porter un lit dans mon anti chambre. Le mauvais succès de ce que j'avais tenté pour me débarasser de lui, m'avait tellement découragé, que je [ne] m'opposai plus à rien. Le lendemain j'eus la fièvre, comme il arrive aux blessés, & Busqueros fut toujours officieux. Il ne me quitta point, non plus que les jours suivans. Le quatrième jour je pus sortir avec le bras en écharpe

Le cinquième jour après le diner, je vis arriver un homme de la maison de Madame D'Avalos, qui m'apporta une lettre, dont Busqueros s'empara aussitôt, et il lut ce qui suit.

INEZ MORO À LOPE SOAREZ.

J'ai su mon cher Soarez que vous vous étiez battu & vous étiez blessé au bras. Vous pouvez croire que mon cœur a souffert ; cependant il s'agit de tenter maintenant les derniers efforts. Je veux que mon Père vous trouve chez moi. L'entreprise est hasardeuse ; mais ma tante D'Avalos nous protège et me conduit. — Confiez vous à l'homme qui vous remettra cette lettre, demain il ne sera plus tems.

“ Seigneur Don Lope, (dit l'odieux Busqueros) vous voyez que vous ne pouvez ici vous passer de moi, et vous conviendrez au moins, que s'il s'agit d'une entreprise, l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bienheureux de m'avoir pour ami ; mais c'est en des occasions pareilles que l'on doit vous en féliciter. Ah par Saint Roch mon patron, si vous m'eussiez laissé achever mon histoire, vous eussiez vu ce que j'ai fait pour le Duc D'Arcos ; mais vous m'avez interrompu d'une rude manière. Au surplus je ne m'en plains pas, puisque le coup d'épée, que je vous ai donné, m'a procuré de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement. Aprésent Seigneur Don Lope, je [ne] vous demande plus qu'une seule grace, c'est de ne vous mêler de rien jusqu'au moment de l'exécution, pas la plus petite question, pas le plus petit mot. Laissez vous faire, Seigneur Don Lope, laissez vous faire. ” Après avoir ainsi parlé, Busqueros passa dans une autre chambre avec l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent longtems à conférer, après quoi Busqueros revint seul, tenant à la main, une espèce de plan, qui figurait la ruelle des augustins. “ Voici me dit-il, le bout de la rue, qui donne vers les Domenicains. C'est-là que se tiendra l'homme que vous avez vu, avec deux autres dont il répond. Mais je me tiendrai au bout opposé avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les vôtres Don Lope. — Non, non, je me trompe, il y aura là un couple ; mais l'élite se tiendra vers cette porte de derriere pour tenir en échec les gens du Duc de Sancta Maura ”

Je crus que toutes ces explications me donnaient aussi le droit de dire quelques mots et de m'informer de ce que je ferois moi pendant ce tems là. Mais Busqueros m'interrompit d'un air fort impérieux me dit : “ Pas une question seigneur Don Lope, pas le plus petit mot. C'est notre condition, si vous l'avez oubliée, je m'en rappelle moi ”

Tout le reste du jour Busqueros ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la même chose, tantôt la maison voisine était trop éclairée, ou bien il y avait dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avaient point encore été aperçu. Quelquefois Busqueros venait lui-même, & d'autres fois il m'envoyait ses rapports par un affidé. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre.

Vous jugez bien que le cœur me battait. L'idée de désobeir à mon père contribuait à me troubler ; mais l'amour l'emportait sur tous les autres sentimens

Busqueros en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite, & il leur donna le mot de guet. " S'il passait quelqu'un me dit-il, mes amis auraient l'air de prendre querelle entre eux, & le passant prendrait bien vite une autre rue. — Apresent continua-t-il nous y voici. L'échelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien appuyée contre des pierres à bâtir. Je vais observer les signaux, et quand je frapperai dans ma main vous y monterez. " Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busqueros se fut trompé de fenêtre. C'est là cependant ce qu'il avait fait et vous en verez les suites.

J'avais le bras en écharpe, cependant au signal qu'il me donna, je montai très bien, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut de l'échelle, je ne trouvai point le volet entre ouvert, comme on me l'avait promis. Je me hasardai de frapper avec le bras qui me restait, ne m'appuyant ainsi que sur mes jambes. En ce moment un homme ouvrit avec violence, poussa contre moi le volet, je perdis l'équilibre, et tombai du haut de l'échelle, sur le[s] pierres à batir, qu'il y avait au bas. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avais déjà blessé. Une jambe engagée dans les échellons fut aussi cassée, l'autre démié & je m'écorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. L'homme qui avait ouvert le volet et qui apparament désirait que je mourusse, me cria : " Es-tu mort ? " Je craignis qu'il ne voulut m'achever, et je répondis, que j'étais mort

Ensuite le même homme me cria : " Y-a-t-il un Purgatoire ? " Comme je souffrais des maux affreux, je répondis : " qu'il y avait sans doute un Purgatoire, et que j'y étais déjà. " Ensuite je crois que je m'évanouis

Ici j'interrompis Soarez et je lui demandai, s'il y avait de l'orage ce soir-là ? " Sans doute, me répondit-il des tonnères et des éclaires, et c'est cela peut-être, qui a fait, que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah ! m'écriai-je, il n'en faut pas douter, voila notre ame du purgatoire. Voila notre pauvre Aguilar ! " En même tems je courus dans la rue, & comme le jour commençait à poindre, je pris des mules de louage, et je me rendis en hâte au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant un[e] image. Je me prosternai à coté du chevalier, et comme il n'est pas permis de parler haut chez les Camaldules, je m'approchai de son oreille et je lui racontai toute l'histoire de Soarez. Cela ne fit d'abord aucune impression ; mais Toledé se tournant vers moi, me dit aussi à l'oreille : " Mon cher Avarito, crois-tu que la femme de l'Oydor Uscariz m'aime encore, et qu'elle me soit restée fidelle ?

— Bravo lui répondis-je ; mais chut ne scandalisons pas ces bons hermites. Faites votre prière comme de coutume, moi je vais annoncer que nous avons fini le tems de notre retraite. " Le supérieur ayant su que notre dessein était de rentrer dans le monde n'en loua pas moins la piété du chevalier.

Dès que nous fûmes hors du couvent, le chevalier reprit toute sa gaité. Je lui parlai de Busqueros, il me dit qu'il était un Gentil homme attaché au Duc D'Arcos & qu'il passait dans tout Madrid pour un homme insupportable.

Comme le Bohémien en était à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller, et il ne reparut plus de la soirée.

TRENTE SEPTIÈME JOURNÉE.

Ce jour fut consacré au repos, le déjeuner fut plus abondant & mieux apprêté. Personne n'y manqua. La belle Juive avait pris quelque soin de sa parure ; mais ce soin était superflu, si son intention était de plaire au Duc, ce n'était pas sa figure qui le séduisait ; mais il voyait en elle une femme distinguée des autres, par une plus grande profondeur dans les pensées, & par un esprit que les sciences exactes avaient achevé de former

Rebeca depuis longtemps désirait connaître les sentiments du Duc en matière [cahier] 8 de religion ; car elle avait une aversion décidée pour le Christianisme et elle trempait dans le complot, qui tendait à nous faire embrasser le Mahométisme. Elle s'adressa donc au Duc sur un ton moitié sérieux et moitié badin, et lui demanda, s'il n'y avait pas dans sa religion une équation qui l'embarassait

Vélasquez était devenu très sérieux au mot de religion ; mais lorsqu'il vit qu'on lui adressait une espèce de plaisanterie, il eut l'air de mécontentement, donna quelques instants à la réflexion, et répondit en ces termes : “ Je vois où vous en voulez venir. Vous interpellez ma géométrie, je vais donc vous répondre en géométrie. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché (∞), et divisé par l'unité ; si je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité, et je la divise par le signe de l'infini ; mais ces signes dont je me sers dans le calcul, ne me donnent point l'idée de ce que j'exprime. L'infiniment grand, c'est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit, est une subdivision infinie du plus petit des atômes. J'indique donc l'infini ; mais je ne le comprends point.

Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer ; mais seulement indiquer l'infiniment grand & l'infiniment petit ; comment exprimerai-je, ce qui est en même temps, infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment bon et créateur de tous les infinis. Ici l'église vient au secours de ma géométrie, elle m'offre l'expression de trois contenus dans l'unité, sans la détruire, que puis-je opposer à ce qui passe ma conception, je n'ai qu'à me soumettre.

Ce n'est pas la science qui conduit à l'incrédulité, c'est plutôt l'ignorance. L'ignorant croit comprendre une chose, pourvu qu'il la voie tous les jours. Le physicien marche au milieu des énigmes, toujours occupé à comprendre, et ne comprenant jamais qu'à demi. Il apprend à croire à ce qu'il ne comprend pas, et c'est un pas de fait vers la foi. Don Newton & Don Leibnitz, ont été de vrais chrétiens et même théologiens, et tous les deux¹ ont admis le mystère numérique, qu'ils ne pouvaient comprendre.

S'ils fussent nés dans notre église, ils eussent également admis, un autre mystère non moins inconcevable, qui consiste dans la possibilité d'une union intime entre l'homme et son créateur. Le problème de cette possibilité ne présente aucune donnée directe, puisqu'il n'offre pour ainsi dire que des inconnues ; mais il offre cependant quelque prise, en ce qu'il nous indique une séparation entière entre l'homme et les autres² intelligences revêtues de matière. Car si l'homme est réellement seul de son espèce sur ce globe, si nous sommes bien convaincus de son entière séparation d'avec tout le règne animal, nous admettons avec moins de répugnance qu'il puisse s'unir à son Dieu. Ainsi préparé occupons nous un instant de l'intelligence des animaux.

L'animal veut, se rappelle, combine, balance, se décide ; il pense ; mais l'animal ne pense point sa pensée ; ce qui est la force intellectuelle élevée à la seconde puissance. L'animal ne dit point : je suis un être pensant. Cette abstraction est si peu en son pouvoir, que l'on ne voit jamais un animal avoir une idée des nombres, qui sont pourtant la plus simple des abstractions

La Pie ne quitte point son nid, tant qu'elle soupçonne qu'un homme est caché dans les environs. On a voulu s'assurer de l'étendue de son intelligence. Des chasseurs sont entrés dans une cachette au nombre de cinq. Ils en sortirent les uns après les autres, et la Pie n'a quitté son nid qu'après avoir vu sortir le cinquième. Quand les chasseurs sont venus six ou sept, la Pie a perdu son compte, ou bien elle est toujours sortie au cinquième. Les en ont conclu [sic], que la Pie pouvait compter jusqu'à cinq. Ils se sont trompés. La Pie avait retenu l'image collective de cinq hommes ; mais elle ne les avait pas comptés. Compter, c'est abstraire le nombre de la chose

Nous voyons des charlatans montrer³ des petits chevaux, qui battent du pied autant de fois qu'il y a de pics ou d[e] trefles dans une carte, mais c'est un signe du maître qui les fait battre ou cesser. Ils n'ont aucune idée de la numération. Et cette abstraction la plus simple de toutes peut être regardée

¹ Interl. aut. Les corrections de Potocki n'interviennent que dans les idées de Velasquez.

² Interl. aut.

³ Surch. aut. : monter

comme la limite de l'intelligence des animaux.

Sans doute l'intelligence des animaux approche souvent de la nôtre. Le chien a bientôt reconnu le maître de la maison, ses amis, et les indifférents. Il aime les uns, il souffre à peine les autres. Il hait les gens de mauvaise mine. Il se trouble, il s'agite, il craint. Il espère, il est honteux lorsqu'on le surprend à faire ce qui lui est défendu. Pline dit que l'on avait appris à danser à des Elephants, et qu'on les surprit une fois, répétant leur leçon au clair de la lune.

L'intelligence des animaux nous étonne, tant qu'elle s'applique à des faits particuliers. Ils font ce qu'on leur ordonne. Ils évitent ce qui leur est défendu, comme tout ce qui leur serait nuisible d'une autre manière. Mais ils n'ont point séparé¹ l'idée générale du bien de l'idée particulière de telle ou telle action. Ils ne peuvent donc point classer leurs actions. Ils ne peuvent point les diviser en bonnes &² mauvaises. Cette abstraction est plus difficile que celle des nombres, ils ne sont pas capable du moins, ils ne le seront pas du plus

La conscience est en partie l'ouvrage de l'homme, puisque ce qui est mal dans un pays est bien dans un autre. Mais en général elle avertit de ce que l'abstraction a mis sous l'une ou l'autre indication, à savoir du bien ou du mal. Les animaux sont incapables de cette abstraction. Ils n'ont donc point de conscience, ils ne peuvent donc pas la suivre, ils ne sont donc pas susceptibles de récompenses ni de peines ; si ce n'est de celles que nous leur infligeons pour notre utilité et non pour la leur.

Voilà donc l'homme seul de son espèce sur un globe, où nous ne voyons rien qui ne rentre dans un plan général. L'homme seul sait penser³ sa pensée, sait abstraire & généraliser une qualité. Par là même, il est seul susceptible de mérite et de démerite ; Parce que l'abstraction, généralisation et division en bien et mal, lui ont formé une conscience.

Mais pourquoi l'homme aurait-il des qualités, qui le distinguent de tous les autres animaux ? Ici l'analogie nous conduit à dire, que si tout dans ce monde a un but bien marqué, la conscience ne peut avoir été donnée à l'homme pour rien. Et voilà que le raisonnement nous a conduit à la religion naturelle. Et celle-ci où nous conduit-elle ? Si ce n'est au même but que la religion révélée, c'est-à-dire à des rémunérations futures. Or quand les produits sont les mêmes, les facteurs ne sauraient être fort différents.

Mais le raisonnement, sur qui se fonde la religion naturelle est un instrument dangereux, qui blesse aisément celui qui s'en sert. Quelle vertu n'a-t-on pas attaqué par le raisonnement ? Quel crime n'a-t-on pas voulu justifier ? L'Eternelle providence pouvait elle exposer le sort de sa morale et la mettre à la merci du sophisme. Non sans doute, et la foi appuyée sur les habitudes de l'enfance, sur l'amour filial, sur les besoins du cœur, offre à l'homme un appui plus sur que celui de la raison. La conscience elle-même, qui nous sépare de la brute, a été mise en doute, et des sceptiques en ont voulu faire leur jouet. Ils ont insinué que l'homme ne différerait en rien de mille autres intelligences revêtues de matière, qui peuplent ce monde. Mais en dépit d'eux, l'homme sent qu'il a une conscience et le prêtre dans les paroles de la consécration lui dit : “ Un Dieu descend sur ces autels et s'unit. [*sic*] ” Alors⁴ l'homme sent bien qu'il n'appartient pas à⁵ la nature brute, il rentre en lui-même et y retrouve sa conscience.

Mais (me direz-vous) il ne s'agit point de me prouver que la religion naturelle aille au même but que la religion révélée. Si vous êtes chrétien, il vous faut croire à la religion révélée, ainsi qu'aux miracles qui l'ont établie. — Un moment s'il vous plaît, fixons d'abord la différence qu'il y a entre la religion révélée et la religion naturelle

Selon le théologien, Dieu est l'auteur de la religion chrétienne. Selon le philosophe, il l'est aussi, puisque rien, selon lui, n'arrive que par la permission divine. Mais le théologien s'appuie sur des

¹ *Interl. aut.*

² *Surch. :* ou

³ *Interl. aut.*

⁴ *Surch. aut. :* [mot illisible]

⁵ *Surch. aut. :* de

miracles qui sont des exceptions aux lois générales de la nature & font quelque peine au philosophe. Celui-ci (en tant que physicien) est porté à croire, que Dieu l'auteur de notre sainte religion, n'a voulu l'établir que par des moyens humains¹ & sans déroger aux lois générales, qui régissent le monde physique & moral

Ici la différence est assez légère ; mais le physicien tente une différenciation encore plus délicate. Il dit au théologien : “ Ceux qui ont vu les miracles n'ont pas eu de peine à y croire. Le mérite de la foi est pour vous, qui êtes venu dix huit siècles plus tard ; mais si la foi est un mérite, la vôtre est également éprouvée, soit que ces miracles aient réellement eu lieu, ou qu'une tradition sacrée vous en ait transmis la connaissance. Et si l'épreuve est la même, le mérite est le même aussi. ”

Ici le théologien quitte la défensive, et dit au physicien : “ Mais vous même, qui vous a révélé les lois de la nature ? Comment savez vous ? si les miracles, au lieu d'être des exceptions, ne sont pas plutôt des manifestations de phénomènes, qui ne vous sont pas connus ; car vous ne connaissez pas les lois de la nature, auxquelles vous osez en appeler des décrets de la religion. Ces rayons visuels, que vous avez soumis aux lois de l'optique, comment se pénètrent-ils en tout sens sans jamais se choquer ? tandis que s'ils rencontrent une glace ils sont répercutés, comme s'ils étaient des corps élastiques. Les sons se croisent de même, et l'écho répète leur image. Ils suivent à peu près la loi des rayons visuels. Cependant ils semblent n'être qu'un mode et les rayons visuels semblent des corps. Mais vous ne le savez pas. Car au fond vous ne savez rien. ”

Le physicien est bien obligé d'avouer qu'il ne sait rien ; mais il dit : “ Si je ne suis pas en état de définir un miracle, bien loin de le nier. Vous Siegneur [*sic*] théologien, vous n'êtes pas en droit de rejeter le témoignage des pères de l'église, qui avouent que nos dogmes et nos mystères, ont déjà existé dans les religions antérieures. Vous devez vous rapprocher de mon opinion, et convenir que les mêmes dogmes ont pu être établis sans le secours des miracles. (enfin ajoute le physicien) Si vous voulez que je vous dise nettement mon opinion sur l'origine du Christianisme, la voici :

Les temples des anciens étaient des boucheries. Leurs Dieux d'impudents adultères. Mais quelques réunions d'hommes religieux avaient des principes plus épurés, des offrandes moins dégoûtantes. Les philosophes désignaient la divinité sous le nom de Théos, sans spécifier Jupiter ni Saturne. Rome alors soumettait le monde à ses armes, et l'asservissait à ses vices. — Un maître divin parut en Palestine, il prêcha l'amour de ses semblables le mépris des richesses, le pardon des injures, la résignation aux volontés d'un père qui est au Ciel.

Des hommes simples l'avaient suivi pendant sa vie. Ils se réunirent après sa mort. D'autres hommes plus éclairés, choisirent parmi les rites payens, ce qu'il y avait de plus adapté au nouveau culte. Enfin les Pères de l'église firent entendre sur la chaire, une éloquence plus persuasive que celle dont jusqu'alors avaient retenti les tribunes. Ainsi par des moyens humains en apparence, le Christianisme s'est formé de ce qu'il y a de plus pur dans les religions des payens et des Juifs. Mais c'est toujours ainsi que s'accomplissent les desseins d'en haut. Sans doute le créateur des mondes, pouvait en lettre de feu, écrire sa sainte loi dans la nuit étoilée ; mais il ne l'a point fait. — Il a recélé dans les anciens mystères, les rites d'une religion plus parfaite, tout comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous mêmes sans les connaître, nous vivons au milieu de causes, dont les effets surprendront² la postérité. Aussi nous donnons à Dieu le nom de providence. Nous [ne] l'appellerions que Puissance, s'il en agissait autrement. ”

Telle est l'idée que le physicien s'est faite de l'origine du Christianisme. Elle est bien loin de plaire au théologien ; mais il n'a pas le courage de la combattre ; car il voit dans les opinions de son Antagoniste des idées justes & grandes, qui lui inspirent de l'indulgence pour des erreurs pardonnables.

Ainsi semblables aux lignes que nous nommons asymptotes, les opinions du philosophe et du théologien, peuvent sans se rencontrer tout à fait, se rapprocher l'une de l'autre, jusqu'à une distance

¹ *Interl. aut.*

² *Surch.* : surprenent

moindre qu'aucune distance donnée : c'est-à-dire que leur différence devient moindre qu'aucune différence donnée, et qu'aucune quantité appréciable. Or une différence que je ne puis apprécier, peut elle me donner le droit de mettre ma conviction en opposition avec celle de mes frères et de mon église. Me donne-t-elle le droit de semer mes doutes, au milieu de la croyance qu'ils professent, et dont ils ont fait la base de leur morale. Non sans doute je n'ai point ce droit là. Je me soumetts donc de cœur et d'âme. Don Neuton et Don Leibnitz, ont été chrétiens et même theologiens. Le dernier s'était occupé de la réunion des Eglises. Quand à moi qui ne devrait pas me nommer après ces grands hommes, j'étudie la théologie dans les œuvres de la Création pour y trouver de nouveaux motifs d'adorer le Créateur. ” Après avoir ainsi parlé, Velasquez ôta son chapeau, prit un air de recueillement, et tomba dans une rêverie que chez un ascétique l'on eut pu prendre pour un[e] extase

Rebeca parut un peu déconcertée, et je compris que ceux¹ qui voulaient affaiblir nos principes de religion pour nous rendre ensuite Mahométant, n'auraient pas meilleur marché du géomètre que de moi.

TRENTE HUITIÈME JOURNÉE.

Le repos de la veille avait fait du bien. On se remit en route avec plus de courage. Le Juif errant n'avait point paru le jour précédent, parce que ne pouvant rester un instant en place, il ne pouvait nous rien conter, qu'autant que nous étions en marche nous mêmes ; aussi n'avions nous pas fait un quart de lieue qu'il parut, reprit sa place accoutumée, entre Velasquez et moi, et commença en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Dellius vieillissait et sentant sa fin approcher, il nous fit venir, Germanus et moi, et nous d'aller [*sic*] creuser dans la cave à coté de la porte, que nous y trouverions un cofret de bronze, et que nous eussions à le lui apporter. Nous fimes ce qu'il nous avait ordonné, nous trouvâmes le cofre et nous le lui apportâmes. Dellius tira une clef de son sein, ouvrit le cofret, puis il nous dit : “ Voici deux parchemins revêtus de signatures et de sceaux. L'un des parchemins doit assurer à mon cher fils la possession de la plus belle maison de Jérusalem. L'autre est un titre qui vaut trente mille dariques et les intérêts de bien des années. ” Alors il me raconta toute l'histoire de mon grand père Hiskias, et de mon ayeul Sédékias puis il ajouta : “ Cet homme injuste et avide existe encore, ce qui prouve que les remors ne tuent point. Mes enfants dès que je ne serai plus, vous irez à Jérusalem ; mais ne vous y faites point connaître jusqu'à ce que vous ayez des protecteurs, et peut-être vaudra-t-il mieux attendre la mort de Sédékias, qui vu son grand âge ne peut être que très prochaine. En attendant vous pouvez vivre de vos cinq cents dariques. Vous les trouverez cousues dans cet oreiller qui ne me quitte jamais. — Je n'ai qu'un conseil à vous donner, menez une vie exente de reproches, vous serez récompensés par la sérénité qu'une bonne conscience répandra sur le soir de votre vie. Quant à moi je veux mourir comme j'ai vécu, c'est-à-dire : en chantant, ce sera comme l'on dit le chant du cygne. Homère aveugle comme moi, a fait une hymne à Appollon, qui est ce même soleil qu'il ne voyait pas et que je ne vois pas non plus. J'ai mis autrefois cette hymne en musique, je vais l'entonner ; mais je doute que je puisse arriver jusqu'à la fin. ” Dellius chanta donc l'hymne, qui commence par “ Salut heureuse Latone ”, Mais lorsqu'il fut à “ Delos, si tu veux que mon fils habite tes bords. ” la voix de Dellius s'affaiblit, il se pencha sur mon épaule et rendit l'âme.

Nous pleurâmes longtems notre viel ami, enfin nous partîmes pour la Palestine, et nous arrivâmes à Jérusalem le douzieme jour après notre départ d'Alexandrie. Pour plus de sureté, nous changeâmes de nom. Je pris celui d'Antipas, & Germanus se fit appeller Glaphyras. Nous nous arrê tâmes d'abord

¹ *Interl. aut.* : que ceux

dans une taverne hors des portes de la ville, et nous étant informés de la demeure de Sédékias, on nous l'enseigna tout de suite ; car c'était la plus belle maison de Jerusalem, un vrai palais, digne d'un fils de Roi. Nous louâmes une mauvaise chambre chez un cordonnier qui logeait vis-à-vis de Sédékias. Je sortais peu, Germanus courait la ville et allait aux enquêtes.

Au bout de quelques jours il vint me dire : “ Mon ami, j'ai fait une bonne découverte. Le torrent de Cedron, fait une nape d'eau m[a]gnifique derriere la maison de Sédékias. Ce viellard y passe toutes les soirées sous un berceau de jasmin. Il y est déjà, je vais te faire voir ton persécuteur. ”

Je suivis Germanus, et nous arrivâmes sur les bords du torrent, vis-à-vis d'un beau jardin, où je vis un vieillard endormi. Je m'assis vis-à-vis de lui et me mis à le contempler. Que son sommeil était différent de celui de Dellius. Des rêves facheux semblaient l'inquiéter et de tems à autre le fesaient tréssaillir. “ Oh ! Dellius (m'écriai-je) que tu avais raison de me recommander une vie innocente ! ” Germanus fit les mêmes observations que moi.

Comme nous en étions encore occupés, nous aperçûmes un objet qui nous fit bientôt oublier, nos observations et nos réflexions. C'était une jeune fille de seize à dix sept ans, d'une beauté merveilleuse que relevait encore une riche parure, son col, ses jambes, étaient chargés de perles, et de chaines enrichies de pierreries, d'ailleurs elle n'était vêtue que d'une tunique de lin brodée en or. Germanus s'écria “ C'est Vénus elle même. ” Moi par un mouvement involontaire, je me prosternai devant elle. La jeune beauté nous aperçut et parut un peu troublée ; mais ensuite elle se rassura, prit un évantail de plumes de paons, et l'agita au-dessus de la tête du vieillard pour le rafraichir, & prolonger son sommeil

Germanus prit un livre qu'il avait apporté exprès et fit semblant de lire, moi je fis semblant de lire, moi je fis semblant d'écouter [*sic*] ; mais nous n'étions occupés que de ce qui se passait dans le jardin. — Le vieillard s'éveilla ; quelques questions qu'il fit à la jeune fille, nous prouverent qu'il avait la vue fort affaiblie, et qu'il ne pouvait nous appercevoir dans le lieu où nous étions, ce qui nous fit grand plaisir ; car nous nous propositions d'y venir souvent. Sédékias s'en alla s'appuyant sur la jeune beauté et nous retournâmes chez nous. Faute d'autres occupations nous fîmes jaser notre hôte le cordonnier et nous apprimes de lui que Sédékias n'avait point de fils vivant, et que ses biens devaient passer à la fille d'un de ses fils, que cette jeune personne s'appellait Sara, et que son grand père l'aimait beaucoup.

Lorsque nous fûmes retirés dans notre chambre, Germanus me dit : “ Mon cher ami, j'imagine un moyen de finir tout d'un coup avec ton grand oncle. Ce serait d'épouser sa petite fille ; mais il faudra beaucoup de prudence pour y réussir. ” Cette idée me plut beaucoup, nous nous en entretenîmes longtems et j'en rêvai la nuit.

Le lendemain, je retournai au torrent, j'y allai encore les jours suivans. Je ne manquais guère d'y voir ma jeune cousine, tantôt seule tantôt avec son grand père, et sans que je parlasse, la jeune beauté devinait de reste que je n'étais là que pour elle.

Comme le Juif errant en était à cet endroit de sa narration, nous arrivâmes au gîte, et l'infortuné vagabond se perdit dans les montagnes.

Rebeca se garda bien de remettre le Duc sur l'article de la religion ; mais comme elle desirait connaitre ce qu'il appellait son système, elle saisit la première occasion de lui en parler et même le pressa de questions.

“ Madame (lui répondit Velasquez) nous sommes des aveugles qui touchons à quelques bornes, et savons le bout de quelques rues ; mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville. Cependant puisque vous le desirez je tâcherai de vous donner une idée, de ce que vous appelez mon système, et que j'appellerai plutôt ma maniere de voir les choses

Or donc, tout ce que notre œil embrasse, tout ce vaste horison qui s'étend au pied des montagnes, enfin toute la nature perceptible à nos sens, on peut la diviser en matière morte et en matière organisée, c'est-à-dire que la seconde division diffère de la première par ses organes ; mais qu'elle y appartient absolument par ses éléments. Ainsi Madame, les éléments dont vous êtes composée, on pourrait les trouver également dans la roche sur laquelle nous sommes assis et dans l'herbe qui la tapisse. En effet

vous avez de la chaux dans vos os, de la terre silicieuse dans votre chair, de l'alcali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont une combinaison d'un combustible, avec quelque élément de l'atmosphère. Enfin si l'on vous mettait dans un fourneau à reverbère, l'on pourrait vous réduire à n'être qu'un flacon de verre et si l'on y ajoutait quelque chaux métallique, l'on pourrait faire de vous un très bel objectif de telescope

— Monsieur le Duc (dit Rebéca) vous m'offrez là une image tout à fait riante ; mais continuez s'il vous plaît. ” Le Duc pensa que sans s'en apercevoir il avait fait quelque compliment à la belle Juive. Il ota son chapeau d'un air gracieux et continua en ces termes.

“ Nous voyons dans les éléments de la matière morte, un[e] tendance spontanée, sinon à l'organisation au moins à la combinaison. Les éléments s'unissent, se séparent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation ; mais ils ne s'organisent point d'eux-mêmes. Sans germe, ils ne sauraient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le résultat est la vie.

Semblable au fluide magnétique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arrêter dans les corps organisés, une fermentation intérieure, qu'on appelle putréfaction, et qui commence dans les corps doués d'organes dès qu'ils ont été¹ abandonné par la vie.

La vie peut être longtemps cachée dans un fluide, comme dans² l'œuf, où dans un solide comme dans les graines, et elle se développe lorsque les circonstances lui sont favorables.

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides, même dans le sang qui se putrefie³, lorsqu'il est hors de nos veines

La vie est dans les parois de l'estomac, et les garantissent de l'effet du suc gastrique, qui dissout tous les corps privés de vie que l'on met dans l'estomac.

La vie se conserve plus ou moins longtemps, dans le[s] membres séparés du corps.

Enfin la vie jouit de la propriété de se propager, c'est ce qu'on appelle le mystère de la génération, qui est mystérieuse, comme tout l'est dans la nature

Les êtres organisés se divisent en deux grandes classes, l'une qui a la combustion⁴, donne de l'alkali fixe, l'autre qui abonde en alkali volatil [cahier] 9 Les plantes forment la première classe, les animaux la seconde

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation, semblent fort au-dessous de certaines plantes, tels les mucilages animés que l'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides, qui se logent dans le cerveau des brébis

Il y en a d'une organisation supérieure, dans lesquels on ne démêle cependant pas bien clairement ce qu'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal du corail épanouit sa capsule, pour engloutir les animalcules dont il fait sa nourriture. Nous pouvons croire que ce mouvement est en [sic] effet de son organisation, comme nous voyons les fleurs se fermer pendant la nuit et se tourner vers la lumière pendant le jour

L'espèce de volonté du polype, lorsqu'il étend ses bras, et couvre sa capsule, peut être comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naître, qui n'a pas encore pensé, et qui veut ; car la volonté chez les enfants précède la pensée, et elle est le résultat immédiat du besoin, ou de la peine

En effet, un membre longtemps gêné, veut s'étendre et nous le fait vouloir. L'estomac se refuse souvent au régime qu'on lui prescrit. Les glandes salivaires s'enflent à la présence d'un mêt convoité, et le palais veut aussi. Souvent la raison a bien de la peine à prendre le dessus.

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été sans manger, sans boire, raccourci dans ses membres et longtemps dans le célibat, l'on verra que plusieurs parties de son corps, lui feront vouloir à

¹ *Interl. aut.*

² *Interl. aut.*

³ *Surch. aut.* : purifie

⁴ *Surch. aut.* : combinaison

la foi des choses différentes

Ces volontés qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte, comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure, qui se développe ensuite en raison de la perfection de l'organisation.

La volonté dans l'enfant qui vient de naître précède probablement la pensée ; mais de très peu, et la pensée a aussi ses éléments que nous ferons connaître ”

Comme Velasquez en était à cet endroit du développement de ses idées, on vint nous interrompre. Rebeca témoigna au Duc, tout le plaisir qu'elle avait eue à l'entendre, et l'on remit au lendemain, la suite d'une instruction, à laquelle je prenais aussi beaucoup d'intérêt.

TRENTE NEUVIÈME JOURNÉE.

Nous nous remimes en route, et fûmes bientôt rejoints par le Juif errant, qui reprit en ces termes le fil de son discours

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Tandis que j'étais occupé de la belle Sara, Germanus qui n'y prenait pas le même intérêt, avait passé plusieurs jours à entendre les leçons d'un maître appelé Josué, et devenu ensuite si célèbre, sous le nom de Jesus. Car Jesus est en grec le même nom que Jehoschuah en hébreu, comme on peut le voir par la version des Septante. — Germanus voulait même suivre son maître en Galilée ; mais l'idée qu'il pouvait me devenir utile, le déterminait à rester à Jérusalem

Un soir Sara ôta son voile et voulut l'attacher aux branches d'un arbre de beaume ; mais le vent s'emparant de ce léger tissu, le fit un peu voltiger puis tombant dans le Cedron, je m'élançai dans les flots du torrent, je saisis le voile, et le suspendis à des rameaux au bas de la terrasse. Sara me jeta une chaîne d'or qu'elle avait détachée de son col. Je la baisai & repassai le torrent à la nage.

Le vieux Sédékias, s'était éveillé au bruit. Il voulut savoir ce qui était arrivé, Sara le lui expliquait, il se croyait près de la balustrade ; mais il était sur des rochers, où l'on n'en avait point mis, parce que des arbustes en tenaient lieu. Le pied vint à glisser au vieillard, les arbustes cederent, il roula jusqu'au torrent. Je m'y précipitai après lui, je le saisis, et le ramenai au rivage. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

Sédékias reprit ses sens, et se voyant dans mes bras, il comprit qu'il me devait la vie. Il me demanda qui j'étais, je lui répondis que j'étais un Juif d'Alexandrie, que [je] m'appellais Antipas, et que n'ayant ni biens, ni parents j'étais venu chercher fortune à Jerusalem. “ Je veux te tenir lieu de père, (me dit Sédékias) et tu logeras chez moi. ” J'acceptai l'invitation, sans faire mention de Germanus qui ne le trouva point mauvais et continua de loger chez le cordonnier. Ainsi je fus installé dans la maison de mon grand ennemi, et je fis tous les jours quelques progrès dans l'estime d'un homme qui m'eut assassiné, s'il eut su que j'étais l'héritier légitime de la plus grande partie de son bien. Sara de son côté me voyait tous les jours avec plus de plaisir.

Le commerce du change, se faisait alors à Jerusalem, comme il se fait encore aujourd'hui dans tout l'orient. Si vous allez au Caire ou bien à Bagdad, vous y verrez aux portes des mosquées des hommes assis à terre, ayant sur leurs genoux de petites tables qui ont une coulisse à l'un des coins, pour faire couler l'argent déjà compté. Auprès d'eux sont des sacs d'or et d'argent, qu'ils débitent à ceux qui ont besoin de telle ou telle monnaie. Aujourd'hui l'on appelle ces changeurs des sarafs. Vos Evangélistes les ont appelé trapésites à cause des petites tables dont je vous ai parlé

Presque tous les changeurs de Jerusalem, ne travaillaient que pour le compte de Sédékias, qui s'entendait avec les fermiers Romains et les douaniers, pour faire hausser ou baisser à son gré, telle monnaie qu'il vouloit. Je compris bientôt que le plus sûr moyen de gagner les bonnes grâces de mon oncle, serait de me rendre habile changeur, et de suivre avec attention, toutes les hausses et les baisses

de l'argent. Je réussis de manière qu'au bout de deux mois on ne faisait plus d'opération sans me consulter. — Vers ce tems là, il courut un bruit que Tibère avait ordonné une refonte générale des monnoyes dans tout l'Empire, que celles d'argent n'auraient plus de cours, et qu'on les fonderait en lingots, pour en composer le trésor du Prince. Je n'avais point inventé cette nouvelle ; mais je crus qu'il m'était permis de la répandre, et vous pouvez juger de l'effet qu'elle dut produire sur le peuple changeur. Sédékias lui même ne savait qu'en penser et ne pouvait se déterminer à prendre un parti

Je vous ai dit que dans tout l'orient, l'on voit encore des changeurs à la porte des Mosquées, à Jerusalem nous étions dans le temple même ; il était vaste et dans le coin que nous occupions, nous n'embarassions pas le service divin. Mais depuis quelque[s] jours l'on ne voyait plus de changeurs parceque l'alarme était générale. Sédékias ne me demandait pas mon opinion ; mais il semblait vouloir la lire dans mes yeux. Enfin lorsque je crus la monnoye d'argent assez décréditée, je présentai mon plan à mon grand oncle, il m'écouta attentivement, parut longtemps indécis et rêveur. Enfin il me dit : “ Mon cher Antipas, j'ai dans ma cave deux millions de sésteres en or, et si ta spéculation réussit, tu pouras prétendre à la main de Sara. ”

L'espoir de posséder la belle Sara et la vue de l'or toujours séduisant pour un Juif, me jetterent dans un ravissement dont je ne sortis que pour aller par la ville, et décrier encore la monnoye d'argent. Germanus me secondait de son mieux. Je gagnai quelques marchands qui refusèrent de vendre pour de l'argent, enfin les choses en vinrent au point que les habitans de Jérusalem, prirent l'argent dans une sorte de dégoût & d'horreur. Lorsque nous crûmes que ce sentiment était poussé assez loin, nous nous préparâmes à mettre notre projet en exécution

Le jour venu, je fis porter au temple tout mon or dans des vases d'airain couverts. J'annonçai que Sédékias ayant un payement à faire en argent, s'était déterminé à acheter deux cent mille sestres à raison d'une once d'or pour vingt cinq d'argent : c'est-à-dire qu'il y gagnait cent pour cent et plus. Cependant l'empressement à profiter de ce bon marché, était tel, que j'avais changé ainsi la moitié de mon or. Nos portefaix enlevaient l'argent à mesure, et l'on croyait que je n'avais encore acquis de cette manière que vingt cinq ou trente mille sestres. Tout allait donc à merveille, et j'étais sur le point de doubler la fortune de Sédékias, lorsqu'un Pharisien vint nous dire :

Comme le Juif errant, en était à cet endroit de sa narration, il se tourna vers Uzeda et lui dit : “ Un Cabaliste plus puissant que toi me force à te quitter

— Oui-dà (dit le Cabaliste) tu ne veux pas nous conter la bagarre qu'il y a eu dans le temple et les coups que tu as reçus

— Le vieux du mont Liban m'appelle ” dit le Juif, et il disparut à nos yeux. J'avoue que je n'en fus pas trop fâché, et je ne souhaitai pas son retour, parceque je soupçonnais que cet homme n'était qu'un fourbe très versé dans l'histoire, et qui sous le prétexte de nous raconter celle de sa vie, nous disait des choses qu'il [ne] nous convenait pas d'entendre.

Cependant nous arrivâmes au gîte, et Rebeca pria le Duc de vouloir bien continuer à l'instruire de son système. Il donna quelques instants à la réflexion, ensuite il commença en ces termes.

“ J'ai cherché hier à vous faire découvrir les éléments de la volonté, et comment elle a précédé la pensée, et nous nous étions proposé de remonter aux éléments de la pensée

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité, nous a montré le véritable chemin que l'on doit suivre dans les recherches métaphisiques, et ceux qui ont pensé ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus.

Longtems avant Aristote¹, le mot idée voulait dire, image chez les Grecs, et de là vient aussi le mot idole. Aristote² ayant examiné chacune de ses³ idées, vit que toutes provenaient réellement d'une image, c'est-à-dire d'une impression faite sur les sens. De là vient que le Génie, le plus inventif ne

¹ *Surch. aut.* : Arioste

² *Surch. aut.* : Arioste

³ *Surch.* : ces

peut cependant rien inventer. Les mythologues assemblèrent le buste d'un homme, et le corps d'un cheval, le corps d'une femme et la queue d'un poisson. Ils ôtèrent un œil aux cyclopes, ajoutèrent des bras à Briarée ; mais ils n'inventèrent rien ; car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote¹, il est reçu que rien n'est dans la pensée que ce qui a été dans les sens.

Mais de nos jours, il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit : “ Nous convenons que l'ame, n'aurait pu développer ses facultés, sans l'entremise des sens. Mais les facultés une fois développées, l'ame conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens, telles que l'espace, l'éternité, les vérités mathématiques ”

Je vous l'avoue, je ne goûte point cette nouvelle doctrine. L'abstraction ne me paraît être qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte mentalement de ma chambre tout ce qu'elle renferme, jusqu'à l'air, j'ai l'espace pur. Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'éternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps, j'ai l'idée d'un Ange. Si des lignes j'ôte mentalement leur largeur, pour ne considérer que leur longueur, et les figures planes qu'elles renferment, j'aurai les Elements d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme, et que j'ajoute à sa taille, j'aurai la figure d'un cyclope. Tout cela sont des images recues par les sens ; si les nouveaux docteurs m'offrent une seule abstraction, que je ne² puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple. Jusques là je veux m'en tenir au vieil Aristote³.

Le mot idée (image) ne se rapporte pas uniquement, à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille, et nous donne l'idée qui appartient au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'acide.

Mais observez que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression, en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron, l'idée seule fait couler la salive & agace nos dents. Une musique bruyante raisonne à nos oreilles longtemps après que l'orchestre a cessé de jouer. — Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons encore expliquer le sommeil, ni par conséquent les rêves ; mais on peut dire cependant que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté les remettent dans les même état [*sic*], où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue.

De là, il résulte aussi que, en attendant que nous soyons plus avancés dans la connaissance de la physiologie, il nous est avantageux de considérer théoriquement⁴, les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet, soit volontairement, soit involontairement ; observez que l'impression sera moins vive, si l'on ne fait que penser à l'objet ; mais que dans un état de fièvre, elle peut être aussi forte que la première impression recue. — Après cette suite de définitions, et de conséquences un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions propres à jeter un nouveau jour sur cette matière.

Les animaux qui par leur organisation se rapprochent de l'homme, et qui montrent plus ou moins d'intelligence, ont tous à ce que je crois, le viscère appelé cerveau. Au contraire on ne peut démêler cet organe dans les animaux dont l'organisation se rapproche de celle des plantes

Les plantes vivent et plusieurs se meuvent ou plutôt remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui comme les plantes, n'ont point le mouvement locomotif, ou destiné à changer de place. J'ai vu d'autres animaux marins, dont le mouvement toujours uniforme, comme celui de nos poumons, ne paraissait dériver d'aucune volonté

Les animaux mieux organisés, veulent et conçoivent des idées. L'homme seul jouit de l'abstraction

Mais tous les hommes n'ont pas cette faculté, un relâchement dans le système glanduleux⁵ en prive le goétreux des montagnes. Et la privation d'un ou de deux sens, a l'effet de rendre l'abstraction très

¹ *Surch. aut.* : Arioste

² *Interl. aut.*

³ *Surch. aut.* : Arioste

⁴ *Surch. aut.* : théoriquement

⁵ *Surch.* : glandeux

difficile. — Les sourds muets qui ressemblent aux animaux, en ce qu'ils n'ont pas l'organe de la parole, ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction ; mais on leur montre cinq ou dix¹ doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts et par là, ils prennent une idée des nombres. Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne, et prennent l'idée d'un être invisible

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parceque la langue étant le grand instrument de l'intelligence, on leur presente les abstractions toutes faites. D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particuliere à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd. Nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût, l'odorat, ou le tact. Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié par [*sic*] un méfait, il s'en abstiendra peut-être parce qu'il n'est pas entierement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal, je ne crois pas qu'aucune industrie humaine la puisse faire entrer dans son esprit. Il n'aura point une conscience, il ne sera point susceptible de mérite ni de démerite. S'il se rendait coupable d'un homicide, il ne pourrait avec justice en être puni. Voici donc deux âmes, deux portions du souffle divin bien différentes entre elles, et pourquoi ? pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre ; mais tres grande encore, sépare l'Esquimau ou le Hottentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé. Quelle est la cause de cette différence ? Ce n'est plus le defaut d'un sens, c'est la quantité plus ou moins grandes des idées, et le nombre des combinaisons. L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu tous les événements dans l'histoire, a réellement une infinité d'images dans la tête que n'a point le paysan, et s'il combine ses idées, les rapproche, les compare, cet homme a du savoir et de l'esprit

Neuton avait une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a assemblées, s'est trouvé la combinaison de la pomme qui tombe, et de la lune retenue dans son orbite

De là je conclus, que la différence des esprits, est dans la quantité d'images, et dans la facilité de les combiner, et si j'ose m'exprimer ainsi, en raison composée du nombre des images et de la facilité de les combiner. Ici je demande encore un peu d'attention.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peut-être, ni volonté, ni idées. Leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Mais on peut toujours supposer que le polype d'eau douce, lorsqu'il étend ses bras pour engloutir le vermisseau en avale quelques uns qui lui plaisent plus que d'autres et qui lui donne l'idée du bon, du meilleur ou du mauvais. Et s'il a la faculté de rejeter les mauvais vermisseaux, il est à croire qu'il en a aussi la volonté. La premiere volonté, a été² le besoin qui lui a fait étendre ses huit bras. Les animalcules engloutis lui ont donné deux ou trois idées, rejeter un animalcule, en avaler un autre est une volonté de choix qui a résulté d'une idée ou de plusieurs.

Si nous appliquons les mêmes raisonnements a l'enfant, nous verrons que sa première volonté résulte immédiatement du besoin, c'est celle qui lui fait appliquer la bouche au sein de sa nourrice ; mais dès qu'il a goûté le lait de la nourrice, il a une idée, une autre impression se fait sur ses sens, et il acquiert encore une idée, puis une troisième, une quatrième. Les idées sont donc susceptibles de numération ; mais nous avons déjà vu, qu'elles étaient susceptibles de combinaisons. J'appelle combinaison l'assemblage, et non la transposition ; ainsi *ab* est la même combinaison que *ba*

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière

Trois lettres prises deux à deux, peuvent s'assembler ou se combiner de trois manières, et toutes les trois ensemble cela fait quatre

Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre. Toutes ensemble une, cela fait onze

Cinq lettres donnent en tout 16 combinaisons

Six 57

¹ *Surch.* : six

² a été *surch.* : c'est

Sept	121
Huit	236
Neuf	495
Dix	1013
Onze	2035

Ainsi l'on voit qu'une seule idée de plus double déjà le nombre des combinaisons, et que les combinaisons de cinq idées sont au combinaisons de dix idées, comme 16 est à 1013, ou comme un est à soixante neuf.

Je ne pretends pas par ce calcul matériel numérer l'esprit ; mais seulement montrer la loi de tout ce qui est susceptible de combinaison.

Nous avons dit que la difference des esprits, était en raison composée de la quantité des idées, et de la facilité à les combiner.

Nous pouvons donc nous représenter une échelle de tous ces différents esprits. Supposons Neuton au haut de l'échelle, dont l'esprit serait représenté par cent millions et le paysan des Alpes, don[t] l'esprit serait représenté par cent mille. Nous pouvons entre ces deux nombres placer une infinité de moyennes proportionnelles, qui designeront des esprits supérieurs au paysan, inférieurs à Neuton. Et dans cette échelle se trouvera votre esprit & le mien. — L'attribut des esprits qui sont au haut de l'échelle sera par exemple, d'ajouter aux découvertes de Neuton

De les comprendre
D'en saisir une partie
De briller par la combinaison.

Mais tout de même on peut se figurer une échelle décroissante, qui aille du paysan représenté par cent mille, aux esprits designés par seize, onze, cinq, puis aux intelligences qui ont quatre idées et six combinaisons, trois idées et quatre combinaisons

L'enfant qui n'a que quatre idées et six combinaisons, n'abstrait pas encore ; mais entre ce nombre et cent mille, se trouvera la raison composée du nombre des idées et de leurs combinaisons, de laquelle le résultat est l'abstraction

Or, c'est à cette raison composée, que les animaux n'atteignent jamais, non plus que l'enfant sourd ou aveugle, celui-ci faute d'images, et l'animal par un défaut de combinaisons

L'abstraction la plus simple, est peut-être celle des nombres. Elle consiste à séparer des objets, leur quantité numérique. Avant de l'avoir faite, l'enfant n'avait pas encore abstrait, il est arrivé à la soustraction par l'analyse des qualites, qui est aussi une sorte d'abstraction. Il y est arrivé peu à peu, et lorsqu'il dépassera la première abstraction, il le fera aussi en combinant et acquérant des idées.

Donc cette série des moindres intelligences jusqu'aux plus hautes, se compose toujours de dimension de même genre, ou de valeurs de même espèce, par le nombre des images et selon la loi des combinaisons. Ce sont toujours les mêmes éléments

Donc les intelligences de différents ordres, peuvent réellement être regardées, comme d'un[e] seule espèce, tout comme le plus compliqué des calculs, peut cependant être considéré, comme étant de l'espèce des additions et soustractions et tout traité de Mathematiques, lorsqu'il est complet est réellement une échelle d'abstractions, depuis la plus simple jusqu'à la plus transcendante. " Velasquez ajouta encore à cette comparaison, quelques autres developpements, dont Rebecca parut sentir tout le mérite, et ils se séparèrent réciproquement persuadés de leur mérite.

QUARANTIÈME JOURNÉE

Je m'éveillai de bonne heure, et quittai ma tente pour aller jouir de la fraîcheur du matin. Velasquez et la fausse Uzeda, étaient sortis dans la même intention.

Nous nous dirigeâmes vers le grand chemin, pour voir s'il ne paraissait pas de voyageurs, et lorsque nous fûmes sur un ravin encaissé entre les rochers, nous prîmes la résolution de nous asseoir.

Bientôt nous appercûmes une caravanne, qui entrait dans le defilé et passait à une cinquantaine de

pieds au-dessous des rochers, où nous étions. Plus cette troupe se rapprochait de nous, et plus elle excitait notre surprise. La marche était ouverte par quatre Américains. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leur tête était couverte de chapeaux de paille garnis de hautes plumes, et ils étaient armés de longs fusils. Ensuite venait un troupeau de vigognes dont chacune était montée par un singe. Puis venait une troupe de nègres bien montés et bien armés. Ensuite venait venaient [*sic*] deux Seigneurs, montés sur de beaux andalous, et enveloppés de leurs manteaux de velours bleu, sur lesquels étaient brodés des Croix de Calatrava. Ensuite venait un palanquin chinois porté par huit insulaires des Molaques. On voyait dans le palanquin une jeune Dame richement vêtue, et un jeune homme, caracolait d'un air galant près de ses portières.

Puis venait une jeune personne couchée, et même évanouie dans une litière, et un prêtre monté sur une mule, jettait de l'[e]au bénite sur la jeune personne et paraissait l'exorciser. Puis venait une longue file d'hommes de toutes les nuances, depuis le noir d'ebene jusqu'au brun olive ; car il n'y en avait pas de plus blanc.

Tant que la troupe defilait, nous ne pensâmes point à demander quels gens ce pouvait être ? Mais lorsque le dernier fut passé, Rebecca dit : “ En vérité, nous aurions bien du demander qui c'est ”

Comme Rebecca faisait cette réflexion, j'aperçus un homme de la troupe qui était resté en arriere. Je me hasardai à descendre à travers les rochers et je courus apres le traineur. Celui-ci se mit à genoux et me dit, d'un air tres effrayé : “ Seigneur Voleur, votre grace voudra bien avoir pitié d'un Gentil homme qui est né au milieu des mines d'or et qui n'a pas un sol. ”

Je lui répondis que je n'étais pas un voleur, et que je voulais seulement savoir les noms des illustres Seigneurs que j'avais vu passer.

“ Si ce n'est que cela (dit l'américain en se relevant) je vais vous satisfaire. Si vous voulez nous monterons sur ce rocher avancé, d'où nous découvrirons toute la ligne que la caravane suit dans la vallée. D'abord votre Seigneurie voit ces hommes singulièrement vêtus, qui ouvrent [cahier] 10 la marche. Ce sont des montagnards de Cusco et Quitto, chargés du soin de ces belles vigognes, que mon maitre compte offrir à Sa Majesté le Roi des Espagnes et des Indes.

Les Nègres sont tous esclaves, ou plutôt ils ont été les esclaves de mon maitre ; car la terre d'Espagne ne souffre pas plus l'esclavage que l'hérésie, et du moment où ils ont touché cette terre sacrée, les noirs sont libres comme vous et moi.

Ce vieux Seigneur, que vous voyez¹ à droite est le Comte de Penna Velez, propre neveu du fameux Vice-roi de ce nom et grand de première classe

Cet autre vieux Seigneur est Don² Alonzo marquis de Torres Rovellas, fils d'un marquis de Torrès et devenu l'époux de l'héritière des Rovellas Ces deux Seigneurs ont toujours vécu dans la liaison la plus intime, qui va devenir encore plus étroite, par le mariage du jeune Penna Velez avec la fille unique de Torrès Rovellas. Vous voyez d'ici ce couple charmant Le jeune epoux monté sur ce superbe piafeur, et la promise dans ce palanquin, qui est un présent que le Roi de Borneo a fait autrefois au feu Viceroi de Penna Velez.

Enfin la jeune fille portée dans cette litiere et qu'un prêtre exorcise, m'est aussi inconnue qu'à vous. Hier matin un mouvement de curiosité me fit aller à une potence, qui n'était pas loin du grand chemin. J'y ai trouvé cette jeune personne couchée entre deux pendus. J'ai appelé tout le monde pour leur montrer cette singularité. Le Comte mon Seigneur, voyant que cette jeune personne vivait encore, la fit transporter dans le lieu, où nous avons passé la nuit. Il a même décidé qu'on y passerait tout le jour, afin que la malade put être soignée. Et véritablement elle le mérite ; car c'est une beauté parfaite. Aujourd'hui l'on s'e[s]t hasardé à la placer dans cette litiere ; mais elle y tombe de syncope en syncope.

Ce Gentil homme qui suit la litiere est Don Alvar Massa Gordo, premier cuisinier, ou plutôt maitre d'hotel du Comte.

¹ que vous voyez *surch.* : est Don Alon

² est Don *surch.* : que vou

Près de lui vous voyez Lemado le pâtissier, Lecho le confiseur...

— Ah ! Monsieur lui dis-je c'est déjà plus que je ne veux savoir.

— Enfin (ajouta-t-il) celui qui ferme la marche, et qui a l'honneur de vous entretenir, est Don Gonzalve de Hierro Sangré, Gentil homme Péruvien, issu des Pizarres et des Almagres et l'héritier de leur valeur. ”

Je remerciai l'illustre Péruvien, et je rejoignis ma société, à qui je fis part de ce que j'avais appris. Nous retournâmes tous au camp, et nous dîmes au chef Bohémien, que nous avions vu son petit Lonzeto, et la fille de cette jeune Elvire, dont il avait pris la place auprès du Viceroi. — Le Bohémien nous répondit que depuis longtems leur projet etait de quitter l'Amérique, qu'ils avaient abordé le mois passé à Cadix, qu'ils étaient partis la semaine dernière et qu'ils avaient passé deux nuits sur les bords de Guadalquivir¹ assez près de la potence des freres Zoto, où ils avaient trouvé une jeune fille couchée entre les deux pendus. Ensuite il ajouta : “ J'ai lieu de croire que cette jeune personne n'appartient en rien aux Gomelez et je ne la connais pas du tout.

— Eh quoi (m'écriai-je avec surprise) cette jeune fille, n'est point un instrument des Gomelez et cependant elle se trouve sous le gibet. Les obsessions seraient-elles véritables ?

— Peut-être dit le Bohémien.

— Il faudrait (dit Rebeca) arrêter ici ces voyageurs pendant quelques jours.

— J'y ai déjà pensé (reprit le Bohémien) et cette nuit je leur ferai voler la moitié de leurs vigognes. ”

FIN DU QUATRIEME DÉCAMERON

¹ *Surch. aut.* : Guadalkivir

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Quatrième décaméron. **[4 MP]**

Description

Manuscrit autographe, propriété de la famille Potocki.

Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 16 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 53.

[QUATRIÈME DÉCAMÉRON¹]

Il paroît que les prophéties furent à-peu près oubliées sous l'Empire des Macédoniens, aussi n'a t'on regardé comme Messie aucun des Machabées, qui pourtant avoient delivré leur pays de l'opression des étrangers. Leurs descendants qui portèrent le titre² de Roi, ne passerent pas non plus pour avoir été anoncés par les prophetes.

Mais il en fut autrement sous le vieux Herode, les courtisans de ce Prince, après avoir epuysé pendant quarante [ans] toutes les flateries qui lui pouvoient plaire, finirent par lui prouver qu'il etoit le Messie anoncé par les prophetes. Herode fatigué de tout excepté du pouvoir supreme, dont il devenoit tous les jours plus jaloux, crut trouver dans cette opinion, un moyen de reconnoitre, ceux qui lui etoient dévoués. Ses amis formerent donc une secte d'herodiens, dont le chef fut le fourbe Sédékias frere cadét de ma grande mere. Vous jugez bien que mon grand pere et son ami Dellius, ne songerent plus à s'établir à Jérusalem. Ils firent faire un petit cofret de bronze, y renfermerent le contrat de vente de la maison de Hillel, son obligation de³ trente mille Dariques ; avec une cession que Dellius en fesoit à mon pere Mardochée. Puis ils y mirent leur cachet et se promirent de n'y plus penser tant que les circonstances ne seroient pas plus favorables.

Herode mourut et la Judée fut en proye aux plus déplorables divisions, trente chefs de parti se firent oindre, et furent autant de Messie.

Quelques années apres Mardochée epousa la fille d'un de ses voisins, et moi unique fruit de leur union, je vins au monde dans la derniere année d'Auguste. Mon grand pere voulut avoir la satisfaction de me circoncire lui meme, et il ordonna les aprêts d'une fete assés pompeuse, mais il avoit l'habitude de la retraite. Le mouvement qu'il dut donner à cette occasion, et sans doute aussi son grand age, furent les premières causes d'une maladie, qui le conduisit au tombeau, dans peu de semaines. Il rendit le dernier soupir entre les bras de Dellius, en lui recomendant de nous conserver le cofret de bronze, et d'empêcher que le méchant ne jouisse des fruits de sa sceleratesse. Ma mere dont les couches, n'avoient pas été heureuses ne survécut à son beau pere, que de quelques mois.

Dans ce tems là les juifs avoient coutume de prendre des noms Grecs ou Persans. Je fus apellé Assuérus. C'est aussi sous ce nom que je me suis fait connoitre, à Lubec, à Antoine Collérus en l'année 1603, comme on peut le voir dans les écrits de Duduléus et j'ai pris aussi ce nom à Cambridge en l'année 1710, comme on peut le voir dans les ouvrages du judicieux Tenzelius.

“ Monsieur Assuerus (dit Velasquez) Il est aussi question de vous dans le *Théatrum Europeum*.

— Cela se peut bien dit le Juif je ne suis que trop connu, depuis que les Cabalistes se sont avisés, de m'aller chercher, jusqu'au fond des déserts de l'Afrique. ”

¹ Ce manuscrit aut. est composé de 7 cahiers de 12 f. ; au premier et au dernier, 6 f. ont été déchirés, soit 72 f. et une garde.

Le filigrane est : J LARKING 1805

Au revers de la couverture, une étiquette avec la cote : B.III.2.25. Inv. 2801.

Sous l'étiquette, Potocki a écrit : “ et metant deux petits points ou bares pour dire qu'elle est sure ”.

Plus bas, une main étrangère a écrit : “ 4. Cahier ”, et au crayon : “ N. 27. / 4. *Décameron* Trente et unième journée-Quarantième journée. / “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” / V ”.

La garde et le premier f. sont déchirés.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

² *Surch.* : nom

³ *Biffé* : quatre mille

Je pris alors la parole, et je demandai au Juif. Quel charme il pouvoit trouver à ces contrées desertes.

“ C’est (me répondit-il) de n’y point voir d’hommes. Et si j’y rencontre quelque voyageur égaré, ou bien une famille cafres. Je connois le repaire de la Lyone nourissant ses petit. Je la conduis vers sa proye, et j’ai le plaisir de la voir dévorer à mes yeux.

— Monsieur Assuérus (dit Velasquez) vous me semblez avoir un assés mauvais caractere.

— Je vous en avois prévenu, (dit le cabaliste) C’est le plus grand coquin du monde.

— Si tu avois vécu dix huit siecles (dit le vagabond) tu ne vaudrois pas mieux que moi.

— J’espere bien vivre plus longtems et valoir mieux que toi (dit le Cabaliste) Mais laisses là tes reflexions désobli- [*sic*] et reprends la suite de ton histoire. ” Le Juif ne répliqua plus et reprit en ces termes le fil de son récit

Le vieux Dellius resta pres de mon pere que tant de pertes avoient accablé. Ils continuerent à vivre dans la retraite. Mais Sedekias n’étoit pas tranquille. La mort d’Hérode l’avoit privé d’un sur apuy. La crainte de nous voir arriver à Jerusalem, le tourmentoit sans cesse. Il resolut de nous sacrifier à son repos. Tout aussi sembloit favoriser ses desseins. Car Dellius perdit la vue et mon pere, qui l’aimoit beaucoup se renferma dans sa [retraite] plus qu’il n’avois jamais fait. Six années se passerent ainsi.

Un jour on vint nous dire que la maison atenante à la notre, venoit d’etre achetée par des juifs de Jérusalem, et qu’elle étoit remplie de gens de mauvaise mine, qui avoient l’air, d’assassins. Mon [père] aimant naturellement la retraite, trouva dans cette circonstance de nouveaux motifs pour ne point sortir

Je ne sais quel bruit dans la caravane interrompit le récit du Juif errant. Il en profita pour s’évader, et bientôt nous arrivames au gîte. Notre repas étoit préparé, et meme servi. Nous mangeames avec l’apetit ordinaire aux voyageurs. Et lorsque l’on eut oté la nape, Rebéca s’adressant au Bohemien lui dit. “ Lorsque l’on est venu nous interrompre, vous nous disiés, je crois, que les deux dames s’etant assurées de n’etre point [vues], traverserent la rue pour entrer dans la maison du chevalier de Toledé ” Le Chef Bohemien voyant, que l’on desiroit avoir la suite de son histoire, en reprit le fil, en ces termes.

SUITE DE L’HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

J’ateignis les deux dames comme elles étoient encore sur l’escalier, et leur ayant montré les echantillons, et rendu compte de la comission¹

mais si pale et défait qu’à peine on pouvoit le reconnoitre. Il fit sa priere et demanda un confesseur

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son récit, on le vint interrompre. Il fut obligé de nous quiter et l’on se sépara.

TRENTE DEUXIEME JOURNÉE

On se remit en voyage d’assés bonne heure. On suivit un chemin qui nous conduisit dans les vallées les plus intérieures de la chaine. Et au bout d’une heure, l’on aperçut le Juif Assuerus, qui vint

¹ Les 5 f. qui suivent ont été déchirés.

prendre sa place entre Velasquez et moi, et qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT.

Un jour l'on nous anonça un gréfier Romain. Il fut introduit et nous anonça que mon pere etoit aculé de haute trahison, et d'avoir voulu livrer l'Egypte aux Arabes. Lorsque le Romain fut parti Dellius dit à mon pere " Mon cher Mardochée, il est inutile de vouloir vous justifier, car chacun est bien convaincu, de votre innocence. Mais, il vous en coutera, la moitié de votre bien, et il faut le donner de bonne grace. " Dellius avoit raison cette affaire couta, la moitié de notre bien.

L'année suivante, mon pere sortant le matin de ches lui, trouva devant sa porte un homme assassiné, qui sembloit respirer encore. Mon pere le fit transporter dans sa maison, et voulut le rapeller à la vie. Mais il vit aussitot entrer chés lui des hommes de la justice avec tous les habitants de la maison voisine, au nombre de huit, qui jurèrent tous avoir vu mon pere assassinant cet homme. Mon pere passa six mois en prison et n'en sortit, qu'après avoir sacrifié l'autre moitié, de son bien. C'est à dire tout ce qui lui en restoit.

Sa maison lui restoit encore. Mais il y etoit à peine rentré. Que le feu prit chez ses méchants voisins. C'etoit la nuit, les voisins pénétrèrent chez¹ nous, enleverent tout ce qu'ils purent et mirent le feu partout où il n'étoit pas encore

Au lever du soleil, notre maison n'étoit plus qu'un monceau de cendres, où l'on voyoit se trainer l'aveugle Dellius, avec mon pere qui me tenoit dans ses bras et déplorait son malheur.

Lorsque les boutiques furent ouvertes, mon pere, me donna la main, et me conduisit, ches le boulanger, qui nous avoit fourni, jusqu'alors. Cet homme parut emu de compassion et nous donna trois pains. Nous retournames aupres de Dellius, qui nous dit que pendant notre absence, un homme qu'il n'avoit pu voir, lui avoit dit " O Dellius, puissent vos malheurs retomber sur la tete de Sedékias. Pardonnés à ceux qu'il a employé. Nous etions payés pour vous faire périr, et nous avons épargné vos jours. Tenes voici de quoi, vous soutenir quelque tems. " Alors cet homme lui avoit remis une bourse avec cinquante pieces d'or.

Ce secours inatendu fit plaisir à mon pere. Il etendit gayment sur les cendres, un tapis à demi-brulé, mit les trois pains dessus, et alla chercher de l'eau dans un vase de terre à moitié brisé. J'avois alors sept ans, je me rapelle d'avoir partagé avec mon pere ce moment de gaité, et d'avoir été avec lui à la citerne. J'eus aussi ma part du déjeuné.

Nous² avions a peine commencé ce repas, que nous vimes venir un enfant de mon age qui pleuroit et nous demanda du pain. " Je suis (nous dit il) fils d'un soldat Romain, et d'une femme de Syrie, qui est morte en me mettant au [monde] les femmes des soldats de la meme, cohortes, les vivandieres m'ont donné le sein tour à tour. L'on y a joint aparament quelque autre nourriture. Car enfin me voila. Mais mon pere envoyé contre un parti de pasteurs, n'en n'est plus revenu, et tous ses camarades y sont resté. Le pain, que l'on m'avoit laissé a fini hier. J'ai voulu en demander par la ville j'ai trouvé toutes les portes fermées. Mais comme vous n'avez plus ni porte ni maison, j'espere que vous ne me refuserés pas. "

Le vieux Dellius qui ne manquoit aucune occasion de faire de la morale, lui dit " Il n'y a donc point d'homme tellement misérable qu'il ne puisse encore [être] bon à quelqu'un. Tout comme il n'y en n'a point de si puissant qu'il n'aye encore besoin des autres. Oui mon enfant sois le bien venu. Partage avec nous le³ pain de la misere. Quel est ton nom ?

— Je m'apelle Germanus, dit l'enfant.

— Puisse tu vivre longtems, reprit Dellius. " et cette espece de bénédiction est devenue une

¹ *Biffé* : lui

² *Biffé* : dej

³ *Biffé* : bien de

prophétie car cet enfant a bien longtemps vécu, et vit encore à l'heure qu'il est à Venise, où il est connu sous le nom du chevalier de Saint-Germain.

“ Je le connois beaucoup (dit Uzeda) il a quelques connoissances cabalistiques. ”

Ensuite le Juif poursuivit en ces termes.

Lorsque nous eumes déjeuné, Dellius demanda à mon pere si l'on avoit forcé la porte de la cave ? Mon pere répondit que, la porte étoit fermée, comme elle l'avoit été avant l'incendie. Et que les flames n'avoient même pu détruire la voute, qui étoit au-dessus de la porte de la cave. “ Eh bien (dit Dellius) prenez deux piéces d'or de la bourse, que l'on m'a donnée louez des ouvriers, et construisez une cabanne autour de la voute. On pourra sûrement employer quelques débris de l'ancienne maison. ” L'on trouva en effet quelques poutres, et quelques planches encore entières. On les joignit comme l'on put. On couvrit le tout de branches de palmiers. On le tapissa de nattes et nous eumes un abri commode. La nature n'en demande pas davantage dans nos heureux climats. La plus légère apparence d'un toit suffit sous un ciel aussi pur. Et la plus légère nourriture y est aussi la plus saine. Ainsi l'on peut dire avec raison [que la misère] n'est point dans les pays chauds aussi à redouter que dans les contrées septentrionales.

Tandis que l'on travailloit à notre habitation Dellius porta une natte sur la rue, s'assit et joua un air sur la cithare phénicienne. Ensuite il chanta une grande ariete qu'il avoit autrefois composée pour Cléopâtre. Sa voix plus que sexagénaire eut néanmoins le pouvoir de rassembler autour de nous une¹ foule de gens qui trouvoient du plaisir à l'entendre. Lorsqu'il eut fini son ariete, il dit “ O citoyens d'Alexandrie. Faites l'aumône au pauvre Dellius que vos peres ont vu, premier musicien de Cléopâtre, et favori d'Antoine. ” Ensuite le petit Germanus porta à la ronde une petite écuelle de terre, ou chacun mis son offrande.

Dellius se fit une loi, de ne chanter et mandier qu'une fois par semaine. Ces jours là tout le quartier s'y rassembloit, et l'on ne retournoit chez soi qu'après nous avoir laissé d'abondantes aumones. Nous ne les devons pas uniquement à la voix de Dellius mais beaucoup aussi, à sa conversation, qui étoit gaye instructive et remplie d'anecdotes. Notre destinée étoit donc assez supportable. Cependant mon pere s'étant trop affecté de cette suite d'infortunes, tomba dans une maladie de langueur, qui le conduisit au tombeau, dans moins d'une année. Nous restames alors uniquement confiés, aux soins de Dellius, et réduits à vivre, de ce que lui raportoit sa voix déjà si vieille et cassée. Une grosse toux suivie, d'un enrouement complet nous ôta cette ressource des l'hiver suivant. Mais je fis alors un petit héritage d'un parent mort à Peluse. La somme se monta à cinq cent piéces d'or, ce n'étoit pas le tiers de ce qui m'en revenoit. Mais Dellius dit que la justice n'étoit pas faite pour le pauvre, et qu'il devoit se contenter de ce que l'on lui acorderoit à titre de grace. Il s'en contenta donc en mon nom, mais il fit si bien valoir cet argent qu'il a suffi à mon entretien pendant tout le tems de mon enfance.

D'ailleurs Dellius ne négligea point mon éducation non plus que celle du jeune Germanus. Nous restions alternativement auprès de lui. Les jours où je n'étois pas de service. Je fréquentois une petite école juive dans le voisinage. Et les jours où Germanus étoit libre, il suivoit les leçons d'un pretre d'Isis appelé Chérémon. Dans la suite on le fit porte-flambeaux aux mystères de la Deesse, et il me charmoit par les descriptions qu'il me faisoit de ces ceremonies.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de son récit nous arrivames au gîte, et il se perdit dans les montagnes — Sur le soir comme nous nous trouvions rassemblés et que le chef Bohémien paroissoit de loisir, Rebeca lui demanda la suite de son histoire, et il en reprit le fil en ces termes.

¹ Biffé : gra

Le Chevalier de Toledé avoit apurement laissé beaucoup de pechés s'accumuler sur sa conscience car il tint tres longtems le confesseur. Il le quita baigné de larmes, et sortit de l'église en donnant toutes les marques de la plus profonde contrition. En traversant le portail, il m'aperçut et me fit signe de le suivre.

Il étoit tres grand matin, et les rues, étoient encore desertes. Le Chevalier prit les premières mules de louage que nous rencontrames et nous sortimes de la ville. Je lui observai que ses gens concevroient de l'inquietude d'une trop longue absence. " Non (me repondit il) ils sont prevenus et ne m'atendront point.

— Monsieur le Chevalier (lui dis je alors) permettés moi de vous faire une observation. La voix que nous avons entendue hier, vous a dit une chose que vous eussiez tout aussi bien trouvé dans votre Catechisme. Vous vous etes confessé sans doute l'on ne vous a pas refusé l'absolution. Mettés si vous le voules quelque reforme dans votre conduite. Mais ne vous affligés pas comme vous le faites.

[cahier] 2

— Ah mon ami (dit le Chevalier) Quant une foix l'on a entendu la voix des morts, l'on n'a pas longtems à rester avec les vivants " Je compris alors que mon jeune patron croyoit mourir bientôt et qu'il s'étoit affecté de cette idée. J'en eus pitié, et je pris la résolution, de ne le point quitter

Nous entrames dans un chemin peu fréquenté qui traversoit une contrée assés sauvage, et nous conduisit à la porte d'un couvent de Camaldules. Le Chevalier paya ses muletiers, puis il sonna. Un moine se fit voir. Le Chevalier se nomma et demanda la permission de faire une retraite, de quelques semaines.

On nous conduisit dans un hermitage situé au bout du jardin. Et l'on nous fit entendre par signes qu'une cloche¹ nous anonceroit l'heure du refectoire. Notre cellule étoit fournie de livres de dévotion, dont la lecture devint la seule occupation du chevalier. Quant à moi je trouvai un camaldule qui pechoit à la ligne. Je me joignis à lui et se fut mon seul amusement.

Le silence qui fait partie de la regle des Camaldules, ne me déplut pas trop le premier jour mais dès le troisieme il m'étoit devenu insupportable pour ce qui est du Chevalier, sa mélancolie augmentoit de jour en jour, et bientôt même il cessa tout à fait de parler.

Nous etions dans ce couvent depuis huit jours, lorsque j'y vis arriver un de mes camarades du portail de saint Roc. Il me dit qu'il nous avoit vu monter sur nos mules de louage, et qu'ayant ensuite rencontré le même muletier. Il avoit su de lui, le lieu de notre retraite. Il m'aprit en meme tems que le chagrin de m'avoir perdu, avoit en partie dispersé la petite troupe, et que lui s'étoit mis au service d'un négociant de² Cadix tombé malade à Madrid, qui ayant eu par un triste accident, les bras et les jambes fracassées, avoit besoin de monde pour le servir.

Je lui dis que je ne pouvois plus me supporter chez les Camaldules, et que je le priois de prendre ma place auprès du chevalier seulement pendant quelques jours.

Il me répondit qu'il le feroit volontiers, mais qu'il craignoit de manquer, au négociant de Cadiz, qui l'avoit pris à son service. Qu'on l'avoit engagé sous le portail saint Roc, et qu'une pareille action, pouroit faire tort à la société qui s'y rassembloit.

Je lui répliquai que je pouvois prendre sa place ches le négociant. J'avois d'ailleurs su prendre de l'autorité, et celui-ci ne crut pas devoir me résister. Je le menai chez le Chevalier, auquel je dis que des affaires importantes, me forçoient à retourner passer quelques jours à Madrid, et que pour ce tems là je lui laisserois un camarade, dont je répondois comme de moi meme — Le Chevalier qui ne parloit point me fit comprendre par signes qu'il consentoit à l'échange.

J'allai donc à Madrid, et je me rendis aussitot à l'auberge, que m'avoit indiquée mon compagnon³,

¹ Interl.

² Biffé : Madrid

³ Interl.

mais je trouvai que l'on avoit transferé le malade chez un fameux medecin, qui demouroit dans la rue saint Roc. Je n'eus point de peine à le trouver. Je dis que j'étois venu à la place de mon Camarade Chiquito, que je m'apellois Avarito et que je rendrois les mêmes services, et avec la même fidélité.

On me répondit que mes services, seroient acceptés mais qu'il falloit tout de suite que j'allasse dormir, parce que j'aurois à veiller le malade pendant plusieurs nuits de suite. Je dormis donc, et le soir je me presentai pour entrer en fonction. On me conduisit chez le malade, que je trouvai etendu sur son lit, dans une attitude fort gênante, et ne pouvant faire usage d'aucun de ses membres à l'exception de la main gauche. C'étoit d'ailleurs un jeune homme d'une figure interessante, et il n'étoit pas proprement malade. Mais ayant eu les membres fracturés, il y¹ ressentoit de grandes douleurs. J'essayai de lui faire oublier ses souffrances, en l'amusant et le distrayant [*sic*] autant qu'il m'étoit possible, enfin je fis si bien, qu'il consentit à me raconter son histoire ce qu'il fit en ces termes.

HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

Je suis le fils unique, de Gaspard Soarez, le plus riche négociant de Cadiz. Mon pere dont l'humeur est naturellement austere et rigide, exigeoit que je ne fusse occupé que des affaires du comptoir. Il ne vouloit point que je prisse part aux amusements, que se permettent volontiers les fils des premières maisons de Cadiz. Désirant lui complaire en tout, je fréquentois peu, le spectacle, et je n'étois jamais de ces grandes parties de plaisir, auxquelles dans les villes de commerce l'on consacre la plus part des jours de dimanche

Cependant comme l'esprit a besoin de delassement² j'en cherchai dans la lecture de ces livres agréables mais dangereux que l'on connoit sous le nom de romans. Le gout que j'y pris me donna beaucoup de dispositions à la tendresse. Mais comme je sortois peu, et qu'il ne venoit pas de femmes chez nous, je n'avois pas d'ocasion de disposer de mon cœur.

Mon pere se trouva avoir des affaires à la cour et crut que ce seroit une bonne ocasion de me faire voir Madrid. Il m'anonça donc le projet qu'il avoit formé de m'y envoyer. Je fus loin de m'y opposer. J'étois charmé de pouvoir respirer un air plus libre, hors des grilles du comptoir, et de la poussiere de nos magasins.

Lorsque l'on eut fait tous les préparatifs du voyage, mon pere me fit venir dans son cabinet, et me tint ce discours. " Mon fils vous allez dans un pays où les négociants ne jouent point comme à Cadiz le premier role. Et ils ont besoin d'une conduite tres grave et decente, pour n'y point voir ravaller un etat qui les honore, puisse qu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie ainsi qu'à la force³ réelle du Monarque. Voici donc trois préceptes que vous observeres fidelement sous peine d'encourir mon indignation.

Premierement je vous ordone d'éviter la conversation des nobles. Ils croyent nous honorer lors qu'ils nous adressent la parole, et nous disent quelques mots. C'est une erreur dans la quelle il ne faut point les laisser, puisque notre gloire est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire

Secondement je vous ordonne de vous faire apeller Soarez tout court, et non pas Don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à la gloire d'un négociant. Elle consiste toute entiere, dans l'étendue de ses relations, la sagesse de ses entreprises.

Troisiemement, je vous defens de jamais tirer l'épée. L'usage le voulant, je consens à ce que vous en portés une. Mais vous devés vous rappeler que l'honneur d'un négociant, consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements. Aussi n'ai je jamais voulu, que vous prissies une seule lecon, de l'art dangereux de l'Escrime.

Si vous contreveniés à quelqu'un de ces trois points vous encoureriés par la meme mon

¹ *Biffé* : souffroit de grand

² *Biffé* : j'en cherchois

³ *Surch.* : gloire

indignation. Mais il en est un quatrième sur lequel, vous devez aussi m'obéir, sous peine d'encourir non seulement mon indignation, mais encore ma malédiction, celle de mon père, et celle de mon grand père, qui est votre bisayeul¹, et le premier auteur de notre fortune. Ce point important est de n'avoir jamais de relation directe ni indirecte avec la maison des frères Moro Banquiers de la Cour.

Les frères Moro jouissent à juste titre de la réputation, d'être les plus honnêtes gens du monde, et cette défense de ma part a droit de vous surprendre, mais votre surprise cessera lors que vous saurez les griefs que notre maison a contre eux. C'est pourquoi je veux en peu de mots, vous faire notre histoire.

HISTOIRE DE LA MAISON SOAREZ

L'auteur de notre fortune fut Inigo Soarez qui après avoir passé sa jeunesse à courir les mers prit ensuite une part considérable dans l'apaltes des mines du Potosi, et fonda une maison de commerce à Cadix.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de son histoire, Velasquez tira ses tablettes et y fit quelques notes. Alors le narrateur s'adressa à lui, et lui dit " Monsieur le Duc a peut-être l'intention de faire quelque intéressant calcul, et mon récit pourroit l'en distraire.

— Point du tout (répondit Velasquez) C'est au contraire votre histoire qui m'occupe. Ce Monsieur Inigo Soarez, aura peut-être rencontré en Amérique, quelqu'un qui lui racontera l'histoire, de quelqu'un qui aura aussi une histoire à raconter. Pour m'en tirer j'ai imaginé une échelle [de] relation, assez semblable à celle dont on se sert pour les suites récurrentes, appelées ainsi parce que l'on y recourt aux premiers termes. Continués donc s'il vous plaît " Le Bohémien poursuivit en ces termes.

Innigo Soarez ayant une maison à fonder, rechercha l'amitié des principaux négociants de l'Espagne. Les Moro jouoient des lors un grand rôle. Il les informa de l'intention où il étoit de former avec eux des relations suivies. Il obtint leur consentement et pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut pas son indignation, lors qu'il reçut sa lettre de change accompagnée d'un protest. Par la poste suivante il reçut une lettre remplie d'excuses. Rodrigue Moro lui écrivoit, s'être trouvé à Saint Ildephonse auprès du ministre, et que la lettre d'avis d'Anvers ayant retardé son premier commis n'avoit pas cru devoir s'écarter de la règle, établie dans ses comptoirs. Que cependant il n'y avoit pas de réparations aux quelles il ne se prêta. Mais l'offense étoit faite. Innigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant, il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux

Ruyz Soarez mon père fut longtemps obéissant au sien. Mais de grandes banqueroutes, qui diminuèrent inopinément le nombre des maisons de commerce, le forcèrent pour ainsi dire à avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir. Je vous ai dit que nous avions une grande part à l'Apaltes des mines du Potosi. Cette circonstance mettant entre nos mains beaucoup de lingots, nous avions l'habitude d'en faire nos paiements. Pour cela nous avions des caisses, qui contenoient chacune cent livres d'argent, c'est à dire une valeur de deux mille sept cent cinquantes cinq piastres fortes. Ces caisses dont vous avez encore pu voir quelques unes, étoient garnies en fer, et munies de cachets de plomb, à la marque de notre maison. Chaque caisse avoit son numéro. Elles alloient aux Indes, revenoient en Europe, alloient en Amérique, sans que personne songea à les ouvrir, et chacun les recevoit en paiement avec le plus grand plaisir. Elles étoient fort connues à Madrid même. Cependant quelqu'un ayant un paiement à faire à la maison Moro y porta quatre de ces caisses, et le Chef du comptoir, non seulement les fit ouvrir, mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux arriva à Cadix, mon père en conçut la plus vive indignation. A la vérité par la poste suivante, il reçut² une lettre d'Antoine Moro fils de Rodrigue. La lettre étoit remplie d'excuses.

¹ *Surch.* : ayeul

² *Biffé* : d'Antoine

Rodrigue escrivoit qu'il avoit été mandé à Valadolid, où se tenoit la cour. Qu'à son retour il avoit été bien fâché de ce qu'avoit fait son commis, qui etant étranger ne connoissoit pas les¹ usances de l'Espagne. Mon pere ne se contenta point de ces excuses, il rompit tout commerce avec les Moro, et en mourant il me recomanda de n'avoir aucune relation avec eux.

Longtems je me montrai obéissant et je m'en trouvai bien. Enfin des circonstances particulieres me réunirent avec les Moro. J'oubliai ou plus tot je n'eus pas toujours assés présentes les dernieres leçons de mon pere, et vous verres ce qui m'en arriva.

Quelques affaires en cour m'obligeant d'aller a Madrid, j'y fis connoissance avec un certain Livardez, négociant retiré qui vivoit de la rente qu'il tiroit de² capitaux considerables diversement placés. Cet homme avoit dans le caractère quelque chose qui convenoit au mien. Notre liaison etoit déjà tres intime lorsque j'appris que Livardez, etoit oncle maternel de Sanche Moro, alors chef de cette maison.

J'aurois du rompre tout de suite, avec Livardez. Je ne le fis point, tout au contraire, ma liaison avec lui devint plus étroite. Un jour Livardez me dit que sachant avec quelle intelligence je fesois le commerce des Philippines, il vouloit y metre un milion, à titre de comandite — Je lui représentai, qu'étant oncle des Moro, il devoit plustot leur confier ses fonds. “ Non (me répondit il) je n'aime point à avoir des affaires d'interet avec mes proches ” Enfin il sut me persuader, et il y eut d'autant moins de peine, que véritablement je n'entrois par la dans aucune relation avec les Moro. — De retour à Cadiz, j'ajoutai un navire aux deux, que j'envoyois tous les ans aux Philipines, et puis je n'y pensai plus.

L'année suivante le pauvre Livardez mourut, et Sanche Moro, m'écrivit que son oncle ayant placé un milion chez moi, il me prioit de le lui renvoyer. Peut-etre auroi je du l'informer de nos conditions et de la comandite, mais je ne voulois avoir aucune relation, avec cette maison maudite, et je renvoyai simplement le milion.

Au bout de deux ans mes vaissaux revinrent et le capital que j'y avois mis avoit triplé. Il revenoit donc encore deux millions au défunt Livardez. Il falut donc bien alors entrer en correspondance avec les Moro. Je leur escrivis que j'avois deux millions à leur remettre.

Ils me répondirent que le capital avoit été encaissé deux ans auparavant, et que c'étoit une affaire dont ils ne vouloient plus entendre parler. — Vous juges bien mon fils que je ne pus qu'être sensible à un affront aussi sanglant. car c'étoit absolument vouloir me faire présent de deux millions. J'en parlai à quelques négociants de Cadiz qui me dirent que les Moro, avoient raison et qu'ayant encaissé le Capital, ils n'avoient plus de droit aux profits que j'avois fait. Moi je m'ofris à prouver par des papiers authentiques, que le capital de Livardez etoit reellement sur les vaissaux, et que s'ils avoient peri j'aurois eu droit de me faire rendre le milion que j'avois donné. Mais je vis bien que le nom Moro, en imposoit, et que si j'avois demandé une jonte de négociants leur parere m'eut été défavorable.

Je consultai un avocat, qui me dit, que les Moro, ayant retiré ce capital sans la permission de leur oncle qui étoit mort, et moi l'ayant employé selon l'intention du dit oncle, le dit capital, etoit encore reellement ches moi, et que le milion que les Moro avoient encaissé, etoit³ un autre milion, qui ne pouvoit avoir aucun rapport avec celui la. — Mon avocat me conseilla d'assigner les Moro à l'audience de Seville. Je le fis, je plaidai six ans, et il m'en couta cent mille piastres, malgré tout cela je perdis mon proces et les deux millions me sont restés.

J'eus d'abord envie d'en faire quelque fondation pieuse, mais je craignis que les mérites n'en retombassent en partie, sur ces maudits Moro. Je ne sais encore ce que je ferai de cet argent. En attendant, quand je fais mon bilan general de doit et avoir, je mes dans l'avoir deux millions de moins. — Vous voyés donc mon fils que j'ai des motifs sufisant pour vous defendre toute relation avec les Moro. ”

¹ *Biffé* : usag

² *Biffé* : div

³ *Biffé* : encore rellem

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler et chacun s'en alla de son côté.

TRENTE TROISIEME JOURNÉE

Nous nous remimes en marche, et bientôt nous fumes rejoints par le juif errant qui reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Nous croissions donc, non pas sous les yeux du bon Dellius qui n'en n'avoit plus, mais protégés par sa prudence et dirigés par ses bons avis. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis, et l'âge de l'enfance est le seul temps de ma vie, dont je me rappelle avec quelque plaisir. J'aimois Dellius comme mon père et je m'étois fort attaché à mon ami Germanus. J'avois cependant avec celui-ci de fréquentes disputes, et toujours sur le même sujet qui étoit la religion. Imbu des principes intolérants de la Synagogue, je ne cessois de lui répéter " Vos idoles ont des yeux mais elles ne voyent point, elles ont des oreilles mais elles n'entendent point. Un orfèvre les a fondues. Les souris y font leur nid. " Germanus me répondoit toujours que les idoles n'étoient point regardées comme des Dieux, et que je n'avois aucune idée de la religion des Egyptiens

Cette réponse, à force d'être répétée excita ma curiosité. Je priai Germanus d'engager le prêtre Chérémon à m'instruire lui-même dans sa religion. Ce qui ne pouvoit se faire qu'en secret, car si on l'eut su à la Synagogue, j'aurois eu l'affront d'être excommunié. Germanus étoit fort aimé de Chérémon qui lui accorda facilement ma demande, et dès la nuit suivante je me rendis, dans un bosquet voisin du temple d'Isis. Germanus me présenta à Chérémon qui après m'avoir fait assoir auprès de lui, joignit les mains, se recueillit, et prononça la prière suivante, en langue vulgaire de la basse Egypte que j'entendois parfaitement.

PRIERE EGYPTIENNE

O mon Dieu père de tout
Dieu saint tu te manifestes aux tiens
Tu es le Saint qui a tout fait par la parole,
Tu es le Saint dont la nature est l'image
Tu es le Saint que la nature n'a point créé
Tu es le Saint plus fort que toute puissance
Tu es le Saint plus grand qu'aucune élévation,
Tu es le Saint meilleur que toute louange,
Reçois le sacrifice de grâces de mon cœur et de mes paroles
Tu es ineffable et le silence est ta prédication

Tu as aboli les erreurs contraires à la vraie connoissance. Approuve moi, renforce moi, et fais participer à cette grâce, ceux qui sont encore dans l'ignorance, aussi bien que ceux qui te connoissent, et qui sont par ta sainte fraternité et mes enfants. Je crois en toi, je le confesse hautement. Je m'élève à la vie, ainsi qu'à la lumière. Je veux participer à ta sainteté et c'est toi qui m'en inspires le désir.

Lorsque Chérémon eut fini sa prière, il se tourna vers moi, et me dit. " Mon enfant vous voyez, que

nous reconnoissons ainsi que vous, un Dieu qui créa le monde, par la parole. La priere que vous venés d'entendre est tirée du Pimander livre que nous attribuons à Thot trois fois grand dont les ouvrages sont portés en procession dans toutes nos fetes. Il y a ches nous vingt six mille rouleaux qui passent pour avoir été écrits par ce Philosophe qui vivoit il y a deux mille ans. Mais comme il n'est permis qu'à nos Sahis, d'en faire des copies, il est possible qu'ils y ayent ajoutés bien des choses. D'ailleurs les écrits de Thot sont remplis d'une métaphisique obscure et subtile, qui a donné lieu à des interprétations fort différentes. Je me contenterai donc de vous instruire des dogmes le plus universellement reçus, et qui se rapportent asses, à ceux des Caldéens. Les religions, comme toutes les choses de ce monde, sont soumises à une force lente et continue, qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siècles, il se trouve qu'une religion que l'on croit toujours la meme, finit cependant par offrir à la¹ croyance des hommes, d'autres opinions, des allégories dont on ne penetre [plus le sens] ou des dogmes auxquels, on ne croit plus qu'à moitié. Je ne puis donc assurer que je vous instruirai, dans l'ancienne religion, dont vous pouvés voir encore les cérémonies, représentées dans le bas relief d'Osymandias à Thebes, mais je vous transmetrai les leçons, de mes maitres, telles que je les donne à mes élèves

Ce que je vous récomanderai d'abord, est de ne vous, attacher ni à l'image, ni même à l'embleme, mais de vous apliquer, à saisir l'esprit de toutes ces choses, ainsi le limon représente tout ce qui est materiel. Un Dieu assis sur une feuille de lotus et nageant sur le limon, represente la pensée qui repose sur la matiere sans la toucher. C'est l'embleme dont s'est servi votre legislateur, lorsqu'il à dit " Que l'esprit de Dieu etoit porté sur les eaux " On prétend que Moïse a été élevé par les pretres de la ville de On, ou Heliopolis, et vos rites ont en effet beaucoup de ressemblance avec les notres. Comme vous nous avons les familles sacerdotales, les Prophetes, l'usage de la circoncision, l'horreur du porc, et bien d'autres analogies. "

Comme Cherémon, en étoit à cet endroit de sa leçon, un acolyte du culte d'Isis, frappa² l'heure qui indiquoit le milieu de la nuit. Notre maitre nous dit que des devoirs pieux l'apelloient au temple, et que nous pouvions revenir à l'entrée de la nuit suivante

Vous memes (ajouta le juif errant) vous allés bientôt arriver au gîte, permettés donc que je remette à demain, la suite de mon histoire.

Lorsque le Vagabond se fut éloigné, je réfléchis à ce qu'il nous avoit dit, et il me parut y découvrir, l'envie asses manifeste d'afoiblir nos principes de religion, et de concourir par la aux projets de ceux qui vouloient m'en faire changer. Mais je savois bien ce que l'honneur me prescrivait à cet egard et de quelque maniere qu'on s'y prit il étoit impossible d'y reussir. — Cependant on arriva au gîte. Le repas eut lieu de la maniere accoutumée et le Chef Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN

Lorsque le jeune Soarez m'eut informé de l'histoire de sa maison, il parut avoir quelque envie de dormir, et comme je savois que le sommeil, étoit tres necessaire à son rétablissement. Je le priai de remettre à la nuit suivante la suite de son récit. Il dormit effectivement assés bien. La nuit d'apres il me parut mieux, mais voyant qu'il ne pouvoit dormir, je l'engageai à reprendre la suite de son histoire, ce qu'il fit en ces termes

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ.

¹ *Biffé* : réli

² *Surch.* : frappoit

Je vous ai dit que mon pere m'avoit defendu de prendre le titre de Don, de tirer l'épée et de frequenter les nobles, mais sur toutes choses, d'avoir aucune rélation avec la maison Moro. Je vous ai dit aussi le gout exclusif que j'avois pour la lecture des romans. Je pris donc soin de graver dans ma mémoire les preceptes de mon pere, et puis j'allai chez tous les libraires de Cadiz, pour m'y fournir de ce genre d'ouvrages dont pendant mon voyage surtout je me prometois un plaisir infini

Enfin je m'embarquai sur un Pinque, et ce ne fut pas sans quelque satisfaction que je quittai notre isle aride poudreuse et brulée. Je fus au contraire charmé des rivages fleuris de l'Andalousie. J'entrai dans le Guadalquivir et j'abordai à Séville

Je n'y restai que le tems qu'il me fallut pour trouver des Muletiers. Il s'en présenta un, qui au lieu d'une chaise avoit à m'offrir un carosse assés comode. Je lui donnai la préférence. Je remplis ma voiture des romans que j'avois acheté à Cadiz, et je partis pour Madrid.

Les belles contrées que l'on traverse jusqu'à Cordoue les sites pitoresques de la Sierra Morena, les mœurs pastorales des Manschegues, tout ce que je voyois ajoutoit à l'efet de mes lectures favorites. J'atendrissois mon ame, je la nourrissois de sentiments exaltés, et delicats enfin je puis vous dire qu'en arrivant à Madrid j'étois déjà eperduement amoureux, sans l'etre encore d'aucun objet déterminé.

En arrivant dans la capitale, je descendis à la croix de Malte. Il étoit midi et l'on ne tarda pas à couvrir ma table. Ensuite je me mis à ranger mes efets comme il est ordinaire aux voyageurs, lorsqu'ils prennent possession d'une chambre d'auberge. Pendant ce tems là j'entendis, et vis quelque mouvement à ma serrure. J'y allai, et j'ouvris ma porte un peu brusquement. La resistance que j'avois éprouvé me fit juger que j'avois heurté quelqu'un. En efet je vis deriere ma porte, un homme asses bien mis, s'essuyant le nez qu'il avoit ecorché. " Seigneur Don Lope (me dit l'inconnu) j'ai su dans l'auberge l'arrivée du digne fils de l'illustre Gaspar Soarez et je venois vous rendre mes devoirs.

— Monsieur (lui dis je) Si vous avies eu simplement l'intention d'entrer chez moi, je vous eusse fait en ouvrant la porte, quelque bosse au front, mais comme vous aves le nez ecorché je pense que vous aviés peut-etre l'œil au trou de la serure.

— Bravo (dit l'inconnu) votre pénétration est admirable. Il est vrai que désirant faire connoissance avec vous, j'ai voulu prendre à l'avance quelque idée, de vos manieres, et j'ai été charmé de l'air noble avec lequel vous marchiés par la chambre, et vous rangiés vos petits efets. " Apres avoir ainsi parlé, l'inconnu entra ches moi, sans que je l'en priasse, et poursuivant son discours il me dit. " Seigneur Don lope vous voyes en moi, l'illustre rejetton des Busquéros de Castille-vielle, qu'il ne faut point confondre avec d'autres Busquéros qui sont originaires du Leon. Quant à moi je suis connu, sous le nom de Dom Roque Busqueros, mais désormais je ne veux plus etre distingué que par mon dévouement pour le service de votre Seigneurie. "

Je me rapellai alors les ordres de mon pere et je dis " Seigneur Don Roque. Je dois vous dire que lorsque j'ai pris congé de Gaspar Soarez, dont je suis le fils. Il m'a defendu de jamais souffrir que l'on me donna le titre de Don. A cette défence il a ajouté celle de jamais fréquenter aucun noble. Par où votre Seigneurie peut voir, qu'il ne me sera pas possible de profiter de ses dispositions obligeantes. "

Ici Busqueros prit un air fort¹ serieux, et me dit " Seigneur Don lope, Votre Seigneurie m'embarasse infiniment, par ce qu'elle vient de me dire car mon pere à moi, en mourant m'a ordonné de toujours donner le titre de Don, aux illustres négociants et de rechercher leur société. Votre Seigneurie voit donc qu'elle ne peut obbeïr à son pere sans que je ne contreviene aux dernieres volontés du mien et qu'autant vous ferez d'efforts pour m'éviter, autant je dois en faire pour etre avec vous aussi souvent qu'il me sera possible. " Ce raisonnement de Busqueros me confondit. D'ailleurs il avoit pris un air fort serieux, et mon pere m'ayant defendu de tirer l'épée, je devois faire mon possible pour eviter les querelles

Cependant Don Roque avoit trouvé sur ma table des pieces de huit, c'est-a-dire valant huit ducats de Hollande " Seigneur Don Lope (me dit il) je fais collection de ces pieces, et precisement il m'en manque qui soyent frappées dans les années que je vois marquées ici. Vous saves ce que c'est que la

¹ Biffé : attentif, et

manie des collections, et je crois vous faire plaisir en vous offrant une occasion de m'obliger, ou plus tôt c'est le hasard qui vous l'offre, car j'ai de ces pièces là, depuis l'an sept où l'on commença d'en frapper, et il falloit précisément que ces deux là me manquassent. ” J'offris les deux pièces d'or à Don Roque avec d'autant plus d'empressement, que je crus qu'il s'en iroit ensuite. Mais ce n'étoit pas son intention.

Busqueros reprenant tout d'un coup, son air sérieux me dit “ Seigneur Don Lope, je crois qu'il seroit tout à fait inconvenable, que nous mangeassions tous les deux à la même assiette, ou que nous fussions réduits à nous passer alternativement la cuillère ou la fourchette. Je vais donc faire apporter un second couvert. ” Busqueros donna ses ordres en conséquence. Ensuite on nous servit, et je suis forcé d'avouer que les propos de mon importun convive furent assez amusants. Sans le chagrin de désobeïr à mon père, je l'eusse vu à ma table avec plaisir.

Busqueros s'en alla tout de suite après qu'il eut diné ; pour moi je laissai passer la grande chaleur du jour et je me fis ensuite conduire au Prado. J'admirai les beautés de ce lieu, mais j'étois très impatient de voir le buen-retiro. Cette promenade solitaire est fameuse dans nos romans, et je ne sais quel pressentiment m'avertissoit que j'y trouverois moi même l'occasion de former une tendre liaison.

La vue de ce beau jardin, me ravit plus que je ne puis vous le dire, et je me serois abandonné à mon admiration, mais je fus tiré de mon ravissement par la vue de quelque chose de brillant que je distinguai au milieu de l'herbe à deux pas de moi. Je le ramassai et je vis que c'étoit un portrait attaché à un morceau de chaîne d'or. Le portrait représentoit un très beau jeune homme, et de l'autre côté du médaillon étoit une nœte de cheveux traversée par une bande d'or, sur laquelle on avoit gravé ces mots “ Tout à toi, ma chère Inez ” Je mis le joyeau en poche, et je poursuivis ma promenade.

Étant ensuite revenu au même endroit j'y trouvai deux femmes, dont l'une qui étoit une très jeune et très belle personne, cherchoit à terre avec l'air chagrin que l'on a d'avoir perdu quelque chose. Je n'eus pas de peine à deviner qu'elle cherchoit le portrait. Je l'abordai respectueusement, et je lui dis “ Madame je crois avoir trouvé l'objet que vous cherchez, mais la prudence ne me permet pas de m'en dessaisir, jusqu'à ce que vous en daigniez faire une sorte de description, qui prouve votre droit de propriété.

— Monsieur (me répondit la belle inconnue) je cherche un portrait attaché à un bout de chaîne dont voici le reste.

— N'y auroit il pas (lui dis je) quelque inscription avec le portrait ?

— Il y en a une (dit l'inconnue en rougissant un peu) Elle vous aura appris que je m'appelle Inez et que l'original de ce portrait est tout à moi — Et bien qu'est ce qui vous empêche encore de le rendre.

— Madame (lui dis je) Vous ne m'apprenés point à quel titre cet heureux mortel vous appartient.

— Monsieur (dit l'inconnue) j'ai cru devoir satisfaire vos scrupules et non pas contenter votre curiosité, et je ne sais quel droit vous avez à me faire de pareilles questions.

— Ma curiosité (lui répondis je) eut avec plus de justice été appelée de l'intérêt. Quant au droit que j'ai de vous faire de pareilles questions, je vous observerai que ceux qui rendent un effet perdu, en recoivent pour l'ordinaire une récompense honête. Celle que je vous demande, est de me dire ce qui peut être me rendra le plus malheureux des hommes. ”

La belle inconnue prit un air assez sérieux et me dit. “ Vous vous avancés beaucoup, pour une première entrevue. Ce n'est pas toujours un sûr moyen d'en avoir une seconde. Mais je veux bien vous satisfaire sur ce point. L'original de ce portrait c'est... ”

Dans ce moment Busqueros sortit inopinément d'une allée voisine, et nous abordant d'un air cavalier, il dit. “ Je vous fais mon compliment madame d'avoir fait connoissance avec l'illustre fils du plus riche négociant de Cadix. ”

[cahier] 3

La plus extrême indignation, se peignit dans les traits de l'inconnue “ Je ne croyois pas (dit elle) être faite pour que l'on m'adressa la parole sans me connoître ” Ensuite se tournant de mon côté, elle me dit “ Monsieur veuillez bien me rendre le portrait que vous avez trouvé. ” Ensuite elle monta dans son carrosse, et disparut à nos yeux.

Quelqu'un étant venu chercher le Bohémien il nous demanda la permission de remettre au lendemain la suite de son histoire. Lorsqu'il nous eut quitté la belle Juive que nous n'appellions plus, que Laure, se tournant vers Velasquez, lui dit. " Que pensez vous Monsieur le Duc, des sentiments exaltés de ce jeune Soarez. Vous êtes vous jamais donné la peine, de porter vos idées, sur ce que l'on appelle, communément de l'amour ?

— Madame (lui répondit Velasquez) mon système embrasse toute la nature, et par là même il doit comprendre tous les sentiments qu'elle a placés dans le cœur humain. J'ai dû les approfondir tous et les définir. Mais j'ai surtout réussi à l'égard de l'amour. Car j'ai trouvé qu'il était possible de l'exprimer en termes algébriques, et vous savez que les questions qui sont abordables à l'algèbre, donnent lieu à des solutions, qui ne laissent rien à désirer.

En effet supposons, amour une valeur positive accompagnée du signe *plus*. haine, qui est l'opposé de l'amour sera accompagnée du signe *moins*, et l'indifférence qui est un sentiment nul, sera égale *zero*.

Si je multiplie l'amour par lui-même, que j'aime l'amour, ou que j'aime à aimer l'amour, j'ai toujours des valeurs positives, aussi *plus*, par *plus* fait-il toujours *plus*.

Mais si je hais, la haine, je rentre dans les sentiments d'amour, ou dans les quantités positives et c'est ainsi que *moins*, par *moins* fait *plus*

Au contraire si je hais, la haine, de la haine je rentre dans les sentiments opposés à l'amour¹ c'est à dire, dans les valeurs négatives, tout de même que le cube de *moins*, est *moins*

Quant aux produits d'amour par haine, ou de haine, par amour, ils sont toujours négatifs, tout comme les produits de *plus* par *moins*, et de *moins* par *plus*. En effet soit que je haïsse l'amour, ou que j'aime la haine, je suis toujours dans les sentiments opposés à l'amour. — Trouvez vous belle Laure, quelque chose à opposer à mon raisonnement ?

— Rien du tout (répondit la juive) et je suis convaincue qu'il n'y a point de femme, qui ne se rendit à des arguments pareils.

— Ce ne serait pas mon compte (reprit Velasquez) car en se rendant si vite elle perdrait la suite de mes corollaires, ou conséquences résultantes de mes principes. Je poursuis donc mon raisonnement — Puisque Amour et Haine se comportent absolument comme des valeurs, positives et négatives, il en résulte qu'à la place de haine je puis écrire *moins amour* qu'il ne faut pas confondre avec l'indifférence, dont la nature est d'être égale à zéro.

Maintenant examinés la conduite des amants. Ils aiment, ils se haïssent, puis ils detestent la haine qu'ils ont eue, et s'aiment plus qu'auparavant, puis un facteur négatif change tous ces sentiments en haine. Or il est impossible d'y méconnaître les puissances alternatives de plus et de moins. — Enfin vous entendés dire que l'amant à poignardé sa maîtresse, vous êtes bien embarrassé à décider, si c'est là un produit d'amour ou de haine. Tout comme en algèbre vous arrivés à *plus*, *moins*, *racine x* lorsque les exposants sont impairs.

Cela est si vrai que vous voyés souvent l'amour, commencer par une sorte d'aversion, petite valeur négative, que nous pouvons représenter, par *moins B*. Cette aversion amènera une brouillerie que nous représenterons, par *moins C*. Dont le produit sera un raccomodement représenté par *plus BC*. C'est à dire une valeur positive, un sentiment d'amour. "

Ici la fausse Uzeda interrompit Velasquez et lui dit. " Monsieur le Duc, si je vous ai bien comprise l'amour ne sauroit être mieux représenté que par le développement des puissances de *x moins a* supposant *a* beaucoup moindre que *x*.

— Aimable Laure (dit Velasquez) vous avez lu dans ma pensée. Oui charmante personne la formule du Binôme, inventée par le chevalier Don Neuton, doit être notre guide, dans l'étude du cœur humain, comme dans tous les calculs. "

¹ *Surch.* : la haine

Ensuite on se separa, mais delors il fut aisé de voir que la belle Israelite, avoit fait la plus vive impression sur l'esprit et le cœur, de Velasquez. Comme il descendoit des Gomelez, aussi bien que moi je ne doutai pas, qu'on ne se servit de l'ascendant que cette aimable personne prenoit sur lui pour chercher à le convertir au Mahometisme, la suite fera voir que je ne me trompois pas, dans mes conjecture[s].

TRENTE-QUATRIEME JOURNÉE

Nous fumes à cheval, d'asséz grand matin le juif errant, qui ne comptoit pas que nous pussions partir d'aussi bonne heure, s'etoit beaucoup éloigné. Nous fumes longtems à l'atendre, enfin il parut reprit sa place auprès de moi, et commença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUÏF-ERRANT

Je ne manquai pas de me rendre au bosquet d'Isis à l'entrée de la nuit suivante. J'y trouvai le venerable Cheremon, pret à me donner ma leçon, nous nous assimes, et il commença en ces termes.

“ Les emblemes ne nous ont jamais empêché de croire en un Dieu supérieur à tous les autres. Le texte de Thot, est positif à cet egard. Voici comment il s'exprime

Ce Dieu UN est immobile, dans l'isolation de son unité, l'intelligence meme ne peut s'unir à lui, non plus que tout autre chose.

Il est son propre pere, il est son propre fils, et seul pere de Dieu. Il est le bon. Il est la source de toutes les idées et de tous les etres premiers.

Ce Dieu un s'explique de lui meme, parce qu'il se suffit à lui meme. Il est le principe, le Dieu, des Dieux, la monade de l'unité et le commencement de l'essence, et comme il a existe avant l'intelligence il est apellé Noetarque.

Vous voyez donc mes amis (continua Chéremón) que l'on ne peut avoir sur la divinité des idées plus relevées que les notres. Mais nous avons cru pouvoir déffier, une partie des atributs de Dieu, et de ses rapports avec nous pour en faire comme autant de divinités ou plus tot de vertus divines.

Ainsi nous apellons Emeth la pensée de Dieu et lorsqu'elle se manifeste par l'organe de la parole nous l'apellons Toth (persuasion) ou Armet (interprétation)

Lorsque la pensée de Dieu, tenant en sa garde la vérité, descend sur la terre, et met en usage la force génératrice, elle est apellée Ammoun

Lorsque la pensée, y ajoute le secours de l'art elle est apellée, Phta, ou Vulcain. Lorsque la pensée paroit plus eminent bienfaisante, elle est apellée Osiris.

Nous regardons Dieu comme étant Un. Mais l'immense quantité de rapports bienfaisants qu'il daigne avoir avec nous, fait que nous croyons pouvoir sans impieté le regarder comme une multitude, car il est reellement multiple ainsi qu'immensement varié, dans les qualités que nous pouvons apercevoir.

Quant aux démons, nous pensons que chacun de nous, en a deux, l'un bon et l'autre mauvais. Les ames des heros tienent [*sic*] de la nature des démons, et sont les premières dans l'ordre des ames.

Les Dieux par leur nature, peuvent se comparer à l'Ether. Les heros et les démons à l'air, et les simples ames nous semblent avoir quelque chose de terrestre. La Providence divine, nous la comparons à la lumiere qui remplit tout l'espace des mondes

D'anciennes traditions nous parlent aussi de puissances angeliques, ou anonciatrices chargées de porter les ordres de Dieu, et d'autres puissances d'un ordre plus relevé, que les juifs hellenisants ont apellé Archontes, ou Archanges.

Ceux d'entre nous qui ont reçu l'ordre de la pretrise, pensent avoir le pouvoir d'operer la presence reelles des Dieux, Démons, Anges, heros et ames. Mais ils ne peuvent efectuer, ces Théurgies, sans troubler un peu, l'ordre de cet univers.

Lorsque les Dieux descendent sur la terre, le soleil ou la lune se dérobent pour quelque tems à la vue des mortels.

Les Archanges sont environés d'une lumiere plus eclatante que celle des Anges. Les ames des heros, ont moins d'eclat que celles des Anges, mais plus que les ames des simples mortels, qui sont fort obscurcies par les efets de l'ombre

Les princes du Zodiaque, se présentent sous des formes tres majestueuses, il y a de plus une infinité de circonstances particulieres, qui accompagnent les aparitions de ses diferents etres, et servent à les distinguer les uns des autres. Les mauvais démons par exemple sont reconnoissables aux influences malignes qui les suivent toujours.

Quand aux idoles, nous croyons que si on les fabrique, sous de certains aspects celestes, avec de certaines cérémonies Théurgiques, on peut faire descendre sur elles quelques portions de l'essence divine. Mais cet art est si trompeur, et si indigne de la veritable connoissance de Dieu, que nous l'abandonons à un ordre de pretres fort inférieur à celui dont j'ai l'honneur, de faire partie.

Lorsqu'un de nos pretres invoque les Dieux il se rend en quelque sorte, participant à leur essence. Il ne cesse pas pour cela d'être homme. Mais la nature divine le penetre cependant jusqu'à un certain point. Il s'unit en quelque sorte à son Dieu. Lorsqu'il est dans cet état il lui devient facile de comander aux démons brutes et terrestres, et de les faire sortir des corps, où ils sont entrés.

Quelque foix nos pretres, en mêlant des pierres, des herbes et des matieres animales, en composent un melange digne de recevoir la divinité. Mais la priere est le veritable lien, qui unit le pretre à son Dieu

Tous ces rites, et les dogmes dont je vous ai donné l'explication, nous ne les atribuons pas à Thot ou troisieme Mercure, qui vivoit sous Osymandias. Leur véritable auteur, selon nous est le prophete Bytis qui florissoit deux mille ans auparavant, et qui a expliqué les opinions du premier mercure. Mais comme je vous l'ai dit le temps y a change, ajouté, et je ne crois pas que cette ancienne religion nous soit parvenue sans mélange.

Enfin s'il faut tout vous dire, nos pretres osent quelque foix user de menaces envers les Dieux. Alors pendant le sacrifice ils s'expriment ainsi “ Si vous ne m'acordés pas ce que je vous demande. Je découvrirai ce qu'Isis a de plus caché. Je revelerai les secrets de l'abyme. Je briserai le cofre d'Osiris et je disperserai ses membres. ” Je vous avouerai que je n'approuve point ces formules et les Chaldéens s'en abstiennent entierement. ”

Comme Chérémon en etoit à cet endroit de sa leçon, l'accolyte frappa minuit — et puisque vous etes proches du gite permettés moi de remettre à demain, la suite de mon histoire.

Le juif-errant s'eloigna, et Velasquez nous assura qu'il ne lui avoit rien appris de nouveau, et que tout cela se trouvoit dans le livre de Jamblique. “ C'est un ouvrage (ajouta-t il) que j'ai lu avec beaucoup d'attention, et je n'ai jamais pu comprendre, comment les critiques qui recevoient pour authentique, la lettre de Porphyre à l'Egyptien¹ Anebon, ne regardoient la reponse faite par l'Egyptien Abamon, que comme une invention de Porphyre. Il m'a paru au contraire que Porphyre, n'avoit fait que fondre dans son ouvrage la réponse d'Abbamon, en y ajoutant quelques observations sur les Philosophes Grecs et sur les Chaldéens

— Quoiqu'il en soit (dit Uzeda) d'Anebon et d'Abbamon, je vous assure que le juif ne vous a dit que la pure vérité. ”

Nous arrivames au gite. Nous fimes, un leger repas, et le Bohemien se trouvant de loisir reprit en ces termes le fil de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF-BOHÉMIEN

Le jeune Soarez m'ayant rendu compte de la maniere dont avoit fini, l'entrevue du jardin, parut

¹ Biffé : Aba

avoir besoin de dormir. Le sommeil étoit nécessaire au rétablissement de sa santé. Je lui laissai la liberté de s'y livrer. Mais la nuit suivante il reprit en ces termes la suite de son histoire.

HISTOIRE DE LOPE-SOAREZ.

Je quittai le Buen-retiro le cœur plein d'amour pour la belle inconnue, et d'indignation contre Busqueros. Le lendemain comme c'étoit dimanche, je pensai qu'à force de courir les églises, je pouvois rencontrer la dame de mes pensées. J'en visitai trois fort inutilement, mais je la trouvai dans la quatrième. Elle me reconnut. Lorsque la messe fut finie, elle sortit de l'église, et passant à côté de moi et s'approchant à dessein très près elle me dit " Le portrait étoit celui de mon frère. "

Elle avoit déjà passé que j'étois encore cloué à ma place, enchanté de ce peu de mots que j'avois entendus. En effet le soin qu'elle prenoit de me tranquilliser, ne pouvoit être que l'effet d'un intérêt naissant

De retour à mon auberge, je fis apporter mon dîné, et j'espérois ne pas voir arriver mon Busqueros, mais il arriva avec la soupe, et me dit " Seigneur Don Lope, j'ai refusé vingt invitations, mais je vous l'ai déclaré, je suis entièrement dévoué au service de votre Seigneurie. "

J'avois fort envie de faire au seigneur Don¹ Roque, quelque compliment désobligeant, mais je songeai à la défense que mon père m'avoit faite de tirer l'épée et je pensai que je devois par la même éviter les querelles.

Le Busqueros, se fit donner un couvert, prit place et puis s'adressant à moi d'un air très satisfait et content de lui, il me dit " Convenez Seigneur Don Lope, que je vous ai rendu hier un éminent service. Sans faire semblant de rien, j'ai averti la dame que vous étiez fils d'un riche négociant. Elle a feint de ressentir un violent courroux, mais c'étoit pour vous persuader que son cœur étoit insensible à l'attrait des richesses. Ne la croyez point Seigneur Don Lope. Vous êtes jeune, vous avez de l'esprit, une belle figure. Mais quand on vous aimera, l'or y entrera pour quelque chose. Pour moi par exemple cela n'est point à craindre. Quand on m'aime, c'est moi qu'on aime, et je n'ai jamais inspiré de passion où l'intérêt entra pour quelque chose. "

Busqueros tint je ne sais combien de discours pareils, et quand il eut dîné il s'en alla. Le soir, je me rendis au Buen-retiro, mais avec un secret pressentiment que je n'y verrois pas la belle inconnue. En effet elle n'y vint pas, mais Busqueros vint et ne me quitta pas de la soirée.

Le lendemain il vint dîner et en s'en allant il m'annonça qu'il iroit me joindre au Buen-retiro. Je lui dis que je n'irois pas, et comme j'étois bien persuadé qu'il ne m'en croiroit pas sur ma parole, lorsque le soir fut venu, je m'allai cacher dans une boutique, sur le chemin du Buen-retiro. Je n'y fus pas longtemps que je vis passer Busqueros, il alla au buen-retiro, et ne m'y trouvant point je l'en vis bientôt revenir. Alors j'y allai, moi même. J'y fis quelques tours. Enfin je vis entrer la belle inconnue. Je l'abordai avec un air de respect qui parut ne pas lui déplaire. Je ne savois, si je devois la remercier de ce qu'elle m'avoit dit à l'église. Elle même voulut bien me tirer d'embaras. Elle prit un air riant et me dit. " Vous prétendés que l'on a droit à une récompens[e] honnête, lorsque l'on trouve un effet perdu, et pour² avoir retrouvé ce portrait vous avés voulu connoître mes relations avec l'original. Vous les connoissez maintenant. Ainsi ne me demandez plus rien, à moins que vous ne trouviez encore quelque chose qui m'appartienne, car alors vous aurés droit sans doute, à de nouvelles récompenses. Cependant il ne convient pas que l'on nous voye souvent promener ensemble. Adieu, je ne vous défens point de m'aborder lorsque vous aurés quelque chose à me dire. " L'inconnue me fit ensuite un salut gracieux auquel je répondis par une profonde révérence. Puis je portai mes pas dans une allée voisine et parallèle, non sans laisser errer mes regards dans l'allée que je venois de quitter. — L'inconnue fit encore quelques tours avant de quitter le jardin, et en montant en voiture, elle me jeta un dernier

¹ *Biffé* : Lope

² *Biffé* : la votre vous av

regard, ou je crus lire de la bienveillance.

Le lendemain matin toujours occupé du meme sentiment, et réfléchissant, sur ses progres, il me parut que le moment n'étoit peut-etre pas éloigné, où la belle Inez, me donneroit le droit de lui écrire et comme je n'avois jamais écrit de lettre d'amour, je crus convenable de m'y exercer, pour en saisir le style. Je mis donc la main à la plume, et j'écrivis une lettre ainsi conçue

LOPE SOAREZ À INEZ ^{trois étoiles.}

Ma main tremblante, d'accord avec un sentiment timide se refuse à tracer ces caracteres. En effet que pourroient ils exprimer ? Quel mortel, pourroit écrire sous la dictée de l'amour. La plume ne peut le suivre.

Je voudrois rassembler ma pensée sur ce papier, mais elle m'échape. Elle s'égare dans les bosquets du Buen-retiro, elle s'arrete sur le sable où vos pas sont imprimés, elle ne peut s'en détacher.

Ce jardin de nos Rois est il, reellement aussi beau qu'il me le paroît ? Non sans doute, le charme est dans mes yeux, et c'est vous qui l'y avés mis. Ces lieux resteroient ils abandonnés si d'autres y voyoient les beautés que j'y découvre

Dans ce jardin le gazon a plus de fraîcheur. Le jasmin s'épuyse, exhalant ses parfums et le bocage où vous avez passée, jaloux de son ombre amoureuse, s'opose avec plus de force aux rayons brulants du jour. Vous n'avez fait qu'y passer. Mais que ferez vous dans ce cœur, où vous êtes à demeure.

Ayant achevé cette epître, je la relus, et je vis qu'elle étoit remplie d'extravagances, aussi n'avois je point envie de la remettre, ni de l'envoyer. Cependant comme pour me faire une agréable illusion je la cachetai et j'écrivis dessus " A la Belle Inez " puis je jetai ma lettre dans un tiroir.

Ensuite il me prit envie de sortir. Je parcourus les rues de Madrid. Et passant devant l'Auberge du lion blanc, je pensai qu'il seroit agréable d'y diner, et d'échapper ainsi au maudit Busqueros. J'y dinai en effet puis je retournai à mon auberge.

J'ouvris le tiroir où j'avois mis ma lettre amoureuse. J'en demandai des nouvelles à mes gens. Ils me dirent que personne n'étoit venu à l'exception de Busqueros. Je ne doutai point qu'il ne l'eut prise et fus fort inquiet de ce qu'il en feroit.

Le soir, je n'allai pas droit au Buen-rétiro mais je me mis en embuscade, dans la même boutique où j'avois été l'autrefois. Bientôt je vis paroître le carosse de la belle Inez, et Busqueros courant après et montrant une lettre qu'il tenoit à la main. Il en fit tant par ses gestes et ses cris, que l'on arreta le carosse et il eut l'avantage de remettre la lettre en mains propres. — Ensuite le carosse poursuivit du côté du Buen retiro, et le Busqueros prit un autre chemin.

Je ne savois trop quelle seroit la fin de cette scene et je m'acheminai lentement vers le jardin. J'y trouvai la belle Inez, assise avec sa compagne, sur un banc adossé contre une charmille. Elle me fit signe d'aprocher me fit assoir et puis me dit " Monsieur, il est necessaire que j'aye une explication, avec vous. D'abord je vous prie de me dire pourquoi vous m'avez écrit toutes ces folies ? et puis pourquoi vous avez chargé cet homme dont la hardiesse m'a beaucoup déplu comme vous l'avez pu voir.

— Madame (lui répondis je) il est bien vrai que je vous ai écrit cette lettre, mais mon intention n'étoit pas qu'elle vous fut remise. Je l'ai écrite pour le plaisir de l'écrire, et puis je l'ai mise dans un tiroir dont elle a été enlevée, par ce detestable Busqueros qui fait mon malheur depuis que je suis à Madrid. "

Inez se prit à rire, et relut ma lettre avec un air de complaisance. Ensuite elle me dit " Votre nom est donc Lope Soarez. Estes vous parent de ce grand et riche Soarez, négociant à Cadiz ? " Je répondis

que j'étois son¹ fils unique². Inez parla ensuite de choses indifferentes et reprit le chemin de son carrosse. Avant d'y monter elle me dit " Il ne convient pas que je garde ces folies. Je vous les rens. mais ne les perdes pas. Peut-etre vous les redemanderai je un jour " En me rendant ma lettre Inez me serra la main.

Jusqu'alors aucune femme ne m'avoit serré la main. J'en avois cependant vu des exemples dans les romans, mais je n'avois pu, par la lecture me faire une juste idée du plaisir qui en resultoit. Je trouvai cette maniere d'exprimer le sentiment tout à fait ravissante, et je rentrai chés moi le plus heureux des hommes

Le lendemain Busquéros me fit encore l'honneur de dîner chez moi. " Et bien (me dit il) la letre est elle arrivée à son adresse ? Je vois à votre air, qu'elle a fait un bon efet. " Je fus obligé de convenir que je lui avois quelques obligations.

Sur le soir j'allai au Buen-retiro. Tout en entrant je vis Inez, qui me devancoit de quelques cinquantes pas. Elle etoit sans sa compagne, et suivie de loin par un laquais. Elle se retourna, puis³ elle continua d'avancer, et laissa tomber son évantail. Je le lui rapportai. Elle le reçut d'un air gracieux et me dit. " Je vous ai promis une récompense honete toutes les foix que vous me raporteriez un efet perdu. Allons nous metre sur ce banc et nous y traiterons cette grande affaire. "

Elle me conduisit au meme banc où nous avions été la veille, et me dit " Et bien, quand vous avez raporté ce portrait vous avez appris que c'étoit celui de mon frere. Que voulez vous savoir apresent

— Ah Madame (lui répondis je) je vous [*sic*] savoir qui vous etes ? Comment vous vous appellés, et de qui vous dépendez ?

— Ecoutés (me dit Inez) vous pouriez croire que vos richesses auroient le droit de m'éblouir, mais vous perdres cette idée lorsque vous saurés que je suis⁴ fille, d'un homme aussi riche que votre pere du Banquier Moro.

— Juste ciel (m'écriai je) l'ai-je bien entendu ? Ah Madame, je suis le plus malheureux des hommes. Je ne puis songer à vous, sans encourir la malédiction de mon pere, de mon grand pere, et de mon ayeul Inigo Soarez, qui apres avoir couru les mers a fondé une maison de commerce à Cadiz. Il ne me reste qu'à mourir. "

Dans cet instant la tete de Don Busqueros perça la charmille, où notre banc étoit adossé, et⁵ placant sa tete entre Inez, et moi il lui⁶ dit " N'en croyez rien Madame. C'est toujours sa ressource quand il veut se débarasser de quelqu'un. Comme il ne se soucioit pas de lier conoissance avec moi, il a allegué que son pere lui avoit défendu de fréquenter les nobles. Apresent il a peur de facher son ayeul Inigo Soarez, qui après avoir couru les mers a fondé une maison à Cadiz. Ne vous découragéz pas Mademoiselle. Ces petits Crésus ont toujours de la peine à mordre à l'hameçon mais il faudra bien qu'il y passe. "

Ines se leva avec l'air de la plus extreme indignation et reprit le chemin de sa voiture.

Comme le bohémien en etoit à cet endroit de son histoire, on vint l'interrompre et nous ne le revimes plus de la soirée.

¹ *Biffé* : propre

² *Interl.*

³ *Surch.* : et

⁴ *Biffé* : la

⁵ *Biffé* : lui

⁶ *Surch.* : nous

TRENTE-CINQUIEME JOURNÉE

L'on remonta à cheval pour errer encore dans les montagnes, et lorsque l'on eut marché environs une heure l'on vit paroître le juif errant. Il prit sa place acoutumée entre Velasquez, [*sic*] et reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

La nuit suivante, le vénérable Chérémon, nous reçut avec sa bonté accoutumée, et nous dit “ L'abondance des matieres que nous avons traitées hier, ne m'a point permis de vous parler d'un dogme universellement reçu parmi nous mais qui jouit encore d'une plus grande celebrité chez les Grecs, par la vogue, que lui a donné Platon. Je veux parler de la croyance dans le verbe, ou Sagesse divine, que nous apellons tantot Mander, tantot Meth, et quelquefois Thot ou persuasion.

Il est encore un dogme dont je dois vous parler. Il fut établi par l'un des¹ trois Thot, lequel fut appellé Trismegiste ou trois foix grand. Parce qu'il avoit concu la divinité, comme partagée, en trois grands pouvoirs. Dieu lui meme, auquel il donna le nom de pere, puis le verbe, et l'esprit.

Tels sont nos dogmes. Quant aux preceptes, ils sont tout aussi purs, surtout pour nous autres pretres. L'exercisse de la vertu, le jeune, la priere. Voila de quoi notre vie est composée. Le regime végétal auquel nous nous astreignons, fait couler dans nos veines un sang, moins facile à s'alumer, et nous avons moins de peine à vaincre nos passions. Les pretres d'Apis ne se permettent point du tout le commerce des femmes.

Telle est aujourd'hui notre religion. Elle s'eloigne de l'ancienne en plusieurs points importants. Entre autres dans ce qui regarde la metempsychose, qui trouve aujourd'hui peu de partisans. Quoiqu'elle fut fort acreditée, il y a sept cent ans, lorsque Pythagore a visité notre pays. Notre ancienne mythologie, parle aussi beaucoup des dieux des planetes, qui sont apellés les régisseurs. Mais aujourd'hui cette doctrine est abandonnée aux faiseurs d'horoscopes. Comme je vous l'ai dit, les religions changent ainsi que tout dans ce monde.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de nos saints mysteres. Et je vous dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé, que si vous etiés innitié, vous n'en sauriés pas davantage sur l'origine de notre mythologie. Ouvrés l'historien Hérodote. Il étoit innitié, et s'en vante à chaque page. Cependant il fait des recherches sur l'origine des dieux de la Grece, comme quelqu'un qui n'en sauroit pas plus que le vulgaire.

Ce qu'il apelle le discours sacré n'avoit aucun raport avec l'histoire. C'étoit ce que les Romains appellent Turpi-loquence, ou discours honteux. L'on fait à chaque innitié un récit, qui choque les idées communes de décence. A Eleusis c'est sur le compte de Baubo, qui reçut Ceres ches elle. En Phrygie il s'agit des amours de Bachus.

En Egypte nous croyons que cette turpitude est un embleme, qui indique combien l'essence de la matiere est vile, en elle meme, et nous n'en savons pas davantage. Un illustre consulaire apellé Cicéron, a fait dernièrement un livre, sur la nature des Dieux. Il avoue qu'il ne sait point d'où l'Italie a pris son culte religieux. Cependant il étoit Augure, et par conséquent innitié à tous les mysteres de la Théologie Toscane. L'ignorance, qui perce dans les ouvrages de tous les innitiés, vous prouve que l'innitiation ne nous rendroit pas plus savant sur l'origine de notre religion. Tout cela est efectivement tres ancien. Vous voyez une procession d'Osiris, dans le bas relief d'Osymandias. Le culte d'Apis, et de Mnévis fut introduit en Egypte par Keachus, il y a plus de trois mille ans.

L'innitiation ne donne aucune lumiere, ni sur l'origine du culte, ni sur l'histoire des Dieux, ni même sur le sens de nos emblemes. Mais l'établissement des mysteres n'en n'a pas moins été tres utile au genre humain. L'homme qui se reproche quelque faute grave, ou dont les mains sont souillées

¹ l'un des *surch.* : les

par le meurtre, se présente aux prêtres des mystères, fait l'aveu de ses péchés et ensuite il est purifié par le baptême. Avant l'époque de cette institution salutaire, beaucoup d'hommes qui ne pouvoient plus approcher des autels, étoient rejetés de la société et devenoient des brigands.

Dans les mystères de Mithra, on présente à l'inné du pain et du vin, et l'on appelle ce repas l'Eucharistie. Le pécheur réconcilié avec Dieu, recommence une nouvelle vie, plus innocente, que celle qu'il avoit menée, auparavant ”

Ici j'interrompis le juif-errant et je lui observai que l'Eucharistie, me sembloit appartenir uniquement à la religion chrétienne.

Velasquez prit alors la parole. “ Pardonnez moi (me dit il) Ce qu'il a dit à cet égard, est très conforme à ce que j'ai lu dans Saint Justin Martyr qui ajoute même que l'on y reconnoit la malice des démons, d'avoir imité à l'avance, ce que les Chrétiens devoient faire un jour. Cependant continués Seigneur juif errant. ” Le juif reprit en ces termes le fil de son discours.

“ Les mystères (dit Chérémon) ont encore une cérémonie qui leur est commune à tous. Un Dieu meure. On l'entere, on le pleure pendant plusieurs jours. Ensuite le Dieu ressuscite et l'on se réjouit. Quelques uns disent que cet emblème représente le Soleil, mais généralement on l'entend des graines confiées à la terre.

Voilà (ajouta le prêtre) voilà mon jeune israélite à peu près tout ce que je puis vous dire sur nos dogmes et nos rites. Vous voyez que nous ne sommes point idolâtres comme vos prophètes nous l'ont reproché tant de fois. Mais je l'avoue, je pense que votre religion et la mienne commencent à ne plus suffire aux nations. Si nous jettons les yeux autour de nous, nous apercevons partout l'inquiétude et le goût des nouveautés.

En Palestine on se porte en foule, dans le désert pour y entendre ce nouveau prophète qui baptise dans le Jourdain. Ici vous voyez des Thérapeutes ou guérisseurs des Mages qui mêlent le culte des Persans avec le notre, le jeune Apollonius qui promène de ville en ville sa blonde chevelure et veut se faire passer pour Pythagore. Des batteurs se donnent pour prêtres d'Isis, et l'ancien culte de la déesse est abandonné. Ses temples sont deserts, l'encens ne brûle plus sur ses autels. ”

Comme le Juif errant en étoit à cet endroit de son récit, il s'aperçut que nous approchions du gîte et se perdit dans le vallon.

Je pris à part le Duc Velasquez et je lui dis “ Permettez moi de vous demander votre avis sur les choses que nous dit le juif errant. Il y en a, qu'il nous convient peu d'entendre, et qui me semblent contraires à la croyance que nous professons.

— Seigneur Alphonse (me répondit Velasquez) ce sentiment de pitié, doit vous faire honneur aux yeux de tout homme qui pense. Ma foi est j'ose le dire plus éclairée que la votre, mais elle n'est pas moins vive et moins pure. La preuve en est dans mon système, dont je vous ai parlé plusieurs fois, et qui n'est qu'une suite de réflexion sur la providence et sa sagesse infinie. Je crois donc Seigneur Alphonse que ce que j'entens sans peine, vous pouvez l'écouter sans scrupule. ”

Cette réponse de Velasquez me tranquillisa tout à fait, et pendant la soirée, le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHÉMIEN.

Le jeune Soares m'ayant conté l'histoire de sa déconvenue, au jardin du Buen-retiro parut ressentir le besoin de dormir. Je le laissai jouir d'un repos que l'état de sa santé lui rendoit nécessaire. Et l'étant venu veiller la nuit suivante, il reprit en ces termes le fil de sa narration.

J'avois toujours l'ame remplie d'amour pour Ines, et comme vous le pouvez croire d'indignation contre Busqueros. Ce qui n'empêcha point l'importun facheux, de m'aparoître le lendemain, en meme tems que l'on aporçoit la soupe. Lorsqu'il eut satisfait son premier apêtit, il me dit " Seigneur Don Lope, je conçois qu'à votre age, vous n'avez pas envie de vous marier. Mais d'alleguer à une fille, le couroux de votre ayeul Inigo Soarez [cahier] 4 qui après avoir couru les mers, est venu fonder une maison de commerce à Cadiz. Voila véritablement une idée fort bizarre. Vous etes bien heureux que j'aye un peu racomodé la chose.

— Seigneur Don Roque (lui répondis je) daignez ajouter un service à tous ceux que vous m'aves déjà rendus. C'est de ne point aller ce soir au buen-rétiro. Je crois bien que la belle Inez n'y viendra pas,¹ et que si elle y vient elle ne daignera pas me parler. Mais je veux aller sur ce meme banc² où je l'ai vue hier, y déplorer mon malheur et gémir à mon aise. "

Don Roque prit un air fort serieux, et me dit " Seigneur Don Lope, le propos que votre Seigneurie vient de m'adresser a quelque chose de tres ofensant, et pouroit faire croire que mon dévouement n'auroit pas le bonheur de vous agréer. Il est vrai que je pourrois sans inconvéniement vous laisser gémir seul et déplorer vos infortunes. Mais la Belle Inez pouroit venir. Et si je n'y suis pas, qui se chargera de réparer vos imprudences. Non, non Seigneur Don lope, je vous suis trop dévoué pour vous obéir en ceci. "

Don Roque se retira tout de suite après le diné. Je laissai passer la grande chaleur, et puis je pris le chemin du Buen-retiro, mais je ne manquai pas de me cacher dans la boutique accoutumée. Le Busqueros parut alla me chercher au Buen-retiro, et ne me trouvant pas il revint sur ses pas, et prit à ce qu'il me parut le chemin du Prado. Alors je quitai mon ambuscade et j'allai dans les memes lieux où j'avois déjà eu tant de plaisirs et de chagrins. Je m'assis sur le Banc, ou j'avois été la veille, et j'y répandis bien des larmes.

Tout à coup je me sentis donner un coup sur l'épaule. Je crus que c'étoit Busqueros, je me retournai avec un sentiment de colere. Mais je vis Inez qui me sourioit avec une grace divine. Elle prit place à coté de moi, ordonna à sa suivante de s'eloigner un peu, et me tint ce discours. " Mon cher Soarez, j'étois hier fort irritée contre vous. Parceque je ne comprenois pas, pourquoi vous me parliez de votre grand pere et de votre ayeul. Mais j'ai été aux informations.³ J'ai su que depuis un siecle votre maison ne veut point avoir de rélation avec la notre, et cela sur je ne sais quels griefs qui, dit on, sont en eux memes de tres peu de conséquence. Mais s'il y a des difficultés de votre coté, il y en a aussi du mien. Mon pere, a depuis longtems disposé de moi, et craint que je ne prenne des idées d'établissement diférentes des siennes. Il veut que je sorte rarement, et ne me permet point de fréquenter le Prado, non plus que les spectacles. Ce n'est que l'absolue necessité de me faire prendre l'air quelquefois, qui le force à me permettre de venir ici avec ma duegne⁴. Cette promenade est si peu fréquentée qu'il croit que j'y puis paroître sans danger. Mon futur époux est un Seigneur Napolitain apellé le Duc de Santa Maura. Je crois qu'il ne m'épouse que pour jouir de ma fortune, et pour réparer la sienne. J'ai toujours eu beaucoup d'eloignement pour ce parti, et j'en ai beaucoup plus encore depuis que je vous connois. Mon pere est d'un caractere entier. Cependant Madame d'Avaloz sa sœur cadete, a beaucoup de pouvoir sur son esprit. Cette chere tante a infiniment d'amitié pour moi, et elle est fort contraire au Duc Napolitain. Je lui ai parlé de vous. Elle désire vous connoitre. Venez avec moi jusqu'à ma voiture. Vous trouverez à la porte du jardin, un des gens de Madame Davaloz qui vous conduira chez elle. "

Ce discours de l'Adorable Inez remplit mon cœur de joye, et je conçus mille douces espérances. Je

¹ *Biffé* : mai

² *Interl.*

³ *Biffé* : et

⁴ ici avec ma duegne *surch.* : prendre l'air quelquefois

la suivis, jusqu'à sa voiture puis j'allai ches sa tante. J'eus l'avantage d'agréer à Madame d'Avaloz. J'y retournai les jours suivants à la même heure et toujours j'y trouvai sa niece.

Mon bonheur dura six jours, le septieme je fus informé de l'arrivée du Duc de Santa-Maura. Madame d'Avaloz me dit de ne point me décourager, et une femme de la maison, me remit avec mystere une lettre ainsi concue.

INEZ MORO   LOPE SOAREZ

L'homme haissable auquel je suis destinée, est à Madrid, et ses gens remplissent toute notre maison. J'ai obtenu la permission de me retirer dans un corps de logis, dont une fenetre donne dans la ruelle des Augustins. La fenetre n'est pas tres haute et nous pouvons¹ nous entretenir quelques instants. J'ai à vous dire des choses qui importent à notre bonheur. Venez à la nuit tombante.

Il étoit cinq heures du soir lorsque je reçus ce billet, et le soleil se couchant à neuf il me restoit quatre heures dont je ne savois trop que faire. Je pris le parti d'aller au Buen-retiro. La vue de ce lieu ne manquoit pas de me plonger en de douces reveries, qui me faisoient passer le tems sans que je m'aperceusse de sa longueur. J'avois déja fait quelques tours dans le jardin, lorsque je vis entrer le Busquéros. Mon premier mouvement fut de grimper sur un chene noueux que je voyois pres de moi. Mais je n'étois point asses adroit pour reussir, je redescendis à terre, et m'allai metre dans un banc, où j'atendis l'ennemi de pied ferme.

Don Roque m'abordant avec son air familier et content de lui, me dit. " Eh bien Seigneur Don Lope Je crois que la belle Moro, finira par atendreir votre ayeul Inigo, qui apres avoir couru les mers est venu fonder une maison à Cadiz. — Vous ne me repondez pas seigneur Don Lope. Et bien puisque vous ne voulez pas parler je vais prendre place sur ce banc, et je vous raconterai mon histoire vous y trouver s des traits assés bizarres. "

J'étois résolu à tout souffrir, jusqu'au couché du soleil. Je laissai donc toute liberté au Busqueroz, qui commença en ces termes.

HISTOIRE DE DON ROQUE BUSQUÉROS.

Je suis le fils unique de Don Blas Busquéros, le[quel] étoit le fils cadet, du frère cadet d'un autre Busquéros qui lui meme étoit d'une branche cadete

Mon pere eut l'honneur de servir le Roi pendant trente ans, en qualité d'Alfier, c'est à dire d'enseigne dans un régiment d'infanterie. Voyant que sa perseverance ne pouvoit le faire monter au grade de sous-lieutenant il quita le service, et s'etablit dans la bourgade d'Allazuellos, où il épousa une demoiselle, noble à qui un oncle chanoine, avoit fait une rente viagere de six cent piastres. Je fus le seul fruit de cette union qui ne dura guere, mon pere étant mort lorsque je n'avois encore que huit ans.

Je restai donc abandonné aux soins de ma mere qui pourtant n'en prenoit pas beaucoup. Croyans, sans doute, que le mouvement étoit salutaire aux enfants, elle me laissoit courir les rues, du matin jusqu'au soir sans s'embarasser de ce que je fesois. Les autres enfants de mon age n'avoient point la liberté de sortir, quand ils le vouloient, ainsi c'étoit moi, qui les allois voir. Leurs parents s'étoient acoutum s à mes visites, et n'y fesoient plus d'attention. Je trouvai par la le moyen de m'introduire à toute heure, dans toutes les maisons de la bourgade.

Un esprit naturellement porté à l'observation me fesoit curieusement remarquer, ce qui se passoit dans l'intérieur de tous les ménages, et je le raportois fidelement à ma mere, qui prenoit beaucoup de

¹ *Surch.* : pourons

plaisir à mes récits. Je dois même avouer que, c'est à ses sages direction[s], que je dois l'heureux talent que j'ai pour [me] mêler des affaires des autres, plus tôt pour leur avantage que pour le mien.

J'imaginai un instant que je ferois un très grand plaisir à ma mère, d'instruire¹ tout le voisinage de ce qui se passait chez nous. Elle ne recevoit pas de visite, et n'avoit point d'entretien, quelque particulier qu'il fut, que toute la bourgade n'en fut aussitôt informée, mais cette publicité, n'eut pas le droit de plaire, et un chatiment assez rude, m'avertit qu'il falloit importer les nouvelles du dehors, sans ébruiter celles du dedans.

Au bout de quelque temps je m'aperçus que dans toutes les maisons l'on se cachoit de moi. J'en fus piqué, les obstacles que l'on opposoit à ma curiosité ne firent que l'irriter davantage. J'inventai mille moyens pour faire pénétrer mes regards, jusque dans l'intérieur des chambres et la batisse légère en usage² dans la bourgade favorisoit mes manœuvres. Les plafonds n'étoient que de planches assemblées. Je m'introduisois la nuit dans les greniers, je perçois les planches avec une vrille, et j'étois bientôt au fait de tous les secrets d'un ménage. Je les communiquois à ma mère, qui les dévoiloit à tous les habitants d'Allazuelos ou plus tôt à chacun d'eux en particulier. — On se doutoit bien, que ma mère me devoit toutes ses informations, et l'on me haïssoit tous les jours davantage, toutes les maisons m'étoient fermées. Mais les lucarnes m'étoient ouvertes, et tapis dans les greniers, j'étois au milieu de mes concitoyens sans qu'ils le sussent, ils m'hébergeaient sans le vouloir, et j'habitois leurs maisons malgré eux, à peu près comme les rats. J'avois aussi de commun, avec ces animaux de m'introduire dans les garde manger quand je le pouvois et d'en entamer les provisions.

Lorsque j'eus atteint dix huit ans, ma mère me dit qu'il étoit temps pour moi de choisir un état. Mais mon choix étoit fait depuis longtemps. Je voulois être homme de loi, et avoir par là mille occasions de connoître l'intérieur des familles, et m'ingérer dans leurs affaires. Il fut donc décidé que j'étudierois le droit et je partis pour Salamanque

Quelle différence entre une grande ville, et la Bourgade où j'avois vu le jour. Quel vaste champ pour ma curiosité. Mais aussi que de nouveaux obstacles. Les maisons avoient plusieurs étages, elles étoient exactement fermées pendant la nuit. Et, comme pour me piquer davantage, les habitants des seconds et troisièmes étages, laissent la nuit leurs fenêtres ouvertes, pour respirer un air plus libre. — Je vis au premier coup d'œil que seul, je ne pourrois rien faire, et qu'il falloit m'associer des amis dignes de seconder mes entreprises.

Je me mis donc, à suivre mon cours de droit et cependant j'étudiois le caractère de mes camarades afin de ne pas placer légèrement ma confiance. Enfin j'en trouvai quatre qui me parurent avoir les qualités requises, et je commençai à roder les nuits avec eux, faisant seulement un peu de tapage dans les rues, enfin lorsque je les crus assez préparés, je leurs dis. “ Mes chers amis n'admirez vous pas l'audace, avec laquelle les habitants de cette ville, laissent leurs fenêtres ouvertes pendant des nuits entières. Et quoi, parce qu'ils sont élevés de vingt pieds au [dessus] de nos têtes, se croient-ils le droit de braver les Étudiants. Leur sommeil nous est injurieux, leur tranquillité m'inquiète. J'ai résolu d'abord de savoir ce qui se passe chez eux, et ensuite de leur montrer ce que nous savons faire. ”

Ce discours fut applaudi, mais on ne savoit point encore, où j'en voulois venir. Alors je m'expliquai plus clairement. “ Mes chers amis (leur dis-je) d'abord il faut avoir une échelle, de quinze pieds seulement trois de vous envelopés dans leurs manteaux la porteront facilement, et auront seulement l'air de gens qui marchent à la file, surtout s'ils ont soin de se tenir dans le côté de la rue le moins éclairé, et de tenir l'échelle du côté du mur. Lorsque nous voudrons faire usage de l'échelle, nous l'appuyons, contre une fenêtre et tandis que l'un de nous s'élèvera ainsi au niveau de l'appartement que³ l'on voudra observer, les autres se tiendront à une certaine distance pour veiller à la sûreté commune. Lorsque nous aurons des nouvelles de ce qui se fait au dessus du res-de-chaussés, nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

¹ *Surch.* : d'informer

² batisse légère en usage *surch.* : manière légère dont on batissoit

³ *Surch.* : qu'il

Ce projet fut agréé. Je fis¹ exécuter une échelle légère et pourtant solide, et de laquelle fut achevée nous nous mimas à même de l'employer. Je choisis une maison d'assez bonne apparence, dont la fenêtre n'était pas trop haute. J'appliquai mon échelle, et je m'élevai de manière à ce que ma tête seule, pouvait être vue dans l'intérieur de la chambre.

La lune y donnoit en plein, néanmoins dans le premier instant je n'y pus rien distinguer. Mais ensuite je vis un homme dans son lit, qui me fixoit avec des yeux hagards. La frayeur sembloit lui avoir ôté l'usage de la parole. Cependant il le retrouva et me dit " Tête effroyable, et sanglante. Cesse de me poursuivre, et de me reprocher un crime involontaire..." "

Comme Don Roque en étoit à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil baissoit beaucoup, et n'ayant pas pris de montre, je lui demandai l'heure qu'il étoit ?

Cette question assez simple parut l'offenser beaucoup " Seigneur Don Lope Soares (me dit il avec un peu d'humeur) Il me semble que lorsqu'un galant homme a l'honneur de vous raconter son histoire l'interrompre à l'endroit le plus intéressant pour lui demander l'heure qu'il est, c'est presque lui faire entendre, qu'il est ce que nous autres Espagnols appelons Pesado ; c'est à dire, ennuyeux. Je ne pense pas que l'on puisse me faire une inculpation pareille, et dans cette conviction je reprends la suite de mon histoire "

Voyant que l'on me prenoit pour une tête, effroyable et sanglante, je donnai à mes traits l'expression la plus effrayante qu'il fut possible de trouver. Mon homme n'y put tenir. Il sauta² de son lit, et s'élança hors de la chambre. Mais il n'étoit pas seul dans ce lit. Une jeune femme s'éveilla, sortit de sa couverture deux bras très ronds, et m'ayant aperçu elle se leva, et ferma aux verrous, la porte par laquelle son mari étoit sorti, puis elle me fit signe d'entrer. Mon échelle étoit un peu courte, je m'aidai de quelque ornement d'architecture, j'y posai un pied, et je m'élançai dans l'appartement. La dame m'ayant considéré de plus près, parut apercevoir qu'elle s'étoit trompée, et je m'aperçus aussi que je n'étois pas l'homme qu'elle atendoit. Cependant elle me fit assoir et passa un jupon.

Ensuite la dame revint me trouver, prit une chaise à quelques pas de moi, et me dit. " Monsieur j'atendois un parent, qui devoit me parler de quelques affaires de famille, et vous jugés bien que s'il entroit par la fenêtre il en avoit des motifs suffisants. Quant à vous Monsieur, je n'ai point l'honneur de vous connoître, et je ne sais pourquoi. Vous venez chez moi à l'heure qu'il est, qui n'est point celle des visites. "

Je lui répondis. " Madame, mon intention n'étoit point de venir chez vous, mais seulement d'élever ma tête jusqu'à la hauteur, de votre chambre pour savoir ce qui s'y passe " Alors je pris occasion d'instruire la jeune dame, de mes goûts, des occupations de ma jeunesse et de la liaison que j'avois formée avec quatre jeunes gens qui devoient seconder mes entreprises.

La dame parut faire beaucoup d'attention à mes paroles, puis elle me dit " Monsieur ce que vous venez de m'apprendre vous rend toute mon estime. Vous avez bien raison. Rien au monde n'est plus agréable que de savoir ce qui se passe chez les autres. Et j'ai toujours pensé la-dessus comme vous. Il m'est impossible de vous garder ici plus longtemps, mais nous nous reverrons.

— Madame (lui dis je) avant que vous fussiez éveillée, votre époux, m'avoit fait l'honneur de prendre mon visage, pour une tête effroyable, qui venoit lui reprocher un crime involontaire. Faites moi l'honneur de m'informer de toutes ces circonstances.

— J'approuve cette curiosité (dit la dame) Rendez vous demain à cinq heures du soir au jardin public, et vous m'y trouverez avec une de mes amies. Pour ce soir Adieu. "

La dame me reconduisit jusqu'à la fenêtre avec beaucoup de politesse. Je descendis l'échelle et j'allai rejoindre mes compagnons, à qui je racontai, ce qui s'étoit passé. Le lendemain je me rendis au jardin public à cinq heures précises.

Comme Busqueros en étoit à cet endroit de son récit, il me parut que le soleil, baissoit considérablement, et je dis " Seigneur Don Roque je puis vous assurer, qu'une affaire très importante

¹ Biffé : fai

² Biffé : hors

exige que je vous quite. Il vous sera tres facile de reprendre la suite de votre histoire, la premiere foix que vous me ferez l'honneur de diner chez moi. ”

Busqueros prit l'air le plus serieux et me dit “ Seigneur Don Lope Soarez, il me devient évident que votre intention est de m'ofenser. Si cela est vous feriez mieux de me dire tout franchement, que vous me regardez comme un impudent bavard, et un ennuyeux. Mais non, Seigneur don Lope, je ne puis me persuader que ce soit la, votre facon de penser à mon egard, et je reprends le fil de mon récit. ”

Je trouvai au jardin public la dame en question, avec une de ses amies, personne grande et bien faite et apeuprès de son age. Nous primes place sur un banc, et la dame, voulant que je fisse avec elle une connoissance plus particuliere, commença en ces termes, l'histoire de sa vie.

HISTOIRE DE FRASQUÉTA SALÉRO

Je suis la fille cadette d'un brave officier qui par ses services, avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort¹ conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mere qui etoit née à Salamanque,² s'y retira avec ma sœur qui s'apelloit Dorothée, et avec moi que l'on apelloit alors Frasuqueta. Elle possedoit une maison dans un quartier tres solitaire, elle la fit reparer et arranger. Nous nous y établimes, et nous y vivions avec une economie qui répondoit fort bien aux modestes dehors de notre habitation

Ma mere ne nous laissoit aller ni au spectacle ni au combat de Taureaux, ni dans les promenades publiques. Elle ne fesoit ni ne recevoit de visites. N'ayant donc point d'autre amusement j'étois presque tout le jour à la fenetre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse. S'il passoit dans notre rue quelqu'un de bien mis, je le suivois des yeux, et le regardois de maniere à le persuader, qu'il m'inspiroit quelque sorte d'intéret. Les passants n'étoient point insensibles aux égards que j'avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d'autres me jetoient des regards d'aprobation, et plusieurs d'entre eux repassoient plusieurs foix dans la rue sans autre intention que celle de me revoir. Lorsque ma mere s'apercevoit de mon manège, elle me disoit “ Frasuqueta, Frasuqueta Qu'est ce que c'est que vous faites la ? Soyés modeste et serieuse comme votre sœur sans quoi vous, ne trouverez point de mari. ” Ma mere se trompoit, car ma sœur est encore fille, et je suis mariée depuis plus d'un an.

Notre rue etoit fort deserte, et j'avois rarement le plaisir d'y voir des passants, dont l'exterieur attira mes prévenances, cependant une circonstance particuliere me favorisoit. Il y avoit fort pres de nos fenetres un grand arbre, avec un banc de pierre. Et ceux qui vouloient me voir à leur aise, pouvoient s'y assoir, sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme, bien mieux mis que tous ceux que j'avois vu jusqu'alors, vint prendre place sur le banc, tira un livre de sa poche et se mit à lire. Mais des qu'il m'eut aperçu la lecture ne l'occupa guere et ses yeux ne quiterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants. — Une foix il s'approcha de ma fenetre avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit. “ Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tampus (me répondit il) car par exemple si vous aviez laissé tomber cette petite croix que vous avez au cou, je l'aurois ramassée, et je l'aurois emportée chez moi. Possedant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas aussi indiferent que d'autres gens qui viennent s'assoir sur ce banc. L'efet que vous avés fait sur mon cœur merite peut-etre un peu que vous me distinguiez de la foule. ” Comme ma mere entra dans ce moment, je ne pus répondre au jeune homme, mais je defis adroitement ma croix et je la jettai dans la rue

Le soir je vis venir deux dames, suivies d'un laquais en belle livrée. Elle s'assirent sur le banc, et oterent leurs mantilles. Alors l'une d'elles tira de sa poche, un morceau de papier, le défit et en tira une petite croix d'or, apres quoi elle me jetta un regard un peu moqueur. — Persuadée que le jeune homme

¹ *Interl.* : à sa mort

² *Biffé* : ave

avoit fait à cette dame, le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable et je n'en dormis pas de la nuit. — Le lendemain mon perfide s'assit encore sur son banc, et je fus très surpris de le voir tirer de sa poche un petit morceau de papier, le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille, ils apportèrent une table et la couvrirent puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces, du chocolat, de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc et firent servir ce que l'on avoit apporté.

Ma mère et ma sœur qui ne se mettoient jamais à la fenêtre, ne purent conserver leur indifférence, au bruit des assiettes et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant les invita à venir partager ce repas, les pria seulement de faire apporter quelques chaises.

Ma mère ne se fit point trop prier. Elle fit porter des chaises dans la rue, nous ajoutâmes quelque chose à notre parure, et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance — En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance, avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur, j'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix, et que la veille elle s'étoit mise à cette place,¹ seulement pour me voir. — Bientôt² on s'aperçut qu'il manquoit de cuillères, et ma sœur en alla chercher — Tout de suite on s'aperçut qu'il n'y avoit point de serviettes ma mère me dit d'y aller. Mais la dame me fit signe et je répondis que je ne saurois jamais les trouver. — Ma mère y alla donc. Des qu'elle fut partie je dis à la Dame. “ Il me semble madame que vous avez un frère, qui vous ressemble beaucoup

— Non madame (me répondit elle) ce frère dont vous parlez, c'est moi même. Mais écoutez moi bien. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de Sant Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos, parceque j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse. Mais si je me refusois à ce mariage, il en résulteroit dans ma famille des scènes lugubres qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné mademoiselle, de vouloir vous parler de choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittés pas l'Espagne, ni moi non plus, le hasard pourra nous réunir, à son défaut je saurai bien faire moi même naître les occasions de nous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisi d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose point sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir, destinée à me rappeler au votre ” J'étois élevée par une mère dont les principes avoient la plus grande austérité, et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser ce présent. Mais quelques réflexions que je fis pour lors, et que je ne me rappelle pas dans cet instant, me déterminèrent à l'accepter — Ma mère revint avec des serviettes, et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous mes fenêtres et sans doute, il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant je fis réflexion, que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds, et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre que l'on avoit ainsi enchassé, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joyailler logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère, elle me dit que le plus convenable, seroit de l'offrir à Saint Antoine de Padoue, qui étoit le protecteur de notre famille, mais qu'en la vendant, il y auroit de quoi faire deux bonnes dotes, et nous marier toutes les deux. “ Pardonnez moi Maman (lui répondis je) il me semble, que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague sans en spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente, nous lui rendrons la bague. Si non ma sœur n'y a aucun droit, non plus que Saint Antoine [de] Padoue, et comme j'ai trouvé la

¹ *Biffé* : et lui

² *Biffé* : qu

bague, elle m'apartiendra incontestablement. ” Ma mere n'eut rien à repondre. On publia dans Salamanque, qu'il y avoit une bague de trouvée, mais on garda le secret sur sa valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se presenta

Le jeune homme à qui je devois un present aussi [précieux] avoit fait une vive impréssion sur mon cœur, et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenetre. Mais enfin la force de l'habitude, fit [que] je mis [*sic*] remis comme auparavant et que j'y passois presque tout mon tems.

Le banc de pierre, ou le jeune duc se placoit pour me voir, etoit alors rempli par un gros monsieur dont l'humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenetre, et ma presence sembloit lui etre désagreable : il me tourna le dos. Mais je l'incomodois, lors même qu'il ne me voyoit pas, car il se tournoit de tems à autre, avec un air d'inquietude. Bientot il s'en alla temoignant par ses regards, ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain, et repeta la meme scene. Enfin il se tourna tant et se retourna qu'au bout de deux mois, il me demanda en mariage.

Ma mere me dit qu'on ne trouvoit pas tous les jours des partis comme celui la, et m'ordonna de l'accepter. J'obeïs. Je changeai mon nom de Frasuketta Salero en celui de Dona Francisca Cornadez, et je vins habiter la maison où vous m'avez vue hier.

Devenue la femme de Don Cornadez, je ne m'ocupai plus qu'à faire son bonheur. J'y reussis trop et au bout de trois mois je lui trouvai l'air plus heureux que je ne voulois. Et qui pis est il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de satisfaction alloit tres mal à sa phisionomie, et de plus il me déplaisoit et m'impatientoit. Heureusement l'etat de Béatitude ne dura pas longt tems.

Un jour Cornadez sortant de chez lui, vit un¹ petit garçon qui tenoit un papier à la main et sembloit embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que la lettre étoit adressée “ A l'adorable Frasuketta ” Cornadez fit une grimace qui mit en fuite le petit comissionaire. Ensuite il emporta chés lui ce precieux document, et y lut ce qui suit

Ce peut il, que mes richesses, ma valeur mon nom, ne puissent me faire connoitre de vous. Je suis pret à tout faire, à tout donner, à tout entreprendre seulement, pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'etoient ofert à me servir m'ont sans doute trompés. Car je n'obtiens de vous aucun signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractere, rien ne m'arete lorsqu'il s'agit des interets d'une passion. La miene à sa naissance, ne connoit plus ni freim, ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

Le Comte de Penna-Flor

La lecture de ce billet fit evanouir à l'instant toute la félicité, dont jouissoit Cornadez. Il devint inquiet soupçonneux, et ne me permettoit pas de sortir, si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cornadez n'osoit cependant pas me parler de ses peines, car il ne savoit pas où j'en étois avec le Comte de Penna-Flor, ni même si j'étois instruite de son amour — Cependant mille circonstances venoient accroître son inquietude. Une foix il trouva une echelle apuyée contre le mur du jardin. Une autre foix un inconnu parut s'etre caché dans la maison. D'ailleurs de frequentes serenades se fesoient entendre, et c'est une musique que les jaloux détestent. Enfin le Comte de Penna-Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado, avec ma dévoute voisine. Nous restames tard, et presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda, me déclara formellement sa passion, me déclara qu'il etoit resolu à me posseder ou mourir, puis il me prit la main de force, et je ne sais ce que ce furieux eut entrepris, sans les cris que nous fimes.

Nous revinmes au logis dans un etat afreux. La devote voisine déclara, à mon epoux qu'elle ne vouloit plus sortir avec moi, et qu'il etoit bien facheux, que je n'eusse pas un frere qui sut en imposer au Comte puisque j'avois un mari qui savoit si peu me faire respecter. Que la réligion nous defendoit à la verité les vengeances mais que l'honneur d'une femme tendre et fidelle meritoit que l'on s'en

¹ Biffé : pap

occupa un peu davantage. Et qu'enfin le Comte de Penna-Flore n'en¹ agissoit ainsi que parce qu'il étoit peut-être informé de l'humeur débonnaire de Don Cornadez.

Mon époux revenant la nuit suivante par une rue étroite, qu'il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes dont l'un tiroit de grandes bottes contre le mur avec une épée d'une longueur démesurée. Et l'autre homme lui disoit. " Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l'illustre Comte de Penna-flor, il ne sera pas long-tems la terreur des freres et des époux. " Le nom odieux de Pennaflor, rendit Cornadez attentif, et il se blotit dans une allée obscure [cahier] 5 " Mon cher ami (répondit l'homme à la grande épée) Je ne suis pas en peine de mettre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna-Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce qu'il n'y revienne plus. Cela n'est pas pour rien, que Ramire Caramanza passe pour le premier breteur de l'Espagne. Mais ce qui m'embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avois seulement cent doublons, j'irois passer quelque tems dans les isles. "

Les deux amis s'entretenirent quelque tems sur le même ton, et ils alloient se retirer lorsque mon mari sortit de sa cachette, les aborda et leur dit " Messieurs je suis un de ces époux dont le Comte de Penna-Flor trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serois point mêlé à votre conversation, mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires, pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. " Il alla en effet chez lui, et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante², nous entendimes frapper à notre porte, avec un air d'autorité. L'on y alla, et l'on vit paroître un homme de Justice, avec deux Alguazils. L'homme de justice dit à mon époux. " Monsieur nous sommes venus de nuit, par ménagement pour vous, afin que notre apparition, ne vous fit aucun tort, et ne mit pas l'effroy dans le voisinage. Il s'agit du Comte de Penna-Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche de l'un des assassins, peut faire croire que vous avez donné cent doublons, pour les encourager à ce crime et favoriser leur évacion. " Mon mari répondit avec³ une présence d'esprit dont je ne l'aurois pas soupçonné. " Je n'ai jamais vu le Comte de Penna-Flor. Deux hommes que je ne connois pas, m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j'avois faite l'année passée à Madrid et j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change. "

L'homme de loi tira une lettre de sa poche et dit " Il y a ici Nous partons pour Saint Domingue avec les cent doublons du bon Cornadez.

— Et bien (dit mon époux) ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue et je n'avois pas le droit d'en différer le paiement, ni de m'informer du nom des porteurs.

— J'appartiens à la justice criminelle (dit l'homme de loi) et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort, adieu Seigneur Cornadez, excuses l'embarras que nous vous avons donné "

Comme je vous l'ai dit la présence d'esprit que mon époux fit voir dans cette occasion me surprit, mais j'avois déjà observé d'autres fois qu'il montrait du génie, lorsqu'il s'agissoit de son intérêt où de la conservation de sa personne. — Lorsque toute cette alarme fut un peu⁴ passée, je demandai à mon cher Cornadez si réellement il avoit fait assassiner le Comte de Pennaflor. Il ne voulut d'abord convenir de rien, enfin il avoua qu'il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza, non pas pour tuer le Comte, mais seulement, pour le corriger de sa petulance. Que néanmoins l'idée d'avoir contribué à un meurtre pesoit sur sa conscience, et qu'il méditoit de faire un pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et peut-être plus loin, pour gagner d'autant plus d'indulgences

Cet aveu de mon mari, devint pour ainsi dire le signal des événements les plus extraordinaires et les plus surnaturels. Car presque chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante, propre à

¹ Biffé : n'

² La nuit suivante *surch.* : Le sur lendemain au soir

³ *Interl.*

⁴ *Interl.*

porter le trouble dans une conscience déjà bourelée. Presque toujours il s'agissoit des cent doublons. — Quelquefois au milieu des tenebres, on¹ entendoit une voix qui disoit “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D'autre fois on entendoit compter de la monoye.

Un soir une servante vit dans un coin un bassin, rempli de doublons, elle voulut metre la main dessus, et ne trouva que des feuilles seches qu'elle nous apporta avec le bassin.

Le lendemain au soir, mon epoux² passant par une chambre qui n'etoit que foiblement eclairée par les rayons de la lune, crut voir dans un coin une tete d'homme dans un bassin, il en sortit rempli d'efroy, et me dit ce qui l'avoit causé. J'y allai et je ne vis pas³ sa tete à peruque que par hasard l'on avoit mis dans son plat à barbe. Comme je ne voulois point le contredire et que je voulois même entretenir sa⁴ terreurs, je fis des cris afreux, et je l'assurai que j'avois vu la même tete sanglante, et menacante.

Depuis lors la meme tete aparut à presque tous les gens de la maison. Et mon mari s'en afecta au point de faire craindre pour sa raison. — Cependant je n'ai pas besoin de vous dire que toutes ces aparitions etoient de mon invention. Le Comte de Penna-flor etoit comme l'on dit un etre de raison imaginé seulement pour inquieter Cornadez, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de justice aussi bien que les spadassins⁵ etoient des gens du duc D'Arcos qui etoit venu à Salamanque tout de suite après son mariage.

Cette nuit je comptois faire quelque grande peur à mon mari, parce que je ne doutois pas qu'il ne sortit de la chambre, et n'alla dans son cabinet où il a un prie-dieu. Alors je me proposois de fermer la porte au veroux, et le Duc devoit entrer ches moi par la fenetre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter, ou qu'il trouva l'echelle. Car la maison est exactement fermée toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout-a coup votre tete a paru à la fenetre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna-flor qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'à vous parler de cette voisine si dévotte, si exemplaire en qui mon époux avoit tant de confiance. Helas cette voisine, c'etoit le Duc lui meme, et c'est lui que vous voyez ici, avec des habits de femme, qui véritablement lui vont à merveilles. Je suis encore fidele a mes devoirs, mais je ne puis me resoudre à éloigner l'aimable Arcos. Car je ne suis point sure de rester toujours vertueuse, et si je venois à prendre un parti à cet égard je voudrois avoir Arcos sous la main

Frasquetta termina ici son récit et le Duc prenant la parole me dit “ Seigneur Busquéros ce n'est pas sans dessein que l'on vous à mis dans notre confiance. Il s'agit de hater le voyage de Cornadez. Nous voulons même qu'il ne s'en tienne pas à un simple pelerinage mais qu'il se determine à faire penitence dans quelque retraite pieuse. Pour cela j'ai besoin de vous, et des quatre etudians qui sont à votre disposition. Je vais vous expliquer mon projet ”

Comme Busquéros en etoit à cet endroit de sa narration je m'aperçus que le soleil etoit prêt à se coucher, et je songeai avec efroy, que je pourois manquer au rendes-vous, qui m'etoit donné par la charmante Inez. J'interrompis donc le narrateur, et le conjurai de remettre au lendemain à m'informer

¹ *Surch.* : il

² *Interl.* : mon epoux

³ *Surch.* : que

⁴ *Surch.* : ses

⁵ *Interl.* : aussi bien que les spadassins

des intentions du Duc d'Arcos. — Busquéros me répondit avec son insolence acoutumée. Alors je me sentis surmonter par la colere et je lui dis “ Detestable Busquéros, arrache moi donc des jours que tu remplis d'amertume, ou bien défens les tiens. ” En meme tems je tirai mon epée et je l'obligeai d'en faire autant.

Comme mon pere n'avoit jamais permis que je touchasse un fleuret. Je fus asses embarrassé de mon épée. J'en fis d'abord une espece de moulinet qui parut ettoner mon adversaire. Mais ensuite il fit je ne sais quelle feinte et me perça le bras, sa pointe me fit meme une blessure à l'épaule. — Mon épée me tomba des mains, et je fus en un instant baigné dans mon sang. Mais ce qu'il y avoit de plus desespérant ; c'est que je manquois à mon rendés vous, et qu'il ne m'etoit plus possible de savoir les choses dont l'adorable Inez vouloit m'informer.

Comme le Bohémien en etoit à cet endroit de sa narration, on vint l'apeller, et lorsqu'il fut sorti Velasquez dit d'un air asses triste “ J'avois bien prévu que les histoires du Bohemien s'enraineroient les unes dans les autres. Frasquetta Saléro vient de conter son histoire, à Busquéros, qui l'a racontée à Lope Soarez, qui la raconte au Bohemien. J'espere que celui ci nous dira, ce qu'est devenue la belle Inez. Mais s'il met encore une histoire à la traverse, je me brouillerai avec lui, comme Soarez s'est brouillé avec Busquéros. Je pense cependant que notre conteur ne reviendra plus de la soirée ” En efet le Bohemien ne reparut plus et chacun s'alla coucher.

TRENTE-SIXIEME JOURNÉE.

Nous nous remimes en route. Le juif errant ne tarda pas à nous rejoindre, et reprit en ces termes le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF-ERRANT

Les leçons du sage Chéremon avoient beaucoup plus d'etendue, que l'espece d'extrait que j'en ai fait. Leur resultat général étoit qu'un prophete apellé Bytis, avoit démontré dans ses ouvrages, l'existence de Dieu, et des anges. Et qu'un autre prophete apellé Thot avoit envelopé ses idées d'une métaphysique tres obscure, mais qui en paroissoit d'autant plus sublime.

Dans cette Théologie, Dieu que l'on apelloit le Pere n'etoit loué que par le silence. Cependant lorsqu'on vouloit exprimer combien il se sufist à lui meme, on disoit “ Il est son propre pere, il est son propre fils ” On le consideroit aussi sous ce raport de fils, et pour lors on l'apelloit “ Raison de Dieu ” ou bien Thot qui en Egyptien veut dire persuasion.

Enfin comme l'on croyoit voir dans la nature esprit et matiere, on regardoit l'esprit comme une émanation de Dieu, et on le représentoit nageant sur le limon comme je vous l'ai dit ailleurs. L'inventeur de cette Métaphysique fut apellé trois foix grand. Platon, qui avoit passé dix-huit ans, en Egypte porta chez les Grecs la doctrine du verbe. Ce qui lui valut de leur part le surnom de Divin.

Chéremon pretendoit que tout cela n'etoit pas entierement dans l'esprit de l'ancienne religion Egyptienne, qu'elle avoit changé, et que toute religion devoit changer. Son opinion à cet égard, fut bientôt justifiée, par ce qui arriva dans la Synagogue d'Alexandrie.

Je n'avois pas été le seul juif qui etudia la Théologie Egyptienne, d'autres y avoient pris gout. Surtout ils avoient été seduits par cet esprit enigmatique qui regnoit dans toute la littérature des

Egyptiens, et qui probablement avoit sa source dans l'écriture hieroglyphique, et dans le¹ precepte Egyptien, de ne pas s'attacher à l'embleme, mais au sens caché qu'il renferme.

Nos Rabins d'Alexandrie voulurent aussi avoir des enigmes à deviner. Il leur plut de supposer que les écrits de Moïse, bien qu'ils présentassent le récit de faits, et une histoire réelle, étoient néanmoins écrits avec un art si divin, qu'à côté du sens historique, ils en recelloient un allégorique, et caché. Plusieurs de nos savans démêlerent ce sens caché, avec une subtilité qui leur fit beaucoup d'honneur dans le tems. Mais de tous les Rabins aucun ne s'y distingua autant que Philon. Une longue étude de Platon, l'avoit exercé à répandre de fausses lumières, dans les ténèbres de la métaphysique. Aussi l'appelloit on, le Platon de la Synagogue. Le premier ouvrage de² Philon traitoit de la création du monde, mais surtout des propriétés du nombre sept. Dans cet écrit Dieu est appelé le père. Ce qui est tout à fait dans le goût de la Théologie Egyptienne, et non pas dans le style de la bible. On y lit aussi que le Serpent est une Allegorie de la volupté. Que l'histoire de la femme tirée d'une cote de l'homme est aussi allégorique.

Le même Philon a fait un ouvrage sur les songes, où il dit que Dieu a deux temples. L'un des deux temples est ce monde. Et le grand prêtre du temple est le verbe-Dieu. L'autre temple est l'âme rationnelle dont l'homme est grand prêtre.

Dans son livre sur Abraham, Philon s'exprime encore plus dans le goût Egyptien, car il dit " Celui que nos lettres sacrées appellent *Le Etant* (ou celui qui est) C'est lui qui est le père de tout. Des deux côtés il est terminé par les puissances du grand être les plus anciennes et les plus inhérentes. La puissance créatrice, et la puissance régissante. L'une est appelée Dieu, et l'autre le Seigneur. De manière que le grand être, toujours accompagné de ces deux puissances, offre une forme tantôt simple et tantôt triforme l'une lorsque l'âme, entièrement purifiée, s'élève au-dessus de tous les nombres, et même du binaire si voisin de l'unité, et qu'elle arrive enfin à l'image abstraite, sublime et simple. L'autre forme qui est la triple, se présente à l'âme qui n'est pas encore entièrement initiée aux grands mystères. "

Ce Philon qui Platonisoit ainsi à perte de vue et de raison, est le même qui fut dans la suite député près de l'Empereur Claude. Il jouissoit d'une grande considération, à Alexandrie, et la beauté de son style, l'amour que tous les hommes ont pour la nouveauté, firent adopter ces opinions, de presque tous les Juifs hellénisants. Bientôt ils ne furent pour ainsi dire, Juifs que de nom. Les livres de Moïse, ne furent plus pour eux qu'une espèce de cannavas, sur lequel ils dessinèrent à plaisir leurs Allegories et leurs mystères, mais surtout celui de la triple forme.

A cette époque les Esseniens avoient déjà formé leur bizarre association. Ils n'avoient pas de femmes et leurs biens étoient en commun. Enfin l'on ne voyoit de tous côtés que religions nouvelles, mélange de judaïsme et de magisme, mélange de Sabeïsme, et de Platonisme, et partout beaucoup d'Astrologie. Les anciennes religions crouloient de toutes parts

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, nous nous trouvâmes près du gîte, et le malheureux Vagabond nous quitta pour se perdre dans les montagnes. Vers le soir le Bohémien se trouvant de loisir, reprit en ces termes le fil de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN.

Le jeune Soarez m'ayant conté l'histoire de son duel avec Busquéros parut avoir envie de dormir.

¹ dans le *surch.* : du

² *Biffé* : Pla

Je le laissai livrer ses sens au sommeil, et lui ayant demandé le lendemain la suite de son histoire, il la reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE LOPE SOAREZ

Busquéros m'ayant percé le bras, me dit qu'il étoit charmé de trouver une nouvelle occasion, de me prouver son dévouement. Il déchira ma chemise, banda mon bras, me couvrit d'un manteau et me conduisit chés un chirurgien. Celui ci mit le premier appareil sur mes blessures, et puis je fis venir une voiture et j'allai chez moi. Busquéros fit porter un lit dans mon antichambre. Le mauvais succès de ce que j'avois tenté pour me débarasser de lui, m'avoit tellement découragé que je ne m'oposai plus à rien. Le lendemain j'eus la fièvre comme il arrive aux blessés. Et Busquéros fut toujours officieux. Il ne me quitta point non plus que les jours suivants. Le quatrième jour je pus sortir avec le bras en Echarpe.

Le cinquième jour après le diné, je vis arriver un homme de la maison de Madame d'Avaloz qui m'apporta une lettre, dont Busqueros, s'empara aussitot, et il y lut ce qui suit.

INEZ MORO, À LOPE SOAREZ

J'ai su mon cher Soarez que vous vous étiez battu, et vous étiez blessé au bras. Vous pouvez croire que mon cœur en a souffert. Cependant il s'agit maintenant de tenter les derniers efforts — Je veux que mon pere vous trouve chés moi — L'entreprise est hasardeuse, mais ma tante Davalos nous protege et me conduit — Confiés vous à l'homme qui vous remettra cette lettre demain il ne sera plus tems.

“ Seigneur don Lope (dit l'odieux Bus¹) Vous voyez que vous ne pouvés ici vous passer de moi. Et vous conviendrez au moins que s'il s'agit d'une entreprise l'affaire est de mon ressort. Je vous ai toujours trouvé bien heureux de m'avoir pour ami mais c'est en des occasions pareilles que l'on doit vous en féliciter. Ah par Saint Roc, mon patron, si vous m'eussies laissé achever mon histoire, vous eussies vu ce que j'ai fait pour le Duc d'Arcos. Mais vous m'avez interrompu, d'une rude maniere. Au surplus je ne m'en plains point, puisque le coup d'épée, que je vous ai donné, m'a procuré de nouvelles occasions de vous prouver mon dévouement. Apresent Seigneur Don Lope, je ne vous demande plus qu'une seule grace. C'est de ne vous mesler de rien jusqu'au moment de l'exécution. Pas la plus petite question, pas le plus petit mot. Laissez vous faire Seigneur don Lope. Laissez vous faire. ” Après avoir ainsi parlé Busqueros passa dans une autre chambre avec² l'homme de confiance de Mademoiselle Moro. Ils furent longtems à conférer, après quoi Busquéros revint seul tenant à la main une espece de plan qui figuroit la ruelle des Augustins. “ Voici (me dit il) le bout de la rue, qui donne vers les dominicains. C'est la que se tiendra l'homme que vous avez vu, avec deux autres dont il répond. Moi je me tiendrai au bout opposé avec l'élite de mes amis, qui sont aussi les votres Don lope — Non, non, je me trompe. Il y en aura la un couple, mais l'élite, se tiendra vers cette porte de deriere, pour tenir en echec les gens du Duc de Santa maura ”

Je crus que toutes ces explications, me donnoient aussi le droit de dire quelques mots, et de m'informer de ce que je ferois moi pendant ce tems là. Mais Busqueros, m'interrompit d'un air fort imperieux et me dit “ Pas une question Seigneur Don Lope. Pas le plus petit mot. C'est notre condition. Si vous l'avez oubliée je m'en rapelle moi. ”

Tout le reste du jour Busquéros, ne fit qu'aller et venir. Le soir ce fut la meme chose. Tantot la maison voisine étoit trop éclairée, ou bien il y avoit dans la rue des hommes suspects, ou les signaux convenus n'avoient point encore été aperçu. Quelque fois Busqueros venoit lui meme, et d'autrefois

¹ *Surch.* : Soarez

² *Biffé* : mademoiselle

ils m'envoyoit ses rapports par un afidé. Enfin il vint me prendre, et je me mis en devoir de le suivre. Vous juges bien que le cœur me battoit. L'idée de désobéir à mon pere contribuoit à me troubler, mais l'amour l'emportoit sur tous les autres sentiments.

Busquéros en entrant dans la ruelle des Augustins, me montra le poste de ses amis d'élite et il leur donna le mot du guet. " S'il passoit quelqu'un (me dit il) mes amis auroient l'air de prendre querelle entre eux, et le passant prendroit bien vite une autre rue — A present (continua t il) nous y voici. Voici l'échelle qu'il vous faudra monter, vous voyez qu'elle est bien apuyée contre des pierres à batir. Je vais observer les signaux, et quand je fraperai dans ma main, vous monteréz. " Mais qui croira qu'après tous ces plans et tous ces arrangements, Busquéros se fut trompé de fenetre. C'est la cependant ce qu'il avoit fait et vous en verrés les suites.

J'avois le bras en echarpe cependant au signal qu'il me donna, je montai tres bien, en m'aidant d'un seul bras. Lorsque je fus au haut de l'échelle, je ne trouvai point le volet entre ouvert comme on me l'avoit promis. Je me hasardai à fraper avec le bras qui me restoit, ne m'apuyant ainsi que sur mes jambes — En ce moment un homme ouvrit avec violence, poussa contre moi le volet. Je perdis l'équilibre et tombai du haut de l'échelle, sur les pierres à batir, qu'il y avoit au bas. Je me cassai en deux endroits le bras que j'avois déjà blessé. Une jambe engagée dans les echelons fut aussi cassée, l'autre démise, et je m'ecorchai depuis la nuque jusqu'aux hanches. — L'homme qui avoit ouvert le volet et qui aparament désiroit que je mourusse me cria " Es tu mort ? " Je craignis qu'il ne voulut m'achever et je répondis, que j'étois mort.

Ensuite le meme homme me cria " Y a t il un Purgatoire ? " Come je souffrois des maux afreux, je répondis, qu'il y avoit sans doute un purgatoire, et que j'y etois déjà — Ensuite je crois que je m'évanouis.

Ici, j'interrompis Soares et je lui demandai s'il y avoit de l'orage ce soir-là ? " Sans doute (me repondit il) des tonneres et des eclairs. Et c'est cela peut-etre qui a fait que Busqueros s'est trompé de maison.

— Ah (m'ecriai je) il n'en faut pas douter, voila notre ame du purgatoire. Voila notre pauvre Aguilar " En meme tems je courus dans la rue, et comme le jour commençoit à poindre, je pris des mules de louage, et je me rendis en hate¹ au couvent des Camaldules. Je trouvai le chevalier de Toledé prosterné devant une image. Je me prosternai à coté du chevalier, et comme il n'est pas permis de parler haut ches les Camaldules je m'apochai de son oreille et je lui racontai toute l'histoire de Soares. Cela ne fit d'abord aucune impression, mais Toledé se tournant vers moi me dit aussi à l'oreille " Mon cher Avarito crois tu que la femme de l'oydor Uscariz m'aime encore, et qu'elle me soit restée fidelle

— Bravo (lui répondi je) Mais chut, ne² scandalisons pas ces bons hermites. Faites votre priere comme de coutume, moi je vais anoncer que nous avons fini le tems de notre retraite " Le Superieur ayant su que notre dessein étoit de rentrer dans le monde, n'en loua pas moins la pieté du chevalier

Des que nous fumes hors du Couvent le chevalier reprit toute sa gaité. Je lui parlai de Busqueros il me dit qu'il le connoissoit, que c'étoit un Gentilhomme attaché au Duc d'Arcos. Et qu'il passoit dans tout Madrid pour un homme insupportable.

¹ me rendis en hate surch. : courus

² *Surch.* : n'on

Comme le Bohemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeler et il ne reparut plus de la soirée

TRENTE-SEPTIEME JOURNÉE

Ce jour fut consacré au repos, le déjeuner fut plus abondant et mieux apreté. Personne n'y manqua, la belle juive avoit pris quelque soin de sa parure, mais ce soin étoit superflus si son intention étoit de plaire au Duc. Ce n'étoit pas sa figure qui le seduisoit, mais il voyoit en elle une femme distinguée des autres, par une plus grande profondeur dans les pensées, et par un esprit que les sciences exactes, avoient achevé de former.

Rebécqa depuis longtemps desiroit connoître les sentiments du Duc en matière de religion, car elle avoit une aversion décidée pour le Christianisme, et elle trempoit dans le complot, qui tendoit à nous faire embrasser le mahométisme. Elle s'adressa donc au Duc, sur un ton moitié sérieux et moitié badin, et lui demanda, s'il n'y avoit pas dans sa religion une équation qui l'embarassoit.

Velasquez étoit devenu tres serieux au mot de religion, mais lorsqu'il vit qu'on lui adressoit une espèce de plaisanterie. Il eut l'air du mécontentement¹ donna quelques instants à la reflexion, et répondit en ces termes. “ Je vois où vous en voulez venir. Vous interpellez ma géométrie. Je vais donc vous répondre en géometre. Lorsque je veux indiquer l'infiniment grand, j'écris un huit couché ∞ , et divisé par l'unité. Si je veux indiquer l'infiniment petit, j'écris l'unité, et je la divise par le signe de l'infini. Mais ces signes dont [je] me sers dans le calcul, ne me donnent point l'idée de ce que j'exprime. L'infiniment grand, c'est infiniment de fois le ciel des étoiles fixes. L'infiniment petit, est une subdivision infinie du plus petit des atomes. J'indique donc, l'infini mais je ne le comprends point.

Or donc, si je ne puis comprendre, si je ne puis exprimer, mais seulement indiquer, l'infiniment grand et l'infiniment petit. Comment exprimerai je, ce qui est en meme tems, infiniment grand, infiniment intelligent, infiniment bon, et créateur de tous les infinis. Ici l'église vient au secours de ma géométrie, elle m'offre l'expression de trois contenus dans l'unité, sans la détruire. Qu'oposerais je à ce qui passe ma conception, je n'ai qu'à me soumettre.

Ce n'est pas la science qui conduit à l'incrédulité? C'est plus tot l'ignorance. L'ignorant croit² comprendre une chose pourvu qu'il la voye tous les jours.³ Le physicien marche au milieu des enigmes. Toujours occupé à comprendre et ne comprenant jamais qu'à demi, il apprend à croire, à ce qu'il ne comprend pas, et c'est un pas de fait vers la foi. Don Neuton, et don Leybnitz ont été de vrais, Chrétiens, et meme Theologiens, et tous les deux ont admis, le mystere numérique, qu'ils ne pouvoient comprendre.

S'ils fussent nés dans notre eglise ils eussent également admis, un autre mystere non moins inconcevable qui consiste dans la possibilité d'une union intime entre l'homme et son créateur. Le probleme de cette possibilité ne presente aucune donnée directe, puisqu'il n'offre pour ainsi dir[e] que des inconnues. Mais il offre cependant quelque prise, en ce qu'il nous indique une séparation entiere entre l'homme, et les autres intelligences revêtues de matière. Car si l'homme est reellement seul de son espece sur ce globe. Si nous sommes bien convaincus de son entiere séparation d'avec tout le regne animal, nous admettons avec moins de repugnance, qu'il puisse s'unir à son Dieu. Ainsi préparés, occupons nous un instant de l'intelligence des animaux.

L'animal, veut, se rapelle, combine, balance, se décide. Il pense. Mais l'animal ne pense point sa pensée. Ce qui est la force intellectuelle, élevée à la seconde puissance. L'Animal ne dit point “ Je suis un etre pensant ” Cette abstraction est si peu en son pouvoir, que l'on ne vit jamais un animal avoir une idée des nombres, qui sont pourtant la plus simple des abstractions.

¹ Biffé : et répondit

² Biffé : voir une ch

³ Biffé : La pluie, le plus inexplicable des phenomènes,

La pie ne quitte point son nid, tant qu'elle soupçonne qu'un homme est caché dans les environs. On a voulu s'assurer de l'étendue son intelligence. Des chasseurs, sont entrés dans une cachette au nombre¹ de cinq, ils en sont sortis les uns après les autres, et la pie, n'a quitté son nid, qu'après avoir vu sortir le cinquième. Quand les chasseurs sont venus six ou sept la pie a perdu son compte, ou bien elle est toujours sortie au cinquième. Les chasseurs en ont conclu, que la pie pouvoit compter jusqu'à cinq. Ils se sont trompés la pie avoit retenu, l'image collective de cinq hommes mais, elle ne les avoit pas compté. Compter c'est abstraire le nombre de la chose

Nous voyons des charlatans montrer des petits chevaux, qui battent du pied autant de fois, qu'il y a de pics ou de trefles sur une carte, mais c'est un signe du maître qui les fait battre ou cesser, ils n'ont aucune idée de la numération, et cette abstraction la plus simple de toutes peut être regardée, comme la limite de l'intelligence des animaux.

Sans doute l'intelligence des animaux approche souvent de la notre. Le Chien a bientôt reconnu le maître de la maison, ses amis, et les indifférents. Il aime les uns, il souffre à peine les autres. Il hait les gens de mauvaise mine. Il se trouble, il s'agite, il craint. Il espère. Il est honteux lorsqu'on le surprend à faire, ce qui lui est défendu. Plin dit que l'on avoit appris à danser à des Elephants, et qu'on les surprit une fois répétant leur leçon au clair de Lune.

L'intelligence des animaux nous étonne, tant qu'elle s'applique à des faits particuliers. Ils font ce qu'on leur ordonne. Ils évitent ce qui leur est défendu, comme tout ce qui leur seroit nuisible d'une autre manière. Mais ils n'ont point abstrait l'idée générale du bien de l'idée particulière, de telle ou telle action. Ils ne peuvent donc point classer leurs actions. Ils ne peuvent point les diviser en bonnes et mauvaises. Cette abstraction, est plus difficile que celle des nombres. Ils ne sont pas capables du moins, ils ne le seront pas du plus.

La Conscience est en partie l'ouvrage de l'homme, puisque ce qui est mal dans un pays est bien dans un autre. Mais en général elle avertit de ce que l'abstraction a mis sous l'une ou l'autre indication, à savoir du bien ou du mal. Les animaux sont incapables de cette abstraction. Ils n'ont donc point de conscience. Ils ne peuvent donc pas la suivre, ils ne sont donc pas susceptibles de récompenses ni de peines. Si ce n'est de celles que nous leur infligeons pour notre utilité, et non pas pour la leur.

Voilà donc l'homme seul de son espèce, sur un globe où nous ne voyons rien qui ne rentre dans un plan général, l'homme seul, sait penser sa pensée. Sait abstraire et généraliser une qualité par la même, il est seul susceptible de mérite et de démerite. Parce que l'Abstraction, généralisation et division en bien et en mal, lui ont formé une conscience.

Mais pourquoi l'homme auroit il des qualités qui le distinguent de tous les autres animaux ? Ici l'analogie nous conduit à dire, que si tout dans ce monde a un but bien marqué. La conscience ne peut avoir été donnée à l'homme pour rien. Et voilà que le raisonnement nous a conduit à la religion naturelle. Et celle-ci où nous conduit elle ? Si ce n'est au même but que la religion révélée. C'est-à-dire à des rémunérations futures. Or quand les produits sont les mêmes les facteurs ne sauroient être fort différents.

[cahier] 6

Mais le raisonnement sur qui se fonde la religion naturelle est un instrument dangereux, qui blesse aisément celui qui s'en sert. Quelle vertu n'a-t-on pas attaqué par le raisonnement ? quel crime n'a-t-on pas voulu justifier. L'éternelle providence pouvoit elle, exposer le sort de sa morale, et la mettre à la merci du sophisme. Non sans doute et la foi, appuyée sur les habitudes de l'enfance, sur l'amour filial, sur les besoins du cœur offre à l'homme un appui plus sûr que celui de la raison. La con[s]cience elle-même, qui nous sépare de la brute, a été mise en doute, et des sceptiques en ont voulu faire leur jouet. Ils ont insinué que l'homme ne différoit en rien, de mille autres intelligences revêtues de matière qui peuplent ce monde. Mais en dépit d'eux l'homme sent qu'il a une conscience et le prêtre dans les paroles de la consécration lui dit " Un dieu descend sur ces autels, et s'unit à vous " Alors l'homme se

¹ Biffé : de trois

rapelle¹ qu'il n'appartient² pas a³ la nature brute. Il rentre en lui même et y retrouve sa conscience.

“ Mais (me diréz vous) il ne s'agit point de me prouver que la religion naturelle aille au meme but que la religion revelée. Si vous etes Chretien, il vous faut croire à la religion revelée, ainsi qu'aux miracles qui l'ont établie. ” Un moment s'il vous plait fixons d'abord la difference⁴ entre la religion revelée et la religion naturelle.

Selon le Theologien, Dieu est l'auteur de la religion chrétienne. Selon le philosophe, il l'est aussi puis que rien, selon lui, n'arrive que par la permission divine. Mais le Théologien, s'appuye sur des miracles qui sont des exceptions aux loix generales de la nature et font quelque peine au Philosophe. Celui-ci, en tant que physicien, est porté à croire. Que Dieu l'auteur de notre sainte religion, n'a voulu l'établir que par des moyens humains⁵ et sans déroger aux loix générales, qui régissent le monde physique et moral.

Ici la difference est assez legere. Mais le Physicien tente, une differentiation encore plus delicate. Il dit au Theologien. “ Ceux qui ont vu les miracles, n'ont pas eu de peine à y croire. Le mérite de la foi, est pour vous, qui êtes venu dix huit siecles plus tard. Mais si la foi est un mérite, la votre est également éprouvée. Soit que ces miracles ayent reellement eu lieu, ou qu'une tradition sacrée vous en ait transmis la connoissance. Et si l'épreuve est la meme, le merite est le meme aussi. ”

Ici le Theologien quite la defensive et dit au Physicien. “ Mais vous même, qui vous a revelé les loix de la nature ? Comment savés vous ? si les miracles, au lieu d'être des exceptions, ne sont pas plus tot des manifestations de phénomènes qui ne vous sont pas connus. Car vous ne connoissés pas ces loix de la nature, auxquelles vous osez en apeller des décrets de la religion. Ces rayons visuels, que vous avez soumis, aux loix de l'optique. Comment se penetrent-ils en tout sens, sans jamais se choquer. Tandis que s'ils rencontrent une glace ils sont répercutés, comme s'ils etoient des corps élastiques. Les sons se croisent de meme et l'écho, repete leur image. Ils suivent à peu près la loi des rayons lumineux⁶. Cependant ils semblent n'être qu'un mode et les rayons⁷ semblent des corps. Mais vous ne le savez pas, car au fond vous ne savez rien. ”

Le Physicien est bien obligé d'avouer qu'il ne sait rien, mais il dit. “ Si je ne suis pas en état de definir un miracle, bien loin de le nier. Vous Seigneur Théologien, vous n'etes pas en droit de rejeter le temoignage des peres de l'Eglise, qui avouent que nos dogmes et nos mysteres, ont déjà existé dans les religions antérieures au Christianisme. Or comme ils ne sont pas entré par le moyen de la révelation dans ces religions antérieures. Vous devés vous rapprocher de mon opinion, et convenir que les mêmes dogmes ont pu etre établis sans le secours des miracles. Enfin (ajoute le physicien) Si vous voulez que je vous dise netement mon opinion sur l'origine du Christianisme, la voici.

Les temples des anciens, etoient des boucheries, leurs Dieux d'impudents adulteres. Mais quelques réunions d'hommes religieux, avoient des principes plus épurés, des ofrandes, moins dégoutantes. Les Philosophes designoient la divinité sous le nom de Theos, sans specifier jupiter ni saturne. Rome alors soumettoit le monde, à ses armes, et l'asservissoit à ses vices — Un maitre divin parut en Palestine, il precha l'amour de ses semblables, le mépris des richesses, le pardon des injures la résignation aux volontés d'un pere qui est au ciel.

Des hommes simples, l'avoient suivi pendant sa vie. Ils se reunirent après sa mort. D'autres hommes plus éclairés, choisirent parmi les rites payens, ce qu'il y avoit de plus adapté au nouveau culte. Enfin les peres de l'eglise firent entendre sur la chaire, une eloquence plus persuasive, que celle, dont jusqu'alors avoient retenti les tribunes. Ainsi par des moyens, humains en apparence, le

¹ se rapelle *surch.* : sent bien

² *Surch.* : n'est

³ *Surch. aut.* : de

⁴ *Biffé* : qu'il y a,

⁵ *Interl. aut.*

⁶ *Surch.* : visuels

⁷ *Biffé* : visuels

Christianisme s'est formé, de ce qu'il y avoit de plus pur dans les religions des payens et des Juifs. Mais c'est toujours ainsi que s'accomplissent les desseins d'en haut. Sans doute le créateur des mondes, pouvoit, en lettres de feu, écrire sa sainte loi, dans la nuit étoilée. Mais il ne l'a point fait. Il a recelé dans les anciens mystères, les rites d'une religion plus parfaite, tout comme il renferme dans le gland la forêt qui doit un jour ombrager nos neveux. Nous memes, sans les connoître, nous vivons au milieu de causes, dont les effets surprendront la postérité. Aussi nous donnons à Dieu, le nom de Providence. Nous ne l'appellerions que puissance s'il en agissoit autrement. ”

Telle est l'idée que le Physicien s'est faite de l'origine du Christianisme. Elle est bien loin de plaire au Theologien, mais il n'a pas le courage de la combattre car il voit dans les opinions de son antagoniste, des idées justes et grandes, qui lui inspirent de l'indulgence, pour des erreurs pardonables.

Ainsi, semblables, aux lignes que nous nommons, asymptotes, les opinions du philosophe, et du Theologien, peuvent sans se rencontrer tout à fait se rapprocher l'une de l'autre jusqu'à une distance moindre qu'aucune distance donnée. C'est à dire que leur différence devient moindre qu'aucune différence donnée, et qu'aucune quantité appréciable. Or une différence que je ne puis apprécier, peut elle me donner le droit de mettre ma conviction en opposition avec celle de mes frères, et de mon église. Me donne-t-elle le droit de semer mes doutes, au milieu de la croyance qu'ils professent et dont ils ont fait la base de leur morale. Non sans doute, je n'ai point ce droit là. Je me soumet donc de cœur et d'âme. Don Newton et don Leybnitz ont été chrétiens et même Theologiens. Le dernier s'étoit occupé de la réunion des églises. Quant à moi, qui ne devrois pas me nommer après ces grands hommes j'étudie la Théologie, dans les œuvres de la création pour y trouver de nouveaux motifs d'adorer le créateur. ”

Après avoir ainsi parlé, Velasquez ota son chapeau, prit un air de recueillement, et tomba dans une rêverie, que chez un Ascétique, l'on eut pu prendre pour une extase.

Rébéca parut un peu déconcertée, et je compris que ceux qui vouloient affaiblir nos principes de religion, pour nous rendre ensuite Mahométans, n'auoient pas meilleur marché du géometre que de moi.

TRENTE-HUITIÈME JOURNÉE

Le repos de la veille nous avoit fait du bien. On se remit en route avec plus de courage. Le juif errant, n'avoit point paru le jour précédent, parce que ne pouvant rester un instant en place, il ne pouvoit nous rien conter, qu'autant que nous étions en marche nous memes. Aussi n'avions nous pas fait un quart de lieue, qu'il parut, reprit sa place acoutumée, entre Velasquez et moi, et comença en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT.

Dellius vieillissoit et sentant, sa fin approcher, il nous fit venir Germanus, et moi, et nous dit d'aller creuser dans la cave à coté de la porte. Que nous y trouverions un cofret de bronze, et que nous eussions à le lui apporter. Nous fimes, ce qu'il nous avoit ordonné, nous trouvames le cofre et nous le lui apportames. Dellius tira une clef de son sein, ouvrit le cofret puis il nous dit “ Voici deux parchemins revetus de signatures et de sceaux. L'un des parchemins doit assurer, à mon cher fils la possession de la plus belle maison de Jerusalem. L'autre est un titre qui vaut trente mille dariques et les interets de bien des années. ” Alors il me raconta toute l'histoire de mon grand pere Hiskias, et de mon ayeul Sedekias, puis il ajouta “ Cet homme injuste et avide existe encore, ce qui prouve que les remors ne tuent point. Mes enfants des que je ne serai plus. Vous irés à Jerusalem. Mais ne vous y faites point connoître jusqu'à ce que vous ayez des protecteurs. Et peut-etre vaudra-t-il mieux attendre la mort de Sedekias. Qui vu son grand age ne peut être que très prochaine. En attendant vous pouvés vivre de vos cinq cent dariques. Vous les trouverez cousues, dans cet oreiller qui ne me quite jamais. Je n'ai qu'un conseil à vous donner. Menéz une vie exempte de reproches. Vous serés recompensés

par la Serenité qu'une bonne conscience répandra, sur le soir de votre vie. Quant à moi je veux mourir comme j'ai vécu. C'est à dire en chantant. Ce sera comme l'on dit le chant du Cygne. Homere aveugle comme moi, a fait une hymne à Apollon, qui est ce même soleil, qu'il ne voyoit pas, et que je ne vois pas non plus. J'ai mis autrefois cette hymne en musique. Je vais l'entoner, mais je doute que je puisse arriver jusqu'à la fin. " Dellius chanta donc l'hymne qui commence par " Salut heureuse Latone " Mais lorsqu'il en fut à " Delos si tu veux que mon fils habite tes bords " la voix de Dellius s'afoblit, il se pencha sur mon épaule, et rendit l'ame.

Nous pleurames longtems notre vieil ami, enfin nous partimes pour la Palestine, et nous arrivames à Jerusalem le douzieme jour après notre départ d'Alexandrie. Pour plus de sureté nous changeames de noms je pris celui d'Antipas, et Germanus se fit apeller Glaphyras. Nous nous arretames d'abord dans une taverne, hors des portes de la ville, et nous etant informés de la demeure de Sedekias, on nous l'enseigna tout de suite, car c'etoit la plus belle maison de Jerusalem. Un vrai palais, digne d'un fils de Roi. Nous louames, une mauvaise chambre, chés un cordonier qui logeoit vis à vis de Sedekias. Je sortois peu, Germanus couroit la ville et alloit aux enquetes.

Au bout de quelques jours, il vint me dire " Mon ami j'ai fait une bonne découverte. Le torrent de Cedron, fait une nape d'eau magnifique, dériere la maison de Sedekias, et le vieillard y passe toutes ses soirées sous un berceau de jasmin. Il y est déjà, je vais te faire voir ton persécuteur. "

Je suivis Germanus, et nous arrivames sur les bords du torrent, vis à vis d'un beau jardin, ou je vis un vieillard endormi. Je m'assis vis à vis de lui, et me mis à le contempler. Que son someil étoit diferent de celui de Dellius. Des rêves facheux sembloient l'inquieter, et de tems à autre le fesoient tressaillir. " Oh Dellius (m'écriai je) que tu avois raison de me recomander une vie innocente. " Germanus fit les memes observations que moi.

Comme nous en etions encore occupés, nous aperçumes un objet qui¹ nous fit bientôt oublier, nos observations et nos reflexions. C'etoit une jeune fille de seize à dix sept ans, d'une beauté merveilleuse que relevoit encore une riche parure. Son cou, ses bras, ses jambes etoient chargées de perles, et de chaines enrichies de piereries, d'ailleurs elle n'etoit vetue que d'une tunique de Lin, brodée en or. Germanus² s'ecria " C'est Venus elle même " Moi par un mouvement involontaire, je me prosternai devant elle. La jeune beauté, nous aperçut et parut un peu troublée. Mais ensuite, elle se rassura prit un evantail de plumes de paon, et l'agita au dessus de la tete du vieillard pour le rafraichir, et prolonger son someil.

Germanus prit un livre, qu'il avoit aporé exprès, et fit semblant de lire. Moi je fis semblant d'écouter, mais nous n'étions occupés que de ce qui se passoit dans le jardin. — Le vieillard s'evilla. Quelques questions qu'il fit³ à la jeune fille, nous prouverent qu'il avoit la vue fort afoblée, et qu'il ne pouvoit nous apercevoir dans le lieu, où nous etions, ce qui nous fit grand plaisir. Car nous nous proposions d'y venir souvent. Sedekias s'en alla s'apuyant sur la jeune beauté, et nous retournames chés nous. Faute d'autre[s] occupations, nous fimes jaser notre hote le cordonier et nous aprimes de lui, que Sedekias⁴ n'avoit point de fils vivant, et que ses biens devoient passer à la fille d'un de ses fils, que cette jeune personne s'apelloit Sara, et que son grand pere l'aimoit beaucoup.

Lorsque nous fumes retirés dans notre chambre Germanus me dit " Mon cher ami, j' imagine un moyen de finir tout d'un coup avec ton grand oncle. Ce seroit d'epouser sa petite-fille. Mais il faudra beaucoup de prudence, pour y réussir. " Cette idée me plut beaucoup. Nous nous en entretinmes longtems et j'en revai la nuit.

Le lendemain je retournai au torrent. J'y allai encore les jours suivants. Je ne manquais guere d'y voir ma jeune cousine, tantot seule, tantot avec son grand pere. Et sans que je parlasse, la jeune beauté devoit de reste que je n'etois la que pour elle.

¹ *Biffé* : fit un nous un inp

² *Biffé* : en

³ *Surch.* : avoit fait

⁴ *Biffé* : n'avoit point d'autre héritier.

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, nous arrivâmes au gîte et l'infortuné Vagabond se perdit dans les montagnes.

Rebeca se garda bien de remettre le duc sur l'article de la religion, mais comme elle desiroit connoître ce qu'il apelloit son systeme, elle saisit la première occasion de lui en parler, et même le pressa de questions. " Madame (lui répondit Velasquez) nous sommes des aveugles, qui touchons à quelques bornes, et savons le bout de quelques rues. Mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville. Cependant puisque vous le desirés je tacherai de vous donner une idée, de ce que vous appellés mon systeme, et que j'apellerois plus tot ma maniere de voir les choses.

Or donc tout ce que notre œil embrasse. Tout ce vaste horizon qui s'étend au pied des montagnes. Enfin toute la nature perceptible à nos sens, on peut la diviser en matiere morte, et en matiere organisée. C'est à dire que la seconde division difere de la première, par ses organes, mais qu'elle y appartient absolument par ses éléments. Ainsi Madame les Eléments dont vous etes composée. On pourroit les trouver également dans la roche, sur laquelle nous sommes assis, et dans l'herbe qui la tapisse. En effet vous avez de la chaux dans vos os, de la terre siliceuse dans votre chair, de l'alkali dans la bile, du fer dans le sang, du sel dans les larmes. Vos parties grasses sont une combinaison d'un combustible, avec quelque element de l'Athmosphere. Enfin si l'on vous metoit dans un fournaux à reverberer, l'on pourroit vous reduire à n'être qu'un flacon de verre, et si l'on y ajoutoit quelque chaux metallique, l'on pourroit faire de vous un tres bel objectif de telescope.

— Monsieur le Duc (dit Rebeca) vous m'ofrez là, une image tout à fait riante. Mais continués s'il vous plait. " Le Duc pensa, que sans s'en apercevoir il avoit fait¹ quelque compliment à la belle Juive,² il ota son chapeau d'un air gracieux et continua en ces termes.

" Nous voyons dans les éléments de la matiere morte, une tendance spontanée, sinon à l'organisation au moins à la combinaison. Ces elements s'unissent, se separent pour s'unir à d'autres. Ils affectent de certaines formes. On juge qu'ils sont faits pour l'organisation. Mais ils ne s'organisent point d'eux memes. Sans germe, ils ne sauroient passer à cet autre genre de combinaisons, dont le resultat est la vie.

Semblable au fluide magnetique, la vie n'est aperçue que par ses effets. Son premier effet est d'arreter dans les corps organisés, une fermentation interieure, que l'on appelle putrefaction — et qui commence dans les corps doués d'organes des qu'ils sont abandonnés par la vie.

La vie peut etre longtems cachée dans un fluide, comme dans l'œuf ou dans un solide comme dans les graines, et elle se developpe lorsque les circonstances lui sont favorables.

La vie est répandue dans toutes les parties du corps, même dans les fluides, même dans le sang, qui se putrefie, lorsqu'il est hors de nos veines.

La vie est dans les parois de l'estomac, et les garantit³ de l'effet du suc gastrique, qui dissout tous les corps privés de vie, que l'on met dans l'estomac.

La vie se conserve plus ou moins longtems, dans les membres séparés du corps.

Enfin la vie jouit, de la propriété de se propager. C'est ce que l'on appelle le mystere de la génération, qui est mysterieuse, comme tout l'est dans la nature.

Les etres organisés se divisent en deux grandes classes. L'une qui à la combustion, donne de l'Alkali fixe, l'autre qui abonde en Alkali volatil. Les plantes forment la première classe, les animaux, la seconde.

Il y a des animaux qui pour l'artifice de l'organisation, semblent fort au dessous de certaines

¹ *Interl.*

² *Biffé* : il tira

³ *Surch.* : garantissent

plantes. Tels les mucilages animés, que l'on voit flotter sur la mer, telles les hydatides, qui se logent dans le cerveau des brebis.

Il y en a d'une organisation supérieure, dans les quels on ne démele, cependant pas bien clairement ce que l'on appelle volonté. Ainsi lorsque l'animal, du corail¹ épanouit sa capsule, pour engloutir, les animalcules dont il fait sa nourriture, nous pouvons croire que ce mouvement est un effet de son organisation, comme nous voyons les fleurs se fermer pendant la nuit, et se tourner vers la lumière pendant le jour.

L'espece de volonté du polype lorsqu'il étend ses bras et couvre sa capsule, peut être comparée avec assez de justesse, à la volonté de l'enfant qui vient de naître qui n'a pas encore pensé, et qui veut. Car la volonté chez les enfants précède la pensée ; et elle est le résultat immédiat, du besoin, ou de la peine.

En effet un membre longtemps gêné, veut s'étendre et nous le fait vouloir. L'estomac se refuse souvent au régime qu'on lui prescrit. Les glandes salivaires s'enflent à la présence d'un mets convoité, et le palais veut auss[si]² souvent la raison a bien de la peine à prendre le dessus

Si l'on imagine un homme qui ait longtemps été, sans manger, sans boire, racourci dans ses membres et longtemps dans le célibat. L'on verra que plusieurs parties de son corps, lui feront vouloir à la foi des choses différentes

Ces volontés qui dérivent immédiatement du besoin, se trouvent dans le polype adulte, comme dans l'enfant qui vient de naître. Ce sont les premiers éléments de la volonté supérieure, qui se développe ensuite en raison de la perfection de l'organisation.

La volonté dans l'enfant qui vient de naître précède, probablement la pensée, mais de très peu et la pensée a aussi ses éléments que nous ferons connaître ”

Comme Velasquez, en étoit à cet endroit du développement de ses idées. On vint nous interrompre. Rebeca témoigna, au duc tout le plaisir qu'elle avoit eue à l'entendre, et l'on remit au lendemain la suite, d'une instruction, à laquelle je prenois aussi beaucoup d'intérêt.

TRENTE-NEUVIEME JOURNÉE

Nous nous remimes en route, et fumes bientôt rejoints par le juif errant, qui reprit en ces termes, le fil de son discours.

SUITE DE L'HISTOIRE DU JUIF ERRANT

Tandis que j'étois tout occupé de la belle Sara Germanus, qui n'y prenoit pas le même intérêt, avoit passé plusieurs jours à entendre, les leçons d'un maître, appelé Josué, et devenu ensuite si célèbre, sous le nom de Jésus. Car Jésus est en grec le même nom que Jehoschuah en hébreu, comme on le peut voir par la version des septante. Germanus vouloit même suivre son maître en Galilée, mais l'idée qu'il pouvoit me devenir utile, le détermina à rester à Jérusalem.

Un soir Sara ôta son voile et voulut l'attacher aux branches d'un arbre de baume. Mais le vent s'emparant de ce léger tissu, le fit un peu voltiger puis tomber dans le Cedron. Je m'élançai dans les flots du torrent, je saisis le voile, et le suspendis à des rameaux au bas de la terrasse. Sara me jeta une

¹ *Biffé* : étend

² Une tache d'encre ne permet pas de lire la fin de ce mot et la ponctuation.

chaîne d'or qu'elle avoit détachée de son cou. Je la baisai et repassai le torrent à la nage.

Le vieux Sedekias, s'étoit éveillé au bruit. Il voulut savoir ce qui étoit arrivé, Sara le lui expliquoit il se croyoit pres de la balustrade, mais il étoit sur des rochers où l'on n'en n'avoit point mis, parce que des arbustes en tenoient lieu. Le pied vint à glisser au vieillard, les arbustes cederent, il roula jusqu'au torrent. Je m'y précipitai après lui, je le saisis, et le ramenai au rivage. Tout cela fut l'affaire d'un instant.

Sedekias reprit ses sens, et se voyant dans mes bras, il comprit qu'il me devoit la vie. Il me demanda qui j'étois. Je lui repondis que j'étois un juif d'Alexandrie, que je m'apelois Antipas, et que n'ayant ni biens, ni parents. J'étois venu chercher fortune à Jerusalem. “ Je veux te tenir lieu de pere, (me dit Sedékias) et tu logeras chez moi. ” J'acceptai l'invitation, sans faire mention de Germanus qui ne le trouva point mauvais et continua de loger chez le cordonier. Ainsi je fus installé dans la maison de mon plus grand ennemi, et je fis tous les jours quelques progrès dans l'estime¹, d'un homme qui m'eut assassiné, s'il eut su que j'étois l'heritier legitime de la plus grande partie de son bien. Sara de son coté me voyoit tous les jours avec plus de plaisir.

Le commerce du change, se fesoit alors à Jerusalem comme il se fait encore aujourd'hui dans tout l'orient. Si vous allez au Caire, ou bien à Bagdad, vous y verés aux portes des mosquées des hommes assis à terre, ayant sur leurs genoux, des petites tables, qui ont une coulisse, à l'un des coins, pour faire couler l'argent déjà compté. Auprès d'eux sont des sacs d'or et d'argent, qu'ils débitent à ceux qui ont besoin de telle ou telle monnoye. Aujourd'hui l'on appelle ces changeurs des Sarafs. Vos evangélistes les ont apellés Trapesites à cause des petites tables dont je vous ai parlé.

Presque tous les changeurs de Jerusalem, ne travailloient que pour le compte de Sedekias, qui s'entendoit avec les fermiers Romains et les douaniers, pour faire hausser, ou baisser à son gré, telle monnoye qu'il vouloit. Je compris, bientôt que le plus sur moyen, de gagner les bonnes graces de mon oncle, seroit de me rendre habile changeur et de suivre avec attention toutes les hausses et les baisses de l'argent. J'y reussis de manière qu'au bout de deux mois l'on ne fesoit plus d'opération sans me consulter. — Vers ce tems la, il courut un bruit que Tibere avoit ordonné une refonte générale des monnoyes dans tout l'Empire. Que celles d'argent n'auroient plus de cours, et qu'on les fondroit en lingots, pour en composer le thrésor du Prince. Je n'avois point inventé cette nouvelle mais je crus qu'il m'étoit permis de la répandre, et vous pouvés juger de l'efet qu'elle du produire, sur le peuple changeur. Sedekias, lui meme, ne savoit qu'en penser, et ne pouvoit se déterminer à prendre un parti.

Je vous ai dit que dans tout l'orient l'on voit encore des changeurs à la porte des mosquées. A Jerusalem nous etions dans le temple même. Il étoit vaste et dans le coin que nous ocupions, nous n'embarassions pas le service divin. Mais depuis quelques jours l'on ne voyoit plus de changeurs parceque l'alarme étoit generale. Sedekias ne me demandoit pas mon opinion, mais il sembloit vouloir la lire dans mes yeux. Enfin lorsque je crus la monnoye d'argent assés décreditée, je présentai mon plan à mon grand oncle, il m'ecouta atentivement² parut longtemps indécis et reveur. Enfin il me dit “ Mon cher Antipas, j'ai dans ma cave deux millions de sesterces en or. Et si ta speculation reussit tu pourras prétendre à la main de Sara. ” L'espoir de posséder la belle Sara, et la vue de l'or, toujours seduisante pour un juif, me jetterent dans un ravissement, dont je ne sortis que pour aller par la ville, et décrier encore la monnoye d'argent. Germanus me secondoit de son mieux. Je gagnai quelques marchan[ds] qui refuserent de vendre pour de l'argent. Enfin les choses en vinrent au point que les habitants³ de Jerusalem prirent l'argent dans une sorte de dégout et d'horreur. Lorsque nous crumes que ce sentiment étoit poussé assés loin, nous nous préparames à metre notre projet à⁴ execution

Le jour venu je fis porter au temple, tout mon or dans des vases d'erain couverts. J'anoncai que Sedekias ayant un payement à faire en argent, s'étoit déterminé à acheter deux cent mille sesterces, à

¹ *Surch.* : le cœur

² *Interl.* : il m'ecouta atentivement

³ *Surch.* : marchands

⁴ *Surch.* : en

raison d'une once d'or, pour vingt cinq d'argent. C'est à dire qu'il y gaignoit cent pour cent et plus. Cependant l'empressement à profiter de ce bon marché, étoit tel, que j'avois changé ainsi la moitié de mon or. Nos portefaits enlevoient l'argent à mesure, et l'on croyoit que je n'avois encore aquis de cette maniere que vingt cinq ou trente mille Sesterces. Tout alloit donc à merveilles, et j'étois sur le point de doubler la fortune de Sedekias lorsqu'un Pharisien vint nous dire...

Comme le juif errant en étoit à cet endroit de sa narration, il se tourna vers Uzeda, et lui dit “ Un Cabaliste plus puissant que toi me force à te quitter.

— Oui da (dit le Cabaliste) tu ne veux pas nous conter la bagare qu'il y a eu dans le temple et les coups que tu as reçus.

— Le vieux du mont Liban m'appelle ” dit le juif et il disparut à nos yeux. J'avoue que je n'en fus pas trop fâché, et je ne souhaitai pas son retour, parce que je soupçonois que cet homme n'étoit qu'un fourbe tres versé dans l'histoire, et qui sous le pretexte de nous raconter celle de sa vie, nous disoit des choses qu'il nous convenoit peu d'entendre.

Cependant nous arrivames au gîte, et Rebeca pria le Duc de vouloir bien continuer à l'instruire de son systeme.¹ Il donna quelques instants à la reflexion, ensuite il commença en ces termes.

“ J'ai cherché hier à vous faire découvrir, les elements de la volonté, et comme elle a precedé la pensée, et nous nous etions proposé de remonter aux éléments de la pensée.

L'un des plus profonds philosophes de l'antiquité, nous a montré, le veritable chemin que l'on doit suivre dans les recherches² metaphysiques, et ceux qui on[t] pensé ajouter à ses découvertes n'ont fait à mon avis aucun pas de plus.

Longtems avant Aristote, le mot idée vouloit dire image chez les Grecs, et de la vient aussi le mot idole. Aristote ayant examiné chacune de ses idées, vit que toutes, provenoient reellement d'une image. C'est à dire d'une impression faite sur les sens. De là, vient : que le génie, le plus inventif ne peut cependant rien inventer. Les Mythologues assemblerent le buste, d'un homme, et le corps d'un cheval, le corps d'une femme et la queue d'un poisson. Ils oterent un œil aux Cyclopes, ajouterent des bras a Briarée, mais ils n'inventerent rien, car cela n'est pas au pouvoir de l'homme. Et depuis Aristote, il est reçu que, rien n'est dans la pensée que ce qui a été dans les sens.

Mais de nos jours, il est venu des philosophes qui se sont cru plus profonds, et qui ont dit “ Nous convenons que l'ame, n'auroit pu developper ses facultés sans l'entremise des sens. Mais ses facultés une fois developées, l'ame conçoit des choses qui n'ont jamais été dans les sens telles que l'espace, l'eternité, les verités mathématiques. ”

Je vous l'avoue je ne goute point cette nouvelle doctrine. L'abstraction, ne me paroît etre qu'une soustraction. Pour abstraire, il faut ôter. Si j'ôte mentalement de ma chambre, tout ce qu'elle renferme, jusqu'à l'air j'ai l'espace pur. Si d'une durée j'ôte le commencement et la fin, j'ai l'eternité. Si d'un être intelligent, j'ôte le corps j'ai l'idée d'un ange. Si des lignes, j'ôte mentalement leur largeur, pour ne considerer que leur longueur, et les figures planes qu'elles renferment j'aurai les éléments d'Euclide. Si j'ôte aux yeux d'un homme, et que j'ajoute à sa taille, j'aurai la figure d'un cyclope. Tout cela sont des images recues par les sens. Si les nouveaux docteurs m'ofrent une seule abstraction que je ne puisse réduire à la soustraction, je me déclare leur disciple. Jusque là je veux m'en tenir, au vieil Aristote.

Le mot idée (image) ne se raporte pas uniquement à ce qui fait impression sur notre vue. Le son frappe notre oreille, et nous donne l'idée qui appartient au sens de l'ouïe. Le citron agace nos dents, et nous donne l'idée de l'acide.

¹ *Biffé* : Il reflechit et pou

² *Biffé* : sur l'antiquité

Mais observez, que nos sens jouissent de la faculté d'être mis dans cet état d'impression, en l'absence de l'objet qui l'a causée. Si l'on nous propose de mordre dans un citron, l'idée seule fait couler la salive et agace nos dents. Une musique bruyante raisonne à nos oreilles longtemps après que l'orchestre a cessé de jouer. — Dans l'état actuel de la physiologie, nous ne pouvons encore expliquer le sommeil, ni par conséquent les rêves. Mais on peut dire cependant que des mouvements de nos organes indépendants de notre volonté, les remettent dans le même état, où ils furent mis lors de l'impression faite sur les sens, ou bien en d'autres termes lors de l'idée conçue.

De là il résulte aussi que " En attendant que nous soyons plus avancés dans la connaissance de la Physiologie, il nous est avantageux de considérer Théoriquement, les idées comme des impressions faites sur le cerveau. Impression dans laquelle les organes peuvent se mettre en l'absence de l'objet soit volontairement soit involontairement. Observez que l'impression sera moins vive si l'on ne fait que penser à l'objet, mais que dans un état de fièvre elle peut être aussi forte que la première impression reçue. " Après cette suite de définitions, et de conséquences, un peu difficiles à suivre, nous ferons quelques réflexions, propres à jeter un nouveau jour sur cette matière

Les animaux qui par leur organisation se rapprochent de l'homme, et qui montrent plus ou moins d'intelligence, ont tous, à ce que je crois, le viscère appelé cerveau. Au contraire on ne peut démêler cet organe, dans les animaux dont l'organisation se rapproche, de celle des plantes.

Les plantes vivent et plusieurs se meuvent ou plus tôt remuent. Il y a parmi les animaux marins des êtres, qui, comme les plantes, n'ont point le mouvement loco-motif, (ou destiné à changer de place). J'ai vu d'autres animaux marins, dont le mouvement toujours uniforme, comme celui de nos poumons, ne paroissoit dériver d'aucune volonté.

Les animaux mieux organisés, veulent et conçoivent des idées. L'homme seul jouit de l'abstraction.

Mais tous les hommes n'ont pas cette faculté. Un relâchement dans le système glanduleux, en prive le goitreux des montagnes. Et la privation d'un ou de deux sens, a l'effet de rendre l'abstraction, très difficile. Les sourd-muets, qui ressemblent aux animaux en ce qu'ils n'ont pas l'organe de la parole, ont beaucoup de peine à saisir l'abstraction. [cahier] 7 Mais on leur montre cinq ou dix doigts, lorsqu'il ne s'agit pas de doigts ; et par là, ils prennent une idée des nombres. Ils voyent que l'on prie, que l'on se prosterne, et prennent l'idée d'un être invisible.

On a bien plus de facilité avec les aveugles, parce que la langue, étant le grand instrument de l'intelligence humaine on leur présente, les abstractions toutes faites. D'ailleurs l'absence des distractions donne aux aveugles une aptitude toute particulière à la combinaison.

Mais si vous imaginez un enfant né aveugle et sourd. Nous pouvons bien affirmer qu'il ne sera jamais capable d'aucune abstraction. Il aura les idées qui lui viendront par le goût, l'odorat, ou le tact. Il pourra rêver les mêmes idées. S'il est châtié pour un méfait il s'en abstiendra peut-être, parce qu'il n'est pas entièrement privé de mémoire. Mais l'idée abstraite du mal, je ne crois pas qu'aucune industrie humaine la puisse faire entrer dans son esprit. Il n'aura point une conscience, il ne sera point susceptible de mérite ni de démerite. S'il se rendoit coupable d'un homicide, il ne pourroit avec justice en être puni. Voici donc deux âmes, deux portions du souffle divin bien différentes entre elles. Et pour quoi ? pour deux sens de moins.

Une distance bien moindre, mais très grande encore, sépare l'esquimaux ou le hotentot d'avec l'homme dont l'esprit est cultivé. Quelle est la cause de cette différence ? Ce n'est plus le défaut d'un sens c'est la quantité plus ou moins grandes des idées, et le nombre des combinaisons. L'homme qui a vu toute la terre par les yeux de voyageurs, qui a vu tous les événements dans l'histoire, a réellement une infinité d'images dans la tête que n'a point le paysan, et s'il combine ses idées, les rapproche les compare, cet homme a du savoir et de l'esprit.

Neuton avoit une habitude continuelle de la combinaison des idées, et dans la foule d'idées qu'il a rassemblées, s'est trouvée la combinaison de la pomme qui tombe, et de la lune retenue dans son orbite.

De là je conclus, que la différence des esprits, est dans la quantité d'images, et dans la facilité de les combiner et si j'ose m'exprimer ainsi, en raison composée, du nombre des images, et de la facilité de

les combiner. Ici je demande encore un peu d'attention.

Les animaux dont l'organisation est confuse n'ont peut-être, ni volonté ni idées. Leurs mouvements sont involontaires comme ceux de la sensitive. Mais on peut toujours supposer que le polype d'eau douce, lorsqu'il étend ses bras pour engloutir le vermissaux¹ en avale quelques uns qui lui plaisent plus que d'autres et qui lui donnent l'idée du bon, du meilleur ou du mauvais. Et s'il a la faculté de rejeter les mauvais vermissaux², il est à croire, qu'il en a aussi la volonté. Sa première volonté a été le besoin qui lui a fait étendre ses huit bras. Les animalcules engloutis lui ont donné deux ou trois idées. Rejeter un animalcule en avaler un autre, est une volonté de choix qui a résulté d'une idée, ou de plusieurs.

Si nous appliquons les mêmes raisonnements à l'enfant, nous verrons que sa première volonté résulte immédiatement du besoin. C'est cette volonté qui lui fait appliquer la bouche au sein de sa nourrice. Mais dès qu'il a goûté le lait de la nourrice, il a une idée. Une autre impression se fait sur ses sens, et il acquiert encore³ une idée, puis une troisième, une quatrième les idées sont donc susceptibles de numération, mais nous avons déjà vu, qu'elles étoient susceptibles de combinaisons donc on peut leur appliquer si non le calcul, au moins les principes du calcul des combinaisons. J'appelle combinaison l'assemblage, et non la transposition, ainsi *ab*, est la même combinaison que *ba*.

Ainsi deux lettres ne peuvent s'assembler que d'une manière.

Trois lettres prises deux à deux peuvent s'assembler ou se combiner de trois manières, et toutes les trois ensemble cela fait quatre.

Quatre lettres prises deux à deux donnent six combinaisons. Trois à trois elles en donnent quatre. Toutes ensemble une, cela fait onze

Cinq lettres donent en tout	26 ⁴ combinaisons
Six	57.
Sept	121
Huit	236
Neuf	495
Dix	1013
Onze	2035

Ainsi l'on voit qu'une seule idée de plus, double déjà le nombre des combinaisons, et que les combinaisons de cinq idées sont aux combinaisons de dix idées, comme 16 est à 1013, ou comme un, est à soixante neuf.

Je ne prétends pas par ce calcul matériel numérer l'esprit, mais seulement montrer la loi de tout ce qui est susceptible de combinaison.

Nous avons dit que la différence des esprits, étoit en raison composée de la quantité des idées, et de la facilité à les combiner.

Nous pouvons donc nous représenter une échelle de tous ces différents esprits. Supposons Neuton tout au haut de l'échelle, dont l'esprit seroit représenté par cent millions et le paysan des Alpes, dont l'esprit seroit représenté par cent mille. Nous pouvons entre ces deux nombres placer une infinité de moyennes proportionnelles, qui désigneront des esprits supérieurs au paysan, inférieurs à Neuton. Et dans cette échelle se trouvera votre esprit et le mien — L'attribut des esprits qui sont au haut de l'échelle sera par exemple.

D'ajouter au[x] découvertes de Neuton
de les comprendre
d'en saisir une partie
de briller par la combinaison

¹ *Biffé* : dons

² les mauvais vermissaux *surch.* : ceux ci

³ *Interl.*

⁴ *Surch.* : 16

Mais tout de même on peut se figurer une échelle décroissante, qui aille du paysan représenté par cent mille, aux esprits designés par seize, onze, cinq¹ puis aux intelligences qui ont quatre idées et six combinaisons, trois idées et quatre combinaisons.

L'enfant qui n'a que quatre idées et six combinaisons², n'abstrait pas encore, mais entre ce nombre et cent mille, se trouvera la raison composée du nombre des idées et de leurs combinaisons, de laquelle le resultat est l'abstraction

Or c'est à cette raison composée, que les animaux n'atteignent jamais, non plus que l'enfant sourd-aveugle, celui ci faute d'images, et l'animal par un défaut de combinaison

L'abstraction la plus simple est peut-etre celle des nombres. Elle consiste a separer des objets, leur qualité numerique. Avant de l'avoir faite, l'enfant n'avoit pas encore l'attribut de la raison humaine, puisqu'il n'avoit pas encore abstrait, il est arrivé à la soustraction par l'analyse, des qualités, qui est aussi une sorte d'abstraction. Il y est arrivé peu a peu, et lorsqu'il dépassera la premiere abstraction, il le fera aussi en combinant et aquerant des idées.

Donc cette serie des moindres intelligences, jusqu'aux plus hautes, se compose toujours de dimensions de même genre, ou de valeurs de meme espece, par le nombre des images et selon la loi des combinaisons. Ce sont toujours les mêmes elements.

Donc les intelligences de diferents ordres, peuvent reelement etre regardées, comme d'une seule espece. Tout comme le plus compliqué des calculs, peut cependant être consideré comme etant de l'espece des additions, et soustractions. Et³ tout traité de Mathematiques, lorsqu'il est complet est reellement une echelle d'Abstractions depuis la plus simple, jusqu'à la plus transcendante. ”

Velasquez ajouta encore à cette comparaison quelques autres developements dont Rebecca parut sentir tout le merite, et ils se separerent réciproquement persuadés de leur mérite.

QUARANTIEME-JOURNÉE

Je m'veillai de bonne heure, et quitai ma⁴ tente pour aller jouir de la fraicheur du matin. Velasquez, et la fausse Uzeda, etoient sortis dans la même intention. Nous nous dirigeames vers le grand chemin, pour voir s'il ne [paraissait] pas de voyageurs. Et lors que nous fumes sur un ravin encaissé entre des rochers, nous primes la résolution de nous assoir.

Bientot, nous aperçumes une caravane, qui entroit dans le défilé et passoit à une cinquantaine de pieds, au dessous des rochers où nous etions. Plus cette troupe, se rapprochoit de nous, et plus elle excitoit notre surprise. La marche étoit ouverte par quatre Américains. Ils n'avoient pour tout vetement qu'une longue chemise garnie en dentelles. Leurs tetes etoient couvertes de chapeaux de paille garnis de hautes plumes, et ils étoient armés de longs fusils. Ensuite venoit un troupeau de vigognes dont chacune étoit montée par un singe. Puis venoit une troupe de negres, bien montés et bien armés. Ensuite venoient deux vieux Seigneurs, montés sur de beaux Andaloux, et envelopés de leurs manteaux de velours bleu, sur lesquels etoient brodées des croix de Calatrava. Ensuite venoit un palanquin, Chinois porté par huit insulaires des Moluques. On voyoit⁵

¹ *Biffé* : qui

² *Interl.* : et six combinaisons

³ *Biffé* : que

⁴ Les lettres “ tin ” ont été grattées.

⁵ Les 3 f. qui suivent ont été déchirés ; les marges montrent qu'ils contenaient la fin de la journée. Restent 3 f. : Sur le premier, au recto, Potocki a effectué des calculs en rapport avec ce qu'il a écrit au verso : “ Quel est l'amortissement de 1600. - 247 = 1353 / l'an 1812 a la St Jean le capital sera 1353 dont l'interet est ”. Saut au f. suivant : “ L'an 1811 le capital n'est plus que de 1600 - 350 = 1250. / 1 à la St Jean de 1812 je dois 1250 plus l'interet qui est 80 plus 16. plus 4. Egal 100. / Je donne 350. le capital devient 1000. / 2 A la Saint Jean de 1813. je dois 1000 plus 80. Je paye 350 / de 1080 - 350 Reste. 730. / 3 A la Saint Jean 1814. Je dois 730. plus 56. plus

3. / $730 + 56 + 3 = 789$. Je paye 350 = 439. / 4 A la [*biffé* : fin de] St Jean 1815 je dois $439 + 40$. / $439 + 40 = 479$ Je paye 350. = 129. ”

Les 3 derniers f. ont été soigneusement déchirés.

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1804
Édition par François Rosset et Dominique Triaire

Texte

Cinquième décaméron. [5 MV]

Description

Manuscrit autographe, Varsovie, Bib. Narodowa, BOZ 1047.

Consultation

<https://polona.pl/item/manuscrit-trouve-a-saragosse-cinquieme-decameron,MTY3OTEzMQ/0/#info:metadata>

Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,2, p. 403-476 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 633-727.

CINQUIEME DÉCAMÉRON¹

et j'y trouvai du bruit. Le descendant des Pizarres y étoit avec deux domestiques étrangers, et demandoit avec beaucoup de hauteur qu'on lui rendit les vigognes, le Chef Bohémien l'écouloit avec beaucoup de patience, ce qui enhardit le seigneur Hierro Sangré qui se mit à crier encor plus fort, et n'épargna pas les epithetes de fripon, voleur de grand chemin, et autres pareilles. Alors le chef² se mit à siffler sur un ton tres percant, la tente se remplit peu à peu, de Bohémiens armés, dont l'aparition successive fesoit baisser d'autant le ton hautain du Peruvien, qui finit même par trembler si fort qu'on ne pouvoit plus entendre ce qu'il disoit. Lors que le chef le vit ainsi calmé il lui tendit la main, d'un air riant, et lui dit " Pardonnez brave Péruvien Les aparences sont contre moi, et vous aviez quelque raison de vous facher. Mais allez chez le marquis de Torres Rovellas. Demandez-lui s'il se rapelle d'une madame Dalanosa, dont le neveu s'étoit engagé, par pure complaisance, à devenir vice reine du Mexique à la place de mademoiselle de Rovellas, et s'il s'en rapelle qu'il vienne nous trouver ici. " Don Gonsalve Hiero sangré, parut charmé qu'une sene [*sic*] dont il craignoit les suites se fut aussi heureusement terminée, et il promit de s'aquiter de sa commission

Lorsqu'il nous eut quité, le chef me dit " Ce Marquis de Torres Rovellas avoit autrefois un gout prodigieux pour les romans et la Bergerie, il faut le recevoir en des lieux qui puissent lui plaire "

Nous fimes quelques pas à travers d'épaix buissons, et tout à coup je fus frappé par l'aspect d'une nature, diférente de tout ce que j'avois vu jusqu'alors. Un lac³ d'une eau verte et sombre mais diaphane jusqu'au fond de ses abimes, étoit entouré de rochers à pic séparés, et interrompus, par des greves riantes, couvertes d'arbustes fleuris, plantés avec art,⁴ bien que sans symetrie. Partout où le rocher se baignoit dans l'onde un chemin creusé dans la pierre, fesoient comuniquer d'une greve à l'autre. Des grottes recevoient les eaux du Lac. Ornées comme celle de Calypso, c'étoient autant de retraites, où l'on pouvoit jouir de la fraicheur et même se baigner. Un silence absolu, anonçoit que ces

¹ Ce manuscrit aut. est composé de 10 cahiers ; le premier compte 10 f. et 1 carton, le deuxième : 1 carton et 9 f. (1 f. découpé entre 17 et 18), le troisième : 1 carton et 5 f. (2 f. découpés entre 24 et 25, 2 f. découpés entre 26 et 27, 3 f. découpés entre 27 et 28), le quatrième : 4 f. (2 f. découpés entre 27 et 28, 1 f. découpé entre 28 et 29, 1 f. découpé entre 29 et 30), le cinquième : 11 f. et 1 carton (1 f. découpé entre 34 et 35), le sixième : 10 f., le septième : 12 f., le huitième : 11 f. (3 f. découpés entre 75 et 76), le neuvième : 12 f., et le dixième : 1 carton et 7 f. (1 f. découpé après 96), soit 96 f.

Sur la couverture, Potocki a écrit : " Cinquieme Décaméron ".

Le filigrane des deux premiers cahiers et des quatre derniers est : J WHATMAN 1806

Le filigrane des cahiers 3 à 6 est : J WHATMAN 1807

Au revers de la couverture, une main étrangère a écrit : " W tym rękopisic znayduje się Arkuszy 25. " Suivent ces lignes écrites au crayon, probablement par Potocki : " $2x + 40 = 60 - x + 10 / 2x + x = 60 + 10 - 40 / 3x = 30 / x = 30 / 3 / x = 10$ ". Potocki a ensuite écrit à la plume : " Le 5. / Le 6. à Berszada / le 7 à Tulczyn / le 8 / Le 9. / Le 10. à - - ".

Au début du f. 1, il a biffé : " 5^{eme} Décaméron / Quarante et unieme journée / J'allai chez le chef bohémien ".

Au verso du f. 1, le profil d'un homme est dessiné au crayon.

Le texte occupe le recto de chaque f., sauf indications contraires.

Les passages entre {...} sont biffés.

² *Surch.* : Bohémien

³ *Biffé* : transparent jusqu'au

⁴ *Biffé* : m

lieux étoient ignorés¹ des humains.

“ Voici (me dit le chef) une province de mon petit empire ou j’ai passé quelques années de ma vie, les plus heureuses peut-être. mes filles y sont nées.

— A propos de ces dames (lui dis je) il y a plus d’un mois que je ne les ai vues.

{— Elles habitent, ordinairement ce vallon, (me répondit le Chef) Et vous pouvez les voir d’ici, au pied d’un rocher de l’autre côté du² lac. ”

Je jetai les yeux du côté qu’il m’indiquoit, et je vis deux bohemiennes qui me parurent être mes cousines Emina et Zibeddé. — Je dis en riant au Bohémien que cet endroit me sembloit produire de singulières illusions d’optique.

“ Vous avez raison (me répondit il) Sous la domination des Arabes ce lieu s’appelloit Afrit Hamami, qui veut dire le bain des génies. Et les habitants de la Sierra morena³ lui donent encore le même nom en l’estropiant un peu. }

Mais les deux américains vont venir, cherchons un abri agréable, ou nous puissions⁴ attendre leur arrivée. J’ai fait avertir le reste de la société qui viendra nous y rejoindre. ”

Nous entrâmes dans une des plus belles grottes, ou nous fûmes bientôt rejoints par Rébecca et par son frère. {Velasquez vint ensuite, il parut frappé de la vue de ce Lac et des rochers qui l’entouraient : il ramassa une pierre, et l’ayant examiné avec attention, il dit. “ Ceci est fusible au simple feu de nos verreries, et sans addition. Nous sommes ici dans le cratère d’un ancien volcan. le cône a été creusé par une force expansible supérieure à tout ce que nous connaissons de la puissance du feu, de la flamme, ou de la vapeur. Et il⁵ se développe dans l’explosion des volcans quelque élément que nous ne connaissons point encore. Je ne voudrais pas comme Empédocle me précipiter dans dans l’etna⁶, par le chagrin de ne pouvoir le comprendre mais il est sûr que c’est une étude qui a toujours fait le désespoir de mon père et le mien. ” Ensuite Velasquez alla encore ramasser des pierres. Et puis nous vîmes arriver les deux vieillards. }

Et bientôt nous vîmes arriver les deux vieillards⁷

“ Est il possible, (dit l’un d’eux) qu’après un si long cours d’années, je retrouve l’homme, qui dans son enfance m’a rendu un aussi grand service. J’ai souvent fait prendre des informations sur votre compte, mais en vain, On ne m’a jamais fait parvenir en⁸ Amérique de nouvelles satisfaisantes.

— Elles ne pouvoient pas l’être (dit le Bohémien) j’ai subi tant de métamorphoses, ma vie s’est passée sous tant de formes différentes. qu’il eût été difficile de me prendre sur le fait, mais enfin puisque nous nous retrouvons, faites moi l’honneur de passer quelques jours dans ces retraites. Vous y jouirez d’un repos que les fatigues du voyage ont dû vous rendre nécessaire.

— Mais (dit le Marquis) ce sont des lieux enchantés.

— Ils en ont la réputation (répondit le chef) les habitants de la Sierra Morena n’osent en approcher, et s’entretiennent les soirs des choses étranges qui s’y passent. Je ne veux point les trop détromper. Je vous prie d’être d’accord que la plus grande partie de votre suite reste en dehors du vallon, dans celui où j’ai placé mon camp.

Cependant je sais que vous avez trouvé un homme sous le gibet dos hermanos. Si [vous] voulez le faire venir vous m’obligerez je desirais le connaître. ” Le Comte de Torres Rovellas donna ses ordres en conséquence Et l’inconnu⁹ arriva son cahier à la main. Il jeta les yeux autour de lui d’un air surpris,

¹ Biffé : de ces

² Surch. : de ce

³ Biffé : l’appellent encore

⁴ Surch. : pourons

⁵ Biffé : y a d

⁶ dans l’etna *surch.* : un volcan [il a oublié de biffer le deuxième “ dans ”]

⁷ *Sur la p. en regard* : Et bientôt nous [...]

⁸ Biffé : Eur

⁹ Biffé : pa

ramassa une pierre, et dit “ Ceci est fusible au simple¹ feu de nos verreries et sans addition nous sommes ici dans le crater d’un ancien volcan, le² talus interieur de ce cone³, nous fournit des moyens de connoitre sa profondeur, et l’imagination est etonnée de la force expansive qu’il a fallu pour le creuser. ”

Le Comte de⁴ Penna Velez⁵ observa que l’inconnu devoit etre geometre et phisicien, et que la conjecture de l’aumonier devoit etre fausse. Bientot après nous vimes arriver les jeunes gens. C’est a dire le jeune Penavelez et la jeune Rovellas, et l’on servit une collation qui pouvoit passer pour somptueuse.⁶

{On apporta le déjeuné qui fut somptueux. Les deux seigneurs temoignerent beaucoup d’egards pour Velasquez lorsqu’ils connurent sa naissance, et ils traiterent avec Politesse, Le Cabaliste et sa sa sœur, qui passoient pour gentilshommes du voisinage, et ne dirent pas un mot de Caballe.}

Lorsque l’on eut deservi le Bohemien dit au⁷ de Torres “ Seigneur Lorsque je vous ai connu vous ne respiriez que la tendresse, et vous etiés aussi beau que l’amour. Votre Union avec Elvire n’a du etre qu’une suite des plus delicieuses jouissances. Vous avez respiré les parfums de la vie sans en connoitre les épines

— Pas tout à fait (dit le Marquis) Il est vrai que la tendresse a pris peutetre une trop grande partie de⁸ mon tems. Mais comme d’ailleurs je n’ai négligé aucun des devoirs de l’honete homme, je confesse cette foiblesse sans honte. Et puisque nous sommes dans un lieu tres propre, aux récits romanesques, je vous ferai si vous le voulez l’histoire de ma vie ” Toute la societé applaudit à cette proposition, et le narrateur comença en ces termes —

HISTOIRE DU MARQUIS DE TORRES-ROVELLAS.

Lorsque vous etes entré au college des Théatins, nous logions comme vous le savez, assez près de votre tante Dalanosa. Ma mere alloit voir quelquefois la jeune Elvire, mais elle ne m’y menoit point. Elvire etoit entrée au couvent avec le dessein de devenir religieuse, et les visites d’un garçon de mon age n’eussent pas été convenables. Nous etions donc en proye à tous les maux de l’absence, que nous adouciissions par une correspondance dont ma mere vouloit bien etre le mercure. Elle ne se chargeoit cependant de ce role qu’en réchignant un peu. Car elle prétendoit que la dispense de Rome, n’etoit pas si facile à obtenir, et que dans la regle, nous ne devons nous écrire, qu’après la dispense obtenue,⁹ mais en dépit de¹⁰ ce scrupule elle portoit les lettres et les réponses. Quant aux richesses d’Elvire, On se gardoit bien d’y toucher, elle devoit entrer en religion et des lors tous ses biens retournoient aux¹¹ collateraux de Rovellas.

Votre tante parla à ma mere de son oncle le Theatin comme d’un homme habile et sage, qui lui donneroit quelque bon conseil au sujet de la dispense. Ma mere recut cette ouverture avec beaucoup de reconnoissance. Elle ecrivit en effet au pere Santez, qui trouva l’affaire si importante qu’au lieu, de répondre, il vint lui même à Burgos, avec un Consulteur de la nonciature, qui portoit un nom supposé,

¹ *Surch.* : seul

² *Surch.* : la pente in Son

³ *Interl.* : de ce cone

⁴ *Biffé* : Torres

⁵ *Biffé* : dit que son l

⁶ *Sur la p. en regard* : Cependant je sais [...]

⁷ *Biffé* : Comte Marquis

⁸ *Biffé* : ma vie

⁹ *Biffé* : mais malgrez cette reflexion

¹⁰ *Biffé* : cette refl

¹¹ *Biffé* : heritiers

à cause du mystère que l'on vouloit mettre à toute cette négociation.

Il fut décidé qu'Elvire, resteroit encore six mois, au noviciat, qu'ensuite sa vocation étant tout à fait passée elle seroit sur le pied d'une pensionnaire de la plus haute distinction, ayant un service intérieur, C'est à dire des femmes cloîtrées avec elles, et une maison montée au dehors comme si elle l'habitoit. Ma mère y devoit demeurer avec quelques hommes de loi, chargés des détails de la tutelle. Quant à moi je devois partir pour Rome avec un gouverneur et le Consulteur, nous y devois suivre. Vous jugez bien que tous ces arrangements étoient alors un secret pour moi, et je ne cherchois guère à les pénétrer, mon esprit étoit perdu au milieu d'une foule de lectures enchanteresses bien différentes, des misérables productions, sur lesquelles je m'étois formé à Villaca. Ici les romans nouveaux m'offroient la peinture des sentiments les plus délicats dans les expressions les plus tendres les plus ingénieuses et les plus variées. Je pillais de tous côtés et de mes vols, j'en composois les lettres que j'adressois à Elvire. Ses réponses n'étoient pas aussi bien, mais je lui fis passer aussi quelques romans, et alors notre correspondance put être comparée au meilleurs écrits de ce genre, à l'invention près, car il n'y avoit presque rien du notre.

Les six mois de noviciat s'écoulerent et je vis Elvire au Parloir ; elle étoit fort embellie, moi grandi, et nous n'eumes pas besoin du secours des romans, pour prendre l'un pour l'autre le goût le plus vif, ou plutôt une passion véritable¹ Notre sang s'aluma de toute l'effervescence du jeune âge. Le désordre de nos sens completa celui qui regnoit déjà dans nos têtes.

Il falut partir, le moment des adieux fut cruel notre douleur ne fut aprise ni feinte, l'amour étoit dans nos cœurs, dans nos têtes, il y étoit extrême et tenoit de la folie. Le désespoir d'Elvire fit craindre pour ses jours, le mien n'eut pas moins de force, mais j'en avois davantage à lui opposer, et les distractions du voyage me firent beaucoup de bien. Je dus² aussi beaucoup à mon mentor, qui n'étoit point un pédant tiré de la poussière des collèges, mais un officier retiré, qui même avoit passé plusieurs années à la cour. Il s'appelloit Don Diegue Santez, et il étoit aussi proche parent du Theatin de ce nom. Cet homme qui avoit autant de pénétration que d'usage du monde, employoit des moyens détournés, pour donner à mon esprit une tournure un peu différente³ et le ramener, au vrai, mais l'habitude du faux y étoit trop enracinée.

Nous arrivâmes à Rome, et notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Monseigneur Ricardi, personnage grave et fier, d'une figure imposante, relevée par une croix d'énormes diamants, qui brilloit sur sa poitrine. Ricardi nous dit qu'il étoit informé de l'affaire qui nous amenoit à Rome, qu'elle demandoit du secret, et nous conseilla d'être peu répandus dans le monde " Cependant (ajoutait-il) vous ferez bien de venir souvent chez moi l'intérêt que l'on me verra prendre à vous, fixera⁴ l'attention, et le peu que l'on vous verra ailleurs montrera une retenue dont l'effet vous sera favorable. Je me propose demain, de sonder à votre sujet les esprits du sacré collège. "

Nous suivîmes le conseil de Ricardi, je passois mes matinées à voir les antiquités de Rome, et les soirs j'allois chez l'auditeur ; dans une villa, qu'il avoit près de celle des Barberins. La marquise Paduli fesoit les honneurs de la maison. Elle étoit veuve, et demuroit chez Ricardi, parce qu'elle n'avoit pas de parent plus proche, ou du moins on le disoit ainsi, mais au fond, on n'en savoit rien, car Ricardi étoit génois, et le marquis Paduli avoit été à un service étranger.

La jeune veuve avoit⁵ ce qu'il falloit pour rendre une maison agréable, {Une gaieté enfantine, un désir de plaire général, à une exception près, car elle ne paroissoit pas}⁶ du tout se soucier de moi, elle

¹ *Biffé* : l'effervescence du jeune âge, s'empara de nos org

² *Surch.* : dois

³ *Biffé* : de celle qu

⁴ *Biffé* : sur vous

⁵ *Biffé* : tout

⁶ *Sur la p. en regard* : C'est à dire une politesse générale, mêlée cependant d'une grande réserve, plus grande avec moi, qu'avec les autres. Cependant je croyois lui voir à mon égard, une préférence, et une prévention qui se trahissoit. [Ces lignes étoient probablement destinées à remplacer celles qui ont été biffées, mais le lien

m'évitoit, me répondoit par monosyllabes, et souvent avec l'air de l'embaras, je ne lui avois donné aucun sujet de mécontentement, {et je ne savois à quoi attribuer cet éloignement extraordinaire. J'en parlai à Don Diegue, qui sourit avec un peu de malignité, et me dit qu'il y avoit entre les cœurs des antipathies, dont on ne pouvoit assigner les causes. Cette réponse ne me satisfit point. J'avois fait dans les romans une étude du cœur humain, que je croyois tres aprofondie,¹ je voulus compléter mes recherches, en assignant une cause à l'antipathie que temoignoit la belle Paduli, et je recherchai sa conversation.} La miene rouloit comme à l'ordinaire, sur l'amour, sur les diferentes manieres d'aimer, sur la diference à faire entre la tendresse et la passion, entre la fidelité et la Constance, mais en traitant tous ces sujets avec la belle italiene, l'idée ne me venoit pas que je pusse jamais etre infidele à Elvire, et mes lettres partoient pour Burgos aussi brulantes que par le passé. {Pour ce qui est de Madame de Paduli, elle m'écouloit avec beaucoup d'attention et même de surprise, il sembloit que je l'entretinsse de choses dont elle n'auroit jamais entendu parler.}

Un soir je me rendis à la villa sans mon Mentor Ricardi n'étoit pas chez lui. Je promenai dans les jardins, J'entrai dans une grote et j'y trouvai la Padouli, plongée dans une réverie profonde, dont elle fut tirée par quelque bruit que je fis en entrant. Sa vive surprise en me voyant paroître, m'auroit fait presque soupçonner que j'avois été le sujet de sa réverie. Elle eut meme, l'air effrayé d'une personne qui veut echaper à quelque danger.

Elle se remit cependant, me pria de m'asseoir, et m'adressa, le compliment ordinaire en Italie. “ Lei a girato questa matina, — Avez vous ? [sic] promené ce matin ” Je lui répondis, que j'avois été au Corso, où j'avois vu beaucoup de femmes, dont la plus belle etoit la Marquise Lepri.

“ Ne connoissés vous pas de femme plus belle qu'elle (me dit la Padouli).

— Pardonnés moi (lui répondis je) je connois une demoiselle en Espagne qui a beaucoup plus de beauté. ”

Cette réponse parut faire de la peine à Madame Padouli. Elle retomba dans sa reverie, baissa ses belles paupieres, et fixa sur la terre des regards où la tristesse etoit peinte. — Pour l'en distraire, j'entamai encore une conversation dont la tendresse étoit le sujet. Alors elle leva sur moi, des yeux languissants et me dit “ Ces sentiments que vous saves si bien peindre les avez vous éprouvés ?

— Ah (lui répondis je) si je les ai éprouvés ? mille foix plus vifs encore, et mille foix plus tendres, et pour la même demoiselle dont la beauté est si superieure ”

A peine j'eus prononcé ces mots, qu'une mortelle paleur couvrit le visage de la Padouli. Elle tomba toute etendue à terre, ni plus ni moins que si elle etoit morte. Je n'avois jamais vu de femme dans cet état et je ne savois absolument que faire de celle ci. Heureusement, j'aperçus deux femmes de chambre qui promenoient dans le jardin. Je courus à elle[s], et leur dis de secourir leur maitresse.

Ensuite je quitai le jardin, reflechissant à ce qui venoit d'arriver. Admirant surtout la puissance de l'amour et comment une étincelle, qu'il laisse tomber dans les cœurs y produit des embrasements subits, car enfin j'avois penetré que la Padouli s'étoit prise d'une grande passion, pour moi {j'avois jugé que ce sentiment s'étoit d'abord manifesté par une sorte de crainte, qui avoit prise les apparences de l'aversion} et qu'ensuite des conversations, que je croyois sans conséquence avoient rendu à la passion son véritable caractere. Je plaignois la Padouli. Je me reprochois, d'avoir contribué inocament à son malheur. Mais je n'imaginois pas pouvoir jamais etre infidele à Elvire, ni pour la Padouli, ni pour femme au monde.

Le lendemain j'allai à la villa, mais on n'y recevoit pas. Madame de Padouli étoit malade. Et le lendemain toute la ville ne s'entretenoit que de sa maladie, qu'on assuroit etre fort sérieuse. J'en fus affligé. Des maux dont j'étois l'auteur ne pouvoient manquer de m'inspirer une tendre pitié et même quelques remords.

Au cinquieme jour de la maladie, je vis entrer ches moi une jeune fille coefée d'une mante, qui lui couvroit le visage. Elle me dit “ Seigneur etranger. Une femme mourante demande à vous voir, suivez

syntaxique entre le texte et l'addition n'est pas établi. Le bas de la p. est occupé par la division de 4000 par 7.]

¹ Biffé : et

moi. ” Je me doutai bien qu’il s’agissoit de Madame Padouli, mais je ne crus point que l’on put refuser quelque chose à une agonisante. Une voiture m’atendoit au bout de la rue, j’y montai¹ avec la fille voilée. Nous arrivames à la villa par les derieres du jardin. Nous entrames dans une allée fort sombre, de la dans un corridor puis dans quelques chambres tres obscures. Enfin dans celle de Madame Padouli. Elle etoit dans son lit et me tendit la main. Je la baisai, elle etoit brulante, ce que je crus etre un efet de la fievre². Je levai les yeux sur la malade et je la vis plus qu’à demi nue. Jusqu’alors je n’avois connu des femmes, que le visage et les mains. Ma vue se troubla, mes genoux foiblirent Je me trouvai infidele à Elvire, sans même savoir, comment cela m’etoit arrivé.

“ Dieu d’amour (s’ecria l’italiene) voila de tes prodiges. Celui que j’aimois m’a rendu à la vie ” Que vous dirai je D’un etat d’entiere innocence, je passai aux plus delicieuses recherches³ de la volupté⁴. Deux⁵ heures s’ecoulerent ainsi. Enfin la suivante vint⁶ avertir, qu’il etoit tems de nous séparer, et je regagnai la voiture, avec quelque peine,⁷ obligé de m’apuyer sur le bras de la jeune fille, qui rioit sous cape. Prete à me quitter elle me serra dans ses bras, et me dit, “ J’aurai mon tour aussi ”

Je ne fus pas plustot en voiture, que l’idée des plaisirs que j’avois goûté, fit place aux remords les plus déchirants. “ Elvire (m’écrai je) Elvire je t’ai trahie, Elvire je ne suis plus digne de toi, Elvire, Elvire, Elvire ” Enfin je dis tout ce que l’on dit en pareil cas, et je me retirai chez moi, bien résolu, de ne plus retourner chez la Marquise. Le lendemain, je me préparai des le matin, au refus que je voulois signifier à la messagere lorsqu’elle viendroit me chercher, mais elle ne vint point, ce qui me surprit un peu. Sylvia, ne vint qu’au bout de cinq jours. Elle etoit mise avec une recherche, dont sa figure auroit pu se passer car elle etoit au fond plus jolie, que sa maitresse “ Sylvia (lui dis je) Sylvia retirez vous, vous m’avez rendu infidele à la plus adorable des femmes. Vous m’avez trompé. Je croyois aller chez une mourante, et vous m’avez introduit chez une femme, qui ne respiroit que la volupté. Mon cœur n’est point coupable, mais je ne suis point innocent.

— Vous l’etes (me répondit Sylvia) rassurez vous à cet egard. Mais je ne viens point pour vous conduire chez la marquise, qui est en ce moment dans les bras de Ricardi.

— De son oncle ?

— Point du tout Ricardi n’est point son oncle. Venez avec moi je vous expliquerai tout cela ”

Je suivis Sylvia, par curiosité. Nous montames en voiture, nous arrivames à la villa. Nous entrames par les jardins, puis la jolie messagere, me fit monter dans sa chambre, vrai taudis de grizete, orné de pots de pomade de peignes, et de quelques afiquets de toilette, de plus un petit lit blanc comme neige, et sous le lit deux petites mules d’une élégance remarquable. Sylvia, ota ses gants, sa mantille, et ensuite, le mouchoir qu’elle avoit sur la poitrine “ Arretes (lui dis je) n’allez pas plus loin. C’est ainsi que votre maitresse m’a rendu infidele.

— Ma maitresse (me répondit Sylvia) a recouru à de grands moyens dont j’ai su me passer jusqu’à present ” En même tems elle ouvrit une armoire, en tira des fruits des biscuits, et une bouteille de vin. Elle les posa sur une table, qu’elle aprocha du lit, puis elle me dit “ Mon charmant Espagnol, Les filles suivantes sont mal dans leurs meubles, il y avoit ici une chaise, on l’a otée ce matin⁸ Essayez vous sur ce lit à coté de moi et ne dedaignez pas cette petite collation que je vous ofre de tout le fond de⁹ mon cœur. ” Il fallut bien accepter des ofres aussi gracieuses. Je m’assis auprès de Sylvia, je mangeai de ses fruits, je bus de son vin, et je la priai de me faire l’histoire de sa maitresse qu’elle commença en ces

¹ *Interl.* : j’y montai

² *Biffé* : mais je me trompois

³ *Biffé* : de l’art

⁴ de la volupté *surch.* : des voluptés

⁵ *Surch.* : Quatre

⁶ *Biffé* : nous sép

⁷ *Biffé* : et

⁸ *Biffé* : mettez vous sur ce

⁹ *Interl.* : le fond de

termes.

{“ Arrêtez Monsieur le marquis (dit Velasquez), Voilà que vous faites comme le Bohémien, chez qui les histoires sortent les unes des autres. Ici c’est vous qui êtes sur le lit de Sylvia, qui vous raconte l’histoire de Madame Padouli, mais faites s’il vous plaît que celle-ci n’ait rien à raconter sans quoi je n’y serai plus. ”

Le marquis vit bien qu’il avait à faire à une sorte d’original “ Non (lui répondit-il en riant) il n’y aura point d’épisode à l’histoire de la marquise mais celle de Ricardi y doit entrer nécessairement et je crois même qu’il vaudra mieux commencer par ce qui le regarde. ”}

HISTOIRE DE MONSIGNOR RICARDI ET DE LAURA CERELLA, DITE MARQUISE PADOULI.

Ricardi cadet d’une maison illustre, était entré de bonne heure dans les ordres, et bientôt après dans la prélature. Une belle figure et des bas violets, étaient alors deux puissantes recommandations auprès du beau sexe de Rome. Ricardi usa de ses avantages et même en abusa, comme fesoient tous les jeunes prélats ses confrères. A trente ans, il se trouva ennuyé de¹ ce qui s’appelle plaisirs, et voulut jouer un rôle dans les affaires. Cependant il ne vouloit pas tout à fait renoncer aux femmes mais il ne savoit² comment s’y prendre, pour former une liaison dans où³ il ne trouveroit absolument que de l’agrément. Il avait été le *cavalier Servente* des plus belles Princesses de Rome, mais les belles Princesses commencent à donner la Préférence, à des prélats plus jeunes. D’ailleurs rien ne lui sembloit plus désagréable que de faire la cour à une femme. Il auroit voulu être chez lui, et il falloit être chez elle, il falloit s’y rendre à des heures réglées. Cette gêne habituelle était insupportable. Entretenir une femme de Théâtre était encore pis. Elles ne sont point au courant de la société, on ne sait de quoi leur parler. Au milieu de ces incertitudes, Ricardi conçut un projet⁴ qui est venu en l’idée de bien des gens avant et après lui, celui de former une jeune fille tout à fait à sa guise, et qui par conséquent devoit le rendre parfaitement heureux. Quel plaisir en⁵ effet, de voir dans un être doué de toutes les grâces, les charmes de l’esprit s’épanouir avec ceux de la figure, de lui montrer le monde et la société, de jouir de ses surprises d’épier le premier réveil du sentiment, de lui donner toutes ses idées, et d’en faire ainsi, un⁶ être tout à fait à soi. Mais que faire ensuite de cette personne charmante. Bien des gens les épousent pour se tirer d’affaire. Ricardi ne le pouvoit pas. Au milieu de ses projets libertins, notre prélat ne négligeoit pas les soins de son avancement, il avait un oncle Auditeur de Rote, qui avait la promesse du chapeau, et devenant Cardinal il avait l’assurance de faire passer sa place à son neveu. Mais tout cela ne devoit avoir lieu que dans quatre ou cinq ans. Et Ricardi jugea qu’en attendant il pouvoit aller dans sa patrie et même voyager.

Un jour Ricardi, se promenant dans les rues de Genes, et rêvant à son projet favori, fut acosté par une fille de treize⁷ ans, qui portoit un panier d’oranges, et lui en offrit une avec une grâce charmante. Ricardi, d’une main libertine, écarta les cheveux mal peignés, qui retomboient sur le visage de la petite, et découvrit des traits qui promettoient de devenir parfaitement beaux. Il demanda à la petite vendeuse d’oranges, quels étaient ses parents ? Elle lui répondit qu’elle n’avait qu’une mère veuve et très pauvre, qui s’appelloit Bastiana Cerella.

Ricardi se fit conduire chez elle, et commença par se nommer, ensuite il dit à la Bastiana, qu’il avait une parente, dame très charitable, qui se plaisoit à élever des jeunes filles pauvres, et qui les

¹ *Surch.* : de tout

² *Biffé* : pas

³ *Surch.* : la quelle [il a oublié de biffer “ dans ”]

⁴ *Interl.* : conçut un projet

⁵ *Biffé* : effet de cueillir un bouton de rose et de le voir s’épanouir

⁶ *Biffé* : ent

⁷ *Biffé* : à quatorze

dotoit ensuite. Qu'il se chargeoit d'y placer la petite Laura.

La mere sourit et lui dit " Je ne connois pas Madame votre parente, qui surement doit etre une dame respectable, mais votre charité envers les jeunes filles est tres connue et vous pouvez emener celle ci. Je ne sais si vous la formerez à la vertu, mais vous la tirerez de la misere qui est pire que tous les vices. "

Ricardi ofrit de stipuler quelque chose en faveur de la mere " Non (lui répondit elle) je ne vends point ma fille. Cependant j'accepterai les dons que vous me feres parvenir. Vivre est la première loi, et souvent l'inanition m'empêche de travailler. " ¹

Des le meme jour la petite Laura fut mise en pension, chez un client de Ricardi. Ses mains furent couvertes de pate d'amande, ses cheveux de papillotes, son cou de perles, sa gorge de dentelles, la² petite se regardoit dans toutes les glaces, et ne pouvoit se reconnoitre mais des le premier instant elle comprit quelle etoit sa destination et prit l'esprit de son etat.

Cependant Laura avoit des compagnons de son enfance³ qui ne sachant point ce qu'elle étoit devenue en etoient fort en peine. Le plus intéressé à la retrouver etoit Ceco Boscone, petit garcon de quatorze ans, fils d'un portefaix, déjà tres fort lui même, et déjà tres amoureux, sans se douter qu'il y eut de l'amour dans le monde. Comme Laura vendoit des oranges, et habitoit beaucoup la rue, Ceco avoit assés d'⁴occasions de la voir, mais il la voyoit aussi chez elle et ches nous etant un peu notre parent.⁵ Si je dis notre parent⁶ c'est que je m'appelle aussi Cerella et que j'ai l'honneur d'être cousine germaine de ma maitresse.

Nous etions d'autant plus en peine de notre cousine, que non seulement on ne nous en parloit pas, mais qu'il nous etoit meme defendu d'en parler, et de prononcer son nom. Mon occupation ordinaire etoit de travailler en gros linge et mon cousin, fesoit les comissions du port en atendant qu'il put y porter les balots. Lorsque nous avons bien travaillé le jour nous alions le soir, sous le portail, d'une eglise voisine, et nous versions bien des larmes sur la perte de notre cousine. Un soir Ceco me dit, " Il me vient une idée. Tous ces jours il a plu à verse, et madame Cerella n'a pu sortir, mais au premier beau jour, Elle n'y tiendra pas et si sa fille est à Gene, elle ira la trouver.⁷ Il ne s'agira donc que de la suivre, et nous saurons où trouver Laura. " J'applaudis à cette invention. Le lendemain, il fit tres beau, j'allai chez madame⁸ et je la vis qui tiroit⁹ d'une vieille armoire, une mante plus vieille encore,¹⁰ Je lui dis quelques mots, et je courus avertir Ceco. Nous nous mimes en ambuscades, et bientot nous vimes sortir Madame Cerella. Nous la suivimes jusqu'à un quartier eloigné et comme elle entra dans une maison, nous nous cachames encore. Madame Cerella sortit. Et lorsque nous la vimes eloignée nous entrames dans la maison¹¹. Nous montons l'escalier, où plustot nous en sautons, les marches, nous ouvrons¹² la porte du bel appartement, je reconnois Laura, je me jete à son cou, Ceco m'en arache, la prend dans ses bras et cole sa bouche sur la sienne. Mais une porte s'ouvre. Le marquis de Ricardi en

¹ *Sur la p. en regard* : de la mere " Non [...]

Les premiers mots du paragraphe (" Ricardi ofrit [...] en faveur ") ont été ajoutés au bas du recto.

² *Biffé* : pauvre

³ Cependant Laura [...] *surch.* : Elle le prit si bien. Cependant la petite Laura

⁴ assés d' *surch.* : de frequentes

⁵ *Biffé* : car il est bon que vous

⁶ *Biffé* : car j'ai

⁷ *Biffé* : Il faudra

⁸ *Biffé* : Bastiana

⁹ *Surch.* : sortoit

¹⁰ *Biffé* : dont elle examinoit les trous.

¹¹ *Biffé* : sautant les marches quatre à quatre

¹² *Biffé* : une

sort, me donne des soufflets et des coups de pieds¹ à Ceco. Ses gens surviennent,² en un clin d'œil, nous nous trouvons dans la rue, souffletés, batus, et³ bien convaincus, que nous ne devons plus faire de recherche sur la destinée de notre cousine.

Ceco, alla de ce pas, sur un corsaire maltais où il se fit mousse. Je n'en n'ai plus entendu parler.⁴

Quant à moi, l'envie de retrouver ma cousine ne m'abandonna point, et pour ainsi dire elle grandit avec moi. J'ai servi dans plusieurs maison[s]. Enfin dans celle du Marquis Ricardi, Frere de notre prélat, j'y entendis parler de Madame Paduli, avec autant de curiosité que j'en avois sur la destinée⁵ de Laura. Elle echapa à la curiosité des maitres et non pas à la mienne, car rien n'echape aux valets. Mais, Seigneur Alonzo, ce n'est pas mon histoire que je vous raconte, c'est celle de ma maitresse.⁶

Je vous ai dit que [Laura] etoit chez un des clients de —⁷ Elle y resta plus d'un an. Le prélat la voyoit croitre et s'embellir. Lorsqu'elle fut un peu formée ils partirent pour Londres. Le prelat voyageoit sous un nom supposé.⁸

Ricardi partit pour Londres, il voyageoit sous un nom supposé, et se donnoit, pour un négociant Italien. Laura étoit avec lui et passoit pour sa femme. Il la conduisit à Paris, à Londres et toujours dans de grandes villes, où l'incognito étoit plus facile à garder. Elle devenoit tous les jours plus aimable, adoroit son bienfaiteur, et le rendoit le plus heureux des hommes. Cinq années se passerent comme un éclair. L'oncle de Ricardi alloit obtenir le chapeau, et le pressoit de retourner à Rome.

Ricardi conduisit sa maitresse dans un fief, qu'il avoit pres de Venise, et lui dit que desormais elle s'appelleroit Marquise Padouli, et passeroit pour la veuve d'un marquis Padouli parent des Ricardi, qui venoit de mourir au Service d'Autriche Qu'à titre de parente, elle viendroit bientôt le rejoindre à Rome et faire les honneurs de sa maison, puis il partit pour sa destination.

La nouvelle Marquise, abandonnée à ses reflexions en fit de tres sérieuses, sur le caractere de Ricardi, sur ses relations avec lui, et sur le parti qu'elle en pouroit tirer. Au bout de trois mois, elle fut mandée auprès de son soit disant oncle, et le trouva dans tout l'eclat attaché aux employs dont il etoit revêtu. Une partie de cette gloire réjaillit sur elle, et beaucoup d'homages lui furent adressés.

Six mois se passerent ainsi. Ensuite la marquise bien que toujours fêtée, encensée, devint tout à coup⁹ sérieuse, rêveuse, capricieuse, vaporeuse et dégoutée de tout. Ricardi avoit beau chercher à lui plaire, il ne pouvoit la ramener, à la douceur, et à l'égalité d'humeur, qu'il lui avoit vue jusqu'à lors. “ Ma chere Laure (Lui disoit il un jour) Que vous manque t il comparez votre etat actuel à celui dont je vous ai tirée.

— Eh pourquoi m'en avez vous tirée (lui répondit Laure avec la plus grande vehemence). C'est ma misere que je regrete. Que fai je ici au milieu de ces princesses, leurs politesses equivoques sont autant d'ameres injures. Oh ! mes haillons combien je vous regrete, mon pain noir mes chataignes, je n'y puis penser, sans que mon cœur soit déchiré, et toi mon petit Ceco, qui devois m'épouser, quand tu serois asses fort pour etre portefaix, avec toi j'auerois connu la misere, mais non pas les vapeurs. Tu m'auerois serré dans tes bras vigoureux, et les Princesses auroient envie de mon sort.

¹ *Biffé* : à Ricardi

² *Biffé* : et

³ *Biffé* : bien fâchés d'avoir réussi dans [deux ou trois mots illisibles]

⁴ *Biffé* : Quant à moi je ne pus m'empêcher de faire bien des reflexions, sur ce qui etoit arrivé Laura, à force d'y reflechir, j'en compris une partie / Quant à moi je ne pus m'empêcher de reflechir beaucoup à tout ce qui nous etoit arrivé, et à force d'y porter mes reflexions je crois que l'esprit m'est venu un peu plustot qu'il ne vient aux filles de mon age. Mais ce n'est pas de moi que je veux vous entretenir. / Le marquis, Monseigneur Ricardi cor comprit qu'il devoit éloigner Laura de sa famille et partit avec elle pour Londres

⁵ *Biffé* : des mait

⁶ *Biffé* : Vous jugez bien

⁷ *Interl.* : etoit chez un des clients de —

⁸ *Sur quatre p. en regard* : Cependant Laura avoit des compagnons [...]

⁹ *Interl.* : devint tout à coup

— Laure, Laure (s'écria Ricardi) quel est ce nouveau langage.

— C'est celui de la nature (lui répondit Laure) elle a fait les filles pour devenir femmes et meres, dans l'état où le ciel les a fait naître, et non pas pour être les nieces de pretres Libertins. ” Ensuite Laure passa dans un cabinet dont elle ferma la porte sur elle.

Ricardi resta fort embarrassé. Il avoit présenté¹ la Padouli comme sa niece, et si l'étourdie alloit découvrir la vérité, il étoit perdu et sa carriere finie. De plus il aimoit la fripone, il en étoit jaloux et tout contribuoit à le rendre malheureux.

Le lendemain il se présenta en tremblant à la porte de Laure, et fut agréablement surpris, d'en recevoir l'accueil le plus tendre. “ Pardonnez (lui dit elle) Cher oncle, cher bienfaiteur, je suis une ingratitude indigne de voir le jour. Je suis l'ouvrage de vos mains. Vous avez formé mon esprit je vous dois tout, pardonnez une faute où mon cœur n'avoit point de part. ” La paix fut bientôt faite

Quelques jours après Laura dit à Ricardi “ Je ne puis être heureuse avec vous, vous êtes trop mon maître. Tout ici vous appartient, et je suis dans une entière dépendance. Mylord Taf a donné à sa maîtresse, la plus belle terre du Duché de Modene. Voilà ce qui s'appelle un amant, et si je vous demandois cette baronie où j'ai passé trois mois vous me la refuseriez. Cependant c'est un Leg de votre oncle Cambiasi, et vous en pouvez disposer entièrement

— C'est pour me quitter (dit Ricardi) que vous voulez avoir un sort indépendant.

— C'est pour vous en aimer davantage (répondit Laure) ”

Ricardi, ne savoit s'il devoit donner ou refuser il étoit amoureux, jaloux, il craignoit de voir sa dignité compromise, il craignoit de se mettre lui même dans la dépendance de sa maîtresse.

Laura lisoit dans son âme, et l'auroit volontiers poussée à bout. Mais Ricardi avoit dans Rome un immense pouvoir. Sur un mot de sa part quatre Sires seroient venus saisir, la niece et l'auroient conduite à quelque couvent ou elle eut fait une longue pénitence. Cette réflexion retenoit Laura qui enfin se déterminâ à faire la malade pour obtenir ce qu'elle vouloit. Elle étoit occupée de cette idée, lorsque vous êtes entré dans la grotte.

“ Comment ce n'est pas à moi qu'elle pensoit ? demandai je tout surpris. ”

Non mon enfant (me dit Sylvia) elle pensoit à une bonne baronie qui vaut quatre mille scudi de rente. Mais tout d'un coup l'idée lui vint de contrefaire non seulement la malade mais la morte. Elle s'y étoit déjà exercée en imitant des actrices qu'elle avoit vues en Angleterre, et elle vouloit savoir si elle vous feroit illusion.

Vous voyez donc mon petit Espagnol que jusques là vous avez été complètement dupe, mais vous n'avez pas le droit de vous plaindre du reste de l'histoire, et ma maîtresse ne se plaint pas non plus de vous. Pour moi je vous ai trouvé charmant, lorsque² défaillant vous cherchiez mon bras pour vous soutenir. Alors j'ai juré que j'aurois mon tour.

Que vous dirai je, j'étois confondu de tout ce que je venois d'entendre. On m'otoit mes illusions, je ne savois³ plus où j'étois. Sylvia profita de mon trouble, pour troubler aussi mes sens. Elle n'eut pas de peine à réussir, et même abusa de ses avantages. Enfin lorsqu'elle m'eut remis dans la voiture, je ne savois pas si je devois avoir de nouveaux remords, ou bien n'y plus penser.

¹ *Surch.* : annoncé

² *Biffé* : épuisé de forces en

³ *Biffé* : pas

42^{eme} JOURNÉE.

Je m'arachai d'entre les bras de mes cousines, et voyant que l'on se rassembloit déjà dans la grotte, ou l'on avoit dejeuné la veille, j'en pris aussi le chemin. Les deux seigneurs paroissoient tres satisfaits de leur gîte, aussi bien que de leur hôte, et nullement pressés de partir. Le marquis de Torres¹ s'ofrit de lui même à reprendre la suite de son histoire, sa proposition fut agréée et lorsque l'on eu desservi, il s'exprima en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIR DU MARQUIS DE TORRES.

Je vous ai dit comment ayant fait deux infidélités à la belle Elvire, j'avois eu des remors affreux après la première, et comment après la seconde, je n'avois plus su si j'en devois avoir, ou s'il valoit mieux n'y plus penser. Je vous assure d'ailleurs, que mon amour pour ma cousine étoit toujours le même, et mes lettres également passionnées. Mon² Mentor, qui vouloit, à tout prix me guerir de mes idées romanesques, se permettoit quelquefois des démarches qui sortoient un peu³ de son employ. Sans avoir l'air d'y être pour rien, il m'exposoit à des tentations, où je sucombois toujours, mais ma passion pour Elvire, étoit néanmoins la même, et je brulois d'impatience de voir enfin la dispense sortir du greffe Apostolique.

Enfin Ricardi nous fit un jour venir Santez et moi. Son air avoit quelque chose de solemnel, qui anonçoit la grande nouvelle qu'il avoit à nous apprendre. Il en temperra cependant la gravité par un sourire affable et nous dit " Votre affaire est terminée, et ce n'a pas été sans peine nous acordons les dispenses asses facilement pour de certains pays catholiques, mais beaucoup plus difficilement pour l'Espagne, parce que la foi, y est plus pure, et le droit divin observé plus exactement. Cependant Sa Sainteté considérant les pieuses fondations, faites en Amérique par la maison de Rovellas, et considérant aussi que la faute des deux jeunes gens, étoit une suite des malheurs instantanés de la dite maison, Sa Sainteté (dis je) a délié sur la terre, les liens de parenté, qui existoient entre vous. Ils seront également déliés dans le ciel. Cependant pour que d'autres jeunes gens, ne s'autorisent point de cet exemple pour commetre des fautes pareilles, il vous est enjoint pour penitence de porter au cou, un rosaire de cent grains, et de le reciter tous les jours. De plus de batir une Eglise pour les Theatins de la Vera-cruz. Et sur ce j'ai l'honneur de vous faire mon compliment, ainsi qu'à la future marquise. "

Je vous laisse imaginer ma joye. Je courus me faire delivrer, le bref de Sa Sainteté, et nous quitames Rome deux jours après. Je courus jours et nuits, j'arivai à Burgos, au bout de trois semaines, et je revis Elvire. Elle étoit encore embellie.

Il ne nous restoit plus qu'à faire approuver le mariage par la cour, mais nous ne manquions plus d'amis depuis qu'Elvire étoit rentrée dans ses biens. Les tuteurs eurent bientôt obtenu l'aveu que l'on desiroit. La cour y ajouta pour moi le titre de Marquis⁴ de Torres-Rovellas.⁵ Alors on ne s'occupa plus, que de robes, de parures, d'ecrains delicieux fracas, pour la jeune fille qui va devenir epouse. Mais la tendre Elvire n'y étoit point sensible, elle ne l'étoit qu'aux soins de son epoux. — Enfin parut le jour où l'on devoit nous unir, ou plustot le soir, car la ceremonie devoit se faire aux flambaux dans la

¹ *Biffé* : parroisoi

² *Biffé* : gouverneur

³ *Biffé* : du caractere

⁴ *Biffé* : de avec la

⁵ *Sur la p. en regard* : La cour y ajouta [...]

Chapelle d'une maison que nous avons pres de Burgos. Je me promenois dans les jardins, pour charmer l'impatience, et l'ennui dont j'étois dévoré, puis je m'assis sur un banc, où je me mis à reflechir, sur ma conduite, si peu digne de cet ange auquel j'allois etre uni et comptant toutes les infidelités que je lui avois faites j'en trouvai jusqu'à douze. Alors le remors rentra de nouveau dans mon ame, et m'adressant à moi même les plus durs reproches, je me dis " Ingrat Malheureux, as tu songé au tresor qui t'étoit destiné, à cet etre divin, qui ne soupire, qui ne respire même que pour toi, et qui n'a jamais adressé une pensée, à nul autre. " Tandis que j'étois ocupé de cet acte de contrition j'entendis que deux Cameristes d'Elvire, s'étoient placée sur un banc derrière la charmille, où le mien etoit adossé, et qu'elles avoient comencé une conversation, qui me rendit tres attentif.

" Et bien Manuella (dit l'une d'elles) notre Maitresse va etre bien contente, aujourd'hui, car elle aimera en realité, et en donnera des temoignages reels, au lieu des menues faveurs, qu'elle acordoit si genereusement aux soupirants de la grille.

— Bon (dit l'autre Cameriste) vous voulez parler de son maitre de guitarre, qui baisoit furtivement sa main en faisant semblant de la placer sur les cordes¹.

— Point du tout (reprit la premiere Cameriste) je veux parler d'une douzaines de passions, bien innocentes à la vérité, mais dont le jeu lui plaisoit et qu'elle encourageoit à sa maniere. D'abord le petit bachelier qui lui enseignoit la geographie. Celui la etoit bien amoureux par exemple, aussi lui a t elle donné un beau paquet de cheveux, qui m'ont bien manqués lorsque j'ai voulu la coefer le lendemain.

— Ensuite est venu ce beau parleur, qui l'instruisoit et la metoit au fait de ses revenus, et de l'etat de ses biens. Celui la par exemple avoit ses vues, il combloit Elvire des eloges les plus flateurs et l'ennyvroit d'amour-propre. Elle lui a donné son profil dessiné sur son ombre, et cent foix sa main à baiser à travers les baraux, et des cadaux de fleurs, et des bouquets echangés... "

Le reste du dialogue est sorti de ma mémoire, mais je puis vous assurer que la douzaine etoit complete. J'en fus atteré. Sans doute Elvire n'avoit acordé que des faveurs bien innocentes, ou plustot c'étoient de veritables enfantillages. Mais enfin l'Elvire de mon imagination ne devoit pas même se permettre ces ombres d'infidelités. Elle avoit des son enfance d'abord begayé, puis parlé d'amour et de sentiment. J'aurois du comprendre qu'aimant à traiter ce sujet elle s'en seroit occupée avec d'autres qu'avec moi. Mais je ne l'avois point cru, j'étois détrompé, noyé dans mon chagrin, Anéanti. Alors on m'apella pour la ceremonie. J'entrai dans la Chapelle avec un visage tout décomposé, qui surprit ma mere, et remplit ma future d'inquietude et de tristesse. Le pretre même en fut déconcerté, et ne savoit plus s'il devoit nous marier, ou non. Cependant il nous maria. Mais je vous assure que jamais journée atendue avec impatience, ne répondit moins à ce qu'elle sembloit prometre. Il n'en fut pas de même de la nuit. L'hymen eteignant² ses flambaux,³ nous couvrit du voile protecteur de ses premiers plaisirs. La tous les badinages de la grille s'efacerent du souvenir d'Elvire. Des transports inconnus remplirent son cœur et d'amour et de reconnoissance. Elle fut toute à son epoux.

Le lendemain nous avons l'air tres heureux, et comment auroi je pu conserver quelque chagrin. Les hommes qui ont vecu, savent que parmi les biens de la vie, il n'en n'est point de comparable, au bonheur que donne la jeune epouse, portant dans la couche⁴ nuptiale et tant de mysteres à penetrer, et tant de reves à realiser, et tant de pensées⁵ caressantes. Qu'est-ce que le reste de⁶ l'existence auprès de nuits pareilles, auprès des jours qui les suivent, passés entre le souvenir⁷ des émotions recentes et les decevantes illusions d'un avenir que l'esperance embellit des couleurs les plus flateuses.

Les amis de notre maison, nous laisserent quelques mois, abandonnés à notre yvresse. Et lorsqu'ils

¹ les cordes *surch.* : la guitarre

² *Surch.* : eteignit

³ *Biffé* : et

⁴ la couche *surch.* : le lit

⁵ de pensées *surch.* : d'idées

⁶ *Biffé* : l'egli

⁷ *Surch.* : sentiment

nous crurent en état de les entendre, ils nous représenterent que le Comte de Rovellas, avoit eu quelque espoir d'obtenir la grandesse, et qu'il étoit de notre devoir de suivre ses projets, que nous le devions à nous mêmes ainsi qu'aux enfants que le ciel nous donneroit,¹ qu'enfin quelque fut le succès de nos sollicitations, peut-être regretterions nous un jour de ne les avoir pas faites, et qu'il étoit toujours bon de s'épargner des regrets.

Nous étions dans l'âge où l'on n'a guère de volonté que celle de ses entours et nous nous laissâmes conduire à Madrid. Le Viceroy lorsqu'il fut informé de nos intentions, écrivit en notre faveur dans les termes les plus pressants. Et les apparences ne tardèrent pas à nous devenir favorables. Mais ce n'étoient que des apparences, et quoiqu'elles prissent toutes les formes mobiles de la cour, elles ne devinrent jamais des réalités.

Ces espérances trompées, affligeoient surtout ceux qui avoient formé le projet de nous² obtenir la grandesse. Ils croyoient que leur propre gloire y étoit intéressée.³ et je crois qu'ils y pensoient plus qu'à la nôtre, à laquelle nous ne pensions guère, non plus. Je n'étois pas alors dans l'âge de l'ambition, et je dois vous l'avouer je n'y suis point arrivé depuis. L'amour a rempli les plus belles années de ma vie, et lorsque ce bel âge fut passé, j'en ai encore cherché les souvenirs, en des⁴ liaisons, qui⁵ me rappelloient celles que j'avois formées dans l'âge des passions.

À l'époque dont je vous entretiens actuellement, je n'étois occupé que de mon épouse, deux couches consécutives avoient fort affoibli sa santé.⁶ Nos enfants étoient malades. Les soins⁷ assidus qu'Elvire leur donna acheverent de la rendre malade, et ne sauverent point leurs jours, nous les perdîmes tous les deux. Alors aussi la grandesse perdit tout ce qu'elle pouvoit avoir d'attrait pour nous,⁸ nous résolûmes de⁹ cesser nos sollicitations, et d'aller au Mexique, où l'état de nos affaires, exigeoit notre présence¹⁰ Les médecins d'ailleurs assuroient qu'un voyage sur mer feroit le plus grand bien à la Marquise.¹¹

Nous partîmes donc, et nous arrivâmes à la Vera Cruz¹² après une navigation de dix semaines, qui eut pour la santé d'Elvire tout l'effet favorable, que l'on s'en étoit promis. Elle arriva dans le nouveau monde, non seulement bien portante, mais encore plus belle qu'elle ne l'avoit jamais été.

Nous trouvâmes à la Vera Cruz l'un des premiers officiers du Vice-Roi,¹³ qu'il nous avoit envoyé pour nous complimenter, et pour nous conduire¹⁴ jusqu'à la ville de Mexico. Cet homme nous parla beaucoup,¹⁵ de la magnificence du Comte, et du¹⁶ ton de galanterie, qu'il avoit introduit¹⁷ dans la

¹ Biffé : enfin

² Biffé : faire grands d'Espa

³ Biffé : Quant à nous, nous Quant à la m Quant à nous,

⁴ Biffé : sentiments

⁵ Biffé : avoi

⁶ Biffé : Nos Les soins

⁷ Biffé : qu'

⁸ Biffé : et

⁹ Biffé : ne

¹⁰ Biffé : On

¹¹ Sur la p. en regard, ces mots biffés : Ma mere étoit toute décidée à nous accompagner mais elle tomba malade et nous la perdîmes au bout de quelques mois, alors aussi l'atra [et un peu plus bas :] (je l'ai tuée parce que je ne savois plus qu'en faire)

¹² Suivent quelques lettres biffées illisibles.

¹³ Biffé : qu'il

¹⁴ Biffé : au

¹⁵ Biffé : des plaisirs de cette Capitale,

¹⁶ Surch. : de

Biffé : la galanterie

¹⁷ Biffé : à son espèce de cour. Nous en savions déjà quelque chose,

capitale. Nous en savions quelque chose par les relations, que nous avions, avec l’Amerique. Nous savions que l’extreme penchant qu’il avoit pour les femmes s’etoit reveillé, lorsqu’il son ambition [sic] s’etoit trouvée entierement satisfaite, et que ne pouvant plus etre heureux par le mariage il avoit cherché les plaisirs, dans ce commerce de Galanterie polie et delicate,¹ qui autrefois distinguoit la société Espagnole.

Nous restames peu à la Vera Cruz, et nous fimes la route de Mexique, avec toutes² l’aisance possible. Cette capitale est comme l’on sait située au milieu d’un lac, où nous arivames assés tard, et probablement l’intention de nos guides, etoit que nous arivassions ainsi, car bientôt nous apercumes cent gondoles, ornées de lampions et de flambaux³ La plus ornée ayant pris l’avance, pour aborder la première nous en vimes sortir le Vice Roi, qui s’adressant à⁴ mon épouse,⁵ lui dit “ fille incomparable, d’une femme que mon cœur n’a point cessé d’adorer. Je croyois que le ciel⁶, vous avoit enlevée à mes vœux legitimes, mais il n’a pas voulu priver le monde de son plus bel ornement.⁷ et je lui en rens⁸ graces. Venes donc embellir, notre hemisphere⁹. En vous possedant il ne pourra¹⁰ rien envier à l’ancien monde. ” Ensuite le vice Roi me fit l’honneur de m’embrasser, et nous primes place dans sa gondole. Je m’aperçus bientôt, que le Comte¹¹ fixoit tres souvent¹² la marquise d’un air surpris. Enfin il lui dit “ Je croyois madame¹³ avoir conservé dans ma memoire le souvenir de vos traits, mais je vous l’avoue je ne vous eusse jamais reconnue ! areste si vous avés changé c’est bien à votre avantage. ” Nous nous rapellames, alors, que le viceroi n’avoit jamais vu mon epouse et que c’etoient vos traits qui etoient resté dans sa memoire. Je lui dis qu’effectivement le changement etoit tel que tous ceux qui avoient vu Elvire alors auroient eu la plus grande peine à la reconnoitre¹⁴

après une demie heure de navigation, nous arrivames à une isle flotante ; qui par un ingenieux artifice, ofroit l’aparence d’une isle veritable,¹⁵ couverte d’orangers et d’autres arbres et arbuste, mais qui se soutenoit¹⁶ néamoin,¹⁷ sur la surface de l’eau, et pouvoit etre¹⁸ conduite, dans toutes les parties du Lac, et jouir successivement de ses diferents aspects.

Au milieu de l’isle¹⁹ etoit une rotonde, fort éclairée, et resonant au loin, des sons d’une musique bruyante. Bientot à travers les lampions, nous distingames les chiffres d’Elvire. En aprochant du rivage, Nous y vimes deux troupes d’hommes et de femmes, vêtus avec la plus grande magnificense mais en des parures bizarres, où les vives couleurs de divers plumages disputoient d’eclat aux plus riches piereries. “ Madame (dit le vice roi) L’une de ces deux troupes est composée de Mexicains. Cette belle personne que vous voyez à leur tete, est la marquise de Montésune, derniere de ce grand nom qu’ont

¹ Biffé : ou les Ou les Espagnols

² Biffé : les comodités possibles

³ Biffé : et

⁴ s’adressant à *surch.* : mit d’abord un genou en terre devant

⁵ Biffé : et

⁶ le ciel *surch.* : Dieu

⁷ Biffé : Venez donc embellir les lieux où

⁸ Interl.

⁹ Biffé : qui

¹⁰ ne pourra *surch.* : n’aura rien à

¹¹ *Surch.* : Roi

¹² Biffé : ma

¹³ Biffé : que vou

¹⁴ Biffé : a / A

¹⁵ Biffé : ornée

¹⁶ se soutenoit *surch.* : pouvoit

¹⁷ Biffé : se soutenir

¹⁸ Biffé : cond

¹⁹ Biffé : est un

porté les souverains du pays. La politique du Conseil de Madrid ne lui permet point de transmettre à quelque famille Espagnole des droits que bien des Mexicains regardent encore comme très légitimes. Nous la consolons de leur perte en la regardant comme la reine de nos fêtes. Ceux de l'autre troupe¹ se disent Incas du Pérou. Ils ont appris qu'une fille du soleil est abordée au Mexique et viennent lui rendre hommage. ”

Tandis que le vice-roi adressait ce compliment à mon épouse j'avais les yeux fixés sur elle. Et je vis dans les siens je ne sais quel feu, provenant de quelque étincelle d'un² amour propre, qui depuis sept ans que nous étions mariés, n'avait pas eu le temps de se développer. En effet malgré toutes nos richesses nous étions loin de jouer à Madrid un premier rôle. Livrée au soins qu'exigeaient des enfants, que nous perdimes, enfin, occupée de ma mère, Elvire avait eu peu de temps pour s'occuper d'elle-même. Mais le voyage³ lui avait rendu toute sa beauté en même temps que sa santé, et placée dans les premiers rangs d'un nouveau théâtre, il me parut qu'elle était très disposée à prendre d'elle-même des idées exaltées ainsi qu'à fixer sur sa personne l'attention universelle.

Le Viceroy installa Elvire, comme Reine des Pérouviens puis il me dit “ Vous êtes sans doute le premier sujet de cette fille du soleil. Mais comme nous sommes tous déguisés, vous voudrez bien reconnaître jusqu'à la fin du bal les lois d'un[e] autre souveraine. ” En même temps il me présenta à la Marquise de Montesume, et mit sa main dans la mienne.

Nous entrâmes dans le gros du bal. Les deux troupes dansèrent, tantôt séparées tantôt réunies⁴. Leur émulation réciproque rendit la fête animée et brillante. On résolut de continuer la mascarade⁵ jusqu'à la fin de la saison. Je me trouvai donc le sujet de⁶ la prétendante du Mexique⁷. Et mon épouse,⁸ traitait les siens avec une affabilité, qui ne m'échappait pas.

{Mais je dois vous faire le portrait de la fille des Caciques. Tlascalala de Montésume, était née dans la partie montagneuse du Mexique}

Mais je dois vous faire le portrait de la fille des caciques, ou plutôt vous donner quelque idée de sa figure, car il me serait impossible de peindre sa grâce sauvage, et les impressions rapides, que ses traits un peu fiers, recevoient des mouvements de son âme passionnée

Tlascalala de Montesume était née dans la partie montagneuse du Mexique, et n'avait pas le teint bazonné des habitants de la plaine, le sien sans offrir la couleur des blondes avait leur délicatesse, et des yeux noirs comme le jayet en augmentaient l'éclat. Ses traits moins saillants que ceux des Européens⁹ n'avait pas l'aplatissement que l'on voit aux races américaines, elle ne leur ressembloit que par des lèvres un peu pleines mais charmantes lorsque le sourire leur prétait¹⁰ sa grâce fugitive. Pour ce qui est de sa taille,¹¹ pour ce qui est de sa taille [*sic*], je n'ai rien à vous en dire et je m'en remets à votre imagination ou plutôt à celle de l'artiste qui voudroit peindre Attalante ou Diane¹²

Toute l'habitude de son corps avait aussi quelque chose de particulier. On demeloit dans ses

¹ Interl.

² Interl.

³ le voyage *surch.* : la mer

⁴ *Biffé* : La fête fut animée et brillante

⁵ Interl. : la mascarade

⁶ *Biffé* : la Marquise

⁷ *Biffé* : Et la fille du

⁸ *Biffé* : toujours dans devenue Reine

⁹ *Biffé* : Elle ne leur [saut du même au même]

¹⁰ leur prétait *surch.* : les embellissoit de

¹¹ *Biffé* : ou plutôt à celle de l'artiste qui voudroit peindre Attalante ou Diane [saut du même au même]

¹² *Sur la p. en regard* : {Mais je dois vous faire [...]}

La p. suivante a été découpée, mais les mots qui ont échappé aux ciseaux montrent qu'il s'agissait d'une version antérieure du portrait de Tlascalala, ce que confirment, dans le passage recopié en regard, les deux sauts du même au même.

mouvements un premier élan passionné, modéré par un effort sur elle même. Le calme chez elle n'avoit point l'air du repos, et deceloit quelque agitation intérieure. Souvent et sans doute trop souvent pour son repos, le sang des Montesumas, rapelloit à Tlascalà qu'elle étoit née, pour regner sur une vaste partie du monde. En l'abordant on lui trouvoit l'air altier d'une reine ofensée, mais elle n'avoit pas encore ouvert la bouche que déjà le plus doux regard¹, charmoit à l'avance, celui que sa réponse alloit enchanter. Lorsqu'elle entroit dans le sallon du vice-Roi, on croyoit lui voir quelque indignation de se trouver entre ses egales. Mais bientôt elle n'avoit plus d'egale. Les cœurs faits pour aimer avoient reconnu leur souveraine et s'empressoient autour d'elle. Tlascalà n'étoit plus reine elle étoit femme et jouissoit de leurs hommages.

Je m'aperçus des le premier bal de cette humeur hautaine, je croyois lui devoir² adresser quelque compliment³ analogue au caractere de son masque, ainsi qu'au⁴ role de son premier sujet que m'avoit donné le vice Roi.

Mais Tlascalà me recut tres mal. “ Monsieur (me dit elle) une royauté de bal, peut flater celles que⁵ leur naissance, n'avoit pas apellées au trone. ” En meme tems elle jetta les yeux sur ma femme. Elvire étoit en ce moment entourée de Peruviens, qui la servoient à genoux son orgueilleuse joye, alloit jusqu'au ravissement et j'en éprouvai pour elle une sorte de honte. Je lui en parlai des le soir même, elle reccut [*sic*] mes avis avec distraction, mes empressements avec froideur, l'amour propre étoit entré dans son ame, il en avoit banni l'amour.

L'yvresse que produit un encens flateur est longue à se dissiper,⁶ celle d'Elvire ne put qu'augmenter. Tout le mexique fut partagé entre sa beauté parfaite, et les charmes incomparables de Tlascalà, les jours d'Elvire se passerent à jouir du succès de la veille et préparer celui du lendemain. Une pente⁷ rapide l'entraînoit vers les⁸ amusements de tout genre. Je voulus, l'arreter. Ce fut en vain, j'étois moi même entraîné, mais dans une direction diferente, et bien loin des sentiers fleuris, où tous les plaisirs naissoient sous les pas de mon epouse.

Je n'avois pas trente ans, ni même vingt neuf. J'étois dans cet age, où les⁹ sentiments ont encore la fraîcheur de la jeunesse, et les passions la force de l'homme fait. Mon amour pour Elvire né près de son berceau, n'étoit point sorti de l'enfance, et son esprit nourit de folies romanesques¹⁰ n'avoit point aquis de maturité.¹¹ le mien, n'étoit pas beaucoup plus avancé, ma raison avoit pourtant fait asses de progrès pour me faire apercevoir, que les idées d'Elvire tournoient sur des petits intérets, des petites rivalités, et souvent des petites médisances, cercle étroit où les femmes sont retenues par les bornes du caractere plutot que par celles de l'esprit. Les exceptions en ce genre sont rares, et je croyois alors, qu'il n'y en n'avoit point, mais combien je fus détrompé lorsque je connus Tlascalà. Nulle¹² jalouse émulation¹³ n'avoit trouvé le chemin de son ame. Tout son sexe sembloit avoir des droits à sa bienveillance, et celles qui l'honoroient par la beauté, les graces, ou les sentiments, lui inspiroient l'intéret le plus vif. Elle eut voulu les avoir autour d'elle mériter leur confiance et gagner leur amitié. Pour ce qui est des hommes, elle en parloit rarement en leur absence. Toujours avec reserve. Si ce

¹ *Surch.* : sourire

² lui devoir *surch.* : devoir lui

³ *Biffé* : sur analogue

⁴ ainsi qu'au *surch.* : et au

⁵ Suivent quelques lettres biffées illisibles.

⁶ *Biffé* : et

⁷ Une pente *surch.* : Un penchant

⁸ *Biffé* : plaisirs, j'essayai de l'arreter, mais en vain

⁹ *Biffé* : passions

¹⁰ *Sur la p. en regard* : Mais Tlascalà me recut tres mal [...]

¹¹ *Biffé* : Ma raison n'

¹² *Biffé* : rivalité

¹³ *Interl.*

n'est lorsqu'elle trouvoit à louer des actions nobles et généreuses. Alors son admiration étoit exprimée avec franchise, et même avec ce feu qui brilloit dans tous ses discours, d'ailleurs sa conversation rouloit sur des idées générales et n'étoit très animée, que lorsqu'il s'agissoit de la prospérité du nouveau monde, et du bonheur de ses habitants, sujet favori sur lequel elle revenoit volontiers, lorsqu'elle croyoit pouvoir le faire sans inconvenients.

Bien des hommes semblent destinés, par l'influence de leur étoile, et sans doute de leur caractère à passer leur vie sous les loix de ce sexe, qui domine toujours ceux qui ne savent pas l'asservir. J'étois incontestablement de ces gens là, j'avois été l'humble adorateur d'Elvire ensuite époux assés soumis, mais elle même avoit relâché ma chaîne par le peu de prix qu'elle sembloit y mettre.

Les mascarades se succéderent les unes aux autres, et le train que prit la société, m'attacha pour ainsi dire à tous les pas de la marquise. Mon cœur m'y attachoit bien davantage. Le premier changement que j'aperçus en moi fut de sentir mes pensées s'élever et mon âme s'agrandir, mon caractère prit plus de décision, ma volonté plus de force. J'éprouvai le besoin, de mettre mes sentiments en action, et d'influer sur mes semblables. Je demandai et j'obtins de l'employ

La charge dont je fus revêtu, me fit plusieurs provinces dans ma dépendance. J'y vis les naturels¹ opprimés par le peuple conquérant et je pris leur défense. J'eus des ennemis puissants j'encourus la disgrâce du ministre, la cour même sembloit me menacer,² j'opposai à tout la plus courageuse résistance. J'obtins l'amour des Mexicains l'estime des Espagnols, et ce qui avoit plus de prix à mes yeux j'inspirai un vif intérêt à celle qui possédoit déjà toutes mes affections.³

Ce n'est pas que Tlascala eut avec moi, moins de réserve elle sembloit au contraire en avoir davantage, mais son regard cherchoit le mien, s'y reposoit avec complaisance et s'en détournoit avec trouble. Elle me parloit peu pas même de ce que j'avois fait pour les Américains, mais lorsqu'elle m'adressoit la parole, sa respiration s'embarassoit, son haleine étoit agitée, et sa voix timide et douce, donnoit au discours le plus indifférent le ton d'une intimité naissante.

Tlascala croyoit avoir trouvé en moi, une âme pareille à la sienne. Elle se trompoit, son âme avoit passée en moi, elle m'inspiroit et me faisoit agir. Moi même je me fis quelque illusion sur la force de mon caractère. Mes reveries devinrent des méditations, et mes idées sur le bonheur de l'Amérique, des projets hasardeux. Mes amusements prirent une teinte⁴ d'heroïsme. Je poursuivois dans les forêts le Jaguar ou le Puma, ou même j'attaquois ces animaux féroces. Mais ce que je faisois le plus souvent, c'étoit de m'enfoncer dans les vallons sauvages⁵ au milieu des échos solitaires, seuls confidants d'un amour, dont je craignois de faire l'aveu à celle qui l'avoit inspiré.

Tlascala m'avoit assés deviné, je commençois à démêler ses sentiments, et nous nous serions facilement trahi, aux yeux d'un public assés clairvoyant, mais à cette époque le viceroi eut des affaires sérieuses qui suspendirent le cours des⁶ fêtes brillantes pour lesquelles il avoit un goût très vif, et toute la société du Mexique une véritable passion. Chacun alors prit un genre de vie moins dissipé. Tlascala se retira dans une maison qu'elle avoit au nord du lac. Je commençai par y aller souvent et je finis, par l'aller voir tous les jours. Je ne puis trop vous expliquer la manière dont nous étions ensemble. De mon côté c'étoit un culte, qui tenoit du fanatisme, du sien c'étoit comme un feu sacré dont elle nourrissoit la flamme dans la ferveur et le recueillement. L'aveu de nos sentiments étoit sur nos lèvres, et nous n'osions le prononcer. Notre état étoit délicieux nous en savourions la douceur, et nous tremblions⁷ d'y rien changer.

¹ *Biffé* : persécuté

² *Biffé* : je n

³ *Sur la p. en regard* : Bien des hommes semblent [...]

Le texte se poursuit au f. 33, en fait, carton inséré à l'endroit qui ne convenait pas.

⁴ *Surch.* : teinture

⁵ *Biffé* : aux

⁶ *Biffé* : fai

⁷ *Surch.* : craignons

Trascala, étoit convaincue des vérités de notre sainte religion, mais en même tems, elle étoit pénétrée d'un saint respect pour la mémoire de ses ancêtres, et dans sa croyance mitigée, elle leur avoit arrangé un paradis à part, qui n'étoit point dans le ciel mais dans quelque région mitoyenne. Elle partageoit jusqu'à un certain point, les superstitions, qui subsistoient parmi, ses compatriotes, et croyoit¹ que les ombres illustres des Rois de sa race, descendoient dans les nuits obscures et venoient visiter, un ancien cimetière situé dans les montagnes. Rien au monde n'eut pu engager Trascala à s'y trouver la nuit. Mais nous y allions quelquefois le jour, et nous y passions bien des heures. Elle m'expliquoit les hiéroglyphes,² gravées sur les tombeaux de ses pères, les éclaircissoit par des traditions, dont elle étoit parfaitement instruite.

Nous connoissions déjà la plupart des inscriptions, et poussant plus loin nos recherches, nous en trouvions de nouvelles, que nous débarraissions, de la mousse et des épines qui les couvroient.

Un jour Trascala, me montra un bouquet d'un arbuste épineux et me dit que ce n'étoit pas sans dessein, qu'il se trouvoit en cet endroit, celui qui l'avoit planté ayant eu l'intention³ d'appeler les vengeances célestes sur des manes ennemies. Elle ajouta que je ferois une bonne action en détruisant des tiges funestes. Je pris une hache que tenoit un mexicain, et j'abatis moi même cet ombrage de mauvais augure. Alors nous découvrimes une pierre plus chargée d'hiéroglyphes, que celles que nous avions vues jusqu'alors. " Ceci (me dit Trascala) a été écrit après la conquête. Les Mexicains entremeloient alors leurs hiéroglyphes de quelques lettres alphabétiques qu'ils avoient imitées des Espagnols. Les inscriptions de ces tems là sont les plus faciles à lire " Trascala lut en effet, mais à mesure qu'elle⁴ lisoit, ses cheveux parurent se dresser sur sa tête, une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sa[ns] connoissances sur la pierre qui pendant deux siècles avoit recellé la cause de sa subite horreur.

Trascala transportée chez elle reprit quelque connoissance, mais ce ne fut que pour proferer des discours qui n'avoient pas trop de⁵ liaison. Je retournai chez moi la mort dans l'âme, et le lendemain je recus une lettre conçue en ces termes.

Alonzo j'ai rassemblé mes forces et mes idées pour vous écrire quelques lignes. Elles vous seront remises par le vieux Xoar, qui a été mon maître dans notre ancienne langue. Conduisez le à la pierre que nous avons découverte ensemble. Et qu'il en traduise l'inscription, ma vue se trouble, mes yeux se couvrent d'une sombre vapeur. Alonzo des spectres affreux se mettent entre nous — Alonzo je ne te vois plus.

Je conduisis Xoar au cimetière, et lui montrai la pierre fatale. Il en copia les hiéroglyphes, et emporta la copie chez lui. Je me rendis chez la marquise. Elle étoit dans le délire et ne me reconnut point. Le soir la fièvre paroissoit diminuée, mais le médecin me pria, de ne point me faire voir.

Le lendemain Xoar vint chez moi, et m'apporta la traduction de l'inscription Mexicaine. Elle étoit conçue en ces termes.

Moi Koatzil fils de Montesume, j'ai porté ici le corps infame de Marina, qui livra son cœur et sa patrie au Detestable Cortez, Chef des brigands de la mer — Esprits de mes ancêtres qui revenez ici dans les nuits obscures, rendez pour quelques instants la vie à ces restes inanimés et faite leur souffrir de nouveau l'Agonie et la mort

Esprits de mes ancêtres écoutez ma voix écoutez les malédictions qu'elle profère. Au nom des victimes humaines que j'ai sacrifiées⁶ et dont le sang teint encore mes mains

Moi Koatzil fils de Montesume, je suis père,⁷ mes filles errent sur les sommets glacés de

¹ *Surch.* : croyoient

² *Biffé* : qui

³ l'intention *surch.* : le dessein

⁴ *Biffé* : le fesoit

⁵ *Biffé* : sens

⁶ *Biffé* : écoutez moi

⁷ *Biffé* : mes fils

nos montagnes. Mais la¹ beauté est² l'attribut de notre sang illustre. Esprit de mes ancêtres, si jamais une fille de Koatzil, ou la fille de ses filles, ou de ses fils, si jamais une fille de mon sang prodiguoit son cœur et ses charmes à la race perfide des Brigands de la mer. Entre elles s'il se trouvoit une marina. Esprits de mes Ancêtres qui descendez ici dans les nuits obscures, punissés la par des tourments afreux³

Venez dans la nuit obscure métamorphosez vous en vipères enflammées. Dechirez son corps, dispersez le dans⁴ le sein de la terre, et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressentent les douleurs, l'agonie, et la mort

Venez dans la nuit obscure, métamorphosez vous en vautours dont le bec est de fer rougi au feu dechirez son corps, dispersez le dans les espaces de l'air, et que chacun des lambeaux que vous aurez arraché ressentent les douleurs, l'agonie et la mort

Esprits de mes ancêtres si vous vous y refusez j'implore contre vous les Dieux à qui j'ai sacrifié des victimes humaines, puissent ils vous faire éprouver les mêmes tourments.

J'ai gravé ces imprécations moi Koatzil fils de Montesume

Il s'en faut peu que cette inscription ne fit sur moi tout l'effet qu'elle avoit fait sur Tlascalá. J'essayai de convaincre Xoar de l'absurdité des superstitions Mexicaines. Mais je vis bientôt que ce n'étoit pas par là que je devois l'attaquer, et lui même me montra une autre voie pour porter des consolations dans⁵ l'âme d'Elvire [*sic*]. “ Seigneur (me dit Xoar)⁶ il est indubitable que les Esprits des Rois reviennent dans le cimetière de la montagne, et qu'ils ont le pouvoir de tourmenter les morts et les vivants, surtout lorsqu'ils y sont invités par les imprécations, que vous avez vues sur la pierre. Mais bien des circonstances peuvent affaiblir leur effet redoutable d'abord vous avez détruit l'arbuste malfaisant⁷ planté à dessein sur cette tombe funeste. Et puis qu'y a-t-il de commun entre vous et les farouches compagnons de Cortez, continuez à vous montrer le protecteur du Mexique⁸ Et croyez que nous⁹ nous ne sommes point entièrement ignorants dans l'art d'apaiser non seulement les esprits des Rois mais même les Dieux Terribles,¹⁰ adorez jadis dans le Mexique¹¹ et que vos prêtres appellent démons. ”

Je conseillai à Xoar de ne point trop manifester ses opinions religieuses. Et je me proposai de saisir toutes les occasions de servir les Mexicains. Elles ne tardèrent pas à se présenter.

Une révolte se manifesta dans les provinces du nouveau Mexique conquises par Le Viceroy. Ce n'étoit proprement qu'une juste résistance¹², à des oppressions arbitraires diamétralement opposées aux¹³ intentions de la cour, mais l'Impétueux Penna Velez prevenu par de faux rapports, ne fit point cette distinction. Il se mit à la tête d'une armée, marcha dans le nouveau Mexique, dissipa les atroupements et ramena deux¹⁴ caciques, destinés à périr sur l'échafaut, dans la capitale du nouveau monde. On alloit lire¹⁵ leur sentence Lorsque m'avancant dans la Salle de Justice, et mettant mes mains,

¹ *Biffé* : valeur et

² *Surch.* : sont les

³ *Sur la p. en regard* : Je conduisis Xoar au cimetière [...]

⁴ *Interl.* : le dans

⁵ *Biffé* : laquelle

⁶ *Biffé* : quel

⁷ *Surch.* : de mauvaise funeste

⁸ *Interl.* : du Mexique

⁹ *Biffé* : savons aussi [il a oublié de biffer le deuxième “ nous ”]

¹⁰ *Biffé* : qui ont régné sur le me

¹¹ *Biffé* : avant qu'il connut

¹² *Surch.* : opposition

¹³ *Biffé* : ordres de

¹⁴ *Biffé* : chefs

¹⁵ *Biffé* : la sen

sur les accusés, je prononçai ces mots. “ Los Toquo por parte de el Rey¹ — Je les touche de Par le Roi² ” Cette ancienne formule du droit Espagnol³ est encore d’une telle force, qu’aucun tribunal n’oseroit y mettre opposition. Mais le vice Roi furieux⁴ usant du droit qu’elle lui donnoit sur moi,⁵ me fit jeter dans un cachot, destiné aux criminels. Et la se sont passé les plus doux instants de ma vie.⁶

Une nuit, et tout étoit nuit dans ce séjour ténébreux, j’aperçus au bout d’une longue galerie une lueur foible et Pale, qui⁷ s’avancant vers moi, me fit reconnoître les traits de Tlascala, ce seul aspect eut suffi pour faire de ma prison un lieu de délices mais non contente de l’embellir de sa présence, elle m’y préparoit la plus douce des surprises l’aveu d’une passion égale à la mienne. “ Alonzo (me dit elle) vertueux Alonzo tu l’emporte. Les manes de mes peres sont apaisées. Et ce cœur qu’aucun mortel ne devoit posséder, est devenu ton bien et le prix⁸ des sacrifices que tu ne cesse de faire au bonheur de mes infortunés compatriotes. ” Tlascala eut à peine achevé ces mots, qu’elle tomba dans mes bras sans sentiment et presque sans vie. J’attribuai cet accident au saisissement qu’elle avoit éprouvée, mais hélas la cause en étoit et plus éloignée et plus dangereuse. L’horreur qu’elle avoit éprouvée dans le cimetière, la fièvre délirante qui l’avoit suivie, avoient altéré sa constitution⁹

Les yeux de Tlascala se rouvrirent à la lumière et de célestes clartés, me parurent changer ma sombre prison en un séjour radieux. Oh divin amour, Dieu de ces hommes anciens qui t’adoroient parce qu’ils étoient les hommes de la nature amour jamais ta puissance, ne parut à enide ni Paphos, comme dans nos cachots du nouveau monde, le mien étoit devenu ton temple, mes fers étoient des guirlands¹⁰ Ces prestiges ne sont point encore dissipés. Ils subsistent¹¹ tout entiers dans ce cœur glacé par l’âge. Et lorsque ma pensée que les souvenirs agitent veut se reporter au milieu des illusions du passé, elle ne va point chercher le lit nuptial¹² d’Elvire, ni la couche libertine de laure, mais les murs d’une prison¹³

Je vous ai dit Messieurs, que le Vice-Roi avoit été très irrité contre moi, son caractère impétueux l’emporta cette fois et sur ses principes de justice et sur l’amitié qu’il m’avoit toujours témoignée. Il expédia une frégate légère pour L’Europe, et son rapport me dépeignit comme un fauteur des¹⁴ révoltes.

Mais le navire étoit à peine parti que la justice et la bonté du vice-roi reprirent le dessus. Il vit l’affaire sous un autre jour, et sans la crainte de se compromettre il eut envoyé un second rapport tout contraire au premier.¹⁵ Il expédia cependant un¹⁶ navire, chargé de dépêches conçues de manière à mitiger l’effet¹⁷ des premières

¹ *Biffé* : y me quedo en Lugar de Ellos

² *Biffé* : et me mes en leur place

³ *Biffé* : y

⁴ *Biffé* : de la mienne usa

⁵ *Biffé* : et

⁶ *Biffé* : Tlascala rétablie par les soins de Xoar, trouva le chemin d

⁷ *Biffé* : se rapprochant de moi

⁸ *Biffé* : de tou [un mot illisible]

⁹ *Biffé* : de la manière la plus déplorable

Le texte se poursuit au verso du f. 34. Le verso du f. 32 et le recto du f. 34 sont occupés par des calculs chronologiques ; ils se suivent, le f. 33, qui fait suite au f. 28, ayant été déplacé.

¹⁰ *Biffé* : et

¹¹ *Biffé* : encore

¹² le lit nuptial *surch.* : la couche nuptiale

¹³ La p. suivante a été découpée.

¹⁴ *Biffé* : troubles du Mexique

¹⁵ *Biffé* : Il envoya

¹⁶ *Biffé* : second

¹⁷ *Biffé* : qu’avoient pu produire

Le conseil de madrid assés¹ lent dans toutes ses délibérations eut tout le tems de recevoir ce second raport, et l'on attendit asses longtems sa reponse. Elle fut telle qu'on pouvoit l'attendre de la prudence la plus consommée. L'aret du Conseil,² paroissoit dicté par la plus extreme severité et prononcoit des peines capitales contre les auteurs et les fauteurs de la revolte. Mais,³ en suivant strictement les termes de l'aret il etoit difficile de trouver des coupables et le viceroi recut des instructions secretes⁴ qui lui defendoient d'en chercher. Mais la partie ostensible de l'arret fut connue⁵ la premiere, et porta le dernier coup à⁶ la vie, chancellante de Tlascalá, un vomissement de sang,⁷ fut suivi d'une fièvre⁸, d'abord foible et lente⁹ ensuite brulante et continue¹⁰ Elle expira dans mes bras. Je fus absous mais la vie n'avoit plus de charmes pour moi.

Ici l'¹¹

Il est tems de vous parler de mon Epouse. Aussitot que je fus mis en prison, elle se fit faire plusieurs robes d'une couleur sombre, et se retira dans un couvent, dont le parloir devint son salon de compagnie. Elle n'y paroissoit cependant qu'un mouchoir à la main et les cheveux epars. Deux fois elle etoit venue me voir dans ma prison. Je ne pouvois qu'etre sensible à ces marques d'interet. J'allai chercher¹² La marquise à son couvent et la ramenai à l'hotel, où son retour fut celebré par une fete. — Quelle fete juste ciel — Tlascalá n'etoit plus — Les plus indifferents songeoient à elle, et leurs regrets honoroient sa memoire, par leur affliction vous pouvez juger de ma douleur, j'y etois absorbé et ne voyois rien autour de moi. — Je fus tiré de cet état par un sentiment nouveau et flateur.

Un jeune homme bien né a le désir de se distinguer à trente ans, il ressent le besoin¹³ de l'estime, plus tard on veut de la considération — J'en etois à l'estime, et peutetre ne me l'eut-on pas acordée, si l'on eut su, combien l'amour avoit de part à toutes mes actions, mais on les atribuoit à de rares vertus, soutenues par un grand caractere, il s'y joignoit un peu de cet enthousiasme dont on se prend volontiers pour ceux qui ont ocupé le public. Celui de Mexique me fit connoitre la haute opinion qu'il avoit prise de moi, et ses flateurs hommages me tirerent de ma profonde affliction. Je sentois n'avoir pas encore mérité ce degré d'estime mais j'esperois m'en rendre digne. Ainsi lorsque notre ame afaissée, ne voit plus qu'un sombre avenir, la divine providence soigneuse¹⁴ de nos destins, ralume des lueurs inesperées, qui nous remettent dans le chemin de la vie.

Je me proposai donc de meriter l'estime, j'eus des employs et je les exercai avec une probité scrupuleuse autant qu'active.

Mais j'etois né pour aimer, l'image de Tlascalá, occupant encore mon cœur y laissoit un grand vide, et je cherchai les occasions de le remplir.

à trente ans passé l'on peut encore eprouver un grand attachement et même l'inspirer, mais malheur à l'homme de cet age, qui veut se meler aux jeux des amours la gaité, n'est plus sur ses levres la tendre joye dans ses yeux, l'aimable déraison dans son langage. Il cherche les moyens de plaire, et n'a plus l'instinct aimable et facile qui les inspire. La troupe maligne et folatre l'a reconu, et fuit à tire d'aile,

¹ *Biffé* : long

² *Biffé* : dans tout ce qu'il avoit d'ostensible

³ *Biffé* : les

⁴ *Biffé* : qui lui enjoignoient de suivre le che

⁵ *Surch.* : sue

⁶ *Biffé* : l'existence d

⁷ *Biffé* : une fie

⁸ *Biffé* : continue

⁹ *Biffé* : ensuite

¹⁰ *Biffé* : Elle

¹¹ Le tiers central de la page a été laissé en blanc.

¹² *Biffé* : Madam

¹³ *Biffé* : d'aimer

¹⁴ *Biffé* : de nos destinées

chercher les groupes de la jeunesse.

Enfin pour parler sans poesie, j'eus des maitresses qui me payerent de retour, mais leur tendresse avoit pour l'ordinaire quelque motif de convenance, qui ne les empechoit pas de me sacrifier à des amants plus jeunes, j'en etois quelquefois piqué, jamais afligé, j'échangeois des chaines assés legeres contre d'autres, qui n'étoient pas plus pesantes, et ces engagements me donnoient en tout plus de plaisir que de peine.

Ma femme ataignit quarante ans et conservoit encore de la beauté. Les hommages l'enviroient mais c'étoient déjà ceux du respect, on s'empressoit à l'entretenir, mais ce n'étoit pas d'elle qu'on lui parloit, le monde ne la quitoit point encore, c'est elle qui n'y trouvoit plus le meme charme. Elle y etoit retenue par le vieux Viceroi dont elle formoit la société habituelle. Il mourut et la marquise desira voir du monde chez elle. J'avois quelques années de plus que la marquise. J'aimois encore la société des femmes. Il me parut agreable de la trouver en descendant seulement un escalier. La marquise etoit pour moi presque une nouvelle connoissance, elle me parut aimable, je cherchai à lui plaire, et ma fille qui est ici avec moi est le fruit de cette reunion.

Les couches de la marquise furent penibles et eurent sur sa santé une influence funeste diverses incomodités se succederent, enfin elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit au tombeau. Je lui donnai des pleurs sincerés. Elle avoit été ma première amante et ma dernière amie. Le sang nous unissoit je lui devois ma fortune et mon rang, que de motifs de la regretter, ma douleur etoit morne. Lorsque je perdis Tlascala j'étois encore entouré de toutes les illusions de la vie, la marquise nous laissa sans consolations, seul et dans un abattement dont rien ne pouvoit me tirer. Je m'en tirai pourtant. J'allai dans mes terres, je logeai chez un de mes vassaux, dont la fille trop jeune pour apprécier les ages, se prit pour moi d'un sentiment qui ressembloit un peu à de l'amour, j'étois ravi d'inspirer encore quelque chose ; et ce¹ sentiment m'a fait cueillir quelques fleurs aux derniers jours de ma tardive automne.²

Enfin l'age a glacé mes sens, mais mon cœur n'a point cessé d'être sensible, et j'ai pour ma fille une tendresse plus vive que n'ont été mes passions, la voir heureuse, et mourir dans ses bras est le vœu que je forme tous les jours. Vous avez voulu, savoir mon histoire, la voila, mais je crains qu'elle n'ait ennuyé ce cavalier qui vient de tirer ses tablettes et qui me paroît les avoir chargés de chiffres.

“ Vous me pardonnerés répondit Velasquez, votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie, et voyant une passion motrice, vous elever à mesure que vous avânciez, vous soutenir au milieu de votre carriere et vous apuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée, s'avancer sur l'axe des abscises, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire sur le milieu de l'axe, ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.

— En verité, dit le marquis, j'ai bien cru qu'on pouvoit tirer quelque morale de l'histoire de ma vie, mais non pas la metre en equation.

— Ce n'est pas de votre vie, qu'il s'agit ici (reprit Velasquez) c'est de la vie humaine en general. L'énergie physique et morale croissant avec l'age, s'arretant ensuite et déclinant, est par la même identique à d'autres forces et soumise à des loix analogues. C'est à dire à une certaine proportion, entre le nombre des années et la quantité d'énergie mesurée par l'elevation morale. Je vais m'expliquer mieux.

Soit l'espace de la vie, le grand axe d'une Ellipse, et soit encore ce grand axe, partagé en soixante et dix parties egales, ce qui est à peu près le nombre des années, que le ciel acorde aux humains

Soit encore la moitié, du petit axe, prise de maniere qu'elle ne surpasse pas de deux dixiemes l'ordonnée de 30, et de 40. qui sont à egale distance de 35. Ces ordonnées qui représentent les degrés d'énergie, ne sont pas des valeurs de même nature, que les parties de l'axe qui sont des années mais elles en sont néanmoins des fonctions.

Nous aurons donc par la nature de l'Ellypse une courbe, qui s'elevera d'abord rapidement restera

¹ *Biffé* : dernier

² *Sur deux p. en regard* : Je me proposai donc de meriter [...]

ensuite presque stationnaire, et déclinera comme elle s'étoit élevée.

Considérons donc le moment de la naissance comme l'origine des ordonnées, où les x, et les y sont encore égal zero.

à 1. an l'ordonnée est	34 dixiemes
a 2. _____	52
a 3 _____	64
a 4 _____	73
a 5 _____	82
a 6 _____	89
à 7 _____	96.
a 8 _____	101
a 9 _____	104
a 10 _____	111
à 11 _____	116.
a 12 _____	120 ”

le reste manque.¹

¹ *Sur la p. en regard* : et soumise à des loix analogues [...]

Les mots “ le reste manque. ” ont été portés entre les nombres du tableau.

Ce

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

J'ai eu l'honneur de vous dire que j'avois expliqué au chevalier de Toledé, ce que c'étoit que son revenant revenu du purgatoire et qu'aussitôt ce jeune Seigneur oubliant ses idées de retraite avoit demandé des nouvelles de sa maîtresse. Nous primes ensemble le chemin de Madrid. Le petit mendiant dont j'avois pris la place auprès de Soarez, revint avec nous, et je l'envoyai aussitôt auprès du jeune malade, le chargeant de lui dire qu'un mal subit m'avoit forcé à sortir brusquement de chez lui. Je reconduisis le chevalier jusqu'à sa porte, et puis je pris le chemin du portail, où je rassemblai ma petite troupe mendicante. Une députation se rendit auprès de la marchande notre pourvoyeuse ordinaire, et en raporta des saucisses et des chataignes que nous consomâmes gaiment, en nous félicitant d'être rendus les uns aux autres. Nous avions à peine achevé ce léger repas, et nous faisons une partie de Tarocs, lorsqu'un homme s'arrêta devant nous avec l'air de nous considérer attentivement et de vouloir faire un choix. Cette figure ne m'étoit pas inconnue. Je l'avois vu passer et repasser, presque tous les jours d'un air empressé. J'imaginai que ce pouvoit être Busqueros. J'allai à lui et lui demandai s'il n'étoit pas cet ami sage, et prudent dont les avis avoient été si utiles à Lope Soarez ?

“ C'est moi même (répondit l'original) je l'ai servi presque malgré lui, et j'eusse fait réussir son mariage sans la pluie et les éclairs, qui m'ont fait prendre la maison du Comte de Toledé, pour celle du banquier Moro. Mais Patience. Le Duc de Santa maura¹ n'est pas encore² Epoux de la belle Inez et ne le sera jamais ou je ne m'appelle pas don Roc. A ça mon petit. Je m'étois arrêté devant ce portique, pour choisir parmi vous autres un garçon intelligent, qui fit mes commissions, et puisque tu es au fait de cette affaire, c'est toi que je prends à mon service. Rens grâce au ciel de ce qu'il t'ouvre ainsi le chemin de la fortune. Dans les commencements celle que tu vas faire ne te paroitra pas brillante, car je ne te donnerai pas de gages, ni ne t'habillerai, et pour ce qui est de ta nourriture, si je m'en occupois le moins du monde, je croirois faire injure à la providence, qui donne leur pâture aux petits du corbeau aussi bien qu'aux aiglons superbes.

— En ce cas (lui répondis je) Seigneur Busqueros je ne vois pas clairement, les avantages que j'aurai d'être à votre service et de faire vos commissions.

— Les avantages (reprit l'original) consistent précisément dans le nombre prodigieux de commissions dont je te chargerai tous les jours, et qui te mettront à même d'arriver dans l'antichambre, de gens qui seront un jour tes protecteurs. Au reste je ne te défens pas de mandier, dans l'intervalle d'une commission à l'autre. Ainsi rends grâce au ciel de ta bonne fortune, et suis moi jusqu'à la boutique du barbier, où je me reposerai un instant en causant avec toi. ”

Lorsque nous fumes chez le barbier, Busqueros passa avec moi, dans l'arrière boutique, et comença en ces termes, la longue suite des ordres qu'il avoit à me donner “ Mon ami j'ai vu qu'en quittant les cartes, tu mettois dans ta poche quelque demi réales. Prends deux de ces pièces, et vas acheter une bouteille d'une pinte. Tu la porteras chez Don Phelipe Tintero, dans la rue de Toledé, et tu lui diras que Don Busqueros, lui demande de l'encre pour un poète de ses amis. Lorsqu'il aura rempli ta bouteille Tu iras à la place de la Cévada, chez l'épicié du coin, tu monteras au grenier, où tu trouveras

¹ *Biffé* : n'épou

² *Biffé* : L'ép

Don Ranuce Agudez que tu pouras reconnoître¹, à ce qu'il aura un bas noir et un blanc, une pantoufle rouge, et une verte, peutêtre même sa culote sur sa tete en place de bonet. Tu lui rendras la bouteille d'encre, et tu lui recomandras de ma part la satire contre les grands qui se mésalient, elle doit être en Espagnol et en Italien. De la tu retourneras à la rue de Toledé. Tu entreras dans la maison à coté de celle de Tintero, qui n'en n'est séparée que par la ruelle. Tu verras si les locataires y sont encore, et s'ils ne font point mine de déménager, car j'ai loué cette maison, et j'y place une parente, que je destine à tirer Tintero de son éternel encrier. Ensuite tu passeras ches le banquier Moro, et tu demanderas le vallet de chambre du Duc de Santa maura. Tu lui remetras ce papier qui contient un nœud de ruban. Si l'on te demande qui t'envoie, tu te defendras de le dire. Si l'on te presse tu diras que tu fais les comissions à l'hotel d'Avila. ”

Ici j'interrompis le donneur de comissions et je lui demandai, s'il n'y avoit pas quelque inconvenient, à se prévaloir ainsi de noms illustres sans y étre autorisé.

“ Oui mon ami (répondit Busqueros) tu risques d'être étrillé, mais il n'y a point de bénéfice sans charge, et les avantages que je t'offre peuvent compenser quelques inconvenients. — Ensuite tu iras à la croix de malte, voir si² Soarez, illustre négociant de Cadiz y est déjà arrivé — ensuite tu iras... ”

“ Misericorde (s'écria Velasquez) il m'est impossible de vous suivre en tant d'endroits. J'ai laissé à Ceuta un plan détaillé de Madrid, si je l'avois ici je pourois au moins m'orienter.

— Il est vrai (reprit le Boemien) et j'aurois probablement refusé l'honneur de servir Busqueros, si ma curiosité n'eut éte fortement excitée par le peu de mots qu'il avoit dit au sujet de mon pere, j'allai donc acheter une bouteille, et je dirigeai mes pas vers la rue de Toledé. Lorsque je fus devant la maison de mon pere, il me prit un tremblement dans tous les membres, et je ne pus prendre sur moi d'entrer. Mon pere parut sur le balcon, et me voyant une bouteille à la main, il me fit signe d'avancer. J'entrai donc, mais à mesure, que je montois l'escalier, le cœur me battoit toujours plus fort. Enfin j'ouvris la porte et je me trouvai vis à vis de mon pere. Je fus au moment de me jeter à ses genoux. Mon bon ange m'en empecha sans doute car déjà mon air emu excitoit sa défiance, et sembloit alarmer sa tranquillité. Il prit ma bouteille, la remplit d'encre, sans demander même pour qui c'étoit ? et m'ouvrit la porte d'un air qui m'avertissoit de ne pas m'arreter plus longtems. Je jetai encore un coup d'œil sur l'armoire dont je m'étois précipité dans l'encre. Je vis le pilon dont ma tante s'étoit servie pour briser le vase et sauver mes jours. Mon emotion étoit au comble, je pris la main de mon pere et la baisai. Il en fut fort éfrayé, me poussa hors de la porte, et la ferma sur moi.

Busqueros m'avoit ordonné de porter la bouteille chez le poete Agudez, et puis de revenir à la rue de Toledé, voir ce que fesoient les voisins de mon pere. Je crus qu'il m'étoit permis d'intervertir l'ordre de ses comissions, j'allai d'abord ches les voisins, je vis qu'ils déménageoient, et je me promis de d'éclairer [*sic*] de près la conduite des futurs locataires. Ensuite j'allai à la place de la cevada, où je trouvai bientôt la maison de l'epicier. Mais il ne me fut pas aussi facile d'arriver jusqu'au poete. Je m'égarai au milieu des Thuiles des Ardoises et des goutieres. Enfin je me trouvai vis à vis d'une lucarne où je vis une figure, plus grotesque encore que Busqueros ne me l'avoit dépeinte. Agudez paroissoit rempli de quelque inspiration divine, et des qu'il m'eut aperçu il m'adressa ces vers.

“ Mortel qui viens fouler dans ta route éthérée
Le carmin de la thuille et l'ardoise azurée
Sur ces faites aigus, près d'un ciel de saphirs
Arrive tu porté, sur l'aile des zephirs
Parle, que me veux tu ? ”

Je lui répondis

“ Je suis un pauvre Cancre
Qui vous cherche Agudez et vous porte de l'encre ”

Le Poete reprit.

“ Donne cette liqueur

¹ pouras reconnoître *surch.* : reconnoitras

² *Biffé* : Lope

Qui d'un acier dissout emprunte sa couleur
Et la galle mêlée à l'onde d'hypocrene,
Epanchera ma verve en long ruisseaux d'ebene.

— Monsieur Agudez (lui dis je alors) voila une description de l'encre, qui feroit grand plaisir au Seigneur Tintero auteur de celle que je vous aporte, mais dites moi s'il ne vous seroit pas possible de parler en prose, qui est un langage auquel je me suis acoutumé.

— Et moi mon ami (dit le poete) je ne m'y acoutumerai jamais. J'evite meme le commerce des humains, a cause de leur langage plat et rampant. Si je veux faire de bons vers, il faut que longtems à l'avance, je n'entretienne mon ame que de pensers poétiques, et que je ne m'adresse moi même que des parolles harmonieuses, et si elles ne le sont pas par elles mêmes elles le deviennent par la manier[e] dont je les reunis, pour en faire comme la musique de l'esprit. C'est par cet artifice, que [je] suis parvenu à creer un genre de poesie tout nouveau, car jusqu'a present le langage de la poesie¹ etoit bornée, à un certain nombre d'expressions que l'on apelloit poetiques, mais moi j'y fais entrer tous les mots de la langue et tu a vu que dans les vers que je t'ai adressé, j'ai² employé thuille, ardoise, noix de galle.

— Je conçois (lui dis je) que vous employez³ tous les mots que vous voulez, sans qu'on puisse vous en empecher, mais je voudrois savoir si vos vers en sont meilleurs.

— Ils sont (dit le poete) aussi bons que des vers puissent etre, et ils sont d'un usage plus général. J'ai fait de la poésie comme un instrument universel, et surtout de la poesie descriptive, que j'ai pour ainsi dire crée, et qui me sert à decrire des choses, qui d'ailleurs n'en valent guere la peine.

— Decrivez (lui dis je) Monsieur Agudez, decrivez à votre aise, mais dites moi si vous avez achevé certaine Satyre, promise à Don Busqueros.

— Je ne fais point de satyre par le beau tems. (repondit le poete) Quand tu auras vu quelques journées de pluye, d'orages de tems couvert et melancolique, alors viens chercher la satire.⁴

Le deuil de la nature abatant⁵ mes esprits
S'empare de mon ame et passe en mes ecrits.
Moi meme je me hais et vois en mon semblable
De travers odieux l'ensemble meprisable
Lors chargeant mon peinceau d'une sombre couleur
Je peins les traits du vice en toute sa laideur
Mais quand le blond Phebus du haut de sa cariere
Verse sur notre Ether des torrents de lumiere
Du Rythme ma pensée a reconnu le Dieu
Elle quite la terre et vole vers les cieux.

La derniere rime ajouta le poete n'est pas trop bonne, mais elle peut passer dans un impromptu.

— Je vous assure (lui dis je) que je n'y ai trouvé aucun inconvenient, au surplus je suis instruit, je dirai a Don Busqueros, que vous ne faites de satyres que par la pluye, mais lorsque je viendrai la chercher, par ou doi je passer pour entrer chez vous, car j'ai monté le seul escalier qu'il y ait dans la maison.

— Mon ami (dit le poete) il y a au fond de la cour une echelle qui sert à monter dans un grenier, où un muletier du voisinage met sa provision de paille et d'orge. C'est par là que l'on arrive chez moi ; lors du moins que le grenier n'est pas trop plein car ces jours là, on n'entre point du tout et l'on m'apporte mon diné par la lucarne où tu me vois.

— Vous devez (lui dis je) vous trouver bien malheureux dans un pareil logement.

¹ de la poesie *surch.* : poetique

² *Biffé* : fait entrer

³ *Surch.* : puissies employer

⁴ Il a ensuite écrit une première fois les v. 1-4 et 7, puis les a biffés.

⁵ *Dans la première version* : acablant

— Moi malheureux (dit le poete) je pourois etre malheureux, lorsque mes vers font les delices de la cour et de la ville et qu'on n'y parle d'autre chose.

— Ah (lui dis je) je crois que chacun y parle aussi de ses affaires.

— Cela va sans dire (reprit le poete) mais croyez que mes poesies forment toujours le fond de toutes les conversations, tu vois d'ici la boutique du libraire Moreno, ce monde qui entre, c'est pour acheter mes ouvrages.

— Grand bien vous fasse (dis je au poete) mais je pense que les jours ou vous faites vos satires, il ne fait pas trop sec chez vous.

— Quand il pleut d'un coté (reprit il) je passe de l'autre et souvent je ne m'en apercois seulement pas. Mais laisse moi car ta prose m'importune. ”

Je quitai le poete, et me rendis chez le banquier, où j'avois à faire, au valet de chambre du Duc de Santa Maura, je ne pus d'abord parler qu'à un garçon de mon espece qui servoit les serviteurs, des Serviteurs, il me fit parler à un laquais qui me fit parler à un valet de pied, qui me fit parler au valet de chambre, et un instant après je fus à mon grand etonnement admis à la toilette du maitre. Je l'aperçus à travers un nuage de poudre, il se regardoit au miroir, et avoit devant lui des nœuds de rubans de diferentes couleurs. Il m'adressa la parolle d'un ton de voix asses rude, et me dit “ petit garçon tu vas avoir le fouet, ou tu me diras tout à l'heure, d'ou tu viens, et qui t'a donné le papier que tu m'a remis. ” Je me fis un peu presser, enfin j'avouai que je faisais les commissions à l'hotel d'Avila, et que j'y mangeois avec les marmitons. Le Duc jeta¹ à son valet de chambre un coup d'œil d'intelligence, et puis il me renvoya en me donnant quelque monnoye.

Il ne me restoit plus qu'a passer à la croix de Malte. Soarez² le pere,³ etoit arrivé, et demandoit des nouvelles de son fils. On lui dit qu'il avoit demeuré dans la chambre même qu'il occupoit, mais qu'il avoit eu un facheux accident dont on ignoroit les circonstances, et qu'il avoit été transporté chez un medecin.

J'allai trouver Busqueros qui m'avoit donné rendévous dans une boutique de Bevandes vis a vis du barbier. Je lui rendis compte de ses comissions. Il me demanda comment j'avois été instruit des aventures du jeune Soarez ? Je lui dis qu'il me les avoit contées lui meme, et je l'informai de tout ce qui regardoit la famille Soarez, et sa rivalité avec la maison Moro. Busqueros ne savoit tout cela que confusément, il m'ecouta avec atention, et me dit qu'il alloit former un nouveau plan. ”

“ Arretés s'il vous plait (dit Velasquez) je prévois que le Duc de Santa maura, epri de quelque dame à l'hotel d'Avila, va se brouiller avec la maison moro. Je prévois aussi que Soarez, va se rapprocher, de cette maison rivale,⁴ et j'espere que le jeune Soares epousera cette belle Inez qui lui coute déjà tant de membres. Je crains que Monsieur votre pere, ne donne dans les pieges de quelque aventuriere apostée par Busqueros mais Monsieur Le boemien ne vous seroit il pas possible de nous raconter toutes ces histoires séparément, et non pas de les entremeler comme vous faites. {Car par exemple si je vous expliquois la nature des équations aux diferences finies, et que j'entremelasse ma démonstration de questions relatives à la formation des fonctions vous}

— Monsieur le Duc (dit le boemien) ce que vous me demandes est tres juste, et je vous raconterai toutes ces histoires dans l'ordre ou vous les aves mises, mais pour l'amour de l'ordre, il faut que je les fasse précéder, de l'histoire du Bon Cornadez, et de sa jeune epouse Frasqueta Salero Car Busqueros me l'a contée le même soir.

— à la bonne heure (dit le Duc) pourvu que ces gens là n'ayent pas aussi⁵ rencontré quelqu'un, qui ait une histoire à raconter. Car je n'y serai plus. J'ai encore une grace à vous demander, ne me faites plus retrouver cet extravagant Agudez avec sa poésie descriptive.

¹ *Surch.* : fit

² *Biffé* : y et

³ *Biffé* : y

⁴ *Biffé* : et j'espere

⁵ *Biffé* : raconté

— C'est ce que je ne puis vous promettre (dit le boemien) mais au moins les entrevues seront courtes et rares. ” Je vous disois donc que Busqueros, me conta le soir meme la suite de l'intrigue dont il s'etoit melé à Salamanque pour servir les amours du Duc d'Arcos, et il en commença l'histoire en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE BUSQUEROS.

Lorsque le jeune Soarez, m'interrompit avec un emportement dont je ne l'aurois pas cru capable, j'etois à lui raconter les amours du Duc d'Arcos, avec la jeune frasqueta femme du Seigneur Cornadez, et il est bon que je vous fasse connoître celui ci plus particulièrement, car c'est proprement son histoire que j'ai à vous dire.

HISTOIRE DU SEIGNEUR CORNADEZ.

Cet epoux dont le nom de famille, pouvoit a defaut de noblesse lui tenir lieu d'armes parlantes, etoit fils d'un bourgeois de Salamanque, il avoit longtems exercé un employ asses obscur¹ dans la magistrature, et avec cela, il exercoit un petit commerce en gros, et fournissoit plusieurs détailliers de la ville. Ensuite ayant fait un heritage considerable, il prit comme beaucoup d'Espagnols, le parti de ne faire [rien] du tout, si ce n'est fumer des cigars, et de frequenter les lieux publics, sans préjudice des eglises où il alloit matin et soir. Vous me dirés, que Cornadez avec ce gout pour² la plus feneante tranquillité, n'auroi[t]³ pas du epouser, la premiere espiegle, qui lui fesoit des mines par la fenetres. Mais c'est la la grande enigme du cœur humain, C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel qui ne voit le bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt celibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et se remarie. Cornadez s'etoit donc marié, il s'en félicita d'abord, et puis s'en repentit, lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un comte de Penna flor, mais encore son ombre echapée au purgatoire pour le tourmenter. Il devint soucieux, renfermé en lui meme. Bientot il fit metre son lit dans le cabinet ou etoit le prie dieu. Le jour meme il voyoit peu sa femme, et restoit à l'eglise plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à coté d'un pellerin, qui fixa sur lui ses regards d'une maniere si inquietante, qu'il le forca à quitter l'eglise. Le soir il le trouva à la promenade et puis il le retrouva partout où il alloit, et partout le regard du Pellerin, fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cornadez surmontant sa timidité naturelle lui dit. “ Monsieur j'irai me plaindre à l'alcalde si vous continuez à m'obseder.

— Obseder, obseder (dit le Pelerin d'un voix creuse et sepulcrale) Oui vous êtes obsédé, fortement obsédé, une tete, cent doublons, un meurtre. Et bien ai je deviné ?

— Qui estes vous (dit Cornadez rempli de frayeur)

— Je suis un réprouvé (dit le Pellerin) mais j'espere en la misericorde divine. Il m'a été accordé de reconnoître sur le front des pecheurs, le signe de la réprobation, et de les ramener dans la voye du salut. Viens jouet infortuné de Satan, suis moi je me ferai connoître de toi plus particulièrement. ”

Le Pellerin conduisit Cornadez, au buon retiro, dans une des allées les plus sombres de ce jardin, il s'assit avec lui sur un banc et lui parla en ces termes.

HISTOIRE DU PELLERIN.

¹ *Biffé* : qu'i

² *Biffé* : des occupations paisibles, et tranquilles

³ *Biffé* : jamais du se marier et b

Je m'appelle Blaz Hervas, mon pere Diegue Hervas, envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer, par l'application la plus extraordinaire. Au bout de quelques années il n'eut plus d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en savoit plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maitres en chaque science, il concut l'idée de se placer un jour au même rang qu'eux, et de voir son nom écrit parmi les leurs.

A cette ambition, qui n'étoit pas mediocre, Diegue en joignit une autre, il vouloit publier des ouvrages anonymes et lorsque leur mérite seroit reconnu, y metre son nom et jouir d'un eclat soudain et inattendu. Occupe de ce projet il jugea, que Salamanque, n'étoit pas un horizon sur lequel, l'astre glorieux de ses destinées put aparoitre¹ asses rayonnant, et il tourna ses regards vers la Capitale. Salamanque sur une population de 20 000 ames, ne renfermoit que six personnes en etat de comprendre les choses qu'il vouloit publier. La population de Madrid excedant alors 150 000 ames, il devoit s'y trouver au moins 45 geometres consommés. Ces esprits profonds etoient sans doute souvent consultés par le ministere ainsi non seulement la fortune du livre d'Hervas seroit faite, mais la sienne, et il n'auroit plus qu'à se nommer pour etre recherché des ministres.

Diegue Hervas avoit sous les yeux, la geometrie de Descartes, l'analyse de Harriot, les ouvrages de fermat et de Roberval. Il voyoit clairement que ces grands génies ouvrant le chemin de la science, y marchoient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avoient pas encore été tentées et proposa des Amandements pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rediger son ouvrage, il l'écrivit en Espagnol afin de lui donner plus de cours, et pour le faire paroître sous un titre, qui piqua la curiosité, il l'apella *Secrets de l'analyse dévoilés, avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon pere sortoit précisément² de minorité, et il en recut l'avis de ses tuteurs, qui lui marquoient en même tems, que son bien, qui paroissoit d'abord devoir être de huit mille pistoles,³ se trouvoit par divers accidents reduit à huit cent, qu'on lui remetroit des qu'il auroit juridiquement acquité les tuteurs. Hervas ayant reflechi que huit cent pistoles etoit precisement ce qu'il falloit pour faire imprimer son ouvrage et le porter à Madrid, se hata de signer la décharge de tutelle, recut les huit cent pistoles et porta son manuscrit à la censure.

Les censeurs de la partie Theologale firent quelque difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits, sembloit ramener aux atomes d'Epicure, dont la doctrine etoit improuvée par l'Eglise, mais on leur representa qu'il s'agissoit de quantité abstraites, et non de particules materielles et ils retirerent leur oposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur, c'étoit un assés gros in-quarto, pour lequel il fallut fondre des caracteres algebriques qui manquoient et même faire de nouveaux poinçons, en sorte qu'imprimé à mille exemplaire, l'edition revint à 700 pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisement qu'il comptoit vendre chaque exemplaire a trois pistoles, ce qui fesoit un profit tout clair de 2300 pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé, mais l'assurance de posséder ce petit capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corrigeoit lui meme les feuilles ; et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charete que l'on put trouver à Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots sur qui se fondoient sa gloire présente et son immortalité future.

Des le lendemain Hervas yvre de joye, mit son edition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvieme, et prit le chemin de Madrid. Arrivé dans la capitale il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur, ces huit mules, portent neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un

¹ *Biffé* : avec gloire, e

² *Biffé* : de majorité

³ huit mille pistoles, *surch.* : 8000 piastres fortes,

ouvrage dont voici le¹ millieme. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entiere s'écoulera en peu de semaines, et que je pourai en faire une seconde où j'ajouterai quelques éclaircissements, dont je me suis avisé pendant que l'on m'imprimoit. ” Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme il voyoit le privilege des censeurs de Salamanque, il ne fit point de difficulté de metre les ballots dans son magasin, et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla se loger dans une auberge, et se mit aussitot à travailler aux notes, et suplements qui devoient accompagner la seconde edition de son ouvrage

Trois semaines se passerent ainsi, et notre geometre pensa qu'il etoit tems d'aller chez Moréno, et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y alla et fut tres mortifié d'apprendre qu'il ne s'etoit pas encore vendu un exemplaire. Bientot il eut un sujet de mortification encore plus sensible car en rentrant à son auberge, il y trouva un Alguasil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée, et le conduisit à la tour de Ségovie²

Il etoit surprenant qu'un geometre fut traité en prisonier d'état, mais voici ce qui etoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente chez Moreno, se trouverent bientot entre les mains des curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre, *secrets de l'analyse dévoilés* dit que ce pouvoit bien être quelque libelle contre le gouvernement — Un autre considerant atentivement le même titre, dit avec un souris malin, Que la satyre devoit porter sur le ministre des finances, Don Pedre Allanyes, Car Analyse etoit précisément l'anagramme d'Allanyes, et la seconde partie du titre, *Infini de toutes dimensions* se raportoit egalemant à ce ministre, qui etoit au phisque infiniment petit et infiniment gros, et au moral infiniment haut et infiniment bas, il est aisé de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moréno se croyoient tout permis, et ils le pouvoient sans danger, car le gouvernement avoit pour principe de tolerer cette jonte satyrique.

Ceux qui connoissent Madrid, savent que le peuple y est à un certain niveau des classes³ plus relevées, qu'il s'occupe des mêmes choses qu'il partage les memes opinions et que les plaisanteries, des cercles du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, ce qui avoit lieu surtout à l'égard des plaisants de chez Moreno dont les quolibets etoient bientot repétés dans les boutiques des barbiers et enfin dans tous les carrefours.

Bientot aussi le ministre Allanyes ne fut apellé que Le Seigneur Analyse infini de toutes dimensions. Ce financier etoit asses accoutumé à l'animadversion du peuple, et n'y prenoit pas garde, mais le meme sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui ci répondit que l'origine de cette plaisanterie, venoit d'un prétendu livre de Geometrie que l'on vendoit chez moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur et ensuite confisquer l'edition.

Hervas ignorant toutes ces choses,⁴ renfermé dans la tour de Segovie, privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui de faire un apel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rapeller ce qu'il savoit en chaque science et il s'aperçut à sa grande satisfaction, qu'il avoit rellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines, et que comme Pic de la Mirandole il eut pu, en s'y préparant un peu soutenir des *Theses de Omni scibili*.

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences, forma aussitot le plan d'un ouvrage en cent volumes, qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoient de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Ensuite lorsque le public voudroit connoître la société de gens de letre à qui l'on devoit cette œuvre prodigieuse il se seroit nommé, et eut tout d'un coup obtenu, la reputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces, n'etoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son

¹ *Biffé* : centieme

² *Biffé* : il etoit

³ *Biffé* : relev

⁴ *Biffé* : et

ame, l'amour¹ des sciences et l'amour propre.

Au bout d'environ dix semaines, qui passeront très vite pour Hervas, il fut appelé chez le gouverneur du château de Segovie. Il y trouva le premier commis du ministre des finances, qui lui dit " Don Diegue Hervas, vous avez voulu paraître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extrême. Il en est résulté que lorsque vous avez été accusé personne ne s'est présenté pour vous défendre. L'on vous impute d'avoir eu en vue le ministre des finances dans votre Analyse des infinis. Ce seigneur justement irrité, a fait livrer aux flammes toute l'édition de votre ouvrage, mais se contentant de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner, et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serez chargés de quelques calculs dont la complication nous embarrasse parfois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir. "

Hervas fut d'abord très affligé que l'on eût brûlé tout à la fois neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage auquel il avait mis tant de soins, mais comme il avait fondé sa gloire sur d'autres spéculations il se consola assez vite, et alla prendre sa place chez le ministre. Là on lui présenta des registres d'annuités, des escomptes avec rabais d'espèces, et autres calculs compliqués, dont il se tira avec une facilité qui lui valut l'estime des bureaux. On lui avança un quartier de son traitement, et on lui assigna un logement dans une petite maison dépendante du ministre.

Hervas étoit donc rendu à lui-même, sa subsistance étoit assurée, le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet qui devoit occuper toutes les forces de son génie, et en même temps lui donner toutes les jouissances du savoir. Notre ambitieux Polygraphe se résolut à écrire un volume inoctavo sur chaque science

Observant que la Parole, étoit comme l'attribut distinctif de l'homme il consacra le premier volume, à la grammaire universelle ;² il y exposa le *artifice*³, *gramatical*,⁴ immensément varié,⁵ au moyen duquel en chaque langue on exprimoit différemment les diverses parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses, aux premiers éléments de la pensée.

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme, aux idées qui lui viennent par les objets environants Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général, Le troisième volume à la zoologie, qui est la connoissance des animaux, le quatrième volume à l'ornithologie qui est la connoissance des oiseaux, le cinquième à l'Ichthyologie qui est la connoissance des poissons, le sixième à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes, le septième à la Scolyologie qui est la connoissance des vers, le huitième à la Conchyologie ou connoissance des coquilles, Le neuvième à la Botanique, le 10, à la Géologie ou connoissance de la structure de la terre, le 11, à la lithologie ou connoissance des pierres, le 12 à l'Oryctologie, ou connoissance des fossiles, le 13 [à] la métallurgie, ou art⁶ d'extraire et travailler les métaux, le 14 à la Docimastique ou l'art de les essayer.

Le quinzième volume ramenant l'homme sur lui-même traitoit de la Physiologie, ou connoissance du corps humain, le volume 16, traitoit de l'anatomie, le 17, étoit consacré à la Myologie ou connoissance des muscles, le 18, à l'Osteologie, le 19, à la Neurologie, le 20 à la Phlébologie, ou connoissance du système veineux.

Le volume 21, étoit consacré à la médecine, divisée dans le volume 22 en Nosologie ou connoissance des maladies, 23 Aétologie, connoissance de leurs causes, 24 Pathologie connoissance des maux qu'elles occasionent 25,⁷ Sèmeiotique connoissance des symptômes, 26 Clinique connoissance des procédés à observer au lit du malade 27 Thérapeutique art de guérir (le plus difficile de tous) 28 diététique, ou connoissance du régime, 29 hygiène qui est l'art de conserver la santé, 30

¹ *Biffé* : et l'am

² *Biffé* : et

³ le *artifice surch.* : les artifices

⁴ *Biffé* : vari

⁵ *Biffé* : par

⁶ *Biffé* : de travail

⁷ *Biffé* : connoi

Chirurgie, 31 Pharmacie, 32 médecine vétérinaire.

Ensuite venoit Volume 33 la Physique generale, 34 physique particuliere, 35 physique Experimentale, 36 la Météorologie, 37 la Chymie, Et les fausses sciences où elle a conduit telles que 38, l'alchimie 39 la philosophie hermetique

Après ces sciences naturelles venoient celles qui derivent[t] de l'état de guerre que l'on dit aussi tres naturel à l'homme, ainsi le volume 40 traitoit de la strategie ou art de la guerre, le volume 41, de la castrametation¹ qui est l'art de placer les camps, le vol. 42 etoit consacré à la fortification le 43, à la guerre souterraine ou art du mineur, le 44, à la pyrotechnie, qui est l'art de l'artificier, le 45 à la Balistique, qui est l'art de lancer des corps graves, art important que l'artillerie a fait négliger.

De la revenant aux arts de la paix, Hervas avoit consacré le volume 46 à l'architecture civile, le 47 à la construction navale, Le 48, à la construction des navires, le 49 à la navigation.

Ensuite Hervas considerant encore l'homme en société, consacroit le volume 50, à la legislation, le 51 au droit civil, le 52 au droit criminel, le 53 au droit politique le 54, à l'histoire le 55 à la mythologie, le 56 à la chronologie, le 57 à la Biographie, le 58 à l'archeologie le 59 à la numismatique, le 60 au Blason, le 61 à la Diplomatie, qui est la connoissance des chartres et documents, le 62 à la diplomatie qui est la science des ambassades, le 63 à la Philologie, qui est la connoissance generale des langues, le 64 la Bibliographie qui est la connoissance des livres.

Ensuite Hervas revenant à l'art de la pensée avoit consacré le volume 65 à la logique, le 66 à la rethorique le 67 à l'Ethique qui est la morale, et le 68 à l'Estetique qui est² l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit 69, La Theosophie, qui est l'étude de la sagesse, mise en raport avec le culte, Puis 70 la Theologie, divisée (71) en dogmatique (72) Polemique (73) Ascetique, cette derniere enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venoit 74. L'exegese, qui est l'exposition des saintes ecritures, et 75³ l'hermeneutique qui est leur interpretation.⁴

De la Theologie par une transition hardie Hervas passoit (76)⁵ à l'Oneïro-critique qui est l'explication des songes. Ce volume n'etoit pas le moins interessant, Hervas y monroit comment des erreurs mensongeres et frivoles, avoient le droit de gouverner le genre humain, pendant des milliers de siecles,⁶ Car nous voyons dans l'histoire, le songe des sept vaches grasses et des⁷ sept vaches maigres, avoir changé toute la constitution de l'Egypte, dont les⁸ possessions teritoriales,⁹ devinrent à cette époque domaines royaux.¹⁰ Cinq cent cents [sic] ans¹¹ plus tard nous voyons Agamemnon, raco[nter]¹² des songes aux Grecs assemblés, et¹³ plus siecles [sic] après l'oracle de Delphes, expliquoit les songes, que l'on portoit devant lui.

Le volume 77. traitoit de l'ornithomantie, ou science des augures, C'est a dire la divination par les oiseaux, pratiquée surtout par les haruspices Toscans, dont les regles nous ont été conservées par Seneque.

Le volume. 78. traitoit de la genethliomantie, ou science des horoscopes, Astrologie, judiciaire,

¹ Biffé : ou

² Biffé : la connoissance d

³ Surch. : (75)

⁴ Biffé : Le 76,

⁵ Interl.

⁶ Biffé : Car

⁷ Biffé : chef

⁸ Biffé : biens teritoriaux devinrent

⁹ Biffé : etre

¹⁰ Biffé : Ensuite

¹¹ Interl.

¹² Une partie du mot est recouverte d'une tache d'encre.

¹³ Biffé : au bo

dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusques à nos jours.

Le volume 79, Plus savant que les autres, remontoit à l'origine de la magie, au tems de Zoroastre, et d'Hostanes, et à l'histoire¹ de cette science déplorable qui² à la honte de notre siècle, en avoit infecté le commencement et n'étoit pas encore tout à fait détruite.

Le volume 89. [*sic*] étoit consacré à la caballe, ainsi qu'à plusieurs autres genres de divinations, tel que la rhabdomantie, ou divination par des baguettes, L'hydromantie La geomantie & &.

De tous ces mensonges, Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités, ainsi le volume 81 étoit consacré à la géométrie, le 82 à l'Arithmétique le 83 à l'algèbre, le 84 la trigonométrie, le 85 à la Stereotomie, qui est la considération des solides, le 86 à la planimétrie, qui est l'art³ de mesurer des distances dont on ne peut pas s'approcher. Le 87.⁴ l'Altimétrie qui est l'art de mesurer les hauteurs⁵ le 88 étoit la mécanique. Le 89 la dynamique qui est la science des forces vives, la Statique qui est la science des forces en équilibre, 90, l'hydraulique 91 l'hydrostatique 92 l'hydrodynamique 93 l'optique, 94 la dioptrique 95, la catoptrique 96, la perspective 97 la gnomonique 98 l'astronomie 99 La trigonométrie sphérique Et enfin le 100^{ème} volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences et la dernière borne de⁶ l'esprit humain.

Une connoissance approfondie de cent sciences différentes paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas écrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter, et pour ainsi dire de reculer dans tous les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen d'une grande économie de tems, et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avec le soleil, pour se préparer au travail du bureau. Il s'y rendoit une demie-heure avant tout le monde, et atendoit que l'heure sonât, ayant la plume à la main, et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage. Ainsi préparé à un travail presque mécanique, il l'expédioit en très peu de tems. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un léger repas, rentrait chez lui avant une heure, et travailloit jusqu'à huit heures du soir, après quoi il jouoit à la pélotte avec des petits garçons du voisinage, rentrait chez lui, prenoit une tasse de chocolat, et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée hors de chez lui, et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer trois mille heures par an, à la confection de son œuvre universelle. Ce qui ayant fait au bout de quinze ans, 45 000, heures cette surprenante composition se trouva réellement finie sans que personne à Madrid s'en doutât⁷. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à qui que ce fut de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de science. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini comme lui-même finissoit sa trente neuvième année, et il se félicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation toute prête d'éclorre. Mais en même tems il avoit dans l'âme une sorte de tristesse. Car l'habitude du travail, soutenue par l'espérance, avoit été pour lui comme une société agréable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société, et l'ennui qu'il n'avoit jamais connu, commençoit à se faire sentir. Cet état, si nouveau pour Hervas, le sortit tout à fait de son caractère. Bien loin qu'il recherchât la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics, où il avoit l'air d'acoster tout le monde mais comme il n'avoit point l'habitude de la conversation et ne connoissoit presque personne, il passoit sans mot dire, mais intérieurement il songeoit que bientôt tout Madrid le

¹ l'histoire *surch.* : son histoire qui se perp. ataignoit aussi le tems pres

² *Interl.* : de cette science déplorable qui

³ *Biffé* : d'ap

⁴ *Biffé* : qui es

⁵ *Biffé* : La

⁶ *Biffé* : l'he

⁷ *Biffé* : le moins du monde

connoitroit et l'acueilleroit et que son nom seroit sur toutes les levres

Tourmenté par le besoin de la distraction Hervas, eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure des Asturies, qu'il eseroit bientôt rendre illustre. Depuis quinze ans, il ne s'étoit permis d'autre distraction que de jouer à la pelotta avec les garçons du voisinage et il se promettoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où il avoit passé son enfance

Avant de partir Hervas voulut jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablete. Il en avoit une copie du même format qu'ils devoient avoir dans l'impression, il les confia au relieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa longueur le nom de la science et le numero du volume depuis le premier qui étoit la grammaire universelle, jusqu'à l'analyse, qui étoit numero 100. Le relieur raporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir, étoit déjà préparée. Hervas y placa cette imposante serie, et fit un feu de joye de tous ses brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour la porte de sa chambre, y aposa son cachet et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna reellement à Hervas tous les plaisirs, qu'il s'en promettoit. Mille souvenirs innocents et doux atendrissoient son ame, et lui arrachioient des larmes de joye, dont vingt cinq ans des plus arides conceptions, avoient pour ainsi dire tarri les sources. Notre Polygraphe, eut reellement passé sa vie dans sa bourgade, mais ses cent volumes le rappelloient à Madrid. — Il en reprend le chemin, il arrive chez lui, trouve¹ bien entier le cachet apposé sur sa porte ouvre —... et voit les cent volumes mis en pieces, sans relieure, et toutes les feuilles eparses et confondues sur le parquet. Cet aspect afreux trouble ses sens. Il tombe au milieu des débris de son livre, et perd toute connoissance.

Helas voici quelle étoit la cause de ce desesastre. [*sic*] Hervas ne mangeoit jamais chez lui, et les rats si nombreux dans toutes les maisons de madrid, se gardoient bien de frequenter la sienne, où ils n'eussent trouvé à ronger que quelques plumes. Mais il n'en fut pas de meme lorsque cent volumes² chargés de colle toute fraiche furent aportés dans la chambre, et que cette chambre fut des le meme jour abandonée par son maitre. Les rats attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude, se rassemblerent en foule, culbuterent rongerent, dévorerent — Hervas revenant à lui vit un de ces monstres, tirant à soi des³ lambeaux de peau de veau, auxquels tenoient les dernieres feuilles de son analyse. La colere étoit un sentiment presque étranger à Hervas. Il en ressentit le prémier accès, se precipita sur le ravisseur de sa geometrie transcendante, mais sa tete porta contre le mur et il retomba évanouï.

Hervas reprit une seconde foix ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre, les jetta dans un cofre, et puis s'assit sur le meme cofre et se livra aux plus tristes pensées. Bientot après il fut saisi d'un frisson, qui des le lendemain degenera en une fievre billeuse comateuse et maligne — Hervas fut abandonné des medecins mais non pas de sa garde-malade. Elle lui continua ses soins et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde malade, étoit une fille de trente ans apellée Marica. Son pere étoit un cordonier du voisinage, avec qui Hervas causoit quelques foix dans ses heures de récréation. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à sa garde malade. “ Marica (lui dit il) vous avés sauvé mes jours, et vous adoucissés mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur (lui repondit la fille) vous pouriés faire mon bonheur mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites (répondit Hervas) et soyez sure que si la chose est en mon pouvoir je la ferai.

— Mais (dit Marica) si je vous demandois de m'épouser

— Je le veux bien (repondit Hervas) et de grand cœur. Vous me nourirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serai malade, et vous me defendrez des rats quand je serai absent, oui

¹ *Biffé* : le cachet

² *Biffé* : de colle

³ tirant à soi des *surch.* : qui tiroit à lui des

marica je vous epouserai du moment ou vous le voudrez. ”

Hervas n’etant pas encore bien guéri ouvrit le coffre, qui renfermoit les débris de sa Polymathie¹, essaya d’en rassembler les feuillets et eut une rechute qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu’il fut en état de sortir il alla chez le ministre des finances, représenta qu’il avoit travaillé quinze ans, qu’il avoit formé des élèves qui pouvoient le remplacer, que sa santé étoit détruite, et qu’il demandoit à se retirer, avec une pension equivalente à la moitié de son traitement. En Espagne ces sortes de grâces ne sont pas très difficiles à obtenir, on accorda à Hervas ce qu’il demandoit et il épousa Marica.

Alors notre savant changea sa manière de vivre, il prit un logement à une extrémité de Madrid et se proposa de ne² point sortir de chez lui³, jusqu’à ce qu’il eut rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n’avoient laissé subsister que la moitié de chaque feuillet⁴ et ces moitiés étoient encore déchirées. Cependant elles servirent à Hervas à lui rappeler le texte entier, et ce fut ainsi qu’il se mit à refaire tout⁵ l’ouvrage⁶. En même temps il en produisit un d’un genre différent. Marica fut enceinte⁷, et me mit au monde. Moi pêcheur et reprouvé ah sans doute le jour de ma naissance fut une fête aux enfers. Les feux éternels de l’affreux séjour, brillèrent d’un nouvel éclat et les démons ajoutèrent aux⁸ supplices des damnés pour mieux jouir de leurs hurlements

Le Pellerin en prononçant ces paroles parut livré au désespoir, il versa beaucoup de larmes, puis ce tournant vers Cornadez il lui dit. “ Il m’est impossible de continuer aujourd’hui mon récit.⁹ Rendez vous ici demain à la même heure, et gardez vous d’y manquer il y va de votre éternelle perdition.

“ Moi même (ajouta le chef boémien) je dois vous quitter pour vaquer à quelques affaires, et je reprendrai demain la suite de mon récit. ”

Velasquez prit alors la parole et dit “ Voici la première histoire du boémien qui m’a intéressé. Mon père a réellement dans sa bibliothèque, un livre intitulé *Secrets de l’analyse dévoilés* imprimé à Salamanque en 1642, sans nom d’auteur, et je suis très curieux de savoir ce que sera devenue la Polymathie du pauvre Hervas, qui au surplus me paroît avoir été poussé à l’étude par un esprit d’orgueil très différent du véritable amour des sciences. Je ne prétends pas non plus, que les savants doivent tous être aussi modestes que l’est mon père. Le désir d’attacher son nom à une découverte,¹⁰ en a sans doute fait faire beaucoup. Un savant ne doit¹¹ ni rechercher ni éviter la gloire. Il ne doit pas s’en occuper, et ne s’attacher qu’au progrès des¹² sciences, et même il doit compte au public de tous les pas qu’il leur fait faire, sans prétendre l’étonner, par un grand ensemble de vérités nouvelles, projet chimérique, et qui n’a presque jamais été couronné par le succès.

Au surplus la réprobation du fils, me fait quelque peine. Et si toute l’histoire du savant Hervas, n’a

¹ *Surch.* : Polygnosie

² *Surch.* : n’en

³ *Interl.* : de chez lui

⁴ *Biffé* : qui

⁵ *Interl.*

⁶ *Biffé* : entier l’ouvrage entier

⁷ fut enceinte *surch.* : devint grosse

⁸ *Biffé* : tourments des

⁹ *Biffé* : Venez

¹⁰ *Biffé* : est un ressort puissant, qui peut porter à en faire, qui soutient nos forces dans

¹¹ *Biffé* : pas

¹² *Surch.* : de la

été inventée que pour troubler l'ame du bon Cornadez, C'est la¹ ce me semble employer de grandes machines pour produire bien peu d'efet. ”

Le Chef des Bohemiens,² qui ne s'etoit pas encore retiré,³ repondit en ces termes “ Monsieur Le Duc, L'observation que vous venez de faire est juste, et surement,⁴ si le but du pellerin etoit seulement d'ecarter un mari sot et facheux, rien de plus meprisable en soi ni de plus futile, mais vous avouerez cependant que de servir les passions d'un jeune Seigneur, qui prodiguoit l'or pour les satisfaire, étoit un motif tres sufisant pour exciter l'industrie des intriguants.⁵ l'histoire de Hervas est tres veritable, et plusieurs personnes⁶ dignes de foi me l'ont⁷ confirmée, reste à savoir si le Pellerin, qui parloit à Cornadez, etoit rellement le fils de ce Hervas. Mais c'est ce que vous verrez dans la suite de mon récit.

— Il est vrai (dit Velasquez) que vos recits sont remplies d'inconnues, qui pour la plus part devienent des valeurs imaginaires, et j'ai beaucoup de peine à les metre en équation, cependant l'histoire du geometre Hervas m'interesse,⁸ et lorsque vous voudrés bien la reprendre, j'y donnerai toute l'attention dont je suis capable ” On [se] sépara, pour ne plus se retrouver de la journée.⁹

¹ *Interl.*

² *Biffé* : repondi

³ *Biffé* : repondit au en ces

⁴ *Biffé* : ecarter un mari, est une

⁵ *Biffé* : Quant à

⁶ *Biffé* : tres

⁷ *Biffé* : assurée,

⁸ *Biffé* : et j'y pré

⁹ Au début du f. suivant, il a biffé : “ 40 ”

QUARANTE ET 4^{ème} JOURNÉE

Nous nous rassemblames pour le déjeuner et Velasquez qui desiroit savoir ce que Hervas avoit fait de ses cent volumes, ne tarda pas à demander au bohémien la suite de son histoire qu'il reprit en ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOHEMIEN.

Vous devez vous rapeller, que c'étoit Don Busqueros qui prenoit la peine de m'instruire de tout ce qui étoit arrivé à Cornadez, et que ce Bonhomme avoit trouvé dans une Eglise un Pellerin qui le fixa d'une maniere inquietante, et qui ensuite le poursuivit dans tous les lieux publics. Vous avez vu aussi que ce Pellerin lui² fit son histoire en commençant par celle de son pere, le savant Hervas. Nous en etions à la naissance du Pellerin, qui selon lui³ avoit réjouï tout l'enfer, par ce que les diables avoient tout de suite prévu sa future réprobation. Le malheureux pellerin avoit pour ce jour la pris congé de Cornadez, et celui-ci étoit allé chez lui, l'ame remplie de terreurs nouvelles La nuit il avoit été reveillé par le défunt Pennaflor qui avoit compté à ses oreilles les cent doublons. Le lendemain Cornadez passa la journée à l'église, et le soir il alla au buon retiro, où il trouva déjà le Pellerin qui l'invita à prendre place, à coté de lui et reprit en ces termes la suite de son histoire.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN

Je vins au monde, et ma mere ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour, ni l'amitié que par une definition de ces deux sentiments qu'il avoit inserée dans son soixante septieme volume. La perte de son Epouse lui prouva, qu'il étoit fait pour aimer, et l'acabla plus que la perte des cent volumes,⁴ dévorés par les rats. La maison d'Hervas étoit petite et retentissoit toute entiere à chaque cri que je fesois. Il étoit impossible que j'y restasse et je fus recueuilli par mon grand-Pere le Cordonier qui fut tres content de voir dans sa maison son petit fils, fils d'un contador.

Mon grand pere dans son humble etat jouïssoit de beaucoup d'aisance, il m'envoya aux ecoles des que je fus en⁵ age de les frequenter. Et lorsque j'eus atëint seize ans, il m'habilla bien, et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans⁶ Madrid, ce qui lui paroissoit tres convenable, vu que j'étois rellement né gentilhomme et partant selon lui né pour ne rien faire. Tout cela lui coutoit de l'argent mais il s'en croyoit⁷ bien payé lorsqu'il pouvoit dire *my nieto, el hijo del contador*, mon petit fils, le fils du Contador.

Mon tems se passoit en general d'une maniere tres agréable, à une circonstance près. Mon pere avoit donné dans des travers d'Esprit, qui fesoient son ma[l]heur et le notre, et qui étoient une suite de

¹ Ce chiffre occupe un espace qui avait été laissé libre et a été tracé avec une encre différente du reste.

² *Biffé* : con

³ *Biffé* : devoit

⁴ *Biffé* : qui avoient

⁵ *Biffé* : etat

⁶ *Surch.* : de

⁷ s'en croyoit *surch.* : en étoit

la vie solitaire et chagrine qu'il avoit menée¹ pendant les dix huit années qui avoient suivi la mort de ma mere. En effet Hervas des lors avoit pris le parti de ne plus sortir du tout, et de consacrer tout son tems à refaire l'ouvrage dévoré par les rats.

Il y réussit au bout de huit ans et il y seroit parvenu plus tot si sa santé, étoit restée la meme, mais il ressentoit de cruelles atteintes de sciatique et de gravelle, et un certain abattement qui pendant des mois entiers lui ota la faculté de travailler.

Son ouvrage étoit presque refait lorsque des journaux étrangers, qui tomberent entre ses mains, lui prouverent que les sciences avoient fait des progrès remarquables pendant les huit années qu'il s'étoit renfermé chez lui. Hervas soupira de cet accroissement de peine. Cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait il ajouta à chaque science les découvertes que l'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans, et il en avoit cinquante-deux. Lorsqu'il fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse.

“ Monsieur (Lui dit il) voici cent volumes qui renferment tout ce que l'on sait aujourd'hui. Cette Polymathie fera honneur à vos presses, et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne soit pas entierement perdue. ”

Moréno ouvrit tous les volumes, les examina avec soin et lui dit “ Monsieur je me charge de l'ouvrage mais il faut vous résoudre à le réduire à vingt cinq volumes.

— Laissez moi (lui répondit Hervas avec le ton de l'indignation la plus profonde) laissez moi Monsieur retournez à votre magasin. Imprimez les fatras romanesques ou Pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi monsieur avec ma gravelle et mon genie, qui s'il eut été mieux connu, m'eut obtenu l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires. Laissez moi. ”

Moreno se retira et Hervas tomba dans la plus noire mélancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux, ses cent volumes, enfants de son génie, conçus avec delices, enfantés avec une peine qui avoit aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oubly. Il voyoit sa vie entiere perdue, son existence anéantie, dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à penetrer tous les mysteres de la nature et des sciences, se tourna malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines. A force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal partout, il ne vit plus que le mal et dit dans son cœur, “ Auteur du mal qui etes vous ? ”

Lui meme eut horreur de cette idée, et voulut examiner si le mal pour etre avoit besoin d'avoir été crée. Ensuite il examina la meme question sous un point de vue plus étendu.² Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matiere une energie, qui lui parut propre à tout expliquer sans recourir à la création.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux, il les considéra comme des êtres qui devoient l'existence, à un acide generateur, lequel fesant fermenter la matiere lui donnoit des formes constantes, a peu près comme les acides cristallisent les bases salines et tereuses en polyedres³ toujours semblables. Il regardoit les substances fongueuses, que produit le bois humide, comme le chaînon qui lioit la cristallisation des fossiles, avec la reproduction des vegetaux et des animaux, et en indiquoit si non l'identité, au moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas, il n'eut pas de peine à etayer son systeme de preuves sophistiquées,⁴ faite pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets qui tenoient de deux especes, pouvoient etre comparés aux sels qui etant composés de deux acides forment des cristaux qui tiennent de l'un et de l'autre. L'effervescence des terres qui se combinent avec les acides lui parut se rapprocher de la fermentation des matieres végétales, et la fermentation lui parut etre un comencemen[t] de vie, qui ne pouvoit se developer faute de circonstances favorables.

¹ *Biffé* : dep

² *Biffé* : Il exami

³ en polyedres *surch.* : et en prismes

⁴ *Biffé* : mon

Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans l'endroit le plus éclairé du vase et ne se formoient que difficilement dans l'obscurité, et comme la lumiere est également favorable à la végétation, Il considéra le fluide lumineux comme un des elements dont se composoit l'acide universel qui animoit la nature. D'ailleurs il avoit vu la lumiere rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'étoit aussi un motif de la regarder comme un acide.

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pole, le sang faute de chaleur, étoit exposé à cette sorte de décomposition, à qui l'on a donné le nom de Scorbut. Il savoit aussi que cette décomposition étoit arrêtée par l'usage interieur des acides, il en conclut que la chaleur pouvant en quelques occasions etre suplée par un acide, devoit etre elle meme une espece d'acide, ou du moins un des elements de l'acide universel.

Hervas savoit que l'on avoit vu le tonerre aigrir et faire fermenter les liqueurs. Il avoit lu dans Sanchoniaton qu'au comencement du monde, les etres destines à vivre avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonerre, et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'apuyer sur cette cosmogonie payenne, pour afirmer que la matiere Electrique, contenue dans la foudre, avoit pu donner un premier developement à l'acide generateur, infiniment varié mais constant dans la reproduction des memes formes.

Hervas en cherchant à penetrer les mysteres de la Création, devoit en rapporter la gloire au Créateur. Et plut au ciel qu'il l'eut fait, mais son bon ange l'avoit abandonné, et son esprit egaré par l'orgueil du savoir, le livra sans defense, aux prestiges des esprits orgueilleux dont la chute entraîna celle du monde. Mais tandis qu'il elevoit ses coupables pensées au dela des spheres de l'intelligence humaine, sa depouille mortelle, menacoit d'une prochaine dissolution. Plusieurs maux aigus, se joignirent aux maladies chroniques pour acabler le pauvre Hervas,¹ Et la plus sombre hypocondrie detruisoit les forces de son ame en même tems que celles de son corps. Enfin craignant d'avoir des temoins de son abatement il repoussa mes soins et refusa de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique. Il employa à le servir ce qui lui restoit de forces, enfin il tomba malade lui meme, et mon pere fut alors forcé de me souffrir auprès de lui. Mais mon grand pere fut bientôt apres² attaqué d'une maladie violente, il ne fut malade que trois jours. Sentant sa fin approcher il me fit venir et me dit " Carlos recois ma derniere benediction, tu es né d'un pere savant, et plut au ciel qu'il le fut moins. Heureusement pour toi, ton grand-pere fut un ignorant simple dans sa foi et ses œuvres, et qui t'a élevé dans la meme simplicité. Ne te laisse point entrainer par l'exemple de ton pere, qui³ depuis quelques années a fait bien peu d'actes de réligion et qui a des opinions telles que des heretiques en auroient honte. Carlos defies toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants j'en saurai plus que tous les Philosophes. Carlos Carlos je te bénis, j'expire. " Il mourut en efet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournai chez mon pere où je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce tems le vieux invalide étoit mort et les confreres de la charité, s'étoient chargé de l'ensevelir. Je savois que mon pere étoit seul et je voullois me consacrer à le servir, mais en entrant ches lui un spectacle extraordinaire frapa mes regards et je restai dans la première chambre, pénétré d'un sentiment de crainte et d'horreur. Mon Pere avoit oté ses habits et s'étoit revetu, d'un drap de lit en forme de linceuil. Il étoit assis et regardoit le soleil couchant. Après une assés longue contemplation, il eleva la voix, et dit " Oh derniers rayons de l'astre que j'ai vu pour la derniere foix. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avoi je demandé à naitre, et pourquoi suis je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une ame, et je m'en suis occupé⁴ au depend même de mon corps.⁵ J'ai cultivé mon esprit. Mais les rats l'ont devoré, les libraires l'ont dedaigné,⁶ rien ne restera de moi,

¹ *Biffé* : et pour comble de malheur.

² bientôt apres *surch.* : en même tems

³ *Biffé* : dans

⁴ m'en suis occupé *surch.* : me suis mis a la cultiver

⁵ *Biffé* : Et que m'en est il revenu

⁶ *Biffé* : et je meurs

je moures [*sic*] tout entier aussi obscur que si je n'étois pas né. Néanmoins recois donc ta proie ” Hervas resta quelques instants livré à de sombres réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit “ Oh mon dieu, s'il y en a un ayez pitié de mon âme si j'en ai une ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur une table, puis il mit la main sur son cœur, comme s'il y ressentait quelque angoisse. Hervas avait préparé une autre table pour s'y coucher, et il y avait mis des coussins. Il s'y coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonnés que voyant tous ces apêts de suicide, je ne me sois pas jeté sur le verre pour verser à terre le poison, ou que le voyant couché je n'aie pas appelé de secours. J'en suis surpris moi-même, ou plutôt je suis très sûr qu'un pouvoir surnaturel me retenait en ma place, sans me laisser la liberté d'aucun mouvement si ce n'est à me[s] cheveux, que l'horreur faisait dresser sur ma tête.

Les confrères de la charité qui avaient entré notre invalide me trouverent dans cette situation. Ils virent mon père étendu sur la table, couvert d'un linceul, et ils me demandèrent s'il était mort ? je répondis que je n'en savais rien. Ils me demandèrent qui lui avait mis ce linceul, je leur répondis que c'était lui-même qui s'en était revêtu. Ils examinèrent le corps et trouverent qu'il était sans vie. Ils virent le verre avec un reste de liquide, qu'ils prirent pour le conserver,¹ puis ils s'en allèrent en me donnant des signes de mécontentement, et me laisserent dans un abattement extrême.

Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions, puis ils s'en allèrent en disant “ Il est mort comme il a vécu, ce n'est pas à nous de l'enterrer. ”

Je restai seul avec le mort, mon découragement² alloit au point que j'en avais perdu la faculté de penser. Je me jetai dans le fauteuil où j'avais vu mon père, et je retombai dans la même immobilité où m'avaient trouvé les gens de la paroisse.

La nuit vint, le ciel se chargea de nuages, un tourbillon, soudain ouvrit ma fenêtre, et un éclair après avoir rempli ma chambre d'une lumière bleuâtre la laissa plus sombre, qu'elle n'était³ auparavant. Au milieu de cette obscurité, je crus distinguer quelques formes fantastiques, et l'air me parut rempli de météores singulièrement figurés. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointains répétaient à travers l'espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j'étais retenu à ma place et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement, un froid glacial pénétra mes membres j'eus le frisson de la fièvre, mes visions devinrent des rêves et le sommeil s'empara de mes sens. Je me réveillai en sursaut. Je vis six grands cierges jaunes allumés près du corps de mon père, et un homme assis vis à vis de moi qui semblait guetter le moment de mon réveil. Sa figure était majestueuse et même imposante. Il était grand de taille, ses cheveux noirs tombaient en boucles sur ses épaules, son regard était vif, pénétrant, mais en même temps doux et séducteur. Du reste il portait la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s'habillent à la campagne.

Lorsque l'inconnu vit que j'étais réveillé il me sourit d'un air aimable, et me dit “ Mon fils, je vous appelle ainsi, parce que je vous considère comme si vous m'apparteniez déjà. Vous avez été abandonné de Dieu et des hommes. Et la terre s'est fermée devant le reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas.

— Monsieur (lui répondis je) Vous disiez je crois que nous avons été abandonnés de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne crois pas que Dieu puisse jamais abandonner aucune de ses créatures

— Votre observation (dit l'inconnu) est juste à quelques égards, ce que je vous expliquerai quelque autrefois. Cependant pour que vous voyez l'intérêt que nous prenons à vous, je vous offre cette bourse où vous trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions, et de quoi les satisfaire, ne vous gênez pas et comptés toujours sur nous. ”

Ensuite l'inconnu frappa dans ses mains, six hommes masqués⁴ entrèrent et enlevèrent le corps de

¹ *Biffé* : et

² *Biffé* : était

³ *Surch.* : n'avait été

⁴ *Biffé* : s'éteign

mon pere. — Comme le Pellerin en étoit à¹ cet endroit de sa narration, il parut éprouver un mouvement d'angoisse, et de la difficulté à parler, il fit entendre par signes, à Cornadez qu'il eut à revenir le lendemain.

Moi même (ajouta le Boemien) je suis forcé de vous quitter pour vaquer aux intérêts de mon petit peuple.

¹ *Biffé* : cell

SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN.

Je vous ai dit que quatre hommes masqués, avoient enlevé le corps de mon pere,¹ Le genereux inconnu, qui m'avoit donné mille pistole, disparut avec eux, et aussitot les cierges s'eteignirent et me laisserent dans une obscurité² profonde. Je n'y restai pas lontems je³ pris à taton le chemin de la porte. et Lorsque je me trouvai dans la rue, et que je vis le ciel étoilé, il me parut que je respirois plus librement, les mille pistoles que je sentois dans ma poche, contribuoiert aussi, a m'elever le courage. Je traversai Madrid et j'arrivai au bout du Prado, à l'endroit où⁴ l'on a placé aujourd'hui, une statue colossale de Cybelle. La je me couchai sur un banc et ne tardai pas à m'endormir. Le soleil étoit déjà asses haut lorsque je m'veillai, et ce⁵ qui m'veillai fut je crois un coup de mouchoir que je recus dans le visage. Car en⁶ ouvrant les yeux je vis une jeune fille⁷ qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse mouche ecartoit celles qui eussent pu troubler mon someil, mais ce qui me parut de plus singulier, fut que ma tete reposoit tres mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine, se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'veillant aucun grand mouvement, et j'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre, qui s'adressant à mes berceuses, leur dit " Zorilla, Celia que faites vous la. Je vous croyois, à l'église. Et j'étois surprise que vous y fussies si longtems ; Et voila que je vous trouve dans une belle devotion.

— Mais maman (dit la jeune fille, qui me servoit de coussin) ma chere maman, ne m'aves vous pas dit que les œuvres avoient leur mérite aussi bien que la priere.⁸ Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le someil de ce pauvre jeune homme, qui doit avoir passé ici une tres mauvaise nuit.

— Assurement (dit la voix plus riante que grondeuse) assurément cela est tres méritoire. Et voila une idée, qui prouve si non votre dévotion au moins votre innocence. Mais apresent ma charitable Zorilla, posez⁹ moi bien doucement la tete de ce jeune homme sur le banc et suivés moi à la maison

— Ah ma bonne maman (reprit la jeune fille) voyez comme il dort doucement, au lieu de l'veiller¹⁰ vous devriez maman defaire sa fraise qui l'etoufe.

— Oui da (dit la maman) vous me donnez là une belle comission.¹¹ Mais voyons un peu. En verité il a l'air bien doux. ” En même tems, la main délicate de la maman passa doucement sous mon menton, et defit le lacet de ma fraise.

“ Il est encore mieux comme cela (dit Celia qui n'avoit pas encore parlé) et il respire plus librement je vois bien (ajouta t elle) qu'il y a de la douceur a faire de bonnes actions.

— Cette reflexion (dit la mere) montre beaucoup de jugement, mais il ne faut pas pousser la charité

¹ *Biffé* : l'inconnu qui

² *Biffé* : profonde

³ *Biffé* : trouv

⁴ *Biffé* : il y a

⁵ *Biffé* : fut

⁶ Car en *surch.* : Du moins en m'veillant

⁷ *Biffé* : qui chassoit les mouches,

⁸ *Biffé* : Et quelle œuv

⁹ *Biffé* : bie

¹⁰ *Biffé* : il fau

¹¹ *Biffé* : En ver

trop loin, allons Zorilla, posez doucement cette jeune tete¹ sur ce banc, et retirons nous² ”

Zorilla³ passa ses deux mains sous ma tete et retira, doucement ses genoux. Je crus alors qu’il etoit inutile de faire plus lontems l’endormi, je me mis sur mon seant, et j’ouvris les yeux. La mere poussa un cri, les jeunes filles voulurent fuir, je les retins. “ Celia Zorilla, (leur dis je)⁴ vous etes aussi belles qu’inocentes. Et vous madame, qui n’avez l’air de leur mere que parce que vos charmes sont plus formés, permettes qu’avant que de⁵ vous quitter, je puisse donner quelques instants à l’admiration que vous m’inspirez toutes les trois. ” Tout ce que je leur disois etoit vrai⁶, Celia et Zorilla eussent été des bautés parfaites, sans leur extreme jeunesse qui ne leur avoit pas encore donné le tems de se développer et leur mere qui n’avoit rellement pas trente ans, n’en paroissoit pas vingt-cinq.

“ Seigneur Cavalier (me répondit celle ci) Si vous avez⁷ seulement feint de dormir, vous avez du vous convaincre de l’inocence de mes filles et prendre une bonne opinion et d’elles et de moi, je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m’acompaner chez moi, une connoissance⁸ commencée aussi singulierement semble faite pour devenir plus intime ”

Je les suivis⁹ et nous arivames à leur maison qui donoit sur le Prado. Les filles allerent presider au chocolat, la mere m’ayant fait assoir sur l’estrade me dit “ Seigneur vous voyez une maison, un peu plus etofée, qu’il ne convient à notre situation présente. Je l’avois prise en des tems plus heureux, aujourd’hui je serois charmée de louer le bel etage, et je n’ose le faire, les circonstances ou je me trouve exigeant une severe réclusion.

— Madame (lui répondis-je) j’ai aussi des raisons de vivre tres retiré. Et si cela vous arangeoit je¹⁰ m’acomoderois volontiers du *Quarto principal* ou bel appartement. ” En disant cela je tirai ma bourse et la vue de l’or, ecarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d’avance trois mois de loyer, et autant de pension. Il fut convenu que l’on me porteroit à manger dans ma chambre, et que je serois servi, par un valet afidé, qui feroit aussi mes comissions au dehors. Zorilla et Celia ayant reparu avec le chocolat furent informées des conditions du marché. Et leur regard parut¹¹ prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mere¹² sembloient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coqueterie ne m’echapa point j’en remis l’issue à la destinée et pris possession de ma nouvelle habitation.¹³ Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvoit contribuer à me la rendre agreable et comode. Tantot c’etoit Zorilla qui m’aportoit une ecritoire, ou bien Celia venoit garnir ma table d’une lampe ou de quelques livres. Rien n’etoit oublié. Les deux belles venoient séparément, et lorsqu’elles se rencontroient ches moi, c’etoit une gaité, un lutinage et des rires qui ne finissoient point. La mere avoit son tour, et s’occupa surtout de mon lit y fit metre des draps de toile d’holande une belle couverture de soye, et une pile [de] coussins.¹⁴ Ces arangements m’ocuperent la matinée.

Midi vint et l’on mit le couvert dans ma chambre, j’en fus charmé. Je trouvois beaucoup de plaisir à voir trois personnes charmantes, venir tour à tour, chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma

¹ *Biffé* : sous

² *Biffé* : ava

³ *Biffé* : poussa un soupir

⁴ *Interl.* : (leur dis je)

⁵ *Surch.* : je

⁶ *Interl.*

⁷ *Biffé* : fei

⁸ *Biffé* : faite auss

⁹ les suivis *surch.* : suivis la mere et les filles

¹⁰ *Biffé* : prendrois le vol

¹¹ *Surch.* : aussit sembla

¹² les yeux de leur mere *surch.* : celui de leur mere

¹³ *Biffé* : Bientot il fut elle fut ga

¹⁴ une pile [de] coussins. *surch.* : des coussins à foison. Tous

bienveillance. Mais il y a tems pour tout, j'étois¹ aise de² [*sic*] pouvoir me livrer à mon apétit sans³ trouble et sans distraction⁴

Ensuite je pris⁵ ma cape et mon épée et fut me promener en ville,⁶ Je l'avois fait d'autres foix, mais jamais je n'y avois eu autant de plaisir. J'étois indépendant,⁷ j'avois les poches pleines d'or, j'étois plein de santé, de vigueur, et graces aux caresses de mes hotesses, rempli d'une tres bonne opinion de moi meme, et il est tres ordinaire aux jeunes gens, de s'estimer, ce que le beau sexe les aprecie.

J'entrai chez un jouaillier et me mis en bijoux ensuite je fus au spectacle, et je finis par revenir chez moi, où je trouvai les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantoit en s'accompagnant de la guitarre, les deux autres fesoient de la resille, ou filet.

“ Seigneur Cavalier (me dit la mere) vous vous etes logé, chez nous, et vous nous temoignez beaucoup de confiance, sans savoir seulement qui nous sommes. Je crois⁸ cependant qu'il sera convenable que nous vous en informions vous saures donc Seigneur Cavalier, Que je m'appelle Inez Santarez, Veuve de Don Juan Santarez Coregidor de Veracruz, qui m'avoit prit sans bien et me laissa de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun revenu. J'étois même tres embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçu tres inopinemen[t] une lettre de mon Pere,⁹ dont vous me permettez que je vous taise le nom. Helas il avoit aussi toute sa vie luté contre l'infortune, mais il m'apprenoit¹⁰ qu'il se trouvoit enfin dans un poste brillant, etant¹¹ tresorier de la guerre, et¹² en même tems il m'envoyoit deux mille pistoles, avec l'ordre de venir le joindre à Madrid j'y¹³ vins en efet mais ce fut pour apprendre que mon pere étoit aculé de concussion et meme de haute¹⁴ [*sic*] et detenu au chateau de Segovie. Cependan[t] cette maison avoit été louée pour nous, je m'y suis logée, et j'y vis tres retirée, ne recevant absolument personne, à l'exception, d'un jeune homme qui travaille dans les bureaux, et qui vient me rapporter ce qu'il peut apprendre¹⁵ touchant le proces de mon pere. ”

En achevant ces mots Madame Santarez versa quelques larmes. “ Ne pleurez pas maman (lui dit Celia) Il y a un terme à tout et¹⁶ il y en a sans doute aux peines. Voila déjà un jeune cavalier, qui a une phisionomie bien heureuse,¹⁷ et sa rencontre me paroît d'un augure favorable.

— En verité (dit Zorilla) depuis qu'il est ici, notre solitude, me semble n'avoir rien de triste ”

Madame Santarez me jeta un regard où il y avoit de la tristesse et de la tendresse, les filles me regarderent aussi, puis baisserent les yeux, rougirent se troublèrent et¹⁸ furent reveuses. J'étois adoré de trois personne charmantes, cet etat¹⁹ étoit delicieux.

Il ne dura pas longtems. Un jeune homme grand et bien fait, s'aprocha de nous, prit Madame

¹ *Biffé* : bien

² aise de *surch.* : charmé de

³ *Biffé* : etre troublé

⁴ *Biffé* : je le satisfis en plein. Le mangeai donc

⁵ *Biffé* : mon mantea

⁶ *Biffé* : J'ai j'étois rempli d plein de santé, mes poches l'étoient d'or.

⁷ *Biffé* : j'avois les poches pleine d'or

⁸ *Biffé* : donc qu que

⁹ *Biffé* : Don Sanche de Lu de cien Lugar

¹⁰ *Biffé* : oit qu'il avoit enfin

¹¹ *Surch.* : qu'il étoit

¹² *Biffé* : mai

¹³ *Biffé* : etois en

¹⁴ *Interl.* : et meme de haute

¹⁵ *Biffé* : de l'affaire de

¹⁶ *Biffé* : sans doute aux qu'il y en a

¹⁷ *Biffé* : et qui m'est d'un

¹⁸ *Biffé* : devinrent

¹⁹ *Biffé* : deli

Santarez par la main, la conduisit à quelque pas de¹ nous, et eut avec elle un long entretien. Ensuite Elle me l'amena et me dit " Seigneur voici Don Emanuel Esparvez,² dont je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrais aussi lui procurer l'avantage de votre connoissance, mais quoique nous habitions la meme maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler³.

— Madame lui dis je sui [*sic*] noble et Asturien. Mon nom est Leganez " Je crus devoir taire le nom de Hervas qui pouvoit etre connu.

Le jeune Esparvez me toisa⁴ d'un air arrogant, et sembla même vouloir me refuser le salut.

Nous entrames dans la maison, et⁵ Madame Santarez fit servir une collation,⁶ de fruits et de⁷ pates legeres. J'étois encore le centre principal⁸ de toutes les atentions mais je m'aperçus pourtant, que bien des regards et des mines s'adessoient au nouveau venu. J'en fus blessé. Et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant. Au milieu de mon beau dire, Don manuel, croisa son pied droit sur son genou gauche, et regardant la semelle de son soulier, il dit " En verité depuis la mort du cordonier Maragnon, il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait. " Ensuite il me fixa d'un air goguenard et méprisant.

Ce cordonier Maragnon etoit precisement mon grand-pere maternel qui m'avoit élevé⁹ et je lui avois les plus grandes obligations, mais il deparoit fort mon arbre genealogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des¹⁰ trois dames, si elles venoient à savoir que j'avois un grand pere cordonier,¹¹ toute ma gaité disparut. Je jetai à Don Manuel des regards tantot courouçés et tantot fiers et meprisants. Je me proposai meme de lui defendre de metre les pieds dans cette maison. Il s'en alla et je le suivis dans l'intention de le lui signifier. Je l'ateignis au bout de la rue et lui fis¹² le compliment desobligeant que j'avois préparé. Je croyois qu'il alloit se facher, mais il¹³ affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le¹⁴ menton, et me souleva de maniere à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle comuneme[nt] croc en jambe, et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Je fus etourdi du coup et¹⁵ je me relevai¹⁶ plein de boue, et plus encore de rage. Je regagnai le logis. Les dames etoient couchés, je me couchai aussi, mais je ne pus dormir deux passions me tenoient éveillé l'amour et la haine, celle ci etoit toute concentrée sur Don Emanuel,¹⁷ il n'en n'étoit pas de même pour l'amour, mon cœur en etoit rempli ; mais il n'étoit point fixé Celia, Zorilla, Leur mere, venoient tour¹⁸ venoient tour à tour, enflamer mes sens et mes idées, leurs images flateuses se confondant dans mes¹⁹ rêves m'obsederent le reste de la

¹ Biffé : la

² Biffé : qui

³ j'ai l'honneur de parler *surch.* : lui parler

⁴ *Surch.* : regarda avec

⁵ *Interl.*

⁶ Biffé : compo

⁷ Biffé : quel

⁸ Biffé : des atentions

⁹ Biffé : et qui

¹⁰ Biffé : dames,

¹¹ Biffé : Je regardai à mon tour Don Manuel

¹² Biffé : mon

¹³ Biffé : ne le fit pas poi prit

¹⁴ Biffé : ment

¹⁵ Biffé : de la boue que j'avalai

¹⁶ Biffé : pourtant

¹⁷ Biffé : mai

¹⁸ Biffé : à tour occuper enflamer mon imagination et mes sens, leurs images flateuses m'ocup vinrent encore m'ocupèrent encore dans mes rêves

¹⁹ Biffé : reveries [?]

nuit¹

Je m'étois endormi fort tard je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux je vis madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré. “ Mon jeune cavalier (me dit elle) je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là-haut des gens, qui² me demandent de l'argent, et je n'en n'ai pas à leur donner. Je dois hélas,³ mais ne falloit-il pas⁴ habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations. ” Ici madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis de larmes se tournoient involontairement, vers ma bourse, qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit.

Ma bourse n'étoit plus telle que je l'avois recue, des mains du généreux inconnu. Les trois mois de pension payés à l'avance, et mes emplettes de bijouterie l'avoit réduite à la moitié de son ampleur première. J'aurais eu assez de motifs de ménager ce reste, mais l'inconnu m'avoit recommandé, de satisfaire mes passions, et de dépenser. Je jetai l'or sur la table, j'en fis deux parts égales à l'œil, et j'en offris une à Madame de Santarez qui crut à peine ce qu'elle voyoit et ne s'atendoit point à ce trait de générosité, d'abord elle en parut comme immobile⁵ de surprise, ensuite elle prit⁶ mes mains les⁷ baisa avec transport, les pressa contre son cœur puis elle ramassa⁸ l'or et s'en alla en disant “ Oh mes enfants mes chers enfants ” Les filles vinrent ensuite elles baisèrent aussi mes mains, et tous ces témoignages⁹ de reconnaissance acheverent de brûler mon sang¹⁰ allumés déjà par mes songes¹¹.

Je m'habillai à la hâte et voulus aller prendre l'air, sur une terrasse de notre maison. Passant¹² devant la¹³ chambre des jeunes filles, je les entendis, sangloter et s'embrasser en pleurant, j'écoutai un instant et puis j'entraî. Celia me dit “ Ecoutez moi, hôte trop cher et trop aimable, vous nous voyez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n'avoit troublé le sentiment que nous avons l'une pour l'autre, et nous étions liées par la tendresse plus encore que par le sang. Il n'en n'est plus de même¹⁴ depuis que nous vous connaissons. La jalousie s'étoit glissée dans nos âmes, et peut-être en serions nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu¹⁵ ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. Apres notre cher hôte c'est à vous de¹⁶ nous reconcil[i]er tout à fait, promettez¹⁷, de ne pas aimer l'une de nous¹⁸ plus que l'autre. Et si vous avez quelque caresse à nous faire partagez-les bien également ”

Qu'avois-je à répondre à cette¹⁹ invitation, vive et²⁰ pressante, je les serai tour à tour dans mes bras, je sechai leurs pleurs et leur tristesse fit place à de tendres folles.

¹ *Biffé* : J'avois dormi longtemps, je m'éveillai d

² *Surch.* : à qui je ne sais que répondre, car ils

³ *Biffé* : mais mes filles pouvoient elles aller

⁴ *Biffé* : habiller

⁵ *Biffé* : d'étonnement

⁶ *Biffé* : une de

⁷ *Surch.* : la

⁸ *Surch.* : prit

⁹ *Surch.* : transports

¹⁰ *Biffé* : que les rêves av

¹¹ *Biffé* : de la nuit

¹² *Biffé* : près de

¹³ *Biffé* : porte

¹⁴ *Biffé* : depuis

¹⁵ *Surch.* : empêché

¹⁶ *Biffé* : mettre le sceau

¹⁷ *Biffé* : nous

¹⁸ *Interl.* : de nous

¹⁹ *Surch.* : une

²⁰ vive et *surch.* : aussi tendre et

Nous passames ensemble sur la terrasse, où Madame de Santarez nous vint trouver.¹ Le bonheur d'avoir payé ses creanciers l'ennyvroit de joye, elle me pria de diner avec elle, et de lui donner toute cette journée, notre repas eut un air de confiance et d'intimité². Les domestiques furent ecartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez, epuisée par les emotions³ qu'elle avoit eprouvée, but deux verres d'un vin genereux de Rotha, ses yeux un peu troubles, n'en furent⁴ que plus brillants. Elle s'anima beaucoup, et il n'eut tenu qu'à ses filles, d'avoir encore de la⁵ Jalousie mais elles respectoient trop leur mere pour que l'idée leur en put venir, et celle ci,⁶ trahie par⁷ un sang que le vin avoit exalté,⁸ etoit neanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon coté j'étois loin de songer à des projets de seduction, le sexe et l'age etoient nos seducteurs. Les douces impulsions de la nature, repandoient sur notre commerce un charme inexprimable et nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eut séparé, mais j'avois comandé des rafraichissement chez un limonadier voisin, et leur aparition causa une surprise⁹ agreable¹⁰ et vive. Tout alloit bien jusques la, mais nous etions a peine à table, que nous vimes arriver Don Cristophe l'entree d'un chevalier Francois dans le harem du grand seigneur n'y feroit pas une sensation plus facheuse que je n'en n'¹¹eprouvai en voyant arriver Don Cristophe. Madame Santarez et ses filles, n'étoient veritablement pas mes epouses, et ne composoient pas mon serail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession,¹² et l'infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Cristophe n'y fit aucune atention, non plus qu'à ma personne, il salua les dames,¹³ conduisit madame de Santarez¹⁴ au bout de la terrasse, eut avec elle une longue conversation, et puis vint se metre à table sans que personne l'y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot, mais la conversation etant tombée sur les combats de taureaux, il poussa son assiete,¹⁵ donna un coup de poingt sur la table, et dit.

“ Ah par Saint Cristophe mon patron, pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du ministre j'aimerois mieux¹⁶ etre le dernier Torero de Madrid que president de toutes les cortes de la Castille. ” En meme tems il tendit le bras, comme pour percer un taureau, et nous fit admirer¹⁷ l'epaisseur de ses muscles. Ensuite pour¹⁸ montrer sa force, il plaça les trois dames, dans un fauteuil, mit sa main sous le fauteuil et les porta par toute la chambre. Don Cristophe trouvoit tant de plaisirs à ces jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put. Ensuite il prit sa cape et son epée pour s'en aller. Jusques la il n'avoit fait aucune atention à moi, mais alors m'adressant la parole il dit. “ Depuis la mort du cordonier Maragnon, qui est-ce qui fait les meilleurs souliers, à Madrid ? ” Ce propos ne parut aux dames qu'une absurdité, telle que Don Christophe en proféroit assés souvent — Quant à moi je le

¹ *Biffé* : Elle

² *Biffé* : les deux filles nous servirent tour à tour

³ *Biffé* : de la ma

⁴ *Surch.* : n'étoient

⁵ encore de la *surch.* : de nouveaux motifs de

⁶ *Biffé* : un peu

⁷ *Biffé* : ses sens

⁸ *Biffé* : n'

⁹ *Biffé* : aussi vive qu'

¹⁰ *Biffé* : et

¹¹ je n'en n' *surch.* : je n' celle que j'

¹² *Biffé* : et

¹³ *Biffé* : prit

¹⁴ *Biffé* : dans un cabinet voisin,

¹⁵ *Biffé* : et

¹⁶ *Interl.*

¹⁷ *Biffé* : la fo

¹⁸ *Biffé* : nous

ressentis jusqu'au fond de l'ame, j'allai chercher mon épée et courus après Don Christophe. Je l'ateignis au bout d'une rue de traverse. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis. " Insolent tu vas me payer tant de laches affronts. " Don Christophe, mit la main sur son épée, mais ayant aperçu à terre une petite baguette il la ramassa, en donna un coup sec, sur la lame de mon épée, qu'il fit tomber à vingt pas, ensuite il s'aprocha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau et m'y jetta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j'en fus etourdi.

Un homme me donna la main pour me relever. Je le reconnus pour celui, qui avoit fait enlever le corps de mon epoux [*sic*] et m'avoit donné mille pistoles.

Je me jetai à ses pieds il me releva avec bonté et me dit de le suivre, nous¹ marchames en silence et arivames au pont du mançanarez, ou nous trouvames deux chevaux noirs, avec les quels nous galopames le long² du bord, assés longtems et nous arivames à une maison solitaire dont les portes s'ouvrirent d'elles mêmes³ ainsi que les portes des chambres. Celle ou nous entrames etoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une braziere de même metal auprès de laquelle nous nous assimes, dans deux fauteuils.⁴ Alors l'inconnu me dit " Seigneur Hervas, Voila comme va le monde⁵ dont l'ordre tant admiré ne brille pas⁶ par la justice distributive. Les uns ont reçu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai que l'on a inventé la trahison, qui remet tout de niveau. " En même tems il ouvrit un tiroir dont il tira un poignard. " Voyez me dit-il cet instrument, le bout⁷, contourné en olive,⁸ se termine par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à votre ceinture. Adieu mon cavalier quand vous aurés besoin de moi, venez au pont du mancanarez, frapez trois fois dans vos mains, et vous verrez arriver les chevaux noirs.⁹ Mais a propos, il ne faut pas oublier l'essentiel, voici une seconde bourse. Ne vous en faites pas faute. Nous serons aussi dans le cas de vous demander quelque petit service. " Je remontai sur les chevaux noirs et regagnai le pont où ils s'arreterent tout cour ne voulant pas faire un pas de plus. Je descendis donc et fus a pied à mon logis.

¹ *Biffé* : cou

² *Biffé* : de la

³ *Au verso de la p. précédente* : mais alors m'adressant la parole [...]

⁴ *Biffé* : " Seigneur Hervas

⁵ *Biffé* : le createur

⁶ tant admiré ne brille pas *surch.* : n'est pas remarquable

⁷ le bout *surch.* : la pointe

⁸ *Biffé* : est plus

⁹ *Biffé* : " Je pr